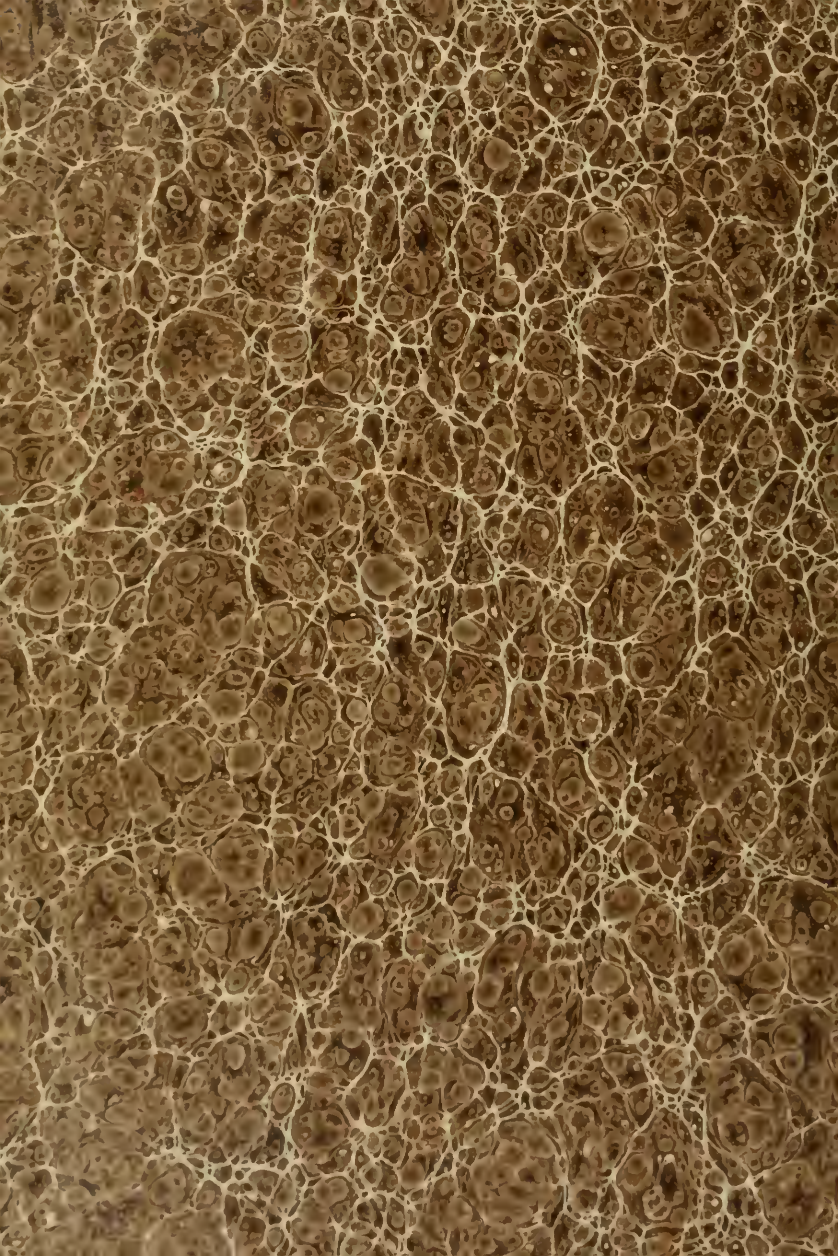
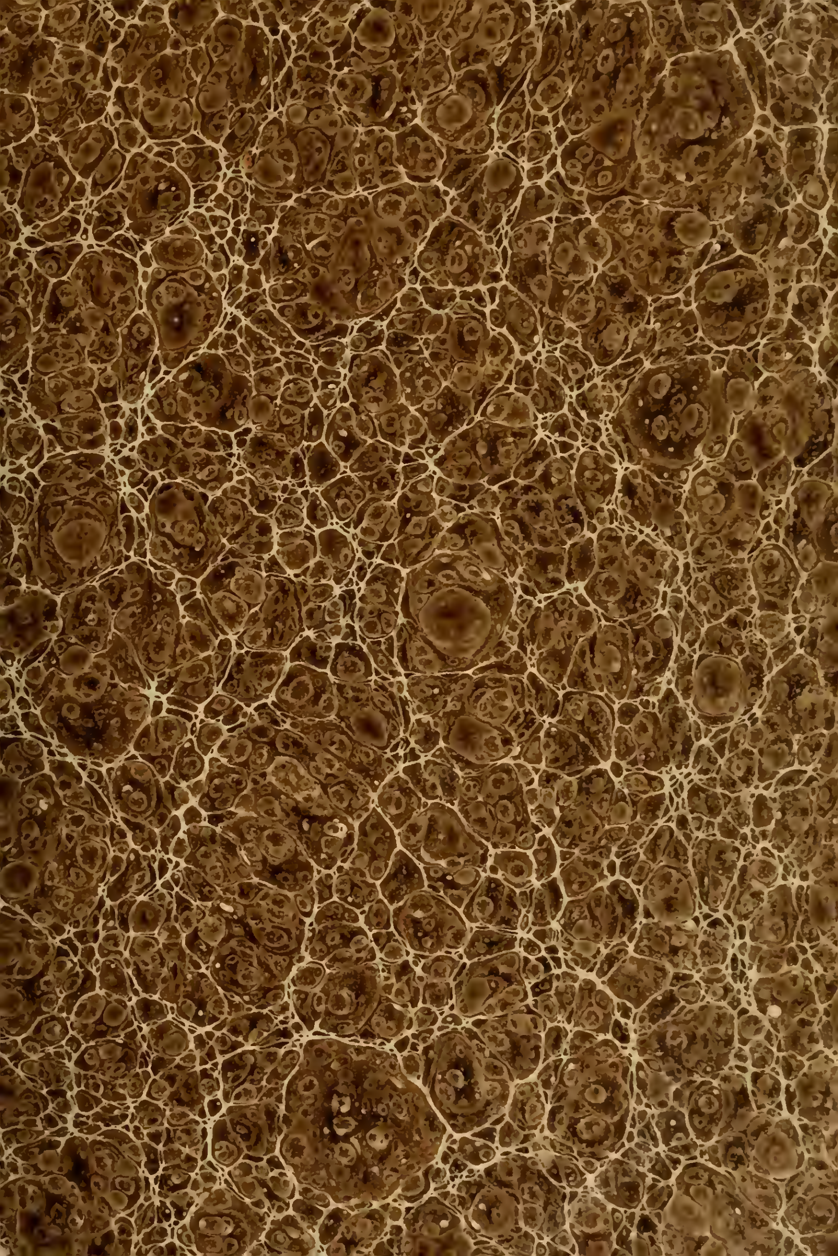






LE

FEUILLETONISTE.



SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PRÉVOT ET DROUARD.

LE

FEUILLETONISTE

RÉPERTOIRE

De Lectures du Soir.

ROMANS, VOYAGES, CONTES, NOUVELLES, CHRONIQUES, PROCÈS CÉLÈBRES, ANECDOTES.

ANNÉE 1845.

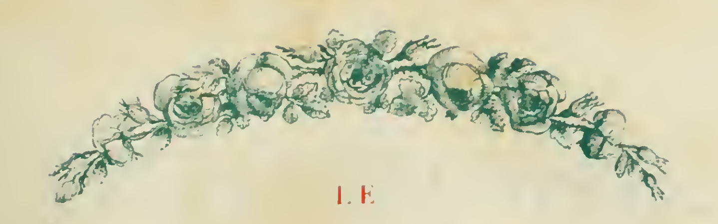
PARIS.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE CORRESPONDANCE,

CHEZ P. AMIC L'AINÉ, ÉDITEUR,

4, rue de l'École de Médecine.

1845.



LE

FEUILLETONISTE

RÉPERTOIRE

DE LECTURES DU SOIR



Paris

AU BUREAU DE LA PUBLICATION

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

LE

FEUILLETONISTE.

RÉPERTOIRE

De Lectures du Soir.

LE MARQUIS DE JERZAY.

I.

La petite province du Vexin, dont Mantes est la capitale, a toujours été l'une des plus belles et des plus agréables de France. De tout temps la terre y a produit beaucoup, les habitations y ont été proches les unes des autres, les jardins bien entretenus, les fermiers exacts à payer leurs redevances, et les hôtelleries en état prospère.

En 1649, lorsque la guerre civile et les troubles de Paris furent au plus fort, le Vexin et la Normandie étaient assez heureux pour n'avoir dans leurs champs les gens d'aucun parti. Depuis la bataille d'Ivry, on n'y avait point entendu le bruit du canon, et les blés y poussaient paisiblement, tandis que, dans les autres provinces, les pieds des chevaux ne laissaient pas aux moissons le temps de voir arriver la faucille. Cependant, comme le Français est ingrat et turbulent, on était *frondeur* en paroles dans le Vexin. On y adorait le duc de Beaufort, M. de Bouillon et la duchesse de Longueville, sans les connaître. On avait une foi aveugle dans le courage et le génie du coadjuteur, et on inventait cent histoires ridicules sur la puissance de ce grand conspirateur. Il devait amener le triomphe de la bonne cause, à moins que la reine-mère, Anne d'Autriche, ne vînt à bout de lui faire donner du poison par son cuisinier. Quant au cardinal Mazarin, c'était une âme vendue au diable, qui avait ensorcelé la régente, qui enseignait aux enfants de France à parler l'italien, et voulait corrompre le petit roi Louis XIV. Les curés débitaient ces belles choses à leurs prônes, et les paysans témoignaient assez leur haine en donnant à des chiens le nom du premier ministre. On n'usait pas de la même insolence envers le prince de Condé, qui tenait pour la cour, et dont la fortune nouvelle, la gloire et l'intrépidité, inspiraient au menu peuple une terreur incroyable.

La consternation fut grande dans le Vexin, lorsqu'on apprit que la guerre paraissait près de s'éteindre, et que les députés du parlement s'accommodaient avec la reine à la conférence de Ruel. La fin du blocus de Paris et la trêve furent considérées comme des calamités. On accablait de malédictions les bonnets carrés, et l'on n'espérait plus que dans l'opiniâtreté du coadjuteur.

A cette époque, on voyait près du village de Bonnière, sur le bord de la Seine, un petit château érigé depuis peu en marquisat, et dans lequel habitait un jeune gentilhomme qui avait tout pour lui, comme disent les bonnes gens. Le marquis de Jerzay était beau comme le jour, adroit, galant, courageux, et magnifique avec assez de biens pour ne pas craindre de se ruiner. L'envie de plaire, une ambition mesurée, un cœur franc et honnête, telles étaient ses qualités. Il avait aussi quelques graves défauts : l'estime

exagérée de soi-même, l'inconstance, la légèreté de tête, trop de complaisance à se croire remarqué de toutes les femmes. C'était un véritable Français, vain, oublieux et tendre, avec de la rectitude d'esprit et une conduite souvent folle, mélange singulier de raison et d'extravagance, mais toujours brillant dans ces travers particuliers à notre nation, qui passait alors pour la plus aimable du monde.

A l'âge de vingt ans, Jerzay fut maître de sa fortune. Le vieux marquis, son père, avait recueilli de la gloire dans la guerre de la Valteline, et il avait en outre gagné l'amitié du feu roi Louis XIII par son habileté à prédire le matin s'il tomberait de la pluie le soir. En récompense de ses services. il reçut, pour son argent, la charge de porte-manteau de sa majesté, avec promesse de la survivance. Le grand-père avait aussi marqué à la cour de Henri IV; ce prince l'avait aimé, quoiqu'il eût osé parler d'amour à la reine Marie de Médicis, ce dont le meilleur des rois s'était plutôt diverti que fâché.

Lorsque notre héros se trouva orphelin, il édifia la province par sa douleur et ses justes regrets; puis il se consola, comme font les jeunes gens, chez qui la chaleur du sang ne souffre pas que les chagrins aient un long cours. Il monta sa maison, emplit ses écuries de chevaux, et courut les bois avec ses meutes. Il donnait les violons aux dames du pays une fois par semaine. Dévoué à la cour par goût et par intérêt, il attendait la majorité du petit roi pour demander son emploi, et se préparait à offrir le secours de son bras à la reine-mère, si la guerre venait à recommencer. Comme il portait la tête haute dans sa province, et qu'il eût assez aimé à tirer sa rapière, les bouches frondeuses restaient closes en sa présence, et l'on se cachait de lui pour mal parler de M. le cardinal.

Sur les confins de la Normandie et du Vexin demeurait un autre gentilhomme, que les petites gloires de notre marquis empêchaient de dormir. M. le chevalier de Menil, s'étant trouvé, comme lui, maître à vingt ans de biens considérables, voulut imiter Jerzay en toutes choses. Il eut aussi des violons à gages, et donna la musique aux dames. Ses habits étaient de même forme que ceux du marquis, ses équipages du même modèle, et tout son domestique organisé de la même façon. Jerzay portait son chapeau quelque peu sur le côté; le chevalier mit le sien tout à fait sur l'oreille, et devint insensiblement la caricature de son voisin. On n'avait pas pour ses ridicules autant d'indulgence que pour les défauts de notre héros, parce qu'il ne les rachetait ni par des vertus ni par de la grâce. Jerzay et Menil firent amitié ensemble, jusqu'au jour où de méchantes langues s'amusèrent à brouiller les cartes. Pendant une débauche, des railleurs, échauffés par le vin, demandèrent au chevalier si ses entrailles étaient en bon état lorsque Jerzay prenait médecine. Dans un moment où les frondeurs se disaient les nouvelles, un plaisant s'écria qu'il fallait parler bas, de peur d'affliger Menil, qui devait de la reconnaissance à la reine pour le bien que le feu marquis de Jerzay avait reçu de la vieille cour. Le chevalier se retira outrageusement mortifié, avec le triste soupçon qu'on riait depuis longtemps à ses dépens, tandis qu'il croyait partager également avec Jerzay l'admiration générale. Trop infatué pour s'en prendre à lui-même, il tourna son dépit contre celui dont l'imitation lui avait si mal réussi. Dès le lendemain, Jerzay ayant donné une demi-pistole à un valet qui lui tenait son cheval, on vit Menil demander l'étrier à un laquais du marquis, et lui jeter avec ostentation un écu d'or. On connut ainsi que l'accord allait se changer en rivalité. Le chevalier cessa en effet d'offrir l'exacte copie de notre héros, et ne visa plus au contraire qu'à le contre-carrer ou à le surpasser en toutes choses.

Ces messieurs vivaient encore en bons voisins. Jerzay ne s'embarrassait guère des changements survenus dans les idées du chevalier. Des deux parts on se prodiguait les compliments; mais la haine s'établissait à la sourdine. Cette haine était dans l'âme de Menil bien plutôt que dans celle de Jerzay, qui ne souhaitait de mal à personne, et qui attendait l'occasion de chercher fortune sur une scène plus digne de lui que les prairies du Vexin. Il ne manquait plus entre ces jeunes champions qu'une paire de beaux yeux peur faire sortir de terre les trois furies, et tourner ces enfantillages en une guerre acharnée.

Au village de Bonnière était un bac où l'on traversait la rivière. Notre marquis rencontra un jour dans ce bac un gentilhomme du pays, qu'on appelait le sauvage, parce qu'il vivait bizarrement. Cet homme passait pour frondeur; mais il avait une jolie fille qui n'inspira point à Jerzay les mêmes répugnances que le père. M. d'Endreville ramenait du couvent Mlle Cécile. La jeune fille touchait à ses dix-sept ans, et, aussitôt que le marquis l'eut regardée, il oublia

la politique et la fronderie pour faire connaissance. La chose était difficile, car le gentilhomme sauvage répondait avec brusquerie aux questions que Jerzay lui adressait pour nouer un bout de conversation, tandis que le bac cheminait lentement d'une rive à l'autre. Sans se laisser rebuter, notre marquis poursuivit ses frais de politesse, et, tout en adressant la parole au père, il tournait ses regards du côté de Mlle Cécile. Le lecteur n'ignore point que rien ne s'arrange pour le commun des hommes aussi vite ni aussi bien que pour les gens qui sont doués du côté de la figure. Ceux-ci n'ont pas à se donner, pour plaire, la moitié des peines et des soins dans lesquels tant d'autres se consument. Auprès des jeunes filles surtout, qui se prennent par les yeux, on fait plus de besogne par des agréments personnels qu'avec tous les mérites du monde. Il ne faut donc point s'étonner de voir souvent dans la vie d'un beau garçon des incidents et des coups heureux du sort qui n'arrivent point au vulgaire, parce que les femmes emploient pour eux des abréviations toutes particulières. Les regards ont un langage aisé à déchiffrer, qui est involontaire et prompt comme la pensée : Jerzay, habitué de longue main à recevoir par là des marques de préférence qu'on ne soupçonnait pas, était peut-être excusable de se croire au-dessus des autres. Mlle Cécile n'avait guère vu de jeunes gens ; les portes de son couvent venaient de s'ouvrir pour la première fois, et le hasard la mettait tout à coup en présence du plus aimable cavalier qui fût dans la province. Si le gentilhomme était bien fait, la demoiselle était charmante, et trop novice pour ne pas voir avec plaisir la puissance de sa beauté. Le sang lui monta aux joues, tandis que Jerzay perdait le fil de son discours. Leurs yeux se dirent apparemment quelque chose de doux et de significatif que nous ne saurions traduire, puisqu'ils rêvèrent tous deux à la rencontre, chacun de leur côté.

De retour chez lui, notre jeune marquis laissa ses chevaux et ses chiens pour s'enfoncer sous les arbres du jardin et penser librement à Mlle Cécile. En découvrant qu'il était blessé au cœur, il serait peut-être tombé dans la mélancolie, si sa présomption naturelle ne l'eût soutenu. Il se rappela les coups d'œil échangés, et, s'imaginant qu'il avait inspiré de la sympathie, il ne soupira pas trop pour un amoureux à son début.

Jerzay courut au village de Bonnière et descendit à l'auberge du *Taureau-Blanc*. L'hôtelière, Mme Ledru, grosse commère qui se souvenait de sa jeunesse, eut pitié de notre marquis, lorsqu'il assura qu'il était fort malade, fort à plaindre et fort amoureux. Elle lui promit de le servir autant qu'il serait en son pouvoir, et commença par une kyrielle de renseignements :

— On prétend, dit-elle, que le gentilhomme sauvage a plus de biens qu'il n'en étale. Son château, situé là-bas au fond des bois, a été brûlé du temps de la ligue, et il n'en reste plus qu'un morceau et deux tourelles. M. d'Endreville remplit ses devoirs de religion ; il n'a point de dettes et paie comptant. C'est un rude homme quand il se fâche, mais cela est rare. Les uns disent qu'il fabrique de la fausse monnaie, les autres qu'il ouvre ses portes, au petit jour, pour laisser passer la chasse du diable, et qu'il donne à Satan la droite et le fauteuil à bras, comme à son souverain. Ce sont des contes bleus qu'on débite dans les écuries et les cuisines plutôt que chez les paysans. M. d'Endreville est tout simplement un politique, car il reçoit des dépêches de Paris, qui lui viennent par des exprès. — Quant à la demoiselle, ajouta l'hôtesse en faisant claquer sa langue, c'est un friand morceau, monsieur le marquis, mais c'est de la fine fleur de sagesse et d'innocence ; douce comme une brebis, charitable au pauvre monde. Au lieu d'aller à Rosny le dimanche, si M. le marquis vient à Bonnière entendre la messe et se rafraîchir au *Taureau-Blanc*, il pourra voir Mlle Cécile dire ses prières comme une petite sainte.

— J'y viendrai assurément, ma chère dame.

Le siècle où vivait notre héros n'était pas, comme le nôtre, un siècle d'hypocrisie. Jerzay conta naïvement son aventure à ses amis. Dès que cela fut venu aux oreilles de Menil, le chevalier voulut voir Mlle Cécile, afin de railler Jerzay, si elle n'était pas aussi jolie qu'on le disait. Il la trouva au-dessus de sa réputation, et, se figurant aussitôt, par un faux point d'amour-propre, qu'il était amoureux, il déclara hautement son intention de courir sur les brisées du marquis. On eut beau le plaisanter de cette passion prétendue qui lui poussait incontinent, greffée sur celle de Jerzay, il jura ses grands dieux qu'un des deux cèderait bientôt le pas à l'autre, fallût-il pour cela faire prendre l'air aux épées.

Notre marquis venait un matin de s'étendre sur des coussins pour rêver à sa maîtresse, quand il vit paraître le chevalier, muni d'une gravité d'ambassadeur.

— Monsieur le marquis, lui dit Menil, nous avons vécu jusqu'ici en bonne intelligence. Il serait dommage qu'il en fût autrement à l'avenir. Nous allons donc, s'il vous plaît, éclaircir ensemble une petite affaire, après quoi j'espère que nous nous entendrons à merveille.

— Je ne me plais pas dans les ténèbres, monsieur le chevalier. Nous éclaircirons tout ce que vous voudrez.

— Vous aimez M[lle] Cécile, n'est-ce pas?

— Plus que je ne saurais vous le dire.

— Je l'aime autant, sinon plus que vous.

— Eh bien! monsieur le chevalier, la chose est éclaircie : nous l'aimons tous deux.

— Que va-t-il en arriver? Que nous nous donnerons l'un à l'autre beaucoup de gêne. Partout où nous rencontrerons M. d'Endreville avec sa fille, nous ne ferons que nous nuire. Quand vous serez à la droite de la demoiselle, vous me verrez à sa gauche, car je ne reculerai point d'une semelle, à moins d'un arrangement entre nous. Si elle vous donne à porter son éventail, elle ne me refusera pas l'honneur de tenir ses gants ou son masque. Nous exciterons ainsi sa coquetterie sans y rien gagner. Il serait mieux, comme je vous le disais, de nous entendre. Le père est un farouche personnage qu'on ne sait par quel bout entamer. Unissons-nous contre lui. Nous aurons à tour de rôle un jour ou une semaine, et, au lieu d'être rivaux, nous nous entr'aiderons. Vous me fournirez vos expédients, et je vous suggèrerai les miens. Ce traité, conclu par engagement d'honneur, durera jusqu'au moment où l'avantage appartiendra visiblement à l'un de nous deux. Le vaincu laissera la place à l'autre sans hésitation.

— C'est une rêverie, chevalier. Cet accord chimérique aurait autant de netteté qu'il en faudrait pour qu'on demeurât des deux parts en état de nier sa défaite. Est-ce que vous croyez que, si je trouvais un expédient tandis que vous seriez de quartier, je m'en irais vous le donner? Aussitôt qu'un de nous sera préféré, il se moquera des prétentions de l'autre, sans qu'il soit besoin d'un traité conclu, et, si ce bonheur-là m'arrive, je ne m'inquiéterai point que vous me laissiez ou non la place.

— Vous refusez donc mon accommodement?

— Je n'en veux plus entendre parler.

— Comme il vous plaira. Vous comprendrez trop tard votre faute, lorsque vous me rencontrerez partout sur votre chemin.

— Je ferai comme si vous n'y étiez point.

— Et moi, je saurai bien faire en sorte que vous vous aperceviez de ma présence.

— Tenez, monsieur le chevalier, éclaircissons les choses encore davantage. Je vois à tout ceci que votre envie n'est pas tant de plaire à cette jeune fille que de m'empêcher de réussir. Vous y perdrez votre latin, si elle me trouve à son goût. Cette fantaisie n'est pas honnête, monsieur, et offre d'ailleurs quelques dangers.

— Des dangers? Je ne m'en soucie point.

— Ni moi de votre rivalité. Vous n'êtes pas amoureux, monsieur; votre proposition le prouve suffisamment. Je gage que vous ne savez pas de quelle couleur sont les yeux de M[lle] Cécile.

— Ils sont du plus beau bleu du monde, et ses cheveux d'un blond charmant.

— Et ses mains, comment sont-elles?

— Je crois les voir : petites avec des doigts un peu longs qui se relèvent à l'extrémité.

— C'est bien cela. Mais, dans son visage, n'a-t-elle pas un signe qui vous a frappé?

— Je n'ai point remarqué de signe, répondit le chevalier un peu déconcerté.

— Un détail, monsieur, ou, comme on pourrait dire, un accident, qui distingue son visage entre mille autres.

— La finesse des sourcils parfaitement arqués?

— Pas cela. Une beauté qui frappe au premier regard, et qui vous tourne la cervelle à mesure qu'on y pense. Quoi! vous ne l'avez pas aperçue?

— Ses dents semblables à des perles?

— Vous n'y êtes pas.

— M'y voilà. Le sourire qui est doux comme celui de la Vierge?

— Monsieur le chevalier, s'écria Jerzay avec sévérité, non-seulement vous n'êtes point amoureux, mais vous n'avez pas même regardé avec attention.

— Eh! que diable avez-vous donc vu de si étrange?

— Une fossette, monsieur, une fossette au menton, qui donne un charme, une grâce inexprimables; une fossette qu'on ne voit pas sans un saisissement qui vous ôte la raison. Voilà où il fallait vous attacher. Allez, monsieur le chevalier, vous vous moquez des gens à venir parler de votre passion, quand vous avez la tête vide et que vous ne pouvez pas dire comment est la personne dont vous prétendez être épris.

— Eh bien! aimez-la pour cette fossette; moi, je l'aimerai pour quelque autre chose.

— Vous n'êtes pas digne de l'admirer.

— Pourvu que je sois digne de l'épouser, cela suffira, car je prétends en faire ma femme, je vous en donne avis.

— Et moi de même. Quelle pitié! n'avoir pas vu cette fossette!

— Corbleu! vous me faites perdre patience avec votre fossette. Faut-il vous prouver que tout ceci est sérieux? Prenez votre épée et suivez-moi dans le jardin.

— Oui, c'est cela, il faut nous battre; nous n'en finirions jamais autrement.

Jerzay mesura l'épée de Menil pour en choisir une de même longueur; puis on descendit à la hâte au jardin, comme si l'affaire eût été pressée.

— Voulez-vous convenir, dit le chevalier, que le premier qui sera touché abandonnera ses prétentions sur la demoiselle?

— Par ma foi! répondit Jerzay, quand vous réussiriez à me larder de cent coups, je ne rabattrais pas un iota de mes prétentions. Ceci montre encore que vous n'êtes pas amoureux. Vous n'ouvrez pas la bouche sans qu'il vous échappe une preuve de votre indifférence.

— C'est la fin qu'il faudra voir. Croisons le fer, monsieur le marquis.

— Je suis en garde.

Menil, qui était le plus robuste des deux, voulut profiter de ses avantages en passant sur son adversaire comme M. de Coustenau dans son fameux duel avec l'abbé de Gondi; mais Jerzay, plus agile que lui, fit un bond en arrière, et, lui présentant la pointe de son arme, il lui perça le bras droit dans la saignée. Le chevalier, sentant son épée lui échapper, la prit de la main gauche.

— Vous avez gagné la partie, dit-il; la revanche sera pour moi un autre jour.

La rage de se voir vaincu se mêlant à la douleur physique, Menil jura cent fois, avant de rentrer chez lui, de n'avoir point de repos qu'il n'eût tué son rival, et il songea bien plus à sa vengeance qu'à ses amours.

II.

La blessure du chevalier n'offrait aucun danger, et se trouva guérie en moins de huit jours. Comme les duels de ce genre étaient fréquents alors, on ne pensait pas que ce fût la peine d'en parler, à moins qu'il ne restât un homme sur le carreau. Cependant le blessé eut soin de faire un peu de bruit, afin d'apprendre à Mlle Cécile qu'il s'était battu pour elle et qu'il comptait recommencer. Ce fut pour son rival qu'il travailla en agissant ainsi. Les regards de la jeune fille eurent une douceur mêlée d'intérêt, la première fois qu'ils rencontrèrent ceux de Jerzay.

Un dimanche, à la sortie de l'église, nos deux concurrents se présentèrent à la fois devant Mlle Cécile pour lui offrir l'eau bénite. Les mains des deux cavaliers furent tendues en même temps, comme s'ils s'étaient donné le mot. Avec cette présence d'esprit que les femmes possèdent admirablement dans les occasions d'importance, Cécile comprit aussitôt qu'elle ne devait pas accorder de préférence au pied du mur. Elle feignit de ne pas s'apercevoir du service qu'on lui voulait rendre, et, plongeant ses doigts dans le bénitier, elle laissa les deux rivaux le bras levé, le corps civilement incliné, les pieds en dehors et le chapeau dans la main gauche.

— Que le diable vous étouffe, chevalier! dit le marquis lorsque la demoiselle eut franchi la porte de l'église.

— Qu'il vous étrangle vous-même!

— Vous avez bien besoin de vous fantasier pour une personne qui ne vous remarque pas, et de venir comme une mouche vous planter toujours entre elle et moi.

— Il faut croire que j'en ai besoin, puisque je le fais. Si je suis une mouche, vous êtes un frelon.

— Morbleu! je veux que cela finisse.

— C'est mon avis.

— Si nous nous rebattions?

— Bien volontiers.

— Voici un petit cimetière qui semble là tout exprès.

— Va pour le petit cimetière.

Sans attendre que la foule qui sortait de l'église se fût dispersée, les deux rivaux entrèrent dans leur champ-clos. Cette fois, Menil mit dans son jeu toute sa science de l'escrime. Le combat dura longtemps, et Jerzay, qui était plus animé que son adversaire, manqua de prudence. L'épée lui effleura les côtes, mais sans entamer la chair, et, le hasard le servant, il toucha Menil dans le poignet par un coup de maladresse.

— Ventrebleu! s'écria le chevalier, me voilà encore empêché par une égratignure. Monsieur le marquis, je vous ajourne à quinzaine, et tout de bon cette fois, avec nos chevaux, deux seconds et le pistolet à la main.

— Comme il vous plaira, chevalier.

Cette blessure, qui semblait plus légère que

l'autre, eut pourtant quelque gravité. Le bras enfla, et Menil se vit condamné au repos. Le dimanche suivant, Jerzay, se trouvant à l'église seul maître de la place, s'abreuva d'œillades qui approchaient de la tendresse. Il sentit un petit frisson dans les doigts de sa belle en lui donnant l'eau bénite à la sortie. Du caractère dont il était, l'espérance lui serait venue à moins. Il ne douta plus qu'il ne fût aimé. Sa passion s'en accrut selon la règle ordinaire; la fossette au menton lui entra plus avant dans l'esprit, et cette folie qu'on appelle amour ne nous galope jamais aussi fort, comme dit Montaigne, que lorsqu'elle s'attache ainsi à quelque détail minutieux d'un beau visage.

— Un matin que Jerzay passa devant le cabaret du Taureau-Blanc, l'hôtesse accourut sur le seuil de la porte :

— Comment n'êtes-vous pas à Rosny, monsieur le marquis? dit-elle. On y chasse un cerf ce matin, et vous y verriez M. d'Endreville. Rien n'est si joli que Mlle Cécile sur son petit cheval, avec des bottines rouges.

— J'y serai tout à l'heure.

Jerzay piqua des deux, et l'hôtelière lui souhaita bonne chance. Il rejoignit les chasseurs comme on se rendait au bois où le cerf était enfermé. La première personne qu'il aperçut fut Cécile à côté de son père. Il aborda le gentilhomme sauvage avec courtoisie :

— Puisque mademoiselle votre fille aime la chasse, monsieur, je vous offrirai volontiers le libre passage sur mes terres. Nous avons à Jerzay quelques chevreuils dont vous pourrez disposer.

— Grand merci, monsieur; ma fille n'aime pas autant la chasse que vous le pensez, et moi je suis ici pour affaires.

— Me permettrez-vous du moins, monsieur, d'envoyer quelquefois mes violons à mademoiselle?

— Une honnête fille n'a que faire des violons, et, s'il faut tout vous dire, nous ne courons pas, vous et moi, le même gibier. Mais comment n'êtes-vous pas à la cour, monsieur le marquis? Le manteau du petit roi sera bientôt assez long pour qu'on le porte, et c'est un bel emploi que celui de porte-manteau.

— Apparemment assez beau pour exciter de la jalousie.

— Votre responsabilité sera grande. Si le roi gagne un rhume au jeu de paume, on vous accusera peut-être de ne l'avoir pas couvert à propos.

— Je m'attends à trouver partout des plaisants; je les supporte dans le Vexin, pour être bon voisin; mais, à la cour, je leur couperai la gorge.

Notre marquis s'éloigna de peur d'en venir malgré lui à une querelle avec le père de sa maîtresse.

Cependant le veneur qui menait la chasse prononça le *laissez-courre*, et les fanfares annoncèrent que le cerf était lancé. En un moment la jeunesse impétueuse se dispersa dans les bois. Les têtes grises et les politiques restaient seuls en arrière. Le gentilhomme sauvage paraissait fort occupé au milieu d'eux, et sa fille se tenait un peu à distance, peut-être à dessein. Jerzay profita de l'occasion pour revenir près d'elle.

— Je n'ai point le bonheur de plaire à M. votre père, lui dit-il.

— Il est vrai que vous avez mal débuté ensemble; mon père est brusque. Je vous prie, monsieur, d'excuser sa rudesse.

— Elle me désespère, car je souhaitais avec ardeur son amitié, comme un moyen de gagner celle d'une personne que j'aime et dont il dispose.

— Hélas! reprit la demoiselle en rougissant, c'était la voie la meilleure et la plus honnête.

— L'aversion de M. d'Endreville m'oblige à suivre un chemin opposé. Je n'ai plus qu'à me faire agréer de la personne que j'aime, et je la supplierai de m'aider à combattre cette haine cruelle que je ne mérite pas. Les instants sont précieux. C'est à présent qu'elle peut me dire si elle approuve mon projet, si l'amour qu'elle a dû voir cent fois dans mes yeux ne l'a pas trouvée insensible, ou bien s'il me faut étouffer ma tendresse pour elle, au risque d'en mourir.

Un amant sait bien démêler la vérité à travers la rougeur et les mots entre-coupés; mais l'occasion avait trop tardé à s'offrir, les regards avaient depuis longtemps trop d'avance sur les discours, pour qu'on s'en tînt cette fois au langage muet, quelle que fût son éloquence. Mlle Cécile releva ses paupières baissées, et surmonta son trouble en répondant d'une voix tremblante qu'elle approuvait le projet du marquis, et qu'elle l'y aiderait de tout son cœur. Cet effort une fois fait, la timidité s'écarta un peu et céda la place à la confiance.

— Ne vous dissimulez pas, poursuivit Cécile, que les obstacles sont grands. Mon père est du parti contraire à la cour. La guerre civile va

nous séparer. On dit que la paix signée à Saint-Germain ne sera pas acceptée, et que les portes de Paris seront fermées aux députés du parlement.

— Vous me percez le cœur, reprit Jerzay, en me montrant la guerre et le parlement entre vous et moi, car je ne puis cesser d'être fidèle à la reine.

— Gardez cette fidélité, monsieur; elle vous honore, et il faut l'observer religieusement afin que je puisse croire...

— A celle que je vous dois, interrompit Jerzay.

Notre marquis fit alors ces mille serments d'amour et de constance qui ne prouvent rien, sinon que le cœur aime dans le moment où la bouche les prononce. Cécile en écouta autant qu'il en voulut dire, et avec des yeux brillants de plaisir et d'émotion :

— Vous devez, répondit-elle, puiser de l'espoir dans cette idée que mon père a pour moi plus de tendresse encore qu'il n'a de haine contre la cour. Il faut éviter sa compagnie et montrer de la patience à endurer ses boutades, pour l'amour de moi. Le plus sage est de quitter la chasse et de retourner chez vous.

Jerzay n'eut garde d'obéir. Tout en parlant de prudence, d'avenir, d'obstacles à surmonter, on se répéta de cent façons qu'on s'aimait, qu'on penserait l'un à l'autre incessamment. Enfin, on serra les nœuds autant qu'on put, afin d'être bien engagés avant de se séparer.

Le gentilhomme sauvage ayant achevé sa conférence politique, celle de nos amants se trouva terminée par force. Avec cette irrésolution particulière aux gens amoureux, Jerzay rôda quelque temps encore autour de sa maîtresse en cherchant une seconde occasion qui ne voulut pas se présenter. Un dialogue entre deux inconnus le tira de ses méditations.

— Voilà, disait l'un d'eux, un coup de main hardi que M. d'Endreville vient de monter contre la reine.

— M. de Menil est, dit-on, de la partie; nous ferons route séparément; mais lui qui ne s'est donné à la fronde que de ce matin aura l'honneur de voyager en compagnie du chef.

— Il y a sans doute un mariage sous jeu avec la jeune demoiselle?

— Cela se pourrait.

Le marquis comprit à d'autres propos interrompus qu'il se brassait une conspiration sous le prétexte de cette chasse. Il eût peut-être pris ombrage de ce qu'on avait dit sur Menil, si les aveux de Cécile ne lui eussent donné de l'assurance. Trop confiant en lui-même pour être jaloux, il rentra chez lui le cœur plein de tendres sentiments, et il laissa les nouvelles du jour et les colères du parlement pour ne songer qu'à ses amours. Sur le soir, un exprès du chevalier de Menil lui apporta une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le marquis,

« Je n'ai point oublié que nous devons nous rencontrer dans quatre jours d'ici. Un voyage d'importance m'oblige à vous demander un délai. Je désire m'acquitter des deux coups d'épée que je vous dois, et j'espère que vous ne perdrez rien pour attendre. Vous avez été bien inspiré en refusant l'accommodement que je vous proposais. Votre partie serait mauvaise à l'heure qu'il est; ce qui veut dire qu'il y a quelque amendement dans les affaires de votre très humble serviteur et voisin. »

Le marquis répondit par le même courrier :

« Monsieur le chevalier,

« Notre rencontre n'a rien qui presse. Vous me trouverez prêt à vous satisfaire une autre fois comme à présent. Nous jouerons à quitte ou double les deux coups d'épée que vous me devez. Quant à vos affaires de cœur, je vous félicite de leur amendement, et je suis persuadé que, par un juste retour, vous vous réjouirez d'apprendre qu'il y a un mieux notable dans celles de votre très obéissant voisin et serviteur. »

Le ton de cette réponse ne prouve pas que Jerzay n'ait point eu du souci des airs conquérants de M. de Menil. Sans oser former un soupçon injurieux contre la loyauté de Cécile, l'envie le talonnait d'approfondir avec elle tout ce mystère.

L'un des signes certains auxquels on distingue les fictions des histoires véritables est la complaisance extrême des faiseurs de romans à procurer des entretiens secrets à leurs amoureux. Rien n'est en réalité plus rare qu'un tête-à-tête, d'une heure seulement, entre un beau garçon et une jolie fille bien gardée par son père : cependant on voit les conteurs prodiguer à leurs héros autant de ces moments agréables qu'ils en peuvent souhaiter, au grand mépris

de la vraisemblance. La vie ne s'arrange pas ainsi selon les désirs des gens, et, malgré notre bonne volonté de montrer le marquis heureux, nous respectons trop la vérité pour ajouter rien à ce que nos informations nous permettent d'avancer sans craindre qu'on nous accuse d'infidélité ou d'exagération.

Jerzay, en se creusant la cervelle à chercher comment il parviendrait jusqu'auprès de sa belle, eut le loisir de remarquer combien les romans sont pleins d'impostures. Le dimanche était encore loin, et les œillades de la messe n'offraient plus qu'un aliment trop léger pour ses désirs. Tout à coup, il pensa que le moyen le plus simple de voir une dame était de prendre son chapeau, de monter à cheval et de l'aller trouver chez elle. Il prit donc son chapeau et demanda son cheval. La nuit était sombre et l'air doux. Notre marquis s'enfonça dans les bois par les chemins de traverse, suivi d'un valet sûr et adroit, avec la résolution de tenter quelque entreprise.

A un quart de lieue d'Endreville, Jerzay laissa les chevaux à la garde de son laquais pour gagner seul le château. Avec ses jambes de vingt ans, il eut bientôt franchi les clôtures ; il pénétra sans bruit jusqu'au pied des murailles. Un silence profond régnait partout. La vieille architecture et le délabrement de l'habitation, son aspect fantastique à cette heure de la nuit, le lierre qui en couvrait les pierres, et les ronces qui en défendaient les abords, lui donnaient un grand air de parenté avec ces manoirs diaboliques dont les Amadis et les poëmes de chevalerie faisaient de longues descriptions. Il n'eût tenu qu'à notre aventurier de se croire quelque paladin des temps anciens, conduit par le destin à la délivrance d'une belle ; mais Jerzay devait à la nature et au feu marquis son père cet esprit gaulois dont le bon sens forme le fond, et qui se prête peu aux jeux d'imagination, sans exclure pourtant ni la passion, ni même parfois un certain tour poétique dont la veine existe à l'endroit des sentiments. On concevra donc sans peine que Jerzay ne se soit point arrêté à contempler le vieux château, et qu'il ait bien plutôt pensé à la jeune fille qu'il aimait et qui habitait ce séjour. Il remarqua d'abord les points où l'on voyait de la lumière : c'étaient les soupiraux des cuisines et une fenêtre située au premier étage d'une tour. Un châtaignier lui parut offrir tout exprès un lieu d'observation. Il y monta et trouva, en usant de précautions, une branche où il était à l'aise et d'où ses regards pénétraient dans l'intérieur de l'appartement.

Cécile, assise devant une petite table, écrivait sous la dictée de son père, qui allait et venait dans la chambre. M. d'Endreville, animé par la composition, passait les mains sur sa barbe et s'arrêtait quelquefois devant sa fille en croisant les bras d'un air tragique. Ce travail lui échauffa sans doute la tête, car il ouvrit la fenêtre, ce qui permit à notre héros d'entendre la fin du morceau politique que la main blanche de sa maîtresse mettait sur le papier.

—Où en êtes-vous, Cécile? dit le gentilhomme sauvage.

— « Je n'ai pas essuyé un seul refus. »

« ..... Un seul refus. Vous pouvez donc annoncer à M. le coadjuteur l'arrivée des quatre-vingts gentilshommes du Vexin d'ici à trois jours. Ils sont tous riches, bien pourvus en armes, chevaux et domestiques, et se rendront à l'archevêché sans qu'il lui en coûte un doublon. Il n'aura plus qu'a les loger dans le voisinage de Notre-Dame. Le rendez-vous est à Mantes, où nous coucherons demain pour nous recorder ensemble. Nous y séjournerons vingt-quatre heures, afin de laisser le temps de nous rejoindre à ceux qui auront du retard. Je sais de bonne main qu'on promène tous les jours le petit roi dans le bois de Saint-Germain avec une faible escorte. Si M. le coadjuteur en est d'avis, nous passerons dans la forêt à l'heure de cette promenade, et je prends l'engagement, à moins d'un contretemps impossible à deviner, d'enlever les princes avec mon monde, et de conduire ces ôtages précieux à l'ombre des tours de la cathédrale. Par là, le refus que fait la reine de ramener son fils à Paris se trouvera levé. M. le coadjuteur décidera ensuite dans sa sagesse s'il lui convient d'être le protecteur de la France, ainsi que milord Cromwell l'est de l'Angleterre. Cependant, comme cette proposition est de conséquence, et que je ne sais point suffisamment les plans de M. le coadjuteur pour être assuré que cet enlèvement ait son approbation, je le prie d'envoyer à Mantes un courrier qui m'apprenne ses volontés..... »

M. d'Endreville prit la plume en cet endroit de la missive, afin d'écrire le reste de sa main, et l'on peut supposer, à ce qui précède, que la suite contenait quelque autre phrase trop horrible pour être communiquée à sa fille. Jerzay, saisi d'indignation, eût peut-être apostrophé le gentilhomme sauvage du haut de son arbre, si la présence de

sa maîtresse ne lui eût rappelé qu'il n'était pas venu pour la politique. Ses amours passaient avant les intérêts de la reine. Il se promit pourtant de mettre obstacle à ces desseins abominables qu'il surprenait inopinément. Cécile paraissait fort émue.

— Nous allons donc quitter ce pays demain? dit-elle à son père.

— Il faut être à cheval à huit heures du matin. Préparez vos bagages ce soir. Un chariot partira au point du jour pour Mantes.

— Et pourquoi m'avoir caché vos projets jusqu'à ce moment?

— Quel besoin aviez-vous de les savoir?

Cécile n'osa rien dire contre le complot de l'enlèvement du roi. Dans son trouble, elle vint sur le balcon pour y respirer plus à l'aise. Les jeunes filles s'attendent toujours un peu à voir leur amant sortir de terre ou descendre du ciel, auprès d'elles; aussi, lorsque Jerzay lui jeta fort adroitement une petite branche d'arbre qui tomba sur sa robe, Cécile devina bien qui pouvait être là. On ferma précipitamment la fenêtre, mais non pas sans que le mouchoir agité en manière de signal apprît à Jerzay qu'on n'était pas fâchée de sa hardiesse et qu'on retournerait à lui plus tard.

Quand la lettre fut achevée, le père la porta lui-même au valet de charrue qui lui servait de messager. Cécile parut aussitôt dans la cour, et appela Jerzay, qui fut bien vite au pied de son arbre.

— Vous avez dû tout entendre, lui dit-elle; allez à Saint-Germain, et sauvez le roi.

— Nous serons en mesure demain. Je venais pour vous parler de nos amours...

— Le plus utile et le plus pressé, c'est d'empêcher que mon père ne commette un grand crime.

— Il ne le commettra pas, je vous en réponds. Songez que nous allons être séparés, que vous quittez ce pays. Ne pouvez-vous me garder ici jusqu'au matin?

— Et vous, monsieur, songez donc que je vous gronderais de votre imprudence, si le hasard ne vous eût amené à propos. Je vous aime, vous le savez. C'est tout ou rien entre vous et moi. Ne vous arrêtez pas à des bagatelles. Obéissez-moi; volez jusqu'à Saint-Germain; pénétrez auprès de la reine, et ne souffrez pas qu'on mène les princes dans la forêt.

— Vous ne pensez qu'aux princes, et vous n'avez pas un mot de consolation pour moi, dans ce moment où je vous perds!

La jeune fille tendit sa main avec effusion, et, sans résister à celle de Jerzay, qui l'attirait à lui, elle laissa prendre à son amant un baiser qu'il avait bien gagné.

— Que vous serez coupable, si vous m'oubliez après cela! lui dit-elle tandis qu'il l'embrassait.

— Le ciel me foudroie si je vous oublie jamais!

On entendit la voix du gentilhomme sauvage qui appelait sa fille. Cécile s'échappa comme un oiseau, et Jerzay, se glissant le long des murailles, retourna chez lui, fort remué par les événements de la soirée.

Le lendemain, le marquis, muni de ses meilleures armes et suivi de quatre laquais montés sur d'excellents chevaux, partit de grand matin pour Saint-Germain. Sans doute M. d'Endreville s'était mis en route plus tôt qu'il ne l'avait dit, car Jerzay le retrouva aux environs de Rosny. Menil l'accompagnait, et se tenait assidûment à côté de Cécile. La joie du triomphe brilla sur le visage du chevalier en voyant son rival saluer d'un air cérémonieux, et passer outre au grand trot. Tandis que Jerzay laissait reposer ses chevaux à Mantes, il rencontra dans les rues bien des visages qu'il connaissait pour des frondeurs, et qui semblaient équipés en guerre. Un mouvement remarquable régnait dans la ville. Les écuries étaient pleines; les salles des auberges résonnaient au bruit des éperons. Les bourgeois se tenaient à leurs portes, et les enfants suivaient les cavaliers en regardant de tous leurs yeux.

Notre héros laissa le Vexin à ses rumeurs, et poursuivit son chemin en faisant diligence. Il arriva vers midi à Saint-Germain. Le duc d'Aumont avait été des amis de son père; aussitôt que Jerzay lui eut exposé le motif de son voyage, le duc s'écria que cela tombait à merveille. Il prit notre marquis par le bras, et le mena au cabinet du ministre.

— Voici, dit-il en entrant, un beau garçon qui apporte à votre éminence une réponse toute faite pour MM. du parlement. Il a découvert un complot qui se trame à six lieues d'ici pour enlever le roi pendant sa promenade du matin.

— Bon cela! dit le cardinal; contez-moi ce que vous savez, mon jeune ami; mettez-y des détails précis et des noms propres, afin qu'on ne puisse nier la chose.

Jerzay fit un récit clair et circonstancié de son aventure. Il parla de la lettre au coadju-

teur, en adoucissant un peu les termes, afin de ménager M. d'Endreville. Il nomma tous les conspirateurs qu'il avait vus assemblés à Mantes, sans omettre le chevalier de Menil; mais il supplia M. le cardinal de ne le point forcer à dénoncer le père de sa maîtresse, en assurant qu'il emploierait tous ses soins à le ramener dans la bonne voie.

— Nous vous passerons celui-là en faveur du service, dit le cardinal, quoique ce soit le plus coupable de tous. Je vais causer de ceci avec la reine. M. d'Aumont vous présentera ce soir pour qu'elle vous remercie.

Notre marquis, s'étant retiré dans l'appartement du capitaine des gardes, vit entrer les députés du parlement. Leur conférence ne fut pas longue. Au moment où elle finissait, l'ordre fut apporté de monter à cheval et de préparer les carrosses. La cour quittait Saint-Germain. M. d'Aumont eut soin de placer Jerzay sur le perron où la reine devait descendre. L'escorte et les voitures y arrivèrent bientôt; les portes s'ouvrirent, et la régente parut, tenant ses enfants par la main.

— Messieurs les députés, dit sa majesté, si la ville de Paris a tant d'envie de revoir le roi, qu'elle chasse de ses murs les traîtres qui conspirent encore après la paix signée. C'est mon dernier mot.

— Ce complot ne vient point de Paris, madame, et votre bonne ville en désavoue les auteurs, répondit une voix sortie du groupe des robes noires.

— Nous partons pour Compiègne, messieurs. Voilà le cas que je fais des prières de notre bonne ville. Le roi ne doit pas demeurer là où il n'aurait point le haut du pavé.

Anne d'Autriche traversa le vestibule d'un pas majestueux. Elle était belle encore, malgré ses quarante-cinq ans; l'irritation de son âme augmentait dans ses traits énergiques la majesté royale. Les yeux de notre héros en furent éblouis; son cœur battit plus vite que d'ordinaire à l'idée de parler à cette personne altière qui tenait à trois couronnes. Cependant le noble sang du vieux marquis son père s'éveilla; une voix intérieure lui cria qu'il était sur son terrein, et qu'il s'y fallait montrer homme de qualité, serviteur loyal, intelligent et hardi. Le duc d'Aumont appela Jerzay, et, lui posant une main sur l'épaule, dit à la reine :

— Je vous présente mon protégé.

— Monsieur de Jerzay n'est point un inconnu pour nous, dit Anne d'Autriche avec bienveillance. Sa place est gardée dans la maison du roi. En ces temps malheureux où les sujets fidèles sont comptés, nous en voyons venir un de plus avec plaisir. Vous pouvez nous accompagner à Compiègne, monsieur; nous aurons le loisir d'y causer du service que vous nous avez rendu, car nous y serons les maîtres.

— J'ai peine à concevoir, répondit Jerzay, qu'il existe un endroit du royaume où votre majesté ne soit point maîtresse du pays. S'il lui plaisait de rentrer à Paris, je m'imagine que la chose serait facile.

— Ce n'est rien que d'y entrer, puisqu'on nous y appelle et que la paix est acceptée; il y faut être à l'abri des insolences, et tenir, comme je l'ai dit, le haut du pavé.

— Le haut du pavé, reprit Jerzay, appartient à celui qui le prend, et, si votre majesté le veut avoir, un mot de sa bouche doit suffire.

— Et quel est ce mot? dit la reine, soufflez-le-moi, monsieur, que je le prononce.

— Le voici, madame : je veux cela, et je prie les gens qui m'aiment de faire en sorte que ce soit promptement.

— Eh bien! c'est à vous que j'en donne l'ordre. Prenez le haut du pavé.

— Je l'aurai dans huit jours.

La reine et M. d'Aumont se regardèrent en riant.

— Il l'aura indubitablement, s'écria le vieux duc.

Anne d'Autriche adressa un sourire à Jerzay et monta en carrosse.

— Votre protégé, dit-elle, m'a l'air de réussir dans tout ce qu'il entreprendra. Il nous en faudrait beaucoup de cette trempe. C'est un des jeunes gens les mieux faits que j'aie jamais vus.

Les yeux de sa majesté cherchèrent notre marquis par la portière du carrosse, et, quand ils l'eurent trouvé, ce fut pour lui envoyer un sourire plus gracieux que le premier. Anne d'Autriche était fort coquette; les manéges des femmes jolies lui durèrent jusque dans un âge avancé, comme il arrive souvent aux personnes qui ont eu, par leur position, plus de sagesse que la nature ne leur en avait donnée. Au moment de partir, elle appela encore :

— Monsieur de Jerzay!

La marquis s'avança le chapeau à la main.

— Que voulais-je vous dire? murmura la reine en regardant le ciel et en posant la plus

belle main du monde sur le bord de la portière.

Après avoir un peu cherché, elle reprit :

— Entendez-vous, à Paris, avec MM. de Bouteville et de Candale ; ils sont gens à vous bien seconder. Votre projet m'amuse prodigieusement.

— Ne fût-il bon qu'à divertir votre majesté, ce serait déjà beaucoup.

— M. d'Aumont m'en fera le conte dans ma ruelle.

Sur un signe de la reine, le capitaine des gardes donna l'ordre du départ. Deux heures après cela, Jerzay, qui ne doutait de rien, entrait dans la capitale, et, voyant ces rues tumultueuses, d'où le peuple en rébellion avait obligé la cour à s'enfuir, il s'écria :

— C'est en ce pays-ci qu'il faut faire parler de soi, et non pas dans le Vexin.

III.

Les trois dernières années de la fronde sont assurément les plus fécondes en incidents que l'on puisse trouver dans notre histoire. On jouait chaque matin le pouvoir aux dés. Les hasards s'y prêtaient, et jamais on ne vit la fortune aussi déréglée qu'en ce temps-là. Hormis la reine et le peuple, qui étaient de bonne foi, la première dans son obstination à conserver le cardinal, et le second dans sa haine du Mazarin, tout l'intermédiaire se composait d'ambitieux déguisant leurs passions sous le masque du zèle pour les intérêts du roi ou les souffrances des pauvres gens. On se faisait plus fâché qu'on ne l'était contre la cour, afin d'obtenir de meilleures conditions le jour de l'accommodement. Tel était le secret de la plupart des querelles. Le parlement favorisait ces intrigues en multipliant les très humbles remontrances et en refusant les impôts avec une rare opiniâtreté. Si la reine eût voulu contenter tout le monde, en ce moment où les prétentions n'avaient plus de bornes, les richesses des Deux-Indes n'auraient pas suffi à construire les ponts d'or qu'on demandait pour faire sa rentrée. Après la fin du blocus et le traité de paix de Ruel, on devina qu'une nouvelle fronderie allait bientôt s'élever sur les débris de la première.

Le cardinal de Retz ne dit point dans ses mémoires que son désir, en chassant le Mazarin, fût de mettre le roi en tutelle et de remplacer Richelieu. Peut-être n'a-t-il pas vu le succès d'assez près pour fixer ses pensées là-dessus, ou n'a-t-il pas voulu en avouer le fond. Quoi qu'il en soit, il possédait au plus haut degré l'art de conspirer et d'agiter le peuple. Outre son habileté à saisir les imaginations, sa prodigalité, son éloquence et son courage, il avait pour lui les curés de Paris, qui formaient une puissance occulte, unie par un esprit de corps incroyable, toujours au courant des nouvelles avant le reste du public et poussant des ramifications infinies en mille endroits où on ne les soupçonnait point. Le coadjuteur eût sans doute triomphé, si l'irrésolution de Monsieur n'eût rendu inutiles la moitié de ses efforts, et s'il n'eût trouvé à l'autre bout de la bascule le contre-poids du grand Condé.

Le duc de Beaufort, tout en répétant sans cesse « qu'il marcherait son droit chemin, » était le seul chef de cabale qui ne sût ni où il allait ni ce qu'il voulait. Ses cheveux blonds, le sang de son grand-père Henri IV, et ses dehors de paladin le faisaient adorer des harengères. Il n'avait qu'à paraître pour soulever les halles ; mais le coadjuteur le menait par le nez, et ce jeune prince était le meilleur serviteur de l'archevêché, tout en se croyant redoutable et indépendant.

Monsieur, Gaston d'Orléans, avec de l'esprit, des lumières, la parole à la main, le goût des cabales, était l'homme le moins propre aux factions comme au gouvernement. Le coadjuteur lui reproche amèrement de n'avoir jamais su se résoudre à rien ; on s'étonnera moins de voir Monsieur insensible à l'attrait du pouvoir, si l'on songe que M. de Gondi ne lui souhaitait ce pouvoir que pour le saisir. La faiblesse et la paresse de ce prince, sur lesquelles le coadjuteur comptait pour gouverner un jour, étaient précisément ce qui empêchait Monsieur de prendre la régence.

Les femmes eurent aussi une part considérable dans les intrigues, et, quand ce sexe pousse au désordre, il embrouille admirablement l'écheveau. Mlle de Chevreuse, qui venait d'arriver à Paris, aimait le coadjuteur ; elle était nièce de Madame et s'entendait avec elle pour souffler dans l'oreille de Monsieur ce qu'on voulait à l'archevêché. Mme de Pommereux, parente de M. de Gondi, savait tout ce qu'on disait à la cour. La princesse palatine, femme d'une grande intelligence, s'intéressa un moment au coadjuteur par enthousiasme pour ce qui était vaste, profond et aventureux. Ce fut à elle qu'il dut le chapeau de cardinal. Mme de Montbazon, très belle et galante, comptait des adorateurs dans

tous les partis. Elle gouvernait M. de Beaufort, et on se disputait l'honneur de conduire par elle la tête éventée de ce prince. Le maréchal d'Albret, dont elle recevait bien les hommages, la promettait à Mazarin ; Vigneul, qu'elle aimait, ne put réussir à l'entraîner vers le parti de Condé ; le coadjuteur la maintint parmi les frondeurs. Mme de Longueville, après avoir brillé au premier rang et tenu sa cour à l'Hôtel-de-Ville pendant le blocus, était disparue de la scène. Elle fuyait en province, plus encore pour éviter de rentrer chez son mari, que par crainte des vengeances de la reine.

Quant au prince de Condé, nous parlerons assez de lui sans qu'il soit besoin d'en rien dire à l'avance, puisque Jerzay devint son confident et sa victime.

Notre héros, en arrivant sur le théâtre de la guerre et des cabales, voulut s'y faire connaître pour ce qu'il était. Une grosse somme d'argent qu'il avait apportée l'aida fort à prendre dans Paris la figure qu'il souhaitait avoir. Il loua un petit hôtel dans la rue Saint-Honoré, et commanda ses repas chez le traiteur à la mode en attendant qu'il eût un cuisinier. Beaucoup de grands seigneurs étaient aux expédients ou vivaient sur leur crédit. M. de Candale ne savait à quelle porte il enverrait frapper pour emprunter quelques pistoles. Il se décidait en faveur de son ami M. de Montmorenci-Bouteville (1), lorsque celui-ci entra en disant qu'il lui venait demander mille écus. Jerzay les trouva riant aux éclats de la rencontre. Son projet de faire du bruit dans la ville eût semblé merveilleux à ces jeunes fous quand même il n'eût pas été approuvé par la reine. M. de Candale surtout, qui était fanfaron et courageux, voulait mener les choses grandement, assembler tous ses amis et regarder les gens de la fronde dans le blanc des yeux. M. de Boutteville, ayant plus de sens, comprit les raisons de Jerzay, qui craignait de gâter les affaires en se donnant des torts. Il fut convenu que l'on se montrerait d'abord trente personnes ensemble, sans compter les hommes de suite. On envoya chez ceux du parti qui étaient en ville pour leur donner rendez-vous au jardin des Tuileries.

Depuis la retraite de la cour, les bourgeois jouissaient de cette promenade. Aussitôt qu'ils virent au loin les chapeaux à plumes, ils cédèrent les grandes allées aux gens de qualité. On reprit possession du pays en conquérants. On causait et on riait tout haut. Les portes étaient encombrées de valets qui renouaient connaissance en même temps que leurs maîtres, en sorte qu'il y eut assez de bruit pour attirer des curieux et ameuter les passants. On monta sur le rempart situé au bout du jardin où était le fameux traiteur Renard, et l'on soupa en plein air. Le repas fut aussi bon que l'impromptu le permettait. Les viandes manquèrent un peu, mais on se rattrapa sur la cave.

Comme il rentrait beaucoup de monde dans Paris, la troupe s'accrut tous les jours d'une dizaine de gentilshommes. Elle monta bientôt à plus de six-vingts personnes. On avait des violons et des chanteurs. Le peuple venait écouter la musique au pied du rempart ; les dames, voyant qu'on ne songeait à inquiéter ces jeunes gens, abandonnèrent les arbres de la Place-Royale pour ceux des Tuileries. Renard y faisait fortune, et ne voulait plus servir que M. de Jerzay et ses amis. Au théâtre du Marais, les banquettes de la scène et la moitié des loges furent prises par cette cabale, qui poussa la prudence jusqu'à n'interrompre la pièce que deux ou trois fois.

Tout ce qui pouvait embarrasser ou humilier la fronde, était si agréable à la reine, qu'elle se réjouissait fort des succès et de la hardiesse de Jerzay.

M. le cardinal trouvait que ces folies prenaient de l'importance, et que c'était un coup porté aux rebelles. On plaisantait à Compiègne aux dépens des frondeurs qui se tenaient enfermés dans leurs trous. On ne manqua pas de s'imaginer qu'ils n'en sortiraient plus, que le parlement était apaisé, le peuple découragé, le duc de Beaufort voué au ridicule, et le coadjuteur retombé par impuissance dans la vie ecclésiastique. Le retour à Paris du prince de Condé donna quelque apparence de fondement à ces idées. Le génie de ce grand capitaine, la hauteur de son langage et le prestige attaché à son nom, semblaient suffire pour brider la sédition partout où il se montrait. La plus brillante moitié de la jeunesse s'était donnée à lui, et cette suite riche et aventureuse s'élevait à plus de quatre cents gentilshommes, qui l'accompagnaient triomphalement et se modelaient sur les airs de leur chef.

Jerzay ne se piquait point d'être un politique profond. Il partageait la confiance de la cour ;

(1) Le maréchal de Luxembourg.

et comment en aurait-il su plus long que ceux qui avaient tant d'intérêt à juger sainement les choses? Il attendait que le parti de la fronde eût perdu toute espérance, afin de ménager au père de sa maîtresse le pardon de la reine, et à Cécile un rang digne d'elle auprès de sa majesté. Un billet qu'il trouva chez son concierge lui vint apprendre qu'il n'en était pas où il se croyait.

« Monsieur le marquis, lui disait-on, votre nom a fait bien du bruit en peu de temps. Je me réjouis de la faveur que vous accorde votre grande protectrice ; mais vous êtes sur le bord d'un abîme. Il a été parlé de vous hier chez M. le coadjuteur. On y a mis en question si vous seriez égorgé, vous et vos amis. N'allez plus à ces assemblées qui commencent à irriter les frondeurs. Vous ne soupçonnez point leur puissance. Je la vois de près, et je sais que d'un mot ils soulèveraient le peuple. La personne qui vous donne cet avis n'est pas reine de France, mais elle se ferait un scrupule de vous jeter dans le danger au profit de ses colères. »

Quoique la lettre n'eût pas de signature, Jerzay devina qu'elle était de Cécile. Le petit grain de jalousie qui perçait dans la dernière phrase lui donna autant de confusion que de joie, car il sentit que l'ambition avait occupé son âme un peu au préjudice de l'amour. Il baisa le papier, le mit dans sa poche, et, quand il eut bien rêvé à toutes les beautés de Cécile, la tristesse le prit en voyant l'heureux dénoûment qu'il croyait si proche se perdre au loin dans les brouillards de l'avenir.

On avait commandé pour le lendemain un grand dîner chez Renard, où l'on devait chanter des vaudevilles contre le coadjuteur. Jerzay alla au rendez-vous, dans le dessein d'engager ses amis à rompre la cabale. Afin de s'y prendre habilement, il voulait leur faire entendre de se séparer avant que la longueur du temps amenât la désertion dans leurs rangs. Il prépara son discours en ce sens durant la promenade, et prit place à table, absorbé par ses réflexions. Les rires étaient plus forts que jamais autour de lui. La symphonie, qui s'évertuait de son mieux, attirait la foule des passants au pied du rempart.

— Mes amis, s'écria tout à coup l'un des convives, je vois venir à nous une troupe de gentilshommes qui me paraît un peu bien nombreuse.

— Ce sont les frondeurs, dit un autre. Je reconnais parmi eux la chevelure blonde de M. de Beaufort.

— Ne bougeons pas de nos places, dit M. de Candale, et buvons une rasade.

Il y eut un sauve qui peut parmi les curieux. Les violons voulaient gagner le large, mais M. de Boutteville les menaça de les tuer, s'ils ne poursuivaient leur musique; ces malheureux reprirent donc l'air interrompu du *Lansquenet galant*, et raclèrent leurs instruments avec des mines épouvantées. En un moment la terrasse fut envahie par les frondeurs, qui formèrent un cercle autour de la table. M. de Beaufort ôta son chapeau, et les convives firent de même, car l'usage voulait alors que l'on mangeât la tête couverte. Le prince avait préparé son discours :

— Messieurs, dit-il, nous venons célébrer en votre compagnie les bienfaits de l'amnistie et les loisirs de la paix...

— C'est fort bien à vous, interrompit M. de Candale en se soulevant à demi, les deux poings posés sur la table. On va faire apporter du vin ; souffrez seulement que nous vidions ce qui est versé dans nos verres. Nous allions boire à une dame, et vous, monsieur le duc, qui êtes petit-fils de Henri-le-Grand, vous trouverez bon que nous portions cette santé.

— Assurément, messieurs.

— Le verre en main ! s'écria M. de Candale. Nous buvons à sa majesté la reine !

M. de Beaufort, ayant perdu le fil de sa harangue, se jeta dans l'improvisation.

— A présent, dit-il, je vais vous servir un plat de ma façon.

Le prince saisit la nappe des deux mains, et, la tirant à lui, fit voler en l'air les assiettes et les bouteilles. A l'instant, plus de deux cents épées furent mises au vent.

— Messieurs, reprit M. de Beaufort, de toute la force de ses poumons, la partie n'est pas égale ; nous sommes trois contre un, et il y a parmi vous des personnes de qualité dont la vie ne doit pas être risquée sur un hasard aussi mauvais. Il suffit que vous sachiez que l'on ne rit point à nos dépens. Quant à M. de Jerzay, qui a mis tout ceci en train, si nous ne le jetons pas du haut de ce rempart dans la rue, c'est en considération de ceux qui veulent bien l'avouer pour leur ami.

— Il faut l'assommer, crièrent plusieurs voix.

— Monsieur le duc, dit Jerzay, tous ceux que je vois dans votre suite ne sont pas plus grands seigneurs que moi. Donnez-m'en un pour faire le coup d'épée.

— Je me charge de ce soin, dit le chevalier

de Menil, qui s'était tenu à l'écart. Nous avons un vieux compte à régler ensemble.

Le chevalier se jeta sur Jerzay à l'improviste, et lui plongea deux fois sa rapière dans le corps (1).

— Nous sommes quittes! ajouta Menil en se remettant dans le groupe des frondeurs.

Un désordre effroyable suivit, pendant lequel les violons et la vaisselle furent brisés. Cependant, par un de ces jeux fortuits qui ne s'expliquent point, les armes rentrèrent dans leurs fourreaux et le tumulte s'apaisa. Bientôt il ne resta plus sur la terrasse que l'infortuné Jerzay, baigné dans son sang, et auprès de lui quelques bonnes âmes qui le portèrent à son logis.

Ce serait abuser de la pitié du lecteur bénévole, que de le tenir longtemps au chevet de notre héros, lâchement assassiné par M. de Menil; nous passerons légèrement sur les langueurs de Jerzay; nous dirons seulement qu'il demeura au lit pendant trois mois entre la vie et la mort. On lui envoya M. Vautier, médecin du roi, qui le remit sur pieds, et, pour le consoler, la reine lui fit présent d'un magnifique nœud d'épée orné de pierreries.

IV.

Tandis que Jerzay comptait les jours dans les ennuis de la convalescence, la cour était rentrée au Palais-Royal, et la fronderie relevait la tête. La foule demandait l'exil du cardinal, la superbe Anne d'Autriche commençait à s'inquiéter tout de bon; et le Mazarin, sentant le sol manquer sous ses pieds, ne savait plus à quel expédient s'arrêter dans son arsenal de petites ruses. Le nom de Condé était le seul frein des séditieux et la ressource dernière de la régence. Pour comble de malheur, ce prince semblait s'éloigner de la reine; il traitait le ministre avec une hauteur qui approchait du mépris, et s'amusait cruellement des frayeurs où il voyait la cour. Sous une égale aversion contre le cardinal et les factieux, il cachait une ambition sans bornes. L'incertitude de sa conduite tenait à deux partis entre lesquels son esprit flottait encore: écraser d'abord la fronderie pour se tourner ensuite contre Mazarin, ou bien commencer par chasser le ministre en s'unissant au peuple, et, dans les deux cas, s'emparer du pouvoir. Le premier parti était le plus honnête, mais le second paraissait d'un succès infaillible.

Les choses en étaient là, lorsque notre héros, paré de ses plus beaux habits et de son nœud d'épée, rentra au Palais-Royal. La pâleur de son visage relevée par les forces de la jeunesse, son air fier et sa moustache naissante en faisaient une figure de roman où les regards se prenaient comme à des pipeaux. Les dames y mordaient sans dissimulation, les filles d'honneur plus en dessous et à la dérobée. Les princesses ne parlaient que de leur tendre intérêt pour le pauvre blessé. La grande Mademoiselle, tout entichée qu'elle était alors de l'envie d'épouser un roi, daigna préluder par des mots bienveillants à l'amour qu'elle devait ressentir plus tard pour un autre gentilhomme. La reine y allait en franche coquette. Elle appelait Jerzay son petit chevalier, lui souriait à tous propos, et la majesté royale était fort tempérée par les badinages. Anne d'Autriche, négligée pendant vingt ans par le feu roi, avait accoutumé de prendre le style et les façons de la galanterie.

Le cardinal eut quelque ombrage de la faveur de Jerzay. Il feignait de se tromper dans son jargon sicilien, pour lancer des paroles offensantes par erreur de grammaire ou de prononciation. Notre héros, comme on sait, ne péchait point par l'excès de modestie. Au milieu des embûches galantes, il avait besoin de toute sa mémoire pour se rappeler ses serments de fidélité. La tête lui tournait un peu des préférences de la reine. La vanité, l'ambition, tout l'entraînait de ce côté par une pente à laquelle il était malaisé de résister.

Ces manéges n'échappèrent point à l'œil d'aigle de M. le prince. Il voulut avoir notre marquis parmi ses serviteurs.

— Monsieur de Jerzay, lui dit-il, le roi ne sera pas majeur avant deux ans: que comptez-vous faire jusque-là? Il est agréable d'être à la mode et de passer le temps aux genoux des dames; mais voulez-vous ajouter un bout de réputation à vos mérites de berger accompli? donnez-vous à moi. Je vous fournirai l'occasion de risquer un coup d'épée en meilleur lieu que la terrasse Renard.

— Je n'osais m'offrir à votre altesse, répondit Jerzay. Puisqu'elle veut bien me souhaiter pour son serviteur, je serai à elle, si la reine le trouve bon.

— Ce sera fait tout à l'heure. Je vais parler à sa majesté.

(1) Mémoires du cardinal de Retz.

Depuis longtemps les prières de M. le prince étaient des ordres ; la reine déclara qu'elle consentirait à céder Jerzay, si le cardinal ne s'y opposait pas, se réservant sans doute d'obliger Mazarin à un refus ; mais le ministre arriva pendant ce débat.

— Ce jeune homme n'est point à moi, dit M. le cardinal. Si la reine le cède, je n'irai pas gêner M. le prince, bien que les services de Jerzay me soient aussi *vagues* qu'à sa majesté.

— Aussi vagues ! s'écria M. le prince en riant.

— Excusez-moi : *vago* signifie agréable en italien : c'est une confusion de mots.

— Jerzay, dit le prince à haute voix, vous êtes à moi. Il est inutile de s'expliquer davantage. M. le cardinal fait des méprises pour vous désobliger, ce qui veut dire en bon français qu'il ne tient pas à vous garder.

— Vous n'en serez pas moins mon chevalier, reprit la reine, et vous nous ferez votre cour comme devant.

— C'est pour mieux servir votre majesté que je veux m'attacher à M. le prince.

— Cela s'entend, dit son altesse. Je n'aurai garde d'empêcher qu'il vous rende ses devoirs. Allons, Jerzay, baisez la main de sa majesté, et partons.

— Vous êtes un ingrat, murmura la reine avec une œillade. L'ambition vous sied, il est vrai, et je vous la pardonne.

M. le prince emmena Jerzay et le fit monter avec lui dans son carrosse.

— Ce fourbe de cardinal, dit-il, parle mieux le français que vous et moi. Ses fautes de langage sont une arlequinade italienne. Vous étiez, à cette cour, dans un pays de borgnes ; on n'y voit les choses que d'un œil, et encore avec les lunettes de la sottise. Oubliez ce que vous y avez appris, et causons un peu comme des gens sensés : voulez-vous faire votre fortune?

— Cela n'est point de refus, monseigneur.

— Vous en avez un moyen simple et facile. La reine vous aime, Jerzay. Le secret n'en est guère couvert dans son cœur, puisque je l'ai vu. On le sent à chaque parole qu'elle vous dit. Avec les femmes espagnoles, on peut tenter plus qu'avec les autres. Poursuivez votre bonne fortune, et vous réussirez, je vous en réponds.

— Sa majesté a de l'amitié pour moi. Lui supposer de l'amour serait une folie. Elle a de la dévotion, et parle sévèrement des femmes galantes.

— Elle est coquette comme un démon. Sans compter Buckingham, qui est de notoriété publique, pensez-vous qu'elle n'a point eu d'amants? J'ignore le fin mot de ses liens avec le Mazarin, et je m'abstiens de le chercher par respect pour elle. Vous lui plaisez, cela est certain ; je ne l'ai pas inventé ; vous le savez aussi bien que moi, étant plus intéressé à connaître la vérité.

— Je confesse, monseigneur, que, dans les airs de sa majesté, j'ai remarqué souvent un certain abandon qui dépassait les mesures ordinaires de la bienveillance ; mais je me tiens en garde contre cet appât dangereux.

—Et c'est une faute. Que pouvez-vous craindre? Reines ou bergères, les femmes ne sont jamais fâchées d'inspirer de la passion. Déclarez-vous.

— Je ne l'oserais, à moins d'y être provoqué tout à fait.

— Comment ! J'ai vu ses agaceries, moi qui suis occupé de guerre et de politique ; la cour entière en jase, et vous n'oseriez pas parler ! Attendez-vous qu'elle publie sa tendresse à son de trompe, et que le dernier officier du Palais-Royal en soit instruit?

— Votre altesse me trouble singulièrement. La prudence m'ordonne pourtant de rester sur la réserve.

— Ecoutez-moi donc, Jerzay : l'État chancelle et va tomber, si une main ferme ne le relève. La colère du peuple a de légitimes motifs : les dilapidations, le surcroît accablant des impôts, la juste indignation du parlement. J'ai dû soutenir la reine contre les rebelles. A présent qu'ils sont rentrés chez eux, je prétends mettre fin aux abus, et changer le gouvernement. Il faut que le Mazarin s'éloigne. Ce lâche Sicilien n'a point de cœur de persister à vouloir mener un peuple qui le déteste. La faiblesse de la reine pour lui devient criminelle.

— Et à qui donc votre altesse donnera-t-elle la régence?

— Vous croyez déjà que je la prendrai pour moi : vous vous trompez. Je suis un homme de guerre, et j'enrage de perdre en disputes un temps que je devrais employer mieux pour ma gloire et celle de l'État. Je donnerai le gouvernement à Monsieur ! son âge, sa qualité d'oncle du roi sont des garanties satisfaisantes. Si, après cela, le peuple s'émeut encore, j'écraserai les rebelles sous le talon de ma botte. Je ne suis point né pour les cabales, et je ressens un dégoût invincible en voyant nos guerres de cail-

loux et de pots cassés. Dites-le vous-même : mon projet est-il honnête?

— Il est digne de votre grand cœur.

— Prêtez-moi donc le secours dont j'ai besoin.

— Commandez, monseigneur.

— Ne comprenez-vous pas que tout prétexte sera ôté aux divisions, si le Mazarin plie babage? Le caprice d'une femme plonge la France entière dans le désordre. Que ce caprice change, et nous voilà tranquilles. C'est à vous d'amener une révolution, ne fût-elle que d'un jour, dans les sentiments de la reine. Les bonnets carrés penseraient que vous êtes bien jeune pour sauver l'État par la douceur; mais, comme le dit Corneille dans sa tragédie, l'âge ne fait rien à l'affaire, si l'on est courageux. Je n'avais que vingt ans à Rocroi, et je suis pour les jeunes gens. Ces barbons s'étonnent que leur sagesse ne persuade point la reine : c'est qu'elle est femme et qu'elle se moque de la sagesse. Ce que leurs mille remontrances n'ont pu faire, votre bonne mine l'achèvera dans un moment, si vous le voulez, et il faut le vouloir. Sans autre appui que l'amitié de sa majesté, je conçois que vous n'ayez pas risqué de lui déplaire. Maintenant que vous êtes à moi et que ma protection vous est assurée. vous ne devez plus hésiter. Déclarez votre amour. On vous pardonnera cette témérité; on y rêvera, et, que la suite tourne au tendre ou au sévère, ce sera un échec pour le Sicilien. J'arriverai sur ces entrefaites, et, quand on m'aura laissé mettre le coquin à la porte, je vous donne ma foi de premier prince du sang qu'elle lui sera fermée pour tout de bon. Les querelles de la populace s'éteindront. J'irai alors à l'armée. Vous y viendrez avec moi, si vos amours n'ont pas un long cours; mais, si la reine s'attache à vous, la position est assez désirable pour qu'un gentilhomme de votre âge s'en trouve heureux. Sa majesté est belle encore.

—Fort belle, assurément, et d'une beauté qui étonne et charme tout ensemble; mais un obstacle m'arrête : je suis engagé par serment avec une demoiselle que j'aime.

— Pardieu? je n'entends pas vous marier à la veuve du feu roi. Vous reviendrez à cette jeune fille plus tard. La reine passe avant les demoiselles, et votre maîtresse n'en saura rien, ou, si elle l'apprend, la raison lui dira qu'on ne refuse point les bonnes grâces d'une tête couronnée.

On arriva, en discourant ainsi, à l'hôtel de Condé; une troupe de gens du peuple criaient : vive son altesse! à bas le Mazarin! M. le prince prit un air terrible en se tournant de leur côté :

— Est-ce que vous croyez, dit-il, que des drôles comme vous peuvent quelque chose sur mes volontés? Je vous donne cinq minutes pour vous retirer. Passé cela, vous serez pendus à cette grille jusqu'au dernier. Sachez que, durant le blocus, je n'ai vécu que des oreilles des bourgeois de Paris; mais des vôtres on fera le souper de mes chiens, si vous me mettez en colère. Ceux qui vous poussent à vous émouvoir ainsi sont des méchants qui vous trompent. Allez, rentrez chez vous, et ne m'échauffez pas davantage.

En un moment la foule se dispersa.

— Vous voyez, Jerzay, reprit son altesse, que je ne cherche point les applaudissements du peuple; cependant, puisque ses sentiments sont conformes aux miens, je le contenterai. Songez à notre projet, et revenez ce soir avec une bonne résolution.

Notre héros laissa le prince sur les degrés de son hôtel et se rendit au jardin du Luxembourg, dont Monsieur accordait la promenade au public. Son esprit tomba dans cette perplexité qui emplit les instants de repos avant qu'on se hasarde à quelque démarche imprudente. Ce qu'on lui conseillait avait bien de la gravité. Le cardinal de Richelieu s'y était fourvoyé jadis, au milieu de sa puissance; mais Buckingham avait été plus heureux parce qu'il était jeune et aimable, et Jerzay sentait en lui les avantages de Buckingham. Ce que disaient les yeux de la reine n'était pas une chimère. M. le prince l'avait remarqué. Il le considérait si bien comme une chose certaine, qu'il allait jusqu'à s'en vouloir servir pour amener une révolution dans le gouvernement. C'était un appât séduisant pour l'amour-propre d'un gentilhomme, que les bonnes grâces de cette reine belle encore, dont la vivacité espagnole avait tourné la cervelle à tant de grands seigneurs. N'avait-elle pas suffisamment montré ses désirs? fallait-il contraindre la femme à se dépouiller entièrement du manteau royal, et attendre pour courir au-devant d'elle, que son pied eût descendu la dernière marche du trône? S'il était téméraire de déclarer son amour à une personne de cette qualité, n'était-ce pas aussi un rôle ridicule que celui d'un homme qui se voit assuré d'une réponse favorable et qui n'ose point demander ce qu'on brûle de lui donner? A mesure que la vanité de Jerzay prenait du terrein, son amour pour Cécile se retirait de

son cœur. L'image de cette aimable fille se tournait en vapeur, et celle de la reine se parait d'un éclat majestueux. L'idée qu'on est distingué entre mille rivaux prête un grand charme à celle qui vous accorde une aussi juste préférence. Le bon goût de la reine méritait quelque retour. Notre jeune homme trouvait les meilleures excuses du monde à son infidélité. Il se plaisait à croire qu'une intrigue de cour ne serait point un obstacle à son mariage, et que le bonheur à venir ne devait pas l'empêcher de goûter les faveurs du moment présent. L'imagination de Jerzay bâtissait aussi des châteaux en Espagne. Il se voyait maître du gouvernement, et de moitié dans les vastes projets de M. le prince, qui ménageait en lui l'arbitre des volontés de la reine. Ce qu'il craignait n'était déjà plus d'irriter Anne d'Autriche, mais d'en être aimé plus fort et plus longtemps qu'il ne le souhaitait. L'époque prochaine de la majorité du petit roi venait heureusement le soustraire à cet excès d'honneurs et de puissance. Il retournait à Cécile, qui savait reconnaître le mérite de son abdication et la beauté du sacrifice. Après avoir caressé toutes ces visions et franchi vingt fois le Rubicon par la pensée, notre héros eût regardé comme une lâcheté de balancer encore. Il releva la tête, posa son poing sur sa hanche en écartant son manteau, et traversa d'un pas assuré les cours de l'hôtel de Condé.

— Eh bien! Jerzay, lui dit M. le prince, qu'avez-vous résolu ?

— Je m'abandonne entièrement à votre altesse.

— Je vois que vous n'êtes pas au-dessous de la circonstance. Mettez-vous à cette table; écrivez un billet à la reine : nous aviserons ensuite aux moyens de le faire parvenir ce soir même. Tournez-moi votre déclaration galamment sans trop d'humilité. Sous le cotillon royal est une femme aussi fragile que les autres, et, d'ailleurs, si l'on se fâche, je vous promets d'obtenir votre pardon.

Jerzay prit la plume et traça sans hésiter le billet suivant :

« Madame,

« C'est une action qui porte en elle-même sa récompense, que de risquer ses jours pour votre majesté. Je suis glorieux d'avoir couru cette fortune; mais les épées de vos ennemis m'ont fait des blessures moins cruelles que les traits qui partent de vos yeux. A peine guéri des unes, il me faut mourir des autres, si votre cœur n'en a point de pitié. Je sens toute ma folie sans pouvoir résister à l'égarement qui m'entraîne. Ni le profond respect dont je suis pénétré pour votre majesté, ni la grandeur du nom, ni la crainte de mériter son courroux ne sauraient me retenir. Ce courroux me sera moins affreux que l'incertitude où je suis; et que m'importe le renversement de ma fortune, si j'ai le malheur de vous déplaire? Je supplie votre majesté de considérer combien il me sera cruel de trouver dans les bontés dont elle m'a honoré la source du plus grand déplaisir de ma vie. D'un mot elle va faire de moi le plus heureux ou le plus accablé des mortels, et c'est dans l'attente de ce mot que les instants sont comptés par le fidèle et tremblant sujet de votre majesté.

« Jerzay. »

M. le prince trouva cette épître conforme au goût du jour; l'heure du cercle approchant, on partit pour le Palais-Royal, avec le dessein de faire remettre ce papier à la reine par l'une de ses femmes. Afin que le prince n'eût point l'air d'avoir quelque part dans ce coup de tête, on convint que Jerzay prendrait son rang parmi les gentilshommes de la suite et qu'il n'approcherait point son altesse dans le courant de la soirée.

Le cercle de la reine était fort agité. Des courriers arrivés de Bordeaux avaient apporté de mauvaises nouvelles. La Guienne entière prenait les armes contre M. d'Epernon, dont la tyrannie et le défaut d'intelligence avaient irrité le peuple en cent occasions. La reine et M. le cardinal, voyant un grand changement dans les allures de M. le prince, s'imaginaient qu'il avait fomenté ces troubles, et l'accueillirent avec une aigreur mal contenue. Anne d'Autriche ne savait point garder ce qu'elle avait sur le cœur; elle ne put résister à l'envie de soulager sa colère.

— Mon cousin, dit-elle, nous aurons du moins dans ce surcroît d'ennuis la consolation de voir qu'ils ne vous sont pas aussi sensibles qu'à nous.

— C'est-à-dire, répondit M. le prince, qu'on me soupçonne ici d'appuyer les rebelles. Je suis donc un grand fou de ne le pas faire.

— Prenez garde, interrompit le cardinal, d'exiger trop de M. le prince. Il s'est rapproché de M. de Conti, son frère, et de madame sa sœur, dont la guerre l'avait éloigné. Nous devons trou-

ver bon que la division cesse dans sa famille.

— Oui, morbleu, je me suis accommodé avec ma famille, parce que je pardonne de meilleur cœur que vous, et que je ne sais point cacher la haine et la rancune sous les grimaces de la douceur et de l'oubli des injures. Si votre amnistie n'est qu'une imposture, il ne m'appartient pas d'y tremper, et je n'entends point que vos promesses à mon frère passent avec les autres mensonges. Puisque vous n'avez pas craint de mettre ma loyauté en suspicion, je vous déclare que je vous laisse sur les bras l'affaire de Guienne, et que je ne combattrai point ces nouveaux rebelles.

— Il faudra donc, reprit le cardinal, que nous les combattions nous-mêmes.

— C'est cela. Prenez la cuirasse, et enfourchez votre mule pour aller en guerre, car je ne m'en mêlerai point cette fois.

Un long trouble suivit cette querelle. On eut toutes les peines du monde à empêcher la retraite de M. le prince, qui disait à haute voix que, s'il n'était cousin du roi, ce faquin de cardinal eût déjà fait de lui un second Balafré. Mazarin lui vint demander pardon de sa vivacité, en le suppliant de ne point abandonner la reine pour de vains mots qu'on rétracterait pour peu qu'il le souhaitât. M. le prince répondit avec beaucoup de hauteur :

— Je commence à connaître les véritables intérêts de la reine; ils sont entièrement séparés des vôtres. Elle est perdue, si elle garde plus longtemps auprès d'elle ces pantalons ultramontains dont l'âme est si corrompue, qu'ils ne veulent jamais croire à la droiture des gens.

Son altesse tourna le dos au cardinal et s'en alla prendre place à une table de brelan.

Pendant ce temps-là, Jerzay s'était glissé par les petits appartements jusqu'à la chambre à coucher d'Anne d'Autriche. On y avait allumé le mortier de cire et préparé les couvertures du lit. Notre marquis, son billet à la main, marchait sur la pointe du pied, lorsqu'il vit tout à coup paraître Mme Beauvais, la première femme de chambre, armée des coiffes de nuit de sa majesté.

— Un homme ici! s'écria-t-elle; et c'est vous, Jerzay, qui vous introduisez chez la reine! Vous nous feriez un beau scandale. Retirez-vous, mon cher enfant. Ce n'est pas un crime d'être amoureux, mais notre souveraine ne veut plus trouver d'amants dans ses armoires.

— Vous croyez donc, madame Beauvais, qu'elle recevra mal ma déclaration et que je vais lui déplaire?

— Pour cela, je n'en sais trop rien. Hier, comme je lui peignais ses cheveux, nous parlions de vous assez favorablement.

— Que vous disait-elle? répétez-le-moi, madame Beauvais, je vous en supplie.

— Cent jolies choses : qu'elle vous trouvait l'air aimable, qu'elle regrettait de vous avoir donné à M. le prince, que vous aviez dans le visage quelques traits du pauvre Buckingham...

— Vous me transportez d'aise, madame Beauvais.

— A présent que vous êtes content, esquivez-vous, et ne vous laissez point surprendre, car ce serait une histoire à nous faire chasser tous deux.

— Je ne demande pas que vous m'enfermiez ici; je veux seulement mettre ce billet en quelque endroit où la reine le puisse trouver.

— Bagatelle! un billet! On m'accusera de l'avoir accepté de vous.

— Ne me refusez pas cette grâce, chère madame Beauvais. Tout ce que je possède vous appartient.

— Allons, vous êtes un trop charmant garçon pour qu'on vous laisse dans la peine, quoique ce soit un plaisir que de se faire prier par vous. Mettez votre billet devant le miroir de la toilette, tandis que je ne regarde point. Voilà qui est bien. Il ne risque pas de s'égarer. Monsieur de Jerzay, lorsque Buckingham fit sa première déclaration à notre souveraine, il me donna une boucle de diamants d'un grand prix; mais de vous je ne saurais accepter autre chose qu'un baiser sur la joue.

— Je vous en donnerai quatre.

Mme Beauvais touchait à la cinquantaine et n'était point belle; Jerzay l'embrassa de tout son cœur, fort heureux d'être bien servi à si peu de frais.

Au moment où notre héros rentra dans les salons, on venait de rompre le cercle. M. le prince souhaita le bon sommeil à sa majesté d'un ton fort sec, et le remercîment qu'il en reçut fut plein de fierté. Il s'en vengea sur le cardinal par ces mots que tous les faiseurs de mémoires ont rapportés dans leurs écrits :

— Adieu, Mars!

La suite du vainqueur de Rocroy mit un gros quart-d'heure à défiler, tant elle était considérable. Anne d'Autriche aperçut Jerzay, qui demeurait parmi les derniers.

— Vous voilà donc au nombre de nos ennemis? lui dit-elle.

— Votre majesté saura dès ce soir qu'elle me fait une mortelle injustice en m'accusant de lui être contraire. Dieu veuille qu'elle s'en souvienne, lorsqu'elle verra jusqu'où vont mes sentiments pour elle.

En arrivant à la rue de Condé, M. le prince appela Jerzay.

— Avez-vous remis le poulet? lui dit-il tout bas.

— Sur la toilette de la reine. Il est entre ses mains à cette heure.

— Allons dormir, en attendant la réponse. Elle sera favorable, et demain je donnerai de la tablature au guerrier Mazarin.

Son altesse commanda ensuite à son secrétaire Gourville de conduire Jerzay à l'appartement qu'on lui avait préparé. Notre marquis était encore debout, tandis que tout le monde dormait à l'hôtel de M. le prince. Il ne se coucha qu'au milieu de la nuit, et roula dans sa tête une procession d'images tour à tour agréables et fâcheuses. Il prépara des discours pour les diverses conjonctures qui s'offraient à lui. Dans les uns il montrait autant de noblesse que de désespoir; l'amour et la joie en soufflaient d'autres non moins éloquents. Ses idées se brouillèrent enfin peu à peu, et le sommeil vint s'abattre sur ses paupières à travers ce chaos d'émotions opposées. Il faisait grand jour lorsqu'il fut éveillé en sursaut.

— C'est ici que demeure monsieur de Jerzay, dit un valet en ouvrant la porte de sa chambre.

— Que me veut-on? demanda notre héros du fond de son lit.

— On vient parler à monsieur le marquis de la part de la reine.

V.

—Vertudieu! dit M. le duc d'Aumont (car c'était lui), cet hôtel ressemble à une forteresse. J'ai rencontré plus de cent paires de moustaches avant de pénétrer jusqu'ici. Où diable êtes-vous donc, Jerzay? Ah! encore au lit, à neuf heures! Vous avez passé une mauvaise nuit? M. le prince vous loge à merveille; cette chambre est fort belle. Ce sont les arbres du Luxembourg que j'aperçois là-bas?

Jamais la reine n'eût chargé d'un message galant le vénérable duc d'Aumont; aussi Jerzay, tombé de son trône et blotti au fond de ses draps, eût dit volontiers comme le chevalier de Grammont : « Fermez les rideaux, je suis indigne de voir le jour. » Cependant le noble duc, qui avait de l'amitié pour lui, n'aurait pas eu ce ton léger pour accomplir une mission bien sévère. En le voyant examiner l'appartement et regarder par la fenêtre, Jerzay reprit un peu d'espoir, et s'imagina que peut-être M. d'Aumont ne savait rien encore. Le duc posa un fauteuil près du lit et s'y assit en se frottant les mains d'un air fort calme, tandis que notre héros suivait des yeux tous ses mouvements avec anxiété.

— Çà! dit M. d'Aumont, nous avons à causer ensemble, mon garçon. Vous avez fait hier une insigne extravagance. La reine m'a montré votre billet. Sans moi, vous étiez perdu : on vous envoyait au bout du royaume, et Dieu sait quand vous en seriez revenu. J'ai tourné la chose au plaisant : « C'est la faute de votre majesté, ai-je dit à la reine. Ses yeux sont comme deux grands astres qui manœuvrent toujours de ci et de là. Le pauvre Jerzay arrive tout frais de sa province; il n'est pas encore habitué à ces feux croisés. Il s'est brûlé à la chandelle. » Sa majesté, qui aime mon franc-parler, s'est mise à rire. Elle répétait que vous étiez un petit ambitieux, que vous ne pouviez jouer sérieusement la comédie du *soupirant* auprès d'une vieille comme elle l'est; à quoi j'ai répondu que, si elle était vieille, il n'y paraissait point et qu'elle était encore diablement femme. « Ce serait une horreur, ai-je ajouté, que de punir cet aimable garçon, quand je vous vois assez flattée de son hommage. » Elle m'a confessé qu'elle n'avait point de colère, et qu'elle vous pardonnait de tout son cœur, à la condition d'être plus sage à l'avenir. J'ai promis de vous chapitrer comme il faut; mais je crois que cette petite leçon vous suffira. On ne fera aucun bruit de tout ceci. L'affaire se passera entre nous trois. Vous demeurerez seulement éloigné de la cour pendant une semaine, et puis votre algarade sera oubliée. N'en dites mot à personne, sans quoi vous vous attireriez un orage sur la tête, et je ne répondrais plus de rien. Allons, ne soyez pas ainsi confondu, mon ami. De bonne foi, est-ce que vous ressentiez vraiment de l'amour pour la reine?

— Je le croyais hier, monsieur le duc, mais aujourd'hui je ne sais plus où j'en suis.

— Aviez-vous déjà logé dans votre cervelle que vous alliez gouverner la France? Vos harangues sont-elles déjà prêtes pour le parlement; vos

mesures prises pour les provinces en rébellion? Vos plans sont-ils arrêtés sur l'affaire épineuse des rentes de l'Hôtel-de-Ville, le soulèvement de Naples, l'alliance du Piémont, les menées de Fuensaldagne et la guerre de Catalogne! Vertudieu ! vous êtes donc plus savant que nous tous, et il faut envoyer à Rome demander pour vous le chapeau de cardinal. Donnez votre démission, mon enfant, donnez votre démission.

Jerzay sentait la honte lui monter à la gorge. La raison lui parlait haut par la voix de M. d'Aumont. Elle était là devant lui nonchalamment assise dans un fauteuil sous la forme respectable de ce vieux seigneur de soixante ans, plein de sagesse et de bienveillance. Il n'y avait pas moyen de ne la point écouter.

— L'échec vous dégrise, reprit le duc en souriant. Songez que vous êtes quitte à bon marché de votre étourderie. Si votre bonhomme de père était là, il vous ferait des yeux terribles; mais ses avis et son expérience vous ont manqué. Je prends cela en considération. La reine saura votre repentir, et tout ira le mieux du monde.

— Hélas! monsieur le duc, s'écria Jerzay, comment pourrai-je expier ma faute?

— Rien de plus facile. Vous vous battrez bravement à la première occasion, et l'on vous récompensera. Faites votre cour à quelque fille d'honneur. L'essaim en est tout frétillant de jeunesse et de coquetterie. Divertissez-vous par là; jouissez de vos vingt ans. Adressez-vous à une demoiselle d'aussi bonne maison que vous, et l'on vous mariera. Ce n'est pas, ce me semble, une punition bien accablante. Adieu, mon ami; remettez-vous de cette secousse, et prenez courage. Je vais au grand conseil, et je dirai du bien de vous à la reine.

Quiconque a échoué auprès d'une femme, et, trouvant la cage de ses illusions ouverte, a regardé d'un œil piteux ces oiseaux dorés s'envoler par delà les nuages, comprendra le dépit du pauvre Jerzay. Il n'était pas homme du moins à se lamenter inutilement, ni à se briser deux fois au même rocher. L'entêtement de sa bonne mine n'allait point jusqu'à la sottise. Après quelques minutes de rougeur et de confusion, il sentit qu'il devait faire bon marché de ses prétentions et n'y plus songer. Il s'habilla donc et descendit à l'appartement de son protecteur. Le grand Condé était en conférence avec le duc de La Rochefoucauld.

— Vous avez une réponse? lui dit son altesse. Est-elle comme nous la désirons.

— Elle est mauvaise, monseigneur; nous nous sommes trompés, et je viens vous prier de me retirer de vos balances.

— Cela me regarde. Que vous a-t-on fait dire? qui vous a-t-on envoyé? quels sont les termes du message?

— Je supplie d'abord votre altesse de tenir cette affaire secrète entre elle et moi.

— Parlez sans crainte : je n'ai rien de caché pour M. de La Rochefoucauld.

— C'est assez d'honneur pour moi que de faire mes confidences à votre altesse seulement.

— Comme il vous plaira : venez donc dans mon cabinet.

Jerzay raconta la conclusion un peu brusque de son roman. M. le prince ne voulait point qu'il se tînt pour battu et ne regardait pas la réponse de la reine comme un échec. Il y avait de nouvelles espérances à fonder sur la douceur de la punition. Heureusement notre héros eut assez de raison pour se mettre en garde contre les conseils de M. le prince, dont la confiance aveugle en son crédit et la facilité toute particulière à compromettre ses amis étaient assez connues. Jerzay refusa de pousser sa bonne fortune, à moins que la reine ne revînt d'elle-même l'y engager.

— Du reste, lui dit son altesse, le peu que vous avez fait ne sera pas inutile. Je saurai en tirer parti.

Une heure après cela, notre marquis, cherchant à oublier sa mésaventure dans la compagnie des jeunes gens, vit passer M. de La Rochefoucauld. L'honorable duc lui cria de loin :

— Vous êtes trop modeste, Jerzay. Il ne tiendrait qu'à vous de régenter le royaume.

Le prince de Conti, qui sortait de l'appartement de son frère, traversa aussi les cours de l'hôtel et dit à Jerzay :

— Si vous entendiez bien vos intérêts, vous dormiriez ce soir dans le lit du feu roi.

— Salut au seigneur Buckingham! ajouta M. de Boutteville, qui suivait le prince de Conti.

La juste mesure de la discrétion de son protecteur lui étant donnée, Jerzay fut épouvanté des conséquences qui en pouvaient résulter, si de semblables propos arrivaient aux oreilles de la reine. Il monta au cabinet de M. le prince; mais, tandis qu'il le cherchait de ce côté, son altesse partait en carrosse pour aller au parlement. Il ne trouva que Gourville occupé à écrire des lettres.

— Savez-vous, lui dit le secrétaire, que vous

avez attaché un grelot qui fera du bruit? Il en sera parlé à tous les soupers de la ville. Vous voilà posé comme une sentinelle avancée dans notre rupture avec la cour, car il est aisé de prévoir que ce sera une rupture. Le Mazarin n'a plus qu'à demander des chevaux de poste.

— Je comprends cette infernale machination, murmura Jerzay étourdi à l'aspect du précipice ouvert devant lui.

— Que parlez-vous de machination? reprit Gourville suivant son idée. C'est un coup de maître, mon cher marquis. Voyez-en bien la portée: son altesse a déjà humilié le ministre publiquement en le traitant de faquin. Cette affaire-ci va déconsidérer la reine.

— C'est impossible! s'écria Jerzay.

— Rien n'est plus sûr, au contraire, car voici quinze lettres que je vais expédier à diverses personnes...

— J'arrêterai du moins les lettres au passage.

En parlant ainsi, Jerzay saisit tous les papiers qui se trouvaient sur la table et les jeta dans la cheminée, au grand ébahissement de Gourville:

— Êtes-vous fou, Jerzay? C'est par ordre de son altesse que j'écris ces circulaires...

Gourville, voyant notre héros fouler aux pieds les lettres avec un air furieux, gagna prudemment le large. Jerzay courut à la recherche de M. le prince. Il le manqua d'un quart-d'heure au parlement, et, ne sachant plus où le trouver, il se rendit à tous risques au Palais-Royal. La reine s'habillait. La porte n'était ouverte qu'aux dames, et les hommes emplissaient les antichambres. Des mouvements bizarres et opposés agitèrent les courtisans à l'arrivée de notre marquis. Les uns le regardaient avec des airs où l'on reconnaissait une grosse part de la terreur qu'inspirait M. le prince; les autres, plus courageux ou plus fidèles à la reine, marquaient leur indignation par des signes visibles. Des chuchottements circulaient où le nom de Jerzay se trouvait mêlé, sans que personne fût assez charitable pour montrer à l'imprudent l'orage qui s'amassait. Au milieu de cette foule ennemie, M. d'Aumont vint à passer:

— Monsieur le duc, s'écria Jerzay, tirez-moi du tourment où je suis.

— Qui êtes-vous? répondit le vieux seigneur. Je ne vous connais point. Si vous avez du tourment, ce n'est pas ma faute. Votre conduite n'est guère celle d'un homme intimidé. Allez, monsieur, ne me parlez jamais de votre vie.

Cependant la reine sortit de sa chambre; elle s'arrêta devant le commandeur de Jars et lui dit à haute voix:

— Nous sommes de trop vieux amis, monsieur le commandeur, pour que je néglige de vous apprendre une chose qui me touche de près: l'on me donne un amant, et de si grande qualité que vous en serez bien étonné.

— Ah! madame, s'écria Jerzay, je suis assez malheureux de vous avoir déplu, sans que vous acheviez de m'accabler.

— Qui vous dit que je parle de vous, monsieur? interrompit la reine. Je sais que vous faites l'amoureux, et cela est ridicule jusqu'à la pitié. Il faudrait vous mener aux petites maisons; mais votre extravagance ne doit pas me surprendre. Vous chassez de race en imitant votre grand-père, qui a soupiré pour la reine Marie de Médicis. Puisqu'il vous convient de publier vos prétentions, je ne tairai pas davantage mes mépris.

Sa majesté remarqua sans doute le chagrin de Jerzay, et comme l'expression de la douleur a de la grâce sur un beau visage, elle en fut un peu émue:

— Rentrez en vous-même, ajouta la reine, et soyez plus raisonnable. J'oublierai volontiers ces folies dont votre jeunesse est l'excuse; mais, si elles étaient accompagnées d'intrigue, votre audace ne vous serait jamais pardonnée.

Anne d'Autriche s'éloigna, laissant Jerzay confondu.

M. de Vigneul, qui appartenait à M. le prince, rencontra notre héros courant vers l'hôtel de Condé:

— Mon cher Jerzay, recevez mes compliments sincères. Vous êtes fort avant dans l'amitié de son altesse. Nous venons de prendre la collation chez le président Perrault, et M. le prince a porté votre santé, en vous proclamant éminence rose, par allusion à la couleur de vos habits.

Sans répondre à Vigneul, Jerzay courut plus fort. Il trouva enfin M. le prince à l'hôtel de Condé.

— Votre altesse me perd, lui dit-il. La reine m'a déjà reproché mon indiscrétion, et toute la cour sait ma folle démarche.

— Eh bien? répondit M. le prince avec un sang-froid désespérant.

— Eh bien, je vous dis que vous me perdez.

— C'est vous qui perdez le sens. Ne vous effrayez point. Les gens de la cour sont des sots et des jaloux qui voudraient être à votre place.

— Cela est clair, dit Gourville, votre position est admirable. Son altesse ne fera pas de vous un aussi grand usage sans vous récompenser.

— Oui, reprit Jerzay, on me paiera mon déshonneur.

— Il n'y a point de déshonneur, dit le prince. Je prends tout sur moi. Mais voici M. de Comminges qui nous apporte les ordres de sa majesté. Nous l'écouterons d'abord, et, s'il s'agit de vous, nous lui donnerons une réponse où vous verrez que nous savons appuyer nos amis.

Comminges, lieutenant des gardes de la reine, avait entendu ces derniers mots.

— On ne m'a point commandé d'écouter une réponse, dit-il. C'est à Jerzay seulement que j'ai à parler au nom de la reine. Monsieur, sa majesté avait bien voulu vous pardonner l'impertinence dont vous vous êtes rendu coupable, en lui écrivant une lettre d'amour. Pensant que cette folie ne venait que de vous, elle jugeait inutile d'en faire un éclat, et se contentait de vous éloigner, par égard pour votre jeunesse et le zèle que vous lui avez marqué en plusieurs occasions ; mais, ayant appris que d'autres personnes avaient trempé dans ce complot, et que vos protecteurs avaient oublié le respect qu'ils lui doivent, jusqu'à mêler son nom à leurs propos de table, sa majesté, dans le mépris et l'indignation que lui inspire votre conduite, se borne à vous retirer ses bontés, et vous défend par ma voix d'oser jamais vous présenter devant elle. Votre emploi sera vendu, et le prix vous en sera remis.

— Écoutez ma justification, s'écria Jerzay.

— Je n'ai point mission pour cela.

Comminges salua M. le prince, et sortit sans rien vouloir entendre.

— Votre altesse, reprit Jerzay, niera-t-elle encore que je sois déshonoré, ruiné à jamais par sa faute?

— Ce n'est rien, mon cher ami; je vous donnerai mieux que votre charge à la cour.

— Et l'estime de la reine, me la rendrez-vous? C'est une réparation qu'il me faut, et non pas un dédommagement.

— Une réparation? Eh bien, vous l'aurez, cela est juste. Je comprends votre scrupule. Puisque je vous ai jeté dans ce trou, c'est à moi de vous en tirer. Suivez-moi. Dans un moment votre paix avec la reine sera signée.

M. le prince emmena Jerzay au Palais-Royal. En traversant les galeries, le vainqueur de Rocroi marchait d'un pas ferme. On sentait si bien l'énergie de son caractère dans sa figure d'aigle et sa petite personne, que notre pauvre marquis reprit un peu d'espoir. Son altesse laissa Jerzay dans l'antichambre du ministre, et se fit annoncer. Au bout de cinq minutes, M. le prince ouvrit la porte lui-même :

— Entrez, dit-il; le cardinal est allé porter mes paroles à la reine. Elle vous verra aujourd'hui.

— Vous le croyez?

— Je n'en doute point.

L'émotion de notre héros l'empêcha de remarquer le bouleversement des traits du cardinal à son retour.

— Sa majesté, dit le ministre, consent à ce que désire votre altesse : elle recevra M. de Jerzay...

— Et lui fera bon accueil?

— Aussi bon qu'il sera en son pouvoir. Vous n'avez qu'à descendre au salon du petit jeu.

— Marchons donc, je verrai si l'on me cède comme je l'entends, avec la bouche en cœur et sans marchander.

Il y eut un moment de surprise parmi les dames, lorsque M. le prince entra dans le salon. Les jeux restèrent en suspens.

— Votre majesté, dit le grand Condé, m'oblige en voulant bien revoir Jerzay. Si mes indiscrétions retombaient sur lui, ce serait me blâmer publiquement en sa personne.

— Il ne lui fallait pas moins que votre crédit auprès de nous et le généreux emploi que vous en faites, répondit Anne d'Autriche avec un sourire plein d'amertume ; sans cela il n'eût jamais reparu devant nos yeux.

— Croyez, madame, dit Jerzay en s'agenouillant, que mon repentir éclatera dans ma conduite...

— C'est assez, reprit la reine; M. le prince a plaidé votre cause de telle sorte que vous ne sauriez ajouter rien de mieux pour votre défense.

— Vous lui conserverez son emploi? dit le prince.

— Oh ! nous avons du temps devant nous. La maison du roi ne sera formée que l'année prochaine. Mais vous interrompez nos jeux, messieurs. Nous n'avons pas accoutumé de recevoir les hommes à cette heure.

— Jerzay reviendra vous rendre ses devoirs au cercle.

— Quand il lui plaira. Il me retrouvera dans

les mêmes sentiments. Je fais de lui tout l'état dont il est digne.

— Et moi, je fais profession d'admirer la douceur de votre majesté, ainsi que je le dois. Voilà qui est fini, Jerzay. Occupons-nous de quelque autre chose.

M. le prince tourna sur ses talons, et sortit de ce pas ferme et bref où l'on sentait l'orgueil et la force de son âme. Notre marquis, assailli par des doutes cruels, le suivait consterné. Une voix intérieure l'avertissait qu'il était victime d'une ambition plus grande et moins honnête que la sienne.

— Puis-je savoir, dit-il, en quels termes votre altesse a sollicité mon pardon?

— En des termes que j'eusse employés s'il se fût agi de mon frère.

— La reine avait un air contraint qui me donne du souci.

— C'est que rien ne coûte plus aux lèvres d'Anne d'Autriche que ces mots : « Je vous pardonne; » mais nous lui enseignerons les vertus chrétiennes, savoir : la patience, la charité, voire même l'humilité, qui est la plus belle.

— Il m'est pénible de vous entendre parler ainsi de la reine; elle a plus de droits que jamais à ma reconnaissance et à mon respect. Si les circonstances vous éloignaient d'elle, je vous demanderais la permission de me retirer.

— Vous seriez à terre entre deux selles, car sans mon appui vous verriez la rancune de cette femme s'élever par dessus les toits.

Le refus que M. le prince faisait de s'expliquer nettement augmenta le trouble de Jerzay. Au lieu de suivre son altesse à l'hôtel de Condé, il se sépara de l'escorte à moitié du chemin, et revint au Palais-Royal, bien résolu à tirer les choses au clair. Ce fut par un coup de foudre que la vérité perça les nuages. Mme Beauvais avait envoyé un de ses gens à la recherche de Jerzay. Ce messager le rencontra sur les degrés et le conduisit chez la première femme de chambre.

— Mon cher enfant, dit Mme Beauvais, votre incontinence de langue va nous jouer un mauvais tour. On parle déjà de me congédier. Je ne puis croire encore que vous soyez un monstre. J'incline plutôt à penser que vous êtes sacrifié par M. le prince.

— Au nom du ciel! dites-moi ce que vous savez, madame Beauvais. Que s'est-il passé entre la reine et son altesse?

— Quoi! vous l'ignorez? Ce n'était donc pas convenu d'avance? Je disais bien que vous étiez innocent.

— Vous me faites mourir d'impatience, madame Beauvais.

— Voici donc ce qui est arrivé. J'étais, il y a environ une heure, dans la chambre de la reine. Sa majesté lisait *le Modèle de conversation* de Scudéry. M. le cardinal entra tout à coup, le visage comme décomposé. « Je viens, a-t-il dit, préparer votre majesté à une fâcheuse épreuve. M. le prince est là-haut dans mon cabinet. Il veut que vous receviez Jerzay, et nous menace de se tourner contre nous, si vous ne lui cédez sur ce point. » La reine répondit avec beaucoup de dédain qu'elle ne subirait pas cette humiliation; que le projet de M. le prince était de l'avilir, mais que la mère du roi était trop vieille et d'un sang trop bon pour se voir menée à la baguette par ceux qui lui devaient le respect et l'obéissance. » Je lui ai répondu tout cela, reprit le cardinal, et même avec plus de force encore, puisque j'ai ajouté qu'il n'était point de femme, fût-ce la dernière des bourgeoises, à qui on osât commander de revoir et de traiter bien un homme qui lui a manqué; mais M. le prince, avec cette hauteur dont il ne peut rien rabattre, m'a fait cette réplique : « Il le faut pourtant, parce que je le veux (1). » A ces mots, la reine se leva et jeta son livre à la tête du cardinal, en l'appelant poltron, et en lui reprochant de n'avoir point poignardé l'insolent. Quand elle eut bien crié, M. le cardinal lui fit entendre qu'il n'y avait pas à reculer, que les bruits de la rupture entre la cour et M. le prince avaient plongé leurs amis dans la consternation; que sa majesté serait abandonnée de tout le monde, si l'éclat avait lieu aujourd'hui; qu'on la croyait déjà perdue; qu'on buvait à la régence nouvelle dans l'hôtel de Condé, où les créatures des princes se partagaient publiquement les charges de la cour et les gouvernements des provinces; qu'il se tenait des conseils secrets où l'on ne visait pas moins qu'à enfermer sa majesté dans un couvent, et à remettre comme autrefois la majorité des rois à dix-sept ans. Tous ces discours du cardinal n'auraient pas encore suffi pour ébranler les volontés de la reine, dont la colère ne laissait point d'accès à la frayeur; mais M. le cardinal ajouta qu'en gagnant du temps, il saurait procurer à sa majesté une vengeance aussi com-

(1) Mémoires de la duchesse de Nemours,

plète qu'elle le pouvait souhaiter, et cette idée parut remettre un peu notre pauvre maîtresse. L'heure du petit jeu était sonnée, les dames attendaient au salon. La reine essuya ses yeux, car elle pleurait de dépit.....

Jerzay n'en écouta pas davantage. Il laissa Mme Beauvais à cet endroit de son récit, et courut, tout ivre de rage et de désespoir, jusqu'à l'hôtel de Condé. M. le prince était au milieu de ses serviteurs. Notre héros l'apostropha si impétueusement, que son altesse en demeura stupéfaite.

— Monseigneur, s'écria Jerzay, je me félicite de vous trouver entouré de votre cour : elle saura comment vous vous jouez de vos amis. J'ai appris enfin la vérité; toutes vos paroles, depuis hier, n'ont été que des tromperies. Vous vous êtes servi de moi comme d'un vil instrument pour calomnier et insulter la reine. Vous m'avez sacrifié en rejetant sur moi l'odieux de votre conduite. Je n'étais hier qu'un fou et un étourdi; à présent me voilà, aux yeux de toute la terre, un lâche, un impudent et un ingrat, et il n'est plus en votre pouvoir de me rendre l'honneur que vous m'avez ôté. Le reste de ma vie ne suffira peut-être plus à refaire ma réputation. L'esprit s'arrête indécis à chercher lequel est le plus horrible, du traitement que vous faisiez subir à la reine, ou de la perfidie raffinée dont vous usiez à mon égard, sous le prétexte de ménager mon accommodement avec elle. Je ne juge point vos projets, ni les souhaits de votre ambition, mais les moyens que vous employez sont abominables; ils ne sauraient vous mener qu'à une perte certaine, en dépit de votre courage et de votre génie. Si vous trouvez encore des gens assez sots pour s'attacher à votre maison, après cet exemple frappant de l'indifférence et de la légèreté des princes, il faut désespérer de la noblesse française. Personne n'a plus admiré que moi vos belles qualités, ce qu'il y a de grand dans votre âme, et cependant tout ce qu'elle renferme de méchant et de cruel est tombé sur moi seul. Je ne suis qu'un simple gentilhomme, et sans doute vous ne vous embarrassez guère de ce que je pense; vous avez tiré de moi tout le parti possible pour accabler d'outrages la mère du roi notre maître; vous avez réussi; mais, eussiez-vous cent pieds de lauriers sur la tête, tant que je vivrai, ce monde que vous emplissez de votre gloire portera un homme qui n'aura point d'estime pour vous.

Tel est l'ascendant de la passion que, malgré toute sa fierté, M. le prince, qui sentait la justesse de ces reproches et qui voyait le désespoir de l'infortuné Jerzay, n'eut point le courage de l'interrompre.

— Il est inutile, ajouta notre héros, de vous dire à présent que je ne suis plus à vous. Adieu, messieurs, continuez de servir des princes aussi soigneux des intérêts et de l'honneur de leurs amis. Les procédés de son altesse méritent bien qu'on lui consacre sa vie et sa fortune.

Jerzay, ayant soulagé sa douleur, retourna ensuite chez Mme Beauvais, et la supplia de l'introduire auprès de la reine.

— Il serait mieux d'attendre que j'eusse préparé les voies, lui répondit-elle; cependant votre hardiesse me plaît, et, dans le transport où je vous vois, il se peut que vous réussissiez à persuader la reine de votre innocence. Sa majesté est dans la chambre grise; c'est le lieu de ses conseils secrets avec le cardinal; je vous y conduirai.

La première femme de chambre mena Jerzay jusqu'au salon des tapisseries, qui précédait le boudoir d'Anne d'Autriche. Elle prenait déjà le peigne pour gratter à la porte, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas et d'éperons à l'intérieur de la chambre grise. La clef tourna dans la serrure; Mme Beauvais, saisissant Jerzay par le bras, l'entraîna derrière une tapisserie. La porte venait de s'ouvrir; la reine sortit accompagnée du cardinal et de M. d'Hocquincourt.

— Une femme comme moi, disait sa majesté, ne se laisse point réduire à de telles extrémités sans se venger. Si je n'écoutais que mes désirs, je voudrais du sang.

— Donnez-moi donc un ordre, répondait M. d'Hocquincourt. S'il y a quatre cents épées autour de M. le prince, j'en prendrai mille avec moi, et je vous le traînerai ici mort ou vif.

— Je m'y oppose de toutes mes forces, dit le cardinal; vous ne feriez qu'un massacre où le prince le plus intrépide du monde périrait héroïquement, et nous écraserait dans sa chute. Pour Dieu! madame, attendez à demain. Le donjon de Vincennes n'a-t-il pas de quoi vous satisfaire?

— Ah! que je maudis votre modération de prêtre et ma faiblesse de femme!

On entendit la voix de stentor de M. d'Hocquincourt répéter plusieurs fois, en descendant l'escalier :

— Donnez-moi un ordre, et, dans une heure, je reviens déposer à vos pieds le cadavre de votre homme.

— Nous n'avons plus qu'à remettre votre au-

dience, dit Mme Beauvais; votre affaire entraîne après elle des évènements d'importance, et la reine paraît trop irritée dans cet instant; elle ne vous écouterait pas. Surtout n'allez point redire ce que vous venez d'entendre.

— L'indiscrétion m'a coûté assez cher pour que je m'en défie.

Mme Beauvais conduisit Jerzay, par les détours, à une galerie qu'il connaissait, et lui promit, en le quittant, de le servir le mieux qu'elle pourrait. Notre héros avait encore du chemin à faire pour atteindre les vestibules. Sa mauvaise étoile le mit face à face avec M. de Comminges, qui entrait chez la reine.

— Est-ce un rêve! s'écria le lieutenant des gardes. Ignorez-vous que sa majesté veut qu'on vous jette par les fenêtres, si l'on vous trouve ici?

— Que m'importe d'être tué? Je venais pour voir la reine et me justifier.

— Eh! que pourriez-vous dire, mon pauvre Jerzay? n'avez-vous pas confié votre équipée à M. le prince? On sait bien que le reste n'est pas votre ouvrage; mais il y a de ces imprudences dont la gravité fait des crimes, et qu'une reine ne pardonne jamais. Vous êtes perdu; gardez-vous de reparaître, et prenons que je ne vous ai point rencontré.

Ces mots de Comminges rendirent à Jerzay tout son désespoir. Il sentit en effet que sa faute devenait irréparable, par un enchaînement diabolique de contre-coups. La disgrâce de Mme Beauvais mit le comble à ses remords. Cette femme, n'étant point protégée par M. le prince, essuya la colère de la reine et fut chassée avec un grand scandale. L'exaltation qui avait soutenu jusqu'alors notre héros s'étant dissipée, il tomba dans un abattement qui eût ému de pitié l'implacable Anne d'Autriche elle-même.

VI.

Ce sont les plus cruels des revers, que ceux dont le temps est le seul remède, car l'esprit des malheureux refuse de croire à l'efficacité du spécifique, tout infaillible qu'il est. Notre marquis, dans ce bel âge où l'imagination regarde les années comme des siècles, aurait mal reçu quiconque lui serait venu prêcher la patience et la longanimité. Il se voyait enveloppé dans un réseau de perfidies et d'injustices où il se débattait en vain. En s'écartant du parti des princes, il avait donné la seule preuve de son innocence qui fût en son pouvoir; mais l'arrestation du grand Condé, si elle était exécutée, devait encore détruire l'heureux effet de cette séparation, et rejeter dans le doute le désintéressement de Jerzay. Les reines ont d'ailleurs autre chose à faire que de rechercher les petites preuves qui leur démontreraient la délicatesse et l'honnêteté d'un ami calomnié. Il faut que la vérité se présente fort lumineuse à leurs yeux, sans quoi elles ne la découvrent point et la laissent dans l'ombre. Notre héros, condamné sans être entendu, mécontent de lui-même au fond, et connaissant bien ses torts, se crut ruiné sans ressources. Il n'osait songer à Cécile, qui avait sans doute appris son inconstance par les bruits publics, et le méprisait à plus juste titre que tous les autres. De quelque part qu'il tournât ses regards, il ne voyait que de la honte, des affronts à subir, des reproches à essuyer, et, se retrouvant ainsi seul, debout au milieu des débris de sa fortune, de ses amours et de ses espérances, son chagrin fut si amer que le diable l'eût trouvé de composition facile, s'il le fût venu tenter.

Un matin, ne sachant que faire pour se dérober à sa tristesse, Jerzay parcourut la ville et s'enfonça dans le labyrinthe des rues. Il cheminait d'un pas méditatif, le menton sur sa poitrine, et le cœur oppressé. Le hasard le conduisit au Palais-de-Justice, où le peuple était toujours assemblé, criant pour ou contre chaque personnage qui passait, avec des intermèdes d'imprécation au Mazarin. Il traversa la foule et se mêla dans un groupe de curieux qui causaient sur les degrés. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le parlement sortit. Le célèbre coadjuteur parut en rocher et en camail, mais fort accompagné de gens à rapières. Toutes les bénédictions étaient pour lui, et les transports du peuple montraient assez la puissance de cet homme. Jerzay le vit marcher dans ces flots de turbulents avec l'aisance du factieux passionné, nageant en pleine sédition. Derrière lui étaient M. d'Endreville et le chevalier de Menil, parmi les quatre-vingts recrues du Vexin. Notre marquis, tombant en pays de connaissance, allait s'esquiver, lorsque le gentilhomme sauvage l'aperçut et l'appela par son nom.

— Il faut vous mettre avec nous, dit M. d'Endreville. Notre chef ne se croit pas un Dieu à qui tout est permis; il n'immole point ses serviteurs comme M. le prince. Prenez rang à côté de moi, je vous donnerai un protecteur plus honnête.

— Je vous suis obligé, monsieur. J'aurais toutes les raisons du monde pour souhaiter de vous accompagner et d'être de vos amis. Par malheur, ma conscience me le défend, et je me vois forcé de lui obéir.

— Mon voisin, dit le chevalier de Menil, la renommée n'a plus de trompettes que pour vous rendre fameux. Vous vous acquittez à merveille des pas de clerc.

— Cela vaut mieux que de faire des assassinats.

— Je baisse pavillon devant votre belle conduite à la cour.

— Et moi devant votre loyauté dans le combat singulier.

— Donnez-moi de vos leçons en la science de séduire les reines.

— Quand vous m'aurez enseigné celle du guet-apens, que vous possédez si bien.

— Au revoir, marquis.

— Nous nous reverrons assurément, chevalier.

— Ne venez point me chercher à l'archevêché : c'est un défilé malsain pour les gens de votre bord.

— Tous les défilés seront bons pour vous couper les oreilles.

— Monsieur d'Endreville veut bien de moi pour son gendre. Je vous inviterai à mes noces.

— Je tâcherai de vous tuer auparavant.

— C'est cela. Bonjour, marquis.

— Adieu, chevalier.

Malgré son infidélité, notre héros espérait encore que Cécile garderait mieux que lui les serments auxquels il avait manqué; les paroles de Menil furent comme la dernière atteinte qui comblait son malheur. Le mauvais destin ne lui épargnait pas une blessure, et le frappait à la fois par tous les endroits où il avait laissé quelque prise. Dans son agitation, Jerzay marcha sans savoir où il allait, et sortit de la ville par la porte Richelieu. Il s'assit enfin, épuisé de lassitude, au bord d'un fossé, pour s'abandonner à sa douleur et livrer son cœur aux serpents qui le dévoraient. Le plus gros de ces serpents était la vengeance, triste recours par où les gens désespérés, ne pouvant plus réparer leurs maux, les font retomber sur d'autres.

Les sages de l'Orient assurent qu'un homme parvenu au dernier degré du malheur doit commencer à se réjouir, en pensant que le sort ne saurait plus lui envoyer que des amendements à ses peines. Sans nous amuser à débattre cette philosophie, nous la citons en cet endroit de notre récit où elle se trouve de circonstance. Nous laisserons un moment Jerzay à ses ennuis, pour apprendre au lecteur comment la fortune, après tant de secousses, lui préparait une première consolation dans sa détresse.

Une fois que l'arrestation des princes fut résolue dans la chambre grise, la reine et le cardinal en firent des ouvertures aux frondeurs, à qui cette mesure donna une grande joie. Le coadjuteur le dit à Mlle de Chevreuse et à M. de Laigues, qui raconta la nouvelle au duc de Noirmoutiers. Le duc confia ce mystère à une dizaine d'amis dont il était sûr, et particulièrement à Matha, qui le dit à Vigneul. Celui-ci courut chez M. le prince, et lui apprit les propositions de M. d'Hocquincourt; comme elles semblaient incroyables, son altesse les tourna en dérision.

— Me massacrer dans mon hôtel! répondit M. le prince, cela n'est plus de notre siècle. La fête de Saint-Barthélemy tombe en août, et nous sommes en janvier. La reine n'est point de Florence et ne se nomme pas Médicis; ils savent bien d'ailleurs qu'ils trouveraient à qui parler.

D'autres avis qui revinrent par des voies diverses ne furent pas mieux écoutés. Enfin, lorsque les princes se rendirent au conseil, on vit un homme se glisser dans la foule et remettre à son altesse un billet où étaient ces mots : « Si vous entrez au Palais-Royal, vous n'en reviendrez point. »

— Pardieu! s'écria M. le prince, c'est la dix-septième fois qu'on me redit la même sottise, et j'ai juré de n'y faire attention qu'à la vingtième. Il n'y a pas d'apparence d'atteindre à ce chiffre pendant le chemin; nous entrerons donc au Palais-Royal.

— Monseigneur, lui disait Vigneul, vous voilà en l'état de César allant au sénat sans se vouloir garder des ides de mars.

— Eh! pourquoi César a-t-il poursuivi sa route? N'est-ce point qu'il avait un grand cœur? Il ne sera pas dit qu'il l'eût plus grand que le mien.

Si Louis de Bourbon avait bien voulu se rappeler l'arrogance et la dureté dont il usait envers la reine et le cardinal, il aurait sans doute pensé que les avertissements ne manquaient pas de vraisemblance; mais, comme le disait alors Mlle de Longueville l'aînée, « les grands princes sont dans leur jeunesse aussi persuadés

qu'on les craint, que les belles sont persuadées qu'on les aime, et il n'est pas plus aisé de détromper celles-ci des effets de leurs charmes, qu'il n'est facile de détromper les autres de la terreur que cause leur nom. »

MM. les princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville, leur beau-frère, ne trouvèrent pas la reine dans la salle du conseil, ce qui leur donna du soupçon. Ils voulurent sortir par la porte du petit degré qui menait aux offices. Elle était fermée. Un détachement des gardes en quartier entra au pas militaire. Ce fut leur capitaine, le vieux Guitaut, qui osa dire au grand Condé :

— Je vous arrête, au nom de la reine.

Il parla de même aux princes de Conti et de Longueville. On leur demanda leurs épées, et la cérémonie s'acheva ainsi le plus paisiblement du monde. On les mit en carrosse, et ils furent menés par un détour à la porte Richelieu, où M. de Miossens les attendait avec trois cents chevau-légers, qui les accompagnèrent jusqu'au bois de Vincennes. Les chemins étaient mauvais, le carrosse versa, et M. le prince, sautant par dessus un fossé, fut bien près de s'échapper. Miossens le retint en courant sur lui l'arme haute.

Notre héros, que nous avons laissé promenant sa mélancolie dans la campagne, fut témoin de cette scène.

— Jerzay, lui cria le prince, si vous m'aviez voulu secourir , je leur échappais.

— Que votre altesse se tire d'affaire comme elle le pourra. Mon épée ne sortira jamais du fourreau à son service.

— La reine saura votre réponse, dit Miossens à Jerzay, et je souhaite que cette rencontre vous aide à rentrer en grâce.

— C'est à M. le prince qu'elle servira. Il réfléchira tout à l'heure, au bois de Vincennes, sur le danger de sacrifier ses serviteurs.

Ayant ainsi goûté le plaisir d'une vengeance légitime et modérée, notre héros rentra dans Paris avec moins d'accablement. Le peuple allumait des feux de paille en signe d'allégresse. La cour et la fronde se réjouissaient également de l'arrestation des princes, et faisaient une trève d'un moment à leurs brouilleries. Jerzay, qui n'était plus d'aucun parti, et qui ne se sentait que du dégoût pour les émotions populaires, se retira dans son hôtel de la rue Saint-Honoré. Une lettre qu'il y trouva le surprit agréablement en lui prouvant qu'il n'était pas oublié de toute la terre. A la vue de l'écriture de Cécile, il trembla qu'elle ne lui vînt confirmer la nouvelle dont Menil s'était vanté. Le lecteur jugera par lui-même de ce qui en était.

« Monsieur le marquis, disait Cécile, je ne vous écrirais point, et vous n'auriez jamais entendu parler de moi, si vos desseins ambitieux avaient eu le succès que vous désiriez. Il est mal à vous d'avoir rompu les liens qui nous unissaient sans daigner me demander votre liberté. Je vous l'aurais rendue, monsieur, en préférant votre fortune à mon bonheur, puisque ce bonheur n'était plus possible dès l'instant où vous aviez cessé de m'aimer. J'ai versé bien des larmes tandis que vous étiez le sujet de toutes les conversations. Aujourd'hui, je pense que vous voilà malheureux, renvoyé de la cour, victime de M. le prince, en butte aux attaques de tout le monde, et que, faute d'un ami qui vous console, vous donnez peut-être trop à votre désespoir. Si vous deviez trouver de la douceur à savoir que je vous plains encore, je me reprocherais de ne vous point accorder ce soulagement à vos chagrins. Il n'était pas digne de vous ni de moi de nous séparer ainsi sans un adieu. C'est donc un adieu éternel que je vous adresse par cet écrit; la résolution que je prends de ne vous revoir jamais me donne le courage de vous dire combien votre infidélité m'est un déplaisir cruel. Mon cœur ne pratique point cette fierté qui refuse d'avouer ses peines. Je ne mets pas d'orgueil à paraître insensible. Oui, monsieur, j'ai plus de douleur de votre abandon que vous n'en pouvez avoir des rigueurs de la reine. Songez donc bien à votre dépit de ne point réussir à toucher le cœur de sa majesté, si vous voulez mesurer celui que j'éprouve de n'avoir pas su conserver votre tendresse; mais, si vous ouvrez votre âme à la haine ou bien au désir de vous venger de vos ennemis, vous ne connaîtrez plus mes sentiments, car je n'ai point de colère, et ma seule vengeance est de vous souhaiter de sentir quelque regret en recevant mon pardon. L'on a dit cent fois que le cœur n'est point le maître d'aimer ou de ne pas aimer; c'est une façon lâche de considérer nos faiblesses comme inévitables. Tout en demeurant d'accord de cette vérité, je me permets d'ajouter que, si nos sentiments sont involontaires, du moins les cœurs bons et délicats se distinguent des autres par leur constance. Excusez ce dernier reproche que le chagrin m'arrache. Il eût été plus généreux de ne point accompagner mon pardon d'une plainte. Afin de ne pas imiter la reine, qui vous refuse

le loisir de vous défendre, j'enverrai chez vous demain chercher votre réponse. Vous pouvez tenter de vous justifier, à moins qu'il ne vous plaise de passer condamnation sur des torts qui n'ont point de remède. Mon père voudrait me marier avec M. de Menil. Quoique je n'aie pas d'objection raisonnable à lui opposer, puisque le chevalier m'aime et que je suis libre, je craindrais qu'on ne pût voir dans ce mariage un empressement à réparer la perte de votre cœur; je résiste aux volontés de mon père, avec l'espoir que ma froideur éloignera de moi M. de Menil. Comme votre sort ne me sera jamais indifférent, et qu'on doit souhaiter aux gens ce qui sied à leurs goûts et à leur caractère, mes vœux pour votre bonheur sont d'apprendre un jour que vous avez réussi à gagner les faveurs de quelque princesse. Pour moi, je n'ai plus qu'une envie : celle de ne porter jamais d'autre nom que celui de

CÉCILE D'ENDREVILLE. »

Aussitôt que l'espérance eut trouvé une mince ouverture pour se glisser dans l'âme de Jerzay, elle y passa tout entière et s'établit en souveraine, appelant à sa suite le cortége agréable de la joie et des amours. Notre héros s'empressa de croire qu'on l'aimait encore, et cette fois il n'eut pas tort, ce nous semble. Plus il avait eu de chagrin et plus il se hâta de se consoler. Il courut à son écritoire et fit une fort longue réponse dont nous avons extrait seulement le passage qui suit :

« Puisque vous avez assez de bonté pour vous inquiéter de mon désespoir, apprenez que sans vous j'allais peut-être succomber à ma douleur. Je n'ai jamais aimé la reine. Sans les instigations et les conseils perfides de M. le prince, je n'aurais point cédé à cet étourdissement de vanité qui va faire le malheur de ma vie. Il n'était pas besoin de tous les revers incroyables que ma folie a entraînés pour dessiller mes yeux. Un seul de vos regards, un seul mot tracé par votre main aurait suffi; mais pendant ce vertige d'un moment tout semblait concourir à me tenir plongé dans un aveuglement que je puis à peine comprendre aujourd'hui. Malgré le droit que vous avez de me haïr et de me mépriser, vous ne me supposerez pas assez vil pour vous considérer comme un pis-aller dans mon infortune. Du moins, je puis vous dire que je vous aime sans être soupçonné d'ambition. Je suis au-dessus du misérable état auquel m'ont réduit l'orgueil, l'injustice et la cruauté des princes. Mon esprit se révolte de l'abaissement où la lâcheté des courtisans feint de me croire abîmé. Les titres odieux qu'on donne à une simple imprudence ne pèseront pas toujours sur moi. Il me reste encore quelque noblesse dans l'âme. Avec du temps, du courage et le secours de Dieu, je me relèverai. Sans doute, j'ai mauvaise grâce à vous offrir un cœur qui vous a trahie une fois, un nom taché, une réputation endommagée par la calomnie, une fortune qu'il me faudra peut-être sacrifier pour retrouver l'honneur; mais, si ce cœur vous demeure fidèle après d'autres épreuves, si je lave les taches de mon nom, si je viens à bout de reconquérir une réputation nouvelle, et s'il me reste assez de biens pour contenter votre père, ne serez-vous pas touchée de mes efforts? Nos liens sont rompus par ma faute, il est vrai, et s'il vous plaisait de vous donner à mon rival, je n'aurais point le droit d'en murmurer; cependant, si vous ne m'avez pas remplacé dans votre cœur, et si la plainte qui accompagne votre pardon vient d'une douleur sincère, ne pleurez point sur des sentiments qui ne sont pas éteints, et laissez à mon repentir le temps d'expier mes erreurs et de mériter encore votre tendresse et votre estime. »

Après avoir ainsi exprimé avec une honnête franchise tout ce qu'il pensait, notre marquis, dans son zèle à se rendre justice à lui-même, se plut à espérer que son épître ferait des merveilles. Cécile devait infailliblement être émue de compassion et oublier ses fautes avec une clémence amoureuse qui l'enchantait par avance. En déposant dans la main du vieux laquais de M. d'Endreville sa réponse accompagnée d'une bourse assez pesante, Jerzay crut ses affaires rétablies. Il s'imagina qu'une seconde lettre de sa belle lui apporterait bientôt la certitude de son bonheur. Cependant les jours et les semaines s'écoulèrent sans que rien parût. Le dépit et l'inquiétude rentrèrent dans son âme, tour à tour vainqueurs ou délogés par l'espérance. Tantôt notre amoureux se sentait enlevé par-dessus les collines, et tantôt gisant au fond des précipices. Ainsi vont les cœurs de vingt ans, toujours dans les extrêmes, et jamais dans le sentier maussade où marchent l'âge mûr et la raison.

VII.

Aussitôt les portes du donjon refermées sur les

princes, la colère du peuple s'éteignit avec les feux de paille. On cria bien haut d'une tyrannie qu'on avait favorisée. Le Mazarin était un oppresseur qui ne respectait ni le sang royal, ni la gloire et les services passés; il sacrifiait tout à ses vengeances. Le parlement ne devait plus rien accorder à la reine sans demander la liberté des princes et l'expulsion du cardinal hors du royaume. La cour pensait enfin respirer plus à l'aise, étant débarrassée du grand Condé; ce moment fut au contraire celui de sa décadence. Le coadjuteur ayant à lui l'oreille de Monsieur, la fronde devint plus redoutable. Comme la reine songeait à fuir encore de Paris, on délibéra au Luxembourg sur les moyens de l'en empêcher, et M. de Gondi pensa faire résoudre Monsieur à enlever le roi. Ce coup de main une fois exécuté, les suites en étaient incalculables. Heureusement Gaston d'Orléans n'osa point en donner l'ordre. L'étoile du ministre pâlissait de jour en jour. Obligé enfin de reconnaître que ses ennemis étaient plus forts que lui, le cardinal battit en retraite. Il courut au Havre-de-Grâce, où l'on avait transféré les prisonniers; voulant au moins se donner le mérite de leur ouvrir les portes, il se jeta aux pieds de M. le prince, qui le reçut fort mal et sortit de prison avec plus d'arrogance et de menaces qu'auparavant. Tandis que le grand Condé revenait au milieu de ses amis, le Mazarin, en piteux équipage, passait en pays étranger. La fronde, étonnée de n'avoir plus rien à exiger, rentrait en grondant au fond de sa tanière; Monsieur se renfermait au château du Luxembourg, et le coadjuteur écoutait siffler les oiseaux de ses volières, à l'ombre de la cathédrale. La reine trembla, et véritablement M. le prince eut alors entre ses mains le sort du royaume. Anne d'Autriche montra de l'habileté, en se rapprochant des frondeurs. M. de Gondi la vint trouver à la chambre grise, à minuit. On s'accommoda tout de suite, car ce bon père ermite ne demandait qu'à reparaître sur la surface des eaux. Il promit de disputer le pavé aux princes. Il arriva au parlement, aussi accompagné que le grand Condé, aussi haut en paroles, avec des amis armés jusqu'aux dents, prêts à tout massacrer au premier signal, et l'on peut dire qu'il sauva la royauté d'une ruine complète.

Le pauvre Jerzay ne fut qu'un spectateur indifférent et découragé de ces changements de théâtre. On ne trouve plus son nom dans les mémoires du temps, excepté dans ceux de Mademoiselle. Nous avons vu avec plaisir que cette jeune princesse l'avait accepté pour son serviteur. La grande Mademoiselle eut toujours le caractère et les façons d'un enfant volontaire, gâté de ses parents, quoique pas une de ses envies n'ait jamais été satisfaite. On la caressait fort à la cour, à cause de ses biens immenses que l'on convoitait. On lui promit d'abord de la marier au roi, mais la disproportion d'âge était trop grande, elle y renonça d'elle-même. Le roi de Pologne ne lui sembla pas un époux digne d'elle; le cardinal lui fit espérer la main de l'empereur; la reine d'Angleterre lui offrit son fils détrôné. Après une foule de leurres, Mademoiselle comprit qu'on se moquait d'elle et qu'on ne lui voulait point donner de mari. Cette princesse quitta le Palais-Royal dans un accès de mauvaise humeur, et retourna au Luxembourg. Elle y eut une petite cour, dans laquelle Jerzay fut admis. Cette position était honorable, puisque Mademoiselle n'avait encore trempé dans aucune intrigue; d'ailleurs elle était bonne, sage, et libérale pour ses serviteurs. A cette époque, elle détestait personnellement M. le prince; dans ses mémoires, elle avoue naïvement que cette haine n'avait aucun motif raisonnable. C'était donc bien la protectrice qu'il fallait à notre marquis.

Le jour où Jerzay ressortit de son néant fut celui du grand conflit entre les princes et la fronde, unie pour cette fois à la cour. Dès le lever du soleil, on s'assembla d'un côté à l'hôtel de M. le prince, et de l'autre à l'archevêché. Il n'était plus permis de rester neutre. Le coadjuteur avait pris les devants en cachant dans les armoires et les buvettes du Palais un arsenal de grenades et de mousquetons en guise de rafraîchissements. Le grand chef de cabale, debout à la grille de son archevêché, recevait les volontaires qui accouraient de toutes parts. Il assignait un rang à chacun selon sa qualité. Notre héros s'y présenta, envoyé par Mademoiselle, avec la bonne envie de tirer l'épée contre son ancien protecteur. M. de Gondi le reçut à merveille et lui donna dix hommes à commander, sous les ordres de M. de Laigues. Menil conduisait aussi un détachement.

— Nous voilà donc dans les mêmes rangs? dit-il à Jerzay.

— Ce n'est pas ce qui m'en plait, chevalier, car je vous déteste.

— Je vous le rends de tout mon cœur.

— Nous mettrons nos querelles de côté au milieu d'affaires plus importantes; mais, ces affaires une fois terminées, je prendrai la liberté

de vous rappeler les nôtres. Eh! d'où vient que vous ne m'annoncez point votre mariage?

— C'est que j'en suis encore aux accordailles. On m'ajourne à la fin de cette guerre, et je vis tranquille sur la parole de mon beau-père; je n'ai plus sujet de vous craindre, puisque vous volez des reines aux princesses du sang.

— Vous n'êtes pas autant délivré de moi que vous l'imaginez. Je vous ferai concurrence jusqu'à la mort.

— J'en attendrai les effets en dormant sur les deux oreilles.

La marche du cortége sépara nos deux rivaux. Nous ne raconterons point cette séance si connue du parlement, dont on a fait le récit partout. Le temple de la justice y parut transformé en place de guerre, et pendant quatre heures les deux partis en présence furent à deux doigts d'un carnage. La fronde et les princes, enfermés dans cet espace resserré, devaient s'y exterminer réciproquement, s'ils en étaient venus aux mains, ce qui eût défait la cour de tous ses embarras. On sait que le coadjuteur faillit recevoir un coup de poignard entre deux portes, et que le courage du président Molé sauva la vie à douze cents personnes prêtes à s'entr'égorger. M. le prince sortit, en déclarant qu'il cédait la place, pour ne plus se commettre avec des robins, mais qu'il reviendrait les brûler dans leurs repaires et leur enseigner une autre guerre que celle des pots cassés. Il partit en effet pour Saint-Maur, d'où il se rendit en Guienne peu de jours après.

Jerzay, dépendant d'une princesse jeune et capricieuse, craignait de n'avoir pas longtemps à demeurer dans la fronderie, et voulut au moins tirer quelque profit de ses entrées à l'archevêché. Il y alla plusieurs fois chercher le père de Cécile sans le pouvoir rencontrer. Le gentilhomme sauvage était une manière de républicain, qui eût voulu suivre l'exemple du parlement d'Angleterre. Il boudait le coadjuteur et le traitait de Mazarin depuis son accord avec la reine. Un matin, notre héros apprit que M. d'Endreville abandonnait le parti et faisait ses bagages. Il se résolut à l'aller voir au logement que M. de Gondi lui donnait. Un carrosse de voyage était à la porte, et le père de Cécile y attachait lui-même ses malles.

— Monsieur, lui dit Jerzay, jusqu'à ce jour nous étions de partis contraires; l'ardeur que vous mettiez à la politique m'empêchait de vous témoigner la sympthie et le respect dont j'étais pénétré pour vous. Aujourd'hui nous avons la même bannière; souffrez que je recherche votre amitié, en vous parlant d'une affaire qui me tient fort au cœur.

Le gentilhomme sauvage fit un demi-salut et continua d'attacher ses bagages au carrosse.

— Monsieur le marquis, votre présence ici prouve assez que la vraie fronderie n'existe plus. Je ne suis sous aucune bannière à cette heure; mais il n'importe, vous pouvez me confier vos affaires, si bon vous semble.

— Monsieur, vous avez une fille charmante que j'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois.

— Vous aimez ma fille? reprit M. d'Endreville, en bouclant une courroie.

— De toute mon âme.

— C'est donc une demande en mariage que vous me faites là?

— Oui, monsieur. Pardonnez-moi de n'employer le ministère de personne; j'ai voulu plaider ma cause moi-même, espérant que l'amour m'inspirerait assez d'éloquence pour vous toucher.

— Il n'y a point de mal à cela. Je ne suis pas formaliste. Cécile est une fille sage; je m'en rapporte à elle. Comme ce n'est pas moi qui épouserai son mari, je lui permets de le choisir à son goût, persuadé qu'elle ne prendra pas un sot ni un malhonnête homme.

— Cela est d'un excellent père, et je vous estime davantage, monsieur, pour ces sentiments généreux. Combien je suis aise de voir finir les préventions fâcheuses que vous aviez contre moi!

— C'est que vous étiez du parti de l'Espagnole. A présent que la pauvre fronderie a rendu l'âme, je ne vous veux point de mal.

— J'en suis pénétré de reconnaissance. Je puis donc faire ma cour à Mlle Cécile, avec votre agrément?

— Faites votre cour, dit M. d'Endreville en nouant une corde; ce sera de la peine perdue.

— Eh, pourquoi donc, monsieur?

— Parce que j'ai promis ma fille à M. de Menil, qui me l'a demandée le premier et qui l'aime aussi.

— Mais si Mlle Cécile me préférait à lui?

— Alors elle serait à vous.

— L'espoir me revient. Sachez donc, monsieur, que j'avais autrefois déclaré mon amour et que votre aimable fille m'avait donné quelque encouragement.

— Elle aura changé d'idée.

— Permettez au moins que je m'en assure.

— Bien volontiers. Voilà mes bagages finis. Holà! Cécile! cria le père; tout est prêt, vous pouvez descendre.

Cécile parut en habits de voyage. Le sang lui monta jusqu'aux yeux, quand elle reconnut Jerzay.

— Ma fille, reprit le gentilhomme sauvage, monsieur le marquis dit qu'il vous aime et me demande votre main. Il assure que vous aviez d'ancienne date un engagement avec lui.

— C'est la vérité, mon père.

— Eh! pourquoi diable avoir accepté Menil, si vous en préfériez un autre?

— Hélas! ne savez-vous pas que monsieur de Jerzay m'a manqué de foi pour prétendre aux faveurs de la reine?

— Vous me l'aviez pardonné, s'écria Jerzay; mais je vois bien que votre déplaisir était une feinte, par l'empressement que vous mettez à me donner un successeur.

— Et vos nouvelles infidélités, monsieur, vous les ai-je pardonnées?

— Non, mademoiselle; vous avez fait mieux, vous les imaginez à l'instant. Le subterfuge est de mauvaise grâce.

— Le mensonge est inutile, monsieur; vous aimez la grande Mademoiselle; mais apparemment vous y avez échoué comme auprès de la reine. M. de Menil vous a vu faisant le galant chez la princesse, et tout le monde répétait que vous recommenciez au Luxembourg vos aventures du Palais-Royal.

— Et vous croyez les impostures de Menil, les discours des sots et des bavards! Allez, je suis un fou de chercher à vous détromper, car vous ne m'aimez plus, et vous donnez de fausses couleurs à votre trahison.

— Voici de la compagnie, dit le père. Nous devrions être loin. Votre débat est-il terminé?

— Oui, monsieur, s'écria Jerzay. Je ne répondrai plus à ces artifices grossiers. Prenez pour votre gendre un menteur et un fat qui m'a lâchement assassiné.

— Je n'épouserai jamais M. de Menil, répondit Cécile. Partons, mon père, et conduisez-moi dans mon couvent.

M. d'Endreville monta en carrosse avec sa fille, et le cocher fouetta les chevaux. Le coadjuteur rentrait au milieu de son cortége. L'encombrement de la rue arrêta les voyageurs.

— C'est vous, d'Endreville? cria M. de Gondi. Vous nous abandonnez? Cela n'est pas bien. Je ne l'aurais jamais cru de vous.

La maigre figure du gentilhomme sauvage parut à la portière, et le feu des passions politiques sortit de ses yeux gris.

— Et moi, dit-il, je ne vous aurais jamais cru capable de vous allier à cette reine espagnole, qui ne vous en haïra pas moins. Vous aurez le chapeau de cardinal, et vous le porterez à Vincennes; ce sera le résultat de toutes nos discordes. Vous avez tenu deux fois le roi dans vos mains sans en profiter. Je vous regarde comme perdu pour avoir eu trop beau jeu.

— C'est pourquoi vous en tirez votre épingle.

— Oui, ventrebleu! tandis qu'il est encore temps. Vous irez en prison, mais moi je serais fusillé.

— Vous êtes un vieux Fairfax.

— Et vous, monsieur de Gondi, vous n'êtes point un Cromwell. Franchement, tout votre amour de la conspiration n'est que pour la conspiration même, et ne va point au delà. Si vous réussissiez, Dieu me damne, je crois que vous en seriez au désespoir, parce que ce serait fini. Vous êtes dupe de vous-même, et vos amis le seront un jour de leur confiance dans votre fortune et vos talents.

Pendant ce dialogue public, Cécile, frappée sans doute de l'accent de vérité qui avait percé dans les paroles de Jerzay, regardait par l'autre portière du carrosse, et il va sans dire que notre héros se trouva par hasard tout auprès d'elle.

— Il est mal à vous, mademoiselle, lui dit-il, de vous abaisser jusqu'à la feinte.

— Est-ce ma faute, monsieur, si l'on dit que vous aimez la princesse?

— Eh! ne voyez-vous pas que c'est une ruse de Menil? Viendrais-je adresser ma demande à votre père, si j'étais amoureux d'une autre que vous? N'ai-je pas saisi avec soin l'instant favorable où les revirements des factions nous rapprochaient? Et lorsqu'enfin M. d'Endreville n'a plus de préventions et qu'il vous laisse maîtresse de vos volontés, c'est vous qui rompez nos liens sur un bruit ridicule! Ce dernier coup est le plus cruel de tous; je n'ai plus qu'à m'en aller aux frontières chercher la mort dans quelque bataille.

— Bon Dieu! ne faites point cela, si vous êtes innocent. Justifiez-vous, monsieur; je ne demande qu'à vous croire fidèle. De mon côté, je ne voulais pas survivre à votre nouvelle inconstance, et nous serions de grands fous de nous en aller mourir si nous nous aimons encore. Ve-

nez à Mantes la semaine prochaine. Demandez-moi au parloir du couvent. Nous aurons le loisir de nous expliquer, et ne songez plus à vous faire tuer aux frontières.

Jerzay, un peu rassuré par les derniers mots de Cécile, retourna au Luxembourg avec un visage moins ténébreux, mais furieusement animé contre M. de Menil.

—Ce misérable! disait-il, oser répandre partout que je suis amoureux de Mademoiselle! M'assassiner de sa langue de vipère, quand il m'avait déjà blessé par trahison! La princesse est jeune et charmante, il est vrai. Elle rit volontiers avec moi, et je suis fier de la préférence qu'elle me témoigne; mais je saurai bien prouver aux sots que je n'ai point la folie de perdre le respect que je dois à une aussi grande dame. Sans attendre plus longtemps, je demande à Mademoiselle la permission de me battre avec Menil. Nous allons sous les remparts; je le terrasse; il avoue ses calomnies, et je lui coupe la gorge pour en finir.

Les grands vents de la politique avaient soufflé sur la girouette du Luxembourg. M. de Laigues, confident intime du coadjuteur, rencontra notre marquis sur le perron du château.

— Montez chez Monsieur, lui dit-il; on y prépare une belle campagne où la jeunesse et les cotillons vont faire des prodiges. Prenez vos souliers de danse pour livrer l'assaut à une place de guerre. Votre princesse est devenue général d'armée.

Sans comprendre ces paroles, Jerzay courut au cabinet des médailles, où était Monsieur avec sa fille et ses amis.

— Arrivez donc, Jerzay, s'écria Mademoiselle. Nous tenons conseil, et il nous faut une forte tête.

— De quoi s'agit-il?

— De prendre la ville d'Orléans. C'est moi qui commande l'expédition.

— Avec un aussi aimable capitaine, nous irions au bout du monde.

— Quel enfantillage que cela, répétait Monsieur.

— Laissez faire, disait Madame. Je gage que ces enfants réussiront à merveille, et vous en serez pour la honte de n'avoir point osé ce qu'une jeune fille va entreprendre.

— Voyez un peu les beaux guerriers en jupons blancs!

— Ils prendront la ville à votre barbe.

— Ma fille, n'oubliez pas vos bracelets et votre éventail pour livrer l'assaut, et mettez votre gorgerette au bout d'un bâton, en guise d'oriflamme.

— Ne riez point : j'en suis capable, s'il faut cela pour animer mes compagnons.

— Allez donc à Orléans, mais ne gagnez point de rhume.

Mousieur sortit en haussant les épaules.

— A présent, demanda Jerzay, votre altesse m'expliquera-t-elle ce qui se passe?

— Voici les nouvelles de ce matin : La reine manque à toutes ses promesses; elle se moque du parlement. Le Mazarin rentre en France; la cour l'attend sur la route de Poitiers; un courrier vient de nous annoncer ces changements. La fronde n'a plus qu'à se joindre aux princes. M. d'Hocquincourt marche sur Orléans pour s'en emparer au nom de la régente; mais on n'y veut point de lui; on s'offre à Monsieur, qui hésite, selon sa coutume. Les bonnes gens d'Orléans nous ont toujours beaucoup aimés. Cette ville est de l'apanage de Monsieur. Sourdis, qui en est gouverneur, nous promet de nous ouvrir les portes. Je veux entrer dans la place avec mes femmes et quelques amis; j'y introduis ensuite les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours, et, si les gens du roi osent approcher, on les accueille à coups de canon. Qu'en pensez-vous, Jerzay?

— C'est admirablement conçu.

— M. le coadjuteur approuve mon projet, et m'engage à tenir ferme contre la faiblesse de Monsieur.

— Il a raison, quand partons-nous?

— Tout à l'heure. Je n'attends plus que deux conseillers du parlement qui doivent m'accompagner.

On annonça aussitôt MM. de Croisi et de Bermont, envoyés de la grand'chambre. Le prince de Rohan arriva ensuite pour commander après Mademoiselle, et, tout le monde étant prêt, on demanda les carrosses.

A voir les préparatifs de cette expédition, jamais on n'eût imaginé que ce fût pour aller prendre une ville d'assaut. Hormis Mmes de Fiesque et de Frontenac, femmes d'un âge mûr et d'un grand sens, la maison de Mademoiselle ne se composait que de jeunes filles. Ce blanc troupeau riait et jasait sur le perron du Luxembourg. La princesse, au milieu d'elles, gardait un sérieux fort politique entre les conseillers vêtus de noir, et posait son doigt sur la poitrine de M. de Rohan pour lui expliquer son plan de campagne. A une fenêtre paraissait le visage de

Monsieur, derrière les vitres, et Madame, du haut d'un balcon, adressait à sa belle-fille cent recommandations qu'elle n'écoutait point. Les six gentilshommes de l'escorte, dont notre héros faisait partie, debout à distance, la bride du cheval en main, ne quittaient pas des yeux l'essaim joyeux des demoiselles.

— Par ma foi! disait l'un d'eux, la princesse est la plus jolie de toutes. Voyez donc comme elle a de l'éclat avec ses cheveux blonds.

— C'est vrai, ajouta Jerzay. Regardez son pied : qu'il est charmant dans ce petit soulier vert.

— Allons, dit Mademoiselle, voilà qui est arrangé. Mettons-nous en route. A Orléans, mes amis : qui m'aime me suive!

— A Orléans, crièrent les demoiselles.

La princesse monta dans le premier carrosse, en compagnie des personnages graves. Les deux suivants furent occupés par les jeunes filles; mais il se trouva un quatrième carrosse où il n'y avait encore personne.

— Qui donc y mettrez-vous! demanda Madame du haut de son balcon.

— C'est ma musique, répondit la princesse avec majesté.

On vit arriver les violons de son altesse royale, conduits par le petit Lulli, qui n'était pas encore fameux comme il le devint plus tard. Trois fourgons, bien garnis de vivres et de bagages, fermaient la marche. Les six gentilshommes étaient à cheval. La bande folâtre partit au galop, soulevant derrière elle un tourbillon de poussière. Des bonnes gens qui passaient crièrent : Vive Mademoiselle! Et M. l'avocat Patru, homme d'esprit, qui prenait le frais sous les arbres de la barrière d'Enfer, en voyant ce monde jeune et évaporé, dit à un vieux docteur de ses amis ce bon mot qui circula le soir dans la ville :

— Les murailles de Jéricho sont tombées au son des trompettes, celles d'Orléans vont s'ouvrir au bruit des violons.

VIII.

La grande Mademoiselle avait le pied bien fait et aimait les souliers verts. Cette particularité fut de quelque poids dans la destinée de Jerzay. Animé par le plaisir et le mouvement, notre héros n'avait point songé au dommage que cette campagne pouvait causer à ses affaires. Ce fut environ au Bourg-la-Reine que lui revint à l'esprit le souvenir de sa colère contre Menil et de son projet d'aller à Mantes voir Cécile au parloir du couvent. Il était un peu tard pour s'en occuper. Jusqu'au village de Longjumeau, il y rêva et en eut du souci. Le doux regard que sa maîtresse lui avait jeté mélancoliquement par la portière du carrosse, et la voix touchante de Cécile laissant le reproche pour tourner à la clémence, formèrent un ensemble assez imposant de motifs qui le conviaient à s'en retourner; mais d'autres regards accompagnés de sourires, que la princesse distribuait à ses amis par la portière d'un autre carrosse plus beau, se mélangeaient avec les images de la matinée. Tout cela, remué encore dans sa tête par le trot de son cheval, y établit un chaos agréable où son cœur ne se reconnaissait plus. Mademoiselle s'amusait beaucoup de cette entreprise. Le coadjuteur lui en avait fait comprendre l'importance. Les historiens devaient prendre leurs plumes neuves pour écrire une page aussi extraordinaire. Plus Monsieur se montrait indécis, plus la fermeté de sa fille devait enchanter et surprendre. Abandonnée au désir de la gloire, la princesse avait dans le geste et la parole cette énergie qui ajoute un si grand éclat à celui de la beauté. Le feu du courage animait son teint; ses yeux, où régnait ordinairement une fierté froide et hautaine, jetaient des lueurs plus vives dont les voisins étaient éblouis. Le moment présent l'emporte volontiers sur le passé, dans les imaginations jeunes. Notre héros aimait Cécile de tout son cœur, et se fût indigné de la meilleure foi du monde à l'idée de lui être infidèle. On pourrait seulement avancer que, si Mademoiselle eût été laide et vieille, il n'eût pas rempli ses devoirs avec la même ardeur, et qu'il eût pensé davantage à tout ce qu'il laissait en suspens derrière lui.

Jerzay n'avait qu'à prétexter de sa haine contre M. le prince, pour refuser d'être du voyage. Sa répugnance ne fut pas extrême à se rapprocher du parti de Condé, puisqu'il n'y songea point.

Les retards qu'on avait eus à Paris empêchèrent nos aventuriers d'arriver à Etampes pour la nuit. Ils couchèrent dans un village. Le lendemain ils rencontrèrent les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours. Ces deux princes formèrent, avec M. de Rohan, le conseil de guerre dont Mademoiselle était le président. On fut averti que la cour était proche d'Orléans, mais que les portes ne lui seraient pas ouvertes. Des députés de la ville vinrent supplier son altesse de n'en point approcher jusqu'à ce que le roi se fût retiré. La princesse n'en tint compte. et

poursuivit son chemin. Le soir du second jour, on soupa gaîment en nombreuse compagnie, et, pour passer le temps, on rompit les cachets de l'ordinaire de la poste. La lecture des lettres amusa la réunion. Un autre conseil de guerre, plus beau et non moins utile que le premier, occupa le matin du troisième jour, et l'on parvint enfin à proximité d'Orléans. Mademoiselle avait la tête si exaltée, qu'elle ne voulut entendre les avis de personne.

— C'est à moi, dit-elle, de mener à bien mon entreprise et comme je l'ai conçue. Messieurs mes ministres, vous me devez obéissance. Je prétends que la ville m'ouvre ses portes sans qu'on ait vu de ses murailles un seul mousquet à côté de moi. Je me présenterai accompagnée seulement de mes femmes, de mes six gentilshommes et de quelques valets de pied. Tels sont mes ordres.

Le conseil n'osa murmurer. La princesse s'avança donc jusqu'à la porte Bannière. Les bourgeois et les soldats s'amassèrent en haut des remparts et crièrent : Vive Mademoiselle ! mais on n'ouvrit point. Ennuyée d'attendre dans son carrosse, la petite-fille d'Henri IV descendit en personne et quitta ses femmes sans égards pour l'étiquette. M. de Pradine lui apprit qu'il existait, à deux pas, de là une ancienne porte moins bien gardée, mais qu'il fallait franchir des fossés et des buissons d'épines pour s'y rendre. Mademoiselle, n'écoutant que son grand cœur, se lança au milieu de ces périls. Les femmes poussaient des cris lamentables en voyant une altesse grimper comme un chat, se prendre aux ronces et déchirer ses robes. Rien ne la pouvait arrêter. Enivrée par les applaudissements et l'espoir du succès, la princesse ne connaissait plus d'obstacles. Moitié par ses efforts et moitié dans les bras de Pradine et de Jerzay, elle traversa les précipices et arriva sans accident à la vieille porte :

— Je vous ordonne de m'ouvrir, cria son altesse.

Le capitaine qui gardait le passage répondit fort respectueusement qu'il n'avait point les clefs.

Des mariniers proposèrent d'enfoncer la porte; ils en arrachèrent deux planches; les gentilshommes de la suite montèrent d'abord par cette ouverture. Pradine prit Mademoiselle sous les bras, et Jerzay la souleva de terre par les pieds. On la fit passer ainsi comme une pièce de contrebande. Aussitôt les tambours battirent la chamade, la troupe présenta les armes, et la ville appartint à la fronderie. La princesse, portée sur un fauteuil, fut menée à l'Hôtel-de-Ville, et M. le garde-des-sceaux, accompagné du grand-conseil du roi, qui demandait l'entrée à la porte de Blois, entendit les cris du peuple et s'en retourna comme il était venu.

Cette journée fut riche en émotions pour la grande Mademoiselle et pour ses compagnons d'aventure. Après la prise d'une ville par escalade, il y eut l'ivresse du troimphe, la harangue aux bourgeois assemblés, les vivat, le repas, la musique, où Lulli fit à merveille. Malgré son intrépidité, la petite-fille de Henri IV était hors d'elle-même pendant l'action, et ce trouble lui dura jusqu'au soir. Ses femmes, dispersées par la tourmente des évènements, ne gardaient plus le cérémonial. L'heure du coucher ramena le bon ordre, qui avait fort souffert. L'étiquette sortit enfin des bagages avec les bonnets de nuit. Au moment de se mettre au lit, la princesse, n'ayant plus autour d'elle que ses amis, daigna badiner avec eux, et leur demanda en riant s'ils étaient satisfaits de sa conduite.

— Vous avez montré, dit M. de Rohan, de quel sang vous sortez, et nous n'étions que des fous avec notre prudence et nos conseils, car, sans votre célérité, la ville tombait au pouvoir du roi.

Des exclamations de joie et d'enthousiasme appuyèrent ces paroles. M. de Beaufort s'inclina profondément devant Mademoiselle en rendant hommage à sa sagesse et à son courage. Mmes de Fiesque et de Frontenac avouèrent qu'elles étaient des poltrones, et les jeunes filles, entraînées par le bel exemple de leur maîtresse, jurèrent de la suivre désormais jusque dans la fumée des canons, s'il lui plaisait de les y conduire. Notre héros, debout à l'écart, écoutait d'un air rêveur cette symphonie de rires et de voix fraîches. La princesse vint à lui.

— Et vous, Jerzay, ne partagez-vous point mon plaisir? N'êtes-vous pas fier de servir un conquérant comme moi? Cette journée comptera-t-elle dans votre vie?

— Je tremble qu'elle ne compte plus que je ne voudrais, tant votre altesse m'a ravi et transporté d'admiration.

— Entre nous, je suis moi-même étourdie de ma bravoure.

— Jugez alors si je l'ai pu voir de sang-froid. J'en ai l'esprit bouleversé.

— C'est donc à cela que vous songiez, dans votre coin?

— Je songeais au moment où j'ai porté votre altesse dans mes bras.

— Ne gâtons pas ce jour glorieux par des propos de comédie.

— Ce beau jour est peut-être le seul où votre altesse me puisse pardonner ce que j'éprouve, en faveur de son grand succès, et voilà pourquoi je lui ose dire le désordre de mon cœur.

— Prenez garde, Jerzay, vous mêlez de la galanterie à des choses trop sérieuses. Je vous pardonne avant de me coucher; mais qu'il n'en soit plus question demain.

Monsieur eût volontiers tourné en ridicule l'expédition de sa fille, si elle n'eût point réussi. Le contraire étant arrivé, il écrivit une lettre fort héroïque pour complimenter Mademoiselle. La prise d'Orléans était si bien une affaire de conséquence, que M. le prince accourut aussitôt du fond de la Guienne attaquer l'armée mazarine. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les prodiges militaires de ce grand capitaine, ni les services que lui rendit Mademoiselle pendant son séjour à Orléans. On peut en lire les détails fort au long dans les gros mémoires de cette princesse. On y verra comment elle réconcilia M. de Beaufort et M. de Nemours, qui se querellaient; comment elle rendit la justice aux paysans, conserva les deniers du roi qu'on voulait piller, empêcha les violences, secourut la veuve et l'orphelin, et surtout comment elle mangea d'excellentes confitures de cotignac, dont M. de Sourdis la régalait.

Notre héros demeura auprès de Mademoiselle quinze jours entiers, qui s'écoulèrent avec la rapidité d'un songe, menant une vie agréablement variée par l'exercice, les promenades et les réjouissances, ne quittant guère plus la princesse que son ombre, et regardant les souliers verts autant qu'il lui plaisait. Un matin qu'il faisait le soupirant, on s'en aperçut, et on en glosa. Mademoiselle n'était pas encore endurante comme elle le devint avec Lauzun. Son envie de porter un jour une couronne et sa gloire nouvelle l'obligèrent à donner un avis charitable à notre marquis.

— Mon cher Jerzay, dit-elle, je vous veux du bien, et j'aurais de la peine à vous parler sévèrement. Les mauvais traitements dont la reine vous a accablé m'ont toujours fait pitié, vous le savez, et j'ai voulu, par bonté d'âme, vous recueillir quand tout le monde vous abandonnait; mais je ne pourrais, à mon âge et libre comme je suis, garder un garçon bien fait et d'amoureu ses manières, qui s'aviserait de se passionner pour moi. Une seconde aventure malheureuse vous perdrait sans espoir de retour. Revenez à la raison, je vous en prie; laissez les soupirs, si vous ne voulez point retomber dans le triste état dont je vous ai sorti.

Le nuage d'or qui couvrait les yeux de notre héros se dissipa immédiatement, et la vérité, sortant de son puits, lui montra le fond de ses sentiments, qu'il ne savait plus reconnaître.

— Votre altesse me rend un grand service, répondit-il, en daignant me faire voir ma folie sans se mettre en colère. Je lui garderai une reconnaissance éternelle pour la douceur dont elle use à mon égard. Tout en confessant la faute où ses grâces et son mérite me poussaient malgré moi, je lui avouerai encore que j'étais deux fois coupable, puisque j'aime de tout mon cœur une demoiselle de ma province.

— Rien de mieux. Épousez-la et me la conduisez au Luxembourg.

— Je crains fort de l'avoir fâchée par mon silence.

— Allez faire votre paix. Je vous donne congé. Si votre belle vous tient rigueur, nous lui parlerons. Je souhaite ce mariage, et vous n'ignorez pas que mes volontés s'accomplissent. Je donnerai des danses à l'occasion de vos noces.

— Tant d'indulgence et de générosité me comblent de joie. Je vais partir à l'instant, et plaise au ciel que je revienne marié!

Jerzay partit ainsi qu'il le disait, et à franc-étrier, dévorant l'espace, comme s'il eût été possible de rattraper à coups d'éperons les journées perdues. M. de Menil avait vu des envoyés de la princesse à l'archevêché. Il les fit jaser, et il eut vent des soupirs de notre héros pour la nouvelle pucelle d'Orléans. L'occasion était favorable. De peur que Cécile ne se défiât de lui-même, il expédia un agent d'intrigues, qui répandit à Mantes des bruits exagérés. La grille du couvent les laissa passer, et ils entrèrent enfin jusque dans l'oreille de la pauvre Cécile, qui faillit s'évanouir de chagrin. Heureusement ces menées du chevalier ne s'achevèrent pas du jour au lendemain. Son ambassadeur avait ivrogné dans les cabarets, en sorte que Jerzay entra tout botté au parloir, deux heures après le coup porté à ses amours. Cécile pleurait dans le jardin du couvent, lorsqu'on l'avertit qu'un beau gentilhomme demandait à lui parler.

— C'est vous! s'écria-t-elle en essuyant ses

larmes. Vous n'êtes donc pas aux genoux de Mademoiselle?

— Je vous le demande! J'ai fait quarante lieues pour me jeter aux vôtres. Vous êtes maîtresse de vous-même, puisque votre père ne vous gêne en rien. Ne balancez plus, Cécile. Décidez à présent si votre cœur me paiera de toutes mes traverses, et s'il me pardonnera des fautes que j'ai chèrement expiées.

— Monsieur de Jerzay, levez la main vers ce crucifix qui est suspendu à la muraille, et jurez de répondre sincèrement à mes questions.

— Je le jure de toute mon âme.

— Avez-vous, oui ou non, senti de l'amour pour Mademoiselle dans ce voyage à Orléans?

—Je ne m'en défends pas. Pendant un moment très court, une espèce de vertige m'a pris en voyant les charmes de son altesse; mais la raison m'est revenue bien vite, et ma tendresse pour vous a chassé ces visions. C'est elle qui m'amène plus amoureux de vous que jamais, et brûlant de vous le prouver en vous donnant le reste de ma vie.

— Eh! monsieur, quel fonds puis-je faire sur un amour qui s'envole à chaque paire de beaux yeux que vous rencontrez?

— Oui, j'ai une tête légère, une malheureuse disposition à m'enflammer, j'en demeure d'accord. Songez pourtant que, malgré nos longues séparations, malgré l'empire de l'imprévu, votre image a résisté dans mon âme à tout ce que le hasard y a voulu jeter pour la remplacer. Que sera-ce donc si vous consentez à devenir ma femme? N'en doutez pas, Cécile : je ne suis pas un amant sans défauts, mais je serai un bon et fidèle mari, si vous m'aimez assez pour veiller sur moi et prendre quelque soin de conserver ma tendresse. Mon cœur s'est toujours indigné des faux pas où ma faible cervelle l'a entraîné. Au lieu de l'abandonner, chargez-vous de le conduire avec votre aimable raison, et vous verrez que nos jours s'écouleront délicieusement.

Sans la grille du couvent, peut-être Cécile attendrie serait-elle tombée dans les bras de son amant. L'austérité du lieu, la sombre apparence de ce parloir et l'obstacle de cette grille, tournèrent ses idées au sévère. Dans leur honnête envie de n'épouser que des modèles de perfection, les jeunes filles manquent souvent l'occasion de s'assurer un bonheur dont les ailes sont promptes à s'ouvrir. Il serait plus sage et plus doux de corriger la personne qu'on aime en la rendant heureuse, qu'en lui promettant ce qu'elle souhaite; mais, par un instinct naturel, les femmes trouvent un merveilleux plaisir à suspendre la récompense au bout d'un fil que leur main s'amuse à retirer vingt fois. Cécile ne voulait point avouer qu'elle aimait Jerzay pour ses défauts, et, dans un bel accès de dignité romanesque, elle répondit :

—J'exige de vous une dernière épreuve : nous attendrons encore trois mois, et si, au bout de ce temps, vous me revenez fidèle et sans reproche, je vous appartiendrai.

— Et si, dans trois mois, je suis mort? si votre père ne vous laisse plus aussi libre qu'à présent? si la guerre civile m'emporte à l'autre bout du royaume? Qui sait ce qui peut arriver en moins de temps que cela?

— Ne vous en prenez qu'à votre inconstance et aux doutes que vos erreurs m'ont inspirés. Adieu, monsieur; ma volonté est inébranlable.

La désolation et les cris de Jerzay ne firent que rassurer Cécile sur l'imprudence de sa fantaisie, en lui persuadant qu'un garçon aussi amoureux ne manquerait pas d'être fidèle. Une fois confirmée dans sa résolution, elle y trouva du plaisir, et rentra dans son couvent parfaitement satisfaite d'elle-même.

IX.

Le théâtre de la guerre s'étant rapproché de Paris, Mademoiselle revint auprès de son père. Le retour du cardinal avait réuni contre la reine les frondeurs, les princes et Monsieur. Étourdie par ses succès, la fille de Gaston tenait sa cour au palais du Luxembourg, et la mode y amenait jusqu'à cinq cents personnes tous les matins. Les jupons y étaient en grande majorité. On voyait des enfants de quinze ans lever en l'air leurs doigts mignons, et froncer les sourcils en raisonnant avec un sérieux imperturbable sur des questions de haute politique. Au milieu d'elles brillait l'héroïne d'Orléans, dévorée par l'envie de tailler encore de la besogne aux historiens à venir.

Tandis que Mademoiselle s'amusait à se faire reine de Paris, M. le prince menait la guerre avec une activité prodigieuse. La royauté eût été perdue deux fois, si la volonté marquée de la Providence n'eût protégé l'étoile de Louis XIV contre celle de ce grand capitaine. Sur le terrein des cabales, il avait rencontré le coadjuteur, et sur le champ de bataille, où il se croyait plus sûr de vaincre, il trouva un adversaire aussi fort que lui : le maréchal de Turenne venait de pren-

dre le commandement de l'armée royale. Tant que M. le prince eut affaire à M. d'Hocquincourt, il le battit à outrance et le chassa devant lui fort en désordre. Une fois en face de M. de Turenne, ce fut tout autre chose. Le maréchal avait l'avantage par le nombre et le bon état de ses soldats. M. le prince perdit l'offensive et fut obligé de se replier sur Paris. Après une marche forcée, il campa dans les bois de Saint-Cloud; l'artillerie l'en fit déloger encore. Il se jeta dans le village de la Chapelle; aussitôt les troupes du maréchal occupèrent les hauteurs de Montmartre, Saint-Denis et Bagnolet. M. le prince, enfermé dans un cercle étroit, s'y défendait intrépidement; mais, la position étant fort critique, il envoya le comte de Fiesque au Luxembourg demander un renfort de bourgeois volontaires, et prier Monsieur de faire ouvrir les portes, pour lui assurer une retraite en cas de déroute.

Le 2 juillet 1652, à cinq heures du matin, le comte de Fiesque entra donc dans la chambre à coucher de Gaston d'Orléans. Son altesse royale était au lit avec Madame. Il y avait de la compagnie; on discourait sur la mauvaise passe où se trouvait M. le prince. M. de Fiesque remarqua dans l'embrasure d'une fenêtre un groupe de visages inconnus qu'il supposa être des frondeurs.

— Voici le moment, dit-il, où votre altesse peut rendre un service éclatant à M. le prince. Vous savez en quel état est l'armée, resserrée entre les murs de Paris et les troupes mazarines. Le sort du parti dépend de cette journée. Nous serons attaqués ce matin, nos forces sont insuffisantes, et les soldats se découragent. Il n'y a plus à balancer. Les quatre régiments d'Orléans, les colonelles parisiennes et le peuple nous doivent secourir. Avec leur aide, M. le prince répond de la victoire. Votre altesse royale en partagera les honneurs avec lui, si elle veut bien se lever incontinent et monter à cheval.

Pendant ce discours, Monsieur affectait de tousser, comme s'il avait eu la poitrine malade.

— Je suis pris d'un vilain rhume, mon cher Fiesque, dit-il. Vous me voyez désolé de ne pouvoir faire pour mon cousin de Condé tout ce que je voudrais.

— Eh! monsieur, qu'est-ce qu'un rhume, auprès de la destruction d'une armée? Levez-vous, au nom du ciel!

— Monsieur est incommodé, cria Madame du fond de ses draps.

— Il serait imprudent à son altesse royale de se lever, dit un des frondeurs.

— Je comprends : ces messieurs viennent de l'archevêché, où sans doute M. de Gondi a charitablement résolu qu'on laisserait périr M. le prince; mais vous n'écouterez point ces méchants conseils. Ce serait une tache sur le beau nom de votre altesse royale. Sauvez l'armée, Monsieur. Je vous en conjure par votre père, le roi Henri IV, qui n'eût jamais abandonné ses amis dans un semblable danger.

— Le roi mon père n'avait point la fièvre à la bataille de Coutras ni à celle d'Ivry.

— Si fait, Monsieur, il avait une fièvre, et non point tierce ni quarte, mais bien de tous les jours : la fièvre de gloire et d'honneur.

— Vous ne me croyez donc point, mon cher Fiesque? Tâtez un peu mon bras.

— Je ne me connais pas en rhumes. Ah! grand Dieu! que vais-je dire à M. le prince?

— Il m'en voudra mortellement, n'est-ce pas?

— Cela n'est pas douteux : il vous gardera une rancune éternelle.

— Eh bien, je vais m'habiller, et je tâcherai de quitter la chambre. Dites-lui que je ferai tout le possible pour son service.

Mademoiselle venait d'entrer, en coiffe du matin.

— On entend le canon, dit-elle; la bataille est engagée si proche des murailles, qu'on la croirait dans Paris. N'allons-nous pas au secours de nos amis?

— Je ne suis point en état de sortir, répondit Monsieur en relevant ses couvertures jusqu'aux yeux.

— Pour moi, j'y veux aller.

— Vous êtes notre ange sauveur, s'écria M. de Fiesque.

— Que faut-il faire? demanda la princesse.

— Ouvrir la porte Saint-Antoine, assembler les gardes colonelles, appuyer l'armée, recevoir nos bagages et les mettre en sûreté, donner du secours à nos blessés.

— Je m'en charge. Celle qui a escaladé les portes d'Orléans saura bien ouvrir celles de Paris.

— Bien cela, Mademoiselle. Vous parlez en petite-fille d'un grand roi. Sans vous, je m'allais faire sauter la cervelle, plutôt que de porter à M. le prince une réponse qui l'eût mis au désespoir.

Dès le premier coup de canon, tout le Luxembourg s'était éveillé. Les femmes de la princesse, ne la trouvant pas à sa chambre, se dis-

persèrent dans le château. Jerzay et les autres gentilshommes descendirent au perron. M. de Fiesque leur apprit en deux mots ce qui se passait chez Monsieur. La princesse parut à une fenêtre et cria :

— Demandez mes chevaux, et préparez-vous à me suivre.

Elle arriva bientôt, à demi coiffée, le visage fort animé, sans colliers ni bagues, mais plus jolie qu'on ne l'avait jamais vue.

— Tout va bien, dit-elle; je remplace Monsieur. Voici un pouvoir avec son cachet. Ce n'est point sans peines que je l'ai arraché. Mon carrosse n'est pas prêt? Je meurs d'impatience.

La bande des frondeurs, en sortant du château, salua Mademoiselle avec des airs railleurs. Jerzay les entendit parler entre eux.

— Enfin, disaient-ils, une combinaison s'est donc trouvée où l'indiscrétion de Monsieur nous sera profitable!

— C'est un miracle, en effet. Regardez cette horloge : avant que la grande aiguille ait fait deux fois le tour du cadran, le parti des princes sera exterminé.

— Cette péronnelle est capable de déranger nos plans.

— Bah! Les pucelles ne sont plus assez sages, dans notre siècle, pour que Dieu les inspire.

— Quoi! s'écria Jerzay, monsieur d'Endreville, vous voilà retombé dans la fronderie.

— Comme vous le dites, répondit le gentilhomme sauvage, comme vous le dites, et assez content d'y être retombé, puisqu'elle se relève de sa chute.

— Messieurs, dit la princesse, que le cardinal de Retz ne se réjouisse pas d'avance. Je sauverai M. le prince, aussi vrai que je m'appelle Louise d'Orléans, et demain il se peut qu'on voie à Notre-Dame plus d'épées que de cierges.

Les frondeurs s'inclinèrent si bas, qu'on ne savait plus si c'était du respect ou une moquerie; mais la princesse leur tourna le dos sans y prendre garde. Elle envoya immédiatement ses gentilshommes au grand Condé pour l'assurer de son zèle. Jerzay, transporté d'enthousiasme, oublia ses anciens griefs pour ne songer qu'à mériter l'approbation de Louise d'Orléans, et partit au galop, plein d'une ardeur guerrière puisée dans les beaux yeux de Mademoiselle.

Si l'on pense que cette princesse, élevée dans la mollesse, habituée à se croire d'un sang plus précieux que le reste des humains, n'avait alors que vingt-quatre ans, on lui accordera volontiers le tribut d'admiration qu'elle mérita, pendant cette journée, par son énergie et sa grandeur d'âme. Elle se rendit à l'Hôtel-de-Ville, accompagnée de M. de Rohan et de ses dames d'honneur. Elle y parla, une heure durant, d'abondance et sans préparation. Malgré l'opposition de M. de L'Hospital, gouverneur de Paris, et celle du prévôt des marchands, elle eut gain de cause sur toutes ses demandes. On lui accorda 1° deux mille soldats détachés des gardes colonelles; 2° quatre cents hommes pour garder les équipages de l'armée des princes dans la place Royale; 3° l'ouverture des portes. Ce dernier article fut difficile à obtenir. Les notables se retirèrent pour en délibérer. La princesse, dans son émotion, se jeta éperdue sur un prie-dieu, où elle resta prosternée avec ferveur jusqu'à la fin de la délibération. Ce mouvement passionné toucha messieurs de la ville plus que les phrases les plus éloquentes. Le troisième point fut accordé. On délivra enfin à Mademoiselle un pouvoir où il était ordonné aux officiers des colonelles et aux gardes des portes *d'obéir à tous ses commandements*. La princesse l'arracha des mains du greffier qui apposait les sceaux de la ville, et s'échappa comme un oiseau. Elle remonta aussitôt en carrosse, et se rendit au faubourg Saint-Antoine.

A mesure qu'on approchait du champ de bataille, les rues devenaient plus désertes, et le vacarme de l'artillerie plus effrayant. Les femmes, saisies de terreur, descendirent et abandonnèrent la partie. Le cocher demandait s'il fallait avancer encore :

— Marche toujours! cria Mademoiselle.

M. de Rohan, qui avait couru devant, venait de faire ouvrir les portes aux blessés. Le duc de La Rochefoucauld passa, couvert de sang et défiguré par un coup de mousquet dans les yeux. Le chevalier de Valone le suivait de près, soutenu par deux soldats; il avait une balle dans le corps :

— Est-ce que tu vas en mourir? lui demanda la princesse par la portière.

— Oh! que non, répondit-il.

— Et vous, Clinchamps?

— Je suis en mauvais état, mais j'en réchapperai. Regardez celui qui vient derrière moi, il est bien plus malade.

C'était M. de Flamarins; on le portait mourant sur un brancard.

— Fouette donc tes chevaux! cria Mademoiselle à son cocher.

La porte Saint-Antoine était encombrée de blessés qu'on déposait à l'ombre des murailles, car la chaleur était extrême. Les décharges des mousquets, les chocs de la cavalerie et les clameurs confuses des combattants, amenaient aux oreilles de la princesse un effroyable mélange de bruits, comme les enfers en doivent rendre; c'était à faire évanouir une fille moins intrépide et moins exaltée que Louise d'Orléans. L'armée avait repris courage en apprenant que la ville se prononçait enfin pour les princes, et le combat recommençait avec plus d'âpreté que jamais. Au delà du mur d'enceinte, chaque maison du faubourg était changée en redoute. Le grand Condé semblait se multiplier. On le voyait partout, sa voix perçante commandait tous les feux, et il n'y eut pas une attaque importante où sa terrible figure ne vînt offrir aux yeux des soldats une image sublime du démon des batailles.

Mademoiselle se réfugia dans la maison d'un conseiller au parlement, nommé Lacroix : elle y déjeûnait de bon appétit, malgré son émotion, n'ayant encore rien mangé de la journée. M. le prince arriva, sortant d'une mêlée. Ses cheveux et ses plumes étaient brûlés, ses habits en lambeaux, sa cuirasse criblée de coups et son collet teint de sang, quoi qu'il n'eût point de blessure. Il avait un pouce de poussière sur le visage et tenait à la main son épée, dont le fourreau était perdu.

— Mon cousin, s'écria la princesse, en quel état vous êtes!

— Ce n'est rien, je n'ai point de mal, mais vous voyez un homme désespéré.

— Prenez courage. Les secours de la ville doivent être en chemin.

— Et mes amis qui sont tous tués! La Rochefoucauld, Clinchamps, M. de Nemours! Tant de braves gens que j'aimais et qui meurent pour moi! Ah! je ne voulais pas entreprendre cette maudite guerre.

Le prince se jeta dans un fauteuil en pleurant. La douleur de cette âme si fortement trempée avait une expression déchirante. Mademoiselle fondit en larmes.

— Remettez-vous, lui dit-elle; j'ai vu vos amis. Ils sont mieux que vous ne croyez. M. de La Rochefoucauld est le plus malade, et pourtant il n'a point l'air de vouloir mourir.

— En vérité? Ils vivent encore?

— Je vous jure que je les ai vus, et qu'ils vivent.

— Ah! vous me rendez l'espérance. Donnez-moi de l'eau, ma cousine; la soif me brûle les entrailles. Et Monsieur, que fait-il?

— Monsieur est incommodé, dit la princesse en rougissant.

— Toujours le même! De qui donc tenez-vous votre générosité, ma chère cousine? Si c'est de votre père, vous ne lui en avez guère laissé. Çà! ne nous amusons pas. Turenne est à Popincourt avec un gros de cavalerie qui nous perdra s'il nous charge en flanc. Aussitôt que vos renforts arriveront, faites-les marcher de ce côté. Vous m'entendez? A Popincourt.

— Je les y enverrai.

Jerzay entra hors d'haleine.

— Monseigneur, dit-il, voilà du secours par deux endroits : le régiment de Poissy a passé la porte Saint-Honoré; on entend les tambours des colonelles qui viennent à nous.

— Vive Dieu! répondit M. le prince. Nous allons recommencer la partie avec un beau jeu.

— Qu'avez-vous, Jerzay? dit Mademoiselle. Votre habit est plein de sang. Hélas! le pauvre garçon a le bras cassé!

— L'os n'est pas entamé. Ce n'est d'ailleurs que le bras gauche.

— Tu es blessé, Jerzay? s'écria M. le prince, et au service d'un homme qui t'a maltraité comme je l'ai fait! Ah! je ne mérite pas d'avoir des amis comme toi. Je sens le remords qui m'étrangle. Dis que tu me pardonnes, mon pauvre Jerzay, et embrassons-nous.

Jerzay, trop remué pour répondre, se jeta, palpitant de joie, dans les bras du prince. Les officiers des colonelles arrivèrent pendant cette scène.

— Messieurs, leur dit le grand Condé, vous savez comme je me suis mal conduit envers Jerzay, comme je fus ingrat et méchant pour lui? Eh bien! il s'est battu à mon service et il est blessé! oui, mordieu! blessé au bras; lui que j'ai sacrifié avec une légèreté abominable! Ah! je voudrais avoir reçu ce coup de mousquet dans le milieu du cœur, tant il me fait de peine. Jerzay m'a pardonné, car il vaut bien mieux que moi. Mille diables! je le dirai à toute la terre, que tu m'as pardonné. Allons, messieurs, je vais vous conduire à Popincourt, et, si nous y trouvons M. de Turenne, la bataille est gagnée.

— Je vous accompagnerai, s'écria Jerzay.

— Non, mon ami, reste auprès de Mademoiselle. Veux-tu te battre encore? Tu n'auras qu'à suivre l'avenue Saint-Antoine; je t'y rejoindrai dans une demi-heure, après avoir délogé Turenne.

M. le prince partit, courant comme un chevreuil.

— Mon cher Jerzay, dit Louise d'Orléans en essuyant une larme, que je vous envie ce coup de feu et le baiser de mon cousin! Mais il faut vous faire panser.

— Il sera temps ce soir. Souffrez que je retourne au rendez-vous que M. le prince m'a donné. En attachant mon bras avec un mouchoir, je pourrai combattre encore.

— Eh bien! allez-y donc. Tenez, voici mon mouchoir; je veux vous le nouer moi-même au cou.

— On me le verra dans le plus fort de la mêlée.

— Il faut me le rapporter, Jerzay.

— Plût à Dieu que je fusse assuré de mériter, en vous le rapportant, la récompense dont M. le prince m'a honoré!

— La même récompense, je vous le promets, Jerzay. Vous m'embrasserez sur la joue devant toute ma cour, et je ne recevrai jamais de baiser qui me soit plus agréable.

— Je me sens invincible avec cette espérance.

— Ne manquez point de vous trouver ce soir au Luxembourg, car, si mon mouchoir demeurait parmi les morts, j'en serais inconsolable.

— Je m'estimerais heureux de mourir pour la meilleure et la plus belle princesse du monde.

— Que le courage est une galante vertu! Allez, Jerzay, et soyez prudent. Je vais faire une prière pour que le ciel vous protége.

Notre héros sortit, tout ivre de joie et de passion guerrière. Mademoiselle se mit à la fenêtre pour le regarder monter à cheval.

— Adieu, lui dit-elle encore. Ce bras en écharpe vous sied à ravir (1). Si votre maîtresse vous voyait ainsi, elle aurait le cœur assez touché pour ne plus vous faire languir, et vous l'épouseriez demain.

En quittant la fenêtre, la princesse murmura tout bas:

— L'aimable garçon! Si je n'étais la plus grande princesse de l'univers entier, je voudrais être un homme et ressembler à celui-là.

Peu d'instants après cette scène, la fille de Gaston d'Orléans monta sur les tours de la Bastille. Le canon tira par son ordre sur les troupes royales, et ce coup hardi termina la bataille. La journée du faubourg Saint-Antoine fut également glorieuse pour le maréchal de Turenne et pour son adversaire. A force de valeur, M. le prince sauva son armée, mais tout le monde comprit que le parti des princes ne pouvait plus tenir contre le roi. Mademoiselle s'en aperçut la dernière, à cause de l'agitation où l'avait jetée son intrépide conduite. Le soir venu, la princesse, entourée de ses amis et accablée de félicitations, reçut une cour immense à son palais. Après avoir bien savouré les encens, elle demanda des nouvelles de Jerzay. Personne ne sut lui en donner. On l'avait reconnu, à distance, engagé fort avant dans une charge de cavalerie. Les uns le croyaient mort et les autres prisonnier. Quoi qu'il en fût, il ne se présenta pas au coucher de Louise d'Orléans, et la princesse se mit au lit très affligée, gardant à regret le baiser qu'elle avait promis de si bon cœur au pauvre Jerzay.

(1) Mémoires de Mademoiselle.

X.

A peine lancé au galop dans l'avenue Saint-Antoine, notre héros, rappelé à lui-même par les paroles de Mademoiselle, s'était souvenu du temps d'épreuve imposé par Cécile. Trop loyal pour concevoir l'idée d'un mensonge, il frémissait en songeant qu'il faudrait avouer cette apparence de galanterie que la princesse venait d'encourager.

— Malheureux que je suis! s'écriait-il, j'ai oublié tout net mes amours; et c'est Mademoiselle qui m'y fait penser! Sans cela je m'en allais peut-être rêver à une autre que ma maîtresse jusqu'à demain. Il n'est plus d'excuse à une pareille légèreté. Puisque je suis un monstre destitué de cœur et de cervelle, périssons du moins les armes à la main, et cachons dans une mort glorieuse mon désespoir et ma fragilité.

Le régiment de Conti s'apprêtait à charger l'ennemi; Jerzay se mêla dans les rangs et disparut au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Les Croates de la reine furent culbutés et prirent la fuite. On les chassa fort loin l'épée dans les reins. Les soldats de M. le prince étaient volontiers pillards, ils s'arrêtaient à vider les poches des morts et se dispersaient dans la plaine. Jerzay, emporté par sa fureur, se trouva tout à coup isolé, n'ayant plus devant lui personne à attaquer. La bataille semblait avoir tourné vers les murailles de la Bastille, et il était à moitié chemin de Bagnolet. Un petit bois lui offrait un asile frais pour se reposer de la chaleur et ras-

sembler ses esprits bouleversés. Aussitôt qu'il eut franchi la lisière de ce bois, quatre mousquets, dirigés à bout portant sur sa poitrine, l'obligèrent à s'arrêter :

— Qui vive? lui cria-t-on.

— Ami des princes.

— Ne tirez point, dit un cavalier caché sous les feuilles. Mon gentilhomme, vous êtes prisonnier; gardez votre épée si vous voulez me donner votre parole de ne point chercher à vous enfuir.

— Je vous la donne.

— On vous traitera bien.

Le cavalier prit une longue-vue et se mit à observer la campagne. C'était un homme de mine un peu vulgaire, ayant de gros traits, de larges épaules et la tête forte. A son bâton de commandement, Jerzay soupçonna qu'il voyait M. de Turenne lui-même.

— Les Croates sont ralliés, dit le maréchal avec tranquillité; je savais qu'ils reviendraient. On marche à leur rencontre. Laissons-les faire.

Le combat venait de recommencer ; des balles sifflaient aux oreilles du maréchal, qui n'y prenait pas garde. Au bout d'un instant, les Croates ayant le dessus, M. de Turenne ajouta :

— C'est bien cela : ils ont pris leur revanche. Mais je reconnais le cri de M. le prince. Il ne me cherche plus à Popincourt. Attention, messieurs! faites marcher deux escadrons de la Tour-d'Auvergne. Voici l'infanterie qui s'avance du côté de Pantin. Le faubourg sera enlevé dans une heure. Donnez ordre qu'on prépare les chariots pour les blessés.

Jerzay, tenant ses regards attachés sur le visage impassible du maréchal, admirait la puissance de la stratégie opposée au génie impétueux de Condé. La bataille était gagnée pour M. de Turenne, selon des calculs certains, à moins qu'une chance imprévue ne vînt les renverser. Tout à coup le maréchal tressaillit :

— Quel est ce bruit? s'écria-t-il. J'entends du canon, et ce ne sont pas les nôtres, puisque j'ai envoyé l'artillerie à la Chapelle. Je vois de la fumée au-dessus de la Bastille. Tirerait-elle sur nous? En avant, messieurs!

L'état-major sortit du bois dans un ordre parfait et s'approcha de Paris. Un rang de Croates venait de tomber foudroyé par les canons de la Bastille. Au bout d'une heure, la retraite avait sonné; le faubourg Saint-Antoine restait définitivement à M. le prince. Les honneurs de la journée étaient partagés entre les deux généraux; mais le bénéfice en appartint au roi.

Le pauvre Jerzay, emmené au bourg Saint-Denis, passa la nuit dans la tristesse et les souffrances, fort inquiet de se voir prisonnier et craignant surtout les reproches inévitables de sa maîtresse. Nous devons ajouter à sa louange qu'à l'heure du coucher, il lui échappa seulement un très léger soupir en songeant au baiser promis par la princesse. Des chagrins trop sérieux tournaient ailleurs ses pensées. Les chirurgiens posèrent un appareil sur sa blessure, qui n'était pas grave; mais il ne dormit guère, et, dès le point du jour, ne sachant que faire de sa personne, il obtint du maréchal la permission de se promener sur les bords de la Seine.

Les guides flottaient sur le cou de son cheval; notre héros suivait au pas le cours de la rivière. Il cherchait à se reconnaître dans le chaos des événements de la veille, et se demandait quelle réponse il ferait à Cécile, lorsqu'il en viendrait à comparaître devant ce juge sévère. Un cavalier, sortant de Saint-Denis, galopait par derrière lui et le rejoignit bientôt.

— Ah! s'écria le passant, voilà monsieur de Jerzay qui représente le beau ténébreux.

— Monsieur de Menil! c'est le ciel qui vous envoie. Arrêtez-vous et causons un peu, je vous prie.

— Volontiers, pourvu que ce ne soit pas longtemps.

— J'abrègerai autant qu'il se pourra. J'étais en train de jurer et de maugréer de tout mon cœur.

— Ne vous interrompez point. Est-ce que vous avez du souci?

— Horriblement, et je souhaitais un homme sur qui soulager ma colère; vous me tombez à merveille.

— Je suis aise de voir que je n'arrive pas mal à propos, comme un fâcheux.

— Chevalier, après les tours pendables que vous m'avez joués, après un assassinat commis sur ma personne, vous ne trouverez pas mauvais, je l'espère, le petit compliment que je vais vous adresser : vous êtes un infâme et un coquin. Je ne vous quitte plus sans que nous ayons tiré l'épée. Il faut, cette fois, qu'un de nous deux couche l'autre par terre.

— Je désire ce moment autant que vous, marquis. Cependant nous remettrons la partie à demain, car aujourd'hui je ne m'appartiens pas; je suis parlementaire. Le cardinal de Retz m'a donné une mission de confiance auprès de la

reine, et je lui porte la réponse de sa majesté. Quant à votre compliment, je le considère pour ce qu'il vaut, et je vous en rendrai un autre tout pareil : vous êtes un fat.

— Au diable votre mission! Je suis las de remettre toujours. Prenez du champ et battons-nous.

— Impossible, marquis. Demain je vous irai chercher où vous voudrez. On m'attend à l'archevêché.

— Et moi, je prétends vous tuer à l'instant même, que l'heure vous plaise ou non.

— Je me moque de vous.

Menil piqua des deux et partit comme un trait, comptant sur l'excellence de sa monture; mais le cheval de Jerzay se trouva meilleur encore que le sien. Notre héros fut bien vite à deux pas de son ennemi :

— Retournez-vous, chevalier, sans cela je vais vous tuer par derrière, et ce serait une honte.

Le chevalier avait glissé la main dans l'arçon, et, passant un pistolet sous son bras gauche, il le tira en arrière ; mais il manqua Jerzay, qui répondit par un coup de feu, dont le cheval de Menil fut abattu. Aussitôt les deux champions, s'élançant à terre, prirent leurs épées. Jerzay, dans le transport de rage où il était, ne songeait pas à la défense, et, fort heureusement pour lui, Menil, étourdi par la chute de son cheval, ne se montra guère plus habile. Plusieurs bottes se perdirent dans les plis des manteaux. Menil rompait d'une semelle à chaque passe ; cette manœuvre exaspéra notre marquis à tel point, qu'il ne se connaissait plus. A la fin, il sentit moins de fermeté dans la main de son adversaire ; Menil, atteint deux fois dans le corps, plia sur ses genoux.

— Faites-moi bon quartier, Jerzay, dit-il ; je suis blessé d'un vilain coup.

— En voici un autre meilleur, répondit Jerzay en lui plongeant son épée au milieu de la poitrine.

Le chevalier poussa un gémissement sourd, et tomba sur le dos.

— Achevez-moi, disait-il d'une voix éteinte.

— Je le veux bien. Va donc rendre à Dieu ton souffle de scorpion.

Jerzay déchargea un pistolet à bout portant sur le front du chevalier en s'écriant :

— Morte la bête, mort le venin! comme dit le proverbe.

Puis il sauta sur son cheval et regagna Saint-Denis à toute bride. La grand'rue était encombrée par les équipages du roi. M. de Turenne, le chapeau à la main, recevait les compliments de leurs majestés. Notre héros se glissa derrière le maréchal pour écouter ce qu'on disait. La reine se querellait avec son ministre :

— Monsieur le cardinal, j'ai eu tort, j'en conviens. Cela est fait, n'y pensez plus. L'audace et les perfidies de ces frondeurs ont fini par me rendre intraitable. J'ai renvoyé leur parlementaire sans avoir voulu l'écouter.

— Il faut toujours écouter les gens qui ont envie de discourir.

— La colère m'a emportée.

— Et qui était leur parlementaire?

— Un certain Menil.

— Je voudrais pour tout au monde qu'on ne l'eût point laissé partir. Vous serez cause qu'ils se mettront en défense chez le coadjuteur. Si nous faisions courir après cet homme?

— Menil ne rentrera jamais à l'archevêché.

— Qui dit cela? s'écria le cardinal.

— C'est moi, répondit Jerzay, et je vous en donne ma parole, car je viens de tuer le chevalier de Menil.

— Allons! nous sommes plus heureux que sages.

— Vous nous rendez un grand service, Jerzay, dit la reine. Eh! comment êtes-vous ici? je vous croyais chez Mademoiselle.

— Hélas! madame, depuis que vous m'avez défendu de vous revoir, je ne sais plus que devenir.

— Ce gentilhomme est mon prisonnier, dit M. de Turenne.

— Ah! cela diminue un peu le mérite de vos regrets et de votre retour.

La reine partit pour Saint-Germain.

Tous les jours qui suivirent furent marqués par des évènements favorables à la cause du roi. Le fameux massacre qui eut lieu le 4 juillet, à l'Hôtel-de-Ville, éloigna de la fronderie les honnêtes gens. Les partis, comme l'a écrit M. le cardinal de Retz, semblaient se *dégingander*, et le sien, qu'il croyait être le plus robuste, était, en réalité, le plus dégingandé des trois. L'armée des princes, campée dans le faubourg Saint-Victor, se réduisit insensiblement à rien. Le grand Condé, Monsieur et la princesse sa fille quittèrent Paris ; les habiles temporisations du Mazarin firent ouvrir les portes au roi.

Un matin, Anne d'Autriche, installée au Palais-Royal, recevait de toutes parts les soumissions.

LE FEUILLETONISTE.



Le repentir amenait une foule innombrable. La reine pardonnait à cœur ouvert. On ne voyait que de vieux ennemis s'embrassant et s'invitant à souper, pour noyer enfin leurs discordes dans les verres. Jerzay passa au milieu de cette procession.

— Mon cher enfant, lui dit la reine, il vous faut une grâce particulière outre l'amnistie générale. J'oublie les torts envers ma personne plus aisément que les crimes envers le roi mon fils. Un ancien amoureux n'est point fait pour nous effrayer. Rentrez auprès de nous, mais à une grande et terrible condition : celle de vous marier.

— S'il dépendait de moi, je le serais depuis longtemps. J'aime une demoiselle qui me reproche avec raison ma légèreté de tête, et cependant je mourrai de chagrin si elle continue à me tenir rigueur.

— Oh ! que voilà mon amant bien guéri !

La file des âmes repentantes interrompit la reine et entraîna Jerzay.

— Qu'a donc notre bonne maîtresse? disait un des pénitents; je ne l'ai jamais vue si affable. La clémence serait-elle la seule cause de ces regards si brillants de contentement?

— Ajoutez-y le plaisir de la vengeance, lui répondit-on. Pendant que nous baisons la main de sa majesté, le cardinal de Retz est dans la salle des gardes, arrêté par Villequier. Une compagnie de gendarmes vient de partir pour ramasser, à l'archevêché, le dernier noyau de la fronderie.

— Ceci explique les doux yeux de cette bonne maîtresse.

Au bout d'une heure, la foule étant diminuée, l'exécuteur Comminges vint parler à l'oreille d'Anne d'Autriche.

— Une jeune fille, Comminges? dit la reine. Il ne fallait point l'arrêter.

— Elle n'a pas voulu quitter son père.

— Mais elle sera fort mal sous les verroux. Nous n'avons point le projet de coucher messieurs les frondeurs sur le duvet, ni de les nourrir d'ortolans.

— Si votre majesté lui parlait? Elle semble aimable et intéressante.

— Ce père était sans doute un des plus obstinés factieux?

— Je le crains pour la pauvre demoiselle. Il faisait partie des quatre-vingts gentilshommes du Vexin.

— Dites à cette jeune fille que je la verrai tout à l'heure. Vous la mettrez sur mon passage, et, tandis que je lui parlerai, on emmènera son père au bois de Vincennes.

Le lecteur a deviné qui était cette jeune fille. Au passage de la reine, Cécile tout éplorée se jeta aux pieds de la superbe Anne d'Autriche :

— Ah ! madame, disait-elle, ce n'est pas même la grâce de mon père que je viens implorer, quoique vous pardonniez à tant d'autres; je vous demande comme une faveur de partager sa prison.

— Je ne puis le souffrir, mademoiselle; mes ennemis m'accuseraient de cruauté si je mettais les filles de votre âge dans un donjon.

— Qu'importe ce qu'ils diront? soyez généreuse en dépit des méchants. Hélas! madame, j'ai entendu raconter dans mon enfance que vous aimiez bien le roi d'Espagne votre père, et que le cardinal de Richelieu vous avait persécutée pour cela. Souvenez-vous de vos chagrins et d'une tendresse si belle, afin d'avoir compassion de mon désespoir.

Anne d'Autriche fronçait le sourcil d'un air qui ne présageait rien de bon. Heureusement Jerzay, qui se trouvait présent, lui ferma le chemin en posant aussi le genou en terre.

— Votre majesté, dit-il, m'a commandé de me marier. Comment pourrai-je lui obéir, si elle enferme au donjon de Vincennes et mon beau-père et la personne que j'aime?

— C'est là votre maîtresse, Jerzay? répondit la reine avec un rire mêlé d'aigreur. Je ne m'étonne plus que votre ancienne folie vous soit passée. La demoiselle est bien plus jeune et plus belle que nous. Ma mie, vous aimez donc ce gentilhomme ?

— Je n'ai plus d'autre sentiment que ma douleur, madame.

— Elle ne paraît point vous aimer, Jerzay.

— Un mot de votre auguste bouche pourrait lui ôter sa douleur et lui rendre son amitié pour moi.

— Eh bien, ma mie, épousez M. de Jerzay, et je vous donnerai votre père pour mon cadeau de noces.

— Qu'en pensez-vous, Cécile? demanda notre héros.

— Ah ! s'écria la reine, voici un regard qui en dit assez. Vous êtes aimé, monsieur. J'ajouterai au don de ce père frondeur un emploi dans ma maison pour cette petite fille quand vous l'aurez faite marquise. Je signerai au contrat, afin de montrer que je ne suis point jalouse, pour une

maîtresse abandonnée, car votre mari a fait le galant auprès de nous, ma belle.

— Je le sais madame, et j'en ai beaucoup pleuré.

— Riez donc maintenant, et félicitez-vous d'être plus jeune que nous de quelque vingt ans.

La reine aurait pu dire trente, mais on ne redressa pas son erreur. Jerzay lui baisa la main par reconnaissance, et le cardinal, qui descendait l'escalier, s'écria de loin :

— Savez-vous, madame, pourquoi vous pardonnez plus volontiers à M. de Jerzay qu'à tous les autres? C'est que ce gentilhomme, tout chargé de fautes qu'il est, vous charme encore par un agréable *semblant*.

— Que parlez-vous de *semblant*? demanda sa majesté.

— Nous disons en italien *sembiante*, visage, ou semblant, selon l'occasion. Je me suis trompé entre les deux sens.

— Gageons que vous n'auriez point confondu, si je vous avais annoncé d'abord le mariage de Jerzay avec cette jolie fille.

— Il se marie? c'est fort louable; on lui fera du bien.

— N'y comptez pas, Jerzay; monsieur le cardinal est plus avaricieux qu'il ne le croit lui-même.

Le roi avait atteint sa majorité pendant la guerre, et sa maison était formée. Celle du petit Monsieur restait encore. On y trouva pour notre héros une compagnie des gardes. Après toutes les infortunes et les erreurs qu'on vient de lire, Jerzay épousa Cécile, et fut aussi fidèle mari qu'il avait paru amant léger. Hormis le temps qu'il donnait à sa charge, il ne bougeait de son ménage, et ne fît plus parler de lui que par les mères et les bonnes gens qui le citaient comme le modèle des époux.

Les mémoires ont dit cent fois ce qui est advenu des autres personnages de cette histoire. Le coadjuteur et Mademoiselle l'ont écrit eux-mêmes. M. le prince, trop fier ou trop défiant pour vouloir entrer dans l'amnistie, retourna en province. J'ai lu, je ne sais où, qu'une Mme de la Guette, femme vaillante de ce temps-là, s'était vantée d'avoir amené la paix de Bordeaux, en prêchant ce grand capitaine sur les horreurs de la guerre civile. La désertion des troupes en fut la véritable cause. M. le prince, abandonné de ses soldats, se réfugia en Flandre et servit sous les drapeaux espagnols. Il en eut honte un beau jour et revint aux pieds du roi, son cousin, qui lui pardonna de la meilleure grâce du monde.

Si Jerzay eut beaucoup d'enfants, nous n'en savons rien. Passé le jour de son mariage, on ne trouve plus son nom en aucun endroit; mais à coup sûr il fut heureux, vécut honnêtement et mourut en chrétien.

PAUL DE MUSSET.



CLAUDE GUEUX.

Il y a sept ou huit ans, un homme nommé Claude Gueux, pauvre ouvrier, vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse, et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont, laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur chemin. L'ouvrier était capable, habile, intelligent, fort maltraité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans le galetas. L'homme, la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme.

L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès, c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.

Poursuivons.

Arrivé là, on le mit dans un cachot pour la nuit, et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.

Claude Gueux, honnête ouvrier naguère, voleur désormais, était une figure digne et grave : il avait le front haut, déjà ridé, quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires, l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.

Il avait la parole rare, le geste plus fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sérieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.

Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers aux pieds. Celui-là était lui-même une variété dans l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité ; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce ; dur plutôt que ferme ; ne raisonnant avec personne, pas même avec lui ; bon père, bon mari sans doute, ce qui est devoir et non vertu ; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportements sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois : ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la tenacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique : il y a nombre de gens qui en sont dupes, et qui, à certaine distance, prennent la tenacité pour de la volonté, et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait *sa volonté* à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose absurde. L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trouvons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné

qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Voilà donc ce que c'était que le directeur des ateliers de la prison centrale de Clairvaux. Voilà de quoi était fait le briquet avec lequel la société frappait chaque jour sur les prisonniers pour en tirer des étincelles.

L'étincelle que de pareils briquets arrachent à de pareils cailloux allume souvent des incendies.

Nous avons dit qu'une fois arrivé à Clairvaux, Claude Gueux fut numéroté dans un atelier et rivé à une besogne. Le directeur de l'atelier fit connaissance avec lui, le reconnut bon ouvrier, et le traita bien. Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur, et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait *sa femme*, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, que cette malheureuse s'était faite fille publique. Claude demanda froidement ce qu'était devenu l'enfant. On ne savait.

Au bout de quelques mois, Claude s'acclimata à l'air de la prison et parut ne plus songer à rien. Une certaine sérénité sévère, propre à son caractère, avait repris le dessus.

Au bout du même espace de temps à peu près, Claude avait acquis un ascendant singulier sur tous ses compagnons. Comme par une sorte de convention tacite, et sans que personne sût pourquoi, pas même lui, tous ces hommes le consultaient, l'écoutaient, l'admiraient et l'imitaient, ce qui est le dernier degré ascendant de l'admiration. Ce n'était pas une médiocre gloire d'être obéi par toutes ces natures désobéissantes. Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât. Cela tenait au regard qu'il avait dans les yeux. L'œil d'un homme est une fenêtre par laquelle on voit les pensées qui vont et viennent dans sa tête.

Mettez un homme qui contient des idées parmi des hommes qui n'en contiennent pas, au bout d'un temps donné, et par une loi d'attraction irrésistible, tous les cerveaux ténébreux graviteront humblement et avec adoration autour du cerveau rayonnant. Il y a des hommes qui sont fer et des hommes qui sont aimant : Claude était aimant.

En moins de trois mois, donc Claude était devenu l'âme, la loi et l'ordre de l'atelier. Toutes ces aiguilles tournaient sur son cadran. Il devait douter lui-même par moments s'il était roi ou prisonnier. C'était une sorte de pape captif avec ses cardinaux.

Et, par une réaction toute naturelle dont l'effet s'accomplit sur toutes les échelles, aimé des prisonniers, il était détesté des geôliers. Cela est toujours ainsi. La popularité ne va jamais sans la défaveur. L'amour des esclaves est toujours doublé de la haine des maîtres.

Claude Gueux était grand mangeur. C'était une particularité de son organisation. Il avait l'estomac fait de telle sorte que la nourriture de deux hommes ordinaires suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là, et en riait; mais ce qui est une occasion de gaîté pour un duc, grand d'Espagne, qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier et un malheur pour un prisonnier.

Claude Gueux, libre dans son grenier, travaillait tout le jour, gagnait son pain de quatre livres et le mangeait. Claude Gueux, en prison, travaillait tout le jour et recevait invariablement pour sa peine une livre et demie de pain et quatre onces de viande. La ration est inexorable. Claude avait donc habituellement faim dans la prison de Clairvaux.

Il avait faim, et c'était tout. Il n'en parlait pas : c'était sa nature ainsi.

Un jour, Claude venait de dévorer sa maigre pitance, et s'était remis à son métier, croyant tromper la faim par le travail. Les autres prisonniers mangeaient joyeusement. Un jeune homme, pâle, blond, faible, vint se placer près de lui. Il tenait à la main sa ration, à laquelle il n'avait pas encore touché, et un couteau. Il restait là debout près de Claude, ayant l'air de vouloir parler et de ne pas oser. Cet homme, et son pain, et sa viande, importunaient Claude. — Que veux-tu? dit-il enfin brusquement. — Que tu me rendes un service, dit timidement le jeune homme. — Quoi? reprit Claude. — Que tu m'aides à manger cela : j'en ai trop. Une larme roula dans l'œil hautain de Claude. Il prit le couteau, partagea la ration du jeune homme en deux parts égales, en prit une, et se mit à manger. — Merci, dit le jeune homme. Si tu veux, nous partagerons comme cela tous les jours. — Comment t'appelles-tu? dit Claude Gueux. — Albin. — Pourquoi es-tu ici? reprit Claude. — J'ai volé. — Et moi aussi, dit Claude.

Ils partagèrent en effet de la sorte tous les jours. Claude Gueux avait trente-six ans, et par moments il en paraissait cinquante, tant sa pensée habituelle était sévère. Albin avait vingt ans;

on lui en eût donné dix-sept, tant il y avait encore d'innocence dans le regard de ce voleur. Une étroite amitié se noua entre ces deux hommes, amitié de père à fils plutôt que de frère à frère. Albin était encore presque un enfant; Claude était déjà presque un vieillard.

Ils travaillaient dans le même atelier, ils couchaient sous la même clef de voûte, ils se promenaient dans le même préau, ils mordaient au même pain. Chacun des deux amis était l'univers pour l'autre. Il paraît qu'ils étaient heureux.

Nous avons déjà parlé du directeur des ateliers. Cet homme, haï des prisonniers, était souvent obligé, pour se faire obéir d'eux, d'avoir recours à Claude Gueux, qui en était aimé. Dans plus d'une occasion, lorsqu'il s'était agi d'empêcher une rébellion ou un tumulte, l'autorité sans titre de Claude Gueux avait prêté main-forte à l'autorité officielle du directeur. En effet, pour contenir les prisonniers, dix paroles de Claude valaient dix gendarmes. Claude avait maintes fois rendu ce service au directeur. Aussi le directeur le détestait-il cordialement. Il était jaloux de ce voleur. Il avait au fond du cœur une haine secrète, envieuse, implacable, contre Claude, une haine de souverain de droit à souverain de fait, de pouvoir temporel à pouvoir spirituel.

Ces haines-là sont les pires.

Claude aimait beaucoup Albin, et ne songeait pas au directeur.

Un jour, un matin, au moment où les porte-clefs transvasaient les prisonniers deux à deux du dortoir dans l'atelier, un guichetier appela Albin, qui était à côté de Claude, et le prévint que le directeur le demandait. — Que te veut-on? dit Claude. — Je ne sais pas, dit Albin. Le guichetier emmena Albin.

La matinée se passa, Albin ne revint pas à l'atelier. Quand arriva l'heure du repas; Claude pensa qu'il retrouverait Albin au préau. Albin n'était pas au préau. On rentra dans l'atelier, Albin ne reparut pas dans l'atelier, La journée s'écoula ainsi. Le soir, quand on ramena les prisonniers dans leur dortoir, Claude y chercha des yeux Albin, et ne le vit pas. Il paraît qu'il souffrit beaucoup dans ce moment-là, car il adressa la parole à un guichetier, ce qu'il ne faisait jamais : Est-ce qu'Albin est malade? dit-il. — Non, répondit le guichetier. — D'où vient donc, reprit Claude, qu'il n'a pas reparu aujourd'hui? — Ah! dit négligemment le porte-clefs, c'est qu'on l'a changé de quartier. Les témoins qui ont déposé de ces faits plus tard remarquèrent qu'à cette réponse du guichetier, la main de Claude, qui portait une chandelle allumée, trembla légèrement. Il reprit avec calme : Qui a donné cet ordre-là? Le guichetier répondit : Monsieur D.

Le directeur des ateliers s'appelait M. D.

La journée du lendemain se passa comme la journée précédente, sans Albin.

Le soir, à l'heure de la clôture des travaux, le directeur, M. D., vint faire sa ronde habituelle dans l'atelier. Du plus loin que Claude le vit, il ôta son bonnet de grosse laine, il boutonna sa veste grise, triste livrée de Clairvaux, car il est de principe dans les prisons qu'une veste respectueusement boutonnée prévient favorablement les supérieurs, et il se tint, debout et son bonnet à la main, à l'entrée de son banc, attendant le passage du directeur. Le directeur passa. — Monsieur! dit Claude. Le directeur s'arrêta et se détourna à demi. Monsieur, reprit Claude, est-ce que c'est vrai qu'on a changé Albin de quartier? — Oui, répondit le directeur. — Monsieur, poursuivit Claude, j'ai besoin d'Albin pour vivre. Il ajouta : Vous savez que je n'ai pas assez de quoi manger avec la ration de la maison, et qu'Albin partageait son pain avec moi. — C'était son affaire, dit le directeur. — Monsieur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire remettre Albin dans le même quartier que moi? — Impossible. Il y a décision prise. — Par qui? — Par moi. — Monsieur D., reprit Claude, c'est la vie ou la mort pour moi, et cela dépend de vous. — Je ne reviens jamais sur mes décisions. — Monsieur, est-ce que je vous ai fait quelque chose? — Rien. — En ce cas, dit Claude, pourquoi me séparez-vous d'Albin? — Parce que, dit le directeur.

Cette explication donnée, le directeur passa outre.

Claude baissa la tête et ne répliqua pas. Pauvre lion en cage à qui l'on ôtait son chien!

Nous sommes forcé de dire que le chagrin de cette séparation n'altéra en rien la voracité en quelque sorte maladive du prisonnier. Rien d'ailleurs ne parut sensiblement changé en lui. Il ne parlait d'Albin à aucun de ses camarades. Il se promenait seul dans le préau aux heures de récréation, et il avait faim. Rien de plus.

Cependant, ceux qui le connaissaient bien remarquaient quelque chose de sinistre et de sombre qui s'épaississait chaque jour de plus en plus sur son visage. Du reste, il était plus doux que jamais.

Plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant.

Tous les soirs, depuis l'explication que lui avait donnée le directeur, il faisait une espèce de chose folle qui étonnait de la part d'un homme aussi sérieux. Au moment où le directeur, ramené à heure fixe par sa tournée habituelle, passait devant le métier de Claude, Claude levait les yeux et le regardait fixement, puis il lui adressait d'un ton plein d'angoisse et de colère, qui tenait à la fois de la prière et de la menace, ces deux mots seulement : *Et Albin?* Le directeur faisait semblant de ne pas entendre ou s'éloignait en haussant les épaules.

Cet homme avait tort de hausser les épaules, car il était évident, pour tous les spectateurs de ces scènes étranges, que Claude Gueux était intérieurement déterminé à quelque chose. Toute la prison attendait avec anxiété quel serait le résultat de cette lutte entre une tenacité et une résolution.

Il a été constaté qu'une fois, entre autres, Claude dit au directeur : — Écoutez, monsieur, rendez-moi mon camarade. Vous ferez bien, je vous assure. Remarquez que je vous dis cela.

Un autre fois, un dimanche, comme il se tenait dans le préau, assis sur une pierre, les coudes sur les genoux et son front dans ses mains, immobile depuis plusieurs heures dans la même attitude, le condamné Faillette s'approcha de lui, et lui cria en riant : Que diable fais-tu donc là, Claude? Claude leva lentement sa tête sévère et dit : *Je juge quelqu'un.*

Un soir enfin, le 25 octobre 1831, au moment où le directeur faisait sa ronde, Claude brisa sous son pied avec bruit un verre de montre, qu'il avait trouvé le matin dans un corridor. Le directeur demanda d'où venait ce bruit. — Ce n'est rien, dit Claude, c'est moi. Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade. — Impossible, dit le maître. — Il le faut pourtant, dit Claude d'une voix basse et ferme, et, regardant le directeur en face, il ajouta : Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre.

Un guichetier fit remarquer à M. D. que Claude le menaçait et que c'était un cas de cachot. — Non, point de cachot, dit le directeur avec un sourire dédaigneux, il faut être bon avec ces gens-là.

Le lendemain, le condamné Pernot aborda Claude, qui se promenait seul et pensif, laissant les autres prisonniers s'ébattre dans un petit carré de soleil à l'autre bout de la cour. — Eh bien! Claude! à quoi songes-tu? tu parais triste. — *Je crains*, dit Claude, *qu'il n'arrive bientôt quelque malheur à ce bon monsieur D.*

Il y a neuf jours pleins du 25 octobre au 4 novembre. Claude n'en laissa pas passer un sans avertir gravement le directeur de l'état de plus en plus douloureux où le mettait la disparition d'Albin. Le directeur, fatigué, lui infligea une fois vingt-quatre heures de cachot, parce que la prière ressemblait trop à une sommation. Voilà tout ce que Claude obtint.

Le 4 novembre arriva. Ce jour-là, Claude s'éveilla avec un visage serein qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le jour où la *décision* de M. D. l'avait séparé de son ami. En se levant, il fouilla dans une espèce de caisse de bois blanc qui était au pied de son lit, et qui contenait ses quelques guenilles. Il en tira une paire de ciseaux de couturière. C'était, avec un volume dépareillé de l'*Emile*, la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée, de la mère de son enfant, de son heureux petit ménage d'autrefois. Deux meubles bien inutiles pour Claude; les ciseaux ne pouvaient servir qu'à une femme, le livre qu'à un lettré. Claude ne savait ni coudre ni lire.

Au moment où il traversait le vieux cloître déshonoré et blanchi à la chaux qui sert de promenoir d'hiver, il s'approcha du condamné Ferrari qui regardait avec attention les énormes barreaux d'une croisée. Claude tenait à la main la petite paire de ciseaux ; il la montra à Ferrari en disant : — Ce soir, je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là.

Ferrari, incrédule, se mit à rire, et Claude aussi.

Ce matin-là, il travailla avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire; jamais il n'avait fait si vite et si bien. Il parut attacher un certain prix à terminer dans la matinée un chapeau de paille que lui avait payé d'avance un honnête bourgeois de Troyes, M. Bressier.

Un peu avant midi, il descendit sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de l'étage où il travaillait. Claude était aimé là comme ailleurs; mais il y entrait rarement; aussi : — Tiens! voilà Claude! — On l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillants n'y était. — Qui est-ce qui a une hache à me prêter? dit-il. — Pour quoi faire? lui demanda-t-on. Il répondit : — C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers. On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite,

qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret : tous le gardèrent.

Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

Chacun attendit de son côté ce qui arriverait. L'affaire était terrible, droite et simple. Pas de complication possible. Claude ne pouvait être ni conseillé ni dénoncé.

Une heure après, il aborda un jeune condamné de seize ans, qui bâillait dans le promenoir, et lui conseilla d'apprendre à lire. En ce moment, le détenu Faillette accosta Claude, et lui demanda ce que diable il cachait là dans son pantalon. Claude dit : C'est une hache pour tuer monsieur D. ce soir. Il ajouta : Est-ce que cela se voit? — Un peu, dit Faillette.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. A sept heures du soir, on renferma les prisonniers, chaque section dans l'atelier qui lui était assigné; et les surveillants sortirent des salles de travail, comme il paraît que c'est l'habitude, pour ne rentrer qu'après la ronde du directeur.

Claude Gueux fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier, avec ses compagnons de métier.

Alors il se passa dans cet atelier une scène extraordinaire, une scène qui n'est ni sans majesté ni sans terreur, la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter.

Il y avait là, ainsi que l'a constaté l'instruction judiciaire qui a eu lieu depuis, quatre-vingt-deux voleurs, y compris Claude.

Une fois que les surveillants les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc, et annonça à toute la chambrée qu'il avait quelque chose à dire. On fit silence.

Alors Claude haussa la voix et dit : Vous savez tous qu'Albin était mon frère. Je n'ai pas assez de ce qu'on me donne ici pour manger. Même en n'achetant que du pain avec le peu que je gagne, cela ne suffirait pas. Albin partageait sa ration avec moi; je l'ai aimé d'abord parce qu'il m'a nourri, ensuite parce qu'il m'a aimé. Le directeur, monsieur D., nous a séparés; cela ne lui faisait rien que nous fussions ensemble; mais c'est un méchant homme qui jouit de tourmenter. Je lui ai redemandé Albin. Vous avez vu? il n'a pas voulu. Je lui ai donné jusqu'au 4 novembre pour me rendre Albin. Il m'a fait mettre au cachot pour avoir dit cela. Moi, pendant ce temps-là, je l'ai jugé et je l'ai condamné à mort (1), nous sommes le 4 novembre. Il viendra dans deux heures faire sa tournée. Je vous préviens que je vais le tuer. Avez-vous quelque chose à dire à cela?

Tous gardèrent le silence.

Claude reprit. Il parla, à ce qu'il paraît, avec une éloquence singulière, qui, d'ailleurs, lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort. Il attesta la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient. Qu'il était dans une rude extrémité. Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois. Qu'à la vérité, il ne pouvait prendre la vie du directeur sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste. Qu'il avait mûrement réfléchi, et à cela seulement, depuis deux mois. Qu'il croyait bien ne pas se laisser entraîner par le ressentiment; mais que, dans le cas que cela serait, il suppliait qu'on l'en avertît. Qu'il soumettait honnêtement ses raisons aux hommes justes qui l'écoutaient. Qu'il allait donc tuer monsieur D., mais que si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva et dit qu'avant de tuer le directeur, Claude devait essayer une dernière fois de lui parler et de le fléchir.

— C'est juste! dit Claude, et je le ferai.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge. Le directeur devait venir à neuf heures.

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité. Il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtements, la pauvre dépouille du prisonnier, et, appelant l'un après l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient; il souriait à ceux-là.

Il y eut dans cette heure dernière des instants où il causa avec tant de tranquillité et même de gaîté, que plusieurs de ses camarades espéraient intérieurement, comme ils l'ont déclaré depuis, qu'il abandonnerait peut-être sa résolution. Il s'amusa même une fois à éteindre une des rares chandelles qui éclairaient l'atelier, avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitu-

(1) Textuel.

des d'éducation qui dérangeaient sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu. Rien ne pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par moments l'odeur du ruisseau de Paris.

Il aperçut un jeune condamné qui était pâle, qui le regardait avec d s yeux fixes. et qui tremblait, sans doute de l'attente de ce qu'il allait voir.—Allons, du courage, jeune homme! lui dit Claude doucement, ce ne sera que l'affaire d'un instant.

Quand il eut distribué toutes ses hardes, fait tous ses adieux, serré toutes les mains, il interrompit quelques causeries inquiètes qui se faisaient çà et là dans les coins obscurs de l'atelier, et il commanda qu'on se remît au travail. Tous obéirent en silence.

L'atelier où ceci se passait était une salle oblongue, un long parallélogramme percé de fenêtres sur ses deux grands côtés, et de deux portes qui se regardaient à ses deux extrémités. Les métiers étaient rangés de chaque côté près des fenêtres, les bancs touchant le mur à angles droits, et l'espace resté libre entre les deux rangées de métiers formait une sorte de longue voie qui allait en ligne droite de l'une des deux portes à l'autre, et traversait ainsi toute la salle. C'était cette longue voie, assez étroite, que le directeur avait à parcourir en faisant son inspection; il devait entrer par la porte sud et ressortir par la porte nord, après avoir regardé les travailleurs à droite et à gauche. D'ordinaire il faisait ce trajet assez rapidement et sans s'arrêter.

Claude s'était replacé lui-même à son banc, et il s'était remis au travail, comme Jacques Clément se fût remis à la prière.

Tous attendaient. Le moment approchait. Tout a coup on entendit un coup de cloche. Claude dit : C'est l'avant-quart. Alors il se leva, traversa gravement une partie de la salle, et alla s'accouder sur l'angle du premier métier à gauche, tout à côté de la porte d'entrée. Son visage était parfaitement calme et bienveillant.

Neuf heures sonnèrent. La porte s'ouvrit. Le directeur entra.

En ce moment-la, il se fit dans l'atelier un silence de statues.

Le directeur était seul comme d'habitude.

Il entra avec sa figure joviale, satisfaite et inexorable, ne vit pas Claude qui était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon, et passa rapidement devant les premiers métiers, hochant la tête, mâchant ses paroles, et jetant çà et là son regard banal, sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible.

Tout à coup il se détourna brusquement, surpris d'entendre un pas derrière lui.

C'était Claude qui le suivait en silence depuis quelques instants.

—Que fais-tu là, toi, dit le directeur? pourquoi n'es-tu pas à ta place?

Car un homme n'est plus un homme là, c'est un chien; on le tutoie.

Claude Gueux répondit respectueusement : — C'est que j'ai à vous parler, monsieur le directeur.

— De quoi?

— D'Albin.

— Encore! dit le directeur.

— Toujours! dit Claude.

— Ah çà, reprit le directeur continuant de marcher, tu n'as donc pas eu assez de vingt-quatre heures de cachot?

Claude répondit, en continuant de le suivre. — Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade.

— Impossible!

— Monsieur le directeur, dit Claude avec une voix qui eût attendri le démon, je vous en supplie, remettez Albin avec moi, vous verrez comme je travaillerai bien. Vous qui êtes libre, cela vous est égal; vous ne savez pas ce que c'est qu'un ami; mais moi, je n'ai que les quatre murs de la prison. Vous pouvez aller et venir, vous; moi, je n'ai qu'Albin. Rendez-le-moi. Albin me nourrissait, vous le savez bien. Cela ne vous coûterait que la peine de dire oui. Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait dans la même salle un homme qui s'appelle Claude Gueux et un autre qui s'appelle Albin? Car ce n'est pas plus compliqué que cela. Monsieur le directeur, mon bon monsieur D., je vous supplie vraiment, au nom du ciel!

Claude n'en avait peut-être jamais tant dit à la fois à un geôlier. Après cet effort, épuisé, il attendit. Le directeur répliqua avec un geste d'impatience : — Impossible. C'est dit. Voyons, ne m'en reparle plus. Tu m'ennuies.

Et comme il était pressé, il doubla le pas. Claude aussi. En parlant ainsi, ils étaient arrivés tous deux près de la por e de sortie; les quatre-vingts voleurs regardaient et écoutaient, haletants.

Claude toucha doucement le bras du directeur. — Mais au moins que je sache pourquoi je suis

condamné à mort. Dites-moi pourquoi vous l'avez séparé de moi.

— Je te l'ai déjà dit, répondit le directeur. Parce que.

Et tournant le dos à Claude, il avança la main vers le loquet de la porte de sortie.

A la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assénés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne. Au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fendit la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : *A l'autre maintenant!* L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme »; et, sans que personne songeât à l'en empêcher, il se les enfonça dans la poitrine. La lame était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla longtemps et à plus de vingt reprises, en criant : « Cœur de damné, je ne te trouverai donc pas! » et enfin il tomba baigné dans son sang, évanoui sur le mort.

Lequel des deux était la victime de l'autre?

Quand Claude reprit connaissance, il était dans un lit, couvert de linges et de bandages, entouré de soins. Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction, qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup d'intérêt : « *Comment vous trouvez-vous?* »

Il avait perdu une grande quantité de sang; mais les ciseaux avec lesquels il avait eu la superstition touchante de se frapper avaient mal fait leur devoir, aucun des coups qu'il s'était portés n'était dangereux. Il n'y avait de mortelles pour lui que les blessures qu'il avait faites à M. D.

Les interrogatoires commencèrent. On lui demanda si c'était lui qui avait tué le directeur des ateliers de la prison de Clairvaux. Il répondit : *Oui.* On lui demanda pourquoi. Il répondit : *Parce que.*

Cependant, à un certain moment, ses plaies s'envenimèrent; il fut pris d'une fièvre mauvaise dont il faillit mourir.

Novembre, décembre, janvier et février se passèrent en soins et en préparatifs; médecins et juges s'empressaient autour de Claude : les uns guérissaient ses blessures, les autres dressaient son échafaud.

Abrégeons. Le 16 mars 1832, il parut, étant parfaitement guéri, devant la cour d'assises de Troyes. Tout ce que la ville peut donner de foule était là.

Claude eut une bonne attitude devant la cour; il s'était fait raser avec soin, il avait la tête nue; il portait ce morne habit des prisonniers de Clairvaux, mi-parti de deux espèces de gris.

Le procureur du roi avait encombré la salle de toutes les baïonnettes de l'arrondissement, « afin, dit-il à l'audience, de contenir tous les « scélérats qui devaient figurer comme témoins « dans cette affaire. »

Lorsqu'il fallut entamer le débat, il se présenta une difficulté singulière. Aucun des témoins des évènements du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude. Le président les menaça de son pouvoir discrétionnaire. Ce fut en vain. Claude alors leur commanda de déposer. Toutes ces langues se délièrent. Ils dirent ce qu'ils avaient vu.

Claude les écoutait tous avec une profonde attention. Quand l'un d'eux, par oubli ou par affection pour Claude, omettait des faits à la charge de l'accusé, Claude les rétablissait.

De témoignage en témoignage, la série des faits que nous venons de développer se déroula devant la cour.

Il y eut un moment où les femmes qui étaient là pleurèrent. L'huissier appela le condamné Albin. C'était son tour de déposer. Il entra en chancelant; il sanglotait. Les gendarmes ne purent empêcher qu'il n'allât tomber dans les bras de Claude. Claude le soutint et dit en souriant au procureur du roi : « Voilà un scélérat qui par« tage son pain avec ceux qui ont faim. » Puis il baisa la main d'Albin.

La liste des témoins épuisée, M. le procureur du roi se leva et prit la parole en ces termes : « Messieurs les jurés, la société serait ébranlée « jusque dans ses fondements, si la vindicte pu« blique n'atteignait pas les grands coupables « comme celui qui, etc. »

Après ce discours mémorable, l'avocat de Claude parla. La plaidoirie contre et la plaidoirie pour firent, chacun à leur tour, les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel.

Claude jugea que tout n'était pas dit. Il se leva à son tour. Il parla de telle sorte qu'une personne intelligente, qui assistait à cette audience

s'en revint frappée d'étonnement. Il paraît que ce pauvre ouvrier contenait bien plutôt un orateur qu'un assassin. Il parla debout, avec une voix pénétrante et bien ménagée, avec un œil clair, honnête et résolu, avec un geste presque toujours le même, mais plein d'empire. Il dit les choses comme elles étaient, simplement, sérieusement, sans charger ni amoindrir; convint de tout, regarda l'article 296 en face, et posa sa tête dessous. Il eut des moments de véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule, et où l'on se répétait à l'oreille dans l'auditoire ce qu'il venait de dire. Cela faisait un murmure pendant lequel Claude reprenait haleine en jetant un regard fier sur les assistants. Dans d'autres instants, cet homme, qui ne savait pas lire, était doux, poli, choisi comme un lettré; puis, par moments encore, modeste, mesuré, attentif, marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion, bienveillant pour les juges. Une fois seulement, il se laissa aller à une secousse de colère. Le procureur du roi avait établi dans le discours que nous avons cité en entier, que Claude Gueux avait assassiné le directeur des ateliers sans voie de fait ni violence de la part du directeur, par conséquent *sans provocation*.

— Quoi! s'écria Claude, je n'ai pas été provoqué! Ah! oui, vraiment, c'est juste, je vous comprends. Un homme ivre me donne un coup de poing, je le tue, j'ai été provoqué, vous me faites grâce, vous m'envoyez aux galères. Mais un homme qui n'est pas ivre et qui a toute sa raison, me comprime le cœur pendant quatre ans, m'humilie pendant quatre ans, me pique tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, d'un coup d'épingle à quelque place inattendue, pendant quatre ans! J'avais une femme pour qui j'ai volé, il me torture avec cette femme; j'avais un enfant pour qui j'ai volé, il me torture avec cet enfant; je n'ai pas assez de pain, un ami m'en donne, il m'ôte mon ami et mon pain. Je redemande mon ami, il me met au cachot. Je lui dis *vous*, à lui mouchard, il me dit *tu*. Je lui dis que je souffre, il me dit que je l'ennuie. Alors que voulez-vous que je fasse? Je le tue. C'est bien, je suis un monstre, j'ai tué cet homme, je n'ai pas été provoqué, vous me coupez la tête. Faites! — Mouvement sublime, selon nous, qui fait tout à coup surgir, au-dessus du système de la provocation matérielle, sur lequel s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes, toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi.

Les débats fermés, le président fit son résumé impartial et lumineux. Il en résulta ceci : une vilaine vie; un monstre en effet; Claude Gueux avait commencé par vivre en concubinage avec une fille publique; puis il avait volé; puis il avait tué. Tout cela était vrai.

Au moment d'envoyer les jurés dans leur chambre, le président demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire sur la position des questions.—Peu de chose, dit Claude. Voici pourtant. Je suis un voleur et un assassin, j'ai volé et j'ai tué. Mais pourquoi ai-je volé? Pourquoi ai-je tué? Posez-vous ces deux questions à côté des autres, messieurs les jurés.

Après un quart-d'heure de délibération, sur la déclaration des douze Champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que, dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait *Gueux*, ce qui leur avait fait une impression profonde.

On lut son arrêt à Claude, qui se contenta de dire : *C'est bien. Mais pourquoi cet homme a-t-il volé? pourquoi cet homme a-t-il tué? voilà deux questions auxquelles ils ne répondent pas.*

Rentré dans la prison, il soupa presque gaîment et dit : Trente-six ans de faits!

Il ne voulait pas se pourvoir en cassation. Une des sœurs qui l'avaient soigné vint l'en prier avec larmes. Il se pourvut par complaisance pour elle. Il paraît qu'il résista jusqu'au dernier instant, car au moment où il signa son pourvoi sur le registre du greffe, le délai légal des trois jours était expiré depuis quelques minutes. La pauvre fille reconnaissante lui donna cinq francs. Il prit l'argent et la remercia.

Pendant que son pourvoi pendait, des offres d'évasion lui furent faites par les prisonniers de Troyes, qui s'y dévouaient tous. Il refusa. Les détenus jetèrent successivement dans son cachot, par le soupirail, un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Chacun de ces trois outils eût suffi à un homme aussi intelligent que l'était Claude pour limer ses fers. Il remit l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.

Le 8 juin 1832, sept mois et quatre jours après le fait, l'expiation arriva, *pede claudo*, comme on voit. Ce jour-là, à sept heures du matin, le greffier du tribunal entra dans le cachot de Claude, et lui annonça qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. Son pourvoi était rejeté.

— Allons, dit Claude froidement, j'ai bien

dormi cette nuit sans me douter que je dormirais encore mieux la prochaine.

Il paraît que les paroles des hommes forts doivent toujours recevoir de l'approche de la mort une certaine grandeur.

Le prêtre arriva, puis le bourreau. Il fut humble avec le prêtre, doux avec l'autre. Il ne refusa ni son âme ni son corps.

Il conserva une liberté d'esprit parfaite. Pendant qu'on lui coupait les cheveux, quelqu'un parla, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes en ce moment. — Quant à moi, dit Claude avec un sourire, je n'ai pas peur du choléra.

Il écoutait d'ailleurs le prêtre avec une attention extrême, en s'accusant beaucoup, et en regrettant de n'avoir pas été instruit dans la religion.

Sur sa demande, on lui avait rendu les ciseaux avec lesquels il s'était frappé. Il y manquait une lame qui s'était brisée dans sa poitrine. Il pria le geôlier de faire porter de sa part ces ciseaux à Albin. Il dit aussi qu'il désirait qu'on ajoutât à ce legs la ration de pain qu'il aurait dû manger ce jour-là.

Il pria ceux qui lui lièrent les mains de mettre dans sa main droite la pièce de cinq francs que lui avait donnée la sœur, la seule chose qui lui restât désormais.

A huit heures moins un quart, il sortit de la prison avec tout le lugubre cortége ordinaire des condamnés. Il était à pied, pâle, l'œil fixé sur le crucifix du prêtre, mais marchant d'un pas ferme.

On avait choisi ce jour-là pour l'exécution, parce que c'était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possible sur son passage; car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante.

Il monta sur l'échafaud gravement, l'œil toujours fixé sur le gibet du Christ. Il voulut embrasser le prêtre, puis le bourreau, remerciant l'un, pardonnant à l'autre. Le bourreau *le repoussa doucement*, dit une relation. Au moment où l'aide le liait sur la hideuse mécanique, il fit signe au prêtre de prendre la pièce de cinq francs qu'il avait dans sa main droite, et lui dit : *Pour les pauvres*. Comme huit heures sonnaient en ce moment, le bruit du beffroi de l'horloge couvrit sa voix, et le confesseur lui répondit qu'il n'entendait pas. Claude attendit l'intervalle de deux coups et répondit avec douceur : *Pour les pauvres*.

Le huitième coup n'était pas encore sonné, que cette noble et intelligente tête était tombée.

Admirable effet des exécutions publiques! ce jour-là même, la machine étant encore debout au milieu d'eux et pas lavée, les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif, et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là!

Nous avons cru devoir raconter en détail l'histoire de Claude Gueux, parce que, selon nous, tous les paragraphes de cette histoire pourraient servir de têtes de chapitre au livre où serait résolu le grand problème du peuple au dix-neuvième siècle. Dans cette vie importante, il y a deux phases principales, avant la chute, après la chute; et sous ces deux phases, deux questions, question de l'éducation, question de la pénalité; et entre ces deux questions, la société tout entière.

Cet homme, certes, était bien né, bien organisé, bien doué. Que lui a-t-il donc manqué? Réfléchissez.

C'est là le grand problème de proportion dont la solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel : *Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature.*

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite, qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite, qu'il finit par tuer.

Qui est réellement coupable? Est-ce lui? est-ce nous?

Questions sévères, questions poignantes, qui sollicitent à cette heure toutes les intelligences, qui nous tirent, tous tant que nous sommes, par le pan de notre habit, et qui nous barreront un jour si complètement le chemin, qu'il faudra bien les regarder en face et savoir ce qu'elles nous veulent.

Celui qui écrit ces lignes essaiera de dire bientôt peut-être de quelle façon il les comprend.

Quand on est en présence de pareils faits, quand on songe à la manière dont ces questions nous pressent, on se demande à quoi pensent ceux qui gouvernent, s'ils ne pensent pas à cela?

Les chambres, tous les ans, sont gravement occupées. Il est sans doute très important de désenfler les sinécures et d'écheniller le budget; il est très important de faire des lois pour que j'aille, déguisé en soldat, monter patriotiquement la garde à la porte de M. le comte de Lo-

bau, que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître, ou pour me contraindre à parader au carré Marigny, sous le bon plaisir de mon épicier, dont on a fait mon officier (1) !

Il est important, députés ou ministres, de fatiguer et de tirailler toutes les choses et toutes les idées de ce pays dans les discussions pleines d'avortements ; il est essentiel, par exemple, de mettre sur la sellette et d'interroger et de questionner à grands cris, et sans savoir ce qu'on dit, l'art du dix-neuvième siècle, ce grand et sévère accusé qui ne daigne pas répondre et qui fait bien ; il est expédient de passer son temps, gouvernants et législateurs, en conférences classiques qui font hausser les épaules aux maîtres d'école de la banlieue ; il est utile de déclarer que c'est le drame moderne qui a inventé l'inceste, l'adultère, le parricide, l'infanticide et l'empoisonnement, et de prouver par là qu'on ne connaît ni Phèdre, ni Jocaste, ni Œdipe, ni Médée, ni Rodogune ; il est indispensable que les orateurs politiques de ce pays ferraillent, trois grands jours durant, à propos du budget, pour Corneille et Racine, contre on ne sait qui, et profitent de cette occasion littéraire pour s'enfoncer les uns les autres, à qui mieux mieux, dans la gorge, de grandes fautes de français jusqu'à la garde.

Tout cela est important ; nous croyons cependant qu'il pourrait y avoir des choses plus importantes encore.

Que dirait la chambre, au milieu des futiles démêlés qui font si souvent colleter le ministère par l'opposition et l'opposition par le ministère, si, tout à coup, des bancs de la chambre ou de la tribune publique, qu'importe? quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles :

« Taisez-vous, monsieur Mauguin ! taisez-vous, monsieur Thiers ! vous croyez être dans la question, vous n'y êtes pas. La question, la voici : La justice vient, il y a un an à peine, de déchiqueter un homme à Pamiers avec un eustache ; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme ; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites. Ceci est la question. Occupez-vous de ceci. Vous vous querellerez après, pour savoir si les boutons de la garde nationale doivent être blancs ou jaunes, et si *l'assurance* est une plus belle chose que *la certitude*.

« Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre. Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre. Ceci est un fait.

« Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bagne prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcères ! Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade ; occupez-vous de la maladie.

« Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-la mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme. La flétrissure était une cautérisation qui gangrénait la plaie ; peine insensée que celle qui, pour la vie, scellait et rivait le crime sur le criminel ! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables ! Le bagne est un vésicatoire absurde, qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

« Or flétrissure, bagne, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure ; si vous êtes logiques, supprimez le reste. Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme. Vous avez ôté le fer rouge ; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce ; mais il n'était pas absurde.

« Démontez-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-la. Refaites vos pénalités, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

« Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous paierez six cents maîtres d'école.

« Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes. Savez-vous que la France est un des pays de l'Eu-

(1) Il va sans dire que nous n'entendons pas attaquer ici la patrouille urbaine, chose utile, qui garde la rue, le seuil et le foyer ; mais seulement la parade, le pompon, la gloriole et le tapage militaire, choses ridicules, qui ne servent qu'à faire du bourgeois une parodie du soldat.

rope où il y a le moins de natifs qui sachent lire? Quoi! la Suisse sait lire, la Belgique sait lire, le Danemarck sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire! c'est une honte.

« Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au-dessous de lui son type bestial; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici l'hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation. La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes, afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. Les nations ont le crâne bien ou mal fait, selon leurs institutions. Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

« Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que *le Compère Mathieu*, plus populaire que *le Constitutionnel*, plus éternel que la Charte de 1830. C'est l'Écriture sainte. Et ici un mot d'explication. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à traîner, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'État avec elle? Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contre-poids magnifique! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

« Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance.

« Donc ensemencez les villages d'évangiles. Une Bible par cabane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral.

« La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper. »

VICTOR HUGO.

LA RÉPUBLIQUE EN VAUDEVILLE.

ÉTRENNES POUR L'ANNÉE 1793.

Ce n'est pas dans les plus gros livres, dans ceux qui portent des titres sonores et ambitieux, que l'historien et le chroniqueur trouvent leurs meilleurs documents. Tel petit in-18, in-12, ou même in-32, qui s'est noirci pendant vingt années à l'étalage d'un bouquiniste, sur le quai Voltaire ou sur le pont de la Cité, renferme dans ses maigres flancs trois ou quatre pages échappées aux recherches des plus infatigables bibliophiles. Quand vous voudrez *faire* un livre, méfiez-vous de la bibliothèque Royale en général, et de toutes les bibliothèques départementales en particulier. Ces établissements ressemblent aux grandes routes : ils sont poudreux et battus par les semelles les plus vulgaires. On n'y rencontre rien d'imprévu. Le moindre petit sentier qui court à travers une prairie, qui serpente à côté d'un ruisseau, qui franchit la colline, au milieu du thym et de la lavande; le moindre volume bien moisi, bien taché, bien humblement vêtu de sa robe de parchemin déchirée, valent mieux pour l'artiste et pour le chroniqueur.

Je sais toutes ces choses-là par expérience. Je connais la grande route et le petit sentier ; j'ai passé pas mal d'heures dans les bibliothèques publiques, et pas mal aussi sur les quais où fleurit le bouquin. Il paraît que je ne suis pas le seul de mon avis, car il m'est arrivé de coudoyer, dans mes flaneries de bénédictin, M. de Châteaubriand et Charles Nodier (remarquez que si je dis Charles Nodier tout court, c'est que la postérité a déjà commencé pour celui-là. Je ne suis pas de ceux qui se croient dispensés de politesse envers un homme, parce qu'il a du génie).

De ces flaneries, il est résulté pour moi une foule de curiosités, que j'émiette de temps en temps au profit du public. En voici une toute fraîche, quoiqu'elle date de 1793. C'est un modeste in-32 de 158 pages. Je ne le donnerais pas pour un de nos romans du jour en dix volumes. A le voir, bien proprement enveloppé d'une couverture de carton à peu près blanche, si petit, si inoffensif, on ne croirait jamais qu'il a joué un rôle dans un drame épouvantable : celui de la Terreur ; qu'il a paru comme pièce de conviction sur la table du tribunal révolutionnaire; que Fouquier-Tinville l'a touché de ses griffes d'hyène… et qu'il a fait guillotiner toute une famille. Il est intitulé : LA RÉPUBLIQUE EN VAUDEVILLE, *précédée d'une notice des principaux évènements de la révolution, pour servir de calendrier à l'année* 1793. Notez bien cette date. Pour frontispice, il offre un sans-culotte, avec la pique et le sabre de rigueur, taché de boue et de sang, et dansant la Carmagnole *au joli son du canon*. L'auteur anonyme de cet opuscule suppose, dans son introduction, « que quelques bons « Français s'étant rassemblés dans une maison « de campagne pour se livrer au plaisir, et en- « tendant parler de la république que l'on veut « établir en France, s'avisèrent de leur côté « d'en faire une à leur manière. Comme ils ai- « maient à chansonner, ils se placent autour « d'une table bien garnie et décrètent ce qui suit. »

Vient alors un feu roulant de couplets sur l'air des *Trembleurs*, de la *Croisée*, d'*Exaudet*, du *Portrait à la mode*, et autres semblables nouveautés musicales. Chaque couplet de ce potpourri porte, pour titre, un des articles de la Constitution future. Ici, c'est un article sur les visites domiciliaires :

Du haut en bas,
En tous les lieux faisons visite ;
Du haut en bas,
Courons et ne nous lassons pas.
Chaque maison en sera quitte
Pour être, après notre visite,
Du haut en bas.

Puis un autre article établit la périodicité des massacres de septembre 1792 :

Amour sacré de la patrie,
Tu nous feras, dorénavant,
Recommencer cette tuerie
A tout le moins une fois l'an.

La question des biens des émigrés y est résolue sur l'air : *On doit soixante mille francs :*

A l'échafaud nous enverrons
Les émigrés que nous prendrons :
C'est ce qui nous désole ;
Nous nous partagerons alors
Leurs champs, leurs châteaux, leurs trésors :
C'est ce qui nous console.

J'en passe, et des meilleurs. Or, rappelez-vous que, lorsque cet in-32 parut en guise d'almanach, Louis XVI était devant la Convention ; les massacres de septembre avaient eu lieu ; le médecin *Guillotin* avait inventé sa machine, et la Terreur se levait. C'étaient là, comme vous le voyez, des étrennes assez compromettantes, et la RÉPUBLIQUE EN VAUDEVILLES se vendit sous le manteau aux royalistes entêtés qui n'avaient pas voulu quitter Paris avant la fin du procès de leur roi. Ceux qui l'achetèrent égalèrent seuls le courage de ceux qui le vendaient. L'auteur anonyme disait, dans sa préface : « On ne doit regarder cette bagatelle que « comme une plaisanterie. J'ai toujours cru « qu'il valait mieux rire et chanter que tuer et « piller. Ce n'est point là le sentiment de mes- « sieurs les Héros du 2 septembre ; mais je ne « me pique pas de penser comme eux :

« La marotte est pour moi,
« Le poignard est pour eux...... »

Il oubliait la machine du docteur Guillotin et le sort des aristocrates entre les mains desquels on saisirait des exemplaires de ce pamphlet.

Nous dirons une autre fois l'histoire de celui que nous avons sous les yeux, en écrivant cette notice bibliographique et la fin tragique de la famille qui le reçut en étrennes, le 1er janvier 1793.

ALBERT MAURIN.

LE LION AMOUREUX.

I.

Le nom de Lion, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs, comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts. Cela dit, nous pouvons commencer notre histoire.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très vif étonnement, pour deux raisons majeures : la première, c'est qu'il était habillé; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeûner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire. Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

— Où diable allez-vous comme ça, Sterny?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie? dit l'interlocuteur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

— Qui donc se marie?

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

— Personne, messieurs, personne. C'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur, répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny, qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeûner en paix. A ce soir.

Comme il sortait, un de ses amis lui cria :

— Où se fait-il ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future... rue Saint-Martin, à midi; il est midi un quart... Adieu.

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de portier enrichi, qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire; mais, malgré son grand nom, il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*... pourtant cela pourrait être amusant : il y a de très jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique, qui consistait à protéger la fantaisie et l'art; jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! messieurs, reprit le fils du portier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeois.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeois d'autrefois, ça se conçoit.

Là-dessus, le lion alluma son cigarre, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevart. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous ; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là ; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait; il entra chez M. Laloine, plumassier, sans avoir arrêté d'avance d'être d'une façon ou de l'autre ; c'est une commission qu'il faisait.

Il arriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée, qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et il vit que les jeunes gens se poussaient le coude, pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et il ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsqu'entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria :

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé.

— Lise ! dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade. Le regard de M. Laloine, dirigé vers Léonce, montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine, s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas seize ans, et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée qu'une affreuse maladie de cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien ! veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette petite.

Mais Sterny n'était point de cet avis; jamais il n'avait rien vu de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience, voulant dire très clairement :

« J'étais sûre que ce serait un trouble-fête ! » Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec Mme Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres?

Sterny n'en avait aucune idée ; mais il répondit froidement :

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin; le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin, le gouvernement veut tout ruiner en France : c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question qui dura jusqu'a la mairie, sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras, qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur, et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile, tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais, au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortège. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion; alors elle se retourna vivement en disant :

— Allons, dépêchons-nous !

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer ; mais Léonce serra le bras, retint la main et dit en souriant :

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise, mais je suis demoiselle d'honneur ; je ne veux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot?

— Eh bien! le garçon d'honneur; c'est un droit.....

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda et répondit d'une voix émue :

— Si c'est comme ça, monsieur, venez : je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouvèrent à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur, s'il s'était permis de faire une observation. Cependant, tout le monde était entré dans la salle municipale ; Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire.

— C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier. Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce, mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de Mlle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence. Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles.....

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour.

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah ! que ce maire est ennuyeux ! dit Lise, il se fait toujours attendre.

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat.

— Qui ça ? dit Lise, monsieur le maire, est-ce que c'est un magistrat?

— Certainement, c'est un magistrat ; car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur ; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui ; puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi ; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah ! se dit Léonce, la petite est dévote ; mais elle est si belle !..... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah ! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh ! oui, fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal ? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua-t-elle en lui riant au nez, ce n'est pas vous qui aurez à en souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça ms uffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit ?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien ?

— Qui ça ? dit Lise, d'un ton étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais ?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre.....

— Ah ! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur ; je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la bonne foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

— Vous avez raison, il le sera.

— Ah ! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

II.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence ; ils jurèrent de s'y soumettre, et déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit évènement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent signé, ce fut le tour des témoins. Léonce fit comme les

autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement. Est-ce parce qu'il avait signé *le marquis de Sterny?* mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait? Sterny restait fort intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela, il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et, le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche.....

Léonce comprit : il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant!

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand-maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant. Et voilà Léonce qui marche à côté d'elle la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante, doucement appuyée sur son bras. Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille; mais, tout en lui accordant de prime-abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée, par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées; il considérait cette main si soyeuse et si effilée comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée, en caractères imperceptibles, une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise n'était pas absorbée dans une si profonde contemplation; car ses jolis petits doigts, que Léonce admirait si assidûment, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment, Léonce regarda Lise; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste, et lui dit :

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne?

— Et pourquoi ça? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un air ravissant.

Lise rougit, mais cette fois avec un embarras pénible : elle retira brusquement son bras du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle balbutia et dit à demi-voix :

— Oh! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre. Le marchepied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gràcieusement à la jambe la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle; mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce; il se retira, en disant vivement au valet de pied.

— Fermez et suivez les autres voitures; et il s'élança tout aussitôt dans une remise où se trouvait Mme Laloine.

— Eh bien! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui? demanda la prudente mère.

— Hélas! toute seule, madame.

— Comment! toute seule.....

— Oui, madame, elle est montée sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah! fit Mme Laloine, je ne sais pas ce qu'elle a; elle est tout ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement

Léonce; il n'y a que deux places, et je n'ai pas osé.....

Mme Laloine remercia Léonce de sa retenue, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas. En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule ; mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce, et, répondant aux réflexions qu'elle faisait, comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en disant :

— Eh ! bah, qu'est-ce que ça me fait?

Ceci dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie, et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là. Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées ; et, sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi-couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir; puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe ; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion, Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle? Ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny qu'elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme il passait devant elle. Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction, quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartient pas ; et puis, quand Léonce lui dit en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux ; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission ; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda ; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte ; et, au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et, sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup monsieur?

— M'ennuyer ! et pourquoi ?

— C'est parce que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs; mais vous allez être bientôt délivré.

III.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise, même en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant; mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc et justement que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé ; aussi répondit-il à Lise :

— Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable ; si

elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation, faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre; car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leur caquetage à mi-voix; elle était toute absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde-donc !

Elle regarda, et vit Léon qui signait.

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet. Lise sentit, comme par un indicible instinct, qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle, une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

— Prends-moi dans ta voiture, maman! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens! viens! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

— Certes, je reviendrai pour le dîner et le bal.

Tout le monde descendit et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remonta en voiture; elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée, et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

— Ah! mon Dieu! j'ai perdu mon médaillon; mon Dieu! mon Dieu! je l'avais, j'en suis sûre.

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé à l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. Sterny.

— Et pourquoi, lui dit sa mère, il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas; mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison, qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

— Ah! mais non, je veux être gaie aujourd'hui.

Et sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre. Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce; quand il aperçut, sur le coussin de sa voiture, une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut, on le peut.

A ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise: *Ce qu'on veut, on le peut,* et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir.

— Pardieu! se dit-il, je voudrai et je pourrai; et, comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

IV.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine, qui venaient activer les apprêts du festin.

Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine, mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires.

Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique, ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur? Vraiment, oui, c'est Léonce Sterny, un des plus furieux de sa bande; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents? il tourne autour de la table en lisant chaque carte, pour savoir où il sera placé; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre Mme Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive; on se salue, on se parle, il faut faire servir; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera.

Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car, au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, Mme Laloine a dit très gravement à Sterny :

— Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis?

Et celui-ci a répondu en regardant Lise :

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. de Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi, se passa-t-il une petite comédie fort amusante, lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin, et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là-bas, lui cria Prosper, en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très surpris de trouver au bout de son doigt. Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté, Mme Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards. Quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout à fait étranger à ce qui se passait. Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prenait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes; mais il avait deux heures devant lui, et c'était bien plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et, pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier, qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même.

A la fin, Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience, par de petits tressaillements très significatifs.

Mais Sterny fut impitoyable; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

— De quoi parlez-vous donc, messieurs?

—De cannes et de betteraves, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah! fit M. Laloine; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Tout aussitôt, Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur et lui dit :

— En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très volontiers, fit le mercier, qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant, Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galants? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi, je suis excusable..... un papa.... j'ai oublié; tandis que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

— Trouve donc de jolies choses, animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé; je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors, il tenta un effort désespéré; mais des plus vulgaires.

Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit :

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux!

— En quoi donc, monsieur?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, monsieur? dit Lise d'un air étonné.

— A vous... d'abord ce matin, en arrivant trop tard; à la mairie, en n'ôtant pas mon gant; ici, peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et....

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi; Lise avait compris, en effet, ce qu'il voulait dire.

— Et... lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait, pour être près d'elle, un tour d'écolier, et cela la flattait encore; mais cette fois, il y avait de quoi avoir peur, car, dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle! Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour songer à des projets de séduction; mais, en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

— Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah! mon dieu, monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace; l'équation était cruelle; alors il ajouta assez impertinemment :

— Je ne crois pas.

— Ah! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot...

Lise ne répondit pas.

— C'est un de vos parents? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh? fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas; mais ce n'est pas ce que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise; mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous me dites là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que le titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent peut-être?

— Ah! monsieur.

— C'est-à-dire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque, où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme? comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel* ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux! Où sont donc vos amis, pour rire de vous, comme vous en ririez vous-même, si vous pouviez vous voir!

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

— Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh! Prosper me connaît depuis longtemps; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous : il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un lion? dit Lise en riant.

— Oh! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde, qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

— Ah! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout à fait si mauvaise, mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi?

Lise hésita encore, et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien! je vous le dirai, si vous me dites pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot.

Léonce fut embarrassé; la réponse pouvait être décisive : il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire, qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise?

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis...

— Oh! dit Léonce tout bas, en tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, ne me trahissez pas.

— Qu'est-ce donc? reprit-on encore.

— Oh! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant... une idée...

— Voyons, Lise! lui dit sa mère, avec un froncement de sourcils portant avec lui un sermon.

— Eh! laissez-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et, tout aussitôt, le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par lui répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi?

— Oh! je le sais pourtant, dit Léonce presque ému.

— Ah!... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous à moi.

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous?

— Mais, je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz. Ah! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir. — Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté; il commença, et dit tout bas :

— C'est que ce matin...

— Tenez! tenez! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule, ce monsieur, dit Léonce très contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis.

Léonce vit sa faute; il était redevenu lion à son insu; et, encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi?

— Je lui en veux.

— Mais la raison?

Léonce se mit à rire de lui-même, et, se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord, parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment! vous la prenez?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaîté, je veux tout lui prendre : et, si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et lui boirais son vin.

— Ah! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas?

— Puisque c'est convenu.

— Ce M. Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaîté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterny tout bas, je veux lui disputer la palme.

— Vrai?

— Vous allez voir.

M. Tirlot commença ; il y avait quatre couplets auxquels ne manquaient ni la mesure ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine;

2° Monsieur Laloine;

3° Mademoiselle Laloine, devenue madame Gobillou;

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants.

M. Tirlot triomphait : Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu; il pouvait être ridicule, même pour ces bourgeois; il l'était pour lui-même et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe.

— Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot.

M. Tirlot s'inclina.

— Voyons! voyons! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et Mme Laloine :

> Le droit sacré de faire des heureux
> Est si beau que Dieu nous l'envie!

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

> Et comme vous, quand on en a fait deux,
> C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A M. et Mme Laloine seuls :

> Et cependant ce droit que l'on bénit
> N'est pas pour vous épuisé sur la terre,

En se tournant vers Lise :

> Car, en voyant Lise, chacun se dit :
> Il leur reste un heureux à faire!

Oh! lion quelle honte! Un couplet improvisé à table, à une noce de patentés! Lion, que vous êtes petit garçon! pauvre lion!

Léonce n'eut pas le temps d'y penser, car à

peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête; Mme Laloine, toute en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

— C'est vrai, monsieur Tirlot, vous aviez oublié ma Lise!

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements, et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis, merci! merci!

Puis la mère le remerçia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

— Au salon! au salon! il y a déjà du monde!

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit, mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet, lui dit Léonce.

— Oh! non, dit-elle doucement, cela à fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous?

— Moi, je le trouve très joli, dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies, qui étaient déjà dans le salon, que M. et Mme Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant? est-ce vrai que le beau marquis à fait un couplet pour toi?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié; mais on fit sonner le beau marquis d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête, dit une personne fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne? ajouta une autre.

— Qui sait, dit Lise qui trouvait ses bonnes amies très impertinentes.

— Et d'abord, dit une troisième, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir le refuser.

— Ah! ce n'est pas la peine, fit la laide; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes, et il offrit la main à Lise en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse?

— Non, monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges, avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur.

Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine, en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse. Mais à ce moment Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue.

Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement.

Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé, qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre. Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme: la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita; elle voulut repondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux, et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place, que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle?

— Oh! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête, qui témoignait que la valse était un plaisir au delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise ; mais..... mais maman m'a permis de galoper.

— Ce sera donc un galop?

— Oui, dit Lise, le premier ; mais d'ici-là vous danserez avec d'autres demoiselles?

— Avec vous seule!...

— Avec ma sœur au moins ; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui, il était heureux! Heureux de quoi? d'avoir troublé cette petite fille! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale!

V.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux; il n'aurait point su vous le dire ; car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner ni à la combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise ; mais, malgré lui, il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse, car elle tenait les yeux baissés, ou faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

— Qui cherchait-elle?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui qu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise ; il se demanda ce qu'il éprouvait, et rougit en lui-même.

— Ah çà! se dit-il, mais je fais l'enfant ; je deviens fort ridicule. Leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte! ce n'est pas possible!

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa tout une révolution dans le cœur du lion ; il se compara à quelqu'un; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouva que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux.

La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisaient plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

— Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique? se dit-il. Ah! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes.

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant, l'ayant regardé à ce moment, fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle, et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

— Eh bien! qu'avez-vous? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu? et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à Mme Laloine sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de che-

yeux et cette petite plaque d'or ; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ces mots :

« Quelqu'un de vos invités, » Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi? Mme Laloine remercia Léonce et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah! ils appartiennent à mademoiselle? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle disait :

« Est-ce que je suis folle? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, lui dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa de son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle et ses mains tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis? sans doute, dit Mme Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier?

— Oh! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas ce que vous dites; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir, peut-être?

— Ah! oui, répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijoux vous le rappelle sans doute.

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut, on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut, on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin?

— Nous ne dansons pas, monsieur, dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard ; elle les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup, une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et, entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

— Je vous ai offensée, mademoiselle?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée ; mais, si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon; je vous jure qu'un tel dessein était loin de mon cœur.

Lise le regarda attentivement, et répondit avec un triste sourire :

— Oh! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser cette susceptibilité?

— Ne me le demandez pas, monsieur; dansons, je vous en prie; je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits, mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot : je suis toute malade ; j'ai le cœur oppressé... Je souffre beaucoup... j'ai froid.

Sterny la regarda ; elle était pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très alarmée, et lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon, en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Léonce en s'adressant à M. Tirlot.

— Ah ! mon Dieu ! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose; des palpitations de cœur terribles, la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer ! se dit Léonce ; et moi..... qui sait? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate qui s'abandonnait gaîment à la joie d'un succès d'enfant.

Ah ! pauvre enfant! pauvre enfant !..... Ah ! si je le pensais ! c'est d'une sottise et d'une brutalité indigne !

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal ; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt, pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire.

— Ce qu'on veut, on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce. Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui. Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle; pour elle seule, il était mal à son aise; cette foule lui pesait, non pas comme un assemblage de caricatures riches, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, il eût presque voulu pleurer. Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir. Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas ; et s'étant approché de Mme Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remercîments d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

—Je vous remercie, monsieur, lui dit Mme Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie ; car ce n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour des petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce ; et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles, il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire, comme pour prendre la sienne et le remercier. Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise: ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna. Elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait ; il attacha les yeux sur elle ; Lise ne détourna pas les siens; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Madame Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve; mais, avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

— Adieu et merci !

Le lion partit ; il était fou, bouleversé, stupide; il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait sans cesse si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux ! pourquoi me traiter comme tu m'as traitée? pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie?

VI.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à Mme Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur, il devait faire une visite de politesse; mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église; mais, dans notre siècle si peu dévot, il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation. Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper ; mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine. Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien. Peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue Saint-Denis : il en fut pour l'ennui qu'il éprouva ; c'était l'époque de l'exposition des tableaux ; il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie ; quelle est mon espérance? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

— Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé; car, ce jour-là, il devait assister, à Marly, à un déjeûner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux) son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

— Prosper! s'écria Sterny, qu'il entre, faites entrer.....

—Mais, monsieur le marquis..... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti ! s'écria Sterny furieux, d'où vous vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti.....

— Mais, monsieur le marquis.... j'ai cru... Sterny était furieux.

— Sot ! animal ! s'écria-t-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter,..... allez donc,..... allez donc.

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient, et il se sentait comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre, pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter ; mais j'ai voulu que vous sachiez que, si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon ; mais peut-être, en vous voyant refuser ma porte, vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant :

— Nous ne sommes pas si impertinents qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâce à messieurs nos domestiques..... Mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis; c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté ; je suis avec ma femme en visite de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure, au chemin de fer de Saint-Germain, où nous faisons une partie.

—Ah ! dit Sterny, ces dames sont en bas; elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah ! monsieur, le marquis, fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation hasardée.

— Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir;.... j'irai jusqu'à leur voiture. Venez!

Et, sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit. Sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger, et fit caracoler ses chevaux. Une

tête d'ange penchée à la portière du remise regardait cette belle voiture.

En voyant Sterny qui venait de son côté, suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière ; et, monté sur le marche-pied, il salua Mme Laloine, la femme de Prosper et Lise, qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible, et dit à Mme Laloine :

— Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remercîments pour Prosper, et si je n'avais pas craint de vous paraître importun, j'aurais été moi-même vous porter ceux de mon père.

— De votre père? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis, et il m'a répondu en me priant de vous offrir ses remercîments.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit, mais il fut débité avec une telle grâce, que M. et Mme Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eut plus la force de lui parler ; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps, s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes, dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah ! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à M. et Mme Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre : c'est à cinq minutes du chemin de fer.

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny ; heureusement que Mme Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. M. Laloine descendit, Mme Laloine descendit ; mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

— Et mademoiselle Lise?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

—Et vous, monsieur, dit Mme Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi, répondit celui-ci d'un air refrogné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Mme Laloine pensa que, lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient ; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sècheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence, et un ravissement dans le cœur ; car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

— Mais vous alliez sortir, monsieur?

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Saint-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle le général R......, qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir.

M. Laloine n'en demanda pas davantage, mais Lise jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé. Léonce avait fait entrer

M. et Mme Laloine, ainsi que Lise, dans un salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de les suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les Petites-Affiches que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis; dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise, comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes; il lui sembla qu'elle respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à M. et Mme Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Mme Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements; mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine : un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

— Oui, oui, cela est très beau.

Au moment où Mme Laloine montrait à Lise, non comme un objet précieux, mais au moins comme une singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix plus altérée encore :

— Oui, c'est très joli...

Mme Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

— Est-ce que tu souffres?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur; mais ce n'est rien.

— Ah! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'orange, s'il vous plaît, dit Mme Laloine avec inquiétude...

— Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh! pardon... pardon, lui dit Mme Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

Mme Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit; sa main tremblait. Elle le but; mais, avant de le poser sur la table, elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre, à la façon des verres de Bohême; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'était un A et un G. Il n'appartenait donc pas à Léonce.

Il vit cette attention, et, prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

— C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

— C'est étrange!

— Quoi donc! lui dit Mme Laloine.

— Tenez, lui dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre d'eau pour ma mère; j'arrivai en France le cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... Personne ne s'en est servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment!

Mme Laloine se taisait; mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lit dit Mme Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame; elle était si noble, si bonne, si belle. Je veux vous montrer son portrait; il est là dans ma chambre. Venez, madame; venez, vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle.

— Ah! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Sterny, à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder; mais Lise resta devant celui de madame Sterny : ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise.

Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits.

Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint au salon, le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait; mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même. Arrivé à une certaine table, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient. Cette clef avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon.

— Et cette pantoufle?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment à vous? dit Mme Laloine.

— Oui, reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah! dit Mme Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon? dit Lise en riant.

—Oh! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny; elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela? dit M. Laloine.

— Ah! c'est assez difficile à dire; mais, il y a une dizaine d'années, j'avais une petite figure de femme, et je ressemblais beaucoup à ma sœur; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette, et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient dans le salon deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance. Un soir de carnaval, qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter; je m'habillai en femme, et, en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté ses regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

— Que vous dirai-je? reprit celui-ci, presque aussi embarrassé qu'elle, j'arrive à l'Opéra, et, m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite tout à coup au bras de M. d'Auterres, en lui disant :

— Protégez mon honneur!...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue, d'une voix tremblante, que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra, que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et, tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied; il ne voit rien; je me démène si bien que quelqu'un me heurte et je m'écrie :

— Ah! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau; il n'y avait pas moyen de ne pas regarder. M. d'Auterres voit la pantoufle; il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

— C'est impossible!

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

— Hélas! oui, c'est moi! reconduisez-moi chez ma mère!

Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisît; nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens pour s'écrier de nouveau :

— C'est impossible!

A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous... oui, c'est vous, mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir : je cachai ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel.

Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin, pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, ce secret mourra dans mon sein; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais, que voulez-vous dire?

— Hélas! reprit-il en me montrant, la voilà... c'est une imprudence, une grande imprudence; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino?

— Ah! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère. Je n'ose vous dire.

— Mais qui êtes-vous donc? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah! reprit-elle, je ne suis pas si sévère que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra.

— Léonce! s'écria M. d'Auterres, votre fils... Mais mademoiselle votre fille?

— Elle est au salon.

M. d'Auterres éprouva un moment d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible; mais j'avais un air si modeste, ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère. Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

— Ce sont les pantoufles..... cette pantoufle, disait-il, si petite...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles?

Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien! monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la, et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle votre injuste défiance :

— Je l'accepte, dit monsieur d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la demandera.

Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a pu la soupçonner: aussi l'ai-je gardée.

Voilà l'histoire de cette pantoufle.

Cependant le temps se passait, et Lise, tout à fait remise, furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de *Petites-Affiches* sur la table.

—Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble, et en revenant à M. et Mme Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses? j'en ai une collection dans ce cabinet; veuillez y passer.

Il entra avec M. et Mme Laloine; mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement, M. Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh! ceci est très précieux, dit Léonce, ceci à appartenu à l'empereur.

A ce nom, M. Laloine se redressa.

— A l'empereur! répéta-t-il. Ah! vous êtes bien heureux!

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup.

— Vous avez été militaire, M. Laloine?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien! monsieur, un pareil objet, qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux? Permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah! monsieur, jamais.... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

— Lise! Lise! s'écria-t-il en allant vers le sa-

lon, viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny.

Lise entra, elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action ; Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de *Petites-Affiches* était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil. Il le prit et le regarda ; à la dixième ligne de la page, il y avait : « Maison de campagne à vendre à Saint-Germain... » Il resta comme frappé de bonheur, et, comme il entendait revenir M. et Mme Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante ; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces *Petites-Affiches*? Était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela? ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner?... Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et, s'avançant vers Mme Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

— Mais vous, madame, ne pourrai-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite?

Mme Laloine hésita ; mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose, qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le lui refuser.

— Et, répéta-t-il d'un air dégagé, Mlle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement :

— Oh ! merci, monsieur ; je ne veux rien... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif, qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh ! dit M. Laloine, c'est trop de bonté ; nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit Mme Laloine ; ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place, qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant les *Petites-Affiches*, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaîté ; mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit ; il se tut, et, tirant de son sein les *Petites-Affiches*, il les froissa dans ses mains, et les jeta loin de lui.

M. et Mme Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement; mais Lise l'aperçut et en fut heureuse; puis sa gaîté s'envola et elle suivit attentivement de Sterny.

Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé et aussi bienveillant qu'avant cet incident, avec M. et Mme Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur qui s'étudie à une exquise politesse.

Lise le regardait, l'écoutait ; il lui plaisait ainsi ; il était si élégant, si gracieux ; de cette façon, il ne lui faisait plus peur ; elle le trouvait naturel.

Enfin, M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience, et dit à Sterny :

— Nous vous avons dérangé ; l'heure se passe, et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, non, dit Léonce ; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain, pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre ; j'irais inutilement.

— Oh ! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les *Petites-Affiches*.

Sterny la regarda ; celle-ci baissa les yeux ; il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise, et il s'écria :

— Mais c'est vrai ; j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Il le reprit, et on parla maison de campagne.

Cependant, Prosper n'arrivait pas, M. et Mme Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si, en le regardant arriver de loin, cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

— Vous avez été bien cruelle de refuser un petit souvenir.

Elle se tut et parut très émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il ; acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier : Voici Prosper.

Il n'y avait plus à espérer... Mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria :

— Bon ! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelotte pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit Mme Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelotte sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement et sans regarder, elle chercha la pelotte de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit. Il se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé. Il était si heureux, qu'il n'eut plus peur et dit alors :

— Mais, au fait, j'y pense, si, au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien ! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer. Prosper nous suivra, et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et M. et Mme Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du lion ; jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

VII.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amis de la famille Laloine, virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchota, et l'on se dit tout bas :

— Ah çà ! est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur ?

— Les Laloine sont fous. Il n'est pas invité ; nous ne le connaissons pas.

Sterny devina, au premier coup d'œil, la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment, elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres, d'un air charmé de le rencontrer, et, sans humeur et sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain voir une maison de campagne.

Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui ; mais ce n'était pas le compte de Sterny ; il voulait être de la partie, et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'une autre.

Là-dessus, il revint par un détour assez bien ménagé, et entama, avec une attention extraordinaire, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva. Sterny descendit la rampe du débarcadère, discutant et argumentant contre M. Gurautlot (c'était le nom du sucrier), et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autres intentions que d'écouter ses savantes dissertations.

Cependant, M. Gurauflot ne tarissait pas, et, comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant :

— Bon ! je manquerai mon rendez-vous.

— Hein ! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte, pour visiter une maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny ; les renseignements qu'on prend dans les *Petites-Affiches* sont si vagues : Maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 fr. à 100,000 fr., de façon que je vais à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurautlot, je connais un peu Saint-Germain ; où est la maison que vous allez voir ?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites-Affiches*.

— Mais c'est une charmante maison, je la connais ; elle ouvre sur la forêt ; c'est très considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah ! tant mieux !

— Vous ne la connaissez donc pas.

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me paraissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit M. Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort; quoiqu'à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes....

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, par exemple.

— Ah! monsieur.....

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue.

On n'était pas arrivé à Saint-Germain, que M. Gurauflot accompagnait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute sa journée libre; mais Mme Laloine lui fit des adieux très formels et des remercîments empressés, et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé, qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise; Lise regardait sa mère, comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui réussit de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir atteindre la société, et prit une allée de la forêt, qui menait aux Loges.

Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse; au moment où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie, riant, se disputant et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, monsieur! lui dit M. Laloine.

— Et mon mari, monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria Mme Gurauflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui, dit M. Laloine; voilà une heure que ces petites filles nous font enrager: elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher; et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour monsieur votre mari, dit Sterny à Mme Gurauflot, c'est ma faute; j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses. Comme il allait se retirer, en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit Mme Laloine s'écrier avec peur.

— Lise, Lise, ne va pas si vite! Lise... Lise!..

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval, et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas et revint du même train jusqu'auprès du groupe où elle aperçut Sterny, qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment, Sterny se prit à crier tout à coup:

— Eh! groom!

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit:

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça! il y a de quoi la tuer..... vous ne savez donc pas votre métier, imbécille! Et, sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même, avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas que ce merci n'était que pour lui, et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler; mais Mme Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet, et lui dit:

— Ah! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles, avec une bonne grâce, un empressement si franc, que Mme Gurauflot se mit à dire à M. Laloine:

— Je suis sûre que, s'il venait avec nous, il nous montrerait les beaux endroits de la forêt; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter.

— Ah! fit M. Laloine, voulez-vous que je me

fasse moquer de moi? ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit Mme Gurauflot; je vais lui demander s'il veut être du piquenique.

M. Laloine arrêta Mme Gurauflot, avec des yeux courroucés; mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il; mais, une fois dans la forêt, je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine..... Vraiment Mme Guraullot, vous abusez....

— Pas le moins du monde, répondit Sterny; c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

M. Laloine prit un air de désolation, très contrarié de l'indiscrédion de Mme Gurauflot.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny; c'est justice.

On partit: les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié, et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner! que de sottises accomplies en un jour! A quel métier était-il descendu peu à peu! il avait sanglé l'âne de Mme Gurauflot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe: Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui; il prit donc le parti de se retirer: il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise! s'écria Mme Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler, que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers le bois.

Il arriva près de Lise qui était très paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau; Lise avait eu peur: voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et, retournant vers Mme Laloine, il cria de loin:

— Ce n'est rien, madame, c'est M. Tirlot qui est tombé.

Mme Laloine arriva presque au même instant, et, toute effrayée de cet accident, elle dit à Lise:

— Voyons, ma fille, descends de cheval, ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais maman..... dit Lise d'un air boudeur.

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père, puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur:

— Ah! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie;.... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle! je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'elle me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai, dit Tirlot.... Eh bien! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à Mme Laloine, pour que votre marquis descendit la garde.

Le cheval était rétif; mais il ne fallait pas un cavalier aussi exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas encore félicité Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où il se trouvait, se mit à galoper.

— Ah! mon Dieu, suivez-la, M. de Sterny, s'écria Mme Laloine. Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre; d'ailleurs, elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny.

A l'instant où l'on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaîté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés.

Ce fut ce qui arriva à Sterny.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet, avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit

en bondissant dans les bois, au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux.

Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise, et, comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il, est-ce moi qui vous ai déplu.

— Ah ! non, lui répondit-elle avec un gros soupir; j'ai du chagrin.

— Quel chagrin?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement !

— Oui, certes.

— Eh bien! monsieur Léonce (c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce), ce n'est pas convenable ce que vous faites. La fierté de Sterny s'irrita de ce mot qui, pour un homme comme lui, était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise, elle reprit :

— Ah ! comme vous entendez mal les choses ; je ne dis pas que vous ayez manqué de convenance vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh ! ne vous fâchez pas; mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable, ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny, dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouïe.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes ; ils sentent, aussi bien que vous, que vous n'êtes pas ici à votre place; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien ; mais demain, après demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh ! que m'importe?....

— Oh ! ne dites pas cela....

— Mais que fais-je donc autrement que les autres ?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience, au lieu que vous.... ils voient bien que ça ne vous va pas.... Vous êtes bon; ah ! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi..., moi.... je n'aime pas à vous voir comme ça...

— C'est pourtant....

— Pour moi que vous l'avez fait, dit Lise, qui s'arrêta aussitôt confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— M. Léonce, il faut vous en aller.

— Ah ! je ne puis, lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra la devise : *ce qu'on veut, on le peut.*

— C'est vrai, lui dit-il avec passion, et si j'avais ce talisman qui porte le précepte du courage, je voudrais faire tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien ce que vous me demandez là, lui dit Lise en souriant, car, si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser : Léonce ne sut que répondre : elle était si simple, que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti, qu'ils furent rejoints par M. et Mme Laloine, qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny...

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un instant, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale : c'était le fameux pari des trotteurs, partis de Marly et arrivés jusque-là. Presque tous passèrent comme la foudre ; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un cerisier (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame à âne, car Mme Guraullot était près d'eux. Ils

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

étaient si confondus qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme, dans leur stupéfaction, Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avança vers eux, bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous ; pardon, je ne vous reconnaissais pas.... Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau.... Nous vous avons attendu.... Vous ne viendrez pas au dîner, sans doute ?... Mille bonjours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action dans cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux, qu'il frappa le cheval de l'amazone, qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et, tout en maîtrisant son cheval, elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très simple ; mais lorsque Sterny retourna près de Lise qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt. Comme cette femme m'a regardée.... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.... Retournez vers vos amis.... je vous en prie.... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord ; mais comme, à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux, et il resta au milieu de la route.

Il était hors de vue de tout le monde ; mais il entendait la voix de M. et Mme Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

Il s'imagina l'alarme de Mme Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise ; il courut à toute bride pendant cinq minutes ; enfin, au coin d'une allée, il vit le cheval de Lise libre ; il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise ! mademoiselle Lise !

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien ! monsieur, me voilà.

— Oh ! reprit-il, que vous m'avez fait peur !

Il y avait tant de vérité dans son émotion, que Lise en fut presque touchée ; mais son parti était pris, et elle répondit :

— De quel côté est ma mère?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval ?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entre-coupée... cette course m'a brisé le cœur.

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait, et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval, et courut à elle.

— Oh ! mon Dieu !... c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il. Oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise...

— Non, ce n'est pas... j'ai eu tort... j'ai...

En prononçant ces paroles, elle défaillit, et serait tombée par terre, si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence, et Lise tressaillit comme frappée par la foudre ; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh ! allons, allons ! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient, je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais, avant qu'ils fussent arrivés, elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas ?..... je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut plus un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais, durant leur absence, la grande résolution d'inviter Sterny était prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine.

Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans les regards de Lise ; elle détourna la tête.

— Ah ! je comprends, dit M. Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non... non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens-là! sa société habituelle. Oh! pauvre Sterny!

— Mais alors pourquoi ne pas accepter? dit Mme Gurauflot, qui s'était éprise du beau Léonce.

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant; permettez que je me retire.

— Mais voilà la pluie qui va tomber, dit Mme Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie?

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, adieu monsieur Laloine, adieu, madame; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas que, feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris. Il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était en colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

VIII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait, il n'en avait pas honte, mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et lâche.

— Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, folie impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais malade, ma mère m'emporta dans l'église, et, me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffaçable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie, car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

— Eh! non! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps, je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter. Je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur :

Ce qu'on veut, on le peut.

— Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus.

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis; mais une conspiration s'était organisée contre lui; on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave :

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et les yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart, dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra, qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine, elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, quinze jours après la partie de Saint-Germain, un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention. L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse; est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? on dirait que vous avez peur.

— Ah ! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

Sterny se pencha hors de sa loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse; mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci, je fais une esclandre : vous connaissez cette femme?

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui donc est mademoiselle V... ? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien ! avec son amant, le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus.

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela ; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain ; ce doit être la grisette de Saint-Germain : Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment ; mais il fallait céder.

Il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensé, il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles : comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain il alla chez M. Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura encore eu une scène de palpitation, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... en vérité, je deviens brute... »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille, avec laquelle il s'était bêtement compromis. Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher, où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisannes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue ; cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié?

— Oh ! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou ; vous savez bien cette pauvre Lise?...

— Eh bien ! Lise?... s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte ! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte ! dit Prosper ; morte comme une sainte.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper ; ce n'est pas possible... Morte ! sans que je l'aie revue ! Morte !...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté ? dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé :

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme ; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny ; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres comme il l'a été pour moi ; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et, une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— « Ce qu'on veut, on le peut... excepté être aimée... aimée ! aimée ! »

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'amour, si pur, si inouï. Pendant deux

heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France, et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou et idiot, s'ils l'avaient vu, la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe!

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LE BÉLIZAIRE DE LA GRANDE ARMÉE.

NOUVELLE.

I.

Le seul mérite de ce récit, c'est qu'il est vrai et historique dans tous ses détails. L'héroïne, encore vivante, appartient à l'une des plus nobles familles du royaume; longtemps elle a brillé à Paris par son luxe, par les fêtes splendides qui se donnaient dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, et plus encore par son inépuisable bienfaisance. Elle avait le secret d'enlever à l'aumône tout ce que celle-ci a d'humiliant et de pénible dans une main qui ne sait pas se cacher à propos, après avoir déposé son denier sur la pierre de l'indigent. Et cependant, si nous disions tout haut le nom de la duchessse de N...x, tous ceux qu'elle a secourus la proclameraient aussitôt pour leur ange tutélaire, tant la reconnaissance est ingénieuse à retrouver l'origine du bienfait dont la source s'entoure de mystère. Jetez au hasard une aumône anonyme sur votre route....., soyez sûr qu'elle germera dans ce monde ou dans l'autre, et qu'un jour Dieu ou les hommes vous en tiendront compte. Les gens qui se plaignent de n'avoir fait que des ingrats, et qui prétendent que la bienfaisance est un arbre sans fruits, sont précisément les semeurs trop intéressés, qui ont voulu recueillir prématurément une récolte toujours tardive.

La duchesse de N....x habite aujourd'hui la province, elle a dit adieu aux fêtes et aux plaisirs. Lorsque ses cinquante ans approchèrent, elle quitta le monde brillant de Paris, avant que ce monde s'éloignât d'elle. Depuis quelque dix années, elle s'est retirée dans un de ses châteaux de la Côte-d'Or; les malheureux en connaissent le chemin, comme ils connaissaient autrefois celui de son hôtel du faubourg Saint-Honoré. La vieillesse est un crible à travers lequel les bonnes natures s'épurent, ne retenant que les vertus et laissant passer les petites faiblesses qui pouvaient les déparer. Si ces lignes viennent à tomber sous les yeux de l'héroïne de notre récit, que sa modestie se rassure; son nom sera respecté, et tout en nous faisant l'historien d'un des épisodes de sa vie, nous aurons soin de laisser dans l'ombre tout ce qui pourrait jeter une lumière trop vive sur le soir de sa carrière. A quoi nous servirait d'ailleurs de placer des noms propres à côté des faits que nous allons raconter. Nous tenons dans nos mains et nous présentons, pour ainsi dire, au lecteur, une coupe pleine d'une liqueur précieuse; ne la dépoétisons pas en y mettant une étiquette.

II.

Dominique Bernard était un pauvre cultivateur de la Bourgogne. Il avait vingt-cinq ans lorsque la révolution de 1789 vint réveiller les villes et les campagnes, et signaler aux réactions populaires tout un monde d'abus, tout un

LE FEUILLETONISTE.



Elmerick del

Le Bélisaire de la Grande armée

régime d'inégalités. Le bras de l'homme et sa pensée reçurent chacun leur mission dans ce grand mouvement. L'intelligence s'en prit à la machine gouvernementale, dont elle voulut réformer les rouages; la force brutale se roidit contre les signes extérieurs de la féodalité et du despotisme de la noblesse; et comme, en France, toute chose nouvelle est aussitôt portée jusqu'à ses dernières limites, l'intelligence abattit la royauté, renversa les autels, franchit toute barrière morale ; la force brutale démolit la Bastille, dévasta les monuments, brisa le marbre et incendia les châteaux. Il paraîtrait que la révolution n'est pas venue précisément au monde rien que pour cela ; car plus tard on a restauré le trône, on a rebâti les châteaux, et ce n'eût pas été la peine de bouleverser, pendant quinze années et davantage, le plus beau pays de l'Europe, pour arriver à un résultat semblable : la contre-partie de la tapisserie de Pénélope.

Ceci nous a conduits un peu loin de Dominique Bernard, qui était un esprit droit et simple, s'occupant à toute autre chose qu'à étudier les causes et les effets. Lorsque la révolution parla des abus et des crimes de la féodalité, il ne comprit pas grand'chose à ces récriminations. Il commença cependant par faire comme les autres, et par crier, un peu moins fort que ses voisins, il est vrai, contre les girouettes et les pigeonniers. Mais le seigneur qui le faisait travailler n'était rien moins qu'un tyran. Chaque fois que Dominique se rendait au château de V...., il retournait le soir dans sa chaumière avec quelques écus de plus dans la poche de sa veste, et quelques préventions de moins dans son esprit contre la noblesse. Si bien qu'à mesure que les haines des autres paysans grandissaient, sa haine à lui, déjà assez anodine, s'effaçait, s'évanouissait, disparaissait entièrement.

Un jour, de terribles nouvelles arrivèrent de Paris. Les Prussiens avaient envahi les frontières; la patrie était en danger...., et le peuple avait massacré dans les prisons deux ou trois mille aristocrates qui conspiraient, derrière les verroux, la perte de la république. Aussitôt parurent dans le pays des figures sinistres, des agents provocateurs, des émissaires de la Commune de Paris. Le 6 septembre 1792, dans la nuit, une horde furieuse, armée de faulx, de piques, de fusils rouillés et de fourches, se précipita, à la lueur blafarde des torches, dans la cour du château de V.... : en un instant les flammes s'attachèrent aux murs, les portes furent brisées, et les septembriseurs commencèrent leur besogne. Sans compter la domesticité, il y avait, dans le château, cinq personnes : le marquis de V...., sa femme, son père, beau septuagénaire aux cheveux blancs, à la figure imposante ; son fils, âgé de vingt ans, et une petite fille encore au berceau. Le massacre commença par quelques serviteurs fidèles qui essayèrent de défendre l'escalier ; mais, hâtons-nous de dire, pour l'honneur de la valetaille, qu'elle se joignit en grande majorité aux assaillants : faisant ainsi à la patrie le sacrifice de l'affection qu'elle éprouvait sans doute pour ses maîtres.

En apprenant la prise de Verdun par les Prussiens et les massacres de septembre, Dominique n'avait pas hésité à choisir son rôle : il s'était rendu à la ville voisine, et avait mis son nom au bas des listes où des commissaires de la convention inscrivaient les engagements volontaires. Puisqu'il fallait du sang pour arroser l'arbre de la liberté, il aimait mieux verser celui des ennemis de la France, que de contempler froidement les crimes patriotiques dont ses concitoyens se rendaient coupables. Il retournait tranquillement chez lui, et la nuit l'avait surpris en route, lorsqu'il aperçut une grande lueur dans la direction du château de V..... Il se hâta, fit à travers les champs une lieue en moins de vingt minutes. Quand il arriva sur la scène de deuil, les septembriseurs saluaient de leurs cris une tête toute souillée de boue et de sang, qu'un des leurs agitait au bout d'une pique. C'était la tête du marquis de V..... Dominique se mêle à la horde, dans l'espoir de sauver quelque victime. Il apprend que la marquise a péri à côté de son époux ; mais, malgré toutes les recherches, on n'a pu découvrir la retraite du vieillard et de ses deux petits-enfants.

— Nous enfumons le vieux renard et ses petits, lui dit un paysan ; quand ils voudront sortir, nous les tuerons à l'entrée de leur terrier.

Et les paysans se placent, en effet, en embuscade à une certaine distance du château, qui ne présente plus qu'une masse enflammée.

Dominique n'en demande pas davantage; il s'élance hardiment au milieu des flammes et pénètre dans l'intérieur de l'édifice, au risque de périr vingt fois sous les décombres. Une heure plus tard, il rentrait dans sa chaumière, portant dans ses bras un bel enfant endormi, et suivi d'un vieillard et d'un jeune homme. Leurs vêtements étaient à demi consumés.

Les septembriseurs attendirent vainement la

proie que Dominique leur avait enlevée avec tant de courage et une rare habileté, grâce aux secours combinés de la nuit, des tourbillons de fumée produits par l'incendie, et d'un mur qui s'était écroulé avec fracas au moment où les fugitifs sortaient des décombres. Quand le jour vint, les paysans se dispersèrent, pour recommencer, la nuit suivante, sur un autre point, leurs affreux sacrifices au génie de la Révolution.

Le père du marquis de V...., brisé par de terribles émotions, ne devait pas lui survivre longtemps. Le vieillard était couché, dans la cabane de Dominique, sur son lit de mort, deux mois après la catastrophe. Il avait exigé de son petit-fils qu'il partît pour l'armée de Condé, avec un passeport que leur sauveur s'était procuré sous un nom supposé. Léon de V..... s'était donc éloigné, et n'avait plus donné de ses nouvelles. Restaient, avec Dominique, le septuagénaire et l'enfant : un mourant et un legs. Quelques instants avant d'expirer, le vieux noble demanda une plume, que l'on fut emprunter au magister du village : un jacobin qui ne jurait que par Voltaire, sans se douter que le grand homme avait versé un jour des larmes pour n'avoir pu obtenir nous ne savons plus quel marquisat. Il écrivit alors, sur le feuillet blanc d'une Imitation de Jésus-Christ (toute une bibliothèque pour une âme simple), les lignes suivantes :

« Prêt à paraître devant Dieu, qui m'appelle à « lui, après m'avoir frappé des plus cruelles « douleurs, je fais ici mon testament, afin de « laisser sur la terre quelque chose de cette vo- « lonté qui va s'éteindre pour toujours. Domi- « que Bernard, au péril de sa vie, nous a « sauvés d'une mort certaine, moi le duc de V..., « ma petite-fille, Adolphine, et mon petit-fils, « Léon. Je lègue Adolphine à notre sauveur ; « qu'il continue, pour elle seule, l'œuvre qu'il avait « si bien commencée pour nous trois ; car mon « petit-fils est allé rejoindre nos princes, et moi « je vais prier Dieu de plus près pour notre roi « malheureux et captif. Un jour viendra, je n'en « doute pas, où la noble maison des V..... pourra « récompenser, comme il le mérite, Dominique « Bernard. Je désire donc que celui-ci conserve « avec soin cette déclaration faite sur mon lit de « mort ; et même qu'il ne s'en sépare jamais, « car peut-être, un jour, elle le sauvera lui-même « de quelque malheur. Toute bonne action doit « trouver ici-bas une partie de son salaire, en « attendant que le ciel le complète.

« Signé : le duc de V..... »

Dominique rendit clandestinement les honneurs de la sépulture au duc de V...., qui avait exhalé le dernier soupir quelques instants après lui avoir donné l'Imitation où se trouvaient ses dernières volontés. Il confia la petite marquise à une vieille femme de ses parentes, prit sa feuille de route à la mairie de sa commune, et partit pour la frontière, où il rejoignit le bataillon des volontaires de la Côte-d'Or. Il avait eu soin de cacher au fond de son hâvre-sac le petit livre, après avoir relu assez de fois ce que le vieillard mourant y avait écrit, pour graver dans sa mémoire chacune de ces paroles suprêmes.

Sept ans plus tard, le capitaine Bernard rentrait dans ses foyers. Il venait de payer glorieusement sa dette à la patrie. Dominique se faisait une joie de revoir la jeune orpheline qu'il avait laissée en France, et envers laquelle il avait contracté des devoirs de père, en acceptant le legs du duc de V..... D'ailleurs, il n'en avait eu aucune nouvelle depuis son départ. Il avait été fait prisonnier peu de temps après son arrivée à l'armée, et on ne lui avait rendu la liberté qu'en 1800, à la suite d'un échange : ce qui ne l'avait pas empêché de parvenir au grade de capitaine dans ses quelques mois de campagne, les grades étant à l'élection dans les bataillons de volontaires.

En arrivant à ***, le capitaine Bernard apprit, de sa vieille parente, que le frère d'Adolphine était revenu en France à la suite des dernières amnisties accordées aux émigrés par le premier consul. Une grande partie de ses biens confisqués par le gouvernement révolutionnaire n'ayant pas été vendue, lui avait été restituée ; il s'en était défait avantageusement, en avait réalisé le prix en lettres de change sur l'Angleterre, et avait quitté de nouveau la France, emmenant avec lui sa sœur, âgée alors de huit ans. Une bourse, renfermant deux mille francs en or, avait été laissée à la vieille femme pour la payer des soins qu'elle avait prodigués à la fille du marquis de V..... Du reste, pas un mot pour Dominique. L'émigré avait payé la dette de la reconnaissance comme on acquitte un mémoire de fournisseur.

Le capitaine Bernard, après avoir silencieusement écouté ce récit, tira de sa poche le petit livre de l'année 1792, qui ne l'avait jamais quitté, et lut à haute voix le testament du duc. Lorsqu'il arriva à ces mots : « Un jour viendra où « la noble maison des V..... pourra récompen- « ser comme il le mérite Dominique Bernard... »

il s'interrompit, prit la bourse que lui présentait sa parente et la jeta avec mépris. Puis, essuyant du revers de sa large main une larme, qui était venue mouiller sa paupière au souvenir de la nuit où il était rentré dans cette même cabane, portant dans ses bras un petit enfant endormi, et suivi de deux générations d'infortunes, il ajouta avec amertume :

— C'est juste... ce jeune homme ne connaissait pas le testament de son aïeul.

Depuis, le capitaine Bernard n'entendit plus parler de la famille de V....; mais, par une sorte de piété pour la volonté d'un mourant, il continua à porter sur lui le petit livre. Plus d'une fois ses compagnons d'armes le plaisantèrent sur ce qu'ils appelaient son *livre de messe*, et lorsqu'il leur racontait l'épisode qui se rattachait à ce souvenir :

— A moins qu'ils n'amortissent un jour quelque balle autrichienne t'arrivant en pleine poitrine, lui disaient-ils, ton missel et le testament de ton aristocrate ne te serviront pas à grand'chose.

III.

Nous sommes en 1813. Arrivée à l'apogée de la gloire, au zénith de la puissance humaine, la France ne s'est maintenue que quelques instants sur le glissant sommet. Le grand empire craque de tous côtés sur ses étais mal établis. L'Allemagne sent fermenter dans ses universités un vieux levain d'indépendance : elle est impatiente de secouer le joug de Napoléon; l'Italie s'irrite de demeurer si longtemps en tutelle, et, de l'autre côté des Pyrénées, une terrible irruption menace d'engloutir les derniers débris d'une armée déjà décimée par la mitraille du champ de bataille, l'escopette du guerillero et le poignard du fanatisme. Les Français sont venus se briser contre la nationalité des petits-fils du Cid Campéador, et leurs bataillons ne tiennent plus que quelques provinces du royaume catholique. La conquête a revêtu, en Espagne, des formes terribles et inusitées. Chaque ville, chaque village, chaque bourgade, le moindre hameau, occupés par les Français, sont placés sous les menaces incessantes de l'état de siége. Les soldats, logés chez les habitants, dorment tout habillés, le sabre au côté, et le fusil chargé à portée de leur bras. Les Vêpres siciliennes ont été tirées à mille exemplaires, dans cette campagne fatale : éditions revues, corrigées et considérablement augmentées.

La petite ville de B...., à soixante lieues de la frontière, fut occupée par les débris d'un régiment qui avait beaucoup souffert depuis que, détaché de la grande armée d'Allemagne, il était venu tenir garnison dans la Péninsule. Sept cents baïonnettes lui restaient à peine en ce moment. Le colonel, en arrivant à B...., voulut enfin procurer quelques instants de repos à ses hommes harassés par une marche forcée. Ils venaient de franchir plus de cinquante lieues sans se reposer, traqués, dans un pays montagneux, par des bandes de guerilleros qui faisaient le coup de fusil, à couvert derrière les rochers. La guerre a de terribles exigences; le premier devoir d'un chef, en campagne, est de veiller à la sûreté du corps d'armée qui lui est confié; il est, pour ainsi dire, responsable devant la société et devant Dieu de la vie de chacun de ses soldats.

Le colonel savait, par ses espions, que les habitants de B..... avaient des armes et de la poudre, et que leur projet était de surprendre, au milieu de la nuit, la petite colonne. Le régiment n'avait pas dormi depuis soixante-et-douze heures! et manquait en outre de munitions. Il fit venir l'alcade.

— Vous allez m'envoyer en otages les dix premiers notables de B..., lui dit-il; leur tête me répondra de la tranquillité de la ville. Au premier signal d'insurrection, je les fais passer par les armes.

Parmi les dix notables choisis par le colonel sur les registres de l'alcade, et qui lui furent aussitôt amenés, se trouvait le duc de N....x, riche propriétaire, depuis peu revenu d'Angleterre, où les soins d'un héritage l'avaient appelé.

Le colonel logea sa troupe dans une sorte d'abbaye en ruines. Il fit placer les otages près de lui, avec une garde de cinquante hommes, dont la moitié devait alternativement veiller, et les Français purent se livrer au sommeil. Au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut par un bruit de tocsin. Les sentinelles venaient de faire feu. Il courut sur une plate-forme qui dominait le couvent : sept ou huit mille forcenés entouraient cet édifice, ouvert de tous côtés. Les cris de *mueren los Frances* se faisaient entendre au milieu de ces sourds mugissements, qui s'élèvent, comme du sein des flots, au-dessus d'une multitude agitée par quelque grande passion. Le régiment était perdu. Il ne lui restait pas deux cents cartouches, et la plupart des soldats, endormis d'un sommeil léthargique, ne pouvaient opposer aucune espèce de résistance. Le

colonel prit une résolution désespérée. Il faisait une de ces belles nuits du midi, qui n'offrent pas précisément de ténèbres, sous les blancs rayons de lune qui les éclairent, mais bien une sorte de pénombre au milieu de laquelle tous les objets se dessinent nettement, même à une assez grande distance. Il fit conduire sur la plate-forme les dix otages, le marquis de N.....x au premier rang ; il alluma un grand feu de paille, pour que l'on pût encore mieux les apercevoir, et il s'avança avec courage vers les assaillants :

— Messieurs, dit-il en fort bon espagnol et d'une voix de stentor, l'alcade est prévenu de mes intentions. Les dix otages qu'il m'a remis me garantissent la vie de mes soldats; au premier mouvement d'agression de votre part, je les fais fusiller sous vos yeux...

A peine achevait-il ces mots, qu'un coup de feu le renversait, et que les espagnols escaladaient les murs délabrés de l'abbaye. Une effroyable décharge de mousqueterie se fit entendre sur la plate-forme. Les Français, furieux de se voir trahis, exécutaient la sanglante menace de leur colonel. Les dix otages tombaient sous le plomb.

Ce fut alors une affreuse boucherie. En moins de dix minutes, l'abbaye fut envahie et couverte de cadavres. Cinquante soldats, officiers ou sous-officiers qui échappèrent seuls au massacre, furent garrottés et traînés auprès de l'alcade, qui les fit conduire dans le château du marquis de N.....x, dont la mort venait d'être si affreusement vengée. Ce château était le seul endroit où l'on pût convenablement les détenir jusqu'au moment de leur supplice ; car le peuple avait demandé à grands cris qu'on les fît périr de la même manière que les otages. En effet, après un simulacre de jugement, quarante-neuf Français furent passés par les armes : un seul avait été épargné, et c'était le colonel.

Celui-ci n'avait pas lieu de se réjouir de cette apparente clémence du vainqueur à son égard. Nous avons dit qu'il avait été frappé d'un coup de feu au commencement de l'action. Les Espagnols l'avaient trouvé étendu sur la plate-forme. Comme il donnait encore quelques signes de vie, il fut relevé et transporté au château de N.....x. Le surlendemain, quand on fusilla ses compagnons d'armes, il était dans un état si désespéré, qu'on ne songea pas à lui faire partager le sort de ces victimes. Il avait la tête labourée par plusieurs balles, et la figure mutilée. On le garda ainsi deux mois dans le château ; grâce aux soins d'une sorte de chirurgien-vétérinaire qui cumulait avec ce titre les fonctions de médecin, il fut à peu près guéri ; seulement, quand on enleva les bandages qui enveloppaient sa tête et sa figure, il demanda de la lumière; on lui répondit qu'il faisait jour, et qu'il se trouvait en plein soleil..... il était aveugle. Alors, ces mêmes hommes qui venaient de l'arracher à la mort et de fermer ses plaies firent une chose affreuse : ils lui envoyèrent un dominicain pour le préparer à mourir. L'homme de Dieu lui fit un beau sermon, pour lui prouver qu'une mort violente, le supplice du garrot, pouvait seule lui valoir le pardon du ciel pour les crimes..... qu'il n'avait pas commis. Il lui donna un scapulaire et s'installa auprès de lui, après l'avoir mis en chapelle : honneur que n'avaient pas reçu ses quarante-neuf compagnons. Il devait être exécuté le lendemain.

Le colonel savait qu'il était enfermé dans les caveaux du château de N.....x. Il demanda, comme une faveur inouïe, au dominicain, que l'on fît descendre auprès de lui la duchesse, dont le mari avait péri, comme nous l'avons vu, victime du fanatisme de ses concitoyens et de la fureur des Français. La duchesse se rendit à cette prière. C'était une jeune femme de vingt-un ans à peine, petite, blonde, délicate : un type de Parisienne aristocrate, perdu au milieu des tristes montagnes de la Navarre. Française émigrée, orpheline, elle habitait Londres avec son frère ; celui-ci venait d'être tué dans un duel, lorsque le duc de N.....x lui offrit sa main ; elle l'accepta, sans amour, il est vrai, mais avec reconnaissance, parce qu'elle l'estimait, et aussi parce qu'elle se voyait désormais seule et presque sans amis au milieu d'une de ces grandes villes bâties d'égoïsme, qu'on appelle des capitales. Elle avait suivi son époux en Espagne. Une catastrophe venait de lui enlever encore cet appui ; elle se trouvait de nouveau livrée à elle-même, mais avec une grande fortune de plus, et sa timidité de jeune fille de moins. Le colonel avait appris toutes ces particularités pendant sa convalescence.

Lorsque la duchesse entra dans l'espèce de chapelle funèbre où l'on avait placé le prisonnier, elle ne put réprimer un mouvement de terreur à la vue de ce visage terne, morne, privé de l'éclair du regard, et sur lequel on lisait une de ces résignations stoïques, qui donnent le frisson.

— Madame, lui dit le Français, je voudrais, vous entretenir seule un instant.

La duchesse fit un signe au moine, qui ramassa ses sandales et disparut.

Elle s'approcha du colonel avec intérêt :

— Que puis-je faire pour vous, monsieur.....? dans votre malheur.....

—Vous ne pouvez rien, madame..... je le sais; mais pardonnez une sorte de caprice..... à un homme si près de sa dernière heure...j'ai voulu, avant de mourir, confier ma dernière pensée à une compatriote, et entendre encore une fois cette douce langue de la patrie, qui porte avec elle tous les parfums de la terre natale..... Puis, je vous ai choisie pour mon héritière.....

— Moi, dit la duchesse.

— Rassurez-vous, le legs que je veux vous laisser n'est pas de nature à blesser votre susceptibilité..... je ne suis pas riche. Après mon épée, et encore je l'ai perdue, voici tout ce que je possède.

En même temps, il sortit de sa poitrine un petit livre qu'il présenta à la duchesse. Celle-ci l'ouvrit machinalement, et en lut avec étonnement le titre : L'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Sans doute vous êtes aussi surprise, continua le colonel, de l'étrangeté de ce legs, que de la possession d'un pareil livre par un soldat. Je ne pense pas qu'on en trouve un second dans la grande armée. Je le porte depuis vingt ans sur moi. Il contient à la fois mes archives de famille, mes titres de noblesse et le souvenir d'une bonne action : si près de la mort, on peut parler de ces choses-là. Je n'ai pas voulu que cette sorte de relique tombât entre des mains qui la profanassent ; une femme n'est jamais indifférente à ce qui est noble et beau. Vous êtes Française..... Peut-être avez-vous entendu parler de ceux de qui je la tiens, peut-être les connaîtrez-vous un jour; si vous les rencontrez jamais, montrez-leur cette page..... et ils vous parleront de moi.....

En disant ces mots, l'aveugle avançant la main, comme un homme habitué à feuilleter ce livre, l'ouvrit à un certain endroit, et désigna à l'attention de la duchesse une page manuscrite.

— Le duc de V....! dit-elle, en pâlissant.....

— Vous le connaissez, madame..... mais que dis-je, vous avez vingt ans à peine, m'a-t-on dit, et le duc est mort dans mes bras en 1792.

La jeune femme lisait toujours à voix basse, ses lèvres tremblaient... tout à coup elle s'écria :

— Dominique Bernard!.....

— C'est moi, madame.....

— Le paysan bourguignon..... aujourd'hui colonel.....

— Mais comment se fait-il ?

— Silence, dit tout bas la jeune femme à l'aveugle, en lui pressant la main..... voici le moine..... Soyez sans crainte, et rappelez-vous ce que le duc de V..... a écrit sur votre livre : « Toute bonne action trouve ici-bas une partie de son salaire..... »

Elle s'éloigna rapidement.

Dominique Bernard se perdit en conjectures. Il fit toutes les suppositions possibles, excepté la seule vraisemblable. Quand vint la nuit, comme c'était un homme fort et courageux, et que sa carrière avait été bien remplie, il s'endormit paisiblement, sans s'inquiéter du lendemain, qui devait pourtant éclairer son supplice. Le moine s'endormit, de son côté, sur un confessionnal.

. . . .

— Dominique Bernard, dit une voix contenue, levez-vous et suivez-moi.

L'aveugle, réveillé comme par une commotion électrique, obéit machinalement. Une femme, portant le costume des paysannes de la Navarre, le prit par la main. Ils sortirent de la chapelle ; le dominicain dormait toujours profondément. Les portes n'étaient point gardées, car on n'avait à craindre aucune espèce de tentative d'évasion, de la part d'un prisonnier frappé de cécité. Quand ils eurent franchi le seuil du château, et que l'air des montagnes vint rafraîchir le visage de Bernard :

— Où me conduisez-vous ? dit-il.

— A la liberté.....

— Qui êtes-vous donc?

— La duchesse de N.....x. Plus tard vous saurez tout, maintenant éloignons-nous sans délai.

La jeune femme, prêtant son bras à l'aveugle, gravit un petit sentier qui tournait au pied d'une haute colline. Une heure après, ils avaient perdu de vue le château. Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'aurore. Le jour commençait à poindre ; ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos, et s'assirent sur un fragment de rocher. Depuis qu'il était sorti de la chapelle funèbre, le colonel n'avait pas encore pu rassembler deux idées ; un homme ne passe pas tout à coup de la mort à la vie, sans que sa raison n'en ressente quelque vive secousse. Il avait suivi machinalement son guide, sans trop se rendre compte des évènements auxquels il devait sa liberté. Il cherchait, cependant, à renouer le fil rompu de ses souvenirs, lorsque la jeune femme, lui rendant le petit livre qu'elle avait reçu la veille :

— Puisque vous ne devez plus mourir, dit-elle, reprenez votre legs.....

En ce moment, les premiers rayons du soleil, en se levant à l'horizon, vinrent frapper la figure de Dominique Bernard. L'aveugle, soudain illuminé par une double clarté, y vit avec les yeux de l'esprit et avec ceux du corps. Une figure passa rapide devant lui, blanche et calme, comme celle d'un enfant, gracieuse et douce comme celle d'une jeune femme. Un flux d'idées inonda son cerveau, s'entre-choquant avec force; l'éclair en jaillit. Il se leva, tendit les bras vers son guide :

— Adolphine!.... s'écria-t-il..... et il tomba épuisé par cet effort.

Elle se pencha vers lui, et soulevant dans ses bras cette tête blanchie par les souffrances :

— Oui, reprit-elle : Adolphine..... la petite-fille du duc de V...., qui vous a été léguée par un mourant, et qui acquitte aujourd'hui une dette de famille.

L'aveugle se tourna alors avec une vive expression de reconnaissance vers sa libératrice; il dirigea sur elle ses deux yeux éteints, comme s'il pouvait encore voir; puis il baissa tristement la tête.

— J'ai cru, un instant, avoir recouvré la lumière, lui dit-il avec des larmes dans la voix; je vous ai vue là devant moi, mais ce n'était qu'une vision; je suis aveugle. Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez; à quoi me servira la liberté que vous m'avez rendue?.....

— Je ne vous quitterai, répondit la jeune femme, qu'après vous avoir reconduit au milieu des vôtres. Nous allons nous diriger vers la frontière, où nous rencontrerons sans doute quelque régiment français. J'ai pris avec moi une somme d'argent assez forte. J'ai revêtu le costume de nos paysannes; nous parlons tous les deux l'espagnol; et, dans un pays aussi accidenté que celui-ci, nous échapperons facilement aux habitants de B...., s'ils se mettent à notre poursuite.

Quelques instants après, ils reprirent leur marche. Mais alors commencèrent, pour les deux fugitifs, les plus rudes épreuves. L'armée française avait entièrement évacué la Navarre; ils ne rencontrèrent que des troupes espagnoles ou anglaises qui se dirigeaient vers les Pyrénées. Deux jours après leur départ, des maraudeurs de Wellington les dépouillèrent de la somme que la courageuse duchesse avait emportée; pendant un mois, ils errèrent ainsi dans les montagnes; et ceux qui voyaient passer cet aveugle appuyant sa marche chancelante sur le bras d'une jeune femme, implorant pour lui la charité publique, ne se doutaient pas de tout ce qu'il y avait de saint et de sublime dans ce groupe d'infortunes. Dominique Bernard versait des larmes de désespoir, lorsque sa compagne, brisée par la fatigue, les pieds déchirés par les cailloux, s'arrêtait pour prendre quelques instants de repos. Il devinait, sans le voir, tout ce qu'il y avait de douleurs physiques dans cette délicate nature habituée à une existence princière, et jetée tout à coup, comme une mendiante, sur la grand'route. Alors, il voulait se séparer de sa compagne; il tombait à ses genoux, il la conjurait de se faire reconduire à B... et de l'abandonner, lui, à la Providence.

— M'avez-vous abandonnée? lui répondait-elle avec un accent où le reproche s'alliait à la prière..... ne vous dois-je pas la vie?.....

Ils arrivèrent enfin aux avant-postes français. Le colonel Bernard se fit conduire auprès du général F..... et lui raconta, dans tous ses détails, l'héroïque dévoûment de la duchesse de N.....x. Le général offrit à celle-ci les moyens de retourner à B....., se chargeant désormais du sort de l'aveugle.

— Non, lui dit la jeune femme; il y aurait du danger pour moi à reparaître au milieu d'une population fanatique, après lui avoir enlevé une victime. Nous irons à Paris, et j'écrirai à B...., afin que l'on vende toutes les propriétés que je possède en Espagne. Je ne me séparerai plus du colonel Bernard, qui est mon père.

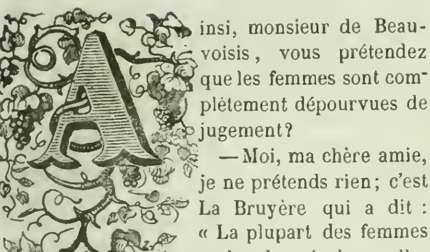
IV.

Lorsque la restauration eut refait l'ancien régime, la duchesse de N....x se plaça bientôt au premier rang de la brillante société revenue de l'émigration : sa fortune, son nom, sa beauté, lui assuraient cette place. Mais une chose lui nuisit toujours beaucoup dans l'esprit du noble faubourg : la considération qu'elle accordait au roturier Bernard, magnifiquement logé dans son hôtel. Elle avait pris autant de soin à cacher la sublime origine de cet amour filial, que d'autres en mettent à divulguer leurs belles actions. Nous l'avons déjà dit, la duchesse de N.....x ne fit jamais et ne fait encore le bien que pour le seul amour du bien.

Dominique Bernard mourut en 1827.

ALBERT MAURIN.

LA PART DU FEU.



Ainsi, monsieur de Beauvoisis, vous prétendez que les femmes sont complétement dépourvues de jugement?

— Moi, ma chère amie, je ne prétends rien; c'est La Bruyère qui a dit : « La plupart des femmes n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, et dépendent, pour leurs mœurs, de ceux qu'elles aiment. » Il aurait pu ajouter : « et de ceux qui les aiment. »

— La Bruyère est un impertinent!

— Après cela, c'était en 1687 que La Bruyère émettait cette opinion; peut-être bien des choses sont-elles changées en 1827.

— Monsieur le baron, vous êtes un homme affreux...

— Toujours en 1827?... Vous étiez plus indulgente en 1799, Armandine, s'il m'en souvient bien.

— C'est qu'alors vos principes, à vous...

— Les principes d'un jeune homme de vingt-deux ans!... Mes principes, en ce temps-là, c'était l'amour que j'avais pour vous.

Madame de Beauvoisis sourit mélancoliquement, et, continuant le travail de tapisserie qu'elle avait à la main, elle soupira : — L'amour que vous aviez... amour d'un jour, monsieur.

— Ce jour-là a duré vingt-neuf ans, chère amie.

Les épaules de la baronne s'agitèrent imperceptiblement.

— Malgré votre La Bruyère, dit-elle en fuyant le terrein glissant sur lequel le malicieux baron semblait vouloir l'attirer, malgré tous les méchants parleurs, la femme est meilleure que l'homme; elle est plus dévouée, plus constante, plus fidèle...

— « Bien fol est qui s'y fie! » c'est le roi chevalier qui l'a dit.

— Autre insolent, celui-là!

— Eh, mon Dieu! vous appelez la vérité insolence, et le mensonge galanterie. Vous faites de vertu vice, et de vice vertu. Ah! vous êtes, mesdames, d'habiles alchimistes; vous savez admirablement opérer la transmutation des métaux.

— Dieu merci, monsieur, nous sommes au-dessus de plaisanteries pareilles et formulées ainsi.

— Sérieusement, Armandine, reprit M. de Beauvoisis en tisonnant le feu, il me serait si facile de vous prouver, en ce qui me regarde, ma constante sollicitude pour les intérêts de notre affection mutuelle; il me serait si facile de vous faire reconnaître que de nous deux, malgré votre vertu, c'est moi qui ai gardé le mieux l'amour juré autrefois, qu'en vérité j'y mets de la générosité en vous engageant à ne point parler de cela.

— N'en parlons donc pas, dit la baronne avec une vivacité mal réprimée; mais que vous fassiez preuve de générosité à mon égard, mais que vous ayez la prétention de m'amener à résipiscence! voilà ce que je ne puis admettre, pas plus que la supériorité dont il vous plaît de doter l'homme à l'encontre de la femme. Allez, allez, monsieur, encore une fois, en amour véritable, en foi sincère, en abnégation, nous serons toujours au-dessus de vous, comme nous le sommes en tact, en finesse et en esprit. Je me trompe, si La Bruyère lui-même n'a pas tenu ce langage-là quelque part.

— Il paraît qu'il a aussi accès dans votre intimité, et qu'il vous plaît...

— Quelquefois... comme tous les médisants : on les reçoit, on les écoute; mais on les méprise.

— On ne les méprise pas toujours, à ce que je vois.

— Eh, mon Dieu! quel est le scélérat qui n'a pas quelques bons mouvements? Vous-même, monsieur, ne vous ai-je pas vu parfois près de moi aimable, empressé, galant et jaloux de me plaire?... Il est vrai que vous n'êtes pas un scélérat...

— Grand merci, madame; au moins sur ce

point me rendez-vous justice... c'est la première fois depuis 1804.

— Depuis 1804?

— Hélas! oui, madame. Ah! c'était le bon temps alors! vous aviez vingt-quatre ans, et...

— Pourriez-vous me dire, monsieur, pour quel dessein vous faites ces prodigieux frais de mémoire? je vous déclare, moi, que je les trouve intempestifs.

— Ils ne le sont peut-être pas autant que vous le croyez. Il serait du reste naturel de les expliquer par le désir de me rappeler les beaux jours passés de l'amour charmant qui nous unissait; beaux jours qui pourraient encore revenir. Qu'importe, en effet, notre âge! qu'importe que j'aie cinquante ans et que vous en ayez quarante-six. — La baronne fit un mouvement. — Chut! mon Dieu, je sais bien que pour tout le monde vous n'avez que quarante ans, et véritablement, chère amie, vous pourriez vous rajeunir encore. Votre taille n'est pas si épaissie, l'ovale de votre visage n'est pas tellement déformé, qu'on ne puisse encore retrouver en vous l'admirable personne qui me séduisit si fort en 1799. Je voudrais que vous vissiez vos yeux, maintenant que vous venez d'ôter vos lunettes. Ils brillent d'un éclat qui fait honte à la lampe témoin du beau travail que vous faites; et ce travail lui-même (vous en tirez quelque gloire) est exécuté par une main à laquelle l'embonpoint de quelques années n'a fait qu'ajouter des beautés nouvelles.

— Si vos flatteries n'étaient pas noyées dans une mer d'ironies, on pourrait peut-être s'y laisser prendre, dit Armandine d'un ton radouci; mais voilà précisément où vous échouez, vous autres hommes; c'est dans une dissimulation qui ne nous réussit, à nous, pauvres femmes, qu'à cause de la contrainte continuelle que nous imposent des lois despotiques, faites par vous, nos oppresseurs.

— Injustice et pathos! voilà les moindres défauts des *prédicatrices* de nos jours. Je ne me donnerai pas le ridicule, chère amie, d'entamer avec vous, pas plus qu'avec qui que ce soit, le chapitre inépuisable des droits de la femme. Je prends mon vol de moins haut, et je reste dans les conditions prosaïques du ménage bourgeois que Dieu et la société ont sanctionné. Vous disiez que les hommes devaient vous le céder en dissimulation, nécessaire et justifiée, bien entendu, en dissimulation employée comme moyen légitime de défense?

— Nous dénieriez-vous ce triste avantage, dont la nature, dans un moment de compassion, sans doute, a bien voulu nous douer?

Le baron ne répondit pas; il abandonna les pincettes avec lesquelles il tourmentait le feu depuis une heure; il quitta le fauteuil à la Voltaire dans lequel il était enfoui, et il se mit à se promener de long en large dans la chambre à coucher, où se passait cette petite scène d'intérieur.

M. de Beauvoisis paraissait bien avoir les cinquante ans qu'il avait accusés, mais il possédait tous les avantages que laisse à l'homme, dont la vie a été douce et paisible, cet âge où commence la vieillesse. Sa taille était droite, ses manières pleines de dignité; ses cheveux presque blancs ombrageaient, de leurs touffes brillantes, un front élevé, où les pensées plutôt que les années semblaient avoir laissé leur empreinte. Et qu'on ne s'y trompe pas, la distinction que nous venons de faire n'a rien d'arbitraire ni de recherché; l'air noble ou l'air commun d'une physionomie n'a souvent pas de cause plus directe.

Quant à la baronne, nous croyons ne devoir rien ajouter à ce que son mari lui a dit, à elle même. Ses traits, réguliers encore, attestaient qu'elle avait été remarquablement belle.

La promenade du baron autour de la chambre trahissait quelque agitation: il allait de ci, de là, tournoyait à droite, à gauche, s'arrêtait devant le guéridon où étaient placées la lampe et la corbeille à ouvrage; il jouait avec les pelotons de laine; il les dévidait dans sa distraction les uns après les autres, et se mettait à arpenter silencieusement le tapis muet de la chambre à coucher.

Il revint enfin se replonger dans son fauteuil, et, reprenant les pincettes pour se donner une contenance, il dit à la baronne, du même ton que si la conversation n'avait pas été interrompue:

— Il faut, chère amie, que je vous raconte un trait de dissimulation dont l'honneur revient à notre sexe, et qui vous paraîtra peut-être mériter la palme en sa faveur.

— Comment! fit la baronne, vous pensez encore à cela?

— J'y pense depuis ce matin, depuis hier, depuis dix ans! Vous allez voir si ma préoccupation est justifiée. Je connaissais autrefois un jeune homme, c'était un de mes bons amis, lui et moi étions inséparables; un excellent cœur, je puis le dire, qui n'a eu dans sa vie qu'un défaut essentiel, celui d'avoir trop aimé sa femme.

— Que vous êtes galant !

— Ah ! c'est que, voyez-vous, continua le baron en s'animant, quand on aime trop, on est jaloux; quand on est jaloux, on est malheureux et l'on fait le tourment de celle dont on voudrait faire la joie. George (c'est ainsi que j'appellerai mon ami, quoique ce ne soit pas son vrai nom), George aimait ardemment sa femme, et il en était jaloux avec frénésie. Heureusement que, dans la crainte de faire son propre malheur et celui de cette femme, il trouva un remède original, mais souverain, contre la jalousie dont il etait possédé.

Employé supérieur, comme moi, au ministère de la guerre, à l'abri d'un caprice ministériel par sa fortune personnelle, George n'eut que deux évènements marquants dans sa vie ; le second fut son mariage ; il faut d'abord que je vous dise le premier.

George avait douze ans; il était en vacances dans la petite ville où son père remplissait les fonctions de premier magistrat. Une nuit, mon ami est réveillé en sursaut par une lueur éclatante dont son appartement est illuminé; il se lève, il court plein d'effroi à la fenêtre, il l'ouvre et il est témoin du plus terrible et du plus splendide spectacle auquel puisse peut-être assister l'homme ici-bas : tout un quartier de la ville était en feu ; l'incendie s'était déclaré en vingt endroits à la fois avec une rage inouïe. Pour comble de malheur, un vent violent secondait, animait les efforts des flammes dévorantes, et l'eau manquait !

Bientôt il fallut renoncer à porter secours aux rues atteintes par le feu ; on laissa l'incendie maître de continuer ses terribles ravages sur les maisons dont il avait fait sa proie, et l'on n'essaya plus de sauver que ce qui pouvait être sauvé. Ce fut alors que George, abîmé jusque-là dans sa terreur et son admiration, s'aperçut qu'en face de lui les pompiers, auxquels s'était jointe la population, portaient la hache et le marteau sur les maisons avoisinant le lieu du désastre, et, loin de réunir leurs efforts là où leur présence était si nécessaire, semblaient vouloir augmenter, de leurs propres mains, les pertes occasionées par le fléau.

Vous pensez, chère amie, si, lorsque le père de George revint du théâtre de l'incendie, où ses devoirs d'homme public l'avaient retenu, il fut interrogé sur le fait qui paraissait si étrange et si barbare à mon jeune ami.

— Mon fils, répondit le père, cette conduite, que vous croyez sauvage, est dictée par la prudence et par la sagesse. Si l'on s'obstinait à concentrer les secours sur les endroits où ils sont désormais impuissants, le feu développerait librement ses moyens de destruction, et, pour avoir voulu jeter quelques seaux d'eau sur des charbons ardents, on perdrait toute une ville. On la sauve, au contraire, en isolant l'incendie, en le concentrant sur un seul point, en le circonscrivant dans des limites aussi étroites que possible et lui abandonnant ce dont il s'est déjà emparé, en faisant, en un mot, la part du feu.

— Je ne vois pas trop, pardonnez-moi de vous interrompre, monsieur de Beauvoisis, ce qu'a de commun ce feu avec...

— Patience! patience! dit le baron, il y a feu et feu, puisque, selon Molière, il y a fagots et fagots... tout viendra en son lieu. Le résultat de ce feu-ci fut un quartier brûlé; mais le reste de la ville fut sauvé, ainsi que l'avait dit le père de George. Quelque temps après, un quartier nouveau, plus commode et plus brillant, s'élevait sur les ruines du quartier détruit.

Cette théorie ingénieuse de la part du feu ne sortit pas plus de l'esprit de George que le spectacle qui en avait causé la révélation.

Mon ami se maria.—Nous voici au second évènement de la vie de George. — Il se maria, à quelle charmante et délicieuse jeune fille, c'est ce qu'il est inutile de dire. George l'aimait à l'adoration, il l'aimait par-dessus tout ; cette passion extrême fera comprendre ce qu'il entreprit plus tard. Décrire leur bonheur mutuel pendant les premières années de leur mariage serait trop long et superflu, sinon impossible. Ils vivaient uniquement l'un pour l'autre, et tout ce qui se passait autour d'eux était comme si ce n'était pas. Les évènements politiques s'accumulaient et s'éloignaient sans laisser de trace dans l'existence des deux époux.

J'ai dit que George possédait une fortune indépendante. Ils vécurent ainsi cinq ou six années remplies de calme, de tranquillité, de bonheur intime, six ans de lune de miel! savez-vous bien que cela tient du prodige? Mon ami jouissait en secret d'une félicité si rare, il s'endormait presque dans la paix des jours heureux, lorsqu'il crut s'apercevoir que Cornélie—nous nommerons Cornélie la femme de mon ami — devenait distraite, pensive et même inquiète. Elle n'était plus la première à venir au-devant de lui quand il rentrait après une journée passée loin d'elle. L'indifférence dont elle était jadis atteinte pour tout

ce qui ne touchait pas à son intérieur semblait se reporter maintenant sur cet intérieur même. En revanche, du moins George crut-il le voir ainsi, Cornélie s'intéressa peu à peu, et bientôt très vivement, aux choses les plus frivoles du monde. Les bals, les spectacles, où elle s'ennuyait jadis à mourir, les promenades qu'elle fuyait, se parèrent tout à coup à ses yeux de charmes inconnus et irrésistibles. On ne vit plus qu'elle au bois, à l'Opéra et dans toutes les réunions de plaisir. Au milieu de ce tourbillon, cependant, symptôme significatif, elle était plus que jamais la proie d'un mortel ennui.

Pendant ce temps-là, George pâlissait au ministère sur ses dossiers, on aurait dit qu'il dormait et ne voyait rien de ce qui se passait... Il dormait les yeux ouverts, le profond politique! Il s'aperçut que c'en était fait pour lui du tête-à-tête, ce charmant passe-temps, cet unique souci des âmes bien éprises, et il se dit qu'il fallait empêcher à tout prix que la fantaisie ne vînt à Cornélie de se procurer ce passe-temps-là avec un autre qu'avec lui. Prendre un parti était urgent. Plusieurs beaux papillons tournaient déjà autour de sa femme : sous l'empire, les papillons en bon état étaient rares, et ils ne se brûlaient pas tous à la bougie. Mais, depuis son mariage, George avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup médité. Les livres lui avaient appris que le cœur de la femme la plus vertueuse est changeant et frivole; le ménage de ses voisins lui avait prouvé que, chez la femme, il n'y a pas que le cœur qui soit atteint de légèreté et d'inconstance, et ses réflexions l'avaient prémuni contre un accident qui pouvait lui arriver comme il était arrivé à tant d'honnêtes gens. Il résolut donc d'établir des batteries invisibles, qui devaient déjouer au besoin les stratagèmes inspirés à toute fille d'Ève par le Malin.

Je vous assure, madame, que ce qui se passait dans l'esprit de George alors eût été quelque chose de fort divertissant à voir pour un spectateur désintéressé. Plein de confiance dans la vertu de sa femme, il savait que, si elle succombait, ce ne serait pas sans un long combat, et il savait aussi que ce combat n'avait pu jusqu'ici avoir lieu. Cornélie était seulement dans cette disposition de cœur où, instinctivement et à son insu, la femme cherche son ennemi, c'est-à-dire son futur vainqueur. Puisque nous avons employé une métaphore guerrière, ne la quittons pas encore; elle convient très bien, selon nous, au sujet dont il s'agit. Pour attaquer une position qu'il ne pouvait tourner sans grand péril, voici quel fut le point de départ de George.

« Aimer, se dit-il, c'est le besoin le plus vivace de la femme; toute sa vie est là : aimer qui que ce soit et de quelque manière que ce soit. Mais, bien que l'amour soit éternel dans le cœur féminin, il se lasse tôt ou tard d'être heureux, il se fatigue de se reporter sans cesse sur le même objet; il veut des barrières à franchir, des obstacles à renverser, des dangers à braver. Comme une fleur sans soleil, il s'étiole et dépérit bientôt s'il n'est ranimé par le nouvel objet de ses vagues et impérieux désirs. Un mari, quand il la mérite, aura toujours la plus large part dans l'affection de sa femme; mais cette affection, engendrée par l'estime et maintenue par l'habitude, ne sera jamais autre chose que de l'amitié. Le feu d'amour brûlera tout seul dans un petit coin du cœur, demandant quelque pâture et menaçant de tout embraser si on ne lui donne satisfaction. Ne bravons point ce feu redoutable! »

Il ne faut pourtant pas croire que mon ami prît alors la chose plaisamment. Sa passion, sa jalousie, et même son amour-propre froissé, le torturaient à plaisir, le perçaient à l'envi de leurs flèches empoisonnées. Mais il fallait sacrifier la partie pour sauver le tout.

« Théorie paternelle, s'écria George, viens à mon aide! et dans ce cœur, que je ne puis posséder tout entier, faisons la part du feu!... »

— Elle était délicate, la théorie de votre ami! murmura ironiquement Mme de Beauvoisis.

— Vous en aimeriez mieux la pratique peut-être?... Vous n'auriez pas tort. George et sa femme s'en trouvèrent fort bien l'un et l'autre. Entendons-nous cependant : cette pratique fut pour Cornélie tout ce qu'il y a de plus immatériel, de platonique et d'idéal.

En faisant des recherches, faciles pour lui, au ministère de la guerre, George découvrit qu'un jeune homme fort intéressant par sa figure et son éducation, et qui, il y avait deux mois, avait fait danser plusieurs fois Cornélie au bal, était parti pour l'armée d'Allemagne le lendemain même du bal... Ce jeune officier...

— C'était un jeune officier! interrompit avec quelque étonnement madame de Beauvoisis, en ôtant ses lunettes et en posant son ouvrage sur ses genoux.

— Ce jeune officier, continua le baron, n'avait pas été aussi heureux en guerre qu'en amour. En arrivant, le premier boulet, comme on dit, avait été pour lui : il était mort.

— Mort! s'écria la baronne.

— Mon Dieu, oui. Cette circonstance lui valut la préférence de George, dans le choix qu'il faisait d'un amant pour sa femme.

— Mais, hasarda encore Mme de Beauvoisis en cherchant à dissimuler son inquiétude, mais vous ne m'avez pas dit le nom de cet officier.

— Une discrétion, dont vous serez la première à me louer, m'oblige encore à donner à ce jeune officier le pseudonyme de Léon.

— Pour peu que votre histoire se prolonge, dit la baronne d'un air dépité, vous emploierez en pseudonymes tous les saints du calendrier.

— Mon histoire touche à sa fin, chère amie, et le dernier personnage vient de s'y montrer. Un beau jour de 1804 donc...

Mme de Beauvoisis reprit précipitamment ses lunettes et se remit à son travail avec une ardeur qui ne se ralentit plus.

... Un beau jour de 1804, George, après un mois de leçons assidues, parvint à confectionner, en écriture anglaise, un poulet où sa coulée ordinaire n'avait pas glissé le moindre jambage ambigu. Le poulet brodait quatre pages avec les idées suivantes : « Madame, vous voir, c'est vous aimer. — Je vous ai vue et je vous aime. — Je ne vous verrai peut-être plus, mais je vous aimerai toujours. — La voix de l'honneur se fait entendre, je pars. — Puissé-je revenir bientôt à la voix de l'amour. — Si les yeux de mon corps ne vous revoient que dans dix ans, les yeux de mon cœur ne vous perdront jamais de vue. — Etc. » La grande extravagance de ce billet fut mise vraisemblablement sur le compte du trouble inséparable d'une grande passion. On n'y répondit pas, non plus qu'à plusieurs de ses frères cadets; mais au onzième poulet, un mot de réponse, un petit mot de consolation, vint à l'adresse indiquée à Paris, adresse d'une personne tierce qui, disait Léon, ignorait ce dont il s'agissait et qui devait néanmoins être l'agent actif et discret de la correspondance amoureuse, en faisant parvenir à madame les lettres de l'armée et à l'armée les lettres de madame. Cet agent, vous l'avez deviné, ma chère amie, n'était autre qu'un homme dévoué aux intérêts du mari.

Croirez-vous... non, vous ne le croirez pas, que cette correspondance passionnée a duré dix ans! dix ans, ni plus ni moins. L'entrée seule des alliés a pu y mettre un terme.

Je ne vous dirai pas de quelle manière ardente le sentiment débordait dans les lettres de Léon à Cornélie et de celle-ci à celui-là. Il y avait des jours, des mois, des périodes où cela brûlait le papier; puis des refroidissements, des brouilles, des réconciliations, des projets, des extases, des folies... Oh! George était un gaillard qui ne manquait pas d'une certaine imagination; il savait admirablement bien tenir cette belle passion en haleine. Jugez-en vous-même, dix ans de parfait amour! La chose durerait encore, peut-être, sans l'abdication de l'empereur. Mais, en 1814, Léon devait être rentré en France ou mort. George fit le mort.

Sa femme, avec mille et mille précautions, envoya prendre des renseignements sur l'officier Léon. Le ministre de la guerre répondit que Léon était mort en 1804. Ce millésime dut plonger Cornélie dans de cruelles perplexités, mais elle n'osa pas demander de plus amples éclaircissements. Elle crut, selon toute probabilité, qu'on avait mis par erreur un *zéro* pour un *un*. Elle éleva dans son cœur un mausolée au pauvre amoureux *in partibus*, et peu à peu s'éteignit, faute d'aliments, ce feu dont mon ami avait craint si fort les effets. Cornélie avait trente-cinq ans : elle prit le meilleur parti, celui de se remettre à aimer plus que jamais ce mari oublié, qui l'aimait tant.

Depuis lors ils ont retrouvé le bonheur et la tranquillité, et... si vous vouliez, Armandine, jeter au feu les lettres que contient cette cassette de bois rose, il ne resterait plus rien de cette petite comédie conjugale; plus rien, si ce n'est le souvenir des soucis que m'a causés la tendresse que j'avais et que j'ai toujours pour vous.

La baronne se leva sans mot dire, prit la cassette que lui désignait son mari, la lui remit gravement, et s'écria en levant les yeux au ciel :

— Ah! comme je me vengerais, si...

— Chère amie, dit le baron, en jetant dans le foyer la volumineuse correspondance que contenait la cassette, la fiancée de Figaro disait : « Ah! comme je me *vengerai!...* » mon talent, à moi, a été de vous faire dire : « Comme je me *vengerais...* »

— Fort bien, monsieur, dit la baronne avec une sourde indignation; mais, j'en fais serment, je ne vous pardonnerai jamais.

— Au moins, madame, avais-je doublement raison de vous dire que les femmes dépendent de ceux qui les aiment, et que, sur le chapitre de la dissimulation, nous étions les plus habiles.

Et saluant galamment sa femme, le baron se retira dans son appartement.

La nuit porte conseil. Nous ne saurions dire de quelle raison elle appuya celui qu'elle donna à la baronne, ni quels combats se livrèrent dans l'esprit de celle-ci, ni de quelle crise ils furent suivis. Mais, le lendemain matin, quand M. de Beauvoisis vint, sans affectation, s'informer de la santé de sa femme, la baronne, allant à sa rencontre, l'embrassa tendrement; puis, avec un sourire où brillait une larme de bon augure :

— Je ne sais, dit-elle, mais il me semble, Amédée, que je vous aime bien mieux qu'en 1804.

— Le quartier incendié est rebâti! allait s'écrier M. de Beauvoisis; mais il garda pour lui cette impertinente réflexion. Il fit bien, ce nous semble.

ÉMILE SOLIÉ.

LE MOT QU'ON NE DIT JAMAIS.

Il existe des mots honteux qui ne servent qu'à n'être jamais employés. Chaque langue a les siens. Mais qui croirait à première vue que, dans un siècle aussi matériel, aussi mercantile, aussi métallique, dans un siècle d'argent comme le nôtre, le mot qu'on prononce le moins, qu'on écrit le moins, se trouve être le nom de l'idole qu'on encense : l'argent!

Quand on invoque un témoin pour ou contre un individu, on lui demande s'il est parent, allié, ou serviteur de l'accusé. Or, je me trouve, à l'égard de l'argent, dans une position d'impartialité superbe. Je n'ai avec le prévenu aucun lien, aucune affinité, aucune alliance. Enfin, il n'a jamais été mon maître, et je m'en félicite, car le philosophe Bacon prétend que « l'argent est un méchant maître, s'il est un bon serviteur. » Aussi j'ai bien cherché à l'avoir pour domestique, mais comptant sans doute que je ne pourrais jamais lui payer ses gages, le scélérat m'a toujours fui comme la peste.

Je disais donc que jamais, au grand jamais, le mot argent ne s'échappe de la bouche de personne. Il est bien vrai que, dans un sens fort abstrait, on dit quelquefois, d'après Racine et Boileau : « Point d'argent, point de Suisse » ou « La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile. »

Mais maintenant descendez dans la pratique, dans la vie usuelle, dans les relations sociales, dans ce qu'on appelle la triture des affaires. Vous serez stupéfait des détours, des circonlocutions, des équivalents, des à peu près à l'aide desquels on gaze, on élude, on transforme, on dissimule, on sauve, on escamote ce mot technique *argent*.

S'agit-il de l'argent à payer, cela s'appelle, selon l'occurrence, rétribution, impositions, contributions, tant directes qu'indirectes.

L'argent qu'on donne s'appelle : cotisation, secours, subside, souscription.

Celui qu'on met en commun s'intitule : apport, coécation, quote-part, masse, réserve.

L'argent dû se déguise en : fournitures, mémoires, petites notes.

Quant à l'argent exigé pour services, choisissez : salaire, gages, appointements, émoluments, épices, honoraires.

L'argent accordé à titre de récompense prend les sobriquets de pour-boire, étrennes, rémunération, gratification.

Celui dont trafiquent les banquiers s'échange sous les rubriques de remises, soldes, espèces, etc., sans compter une foule d'autres variantes qui dorent plus ou moins l'excellente pilule nommée argent.

Entrez-vous dans un café, dans un restaurant, votre séance gastronomique terminée, vous demandez *la carte*, *le total*, *l'addition*. Toujours le mot argent demeure sous-entendu. Le garçon, d'un air pudique et modeste, vous cache dans un pli du papier la monnaie clandestine qu'il vous rend. De votre côté, aussi délicat que le garçon, vous ne jetez pas les yeux sur ce *numéraire*. A peine si vous le touchez du bout des doigts, et vous le précipitez aussitôt dans une poche sale et obscure.

Bref, on cache si bien l'argent dans notre société, on le travestit avec tant d'adresse, on le fait circuler sous tant de masques incognito, ce Protée métallique adopte tant de métamorphoses astucieuses, que je n'ai jamais pu lui mettre la main dessus. Cela tient peut-être à ce que ma main est une main. On ne graisse que les pattes.

F. T.

LE COLONEL SANTA-CROCE.

Le 20 juillet 1826, à six heures du soir, la salle du tribunal de Castro-Giovanni était non-seulement encombrée de curieux, mais encore les rues avoisinantes regorgeaient d'un flot d'hommes et de femmes qui, n'ayant pu trouver place dans l'enceinte où l'on rendait la justice, attendaient dehors le résultat du jugement. C'est que ce jugement était de la plus haute importance pour toute la population du centre de la Sicile. L'accusé qui comparaissait à cette heure devant ses juges faisait, à ce qu'on assurait, partie de la bande du fameux capitaine Luigi Lana, qui, se tenant tantôt sur la route de Catane à Palerme, tantôt sur celle de Catane à Girgenti, et quelquefois même sur les deux, dévalisait scrupuleusement tout voyageur qui avait l'imprudence de prendre l'une ou l'autre de ces deux routes.

Le seigneur Luigi Lana était un de ces chefs de voleurs comme on n'en trouve plus qu'en Sicile et à l'Opéra-Comique, et qui s'élancent sur les grands chemins pour redresser les abus de la société, et remettre un peu d'égalité entre les faveurs et les disgrâces de la fortune. Vingt personnes avaient eu affaire à lui ; mais, sur les vingt signalements donnés par elles, il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent. Au dire des uns, c'était un beau jeune homme blond, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui avait l'air d'une femme ; au dire des autres, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits fortement accentués, au visage olivâtre et aux cheveux noirs et crépus.

Il y en avait qui disaient l'avoir vu entrer dans les églises et y dire ses prières avec une componction à faire honte aux moines les plus fervents, d'autres lui avaient entendu proférer des blasphèmes à faire fendre le ciel, et le tenaient pour un impie et pour un réprouvé. Enfin, il y en avait encore, mais c'était le plus petit nombre, il faut l'avouer, qui disaient qu'il était plus honnête homme au fond que ceux qui le poursuivaient pour le faire pendre, et plus rigide observateur d'une simple promesse verbale que beaucoup de commerçants ne le sont d'une obligation écrite : ceux-là s'appuyaient sur un fait qui prouvait qu'effectivement maître Luigi Lana ne plaisantait pas à l'endroit de ses engagements. Voici l'évènement sur lequel ils basaient la bonne opinion qu'ils avaient conçue et qu'ils émettaient touchant ce singulier personnage.

Un jour qu'il était poursuivi, il avait trouvé asile chez un riche seigneur sicilien, nommé le marquis de Villalba ; en le quittant, Luigi, reconnaissant, lui avait promis que lui et les siens pouvaient désormais voyager en Sicile en toute sûreté. Confiant en cette promesse, le marquis de Villalba avait envoyé, quelques jours après cet évènement, son intendant faire un paiement à Cefalù ; mais, entre Polizzi et Collesano, l'intendant avait été arrêté par un voleur. Le pauvre diable avait eu beau dire qu'il appartenait au marquis de Villalba, et que le marquis de Villalba avait pour lui et les siens un sauf-conduit du capitaine, le bandit n'avait point écouté ses plaintes et avait laissé le pauvre intendant nu comme un ver. Se voyant dans l'impossibilité de continuer sa route, l'intendant était revenu sur ses pas et avait demandé l'hospitalité dans la première maison de Polizzi; de là, il avait écrit à son maître l'accident qui lui était arrivé, lui demandant des instructions sur ce qui lui restait à faire.

Le marquis de Villalba, qui ne se souciait pas d'aller sommer Lana de tenir la promesse qu'il lui avait faite et à laquelle il avait manqué si promptement, était en train d'écrire au pauvre intendant qu'il eût à revenir au château, lorsqu'on lui remit deux sacs qu'un inconnu venait d'apporter pour lui de la part du capitaine Luigi Lana. Le marquis ouvrit les deux sacs. Le premier contenait la somme qui avait été volée à l'intendant, le second, la tête du voleur.

En même temps, l'intendant recevait dans la maison où il s'était réfugié, et par un autre mes-

sager inconnu, les habits dont il avait été dépouillé.

A partir de ce jour, aucun bandit ne s'avisa plus de se frotter ni au marquis de Villalba ni à personne de sa maison.

Or, comme nous l'avons dit, le 20 juillet 1826, on jugeait au tribunal de Castro-Giovanni un homme accusé de faire partie de la bande de Luigi Lana, et que l'on soupçonnait d'avoir assassiné un voyageur anglais, trois mois auparavant, c'est-à-dire le 18 mai, entre Centorbi et Paterno. Comme l'Anglais était mort deux jours après des quatre coups de poignard qu'il avait reçus, il n'y avait pas moyen de convaincre le coupable par la confrontation. Mais, avant d'expirer, le moribond, qui avait gardé pendant tout cet évènement un sang-froid digne du pays où il était né, avait donné de son meurtrier un signalement tellement exact, que, grâce à ce signalement, on avait arrêté, six semaines après, le coupable.

Quand nous disons le coupable, nous devrions dire simplement l'accusé, car les avis étaient fort partagés sur l'individu qui comparaissait devant le seigneur Bartholomeo, juge de Castro-Giovanni. En effet, malgré la déposition de l'Anglais mourant, malgré l'identité du signalement avec les traits de son visage, le prisonnier soutenait qu'il était victime d'une erreur de ressemblance, et que, le jour même où avait eu lieu l'assassinat, il était sur le port de Palerme, où pour le moment il exerçait le métier de facchino. Malheureusement, le seigneur Bartholomeo, juge de Castro-Giovanni, paraissait s'être rangé au nombre des personnes peu disposées à croire à cette dénégation, ce qui laissait, la chose était facile à voir, infiniment peu d'espoir au pauvre diable, qui, pour toute défense, arguait d'un alibi qu'il ne pouvait pas prouver.

Les choses en étaient donc là, et l'on attendait de minute en minute le prononcé du jugement, lorsqu'un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, revêtu d'un uniforme de colonel anglais, et suivi de deux domestiques comme lui à cheval, entra à Castro-Giovanni, venant du côté de Palerme, et s'arrêta à l'hôtel du *Cyclope*, tenu par maître Gaëtano Pacca. Comme les voyageurs de cette qualité étaient rares à Castro-Giovanni, maître Gaëtano accourut lui-même à la porte, et ne voulut céder à personne l'honneur de tenir la bride du cheval de l'étranger, tandis que l'étranger mettait pied à terre. L'officier, qui, comme nous l'avons dit, était suivi de deux domestiques, voulut d'abord s'opposer à cet excès de politesse; mais, voyant que son hôte futur insistait, il ne voulut pas le contrarier pour si peu, mit pied à terre dans toutes les règles de l'équitation, et entra dans l'hôtel en fouettant légèrement avec sa cravache la poussière amassée sur ses bottes et sur son pantalon.

— Je suis le très humble serviteur de votre excellence, dit au colonel maître Gaëtano, qui, ayant jeté la bride du cheval aux mains d'un des domestiques, était entré derrière l'étranger, et je serai éternellement fier de ce qu'un seigneur du rang de votre excellence se soit arrêté à l'hôtel du *Cyclope*. Votre excellence vient sans doute de faire une longue route, et une longue route ouvre l'appétit. Que ferai-je servir à votre excellence pour son dîner?

— Mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger avec un accent maltais fortement prononcé, et d'un air de hauteur qui arrêta tout court la politesse un peu familière de maître Gaëtano, faites-moi d'abord le plaisir de répondre à une question que j'aurais à vous adresser, puis nous en reviendrons à la proposition que vous avez la bonté de me faire.

— Je suis aux ordres de votre excellence, dit l'hôte du *Cyclope*.

— Très bien. Je voudrais savoir combien il y a de milles de Castro-Giovanni au château de mon honorable ami le prince de Paterno?

— Votre excellence ne compte sans doute pas faire une si longue route aujourd'hui, et surtout à l'heure qu'il est?

— Pardon, mon cher Pacca, reprit l'étranger avec le même ton railleur qu'on avait déjà pu remarquer dans l'accent qui accompagnait ses paroles. Mais vous ne vous apercevez pas que vous répondez à ma question par une autre question. Je vous demande combien il y a de milles d'ici au château du prince de Paterno: comprenez-vous?

— Dix-sept milles, votre excellence.

— Très bien; avec mon cheval c'est l'affaire de trois heures, et pourvu que je parte à huit heures du soir, je serai encore arrivé avant minuit; préparez mon dîner et celui de mes gens, et faites donner à manger à nos montures.

— Seigneur Dieu! s'écria l'aubergiste, votre excellence aurait-elle donc l'intention de voyager cette nuit?

— Et pourquoi pas?

— Mais votre excellence doit savoir que les routes ne sont pas sûres?

L'étranger se mit à rire avec une indéfinissa-

ble expression de mépris; puis, après un instant de silence :

— Qu'y a-t-il donc à craindre? demanda-t-il en continuant de fouetter la poussière de son pantalon avec sa cravache.

— Ce qu'il y a craindre? votre excellence le demande!

— Oui, je le demande.

— Votre excellence n'a-t-elle point entendu parler de Luigi Lana?

— De Luigi Lana? qu'est-ce que cet homme?

— Cet homme, excellence, c'est le plus terrible bandit qui ait jamais paru en Sicile.

— Vraiment? dit l'étranger de son même ton goguenard.

— Sans compter qu'en ce moment il est exaspéré, continua l'aubergiste, et je réponds bien qu'il ne fera quartier à personne.

— Et de quoi est-il exaspéré, maître Gaëtano? Voyons, contez-moi cela.

— De ce qu'on juge en ce moment un des hommes de sa bande.

— Où cela?

— Ici même, excellence.

— Et sans doute ce drôle sera condamné?

— J'en ai peur, excellence.

— Et pourquoi en avez-vous peur, maître Gaëtano?

— Pourquoi, excellence? parce que Luigi Lana est homme à mettre, pour se venger, le feu aux quatre coins de Castro-Giovanni.

L'étranger éclata de rire.

— Puis-je savoir de quoi rit votre excellence? demanda l'aubergiste tout stupéfait.

— Je ris de ce qu'un homme de cœur fait trembler huit ou dix mille lâches comme vous, répondit l'étranger avec un air plus méprisant que jamais. Et, continua-t-il après une pause d'un instant, vous croyez donc que cet homme sera condamné?

— Je n'en fais pas de doute, excellence.

— Je suis fâché de n'être pas arrivé plus tôt, reprit l'étranger comme s'il se parlait à lui-même; je n'aurais pas été fâché de voir la figure que fera le drôle en entendant prononcer son jugement.

— Peut-être est-il encore temps, dit maître Gaëtano; et si votre excellence veut se distraire à cela en attendant que son dîner soit servi, j'écrirai un petit mot au juge Bartholomeo, dont j'ai l'honneur d'être le compère, et je ne doute pas que, sur ma recommandation, il ne fasse placer votre excellence dans l'enceinte même des avocats.

— Merci, mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger en se levant et s'avançant vers la porte; mais ce serait probablement trop tard. J'entends un grand bruit de monde qui revient, et sans doute le jugement est prononcé.

En effet, la foule qui, dix minutes auparavant, se pressait autour du tribunal, se répandait à cette heure dans les rues; et comme un orage planant sur la ville, les mots : « A mort! à mort! » grondaient répétés par quatre ou cinq mille voix.

L'accusé, malgré ses dénégations réitérées, n'ayant pu produire aucun témoin à décharge, venait d'être condamné à être pendu.

Le jeune colonel resta sur la porte jusqu'à ce que cette foule qu'il regardait en fronçant le sourcil et en mordant sa moustache fût écoulée; puis, lorsque la rue fut, à l'exception de quelques groupes semés çà et là, redevenue solitaire, il se retourna vers l'aubergiste, qui se tenait respectueusement derrière lui, se haussant sur la pointe des pieds et essayant de voir par dessus son épaule.

— Et quand croyez-vous que cet homme soit exécuté, mon cher monsieur Pacca? demanda l'étranger.

— Mais après demain matin, sans doute, répondit maître Gaëtano; aujourd'hui le jugement, cette nuit la confession, demain la chapelle ardente, après demain la potence.

— Et à quelle heure?

— Vers les huit heures du matin, c'est l'heure ordinaire.

— Ma foi, il me prend une envie, dit le colonel.

— Laquelle, excellence?

— C'est, n'ayant pas pu voir juger ce drôle, de le voir au moins pendre.

— Rien de plus facile; votre excellence peut partir demain matin, faire sa visite à son ami le prince de Paterno, et être de retour ici demain soir.

— Vous parlez comme saint Jean-Bouche-d'Or, mon cher monsieur Pacca, répondit le colonel en tirant hors de son uniforme rouge son jabot de batiste; et je ferai comme vous dites. Ainsi donc, occupez-vous de mon dîner et de ma chambre; tâchez que tout cela soit, je ne dirai pas bon, mais passable; comme vous m'en donnez le conseil, je partirai demain matin et je reviendrai demain soir. Pendant ce temps-là, occupez-vous donc de m'avoir une bonne place pour regarder l'exécution : une fenêtre, par exemple; je la paierai ce qu'on voudra.

— Je ferai mieux que cela, excellence.

— Que ferez-vous, mon cher monsieur Pacca?

— Votre excellence sait qu'il est d'habitude que le juge assiste au supplice sur une estrade?

— Ah! c'est l'habitude? non, je ne le savais pas. Mais qu'importe, allez toujours.

— Eh bien, je demanderai au juge, dont, comme je l'ai déjà dit, je crois, j'ai l'honneur d'être compère, une place près de lui pour votre excellence.

— A merveille! maître Gaëtano; et moi je vous promets, si vous me l'obtenez, de ne pas vérifier l'addition de votre carte, et de m'en rapporter au total.

— Allons, allons, dit maître Gaëtano, je vois que tout cela peut s'arranger, et votre excellence, je l'espère, quittera ma maison, satisfaite de l'hôte et de l'hôtel.

— J'en ai l'espoir, mon cher monsieur Pacca; mais, en attendant le dîner, qui, j'en ai peur, se fera attendre, n'avez-vous rien à me donner à lire pour me distraire?

— Si fait, excellence, si fait, reprit maître Gaëtano en ouvrant une armoire où moisissaient quelques mauvais bouquins dépareillés. Voici le *Guide du voyageur en Sicile*, par l'illustre docteur Francesco Ferrara; voici des *Poésies légères*, de l'abbé Meli; voici le *Traité de la Jettature*, par maître Nicolao Valetta; voici l'histoire du terrible bandit Luigi Lana, ornée de son portrait dessiné d'après nature...

— Ah! diable! mon cher hôte, donnez-moi ce livre; donnez vite, je vous prie, je suis curieux de voir quelle figure on lui a faite.

— Voilà, excellence, voilà.

— Peste... mais savez-vous que c'est un fort vilain monsieur, que votre ami Luigi Lana, avec ses grosses moustaches, ses yeux à fleur de tête, ses cheveux mal peignés, son chapeau en pain de sucre et ses pistolets à la ceinture?

— Eh bien! excellence, cette copie, si terrible qu'elle soit, n'est encore rien auprès de l'original.

— Vraiment?

— Je puis l'affirmer à votre excellence.

— Vous l'avez donc vu, mon cher monsieur Pacca? demanda le jeune colonel en se balançant sur sa chaise et en regardant l'aubergiste de son air goguenard.

— Non, excellence, non pas moi; mais j'ai logé de pauvres diables de voyageurs qui l'avaient rencontré pour leur malheur, eux, et qui m'en ont fait le portrait depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Bah! la peur leur aura troublé la vue, et ils auront exagéré. En tout cas, mon cher hôte, maintenant que j'ai ce que je désirais, occupez-vous de mon dîner, je vous prie, tandis que je verrai si les actions de ce terrible personnage correspondent à sa figure.

— A l'instant, excellence, à l'instant.

Le voyageur fit un signe de la tête, indiquant qu'il savait parfaitement ce qu'il devait penser du *subito* italien, et, s'allongeant sur deux chaises, il s'apprêta avec une nonchalance toute méridionale à commencer sa lecture.

Sans doute, malgré l'espèce de mépris avec lequel il avait ouvert le livre, les aventures qu'il contenait présentèrent quelque intérêt à l'esprit du colonel, car, lorsque maître Gaëtano rentra au bout d'une demi-heure, il le retrouva dans la même posture et livré à la même occupation.

Si le colonel avait bien employé son temps, maître Gaëtano n'avait pas perdu le sien. Après avoir causé avec le maître, il avait fait causer les domestiques, et il avait appris d'eux que le voyageur qu'il avait l'honneur d'héberger en ce moment était un jeune Maltais qui, jouissant d'une fortune de cent mille livres de rentes, avait acheté un régiment en Angleterre. Restait à savoir le nom de cet étranger. Mais le propriétaire de l'hôtel du Cyclope avait trouvé un moyen tout simple de le connaître; il apportait, selon l'habitude italienne, son registre à signer au jeune voyageur.

Le colonel, entendant quelqu'un qui s'arrêtait près de lui, leva les yeux et aperçut son hôte; en voyant le registre, il devina l'intention, tendit la main, prit une plume, et, à l'endroit que lui indiquait le doigt de maître Gaëtano, il écrivit ces trois mots : *colonel Santa-Croce.*

Maître Gaëtano était satisfait, il savait tout ce qu'il désirait savoir.

— Maintenant, dit-il, quand votre excellence voudra se mettre à table, la soupe est servie.

— Ah! ah! dit le jeune colonel, que ne m'avez-vous dit cela plus tôt, mon cher monsieur Pacca! Je vous aurais épargné la peine de déranger votre couvert.

— Comment, déranger mon couvert, excellence! n'est-il point dressé à votre goût?

— Si fait, mon cher monsieur Pacca, si fait; mais j'ai l'habitude de m'essuyer les mains avec de la toile de Hollande, et de manger dans de l'argenterie; ce n'est point que vos torchons ne soient fort propres, et vos couverts d'étain par-

faitement étamés ; mais, avec votre permission, je ne m'en servirai pas.

Maître Gaëtano obéit à l'instant même, quoiqu'un peu humilié de l'affront que lui faisait le colonel ; mais, comme il lui avait promis de ne pas vérifier l'addition , il se promit à part lui de porter l'affront sur sa carte.

Cinq minutes après, le valet de chambre entra avec un nécessaire grand comme une malle, et en tira de la vaisselle plate, deux ou trois couverts d'argent et un gobelet de vermeil, le tout aux armes du colonel.

Le colonel attaqua le dîner de maître Gaëtano avec l'air dédaigneux d'un prince, goûta à peine de chaque plat, puis, après le repas, voyant que le temps était beau et qu'il faisait un clair de lune superbe, il s'apprêta à aller faire un tour par la ville. Maître Gaëtano offrit de l'accompagner, mais le colonel lui répondit qu'il préférait être seul.

Néanmoins, comme maître Gaëtano était fort curieux de sa nature, il sortit dix minutes après le colonel, sous prétexte d'aller se promener lui-même, mais, dans le fait, pour voir s'il ne le rencontrerait pas. Cependant, quoiqu'il n'y eût que deux ou trois rues principales à Castro-Giovanni, l'attente du digne aubergiste fut trompée, et il ne vit rien qui ressemblât à l'allure décidée et hautaine du jeune voyageur. En passant devant la prison, il y vit entrer un pauvre moine de l'ordre de saint François ; l'homme de Dieu venait pour préparer le condamné à la mort.

Le colonel ne rentra qu'à minuit. Maître Gaëtano eût bien voulu lui demander ce qu'il avait trouvé d'assez curieux à Castro-Giovanni pour être resté dehors jusqu'à une pareille heure. Mais, comme il ouvrait la bouche pour faire cette question, le jeune homme laissa tomber sur lui, d'un air si dédaigneux, l'ordre de le faire éveiller à six heures du matin, que maître Gaëtano sentit la voix s'éteindre dans sa bouche, et s'inclina en signe d'obéissance, sans répondre une seule parole. Quant au colonel, il s'enferma avec son valet, qui ne sortit de sa chambre qu'à une heure du matin.

A sept heures du matin, le colonel, après avoir pris une tasse de café noir seulement, partait, disait-il, pour le château du prince de Paterno, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, et laissant le second domestique pour garder les bagages et rappeler à maître Gaëtano la promesse qu'il lui avait faite de lui retenir une place près du juge pour voir l'exécution.

Ce n'était pas chose commune à Castro-Giovanni qu'une exécution : aussi la journée qui précéda la mort du pauvre condamné fut-elle fort agitée; chacun courait par les rues, tandis que les cloches sonnaient, et c'était à qui aurait quelque nouvelle par le juge ou par le geôlier. On pensait que le coupable, n'ayant plus d'espérance d'adoucir la rigueur de son supplice que par le repentir qu'il montrerait, ferait des révélations, et que l'on saurait ainsi quelque chose de positif, et sur lui, et sur ce terrible Luigi Lana, son capitaine. L'attente fut trompée : non-seulement le condamné ne fit aucune révélation, mais, au contraire, il continuait à protester de son innocence, répétant sans cesse que, le jour même de l'assassinat, il était à Palerme, c'est-à-dire à près de cent cinquante milles du lieu où il avait été commis.

Le confesseur lui-même n'avait pas pu en tirer autre chose, et le vénérable moine était sorti de la prison en disant qu'il avait bien peur que la justice des hommes, croyant punir un coupable, ne fît un martyr.

La journée s'écoula ainsi au milieu des discussions les plus animées sur la culpabilité ou l'innocence du condamné ; puis le soir vit s'illuminer les fenêtres de la chapelle ardente dans laquelle il devait passer la nuit. A dix heures du soir, le même moine qui était déjà venu le consoler dans sa prison fut introduit dans la chapelle, et ne quitta le prisonnier qu'à onze heures et demie. Après son départ, le condamné, qui avait été fort agité toute la journée, parut plus tranquille.

A minuit, le colonel rentra avec son valet de chambre à l'hôtel du Cyclope, et, trouvant maître Gaëtano qui l'attendait, recommanda d'abord qu'on eût grand soin de ses chevaux, qui venaient de faire une longue course ; puis il s'informa si la commission dont son hôte s'était chargé était faite à sa satisfaction. Maître Gaëtano répondit que son compère le juge avait été trop heureux de faire quelque chose qui fût agréable à son excellence, et qu'il aurait pour le lendemain, près de lui et sur l'estrade même, la place qu'il désirait.

Durant toute la nuit, les cloches sonnèrent pour rappeler aux bonnes âmes qu'elles devaient prier pour le patient.

Le lendemain , dès cinq heures, les rues qui conduisaient de la prison au lieu du supplice étaient encombrées de curieux ; les fenêtres présentaient une muraille de têtes , et les toits même craquaient sous les spectateurs.

A sept heures, le juge vint prendre place sur l'estrade avec les deux greffiers, le capitaine de nuit et le commissaire; comme le lui avait promis

maître Gaëtano, un siége était réservé près du juge pour le colonel. A sept heures et demie, il arriva, remercia fort gracieusement, et d'un air qui sentait d'une lieue son grand seigneur, le juge de sa complaisance : puis, ayant regardé, pour voir s'il n'aurait pas trop de temps à attendre, l'heure à une magnifique montre tout enrichie de diamants, il s'assit à la place d'honneur, au milieu des autorités de la ville de Castro-Giovanni.

A huit heures, les cloches sonnèrent avec un redoublement d'onction ; elles indiquaient que le condamné sortait de la prison.

Au bout de quelques minutes, une rumeur croissante annonça l'approche du condamné. En effet, bientôt on vit paraître le bourreau qui le précédait à cheval, puis quatre gardes qui marchaient derrière le bourreau, puis le condamné lui-même, à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue, et marchant à reculons, afin qu'il ne perdît point de vue le cercueil que portaient derrière lui les frères de la Miséricorde ; enfin, derrière les frères de la Miséricorde, toute la population de Castro-Giovanni qui fermait la marche.

Le condamné semblait écouter d'une façon fort distraite les exhortations du moine qui l'accompagnait. On disait généralement que cette distraction venait de ce que le moine n'était pas le même qui l'était venu visiter dans sa prison. En effet, au moment où l'on s'attendait à voir arriver ce moine, il n'avait point paru, et l'on avait été obligé d'en courir chercher un autre pour que le condamné ne mourût pas privé des secours de la religion.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons dit, le pauvre diable paraissait fort inquiet, et jetait à droite et à gauche sur la foule des regards qui indiquaient la situation de son esprit. De temps en temps même, contre l'habitude des condamnés, qui s'épargnent ce spectacle le plus longtemps possible, il se retournait vers la potence, sans doute pour calculer le temps qu'il lui restait à vivre. Tout à coup, arrivé devant l'estrade du juge, et au moment où le confesseur l'aidait à descendre de son âne, le condamné jeta un grand cri, et montrant d'un signe de tête, car ses mains étaient liées, le colonel assis près du juge :

— Mon père, s'écria-t-il en s'adressant au moine, mon père, voilà un seigneur qui, s'il veut, peut me sauver.

— Lequel ? demanda le moine avec étonnement.

— Celui qui est près du juge, mon père ; celui qui a un uniforme rouge et des épaulettes de colonel. C'est le bon Dieu qui l'amène sur ma route, mon père. Miracle ! miracle !

Et chacun se mit à répéter, Miracle ! après le condamné, sans savoir encore de quoi il s'agissait ; ce qui n'empêcha pas le bourreau de s'approcher du patient, afin de commencer son office. Mais le confesseur se plaça entre eux deux.

— Arrêtez ! dit-il ; au nom de Dieu, arrêtez ! Juge, continua le moine, le patient dit qu'il reconnaît assis près de vous un témoin qui peut lui sauver la vie en attestant qu'il est innocent. Juge, je vous adjure d'entendre ce témoin.

— Et quel est ce témoin ? demanda le juge en se levant sur l'estrade.

— Le colonel Santa-Croce ! le colonel Santa-Croce ! cria le patient.

— Moi ? dit avec étonnement le colonel en se levant à son tour : moi, mon ami ? Vous vous trompez assurément, et, quoique vous sachiez mon nom, moi, je ne vous connais pas.

— Vous le connaissez, hein ? demanda le juge.

— Aucunement, répondit le colonel après avoir regardé avec plus d'attention encore que la première fois le condamné.

— Je m'en doutais, reprit le juge en secouant la tête ; c'est une des ruses habituelles de ces misérables.

Puis il se rassit, en faisant signe au bourreau de continuer son office.

— Colonel, s'écria le patient, colonel, vous ne me laisserez pas mourir ainsi, quand d'un mot vous pouvez me sauver ! Colonel, laissez-moi seulement vous adresser une question.

— Oui, oui, cria la foule, oui, c'est juste, laissez parler le condamné, laissez-le parler !

— Monsieur le juge, dit le colonel, je crois que l'humanité exige que nous nous rendions à la prière de ce malheureux. S'il veut nous tromper, au reste, nous nous en apercevrons bien, et alors il n'aura retardé sa mort que de quelques minutes.

— Je n'ai rien à refuser à votre excellence, dit le juge ; mais, vraiment, ce n'est pas la peine, croyez-moi, colonel, de lui donner cette satisfaction.

— Je vous la demande pour ma propre conscience, monsieur, dit le colonel.

— J'ai déjà dit à votre excellence que j'étais à ses ordres, reprit le juge.

Puis se levant :

— Gardes, ajouta-t-il, amenez le condamné.

On amena ce malheureux. Il était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

— Eh bien ! coquin, dit le juge, te voilà en face de son excellence ; parle donc.

— Excellence, dit le condamné, ne vous souvient-il pas que, le 18 mai dernier, vous avez débarqué à Palerme, venant de Naples?

— Je ne saurais préciser le jour aussi exactement que vous le faites, mon ami; mais la vérité est que c'est vers cette époque que j'abordai en Sicile.

— Ne vous souvient-il pas, excellence, du facchino qui porta vos malles sur une petite charrette du port à l'hôtel des Quatre-Cantons, où vous logeâtes?

— Je logeais effectivement hôtel des Quatre-Cantons, répondit le colonel; mais j'ai, je l'avoue, entièrement oublié la figure de l'homme qui m'y a conduit.

— Mais ce que vous n'avez pu oublier, excellence, c'est qu'en passant devant la porte d'un serrurier, un de ses apprentis qui sortait, tenant une barre de fer sur son épaule, m'en donna un coup contre la tête, et me fit cette blessure? Tenez.

Et le condamné, avançant la tête, montra effectivement une cicatrice à peine fermée encore, et qui lui marquait le front.

— Oui, vous avez raison, parfaitement raison, dit le colonel, et je me rappelle cette circonstance comme si elle venait d'arriver à l'instant même.

— Et à preuve, continua avec joie le condamné qui, se voyant reconnu, commençait à reprendre espoir, à preuve que, comme un généreux seigneur que vous êtes, au lieu de me donner six carlins que je vous avais demandés, vous me donnâtes deux onces.

— Tout cela est l'exacte vérité, dit le colonel en se retournant vers le juge; mais nous allons être mieux renseignés encore. J'ai sur moi le portefeuille où j'inscris jour par jour ce que je fais; ainsi, il me sera facile de m'assurer si cet homme ne nous donne pas une fausse date.

— Cherchez, cherchez, colonel, dit le condamné; maintenant je suis sûr de mon affaire.

Le colonel ouvrit son portefeuille, puis, arrivé à la date indiquée, il lut tout haut :

« Aujourd'hui 18 mai, j'ai abordé à Palerme à onze heures du matin. Pris sur le port un pauvre diable qui a été blessé en portant mes malles. Logé à l'*hôtel des Quatre-Cantons*. »

— Voyez-vous? voyez-vous? s'écria le condamné.

— Ma foi, monsieur le juge, dit le colonel en se retournant vers maître Bartholomeo, si c'est vraiment le 18 mai que l'assassinat dont ce pauvre homme est accusé a été commis, je dois affirmer sur mon honneur que, le 18 mai, il était à Palerme, où, comme le constate mon album, il a été blessé à mon service. Or, comme il ne pouvait être à la fois à Palerme et à Centorbi, il est nécessairement innocent.

— Innocent, innocent ! cria la foule.

— Oui, innocent, mes amis, innocent! dit le condamné. Je savais bien que Dieu ferait un miracle en ma faveur.

— Miracle, miracle! cria la foule.

— Eh bien! dit le juge, nous allons le faire reconduire en prison, et nous procèderons à une autre enquête.

— Non, non, libre! libre à l'instant même! cria le peuple.

Et, à ces mots, une partie de la foule, se ruant vers l'estrade, enleva le condamné et lui délia les mains, tandis que l'autre renversait la potence et poursuivait le bourreau à coups de pierres.

Quant au colonel, il fut reporté en triomphe à l'hôtel du *Cyclope*.

Toute la journée, Castro-Giovanni fut en fête; et lorsque le colonel quitta la ville vers midi, il lui fallut fendre à grand'peine avec son cheval les flots du peuple, qui lui baisait les mains en criant : « Vive le colonel Santa-Croce! vive le sauveur de l'innocent! »

Quant au condamné, comme chacun voulait lui parler et entendre de sa propre bouche le récit de son aventure, ce ne fut que vers le soir qu'il se trouva avoir quelque peu de liberté. Il en profita aussitôt pour enfiler une ruelle que son peu de largeur rendait plus sombre encore; puis, par cette ruelle, il atteignit la porte de la ville, puis, une fois hors de la ville, il gagna à toutes jambes une gorge de la montagne, où il disparut.

Le lendemain, le juge reçut de Luigi Lana une lettre dans laquelle le chef de bandits le remerciait de la complaisance qu'il avait eue de lui offrir un siége sur sa propre estrade; il le priait en outre de présenter ses compliments à son compère, maître Gaëtano, propriétaire de l'hôtel du *Cyclope*.

Mais, tout libre qu'était redevenu le condamné, l'impression produite sur son esprit par l'aspect de la potence, à la quelle il avait pour ainsi dire touché du doigt, avait été si réelle, qu'il résolut, malgré les exhortations de ses camarades, d'abandonner la vie qu'il avait menée jusque-là et de se réconcilier avec la police.

Le religieux qui l'avait accompagné dans le trajet de la prison à l'échafaud fut l'intermédiaire entre lui et l'autorité. La prière fut transmise au

vice-roi, et comme le bandit ne demandait que la vie sauve, promettant d'être à l'avenir un modèle de probité, après quelques pourparlers entre le moine et le vice-roi, sa demande lui fut accordée, à cette seule condition qu'il ferait amende honorable, pieds nus et le corps ceint d'une corde.

Cette cérémonie eut lieu à Palerme, à la grande édification des fidèles.

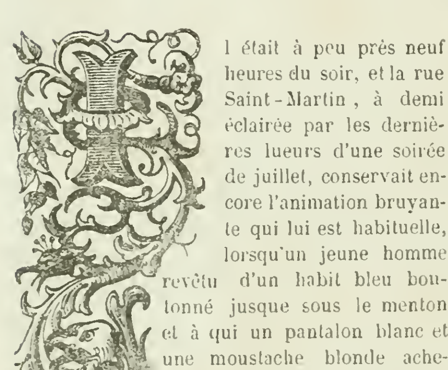
Voilà ce qui arriva à Castro-Giovanni, le 20 juillet de l'an de grâce 1826.

— Et depuis lors, demandai-je à M. Politi, qu'est devenu, s'il vous plaît, cet honnête homme ?

— Il a pris le nom de Salvadore, sans doute en mémoire de la façon miraculeuse dont il a été sauvé, s'est fait muletier, afin, comme il s'y était engagé, de gagner sa vie d'une façon honorable; et si ce que je vous ai raconté ne vous donne pas une trop grande défiance, il aura l'honneur d'être demain matin votre guide de Girgenti à Palerme.

ALEXANDRE DUMAS.

LES DEUX VOLEURS.



Il était à peu près neuf heures du soir, et la rue Saint-Martin, à demi éclairée par les dernières lueurs d'une soirée de juillet, conservait encore l'animation bruyante qui lui est habituelle, lorsqu'un jeune homme revêtu d'un habit bleu boutonné jusque sous le menton et à qui un pantalon blanc et une moustache blonde achevaient de donner une tournure militaire, voulut traverser la rue pour entrer dans le magasin de la *Rose du Bengale*, tenu par M[me] Amelin, fabricante de fleurs artificielles. La voiture d'un porteur d'eau stationnait au milieu de la rue; elle fut heurtée par la roue d'un cabriolet, l'eau jaillit du tonneau et inonda le pantalon du jeune homme; celui-ci, furieux d'un accident qui, vu la saison, avait néanmoins peu d'inconvénient, fut sur le point de lever la cravache dont il était armé, lorsque le porteur d'eau s'empressa de dire :

— Pardon, mon officier.

A ces mots, la colère du jeune homme s'évanouit et un sourire gracieux fit relever les deux crochets de sa moustache blonde. On était alors en 1818, et tous ceux qui se souviennent de cette époque savent qu'une classe nombreuse de jeunes gens affectaient volontiers des allures militaires, quoique nous fussions en pleine paix et que rien ne fût plus éloigné de leurs occupations habituelles. Les commis-marchands étaient ceux dont alors les moustaches étaient les mieux fournies et les éperons les plus longs : on les appelait des *calicots*. M. Gédéon Martin, celui qui, en traversant la rue Saint-Martin avait été inondé par la voiture d'un porteur d'eau, appartenait à cette gracieuse corporation; en d'autres termes, il était commis chez un marchand de nouveautés du boulevart Montmartre. Ces mots : « Mon officier, » frappèrent agréablement son oreille, et au lieu d'engager une querelle, d'ailleurs fort inutile, avec le porteur d'eau, il s'avança vers lui, et lui mettant familièrement la main sur l'épaule :

— Ce n'est rien, mon brave, lui dit-il; il y a eu une petite tempête dans ton tonneau, ce n'est pas ta faute...

— Non, mon officier, c'est un gueux de cabriolet de maître qui...

— Tu vas me rendre un service, dit Gédéon en insinuant une de ses mains dans son gousset, geste qui fit espérer au porteur d'eau que le service ne serait pas gratuit, tu vas, poursuivit Gédéon, entrer dans ce magasin... là... en face, à la *Rose du Bengale*. Tu y trouveras une jeune fille... Tu me diras si elle est seule où bien si, à quelques pas loin d'elle, dans le fond du magasin, il y a une dame de quarante ans environ

qui au jour faux de la fenêtre qui donne sur la cour et ses lunettes sur le nez, lit le journal. Va, mon brave.

— Oui, mon officier.

Tandis que Gédéon, son foulard à la main, épongeait son pantalon et regardait avec douleur ses bottes dont l'eau avait terni le brillant vernis, le porteur d'eau faisait avec intelligence sa commission, et il revint dire que la jeune personne était seule; alors Gédéon mit un écu dans la main de son émissaire et il entra à la *Rose du Bengale* avec l'aplomb et la vivacité d'un capitaine de hussards qui charge un carré d'infanterie. Si le destin eût été juste, il aurait jeté M. Gédéon Martin dans ce monde dix ans plus tôt qu'il ne l'avait fait: alors le jeune homme n'eût pas manqué à sa vocation, et, au lieu d'être commis-marchand, il eût été militaire. Brave, hardi, téméraire, insouciant, il était impossible de voir une figure à laquelle des moustaches allassent mieux qu'à la sienne; léger à la course, habile à tous les exercices du corps, il se vantait avec raison de savoir aussi bien manier un fleuret qu'un cheval, et comme il était né sur les bords de la Garonne, rivière qui inspire une grande confiance à ceux qui ont bu de son eau, il faisait volontiers valoir ces avantages. Un grand défaut ternissait un peu les qualités de M. Gédéon : il était joueur, mais seulement quand il n'était pas amoureux : —J'ai été toute ma vie amoureux d'une princesse ou de quelqu'autre, dit Sterne, et je compte bien l'être jusqu'à la mort. Je suis très persuadé que, si j'étais destiné à faire une action basse, je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. — Gédéon était un peu comme le spirituel auteur de *Tristam Shandy*, et depuis trois mois on le voyait beaucoup moins assidu à l'estaminet; il jouait beaucoup moins souvent au piquet, aux dominos, au billard: il était amoureux de Mlle Clarisse Amelin, et il préférait la rencontrer seule qu'en la compagnie de sa mère. Il entra d'un air cavalier, s'assit sur un tabouret auprès de la jeune fille, s'empara de sa main qui achevait une fleur, et la baisa avec galanterie.

— Que dites-vous de mon messager, Clarisse? lui demanda-t-il; n'est-il pas bien choisi?

— C'est donc vous, Gédéon, qui avez envoyé le porteur d'eau qui vient de me faire une si grande peur, et pourquoi cela? Pour savoir si ma mère était ou non ici? Et que vous importe? N'êtes-vous pas libre de venir quand elle y est? vous a-t-elle jamais mal reçu?

— C'est vrai, ma chère Clarisse, répondit Gédéon qui tenait toujours la main de la jeune fille dans la sienne, chose que probablement il n'aurait pas osé faire devant Mme Amelin; mais les sermons.

— Mon ami, dit Clarisse, les sermons, il faut les écouter et surtout il faut en profiter... Savez-vous, Gédéon, que toutes les personnes que vous connaissez parlent de vous à ma mère comme d'un mauvais sujet?

M. Gédéon savait que les mauvais sujets ne déplaisent pas aux jeunes filles, et loin de rien opposer à ce reproche, il prit un petit air vainqueur, tendit le pied, épousseta sa botte avec sa cravache, et quand il eut accompli cette gymnastique militaire, il se pencha vers Clarisse, et lui déroba un baiser.

— C'est bien, c'est bien! dit la jeune fille en souriant, pour moi je suis bien tranquille, et je sais bien que quand nous serons mariés, vous serez sage, et je ferai de vous tout ce que je voudrai; mais ma mère...

— Mme Amelin?

— Oui, elle est furieuse contre vous, Gédéon; encore ce matin elle a appris que vous aviez des dettes de jeu...

— Des dettes de jeu?... je parie que c'est ce maudit Grosson, le propriétaire du café de la Paix. sur le boulevart?

— Précisément, Gédéon!

— Eh! mon Dieu! on le paiera, ce farouche cafetier, répliqua le jeune homme en faisant sonner des écus dans sa poche.

— Je sais bien que vous le paierez, mon ami, mais vous comprenez que ma mère...

— Trouvera là, interrompit le jeune Bordelais, le texte d'un interminable sermon, et, Clarisse, voilà pourquoi je ne voulais pas la voir ce soir... Je vais le payer, ce Grosson... et en passant j'ai voulu vous prévenir de ce que je compte faire demain!

— Quoi donc?

— Demain dimanche, je vous mène à la campagne, votre mère et vous... je sais que Mme Amelin ne résistera pas à une partie de campagne... mais j'ai voulu vous consulter auparavant... Que préférez-vous? Saint-Cloud ou Saint-Germain? A Saint-Cloud, nous avons le parc, les eaux, les écrevisses, les goujons frits et l'omelette soufflée de la *Tête-Noire*: à Saint-Germain, la forêt, la belle terrasse, et, je vous promets, un excellent dîner à l'*Hôtel de Toulouse*. Voyons, Clarisse, décidez-vous. Avant que la jeune fille eût pu faire un choix, on entendit la marche de Mme Amelin,

qui n'entra cependant pas tout de suite dans le magasin, mais reconduisit quelqu'un jusqu'à la porte de l'allée; elle revint ensuite sur ses pas et se glissa par l'arrière-boutique dans le magasin plutôt qu'elle n'y entra. Au premier bruit, Gédéon recula un peu le tabouret où il était assis et qu'il jugea apparemment trop rapproché de celui de la jeune fille ; Clarisse reprit sa fleur et se mit à en arranger les pétales. A l'aspect du jeune homme. la figure ordinairement gracieuse de Mme Amelin se rembrunit :

— Comment, monsieur Gédéon, dit-elle, vous ici ?

— Oui, belle-maman, répliqua Gédéon en se levant et en faisant quelques pas vers Mme Amelin, les bras ouverts ; oui, belle-maman, je viens vous inviter à passer la journée de demain à Saint-Cloud ou à Saint-Germain, dit-il en jetant un coup d'œil à Clarisse.

La jeune fille, habituée aux complaisances de Mme Amelin, laissa de nouveau sa fleur et dit :

— Oh ! maman, les eaux jouent à Saint-Cloud.

M. Gédéon comprit que Clarisse avait choisi, et il ajouta :

— Belle-maman, je vous ferai manger une omelette soufflée à la *Tête-Noire*, et je fournirai le rhum : une bouteille que j'ai chez moi, la dernière... elle vient de mon oncle Martin.

— Celui dont vous devez hériter ? dit ironiquement Mme Amelin.

— Lui-même, belle-maman... j'en hériterai un jour ou l'autre... quand il sera mort, bien entendu... Ecoutez donc, belle-maman, il n'a point d'enfants et je suis son seul neveu.

Mme Amelin avait eu le temps de composer son visage et d'assurer son maintien :

— Monsieur, dit-elle d'un ton sec, je ne fais point de parties de campagne avec un mauvais sujet...

— Une omelette soufflée, belle-maman.

— Qui doit de tous côtés.

— Vous voulez parler de Grosson ?

Et il tira de sa poche une douzaine d'écus de cent sols, qui représentaient une somme plus que suffisante pour payer ce qu'il devait au café de la Paix. Mais Mme Amelin venait d'avoir une conversation qui avait changé tous ses projets, et quoiqu'elle aimât beaucoup les parties de campagne, les omelettes soufflées au rhum, et que jusque-là elle eût favorisé les assiduités de Gédéon, son parti était pris d'éloigner ce soupirant malencontreux, qu'il ne lui convenait plus de donner pour époux à sa fille ; elle fit donc observer à M. Gédéon qu'il était tard, qu'elle allait fermer son magasin, et elle le pria de se retirer.

— Mais, ma mère!..... lui dit Clarisse, qui ne concevait rien à la sévérité inaccoutumée de Mme Amelin.

— Taisez-vous, mademoiselle, lui dit durement celle-ci, et fermez le magasin.

— Je vais aider Clarisse, dit Gédéon.

— Du tout, monsieur, reprit Mme Amelin, nous n'avons pas besoin d'aide, et surtout du vôtre.

— Sur quelle herbe avez-vous marché, belle-maman? dit le jeune homme en frappant le comptoir de sa cravache.

— Point de violence, monsieur, dit encore Mme Amelin.

A ces derniers mots prononcés avec colère, Gédéon demeura tout interdit, et quelques larmes mouillèrent les paupières de Mlle Clarisse; cependant, comme le jeune homme ne manquait ni de jugement ni de savoir-faire, il ne se déconcerta pas, et, au lieu de s'irriter à son tour, il résolut de mettre de son côté la politesse et la modération.

— C'est, pensa-t-il, le contre-coup de quelques mauvaises nouvelles ; un de ses débiteurs lui aura fait banqueroute, et ce monsieur qui causait avec elle dans sa chambre quand je suis arrivé est sans doute un huissier.

Il frisa donc sa moustache, et prenant un air aussi poli que celui de Mme Amelin était rogne et disgracieux :

— Je vous obéis, belle-maman, lui dit-il, je vous obéis ; ne craignez rien, vous n'aurez jamais de violence à craindre de votre fils... Adieu donc, belle-maman, à demain..... Saint-Cloud! Saint-Cloud ! ajouta-t-il en contrefaisant la voix criarde des conducteurs de coucous, Saint-Cloud! c'est convenu.

Prenant ensuite la main de Clarisse, il la baisa avec toute l'ardeur d'un amoureux de vingt ans, et il sortit en faisant résonner ses éperons. Clarisse alluma tristement la lampe qui éclairait ses travaux du soir, car la nuit était venue ; elle ferma le magasin, et, quand elle fut seule avec sa mère, elle se plaça devant Mme Amelin, les bras croisés, et avec ce ton d'égalité que la faiblesse des parents laisse prendre quelquefois aux enfants, à Paris, elle lui dit :

— Ah çà, mais que t'a donc fait ce soir Gédéon, que tu le traites ainsi ?

— C'est un mauvais sujet, dit Mme Amelin, un joueur criblé de dettes, qui ne mettra plus les pieds ici.

Et comme Clarisse, toute en larmes, allait prendre le parti du malheureux Gédéon, sa mère l'embrassa en lui disant :

— Eh ! ma pauvre fille, ne parlons plus de ce jeune homme ; tu ne seras pas Mme Gédéon Martin, mais Mme Migaut, et au lieu d'aller à Saint-Cloud, nous irons au Brésil, à Rio-Janeiro, ce beau pays qui nous achète tant de fleurs ; et maintenant, bien loin de faire des fleurs ou même d'en porter, nous porterons des diamants...Quand je dis nous, Clarisse, je veux dire toi ; M. Migaut va te rendre riche à jamais.

— M. Migaut ! ton banquier ? dit Clarisse tout étonnée.

— Et sans doute ; lui-même.

Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent : elle comprit alors le but des fréquentes visites de M. Migaut et celui de ces interminables entretiens avec sa mère : décidée à ne pas obéir aux ordres maternels, elle fut ravie d'avoir une occasion pareille de montrer à M. Gédéon combien son amour était profond et désintéressé, et de quels sacrifices il était capable. Une grisette n'a pas tous les jours l'occasion de refuser la main d'un banquier comme l'était M. Migaut, elle ne peut pas tous les jours rejeter les diamants qu'on fait briller à ses yeux pour continuer dans la rue Saint-Martin à faire des fleurs artificielles. Il y avait plus : Mme Amelin n'était pas riche; elle faisait, ainsi qu'on l'a vu, des envois de fleurs au Brésil, et c'était M. Migaut qui lui procurait des fonds en escomptant son papier. Clarisse le savait ; nul doute que son refus, en allumant la colère du banquier, ne fît tarir un crédit nécessaire au commerce de Mme Amelin ; la jeune personne devait donc s'attendre à soutenir de rudes combats, mais son amour l'emporta sur son intérêt, et remuant la tête en signe de dénégation :

— Jamais, ma mère, jamais ! dit-elle.

— Allons donc ! reprit Mme Amelin, tu n'y songes pas, refuser M. Migaut ! un bel homme qui n'a pas plus de quarante ans et tous les cheveux noirs, un homme qui va réaliser tous ses fonds et partir pour le Brésil, où tu seras reine, Clarisse, où tu auras des nègres pour te porter et des négresses pour tenir ton parasol et ton éventail. M. Migaut ! c'est autre chose que ton M. Gédéon, ce calicot qui gagne à peine dix-huit cents francs chez son marchand de nouveautés, et qui nous parle sans cesse de son oncle Martin, peut-être aussi gueux que lui, et dont il n'héritera jamais.

— Mais Gédéon m'aime, dit Clarisse, je l'aime aussi, et vous nous l'avez permis à l'un et à l'autre.

— C'est vrai, répondit avec calme Mme Amelin, je te l'ai permis, Clarisse, quand j'ignorais que M. Migaut songeât à toi et qu'il voulût faire ta fortune... c'était tout simple; la garde d'une fille est si chanceuse et les fleuristes de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin ont si mauvaise réputation, que j'ai pris le premier qui a parlé de t'épouser. Mais ton Gédéon, avec ses parties de campagne et ses continuels ma belle-maman ne m'a jamais convenu ; c'est un joueur, et tiens, comme disait mon pauvre Amelin, ton père, il vaudrait mieux un ivrogne.

Tandis qu'une querelle s'engageait ainsi au sujet de Gédéon entre la mère et la fille, lui, sans se douter du malheur qui l'attendait, ni seulement qu'il eût un rival, s'acheminait, plein de colère, vers le boulevart. Il avait le projet d'entrer comme un foudre de guerre au café de la Paix et de commencer la conversation par tomber à coups de cravache sur le perfide Grosson.

— Il faut que le misérable, se disait-il, ait défilé un bien long chapelet, pour que ma belle-maman Amelin ait pris la chèvre comme elle l'a fait, et qu'elle ait été insensible à la proposition d'aller demain à Saint-Cloud manger une omelette au rhum... Diable ! le rhum de mon oncle Martin n'est pas habitué à ces dédains et ne les mérite pas, surtout de la part de Mme Amelin, qui en connaît le mérite et la saveur.

Il ne pouvait cependant s'empêcher de trouver quelque justesse aux reproches de Mme Amelin ; il était criblé de dettes, une meute de créanciers le poursuivait : tailleurs, cordonniers, fournisseurs de toute espèce, maître d'hôtel garni, huissiers, usuriers, tous ces hommes qui rendent la vie amère à la jeunesse la plus épanouie, étaient à ses trousses ; il devait même à Verdier la légère cravache dont il fouettait l'air, et quand il additionnait dans sa tête le montant de toutes ses dettes, quand il les réunissait en faisceau, que trouvait-il? un misérable total de mille écus, trois mille cinq cents francs tout au plus ! Pour trois mille cinq cents francs, il était traqué comme un renard, il subissait mille avanies, sa liberté était compromise, et enfin son mariage avec Mlle Clarisse Amelin devenait un problème dont la solution était de jour en jour plus

douteuse. D'un autre côté, il était jeune, joli garçon, bien portant et aimé de Mlle Clarisse ; avec ces avantages on surmonte la misère, on attendrit des créanciers et on profite de quelque occasion heureuse qui arrive assez à propos pour payer ses dettes et quelquefois pour s'enrichir. Gédéon avait cent cinquante francs dans sa poche : avec cette somme il comptait payer M. Grosson, après toutefois lui avoir administré une correction qui le guérirait de l'habitude d'être indiscret, et il lui resterait encore assez d'argent pour séduire Mme Amelin et lui procurer tous les délices de Saint-Cloud; car il pensait que le courroux de sa belle-maman s'apaiserait dans la nuit, et que le lendemain elle ne résisterait ni au beau soleil de juillet ni à la bouteille de rhum qu'il comptait prendre avec lui en allant chez elle; puis frappant les pavés de son talon éperonné :

— Si elle me fâche, se disait-il en pensant à la manière dont Mme Amelin venait de le congédier, si elle me fâche, je lui enlève sa fille et nous ferons sans elle des parties à Saint-Cloud. Rien de plus facile : Clarisse m'aime... Mme Amelin ! une petite marchande de fleurs de la rue Saint-Martin, qui fait des façons pour me donner sa fille, à moi, Gédéon !... moi qui sacrifie à Clarisse mon avenir ; car un homme marié perd la moitié de sa valeur, s'il ne la perd pas tout entière. Croit-elle que je manquerais de partis, si je voulais me donner la peine d'en chercher... si je voulais seulement demain aller à Saint-Thomas d'Aquin au lieu d'aller avec elle à Saint-Cloud ?

Tout en faisant ce petit soliloque passablement fat et qui aurait été désavantageux aux jeunes personnes du faubourg Saint-Germain, s'il eût été juste, Gédéon arriva devant la porte du café de la Paix, il mit la main sur le bouton de cuivre et il entra.

M. Grosson ne trônait jamais dans le beau comptoir d'acajou qui décorait le café de la Paix : il laissait ce soin à une jeune et jolie demoiselle de comptoir dont les grands yeux et le sourire agaçant enchantaient les habitués ; pour lui, revêtu d'un habit noir et la serviette blanche sous le bras, il surveillait les garçons, offrait aux pratiques une prise de tabac et calculait avec une exactitude rigoureuse la durée des parties de billard. Gédéon marcha droit vers le comptoir : la déesse du lieu lui sourit agréablement.

— Ah ! vous voilà, monsieur Gédéon, comme vous vous faites rare.

— Bonsoir, ma petite Julie, lui dit Gédéon avec une familiarité qui eût blessé Mlle Clarisse, si elle eût pu voir et entendre celui qu'elle aimait, vous êtes tous les jours plus belle, ma chère enfant, mais je ne viens pas pour vous dire des galanteries, je viens pour frotter les épaules de M. Grosson.

— De M. Grosson ! répéta la demoiselle de comptoir avec effroi et en se rejetant en arrière sur son petit divan de velours.

— Oui, croiriez-vous que cet imbécile a fait des cancans sur mon compte à une femme respectable dont je dois épouser la fille ? et cela pour une trentaine de francs que j'ai oublié de lui payer la dernière fois que je suis venu.

— S'il a fait cela, dit la demoiselle de comptoir, c'est bien mal à lui.

— Vous en doutez ?

— Non... mais vous allez donc vous marier, monsieur Gédéon ?

Tout en parlant ainsi, Mlle Julie ouvrait un carnet plus long que large, et qui, placé auprès des carafes d'eau-de-vie et des bouteilles de curaçao, ne quittait jamais son comptoir, et elle y cherchait les articles dus par Gédéon : elle en fit mentalement l'addition :

— C'est quarante-trois francs cinquante centimes, dit-elle.

— Quarante-trois francs cinquante centimes, soit, répondit Gédéon, je viens les payer ; et M. Grosson aura son pour-boire, ajouta-t-il en faisant un geste significatif avec sa cravache.

— Allons donc, méchant, dit Mlle Julie, payez-moi cette note, à moi, et laissez M. Grosson en repos; je vous promets qu'il ira voir cette dame et qu'il réparera la sottise qu'il a faite.

— Oui, à sa manière, reprit Gédéon ; il dira que je suis le plus fort joueur au billard de son café... Du tout, je veux lui apprendre à ne jamais se mêler de mes affaires.

— Vous êtes une mauvaise tête, monsieur Gédéon...; vous devriez me croire cependant... Pour M. Grosson, il n'est pas ici, on lui a donné un billet de la Porte-Saint-Martin... Dites-moi, mon petit Gédéon, est-elle jolie ?

— Qui donc ?

— Celle que vous voulez épouser ?

Avant que le jeune homme pût répondre, des voix s'élevèrent du fond du café :

— Gédéon ! Gédéon ! voilà Gédéon ! Viens ici, Gédéon, il s'agit d'une partie superbe... au double.

Gédéon avait été reconnu, et ses camarades habituels l'appelaient. Il laissa là Mlle Julie, traversa le café, et s'avança vers un enfoncement

où était placé le billard; cinq ou six jeunes gens en bras de chemises, armés de queues et se passant de mains en mains une espèce de craie bleuâtre et friable qu'on appelle le *bleu*, paraissaient attendre la venue de Gédéon pour décider d'un coup douteux. On fit venir des petits verres, on fit renouveler les cruchons de bière, et on proposa à Gédéon d'entrer dans une partie dont lui seul pouvait égaliser les chances. Les deux adversaires qu'on lui proposait lui étaient inconnus; il était légèrement lié avec celui qui devait être son partner, mais il comptait de nombreux amis dans la galerie. Peu flatté de jouer avec des inconnus, et sachant d'ailleurs que le partner qu'on lui donnait était ce qu'on appelle dans l'argot des joueurs une mazette, Gédéon allait refuser la partie, lorsqu'un des deux joueurs dit avec une suffisance mêlée cependant de politesse :

— C'est monsieur qui joue contre nous? Nous rendons dix points.

Jamais, au café de la Paix, Gédéon n'avait subi l'affront d'une concession pareille. Il s'éleva de la galerie un murmure de surprise, et tous les regards semblèrent dire : — Supporteras-tu cette arrogance, Gédéon? — Le hasard voulut que M. Grosson, qui arrivait de la Porte-Saint-Martin, parût tout à coup autour du billard, et que, soit pour flatter Gédéon, dont il redoutait apparemment la cravache, soit parce qu'il le croyait habile joueur, il dit :

— Ah! ah! vous vous attaquez à M. Gédéon, il vous donnera du fil à retordre... c'est le plus fort joueur que je connaisse.

— Nous jouerons cinquante francs la partie, si vous le voulez bien, dit alors l'un des joueurs.

— Et les frais, ajouta son compagnon.

— Oui, messieurs, répondit Gédéon en ôtant son habit, mais but à but, s'il vous plaît.

— But à but, soit.

Cette partie allait exciter à un très haut degré la curiosité des habitués du café de la Paix, d'abord parce que Gédéon était leur champion et allait soutenir la cause des joueurs habituels de l'établissement, ensuite parce qu'elle était intéressée. Le noble jeu de billard est à peu près comme le noble jeu des échecs, le vainqueur se contente ordinairement de l'honneur, et le vaincu en est quitte pour payer les frais; ici c'était différent : aussi le partner de Gédéon voulut-il se retirer.

— Jouez de votre mieux, monsieur, lui dit Gédéon; la perte me regardera seul, s'il y en a.

La partie commença par un coup brillant de Gédéon, par un de ces doubles carambolages qui font rayonner les billes sur le tapis, les ramènent vers un même centre et les repoussent dans les blouses par un chemin si direct, qu'on dirait qu'une main invisible les y amène. Les adversaires de l'amant de Mlle Clarisse Amelin ne jouaient pas avec autant d'éclat; ils avaient un jeu sage et mesuré; ils ne hasardaient rien : jamais distraits, jamais désireux d'éblouir la galerie, mais habiles à faire naître d'une chance présente une chance à venir. Tous deux à peu près d'égale force d'ailleurs, ils se soutenaient, se servaient l'un l'autre, tandis que le partner de Gédéon comprenait mal le jeu, et, loin de suivre les combinaisons de son chef de file, il les déjouait et les faisait avorter. Gédéon perdit la première partie; la seconde commença pour lui sous des auspices défavorables. A mesure que l'ardeur du jeu l'animait ou que le dépit causé par sa mauvaise fortune lui faisait croiser les sourcils, sa présence d'esprit l'abandonnait et sa main devenait moins sûre; il s'approchait alors d'une petite table où était placée une carafe d'eau-de-vie, il remplissait un verre de la liqueur spiritueuse et il l'avalait. Malgré ce secours plus dangereux qu'utile, Gédéon perdit la partie, la revanche, la belle et une quatrième partie, lorsque ses antagonistes lui proposèrent de nouveau les dix points qu'il avait refusés en commençant.

— Non, messieurs, dit-il, mais quitte ou double, s'il vous plaît.

On accepta tout ce qu'il proposa et on joua jusqu'au moment où M. Grosson déclara qu'il était deux heures après minuit et qu'il allait fermer son café. Le compte fait, il se trouva que Gédéon avait perdu neuf cents francs, et nous savons qu'il n'en avait que cent cinquante dans sa poche. Quoiqu'il eût la tête un peu échauffée par l'eau-de-vie, il n'en comprit pas moins ce que sa position avait de pénible : il devait à deux inconnus, et tout le monde sait qu'une dette de jeu est sacrée et ne souffre ni retard ni atermoiement.

— Ah! bath, se dit-il, ce que je vois de plus clair à ceci, c'est que Mme Amelin n'ira pas demain à Saint-Cloud; elle a bien fait de refuser.

Il s'avança vers les deux vainqueurs, leur remit cent cinquante francs en leur disant qu'il était assez naturel qu'il n'eût pas sur lui neuf cents francs, mais qu'il les priait de lui donner leurs noms et leurs adresses, et qu'il aurait l'honneur de les payer le lendemain. Cette proposition fut

acceptée avec la plus grande politesse, et tout le monde se sépara. Gédéon oublia en sortant de donner des coups de cravache à M. Grosson, il sut même, intérieurement, bon gré au cafetier de ne pas lui avoir rappelé sa note, et il se repentit de ne l'avoir pas payée ainsi que le lui conseillait Mlle Julie, la demoiselle de comptoir. Tous ses amis s'éloignèrent, aucun ne se rapprocha de lui et ne lui dit, en lui serrant la main : —Tu as bien joué, Gédéon, mais tu as été malheureux. — Ils auraient craint sans doute qu'il ne leur empruntât l'argent nécessaire pour payer sa défaite. La nuit était obscure, l'air était tiède et chaud, et Gédéon, en respirant librement, put mettre un peu d'ordre dans ses idées et réfléchir à la façon fâcheuse dont sa position s'était aggravée depuis quelques heures. Il suivait tristement les boulevarts, lorsqu'il fut abordé par un individu qui le suivait depuis sa sortie du café.

— Monsieur, lui dit ce personnage, je suis entré ce soir par hasard au café de la Paix, où je ne vais jamais, et là, assis dans un coin, en dehors de la galerie, à une place où vous n'avez pas pu me voir, mais d'où moi je suivais facilement votre jeu, j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé... Vous jouez admirablement, monsieur; vous êtes plus fort que vos adversaires.

— Vous trouvez, monsieur? répondit Gédéon en faisant un pas en arrière, et prêt à décharger sa mauvaise humeur sur ce malencontreux complimenteur, vous trouvez?

— Je m'explique, monsieur : la partie n'était pas égale, vous aviez un partner qui vous a nui, qui vous a perdu, et vos deux adversaires réunis l'ont emporté; cela devait être, mais je persiste à dire que vous êtes plus fort joueur que chacun d'eux.

— Eh bien! monsieur, s'écria Gédéon dont ces louanges flattèrent l'amour-propre, voilà ce que la galerie aurait dû dire.

— Oui, monsieur, on a été injuste à votre égard.

— Vous jouez au billard? demanda Gédéon.

— J'ai été d'une certaine force dans mon temps, dit l'inconnu, mais jamais je n'ai mérité de vous être comparé; cependant, ajouta-t-il, vous avez perdu neuf cents francs, ce qui est une somme énorme pour un homme de votre âge.

— Hélas! oui, répondit Gédéon, qu'une demi-ivresse disposait à la confiance, et qui d'ailleurs, comme un homme qui se noie, se rattachait aux plus invraisemblables espérances, hélas! oui, et si ce n'était que cela...

— Ah! il y a autre chose... dit l'inconnu, mais ceci est le plus pressé; vous vous êtes engagé à payer demain sept cent cinquante francs, si j'ai bien entendu; vous avez sans doute cette somme chez vous.

— Moi! je n'en ai pas le premier sou.

— C'est fâcheux, parce que ces messieurs, après tout, ont joué loyalement, et vous savez ce que c'est qu'une dette de jeu entre gens d'honneur.

— Je leur ferai mon billet, dit Gédéon, et ils attendront comme les autres.

— M. votre père viendra à votre secours.

— Mon père est mort et ma mère aussi... Je suis seul au monde, j'ai des amis qui sont à peu près dans ma position, et je dois quatre mille francs... Voilà mon budget, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Un moment, monsieur, un moment, dit l'inconnu, nous pouvons arranger tout cela.

Gédéon était déjà sur la chaussée et il se dirigeait vers le faubourg Saint-Denis où il demeurait; d'un saut il se rapprocha de son singulier interlocuteur, il le prit par le bras et il lui dit :

— Vous parlez d'arranger tout cela, monsieur?... Vous me prêteriez donc de l'argent?

— Pourquoi pas?

— Ah! monsieur, vous êtes un homme unique, je suis charmé de faire votre connaissance; votre nom, monsieur, votre adresse, j'aurai l'honneur d'aller vous voir demain... Cinq mille francs, monsieur, voilà ce qu'il me faut.

— Vous voulez cinq mille francs? vous les aurez.

— Oh! mon cher monsieur, que de grâces... Je vous ferai une lettre de change; vous réglerez les intérêts vous-même, comme il vous plaira, et je vous jure que vous serez payé... tôt ou tard, ma parole d'honneur.

— Je ne suis point un usurier, dit sévèrement l'inconnu.

— Pardon, répondit Gédéon, je n'ai pas voulu vous offenser, mais l'argent est une marchandise, et il est naturel.....

— Qu'on y mette le prix qu'on y veut mettre, poursuivit l'inconnu en achevant la phrase, c'est juste; aussi la proposition que j'ai à vous faire n'est-elle pas désintéressée; je vous donnerai cinq mille francs, sans lettre de change, sans que vous soyez tenu de me les rembourser jamais, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous comprenez, dit l'inconnu, sûr main-

tenant d'être écoulé, qu'on ne rencontre que dans les *Mille et une Nuits* des gens qui courent les cafés pour offrir des bourses de sequins aux joueurs qui perdent un argent qu'ils n'ont pas; le calife Araound-al-Raschild est mort depuis longtemps, et vous savez parfaitement que vous ne trouverez personne qui vous prête cinq mille francs sur votre bonne mine ou sur votre signature.

— Alors, monsieur, que me voulez-vous? que m'offrez-vous?

— Je vous offre cinq mille francs; ce que je veux de vous en échange, le voici; je vais rentrer chez moi, vous allez me suivre; vous remarquerez bien ma maison; je loge au premier étage... il n'y a pas d'entre-sol... Un quart-d'heure après moi, vous entrerez... par la fenêtre.

— Par la fenêtre! s'écria Gédéon, comme un voleur?

— Précisément, répliqua avec sang-froid l'inconnu: les fenêtres du comptoir donnent sur la rue, et c'est par l'une d'elles qu'il faut entrer; vous trouverez là ma caisse, qui sera ouverte, vous y prendrez cinq billets de banque, et vous sortirez de chez moi par le même chemin.

— Par la fenêtre?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, dit Gédéon en saisissant son homme au collet, vous venez de vous emporter tout à l'heure parce que je vous ai pris pour un usurier, et vous, vous me traitez comme un voleur.

L'inconnu se dégagea doucement de l'étreinte de Gédéon :

— Qu'appelez-vous un voleur? du tout, monsieur; un voleur est un homme qui dérobe le bien d'autrui; vous, vous êtes un honnête garçon auquel, moi, je donne librement cinq mille francs dont vous avez besoin, et qui sont bien à moi; mais je vous les donne à une condition, c'est que vous viendrez les prendre par la fenêtre.

Ils marchèrent quelque temps l'un auprès de l'autre en silence, l'un réfléchissant à l'étrange proposition qu'on lui faisait, et l'autre comme un homme qui n'a rien à retrancher ni à ajouter à son marché; ils traversèrent ainsi le boulevart Poissonnière, le boulevart Montmartre, le boulevart Italien, et, arrivés devant la rue Louis-le-Grand, l'inconnu s'y engagea. Gédéon le suivit; au bout de quelques pas, l'inconnu frappa à une porte-cochère qui s'ouvrit aussitôt.

— C'est là, dit-il.

Il entra et referma la porte avec bruit, en homme qui est le maître, et qui, à une heure aussi avancée de la nuit, ne craint cependant pas de réveiller le concierge et de constater ainsi le moment où il rentre.

Il était trois heures du matin. Quoique le jour commence de bonne heure dans le mois de juillet, la ville entière était plongée dans une obscurité d'autant plus grande, qu'on mesure en général la quantité d'huile que doit brûler un réverbère sur la durée de la nuit, et que les économes entrepreneurs de l'éclairage de Paris avancent volontiers dans leurs calculs le lever du jour à leur profit, de manière qu'il arrive souvent qu'entre les dernières lueurs des réverbères expirants et les premières clartés du crépuscule il s'écoule un temps assez long où la ville est plongée dans les ténèbres; cela était vrai surtout à l'époque dont nous parlons (1818), époque où le gaz ne faisait pas encore circuler dans toutes les rues ses ruisseaux de lumière: tout était calme, silencieux et désert; pas une voiture qui circulât dans la rue Louis-le-Grand ou les rues adjacentes, pas un passant, pas une patrouille. A trois heures du matin, la capitale entière n'est pas endormie, mais le bruit, le mouvement ont lieu du côté des halles et sur les chemins qui y conduisent; c'est vers ces centres d'activité nocturne que se dirigent principalement les agents de police, les patrouilles de la ligne et ces citoyens que la loi arrache forcément à leurs habitudes, et qui sont jaloux d'illustrer leur tour de garde par un de ces exploits que le lendemain ils racontent si volontiers à leurs familles.

Gédéon se plaça sous l'auvent d'un magasin, vis-à-vis la maison qu'on venait de lui indiquer, et il se mit à réfléchir profondément; la chose en valait la peine. Ce n'était pas un vol qu'on l'engageait à commettre, avait dit le personnage qui venait de le quitter; non, sans doute, puisqu'il y avait accord entre le propriétaire de l'argent et le preneur, mais du moins cela en avait toutes les apparences, et encore il fallait que cet argent appartînt bien réellement à celui qui en disposait, et nous sommes bien aise de dire ici, pour l'honneur de Gédéon, qu'il n'en doutait pas. Ensuite, cet homme, qui se faisait ainsi voler, avait un but, quel était-il? Gédéon s'y perdait. C'était peut-être un ennemi qui lui tendait un piége, mais Gédéon n'avait point d'ennemis: il n'avait jamais été sur les brisées de personne, il n'avait jamais barré personne sur le chemin de

la fortune, ni même sur celui du plaisir; il était d'ailleurs alerte, vigoureux, et on n'eût pas joué sans danger un jeu pareil avec lui. Pourquoi ne pas croire qu'il avait affaire à un homme très riche que sa position avait intéressé, et qui voulait lui faire acheter un service par une épreuve pour laquelle il fallait de la résolution, et surtout de la confiance en la personne qui lui tendait la main. Il y a tant de gens à Paris qui donneraient volontiers cinq mille francs pour se procurer une émotion, pour faire une chose excentrique, déraisonnable. La jeunesse croit si facilement à l'intérêt qu'elle inspire, et ignore si bien le prix de l'argent, que ces mauvaises raisons parurent excellentes à Gédéon; ou, pour parler plus exactement, le jeune homme les trouva telles parce qu'il avait besoin qu'elles fussent bonnes; il lui fallait payer une dette d'honneur, il aimait réellement Mlle Clarisse Amelin, il voulait l'épouser, et, pour cela, il sentait qu'il était indispensable d'apaiser la meute qui hurlait autour de lui. Cette somme, que le hasard allait mettre entre ses mains, était un présent du ciel, un terne, un quaterne, un quine qu'il gagnait à la loterie sans y avoir mis... Encore indécis, néanmoins, sur le parti à prendre dans cette conjoncture délicate, il jeta un coup d'œil sur la maison qu'il s'agissait d'escalader :

— Comment monter là? se dit-il.

Dans ce moment, une des fenêtres du premier s'ouvrit.

La fenêtre s'ouvrit doucement, les deux volets extérieurs tournèrent sans bruit sur leurs gonds et une clarté légère éclaira le fond de la pièce sur laquelle Gédéon avait les yeux fixés.

— Allons, pensa t-il, ce n'est pas une plaisanterie, ce monsieur tient à son idée.

Un moment après, une échelle de corde se déroula lentement aux yeux du jeune homme, et son extrémité vint tomber jusque dans la rue. En voyant qu'on lui aplanissait ainsi toutes les difficultés de l'entreprise, Gédéon crut fermement qu'on lui tendait un piége, et cette idée mit fin à ses irrésolutions, elle le décida à tenter l'aventure. On se moquait alors beaucoup des calicots, leurs velléités militaires avaient été raillées sur le théâtre, des querelles sérieuses s'en étaient suivies, et MM. les commis-marchands avaient soutenu l'honneur de leurs moustaches et de leurs éperons dans plusieurs duels dont quelques-uns avaient été heureux; ils étaient toujours sur le qui-vive : ils se regardaient comme des officiers en garnison, et auraient rougi de reculer devant un bourgeois. Gédéon surtout était particulièrement irrité de l'échec qu'il venait de subir au café de la Paix, il avait une revanche à prendre, et si ce propriétaire, ce bourgeois inconnu avait voulu l'engager dans une mauvaise affaire ou seulement le mystifier, il paierait cher sa trahison ou sa méchante plaisanterie.

— Eh bien! tout est prêt, dit une voix.

Gédéon s'élança, il franchit l'échelle complaisante, il enjamba la fenêtre, et en un instant il se trouva auprès de l'individu qui lui avait proposé la singulière opération qu'il accomplissait. Celui-ci était occupé à contenir un chien énorme qu'il flattait de la main et dont il empêchait les aboîments.

— C'est bien, dit-il, vous voilà enfin... Ce n'est rien, c'est mon chien, c'est Médor... taisez-vous Médor... N'ayez pas peur, monsieur.

— Peur! repliqua Gédéon, en pressant de sa main un petit poignard placé dans la poche de son habit, vous ne savez pas à qui vous parlez.

— Je ne me suis pas trompé, c'est l'essentiel, dit l'inconnu; c'est cela, mon brave, la caisse est devant vous, vous n'avez qu'à prendre...

De plus en plus étonné, Gédéon, à la clarté douteuse d'une lampe qui brûlait dans une pièce attenant au comptoir, se dirigea vers une grande caisse en fer dont il n'eut qu'à tirer la porte à lui; il avança la main et trouva sous ses doigts un petit paquet soyeux dont il s'empara :

— C'est cela même, lui dit l'inconnu à voix basse; maintenant dépêchez-vous, j'ai une peine terrible à retenir Médor.

Gédéon, soit par bravade, soit plutôt pour n'être pas la dupe du jeu dangereux qu'il jouait, passa dans la pièce voisine pour s'approcher de la lampe et voir s'il était réellement possesseur de cinq vrais billets de banque :

— Partez maintenant, dit l'inconnu, vous avez votre compte, je suis incapable de vous tromper.

Gédéon vérifia les billets et les compta; il passa sur eux son doigt mouillé, il les exposa à la clarté de la lampe, il avait dans les mains cinq billets de banque.

— Mais partez donc, répétait l'inconnu.

— Pas avant de vous avoir exprimé ma reconnaissance, dit Gédéon, ah! monsieur, je ne regarde pas ceci comme un don, mais comme un prêt, et je vous jure que bientôt...

— Non, monsieur, encore une fois, cet argent est à vous.

— Vous êtes trop galant homme pour refuser de me dire votre nom, répliqua Gédéon.

— Partez ou je ne réponds de rien, dit l'inconnu, Médor va m'échapper; prenez garde, il vous déchirera à belles dents.

—Je pars, répondit Gédéon, convaincu, aux brusques mouvements de Médor, qu'il n'avait, en effet, pas de temps à perdre. Mais il se promit, une fois dans la rue, de regarder avec attention le numéro de la maison et le nom de la rue elle-même; car il y était entré sans la reconnaître.

Il pose le pied sur l'échelle, il descend avec la précaution d'un homme qui porte un trésor, il arrive sans encombre; à peine a-t-il touché le sol, que Médor pousse des aboîments plus sonores et plus retentissants que ceux des molosses de Glaucus; l'inconnu mêle ses cris aux hurlements de son chien :

— Au voleur! au voleur! au meurtre! on m'assassine! on me dépouille !

Un coup de fusil part, et la bruyante détonation augmente le bruit et devient un signal d'alarme de plus. Gédéon épouvanté fuit sans davantage songer au nom de la rue ni au numéro de la maison ; il s'éloigne en courant, tandis que derrière lui les fenêtres s'ouvrent, les portiers se lèvent, les cris : à la garde! se multiplient, et que toute la rue est en émoi.

— Au voleur ! au voleur! continuait à crier le perfide donneur de billets de banque.

Un voisin met la tête à la fenêtre, et s'écrie :

— Le voilà, je le vois ; arrêtez !

Mille cris se succèdent ; tous les voisins qui se sont levés peuvent voir Gédéon s'arrêtant, hésitant et enfin prendre dans son trouble une rue latérale qui le dérobe à tous les regards. Il fuit, il vole, et bientôt, sans trop savoir comment, il se trouve sur le boulevart ; là, il reprend haleine, il se rassure, il rassemble ses idées. Le peu de temps qu'il a mis à l'opération que nous venons de raconter a suffi pour que le jour soit venu ; le boulevart est toujours désert, mais il n'est plus obscur. Gédéon se reconnaît parfaitement : il est auprès des bains Chinois ; il y est venu par la rue de la Michodière. Que fera-t-il ?... Il est sur le point de retourner dans la rue qu'il vient de quitter, et qu'il reconnaîtra sans doute à l'effroi qu'il vient d'y répandre ; il expliquera à tous la cause bizarre de ces cris, de ce bruit ; mais il pense bientôt que la vérité est si invraisemblable, qu'on n'y croirait pas, et qu'aller ainsi se livrer est une ingénuité par trop forte. Il venait d'échapper à un péril affreux, il avait dans sa poche de quoi reconquérir sa liberté et épouser celle qu'il aimait ; il était trop heureux. Il est vrai que plusieurs réflexions fâcheuses se mêlaient à sa joie : la conduite de cet homme qui l'avait séduit par l'appât de quelques billets de banque dans un moment de pénurie et d'angoisse, ses cris, ceux de son chien, le coup de fusil tiré, tout cela devenait clair à ses yeux maintenant ; l'inconnu avait voulu simuler un vol, et Gédéon avait été son agent sans le savoir. Cet homme avait eu besoin d'être dépouillé avec effraction, il avait eu besoin de faire voir à sa fenêtre une échelle de corde et dans sa rue un voleur s'enfuyant : voilà ce qu'il avait payé par l'abandon de cinq billets de banque... Pourquoi? dans quel but ? Gédéon ne pouvait pas le deviner. Paraître riche, telle est l'ambition du plus grand nombre ; il y a néanmoins quelques personnes qui, soit dans la crainte d'exciter l'envie, soit pour détourner l'avidité de collatéraux, cherchent à dissimuler leur fortune. Un homme qui veut donner secrètement une partie de son bien à une femme aimée, à un enfant non reconnu, ou qui a fait une perte dont il a besoin de cacher la véritable cause, cet homme peut employer un moyen pareil à celui que venait de prendre l'inconnu. Gédéon se rappela parfaitement que ce personnage lui avait dit qu'Araoun-al-Raschild était mort depuis longtemps ainsi que son visir Giafar, et qu'on ne trouvait plus de gens qui, la bourse à la main, cherchassent des joueurs malheureux. Le jeune homme, en enlevant cinq mille francs, avait donc agi dans un autre intérêt que le sien, et cet intérêt, quel qu'il fût, le rassurait sur la suite de cette aventure ; il était évident, en effet, que la personne qui venait de le faire agir d'une manière si dangereuse ne le dénoncerait pas; qu'elle laisserait dans l'ombre cet attentat concerté, dont la révélation, si elle ne la perdait pas tout à fait, pouvait du moins la compromettre elle-même gravement ; la preuve, c'était qu'elle lui avait laissé le temps de fuir et de se mettre à l'abri de toute poursuite. A l'aide de ce raisonnement assez vraisemblable, Gédéon se rassura, et il prit le chemin du faubourg Saint-Denis d'un pas ferme et léger.

— J'irai payer, se dit-il, mes deux joueurs de billard, et je leur demanderai ma revanche, qu'ils ne peuvent pas me refuser ; j'acquitterai la note de Grosson, et il aura ses coups de cravache ;

enfin, ma belle-maman Amelin ira à Saint-Cloud.

Ce fut plein de ces beaux projets qu'il arriva faubourg Saint-Denis, à la porte d'une modeste maison garnie, dans laquelle il occupait une chambre au cinquième étage. Le faubourg Saint-Denis, habité par des ouvriers laborieux, traversé dès la pointe du jour par les charrettes des maraîchers, est matinal; on y est debout de bonne heure. Quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, Gédéon trouva le concierge de l'hôtel balayant le pas de la porte : c'était un vieux soldat qui aimait assez son jeune locataire, tout en se moquant un peu de ses moustaches, et soutenant son crédit autant qu'il le pouvait auprès de la maîtresse de l'hôtel garni.

— Ah! ah! vous voilà, monsieur Gédéon, nous rentrons de bonne heure; il paraît que nous avons passé la nuit à travailler chez notre marchand de nouveautés?... Tiens, monsieur Gédéon, nous avons un des crochets de notre moustache qui est défrisé; il faudra astiquer ça... et l'habit! oh! l'habit aura besoin d'un fameux coup de baguette... dam! pour la dernière fois, monsieur Gédéon, vous serez content.

— Que voulez-vous dire, pour la dernière fois, Jérôme?

— Je veux dire que madame est décidée à vous donner congé et à louer votre chambre à une petite lingère, parce que, voyez-vous, monsieur Gédéon, les femmes c'est plus tranquille et surtout c'est plus exact.

— Il suffit, Jérôme, vous pouvez dire à votre maîtresse de m'envoyer sa note aujourd'hui même : je paierai... Et quant au congé dont elle me menace, ce sera peut-être moi qui le donnerai, Jérôme.

— Tant pis, monsieur Gédéon... Mais où vous êtes-vous fourré? Vous avez donc balayé les murailles avec votre habit?... il est tout blanc.

Et le soigneux concierge s'empara de l'habit de Gédéon, qui grimpa a son cinquième étage en recommandant qu'on eût soin de le réveiller avant midi. Une fois dans sa chambre, le jeune homme se mit au lit; il voulait dormir quelques heures pour arriver frais et dispos chez Mme Amelin, et pouvoir, sans trop de fatigue, folâtrer avec Clarisse sur la pelouse de Saint-Cloud; mais, après une nuit aussi agitée que celle que venait de passer Gédéon, le sommeil n'a garde de venir quand on l'appelle; le cerveau est agité de mille pensées qui se croisent, qui se heurtent; le sang circule dans les veines avec une rapidité fiévreuse, le pouls donne cent cinquante pulsations. Gédéon s'agitait dans son lit comme une anguille sous la main d'un cuisinier; il fermait les yeux pour chasser les idées qui l'obsédaient, et malgré lui ces idées revenaient en foule; il entendait toujours éclater le hurlement du chien, les cris au voleur! et il lui semblait sans cesse sentir sous son pied l'appui mouvant de l'échelle de corde; il était d'ailleurs écrit qu'il ne fermerait pas l'œil. Sept heures du matin sonnaient à peine, qu'on frappa à sa porte, et comme il n'avait pas retiré la clef, cette porte s'ouvrit.

— Le diable vous emporte, Jérôme, s'écria-t-il; je vous ai dit de ne pas venir avant midi.

— A la bonne heure, il est chez lui cette fois, dit le visiteur matinal qui violait ainsi la consigne, je suis fort heureux de vous trouver, car mon notaire ne m'aurait pas laissé de repos que je ne vous eusse vu, et il faut que j'aille à Saint-Cloud.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui même.

— Avec Mme Amelin? demanda étourdiment Gédéon.

— Du tout, avec Pulchérie, la fille du portier de mon notaire... Mme Amelin; connais pas.

Gédéon leva d'abord un peu la tête, puis se mit sur son séant pour voir son interlocuteur : c'était un petit jeune homme de dix-huit ans, à la chevelure blonde, revêtu d'un habit dont les manches n'arrivaient pas précisément jusqu'au poignet, et d'un gilet d'un pouce trop court pour rejoindre son pantalon; il s'inclina profondément, tandis que Gédéon faisait l'inspection de sa petite personne, et dit en tournant son chapeau dans ses mains :

— Josse, monsieur, le petit Josse, troisième clerc de M. Pichon, notaire, rue Grenétat.

— Le petit Josse? répéta Gédéon.

— Oui, monsieur, votre serviteur; c'est à monsieur Gédéon Martin que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, c'est moi-même; que me voulez-vous?

— Il y a trois jours que je vous cherche, monsieur; M. Pichon vous prie de passer à son étude.

— Je ne connais pas de notaire, dit Gédéon, sur qui le nom seul d'un officier ministériel produisait toujours un effet désagréable; vous vous trompez, monsieur.

— Vous ne connaissez pas monsieur Pichon, je le sais, répondit le troisième clerc; mais vous

êtes monsieur Gédéon Martin, donc je ne me trompe pas.

Cette manière d'argumenter paraissait sans réplique, et elle troubla légèrement Gédéon : une réflexion assez simple le rassura : un notaire n'est pas un huissier; il n'a pas de gardes de commerce à sa dévotion, et d'ailleurs le soleil du dimanche était levé, et en supposant qu'un créancier impitoyable voulût attenter à sa liberté, Gédéon était hors d'atteinte jusqu'au lendemain.

— Eh bien! dit-il, j'irai chez M. Pichon aujourd'hui même..... Vous pouvez le lui promettre.

— Oh! non, monsieur, répliqua le petit clerc; si je ne vous ramène pas avec moi, M. Pichon me retiendra à l'étude, et j'ai promis à Mlle Pulchérie.

— De la conduire à Saint-Cloud, dit Gédéon en se levant... Mais quel besoin a de moi votre notaire? demanda-t-il encore.

— Je n'en sais rien, monsieur; il paraît que c'est fort pressé, et à l'envie excessive qu'a M. Pichon de vous voir, ajouta malignement le petit clerc, je parierais qu'il y a un grand intérêt.

— Allons, pensa Gédéon que tout ceci commençait à intriguer, voici peut-être une aventure comme celle de cette nuit : M. Pichon a sans doute besoin d'un mannequin sur lequel il puisse lâcher son chien, d'un séïde qu'il puisse faire disparaître à sa volonté pour l'accuser de... de je ne sais quoi...

Tandis qu'il s'habillait, le petit Josse, le troisième clerc de M. Pichon, lui faisait l'histoire de ses amours, tout en le priant de se hâter :

— Dépêchez-vous, monsieur, je vous en prie, lui disait-il, parce que, voyez-vous, c'est une espèce d'enlèvement... On me permet bien de mener quelquefois le dimanche Mlle Pulchérie à l'église ou de lui faire faire un tour sur le boulevart; mais Saint-Cloud, c'est trop loin pour les parents, surtout pour le lancier. .

— Vous avez pour rival un lancier?

— Oui, monsieur, un cousin qui est maréchal-des-logis de la garde royale, et qui parle d'épouser Pulchérie et d'en faire une cantinière; vous n'avez pas d'idée comme il est jaloux.

Gédéon, cependant, releva sa moustache, fit prendre un pli heureux à ses cheveux, et sa toilette finie il quitta son hôtel garni et s'achemina avec le troisième clerc vers la rue Grenétat. Son petit compagnon marchait d'un si bon pas qu'ils arrivèrent bientôt chez le notaire. Dans la cour, à une petite fenêtre au-dessus de la loge du concierge, Gédéon vit, entre un géranium et un basilic, la tête gracieuse d'une très jeune fille.

— La voilà, dit le petit Josse, c'est Pulchérie; elle m'attend.

Le portier, malgré la solennité du dimanche, raccommodait de vieux souliers dans sa loge, et il paraissait plutôt songer à achever sa tâche qu'à la manière dont Mlle Pulchérie passerait sa journée.

— J'échangerais volontiers ma belle-maman Amelin contre un père semblable, pensa Gédéon.

Et il monta au premier, chez le notaire. L'étude était déserte; mais un garçon de bureau lui indiqua du doigt la porte du cabinet de M. Pichon, en lui disant que monsieur était avec deux clients occupé à régler les articles d'un contrat de mariage, et que, l'affaire terminée, il serait reçu sans retard. Le petit Josse avait disparu une fois sa commission remplie. Gédéon s'approcha d'une fenêtre qui précisément donnait sur la cour; il vit le troisième clerc mettant ses gants et faisant de la tête un petit signe facile à comprendre. Mlle Pulchérie ne fit qu'un saut de sa petite chambre dans la cour; elle prit le bras du petit jeune homme. Au moment même, le lancier parut sur le seuil de la porte cochère. Pulchérie retira vivement son bras; le troisième clerc fit demi-tour et monta en courant dans l'étude :

— C'est vous qui me valez ça, dit-il à Gédéon; je suis arrivé trop tard : voilà le grand escogriffe de lancier.

— J'en suis vraiment fâché, lui dit froidement Gédéon; nous nous serions rencontrés à Saint-Cloud... Je compte y aller aujourd'hui avec ma maîtresse.

— Votre maîtresse! dit le petit Josse en fureur; si le ciel est juste, on vous l'enlevera comme on m'enlève la mienne.

— Du tout, répondit Gédéon, on me la disputera, c'est possible, mais je ne la céderai pas comme vous cédez la vôtre, je vous en réponds.

Le petit clerc n'était pas de taille à lutter contre un lancier, et des larmes témoignaient de son impuissance, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit et le notaire reconduisit ses deux clients; il se tourna ensuite vers Gédéon et lui tendit la main.

M. Pichon était un homme de soixante ans environ, d'une taille élevée et d'une figure sévère à laquelle néanmoins son caractère jovial donnait un démenti dans les rares moments où son

esprit railleur éclatait au dehors et faisait grimacer les traits anguleux de son visage; partisan zélé de la révolution, dont trente ans auparavant il avait adopté les principes, il avait été l'ennemi de l'empire comme il l'était de la restauration, et, par position autant que par goût, il était le notaire du peuple. C'était dans son étude que se réglaient tous les intérêts et que s'apaisaient tous les différends des dames de la Halle et des marchands du Temple, ce qui rendait ce cabinet un des plus bruyants de Paris et ne nuisait pas aux profits du notaire. Habitué à lutter contre la mauvaise foi et à découvrir le bon droit sous le déluge de paroles dont on l'assaisonne trop souvent, il écoutait beaucoup, questionnait davantage et était fier d'empêcher plus de procès qu'il ne faisait de contrats. Sceptique et railleur tout à la fois, sa manière d'interroger se ressentait de l'état de ses clients habituels. Il prit donc la main que lui présenta Gédéon, et, la gardant dans la sienne, il entra dans son cabinet, traînant après lui le jeune homme.

— Vous voilà donc, monsieur Gédéon Martin, lui dit-il; je ne vous croyais pas si jeune, ou plutôt j'espérais que vous auriez dix ans de plus, quoiqu'à vrai dire un garçon qui ne paie pas son hôtesse et qui est plus assidu au café de la Paix que chez le négociant qui l'emploie doive être à peu près de votre âge; plus vieux, une telle conduite n'aurait point d'excuse... Eh bien! je parie qu'on vous calomnie... Le petit Josse, mon furet, mon saute-ruisseau, a été plus de vingt fois au café de la Paix sans vous y trouver.

— Je n'y suis pas habituellement, monsieur, répondit Gédéon, qui, rapportant tout à son amour, crut voir dans M. Pichon l'arbitre de son mariage avec Mlle Clarisse, et l'homme de confiance de sa belle-maman Amelin, et il ajouta en altérant un peu la vérité : Hier je n'y ai paru qu'assez tard... avant de rentrer chez moi...

— C'est cela... vous êtes bien monsieur Gédéon Martin?

— Oui, monsieur.

— De Bordeaux?

— Sans doute.

— Dont le père et la mère sont morts.

— Hélas! oui, monsieur, je suis orphelin.

— Eh bien! écoutez-moi.

Le notaire prit place devant son bureau, fit asseoir Gédéon auprès de lui, et tandis qu'une de ses mains jouait avec une tabatière d'écaille, il plaça l'autre sur l'épaule du jeune homme en lui disant :

— La nature vous a fort bien doué, mon ami; vous êtes un très joli cavalier, votre front respire l'intelligence : elle a voulu compenser ainsi le malheur que vous avez d'être orphelin... Avez-vous vos papiers, votre acte de naissance, la preuve légale du décès de vos auteurs...

— Je les ai, monsieur; ils sont chez moi.

— Il faudra me les apporter... Le délaissement où vous vous trouvez est une bonne leçon qui a dû vous apprendre à ne compter que sur vous... Et, ajouta M. Pichon, nous avons sans doute quelques dettes?

— Mme Amelin, répondit Gédéon, de plus en plus convaincu qu'il s'agissait de son mariage, doit les exagérer, mais vous pouvez l'assurer, monsieur, qu'elles seront entièrement payées d'ici à quelques jours.

— Mme Amelin! dit M. Pichon.

— Oui, quoiqu'elle ne m'ait pas prévenu et que même hier au soir j'en aie été mal reçu, je pense que...

— Que, quoi?

— Vous savez bien que je dois épouser sa fille.

— Moi : du tout, je ne m'en doutais pas, et je ne connais ni Mme Amelin ni sa fille; mais ceci est bon à apprendre, et voilà un contrat de mariage qui se passera chez moi... si toutefois vous conservez toujours les mêmes dispositions.

— En doutez-vous, monsieur?

— Nous verrons, mon ami, mais parlons de votre famille; n'avez-vous point de parents?

— Oui, un oncle paternel, l'oncle Martin, qui est à la Caroline du Sud.

— Et qui vous a élevé, sans doute? Que vous avez beaucoup connu et aimé quand il était auprès de vous, à Bordeaux?

— Pas le moins du monde, monsieur; il est parti que j'étais enfant, et c'est à peine si je me le rappelle.

— Eh bien! mon cher monsieur Martin, dit le notaire, vous pouvez alors vous épargner les larmes hypocrites des héritiers, votre oncle est mort et il vous laisse cent mille écus, plutôt plus que moins.

— Cent mille écus, s'écria Gédéon, me voilà donc riche! Dieu soit loué!

— A la bonne heure, dit M. Pichon; vous ne pouvez pas regretter un oncle que vous ne connaissiez pas, et vous êtes tout à la fortune qu'il vous laisse; voilà qui est naturel. Vous n'avez

pas d'idée, jeune homme, combien je suis fatigué de la douleur feinte des héritiers qui viennent grimacer ici des regrets qu'ils ne sentent pas... Allons, gai, mon ami; que ce moment soit tout à la joie; nous songerons demain aux moyens à employer pour faire un bon emploi de cet argent.

Tandis que Gédéon convenait franchement qu'il lui serait dificile de trouver des larmes pour pleurer la mort d'un oncle inconnu, et qu'il se livrait sans contrainte à la joie qu'il éprouvait, le notaire ouvrit sa tabatière d'écaille, et renversa sur une feuille de papier le tabac qu'elle contenait :

— Tenez, lui dit-il en lui montrant la poussière noirâtre qui faisait tache sur le papier, vous avez maintenant plus de pièces de vingt sous qu'il n'y a ici de grains de tabac; c'est là de quoi vivre heureux, tranquille et surtout indépendant. Eh bien! j'ai vu des gens dissiper une plus grande fortune encore en moins de temps que je n'en mets à souffler sur ce tabac.

En parlant ainsi, M. Pichon gonfla ses joues, et d'un souffle vigoureux il dispersa dans l'appartement les grains de tabac.

—Gardez-vous d'imiter ces imprudents, ajouta-t-il, parce que les oncles d'Amérique deviennent plus rares tous les jours, et on n'a pas le bonheur d'hériter deux fois.

Gédéon, que quelques grains avaient frappé à la gorge, ne put répondre à cette figure de rhétorique que par une quinte de toux, et le notaire continua :

— Voilà pourquoi je fais courir après vous depuis trois jours. Maintenant, dites-moi quelle est celle que vous voulez épouser?

— La fille d'une marchande de fleurs artificielles, rue Saint-Martin.

— C'était très bien hier, dit le notaire; mais songez-y, aujourd'hui vous êtes riche, et vous pouvez aspirer à de plus hauts partis; vous pouvez entrer dans une famille riche et exiger une dot en rapport avec votre fortune : votre petite fleuriste est-elle riche?

— Elle n'a pas un sou, répondit Gédéon, mais je ne l'échangerais pas contre la fille d'un roi.

— Bravo, jeune homme, vous êtes digne de l'héritage de l'oncle Martin... Allez chercher vos papiers, parce qu'il faut que je réponde de votre identité, et je vous conduirai chez le banquier entre les mains duquel les fonds sont déposés; nous les retirerons, et j'en ferai alors le dépôt à la caisse des consignations, qui les conservera jusqu'à ce que les formalités judiciaires soient remplies.

Gédéon ne fit qu'un saut hors du cabinet, et dans l'étude il trouva le petit Josse, dont la figure s'était rassérénée; le lancier était parti, le vieux portier avait repris le raccommodage de ses souliers et le voyage à Saint-Cloud était encore possible. Gédéon passa comme un éclair.

— Nous nous verrons à Saint-Cloud, lui cria le troisième clerc.

— Oui, oui, lui dit Gédéon, et c'est moi qui paie.

Il courut dans la rue Saint-Martin pour annoncer sa nouvelle fortune à Clarisse et à Mme Amelin. Le magasin de la *Rose du Bengale* était fermé. Il entre par la porte de l'allée, monte à l'entre-sol et trouve Clarisse en pleurs.

— Vous pleurez, Clarisse, lui dit-il.

La jeune fille le prend par la main, le fait descendre au magasin et lui montre des monceaux de fleurs étalés sur les deux comptoirs de noyer :

— Que signifie ceci? demanda Gédéon ; est-ce que la maman Amelin déménage?

— Oui, mon ami, répondit Clarisse, le magasin est loué à un charcutier; la *Rose du Bengale* va faire place au *Jambon couronné*, ma mère est sortie pour faire signer le bail par le nouveau locataire.

— Eh bien! tant mieux, s'écria Gédéon, la belle-maman Amelin a deviné mes intentions; aussi bien je n'entends pas que ma petite femme travaille.

Et il embrassa Clarisse, qui se laissa faire.

— Ta petite femme! lui dit Clarisse, dont les sanglots redoublèrent, et qui lui donnait en le tutoyant ainsi la plus grande preuve d'amour possible, ta petite femme : je crains bien de ne l'être jamais... Nous partons demain pour le Havre...

— Mais pour quoi faire ?

— Ma mère me mène au Brésil, à un endroit qu'on appelle Rio-Janeiro.... avec un monsieur qui veut m'épouser.

— T'épouser, Clarisse!... un monsieur! qui vous emmène au Brésil ; que signifie tout cela?

Alors la jeune fille expliqua la cause de la réception faite la veille à Gédéon par Mme Amelin; elle lui dit qu'il y avait un banquier à Paris, un millionnaire, M. Migaut, qui, pour ses péchés, était devenu amoureux d'elle, et voulait l'épouser; que, lorsque Gédéon l'avait trouvée seule la veille dans le magasin, sa mère était avec ce M.

Migaut, et arrangeait toute l'affaire : le départ subit, la vente du magasin et le mariage enfin, qui ne devait se conclure qu'au Brésil ; le voyage de M. Migaut ne pouvait pas se retarder. Avant que Gédéon fût revenu de sa surprise et qu'il pût protester contre les trahisons ainsi accumulées par sa belle-maman, Mme Amelin rentra, les deux amans entendirent sa voix perçante qui partait de l'entre-sol et appelait Clarisse. Gédéon monta furieux. La marchande fleuriste était dans une petite salle à manger qui servait en même temps de salon de réception, et dans laquelle s'ouvrait une porte conduisant à une chambre à coucher commune à la mère et à la fille ; un escalier de bois en colimaçon s'ouvrait dans la salle à manger et établissait ainsi une communication directe entre l'appartement et le magasin ; dès que la mère de Clarisse vit poindre la tête de Gédéon, sa figure prit un air radieux et un sourire de supériorité effleura ses lèvres :

— Vous voilà, monsieur Gédéon, lui dit-elle ; je me doutais de votre visite ; vous êtes venu faire vos adieux à Clarisse... C'est tout simple.... Nous nous quitterons bons amis, n'est-ce pas ?

— Nous nous quitterons ! belle-maman... Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu ! mon bon monsieur Gédéon, vous savez tout ; Clarisse vous a dit le bonheur qui nous arrive.

La jeune fille avait suivi celui qu'elle aimait, et elle protestait par ses larmes contre ce qu'il plaisait à sa mère d'appeler son bonheur. Gédéon, interdit de l'audace et du sang-froid de Mme Amelin, ne savait par quel reproche, par quelle récrimination commencer ; celle-ci alors prit un air doucereux, et, sans quitter son ton de supériorité, elle dit :

— Vous comprenez qu'il ne faut pas songer à Saint-Cloud ; ce n'est pas la veille d'un départ qu'on perd son temps a faire une partie de campagne... Je ne vous ai pas trompé ; j'ai refusé hier, vous vous le rappelez... D'ailleurs, nous avons du monde à dîner : M. Migaut dîne ici... Ah ! monsieur Gédéon, c'est fâcheux pour vous, j'en conviens, car enfin, je vous avais permis d'espérer ; nous avions parlé mariage, je ne le cache pas...

— Ah ! vous en convenez ! s'écria Gédéon suffoqué de colère.

— Sans doute ; mais, si vous aimez Clarisse, vous devez être enchanté de ce qui arrive ; quand on aime les gens, c'est pour eux, ce n'est pas pour soi... Songez donc que la pauvre enfant va être riche comme une reine ; elle aura des négresses, monsieur Gédéon, des diamants ; elle ne s'habillera plus toute seule ; elle ne marchera plus avec ses pieds, mais avec les pieds de ses chevaux. Avec vous, elle aurait été malheureuse, elle se serait levée à six heures du matin et aurait travaillé jusqu'à minuit pour faire des roses à dix francs la douzaine, des œillets à trente sous le brin, au lieu qu'avec M. Migaut...

— Ah ! si ce n'est que de l'argent qu'il vous faut, s'écria Gédéon, envoyez au diable votre M. Migaut et soyez sûre qu'avec moi votre fille n'aura pas besoin de travailler pour vivre ; je suis riche, moi aussi ; l'oncle Martin est mort, je suis son héritier, j'ai quinze mille livres de rentes.

A cette déclaration, Clarisse fit un cri de joie, et Mme Amelin, mettant ses deux points sur ses hanches, partit d'un immense éclat de rire.

— Bien trouvé, dit-elle, la farce est bonne ! Voilà un héritage qui vient comme mars en carême, comme Gros-Jean quand le potage est servi, comme la fièvre quand on a la migraine... Non, non, monsieur Gédéon, ce n'est pas avec ces frimes-là qu'on attrape la mère Amelin ; un héritage à vous ! l'oncle Martin qui est mort. Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin, et quand vous nous aurez fait manquer M. Migaut et qu'on débrouillera la fusée, il se trouvera que le Martin qui est mort est votre oncle comme Jean de Vert, ou qu'il ne nous laisse que sa bénédiction. Je connais ça... C'est Clarisse et vous qui avez eu cette belle invention ?

Gédéon s'épuisa en protestations, il fit intervenir le nom du notaire. Mme Amelin ne voulut rien entendre, ne voulut rien croire ; lasse enfin des pleurs de sa fille et des serments du jeune homme :

— Et bien ! dit-elle à Gédéon, vous êtes riche, tant mieux pour vous ; vous avez l'héritage de votre oncle Martin, gardez-le ; moi, j'ai pour gendre M. Migaut, et je le garde ; il a ma parole, j'ai la sienne ; savez-vous ce qu'il fait pour Clarisse ? il ne s'amuse pas à vouloir comme vous l'inviter à Saint-Cloud pour la compromettre : il l'enrichit même avant de l'épouser. Oui, monsieur Gédéon, il lui reconnaît une dot égale et peut-être supérieure à l'héritage dont vous parlez, et cette dot, il ne la promet pas, il la donne... Je l'ai, ajouta majestueusement Mme Amelin.

— Vous l'avez ? s'écrièrent les deux jeunes gens.

— Oui, mademoiselle, tandis qu'hier vous écou-

tiez les sornettes d'un petit joueur criblé de mauvaises dettes, M. Migaut m'apportait votre dot.

Et comme Gédéon faisait un geste d'incrédulité, Mme Amelin, emportée par le désir de faire parade de sa fortune et jalouse de prouver la richesse de son gendre futur, passa dans sa chambre, tira de sa poche une clef avec laquelle elle ouvrit sa commode de noyer, et revint dans sa salle à manger étaler aux yeux de Gédéon un portefeuille de maroquin rouge, tellement gonflé par les papiers qu'il contenait que le fermoir d'acier paraissait prêt à éclater; elle l'ouvrit avec peine :

— Voyez, dit-elle en passant le pouce sur les billets, dont elle montrait le chiffre à mesure qu'ils défilaient sous son doigt; voyez, il y en a trois cents ou trois cent vingt; je ne sais, M. Migaut ne compte pas, et tous de mille... Ils sont à Clarisse, monsieur Gédéon; je les ai pris pour elle; ils sont à Mme Migaut; sa mère les lui garde; c'est sa dot, c'est son douaire, et, une fois au Brésil, nous achèterons une belle terre, voisine de celle de M. Migaut, car il a beaucoup de biens dans ce pays-là; nous aurons des forêts vierges où les perroquets sont plus communs qu'ici les pierrots, et comme les billets de banque perdent quelque chose au Brésil, parce qu'on n'en a pas l'emploi et qu'on les change difficilement, j'irai demain chez M. Laffitte et je changerai ces billets de banque contre de bonnes lettres de change qui me seront payées là-bas en belles portugaises, une monnaie d'or qui vaut cinq ou six napoléons... Tiens, ajouta-t-elle, voilà le passeport de M. Migaut et le mien, et le tien, Clarisse.

— Au diable les billets de banque! s'écria Gédéon en regardant ces richesses dont il ne pouvait pas nier la réalité; il paraît que depuis quelques jours ils foisonnent.

— Je ne veux point de dot, point de forêt vierge, dit Clarisse; rendez ce portefeuille à M. Migaut, ma mère; jamais je ne l'épouserai.

Gédéon comprit que toute résistance serait inutile, et que jamais il ne l'emporterait sur un rival aussi riche et aussi prodigue que l'était ce M. Migaut, dont le nom frappait pour la première fois ses oreilles. Il ne lui restait que l'amour qu'il avait inspiré à Clarisse; mais cet amour, il l'avait tout entier, et il fallait sans perte de temps le mettre à l'épreuve. Il était riche; en laissant une procuration à M. Pichon, celui-ci lui enverrait des fonds partout; il avait d'ailleurs cinq mille francs, et avec une pareille somme il pouvait enlever Clarisse et la conduire si loin que Mme Amelin restât plusieurs mois sans en entendre parler. M. Migaut voulait emmener Clarisse au midi, lui la conduirait au nord; il n'y a pas loin de Paris à Bruxelles, et l'essentiel était, puisqu'on l'y forçait, de compromettre Clarisse et de rendre impossible son mariage avec un autre. Il saisit donc le moment où Mme Amelin, après avoir refermé son portefeuille, passa dans la chambre voisine pour le replacer dans sa commode, et il dit à Clarisse :

— Pas un mot à ta mère : je viendrai te prendre ce soir à huit heures; tiens-toi prête.

Sans trop comprendre le but de ce rendez-vous, Clarisse fit un signe de tête affirmatif et Mme Amelin rentra aussitôt.

— Maintenant, monsieur Gédéon, vous devez être satisfait; faites vos adieux, parce que nous avons beaucoup à faire d'ici à demain : vous ne pouvez pas nous aider à faire nos paquets.

Gédéon partit sans ajouter un mot; il courut chez lui prendre les papiers que lui demandait le notaire, et en le voyant partir Mme Amelin dit à sa fille :

— Il a pris la chose mieux que je ne l'espérais... vous voyez, Clarisse, que c'est un garçon raisonnable... Si, comme il le dit, il a hérité de son oncle, il trouvera de quoi se consoler... Voilà un garçon qui ne songe plus à toi; ne va pas faire la bégueule, ma fille : M. Migaut viendra à cinq heures, mets tes cheveux en papillottes, et ce soir pare-toi de ta robe neuve et de ta collerette blanche.

Cependant Gédéon, muni des preuves qui constataient son identité, retournait en toute hâte chez M. Pichon, et chemin faisant il se demandait quel pouvait être ce M. Migaut dont l'amour prodigue lui enlevait celle qu'il aimait; il ne croyait pas du tout à un mariage, mais à une spéculation d'un autre genre, spéculation à laquelle, suivant lui, Mme Amelin était fort capable d'avoir accédé :

— Ce misérable M. Migaut, pensait-il, paie bien cher une fantaisie, et il faut qu'il soit bien riche et bien confiant pour la payer ainsi d'avance. Ma belle-maman aurait livré sa fille pour la moitié des billets de banque qu'elle m'a fait voir... S'il en était autrement, pourquoi se marier au Brésil, loin de ses parents, de ses amis? Quand on habite Paris et qu'on est de bonne foi, on s'adresse à son maire et à son curé, et on n'attend pas, pour épouser une jeune personne, qu'on soit dans une forêt vierge. D'ailleurs, s'il n'y avait pas marché, M. Migaut se serait-il con-

duit comme il l'a fait? Un homme reconnait à une femme une dot magnifique; à la bonne heure, il lui assigne le plus riche douaire, soit; mais qui est-ce qui dépose cent mille écus dans les mains de la mère avant d'avoir épousé la fille?

Ces réflexions assez justes auraient enlevé à Gédéon tout scrupule, s'il en avait eu, et il comptait les communiquer à Clarisse pour lui ouvrir les yeux, lui montrer le danger qui la menaçait, et l'engager ainsi à le suivre sans hésitation. Mme Amelin lui apparaissait sous les traits les plus hideux; il pensait que M. Migaut ne pouvait être rien moins qu'un homme aussi riche que puissant, et les passeports qu'on avait affecté de lui montrer, le voyage lointain dont on lui avait parlé, tout cela était autant de ruses pour l'éloigner et pour tromper Clarisse; on conduirait la pauvre enfant dans une maison de campagne aux environs de Paris, dans quelque château appartenant à ce M. Migaut, dont ce nom commun de Migaut cachait le vrai nom, et là l'iniquité se consommerait : Clarisse serait livrée et perdue. Ces craintes étaient d'autant plus naturelles, que Clarisse ne lui avait jamais parlé de ce riche adorateur ; or, un homme qui se présente comme époux se présente à découvert; il agit à la face du soleil, parce qu'il agit loyalement; et s'il tire une jeune fille de la misère, s'il fait sa fortune, s'il lui donne son nom, il veut en échange être aimé ou du moins agréé ; quand il s'agit, au contraire, d'un marché immoral, l'acheteur paie, et, de gré ou de force, en échange de son argent, on lui amène sa victime; voilà précisément ce qui s'était passé, suivant Gédéon : Clarisse n'était instruite que de la veille, et Mme Amelin paraissait se soucier fort peu de son consentement.

Gédéon entra chez le notaire, les traits altérés, la figure décomposée; la fatigue d'une nuit passée sans sommeil et sans repos avait encore augmenté sa pâleur.

— Qu'avez-vous? lui dit M. Pichon.

— Ah! monsieur, hâtons-nous, s'il vous plaît: voilà les papiers que vous m'avez demandés. Ne vous serait-il pas possible d'aller sans moi chez la personne qui a mes fonds?

— Du tout; il me faudrait pour cela une procuration que nous n'avons pas le temps de faire et qui d'ailleurs aurait quelque chose de louche, puisque vous êtes à Paris et que rien ne vous empêche de me suivre.

— Oh! monsieur, s'écria douloureusement Gédéon, ma Clarisse, celle que j'aime, on veut me l'enlever!

— La petite fleuriste?

— Oui, monsieur.

— C'est que la mère ne sait peut-être pas que vous avez cent mille écus?

— Au contraire, monsieur.

— Il faut alors que la jeune fille soit bien belle ou que la mère soit bien difficile, dit le notaire.

Et il sonna.

Le notaire était naturellement impatient; il sonna une seconde fois, on ne vint pas davantage à l'appel de sa sonnette ; il ouvrit alors la fenêtre et appela :

— Josse, Josse... Pierre, Pierre, où est donc mon petit clerc?

Pierre sortit de sa loge, son tire-pied à la main.

— M. Josse, monsieur? dit-il en ôtant son bonnet, il est sorti.

— Appelez Pulchérie.

— Ma fille, monsieur? elle est avec M. Josse : ils sont à la messe à Saint-Méry.

— Si le petit clerc compte sur moi pour payer son dîner à Saint-Cloud, pensa Gédéon, il comptera deux fois.

M. Pichon demanda un fiacre, et, après avoir dit quelques mots au cocher, il y monta suivi de Gédéon.

— Ainsi, votre maîtresse vous abandonne, mon ami? s'écria le notaire avec un soupir de commisération, ah! on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

— Elle! elle m'adore, répondit Gédéon; c'est la mère, monsieur!.... Je suis sur la voie d'une grande iniquité... On la vend, on veut la vendre!

— Oh! jeune homme, prenez garde; accuser une mère!

— J'ai vu le prix de la vente, monsieur, répliqua Gédéon ; il est vrai, ajouta-t-il, que Mme Amelin a parlé d'un mariage...

— Eh bien! dit le notaire.

— Ah! monsieur, un mariage au Brésil! Vous voyez que ce n'est pas même au treizième arrondissement... Je ne sais rien, Mme Amelin m'a dit ce qu'elle a voulu ; mais je parierais qu'il y a là-dessous quelque intrigue de grand seigneur, quelque infamie de pair de France, quelqu'un de ces enlèvements comme s'en permettaient les nobles avant la révolution, sauf la violence, pourtant, car la mère Amelin y va de bon cœur, et elle a été bien payée; encore une fois, j'ai vu l'argent.

Il suffisait de parler à M. Pichon des grands seigneurs, de la noblesse, et de tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait au gouvernement des Bourbons, pour exciter au plus haut degré son indignation politique; il engagea donc son jeune client à suivre la marche de cette intrigue; il lui promit son appui, il l'assura que, malgré les malheurs du temps, on trouverait aide et protection chez les magistrats.

— Car enfin, lui dit-il, il y a des lois; nous vivons sous un gouvernement antipathique à la nation, il est vrai, mais nous avons des tribunaux, nous ne sommes pas précisément à Constantinople; nous avons la liberté de la presse, nous avons la chambre des députés et le droit de pétition... Tenez, mon ami, ajouta-t-il, je suis furieux; les exécuteurs testamentaires de votre oncle m'ont fait remettre son testament, mais ils ont fait passer les fonds à un banquier au lieu de me les envoyer directement à moi : c'est d'abord un manque de confiance; ensuite, le banquier qu'ils ont choisi est un homme qui ne me convient pas; je ne l'ai jamais vu, mais c'est un royaliste, je le crois même un peu jésuite...

— Et vous craignez, dit Gédéon, que mes fonds ne soient pas en sûreté dans ses mains?

— Je ne dis pas cela; ils resteront d'ailleurs si peu de temps chez lui... Eh! mon Dieu! si le petit Josse vous eût trouvé le premier jour où je vous ai fait chercher, nous les aurions déjà... Mais, vous présent, je les ferai retirer demain...

En parlant ainsi, ils arrivèrent au terme de leur course; le fiacre s'arrêta, et le notaire descendit avec Gédéon. Sous la porte cochère, ils rencontrèrent un commissaire de police revêtu de son écharpe, qui se retirait avec ses agents.

— Ah! dit M. Pichon en levant les épaules, quelque étourdi qui aura crié : Vive l'empereur! ou : Au diable Louis XVIII!

Le notaire s'éloigna instinctivement du commissaire; il monta au premier étage, suivi de Gédéon, il entra par une porte encore ouverte, et, traversant plusieurs pièces, arriva dans une chambre à coucher où se trouvait le personnage qu'il cherchait, assis dans un fauteuil, la tête enveloppée d'un foulard et froissant dans ses mains les oreilles d'un beau lévrier couché entre ses jambes. Dès que Gédéon eut mis le pied sur le seuil de l'appartement, le lévrier se leva; il fit d'abord entendre un grognement sourd, puis il éclata en aboîments prolongés.

— Tout beau, Médor! tout beau, lui dit son maître, qui s'était levé et qui regardait avec anxiété le notaire et son compagnon.

— Médor! se dit Gédéon.

— Monsieur! s'écria le notaire, qui n'aimait pas les chiens, faites retirer cet animal, je vous en prie.

— A bas, Médor, taisez-vous.

Mais Médor continuait ses aboîments.

— Quand il plaira à ce chien de finir, dit le notaire, je vous exposerai le sujet de ma visite... c'est à M. Migaut que j'ai l'honneur de parler?

— Migaut! Migaut! s'écria Gédéon. Monsieur est M. Migaut?

— Sans doute, dit le notaire.

— M. Migaut! répéta Gédéon.

Et, saisi d'une pensée subite, le jeune homme envoya d'un coup de pied le chien rouler à dix pas et sortit en courant de la chambre à coucher et de la maison de M. Migaut.

— Eh bien! eh bien! jeune homme, dit alors le notaire en faisant quelques pas après lui, monsieur Gédéon, monsieur Martin, où allez-vous donc?

Le jeune homme ne pouvait plus l'entendre; il avait déjà franchi l'escalier, dépassé la porte cochère, et il fuyait dans la rue Louis-le-Grand à peu près aussi vite qu'il l'avait fait quelques heures auparavant, après son exploit nocturne. Cependant Médor s'était apaisé, et le notaire, étonné de cette disparition soudaine, dit à M. Migaut :

— Vous connaissez donc M. Martin? M. Martin vous connaît donc? que signifie tout ceci?

— J'allais vous le demander, dit M. Migaut avec un sang-froid où perçait néanmoins quelque embarras.

— Au reste, dit le notaire, nous éclaircirons cet incident plus tard... Venons à l'essentiel, monsieur, nous n'avons pas besoin pour cela de la présence de M. Martin, je le représente et j'ai ses papiers... Je suis M. Pichon, notaire...

— M. Pichon? s'écria M. Migaut de l'air le plus naturel; j'allais vous écrire, monsieur, j'allais vous envoyer chercher...

— Nous avons à nous entendre au sujet de fonds...

— Hélas! monsieur...

— Quoi donc!

Pour toute réponse, M. Migaut prit le notaire par la main et le conduisit dans une pièce où il lui fit voir le désastre de la nuit, une fenêtre brisée, une caisse qui, quoique doublée en fer et armée de deux serrures, attestait par son dé-

labrement et par ses pènes rompus l'audace et l'habileté des malfaiteurs qui l'avaient attaquée :

— Ruiné, perdu, dépouillé, monsieur, dit M. Migaut, et heureux encore d'avoir conservé ma vie... Je ne sais pas comment je n'ai pas été assassiné.

Et M. Migaut montra ses bras encore meurtris des cordes dont on les avait liés, il entr'ouvrit sa poitrine et fit voir sa chemise tachée de sang et la trace sanglante d'un poignard qui avait effleuré son sein et dont la lame aurait dû pénétrer jusqu'à son cœur, si, par un mouvement heureux, il ne se fût dérobé à la mort.

— Voyez, monsieur, dit-il, à quels dangers j'ai échappé... Toute la rue a été en émoi.

Tandis que le notaire stupéfait regardait les traces d'effraction qui l'entouraient, tandis qu'il maniait le fusil avec lequel M. Migaut avait fait feu sur les voleurs, celui-ci lui contait les dangers auxquels il avait échappé : trois malfaiteurs étaient entrés chez lui par escalade; l'un d'eux, après l'avoir lié dans son lit, avait muselé Médor, tandis que ses complices crochetaient sa caisse et la dévalisaient; l'opération avait été longue, et, durant toute sa durée, il avait eu sur sa poitrine la lame d'un poignard; il avait senti la pointe du fer prête à entrer dans son cœur; enfin, le vol consommé, son assassin l'avait quitté : il avait alors fait un mouvement, l'assassin était revenu sur sa victime, l'avait frappée d'un coup heureusement mal assuré, et il s'était enfui; il avait été rejoindre ses complices. Alors lui, Migaut, était parvenu à se débarrasser de ses liens; il avait sauté en bas du lit, démuselé Médor, couru à sa caisse, et, quoique blessé, il avait saisi son fusil, tiré sur les malfaiteurs et appelé du secours. Les locataires du second, ceux du troisième, le portier, les voisins, tout le monde était accouru; tous avaient vu les liens dont on l'avait garrotté, la muselière qui avait servi à arrêter les cris de Médor, les pinces, le monseigneur, l'échelle de corde, tout ce qui avait servi à l'exécution du crime. Dès le matin il avait envoyé chercher un commissaire de police, qui avait dressé minutieusement un procès-verbal signé de plus de trente témoins, et qui, après un long examen des lieux, après avoir recueilli toutes les dépositions, s'était retiré en emportant les preuves matérielles du crime.

— Et, dit le notaire, l'héritage de mon client était dans votre caisse?

— En billets de banque, monsieur; je le tenais à votre disposition.

— C'est très fâcheux, dit le notaire, mais vous n'en êtes pas moins responsable.

A ces derniers mots, M. Migaut s'écria qu'il savait bien qu'il était ruiné; que sa caisse, outre la somme en dépôt chez lui, contenait aussi des valeurs considérables, des billets prêts à échoir, que les voleurs, satisfaits de leur riche proie, s'empresseraient de détruire, et qui par conséquent ne rentreraient jamais dans ses mains. Au récit des malheurs qui, disait-il, devaient l'atteindre, de la misère dans laquelle il devait tomber, et troublé, sans doute, par la figure de Gédéon, qu'il avait parfaitement reconnu, surpris de ce hasard miraculeux qui lui faisait trouver un complice dans sa victime, inquiet de la présence du notaire, qui pouvait être instruit, M. Migaut s'évanouit. Tandis que M. Pichon appelle du secours, qu'il court après une servante, occupée à conter les dangers qu'avait courus *monsieur*, et que, grâce au réduit qu'elle occupait au cinquième étage, elle n'avait appris que le matin, nous allons entrer dans quelques détails sur ce M. Migaut, qui, dans le coup hardi qu'il venait de tenter, avait si malheureusement choisi son éditeur responsable.

M. Migaut était le fils d'honnêtes gens, trop pauvres pour lui laisser de la fortune et pas assez pour le priver de cette éducation primaire qui suffit à un enfant intelligent pour entrer dans le commerce. A douze ans, on le plaça dans une maison de banque, et il s'initia ainsi de bonne heure à tous les secrets du change, à tous les mystères de l'agio; plus tard, il quitta la France et parcourut les Amériques. A la Caroline du Sud, il connut personnellement M. Martin, négociant bordelais et oncle de Gédéon; il se mit en relations avec les amis de M. Martin, et ce fut à ces rapports directs qu'il dut plus tard le dépôt de cette succession qu'il venait de chercher à s'approprier : il était naturel que les amis du défunt s'adressassent à un homme établi à Paris et honorablement connu d'eux. De la Caroline, M. Migaut passa au Brésil. Ce pays, le plus riche du monde peut-être en mines et en végétaux, que ceux qui le découvrirent appelèrent d'abord une terre promise, et dont le climat est un des plus beaux du globe, enchanta Migaut, qui, hélas! avait besoin de trouver en ce bas monde autre chose que les jouissances physiques que procure un beau climat : il lui fallait la fortune, et elle se montra rebelle à ses vœux. Il contribua lui-même à l'éloigner par des vices ruineux : il jouait, il aimait le luxe et avait pour les Brésiliennes un

goût passionné ; lorsque, sur le boulevart Montmartre, il avait dit à Gédéon que, dans son temps, il s'était distingué au noble jeu de billard, sa mémoire lui avait rappelé sans doute les nuits passées dans les belles *villas* du Brésil, où, au milieu des vapeurs du punch épicé et de la fumée des cigarettes, il perdait l'or péniblement amassé par des mois entiers de travail. Il avait pris au Brésil et aux États-Unis le goût des affaires hasardées, des spéculations hardies, et comme il n'était jamais parvenu à entrer dans aucune de ces combinaisons qui ruinent tout d'un coup ou enrichissent subitement, il était demeuré convaincu qu'on ne peut pas réussir dans le commerce sans un capital, et il n'eut jamais la patience de se créer ce capital par une industrie honnête. Il quitta donc le Brésil presque aussi pauvre qu'il y était venu, et n'emportant guère autre chose avec lui que les connaissances du pays et l'espoir d'y reparaître dans des circonstances plus favorables. Il revint alors à Paris pour recueillir le modeste héritage de ses parents et tâcha de mettre à profit ses voyages en faisant des opérations commerciales avec les États-Unis et les négociants du Brésil qui voulurent bien lui accorder leur confiance. Un homme honnête et probe aurait sans doute réussi : Migaut se sentait vieillir (il avait plus de quarante ans), il voulait faire une fortune rapide et il eut recours aux chances aléatoires de la rente pour arriver plus vite. Il s'entoura néanmoins de toutes les précautions possibles, il afficha un royalisme ardent, et affecta des sentiments religieux, et, comme on le disait alors, il se mit bien avec l'autel et avec le trône ; mais, pour escompter avec profit une opinion politique quelconque, il faut avoir un rang, du crédit, ou du moins une position et de la consistance ; tout cela manquait à Migaut, dont le nom plébéien sonnait mal aux oreilles des puissants du jour; homme d'ailleurs de plus d'astuce que d'intelligence, et dont l'inquiète avidité se décelait jusque dans ses moindres paroles. Tous ses efforts furent infructueux. Ses relations au Brésil l'avaient lié cependant avec Mme Amelin, femme commune et avide comme lui, qui, expédiant à Rio-Janeiro les produits de la *Rose du Bengale*, avait besoin de facilités qu'il pouvait lui procurer sans peine. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut de la Caroline du Sud pour trois cent vingt mille francs de traites sur les meilleures maisons de Paris, provenant de la succession de M. Martin, traites qu'il devait réaliser pour en remettre le montant à M. Pichon, notaire, lequel recevrait une copie du testament et ferait tenir les fonds à qui de droit. La lettre qui apportait cet envoi ajoutait qu'on le priait de donner tous ses soins à cette affaire, parce qu'on ignorait si le neveu du défunt vivait ou non, et parce que si l'héritier naturel était mort, on lui indiquerait l'emploi qu'il devait faire d'une somme aussi considérable. Migaut s'empressa de réaliser les traites dont il était détenteur, et, à la vue d'une richesse pareille et qui ne ferait que passer dans ses mains, sa cupidité s'enflamma ; trois cent vingt mille francs lui auraient donné, à lui, cette indépendance et cette richesse après lesquelles il avait vainement couru jusque-là ; avec cette somme, il aurait réalisé dans les belles campagnes du Brésil les rêves de toute sa vie, tandis que le jeune héritier de M. Martin était peut-être riche, peut-être mort, et, dans ce dernier cas, la fortune de M. Martin, dont il avait été l'ami, n'était-elle pas un peu à lui? Cette idée, toute fausse qu'elle fût, lui fit faire d'autres réflexions, et peu à peu il s'attacha tellement à cette somme dont il n'était que le dépositaire, qu'il résolut de se l'approprier. Tel fut l'écueil de sa probité jusque-là douteuse. Une fois décidé, il se résolut à fuir ; mais il ne voulait pas quitter Paris comme un voleur ordinaire, qu'un jugement flétrit, qu'on peut saisir à la frontière, dont on demande l'extradition, et auquel on fait rendre gorge ; il fallait donc qu'il eût l'air d'être le spolié, au lieu du spoliateur, et pour jouir tranquillement de l'argent volé, il était nécessaire qu'il parût le tenir d'une main étrangère et que sa fortune ne fût pas présisément à lui, mais à un tiers auquel la loi ne pourrait pas l'enlever. Il était garçon : il songea donc à se marier, et il jeta les yeux sur la fille de Mme Amelin, qu'il n'aimait nullement, mais qui était jeune, jolie, et qui en valait une autre : la mère lui avait des obligations, elle lui serait dévouée; elle était avide, elle le servirait. Il avait besoin de cette femme pour échanger ses billets de banque soit contre de l'or, soit, ce qui était plus naturel et plus sûr, pour avoir, sans exciter de soupçons, des traites sur le Brésil : ainsi la pauvre ouvrière fleuriste paraîtrait lui apporter et lui apporterait en effet une dot considérable ; il la présenterait à Rio comme une riche héritière, il l'épouserait et il jouirait tranquillement du bien de sa femme, c'est-à-dire de M. Martin. Mme Amelin, facilement trompée, devait l'être jusqu'au bout ; il aurait, le lendemain, tiré d'elle un reçu de son argent, et l'aurait fait partir sans l'accompagner,

parce qu'il sentait parfaitement qu'après un vol pareil à celui qu'il méditait, il ne lui aurait pas été possible de quitter Paris sans se trahir lui-même, ou du moins sans mettre sur la voie de la vérité ; il serait donc demeuré, affectant un grand zèle pour la découverte du vol qu'il aurait dénoncé, et vivant dans la misère comme un homme entièrement dépouillé. Mais ce vol qu'il devait simuler, il fallait le rendre vraisemblable, et le choix d'un complice l'embarrassait : s'adresser à un de ces hommes perdus qui vivent de rapine et de meurtre était trop dangereux ; cet homme le servirait bien, il est vrai; mais, une fois qu'il saurait quel prix, lui, Migaut, aurait retiré du vol, il voudrait partager, et la dot de Mlle Amelin fondrait devant des exigences journalières, et son futur mari serait exposé sans cesse à une dénonciation ; la police a d'ailleurs les yeux ouverts sur les voleurs de profession : elle les surveille, elle les entoure, elle les épie ; or l'arrestation de son complice était ce que Migaut croyait le plus dangereux pour lui. Il avait besoin d'un demi-honnête homme, et, si c'était possible, d'un honnête homme tout entier, qui, après le crime, n'oserait plus regarder son séducteur, qui le fuirait et baisserait les yeux devant lui, s'il venait par hasard à le rencontrer ; qui, découvert, nierait avec obstination. C'était difficile à rencontrer, et Migaut était tellement embarrassé qu'il était décidé à agir seul, au risque de n'inspirer qu'une confiance douteuse, lorsque, la nuit même qu'il avait choisie pour l'exécution de son projet, le hasard le fit entrer vers une heure du matin au café de la Paix. La partie que jouait Gédéon était engagée depuis longtemps, et le jeune amant de Mlle Clarisse avait déjà la tête perdue. M. Migaut comprit aisément que si ce jeune homme continuait à perdre, c'était un instrument que le ciel lui envoyait. Nous avons raconté ce qui arriva. On a vu aussi qu'il lui tint loyalement la parole qu'il lui avait donnée, et qu'il ne poussa des cris et ne permit à Médor d'aboyer que lorsque Gédéon fut dans la rue. Il lui convenait en effet que les voisins aperçussent le voleur, mais non pas que celui-ci fût arrêté. Tout allait donc bien ; l'opération avait réussi, et M. Migaut, sûr de l'impunité, n'avait plus qu'à laisser parler les voisins. Pour mieux dérouter la justice, il dénonça trois malfaiteurs, il montra une légère blessure, des excoriations à ses poignets, qu'il s'était faites lui-même, inventa un drame où il eut soin de présenter sa vie comme ayant été en péril, et fit saisir par l'autorité des pinces, des monseigneurs disposés par lui-même et qui lui avaient servi à briser sa caisse. Ce ne fut qu'au moment où M. Pichon entra chez lui, accompagné de Gédéon, et lorsqu'il reconnut dans l'héritier de M. Martin le jeune homme qu'il avait séduit quelques heures auparavant par l'appât de quelques billets de banque, que sa confiance l'abandonna et qu'il s'évanouit.

M. Pichon appela, se pendit aux cordons d'une sonnette et fit tant de bruit qu'enfin une servante arriva ; on inonda M. Migaut d'eau de Cologne, on délia sa cravate et on le tourmenta tellement qu'on lui fit reprendre ses sens. Il revint à lui peu à peu, et feignant de l'étonnement en trouvant le notaire à ses côtés, il demanda un jour ou du moins quelques heures de répit :

— Plaignez-moi, lui dit-il, monsieur, je crains de n'être pas assez fort pour supporter le coup dont je viens d'être frappé... J'ai la fièvre, ma tête s'embarrasse... Veuillez me permettre de me mettre au lit.

Cette demande était trop juste pour n'être pas accueillie ; mais, comme nous l'avons dit, le notaire connaissait les opinions royalistes de Migaut, et il ne l'aimait pas ; de manière que, sans refuser précisément de le laisser libre et sans suspecter le moins du monde le récit qu'il venait d'entendre, il ne se hâtait pas de sortir et il se promenait dans la chambre à coucher en disant :

— Vous avez la fièvre, monsieur, votre tête s'embarrasse... je le conçois... c'est très bien... Mais mon client à moi, ce pauvre jeune homme dont la fortune est perdue ou du moins fort compromise, que va-t il devenir? Et cet évènement se complique pour lui, il y a un amour sous jeu, il y a une jeune fille qu'il voulait épouser, mais qu'une mère corrompue veut vendre à un homme puissant... à un pair de France, je crois... Ah ! ces nobles ! ces grands seigneurs !... Je crains que M. Gédeon Martin ne soit allé se jeter à l'eau ; et c'est tout simple, avec sa fortune il aurait pu espérer d'attendrir sa Mme Amelin ; il aurait pu lui faire abandonner ses détestables projets ; mais...

Au nom de Mme Amelin, Migaut fit un bond sur son fauteuil.

— Mme Amelin ! s'écria-t-il.

— Oui, Mme Amelin, reprit tranquillement le notaire, qui veut tirer parti d'une très jolie fille dont mon client est amoureux... Vous ne vous doutez pas de cela, vous?... Vous ne connaissez

pas tout cela, vous, madame Amelin qui vend des fleurs artificielles, rue Saint-Martin, *à la Rose du Bengale*, je crois.

— Votre client, M. Gédéon Martin, celui qui est venu ici avec vous, dit Migaut, connaît Mme Amelin?

— Il épouserait sa fille, dit le notaire, si vous lui rendiez son argent et si un misérable n'achetait pas.....

A ces mots trop clairs pour lui, Migaut se leva rapidement, il renoua sa cravate, enleva le foulard qui couvrait sa tête, et, prenant son chapeau sur un meuble, il disparut comme un éclair.

— Eh bien! eh bien! dit le notaire, et sa fièvre, et son lit qui l'attend! Monsieur Migaut!... monsieur Migaut!

Mais M. Migaut s'enfuyait aussi vite que venait de le faire Gédéon.

— Ils sont tous fous, pensa le notaire; est-ce que celui-ci serait aussi amoureux de la petite Amelin? Il faut que ce soit une beauté bien dangereuse!

Il fit en vain quelques questions à la servante, aussi étonnée que lui et incapable de deviner comment Mme Amelin et sa fille se trouvaient mêlées à un vol avec effraction. M. Pichon regagna son fiacre et se fit reconduire chez lui.

Cependant, dès que Gédéon eut reconnu Médor à ses aboîments, il comprit qu'il était dans la maison même qu'il avait si étrangement visitée la nuit, et quand le notaire eut nommé M. Migaut par son nom, un éclair subit illumina naturellement le jeune homme; celui qui donnait cinq mille francs pour qu'on s'introduisît chez lui à deux heures du matin et simulait ainsi un vol, c'était M. Migaut; celui qui avait livré d'avance la succession de l'oncle Martin à Mme Amelin et du même coup lui ravissait sa maîtresse et son argent, c'était encore M. Migaut. Enfin Gédéon en entrant dans cette maison funeste de la rue Louis-le-Grand avait rencontré un commissaire de police auquel il pouvait croire que Migaut l'avait dénoncé, et cependant ce Migaut partait le lendemain pour le Brésil; il avait vu son passeport: ainsi, dans quelques heures, Gédéon devait tout perdre, fortune, maîtresse et honneur. Les moments étaient précieux, il courut chez Mme Amelin. Sans savoir précisément comment il s'y prendrait pour s'emparer du portefeuille que sa belle-maman lui avait montré avec tant de complaisance, il était seulement résolu à en devenir maître à tout prix: il contenait sa fortune. Si même la justice venait à se mêler de l'affaire, ce portefeuille, où des passeports étaient mêlés à des billets de banque, prouverait, sinon son innocence, du moins le vol évident de Migaut, puisque les trois passeports réunis indiqueraient un projet de fuite simultané et empêcheraient Mme Amelin de nier la source de l'argent déposé dans ses mains. Gédéon, dès qu'il eut compris l'audacieuse combinaison dans laquelle le hasard lui avait donné un rôle, sortit en courant, ainsi que nous l'avons vu, de la maison de M. Migaut, et s'élança vers la porte Saint-Martin. Il priait le ciel de pouvoir dénouer ce drame sans violence, et il désespérait d'en venir à bout. Arrivé presque au terme de sa course, il vit venir à lui Mme Amelin. La bonne dame attendait à dîner son gendre futur, et elle se dirigeait vers le magasin d'un marchand de volailles, incertaine encore sur le choix des bonnes choses qu'elle offrirait à M. Migaut: le rôti devait être un poulet, mais pour l'entrée elle hésitait entre une perdrix aux choux et un salmi de bécasses. Gédéon, dès qu'il l'aperçut, entra sous l'arceau protecteur d'une porte-cochère et la laissa passer:

— O fortune, dit-il, je te remercie!

Il se coula le long des murs, il suivit de l'œil Mme Amelin qui s'éloignait, et quand il eut atteint la porte d'allée du magasin de la *Rose du Bengale*, il ne fit qu'un saut du bas de l'escalier à l'entre-sol:

— Clarisse, dit-il, Clarisse, c'est moi, ouvre, au nom du ciel.

La jeune fille obéit sur-le-champ: elle aimait véritablement Gédéon, et se voyait condamnée à suivre au bout du monde un M. Migaut qu'elle n'aimait pas. Elle croyait Gédéon riche, puisqu'il l'avait assuré: quelle est la jeune fille qui n'ajoute pas foi aux paroles de son amant! elle était prête à le suivre. Un enlèvement dans une chaise de poste, côte à côte d'un beau jeune homme, qui sème l'or sur les grands chemins, et qui doit finir par vous donner son nom et partager avec vous sa fortune, est une chose qui en général ne déplaît pas aux fleuristes de la rue Saint-Martin. Clarisse d'ailleurs avait une excuse: on lui manquait de parole, sa mère lui avait permis de se laisser courtiser par Gédéon, elle avait d'abord approuvé l'amour des deux jeunes gens, et maintenant elle rétractait ses promesses par le plus futile de tous les motifs aux yeux d'une jeune fille, une raison d'argent! Aussi, dès qu'elle vit Gédéon, lui dit-elle:

— Tu viens me prendre? tu viens m'enlever? partons.

— Du tout, Clarisse, du tout, je viens enlever le portefeuille de M. Migaut; vite, nous n'avons pas un moment à perdre.

— Le portefeuille de M. Migaut! s'écria Clarisse dont la figure s'arma de sévérité.

— Eh! mon Dieu! dépêchons, Clarisse, ce portefeuille est à moi, avec tout ce qu'il contient... excepté les passeports, pourtant...; mais il me les faut néanmoins, j'ai besoin de cette preuve.

— Gédéon!

— La clef, Clarisse, la clef.

Pour toute réponse, la jeune fille fondit en larmes; Gédéon l'embrassa, la rassura, il la loua des sentiments honnêtes qu'elle montrait, mais il lui fit observer que lui aussi était honnête et incapable de s'emparer du bien d'autrui; l'homme dont il fallait se défier c'était celui qui, sans aimer une jeune fille et sans être aimé d'elle, voulait l'épouser et mettait entre les mains de sa mère une somme considérable qui n'était point à lui.

— Car cet argent, Clarisse, lui dit-il, il est à moi; ces billets de banque sont mon patrimoine, c'est la succession de mon oncle Martin... La clef, Clarisse, la clef, car chaque moment de retard nous expose à être surpris par ta mère ou par ce Migaut, et alors c'est toi, Clarisse, qui me ruines, c'est toi qui me dépouilles.

— La clef? dit Clarisse, je ne l'ai pas, depuis que ma mère a ce maudit portefeuille, cette clef ne la quitte plus.

Gédéon entra alors dans la chambre à coucher de Mme Amelin, et tirant de sa poche le petit poignard sur lequel il comptait durant son expédition nocturne de la nuit précédente, il en introduisit la lame entre les ais mal joints de la commode, et il n'eut pas de peine à faire éclater le vieil et sec noyer d'un meuble qui datait du mariage de Mme Amelin; le pène de la serrure sortit de la gâche, le tiroir s'ouvrit. Gédéon mit la main sur le portefeuille, il le prit, il le cacha sous les pans de son habit.

— Tu diras à ta mère, Clarisse, que c'est moi qui ai forcé la serrure et pris cet argent. Qu'elle éclate en reproches, en menaces, qu'elle me dénonce, tout ce qui lui plaira, elle est libre... Je ne fuis pas, Clarisse, je ne me cache pas; on me trouvera, moi et ce portefeuille, chez M. Pichon, notaire, rue Grenétat.

En parlant ainsi, il s'échappa, et, sans s'arrêter à regarder dans la rue s'il ne rencontrerait pas Mme Amelin, il courut rue Grenétat et arriva chez le notaire au moment où celui-ci descendait de son fiacre.

— Venez, lui dit-il, monsieur, nous ne serons en sûreté que dans votre cabinet.

Il monta rapidement l'escalier, entra dans le cabinet, et quand le notaire essoufflé y pénétra à son tour, alors Gédéon déboutonna son habit, et présentant le portefeuille à l'honnête M. Pichon :

— Tenez, lui dit-il, voilà la succession de l'oncle Martin, voilà les billets de banque volés cette nuit à M. Migaut.

Le notaire recula d'un pas.

— Jeune homme, lui dit-il, quelles gens fréquentez-vous à Paris? Migaut a failli être assassiné cette nuit; on l'a maltraité, blessé, et...

— Et, poursuivit Gédéon, ce portefeuille était depuis hier huit heures du soir chez Mme Amelin, qui le tenait de M. Migaut, et il renferme le passeport dont cet honnête dépositaire s'était muni pour passer au Brésil.

— Comment, dit le notaire, la caisse brisée...

— M. Migaut.

— L'échelle de cordes, les pinces livrées au commissaire...

— M. Migaut.

— Les liens dont on l'a garrotté...

— M. Migaut, vous dis-je.

— La muselière dont on s'est servi pour arrêter les aboîments de Médor...

— M. Migaut, M. Migaut.

— Mais, continua le notaire, M. Migaut a fait sa déposition; il a déclaré que trois brigands l'avaient assailli...

— Trois brigands! dit Gédéon.

— Oui, et les voisins les ont vus; ils ont signé le procès-verbal.

— Cela vous prouve, répondit Gédéon entièrement rassuré, que cet homme a joué une comédie convenue d'avance avec ses complices, puisque le portefeuille que vous tenez était, cinq ou six heures avant le vol, chez Mme Amelin.

Tout en convenant de la justesse de ce raisonnement, M. Pichon ouvrait le portefeuille, comptait les billets, examinait les passeports.

— Voilà de quoi le faire mettre aux galères, dit-il en mettant le portefeuille à l'abri de toute surprise; maintenant, qu'il vienne le reprendre.

Puis, plaçant sa main sur l'épaule du jeune homme :

— Vous souvenez-vous, lui rappela-t-il, que ce matin en soufflant sur des grains de tabac, je vous disais que j'avais vu des fortunes plus considérables que la vôtre s'évanouir aussi rapidement que le tabac que je dispersais?... il s'en est fallu de bien peu que je ne fusse bon prophète... Et je conçois à peine, ajouta-t-il, comment vous ne vous êtes pas rencontré avec ce Migaut, car lorsqu'il a su que vous connaissiez Mlle Amelin, il s'est échappé avec autant de rapidité que vous quand vous avez reconnu en lui votre rival et votre voleur.

Migaut s'était vu perdu dès qu'il avait appris l'amour de Gédéon et sa liaison avec Mme Amelin; un hasard funeste et impossible à prévoir renversait tous ses projets. Comment se douter, en effet, qu'il aurait la main assez malheureuse pour choisir précisément l'homme qu'il cherchait le plus à éviter et que sa conduite intéressait le plus? Comment supposer que cet homme serait en même temps amoureux de celle qu'il avait fait le projet d'épouser et connu de la femme à qui il se confierait pour cacher son vol et pour l'accompagner ou du moins le précéder dans sa fuite? Il était donc découvert, et, s'il ne se hâtait, facilement convaincu d'un crime honteux. Un seul espoir lui restait : peut-être Mme Amelin n'avait pas parlé du dépôt qu'il lui avait confié, sans doute elle n'avait pas montré les billets; alors il reprendrait sa proie et il fuirait protégé par le passeport dont il avait eu la précaution de se munir. Il s'élança donc vers la rue Saint-Martin, augurant mal cependant du départ de Gédéon qui avait précédé le sien, mais se rattachant, comme un homme qui se noie, à une dernière espérance. Dans la rue Saint-Martin, il rencontra, ainsi que l'avait fait Gédéon, Mme Amelin. Lorsque le jeune homme l'avait évitée, elle allait chez son marchand de volailles; lorsque Migaut l'aborda, elle en revenait, son cabas rempli par un énorme poulet et deux bécasses qui l'avaient enfin emporté sur la perdrix aux choux.

— Mon portefeuille! Mme Amelin, mon portefeuille! s'écria Migaut.

— Ah! mon gendre, c'est vous? dit Mme Amelin, un peu confuse d'être ainsi surprise dans un costume négligé et vaquant à des soins qui auraient dû regarder une servante, si elle en avait eu... Mon gendre, votre portefeuille, vous avez besoin de quelques papiers?

— Sans doute! mon portefeuille. Vous l'avez?

— Jour de Dieu! si je l'ai, M. Migaut! la dot de ma fille! à qui voulez-vous que je la donne?

— Quelle imprudence, dit Migaut, de quitter sa maison quand on a des valeurs aussi considérables!

— Ma fille est chez moi, répondit Mme Amelin avec dignité.

— C'est pour cela même, s'écria Migaut de plus en plus alarmé, votre fille a de mauvaises connaissances.

— De mauvaises connaissances! répéta Mme Amelin irritée et qui commençait à craindre que son rêve doré ne s'évanouît; vous voulez parler de M. Gédéon, un honnête jeune homme, beau comme les amours, qui voulait épouser Clarisse et que j'ai refusé hier par rapport à vous... quoiqu'il fût riche aussi celui-là, car il vient d'hériter.

— Malédiction! dit Migaut, mon portefeuille! Vous l'avez mis dans un meuble, dans une commode, je crois... La clef!

Tandis que Mme Amelin, effrayée de la figure pâle et de l'accent colère de Migaut, cherchait sa clef dans sa poche avec la lenteur d'une femme à qui on va ravir son trésor, son cabas s'échappa de sa main et le poulet tomba dans le ruisseau, les bécasses étalèrent leurs longs becs sur le pavé gras de la rue; elle se baissa pour ramasser ces précieux volatiles. Migaut mit la main dans la poche de la belle-maman, prit la clef et s'échappa en courant.

— Si Gédéon est avec Clarisse, pensa Mme Amelin, il y aura un malheur.

Elle reprit son poulet, ses bécasses, et s'accusant déjà d'avoir été trop dure avec Gédéon et trop pressée de livrer le magasin de la *Rose du Bengale* à l'exploitation des *Jambons couronnés*, elle regagna sa demeure avec précipitation. Cependant, Clarisse, effrayée du bris de la commode de Mme Amelin et de l'enlèvement du portefeuille, et redoutant également l'arrivée de sa mère et la venue possible de M. Migaut, avait jugé prudent de s'entourer de quelques voisines qui demeuraient sur le carré. Cette précaution la sauva sans doute de la rage qu'éprouva Migaut, quand il vit le meuble brisé et qu'il apprit que Gédéon s'était emparé du portefeuille; de façon que, lorsque Mme Amelin rentra chez elle, elle trouva son appartement rempli de gens qui regardaient d'un air stupéfait M. Migaut assis dans un fauteuil, pâle et anéanti. A la vue de sa commode brisée et de l'effroi général, elle s'écria :

— Ah! mon gendre l'avait bien dit, et malheureusement Gédéon a fait le coup!

— Non, ma mère, dit Clarisse, qui tremblait comme la feuille; il est avec le portefeuille chez M. Pichon, notaire, rue Grenétat.

— Lui! chez un notaire! le voleur! il est déjà hors de Paris avec notre argent.... un commissaire, M. Migaut, un commissaire.

A ces mots : Un commissaire, Migaut se leva.

— Votre fille a raison, dit-il à Mme Amelin, vous trouverez M. Gédéon chez son notaire.

Et il disparut.

— C'est singulier, s'écria encore Mme Amelin. il faut que mon gendre soit bien riche.

Le lendemain, on lisait dans les journaux :

« Un vol considérable a été commis cette nuit « rue Louis-le-Grand. Les malfaiteurs ont brisé « la caisse de M. Migaut, et enlevé plus de trois « cents mille francs, en dépôt chez cet estimable « négociant, qui, n'ayant pas pu supporter la « responsabilité que cet évènement faisait peser « sur lui, a mis fin à ses jours; on a trouvé son « corps au bois de Boulogne. Grâce aux soins « de la police, la somme entière a été retrouvée « et remise à son véritable propriétaire. »

La police n'avait connu de cette aventure que le rapport mensonger de Migaut, et comme elle ne pouvait être mieux instruite que par Gédéon, qui se garda bien de rien dire, elle ne sut jamais rien, et ne réclama cependant pas, parce qu'il lui convient toujours de paraître bien informée.

Frémissant au souvenir des dangers qu'avaient courus sa fortune, son honneur et sa probité, Gédéon s'interrogea sévèrement, et toutes les raisons qui l'avaient séduit, qui lui avaient fait accepter la hasardeuse proposition de Migaut lui parurent bien faibles :

— Hélas! se dit-il en songeant au sort funeste de celui qui l'avait entraîné à une action au moins douteuse, et moi aussi, ne suis-je pas un voleur?

Il jura de ne plus se placer dans ces positions fatales qui égarent la raison et éloignent les sentiments honnêtes, et il tint parole, ce qui n'est pas très difficile quand on a cent mille écus. Peu content du rôle qu'avait joué Mme Amelin et de la préférence qu'elle avait accordée à Migaut, il s'éloigna d'elle dès qu'il eut épousé Clarisse, et celle qui, avant son mariage, avait été pour lui : Ma belle-maman, ne fut plus, après, que Mme Amelin. Avant la fin même du jour, Gédéon prit à part M. Pichon, et tirant de sa poche cinq billets de banque qui y étaient placés depuis trois heures du matin :

— Voilà, lui dit-il, une petite dot que je vous prie de faire accepter à Mlle Pulchérie, la fille de votre portier : j'ai lieu de croire qu'il convient de la marier avec M. Josse, votre troisième clerc, quoiqu'ils soient fort jeunes l'un et l'autre.

MARIE AYCARD.

(*Courrier français.*)



LES PORTRAITS.

I.

Le pape officiait à Saint-Pierre du Vatican ; le chevalier Bernini venait de terminer les travaux qui lui avaient été confiés, et les artistes de tous les pays, attirés à Rome, se pressaient dans la plus vaste église du monde chrétien. Pour la première fois, on voyait enfin, dans un ensemble parfait, et libre de toute espèce d'échafaudage, la métropole commencée par le Bramante plus d'un siècle et demi avant la naissance de celui qui devait achever cette œuvre immense.

Les grandes familles princières, les ambassadeurs des États catholiques, ajoutaient, par leur luxe, à l'effet magique du tableau, quoique l'éclat individuel s'y perdît naturellement, pour la pensée comme pour le regard, absorbé par la magnificence de l'ensemble de ce spectacle ; la majesté divine semblait animer les rites de l'Église romaine, et le successeur de l'apôtre, sous la blanche chasuble, brillait seul au milieu de la pourpre de ses cardinaux.

Dans le groupe des gentilshommes qui accompagnaient l'ambassadeur de France, se trouvait un jeune seigneur pâle, et dont les traits réguliers et doux annonçaient, par une expression de mélancolie, une douleur morale ou une souffrance physique ; cependant le comte Adrien de Saint-Géran n'avait nul chagrin, aucune disposition maladive. La nature, en lui refusant une constitution robuste, l'avait doué de nobles facultés de l'âme, sans que celles-ci nuisissent au corps ; malgré son air de langueur, il avait cette énergie nerveuse qui dénote la puissance de l'esprit, la vivacité des impressions ; seulement cette puissance et cette vivacité s'agitaient intérieurement plus qu'elles ne se manifestaient au dehors ; et il résultait de cette vie intime de sensations renfermées une apparence de tristesse, une plainte muette de la physionomie, qui, en trompant sur leur cause, faisaient naître en sa faveur, et dès le premier coup d'œil, un intérêt dont on ne pouvait se défendre. Sa mère, alarmée par les ignorantes suppositions d'un médecin, avait exigé du jeune comte qu'il partît pour l'Italie, et au moment où commence cette histoire il habitait Rome, sain de corps et d'esprit, excitant, sans le savoir, la pitié, et exerçant, sans le vouloir, une sorte d'influence sentimentale sur tous ceux qui l'approchaient.

Après avoir payé, durant la cérémonie papale, le tribut d'admiration qu'il devait à l'art chrétien, Adrien, n'apportant plus une attention si soutenue à tout ce qu'il voyait et entendait, remarqua dans la foule, à quelque distance de la place qu'il occupait, un homme dont le regard fixé sur lui ne s'en détachait pas. Ce fut en vain que le comte essaya de donner à son propre regard une expression qui pût faire comprendre à cet importun l'indiscrétion de son examen obstiné, tout fut inutile ; et quand, après la cérémonie, il montait dans le carrosse qui allait le ramener au palais de l'ambassade, il retrouva près de lui encore ce singulier personnage, dans l'attitude d'une observation plus positive et plus tenace.

C'était un jeune homme vêtu de noir, dont le maintien et l'air avaient quelque chose de hardi et de franc, cette sorte d'audace qui indique l'habitude d'une vie indépendante. Le comte Adrien ne put se défendre d'un léger tremblement de colère ; mais sa voiture l'emporta, et il oublia bientôt, au milieu des distractions et des plaisirs, son bizarre incident de la journée.

Quelques jours plus tard, il longeait une rue déserte sur le mont Quirinal, devant les ruines gigantesques des Thermes de Vespasien, lorsqu'il vit ce mystérieux personnage passer et s'arrêter tout à coup pour le regarder.

Adrien de Saint-Géran alla droit à lui.

— Monsieur, lui dit-il en mauvais italien, il y

a trois jours, à Saint-Pierre, vos yeux se sont, comme aujourd'hui, opiniâtrément fixés sur ma personne; me connaissez-vous?

L'étranger, sans se déconcerter, sans détourner son regard, indiqua du doigt une maison à peu de distance, et répondit :

— Pour me comprendre, il faut me suivre : c'est là ma demeure.

Puis, ôtant son épée, il la présenta au jeune comte, et ajouta :

— Ne craignez rien, je serai sans armes.

— Gardez votre épée, dit Adrien avec hauteur.

Ils se dirigèrent silencieusement vers la maison désignée; une porte étroite s'ouvrit sous la main du guide mystérieux : il introduisit le comte dans une vaste salle encombrée de peintures ébauchées.

— Comme vous, je suis Français, monsieur, dit l'inconnu ; je me nomme Charles Lebrun, je suis élève de Vouet; le chancelier Séguier, mon protecteur, m'a envoyé dans cette ville pour que je puisse m'y perfectionner par des études sérieuses, et Nicolas Poussin, notre grand artiste, n'a pas dédaigné de me donner des conseils. Quant à l'explication que vous me demandez, monsieur, regardez...

Et le comte, se retournant, aperçut sur un chevalet un tableau, et au milieu de ce tableau son portrait.

— J'hésitais à peindre la tête du Christ, poursuivit le peintre : avant de vous rencontrer, j'avais vainement cherché l'expression du sentiment divin que je voulais reproduire, et des traits qui pussent révéler le Dieu sur le visage de l'homme... ce que je cherchais dans ma pensée, par une combinaison savante, vous me l'avez offert : je vous ai volé votre image, je ne suis plus maître de la chasser de ma mémoire, et, que vous m'excusiez ou non, mon œuvre est terminée, et ce tableau est attendu à Paris.

Adrien tendit la main à l'artiste, et lui répondit avec une sorte d'orgueil et de modestie tout à la fois :

— Monsieur Charles Lebrun, je n'avais pas encore, moi, trouvé de plaisir à me voir : il me fallait le prestige de votre talent.... Disposez de moi pour achever ce tableau; une grande renommée vous attend dans votre pays, je le pressens, et puisque ce bel ouvrage doit me devancer en France, je veux que ma mère m'y reconnaisse; la marquise de Saint-Géran sera charmée de vous appuyer de son crédit, monsieur.

Depuis ce moment, il s'était établi entre le comte et l'artiste des relations d'amitié et d'estime; et six mois plus tard on admirait à Paris le *Christ aux Anges*, que Lebrun avait exécuté pour le couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse. Ce chef-d'œuvre acquit promptement au peintre une réputation méritée. L'élève de Vouet, étudiant les grandes et belles fresques de Raphaël, comprit le grand maître, comme Jules Romain, par ses côtés énergiques, et la victoire de Constantin nous a valu la bataille d'Alexandre.

II.

Le Christ aux Anges obtint à Paris tout le succès que le jeune comte avait prédit au futur grand peintre.

Tout le temps que dura l'exposition publique dans l'atelier de Vouet, il se trouva, parmi les admirateurs de cette admirable peinture, un jeune homme qui, venu le premier, le dernier sorti, inconnu de tous, ne parlant à personne, ne détachait pas ses regards du tableau, et que rien ne pouvait distraire dans sa contemplation rêveuse. Un jour cependant qu'il regagnait sa place accoutumée, il la vit occupée par une jeune fille dont l'angélique visage exprimait une admiration profonde, une sorte d'extase. Vainement ce jour-là il essaya de regarder la toile, ses regards, sans qu'il s'en rendît compte, se reportaient incessamment sur cette jeune fille. Elle avait disparu, que ses yeux, fixés sur le même point, croyaient peut-être encore la voir.

Le lendemain, même rencontre; même admiration de la jeune fille pour le tableau et de l'inconnu pour la jeune fille; puis bientôt, resté seul devant le Christ aux Anges, sa tête se courba, il porta la main à son front comme pour y retenir, y renfermer un souvenir, jeta un dernier regard sur la toile et s'éloigna.

Il y avait déjà deux années que le comte de Saint-Géran et Charles Lebrun s'étaient connus à Rome; le gentilhomme avait visité toutes les cours d'Italie, l'artiste avait continué ses études dans la ville éternelle; tous deux étaient revenus à Paris; Adrien brillait à la cour de Louis XIII; Lebrun, jaloux de soutenir la réputation qu'il avait si promptement acquise, méditait de nouveaux chefs-d'œuvre dans le recueillement et la solitude, et tous deux ne s'étaient pas encore retrouvés.

Le hasard les mit une seconde fois en présence, dans une circonstance à peu près sem-

blable à la première; ce fut à Notre-Dame de Paris, pendant la cérémonie qui eut lieu le 15 août 1640, jour où le roi, par un vœu solennel, plaça la France sous la protection de la Vierge Marie, à l'occasion de la naissance de son fils aîné, de cet enfant qui devait être Louis XIV.

Les deux jeunes gens, charmés de se revoir, quittèrent simultanément leur place, se dirigèrent vers une des chapelles latérales, et là, à voix basse, parlèrent de Rome et de leurs souvenirs.

Dans cette chapelle, il y avait un tableau dont l'éclat et la fraîcheur prouvaient la récente origine; tout en causant, Lebrun y porta ses regards avec une sorte d'indifférence, comme s'il eût aperçu un de ces ouvrages sans mérite, une de ces copies aux vives couleurs, qui, de loin, attirent l'œil, et qui, vues de près, l'offusquent.

Cependant le peintre du Christ aux Anges était trop exercé dans son art, possédait un coup d'œil trop sûr, pour ne pas découvrir dans cette peinture, après un examen plus sérieux, tout ce qui décèle le génie.

Simplicité de style, grâce et pureté de lignes, noblesse et candeur d'expression, correction de dessin, fermeté de pinceau, vérité de coloris, tout y était en harmonie avec le sujet : *la Vierge en contemplation devant l'enfant Jésus.* Et pour la première fois le jeune artiste se trouve tout à coup saisi d'un sentiment de crainte et de terreur. Il détourne la tête; mais le besoin de trouver des défauts sur cette toile y ramène ses yeux. Il cherche, il cherche, et son regard avide ne découvre que des beautés, que des perfections nouvelles. Rien de plus suave n'a fait battre son cœur, rien, pas même les sublimes madones de Raphaël..... Mais ce tableau, qui l'a peint? C'est un chef-d'œuvre. La jalousie qui le torture en secret le lui affirme. Il admire et tremble; mais, encore une fois, quel est le rival?.... Qui sait... le maître qu'il doit redouter? Et aucun nom ne répond à cette question terrible! L'artiste n'a pas signé son œuvre. Est-ce modestie, ou bien dédaigne-t-il ces précautions vaniteuses, certain qu'on ne peut se méprendre, ou que lui seul sait peindre ainsi? Il vient d'achever cette peinture. Il doit être à Paris, la veille de ce jour il travaillait encore à ce tableau, certaines parties à peines sèches l'indiquent, et le visage de Lebrun se couvre d'une pâleur mortelle. L'expression de sa physionomie, d'ordinaire énergique, se paralyse et s'éteint sous un découragement profond. Il doute de lui, de son talent et de la renommée qu'il a rêvée.

Adrien, en voyant Lebrun absorbé dans sa contemplation, se prit lui-même à regarder cette œuvre. Sans doute il n'apprécia point les difficultés vaincues, la science des raccourcis, la transparence des ombres, l'agencement des draperies, la hardiesse du modèle de cette peinture en apparence si simple, ce groupe naïf d'une mère qui regarde son enfant; mais devant la beauté de cette femme, devant le charme de son sourire et la grâce de son maintien, une vague rêverie s'emparait peu à peu de sa pensée, une sensation brûlante, délicieuse, gonflait son cœur, et sa poitrine haletante aspirait l'air qui semblait manquer à ses poumons. Jamais peinture ne l'avait impressionné à ce point, même dans les admirables collections d'Italie; et il soupira en pensant que l'imagination de l'artiste avait réalisé un beau rêve, et enfanté ce que la nature n'avait pu produire.

La cérémonie achevée, le gentilhomme et le peintre quittèrent l'église sans se communiquer leurs diverses impressions, et se serrèrent la main avec cordialité en se promettant de se revoir : chacun d'eux ressentait l'impérieux besoin d'être seul. Lebrun erra sur les quais de l'île Saint-Louis; marchant d'un pas lent, la tête baissée, le regard triste et morne, et se demandant avec anxiété où s'arrêterait le nouveau Raphaël qui venait de manifester du premier coup tant de puissance et de génie.

Le comte de Saint-Géran allait devant lui, sans but, la tête haute, le regard joyeux, les traits épanouis, souriant sur son passage à tout le monde.

Puis bientôt, et peu à peu, tout changea de part et d'autre; le feu de l'exaltation s'éteignit dans le cœur du jeune gentilhomme, et la confiance entra dans celui du peintre, et tous deux éprouvèrent le désir de voir, une fois encore, avant la fin du jour, le tableau qui les avait si vivement frappés; et, partis d'un point différent, ils se retrouvèrent dans la chapelle de Notre-Dame.

— Quelle divine expression!

— Quelle admirable peinture!

Et tous deux, sans qu'ils songeassent à s'expliquer les motifs de leur retour, restèrent quelques moments dans une muette extase.

Lebrun revint presque chaque jour à Notre-Dame étudier, admirer la madone. Il entrait mystérieusement, se glissait d'un pilier à l'au-

tre; il guettait l'instant où l'église était solitaire, comme s'il eût craint de révéler, par ses visites, quel chef-d'œuvre elle renfermait.

Une fois, il s'approchait de la chapelle avec ses précautions ordinaires, quand il aperçut un homme enveloppé d'un manteau, qui venait de s'arrêter devant la sublime peinture; cet homme ouvrit une boîte à couleurs, prit un pinceau et porta sur la toile une main audacieuse; Lebrun, par un noble mouvement d'artiste, s'élança dans la chapelle :

— Malheureux! s'écria-t-il, respectez ce chef-d'œuvre.

L'inconnu tourna la tête froidement du côté de Lebrun, montra un visage pâle, mais noble et beau, et répondit en souriant d'un air triste :

— Non, ce n'est pas un chef-d'œuvre; il n'en existe qu'un à Paris, et c'est au couvent des Bénédictines qu'on l'a placé. Vous qui appréciez le génie de l'école italienne, allez voir le *Christ aux Anges*.

Ces paroles passèrent dans l'âme de Lebrun comme une suave harmonie; ses yeux brillèrent d'un vif éclat, et l'inconnu poursuivit, après avoir préparé sur sa palette la teinte qu'il y cherchait :

— Ne voyez-vous pas que les plis de ce manteau sont trop exigus, trop brusques, qu'ils ne laissent pas sentir les contours qu'ils recouvrent, enfin que la nature ne vit pas sous cette draperie?

Lebrun, frappé de la justesse de l'observation, comprit qu'il avait devant lui le peintre de la Vierge en contemplation devant l'enfant Jésus.

— Monsieur, dit-il, vous avez peint cette madone; il n'y a qu'un homme de votre talent qui puisse avoir pour son œuvre une semblable sévérité..... Daignerez-vous m'apprendre votre nom?

— Je n'ai pas de raison pour vous le taire; je suis Eustache Lesueur.

— Vous, Lesueur?

— Et vous, monsieur, dont la bienveillante indulgence a vu presque un chef-d'œuvre dans ce modeste tableau, qui êtes-vous?

— Charles Lebrun.

— Vous, Lebrun?

Les deux artistes, muets de surprise, se regardèrent un moment. Lesueur le premier prit la parole :

— Lebrun, lui dit-il, soyons amis.

Et il lui tendit la main; mais ce dernier ne la serra pas dans la sienne, et répondit froidement :

— Lesueur, nous sommes rivaux, nous ne pouvons pas être amis.

Et il s'éloigna rapidement.

Le peintre de l'histoire de Saint-Bruno le regarda partir avec un sentiment de tristesse et de regret; sa main, qui était restée tendue, retomba sans force, mais en retombant elle toucha sa palette, et ses doigts saisirent involontairement ses pinceaux.

On sait de quelle haine constante Lebrun poursuivit Lesueur, mort pauvre, en 1665, à l'âge de trente-huit ans, au couvent des Chartreux de la rue d'Enfer.

III.

Un matin, la marquise de Saint-Géran, pompeusement parée, fit appeler son fils et lui parla ainsi :

— Depuis que l'âge vous a fait homme, Adrien, je n'ai jamais eu un reproche à vous adresser; toutes mes affections se sont concentrées sur vous, sans qui je serais seule au monde, vous le savez : aussi, vous l'avouerai-je, ma tendresse est toujours inquiète... oui, je crains toujours que vous ne soyez pas heureux. Depuis quelque temps vous êtes triste, sérieux, grave, vous évitez le monde; que vous manque-t-il? répondez avec sincérité, c'est une mère qui vous en conjure, c'est une amie qui vous écoute.

— Vous vous alarmez à tort, ma mère, reprit le comte : je ne souhaite rien, je ne désire rien; je suis heureux.

— J'ai remarqué en vous dès l'enfance, continua Mme de Saint-Géran en regardant fixement son fils, un cœur noble, un esprit droit; mais rien n'y annonçait des dispositions à une piété fervente, et chaque jour vous passez des heures entières à Notre-Dame, seul, dans une chapelle. Je ne vous désapprouve pas, cependant je m'étonne et je tremble que cette vie nouvelle ne soit l'indice de quelque douleur secrète.

Une vive rougeur colora le visage d'Adrien; il fit un violent effort pour cacher son trouble.

— Ma mère, reprit-il bientôt et d'une voix ferme, je vous le jure, je me trouve heureux.

— Je vous crois d'autant plus que j'ai besoin de vous croire, mon cher enfant; et maintenant prêtez-moi une attention soutenue, car il s'agit de votre avenir et de mon repos. Avant de mourir, votre père a projeté une union entre sa famille et celle du duc de Valençay, son meilleur ami; le duc, après avoir représenté pendant dix

ans la France en Allemagne, est de retour à Paris, et, fidèle à sa parole, il m'a parlé de mariage : nous irons aujourd'hui à l'hôtel de Valençay.

Adrien étouffa un soupir et inclina la tête en signe d'adhésion. La marquise ajouta :

— Je ne veux pas vous contraindre à cette alliance, mais je dois vous en faire comprendre tous les avantages. Le duc est un homme considéré, et sa fille, la femme que nous vous proposons, apportera dans notre maison les grands biens de sa famille, non pas qu'elle en soit l'unique rejeton, mais parce que sa sœur, son aînée, qui vous était destinée d'abord, est résolue à prendre le voile. Cette vocation a résisté à l'épreuve de deux années de noviciat, et si, comme je l'espère, vous ne détruisez pas le plan que votre père a formé, le jour où vous conduirez Éléonore de Valençay à l'autel, Marie de Valençay prononcera ses vœux au couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse. Dans un quart-d'heure nous partirons.

Le jeune homme salua sa mère avec respect, et sortit sans prononcer une parole. Arrivé à son appartement, il y trouva son valet de chambre, et aperçut dans la cour de l'hôtel le carrosse de la marquise, attelé de quatre chevaux, comme pour les circonstances extraordinaires; les laquais, revêtus de leur livrée d'apparat, descendaient les marches du vestibule; tout était selon l'usage, et il comprit que sa mère attendait une soumission absolue; il courba la tête avec résignation, et son valet de chambre l'habilla.

A l'hôtel de Valençay, ainsi qu'à l'hôtel de Saint-Géran, tout était préparé pour la solennité d'une entrevue. Le duc vint recevoir la marquise de Saint-Géran jusqu'à l'antichambre, et lui offrit la main pour la conduire auprès de la duchesse. Celle-ci était assise, sa fille se tenait près d'elle. Toutes deux se levèrent à la voix de l'huissier qui annonça la visite; elles firent quelques pas. Alors Mme de Saint-Géran présenta au duc et à la duchesse le comte Adrien de Saint-Géran, son fils; Mme de Valençay, de son côté, nomma Éléonore de Valençay à la marquise, qui la baisa au front.

Après les révérences que l'usage exigeait, on s'assit de part et d'autre pour parler des nouvelles du jour, de la dernière chasse du roi, de la santé du cardinal-ministre et de la tragédie que Corneille avait lue tout récemment chez Mme de Rambouillet; puis on se sépara. Le lendemain, ce fut au tour de Mme de Saint-Géran de recevoir le duc et la duchesse de Valençay; le surlendemain, le mariage du comte Adrien de Saint-Géran avec Éléonore de Valençay fut officiellement annoncé à la cour, car le duc était venu à Saint-Germain demander au roi son agrément.

Le jeune homme et la jeune fille n'avaient apporté aucun obstacle au désir de leurs familles, et quand ils s'étaient revus pour la seconde fois, ils savaient l'un et l'autre qu'il leur était permis de s'aimer et de se dire qu'ils s'aimaient. Les choses se passaient ainsi à cette époque.

Depuis cinq jours, Adrien n'avait pu trouver un moment pour venir s'asseoir dans la chapelle, près du tableau de Lesueur. Le sixième jour enfin il accourut à Notre-Dame, le cœur gonflé, et là, sans témoins, il s'abandonnait au désespoir que lui causait le sacrifice exigé par sa mère, sans qu'elle s'en doutât; puis il s'inclina dans un saint recueillement par l'effet du repentir, avec la conviction de sa faute, et son front frappa la terre, ses larmes coulèrent en abondance; et quand il releva ses regards timides et résignés, il ne trouva plus sur la toile, dans les traits de la madone, qu'une expression divine : la contemplation de la mère pour le Dieu. Il sentit une force inconnue l'animer, il jeta un dernier regard sur le tableau, et se rendit à l'hôtel de Valençay pour y faire sa cour à la jeune fiancée.

Éléonore était une gracieuse enfant, pleine de candeur, de gaîté, d'innocence. Elle ne connaissait ni la tristesse ni la douleur; elle aimait la vie, parce qu'elle vivait sans crainte, et pour ainsi dire sans espérance, tant avait été de bonne heure prévoyante à son égard la tendresse de sa mère.

Après avoir quitté l'église métropolitaine, le comte Adrien, fortifié par le sentiment qu'inspire toujours l'accomplissement d'un devoir et d'une résolution courageuse, se trouva bientôt auprès de Mlle de Valençay, et la regarda pour la première fois en face; il lui sembla voir briller en elle un reflet de sa madone, quelque chose de son adorable vision. Mais l'illusion, radieuse au premier coup d'œil, s'effaça bien vite dans la mobilité des traits de la jeune fille, et Adrien comprima un douloureux soupir.

—

Le duc de Valençay, avant de conclure le mariage d'Éléonore, avait voulu s'assurer par lui-même si la résolution de sa fille Marie était une véritable vocation, si quelque raison secrète et

cachée ne l'avait point fait naître, et si trop de condescendance paternelle ne compromettrait pas le bonheur de sa fille dans le présent et l'avenir. Il s'adressa d'abord à l'abbesse du couvent des Bénédictines, et reçut la lettre suivante :

« Monsieur le duc,

« Le sentiment qui vous guide est trop respectable et trop naturel pour que je ne mette pas un saint scrupule à vous faire connaître la vérité : je m'empresse donc de vous satisfaire.

« Marie, d'après les recommandations de madame la duchesse, sa mère, a été l'objet d'une surveillance constante depuis son entrée dans notre maison. L'égalité de son caractère, sa vive piété, sa douceur, l'ont rendue l'objet de l'admiration de toutes ses compagnes. Le seul reproche qu'on serait peut-être en droit de lui adresser prend sa source dans une trop grande exaltation; c'est à ce point qu'elle passe à prier les heures consacrées aux distractions. La pensée du monde brillant qu'elle veut quitter n'a jamais éveillé un seul regret en elle. Mlle de Valençay est heureuse, je puis l'affirmer, monsieur le duc, et je vous prie de croire à la sincérité comme au dévoûment de votre servante en Dieu, Christine, abbesse du couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse. »

Cette lettre arracha un soupir au vieux duc de Valençay, et le lendemain il se présenta au parloir, décidé à tenter un dernier effort; l'entrevue fut déchirante.

— Qu'il en soit donc ainsi que vous le voulez, mon enfant, lui dit-il quand il eut la conviction que rien ne changerait la résolution de Marie : je vous donne mon consentement, vous pourrez prononcer vos vœux; mais au moins vous ne me refuserez pas le choix d'une maison plus digne de votre nom et de votre rang.

— Il n'y a plus de nom et de rang pour les épouses du Seigneur, mon père; les vanités du monde sont méconnues ici...

— Sans doute, mais mon crédit vous fera obtenir le titre d'abbesse dans une riche abbaye....

— Je ferai vœu de pauvreté; et c'est ici seulement que je désire vivre et mourir, mon père.

Le vieillard embrassa tristement sa chère Marie et la remit entre les mains de l'abbesse :

— Madame, lui dit-il, voilà votre fille; les liens de la nature sont brisés, j'abdique le droit de disposer de mon enfant.

Il cacha sa tête dans ses mains; puis, faisant un violent effort sur lui-même, il ouvrit la porte et s'éloigna sans prononcer un mot. Marie de Valençay, le visage baigné de larmes, courut s'agenouiller devant l'image du Dieu auquel sa vie allait être désormais consacrée.

— Dieu sauveur! murmura-t-elle d'une voix émue, nulle puissance humaine ne pourra plus me séparer de vous; à vous désormais, sans partage, toutes mes pensées, tout mon amour; cet amour brûlant qui s'est emparé de moi et a grandi chaque jour, vous le savez, depuis que votre céleste image m'a révélé, par une sainte inspiration, tout ce qu'il y a de bonheur et de repos dans le culte auquel je me voue sans retour. Image sacrée qui m'avez montré, au sein du monde, la voie du salut, image radieuse qui peuplez ma solitude et animez mon existence, oh! soyez bénie!...

Et l'âme de la jeune novice semblait passer toute dans ses regards fixés sur le tableau du Christ aux Anges, et son extase était si profonde, qu'elle n'avait point vu deux hommes entrer et arriver près d'elle. Tout à coup un de ces deux hommes poussa un cri involontaire... Marie retourna la tête, et à son tour jeta un cri de stupeur, puis tomba évanouie dans les bras de la religieuse qui avait accompagné les deux étrangers.

IV.

L'amour, à l'âge d'Adrien, est une efflorescence spontanée; il agit, quoi qu'on fasse pour en arrêter la sève, car si la nature a ses lois, le cœur a ses saisons. Le jeune comte de Saint-Géran n'avait pas résisté aux ordres de sa mère, tout en protestant intérieurement contre cette tyrannie qui parlait, au nom du devoir, sous la forme d'une prière; il éprouvait le besoin d'une révolte secrète; et, puisque les convenances lui imposaient le joug d'une union dans laquelle tout bonheur lui était impossible, il voulait se faire une existence à part, un bonheur mystérieux; il lui fallait des illusions pour ses sens et des sensations pour le sentiment bizarre qui remplissait son cœur. Dans ce but, il fut trouver Lebrun, et lui demanda copie du tableau de Notre-Dame.

— Non, répondit le peintre blessé dans sa vanité.

— Vous l'avez admiré.

— Qu'importe, il est de Lesueur, et ce serait donner trop d'avantage à mon rival.

— Je venais vous demander un service.

— Vous voulez une copie, monsieur le comte, je vous offre un original, répondit l'artiste avec dignité : et j'ose croire que mon tableau ne sera pas inférieur à celui qui a frappé vos regards.

Le gentilhomme quitta Lebrun sans s'expliquer; mais il avait évidemment recueilli le nom de Lesueur; il se fit aussitôt conduire à sa demeure et se présenta devant lui avec toute l'émotion d'un amant.

Lesueur, entouré des cartons qui lui servaient à peindre sur les murailles du cloître des Chartreux la vie de saint Bruno, reçut le comte avec la douceur de modestie et d'abnégation qui décelait son âme croyante et pure. Une étincelle de vive sympathie les frappa au premier regard; Adrien sembla respirer plus librement. Lesueur, en l'apercevant, surpris des lignes de son visage et de son expression mélancolique, chercha tout à coup, dans sa mémoire, un souvenir vague...

— Monsieur, lui dit Adrien, je viens vous demander une copie du tableau que vous avez placé dans une des chapelles de Notre-Dame. Vous en fixerez vous-même le prix.

— Monsieur, répondit Lesueur, je voudrais pouvoir vous satisfaire; mais un scrupule de conscience me le défend. Cette madone est un portrait.

— Un portrait, répéta le comte en pâlissant. Une femme existe qui réalise tant de perfections!...

— Oui, monsieur.

— Oh! son nom, je vous en supplie. Dites-moi son nom.

— Si j'ai commis une faute, dit l'artiste en inclinant la tête, en reproduisant sur la toile des traits qui m'avaient frappé, je ne dois pas l'aggraver en multipliant cette image...

— Elle existe, s'écria le jeune homme, et vous la connaissez? Ah! parlez, monsieur, parlez...

— Monsieur le comte, j'ai dérobé à une jeune fille l'expression de sa candeur et les lignes pures de son visage. Je lui ai ravi le mouvement d'exaltation pieuse et de contemplation céleste que vous avez retrouvé dans mon tableau.

— Ainsi, elle existe?...

— Je la vois encore, au milieu de la foule, en contemplation devant un tableau, un admirable tableau que Charles Lebrun avait fait à Rome... un Christ.

— Que dites-vous? murmura Adrien.

— La vérité. J'admirais moi-même, quand, à côté de moi, j'aperçus cette belle tête, pensive, transportée d'un saint amour.

— Bizarre rapprochement, s'écria le comte : Lebrun, à Rome, n'a-t-il pas aussi, pour faire son tableau, choisi ma ressemblance?

— Oui, oui, reprit Lesueur, qui venait de se rappeler; je retrouve, en effet, sur votre visage, les traits et l'expression du Christ aux Anges.

Et leurs mains se pressèrent dans une douce effusion de l'âme. Adrien raconta au peintre de Saint-Bruno l'aventure de Rome; Lesueur fit du talent de son rival l'éloge le plus complet, et proposa au comte d'aller revoir et admirer de nouveau le tableau de Lebrun. On a vu ce qui était résulté de cette visite. Le peintre et le comte de Saint-Géran avaient reconnu, dans la novice agenouillée, la jeune fille qui avait inspiré le tableau de la madone, et Marie de Valençay, en retrouvant sur le visage d'Adrien les traits du Christ, éprouva une émotion si vive, qu'elle n'avait pas eu la force de la supporter.

V.

Marie, transportée dans sa cellule, reprit bientôt ses sens; mais une fièvre ardente s'empara d'elle, sa vie fut en danger, et l'abbesse crut devoir prévenir sa famille. De son côté, Adrien, ayant appris le nom de la belle évanouie, et se rappelant qu'on la lui avait autrefois destinée, se hâta d'aller trouver le duc de Valençay, lui avoua tout, et une nouvelle visite de la duchesse à Marie lui révéla qu'elle aimait, sans le savoir, autant qu'elle était aimée.

Un mois après, deux mariages se célébraient à Saint-Thomas-d'Aquin le même jour : celui de Marie et du comte Adrien de Saint-Géran, et celui d'Éléonore avec le marquis de Beaufort, un beau jeune homme qui s'était trouvé là tout exprès pour aimer et pour plaire.

ALPH. BROT.

TROIS CONSULTATIONS DE DÉSAUGIERS.

§ Ier. — La Mère Camus.

Si l'on supposait que Désaugiers était un homme de nature joviale et folle, on se tromperait complètement. Le caractère de ce chansonnier, qui prêchait l'insouciance et la déraison, se faisait remarquer par une grande disposition à l'inquiétude : la gaîté n'y brillait que par boutades. Le moindre incident fâcheux le jetait dans une mélancolie profonde : peut-être sa fortune eût-elle souvent été meilleure, s'il ne se fût pas toujours montré si défiant envers elle et si prompt à en désespérer.

Toutefois, malgré ces dispositions au spleen, Désaugiers était fanfaron de belle humeur ; on pouvait deviner sur son visage les efforts par lesquels il dissimulait une peine amère, et il affectait un rire et une légèreté qui étaient bien loin de son cœur. Peu à peu, néanmoins, il se prenait à sa propre ruse; sa feinte devenait de la bonne foi. Quand on l'abordait, des larmes emplissaient ses yeux; quand on le quittait, sa pensée resplendissait de jeunesse, d'espoir, de confiance et de bonheur.

Un matin j'entrai chez lui. Jamais je ne l'avais vu dans un pareil accablement; étendu sur un canapé, pâle, vaincu par la maladie, il ressemblait à un agonisant. Je serrai la main qu'il me tendit, je la sentis humide et brûlante, comme celle d'un fiévreux.

Il voulut sourire, ses lèvres ne surent que se contracter avec effort; il essaya de se soulever, mais il retomba, et sa tête reprit sur le coussin la place qu'elle avait quittée ; il pouvait à peine parler.

Alors il se fit entre lui et la douleur une lutte courte, mais terrible, durant laquelle on lisait sur le front livide du vieillard bien des souffrances qui passaient. A la fin, le courage et l'énergie l'emportèrent; il se releva par un pénible effort, et la douleur resta vaincue.

— Diable, diable, dit-il, en faisant une bouffonne allusion à la maladie qui le tuait, je me repens bien d'être trop bon et de ne pouvoir, comme les autres, jeter aussi ma pierre. Vous savez qu'il souffrait atrocement de la gravelle.

Cette plaisanterie me causa une sensation cent fois plus pénible que ne l'eût fait une plainte déchirante. Elle me rappelait Titus se fardant à son lit de mort, et adressant des vers à son âme prête à s'envoler.

Une fois mis en mouvement par cet effort, l'esprit de Désaugiers s'anima graduellement, et ses traits eux-mêmes éprouvèrent un changement remarquable. Ses yeux se désassombrirent ; son teint s'anima, sa voix prit de la fermeté, et dix minutes s'étaient à peine écoulées, que la sérénité de cet homme, qui semblait naguère agonisant, m'avait gagné moi-même. Il parlait amour, vin, folie, avec l'entraînement d'un jeune homme plein d'illusions, qui fait son entrée dans le monde. Sa parole était devenue facile et brillante; sa voix, pleine de fraîcheur, ne disait que des boutades où l'esprit le plus vif scintillait de facéties éblouissantes. C'était lui qui me consolait; il me rendait du calme et de l'espérance.

— La vie! disait-il, la vie! en la prenant au sérieux, on manque de raison et de sagesse. Vivre au jour le jour, sans songer au lendemain, me paraît déjà d'une prudence superflue. C'est au quart-d'heure le quart-d'heure qu'il faut vivre! Combien de fois s'afflige-t-on, le matin, d'un malheur qui paraît certain pour le soir, et qui, loin d'arriver, est remplacé par un incident heureux ! Je ne sais pas où j'ai lu l'histoire d'un philosophe qui riait et qui se réjouissait en gravissant une côte escarpée qui l'essoufflait, et dont les cailloux lui déchiraient les pieds.

— Quelle bonne pente facile, douce et couverte de gazon je vais avoir tout à l'heure à descendre, se disait-il.

—Voilà mon homme! voilà la véritable sagesse. La prévoyance! fi donc! il faut la laisser aux esprits médiocres et aux buveurs d'eau.

Comme cette exclamation l'avait altéré, il se versa un grand verre d'une tisane amère, et le vida tout d'un trait, avec un geste de gourmet.

— La prévoyance! reprit-il, mon Dieu, combien de fois, après avoir ardemment désiré quelque chose, se trouve-t-il qu'on se désespère de l'avoir obtenue? Ne se réjouit-on pas aussi souvent de voir arriver ce que l'on redoutait le plus? Il faut que je vous conte l'histoire de la première cause que j'aie eue; elle viendra merveilleusement à l'appui de mon système d'insouciance et de sérénité. Écoutez-moi, mon ami.

Il se recueillit quelques instants, porta furtivement la main à sa tête brûlante, s'arma de forces, et commença en ces termes :

— Il existait naguère encore, dit-il, un étroit passage situé au coin de la rue des Filles-Saint-Thomas : on l'appelait *passage Feydeau*, parce qu'il aboutissait à la rue qui porte ce nom. Jadis on avait bâti dans cette rue un théâtre placé sous la protection de Monsieur, frère du roi. Ce théâtre a servi ensuite à la troupe italienne; plus tard, resté sans comédiens, on l'a transformé en grenier et en magasin à fourrages.

Le passage Feydeau, sur l'emplacement duquel mon ancien associé Bérard fait bâtir en ce moment le Théâtre des Nouveautés, était triste, noir et enfumé. Jamais un rayon de soleil n'y pénétrait; les cachots les plus redoutables ne suintent pas une pareille humidité. L'hiver, il fallait y allumer les quinquets à midi; dès cinq heures, au milieu de l'été, la lumière des lampes y devenait indispensable. Cependant, ce lieu mélancolique et dans lequel, s'il eût porté le nom de prison, on eût hésité à enfermer le plus coupable des condamnés, avait ses habitués et ses fanatiques.

Vingt ou trente jeunes gens eussent mal dîné, si leur repas ne leur eût point été servi passage Feydeau, à côté du café Chéron, chez la mère Camus, à l'enseigne populaire du *Tonneau couronné*.

Le restaurant de la mère Camus avait le double avantage de fournir à ses habitués une nourriture assez convenable, et d'inscrire sur sa carte des prix en rapport avec les habitudes de jeunes gens moins riches que gais et de bon appétit. Les apprentis marchands, les apprentis écrivains et les apprentis avocats venaient donc dîner régulièrement chez la mère Camus. Celle-ci, grosse femme avenante, et qui devait avoir été belle dans sa jeunesse, trônait, en véritable reine, sur son vieux fauteuil d'acajou, glorieux débris acheté dans une vente à l'encan; car rien ne sacrifiait au luxe chez la mère Camus. Le papier qui recouvrait les murailles ne coûtait pas plus de vingt sous le rouleau. On n'avait aucune accusation de somptuosité à porter contre le miroir de trois pieds qui se dressait derrière la vieille femme; enfin, des tabourets de paille et des chaises telles qu'on en voit aux Tuileries et au Palais-Royal, étaient les seuls divans qu'on y connût. En revanche, le linge était blanc, la faïence bien nette, et l'hôtesse faisait crédit, quand un habitué se trouvait trop pauvre ou trop entraîné à des dépenses extraordinaires pour payer son dîner.

Moreau, Gosse, Évariste Dumoulin, Brazier, Nicolo-Isouard, Antignac, Barré, Piis, Armand Gouffé, y représentaient la littérature et la musique. Cadet-Gassicourt, ce savant sans pédanterie et sans ignorance, ne manquait jamais de s'y trouver. Enfin, bon nombre de peintres et de comédiens s'y donnaient rendez-vous. Quant à moi, j'y préludais gravement à la carrière d'avocat, et j'y jouissais d'une honorable réputation de jurisconsulte, grâce aux conseils que j'avais donnés à deux habitués de la mère Camus, sur la manière de dépister leurs créanciers et d'opposer, à des poursuites trop ardentes, des fins de non recevoir légales.

Un matin, tous les habitués du restaurant furent jetés dans une surprise et dans une émotion extrême. Pas un seul d'entre eux ne put réprimer une exclamation, en franchissant le seuil de la gargote. Près de la mère Camus, dans le comptoir, se tenait une jeune fille d'une beauté merveilleuse. Jamais on ne vit une plus exquise distinction jointe à un charme aussi entraînant de physionomie. On aurait dit une véritable reine réduite à la modeste condition de demoiselle de café.

Chacun devint aussitôt amoureux de Mlle Diane (c'est le nom mythologique qu'elle portait). Hélas! la mère Camus veillait comme un dragon sur sa fille, et les ruses les mieux combinées, les tentatives les plus hardies, échouèrent devant la surveillance de la vieille commère. Elle dépistait à dix pas un billet doux, surprenait un regard avant qu'on eût tourné la tête vers le

comptoir, et saisissait une parole audacieuse au milieu du fracas des assiettes, des cris des garçons et du bourdonnement des causeurs. Quant à Diane, elle rougissait au moindre mot, et recevait les hommages rendus à sa beauté avec une timidité et une pudeur qui en rehaussaient encore le charme. On ne pouvait s'empêcher de la comparer à la sensitive.

Six mois après, on ne parlait, parmi les jeunes gens, que de la beauté de Diane Camus. Le nombre des habitués de la gargote était triplé, et les prix de la carte suivaient ce mouvement progressif.

Cependant personne ne songeait à se soustraire à ce surcroît de dépense, tant Diane était belle! On arrivait dès trois heures de l'après-midi, pour se procurer une bonne place, se mettre en face de la jeune fille, pouvoir la considérer à l'aise, et tâcher de se faire remarquer d'elle.

Parmi les plus empressés et les plus enthousiastes, se faisait remarquer un jeune homme que personne de nous ne connaissait. Il finit par accaparer toute la journée la table qui se trouvait vis-à-vis de Diane, et nous nous racontions en riant qu'il payait successivement quatre dîners pour ne point se dessaisir d'une si agréable place. Nos plaisanteries ne tardèrent point à prendre un caractère de jalousie et de dépit bien prononcé. Nous remarquâmes que, malgré la surveillance asiatique de la mère Camus, les beaux yeux de Diane se tournaient à chaque instant vers l'inconnu. Brazier, qui était éperdument amoureux de la jeune fille, découvrit même que ses doigts effilés et blancs échangeaient des signaux mystérieux.

A quelques jours de là, j'étais un matin étendu sur mon lit, quand j'entendis sur le palier une voix qui demandait à ma vieille femme de ménage:

— Monsieur l'avocat Désaugiers, s'il vous plaît, madame?

— C'est ici qu'il demeure, répliqua la digne femme en faisant une de ses plus belles révérences et en ouvrant ma porte. Elle avait deviné, du premier coup d'œil, un client qui venait me consulter.

Je n'eus que le temps de sauter en bas de mon lit, de passer en toute hâte une robe de chambre, et de jeter quelques livres sur ma table.

Mon client entra; c'était l'inconnu du café Camus, le rival de Brazier, l'amoureux de la belle Diane. Il me salua profondément.

—Monsieur, dit-il, je viens vous consulter pour une affaire grave et de laquelle dépendent, non-seulement le bonheur de ma vie, mais encore ma vie elle-même. Vous ne me refuserez point votre aide, n'est-ce pas?

— Monsieur, répondis-je solennellement à ce début solennel, parlez avec confiance. Si mes lumières peuvent vous être de quelque secours, soyez-en bien convaincu, elles ne vous manqueront pas.

— Mme Camus, qui n'est point étrangère au secret que je vais vous confier, m'a parlé de vous comme d'un avocat de haut talent, quoique bien jeune encore; je remets donc, monsieur, mon sort entre vos mains.

Je répondis par une inclination, et m'enfonçai sur ma chaise, comme je l'eusse fait dans un fauteil si j'en avais eu un; après quoi j'appuyai ma tête sur ma main, et je fixai mes yeux sur mon Code entr'ouvert.

— Monsieur, dit le jeune homme, mon père est receveur-général dans le département de..... Il m'a envoyé à Paris pour y achever mes études; ma mère n'existe plus; enfin, j'ai vingt-trois ans.

J'écoutai gravement, comme s'il m'eût parlé des destinées de l'empire et du salut de l'État. Je n'eusse pas souri pour un million.

— J'aime Mlle Diane Camus et je suis aimé d'elle, ajouta-t-il.

— Mon pauvre Brazier, pensai-je! voilà qui va te causer bien du chagrin.

Le jeune homme, que l'émotion de cet aveu avait interrompu quelques instants, reprit ensuite d'une voix plus ferme:

— Mademoiselle Diane Camus m'aime; l'éducation brillante qu'elle a reçue dans un des meilleurs pensionnats de Paris, et l'élévation de ses sentiments, m'interdisent de songer à en faire ma maîtresse. D'ailleurs, toutes mes tentatives à cet égard ont échoué. Elle sera donc ma femme, je veux l'épouser et je l'épouserai, monsieur.

— Ce sont des sentiments qui vous honorent, interrompis-je en donnant à cette tirade morale tout le paternel que requérait l'occasion.

— J'ai écrit à mon père; je lui ai fait part de ma résolution; j'ai démandé son consentement à mon mariage; mon père m'a répondu par l'ordre de quitter sur-le-champ Paris, et de venir le retrouver en province. J'ai résisté; il a supprimé la pension qu'il me faisait, mais cette mesure ne me laisse point sans ressource, monsieur.

Il me reste cent mille francs que ma mère m'a légués en mourant.

— Dans ce cas, vous pouvez vous marier, monsieur, rien ne s'y oppose.

— Hélas! je n'ai encore que vingt-trois ans, je vous le répète, monsieur.

— Deux années s'écoulent bien vite; dans deux ans vous serez libre.

— Deux ans! attendre deux ans! vivre encore deux années sans que Diane soit à moi! Plutôt la mort, monsieur, s'écria le jeune méridional en se levant avec désespoir. Si vous ne me donnez pas les moyens de me marier tout de suite, je suis résolu d'en finir avec le malheur.

Je me recueillis quelques instants, et après une profonde méditation, je fis un signe de la main, comme pour commander l'attention de mon client. Il me regarda avec une grande anxiété.

— Monsieur, lui dis-je, il est, du moins je le pense, un moyen de sortir d'embarras.

Il me sauta au cou et m'embrassa avec une effusion pleine de reconnaissance.

— Parlez, parlez, monsieur, vos paroles vont me rendre la vie.

— Obtenez de la mère Camus, de Mme Camus, veux-je dire, qu'elle vous accompagne avec Diane en pays étranger : en Espagne, par exemple, vous parviendrez sans peine à vous y marier. Une fois cette union contractée, vous rentrerez en France et vous soutiendrez la légitimité de votre mariage. Votre famille reculera peut-être devant le scandale, surtout en réfléchissant que, dans deux ans, vous serez majeur et par conséquent en droit d'épouser qui bon vous semblera. Si, toutefois, contre mes suppositions, on en venait à cette extrémité, eh bien! nous plaiderions, ajoutai-je d'un air résolu, et vous gagneriez au moins du temps; deux années peuvent aisément se passer en procédures, et tenir les choses en haleine jusqu'à votre majorité absolue.

On aurait dit que j'ouvrais le ciel à ce jeune homme; il tomba presque à mes pieds, et me serrant les mains avec force :

— Vous êtes un jurisconsulte admirable! vos conseils me rendront le plus heureux des hommes. Comment vous prouver ma reconnaissance?

Il glissa sur ma table une bourse rebondie, à travers les mailles de laquelle je vis resplendir le doux éclat de nombreuses pièces d'or.

— Cependant, repris-je avec ferveur, il ne faut pas, monsieur, songez-y bien, négliger les moyens d'assurer la légalité de votre union.

Ce préambule terminé, je me mis à lui développer un plan de conduite digne vraiment d'un avocat expert et d'un chicaneur accompli. La vue de l'or m'inspirait; je fus éloquent, clair et d'une logique admirable. Il me quitta plein d'admiration et au comble de ses désirs.

— Je suis entré désespéré chez vous, me dit-il, j'en sors heureux.

Dès le soir même, les habitués du restaurant Camus virent avec surprise le fauteuil de Diane occupé par une vieille fille à physionomie refrognée. La mère Camus ne tenait point non plus sa place ordinaire. Je vous laisse à penser si un pareil évènement produisit une vive sensation dans le passage Feydeau! On s'épuisa en conjectures; on employa près des garçons les moyens de séduction les plus décisifs et les plus généreux. A toutes les questions, à toutes les investigations, à toutes les suppositions, les interrogés ne répondaient qu'une seule phrase : Je n'en sais rien.

En effet, le jeune homme, Diane et la mère Camus n'avaient mis personne dans leur confidence; j'étais seul en possession de leur secret, et je me gardai bien de le divulguer; le succès de ma cause dépendait de ma discrétion, j'avais reçu, une heure auparavant, un billet ainsi conçu :

« Monsieur, j'ai confié à votre honneur un secret dont vous savez toute l'importance. J'espère à mon retour vous prouver combien je suis reconnaissant du service que vous m'avez rendu. Je suivrai de point en point les habiles et savantes instructions que vous m'avez données. Veuillez, de votre côté, prendre toutes les dispositions nécessaires pour que l'opposition de ma famille à mon mariage puisse rester sans effet, j'ai tout lieu de la redouter. Ne négligez rien. Un pareil succès doit être peu difficile à un jurisconsulte de votre mérite et de votre expérience.

« MAURICE DE... »

— Jugez de ma joie et de mon orgueil, dit Désaugiers en s'interrompant et d'une voix altérée, car il venait d'être saisi d'une des atroces douleurs auxquelles sa maladie le livrait presque d'heure en heure.

Cette crise effroyable dura, dans toute sa violence, plus de dix minutes.

Ce temps écoulé, je le vis renaître peu à peu à l'existence. Il sourit, essuya son front, me ten-

dit la main, et chanta d'une voix faible encore :

— *Il faut rire, rire, toujours rire!* C'était le refrain d'une de ses chansons.

§ 11. — **Péripéties.**

Depuis la consultation donnée à l'amant de Diane, je m'étais mis sérieusement à l'étude du droit, et je me sentais passionné plus que jamais pour la profession d'avocat, reprit Désaugiers avec une affectation de force et de sérénité d'autant plus douloureuse, qu'elle était démentie par la faiblesse de sa voix et par la décomposition de ses traits. Je n'avais revu mon client que deux fois, et chez moi ; il était jaloux, comme tous les amoureux, et d'ailleurs il se souciait fort peu de se montrer dans le cabaret de Mme Camus, sa belle-mère. Il était venu tout exprès me trouver ces deux fois, dans l'espace de six semaines, pour me parler de l'opposition que faisait sa famille à son union, et pour me prier d'aviser aux moyens de régulariser et de rendre légitime son mariage. Il m'avait parlé si passionnément de son bonheur, il m'avait démontré avec tant de vivacité combien il souffrait que la moindre illégalité pût exister dans une union dont il se félicitait à chaque instant de sa vie, depuis qu'il l'avait contractée, que je me mis sérieusement à étudier les moyens d'arriver à un but si important. Jamais on ne poursuivit une tâche avec plus d'ardeur. Je me passionnai pour la cause confiée à mes soins, je m'entourai des lumières de tous les auteurs, je passai les nuits et les jours. Bref, après quatre mois d'un travail sans relâche, je me sentis heureux et fier du mémoire que je venais de terminer. Jamais avocat n'avait mis plus de conscience, de travail, de dévoûment, et, j'ose le dire, de science, d'éloquence et de logique dans une œuvre de procédure, quelle qu'elle soit.

Il me tardait de me trouver face à face avec la justice, d'élever la voix en faveur du mariage de mon client, et d'employer devant les tribunaux les savants moyens de droit dont j'avais approvisionné mon arsenal. Je sentais que je serais éloquent, car j'étais convaincu. Je devais certainement gagner ma cause. Jamais on n'éprouva une plus vive indignation contre l'autorité abusive d'un père, plus de compassion pour les souffrances d'un époux ! Mon cœur battait de colère rien qu'à la première de ces idées; la seconde emplissait mes yeux de larmes.

Dans mon impatience, et pour faire passer dans le cœur de mon client la confiance et la certitude du succès qui se trouvaient en mon esprit, j'allais lui écrire de venir me voir, lorsque je le vis entrer chez moi.

Il me parut plus désolé et plus abattu que jamais. Je lui tendis la main avec une effusion sympathique; il la serra vivement.

— Il faut que vous me sauviez, monsieur, s'écria-t-il; je n'ai d'espoir, encore cette fois, qu'en votre admirable talent.

J'étendis la main vers le manuscrit de mon mémoire, et je répliquai, avec un noble sentiment d'orgueil que vous comprendrez sans peine :

— La justice de votre cause l'emportera, je m'en fais garant.

Il continua, sans remarquer mon geste et sans prendre garde à mes paroles :

— Je suis le plus malheureux des hommes. Une pareille existence ne saurait être tolérable. Sans l'espoir que je conserve d'en sortir, j'aurais recouru, je le crois, au suicide; la mort serait préférable à une pareille existence!

— Pauvre époux, pensai-je, quelle tendresse pour sa femme!

— Jamais on n'a subi pareil supplice, reprit-il avec exaspération. La paix et le repos se sont enfuis de chez moi. Si ce malheureux mariage n'est pas déclaré nul, assurément j'en deviendrai fou.

Il fallut toute la présence d'esprit que je pus rassembler, pour ne pas jeter un cri de surprise et de stupéfaction. J'aurais pu pousser ce cri sans que mon client le remarquât, tant son animation et sa colère étaient violentes ; il reprit, avec un emportement des plus visibles :

— Je ne suis plus le maître chez moi. Si je sors, Diane témoigne de la jalousie; si je ne sors pas, elle m'excède de ses plaintes, et semble prendre à tâche de ne pas me laisser un moment de calme et de paix. Ce n'est rien cependant que ces scènes et ces récriminations, auprès des calamités sous lesquelles m'étouffe celle que j'espère bien n'avoir jamais à nommer légitimement ma belle-mère. A chaque instant, elle arrive chez moi, s'y installe en maîtresse absolue, dispose de mes domestiques, les gronde, blâme, tranche, bouleverse et se plaint de mon manque d'égards pour elle. Si j'ai quelques amis à dîner, elle tombe, à l'improviste et comme un orage, dans ma salle à manger; étale ses accoutrements incroyables, glapit comme une oie sourde, s'empare de la conversation, rit haut et ne cesse pas

un instant de parler de son restaurant et d'apprendre à chacun qu'elle se nomme la mère Camus. J'espérais, l'autre jour, que la beauté, l'esprit et les manières distinguées de ma femme, parviendraient à intéresser un vieux oncle en faveur de mon mariage, et à le décider à prendre, entre mon père et moi, le rôle de médiateur. Je l'invite à dîner, je donne l'ordre de servir une heure plus tôt que d'habitude, et de tenir ma porte fermée à tout le monde sans exception. Diane plaît à mon oncle, je vois ce dernier prêt à servir ma cause... Tout à coup, des cris se font entendre dans l'antichambre, on bat mes domestiques, on brise à demi la porte de la salle à manger.

Avant que j'aie eu le temps de courir pour repousser un ennemi que je ne devinais que trop, je vois entrer Mme Camus, l'œil en feu, les cheveux en désordre et les poings dressés sur la hanche.

Elle commence à déployer tout son savoir dans le style des halles, m'apostrophe comme ne l'eût pas fait la dernière des harengères, et finit par se jeter en pleurant dans les bras de sa fille, à la tendresse de laquelle je voulais, disait-elle, la soustraire, en véritable tyran.

Pendant cette scène ridicule, mon oncle avait pris son chapeau et était disparu furtivement. Je poussai Mme Camus par les épaules et la jetai dehors. Le croirez-vous? Diane prit le parti de sa mère et recommença, presque sur le même ton, les diatribes que la vieille sorcière m'avait jetées à la tête. Le sang des Camus se montra si vivement en elle, que dès ce moment je résolus d'en finir avec un mariage qui, grâce à Dieu, n'est qu'une comédie. Vous allez m'aider à rompre cette fatale union et à m'en débarrasser tout à fait, n'est-ce pas, monsieur?

Je laissai tomber à mes pieds le manuscrit de mon mémoire, si laborieusement et si consciencieusement formulé. Mes idées se trouvaient dans une indicible confusion; il me semblait être le jouet d'un rêve!

— Ce que je vous demande, reprit le jeune homme, c'est de hâter le moment d'une séparation qui existe déjà de fait. Depuis ce matin, j'ai quitté un logis qui, grâce à Dieu et grâce à vous, ne tardera point à être déclaré non conjugal. Il ne me reste donc qu'à hâter le moment qui me rendra à une liberté absolue et légale, en faisant déclarer nul un mariage contracté à l'étranger par un mineur et sans le consentement de son père.

Il déposa sur mon bureau une bourse mieux garnie encore que celle dont il avait payé ma première consultation, et me quitta en disant :

— Je reviendrai dans huit jours, monsieur. Rappelez-vous que vous tenez mon sort entre vos mains, que je n'espère qu'en vous.

Mon premier mouvement fut de jeter la bourse à la tête de celui qui me croyait capable de souffler ainsi le chaud et le froid ; mais il sortit si précipitamment que je ne pus exécuter cette pensée. Suffoqué, la tête enfiévrée, j'ouvris ma fenêtre pour respirer plus à l'aise. Ce moyen ne suffit pas ; pour me rendre un peu de calme, il fallut descendre dans la rue et marcher pendant quelque temps avant de reprendre mon sang-froid.

A ma grande surprise, quand je pus rassembler et coordonner mes idées, je restai étonné des changements qu'elles avaient subis en si peu de temps. L'autorité des pères était devenue pour moi un pouvoir sacré contre lequel toute attaque devait être accusée d'impiété. Je me sentais ému en faveur de ce malheureux père qui voyait des intrigantes abuser de la bonne foi et de l'inexpérience de son fils, et qui lui faisaient contracter une mésaillance dont il était désespéré, quatre mois après avoir méconnu la volonté de sa famille. La mère Camus, que mon mémoire avait présentée sous les couleurs les plus favorables, et comme une mère de famille digne de vénération, me paraissait une vieille égrillarde, vendant une mauvaise ripopée aux habitués de sa gargote, et charmée de se débarrasser de sa fille, dont les intrigues et les regards en coulisses commençaient à l'inquiéter fort. Il fallut bien m'avouer que, par un désir naturel de me charger de la première affaire qui m'était offerte, j'avais été dupe d'une fausse conviction, et qu'à mon insu j'avais sacrifié à des idées injustes. Je souris de ma faiblesse, je me fis à moi-même de graves raisonnements sur les écarts de jugement, dans lesquels la prévention peut jeter un avocat, et je rentrai chez moi bien convaincu d'avoir à défendre cette fois une cause juste, loyale, et selon l'esprit de la loi.

Je gardai donc la bourse de mon client. La semaine ne s'était pas écoulée qu'un second mémoire se trouva complètement achevé. Le premier n'était qu'une misérable dissertation sans logique, sans jurisprudence, en comparaison de ma nouvelle œuvre. Dans celle-ci tout se démontrait, tout s'enchaînait, tout se déduisait rigoureusement de faits présentés avec une clarté im-

pitoyable; la loi dominait mon travail, et son texte donnait à chacun de mes arguments une puissance victorieuse. On ne pouvait admettre les prétentions de la demoiselle Camus, sans fouler aux pieds les idées d'une saine législation. Consacrer le mariage attaqué par moi, c'était déchirer le Code et souffleter le bon sens; c'était ne plus laisser aux familles ni sécurité ni honneur. J'étais en train de terminer mon mémoire par une péroraison éloquente, entraînante, pathétique. Tels étaient ma conviction et mon attendrissement, que des larmes véritables emplissaient mes yeux et tombaient sur mon papier, lorsque j'entendis ouvrir avec précipitation la porte de mon cabinet. C'était mon client. Mon cœur bondit aussitôt de joie à sa vue.

— Écoutez, lui criai-je, en brandissant mon manuscrit avec la conviction de la victoire que devait éprouver Judith à la vue du camp d'Holopherne : écoutez, votre mariage sera déclaré nul.

Il me ferma la bouche en plaçant sa main sur mes lèvres, m'arracha le mémoire et le jeta dans le feu avec indignation.

— Silence! dit-il, silence! un mot peut me perdre à jamais et me jeter dans un désespoir qui me conduirait au tombeau.

Je crus avoir affaire à un véritable fou échappé de Charenton.

— Me séparer de Diane, me condamner à des regrets éternels? Dieu m'épargne une pareille douleur! Depuis trois jours je m'épuise en démarches et en prières près de Diane et de sa mère, pour obtenir le pardon d'un moment d'erreur que je regrette, que je maudis. Elles refusent de m'entendre; elles me repoussent; elles veulent recourir aux lois et réclamer la nullité du mariage, que j'avais demandée moi-même dans un accès de colère... Eh bien! nous plaiderons. Vous défendrez ma cause, vous ferez valoir des droits saints et sacrés! Diane me sera rendue et vous acquerrez des droits éternels à ma reconnaissance et à l'amitié de mon père; mon père a du crédit, il s'en servira pour vous remercier.

— Votre père? votre père, qui repoussait si violemment naguère toute idée de conciliation et de mariage avec Diane Camus?

— Mon père s'est rendu à la raison. Il reconnaît qu'un chef de famille ne doit pas abuser de son autorité pour briser le cœur de son fils et le séparer de la femme qu'il aime, surtout quand cette femme justifie par ses vertus une tendresse respectueuse, un amour dévoué.

Je me cachai la tête dans les deux mains et je fermai les yeux. On aurait dit que ma cervelle allait éclater, et que je devenais fou moi-même.

Après quelques minutes, je parvins à reprendre un peu de sang-froid et à recouvrer ma raison et mon sang-froid d'avocat.

— Eh bien! me dit le jeune homme, vous venez, n'est-ce pas, de trouver les moyens de triompher de l'opposition de Mme Camus, et de faire donner à mon mariage un caractère indissoluble?

— Monsieur, lui dis-je, je ne me reconnais point le talent nécessaire pour plaider une cause d'un si grand intérêt. Adressez-vous à quelqu'un de mes confrères, mieux habitué aux affaires et qui sache les suivre dans leurs diverses péripéties. Pour moi, je vous l'avoue et je le déclare solennellement, je renonce dès à présent à la profession d'avocat.

— Comment, vous qui promettiez de devenir une des lumières du barreau.

— Je n'ai point la fermeté de jugement et de volonté nécessaire pour remplir les devoirs d'une si noble profession, répliquai-je. Je me suis trompé deux fois avec tant de naïveté et de conscience dans votre affaire, qu'il pourrait en arriver de même plus tard avec risque d'amener des conséquences plus graves. Recourez donc à un jurisconsulte à l'abri des préventions du premier mouvement, vous en trouverez beaucoup dignes de votre confiance; le barreau en compte un grand nombre.

M. de V... se leva fort surpris et médiocrement satisfait. Il me salua d'un air cérémonieux et contraint, ouvrit ma porte et disparut.

— Au diable la procédure, m'écriai-je en jetant mon Code dans la cheminée. Je ferai des vaudevilles avec mes amis Brazier, Radet, Desfontaine, Gentil et mes autres confrères du *Caveau moderne*. Du moins là, les erreurs de mon imagination n'auront point lieu au détriment de ma conscience.

En effet, le soir même, les plans de l'*Hôtel garni* et de la *Chatte merveilleuse* étaient arrêtés, en train de collaboration et presque reçus.

— N'avez-vous point su les motifs qui ramenaient tendrement à Diane son époux naguère si désireux du divorce? demandai-je à Désaugiers, tandis qu'il se rajustait avec effort dans son fauteuil.

— Si fait, reprit-il. Vous comprenez bien que

le mot d'une pareille énigme était trop piquant pour que je ne cherchasse point à le deviner. Je me rendis le soir même au restaurant de la mère Camus, dans le passage Feydeau. Tout y était changé et nouveau pour moi.

La digne cabaretière n'était pas dans son comptoir; une femme inconnue l'y remplaçait et tenait la sonnette magistrale. Je demandai à l'un des garçons les motifs qui tenaient absente de son trône la mère Camus.

— Monsieur ne sait donc pas le grand évènement? me repliqua le garçon, qui répondit par une question à ma question. La mère Camus, dont le mari était parti il y a douze ans pour les îles, n'en avait jamais entendu parler depuis son départ, — et elle le croyait mort; — il vient d'arriver à Paris, d'où les guerres l'avaient tenu éloigné jusqu'à présent. Il rapporte une fortune considérable. On parle d'un million.

Je n'eus pas besoin d'autres explications pour comprendre le dernier revirement de mon client, et le désir ardent qu'il éprouvait et que partageait son père, de voir déclarer indissoluble le mariage contre lequel naguère ils ressentaient tant d'animadversion et de colère.

— Quel fut le résultat du procès? j'avoue que ce dénoûment pique ma curiosité, demandai-je à Désaugiers. Il toussa péniblement et reprit :

— Le procès n'eut point lieu ; les avocats des deux parties parvinrent à réconcilier les époux ; un nouveau mariage, entouré, cette fois, de toutes les formalités qu'exige la loi, fut solennellement célébré. Il m'est arrivé deux ou trois fois de rencontrer la mère Camus, couverte de diamants et à demi-couchée, près de sa fille et en face de son gendre, dans une magnifique voiture découverte attelée de quatre magnifiques chevaux.

Voilà l'histoire de mes trois consultations ; voilà comment d'avocat je suis devenu vaudevilliste, mon bon ami. Qu'en dites-vous ?

— Il faut nous en féliciter, car nous devons à votre première cause et à ses divers incidents de nombreux chefs-d'œuvre littéraires.

— Oui des chefs-d'œuvre, reprit-il avec un sourire ironique, des chefs-d'œuvre qui ressemblent aux petits pâtés de Félix, et dont il ne reste aucune trace dès qu'on les a touchés des lèvres. Je ne me fais pas d'illusion sur ma valeur littéraire, mon pauvre garçon. Dans huit jours, il ne restera peut-être rien de la personne de Désaugiers. Dans huit années à peine se souviendra-t-on de son nom : ses pièces auront disparu de la scène, on aura oublié ses chansons; et à peine quelques-uns de ses amis, de ses bons et fidèles amis, comme vous, garderont-ils le souvenir de celui qui les aimait si tendrement.

Pauvre Désaugiers, hélas! il ne disait que trop vrai.

S. Henri BERTHOUD.

LA VEILLE AU SOIR.

A peine si la tiède haleine
A réveillé le bourgeon vert,
Que de son réduit, entr'ouvert
Par un rayon, sort la phalène,
Étalant aux feux du matin,
Sur un bouquet de marjolaines,
Et ses deux ailes de satin
Et l'aigrette de ses antennes.
C'est le soleil! c'est le printemps!
Au printemps les fraîches vallées
Se montrent toutes constellées
De marguerites étoilées,
De coquelicots éclatants.
Sur chaque brin d'herbe posée
Brille une goutte de rosée,
Larmes que la nuit répandit;
Sur chaque fleur l'abeille cueille
L'arôme amer qu'elle adoucit;
La nature chante et sourit:
Chaque tige porte sa feuille,

Chaque branche porte son nid.

Alors, tandis que la nature
Chante et sourit sous sa parure,
Plus d'un regard triste et voilé
Se soulève, parcourt l'espace,
Et suit le nuage qui passe.
Et l'oiseau qui s'est envolé;
Plus d'une voix calme et plaintive,
Aux murmures de l'onde vive
Roulant sur un gazon discret,
Mêle un soupir qui vient de l'âme,
Un de ces soupirs dont la femme
Connaît seule le doux sujet.
Apprenez-moi votre secret,
Regards voilés, soupirs de flamme...
C'est l'amour! c'est le sentiment!
C'est le réveil de toutes choses,
Des jeunes filles et des roses,
De la sève et du cœur aimant.

Pourquoi ces pleurs dans ta paupière,
Quand tout est amour et lumière,
Lorsque te pressant sur son cœur,
Hélène, une mère qui t'aime
Vient te dérouler elle-même
Tout un avenir de bonheur.
Bien bas, penchée à ton oreille,
Elle t'a décrit la corbeille
Où cachemires et diamants,
Riches tissus, colliers, dentelles,
Feront envier aux plus belles
Ces féeriques ornements.
Puis de l'hymen, sa voix austère
T'a révélé le saint mystère,
Les liens sacrés, le devoir;
Car un jour, mère de famille,
Tu feras toi-même à ta fille,
L'entretien de la veille au soir.

Pourquoi donc, sur ta joue humide,
Cette larme, vierge timide?
Pourquoi de ton sein oppressé
Exhaler une longue plainte?
Lorsque l'avenir est sans crainte
Pourquoi regretter le passé?
Vois, tout aime dans la nature;
Tout subit une même loi;
La fleur sur son lit de verdure
S'est fiancée ainsi que toi;
Et, balancé par un zéphire,
Le blanc calice qu'elle aspire
La féconde sous un baiser.
Si le vent du nord vient briser
La tige isolée et fragile,
La vigne s'élance, fertile,
Au tronc robuste de l'ormeau,
Et le chèvrefeuille débile
S'unit souvent à l'arbrisseau.
— Demain d'un amant qui t'adore
Tu prendras le bras pour appui...
Vierge, tu n'as plus qu'une aurore,
Jeune femme, ton jour a lui.

Albert MAURIN.



ROBERT-LE-MAGNIFIQUE.

Robert est fastueux et il est pauvre; entendons-nous : il est fastueux pour les autres, non pour lui : il vit pour le public. Peu lui importent les embarras de sa vie murée et les privations intimes de son individu : il n'a besoin, pour être heureux, que de le paraître. Un bonheur ignoré est chose pire pour lui qu'une infortune cachée.

Son existence est un problème pour ceux qui ne l'ont pas sondée à fond, et personne n'est à même de le faire. On ne lui connaît pas de fortune; on ne sait d'où il vient ni où il va; il ne fait rien, ou gagne si peu qu'on est tout porté à le croire quand il dit qu'il ne travaille que pour ne pas rester à rien faire; et cependant il est toujours bien vêtu en apparence, toujours bien ganté, bien papillotté; il porte même, Dieu me pardonne, une chaîne d'or ou de chrysochalque terminée par un lorgnon d'un métal problématique, mais que vous ne lui ferez pas l'injure de prendre pour de l'argent doré.

Il dîne à vingt sous dans une gargote anglaise, dans un quartier anonyme, au détour d'une rue déserte, et il n'y entre qu'à des heures fantastiques et après s'être assuré que personne ne l'aperçoit. Il se croirait perdu de réputation s'il y était rencontré par le valet d'un de ses coviveurs du boulevart de Gand.

Car Robert est un viveur, du moins il passe pour tel, et cela lui suffit. Entre six et sept heures, vous le trouvez perché sur le perron du café de Paris, se torturant les gencives pour donner à penser qu'il a fait un dîner somptueux, tandis qu'en réalité il n'a pas encore pris sa pâture quotidienne.

Les jours de *steeple chase,* il parcourt les lieux fréquentés avec des éperons à ses bottes et une cravache à la main, toujours pour se donner un air de jockey-club, sans cheval délier.

Le soir, il lit, l'un des premiers, le *Moniteur parisien* et le *Messager des chambres,* pour y trouver les renseignements qu'il vous transmettra comme puisés sur les lieux : au besoin même il s'attribuera, pour vous convaincre, la paternité de l'article qu'il vous récite.

Il est de toutes les fêtes qui ne coûtent rien, de toutes les assemblées gratuites : on le voit à toutes les premières représentations, au foyer, sinon dans la salle : il s'y faufile sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte, car quel contrôleur serait assez indiscret pour arrêter au passage un homme qui entre comme chez soi sans dire gare? On le prend pour un actionnaire ou tout au moins pour un abonné. S'il n'a pas ses entrées, il devrait les avoir, et, pour lui, c'est absolument la même chose.

A la sortie de l'Opéra et du théâtre Italien, on le rencontre arrêté sous le vestibule, où il feint de passer tout le monde en revue, et c'est lui qui veut être passé en revue par tout le monde. Il vous accoste si vous sortez le dernier, vous prend par le bras et s'extasie sur la voix de Grisi ou sur la danse de Fanny Elssler. Il est ravi, transporté, et chante faux un air de l'opéra du jour, qui lui a été seriné par un orgue de Barbarie.

Qu'il se donne quelque part une matinée ou une soirée dramatique, poétique ou musicale, Robert flânera infailliblement dans le quartier, avec l'habit noir et les gants jaunes de rigueur. Il passera vingt fois devant la porte, entrera même dans la cour et y stationnera, comme si les équipages qui s'y croisent l'empêchaient d'arriver; là il apprendra de la bouche des entrants et des sortants des détails qu'il prétendra savoir mieux qu'eux, et se lèvera le lendemain deux heures plus tard, sous prétexte de se reposer des fatigues de la fête à laquelle il n'aura assisté que d'intention; mais cela lui suffit, pourvu que son intention soit réputée pour le fait.

C'est surtout l'hiver que son manége est fatigant. Il ne peut décemment se dispenser d'aller au bal de l'Opéra, c'est-à-dire de paraître y aller. Il arpente donc le pavé de la galerie de l'Horloge dès onze heures du soir, en consommant un cigarre comme un homme qui fume d'impatience

de ne pas voir s'ouvrir les portes dont il ne dépassera pas le seuil.

Ceux qui ne sont pas dans le secret de la comédie se demandent où il puise tant d'argent pour suffire à ces prodigalités putatives.

Car rien dans sa vie extérieure ne dément ses prétendues habitudes de luxe et de munificence. Humann eût dessiné la taille de ses habits qu'ils ne seraient pas mieux coupés : peut-être, en effet, sortent-ils de ses ateliers, bien que Robert ne soit pas au nombre de ses clients : il est certaines gens, certains jeunes gens de famille surtout, pour qui rien n'est sacré, pas même un frac d'Humann, et qui vendent une partie de leur garde-robe à leur profit, à deux cents pour cent de perte pour leurs parents qui paient. C'est chez des brocanteurs en troisième classe, qui vivent de ce trafic, que Robert trouve sans doute pour sa consommation un costume magnifique et pas cher. Quant à ses bijoux, ils sont, comme nous l'avons déjà dit, des plus suspects. Qu'importe, pourvu qu'ils produisent leur effet!

Robert passe pour être parfaitement logé. Il parle avec complaisance de l'étendue et de l'élégance de son appartement. Il annonce tous les six mois qu'il va changer son meuble moyen âge: qui oserait le démentir? Si vous le conduisez jusqu'à sa porte, vous avez été frappé de la beauté de sa maison, qui est un petit palais : son adresse vous avait appris déjà qu'il habitait l'une des rues les plus riches du plus riche quartier de la capitale. Par exemple, il a toujours soin de s'excuser de ne pas vous inviter à entrer chez lui, sous prétexte de discrétion : il partage, vous dit-il, un appartement avec une grande dame qu'une visite effaroucherait. La vérité, c'est qu'il n'aurait réellement à vous offrir qu'une ascension à un sixième étage au-dessus de l'entre-sol, et l'agrément de vous étendre mollement sur un vieux fauteuil rembourré de foin. Aussi les visiteurs sont-ils invariablement évincés par le concierge au moyen de cette réponse péremptoire : « Monsieur est sorti ! » ou, s'il est grand matin, on les congédie en leur disant avec une voix qui semble vouloir être mystérieuse : « Monsieur n'est pas rentré. »

Vous comprenez que, pour être si bien obéi, Robert a séduit le concierge à prix d'or; il lui donne six francs par mois pour cirer ses bottes et faire son ménage. Les parents et les créanciers, qui sont dans le secret, ne parlent à personne et montent par l'escalier de service : c'est bien assez bon pour eux.

Robert-le-Magnifique n'est donc ni millionnaire, ni sinécuriste, ni joueur, ni mouchard. Toutes ses ressources se réduisent à dix-huit cents francs d'appointements. C'est sur cet énorme capital qu'il base son système de luxe économique, de profusion à bon marché; encore trouve-t-il moyen de prélever annuellement cinquante écus pour la caisse d'épargnes. Et cependant son bonheur est complet, car tout le monde y croit, excepté lui. Il est vrai qu'il n'en est pas plus gras pour cela.

Si jamais ces dix-huit cents francs viennent à lui manquer, il se dira complètement ruiné, en quoi il aura raison ; mais sa misère ne sera pas sans consolation, car il entendra dire autour de lui : « Cet homme-là a mangé son pesant d'or. » Dès lors sa joie sera au comble comme sa misère, puisqu'on le croira magnifiquement ruiné.

Pauvre Robert-le-Magnifique !

ÉMILE PAGÈS.

UN SUCCÈS DE CHAPEAU.

On dit, avec raison, qu'il n'y a pas de petits rôles pour un grand talent. Il est dommage que le contraire ne soit pas également vrai, et qu'il y ait si souvent de bien petits talents pour les plus grands rôles.

Le brillant successeur de Molé, qui, sous l'empire, partagea le sceptre du Théâtre-Français avec Talma et jeta sur la comédie un dernier reflet de cette exquise élégance de l'ancien régime, Fleury avait le don de faire valoir les moindres bagatelles, d'imaginer des effets là ou d'autres n'auraient rien vu, et voici, à ce sujet, une anecdote assez curieuse.

A l'époque où il était dans tout l'éclat de sa vogue, un bénéfice fut annoncé à l'Opéra pour un de ces artistes hors ligne, comme lui l'idole

du public. Parmi les pièces qui composaient cette représentation figurait un petit opéra-comique de Grétry, *le Sylvain,* chanté et joué par l'élite des acteurs de l'Opéra-Comique. Or, la bénéficiaire (car c'était une femme, une jolie femme, une de ces solliciteuses auxquelles on ne refuse rien), la bénéficiaire, disons-nous, tenait extrêmement à pouvoir mettre le nom de Fleury sur son affiche pour compléter sa collection de célébrités théâtrales. Par malheur, la composition du spectacle n'offrait aucun rôle convenable pour lui.

Avec une abnégation d'amour-propre dont nous ne calculerons pas le plus ou le moins de désintéressement, Fleury tira d'embarras sa séduisante rivale dans la faveur du parterre : il s'offrit de lui-même à jouer, dans *le Sylvain,* le Seigneur, qui ne paraît qu'au dénoûment.

Cette annonce piqua vivement la curiosité; c'était un bout de rôle tellement nul qu'il avait jusqu'alors été abandonné à ces pauvres diables d'acteurs qu'on appelle *utilités.* Tout le monde se demandait quel parti l'interprète sémillant des marquis du XVIIIe siècle pourrait tirer d'un personnage vieux et cassé qui n'a que quelques vers à dire et n'entre en scène que pour écouter.

Mais écouter est un grand art au théâtre, et Fleury en connaissait toute la ressource.

En deux mots, voici la situation où il avait à prendre part :

Le fils aîné d'un riche seigneur a épousé, malgré son père, une femme sans fortune et sans naissance, quoique bien élevée d'ailleurs et d'honnête famille. Il a été banni, déshérité pour cette infraction aux préjugés nobiliaires du temps. Après de longues traverses, il est revenu chercher un asile dans le voisinage des lieux qui l'ont vu naître, et y habite, pauvre et inconnu, une chaumière de paysan avec sa famille.

Une de ses filles se marie : pour fournir au repas de ses noces il a transgressé les lois sur la chasse, et vient d'être arrêté par l'ordre de son propre frère. Sa femme n'a plus, pour le sauver, d'autre moyen que de demander sa grâce au vieux seigneur, père du coupable.

A ce moment de la pièce, la curiosité impatiente du public était, comme nous l'avons dit, excitée au plus haut point. Le seigneur paraît. Fleury avait accepté franchement toutes les conditions de l'épreuve; lui, l'élégant *Moncade,* il avait dissimulé la grâce de ses manières sous les rides profondes, le dos voûté, le costume un peu sombre d'un vieillard triste et souffrant.

Hélène (c'est le nom de la femme de Sylvain) se jette au-devant de ses pas, l'arrête, le presse, le supplie. Fleury semble écouter les premiers mots de cette tirade assez longue avec l'indifférence qui accueille d'ordinaire les paroles de pauvres villageois sans éducation, comme ceux dont Hélène porte le costume; puis, tout à coup, frappé de la dignité de ses expressions et de ses sentiments, il se tourne vers elle, il la regarde, et, tout en l'écoutant, comme par un mouvement instinctif presque involontaire, sa main se porte peu à peu à son chapeau, le soulève et l'abaisse par degrés et machinalement. Quand Hélène achevait de parler, le vieillard était dans l'attitude du salut le plus respectueux. Cette pantomime fut si vraie, si bien nuancée, elle traduisait si naturellement à l'œil du spectateur une impression de surprise et de respect en présence d'une femme si fort au-dessus de ce qu'elle avait paru d'abord, que le public fut comme frappé d'une commotion électrique. A peine laissa-t-on à Fleury le temps de dire les deux vers de réponse :

Ces accents, ce langage !...
Vous n'êtes pas née au village.

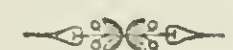
Et une triple salve d'applaudissements ébranla toute la salle, depuis le parterre jusqu'au cintre.

Le plus piquant de cette anecdote, c'est que le grand succès de Fleury à l'Opéra ayant fait du bruit dans le monde des coulisses, le lendemain, le soi-disant acteur chargé à Feydeau du rôle du vieux seigneur aborde un des spectateurs de la représentation à bénéfice : « Est-il vrai, dit-il, que Fleury se soit fait applaudir à trois reprises pour avoir ôté son chapeau à Hélène? — Oui, c'est vrai. — Eh bien! voyez, reprend le pauvre diable, ce que c'est que la prévention du public; moi, on ne m'a jamais applaudi dans le rôle, et pourtant j'entrais sans chapeau. »

PIERRE DURAND.

MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.



I.

S'il arrive jamais qu'en traversant Poitiers, un de ces mille petits accidents dont se compose la vie humaine vous oblige de séjourner tout un jour en cette ville, où je suppose que vous n'avez ni parents, ni amis, ni intérêts qui vous appellent, vous serez pris infailliblement, au bout d'une heure ou deux, de ce morne et profond ennui qui enveloppe la province comme une atmosphère, et qu'on respire particulièrement dans la capitale du Poitou. Je ne sais guère, dans tout le royaume, que Bourges où ce fluide invisible, mille fois plus funeste que le mistral ou le sirocco, soit si pénétrant, si subtil, et s'infiltre dans tout votre être d'une façon plus soudaine et plus imprévue. Encore, à Bourges, avez-vous, pour conjurer le fléau, le pèlerinage à l'une des plus belles cathédrales qu'aient élevées l'art et la foi catholique ; il y a là de quoi défrayer l'admiration durant une semaine et plus, sans parler de l'hôtel de Jacques Cœur, autre merveille, où vous pouvez, autre distraction, méditer à loisir sur l'ingratitude des rois. Enfin, le long de ces rues désertes où l'herbe croît entre les pavés, en face de ces grands hôtels tristement recueillis au fond de leur cour silencieuse, l'ennui revêt bientôt, à votre insu, un caractère de mélancolie qui n'est pas sans charme. Bourges a la poésie du cloître : Poitiers est un tombeau. Si donc, malgré les vœux sincères que j'adresse au ciel pour qu'il vous en garde, quelque génie malfaisant, quelque malencontreux hasard vous arrête en ces sombres murs, ce que vous aurez de mieux à faire sera de vous hâter d'en sortir. La campagne est à deux pas ; les alentours, sans être pittoresques, ont de riants et frais aspects. Gagnez les bords du Clain. Le Clain est une petite rivière à laquelle la Vienne cède l'honneur d'arroser les prairies du chef-lieu de son département. Le Clain n'en est pour cela ni plus turbulent ni plus fier. Égal en son humeur, modeste en son allure, c'est un honnête ruisseau qui n'a pas l'air de se douter qu'il passe au pied d'une cour royale, d'un évêché et d'une préfecture. Si vous suivez le sentier, en remontant le cours de l'eau, après deux heures de marche, vous découvrirez un vallon dessiné par l'élargissement circulaire des deux collines entre lesquelles le Clain a fait son lit. Imaginez deux amphithéâtres de verdure, élevés en face l'un de l'autre et séparés par la rivière qui les réfléchit tous les deux. Un vieux pont aux arches tapissées de mousse et de capillaires est jeté entre les deux rives. En cet endroit, le Clain, s'élargissant avec les coteaux qui l'encaissent, forme un bassin de belles ondes unies comme un miroir, et qu'on prendrait en effet pour une glace d'une seule pièce, jusqu'au barrage où le cristal se brise et vole en poussière irisée. Cependant, à votre droite, fièrement assis sur le plateau de la colline, le château de La Seiglière, vrai bijou de la renaissance, regarde onduler à ses pieds les ombrages touffus de son parc, tandis qu'à votre gauche, sur la rive opposée, à demi caché par un massif de chênes, le petit castel de Vaubert semble observer d'un air humble et souffrant la superbe attitude de son opulent voisin. Ce coin de terre vous plaira, et si vous vous êtes laissé conter par avance le drame auquel cette vallée paisible a servi

de théâtre, peut-être éprouverez-vous, en la visitant, quelque chose de ce charme mystérieux que nous éprouvons à visiter les lieux consacrés par l'histoire; peut-être chercherez-vous sur ces épais gazons des traces effacées; peut-être irez-vous à pas lents et rêveurs, évoquant çà et là des ombres et des souvenirs.

Unique héritier d'un nom destiné à finir avec lui, le dernier marquis de La Seiglière vivait royalement dans ses terres, chassant, menant grand train, faisant du bien à ses paysans, sans préjudice de ses priviléges, quand tout d'un coup le sol tressaillit, et l'on entendit comme un grondement sourd pareil au bruit de la mer qui va soulever la tempête. C'était le prélude du grand orage qui allait ébranler le monde. Le marquis de La Seiglière n'en fut point troublé et s'en émut à peine; il était de ces esprits étourdis et charmants qui, n'ayant rien vu ni rien compris de ce qui se passait autour d'eux, se laissèrent surprendre par le flot révolutionnaire, comme des enfants par la marée montante. Soit qu'il courût le cerf dans ses bois de haute futaie, soit qu'assis mollement sur les coussins de sa voiture, près de sa jeune et belle épouse, il se sentît entraîné au galop de ses chevaux, à l'ombre de ses arbres, sur le sable de ses allées; soit qu'il réunît à sa table somptueuse les gentilshommes ses voisins, soit que, du haut de son balcon, il contemplât avec orgueil ses prés, ses champs de blé, ses forêts, ses fermes et ses troupeaux, de quelque point de vue qu'il envisageât la question politique et sociale, l'ordre présent lui paraissait si parfaitement organisé, qu'il n'admettait pas qu'on pût s'occuper sérieusement de mettre rien de mieux à la place. Toutefois, moins par prudence que par ton, il fit partie de cette première émigration qui ne fut, à vrai dire, qu'une promenade d'agrément, un voyage de mode et de fantaisie; il s'agissait de laisser passer le grain et de donner au ciel le temps de se remettre au beau. Mais, au lieu de se dissiper, le grain menaça bientôt de devenir une horrible tourmente, et le ciel, loin de s'éclaircir, se chargea de nuages sanglants d'où s'échappaient déjà des éclairs et des coups de foudre. Le marquis commença d'entrevoir que les choses pourraient bien être plus sérieuses et durer plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Il rentra précipitamment en France, recueillit à la hâte ce qu'il put réaliser de son immense fortune, et s'empressa d'aller rejoindre sa femme qui l'attendait sur les bords du Rhin. Ils se retirèrent dans une petite ville d'Allemagne, s'y installèrent modestement, et vécurent dans une médiocrité peu dorée : la marquise, pleine de grâce, de résignation et de beauté touchante; le marquis, plein d'espoir et de confiance en l'avenir, jusqu'au jour où il apprit coup sur coup qu'une poignée de vauriens, sans pain ni chausses, n'avaient pas craint de battre les armées de la bonne cause, et qu'un de ses fermiers, nommé Jean Stamply, s'était permis d'acheter et possédait, en bonne et légitime propriété, le parc et le château de La Seiglière.

Depuis qu'il existait des Stamply et des La Seiglière, il y avait toujours eu des Stamply au service de ces derniers, si bien que la famille Stamply pouvait se vanter à bon droit de dater d'aussi loin que la famille de ses maîtres. C'était une de ces races de serviteurs dévoués et fidèles dont le type a disparu avec la grande propriété seigneuriale. De simples gardes-chasse qu'ils avaient d'abord été de père en fils, les Stamply étaient devenus fermiers, et, peu à peu, à force de travail et d'économie, grâce aussi aux bontés du château, qui ne leur fit point faute, ils avaient fini par se trouver à la tête d'un certain avoir. On ne savait pas au juste à quoi se montait leur fortune, mais on les disait plus riches qu'ils ne voulaient le laisser croire, et nul ne fut surpris dans le pays, lorsqu'après le décret de la convention qui déclara propriétés nationales tous les biens territoriaux des émigrés, on vit le fermier Jean Stamply se faire adjuger aux enchères l'habitation de ses anciens maîtres. Cela fait, il continua de vivre dans sa ferme comme par le passé, actif, laborieux, se tenant à l'écart; rachetant sans bruit, à vil prix, morceau par morceau, les terres déjà vendues ou demeurées sous le séquestre; réunissant, rajustant chaque année quelques nouveaux débris de la propriété démembrée; enfin, quand la France se prit à respirer, et que le calme commença de renaître, par un beau matin de printemps, il mit sa femme et son fils dans la carriole d'osier qui lui servait habituellement de calèche, puis, s'étant assis sur le brancard, le fouet d'une main et les guides de l'autre, il alla prendre possession du château qui était comme la capitale de son petit royaume.

Cette prise de possession fut moins triomphante et moins joyeuse qu'on ne pourrait se plaire à le croire. En traversant ces vastes appartements auxquels l'abandon avait imprimé un caractère grave et solennel, sous ces plafonds.

sur ces parquets, entre ces lambris encore tout imprégnés du souvenir des anciens hôtes, Mme Stamply, qui n'était, à tout prendre, qu'une bonne fermière, se sentit singulièrement troublée, et lorsqu'elle se trouva devant le portrait de la marquise, qu'elle reconnut aussitôt à son regard doux et caressant, à son frais et gracieux sourire, la brave femme n'y tint plus. Stamply lui-même ne put se défendre d'une vive émotion qu'il ne chercha point à dissimuler.

— Tiens, Jean, dit la fermière en essuyant ses yeux, ne restons pas ici : nos cœurs y seraient mal à l'aise. J'ai déjà honte de notre fortune en songeant que Mme la marquise souffre peut-être de la misère; j'ai beau me dire que cette fortune, nous l'avons laborieusement gagnée, j'en éprouve comme des remords. Ne te semble-t-il pas que ces portraits nous observent d'un air irrité, et qu'ils vont prendre la parole? Allons-nous-en. Ce château n'a pas été bâti pour nous; nous y dormirions d'un mauvais sommeil, et, crois-moi, c'est déjà trop pour nous de ne manquer de rien, tandis qu'il y a des La Seiglière dans la peine. Viens, retournons à notre ferme. C'est là que ton père est mort, c'est là qu'est né ton fils, c'est là que nous avons vécu heureux. Continuons d'y vivre simplement; les honnêtes gens nous en sauront gré, les envieux nous respecteront, et Dieu, en voyant que nous jouissons de nos richesses avec modestie, nous regardera sans colère et bénira nos champs et notre enfant.

Ainsi parla la fermière, car elle avait le cœur haut placé, et, quoique sans éducation première, était femme d'un sens droit et d'un jugement sain. Voyant que son mari l'écoutait d'un air pensif et paraissait près de céder, elle redoubla d'instances; mais Stamply triompha bientôt de l'émotion qu'il n'avait pu réprimer d'abord. Il avait reçu quelque instruction, s'était frotté aux idées nouvelles, et, bien qu'il gardât pour le marquis de La Seiglière moins encore que pour la marquise un reste de respect et même de reconnaissance, à mesure qu'il s'était enrichi, les instincts de la propriété l'avaient gagné peu à peu et avaient fini, dans les derniers temps, par l'envahir et par l'absorber. D'ailleurs il avait un enfant, et les enfants sont toujours un merveilleux prétexte pour encourager et pour légitimer dans les familles les excès de l'égoïsme et les abus de l'intérêt personnel.

— Tout cela est bel et bon, dit-il à son tour; mais un château est fait pour qu'on l'habite, et j'imagine que nous n'avons pas acheté celui-ci pour y parquer nos bœufs et nos moutons. Si nos maîtres ont quitté le pays, ce n'est pas notre faute; ce n'est pas nous qui avons mis leurs personnes hors la loi et leurs biens sous le séquestre. Ces biens, nous ne les avons pas dérobés; nous ne les tenons que de notre travail et de la nation. Il n'y a plus de maîtres; les titres sont abolis, tous les Français sont égaux et libres, et je ne sais pas pourquoi les Stamply dormiraient ici moins bien que n'y dormaient les La Seiglière.

— Tais-toi, Stamply, tais-toi, s'écria la fermière; respecte le malheur, n'outrage pas la famille qui de tout temps a nourri la tienne.

— Je n'outrage personne, reprit Stamply un peu confus; je dis seulement que, lors même que nous continuerions de vivre à la ferme, cela ne changerait rien à la question; je ne vois guère ici que les rats qui s'en trouveraient plus à l'aise. Nous ne sommes que des paysans, c'est vrai : notre éducation et notre position sont en désaccord, j'en conviens; mais, si nous en souffrons, nous devons veiller à ce que notre fils n'en souffre pas un jour; c'est notre devoir de l'élever en vue de la position à laquelle notre fortune lui permettra de prétendre plus tard. Seras-tu bien à plaindre, quand tu verras ce petit drôle de Bernard, l'épée au côté, avec deux épaulettes à grains d'or? Et toi-même, je voudrais bien savoir, en fin de compte, pourquoi tu ne deviendrais pas, comme Mme la marquise, la providence de ces campagnes et l'ornement de ce château.

— Pour n'avoir pas grandi dans un palais, notre fils n'en vaudra que mieux, et Mme la marquise, en abandonnant sa demeure, n'y a pas laissé le secret de sa grâce et de sa beauté, répliqua la bonne femme en branlant la tête. Vois-tu, Stamply, ces gens-là avaient quelque chose qui nous manquera toujours, à nous autres : on peut bien leur prendre leurs domaines, mais ce quelque chose-là, on ne le leur prendra jamais.

— Eh bien! nous nous en passerons; qu'ils le gardent, et grand bien leur fasse! Toujours est-il que nous sommes chez nous, et nous y resterons.

Ce qui fut dit fut fait. On touchait alors au printemps; c'était le premier du siècle. Le petit Bernard avait huit ans au plus; c'était, dans toute l'acception du mot, un franc polisson qui possédait à un degré éminent tous les agréments de son âge, bruyant, mutin, tapageur, indisci-

plinable, s'attaquant à tous les drôles du village, tour à tour battant et battu, ne rentrant jamais au logis qu'avec une veste en lambeaux ou quelque meurtrissure au visage. Stamply commença par donner un précepteur à cet aimable enfant; puis, se reposant sur un cuistre du soin de lui former un homme, il se disposa à jouir paisiblement et sans ostentation de la position qu'il s'était faite par le concours simultané de ses labeurs et des évènements. Malheureusement il était écrit là-haut que sa vie ne devait plus être qu'une longue suite, rarement interrompue, de déboires, de tribulations et d'épouvantables douleurs.

D'abord le jeune Stamply se montra on ne peut plus rebelle aux bienfaits de l'éducation : non qu'il manquât d'intelligence et d'aptitude, mais c'était une nature indomptable chez laquelle les instincts turbulents étouffaient ou contrariaient tous les autres. Il découragea successivement la patience de trois précepteurs, qui, de guerre lasse, lâchèrent la partie après y avoir perdu leur latin. Découragé lui-même, le père Stamply se décida à placer son fils dans un des lycées de Paris, espérant que l'éloignement, le pain sec, les pensums et le régime militaire qui gouvernait alors les colléges, viendraient à bout de ce jeune ange. La séparation ne s'effectua pas sans déchirements. Tel que nous le voyons, Bernard était l'amour, l'orgueil et la joie de sa mère. En le voyant partir, la bonne femme sentit son cœur près de se briser, et lorsqu'à l'heure des adieux elle le pressa dans ses bras, elle eut comme un pressentiment qu'elle ne le reverrait plus et qu'elle l'embrassait pour la dernière fois.

C'est qu'en effet la pauvre mère ne devait plus revoir son enfant. Sa santé s'était sensiblement altérée. Habituée aux travaux de la ferme, l'oisiveté la consumait. Le jour, elle errait, comme une âme en peine, dans ses appartements; la nuit, quand elle parvenait à s'endormir, elle rêvait qu'elle voyait la marquise de La Seiglière demandant l'aumône à la porte de son château. Il n'y avait que Bernard qui jetât autour d'elle un peu de mouvement, de bruit et de gaîté. Lorsque la maison ne retentit plus des éclats de sa voix joyeuse et que la fermière n'eut plus là, sous la main, son petit Bernard pour l'étourdir et pour la distraire, elle se sentit prise d'une sombre mélancolie, et ne tarda pas à dépérir. Son mari fut longtemps à s'en apercevoir. Il avait conservé ses habitudes de travail et d'activité. Il restait rarement au gîte, était sans cesse par monts et par vaux, visitait ses domaines, avait l'œil à tout, et se donnait parfois la satisfaction de tirer quelques lièvres et quelques perdreaux sur ces terres où ses aïeux avaient gardé le gibier seigneurial. Il finit pourtant par remarquer l'état languissant de l'humble et triste châtelaine.

— Qu'as-tu ? lui disait-il parfois. N'es-tu pas une heureuse femme ? que te faut-il ? que te manque-t-il ? Parle enfin, que désires-tu ?

— Hélas ! répondait-elle alors, il me manque notre modeste aisance d'autrefois. Je voudrais, comme autrefois, traire nos vaches et battre notre beurre; je voudrais faire la soupe pour nos bergers et nos garçons de ferme; je voudrais revoir mon petit Bernard; je voudrais apporter ici chaque matin nos œufs, notre crème et notre lait fumant. Tu te souviens, Stamply, comme Mme la marquis l'aimait, notre crème ! Qui sait, pauvre chère âme, si elle en a d'aussi bonne à présent.

— Bah ! bah ! répondait Stamply, la crème est bonne partout. Sois donc sûre que Mme la marquise ne manque de rien. Le marquis n'est point parti les mains vides, et je jurerais qu'il a dans ses tiroirs plus de bons louis d'or que nous n'avons, nous autres, de méchants écus de six livres. S'il n'a pas emporté dans son portefeuille son château, son parc et ses terres, nous n'y pouvons rien; ce n'est pas à nous qu'on doit s'en prendre. Il faut se faire une raison. Quant à ton petit Bernard, tu le reverras; le drôle n'est pas mort. Penses-tu qu'au lieu de l'envoyer étudier et s'instruire, il eût été plus raisonnable de le garder ici à dénicher des oiseaux pendant l'été, et, durant l'hiver, à se battre à coup de boules de neige avec tous les va-nu-pieds du pays?

— C'est égal, Stamply, ce n'est pas ici notre place, et ç'a été un mauvais jour, le jour où nous avons quitté notre ferme.

A ces mots, qui revenaient sans cesse dans tous les discours de sa femme, Stamply haussait les épaules et se retirait avec humeur. Cependant le mal empirait. Esprit faible, conscience timorée, la pauvre châtelaine en arriva bientôt à se demander avec épouvante si son mari ne l'avait pas trompée, si les choses s'étaient accomplies aussi honnêtement qu'il le disait, s'il était vrai que toute cette fortune fût légitimement acquise, et que le château n'eût rien à reprocher à la probité de la ferme. Grâce à sa

préoccupation continuelle, elle passa promptement du doute à la conviction, du scrupule aux remords. Dès lors elle se dessécha dans l'idée que Stamply avait volé et dépossédé traitreusement ses maîtres. Ce devint en peu de temps une monomanie qui ne lui laissa ni paix ni trêve, et, malgré tous les efforts que tenta son mari pour lui montrer qu'elle était folle, cette folie ne fit qu'augmenter. Ce fut au point que Stamply, qui pensa lui-même en perdre la tête, se vit obligé de l'enfermer et de veiller sur elle, car elle allait partout répétant que son mari, elle et son fils n'étaient qu'une famille de gueux, de bandits et de spoliateurs. Elle mourut dans un état d'exaltation impossible à décrire, croyant entendre la maréchaussée qui accourait pour la saisir, et suppliant son mari de rendre aux La Seiglière leur château et tous leurs domaines, trop heureux, ajouta-t-elle en expirant, s'il pouvait à ce prix sauver sa tête de l'échafaud et son âme du feu éternel.

Maître Stamply n'était pas précisément un esprit fort. Sans parler de la douleur qu'il en ressentit, la mort de sa femme le frappa d'une étrange sorte. Bien qu'il affichât volontiers un certain mépris de la classe nobiliaire, il y avait toujours en lui un vieux fonds de vénération pour les maîtres qu'il avait remplacés, et quoiqu'en interrogeant sa conscience, il se jugeât irréprochable, il ne pouvait parfois s'empêcher d'être troublé par leur souvenir. Toutefois, les impressions funèbres dissipées, il reprit son même train de vie, et reporta vers son fils absent toutes ses pensées et toutes ses ambitions.

A seize ans, son éducation se trouvant achevée, Bernard revint au logis. C'était alors un beau jeune homme, grand, mince, élancé, au cœur bouillant, aux regards de flamme, tout rempli des ardeurs de son âge, qu'excitaient encore les belliqueuses influences d'une époque éprise de gloire et de combats. Jusqu'alors la vie du château n'avait guère différé de celle de la ferme. Au retour de Bernard, tout prit une face nouvelle. Étranger aux faits du passé, n'ayant qu'un vague souvenir des La Seiglière, qu'une idée confuse des évènements qui l'avaient enrichi, ce jeune homme pouvait jouir des bienfaits de sa position sans scrupule, sans trouble et sans remords. Jeune, il avait tous les goûts, tous les instincts de la jeunesse. Il chassa, creva des chevaux, étonna le pays par le luxe de ses équipages, et fit, comme on dit, sauter les écus paternels, le tout à la plus grande satisfaction du digne Stamply, qui ne se sentit pas d'aise de reconnaître chez son fils les manières d'un grand seigneur. Tout était pour le mieux, lorsqu'un matin Bernard alla trouver son père et lui tint ce langage :

— Père, je t'aime et devrais m'estimer heureux de passer ma vie près de toi. Cependant je m'ennuie et n'aspire qu'à te quitter. Que veux-tu? J'ai dix-huit ans, et c'est une honte de tirer sa poudre aux lapereaux, quand on pourrait la brûler glorieusement pour le service de la France. L'existence que je mène m'étouffe et me tue. Toutes les nuits, je vois l'empereur, à cheval, à la tête de ses bataillons, et je me réveille en sursaut, croyant entendre le bruit du canon. L'heure est venue où mon rêve doit s'accomplir. Préférerais-tu voir ma jeunesse se consumer dans les vains plaisirs? Si tu m'aimes, tu dois vouloir être fier de ta tendresse. Ne pleure pas, souris plutôt en songeant aux joies du retour. Quelles joies, en effet! quelle ivresse! Je reviendrai colonel, je suspendrai ma croix à ton chevet, et le soir, au coin du feu, je te raconterai mes batailles.

Et le cruel partit. Ni les remontrances, ni les larmes, ni les prières ne purent le retenir. A cette époque, ils étaient tous ainsi. Bientôt ses lettres arrivèrent comme de glorieux bulletins, toutes respirant l'odeur de la poudre, toutes écrites le lendemain d'un jour de combat. Engagé comme volontaire dans un régiment de cavalerie, sous-officier après la bataille d'Essling, officier un mois plus tard, après la bataille de Wagram, où l'empereur l'avait remarqué, il allait à grands pas, poussé par le démon de la gloire. Il fut un de ceux qui prouvèrent, au dire de Puisaye, qu'une année de pratique supplée avantageusement toutes les manœuvres et tous les apprentissages d'esplanade. Chacune de ses lettres était un hymne à la guerre et au héros qui en était le dieu. Au commencement de l'année 1811, son régiment se trouvant à Paris, Bernard profita d'un congé de quelques jours pour courir embrasser son vieux père. Qu'il était charmant sous son uniforme de lieutenant de hussards! que le dolman bleu à tresses d'argent faisait ressortir avec grâce l'élégance de sa taille, svelte et souple comme la tige d'un jeune peuplier! qu'il portait galamment sur l'épaule la pelisse bordée de fourrures! que sa brune moustache se relevait fièrement sur sa lèvre fine et rosée! qu'il avait bon air avec son grand sabre,

et quel joli bruit le parquet rendait sous ses éperons sonnants ? Stamply ne se lassait pas de le regarder avec un sentiment d'admiration naïve, lui baisait les mains, et doutait que ce fût son enfant.

Comme le soleil à son couchant, l'astre impérial brillait de son plus bel éclat, lorsqu'un frisson mortel passa sur le cœur de la France. Une armée de cinq cent mille hommes, dans laquelle la mère-patrie comptait deux cent soixante et dix mille de ses fils les plus forts et les plus vaillants, venait de passer le Niémen pour aller frapper l'Angleterre au sein glacé de la Russie. Le régiment de Bernard faisait partie de la réserve de cavalerie commandée par Murat. On reçut au château une lettre datée de Wilna, puis une autre dans laquelle Bernard racontait qu'il avait été fait chef d'escadron après l'affaire de Volontina, puis une troisième, puis rien. Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent : point de nouvelles! Seulement on apprit qu'une bataille, la plus terrible qui se fût donnée dans les temps modernes, avait été livrée dans les plaines de la Moscowa, la victoire avait coûté vingt mille hommes à l'armée française. Vingt mille hommes tués, et point de lettres! L'empereur est à Moscou, mais point de lettres de Bernard. Stamply espère encore ; il se dit qu'il y a loin du château de La Seiglière au Kremlin, et qu'entre ces deux points le service des postes ne saurait, surtout en temps de guerre, se faire très régulièrement. Mais des bruits sinistres circulent, bientôt ces sourdes rumeurs se changent en un cri d'épouvante, et la France en deuil compte avec stupeur ce qui reste de ses légions. Que se passait-il au château ? Ce qui se passait, hélas ! dans tous les pauvres cœurs éperdus qui cherchaient un fils dans ces rangs éclaircis par le froid et par la mitraille. Stamply s'étant décidé à s'adresser au ministère de la guerre pour savoir à quoi s'en tenir sur la destinée de Bernard, la réponse ne se fit pas attendre : Bernard avait été tué à la bataille de la Moscowa.

La douleur ne tue pas : Stamply resta debout. Seulement il vieillit de vingt ans en moins de quelques mois, et quelque temps on le vit plongé dans une espèce de marasme approchant de l'imbécillité. On le rencontrait, par le soleil ou par la pluie, errant à travers champs, tête nue, le sourire sur les lèvres, ce sourire vague et incertain, plus triste et plus déchirant que les larmes. Lorsqu'il sortit de cet état, le bonhomme en vint peu a peu à remarquer une chose à laquelle son esprit ne s'était jamais arrêté jusqu'alors : c'est qu'il n'avait autour de lui ni amitiés ni relations d'aucune sorte, et qu'il se trouvait dans un isolement absolu ; il crut même entrevoir qu'il était, dans la contrée, un objet de mépris et de réprobation générale. Et c'était vrai depuis longues années. Tant qu'avait duré la terreur et que maître Stamply était resté modestement dans sa ferme, on ne s'était guère préoccupé, aux alentours, de sa fortune et de ses acquisitions successives; mais quand des jours plus calmes eurent succédé à ces temps d'épouvante, et que le fermier se fut installé publiquement dans le château seigneurial, on commença d'ouvrir de grands yeux, et lorsqu'enfin les blasons et les titres reparurent sur l'eau, comme des débris après la tourmente, il s'éleva de toutes parts contre le malheureux châtelain un formidable concert d'injures et de calomnies. Que dit-on? que ne dit-on pas! Les uns, qu'il avait volé, ruiné, chassé, dépossédé ses maîtres; les autres, qu'il n'avait été que le secret agent du marquis et de la marquise, et qu'abusant de leur confiance, il refusait de rendre les domaines et le château qu'il avait rachetés avec l'argent des La Seiglière. Les bonnes âmes qui, en 93, auraient été enchantées de voir trancher le cou du marquis, se prirent à chanter ses vertus et à pleurer sur son exil. Les sots et les méchants s'en donnèrent à cœur joie ; aux yeux même des honnêtes gens, la probité des Stamply fut pour le moins chose équivoque. La triste fin de la bonne fermière, les remords qu'elle avait laissé éclater sur ses derniers jours, donnaient du poids aux suppositions les plus outrageuses; le train qu'avait mené Bernard pendant son séjour chez son père avait achevé d'exaspérer l'envie. Ç'avait été, à Poitiers et aux environs, un *tolle* universel. Enfin il n'y eut pas jusqu'à la mort de ce jeune homme qui ne servît de prétexte à l'insulte : on y reconnut un effet de la colère divine, une expiation méritée, trop douce au dire de quelques-uns. Loin de plaindre Stamply, on l'accabla ; loin de s'attendrir sur son sort, on lui jeta le cadavre de son fils à la tête.

Tant que Bernard avait vécu, absorbé dans sa joie et dans son orgueil paternel, Stamply non-seulement n'avait pas remarqué l'espèce de réprobation qui pesait sur lui, mais encore ne s'était pas douté des propos calomnieux répandus sur son compte. C'est ainsi que les choses se passent assez communément : le monde se préoc-

cupe, s'agite, s'inquiète et crie, tandis que le plus souvent les êtres auxquels s'adresse tout ce bruit sont dans leur coin, heureux et tranquilles, sans même soupçonner l'honneur que le monde leur fait. Mais, lorsqu'après la mort de son fils, qui avait été tout son univers, Stamply jeta çà et là un regard désolé, ne rencontrant ni une main amie, ni un cœur affectueux, ni un visage bienveillant, le pauvre homme finit par s'apercevoir qu'il y avait autour de lui comme un cordon sanitaire. Ses paysans et ses fermiers le haïssaient, parce qu'il était sorti de leurs rangs; les gentillâtres ses voisins se détournaient en le voyant, et ne lui rendaient pas son salut. Enfin, sur les derniers temps, les petits drôles l'insultaient et lui lançaient des pierres quand il traversait le village. — Tiens, se disaient-ils entre eux, voici ce vieux gueux de Stamply qui a fait fortune en dépouillant ses maîtres! — Il passait, le front baissé, les yeux pleins de larmes. Son esprit qui, sous le double fardeau du chagrin et de l'âge, avait déjà beaucoup baissé, acheva de s'affaisser sous le sentiment du mépris public; sa conscience, qui n'avait jamais été bien paisible, recommença de se troubler. Bref, dans son château, au milieu de ses vastes domaines, il vécut seul, misérable et proscrit.

II.

Tout à l'heure je vous montrais du doigt le castel de Vaubert, à moitié caché par un bouquet de chênes et regardant d'un air mélancolique la façade orgueilleuse du château qui domine les deux rives du Clain. Le castel de Vaubert n'a pas toujours eu l'humble aspect que nous lui voyons aujourd'hui. Avant que la révolution eût passé par là, c'était un vaste château avec tours et bastions, pont-levis et fossés, créneaux et plates-formes, vraie place forte qui écrasait de sa masse imposante l'architecture élégante et fleurie de son svelte et gracieux confrère. Les domaines qui se pressaient à l'entour, et constituaient de temps immémorial la baronie de Vaubert, ne le cédaient en rien, ni pour l'étendue, ni pour la richesse, aux propriétés des La Seiglière. Qui disait La Seiglière et Vaubert disait les maîtres du pays. A part quelques rivalités inévitables entre voisins de si haut bord, les deux maisons avaient toujours vécu dans une intimité à peu près parfaite, que dut resserrer, sur les derniers temps, l'appréhension du danger commun. Toutes deux émigrèrent le même jour, suivirent la même route et choisirent le même coin de terre étrangère pour y vivre plus rapprochées dans l'infortune qu'elles ne l'avaient été dans la prospérité; car, réunissant ce qu'elles avaient pu réaliser de leur avoir, elles s'établirent sous le même toit, en communauté de biens, d'espérances et de regrets; plus de regrets que d'espérances, plus d'espérances que de biens. Comme le marquis, M. de Vaubert avait sa femme, et de plus un fils, encore enfant, destiné à grandir dans l'exil.

Ces patriciens qu'on a tant calomniés, quand il était si aisé d'en médire, ont montré du moins, en ces temps d'épreuve, qu'ils savaient supporter la mauvaise fortune comme s'ils n'avaient jamais connu la bonne. Chez ces âmes habituées au luxe et à la mollesse, chez ces esprits légers pour la plupart, frivoles et dissipés, il s'est trouvé, aux jours du malheur, des ressources imprévues d'énergie, de courage et de résignation facile. Ainsi, la petite colonie dont nous parlons s'installa gaîment dans sa pauvreté et commença par y vivre avec une aimable philosophie. La maison qu'elle occupait, au bout d'un faubourg de la ville, se composait d'un corps de logis flanqué de deux pavillons : l'un s'appelait le château de Vaubert, l'autre le château de La Seiglière. Le jour, on se visitait, suivant les lois de l'étiquette : le soir, on se retrouvait au salon commun. Chacun apportait à ces petites réunions sa politesse exquise et ses belles manières; Mme de La Seiglière et Mme de Vaubert y ajoutaient le charme de leurs grâces et de leur beauté; l'une, déjà prise de ce mélancolique désintéressement propre aux êtres destinés à mourir avant l'âge; l'autre, nature moins poétique, esprit remuant, actif, aventureux, digne de briller sur un plus vaste théâtre, au milieu des intrigues qui s'ourdissaient alors dans les salons de Vienne et de Coblentz. On se consolait par un bon mot, on se vengeait par un sarcasme; on n'allait jamais jusqu'à la colère. Tant de philosophie reposait, il faut le dire, sur un grand fonds d'illusions et sur une complète inintelligence des faits. En général, c'était un peu là le secret de ce courage, de cette énergie, de cette facile résignation que nous nous plaisions à reconnaître tout à l'heure. On persistait à croire que le grand œuvre qui se consommait n'était qu'une parade sanglante, jouée par une bande d'assassins; on s'attendait de mois en mois à voir la France châtiée et remise dans le droit chemin. La ruine de leurs espérances modifia singulièrement les esprits, et les amena forcément à une appréciation plus juste et plus sensée des évène-

ments accomplis. Dès que ces enfants qui avaient joué étourdiment à l'exil eurent compris que le jeu était sérieux, et que l'exil les prenait au mot, plusieurs d'entre eux songèrent sérieusement à rentrer en France, les uns pour se mêler aux menées du parti royaliste, qui commençait de s'agiter dans les sections de Paris; les autres, pour essayer de recueillir, s'il était encore temps, quelques débris de leur fortune. Le baron de Vaubert fut au nombre de ces derniers. Jamais, à vrai dire, il ne s'était montré très chaleureux à l'endroit de l'émigration; sa femme l'y avait entraîné malgré lui; il avait gardé la conviction qu'il aurait pu, avec un peu d'adresse, conserver sa tête et ses biens. Le marquis de La Seiglière, soit fermeté, soit entêtement, ayant déclaré qu'il ne rentrerait en France qu'avec ses maîtres légitimes, M. de Vaubert partit seul, se réservant de revenir près de sa femme et de son fils ou de les appeler près de lui, selon le résultat de ses démarches et la tournure des évènements.

M. de Vaubert trouva son château mutilé, ses créneaux abattus, ses fossés comblés, ses écussons brisés, ses terres morcelées, ses propriétés vendues. C'était un esprit assez positif, revenu des idées chevaleresques, dont il ne se pardonnait point d'avoir été dupe un instant. Rentré sous un faux nom, il obtint à la longue sa radiation de la liste des émigrés, et reprit son titre aussitôt que les hautes classes de la société commencèrent de se reconstituer. Baron comme devant, il ne s'agissait plus que de reprendre la baronie; c'est vers ce but qu'il tourna toutes ses facultés.

Il n'est rien que l'adversité pour développer dans le cœur de l'homme les instincts industrieux dont l'ensemble compose ce mauvais génie qu'on appelle le génie des affaires. Il est vrai d'ajouter que le moment était bien choisi. Époque de ruine et de fondation, si les vieilles fortunes croulaient comme des châteaux de cartes, les fortunes nouvelles poussaient comme des champignons le lendemain d'une pluie d'orage. Il y avait place pour toutes les ambitions : les parvenus encombraient le sol; les particuliers s'enrichissaient d'un jour à l'autre au jeu des spéculations hasardeuses, et, au milieu de la prospérité individuelle, il n'y avait, à proprement parler, que l'État qui se trouvât dans le dénuement. M. de Vaubert se jeta dans les affaires avec l'audace aventureuse des gens qui n'ont plus rien à perdre; sans se laisser décourager par la difficulté de l'entreprise, il se proposa vaillamment de reconquérir et de réédifier l'héritage qu'il avait reçu de ses pères, et qu'il avait à cœur de transmettre à son fils. Toutefois, des années s'écoulèrent avant que le succès couronna ses efforts, et ce ne fut guère qu'en 1810 qu'il put racheter ce qui restait de son manoir, en y joignant quelques terres environnantes. Il en était là de sa tâche, qu'il espérait mener à bonne fin, quand la mort le surprit, comme il venait d'écrire pour rappeler près de lui sa femme et son fils, qu'il n'avait pas revus depuis près de quinze ans.

Pendant ce temps, que s'était-il passé dans l'exil? Le marquis avait vieilli; Mme de Vaubert n'était plus jeune : son fils, Raoul, avait dix-huit ans; il y en avait dix que Mme de La Seiglière était morte en donnant le jour à une fille qui s'appelait Hélène et promettait d'être belle comme l'avait été sa mère. La lettre de M. de Vaubert décida la baronne à partir sur-le-champ. La séparation fut douloureuse. Malgré la différence de leur âge, les deux enfants s'aimaient tendrement. Mme de Vaubert et le marquis de La Seiglière étaient liés par l'habitude et par le malheur. D'aucuns ont prétendu méchamment qu'ils s'étaient consolés mutuellement dans leur veuvage; ces sots propos ne nous importent guère. Le fait est que, près de se quitter, ils se sentirent émus et troublés. C'étaient de vieux amis. La baronne insista pour emmener le marquis et sa fille, leur offrant de venir continuer à Vaubert la vie qu'ils avaient menée sur la terre étrangère, et laissant percer l'espoir d'unir un jour Hélène et Raoul. Le marquis ne dissimula pas qu'une pareille union comblerait ses vœux les plus chers; plus d'une fois il en avait lui-même caressé secrètement le rêve. Il prit acte de la proposition de la baronne, et dès cet instant les deux enfants se trouvèrent fiancés l'un à l'autre. Quant à l'offre de retourner en France, et d'aller s'établir à Vaubert, M. de La Seiglière, quoiqu'il lui coûtât de se séparer de ses compagnons d'infortune, fit entendre assez clairement qu'il la regardait comme inacceptable. Ses idées, en vingt ans, n'avaient pas fait un pas. Il ne pardonnait pas à M. de Vaubert d'avoir compromis son nom dans les fournitures des armées, et n'était pas homme à partager les bénéfices d'une fortune rachetée à ce prix. Enfin, pour rien au monde il n'aurait consenti à voir de si près le vieux trône de France occupé par un usurpateur, et les domaines de La Seiglière possédés par un de ses fermiers. A ses yeux, Bonaparte et Stamply n'étaient que deux spoliateurs qu'il mettait sur la même ligne; il appelait l'un le Stamply des Bour-

bons, l'autre le Napoléon des La Seiglière. Il était curieux et plaisant à entendre sur ce sujet; aimable esprit d'ailleurs, qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer. Bref, plein de confiance dans un avenir qui réintègrerait la monarchie et ses serviteurs dans leurs biens, droits et priviléges, il s'obstina à ne vouloir remettre les pieds en France que lorsqu'on en aurait chassé les Stamply de toute sorte, les uns à coups de canne, et les autres à coups de canon.

La rentrée de Mme de Vaubert fut tout un poème de déceptions poignantes et d'amers désenchantements. Sur la lettre de son mari, qui n'abordait aucun détail, et qui, jusqu'alors, avait toujours exagéré le succès de ses entreprises, la baronne s'était imaginé qu'elle allait retrouver son château tel à peu près qu'elle l'avait laissé, avec toutes ses dépendances. A Poitiers, elle ne fut pas médiocrement surprise de n'y point voir, avec une voiture à ses armes, M. de Vaubert, qu'elle avait eu soin de prévenir du jour de son arrivée. Il y avait une bonne raison pour que M. de Vaubert manquât au rendez-vous; mais la baronne ne la soupçonnait pas. Comme elle avait hâte de marcher sur ses terres, elle prit le bras de son fils, et, tous deux, ayant gagné les rives du Clain, suivirent le sentier qui devait les conduire à Vaubert. Il faudrait avoir passé vingt années dans l'exil pour comprendre quelles émotions durent s'emparer du cœur de cette femme, lorsqu'elle aspira et qu'elle reconnut au parfum l'air de ces campagnes au milieu desquelles s'étaient écoulées les belles années de sa jeunesse. Son sein se gonfla et ses yeux se remplirent de larmes. Disons-le à sa louange, ce n'était pas seulement le sentiment de la propriété retrouvée qui la troublait ainsi. Ces émotions, elle les avait ressenties en touchant le sol de la France; seulement, à cette heure, il s'y mêlait naturellement une plus douce ivresse, car s'il est juste de flétrir l'égoïsme des petites âmes qui bornent la patrie aux limites de leurs domaines, il est juste aussi de reconnaître que le champ paternel et le toit héréditaire sont, dans la patrie commune, comme une seconde patrie. Raoul, qui n'avait aucun souvenir de ces lieux, ne partageait pas l'attendrissement de sa mère, mais il sentait son cœur tressaillir d'orgueil et de joie en songeant que ce château, ces bois, ces fermes, ces prairies qu'il avait tant de fois entrevus dans ses rêves comme de fabuleux rivages, il les tenait là sous la main, et qu'il touchait enfin à cette seigneuriale opulence dont on l'avait entretenu souvent, après laquelle il avait soupiré toujours. A mesure qu'ils avançaient, Mme de Vaubert lui montrait l'océan de verdure qui se déroulait devant eux, et disait avec complaisance : — Tout ceci, mon fils, est à vous. — Elle jouissait des transports de ce jeune homme, et se faisait surtout une fête de l'introduire dans le gothique manoir des aïeux, vraie forteresse au dehors, au dedans vrai palais où respirait le luxe de dix générations. Cependant elle s'étonnait de ne voir venir à sa rencontre ni M. de Vaubert ni quelque députation de fermiers et de jeunes paysannes accourus pour fêter son retour, et lui offrir des fleurs et des hommages. Raoul lui-même, qui, pour avoir grandi au sein des privations, ne s'était pas moins élevé selon les idées de sa race, que lui avaient inféodées de bonne heure les entretiens de sa mère et du marquis de La Seiglière, Raoul s'émerveillait tristement du peu d'empressement qui l'accueillait sur son passage; mais, grand Dieu! quelle ne fut pas la stupeur de la baronne, lorsqu'au détour du sentier, elle découvrit ce qui restait de sa garenne et de son château, et que Raoul, voyant sa mère en douloureuse et muette observation, lui demanda quelle était cette masure qu'elle contemplait de la sorte. Elle refusa d'abord d'en croire ses yeux; comme le soleil venait de se coucher, elle pensa sérieusement que c'était un effet de crépuscule, et qu'elle était le jouet d'un mirage de nouvelle espèce. Toutefois, elle acheva le trajet d'un pas moins ferme et d'un cœur moins joyeux. Hélas! il n'était que trop vrai : la garenne avait disparu, il n'en restait qu'un bouquet de chênes; le château n'était plus qu'un corps mutilé qui cachait ses blessures sous un linceul de lierre. Les fossés étaient transformés en jardins potagers; la chapelle n'existait plus; les tourelles avaient disparu; la façade tombait en ruines. Et pas un serviteur sur le seuil de la porte! pas un coup de fusil! pas un bouquet! pas une harangue! pas d'autres cris que ceux des hirondelles qui volaient dans l'air bleu du soir! partout, aux alentours, la solitude et le silence des tombeaux. Mme de Vaubert continuait d'avancer, et son fils répétait en la suivant d'un air surpris : — Où donc allons-nous? où me conduisez-vous, ma mère? — La baronne marchait en silence. Lorsqu'elle pénétra dans ce nid dévasté, elle sentit ses jambes défaillir et son cœur qui se mourait dans sa poitrine. L'intérieur était plus sombre encore et plus dévasté que ne le promettait le dehors. Les parquets étaient pourris, les lambris enlevés, enlevées aussi les

tentures de damas et de cuir de Hollande; enlevés les tableaux, enlevés les meubles gothiques et les meubles de la renaissance; salles vides, appartements déserts, murs nus et délabrés; seulement, çà et là, aux plafonds quelques vestiges de dorure; aux fenêtres, quelques lambeaux de soie oubliés, décolorés par l'humidité et rongés par les rats. — Où sommes-nous ici, ma mère? demandait Raoul en promenant autour de lui un regard étonné. Mme de Vaubert allait de chambre en chambre et ne répondait pas. Enfin, après avoir cherché vainement une âme à travers ces débris, elle trouva dans la cuisine un vieux serviteur profondément endormi sous le manteau de la cheminée. Elle le secoua violemment par le bras, en s'écriant à plusieurs reprises d'une voix impérieuse et brève : — Où est M. de Vaubert? — M. de Vaubert, madame? répondit le vieillard en se frottant les yeux, il est au cimetière. — Vous êtes fou, bonhomme, répliqua vivement la baronne qui n'avait plus la tête à elle. Que voulez-vous que M. de Vaubert soit allé faire au cimetière? — Madame, répondit le vieux serviteur, il y fait ce que je faisais ici tout à l'heure, il y dort d'un profond sommeil. — Mort! s'écria la baronne. — Et enterré depuis un mois, ajouta tranquillement le vieillard. — Au cri qu'elle jeta, le bonhomme regarda attentivement et reconnut enfin Mme de Vaubert, car il avait été autrefois un des serviteurs de la maison; il en était le seul à présent. L'âge et les infirmités l'avaient rendu à peu près imbécille. Il raconta comment M. le baron, au moment où il venait de racheter son château et deux petites fermes qui composaient toutes ses propriétés foncières, était mort sans avoir eu le temps de faire exécuter les réparations et embellissements qui devaient mettre le manoir en état de recevoir convenablement Mme la baronne et son fils. Mme de Vaubert était atterée; Raoul ne revenait pas de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Brisé par la fatigue du voyage et par les émotions du retour, le jeune baron s'endormit sur une chaise de paille, et sa mère passa la nuit dans le seul lit un peu propre qui se trouvât dans le logis.

Le lendemain, en sortant de sa chambre, Mme de Vaubert rencontra Raoul qui se promenait mélancoliquement dans le château de ses ancêtres. Ils se regardèrent l'un l'autre sans échanger une parole. Cependant la baronne cherchait encore à s'abuser sur sa position; mais lorsqu'on eut levé les scellés et liquidé la succession, soit que, de son vivant, M. de Vaubert dissipât d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre, soit qu'il s'abusât lui-même sur le résultat de ses opérations, sa femme et son fils furent obligés de reconnaître qu'en réalité leur héritage se bornait au château tel que nous le voyons aujourd'hui, à deux petites fermes d'un médiocre rapport, et à une somme de cinquante mille francs que le baron avait déposée chez son notaire, quelques jours avant sa mort. C'était là le plus clair et le plus net de leur avoir. Ils organisèrent leur vie modestement, et le train qu'ils menèrent dans leur châtellenie ne différa guère de celui qu'ils avaient mené dans l'exil.

Mme de Vaubert était réservée à d'autres déceptions non moins cruelles. A mesure qu'elle vécut sur ce sol que le soc révolutionnaire avait remué de fond en comble et divisé à l'infini, à mesure qu'elle observa ce qui se passait dans cette France, grande alors, prospère et comblée de gloire, à mesure qu'elle étudia la constitution territoriale du pays, et qu'elle vit la propriété nouvelle déjà consacrée par de longues années de jouissance paisible, inattaquable, appuyée sur le droit commun, elle sentit tout le vide et tout le néant des illusions du parti de l'émigration; elle comprit qu'en mettant les choses au mieux, la rentrée des Bourbons dans leur royaume ne réintègrerait pas nécessairement le marquis de La Seiglière dans ses domaines; elle jugea que Napoléon, au faîte de la puissance, était encore moins solidement assis sur son trône que la fortune de maître Stamply sur le plateau de sa colline, et qu'on pourrait chasser l'un à coups de canon, sans qu'il fût permis pour cela de chasser l'autre à coups de canne. Ces réflexions refroidirent peu à peu Mme de Vaubert à l'endroit du mariage projeté entre son fils et Mlle de La Seiglière. Près de quitter le marquis et sa fille, elle s'était laissé entraîner par l'attendrissement des adieux; à distance, la froide raison ressaisit son empire. Raoul était beau, élégant, bien tourné, pauvre, mais de race noble s'il en fût, car les Vaubert remontaient au premier baron chrétien. Dans une époque de fusion et de ralliement, où, pour complaire au chef de l'État, les parvenus de la veille cherchaient à blasonner leurs sacs et à décrasser leurs écus au frottement des vieux parchemins, Raoul pouvait évidemment prétendre à un riche mariage qui lui permettrait de relever la fortune de sa famille. Ces idées se développèrent insensiblement, et prirent de jour en jour, dans l'esprit de la baronne, une forme plus nette et plus arrêtée. Elle

aimait tendrement son fils; elle souffrait dans son amour tout autant que dans son orgueil de voir la destinée de ce beau jeune homme se consumer et se flétrir dans l'ennui de la pauvreté. Jeune encore elle-même, mais pourtant à cet âge, avide de bien-être et de sécurité, où les calculs de l'égoïsme ont déjà remplacé les élans généreux de l'âme, on devine sans peine tout ce qui couvait d'ambitions personnelles sous la sollicitude, très sincère d'ailleurs, de la mère pour son enfant.

Mme de Vaubert, qui s'était d'abord tenue à l'écart, ne se mêlant qu'à cette fraction de la noblesse qui s'obstinait à bouder dans son coin, songeait donc sérieusement à se rallier à la fortune de l'empire et à chercher pour son fils quelque mésalliance lucrative, quand soudain on apprit que l'aigle impériale, frappée d'un coup mortel aux champs de la Russie, ne tenait plus les foudres de la guerre que d'une serre à demi brisée. La baronne jugea prudent d'attendre et de voir, avant de prendre aucun parti, de quel côté s'abattrait l'orage qu'on entendait gronder à tous les points de l'horizon. Ce fut à cette époque, on doit s'en souvenir, que Stamply reçut la nouvelle de la mort de son fils. Le bruit en parvint à Mme de Vaubert, qui décida charitablement que c'était une justice du ciel, et ne s'en préoccupa point davantage. Elle haïssait ce Stamply pour son propre compte et pour le compte du marquis. Elle n'en parlait qu'avec mépris, et les récits exagérés qu'elle faisait de la position de M. de La Seiglière et de sa fille n'avaient pas peu contribué à déchaîner sur la tête du pauvre diable toutes les colères et toutes les malédictions du pays. Les choses en étaient là, lorsqu'un soir tout sembla devoir prendre bientôt une face nouvelle.

Assise auprès d'une croisée ouverte, Mme de Vaubert paraissait plongée dans une méditation profonde. Ce n'étaient ni les harmonies ni les images d'un beau soir d'été qui la tenaient ainsi rêveuse et recueillie. Elle regardait avec un sentiment de tristesse et d'envie le château de La Seiglière, dont les derniers rayons du soleil embrasaient les fenêtres, et qui resplendissait dans toute sa gloire, avec ses festons, ses arabesques, ses clochetons et ses campaniles, tandis que les ombrages touffus du parc ondulaient à ses pieds au souffle caressant des brises. Elle voyait en même temps les riches fermes groupées à l'entour, et, dans l'amertume de son cœur, elle songeait que ce château, ce parc et ces terres étaient la propriété d'un rustre et d'un manant. Raoul la surprit au milieu de ces réflexions. Il prit place auprès de sa mère, et demeura, silencieux comme elle, à regarder d'un air affaissé l'étendue de paysage qu'encadrait la croisée ouverte. Ce jeune homme était miné depuis longtemps par une sombre mélancolie. N'ayant point goût à l'étude, qui seule aurait pu charmer sa pauvreté, il consumait son énergie en regrets stériles, en désirs impuissants. Ce soir-là, dans une promenade solitaire à travers champs, il avait rencontré une troupe joyeuse de jeunes cavaliers qui s'en retournaient à la ville, en grand équipage de chasse, au bruit des fanfares, escortés de leurs meutes et de leurs piqueurs. Il n'avait, lui, ni piqueurs, ni meute, ni pur sang limousin sur lequel il pût promener ses ennuis, et il était rentré au logis plus découragé et plus sombre que d'habitude. Il s'accouda sur le dos de sa chaise, appuya son front sur sa main, et Mme de Vaubert vit couler deux larmes sur les joues amaigries de son fils.

— Mon fils! mon enfant! mon Raoul! dit-elle en l'attirant sur son sein.

— Ah! ma mère! s'écria le jeune homme avec amertume, pourquoi m'avoir trompé? pourquoi m'avoir bercé d'un fol et vain espoir? pourquoi m'avoir nourri, dès l'âge le plus tendre, de rêves insensés? pourquoi m'avoir fait entrevoir, du sein de la pauvreté, les rives enchantées où je devais n'aborder jamais? Que ne m'avez-vous élevé dans l'amour de la médiocrité? que ne vous êtes-vous étudiée à borner mes désirs et mes ambitions? que ne m'avez-vous enseigné de bonne heure l'humilité et la résignation qui convenaient à notre destinée? Cela vous eût été bien facile!

A ces reproches mérités, Mme de Vaubert ne répondait qu'en baissant la tête, quand des cris du dehors attirèrent son attention. Elle se leva, s'approcha du balcon, et reconnut, au bout du pont jeté sur le Clain, Stamply qu'une bande de petits drôles poursuivaient à coups de mottes de gazons. Le vieux proscrit, sans chercher à repousser les hostilités, s'enfuyait aussi vite que le permettaient son âge et ses souliers ferrés. Mme de Vaubert le suivit longtemps des yeux, puis retomba dans sa rêverie. Elle en sortit souriante et radieuse. Que s'était-il passé? qu'était-il advenu? moins que rien, une idée. Mais une idée suffit à changer la face du monde.

III.

A quelques jours de là, Mme de Vaubert prit

le bras de son fils, et, sous prétexte d'une promenade aux environs, gagna la rive droite du Clain. C'était la première fois, depuis son retour, qu'elle se décidait à toucher cette rive. En passant devant la grille du parc, elle s'y arrêta quelques instants, et, comme si elle cédait à l'entraînement des souvenirs, elle ouvrit la porte et entra.

— Que faites-vous, ma mère? s'écria Raoul, qui s'était vainement efforcé de la retenir sur le seuil; ne craignez-vous pas d'outrager le marquis et sa fille en mettant les pieds sur ces terres? N'est-ce point faillir du même coup au culte de l'amitié et à la religion du malheur? Enfin, avec les sentiments de haine et de mépris que nous professons l'un et l'autre contre le maître de ces lieux, vous semble-t-il que ce soit ici notre place?

— Venez, venez, mon fils; ce n'est point outrager le marquis que de chercher sous ces ombrages les souvenirs qu'il y a laissés. Où vous voyez une insulte au malheur, M. de La Seiglière ne verrait lui-même qu'un pèlerinage pieux. Venez, répéta-t-elle en s'appuyant doucement sur le bras de Raoul; nous n'avons pas à redouter de fâcheuses rencontres: c'est l'heure où je vois, chaque jour, passer M. Stamply allant visiter ses domaines. D'ailleurs, je dois vous avouer, mon fils, que je suis un peu revenue de mes préventions, et que cet homme ne me paraît mériter, à bien prendre, ni la haine ni le mépris dont le pays se plaît à l'accabler. Je dirai même qu'il y a dans cette destinée proscrite et malheureuse au sein de la prospérité quelque chose de touchant, et qui, malgré moi, m'intéresse.

— Quoi! ma mère, s'écria le jeune homme; un fermier qui a dépossédé ses seigneurs! un serviteur qui s'est enrichi de la dépouille de ses maîtres! un misérable...

— Misérable en effet, vous avez dit le mot, Raoul, répliqua Mme de Vaubert en l'interrompant; si misérable que je me repens à cette heure d'avoir mêlé ma voix à celles qui l'accusent. Le ciel a traité cette infortuné avec assez de rigueur pour qu'il nous soit permis de lui montrer un peu d'indulgence. Mais, mon fils, laissons là cet homme, ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Tenez, ajouta-t-elle, en l'entraînant dans l'allée qui longe le bord de l'eau, je retrouve à chaque pas quelque image de mes belles années; je crois respirer l'âme de Mme de La Seiglière dans tous ces parfums.

Ainsi causant, ils marchaient à pas lents, lorsqu'au détour de l'allée ils se trouvèrent presque face à face avec Stamply, qui, de son côté, se promenait solitairement dans son parc. Raoul fit un mouvement pour s'éloigner, mais la baronne le retint et s'avança vers le bonhomme, qui, ne sachant à quoi attribuer l'honneur d'une pareille rencontre, se confondait en salutations.

—Pardonnez, monsieur, lui dit-elle avec grâce, la liberté que j'ai prise de m'introduire ainsi dans votre propriété. Ces beaux ombrages me rappellent tant et de si doux souvenirs, que je n'ai pu résister plus longtemps au désir que j'avais de les visiter.

— Soyez remerciée plutôt que pardonnée, madame, répondit le vieux Stamply, qui tout d'abord avait reconnu Mme de Vaubert. C'est le plus grand honneur, c'est le seul, ajouta-t-il avec tristesse, qu'aient reçu ces lieux depuis que je les habite.

Puis, comme s'il comprenait que ce n'était pas à lui que l'honneur s'adressait, soit discrétion, soit humilité, le vieillard fit mine de vouloir se retirer, après avoir invité ses hôtes à poursuivre leurs excursions; mais Mme de Vaubert l'interpellant avec bonté:

— Pourquoi, monsieur, nous quitter si tôt? C'est vouloir nous donner à penser que notre visite est indiscrète et que nous troublons votre solitude. S'il en est autrement, restez; vous n'êtes pas de trop entre nous.

Confus de tant de prévenances, Stamply ne savait comment témoigner sa gratitude, et ne réussissait qu'à exprimer sa stupéfaction. C'était la première fois, non-seulement qu'il voyait chez lui des hôtes de cette importance, mais encore qu'il s'entendait adresser quelques paroles polies et bienveillantes. Et c'était Mme de Vaubert, la baronne de Vaubert, la plus grande dame de la contrée, l'amie des La Seiglière, qui daignait le traiter ainsi, lui, Stamply, le vieux gueux, comme il savait trop bien qu'on l'appelait dans le pays! Mais que devint-il, lorsqu'il sentit à son bras le bras de Mme la baronne, et que celle-ci lui dit avec un doux sourire et d'un ton presque familier: — Allons, monsieur Stamply, soyez mon cavalier et mon guide! Les pauvres âmes réprouvées, mises par la calomnie au ban de l'opinion, connaissent seules tout le prix d'un témoignage inespéré de sympathie et de bienveillance: quelque léger qu'il soit, elles s'en saisissent avec transport et s'y appuient avec un

sentiment d'indicible reconnaissance ; c'est le brin d'herbe que la colombe jette à la fourmi qui se noie. En sentant à son bras le bras de la baronne de Vaubert, Stamply fut pris d'une joie à peu près pareille à celle qu'éprouva le lépreux de la cité d'Aost, lorsqu'il sentit sa main serrée par une main amie, et la fête aurait été complète, si le bonhomme eût été moins embarrassé de son costume et de son maintien. Il est très vrai que sa personne contrastait étrangement avec celle de Mme de Vaubert, qui, dans sa ruine, humiliait l'opulence de son voisin par l'élégance de sa tenue et la grâce de ses manières.

— Si j'avais pu penser qu'un si grand honneur me fût réservé, j'aurais fait, ce matin, un peu de toilette, dit-il en regardant tristement ses gros souliers à boucles de cuivre rougi, ses bas de laine bleus, son gilet de futaine et sa culotte de velours de coton, élimée jusqu'à la corde.

— Comment donc! s'écria la baronne ; mais vous êtes très bien ainsi. D'ailleurs, monsieur, vous êtes chez vous.

Ces mots — vous êtes chez vous — allèrent au cœur de Stamply, et achevèrent de le remplir d'une douce satisfaction. Vous êtes chez vous! ces mots si simples qu'il osait à peine, depuis longtemps, s'adresser à lui-même, tant la conscience qu'il avait du mépris public l'avait cruellement ébranlé dans le sentiment de sa propre estime, ces mots, prononcés par Mme de Vaubert, n'étaient-ils pas un démenti formel aux commentaires injurieux des méchants? N'étaient-ils pas, en effet, pour cet homme, comme une réhabilitation éclatante, comme une solennelle consécration de ses droits et de sa fortune? Cependant le jeune de Vaubert, dont la surprise était pour le moins égale à celle de Stamply, se tenait auprès de sa mère, froid, silencieux, hautain, ne sachant que conclure ni qu'imaginer de la scène, pour le moins étrange, qu'il voyait se passer sous ses yeux.

Tout en marchant, tout en causant, ils arrivèrent, par d'insensibles détours, devant la façade du château. Il faisait une journée brûlante ; le ciel était chargé de nuages. Il y avait près d'une heure que Mme de Vaubert marchait sous des ombrages embrasés, que ne rafraîchissait aucune brise. Elle s'assit sur une des marches du perron, et passa son mouchoir sur son front et sur son visage, tandis que Stamply se tenait devant elle, immobile et roulant entre ses doigts les larges bords de son chapeau de feutre qu'il n'avait pas cessé de tenir à la main durant toute la promenade.

— Madame la baronne mettrait le comble à ses bontés, dit-il enfin d'un air suppliant, en daignant venir se reposer un instant chez moi. Je serais d'autant plus touché d'une faveur si grande, que je m'en reconnais moins digne.

— Ma mère, dit aussitôt Raoul, qui avait hâte d'en finir avec cette comédie dont il n'entrevoyait ni le but ni le sens, ma mère, un gros orage se prépare ; il nous reste à peine le temps, avant que la nue crève, de regagner notre demeure.

— Eh bien! mon fils, laissons passer l'orage, répondit Mme de Vaubert en se levant, et puisque notre aimable voisin nous offre une hospitalité si cordiale, allons attendre sous son toit que le ciel nous permette de regagner le nôtre.

A ces mots, la figure de Stamply rayonna, et sa bouche s'épanouit en un sourire de béatitude. Quel triomphe, en effet, pour lui, de recevoir Mme de Vaubert et de montrer ainsi à ses gens, qui ne manqueraient pas d'en instruire tout le pays, qu'il était moins déconsidéré que les méchants ne se plaisaient à le dire et les sots à le croire ! Leicester recevant la reine Élisabeth dans le château de Kenilworth ne fut ni plus heureux ni plus fier qu'en cet instant maître Stamply, lorsqu'il vit la baronne monter les degrés du perron et franchir le pas de sa porte. Raoul suivit sa mère avec un mouvement d'humeur que celle-ci feignit de ne point remarquer, et que ne remarqua point Stamply, tout absorbé qu'il était dans sa joie et dans son bonheur. Lorsque, après avoir introduit ses hôtes dans le salon, le bonhomme se fut esquivé pour veiller lui-même aux soins de l'hospitalité, Raoul, demeuré seul avec sa mère, allait enfin lui demander l'explication d'une énigme dont il s'épuisait vainement à chercher le mot depuis une heure ; mais il en fut empêché par un autre sentiment de curiosité qui lui ferma la bouche et lui fit ouvrir de grands yeux.

Quoiqu'on n'eût rien changé à la disposition des appartements, l'intérieur du château de La Seiglière ne répondait plus à la magnificence du dehors. Tout s'y ressentait de l'incurie et des habitudes moins qu'aristocratiques, bourgeoises tout au plus, du nouveau propriétaire. Ajoutez que les vingt années qui venaient de s'écouler n'avaient point rajeuni la fraîcheur des tentures. Ces lampas fanés, ces dorures noircies, ce

luxe sans jeunesse, ces vestiges d'une splendeur où la vie ne se révélait plus, composaient l'intérieur le moins réjouissant qui se puisse imaginer. C'était beau et triste comme ces vastes salles du palais de Versailles, qu'on admire en les traversant, mais où l'on sent qu'on mourrait d'ennui, si l'on était obligé de les habiter. Il n'y avait que le salon où venaient d'être introduits Mme de Vaubert et son fils qui eût conservé, par une faveur toute spéciale, la fraîcheur et l'éclat, la jeunesse et la vie. On eût dit que Mme de La Seiglière l'animait encore de sa grâce et de sa beauté. Bernard, de son vivant, s'était plu à l'orner et à l'embellir de tous les trésors que le marquis n'avait pu emporter avec lui dans l'exil, et Stamply, après le départ et même après la mort de son fils, avait voulu, par religion pour sa mémoire, que cette pièce fût entretenue avec autant de soins que par le passé, comme si Bernard devait y rentrer d'un instant à l'autre. Aussi tout y respirait-il la splendeur des hôtes d'autrefois. Ce n'étaient que damas de Gênes, tapisseries en point de Beauvais, meubles de Boule, chargés d'objets d'art, cristaux étincelants, groupes en biscuit, porcelaines de Saxe et de Sèvres, filets d'or courant au plafond, bergeries de Watteau au-dessus des portes; il y avait là de quoi fournir vingt pages de description à quelques-uns de ces esprits charmants qui ont créé la poésie de l'inventaire et se montrent moins préoccupés du mobilier de l'âme que de l'ameublement des maisons. Après avoir tout observé avec une attention jalouse, après avoir reconnu et touché du doigt tout ce qu'il n'avait vu jusqu'alors que dans ses rêves décevants, Raoul s'approcha de la fenêtre et se prit à regarder d'un air sombre le castel ruiné de Vaubert, qui ne lui avait jamais paru si pauvre ni si désolé qu'à cette heure. Pendant ce temps, la baronne contemplait son fils avec complaisance, souriante et sereine comme si elle tenait en son pouvoir la baguette magique qui devait relever les tours de son château et rendre à Raoul la fortune de ses ancêtres.

Stamply ne tarda pas à revenir, suivi de deux garçons de ferme qui portaient d'un air ébahi des plateaux chargés de sirops, de crème, de fraises et de vins d'Espagne. La foule des serviteurs, qui se composait d'une cuisinière, d'un jardinier et d'une gardeuse de dindons, se pressait dans l'antichambre et cherchait à voir, par la porte entr'ouverte, Mme la baronne et son fils. Depuis l'avènement de Stamply, c'était la première fois que le château se trouvait à pareille fête.

— Voici qui est du dernier goût, dit Mme de Vaubert avec son plus aimable sourire; vous nous faites, monsieur, une réception royale.

Stamply s'inclina, se troubla, balbutia; puis, apercevant les deux garçons de ferme, qui, après avoir déposé les plateaux sur le marbre d'une console, s'étaient assis chacun dans un fauteuil et s'y prélassaient sans façon, il les prit par les épaules et les poussa tous deux hors du salon.

— Savez-vous, monsieur, dit la baronne, qui n'avait pu s'empêcher de rire à cette petite scène, savez-vous que vous mériteriez d'être nommé conservateur-général des châteaux de France? Celui-ci n'a rien perdu de son ancienne splendeur; je crois même que vous y avez ajouté un nouvel éclat. D'autre part, on prétend que les domaines de La Seiglière ont doublé de valeur sous votre administration. Vous êtes, à ce compte, le plus riche propriétaire du pays.

— Hélas! madame la baronne, répondit tristement le vieillard, Dieu et les hommes me l'ont fait payer bien cher, cette prospérité qu'on m'envie! Dieu m'a pris ma femme et mon enfant; les hommes m'ont chargé d'outrages! Le vieux Job était moins malheureux sur son fumier que je ne le suis au sein de la richesse. Vous avez un fils, madame; consultez votre joie, et vous comprendrez mes douleurs.

— Je les comprends, monsieur; votre fils, dit-on, était un héros.

— Ah! madame, il était ma vie! s'écria le vieillard en étouffant ses pleurs et ses sanglots.

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, dit Mme de Vaubert avec mélancolie; quant au jugement des hommes, je crois, monsieur, que vous auriez tort de vous en trop préoccuper. On vous a chargé d'outrages, dites-vous? Je l'ignorais; vous me l'avez appris. Qu'importe l'opinion des sots? vous avez l'estime des honnêtes gens.

A ces mots, Stamply secoua la tête d'un air chagrin, en signe de dénégation.

— Vous vous calomniez, monsieur, reprit vivement Mme de Vaubert. Pensez-vous, par exemple, que je serais ici, si je ne vous estimais pas? Je suis, ce me semble, assez intéressée dans la question pour ne pas être suspecte de partialité en votre faveur. Amie des La Seiglière, j'ai, quinze ans durant, partagé leur exil; comme eux, j'ai vu mes biens séquestrés et vendus par

la république. La république nous a dépouillés; elle a disposé de ce qui ne lui appartenait pas : que ce lui soit une honte éternelle! Mais vous, acquéreur de bonne foi, qui avez acheté à beaux deniers comptant; qui vous blâme? qui vous accuse? L'adversité a pu nous aigrir, mais elle n'a point étouffé dans nos cœurs le sentiment de la justice. Ce n'est pas à vous qu'appartient notre haine. Que de fois n'ai-je pas entendu le marquis et Mme de La Seiglière se féliciter de ce que leurs domaines étaient échus du moins au plus probe de leurs fermiers.

— Serait-il vrai, madame? s'écria Stamply avec un mouvement de joie et de surprise; Mme la marquise et M. le marquis parleraient de moi sans colère? J'aurais pensé que je n'étais pour eux qu'un objet de mépris et d'exécration.

— Pourquoi donc cela, monsieur? répliqua la baronne en souriant. Je me souviens que, quelques jours avant sa mort, la pauvre marquise me disait encore...

— Mme la marquise est morte! s'écria Stamply avec un étonnement douloureux.

— En donnant la vie à une fille belle aujourd'hui comme le fut sa mère. Je vous disais donc, monsieur, reprit Mme de Vaubert, que, quelques jours avant sa mort, la marquise me parlait de vous, de Mme Stamply, qu'elle appréciait et qu'elle aimait. Elle en parlait avec cette bonté touchante que vous n'aurez point oubliée. Le marquis vint se mêler à l'entretien, et se plut à citer plusieurs traits de dévoûment et de fidélité qui honorent votre famille. « Ce sont de nobles cœurs, ajouta Mme de La Seiglière, et, dans notre malheur, ce m'est presque une consolation de penser que nos dépouilles sont tombées entre des mains si pures et si honnêtes. »

— Ma mère, dit Raoul, qui était resté debout dans l'embrasure de la fenêtre et qui souffrait visiblement d'entendre parler ainsi Mme de Vaubert, un coup de vent vient d'emporter l'orage; le ciel s'est éclairci; nous pourrions sans danger regagner notre gîte.

La baronne se leva, et, se tournant vers Stamply :

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de votre bonne hospitalité et me félicite du hasard qui m'a procuré l'avantage de vous connaître. Je fais des vœux sincères pour que nos relations ne se bornent pas à cette première entrevue. Il dépend de vous que ces vœux soient exaucés. N'oubliez pas, rappelez-vous souvent que vous avez sur l'autre rive des voisins qui s'estimeront toujours heureux de vous recevoir.

A ces mots, prononcés avec une grâce qui en releva l'expression à un point que nous ne saurions dire, Mme de Vaubert se retira, appuyée sur le bras de son fils et reconduite par Stamply, qui ne quitta ses hôtes qu'à la grille du parc, après s'être incliné jusqu'à terre.

— Enfin, ma mère, s'écria le jeune homme, m'allez-vous donner l'explication de ce que je viens de voir et d'entendre? Hier encore, vous méprisiez, vous haïssiez cet homme; jusqu'à ce jour, vous n'aviez parlé de lui qu'en termes flétrissants! Quelle révolution étrange s'est opérée tout d'un coup dans vos idées et dans vos sentiments ?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple, et je croyais déjà vous l'avoir dit, mon fils, répliqua la baronne sans s'émouvoir. Au rebours de ce citoyen d'Athènes qui condamna Aristide à l'ostracisme, parce qu'il était las de l'entendre appeler juste, à force d'entendre dire du mal de M. Stamply, j'ai fini par en penser du bien. Si des préventions légitimes, si ma vieille amitié pour les La Seiglière, si l'ignorance des faits, dans laquelle j'ai vécu durant près de vingt ans, ont pu m'entraîner à des propos inconsidérés, depuis longtemps j'en avais des regrets; j'en ai des remords à cette heure.

— Permis à vous, ma mère, repartit Raoul, d'en appeler de vos jugements et de casser les arrêts que vous avez rendus vous-même; mais vous n'aviez pas mission des La Seiglière d'absoudre en leur nom le détenteur de leurs domaines. Pensez-vous que le marquis vous pardonnât de l'avoir pris, en cette occasion, pour complice de votre indulgence?

— Eh! mon fils, s'écria la baronne avec un mouvement d'impatience, fallait-il porter le dernier coup à ce cœur déjà si cruellement blessé? Ne devais-je entrer sous le toit hospitalier que pour m'y faire l'écho des malédictions de l'exil? Suis-je coupable, suis-je criminelle pour avoir essayé de verser quelques gouttes de baume sur les plaies de cet infortuné? Ah! jeunesse, vous êtes sans pitié! Je ne sais si le marquis me pardonnerait; mais je suis sûre que, du haut du ciel, l'âme de la marquise me sourit et m'approuve.

La visite de Stamply ne se fit pas attendre. Il se présenta, par une après-midi, au château de Vaubert, dans le costume le plus galant qu'il avait pu choisir dans sa garde-robe de fermier enrichi. Raoul était absent. N'étant point gênée

par la présence de son fils, la baronne reçut son voisin avec toute sorte d'égards et de coquetteries; elle l'amena doucement à parler de son fils, et parut s'intéresser à tous ses discours. On pense quelle satisfaction pour ce pauvre vieillard de rencontrer un cœur bienveillant dans lequel il pût librement épancher ses regrets ! Cependant il finit par remarquer le modeste ameublement du salon où il se trouvait, et, songeant à ce qu'avaient été autrefois et à ce qu'étaient aujourd'hui les Vaubert et les Stamply, il fut pris d'un vague sentiment de pudeur et de confusion que les âmes délicates n'auront point de peine à comprendre. Comme pour ajouter à l'embarras de son hôte, la baronne raconta les déceptions de son retour, et comment, en place de son château et de ses domaines, elle n'avait retrouvé qu'un pigeonnier et quelques méchants morceaux de terre; mais elle le fit avec tant de grâce et de gaîté, que Stamply, quoique susceptible et défiant, ne put en prendre aucun ombrage, et qu'au contraire il se sentit délivré d'un grand poids en voyant de quelle façon Mme de Vaubert s'accommodait à sa fortune.

— Je vous garde à dîner, lui dit-elle ; mon fils est allé passer la journée chez un de nos amis, et ne rentrera que ce soir, vous me tiendrez compagnie. La solitude est triste à notre âge. Que voulez-vous ? ajouta-t-elle gaîment, en renouant le fil de la conversation brisée; chacun son tour, comme dit le proverbe. On assure que les révolutions ont leur bon côté: nous avons payé pour le croire. Nous ne nous plaignons pas. Plût à Dieu seulement, ainsi que le répétait souvent ma pauvre et bien-aimée marquise, plût à Dieu, monsieur, que tous ceux qui ont profité de nos désastres fussent d'aussi honnêtes gens que vous ! La résignation nous serait encore plus facile.

Dîner en tête-à-tête avec la baronne de Vaubert ne fut pas seulement pour Stamply le comble de l'honneur : ce fut aussi la plus douce joie qu'il eût goûtée depuis bien longtemps. C'est surtout à l'heure des repas que l'isolement se fait cruellement sentir. C'était l'heure de la journée que Stamply redoutait le plus; lorsqu'il lui fallait s'asseoir à table devant la place vide de Bernard, sa tristesse redoublait, et souvent il lui arrivait, comme au roi de Thulé, de boire ses larmes dans son verre. Ce fut donc pour lui comme une fête improvisée. Le festin n'était point somptueux ; mais Mme de Vaubert suppléa le luxe du service par le charme de son esprit. Elle entoura son convive de mille petites attentions délicates, le flatta, le choya et le gâta comme un enfant, sans avoir l'air de remarquer les gaucheries et les énormités qu'il disait et faisait en matière d'étiquette et de savoir-vivre. Il y eut un instant où le vieillard tourna vers elle un regard dont nous n'essaierons pas de rendre l'expression : rappelez-vous ce beau regard si doux, si tendre, si reconnaissant que tourne le chien de chasse vers son maître qui le caresse. Le bonhomme put croire qu'il n'était plus seul au monde et qu'il avait une famille.

A partir de ce jour, il s'établit des rapports fréquents entre les deux châteaux. Mme de Vaubert, à force de prières et de remontrances, amena peu à peu son fils à tolérer la présence de Stamply et à l'accueillir, sinon avec bienveillance, du moins sans trop de morgue et de hauteur. En même temps, elle étudia, pour les flatter, les goûts et les manies du vieillard. Elle en vint même jusqu'à s'initier aux petits détails de son intérieur et veilla avec une sollicitude toute maternelle à ce que rien ne manquât au soin de son bien-être. Stamply ne résista pas à tant de séductions ; il s'y prit comme une mouche dans du miel. Son cœur passa vite de la reconnaissance à l'affection, de l'affection à l'habitude. La meilleure partie de ses journées s'écoulait à Vaubert. Il y dînait trois fois la semaine. Le matin, il s'y arrêtait en allant visiter ses champs; il y retournait le soir pour causer de Bernard et des affaires du jour, qui préoccupaient vivement les esprits. Par les soirées sereines, Mme de Vaubert lui prenait le bras, et tous deux s'allaient promener sur les bords du Clain. Qu'on tâche de se représenter l'ivresse du vieux Stamply tenant à son bras le bras d'une baronne, causant familièrement avec elle, et, le long de ces rives où on l'avait parfois salué à coups de pierres, prenant sa part des coups de chapeau qui s'adressaient à sa compagne ? Il est très vrai qu'un reflet de la considération qui entourait la noble dame avait rejailli jusque sur lui. Si ses domestiques ne l'en volaient pas moins, ils l'en respectaient davantage. Bref, il faudrait rajeunir la comparaison surannée de l'oasis dans le désert pour peindre en peu de mots ce que fut dans la vie désolée de cet homme l'apparition enchantée de la baronne de Vaubert. Sa fin d'automne en reçut comme un doux éclat. Sa santé se raffermit, son humeur s'égaya ; son caractère, aigri par le chagrin, re-

trouva sa bonté native. Il eut, comme on dit, son été de la Saint-Martin ; mais le plus grand bienfait qu'il retira de ces relations fut de recouvrer l'estime de lui-même et de se sentir réhabilité à ses propres yeux. Sa conscience troublée s'apaisa, et, fort d'une amitié si belle, il releva la tête et porta gaîment sa fortune.

Bientôt à ces salutaires influences Mme de Vaubert en mêla d'autres, plus lentes et plus mystérieuses, que Stamply subit sans chercher à s'en rendre compte. Après s'être emparée de la vie de cet homme, elle s'empara de son esprit, qu'elle pétrit à son gré et façonna comme un bloc de cire. Elle s'étudia et réussit à effacer en lui jusqu'au dernier vestige des idées révolutionnaires. Elle sut, à force de subtilités, le réconcilier avec le passé qui l'avait opprimé et le brouiller avec les principes qui l'avaient affranchi. Elle le ramena, à l'insu de lui-même, au point d'où il était parti, et lui fit reprendre, sans qu'il s'en doutât, la carapace de serf et de vassal, sous laquelle ses pères avaient vécu. En même temps, le nom du marquis de La Seiglière et le nom de sa fille revenaient dans tous ses discours, mais avec tant de réserve, que Stamply ne songea même pas à s'en effaroucher. Il en arriva sans efforts à s'attendrir sur la destinée de cette jeune Hélène, que Mme de Vaubert ne se lassait pas de lui représenter comme la vivante image de sa mère. C'était la même grâce, le même charme et la même bonté. Stamply convenait qu'à ce compte Mlle de La Seiglière devait être un ange en effet. Il avait gardé quelques préventions contre le marquis ; Mme de Vaubert s'appliqua patiemment à étouffer ce vieux restant du levain de 93. L'adversité, disait-elle, est une rude école à laquelle on profite vite. Elle se flattait, pour sa part, d'y avoir beaucoup appris et beaucoup oublié. M. de La Seiglière, à l'entendre, était devenu, dans l'émigration, le plus parfait modèle de toutes les vertus, et ce marquis si fier s'honorerait à cette heure de serrer la main de son ancien fermier et de l'appeler son ami. Stamply répondait que, le cas échéant, ce lui serait un très grand honneur.

Des mois s'écoulèrent ainsi dans une douce intimité à laquelle Raoul ne se mêla point ; ce jeune homme était triste et recherchait la solitude. Or, tandis que ces évènements s'accomplissaient sans bruit dans la vallée du Clain, Waterloo venait de clore la grande épopée de l'empire. Le temps pressait ; dans une lettre toute récente, le marquis de La Seiglière, convaincu plus que jamais que la chute de Napoléon allait nécessairement entraîner celle de Stamply, et que le premier acte des Bourbons, après leur entrée définitive en France, serait de réintégrer tous les émigrés dans la propriété de leurs domaines, rappelait généreusement à sa vieille amie la promesse qu'ils avaient échangée d'unir un jour Hélène et Raoul. Mme de Vaubert jugea prudent de pousser au dénoûment de la petite comédie dont elle avait seule le secret.

Ses relations avec le fermier châtelain étaient, on peut le croire, un grand sujet d'ébahissement pour le pays. La médisance et la calomnie n'avaient point manqué à l'appel. On s'étonnait, on s'indignait de voir qu'une amie des La Seiglière frayât avec l'homme qui les avait dépossédés. Le bruit courait qu'elle visait à se faire épouser par Stamply. La noblesse criait à la trahison, et la roture au scandale. Soit qu'elle ignorât ce qui se disait, soit qu'elle ne s'en souciât pas autrement, la baronne avait jusqu'à présent poursuivi son idée, sans détourner seulement la tête pour écouter les cris de la foule, quand tout d'un coup Stamply crut remarquer des symptômes de refroidissement dans les témoignages de cette amitié qui le faisait si heureux et si fier. Il n'en ressentit d'abord qu'un sourd malaise qu'il ne s'expliqua pas ; mais, ces symptômes prenant de jour en jour un caractère plus décidé, il commença de s'en alarmer sérieusement. C'est qu'en effet Mme de Vaubert n'était plus la même, et quoiqu'elle s'efforçât de dissimuler le changement qui s'opérait en elle, ce n'était pas l'âme susceptible et tendre du pauvre Stamply qui pouvait s'y tromper. Il souffrit longtemps en silence, et ce qu'il souffrit ne saurait se dire, car il avait tourné de ce côté toutes ses facultés aimantes ; il avait mis dans cette affection tout son cœur et sa vie tout entière. Longtemps le respect lui ferma la bouche ; mais un soir, ayant trouvé Mme de Vaubert plus distraite, plus réservée, plus contrainte que d'habitude, il exprima son inquiétude d'une façon indiscrète peut-être, touchante à coup sûr. Mme de Vaubert en parut touchée, mais demeura impénétrable.

— Madame, qu'y a-t-il ? je pressens quelque grand malheur.

Mme de Vaubert répondit à peine ; seulement, lorsqu'il fut près de se retirer, elle lui prit les mains et les pressa entre les siennes avec une effusion de tendresse qui ne fit qu'ajouter aux terreurs du vieillard.

Le lendemain, Stamply se promenait dans son parc, encore tout agité de la soirée de la veille, lorsqu'on lui remit un billet de la part de Mme de Vaubert. Moins flatté qu'effrayé d'un si rare honneur, il brisa le cachet d'une main émue, et lut ce qui suit à travers ses larmes :

« Vous pressentiez un grand malheur, vos pressentiments étaient justes. Si vous devez en souffrir autant que j'en souffre moi-même, c'est un grand malheur en effet. Il faut ne plus nous voir ; c'est le monde qui le veut ainsi. S'il ne frappait que moi, je braverais ses arrêts avec joie, mais je dois, en vue de mon fils, m'imposer des sacrifices que ne m'aurait jamais arrachés l'opinion. Comprenez quelle nécessité nous sépare, et que ce vous soit une consolation de penser que votre cœur n'en est pas plus profondément affligé que celui de votre affectionnée,

« Baronne de VAUBERT. »

Stamply ne comprit d'abord qu'une chose, c'est qu'il venait de perdre le seul bonheur qu'il eût ici-bas. Puis, en relisant cette lettre, il sentit retomber sur lui toutes les malédictions et tous les outrages dont l'amitié de Mme de Vaubert avait si longtemps soulevé le poids. Il se vit replongé plus avant que jamais dans le gouffre de la solitude; il crut perdre Bernard une seconde fois. C'était plus qu'une affection qui se brisait pour lui ; c'était une habitude. Que ferait-il désormais de ses jours inoccupés, de ses soirées oisives? Où porter son cœur et ses pas? Plus de but; partout, autour de lui, l'abandon, le silence, les steppes désolées. Dans son désespoir, il prit le chemin de Vaubert.

— Madame, s'écria-t-il en entrant dans le salon où la baronne était seule, madame, que vous ai-je fait? en quoi ai-je pu démériter de vous? Pourquoi m'avoir tendu votre main, si vous deviez la retirer plus tard? Pourquoi m'avoir appelé, si vous deviez me chasser sans pitié? Pourquoi m'avoir tiré de mes ennuis, si vous deviez m'y rejeter si tôt? Regardez-moi : je suis vieux, mes jours sont comptés. Ne pouviez-vous attendre encore un peu ? je n'ai guère de temps à vivre.

Mme de Vaubert s'efforça d'abord de l'apaiser, protestant de son affection et lui prodiguant les mots les plus tendres. Lorsqu'elle le vit plus calme, elle essaya de lui faire comprendre les motifs impérieux auxquels elle avait dû céder. Elle y mit en apparence une extrême réserve et une exquise délicatesse ; mais en réalité chacune de ses paroles entra comme la lame d'un poignard dans le cœur de Stamply. Un reste d'orgueil le soutint et le ranima.

— Vous avez raison, madame, dit-il en se levant; c'est moi qui suis un insensé. Je m'éloigne sans me plaindre et sans murmurer. Seulement, rappelez-vous, madame, que je n'aurais point osé solliciter l'honneur que vous m'avez offert; rappelez-vous aussi que je ne vous ai pas trompée, et que, dès notre première entrevue, je vous ai dénoncé moi-même les outrages et les calomnies que le monde avait amassés sur ma tête.

A ces mots, il marcha résolûment vers la porte; mais, épuisé par l'effort de dignité qu'il venait de faire, il tomba dans un fauteuil, et laissa ses larmes couler.

En présence d'une douleur si vraie, Mme de Vaubert se sentit sincèrement émue.

— Mon ami, écoutez-moi, dit-elle. Vous pensez bien que je ne me suis pas résignée sans effort à briser des relations qui faisaient ma joie autant que la vôtre. Je m'étais prise pour vous d'une tendre affection ; je me complaisais dans l'idée que j'étais peut-être dans votre existence quelque chose de bon et de consolant. De votre côté, vous m'aidiez à supporter le poids d'une bien triste vie. Votre bonté me charmait; votre présence distrayait mes ennuis. Jugez donc si je me suis décidée volontiers à déchirer votre cœur et le mien. J'ai longtemps hésité; enfin, j'ai cru devoir, par égard pour mon fils, donner satisfaction à ce monde stupide et méchant auquel je n'aurais point sacrifié, s'il ne se fût agi que de moi, un seul cheveu de votre tête. J'ai dû le faire; je l'ai fait.—Cependant, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion silencieuse en fixant tout d'un coup sur Stamply un regard qui le fit tressaillir, s'il était un moyen de concilier les exigences de ma position et le soin de vos félicités? s'il était un moyen d'imposer silence aux clameurs de la foule et d'assurer à votre vieillesse des jours heureux, honorés et paisibles?...

— Parlez, parlez, madame, ce moyen, quel est-il? s'écria le vieillard avec la joie du naufragé qui croit voir une voile blanchir à l'horizon.

— Mon ami, reprit Mme de Vaubert, j'ai mûrement réfléchi sur votre destinée. Après l'avoir envisagée sous toutes ses faces et sous tous ses

aspects, je suis obligée de reconnaître qu'il n'en est pas de moins digne d'envie, et que vous êtes, à vrai dire, le plus infortuné des mortels. Vous aviez raison, le vieux Job sur son fumier était moins à plaindre que vous au sein de vos prospérités. Riche, vous n'avez pas l'emploi de vos richesses. Les hommes ont élevé entre eux et vous un mur d'opprobre et d'ignominie. L'outrage, l'injure, le mépris public, voici jusqu'à présent le plus clair de vos revenus. Vous ne teniez à la vie sociale que par un lien; ce lien rompu, vous n'avez pas une âme où vous puissiez abriter la vôtre. Je vois votre vieillesse livrée à des soins mercenaires. Vous n'aurez même pas, à votre dernière heure, la consolation de léguer à quelque être aimé cette fortune qui vous aura coûté si cher; il ne vous reste qu'un héritier, l'État, de tous les héritiers le moins intéressant et le plus ingrat. Maintenant, il s'agit de savoir s'il vous serait plus doux d'avoir une famille qui vous chérirait comme un père, de vieillir entouré d'amour et de tendresse, de n'entendre autour de vous qu'un concert de bénédictions, de reposer vos derniers regards sur les heureux que vous auriez faits, enfin de ne laisser après vous qu'une mémoire chérie et vénérée.

— Une famille... à moi! s'écria le vieillard d'une voix éperdue. Moi, Stamply, le vieux gueux, comme ils m'appellent, entouré de tendresse et d'amour!... des concerts de bénédictions! ma mémoire chérie et vénérée!... Hélas! madame, cette famille, où donc est-elle? Ma femme et mon enfant sont au ciel, et je suis tout seul ici-bas.

— Cette famille, ingrat! répliqua Mme de Vaubert en souriant; vous en avez déjà la moitié sous la main.

Avec un peu de finesse ou de vanité, Stamply aurait pu croire que Mme de Vaubert sollicitait en cet instant l'occasion d'une mésalliance; mais le bonhomme n'était ni fin ni vain, et, malgré l'intimité de ses rapports avec la baronne, il n'avait jamais oublié quelle distance séparait encore le paysan parvenu de la grande dame ruinée. Il resta donc bras tendus et bouche béante, hésitant, interdit, et ne sachant comment interpréter les dernières paroles qu'il venait d'entendre.

— Vous est-il arrivé, mon ami, reprit Mme de Vaubert avec calme, de vous demander quelle aurait été la gloire de Bonaparte, si, comprenant sa mission divine, cet officier de fortune, après avoir écrasé les factions, eût replacé les Bourbons sur le trône de leurs ancêtres? Supposons un instant qu'au lieu de songer à fonder une dynastie, ce Corse, aujourd'hui misérable et proscrit, chargé d'opprobre, traqué et muselé comme une bête fauve, eût mis son épée et son ambition au service de nos princes légitimes, quelle destinée n'aurait pâli devant la destinée de cet homme? Le monde, qui le maudit, le contemplerait avec admiration; les rois qui ont juré sa perte se disputeraient l'honneur de lui tendre la main, et véritablement empereur à partir du jour où il aurait cessé de l'être, l'auréole qu'il porterait au front humilierait l'éclat du diadème.

— Et mon petit Bernard vivrait encore, ajouta Stamply en soupirant.

— Mon ami, s'écria Mme de Vaubert, par quel étrange oubli, par quel fatal enchantement n'avons-nous pas compris, l'un et l'autre, que la Providence avait placé sous votre main une destinée à peu près pareille, et qu'il dépendait de vous de réaliser un si beau rêve?

A ces mots, Stamply commença de dresser les oreilles comme un lièvre qui entend remuer autour de lui la pointe des bruyères.

— Ah! pour vous, du moins, il en est temps encore, poursuivit la baronne avec entraînement. Ce que cet homme n'a pas su faire, vous pouvez l'accomplir dans la sphère moins haute où Dieu vous a placé. Consultez votre cœur, descendez dans votre conscience; votre cœur est pur, votre conscience intacte. Les hommes cependant en jugent autrement, et vous-même, irréprochable que vous êtes, ne vous arrive-t-il jamais de vous sentir inquiet et mal à l'aise, quand vous songez que le dernier rejeton d'une famille qui combla de bienfaits la vôtre languit, déshérité, sur la terre étrangère? Eh bien! vous pouvez d'un seul mot légitimer votre fortune, confondre l'envie, désarmer l'opinion, changer en applaudissements les outrages dont on vous accable, vous raffermir dans votre propre estime, et donner au monde un de ces grands exemples qui de loin en loin relèvent l'humanité.

— Le vieux gueux ne porte pas si haut ses ambitions, madame, répondit Stamply en hochant la tête; il n'a pas la prétention de donner des exemples au monde; ce n'est pas à lui qu'appartient la tâche de relever l'humanité : de plus humbles soins le réclament. D'ailleurs, madame, je ne comprends pas bien...

— Si vous ne comprenez pas, tout est dit, répliqua froidement Mme de Vaubert.

Stamply avait trop bien compris. Quoique fermier de naissance et paysan d'origine, il n'était, nous le répétons, ni fin, ni rusé, ni même bien clairvoyant; mais il avait le cœur ombrageux, et chez lui la défiance pouvait au besoin suppléer à la ruse. Non-seulement il comprit où la baronne voulait en venir, mais encore il crut entrevoir que c'était là le secret des avances qu'il avait reçues.

— Je vous entends, madame la baronne, dit-il enfin avec ce profond sentiment de tristesse qu'éprouvent les âmes tendres, lorsqu'en creusant l'affection qu'elles croyaient sincère et désintéressée, elles découvrent, sous la première couche, un abîme sans fond d'égoïsme : je crois seulement que vous faites erreur. Je n'ai pas à légitimer ma fortune, ma fortune étant légitime; je ne la dois qu'à mon travail. Quant à Mlle de La Seiglière, il est très vrai que je ne pense jamais sans attendrissement à cette enfant qui, m'avez-vous dit, est la vivante image de sa mère. Bien souvent j'ai été tenté de lui faire passer des secours; je l'ai voulu, et je n'ai point osé.

— Vous auriez tort d'oublier qu'il est des infortunes qui ne sauraient accepter d'autres secours que les sympathies qu'elles inspirent, ni d'autres bienfaits que les vœux qu'on forme pour elles, répondit Mme de Vaubert avec dignité; mais laissez-moi vous dire, ajouta-t-elle d'un ton plus affectueux, que vous ne m'avez pas comprise. Je ne songeais qu'à votre bonheur. Je raisonnais, non pas en vue de vos devoirs, mais seulement en vue de vos félicités. Que m'est-il échappé qui vous blesse ou qui vous offense? Le hasard me fait vous rencontrer; votre destinée m'intéresse. Je sens que je vous suis une consolation, je vous en aime davantage. Cependant il arrive qu'un jour le monde envieux et jaloux nous sépare. Mon cœur en gémit; le vôtre s'en alarme. Sur ces entrefaites, je me figure, follement peut-être, qu'en rappelant le marquis de La Seiglière et sa fille pour leur offrir de partager une fortune dont vous n'avez que faire, vous assurez à vos vieux ans le repos, la paix et l'honneur. Là-dessus, mon imagination s'exalte. Je vous vois entouré d'affections et d'hommages; au lieu de se briser, notre intimité se resserre; le monde qui vous proscrivait vous recherche; les voix qui vous maudissaient vous bénissent; Dieu vous a pris un fils adoré, il vous rend une fille adorable. A ce tableau, je m'émeus et je me passionne; cette idée, je vous la soumets. Admettons que j'ai fait un rêve. Et puis soyez heureux. Je veux croire que je me suis exagéré le malheur de votre position. Vous vous referez à la solitude; la nature est bonne, le monde n'est point regrettable. Vous êtes riche; la fortune, à tout prendre, est une charmante chose : je souhaite ardemment qu'elle vous tienne lieu du reste.

Cela dit avec tant d'aisance et de naturel que le vieillard en fut tout ébranlé, Mme de Vaubert se leva, et, sous prétexte d'une visite à faire dans le voisinage, se retira, laissant Stamply seul et livré à ses réflexions.

Ces réflexions furent moins que joyeuses. Stamply s'en alla, médiocrement charmé d'une proposition qui ne l'aurait agréé d'aucune sorte, même en supposant qu'elle eût été faite uniquement en vue de son bonheur. C'était un vieux brave homme; nous n'avons pas dit que ce fût un saint. Il y avait en lui, par exemple, une passion contre laquelle avaient dû se briser toutes les insinuations de Mme de Vaubert. Il n'est pas rare de rencontrer ainsi chez ces molles natures, taillables et malléables à merci, un point dur, résistant, infrangible, qu'aucun effort ne saurait entamer: c'est l'anneau d'acier dans la chaîne d'or. Stamply était avare à sa manière; il avait la passion de la propriété. Il l'aimait pour elle-même, comme certains esprits aiment le pouvoir. Tous ses revenus passaient en achats de terres, et c'est ainsi qu'il en était arrivé peu à peu, par empiètements successifs, à reconstituer dans son intégrité l'ancien domaine de La Seiglière. Il venait même d'y réunir tout récemment deux ou trois métairies aliénées depuis plus d'un siècle. N'avoir accompli ce grand œuvre que pour en faire hommage à monsieur le marquis, certes, le cas eût été beau; mais Stamply n'avait pas, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, la prétention de donner à ses contemporains une si éclatante leçon d'abnégation, de sacrifice et de désintéressement. Il pensa que Mme de Vaubert en parlait trop à son aise, et qu'avant de s'y décider la chose valait la peine qu'on y regardât à deux fois. Il rentra chez lui, résigné à la perte d'une amitié qui se mettait à si haut prix.

La résignation lui fut d'abord aisée. L'affection blessée, l'amour-propre offensé, la crainte d'avoir été pris pour dupe, ranimèrent en lui un reste de chaleur, de force et d'énergie. Tous ses vieux instincts d'indépendance et d'égalité se réveillèrent et reprirent un instant le dessus; mais cette espèce de surexcitation s'abattit bien-

tôt comme un feu de chaume. Il avait contracté dans la fréquentation de Mme de Vaubert l'habitude des entretiens familiers et des épanchements intimes. Réduit brusquement au silence, son cœur ne tarda pas à se sentir atteint d'un mortel ennui. Il perdit en moins de quelques jours cette paix intérieure et cette douce sérénité qu'il avait puisées dans ces relations. Privée de son unique appui, sa conscience recommença de défaillir. La vanité se mit de la partie pour tourmenter cette pauvre âme. Son expulsion de Vaubert n'était déjà plus un mystère. C'était le bruit général que Mme de Vaubert avait chassé ignominieusement le vieux gueux ; on en faisait des gorges-chaudes. Stamply aurait pu ignorer les sots discours qui se tenaient à ce propos ; mais un soir, en traversant le parc, il entendit ses serviteurs, qui, ne le sachant pas si près, s'entretenaient gaîment de sa mésaventure. Ses fermiers, vis-à-vis de qui, en des temps plus heureux, il s'était paré d'une amitié illustre, affectaient de s'enquérir auprès de lui des nouvelles de Mme la baronne. S'il restait au logis, se promenant de chambre en chambre d'un air accablé, ses gens venaient à lui d'un air officieux et demandaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, pourquoi leur maître, pour s'égayer et se distraire, n'allait pas faire visite à Mme la baronne. S'il se décidait à quitter la maison pour battre tristement la campagne, la valetaille disait, en manière de réflexion, assez haut pourtant pour qu'il l'entendît : Voilà notre maître qui va passer une heure ou deux avec Mme la baronne ! Quoique d'humeur endurante, il fut tenté plus d'une fois de leur frotter les épaules avec son bâton de cornouiller.

Ces mots, madame la baronne, résonnaient sans cesse à son cœur et à ses oreilles. La vue du château de Vaubert le plongeait dans des mélancolies sans fin ; il demeurait souvent de longues heures, silencieux, immobile, à contempler l'Eden perdu et regretté. Cet amour même de la propriété, que nous venons de signaler, ne lui suffisait plus ; Mme de Vaubert avait développé en lui d'autres instincts, d'autres appétits, d'autres besoins non moins impérieux. D'ailleurs, cet amour, le seul qui lui restât ici-bas, était empoisonné dans sa source. Il se rappelait avec épouvante la misérable fin de l'excellente Mme Stamply, ses scrupules, ses terreurs, ses remords, les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'expirer. Il y pensait le jour, il en rêvait la nuit ; exaltée par l'abandon, son imagination lui faisait un sommeil peuplé de lugubres images. C'était tantôt le spectre irrité de sa femme, tantôt l'ombre éplorée de Mme de La Seiglière. Après une semaine ou deux d'une existence ainsi torturée, il se tourna, sans y songer, vers l'idée que la baronne lui avait indiquée comme un port. Ce ne fut d'abord qu'un point lumineux, scintillant dans la brume, au lointain horizon. Insensiblement ce point s'élargit, se rapprocha et rayonna pareil à un phare. A force de l'examiner en tous sens, Stamply finit par en saisir le côté poétique et charmant. C'était une âme défiante, mais un esprit simple, honnête et crédule. Il se demanda si Mme de Vaubert ne lui avait pas en effet révélé le secret du bonheur. En admettant qu'elle n'eût raisonné qu'en vue du marquis de La Seiglière et de sa fille, il fut obligé de convenir qu'en vue de lui-même elle n'aurait pu rien imaginer de mieux. La perspective des félicités qu'elle lui avait fait entrevoir se dégagea peu à peu des nuages qui l'obscurcissaient, et s'offrit à lui sous un jour enchanté. Il se représenta son intérieur embelli par la présence d'une jeune et douce créature ; il se vit introduit, par la reconnaissance du marquis, dans le monde qui l'avait repoussé ; il entendit un concert de louanges s'élever sur ses pas ; il crut voir Mme de La Seiglière, la bonne Mme Stamply et son petit Bernard qui lui souriaient du haut des cieux. Toutefois, la défiance le retenait encore sur la pente de ses bons sentiments. A quel titre d'ailleurs le marquis et sa fille rentreraient-ils dans ce château et dans ces domaines ? Résigner une fortune si laborieusement acquise, ne serait-ce pas convenir qu'elle était usurpée ? Au lieu de confondre l'envie, n'allait-il pas lui prêter des nouvelles armes ? Avant de prendre aucun parti, Stamply se décida à voir Mme de Vaubert pour se consulter avec elle ; mais, à peine eut-il touché quelques mots du sujet qui l'amenait, qu'elle l'interrompit aussitôt :

— Je souhaite, dit-elle, qu'il ne soit plus question de ceci entre nous. Il est des choses qui ne se pèsent ni ne se discutent. Je vous le répète, je n'ai cherché, je n'ai voulu que votre bonheur. Il ne s'agissait, dans ma pensée, ni du marquis ni de sa fille : il ne s'agissait que de vous, à ce point que, si mon idée vous eût souri et que le marquis s'y fût résigné, le bienfaiteur, à mon sens, ne serait pas vous, mais bien lui. Gardez vos biens ; nous n'en sommes point jaloux. On dit que la pauvreté est amère à ceux qui ont connu la richesse. On se trompe, et c'est le con-

traire qu'il faut dire. Nous avons connu la fortune, et la pauvreté nous est chère.

Là-dessus, après s'être informée de la santé de son vieil ami et de quelle façon il menait l'existence, Mme de Vaubert lui donna poliment à comprendre qu'il n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'il fit, très émerveillé de l'élévation des sentiments qu'il venait d'entendre exprimer. Il s'accusa d'avoir calomnié des intentions si désintéressées, et, quoiqu'il trouvât un peu bien étrange qu'en ceci le marquis dût passer pour le bienfaiteur, et lui, Stamply, pour l'obligé, il alla, pas plus tard que le lendemain, se livrer, pieds et poings liés, à la discrétion de Mme de Vaubert, qui n'en parut ni joyeuse ni bien surprise. Elle témoigna même une vive répugnance à s'entremettre de cette affaire, par la crainte qu'elle avait, disait-elle, d'offenser les susceptibilités de ses amis. Stamply mit d'autant plus d'ardeur à la chose que Mme de Vaubert y montra moins d'empressement, et, s'il pouvait être plaisant de voir le cœur dupé par l'esprit et la bonhomie exploitée par la ruse, c'eût été une scène plaisante à coup sûr que celle où le bonhomme supplia la baronne, qui s'en défendait, d'intercéder pour lui, à cette fin que le marquis daignât consentir à rentrer dans un million de propriétés.

— Qu'on aime un peu le vieux Stamply, disait-il; qu'il voie, sur la fin de ses jours, des visages heureux lui sourire; qu'une main amie lui ferme les yeux, qu'on donne une larme à sa mort, ici-bas et là-haut Stamply sera content.

On pense bien que Mme de Vaubert finit par céder à de si touchantes instances; mais ce qu'on ne saurait s'imaginer, c'est la joie qu'éprouva le vieux enfant après avoir préparé sa ruine. Il s'empara des mains de la baronne, qu'il pressa sur son cœur avec un sentiment d'ineffable reconnaissance : — Car c'est vous, lui dit-il d'une voix émue et les larmes aux yeux, c'est vous, madame, qui m'avez montré le chemin du ciel. — Mme de Vaubert sentit que c'était un meurtre de s'être jouée d'une âme aussi parfaite; mais, cette fois comme toujours, elle apaisa vite les murmures de sa conscience en se disant que la destinée de Stamply se trouvait intéressée au succès de cette entreprise; qu'elle ne s'y serait pas prise autrement pour assurer le bonheur de cet homme, et qu'en toutes choses la fin excusait les moyens. Il ne s'agissait plus que de tromper l'orgueil du marquis, qu'elle savait trop bon gentilhomme pour s'abaisser jamais à rien tenir de la main de son ancien fermier. La baronne écrivit ces trois mots :

« Bourrelé de remords, sans enfants, sans amis, sans famille, Jean Stamply n'attend que votre retour pour vous restituer tous vos biens. Venez donc. Pour prix de sa tardive probité, ce malheureux demande seulement que nous l'aimions un peu; nous l'aimerons beaucoup. Rappelez-vous le Béarnais : Paris vaut bien une messe. »

Un mois après, le retour de M. de La Seiglière s'effectua simplement, sans faste et sans bruit. Stamply le reçut à la porte du parc et lui présenta tout d'abord, en guise de clefs sur un plat d'argent, un acte de donation rédigé en termes touchants, et dans lequel le donateur, par un sentiment d'exquise délicatesse, s'humiliait devant le donataire.

— Monsieur le marquis, vous êtes chez vous, lui dit-il.

La harangue était courte; le marquis la trouva bien tournée. Il mit dans sa poche l'acte qui le réintégrait dans la propriété de tous ses domaines, embrassa Stamply, lui prit le bras, et, suivi de sa fille qui marchait entre Mme de Vaubert et Raoul, il rentra dans son château, aussi jeune d'esprit qu'il en était sorti et sans plus de façons que s'il rentrait de la promenade.

Et maintenant, pour nous en tenir aux suppositions de Mme de Vaubert, si Napoléon Bonaparte, réduisant la grandeur de son rôle aux proportions mesquines d'une probité bourgeoise, eût consenti à n'être que l'homme d'affaires de la famille des Bourbons; après avoir relevé, du bout de son épée, la couronne de France, si, au lieu de la poser sur son front, il l'eût placée sur la tête des descendants de saint Louis, il est à croire qu'à cette heure un chapitre de plus enrichirait le grand livre des royales ingratitudes. Nous ne prétendons outrager ni la royauté ni personne; nous ne nous en prenons qu'à cette ingrate espèce qui s'appelle l'espèce humaine. Sans aller chercher nos exemples si haut, restons, pour en juger, sur les rives du Clain.

—

DEUXIÈME PARTIE.

—

IV.

D'abord tout alla bien, et les premiers mois

réalisèrent amplement toutes les prédictions de bonheur qu'avait prodiguées Mme de Vaubert à Stamply. Nous pouvons même affirmer que la réalité dépassa de beaucoup les espérances du vieillard. Le 25 août, à l'occasion de la fête du roi, M. de La Seiglière ayant réuni quelques gentilshommes de la ville et des environs, Stamply s'était assis entre le marquis et sa fille; au dessert, sa santé avait été portée avec enthousiasme immédiatement après celle de Louis *le désiré*. Il dînait ainsi tous les jours à la table de M. de La Seiglière, le plus souvent en compagnie de Mme de Vaubert et de son fils, car, de même que dans l'exil, les deux maisons n'en formaient qu'une seule à proprement parler. On recevait peu de monde; les soirées se passaient en famille. Stamply était de toutes les réunions, honoré comme un patriarche et caressé comme un enfant. Le marquis avait exigé qu'il occupât le plus bel appartement du château. Ses gens, qui le servaient à peine et ne le respectaient pas davantage, s'étaient vus remplacés par des serviteurs diligents et soumis qui veillaient à ses besoins et prévenaient tous ses désirs. On l'entourait à l'envi de toutes les attentions si douces à la vieillesse; on prenait ses ordres en toutes choses; on ne faisait rien sans le consulter. Ajoutez à tant de séductions la présence de Mlle de La Seiglière; songez que ce n'était, à dix lieues à la ronde, qu'un hymne en l'honneur du plus honnête des fermiers.

Cependant, quelques mois à peine s'étaient écoulés que déjà la vie du château avait changé de face et d'allure. Aussi vert et alerte que s'il avait vingt ans, M. de La Seiglière n'était pas homme à se contenter longtemps des joies du foyer et des délices de l'intimité. Il avait repris sa fortune comme un vêtement de la veille, et ne se souvenait du passé que comme d'une pluie d'orage. Vif, allègre, dispos, bien portant, il s'était conservé dans l'exil comme les primevères sous la neige. Les vingt-cinq années qui venaient de s'écouler ne l'avaient pas vieilli d'un jour. Il avait trouvé le triple secret qui fait qu'on meurt jeune à cent ans, l'égoïsme, l'étourderie du cœur et la frivolité de l'esprit; au demeurant, le plus aimable et le plus charmant des marquis. Nul n'aurait pu croire, au bout de quelques mois, qu'une révolution avait passé par là. On avait redoré les plafonds et les lambris, renouvelé les meubles et les tentures, rétabli les chiffres et les écussons, lavé, gratté, effacé partout la trace de l'invasion des barbares. Pour nous servir des charitables expressions de Mme de Vaubert, qui ne se gênait déjà plus pour en plaisanter, on avait nettoyé les étables d'Augias. Ce ne furent bientôt que fêtes et galas, réceptions et chasses royales. Du matin au soir, souvent du soir au matin, les voitures armoriées se pressaient dans la cour et dans les avenues. Le château de La Seiglière était devenu le salon de la noblesse du pays. Une armée de laquais et de marmitons avait envahi les cuisines et les antichambres. Dix chevaux piaffaient dans les écuries; les chenils regorgeaient de chiens; les piqueurs donnaient du cor toute la journée. Stamply avait compté sur un intérieur plus paisible, sur des mœurs plus simples, sur des goûts plus modestes; il n'était pas au bout de ses déceptions.

Dans la première ivresse du retour, on avait trouvé tout charmant en lui, son costume, ses gestes, son langage, jusqu'à ses gilets de futaine. Le marquis et Mme de Vaubert l'appelaient hautement leur vieil ami, gros comme le bras. On ne se lassait pas de l'entendre, on s'extasiait à tout ce qu'il disait. C'était l'esprit gaulois dans sa fleur, un cœur biblique, une âme patriarchale. Quand le train du château eut pris un cours brillant et régulier, on commença de remarquer qu'il faisait ombre et tache au tableau. On ne s'en expliqua pas tout d'abord; longtemps encore ce ne fut entre le marquis et Mme de Vaubert que le bon, le cher, l'excellent monsieur Stamply; seulement, de temps à autre, ils y mêlaient quelques restrictions. De détours en détours, de restrictions en restrictions, ils furent amenés à se déclarer mutuellement que cet esprit gaulois était un rustre et ce cœur biblique un bouvier. On souffrit de ses familiarités, après les avoir encouragées; ce qui passait, quelques mois auparavant, pour la bonhomie d'un patriarche ne fut plus désormais que la grossièreté d'un manant. Tant qu'on s'était borné au cercle de la famille, on avait pu s'y résigner; mais, au milieu du luxe et des splendeurs de la vie aristocratique, force fut bien de reconnaître que le brave homme n'était plus acceptable. Ce que le marquis et la baronne ne s'avouèrent pas l'un à l'autre, ce dont ils se gardèrent bien tous deux de convenir vis-à-vis d'eux-mêmes, c'est qu'ils lui devaient trop pour l'aimer. Pareille à cette fleur alpestre qui croît sur les cimes et qui meurt dans les basses régions, la reconnaissance ne fleurit que dans les natures élevées. Elle est aussi pareille à cette liqueur d'Orient, qui ne se garde que

dans des vases d'or : elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites. La présence de Stamply rappelait au marquis des obligations importunes; la baronne lui en voulait secrètement du rôle qu'elle avait joué près de lui. On s'appliqua donc à l'éconduire avec tous les égards et tous les ménagements à l'usage des gens comme il faut. Sous prétexte que l'appartement qu'il occupait au sein du château était exposé aux bises du nord, on le relégua dans le corps le plus isolé du logis. Un jour, ayant observé, avec une affectueuse sollicitude, que les fêtes bruyantes et les repas somptueux n'étaient ni de son goût ni de son âge, que ses habitudes et son estomac pourraient en souffrir, le marquis le supplia de ne se point faire violence, et décida qu'à l'avenir on le servirait à part. Vainement Stamply s'en défendit, protestant qu'il s'accommodait très volontiers de l'ordinaire de M. le marquis; celui-ci n'en voulut rien croire et déclara qu'il ne consentirait jamais à ce que son vieil ami se gênât pour être agréable à ses hôtes. — Vous êtes chez vous, lui dit-il; faites comme chez vous, vivez à votre guise. On ne change pas à votre âge. — Si bien que Stamply dut finir par prendre, comme un chartreux, ses repas dans sa chambre. Le reste à l'avenant. On en arriva, par d'insensibles transitions, à le traiter avec une politesse exagérée; le marquis le tint à distance à force d'égards; Mme de Vaubert l'obligea à battre en retraite sous le feu croisé des grands airs et des belles manières. Aussitôt qu'il apparaissait avec ses souliers ferrés, ses bas de laine bleue et sa culotte de flanelle, on affectait de mettre la conversation sur un ton de cour : ne sachant quelle contenance tenir, Stamply se retirait confus, humilié et l'oreille basse. Ainsi le mur de boue qui l'avait longtemps séparé du monde se changea doucement en une glace de cristal, barrière transparente, mais infranchissable autant que la première; seulement le bonhomme eut la satisfaction de voir à travers s'en aller en fusées de toutes les couleurs les revenus de ce beau domaine qu'il avait reconstitué au prix de vingt-cinq années de travail et de privations. Le soir, après son repas solitaire, en passant sous les fenêtres du château, il entendait les éclats joyeux des conversations mêlés au bruit des cristaux et des porcelaines. Le jour, errant, triste et seul, sur ces terres qu'il avait tant aimées et qui ne le reconnaissaient plus pour maître, il voyait au loin les chevaux, les équipages, les meutes et les piqueurs battre la plaine et s'enfoncer dans les bois, au son des fanfares. La nuit, interrompu souvent dans son sommeil, il se dressait sur son séant pour écouter le tumulte du bal; c'était lui qui payait les violons. D'ailleurs, il ne manquait de rien. Sa table était abondamment servie; une fois la semaine le marquis envoyait prendre de ses nouvelles, et quand Mme de Vaubert le rencontrait sur son chemin, elle le saluait d'un geste amical et charmant.

Au bout d'un an, il n'était pas plus question de Stamply que s'il n'existait pas et n'avait jamais existé. Au bruit qui s'était fait un instant autour de lui avaient succédé le silence et l'oubli. On ne se souvenait même plus qu'il eût jamais possédé ce château, ce parc et ces terres. Après l'avoir accueilli, caressé, fêté comme un chien fidèle, le monde avait fini par le traiter comme un chien crotté. Le malheureux ne jouissait même pas de cette considération qui avait été le rêve de toute sa vie. On croyait ou l'on feignait de croire qu'en rappelant les La Seiglière, il n'avait fait que céder aux cris de l'opinion. On mettait l'acte de sa générosité sur le compte d'une probité forcée et trop tardive pour qu'on pût lui en savoir gré. Enfin ses anciens fermiers, tout fiers d'être redevenus la chose d'un grand seigneur, se vengeaient par le plus éclatant mépris d'avoir vécu sous le gouvernement fraternel d'un paysan comme eux. Tout cela s'était accompli graduellement, sans déchirement, sans secousse, presque sans calcul : cours naturel des choses d'ici-bas. Stamply lui-même fut longtemps à comprendre ce qui se passait autour de lui. Lorsqu'enfin ses yeux se dessillèrent et qu'il vit clair dans sa destinée, il ne se plaignit pas : un ange veillait à ses côtés, qui le regardait en souriant.

Mlle de La Seiglière tenait de sa mère, qu'elle n'avait jamais connue, et de la pauvreté au sein de laquelle elle avait grandi, un caractère silencieux, un esprit réfléchi, un cœur grave. Par un contraste assez commun dans les familles, elle s'était développée en sens inverse des exemples qu'elle avait reçus, sans rien garder de son père, qu'elle aimait d'ailleurs passionnément, et qui la chérissait de même; seulement, l'amour d'Hélène avait quelque chose de protecteur et d'adorablement maternel, tandis que celui du marquis se ressentait de toutes les puérilités du jeune âge. Elevée dans la solitude, Mlle de La Seiglière n'était elle-même qu'un enfant sérieux. Sa mère lui avait transmis, avec le pur sang des

aïeux, cette royale beauté qui se plaît, comme les lis et comme les cygnes, à l'ombre des châteaux, au fond des parcs solitaires. Grande, mince, élancée, un peu frêle, elle avait la grâce ondoyante et flexible d'une tige en fleur balancée par le vent. Ses cheveux étaient blonds comme l'or des épis, et, par un rare privilége, ses yeux brillaient, sous leurs sourcils bruns, comme deux étoiles d'ébène, sur l'albâtre de son visage, dont ils rehaussaient l'expression sans en altérer l'angélique placidité. La démarche lente, le regard triste et doux, calme, sereine et demi-souriante, un poète aurait pu la prendre pour un de ces beaux anges rêveurs chargés de recueillir et de porter au ciel les soupirs de la terre, ou bien encore pour une de ces blanches apparitions qui glissent sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Ne sachant rien de la vie ni du monde que ce que son père lui en avait appris, elle avait assisté sans joie au brusque changement qui s'était opéré dans son existence. La patrie, pour elle, était le coin de terre où elle était née, où sa mère était morte. La France, qu'elle ne connaissait que par les malheurs de sa famille et par les récits qui s'en faisaient dans l'émigration, ne l'avait jamais attirée; l'opulence ne lui souriait pas davantage. Loin de puiser, comme Raoul, dans les entretiens du marquis, l'orgueil et l'esprit de sa race, elle en avait retiré de bonne heure l'amour de l'humble condition où le destin l'avait fait naître. Jamais ses rêves ni ses ambitions n'étaient allés au delà du petit jardin qu'elle cultivait elle-même; jamais le marquis de La Seiglière n'avait pu réussir à éveiller dans ce jeune sein un désir non plus qu'un regret. Elle souriait doucement à tout ce qu'il disait; s'il venait à parler des biens perdus avec trop d'amertume, elle l'entraînait dans son jardin, lui montrait les fleurs de ses plates-bandes, et demandait s'il en était en France de plus fraîches et de plus belles. Aussi, le jour du départ, avait-elle dévoré ses pleurs; le fait est que, ce jour-là, l'exil avait commencé pour elle. En touchant le sol de la France, ce sol tourmenté qu'elle n'avait jamais entrevu de loin que comme une mer orageuse, Hélène s'était mal défendue d'un sentiment de tristesse et d'effroi; en pénétrant sous le toit héréditaire, elle avait senti son cœur se serrer et ses yeux se mouiller de larmes qui n'étaient pas des larmes de bonheur. Toutefois, ces premières impressions dissipées, Mlle de La Seiglière s'était acclimatée sans efforts dans sa nouvelle position. Il est des natures de choix que la fortune ne surprend jamais, et qui, portant avec la même aisance les destinées les plus contraires, se trouvent toujours et sans y songer au niveau de leurs prospérités. Tout en ayant conservé sa grâce et sa simplicité natives, cette jeune et belle figure s'encadrait si naturellement dans le luxe de ses ancêtres, elle paraissait elle-même si peu étonnée de s'y voir, que nul, en l'observant, n'aurait pu supposer qu'elle fût née dans un autre berceau, ni qu'elle eût grandi dans une autre atmosphère. Elle continua d'aimer Raoul, comme par le passé, d'une tendresse fraternelle, sans soupçonner qu'il existât un sentiment plus profond ou plus exalté que celui qu'elle éprouvait pour ce jeune homme. Elle ne savait rien de l'amour; le peu de livres qu'elle avait lus étaient moins faits pour éveiller que pour endormir une jeune imagination. Les personnages que les récits de son père lui avaient représentés de tout temps comme des types de distinction, de grâce et d'élégance, ressemblaient tous plus ou moins à M. de Vaubert, qui, parfaitement nul et distingué d'ailleurs, se trouvait ainsi ne contrarier en rien les idées qu'Hélène pouvait se former d'un époux. Ils avaient, elle et lui, joué sur le même seuil et grandi sous le même toit. Mme de La Seiglière avait bercé l'enfance de Raoul; Mme de Vaubert avait servi de mère à Hélène. Ils étaient beaux tous deux, tous deux à la fleur de leurs ans. La perspective d'être unis un jour n'avait rien qui pût raisonnablement les effrayer beaucoup l'un et l'autre. Ils s'aimèrent de cette affection compassée assez commune entre amants fiancés avant l'âge et avant l'amour. Le mariage est un but auquel il est bon d'arriver, mais qu'il faut se garder de voir de trop loin, sous peine de supprimer tous les agréments de la route. Étrangère à tous les actes aussi bien qu'à tous les intérêts de la vie positive, droite de cœur, mais n'ayant sur toutes choses que des notions confuses, fausses ou incomplètes; entretenue, dès l'âge le plus tendre, dans l'idée que sa famille avait été dépossédée par un de ses fermiers, Hélène croyait ingénument que Stamply n'avait fait que restituer le bien de ses maîtres; mais, quoiqu'elle pensât ne rien devoir à sa générosité, elle s'était prise, dès les premiers jours, à sourire à ce doux vieillard, qui ne se lassait pas de la considérer avec un sentiment de respect et d'adoration, comme s'il comprenait déjà que, de toutes les affections qui l'entouraient, celle de cette belle enfant était la seule qui fût vraie, naïve et sincère.

En effet, Mlle de La Seiglière réalisa, sans s'en douter, toutes les promesses de Mme de Vaubert; elle acquitta, sans le savoir, toutes les dettes du marquis. A mesure qu'on s'était éloigné de Stamply, Hélène s'était sentie de plus en plus attirée vers lui; isolée elle-même au milieu du bruit et de la foule, de mystérieuses sympathies avaient dû bientôt s'établir entre ces deux âmes, dont le monde repoussait l'une et dont l'autre repoussait le monde. Cette aimable fille devint, pour ainsi dire, l'Antigone de ce nouvel OEdipe, la Cordelia de ce nouveau roi Lear. Elle égaya ses ennuis et peupla son isolement. Elle fut comme une perle au fond de sa coupe amère, comme une étoile dans sa nuit sombre, comme une fleur sur ses rameaux flétris. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que, n'ayant cédé d'abord qu'à un sentiment d'adorable pitié, elle finit par trouver auprès de ce vieux compagnon plus d'aliments pour son cœur et pour son esprit qu'elle n'en rencontrait dans la société sonore et vide, brillante et frivole, au milieu de laquelle s'écoulaient ses jours. Chose étrange, en effet, ce fut ce pauvre vieillard qui imprima le premier mouvement et donna le premier éveil à cette jeune intelligence. Le matin, quand tout dormait au château, le soir, quand les flambeaux s'allumaient pour la fête, Hélène s'échappait avec lui, soit dans le parc, soit à travers champs, et, dans les longs entretiens qu'ils avaient ensemble, Stamply racontait les grandes choses que la république et l'empire avaient faites. Hélène écoutait avec étonnement et curiosité ces récits naïfs, qui ne ressemblaient à rien de ce qu'elle avait entendu jusqu'alors. Parfois Stamply lui donnait à lire les lettres de Bernard, seul trésor qu'il eût conservé. En les lisant, Hélène s'exaltait comme un jeune coursier qui se réveille au bruit des clairons. D'autres fois, il lui parlait de sa mère, de cette belle et bien-aimée marquise dont il avait gardé le vivant souvenir. Son langage était simple, et souvent Hélène sentait ses yeux mouillés en l'écoutant. Puis il parlait de Bernard, car c'était toujours à ce cher mort qu'on devait revenir. Il disait son enfance turbulente, sa jeunesse impétueuse et son héroïque trépas. Les âmes de colombe aiment les cœurs de lion; Hélène se plaisait à tous ces discours, et ne parlait elle-même de ce jeune homme que comme d'un ami qui n'est plus. Ils allaient ainsi causant l'un et l'autre, et ce qui montre combien ce vieux Stamply était une bonne et charmante nature, c'est que, dans ces fréquents entretiens, il ne se permit jamais une plainte contre les ingrats qui l'avaient délaissé, et qu'Hélène put continuer de croire qu'en se dépouillant il n'avait fait qu'accomplir un acte rigoureux de conscience et de probité. Peut-être aussi lui était-il doux de se sentir aimé pour lui-même. Il savait que Mlle de La Seiglière était destinée à Raoul; il n'ignorait pas que le vœu de leurs parents les avait fiancés de tout temps l'un à l'autre; il tenait entre ses mains le fil qui avait dirigé Mme de Vaubert; il comprenait et savait tout enfin. S'il se plaignit dans son propre cœur, il n'en laissa rien voir à sa jeune amie; il lui cacha, comme une plaie honteuse, le spectacle flétrissant des humaines ingratitudes. Lorsqu'Hélène s'affligeait de l'existence retirée qu'il menait : — Que voulez-vous? disait-il avec mélancolie; le monde n'est pas fait pour le vieux Stamply, ni le vieux Stamply pour le monde. Puisque M. le marquis a la bonté de me laisser vivre dans mon coin, j'en profite. J'ai toujours aimé le silence et la solitude; M. le marquis a bien senti qu'on ne se réforme point à mon âge... Aimable enfant, ajoutait-il, votre présence et vos doux sourires, voici mes fêtes, à moi! jamais le vieux Stamply n'en avait rêvé de si belles.

Sur les derniers temps, il voulut visiter une dernière fois la ferme où son père était mort, où son fils était né, où il avait, lui, laissé le bonheur en partant. Brisé déjà par la maladie, depuis longtemps courbé sous le chagrin, il s'y rendit seul, appuyé sur son bâton de cornouiller. La ferme était déserte; tout le monde travaillait aux champs. Après avoir pénétré dans la maison rustique, où rien n'était changé, après avoir reconnu le bahut de chêne, le lit en forme de buffet avec ses courtines et ses rideaux de serge verte, l'image de la Vierge devant laquelle il avait vu, dix années durant, sa femme prier soir et matin, après avoir respiré le bon parfum du lait dans les jattes et du pain frais empilé sur la planche, il alla s'asseoir dans la cour, sur un banc de pierre. Il faisait une tiède soirée d'été. On entendait dans le lointain la chanson des faneuses, les aboiments des chiens et les mugissements des bestiaux. L'air était tout imprégné de la senteur des foins. En face de Stamply, sur la mousse du toit, piétinaient une bande de pigeons roucouleurs. — Ma pauvre femme avait raison, s'écria le vieillard en s'arrachant à ce tableau des joies perdues, ç'a été un mauvais jour, le jour où nous avons quitté notre ferme!

Chargé d'années moins que de tristesse, il

mourut deux ans après le retour du marquis, sans autre assistance que celle de Mlle de La Seiglière, qui lui ferma les yeux. Près d'expirer, il se tourna vers elle et lui remit les lettres de son fils : « Prenez-les, lui dit-il, c'est tout ce qu'on m'a laissé, c'est tout ce qui me reste à donner. » Il s'éteignit sans regrets de la vie, et tout joyeux d'aller retrouver sa femme et son petit Bernard.

Sa mort ne laissa de vide que dans sa chambre et dans le cœur d'Hélène. Au château, on en parla durant trois jours. — Ce pauvre Stamply ! disait le marquis; à tout prendre, c'était un brave homme. — Bien ennuyeux, soupirait Mme de Vaubert. — Bien mal appris, ajoutait Raoul. — Bien excellent, murmurait Hélène. Ce fut là toute son oraison funèbre; Hélène seule acquitta le tribut de larmes qu'on avait promis à sa tombe. Il est bon pourtant d'ajouter que la fin du vieux gueux souleva dans le pays l'indignation d'un parti qui commençait de poindre à l'horizon politique, comme on disait alors élégamment. Hypocrite, envieux, surtout moins libéral que son nom ne semblait l'annoncer, ce parti, qui se composait, en province, d'avocats bavards et médiocres, de bourgeois importants et rogues, fit un héros de Stamply mort, après l'avoir outragé vivant. Ce n'était pas qu'on se souciât de lui le moins du monde; mais on détestait la noblesse. On le mit sur un piédestal, on lui décerna les palmes du martyre, sans se douter à quel point le pauvre homme les avait méritées. Bref, on accusa hautement Mme de Vaubert de captation, et le marquis d'ingratitude; et c'est ainsi qu'une fois, par hasard, ces petites passions et ces petites haines rencontrèrent, sans la chercher peut-être, la vérité sur leur chemin.

Cependant on touchait à l'époque fixée pour le mariage d'Hélène et de Raoul. Cette époque, encore trop éloignée au gré de M. de Vaubert, Mlle de La Seiglière ne la souhaitait ni ne la redoutait; elle la voyait approcher sans impatience, mais aussi sans effroi. Quoi qu'il en coûte, on peut même affirmer qu'elle en ressentait moins de tristesse que de joie. Ses entretiens avec Stamply, la lecture des lettres de Bernard, qu'elle s'était surprise plus d'une fois à relire après la mort de son vieux camarade, l'avaient bien amenée à de vagues comparaisons qui n'étaient pas précisément à l'avantage de notre jeune baron; mais tout cela était trop confus dans son cœur et dans son esprit pour qu'elle cherchât à s'en rendre compte. C'était d'ailleurs une âme bien trop loyale pour entrevoir seulement l'idée qu'on pût revenir sur un engagement pris et sur une parole donnée. Fiancée de Raoul, à partir du jour où elle avait compris le sens et la portée de ce mot, la noble fille s'était regardée comme une épouse devant Dieu. Enfin, ce mariage agréait au marquis; Raoul cachait sa nullité sous un fin vernis de grâce et d'élégance; il ne manquait ni des séductions de son âge ni des qualités chevaleresques de sa race, et, pour tout dire, Mme de Vaubert, qui veillait au grain, ne manquait jamais, dans l'occasion, de lui prêter l'esprit qu'il n'avait pas. Tout allait pour le mieux, et rien ne semblait devoir troubler le cours de ces prospérités, lorsqu'un évènement inattendu vint se jeter à la traverse.

On célébrait du même coup au château la fête du roi, le troisième anniversaire de la rentrée du marquis dans ses terres, et les fiançailles de Raoul et d'Hélène. Cette triple solennité avait attiré toute la haute noblesse de la ville et des alentours. A la nuit tombante, le château et le parc s'illuminèrent, un feu d'artifice fut tiré sur le plateau de la colline; puis le bal s'ouvrit dans les salons, tandis qu'au dehors villageois et villageoises sautaient sous la ramée, au son de la cornemuse. Mme de Vaubert, qui touchait au but de ses ambitions, ne cherchait pas à dissimuler la satisfaction qu'elle en éprouvait. La seule présence de Mlle de La Seiglière justifiait suffisamment l'orgueil et le bonheur qui rayonnaient, comme une double auréole, sur le front de Raoul. Quant au marquis, il ne se sentait pas de joie. Chaque fois qu'il se mettait au balcon, ses vassaux faisaient retentir l'air des cris de : *Vive notre maître! vive notre seigneur!* mille fois répétés avec un enthousiasme qui prenait sa source dans le cœur de ces braves gens et dans les caves du château. Stamply était mort depuis quelques mois; qui songeait à lui? personne, si ce n'est Hélène, qui l'avait sincèrement aimé, et qui gardait pieusement sa mémoire. Ce soir-là, Mlle de La Seiglière était distraite, rêveuse, préoccupée. Pourquoi? elle-même n'aurait pu le dire. Elle aimait son fiancé, du moins elle croyait l'aimer. Elle avait grâce et beauté, amour et jeunesse, noblesse et fortune : tout n'était autour d'elle que doux regards et frais sourires; la vie ne semblait lui promettre que caresses et enchantements. Pourquoi ce jeune sein oppressé et ces beaux yeux voilés de tris-

esse? Organisation fine et déliée, nature déli-ate et nerveuse, comme les fleurs à l'approche le l'orage, frissonnait-elle sous le pressentiment le sa destinée?

Ce même soir, un cavalier à qui nul ne son-eait suivait la rive droite du Clain. Arrivé à Poitiers depuis moins d'une heure, il n'avait pris ue le temps de se faire seller un cheval, et il tait parti au galop, en remontant le cours de la ivière. La nuit était noire, sans lune et sans toiles. Au détour du sentier, en découvrant le hâteau de La Seiglière, dont la façade illuminée ourait en lignes étincelantes sur le fond assom-ri du ciel, il arrêta court son cheval sous la rusque pression du mors. En cet instant, une erbe de feu sillonna l'horizon, s'épanouit dans es nuages et tomba en pluie d'or, d'améthistes t d'émeraudes sur les tours et les campaniles. Comme un voyageur hésitant qui ne reconnaît lus son chemin, le cavalier promena autour le lui un regard inquiet; puis, sûr de ne s'être pas rompé, il rendit la bride et continua sa route. l mit pied à terre à la porte du parc, et, laissant a monture à la grille, il entra juste au moment où la foule champêtre, dans un paroxysme d'en-housiasme et d'amour, mêlait les cris de *vive le oi!* à ceux de *vive le marquis!* Toutes les fe-nêtres étaient encadrées de feuillage et décorées le transparents; le plus remarquable, chef-d'œuvre d'un artiste du crû, offrait aux yeux avis l'auguste tête de Louis XVIII, sur laquelle leux divinités allégoriques courbaient des bran-ches d'olivier. Au pied du perron, la musique l'un régiment en garnison à Poitiers jouait à pleins poumons l'air national de *Vive Henri Qua-re*. Doutant s'il était éveillé, observant tout et ne comprenant rien, impatient de savoir, trem-blant d'interroger, l'étranger se perdit dans la fête sans être remarqué de personne. Après avoir ongtemps erré, comme une ombre, autour des groupes, en passant contre une des tables qu'on avait dressées dans les allées, il entendit quel-ques mots qui frappèrent son attention. S'étant assis au bout d'un banc, non loin de deux an-ciens du pays, qui, tout en buvant le vin du châ-teau, s'entretenaient, d'un ton goguenard, du retour des La Seiglière et de la mort du vieux Stamply, il s'accouda sur la table, et, le front appuyé sur ses deux mains, il demeura long-temps ainsi.

Lorsqu'il s'éloigna, le parc était désert, le châ-teau silencieux, les derniers lampions achevaient de s'éteindre, et les coqs éveillaient le jour.

V.

A deux jours de là, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, devant un joli guéridon de por-celaine de vieux Sèvres, chargé de cristaux, de vermeil et des débris d'un déjeûner mignon, M. de La Seiglière, couché plutôt qu'assis dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, jouissait, en toilette du matin, de cet état de bien-être et de béatitude que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, une fortune bien assise, un caractère heureux et une facile digestion. Il s'était réveillé en belle humeur, et ne s'était jamais senti si dispos. En-veloppé d'une robe de chambre de soie à grands ramages, le menton frais rasé, l'œil vif, la bou-che rose encore et souriante, le linge éblouissant, la jambe fine, le mollet rebondi, la main blanche et potelée à demi cachée sous une manchette de valenciennes et jouant avec une tabatière d'or enrichie d'un portrait de femme qui ne semblait pas être celui de la marquise, le tout exhalant un doux parfum d'iris et de poudre à la maré-chale, il était là, ne pensant à rien, respirant avec délices la verte senteur de ses bois, dont l'automne commençait de rouiller la cime, et suivant d'un regard distrait ses chevaux couverts de housses qu'on ramenait de la promenade, lorsqu'il aperçut, sur le pont du Clain, Mme de Vaubert, qui paraissait s'avancer dans la di-rection du château. Il se leva, tendit le jarret, s'examina des pieds à la tête, secoua du bout des doigts les grains de tabac éparpillés sur son jabot de point d'Angleterre, puis, s'étant penché sur le balcon, il regarda venir l'aimable visiteuse. Un esprit tant soit peu observateur aurait reconnu dans la sortie matinale de Mme de Vaubert, moins encore que dans sa désinvolture, l'indice certain d'un cœur violemment agité; mais le marquis n'y prit point garde. Lorsqu'elle entra, il lui baisa galamment la main, sans remarquer seulement l'altération de ses traits et la pâleur de son visage.

— Madame la baronne, lui dit-il, vous êtes tous les jours plus jeune et plus charmante. Au train dont vous allez, encore quelques mois, et vous aurez vingt ans.

— Marquis, répliqua Mme de Vaubert d'une voix brève, ce n'est point de cela qu'il s'agit. Parlons sérieusement, la chose en vaut la peine. Marquis, tout est perdu! tout, vous dis-je; la fou-dre est tombée sur nos têtes.

— La foudre! s'écria le marquis en montrant le ciel, qui brillait de l'azur le plus pur et du plus vif éclat.

— Oui, dit Mme de Vaubert; supposez que la foudre, éclatant dans ce ciel sans nuages, réduise en poudre votre château, brûle vos fermes et consume vos moissons sur pied : vous ne supposerez rien de si invraisemblable que le coup qui vient de vous frapper. Après avoir échappé à la tempête, vous êtes menacé de sombrer au port.

M. de La Seiglière pâlit. Lorsqu'ils furent assis l'un et l'autre :

— Croyez-vous aux revenants? demanda froidement la baronne.

— Eh! madame!... fit le marquis.

— C'est que, si vous n'y croyez pas, vous avez tort, poursuivit Mme de Vaubert. Le fils Stamply, ce Bernard dont son père nous a tant de fois étourdi les oreilles, ce héros mort et enterré depuis six ans sous les glaces de la Russie...

— Eh bien! demanda M. de La Seiglière.

— Eh bien! reprit la baronne, on l'a vu hier dans le pays, on l'a vu en chair et en os, on l'a vu, ce qui s'appelle vu, et on lui a parlé, et c'est lui, c'est bien lui, c'est Bernard, Bernard Stamply, le fils de votre ancien fermier; il existe, il vit; le drôle n'est pas mort.

— Qu'est-ce que ça me fait? dit le marquis d'un ton dégagé et de l'air à la fois surpris et charmé d'un homme qui, s'étant attendu à recevoir un aérolithe sur la tête, reçoit sur le bout du nez une plume détachée de l'aile d'une mésange.

— Comment! ce que cela vous fait? s'écria Mme de Vaubert. Le fils de Stamply n'est pas mort, il est de retour au pays, on a constaté son identité, et vous demandez ce que cela vous fait!

— Mais sans doute, répondit M. de La Seiglière avec un naïf étonnement. Si ce garçon a des raisons d'aimer la vie, tant mieux pour lui qu'il ne soit pas en terre. Je prétends le voir; pourquoi ne s'est-il pas déjà présenté?

— Soyez calme, dit la baronne, il se présentera.

— Qu'il vienne! s'écria le marquis; on le recevra; on aura soin de lui; au besoin, on lui fera un sort. Je n'ai point oublié la délicatesse des procédés du père. Le vieux Stamply a fait son devoir; à mon tour, je ferai le mien. C'est une justice que le gars se ressente de la fortune que m'a rendue le papa. Je ne suis pas ingrat; il ne sera pas dit qu'un La Seiglière a laissé dans la peine le fils d'un serviteur fidèle. Qu'on m'amène Bernard; s'il hésite, qu'on le rassure; il aura ce qu'il demandera.

— Et s'il demande tout? dit la baronne.

A ces mots, M. de La Seiglière tressaillit et se tourna vers elle d'un air effaré.

— Avez-vous lu un livre qui s'appelle le Code? demanda tranquillement Mme de Vaubert.

— Jamais, répondit le marquis avec orgueil.

— Je l'ai parcouru ce matin à votre intention. Hier encore, je n'étais pas plus avancée que vous; pour vous, je me suis faite clerc de procureur. C'est un livre d'un style assez sec, très goûté d'ailleurs lorsqu'il consacre nos droits, mais peu estimé quand il contrarie nos prétentions. Je doute, par exemple, que vous en aimiez beaucoup le chapitre des donations entre vifs. Lisez-le cependant, je le recommande à vos méditations.

— Madame la baronne, s'écria M. de La Seiglière en se levant avec un léger mouvement d'impatience, me direz-vous ce que tout cela signifie?

— Monsieur le marquis, répondit Mme de Vaubert en se levant de son côté avec la gravité d'un docteur, cela signifie que toute donation à titre gratuit est révoquée de plein droit pour cause de survenance d'enfant légitime, même posthume, du donateur; cela signifie que Jean Stamply, du vivant de son fils, n'aurait pu disposer en votre faveur que de la moitié de ses biens, et que, n'ayant disposé du tout que dans l'hypothèse que son fils était mort, ces dispositions se trouvent anéanties; enfin cela signifie que vous n'êtes plus chez vous, que Bernard va vous faire assigner en restitution de titres, et qu'au premier jour, armé d'un jugement en bonne forme, ce garçon à qui vous parliez de faire un sort vous sommera de déguerpir et vous mettra poliment à la porte. Comprenez-vous maintenant?

M. de La Seiglière fut atterré; mais telle était son adorable ignorance des choses de la vie, qu'il passa vite de l'étonnement et de la stupeur à l'exaspération et à la révolte.

— Je ne me soucie pas mal de votre Code et de vos donations entre vifs, s'écria-t-il avec l'emportement d'un enfant mutin. Est-ce que j'entends rien à tout cela, moi? Est-ce que tout cela me regarde? Ce que je sais, c'est que je suis chez moi. Que parlez-vous d'ailleurs de donation! On me restitue ce qu'on m'a dérobe, on me rend

les biens qu'on m'a pris, et cela s'appelle une donation! Le mot est joli. Un La Seiglière acceptant une donation! la chose est plaisante! Comme si les La Seiglière avaient jamais rien accepté d'une autre main que de la main de Dieu! Comment, ventre-saint-gris! je suis chez moi, heureux et paisible, et parce qu'un vaurien, qu'on croyait mort, se permet de vivre, je devrai lui compter la fortune que m'avait volée M. son père! C'est le Code qui le veut ainsi! Mais ce sont donc des cannibales qui l'ont rédigé, votre Code, qui se dit civil, je crois, l'impertinent! Un Code d'usurpateur, qui consacre de père en fils la rapine et le brigandage! En un mot, le Code Napoléon! Je reconnais là M. de Buonaparte. Il a pensé à son louveteau : c'est d'un bon père et d'un loup prévoyant.

Il parla longtemps sur ce ton, sans suite, sans liaisons, au hasard, marchant à grands pas, frappant du pied le parquet, se drapant d'une façon tragi-comique avec les pans de sa robe de chambre, et répétant à chaque instant d'une voix étouffée par la colère : une donation! une donation! Mme de Vaubert eut bien de la peine à l'apaiser et à lui faire comprendre ce qui s'était passé plus d'un quart de siècle auparavant et ce qui se passait à cette heure. Elle avait jusqu'alors respecté ses illusions; mais cette fois la gravité de la situation ne permettait plus de ménagements. Elle arracha brutalement le bandeau qui lui voilait les yeux, et vainement le pauvre marquis se raidit, se débattit, et, comme un aveugle rendu subitement à la lumière des cieux, ferma douloureusement les paupières; Mme de Vaubert le dompta, et, le forçant à regarder en face le soleil de l'évidence, elle l'inonda de toutes parts d'une impitoyable clarté. A voir les ébahissements de M. de La Seiglière en écoutant l'impartial résumé de l'histoire de ces derniers temps, on eût dit qu'après s'être endormi sur les bords du Clain, il se réveillait en Chine, au milieu d'un groupe de bonzes, et déguisé lui-même en mandarin. Les faits rétablis et le passé nettement dessiné :

— Maintenant, ajouta la baronne avec fermeté, il s'agit de résoudre la question de l'avenir. Le cas est périlleux; mais il n'est si mauvais pas dont on ne se puisse tirer avec un peu d'adresse et beaucoup de sang-froid. Voyons, marquis. Nul doute que ce Bernard ne se présente d'un instant à l'autre, non pas en solliciteur, comme vous l'avez espéré d'abord, mais en maître, le front haut et la parole haute. Il ne manque pas de gens qui l'auront instruit de ses droits et qui lui fourniront, au besoin, le moyen de les soutenir. Supposez qu'il arrive; comment l'allez-vous recevoir?

— Qu'il aille à tous les diables! s'écria le marquis en éclatant comme une bombe dont on croyait la mèche éteinte.

— Pourtant, s'il se présente?...

— S'il l'osait, madame la baronne, je me souviendrais qu'il n'est pas gentilhomme, et, plus heureux que Louis XIV, je n'aurais pas à jeter, comme lui, ma canne par la fenêtre.

— Vous êtes fou, marquis.

— S'il faut plaider, eh bien! nous plaiderons.

— Marquis, vous êtes un enfant.

— J'aurai pour moi le roi.

— La loi sera pour lui.

— J'y mangerai mon dernier champ, plutôt que de lui laisser un brin d'herbe.

— Marquis, vous ne plaiderez pas. Plaider! y songez-vous? mêler votre nom à des débats scandaleux! vous commettre avec la justice! et cela pour en arriver à des conclusions prévues, infaillibles, inévitables! Nous avons des ennemis; vous ne leur donnerez pas cette joie. Vous avez un blason; vous ne lui ferez pas cette injure.

— Mais, pour Dieu! madame la baronne, que faire? que décider? que devenir? à quel parti se rendre? s'écria le marquis aux abois.

— Je vais vous le dire, répliqua Mme de Vaubert avec assurance. Savez-vous l'histoire d'un colimaçon qui s'introduisit un jour étourdiment dans une ruche? Les abeilles l'empâtèrent de miel et de cire; puis, lorsqu'elles l'eurent ainsi emprisonné dans sa coquille, elles roulèrent cet hôte incommode et le poussèrent hors de leur maison. Marquis, c'est ainsi qu'il faut nous y prendre. Ce Bernard est sans doute un rustre comme l'était son père : aux grâces de son origine il doit joindre la brutalité du soldat et l'emportement du jeune homme. Enduisons-le de cire et de miel; engluons-le des pieds à la tête. Si vous l'irritez, tout est perdu; ménageons-le, voyons-le venir. Il arrivera comme un boulet de canon qui s'attend à rebondir contre un mur de granit ou d'airain; qu'il s'enfonce et s'amortisse dans une balle de coton. Ne le heurtez pas; gardez-vous surtout de discuter vos droits ni les siens. Défiez-vous de votre sang; vous êtes bien jeune encore! Loin de les contrarier, flattez ses opinions; humiliez, s'il est nécessaire, la victoire devant la défaite. L'essentiel d'abord est de l'amener doucement à s'installer comme un hôte

dans ce château. Cela fait, vous gagnerez du temps ; le temps et moi, nous ferons le reste.

— Ah çà ! madame la baronne, quel rôle allons-nous jouer ici ? demanda fièrement le vieux gentilhomme.

— Un grand rôle, monsieur, un grand rôle ! répondit la baronne encore plus fièrement. Nous allons combattre pour nos principes, pour nos autels et pour nos foyers ; nous allons lutter pour le droit contre l'usurpation ; nous allons défendre la légitimité contre les exactions d'une légalité odieuse et tyrannique ; nous allons disputer nos derniers boulevards aux envahissements d'une bourgeoisie basse et jalouse, qui nous hait et veut notre ruine. Si nous étions aux beaux temps de la chevalerie, je vous dirais de monter à cheval, d'entrer en lice, et de combattre à armes courtoises, ou bien encore, enfermés dans votre château comme dans un fort, vous, nous, nos gens et nos vassaux, plutôt que d'en sortir vivants, nous nous ferions tuer sur la brèche. Malheureusement ce n'est pas d'aujourd'hui que les avocats ont remplacé les champions, et les huissiers les hérauts d'armes ; et puisque nous vivons dans un temps où l'on a substitué plus que jamais le palais de justice au champ-clos, et les subtilités de la loi aux inspirations du courage, force est bien aux plus nobles et aux plus vaillants d'user de la ruse en guise d'épée et de l'esprit à défaut de lance. Que voulons-nous d'ailleurs ? Il n'est pas question de réduire ce garçon à la mendicité. Vous serez généreux, vous ferez bien les choses ; mais, en bonne conscience, un pauvre diable qui vient de passer six années dans la neige a-t-il absolument besoin, pour se sentir mollement couché, d'être étendu tout de son long sur un million de propriétés. A présent, cher marquis, si vous avez encore des scrupules, qu'à cela ne tienne ! Tout cas de conscience est respectable. Allez trouver M. Bernard ; passez-lui comme une bague au doigt vos domaines. Pendant que vous y serez, pourquoi ne joindriez-vous pas à ce petit cadeau vos parchemins et vos armoiries ? J'ai vu, ce matin, passer Hélène, belle, radieuse, souriante et confiante en la destinée ; à son retour, elle apprendra qu'elle est ruinée de fond en comble, et qu'il ne lui reste plus que l'humble castel de Vaubert. Nous irons y vivre modestement, comme autrefois nous avons vécu dans l'exil. Au lieu de s'unir dans l'opulence, nos enfants se marieront dans la pauvreté. Nous serons la fable du pays. Plus tard, nous ferons de nos petits-fils des hobereaux, et nous vendrons nos petites-filles à la vanité de quelques manans enrichis. Cette perspective n'a rien d'alarmant : sans compter la satisfaction d'avoir incessamment sous les yeux le château de La Seiglière, les ombrages de ce beau parc, et M. Bernard chassant, vivant en liesse, menant grand train sur ses terres.

— Savez-vous, baronne, s'écria M. de La Seiglière, que vous avez le génie d'une Médicis ?

— Ingrat, j'ai le génie du cœur, répondit Mme de Vaubert en souriant. Qu'est-ce que je veux ? qu'est-ce que je demande ? Le bonheur des êtres que j'aime. Pour moi, je n'ai pas d'ambition. Pensez-vous que je m'effraie sérieusement, pour ma part, à l'idée de vivre avec vous, en famille, dans mon petit manoir ? Eh ! mon Dieu, je suis faite depuis longtemps à la pauvreté ; mon Raoul n'a jamais rêvé la fortune. Mais vous, mais notre belle Hélène, mais les enfants qui naîtront d'une union charmante, voilà, marquis, voilà ce qui m'effraie !

Ils en étaient là de ce long entretien, lorsqu'un laquais annonça qu'un inconnu, qui refusait de se nommer, demandait à parler à M. le marquis.

— C'est notre homme, dit la baronne.

— Faites entrer, dit le marquis.

— Songez bien, s'empressa d'ajouter Mme de Vaubert, que tout le succès de l'entreprise dépend de cette première entrevue.

Le parquet du corridor retentit sous un talon brusque, ferme et sonore, et presque aussitôt le personnage qu'on venait d'annoncer entra militairement, botté, éperonné, le chapeau et la cravache au poing. Quoiqu'évidemment flétri par la fatigue et par la souffrance, c'était un homme qui paraissait avoir trente ans au plus. Le front découvert, effleuré déjà par des rides précoces, les joues amaigries, l'œil enfoncé dans son orbite, la bouche mince et pâle, ombragée d'une moustache épaisse et brune, l'air franc et décidé, l'attitude fière et même un peu hautaine, il avait une de ces figures qui passent pour laides aux yeux du monde, mais que les artistes ont en général la faiblesse de trouver belles. Une redingote bleue, boutonnée jusqu'au col, pressait sa taille élancée, droite et souple. A peine entré dans ce salon qu'il sembla reconnaître, son regard s'amollit, et son cœur parut se troubler ; mais, s'étant remis promptement d'une émotion involontaire, il s'inclina légèrement à quelques pas de la baronne ; puis, interpellant le marquis :

— C'est à M. de La Seiglière que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il avec une politesse glacée et d'une voix qui se ressentait encore de l'habitude du commandement.

— Vous l'avez dit, monsieur. A mon tour, puis-je savoir....

— Dans un instant, monsieur, répliqua froidement le jeune homme; si, comme je le suppose, c'est à Mme de Vaubert que j'ai l'honneur de m'adresser, madame, veulliez rester, ajouta-t-il, vous n'êtes pas de trop entre nous. Un éclair de joie passa dans les yeux de Mme de Vaubert, complètement rassurée sur le gain d'une bataille dont elle avait dressé le plan et qu'elle allait pouvoir diriger. De son côté, M. de La Seiglière respira plus à l'aise, en sentant qu'il allait manœuvrer sous les ordres d'un si grand capitaine.

— Monsieur, veuillez vous asseoir, dit-il en s'asseyant lui-même presqu'en face de la baronne.

Le jeune homme prit le siége que lui indiquait le marquis et s'y installa assez cavalièrement; puis il se fit entre ces trois personnages un moment de ce silence solennel qui précède les engagments décisifs, quand deux armées sont en présence. Le marquis ouvrit sa boîte d'or, y plongea le pouce et l'index et se bourra le nez d'une prise de tabac d'Espagne, lentement et à petits coups, avec une grâce toute spéciale, entièrement perdue de nos jours.

— Monsieur, dit-il, je vous écoute.

Après quelques secondes de recueillement, l'étranger s'accouda sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis, du côté du vieux gentilhomme.

—Monsieur le marquis, dit-il en élevant la voix avec autorité, voici bientôt trente ans, de grandes choses allaient s'accomplir. La France était dans l'attente. Tous les regards se tournaient avec anxiété vers l'orient, que blanchissait une nouvelle aurore; il courait dans l'air de sourdes rumeurs qui remplissaient les âmes de joie ou d'épouvante, d'espérances ou de stupeur. Il paraît que vous n'étiez pas, monsieur, au nombre de ceux qui espéraient alors et se réjouissaient, car vous fûtes un des premiers qui abandonnèrent la patrie menacée pour fuir à l'étranger. La patrie vous rappela, c'était son devoir; vous fûtes sourd à son appel, c'était sans doute votre bon plaisir; elle confisqua vos biens, c'était son droit.

A ces mots, le marquis, oubliant déjà le rôle qu'il avait tacitement accepté, bondit sur son siége comme un chamois blessé; un regard de Mme de Vaubert le contint.

— Ces biens, devenus la propriété de la nation, propriété légale et légitime, un de vos fermiers les acheta du prix de ses sueurs, et lorsqu'il eut bien travaillé, lorsqu'au bout de vingt-cinq années de fatigues et de labeurs, il eut recousu, pour ainsi dire, lambeaux par lambeaux, le domaine de vos ancêtres, tandis que vous, les bras croisés, vous étiez occupé là-bas à ne rien faire, si ce n'est des vœux hostiles à la gloire et à la grandeur de la France, il s'en dépouilla comme d'un manteau, et vous le mit sur les épaules.

— Ventre-saint-gris! monsieur..., s'écria le marquis, ne se connaissant plus.

Un second regard de Mme de Vaubert l'arrêta court et le cloua muet sur place.

— Par quel enchantement cet homme, qui ne vous devait rien et ne vous aimait pas, se porta-t-il envers vous à un tel excès de générosité, d'amour et d'enthousiasme? Comment se décida-t-il à résigner entre vos mains cette sainte propriété du travail, la seule que Dieu reconnaisse et bénisse? Peut-être pourriez-vous me l'apprendre. Ce que je puis, moi, vous affirmer, c'est que, du vivant de son fils, cet homme ne se souciait même pas de savoir si vous existiez. Toujours est-il qu'il mourut sans s'être réservé seulement un coin de terre pour son dernier sommeil, vous laissant paisible possesseur d'une fortune qui ne vous avait coûté d'autre peine que d'ouvrir la main pour la recevoir.

Le marquis allait répliquer, quand la baronne lui coupa, ou, pour mieux dire, lui souffla la parole.

— Puisque vous m'avez permis d'assister à cet entretien, dit-elle de sa plus douce voix, avec un ton d'exquise urbanité, souffrez, monsieur, que j'y prenne part. Je n'essaierai point de relever ce que quelques-unes de vos expressions ont eu pour nous de cruel et de blessant. Vous êtes jeune; cette nouvelle aurore dont vous parlez, si vous l'aviez vue poindre, vous sauriez, comme nous, que ce fut une aurore de sang. Quant aux reproches que vous nous adressez d'avoir déserté le sol de la France et d'être demeurés sourds à l'appel de la patrie, il nous est permis d'en sourire. Si l'on venait vous dire que ce château menace ruine, si ce parquet tremblait sous vos pieds, et que ce plafond, près de s'effrondrer, criât et craquât sur nos têtes, resteriez-vous assis

tranquillement dans ce fauteuil? Si le bourreau, la hache derrière le dos, vous appelait d'une voix pateline, vous empresseriez-vous d'accourir? Laissons là ces enfantillages. Encore un mot pourtant. Vous nous accusez d'avoir formé, au fond de l'exil, des vœux hostiles à la gloire et à la grandeur du pays. C'est une erreur, monsieur. Nous vous voyons pour la première fois; nous ne savons ni qui vous êtes ni quel intérêt vous amène; seulement nous sentons que vous ne nous êtes pas ami, et la distinction de votre personne nous fait une loi de chercher à forcer votre estime, à défaut de vos sympathies. Croyez qu'il s'est rencontré dans ces rangs de l'émigration, trop calomniés peut-être, de nobles cœurs, demeurés français sur la terre étrangère. Vainement la patrie nous avait rejetés de son sein: nous l'avions emportée dans le nôtre. Demandez au marquis si nos vœux l'ont suivie, cette patrie ingrate et chère, dans toutes ses campagnes et sur tous ses champs de bataille? qu'il vous dise s'il est un de ses triomphes qui n'ait éveillé d'orgueilleux échos dans nos âmes? Rocroi n'exclut point Austerlitz; Bouvines et Marengo sont sœurs. Ce n'est pas le même drapeau; mais c'est toujours la France victorieuse.

— Très bien, très bien, dit le marquis en ouvrant sa tabatière.

Et, tout en portant à son nez une pincée de poudre brune: — Décidément, ajouta-t-il mentalement, la baronne a le diable au corps.

— Et maintenant, reprit Mme de Vaubert, ce petit compte une fois réglé, si vous n'êtes venu que pour nous rappeler ce que l'on doit ici à la mémoire du meilleur des hommes, si c'est à cela seulement que se borne votre mission, j'ajouterai, monsieur, que c'est sans doute une noble tâche, mais que, nos dettes étant payées, vous avez pris une peine inutile. Enfin, si vous tenez à savoir par quel enchantement M. Stamply s'est décidé à réintégrer dans ce domaine une famille qui de tout temps avait comblé ses pères de bontés, je vous dirai qu'il n'a fait qu'obéir aux pieux instincts de sa belle âme. Vous affirmez que, du vivant de son fils, M. Stamply ne se souciait même pas de savoir si cette famille existait; je crois, monsieur, que vous calomniez sa mémoire. Si son fils revenait parmi nous...

— Si son fils revenait parmi vous! s'écria l'étranger, en retenant un mouvement de sombre colère. Supposons qu'il revienne en effet; supposons que ce jeune homme n'ait pas été tué, comme on l'a cru, comme on le croit encore; supposons que, laissé pour mort sur un champ de bataille, ramassé vivant par l'armée ennemie, il se soit vu traîné de steppe en steppe jusqu'au fond de la Sibérie. Après six ans d'une horrible captivité, sur un sol de glace et sous un ciel de fer, libre enfin, il va revoir sa patrie et son vieux père, qui ne l'attend plus; il part, il traverse à pied les plaines désolées, mendiant gaîment son pain sur sa route, car la France est au bout, et déjà, mirage enchanté, il croit apercevoir le toit paternel fumant au lointain horizon. Il arrive; son vieux père est mort, son héritage est envahi, il n'a plus ni toit ni foyer. Que fait-il? Il s'informe, et bientôt il apprend qu'on a profité de son éloignement pour capter l'affection d'un pauvre vieillard crédule et sans défense; il apprend qu'après l'avoir amené, à force de ruses, à se déposséder, on a payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude; il apprend, enfin, que son père est mort plus seul, plus triste et plus abandonné qu'il n'avait vécu. Que fera-t-il alors? Ce ne sont toujours que des suppositions. Il ira trouver les auteurs de ces basses manœuvres et de ces lâches machinations; il leur dira: C'est moi, moi que vous croyiez mort, moi le fils de l'homme que vous avez abusé, dépouillé, trahi, laissé mourir d'ennui et de chagrin, c'est moi, Bernard Stamply! Eux, que répondraient-ils? Je vous le demande, monsieur le marquis; je vous le demande, madame la baronne?

— Ce qu'ils répondraient! s'écria M. de La Seiglière, qui, ayant trop ou trop peu présumé de lui-même, en acceptant le rôle que lui avait confié Mme de Vaubert, venait de sentir tout son sang de patricien lui monter indigné à la face; vous demandez ce qu'ils répondraient!... ajouta-t-il d'une voix étranglée par l'orgueil et par le courroux.

— Quoi de plus simple, monsieur? dit Mme de Vaubert avec une naïveté charmante. Ils lui diraient:—Est-ce vous, jeune ami que nous avons aimé sans vous connaître, que nous avons pleuré comme si nous vous avions connu? Que béni soit Dieu qui nous rend le fils pour nous consoler de la mort du père! Venez vivre au milieu de nous, venez vous reposer au sein de nos tendresses des souffrances de la captivité, venez prendre dans notre intimité la place que votre père y occupa trop peu de temps, hélas! enfin venez juger par vous-même de quelle façon nous pratiquons l'oubli des bienfaits. Confondons nos droits, ne formons qu'une même famille, et que la calomnie, en voyant l'union de nos âmes, soit réduite au

silence et respecte notre bonheur. — Voici, monsieur, ce que répondraient les auteurs de ces basses manœuvres et de ces lâches trahisons; mais, dites, monsieur, parlez, ajouta Mme de Vaubert avec émotion : ne comprenez-vous pas qu'en pensant nous effrayer peut-être, vous avez éveillé en nous presqu'un espoir? Ce jeune ami que nous avons pleuré...

— Il vit, répondit l'étranger, et je souhaite pour vous que ce jeune ami bien portant ne vous coûte pas plus de larmes que le bruit de sa mort ne vous en a fait verser.

— Où est-il? que fait-il? qu'attend-il? pourquoi ne vient-il pas? demanda coup sur coup la baronne.

— Il est devant vous, répondit simplement Bernard.

— Vous, monsieur, vous! s'écria Mme de Vaubert avec une explosion de joie et de surprise qui n'aurait pas été mieux jouée, s'il se fût agi de la résurrection de Raoul. En effet, ajouta-t-elle en attachant sur lui un regard attendri, ce sont tous les traits de son père; c'en est surtout l'air franc, loyal et bon. — Marquis, vous le voyez, c'est bien le fils de notre vieil ami.

— Monsieur, dit à son tour M. de La Seiglière, fasciné par le regard de la baronne moins encore que par l'abîme entr'ouvert sous ses pieds, mais trop fier encore et trop gentilhomme pour s'abaisser à feindre des transports qu'il n'éprouvait pas, — lorsqu'après vingt-cinq ans d'exil je rentrai dans le domaine de mes aïeux, monsieur votre père, qui était un brave homme, me reçut à la porte du parc et me tint ce simple discours: Monsieur le marquis, vous êtes chez vous. Je ne vous en dirai pas davantage : vous êtes chez vous, monsieur Bernard. Veuillez donc regarder cette maison comme vôtre; je ne dois pas souffrir, je ne souffrirai pas que vous en habitiez une autre. Vous êtes arrivé avec des intentions hostiles, je ne désespère pas de vous ramener bientôt à des sentiments meilleurs. Commençons par nous connaître, peut-être finirons-nous par nous aimer. La chose me sera facile; si vous n'y réussissez pas, il ne sera jamais trop tard pour entrer en accommodement, et vous me trouverez toujours disposé à prendre avec vous les arrangements qui pourront vous être agréables.

— Monsieur, répondit Bernard avec hauteur, je ne veux ni vous connaître ni vous aimer. Entre vous et moi il n'y a rien de commun, rien de commun ne saurait exister. Nous ne servons pas le même Dieu; nous ne desservons pas le même autel. Vous haïssez ce que j'adore, et j'adore ce que vous haïssez. Je hais votre parti, votre caste, vos opinions; je vous hais, vous, personnellement. Nous dormirions mal sous le même toit. Vous serez toujours disposé, dites-vous, à prendre avec moi les arrangements qui pourront m'agréer; je n'attends rien de votre bonté, n'attendez rien de la mienne Je ne sais qu'un arrangement possible entre nous : c'est celui qu'a prévu la loi. Vous n'êtes ici qu'à titre de donataire. Le donateur n'ayant disposé de ses biens qu'avec la conviction que son fils était mort, — l'acte de donation en fait foi, — puisque je vis, vous n'êtes plus chez vous, je suis ici chez moi.

— *That is the question,* fredonna M. de La Seiglière, résumant ainsi en trois mots tout ce qu'il savait de Shakspeare.

— Ah! s'écria Mme de Vaubert avec la tristesse d'une espérance déçue, vous n'êtes pas Bernard; vous n'êtes pas le fils de notre vieil ami!

— Madame la baronne, répliqua brusquement le jeune homme, je ne suis qu'un soldat. Ma jeunesse a commencé dans les camps; elle a fini chez les barbares, au milieu des steppes arides. Les champs de bataille et les huttes glacées du Nord, tels ont été jusqu'à présent les salons que j'ai fréquentés. Je ne sais rien du monde; voici deux jours, je n'en soupçonnais même pas les détours et les perfidies. Je crois naturellement, sans effort, à l'honneur, à la franchise, au dévoûment, à la loyauté, à tous les grands et beaux instincts de l'âme. Eh bien! quoiqu'à cette heure encore mon cœur indigné s'efforce de douter que la ruse, l'astuce et la duplicité puissent être poussées si loin, je ne crois pas, madame, à votre sincérité.

— Eh! monsieur, s'écria Mme de Vaubert, vous n'êtes pas le premier noble cœur qui ait cédé aux suggestions des méchants et dont la calomnie ait flétri les saintes croyances; mais encore, avant de se décider à la haine, faudrait-il s'assurer qu'on ne doit pas, qu'on ne peut pas aimer.

— Tenez, madame, dit Bernard, pour en finir, vous devriez comprendre que, plus vous déploierez d'habileté, moins vous réussirez à me convaincre. Je conçois maintenant que mon pauvre père se soit laissé prendre à tant de séductions; il y a eu des instants où vous m'avez fait peur.

— C'est bien de l'honneur pour moi, s'écria

Mme de Vaubert en riant; vous n'en avez jamais tant dit des boulets ennemis et des baïonnettes étrangères.

— Oui, oui, ajouta le marquis, on sait que vous êtes un héros.

— Engagé volontaire à dix-huit ans, dit la baronne.

— Lieutenant de hussards à dix-neuf, dit le marquis.

— Chef d'escadron trois ans plus tard.

— Remarqué par l'empereur à Wagram.

— Décoré de la main du grand homme, après l'affaire de Volontina, s'écria Mme de Vaubert.

— Ah! il n'y a pas à dire, ajouta le marquis en enfonçant résolûment ses mains dans les goussets de sa culotte; il faut reconnaître que c'étaient des gaillards.

— Brisons-là, dit Bernard, un instant interdit. Monsieur le marquis, je vous donne huit jours pour évacuer la place. Je veux espérer, pour votre réputation de gentilhomme, que vous ne me mettrez pas dans la pénible nécessité de recourir à l'intervention de la justice.

— Eh bien! moi, j'aime ce garçon! s'écria franchement le marquis, emporté malgré lui par son aimable et léger caractère, sans être retenu cette fois par Mme de Vaubert, qui, comprenant qu'il allait au but, lâcha la bride, et lui permit de caracoler en liberté; eh bien! ventre-saint-gris! ce garçon me plaît. Madame la baronne, je vous jure qu'il est charmant. Jeune homme, vous resterez ici. Nous nous haïrons, nous nous exécrerons, nous plaiderons, nous ferons le diable à quatre; mais, vive Dieu! nous ne nous quitterons pas. Vous savez l'histoire de ces deux frégates ennemies qui se rencontrèrent en plein Océan? L'une manquait de poudre; l'autre lui en donna, et toutes deux, après s'être canonnées pendant deux heures, se coulèrent bas l'une l'autre. Ainsi ferons-nous. Vous arrivez de Sibérie; je présume qu'en vous laissant partir, les Tartares, de peur d'alourdir votre pas et de retarder votre marche, ne vous ont point chargé de roubles. Vous manquez de poudre, je vous en donnerai. Je vous promets de l'agrément. Tandis que nos avoués, nos avocats et nos huissiers s'enverront, pour nous, des bombes et des obus, nous chasserons le renard, nous vivrons en joie et nous boirons le vin de nos caves. Je serai chez vous, et vous serez chez moi. Comme il n'est pas de procès bien mené qui ne puisse durer vingt ans, nous aurons le loisir de nous connaître et de nous apprécier; nous en viendrons peut-être à nous aimer; et le jour où nous découvrirons que notre château, notre parc, nos bois, nos champs, nos prés, nos fermes et nos métairies auront passé en frais de justice, ce jour-là, qui sait? nous nous embrasserons.

— Monsieur le marquis, répondit Bernard, qui n'avait pu s'empêcher de sourire, je vois avec plaisir que vous prenez gaîment les choses; de votre côté, trouvez bon que je les traite plus sérieusement. Il n'est pas un coin de ces terres que mon père n'ait arrosé de ses sueurs et aussi de ses larmes; il ne convient pas que j'en fasse le théâtre d'une comédie.

A ces mots, après avoir salué froidement, il se dirigea vers la porte. Le marquis fit un geste de désespoir résigné, et Mme de Vaubert poussa dans son cœur un rugissement de lionne qui vient de laisser échapper sa proie. Bernard eût emporté le domaine de La Seiglière dans ses poches, que ces deux visages n'auraient pas exprimé plus de consternation. Encore un pas, et tout était dit, lorsqu'au moment où Bernard allait ouvrir la porte du salon, cette porte s'ouvrit d'elle-même, et Mlle de La Seiglière entra.

—

TROISIÈME PARTIE.

—

III.

Mlle de La Seiglière entra, simplement vêtue, mais royalement parée de sa blonde et blanche beauté. Opulemment tordus derrière la tête, ses cheveux encadraient de nattes et de tresses d'or son visage, que coloraient encore l'animation de la marche et les chauds baisers du soleil. Ses yeux noirs brillaient de cette douce flamme, rayonnement des âmes virginales, qui éclaire et ne brûle pas. Une ceinture bleue, à bouts flottants, rassemblait et serrait autour de sa taille les mille plis d'une robe de mousseline qui enveloppait tout entier son corps élégant et flexible. Un brodequin de coutil vert faisait ressortir la cambrure aristocratique de son pied mince, étroit et long. Un bouquet de fleurs des champs décorait son jeune corsage. Après avoir jeté négligemment sur un fauteuil son chapeau de paille d'Italie, son ombrelle de moire grise, et une touffe de bruyères roses qu'elle venait de cueillir dans une promenade sur la pente des

coteaux voisins, elle courut, svelte et légère, à son père d'abord, qu'elle n'avait pas vu de la journée, puis à Mme de Vaubert, qui l'embrassa avec effusion. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants, en s'échappant des bras de la baronne, qu'Hélène s'aperçut de la présence d'un étranger. Soit embarras, soit curiosité, soit surprise de l'âme et des sens, Bernard s'était arrêté près de la porte, devant l'apparition de cette suave créature; et il était là, debout, immobile, en muette contemplation, se demandant sans doute depuis quand les gazelles vivaient fraternellement avec les renards, et les colombes avec les vautours. Le regard est prompt comme l'éclair; la pensée est plus rapide encore. En moins d'une seconde, Mme de Vaubert eut tout vu, tout compris : sa figure s'éclaircit, son front s'illumina.

— Tu ne reconnais pas monsieur? demanda le marquis à sa fille.

Après avoir examiné Bernard d'un regard inquiet et curieux, Hélène ne répondit que par un mouvement de sa blonde tête.

— C'est pourtant un de tes amis, ajouta le vieux gentilhomme.

Sur un geste de son père, demi-troublée, demi-souriante, Mlle de La Seiglière s'avança vers Bernard. Quand cet homme, qui n'avait eu jusqu'à présent aucune révélation de la grâce et de la beauté, et dont la jeunesse, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, s'était écoulée dans les camps et chez les barbares, vit venir à lui cette belle et gracieuse enfant, la candeur au front et le sourire sur les lèvres, lui qui vingt fois avait vu la mort sans pâlir, il sentit son cœur défaillir, et ses tempes se mouillèrent d'une sueur froide.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix altérée, vous me voyez pour la première fois. Cependant, si vous avez connu un infortuné qui s'appela Stamply sur la terre, je ne vous suis pas tout à fait étranger, car vous avez connu mon père.

A ces mots, Hélène attacha sur lui deux grands yeux de biche effarée; puis elle regarda tour à tour le marquis et Mme de Vaubert, qui contemplaient cette scène d'un air attendri.

— C'est le petit Bernard, dit le marquis.

— Oui, chère enfant, ajouta la baronne, c'est le fils du bon M. Stamply.

— Monsieur, dit enfin Mlle de La Seiglière avec émotion, mon père a eu raison de me demander si je vous reconnaissais. J'ai tant de fois entendu parler de vous, qu'il me semble à présent que j'aurais dû vous reconnaître en effet. Vous vivez! c'est une joie pour nous; voyez, j'en suis toute tremblante. Et pourtant, joyeuse que je suis, je ne puis penser sans tristesse à votre père, qui a quitté ce monde avec l'espoir de vous retrouver dans l'autre; le ciel a donc aussi ses douleurs et ses déceptions. Oui, mon père a dit vrai, vous êtes de mes amis. Vous le voulez, monsieur? M. Stamply m'aimait et je l'aimais aussi. Il était mon vieux compagnon. Avec lui, je parlais de vous; avec vous, je parlerai de lui. — Mon père, a-t-on fait préparer l'appartement de M. Bernard? — car vous êtes ici chez vous.

— Ah bien oui! s'écria le marquis! un enragé qui aimerait mieux s'aller loger sous le pont du Clain que d'habiter et de vivre au milieu de nous!

— Ainsi, monsieur, reprit Hélène d'un ton de doux reproche, lorsque je suis entrée, vous vous éloigniez! vous partiez! vous nous fuyiez! Heureusement, c'est impossible.

— Impossible! s'écria le marquis; on voit bien que tu ne sais pas d'où il vient. Tel que tu le vois, monsieur arrive de Sibérie. La fréquentation des Kalmouks l'a rendu difficile sur la qualité de ses relations et sur le choix de ses amitiés. Cela se conçoit, il ne faut pas lui en vouloir. Et puis, il nous hait, ce garçon; ce n'est pas sa faute. Pourquoi nous hait-il? Il n'en sait rien, ni moi non plus; mais il nous hait, c'est plus fort que lui. On n'est pas maître de ses sentiments.

— Vous nous haïssez, monsieur! J'aimais votre père, vous haïssez le mien! Vous me haïssez, moi! Que vous avons-nous fait? demanda Mlle de La Seiglière d'une voix qui aurait amolli un cœur d'airain et désarmé le courroux d'un Scythe. Monsieur, nous n'avons pas mérité votre haine.

— Qu'est-ce que cela fait, dit le marquis, si c'est son goût de nous haïr? Tous les goûts sont dans la nature. Il prétend que ce parquet lui brûle les pieds, et qu'il lui serait impossible de fermer l'œil sous ce toit. Voilà ce que c'est que d'avoir dormi sur des peaux de rennes et vécu dans six pieds de neige. Rien ne vous flatte plus, et tout paraît terne et désenchanté.

Par une intuition rapide, Hélène crut comprendre ce qui se passait dans le cœur et dans l'esprit de ce jeune homme. Elle comprit qu'en restituant les biens de ses maîtres, le vieux Stamply avait dépouillé son fils, et que celui-ci, victime de la probité de son père, refusait par orgueil d'en recevoir le prix. Dès lors, par dé-

licatesse autant que par devoir, elle redoubla de grâce et d'insistance, jusqu'à se départir de sa réserve habituelle, pour lui faire oublier tout ce que sa position comportait de pénible, de difficile et de périlleux.

— Monsieur, reprit-elle d'un ton d'autorité caressante, vous ne partirez pas. Puisque vous refusez d'être notre hôte, vous serez notre prisonnier. Comment avez-vous pu seulement aborder l'idée que nous vous permettrions de vivre autre part qu'au milieu de nous? Que penserait le monde? que diraient nos amis? Vous ne voudriez pas du même coup affliger nos cœurs et porter atteinte à notre renommée. Songez donc, monsieur, qu'il ne s'agit ici ni d'hospitalité à offrir ni d'hospitalité à recevoir. Nous devons trop à votre père, ajouta l'aimable fille, qui n'en savait rien, mais qui, croyant entrevoir que Bernard hésitait par fierté, voulait ménager ses susceptibilités et faire, pour ainsi dire, un pont d'or à son orgueil, — nous devons trop à votre père pour que vous puissiez nous devoir quelque chose. Nous n'avons rien à vous donner; il ne nous reste qu'à rendre d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Vous accepterez pour ne pas nous humilier.

— Accepter, lui! s'écria le marquis; il s'en gardera, par Dieu, bien. Nous humilier, c'est ce qu'il veut. Tu ne le connais pas : il aimerait mieux se couper le poignet que de mettre sa main dans la nôtre.

La jeune fille déganta sa main droite et la tendit loyalement à Bernard.

— Est-ce vrai, monsieur? lui dit-elle.

En sentant entre ses doigts brunis par les travaux de la guerre et durcis par les labeurs de la captivité cette peau moite, fine et satinée, Bernard pâlit et tressaillit. Ses yeux se voilèrent, ses jambes se dérobèrent sous lui. Il voulut parler; sa voix expira sur ses lèvres.

—Vous nous haïssez? dit Hélène; c'est une raison de plus pour que vous restiez. Il nous importe surtout que vous ne nous haïssiez pas; il y va de notre gloire et de notre honneur. Souffrez d'abord que nous tâchions de vous apprendre à nous connaître. Quand nous y aurons réussi, alors, monsieur, vous partirez si vous vous en sentez le courage; mais, d'ici là, je vous le répète, vous êtes en notre pouvoir. Vous avez été six ans le prisonnier des Russes, vous pouvez bien être un peu le nôtre. C'est donc une perspective bien effrayante que celle de se sentir aimé? Au nom de votre père, qui m'appelait parfois son enfant, vous resterez, je le veux, je l'exige; au besoin, je vous en prie.

— Elle est charmante! s'écria Mme de Vaubert avec attendrissement.

Elle ajouta tout bas :

— Il est perdu!

Et c'était vrai, Bernard était perdu. L'histoire de ses variations peut se résumer aisément. Ulcéré par le malheur, justement irrité par les poignantes déceptions du retour, exaspéré par la rumeur publique, brûlant de toutes les passions et de toutes les ardeurs politiques du temps; haïssant d'instinct la noblesse, impatient de venger son père, il se présente au château de la Seiglière, sa haine appuyée sur son droit, le cœur et la tête remplis d'orages et de tempêtes, s'attendant à rencontrer une résistance orgueilleuse, pressentant des prétentions altières, des préjugés hautains, une morgue insolente, et se préparant à broyer tout cela sous l'ouragan de sa colère. Tout d'abord, il manque son effet; sa haine avorte, sa colère échoue. L'ouragan qui voulait des chênes à briser ne courbe que des roseaux et va se perdre dans les hautes herbes; la foudre, qui comptait bondir de roc en roc et d'écho en écho, s'éteint sans bruit dans la vallée, où elle n'éveille que de suaves mélodies. Bernard cherche des ennemis, il ne trouve que des flatteurs. Il essaie encore de loin en loin de lâcher quelques bordées; on lui renvoie ses boulets changés en sucre. Toutefois, échappant aux enchantements d'une Armide émérite, il va se retirer après avoir signifié sa volonté inexorable; lorsque apparaît une autre enchanteresse, d'autant plus séduisante, qu'elle ne songe pas à séduire. Puissance irrésistible, charme éternel et toujours vainqueur, éloquence divine de la jeunesse et de la beauté! Elle n'a fait que paraître, Bernard est ébranlé. Elle a souri, Bernard est désarmé. C'est une enfant que Dieu doit contempler avec amour. Son front respire la candeur, sa bouche la sincérité; au fond de son regard limpide, on peut voir son âme épanouie comme une belle fleur sous la transparence des eaux. Jamais le mensonge n'a flétri ces lèvres, jamais la ruse n'a faussé le rayon de ces yeux. Elle parle, et, sans le savoir, l'ange se fait complice du démon. Elle ne dit rien, non-seulement qui contrarie, mais encore qui ne confirme ce qui s'est dit précédemment; il n'est pas une parole d'Hélène qui ne vienne à l'appui d'une parole de Mme de Vaubert. La vérité a des accents vainqueurs que l'âme la plus défiante ne saurait méconnaître.

C'est la vérité, c'est bien elle qui parle par la voix d'Hélène ; cependant, si Hélène est sincère, Mme de Vaubert est sincère, elle aussi ? Bernard hésite. Si c'étaient là pourtant de nobles cœurs calomniés par l'envie? S'il avait plu à son père d'acheter au prix de toute sa fortune quelques années de joie, de paix et de bonheur, est-ce Bernard qui oserait s'en plaindre? Oserait-il révoquer un don volontaire et spontané, légitimé par la reconnaissance? chasserait-il impitoyablement les êtres auxquels son père aurait dû de vivre entouré de soins, et de s'éteindre entre des bras amis?

Il en était là de ces réflexions, moins nettes pourtant dans son esprit, moins arrêtées et moins précises que nous ne venons de les exprimer, quand Mme de Vaubert, qui s'était approchée, profita d'un instant où Mlle de La Seiglière échangeait quelques paroles avec le marquis, pour lui dire :

— Eh bien! monsieur, à présent vous les connaissez tous, les auteurs de ces lâches manœuvres que vous signaliez tout à l'heure. Que n'accablez-vous aussi cette enfant de vos mépris et de vos colères? Vous voyez bien qu'elle a trempé dans le complot infâme, et qu'après avoir travaillé à la ruine de votre père, elle s'est entendue avec nous pour le laisser mourir de chagrin.

A ces paroles de Mme de Vaubert, Bernard frissonna, comme s'il sentait un serpent s'enrouler autour de ses jambes; mais presque aussitôt Mlle de La Seiglière revenant à lui :

— Monsieur, dit-elle, la mort de votre père m'a laissé vis-à-vis de vous des devoirs sérieux à remplir. Je l'ai assisté à son heure suprême; j'ai reçu ses derniers adieux; j'ai recueilli son dernier soupir. C'est comme un dépôt sacré qui doit passer de mon cœur dans le vôtre. Venez, peut-être vous sera-t-il doux d'entendre parler de celui qui n'est plus, le long de ces allées qu'il aimait et qui sont encore toutes remplies de son image.

Ainsi parlant, Mlle de La Seiglière avait appuyé sa main sur le bras de Bernard, qu'elle emmena comme un enfant. Lorsqu'ils se furent éloignés, le marquis se jeta dans un fauteuil, et, libre enfin de toute contrainte, il laissa déborder les flots de colère et d'indignation qui l'étouffaient depuis plus d'une heure. Il y avait en lui deux sentiments ennemis, qui se combattaient avec acharnement, tour à tour vaincus et vainqueurs : l'égoïsme et l'orgueil de sa race. Décidément, l'égoïsme était le plus fort; mais il ne pouvait triompher sans que l'orgueil vaincu ne poussât aussitôt des cris de blaireau pris au piége. En présence de Bernard, l'égoïsme l'avait emporté; Bernard parti, l'orgueil irrité s'arracha violemment aux étreintes de son rival et reprit bravement le dessus. Il y eut encore une scène de révoltes et d'emportements, qui fut tout ce qu'il est possible d'imaginer en ce genre de plus puéril et de plus charmant : qu'on se représente la grâce pétulante d'un poulain échappé, franchissant haies et barrières, et bondissant sur les vertes pelouses. Ce ne fut pas sans de nouveaux efforts que Mme de Vaubert parvint à le ressaisir, à le ramener et à le maintenir dans le vrai de la situation.

—Voyons, marquis, dit-elle, après l'avoir longtemps écouté avec une pitié souriante, cessons ces enfantillages. Vous aurez beau vous mutiner, vous ne changerez rien aux faits accomplis. Ce qui est fait est fait. A vouloir le contraire, Dieu lui-même perdrait sa puissance.

— Comment! s'écria le marquis, un drôle dont le père a labouré mes champs et dont j'ai vu la mère apporter ici, chaque matin, pendant dix ans, le lait de ses vaches, viendra m'insulter chez moi, et je n'y pourrai rien! Non-seulement je ne le ferai pas jeter à la porte par mes laquais, mais encore je devrai l'héberger, le fêter, lui sourire et lui mettre ma fille au bras! Un va-nu-pieds qui, trente ans plus tôt, se fût estimé trop heureux de panser mes chevaux et de les conduire à l'abreuvoir! Avez-vous entendu avec quelle emphase ce fils de bouvier a parlé des sueurs de son père? Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit. La sueur du peuple! la sueur de leurs pères! Les impertinents et les sots! Comme si leurs pères avaient inventé la sueur et le travail! S'imaginent-ils donc que nos pères ne suaient pas, eux aussi? Pensent-ils qu'on suait moins sous le haubert que sous le sarrau? Cela m'indigne, madame la baronne, de voir les prétentions de cette canaille, qui se figure qu'elle seule travaille et souffre, tandis que les grandes familles n'ont qu'à ouvrir les deux mains pour prendre des châteaux et des terres. Et comment trouvez-vous ce hussard qui vient revendiquer un million de propriétés, sous prétexte que son père a sué? Voilà les gens qui nous reprochent l'orgueil et la vanité des ancêtres! Celui-ci réclame insolemment le prix de la sueur de son père, puis il s'étonnera que je tienne au prix du sang de vingt de mes aïeux!

— Eh! mon Dieu, marquis, vous avez cent fois raison, répliqua Mme de Vaubert. Vous avez

pour vous le droit; qui le nie et qui le conteste? Malheureusement, ce hussard a pour lui la loi, la loi mesquine, taquine, hargneuse, bourgeoise en un mot. Encore une fois, vous n'êtes plus chez vous, et ce drôle est ici chez lui ; c'est là ce qu'il vous faut comprendre.

— Eh bien ! madame la baronne, s'écria M. de La Seiglière, s'il en est ainsi, mieux vaut la ruine que la honte, mieux vaut abdiquer sa fortune que son honneur. L'exil ne m'effraie pas; j'en connais le chemin. Je partirai, je m'expatrierai une dernière fois. Je perdrai mes biens, mais je garderai mon nom sans tache. Ma vengeance est toute prête : il n'y aura plus de La Seiglière en France !

— Eh ! mon pauvre marquis, la France s'en passera.

— Ventre-saint-gris, madame la baronne ! s'écria le marquis rouge comme un coquelicot; savez-vous ce que dit un jour à son petit lever le roi Louis XIV, en apercevant mon trisaïeul au milieu des gentilshommes de sa cour? Marquis de La Seiglière, dit le roi Louis en lui frappant affectueusement sur l'épaule...

— Marquis de La Seiglière, je vous dis, moi, que vous ne partirez pas, s'écria Mme de Vaubert avec fermeté. Vous ne faillirez point du même coup à ce que vous devez à vos aïeux, à ce que vous devez à votre fille, à ce que vous vous devez à vous-même. Vous n'abandonnerez pas lâchement l'héritage de vos ancêtres. Vous resterez, précisément parce qu'il y va de votre honneur. D'ailleurs, on ne s'exile plus à notre âge. C'était bon dans la jeunesse, alors que nous avions devant nous l'avenir et un long espoir. Et pourquoi donc partir? ajouta-t-elle d'un air belliqueux. Depuis quand attend-on, pour lever le siége, que la place soit près de se rendre? depuis quand bat-on en retraite, quand on est sûr de la victoire? depuis quand quitte-t-on la partie, lorsqu'on est près de la gagner? Nous triomphons, ne le sentez-vous pas? Que ce Bernard passe seulement la nuit au château, et demain je réponds du reste.

En cet instant, la baronne, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre, aperçut dans la vallée du Clain son fils, qui se dirigeait vers la porte du parc. Laissant le marquis à ses réflexions, elle s'échappa plus légère qu'un faon, arrêta Raoul à la grille, le ramena au castel de Vaubert, et trouva un prétexte plausible pour l'envoyer de là dîner et passer la soirée dans un château voisin.

Cependant Hélène et Bernard allaient à pas lents, la jeune fille suspendue au bras du jeune homme, lui timide et tremblant, elle redoublant de séduction et de grâce. Grâce naïve, séduction facile ! Elle racontait, avec une simplicité touchante, l'histoire des deux dernières années que le vieux Stamply avait passées sur la terre. Elle disait comment ils en étaient venus à se connaître l'un l'autre et à s'aimer ; leurs promenades, leurs excursions, leurs mutuelles confidences, et aussi quelle place avait tenue Bernard dans leurs entretiens. Bernard écoutait en silence et charmé, et, tout en écoutant, il sentait à son bras le corps souple et léger d'Hélène, il regardait ses deux pieds qui marchaient à l'unisson des siens, il respirait son haleine plus suave que les parfums d'automne, il entendait le frôlement de sa robe, plus doux que le bruit du vent dans la feuillée ; déjà il subissait des influences amollissantes. Pareille à ces tiges élancées le long desquelles la foudre s'échappe et s'écoule, Hélène lui dérobait le fluide orageux de sa haine et de sa colère. Vainement essayait-il encore de se roidir et de se débattre; semblable lui-même à ce chevalier dont on avait dévissé l'armure, il sentait tomber à chaque pas quelque débris de ses rancunes et de ses préventions. Tout en causant, ils avaient rabattu sur le château. Le jour baissait; le soleil à son déclin allongeait démesurément l'ombre des peupliers et des chênes. Arrivé au pied du perron, Bernard se disposait à prendre congé de Mlle de La Seiglière, quand celle-ci, sans quitter le bras du jeune homme, l'entraîna doucement dans le salon où Mme de Vaubert avait déjà rejoint le marquis, tant elle appréhendait de l'abandonner à ses seules inspirations.

— Vous êtes ému, monsieur, dit-elle aussitôt en s'adressant à Bernard ; comment pourrait-il en être autrement? Ce parc fut pour ainsi dire le nid de vos belles années. Enfant, vous avez joué sur ces gazons ; c'est sous ces ombrages que sont éclos vos premiers rêves de jeunesse et de gloire. Aussi votre excellent père en avait-il fait, sur les derniers temps, sa promenade de prédilection, comme si, au détour de chaque allée, il s'attendait à vous voir apparaître.

— Je le vois encore, dit le marquis, passer le long des boulingrins ; avec ses cheveux blancs, ses bas de laine bleue, son gilet de futaine et sa culotte de velours, on l'aurait pris pour un patriarche.

— C'était bien un patriarche en effet, ajouta Mme de Vaubert avec onction.

— Ma foi! s'écria le marquis, patriarche ou non, c'était un brave homme.

— Si bon! si simple! si charmant! reprit Mme de Vaubert.

— Et point sot! s'écria le marquis. Avec son air bonhomme, il avait une manière de tourner les choses qui surprenait les gens.

— Aussitôt qu'il apparaissait, on s'empressait autour de lui, on faisait cercle pour l'entendre.

— C'était un philosophe. On se demandait, en l'écoutant, où il prenait les choses qu'il disait.

— Il les prenait dans sa belle âme, ajouta Mme de Vaubert.

— Et quelle gaillarde humeur! s'écria le marquis, emporté, malgré lui, par le courant, toujours content, toujours gai, toujours le petit mot pour rire.

— Oui, dit Mme de Vaubert, il avait retrouvé au milieu de nous son humeur souriante, sa gaîté naturelle et les vertes saillies d'un heureux caractère. Longtemps altérées par la rouille de l'isolement, toutes ses aimables qualités avaient repris, dans une douce intimité, leur éclat primitif et leur fraîcheur native. Il ne se lassait pas de répéter que nous l'avions rajeuni de trente ans. Dans son langage naïf et figuré, il se comparait à un vieux tronc ombragé de pousses nouvelles.

— Il est bien vrai que c'était une douce nature qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer, dit à son tour Hélène, qui, supposant à son père et à la baronne les délicatesses de son cœur et de son esprit, s'expliquait ainsi leur empressement autour de Bernard.

— Ah! dam, reprit la baronne, il adorait son empereur. On n'aurait pas été bien venu à le contrarier sur ce point. Quelle chaleur, quel enthousiasme, toutes les fois qu'il parlait du grand homme! Il en parlait souvent, et nous nous plaisions à l'écouter.

— Oui, oui, dit le marquis, il en parlait souvent; on peut même affirmer qu'il en parlait très souvent. Que voulez-vous? ajouta-t-il, foudroyé par un regard de Mme de Vaubert et se reprenant aussitôt; ça lui faisait plaisir, à ce bonhomme, et c'était tout profit pour nous. Vive Dieu! monsieur, M. votre père peut se flatter là-haut de nous avoir procuré ici-bas de bien agréables moments.

La conversation en était là, sans que Bernard eût pu placer un mot, lorsqu'un laquais vint annoncer que M. le marquis était servi. M. de La Seiglière offrit son bras à la baronne, Hélène prit le bras du jeune homme, et tous quatre passèrent dans la salle à manger. Cela s'était fait si promptement et si naturellement, que Bernard ne comprit ce dont il s'agissait qu'en se voyant, comme par enchantement, assis auprès d'Hélène, à la table du gentilhomme. Le marquis ne l'avait même pas invité, et Bernard eût été depuis six mois l'hôte et le commensal du logis, que les choses n'auraient pu se passer sans moins de façon ni de cérémonie. Il voulut se lever et s'enfuir; mais la jeune fille lui dit:

— Ce fut longtemps la place de votre père; ce sera désormais la vôtre.

— Rien n'est changé ici, ajouta le marquis; il n'y a qu'un enfant de plus dans la maison.

— Touchant accord! charmante réunion! murmura Mme de Vaubert.

Ne sachant s'il veillait ou s'il était le jouet d'un songe, Bernard déploya brusquement sa serviette, et resta rivé sur sa chaise.

Dès le premier service, le marquis et la baronne entamèrent l'entretien sans avoir l'air de s'apercevoir de la présence d'un convive de plus, absolument comme si Bernard n'eût pas été là, ou plutôt comme si, de tout temps, il avait fait partie de la famille. Bernard était silencieux, ne buvait que du bout des lèvres, et touchait à peine aux mets qu'on lui servait. On ne le sollicita point; on feignit même de ne pas remarquer son attitude sombre, pensive et réservée. Ainsi qu'il arrive au début de tous les repas, la conversation roula d'abord sur des objets indifférents : quelques mots échangés çà et là, point d'allusion à la situation présente, tout au plus, de temps à autre, un hommage indirect à la mémoire du bon M. Stamply. De banalités en vulgarités, on en vint naturellement à parler de la politique du jour. A certains mots qui échappèrent au marquis, Bernard commença de dresser les oreilles : quelques traits partirent de droite et de gauche; bref, la discussion s'engagea. Mme de Vaubert en saisit aussitôt les rênes, et jamais automédon conduisant un quadrige et faisant voler la poussière olympique, ne déploya autant de dextérité qu'en cette occasion la baronne. Le terrein était difficile, creusé d'abîmes, hérissé d'aspérités, traversé d'échaliers et d'ornières; du premier bond, le marquis courait risque de s'y rompre le cou. Elle en sut faire une route aussi droite, unie et sablée que l'avenue d'un château royal; elle tourna tous les obstacles, contint la fougue étourdie du marquis, aiguillonna Bernard sans l'irriter, les lança l'un et l'autre tour à tour au trot, au galop, au pas re-

levé; puis, après les avoir fait manœuvrer, pirouetter, se cabrer et caracoler, de façon toutefois à laisser à Bernard les honneurs de la joûte, elle rassembla les guides, serra le double mors, et les ramena tous deux fraternellement au point d'où ils étaient partis. Insensiblement, Bernard avait pris goût au jeu. Échauffé par cet exercice, entraîné malgré lui par la bonne humeur du marquis, il montra moins de roideur et plus d'abandon, et lorsqu'au dessert le gentilhomme dit en lui versant à boire :

—Monsieur, voici d'un petit vin que M. votre père ne méprisait pas ; je prétends que nous vidions nos verres à sa mémoire et à votre heureux retour.

Machinalement Bernard leva son verre et toucha celui du marquis.

Le repas achevé, on se leva de table pour aller faire un tour de parc. La soirée était belle. Hélène et Bernard marchaient l'un près de l'autre, précédés du marquis et de la baronne, qui causaient entre eux, et dont la voix se perdait dans le bruit de l'eau et dans le murmure du feuillage. L'uu et l'autre étaient silencieux et comme absorbés par le bruissement des feuilles desséchées que leurs pieds soulevaient en marchant. Quand le marquis et sa compagne disparaissaient au tournant d'une allée, les deux jeunes gens pouvaient croire un instant qu'ils erraient seuls dans le parc désert, à la sombre clarté des étoiles. Plus pure et plus sereine que l'azur du ciel qui étincelait au-dessus de leurs têtes, Mlle de La Seiglière ne ressentait alors aucun émoi, et continuait d'aller d'un pas lent, rêveur et distrait, tandis que Bernard, plus pâle que la une qui se montrait derrière les aulnes, plus tremblant que les brins d'herbe qu'agitait le vent de la nuit, s'enivrait, à son insu, du premier trouble de son cœur. De retour au salon, la conversation reprit son cours autour d'un de ces feux clairs qui égaient les soirées d'automne. Le sarment pétillait dans l'âtre, et les brises imprégnées de la senteur des bois lutinaient follement les rideaux de la fenêtre ouverte. Commodément assis dans un fauteuil moelleux, non loin d'Hélène, qui s'occupait, à la lueur d'une lampe, d'un ouvrage de tapisserie, Bernard subissait, sans chercher à s'en rendre compte, le charme de cet intérieur de famille. De temps en temps, le marquis se levait, puis venait se rasseoir après avoir baisé sa fille au front. D'autres fois, c'était l'aimable enfant qui regardait son père avec amour. Bernard s'oubliait au tableau de ces chastes joies. Cependant on voulut savoir l'histoire de sa captivité; M. de La Seiglière et sa fille joignirent leurs instances à celles de la baronne. Il est doux de parler de soi et de raconter les maux qu'on a soufferts, surtout quand on a bien dîné, et qu'on suspend, pour ainsi dire, à ses lèvres quelque Didon ou quelque Desdémone palpitante, curieuse, le regard ému et le sein agité. Bernard donna d'autant plus aisément dans le piége, qu'Hélène y jouait, sans s'en douter, le rôle de l'alouette captive chargée d'attirer la gent emplumée dans les lacets de l'oiseleur. Il raconta d'abord l'affaire de la Moskowa. Il indiqua à grands traits le plan des lieux, les mouvements du terrein, la disposition respective des deux armées, puis il engagea la bataille. Il avait commencé sur un ton grave et simple ; exalté par ses souvenirs, emporté par sa propre parole comme par des ailes de flamme, ses yeux s'animèrent peu à peu, et sa voix retentit bientôt comme un clairon. On respira l'odeur de la poudre, on entendit le sifflement des balles, on vit les bataillons s'ébranler et se ruer à travers la mitraille, jusqu'au moment où, frappé lui-même en tête de son escadron, il tomba sans vie sous les pieds des chevaux, sur le sol jonché de cadavres. Ainsi parlant, il était beau ; Mlle de La Seiglière avait laissé échapper son aiguille, et, le col tendu, sans haleine, elle écoutait et contemplait Bernard avec un sentiment de naïve admiration.

— C'est un poète qui chante les exploits d'un héros! s'écria Mme de Vaubert avec enthousiasme.

— Monsieur, ajouta le marquis, vous pouvez vous flatter d'avoir vu la mort de près. Quelle bataille! j'en rêverai la nuit. Il paraît que vous n'y alliez pas de main morte; mais aussi, quediable votre empereur allait-il faire dans cette maudite Russie?

— Il avait son idée, répliqua fièrement Bernard ; cela ne nous regarde pas.

Ensuite, il dit de quelle façon il s'était réveillé prisonnier, et comment de prisonnier il était devenu esclave. Il raconta simplement, sans emphase et sans exagération, son séjour au fond de la Sibérie; six années de servitude au milieu de peuplades sauvages, plus cruelles encore et plus impitoyables que leur ciel et que leur climat; tout ce qu'il avait enduré, la faim, le froid, les durs travaux, les traitements barbares, il dit tout, et plus d'une fois, pendant ce funeste récit, une larme furtive glissa sous les paupières d'Hélène, brilla, comme une goutte de rosée, à

ses cils abaissés, et roula en perle liquide sur l'ouvrage de tapisserie que la jeune fille avait repris sans doute pour cacher son émotion.

— Noble jeune homme ! dit Mme de Vaubert en portant son mouchoir à ses yeux, était-ce là le prix réservé à votre héroïque courage ?

— Ventre-saint-gris ! monsieur, dit le marquis, vous devez être criblé de rhumatismes.

— Ainsi toute gloire s'expie ! reprit la baronne avec mélancolie ; ainsi, trop souvent, les branches de laurier se changent en palmes du martyre. Pauvre jeune ami ! que vous avez souffert ! ajouta-t-elle en lui pressant la main par un mouvement de vive sympathie.

— Monsieur, dit le marquis, je vous prédis que, sur vos vieux jours, vous serez mangé de goutte.

— Après tant de traverses et de misères, qu'il doit être doux, s'écria Mme de Vaubert, de se reposer au sein d'une famille empressée, entouré de visages amis, appuyé sur des cœurs fidèles ! Heureux l'exilé qui, de retour sur le sol natal, ne trouve pas sa cour silencieuse, sa maison vide et son foyer froid et solitaire !

— Une goutte de Sibérie ! s'écria le marquis en se frottant le mollet ; en voici une qui, pour ne venir que du fond de l'Allemagne, a déjà bien son prix. Monsieur, je vous plains. Une goutte de Sibérie ! vous n'en avez pas fini avec les Cosaques.

Les dernières paroles de Mme de Vaubert avaient rappelé brusquement le jeune homme aux exigences de sa position. Onze heures venaient de sonner à la pendule d'écaille incrustée de cuivre, qui ornait le marbre de la cheminée. Honteux de ses faiblesses, Bernard se leva, et, cette fois enfin, il allait se retirer, ne sachant plus que résoudre, mais comprenant encore, au milieu de ses incertitudes, que ce n'était point là sa place ; quand, le marquis ayant tiré un ruban de moire qui pendait le long de la glace, la porte du salon s'ouvrit, et un valet parut sur le seuil, armé d'un flambeau à deux branches chargées de bougies allumées.

— Germain, dit le marquis, conduisez monsieur dans ses appartements. Ce sont les appartements, ajouta-t-il en s'adressant à Bernard, qu'occupa longtemps monsieur votre père.

— C'est vraiment mal à nous, monsieur, s'écria Mme de Vaubert, d'avoir si longtemps prolongé votre veille. Nous aurions dû nous rappeler que vous avez besoin de repos ; mais nous étions si heureux de vous voir et si ravis de vous entendre ! Pardonnez une indiscrétion qui n'a d'autre excuse que le charme de vos récits.

— Dormez bien, monsieur, dit le marquis ; dix heures de sommeil vous remettront de vos fatigues. Demain, au saut du lit, nous irons battre nos bruyères et tirer quelques lapereaux. Vous devez aimer la chasse : elle est l'image de la guerre.

— Monsieur, dit Mlle de La Seiglière encore toute tremblante, n'oubliez pas que vous êtes chez vous d'abord, puis chez des amis qui se feront une joie autant qu'un devoir de guérir votre cœur, et d'effacer en lui jusqu'au souvenir de tant de mauvais jours. Mon père essaiera de vous rendre l'affection de celui que vous avez perdu, et moi, si vous le voulez, je serai pour vous une sœur.

— Si vous aimez la chasse, s'écria le marquis, je vous en promets de royales.

— D'impériales même, dit la baronne en l'interrompant.

— Oui, reprit le marquis, d'impériales. Chasse à pied ! chasse à courre ! chasse au lévrier ! chasse aux chiens courants ! Vive Dieu ! si vous traitez les renards comme les Autrichiens, et les sangliers comme les Russes, je plains les hôtes de nos bois.

— J'espère bien, monsieur, ajouta Mme de Vaubert, avoir le plaisir de vous recevoir souvent dans mon petit manoir. Votre digne père, qui m'honorait de son amitié, se plaisait à ma table et à mon foyer. Venez parler de lui à cette même place où tant de fois il a parlé de vous.

— Allons, monsieur Bernard, bonsoir et bonne nuit ! dit le marquis en le saluant de la main, et que M. votre père vous envoie de là-haut de doux rêves !

— Adieu, monsieur Bernard, reprit la baronne avec un affectueux sourire ; endormez-vous dans la pensée que vous n'êtes plus seul au monde !

— A demain, monsieur Bernard, dit à son tour Hélène ; c'est le mot que votre excellent père et moi nous échangions le soir en nous quittant.

Ébloui, étourdi, entraîné, fasciné, enlacé, pris par tous les bouts, Bernard fit un geste qui voulait dire : à la grâce de Dieu ! puis, après s'être incliné respectueusement devant Mlle de La Seiglière, il sortit, précédé de Germain qui le conduisit dans l'appartement le plus riche et le plus somptueux du château. C'était en effet ce-

lui que le pauvre vieux gueux avait quelque temps habité avant qu'on l'eût relégué comme un lépreux dans la partie la plus retirée et la plus isolée du logis; seulement, on l'avait depuis lors singulièrement embelli, et, ce jour même, on s'était empressé de l'approprier à la circonstance. Quand Bernard entra, la flamme joyeuse du foyer faisait étinceler les moulures dorées du plafond et les baguettes de cuivre qui bordaient et encadraient la tenture de velours vert-sombre. Un tapis d'Aubusson jonchait le parquet de fleurs si fraîches et si brillantes, qu'on les eût dites cueillies nouvellement dans les prairies d'alentour et semées là par la main d'une fée bienveillante. Bernard, qui, depuis dix ans, n'avait dormi que sur des lits de camp, sur la neige, sur des peaux de loup, et dans des draps d'auberge, ne put se défendre d'un sentiment de joie indicible en apercevant, sous l'édredon amoncelé, la toile blanche et fine d'un lit qui s'élevait, comme le trône du sommeil, au fond d'une alcôve, réduit mystérieux formé de draperies pareilles à la tenture. Toutes les recherches du luxe, toutes les élégances, toutes les commodités de la vie, étaient réunies autour de lui et semblaient lui sourire. Une sollicitude ingénieuse avait tout prévu, tout calculé, tout deviné. L'hospitalité a des délicatesses qui échappent rarement à la pauvreté, mais qu'on ne trouve pas toujours chez les hôtes les plus magnifiques; rien ne manquait à celle-ci, ni l'esprit, ni la grâce, ni la coquetterie, plus rares que la munificence. Quand Germain se fut retiré après avoir tout préparé pour le coucher de son nouveau maître, Bernard éprouva un plaisir d'enfant à examiner et à toucher les mille petits objets de toilette dont il avait oublié l'usage. Nous n'oserions dire, par exemple, dans quels ravissements le plongèrent la vue des flacons d'eau de Portugal et la senteur des savons parfumés. Il faut avoir passé six ans chez les Tartares pour comprendre ces puérilités. De chaque côté de la glace, à demi cachés par des touffes d'asters, de dahlias et de chrysanthèmes épanouis dans des vases pansus du Japon, reluisaient des poignards, des pistolets damasquinés, diamants et bijoux des guerriers. Sur un coin de la cheminée, une coupe d'un travail précieux regorgeait de pièces d'or, comme oubliées là par mégarde. Bernard ne s'arrêta ni devant l'or, ni devant les fleurs, ni même devant les armes. En rôdant autour de la chambre, il tomba en extase devant un plateau de vermeil chargé de cigarres, que Mme de Vaubert avait envoyé chercher à la ville, chez un vieil armateur de ses amis : attention hospitalière qui n'aurait aujourd'hui rien que de simple et de banal, mais qui pouvait passer alors pour un trait d'audace et de génie. Il en prit un, l'alluma à la flamme d'une bougie, puis, étendu mollement dans une bergère, enveloppé d'une robe de cachemire, les pieds dans des babouches turques, il pensa d'abord à son père, à l'étrangeté de sa destinée, à la tournure imprévue qu'avaient prise en ce jour les évènements, au parti qu'il lui restait à choisir. Brisé par la fatigue, le front brûlant, la paupière alourdie, bientôt ses idées se troublèrent et se confondirent. Dans cet état d'assoupissement, qu'on pourrait appeler le crépuscule de l'intelligence, il crut voir la fumée de son cigarre s'animer et former au-dessus de sa tête des groupes fantastiques. C'étaient tantôt son vieux père et sa vieille mère qui montaient au ciel, assis sur un nuage; tantôt son empereur debout sur un rocher, les bras croisés sur sa poitrine; tantôt la baronne et le marquis se tenant par la main et dansant une sarabande; tantôt et plus souvent, une figure svelte et gracieuse qui se penchait vers lui et le regardait en souriant. Son cigarre achevé, il se jeta au lit, se roula dans la plume, et s'endormit d'un profond sommeil.

Soit lassitude, soit besoin de recueillement, Mlle de La Seiglière avait quitté le salon presqu'en même temps que Bernard. Demeurés seuls au coin du feu, la baronne et le marquis se regardèrent un instant l'un l'autre en silence.

— Eh bien! marquis, dit enfin la baronne, il est gentil, le petit Bernard! Le père sentait l'étable et le fils sent le corps-de-garde.

— Le malheureux! s'écria le marquis arrivé au dernier paroxysme de l'exaspération; j'ai cru qu'il n'en finirait pas avec sa bataille de la Moscowa. La bataille de la Moscowa! ne voilà-t-il pas une belle affaire? Qu'est-ce que c'est que ça? qui connaît ça? qui parle de ça? Je n'ai jamais fait la guerre; mais, si jamais je la faisais... par l'épée de mes aïeux! madame la baronne, ce serait une autre paire de manches. Tout le monde y passerait; je ne voudrais même pas qu'il en revînt un invalide. La bataille de la Moscowa! Et ce faquin qui se donne des airs d'un César et d'un Alexandre! Les voici pourtant, ces héros! voici ces fameuses rencontres dont M. de Buonaparte a fait si grand bruit, et que les ennemis de la monarchie font encore sonner si haut! Il se trouve qu'en résumé c'é-

taient de petits exercices hygiéniques et sanitaires; les morts se ramassaient eux-mêmes, et les tués ne s'en portent que mieux. Vive Dieu! quand nous nous en mêlons, nous autres, les choses se passent autrement; quand un gentilhomme tombe, c'est pour ne plus se relever. Mais, ne fût-on qu'un manant, ne fût-on qu'un vilain, ne fût-on qu'un Stamply, lorsqu'on s'est fait tuer pour le service de la France, que diable! c'est le moins qu'on ne vienne pas soi-même le raconter aux gens. S'il avait seulement pour deux sous de cœur, ce garnement rougirait de se sentir en vie, et il s'irait jeter, tête baissée, dans la rivière.

— Que voulez-vous, marquis, ça ne sait pas vivre, dit Mme de Vaubert en souriant.

— Qu'il vive donc, mais qu'il se cache! Cache ta vie, a dit le sage. S'il aimait la gloire comme il le prétend, n'aurait-il pas préféré continuer de passer pour mort au champ d'honneur, plutôt que de venir ici traîner ses guêtres, sa honte et sa misère? Que ne restait-il en Sibérie? Il était bien là-bas; il y avait ses habitudes. Ce douillet se plaint du climat : ne dirait-on pas qu'il est né dans de la ouate et qu'il a grandi en serre-chaude! Les Cosaques sont de braves gens, de mœurs douces et hospitalières. Il les appelle des barbares. Obligez donc ces va-nu-pieds! sauvez-leur la vie! recueillez-les chez vous! faites-leur un sort agréable! Voici la reconnaissance que vous en retirez : ils vous traitent de cannibales. Je jurerais, quoi qu'il en dise, qu'il était là comme un coq-en-pâte; mais ces vauriens ne savent se tenir nulle part. Et puis ça vient vous parler de patrie, de liberté, de sol natal, du toit paternel qui fume à l'horizon! grands mots qu'ils mettent en avant, pour justifier leurs désordres et pour voiler leur inconduite.

— La patrie, la liberté, le toit paternel, le tout assaisonné d'un million d'héritage, il faut pourtant convenir, ajouta Mme de Vaubert, que, sans être précisément un sacripant, on peut quitter pour moins les bords fleuris du Don et l'intimité des Baskires.

— Un héritage d'un million! s'écria le marquis : où diable voulez-vous qu'il le prenne?

— Dans votre poche, répliqua la baronne, découragée d'avoir toujours à courir après lui, pour le ramener forcément dans le cercle de la question.

— Ah çà! s'écria M. de La Seiglière, mais c'est donc un homme dangereux, ce Bernard! S'il me pousse à bout, madame la baronne, on ne sait pas de quoi je suis capable : je le traînerai devant les tribunaux.

— Bien! dit la baronne, vous lui éviterez ainsi l'ennui de vous y traîner lui-même. De grâce, marquis, ne recommençons pas. La réalité vous enveloppe et vous presse de toutes parts. Puisque vous ne pouvez pas lui échapper, osez la regarder en face. Qu'a-t-elle donc à cette heure qui puisse tant vous effrayer? Le Bernard est en cage; le lion est muselé; vous tenez votre proie.

— Elle est jolie, ma proie! Pour Dieu, dites-moi, je vous prie, ce que vous voulez que j'en fasse?

— Le temps vous l'apprendra. Ce matin, il s'agissait d'installer l'ennemi dans la place ; c'est fait. Il s'agit maintenant de l'en expulser : ça se fera.

— En attendant, dit le marquis, nous allons en manger, de la Sibérie, de la mitraille et de la Moscowa! Nous allons en avaler, des lames de sâbre fricassées dans la neige et des biscaïens accommodés aux frimas! Et puis, madame la baronne, ne vous paraît-il pas que je joue ici un vilain rôle et un rôle de vilain? Ventre-saint-gris! je jure comme Henri IV, mais il me semble que je vais m'y prendre autrement que le Béarnais, pour reconquérir mon royaume.

— Croyez-vous donc, répliqua Mme de Vaubert, que le courage ne procède qu'à coups d'arquebuse et que les grandes actions ne s'accomplissent qu'à la pointe du glaive? Si la France n'a pas été divisée en ces derniers temps, partagée et tirée au sort comme les vêtements du Christ, à qui le doit-elle? En habit brodé, en escarpins et en bas de soie, la jambe droite appuyée sur la gauche et la main passée dans le jabot de sa chemise, M. de Talleyrand a plus fait pour la France que toute cette racaille en culottes de peau, qui s'appelait la vieille garde, et qui n'a su rien garder. Pensez-vous, par exemple, n'avoir pas déployé, en ce jour qui s'achève, cent fois plus de génie que n'en montra le Béarnais à la bataille d'Ivry? Secouer son panache blanc en guise de drapeau, frapper d'estoc et de taille, joncher le sol de morts et de mourants, ne voilà-t-il pas quelque chose de bien difficile! Ce qui est vraiment glorieux, c'est de triompher sur ce champ de bataille qui s'appelle la vie. Souffrez qu'à ce propos je vous adresse mes compliments. Vous avez eu le sang-froid d'un héros, l'esprit d'un démon et la grâce d'un ange. Tenez, marquis, passez-moi le mot, vous avez été adorable.

— Il est certain, dit le marquis en passant sa jambe droite sur la jambe gauche et en jouant du bout des doigts avec son jabot de dentelle, il est certain que ce malheureux n'y a vu que du feu.

— Ah ! marquis, comme vous l'avez assoupli ! D'un gantelet de fer vous avez fait un gant de peau de Suède. Je vous savais brave et vaillant ; mais je dois avouer que j'étais loin de vous soupçonner dans l'esprit une si merveilleuse souplesse. Il est beau d'être le chêne et de savoir plier comme le roseau. Marquis de La Seiglière, le prince de Bénévent a pris votre place au congrès de Vienne.

— Vous croyez, baronne? demanda M. de La Seiglière en se caressant le menton.

— D'un coup de pouce, vous auriez courbé l'arc de Nemrod, dit en souriant Mme de Vaubert. Vous apprivoiseriez des tigres et vous amèneriez des panthères à vous venir manger dans la main.

— Que voulez-vous? c'est l'histoire de toutes ces petites gens. De loin, ça ne parle que de nous dévorer ; que nous daignions leur sourire, ça tombe et ça rampe à nos pieds. C'est égal, madame la baronne, je ne suis point encore d'âge à jouer le rôle de don Diègue, et si ce drôle était gentilhomme, je me souviendrais encore des leçons de Saint-George.

— Marquis, répliqua fièrement Mme de Vaubert, si ce drôle était gentilhomme, et que vous fussiez don Diègue, vous n'auriez pas loin à aller pour rencontrer Rodrigue.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et Raoul entra, ganté, frisé, tiré à quatre épingles, la paupière clignotante, la bouche épanouie, le visage frais et rose, aussi irréprochable des pieds à la tête que s'il sortait d'une bonbonnière. Il venait chercher sa mère pour la ramener à Vaubert, et sans doute aussi dans l'espoir de faire sa cour à Mlle de La Seiglière, qu'il n'avait pas vue depuis la veille. A l'apparition de ce beau jeune homme, le marquis et la baronne arrêtèrent sur lui avec complaisance leurs regards rafraîchis et charmés : ce fut pour eux comme l'entrée d'un pur sang limousin dans un hippodrome encore tout souillé par l'intrusion d'un mulet normand. Il était tard ; la journée touchait à sa fin ; les deux aiguilles de la pendule étaient près de se joindre sur l'émail de la douzième heure. Après avoir tendu sa main au marquis, Mme de Vaubert se retira, appuyée sur le bras de son fils, qu'elle se réserva d'instruire en temps et lieu des évènements à jamais mémorables qui venaient de remplir ce grand jour.

Une heure après, tout reposait sur les deux bords du Clain. M. de La Seiglière, qui s'était endormi sous le coup des émotions violentes qu'il venait d'essuyer, rêvait qu'une innombrable quantité de hussards, tous tués à la bataille de la Moscowa, se partageaient silencieusement ses domaines, et qu'il les voyait s'enfuir au galop, emportant chacun son lot sur la croupe de son cheval, qui un champ, qui un pré, qui une ferme; Bernard galopait en avant, avec le parc dans sa valise et le château dans un de ses arçons. N'ayant plus sous les pieds un seul morceau de terre, le marquis éperdu se sentait rouler dans l'espace comme une comète, et cherchait vainement à se raccrocher aux étoiles. Mme de Vaubert rêvait de son côté, et son rêve ressemblait fort à un apologue bien connu. Elle voyait une jeune et belle créature, assise sur une fine pelouse, avec un lion énorme amoureusement couché auprès d'elle, une patte sur ses genoux, tandis qu'une troupe de valets, armés de fourche et de bâtons, observait ce qui se passait, cachée derrière un massif de chênes. La jeune fille soutenait d'une main la patte au fauve pelage, et de l'autre, avec une paire de ciseaux, elle rognait les griffes, qui s'allongeaient docilement sous le velours. Quand chaque patte avait subi la même opération, la belle enfant tirait de sa poche une lime au manche d'ivoire, et, prenant entre ses bras la tête à la blonde crinière, elle relevait d'une main délicate les épaisses et lourdes babines, et de l'autre elle limait gentiment une double rangée de dents formidables. Si parfois le patient poussait un rugissement sourd, elle l'apaisait aussitôt en le flattant du geste et de la voix. Cette seconde opération achevée, quand le lion n'avait plus ni crocs ni ongles, la jeune fille se levait, et les valets, sortant de leur cachette, couraient à la bête, qui détalait sans résister, la queue serrée et l'oreille basse. Bernard rêvait, lui, qu'au millieu d'un champ de neige, sous un ciel de glace bleuâtre, il voyait tout d'un coup surgir un beau lis qui parfumait l'air; mais, comme il s'approchait pour le cueillir, la royale fleur se changeait en une fée aux yeux d'ébène et aux cheveux d'or, qui l'enlevait à travers les nuages et le déposait sur des rives charmantes où régnait un printemps éternel. Enfin, Raoul rêvait qu'il était au soir de ses noces, et qu'au moment d'ouvrir le bal avec la jeune baronne de Vaubert, il découvrait avec stupeur qu'il avait mis sa cravate à l'envers.

VII.

Mlle de La Seiglière veillait seule. Accoudée sur l'appui d'une fenêtre ouverte, le front appuyé sur sa main, dont les doigts se perdaient sous les nattes de sa chevelure, elle écoutait d'un air distrait les confuses rumeurs qui montaient des champs endormis, concert de l'eau, du feuillage et des brises, nocturne de la création, langage harmonieux des nuits étoilées et sereines. A toutes ces voix et à tous ces murmures, Mlle de La Seiglière mêlait les premiers tressaillements d'un cœur où la vie commençait à poindre et à se révéler. Il se faisait en elle comme un bruit de source cachée près de sourdre, et soulevant déjà la mousse et le gazon qui la couvrent. Hélène s'était élevée dans un monde gracieux, élégant et poli, mais peu accidenté, froid, correct, compassé, nous n'avons pas dit ennuyeux. Ses entretiens avec le vieux Stamply, les lettres de Bernard, l'image et le souvenir d'un mort qu'elle n'avait jamais connu, avaient été tout le poème de sa jeunesse. A force d'entendre parler de ce mort, à force de lire et relire ces lettres qui respiraient toutes une adorable piété filiale unie aux exaltations de la gloire, lettres d'enfant autant que de héros, caressantes et chevaleresques, toutes écrites dans l'ivresse du triomphe, le lendemain d'un jour de combat, elle en était venue à se prendre pour lui de cette poétique affection qui s'attache à la mémoire des jeunes amis moissonnés avant l'âge. Peu à peu, ce sentiment étrange avait germé et s'était épanoui dans son sein comme une fleur mystérieuse : petite fleur bleue de l'idéal, qui parfume le fond des âmes, aux heures solitaires. Hélène se penchait sur son cœur pour la voir et pour la respirer. Comment se serait-elle défiée d'un rêve dont elle n'avait jamais entrevu la réalité? comment aurait-elle pu s'effaroucher d'une ombre dont le corps dormait au tombeau? Parfois elle emportait ces lettres dans ses excursions, comme elle aurait pu faire d'un livre aimé, et ce matin même, sur la pente des coteaux, assise sous un bosquet de trembles, elle en avait relu la plus touchante, celle dans laquelle Bernard envoyait à son vieux père le premier bout de ruban rouge qui avait brillé sur sa poitrine. Le bout de ruban s'y trouvait encore, terni par la fumée de la poudre et par les baisers du vieux Stamply. Hélène n'avait pu s'empêcher de songer que cela valait bien, à tout prendre, les œillets, les roses ou les camélias que M. de Vaubert portait toujours à sa boutonnière. Elle était donc revenue la tête et l'esprit tout remplis d'expressions de flamme, et, de retour au château, à peine entrée dans le salon, on lui avait montré Bernard, Bernard ressuscité, Bernard debout et vivant devant elle. C'était plus qu'il n'en fallait à coup sûr pour surprendre vivement une imagination oisive, qui ne s'était jusqu'à présent exaltée que pour des chimères. L'apparition miraculeuse de ce jeune homme, qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu jusqu'alors, et qui ne répondait pas trop mal au type qu'elle s'en était formé confusément, la position de ce fils qu'elle croyait déshérité par la probité de son père, son air triste et grave, son attitude digne et fière, le belliqueux éclat de son front et de son regard, ce qu'il avait enduré et souffert, enfin tous les détails de cette étrange journée, avaient produit sur la belle enfant une impression romanesque et profonde; mais, trop loin de soupçonner ce qui se passait dans son être pour pouvoir s'en alarmer, Mlle de La Seiglière s'abandonnait sans trouble aux sensations qui affluaient en elle comme les flots d'une nouvelle vie. Cependant elle comprit que, puisque Bernard vivait, elle n'avait plus le droit de garder les lettres que le vieux Stamply lui avait confiées à son lit de mort. Près de s'en séparer, son cœur se serra; elle les prit toutes une à une, les relut toutes une dernière fois, puis elle les glissa sous une même enveloppe, après avoir dit un silencieux adieu à ces amies de sa solitude, à ces compagnes de son désœuvrement. Cela fait, la jeune fille revint au balcon, et s'y tint quelque temps encore à regarder les étoiles qui scintillaient au ciel, la blanche vapeur qui traçait dans l'air le cours invisible du Clain, et la lune pareille à un disque de cuivre dont l'horizon rongeait les bords.

Quoiqu'il fît jour depuis plusieurs heures, Bernard se réveilla dans l'obscurité ; seulement un rayon de soleil, venant on ne sait d'où, coupait en deux l'appartement par une bande lumineuse dans laquelle tournoyait follement un essaim de petites mouches mêlées à un million d'atomes, poussière d'or dans un sillon de feu. Après être resté quelques instants plongé dans cet état de bien-être et de nonchalance qui n'est ni la veille ni le sommeil, tout d'uu coup, au mugissement sourd de la réalité qui commençait à lui arriver comme le bruit de la marée montante, il se dressa sur son séant, prêta l'oreille, et promena autour de lui un regard étonné. Le bruit se rapprochait, la marée montait toujours. Inquiet, éperdu, il se

jeta à bas du lit, tira les rideaux, ouvrit les volets, et, l'esprit et les yeux illuminés en même temps, il vit clair à la fois dans sa chambre et dans sa destinée. L'aigle qui, après s'être endormi libre dans son aire, se réveillerait sur un perchoir, dans une cage de ménagerie, n'éprouverait pas un sentiment de rage et de stupeur plus sombre ni plus terrible que ne le fut celui de Bernard au souvenir de ce qui s'était passé la veille. Il se pressa le front avec désespoir, et se prodigua les noms de lâche, de parjure et d'infâme. Il fut tenté de jeter par la fenêtre les vases du Japon, la coupe aux pièces d'or, les babouches turques, le plateau de cigarres, et de consommer l'expiation en se précipitant lui-même. Il voulut aller tordre le col à la baronne ; il chercha quel châtiment il infligerait au marquis; Hélène elle-même ne trouva point grâce devant sa colère. Immobile devant une glace, il se demandait si c'était bien son image qu'il y voyait se refléter. Était-ce donc lui, en effet? Traître en un jour à tous ses instincts, traître à ses opinions, à ses sentiments, à son origine, à ses devoirs, à ses résolutions, à ses intérêts même, il avait frayé avec la noblesse et accepté l'hospitalité des spoliateurs et des assassins de son père! Par quel charme funeste? par quel enchantement ténébreux? Indigné de s'être fait jouer comme un enfant, convaincu que le marquis n'était qu'un vieux roué, et sa fille qu'une jeune intrigante élevée à l'école de Mme de Vaubert, dégagé de tous les liens dont on l'avait insidieusement enlacé, honteux et furieux à la fois de s'être laissé enchaîner, comme Gulliver, par des nains, il prit sa cravache, enfonça son chapeau sur sa tête, et, sans vouloir seulement prendre congé de ses hôtes, il sortit du château, décidé à n'y plus rentrer que lorsqu'il en aurait chassé la race des La Seiglière.

En traversant une cour plantée de figuiers, de marronniers et de tilleuls, pour gagner les écuries et seller lui-même le cheval qui l'avait amené, il fut rencontré par Mlle de La Seiglière, qui sortait de son appartement, en simple négligé du matin, encore plus belle ainsi qu'il ne l'avait vue la veille, le front si pur et si serein, la démarche si calme, le regard si limpide, que Bernard, en l'apercevant, sentit sa conviction s'évanouir avec sa colère, de même qu'au soleil levant se disperse et se fond la brume des collines. Soupçonner cette fière et suave créature de ruse, de mensonge, d'intrigue et de duplicité, autant aurait valu accuser de meurtre et de carnage les palombes au plumage ardoisé qui se becquetaient sur le toit du colombier voisin. La jeune fille alla droit au jeune homme.

— Monsieur; je vous cherchais, dit-elle.

A ce timbre de voix plus doux et plus frais que l'haleine embaumée du printemps, plus franc, plus loyal et sincère que le son de l'or sans alliage, Bernard tressaillit, et le charme recommença. Hélène et lui se trouvaient, en cet instant, près d'une petite porte qui donnait sur la campagne. Hélène l'ouvrit, et, passant sa main sur le bras de Bernard :

— Venez, ajouta-t-elle. Il est encore de bonne heure, et mon père s'est vanté hier soir, en vous offrant d'aller battre avec vous, ce matin, nos landes et nos guérets. Vous serez obligé de vous contenter d'une promenade avec moi à travers champs. Vous y perdrez ; mais les lièvres y gagneront.

— Tenez, mademoiselle, dit Bernard d'une voix tremblante en se dégageant doucement de la main d'Hélène, je vous vénère et vous honore. Je vous crois aussi noble que belle; je sens que, douter de vous, ce serait douter de Dieu même. Vous avez aimé mon père; vous avez été l'ange gardien de sa vieillesse; vous l'avez assisté souffrant; vous vous êtes assise à son chevet; vous l'avez aidé à mourir. Soyez-en remerciée et bénie. Vous avez rempli les devoirs de l'absent; je vous en garderai dans mon cœur une reconnaissance éternelle. Cependant, laissez-moi partir. Je ne saurais vous expliquer les motifs impérieux qui m'en font une loi ; mais, puisque je la subis, cette loi, puisque j'ai la force de m'arracher à la grâce de vos instances, vous devez comprendre, mademoiselle, que les motifs qui me commandent sont bien impérieux en effet.

— Monsieur, répondit Mlle de La Seiglière, qui croyait connaître ces motifs dont parlait Bernard, si vous êtes seul ici-bas, si vous n'avez point d'affection sérieuse qui vous appelle ailleurs, si votre cœur est libre de tout lien, je ne sais rien qui vous puisse dispenser de vivre au milieu de nous.

— Je suis seul ici-bas, et mon cœur est libre de tout lien, répliqua tristement le jeune homme; mais songez que je ne suis qu'un soldat de mœurs rudes et sans doute grossières. Je n'ai ni les goûts, ni les habitudes, ni les opinions de M. votre père. Étranger au monde où vous vivez, j'y serais importun, et moi-même j'y souffrirais peut-être.

— N'est-ce que cela, monsieur? dit Hélène.

Mais songez donc à votre tour que vous êtes ici sur vos terres, et que nul ne songera jamais à contrarier vos goûts, vos habitudes et vos opinions. Mon père est un esprit aimable, indulgent et facile. Vous nous verrez à vos heures; si vous le préférez, vous ne nous verrez jamais. Vous choisirez le genre de vie qui vous conviendra le mieux, et, à part la température, dont nous ne saurions disposer, il ne tiendra qu'à vous de vous croire encore en pleine Sibérie. Seulement vous ne gèlerez pas, et vous aurez la France à votre porte.

— Soyez sûre, mademoiselle, répondit Bernard, que ma place n'est point chez le marquis de La Seiglière.

— C'est me faire entendre, monsieur, que ce n'est point ici notre place, répondit Mlle de La Seiglière, car nous sommes ici chez vous.

Ainsi ces deux cœurs honnêtes et charmants abdiquaient chacun de son côté pour ne pas s'humilier l'un l'autre. Bernard rougit, se troubla et se tut.

— Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas partir et que vous ne partirez pas. Venez, ajouta Hélène en reprenant le bras du jeune homme. Je vous ai hier transmis, pour ainsi dire, les derniers jours de votre père; il me reste encore un dépôt qu'il m'a confié à son lit de mort, et que je tiens à vous remettre.

A ces mots, elle entraîna Bernard, qui la suivit encore une fois, et tous deux s'enfoncèrent dans un sentier couvert, qui courait à travers les terres entre deux haies d'épines et de troënes. Il faisait une de ces riantes matinées que n'ont point encore voilées les mélancolies de l'automne. Bernard reconnaissait les sites au milieu desquels il s'était élevé; à chaque pas, il éveillait un souvenir; à chaque détour de haie, il rencontrait une fraîche image de ses jeunes années. Ainsi marchant, tous deux s'entretenaient des jours écoulés. Bernard disait son enfance turbulente; Hélène racontait sa jeunesse grave et sérieuse. Parfois ils s'arrêtaient, soit pour échanger une idée, une observation ou un sentiment, soit pour cueillir les menthes et les digitales qui bordaient les marges du chemin, soit pour admirer les effets de lumière sur les prés et sur les coteaux; puis, tout surpris de quelque révélation sympathique, ils poursuivaient leur route en silence, jusqu'à ce qu'un nouvel incident vînt interrompre le langage muet de leurs âmes. S'il paraissait étrange, disons le mot, inconvenant, à quelques esprits rigoristes et timorés que la fille du marquis de La Seiglière se promenât, en toilette du matin, au bras de ce jeune homme qu'elle avait vu la veille pour la première fois, c'est que ces esprits, dont nous respectons d'ailleurs les susceptibilités exquises, oublieraient que Mlle de La Seiglière était trop chaste et trop pure pour avoir la pudeur et la retenue que le monde enseigne à ses vestales; nous leur rappellerions aussi qu'Hélène avait grandi dans la solitude et dans la liberté, et qu'enfin, en suivant le secret penchant de son cœur, elle croyait accomplir un devoir. Au bout d'une heure de marche, ils arrivèrent, sans y songer et sans l'avoir cherchée, à la ferme où Bernard était né. A la vue de cette humble habitation où rien n'avait changé, Bernard ne put retenir son émotion. Il voulut tout revoir et tout visiter; puis il alla s'asseoir auprès d'Hélène, dans la cour, sur ce même banc où son père s'était assis quelques jours avant d'expirer. Tous deux étaient attendris, et ils restèrent silencieux. Quand Bernard releva sa tête, qu'il avait tenue longtemps entre ses mains, son visage était mouillé de larmes.

— Mademoiselle, dit-il en se tournant vers Hélène, j'ai raconté hier devant vous six années d'exil et de dur esclavage. Vous êtes bonne, je le sais, je le sens. Peut-être avez-vous plaint mon martyre, et pourtant, dans ce récit indiscret de mes maux et de mes misères, je n'ai pas fait entrer la plus cruelle de mes tortures. Cette torture n'a point cessé, je la porte en moi comme un vautour qui me ronge le sein. Quand je quittai mon père, il était vieux déjà et seul au monde. Vainement m'objecta-t-il qu'il n'avait plus que moi sur la terre. Je le délaissai sans pitié pour courir après ce fantôme qui s'appelle la gloire. Au milieu du bruit des camps et des enivrements de la guerre, je ne songeai pas que j'étais un ingrat; dans le silence de la captivité, je me sentis écrasé tout d'un coup sous le poids d'une pensée terrible. Je me représentai mon vieux père sans parents, sans amis, sans famille, frappé d'abandon, pleurant ma mort, mais accusant ma vie. Dès lors, cette pensée qu'il se plaignait de moi et qu'il accusait ma tendresse, ne me donna ni trêve ni merci; ce devint le mal de mon cœur, et je me demande encore à cette heure s'il m'a pardonné en mourant.

— Il est mort en bénissant votre mémoire, répondit la jeune fille; il est parti joyeux, avec le doux espoir d'aller vous embrasser là-haut.

— Jamais ne parla-t-il de moi avec amertume?

— Il ne parla jamais de vous qu'avec amour et qu'avec enthousiasme.

— Jamais n'a-t-il maudit mon départ?

— Il n'a jamais que tressailli d'orgueil à l'idée de vos glorieux travaux. Vous n'étiez plus pour lui, et cependant vous étiez encore sa vie tout entière. Il vous pleurait, et cependant il n'existait qu'en vous et que par vous. Près d'expirer, il me livra vos lettres comme ce qui lui restait de plus cher et de plus précieux à léguer. Ces lettres, les voici, dit Hélène en les tirant d'un sac de velours et en les remettant à Bernard; elles m'ont appris à connaître et à aimer la France, et j'ai vu souvent votre père les tremper de ses pleurs et de ses baisers.

— Mademoiselle, dit Bernard d'une voix émue, vous qui avez aidé le père à mourir et qui aidez le fils à vivre, soyez remerciée et bénie encore une fois.

Ils s'en retournèrent plus silencieux qu'ils n'étaient venus. Encore sous le coup du rêve affreux qu'il avait fait la nuit, M. de La Seiglière reçut cordialement Bernard, qui ne put se dispenser de s'asseoir à la table du déjeûner, entre le marquis et sa fille. Livré à lui-même, le marquis fut charmant, et s'il lui échappa quelques imprudences, ces étourderies eurent un caractère de franchise et de loyauté qui ne déplurent point à la nature loyale et franche de son hôte. Le repas achevé, la journée s'écoula comme un rêve, Bernard toujours prêt à partir, et toujours empêché par quelque nouvel épisode. Il feuilleta des albums avec Hélène, passa dans la salle de billard avec le marquis, se laissa promener en calèche découverte, visita les écuries du château, parla de chevaux avec le vieux gentilhomme, qui les aimait et prétendait s'y connaître. Dans l'après-midi survint Mme de Vaubert, qui déploya toutes les chatteries de sa grâce et de son esprit. Le dîner fut presque joyeux. Le soir, au coin du feu, Bernard s'oublia encore une fois à raconter ses batailles. Bref, sur le coup de minuit, après avoir serré la main du marquis, il se retira dans son appartement, et, tout en se promettant de s'éloigner le lendemain, il fuma un cigarre, se coucha et fit de doux songes.

Que devenait cependant notre jeune baron? Dans la matinée de ce même jour, Mme de Vaubert, qui avait détourné son fils de se présenter, la veille, au château, le fit appeler auprès d'elle.

— Raoul, lui dit-elle aussitôt, m'aimez-vous?

— Quelle question! ma mère, répondit le jeune homme.

— M'êtes-vous dévoué corps et âme?

— En avez-vous jamais douté?

— Si de graves intérêts qui me concernent vous obligeaient de partir pour Paris?

— Je partirais.

— Immédiatement?

— Je vais partir.

— Sans perdre une heure?

— Je pars, dit Raoul en prenant son chapeau.

— C'est bien, dit Mme de Vaubert. Cette lettre renferme mes instructions; vous ne l'ouvrirez qu'à Paris. La malle de Bordeaux passera à Poitiers dans deux heures. Voici de l'or. Embrassez-moi. Maintenant partez.

— Sans présenter mes adieux au marquis et mes hommages à sa fille? demanda Raoul hésitant.

— Je m'en charge, dit la baronne.

— Cependant...

— Raoul, m'aimez-vous?

— Que penseront?...

— M'êtes-vous dévoué?

— Ma mère, je suis parti.

Trois heures après, M. de Vaubert roulait vers Paris, moins perplexe et moins intrigué qu'on ne pourrait se l'imaginer, et convaincu que sa mère l'envoyait tout simplement acheter les présents de noce. A peine arrivé, il brisa le cachet de l'enveloppe qui renfermait les instructions de la baronne, et il lut les lignes suivantes :

« Amusez-vous, voyez le monde, ne fréquentez que des gens de votre rang, ne dérogez en rien ni jamais, ménagez votre jeunesse, ne songez à revenir que lorsque je vous rappelerai, et reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur. »

Raoul ne comprit pas et ne chercha point à comprendre. Le lendemain, il marchait gravement sur le boulevard, l'air froid et compassé, et, au milieu des splendeurs de ce Paris qu'il voyait pour la première fois, aussi peu curieux de voir et d'observer que s'il se promenait sur ses terres.

JULES SANDEAU.

MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE.

QUATRIÈME PARTIE.

VIII.

Des semaines, des mois s'écoulèrent. Toujours prêt à partir, Bernard ne partit pas. La saison était belle; il chassa, monta les chevaux du marquis, et finit par se laisser aller au courant de cette vie élégante et facile qui s'appelle la vie de château. Les saillies du marquis lui plaisaient; bien qu'il conservât encore auprès de Mme de Vaubert un sentiment de vague défiance et d'inexplicable malaise, il avait subi cependant, sans chercher à s'en rendre compte, le charme de sa distinction, de sa grâce et de son esprit. Les repas étaient gais, les vins étaient exquis; les promenades, à la nuit tombante, sur les bords du Clain ou sous les arbres du parc effeuillé par l'automne, les causeries autour de l'âtre, la discussion, les longs récits, abrégeaient les soirées oisives. Lorsqu'il échappait au marquis quelque aristocratique boutade qui éclatait comme un obus sous les pieds de Bernard, Hélène, qui travaillait sous la lueur de la lampe à quelque ouvrage d'aiguille, levait sa blonde tête et fermait avec un sourire la blessure que son père avait faite. Mlle de La Seiglière, qui continuait de croire que ce jeune homme était au château dans une position pénible, humiliante et précaire, n'avait d'autre préoccupation que de la lui faire oublier, et cette erreur valait à Bernard de si doux dédommagements, qu'il supportait avec une héroïque patience dont il était étonné lui-même les étourderies de l'incorrigible vieillard. D'ailleurs, quoiqu'ils ne s'entendissent sur rien, Bernard et le marquis en étaient arrivés à se prendre d'une espèce d'affection l'un pour l'autre. Le caractère ouvert du fils Stamply, sa nature franche et loyale, son attitude ferme, sa parole brusque et hardie, l'exaltation même de ses sentiments toutes les fois qu'il était question des batailles de l'empire et de la gloire de son empereur, ne répugnaient pas au vieux gentilhomme. D'un autre côté, les chevaleresques enfantillages du grand seigneur agréaient assez au jeune soldat. Ils chassaient ensemble, couraient à cheval, jouaient au billard, discutaient sur la politique, s'emportaient, bataillaient, et n'étaient pas loin de s'aimer. — Ma foi! pensait le marquis, pour un hussard, fils de manant, ce brave garçon n'est vraiment pas trop mal. — Eh bien! se disait Bernard, pour un marquis, voltigeur de l'ancien régime, ce vieux bonhomme n'est pas trop déplaisant. — Et le soir, en se quittant, le matin en se retrouvant, ils se serraient cordialement la main.

L'automne tirait à sa fin; l'hiver fit sentir plus vivement encore à Bernard les joies du foyer et les délices de l'intimité. Depuis son installation au château, on avait cru devoir éloigner par prudence la tourbe des visiteurs. On vivait en famille : les fêtes avaient cessé. Bernard, qui avait passé le précédent hiver dans les steppes hyperborées, ne songea plus à résister aux séductions d'un intérieur aimable et charmant. Il reconnut qu'en fin de compte ces nobles avaient du bon et qu'ils gagnaient à être vus de près; il se demanda ce qu'il serait devenu, triste et seul, dans ce château désert; il se dit qu'il manquerait de respect à la mémoire de son père en agissant de rigueur contre les êtres qui avaient égayé la fin de ses jours, et que, puisqu'on ne lui contestait pas ses droits, il devait laisser au temps, à la délicatesse et à la loyauté de ses hôtes, le soin de terminer convenablement cette étrange histoire, sans se-

cousses, sans luttes et sans déchirements. Bref, en s'abandonnant mollement à la dérive du flot qui le berçait, il ne manqua pas de bonnes raisons pour excuser à ses propres yeux et pour justifier sa faiblesse. Il en était une qui les valait toutes : ce fut la seule qu'il ne se donna pas.

Le temps fuyait, pour Hélène, léger et rapide; pour Bernard, rapide et léger. Il n'était pas besoin d'une bien grande perspicacité pour prévoir ce qui s'allait passer entre ces deux jeunes cœurs; mais notre gentilhomme, qui s'entendait en amour comme en politique, ne devait pas aborder l'idée que son sang pût s'éprendre pour celui de son ancien fermier. D'une autre part, Mme de Vaubert, qui, avec toutes les finesses de l'esprit, n'avait jamais soupçonné les surprises de la passion, ne pouvait pas raisonnablement supposer que la présence de Bernard dût éclipser l'image de Raoul. Mlle de La Seiglière ne le supposait pas davantage. Cette enfant se doutait si peu de l'amour, qu'elle croyait aimer son fiancé; et, se reconnaissant devant Dieu l'épouse de M. de Vaubert, vis-à-vis de Bernard croyant n'être que généreuse, elle s'abandonnait sans défiance au courant mystérieux qui l'entraînait vers lui.

Elle comparait bien parfois la jeunesse héroïque de celui-ci à l'existence oisive de celui-là; parfois, à la lecture des lettres de Raoul, songeant aux lettres de Bernard, elle s'étonnait bien de trouver la tendresse de l'amant moins brûlante et moins exaltée que ne l'était la tendresse du fils; quand, l'œil étincelant, le front illuminé de magiques reflets, Bernard parlait de gloire et de combats, ou qu'assis auprès d'elle il la contemplait en silence, Hélène sentait bien remuer dans son sein ému quelque chose d'étrange qu'elle n'avait jamais éprouvé en présence de son beau fiancé; mais comment aurait-elle pu deviner l'amour aux tressaillements de son être, elle qui, jusqu'alors, avait pris pour l'amour un sentiment tiède et paisible, sans trouble et sans mystère, sans douleur et sans joie? Enfin, Bernard lui-même s'enivrait à son insu du charme qui l'enveloppait, et c'est ainsi que ces deux jeunes gens se voyaient chaque jour, en toute liberté comme en toute innocence, s'efforçant de se faire oublier l'un à l'autre leur position respective, Hélène redoublant de grâce, Bernard d'humilité, et ne comprenant pas l'un et l'autre que, sous ces adorables délicatesses, l'amour s'était déjà glissé. Cependant il arriva qu'un jour ils en eurent simultanément une vague révélation.

Peu de temps avant l'arrivée de Bernard, par une de ces fantaisies de jeunesse assez familières à la vieillesse du marquis, celui-ci avait fait l'acquisition d'un jeune cheval pur sang limousin qui passait pour indomptable, et que nul encore n'avait pu monter. Hélène l'avait appelé Roland, par allusion sans doute au Roland furieux. Un pauvre diable, qui se donnait pour un centaure, s'étant avisé de vouloir le soumettre, Roland l'avait désarçonné, et le centaure s'était cassé les reins. Dès lors, personne n'avait osé se frotter au rude joûteur, qu'on vantait d'ailleurs à dix lieues à la ronde pour sa merveilleuse beauté et pour la pureté de sa race. Un jour qu'il en était question, Bernard se fit fort de le mater, de le soumettre, et de le rendre en moins d'un mois doux et docile comme un mouton bridé. Mme de Vaubert l'encouragea à le tenter; le marquis s'efforça de l'en dissuader; Hélène le supplia de n'en rien faire. Piqué d'honneur, Bernard courut aux écuries et parut bientôt sous le balcon où se tenaient la baronne, M. de La Seiglière et sa fille, en selle sur Roland, magnifique et terrible. Indigné du frein, la bouche écumante, les naseaux en feu et les yeux sanglants, comme une cavale sauvage qui sentirait la sangle et le mors, le superbe animal bondissait avec une incroyable furie, se cabrait, pirouettait et se dressait debout sur ses jarrets d'acier, le tout à la visible satisfaction de Mme de Vaubert, qui semblait prendre le plus vif intérêt à cet exercice, et aux applaudissements du marquis, qu'émerveillaient la grâce et l'adresse de l'écuyer.

— Ventre-saint-gris! jeune homme, vous êtes du sang des Lapithes, s'écriait-il en battant des mains.

Quand Bernard rentra dans le salon, il aperçut Hélène plus pâle que la mort. Le reste de la journée, Mlle de La Seiglière ne lui adressa pas un mot ni un regard; seulement, à la veillée, comme Bernard, qui craignait de l'avoir offensée, se tenait auprès d'elle triste et silencieux, tandis que le marquis et Mme de Vaubert étaient absorbés par une partie d'échecs :

— Pourquoi jouez-vous follement votre vie? dit à voix basse et froidement Hélène sans lever les yeux et sans interrompre son ouvrage de broderie.

— Ma vie? répondit Bernard en souriant; c'est un bien pauvre enjeu.

— Vous n'en savez rien, dit Hélène.

— Croyez que nul ne s'en soucie, répliqua Bernard d'une tremblante voix.

—Vous n'en savez rien, dit Hélène. D'ailleurs, c'est une impiété de disposer ainsi d'un don de Dieu.

— Échec et mat! s'écria le marquis. Jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Bernard, je vous répète que vous êtes du sang des Lapithes.

— A la façon dont il s'y prend, dit à son tour Mme de Vaubert, je veux qu'avant huit jours monsieur Bernard soit maître de Roland et le mène comme un agneau.

— Vous ne monterez jamais ce cheval, dit d'un ton de froide et calme autorité Mlle de La Seiglière, les yeux toujours baissés sur son ouvrage et de manière à n'être entendue que du jeune homme, qui se retira presque aussitôt pour cacher le trouble de son cœur.

IX.

Les choses en étaient là, et rien ne faisait présumer qu'elles dussent prendre de longtemps ni jamais une face nouvelle. Carrément établie, la position de Bernard paraissait inattaquable, et tout ce que le marquis pouvait raisonnablement espérer, c'était qu'il plût à ce jeune homme de n'y rien changer et de s'y tenir. A parler net, le marquis était aux champs. Instinctivement entraîné vers Bernard, il l'aimait ou plutôt il le tolérait volontiers, toutes les fois qu'emporté par la légèreté de son naturel, il oubliait à quel titre le fils Stamply s'asseyait à sa table et à son foyer; mais aux heures de réflexion, aussitôt qu'écrasé sous le sentiment de sa dépendance, il retombait dans le vrai de la situation, le marquis ne voyait plus en lui qu'un ennemi à domicile, une épée de Damoclès suspendue par un fil et flamboyant au-dessus de sa tête. Il y avait pour lui deux Bernard, l'un qui ne lui déplaisait pas, l'autre qu'il aurait voulu voir s'abîmer à cent pieds sous terre. Il n'avait plus, quand il en parlait avec Mme de Vaubert, ces jolies colères et ces charmants emportements que nous lui voyions autrefois. Ce n'était plus ce marquis pétulant et fringant, rompant à chaque instant son attache, et s'échappant par sauts et par bonds dans les champs de la fantaisie. La réalité l'avait dompté, et si parfois encore il essayait de se dérober, la rude écuyère l'arrêtait court en lui enfonçant dans les flancs ses éperons de fer. Mme de Vaubert était loin elle-même de cette mâle assurance qu'elle avait montrée d'abord. Non qu'elle eût abandonné la partie : Mme de Vaubert n'était point femme à si tôt se décourager; mais, quoi qu'elle pût dire pour le rassurer, le marquis la sentait hésitante, incertaine, troublée, irrésolue. Le fait est que la baronne n'avait plus cette confiante intrépidité qui l'avait longtemps soutenue, et qu'elle était longtemps parvenue à faire passer dans le cœur du vieux gentilhomme. En étudiant Bernard, en l'observant de près, en le regardant vivre, elle avait su se convaincre que ce n'était là ni un esprit ni un caractère avec lesquels il fût permis d'entrer en accommodements; elle comprenait qu'elle avait affaire à une de ces âmes susceptibles et fières qui imposent des conditions, mais qui n'en reçoivent pas, qui peuvent abdiquer, mais qui ne transigent jamais. Or, comme il s'agissait ici d'une abdication d'un million, il n'était pas vraisemblable que Bernard s'y résignât aisément, quelque désintéressé qu'on le supposât. Mlle de La Seiglière pouvait seule tenter d'accomplir un pareil miracle; elle seule pouvait consommer l'œuvre de séduction qu'avaient, à l'insu d'elle-même, commencée victorieusement sa beauté, sa grâce et sa jeunesse. Malheureusement Hélène n'était qu'un esprit simple et qu'une âme honnête. Si elle avait le charme qui fait les lions amoureux, elle ignorait l'art de leur limer les dents et de leur rogner les griffes. Par quels détours, par quels enchantements amener ce noble cœur à devenir, sans qu'il s'en doutât, l'instrument de la ruse et le complice de l'intrigue? Tel était le secret que tout le génie de Mme de Vaubert s'épuisait vainement à chercher. Ses entretiens avec le marquis n'avaient plus la verve et l'entrain qui les animaient naguère. Ce n'étaient plus ce haut dédain, ce mépris superbe, cette verte allure qui, plus d'une fois peut-être, ont fait sourire le lecteur. Quand le chasseur part le matin, aux premières blancheurs de l'aube, rempli d'ardeur et d'espérance, il aspire l'air à pleins poumons, et trempe avec délices ses pieds dans la rosée des champs et des guérets. A le voir ainsi, le fusil sur l'épaule, escorté de ses chiens, on dirait qu'il marche à la conquête du monde. Cependant, sur le coup de midi, quand les chiens n'ont fait lever ni perdreaux ni lièvres, et que le chasseur prévoit qu'il rentrera, le soir, au gîte, le carnier vide, sans avoir brûlé une amorce, à moins qu'il ne tire sa poudre aux linots : à travers les ronces qui déchirent ses guêtres, sous le soleil en feu qui tombe d'aplomb sur sa tête, il ne va plus que d'un pas boudeur, et s'assied découragé sous la première haie qu'il

rencontre. C'est un peu là l'histoire du marquis et de la baronne. Ils en sont à l'heure de midi sans avoir pris le moindre gibier; plus à plaindre même que le chasseur, c'est le gibier qui les a pris.

— Eh bien! madame la baronne? demandait parfois le marquis en secouant la tête d'un air consterné.

— Eh bien! marquis, répondait Mme de Vaubert, il faut voir, il faut attendre. Ce Bernard n'est pas précisément le drôle sur lequel nous avions compté. Feinte ou réelle, ça ne manque ni d'une certaine élévation dans les idées ni d'une certaine distinction dans les sentiments. Aujourd'hui tout le monde s'en mêle. Grâce aux bienfaits d'une révolution qui a confondu toutes les classes et supprimé toutes les lignes de démarcation, la canaille a la prétention d'avoir le cœur au niveau des nôtres; il n'est pas de gens si piètres qui ne se crussent déshonorés, s'ils n'affichaient la fierté d'un Rohan et l'orgueil d'un Montmorency. Cela fait pitié, mais cela est. Ces gens-là finiront par blasonner leur crasse et par avoir des armoiries.

— Toujours est-il, madame la baronne, ajoutait le marquis, que nous jouons un vilain jeu, et que nous n'avons même pas la chance pour excuse; grâce à vos conseils, je suis en passe de perdre du même coup ma fortune et mon honneur. C'est trop de deux! Comment finira cette comédie? Vous me répétez sans cesse que nous tenons notre proie; c'est, par Dieu! bien plutôt notre proie qui nous tient. C'est un rat que nous avons emprisonné dans un fromage de Hollande.

— Il faut voir, il faut attendre, répétait Mme de Vaubert. Henri IV n'a pas conquis son royaume en un jour.

— Il l'a conquis à cheval, à la pointe d'une épée sans tache.

— Vous oubliez la messe.

— C'était une messe basse; celle que j'entends dure depuis trois mois, et je n'en suis encore qu'à l'*Introït*.

Quoi qu'il lui en coûtât de mettre des étrangers dans le secret de cette aventure, qui n'était d'ailleurs un secret pour personne, quelque répugnance qu'il éprouvât à se commettre avec des gens de loi, le marquis en était arrivé à un tel état de perplexité, qu'il se décida à prendre l'avis d'un célèbre jurisconsulte qui florissait alors à Poitiers, où il passait pour le d'Aguesseau de l'endroit. M. de La Seiglière doutait encore de la validité des droits de son hôte; il se refusait à croire qu'un législateur, fût-il Corse, eût poussé l'iniquité au point d'encourager et de légitimer des prétentions si exorbitantes. Au risque de perdre sa dernière espérance, il fit appeler un matin dans son cabinet le d'Aguesseau poitevin, et lui expliqua nettement la chose, à cette fin de savoir s'il était un moyen honnête de se débarrasser de Bernard, ou du moins de l'amener forcément à une transaction qui ne compromettrait ni l'honneur ni la fortune de sa race. Ce célèbre jurisconsulte, il se nommait Des Tournelles, était un petit vieillard fin, spirituel et goguenard, d'une bonne noblesse de robe, à ce titre estimant peu la noblesse d'épée et n'aimant point en particulier les La Seiglière, qui avaient de tout temps traité de bourgeoisie les fourrures et les mortiers. En outre, il avait gardé mémoire d'une rencontre dans laquelle notre gentilhomme l'avait reçu du haut en bas, incident sans portée qui remontait à plus de trente ans, depuis plus de trente ans oublié de l'offenseur, mais dont le souvenir saignait encore au cœur de l'offensé. M. Des Tournelles fut secrètement charmé de voir le marquis dans un si mauvais cas. Après avoir approfondi l'affaire, après s'être assuré qu'aux termes mêmes de l'acte de donation, passé entre le vieux Stamply et son ancien maître, les droits du donataire étaient révoqués dans leur intégrité par le seul fait de l'existence du fils du donateur, il prit un malin plaisir à démontrer au gentilhomme que non-seulement la loi ne lui offrait aucun moyen d'expulser Bernard, mais encore qu'elle autorisait celui-ci à le mettre, lui et sa fille, littéralement à la belle étoile. Le vieux renard ne s'en tint pas là. Sous forme d'argumentation, il défendit le principe qui réintégrait Bernard dans la propriété de son père; il développa la pensée du législateur; il soutint qu'en ceci, loin d'être inique, ainsi que l'affirmait M. de La Seiglière, la loi n'était que juste, prévoyante, sage et maternelle. Vainement le marquis se récrira, vainement il accusa la république d'exaction, de violence et d'usurpation, vainement il essaya d'établir qu'il tenait ses biens non de la libéralité, mais de la probité de son ancien fermier, vainement enfin il tenta encore une fois de s'esquiver par les mille et un détours qu'il connaissait si bien; le légiste lui prouva poliment qu'en s'appropriant les biens territoriaux des émigrés, la république n'avait fait qu'user d'un droit légitime, et qu'en lui restituant le domaine de ses pères, son ancien

fermier n'avait fait qu'accomplir un acte de munificence. Sous prétexte d'éclairer la question, il écrasa complaisamment le grand seigneur sous la générosité du vieux gueux. Doué d'une inépuisable faconde, les paroles s'échappaient de sa bouche comme d'un carquois une nuée de flèches, si bien que le pauvre marquis, criblé de piqûres et pareil à un homme qui se serait jeté étourdiment dans un essaim d'abeilles, suait à grosses gouttes et s'agitait dans son fauteuil, maudissant l'idée qu'il avait eue de faire venir cet impitoyable bavard, et n'ayant même pas la ressource de l'emportement et de la colère, tant le bourreau s'y prenait avec grâce, politesse et dextérité. Il y eut un instant où, poussé à bout :

— Assez! monsieur, assez! s'écria-t-il; ventre-saint-gris! vous abusez, ce me semble, de l'érudition et de l'éloquence. Je suis suffisamment instruit, et ne désire pas en savoir davantage.

— Monsieur le marquis, répliqua sévèrement le madré vieillard, qui prenait goût au jeu et ne devait lâcher la partie qu'après s'être gorgé du sang de sa victime, je suis ici le médecin de votre fortune et de votre honneur, et je me croirais indigne de la confiance que vous m'avez témoignée en ce jour, si je n'y répondais par une franchise pour le moins égale. Le cas est grave; ce n'est ni avec des restrictions de votre part, ni avec des ménagements de la mienne, que vous pouvez espérer en sortir.

Ces derniers mots tombèrent comme une rosée bienfaisante sur le cœur ulcéré du marquis.

— Ah çà, monsieur, demanda-t-il d'un air hésitant et soumis, tout n'est donc pas désespéré?

— Non, sans doute, répondit en souriant le rusé Des Tournelles, pourvu toutefois que vous vous résigniez à tout avouer et à tout entendre. Je vous le répète, monsieur le marquis, vous ne devez voir en moi qu'un médecin venu pour étudier votre mal et pour tenter de le guérir.

Amolli par la crainte, alléché par l'espoir, encouragé d'ailleurs par l'apparente bonhomie sous laquelle le vieux serpent cachait ses perfides desseins, le marquis se laissa aller à des épanchements exagérés. Pour nous en tenir à la comparaison du jurisconsulte, il lui arriva ce qui arrive aux gens qui, après avoir passé leur vie à se railler de la médecine, se jettent aveuglément entre les bras des médecins, aussitôt qu'ils ont cru sentir à leur chevet le souffle glacé de la mort. A part quelques détails qu'il crut devoir omettre, il dit tout, son retour, l'arrivée de Bernard, et de quelle façon ce jeune homme était installé au château. Poussé par le diabolique Des Tournelles, qui l'interrompait çà et là en s'écriant : — Très bien! c'est très bien! c'est moins grave que je ne l'avais d'abord imaginé; du courage, monsieur le marquis! cela va bien, nous en sortirons, — il mit sa position à nu et se déshabilla, c'est le mot, tandis que, le menton appuyé sur le bec à corbin de sa canne, le vieux roué étouffait de joie dans sa peau de voir l'orgueilleux gentilhomme étaler ses infirmités et découvrir sans pudeur les plaies de son égoïsme et de son orgueil. Quand celui-ci fut au bout de ses confidences, M. Des Tournelles prit un air soucieux et hocha tristement la tête:

— C'est grave, dit-il, c'est très grave; c'est plus grave que je ne le croyais tout à l'heure. Monsieur le marquis, il ne faut pas vous dissimuler que vous êtes dans la plus fâcheuse position où se soit jamais trouvé gentilhomme d'aucun temps et d'aucun pays. Vous n'êtes plus chez vous. Ce n'est pas vous qui tolérez Bernard, c'est lui qui vous tolère. Vous êtes à sa merci; vous dépendez d'un de ses caprices. Ce garçon peut, d'un jour à l'autre, vous signifier votre congé. C'est grave, c'est très grave, c'est excessivement grave.

— Je le sais pardieu bien que c'est grave! s'écria le marquis avec humeur; vous me répéterez cela cent fois, que vous ne m'apprendrez rien de nouveau.

— Je n'ignore pas, poursuivit tranquillement M. Des Tournelles sans s'arrêter à l'interruption du marquis, je suis loin d'ignorer que ce jeune homme a tout intérêt à vous conserver sous son toit, vous et votre aimable fille; je sais qu'il se procurerait difficilement des hôtes aussi distingués et qui lui fissent plus d'honneur. Je vais plus loin : je prétends qu'il est de son devoir de chercher à vous retenir; je soutiens que la piété filiale lui commande impérieusement de vous enchaîner à sa fortune. Vous avez été si bon pour son père! On a dit avec raison que ce vieillard s'était enrichi en se dépouillant, tant vous l'avez entouré, sur la fin de ses jours, d'attentions, de soins, de tendresse et d'égards! Spectacle charmant! Il est beau de voir ainsi la main qui donne vaincue en générosité par la main qui reçoit. Quoique je n'aie pas l'avantage de connaître M. Bernard, je ne doute point de ses pieuses dispositions; jusqu'à présent, tout révèle en lui un noble cœur, un esprit élevé, une âme reconnaissante. Mais, outre qu'il ne convient pas qu'un La Seiglière accepte une condition humiliante,

la vie est semée d'écueils contre lesquels viennent nécessairement se briser tôt ou tard les intentions les plus pures et les résolutions les plus honnêtes. Bernard est jeune; il se mariera; il aura des enfants. Monsieur le marquis, je vous dois la vérité : c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus grave.

— Que diable! monsieur, s'écria M. de La Seiglière, qui sentait son sang lui chauffer les oreilles, je vous ai fait venir, non pour calculer la profondeur de l'abîme où je suis tombé, mais pour m'indiquer un moyen d'en sortir. Commencez par m'en tirer, vous le mesurerez ensuite.

— Permettez, monsieur, permettez, répliqua M. Des Tournelles; avant de vous tendre une échelle, il est bon pourtant que je sache de quelle longueur il vous la faut. Monsieur le marquis, l'abîme est profond... Quel abîme!... Si vous en revenez, vous pourrez vous flatter, comme Thésée, d'avoir vu les sombres bords. Et quelle histoire, monsieur, que la vôtre! quels bizarres jeux du sort! quelles étranges vicissitudes! Le marquis de La Seiglière, un des plus grands noms de l'histoire, un des premiers gentilshommes de France, rappelé de l'exil par un de ses vieux serviteurs! Ce digne homme qui se dépouille pour enrichir son seigneur d'autrefois! Ce fils qu'on croyait mort et qui revient un beau matin pour réclamer son héritage! C'est un drame, c'est tout un roman; nous n'avons rien de plus intéressant dans les annales judiciaires. Convenez, monsieur le marquis, que vous avez été bien surpris en voyant apparaître devant vous ce jeune guerrier, tué à la bataille de la Moskowa! Quoique son retour dût jeter quelque trouble dans votre existence, je jurerais que ça ne vous a pas été désagréable de voir vivant et bien portant le fils de votre bienfaiteur.

— Au fait, monsieur, au fait! s'écria le marquis, près d'éclater et plus rouge qu'une pivoine. Savez-vous un moyen de me tirer de là?

— Vertu-dieu! monsieur le marquis, s'écria l'impitoyable vieillard, il faudra bien que nous en trouvions un. Vous ne pouvez pas rester dans un si cruel embarras. Il ne sera pas dit qu'un marquis de La Seiglière et sa fille auront vécu à la charge du fils de leur ancien fermier, exposés chaque jour à se voir renvoyés honteusement, comme des locataires qui n'auraient pas payé leur terme. Cela ne doit pas être, cela ne sera pas.

A ces mots, M. Des Tournelles parut se plonger dans une méditation savante. Il resta bien un bon quart-d'heure à tracer avec le bout de sa canne des ronds sur le parquet, ou, le nez en l'air, à regarder les moulures du plafond, tandis que le marquis l'examinait en silence avec une anxiété impossible à décrire, mais facile à comprendre, cherchant à lire sa destinée sur le front de ce diable d'homme, et passant tour à tour du découragement à l'espoir, selon l'expression inquiète ou souriante que le perfide Des Tournelles donnait au jeu de sa physionomie.

— Monsieur le marquis, dit-il enfin, la loi est formelle; les droits du fils Stamply sont incontestables. Cependant, comme il n'est rien en droit qui ne puisse être contesté, j'ai la conviction qu'avec beaucoup de ruse et d'adresse vous pourrez réussir à faire débouter le fils Stamply de ses prétentions. Mais voici le diable! pour en venir là, il faudra recourir aux subtilités de la loi, et vous, marquis de La Seiglière, vous ne consentirez jamais à vous engager dans les détours de la chicane.

— Jamais, monsieur, jamais! répliqua le marquis avec fierté; mieux vaut sauter par la fenêtre que d'essuyer la boue des escaliers.

— J'en étais sûr, reprit M. Des Tournelles. Ces sentiments sont trop chevaleresques pour que je veuille les combattre. Permettez-moi seulement de vous faire observer qu'il s'agit du domaine de vos ancêtres, d'un million de propriétés, de l'avenir de votre fille et des destinées de votre race. Tout cela est à prendre en quelque considération. Je ne parle pas de vous, monsieur le marquis; vous avez le cœur le plus désintéressé qui ait jamais battu dans une poitrine humaine, et la ruine vous effraie moins qu'une tache à votre blason. La misère ne vous fait pas peur; vous vivriez au besoin de racines et d'eau claire. C'est noble, c'est grand, c'est beau, c'est héroïque! Je vous vois déjà reprenant sans pâlir le chemin de la pauvreté. A ce tableau, mon cœur s'émeut et mon imagination s'exalte, car, on l'a dit avec raison, le plus magnifique spectacle qui se puisse voir est la lutte de l'homme fort aux prises avec l'adversité. Mais votre fille, monsieur, votre fille, car vous êtes père, monsieur le marquis! s'il vous plaît d'accepter le rôle d'Œdipe, imposerez-vous à cette aimable enfant la tâche d'Antigone? Que dis-je! aussi impitoyable qu'Agamemnon, la sacrifierez-vous, nouvelle Iphigénie, sur l'autel de l'orgueil, à l'égoïsme de l'honneur? Je conçois qu'il vous répugne de traîner votre nom devant les tribunaux, et d'arra-

cher par ruse à la justice la consécration de vos droits. Cependant, songez-y, un million de propriétés! Monsieur le marquis, vous êtes bien ici, ce luxe héréditaire vous sied à ravir et vous va comme un gant. Et puis, voyons, entre vous et moi, est-il plus honteux de chercher à frapper son adversaire au défaut de la loi, qu'il ne l'était autrefois, entre les chevaliers, de se viser, la lance au poing, au joint de la visière et au défaut de la cuirasse?

— Allons, monsieur, dit le marquis après quelques instants d'hésitation silencieuse, si vous croyez pouvoir répondre du succès, par dévoûment aux intérêts de ma chère et bien-aimée fille, je me résignerai à vider jusqu'à la lie le calice des humiliations.

— Triomphe de l'amour paternel! s'écria M. Des Tournelles. Ainsi, c'est convenu, nous plaidons. Il ne nous reste plus qu'à trouver par quelles délicatesses nous arriverons à dépouiller légalement de ses droits légitimes le fils du bonhomme qui vous a donné tous ses biens.

— Ventre-saint-gris! monsieur, entendons-nous! s'écria le vieux gentilhomme, qui, en moins d'une seconde, rougit et pâlit de honte et de colère. Ce n'est point là ce que je demande. Je crois qu'il est de mon devoir de transmettre intact à ma fille le domaine de ses ancêtres; mais, vive Dieu! je ne prétends pas dépouiller ce jeune homme: je lui ferai un sort, rien ne me coûtera pour lui assurer une existence honorable et facile.

— Ah! noble, noble cœur! dit M. Des Tournelles avec un attendrissement si parfaitement joué, que M. de La Seiglière en fut tout attendri lui-même. Voici pourtant ces grands seigneurs qu'on accuse d'égoïsme et d'ingratitude! Allons, puisque vous l'exigez, nous ferons quelque chose pour le hussard. D'ailleurs, nous dirons cela en plein tribunal; pour peu que notre avocat sache en tirer parti, ça produira un bon effet sur l'esprit des juges.

A ces mots, M. Des Tournelles, ayant demandé quelques instants de réflexion pour trouver, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, le défaut de la loi, parut encore une fois s'abîmer dans une méditation profonde. Au bout de dix minutes, il en sortit radieux, le visage épanoui et la bouche souriante: ce que voyant, M. de La Seiglière ressentit la joie d'un homme qui, sous le coup d'un arrêt de mort, s'entend condamner aux galères à perpétuité.

— Eh bien! monsieur? demanda-t-il.

— Eh bien! monsieur le marquis, répondit M. Des Tournelles en prenant tout d'un coup un air piteux et consterné, vous êtes perdu, perdu sans ressource, perdu sans espoir. Tout considéré, tout pesé, tout calculé, plaider serait un pas de clerc: vous y compromettriez votre réputation sans y sauver votre fortune. Je me ferais fort de tourner la loi et de vous arracher aux étreintes de l'article 960 du chapitre des donations; avec le code, il y a toujours moyen de s'arranger. Malheureusement, les termes de l'acte qui vous a réintégré dans vos biens sont trop nets, trop précis et trop explicites, pour qu'il soit permis, avec la meilleure volonté du monde, d'en altérer et d'en dénaturer le sens; un avoué lui-même y perdait sa peine et son temps. Le vieux Stamply ne vous a fait don de sa fortune qu'avec la conviction que son fils était mort; le fils vit: donc le père ne vous a rien donné. Tirez-vous de là. — Mais je voudrais bien savoir, s'écria-t-il d'un air vainqueur, pourquoi nous nous amusons, vous et moi, à chercher si loin un dénoûment fâcheux, s'il n'était impossible, lorsque nous en avons un là, tout près, sous la main, honorable autant qu'infaillible. Pour peu que vous possédiez nos auteurs comiques, vous n'êtes pas sans avoir remarqué sans doute que toutes les comédies finissent par un mariage, si bien qu'il semble que le mariage ait été spécialement institué pour l'agrément et pour l'utilité des poètes. Le mariage, monsieur le marquis! c'est le grand ressort, c'est le *Deus ex machinâ*, c'est l'épée d'Alexandre tranchant le nœud gordien. Voyez Molière, voyez Regnard, voyez-les tous: comment sortiraient-ils de leurs inventions, s'ils n'en sortaient par un mariage? Dans toutes les comédies, qui rapproche les familles divisées? qui termine les différends? qui clôt les procès, éteint les haines, met fin aux amours? Le mariage, toujours le mariage. Eh! vertu-dieu! s'il est vrai que le théâtre soit la peinture et l'expression de la vie réelle, qui nous empêche, nous aussi, de finir par un mariage? Mlle de La Seiglière est jeune, on la dit charmante; de son côté, M. Bernard est jeune encore, et, dit-on, passablement tourné. Mariez-moi ces deux jeunesses: Molière lui-même, à cette aventure, n'eût pas cherché un autre dénoûment.

A ces mots, malgré la gravité de la situation, le marquis fut pris d'un tel accès d'hilarité, qu'il resta près de cinq minutes à se tenir les côtes et à se tordre dans son fauteuil en riant aux éclats.

— Par Dieu! monsieur, s'écria-t-il enfin, de-

puis deux heures que vous me tenez sur la sellette, vous me deviez ce petit dédommagement. Répétez-moi, cela, je vous prie.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur le marquis, repartit le malin vieillard avec un imperturbable sang-froid, que le seul moyen de concilier en cette affaire le soin de votre réputation et celui de vos intérêts est d'offrir Mlle de La Seiglière en mariage au fils de votre ancien fermier.

Pour le coup, le marquis n'y tint plus. Il se renversa sur son fauteuil, se leva, fit deux fois le tour de la chambre, et vint se rasseoir, en proie aux convulsions de ce rire maladif qu'excite le chatouillement. Quand il se fut un peu calmé :

— Monsieur, s'écria-t-il, on m'avait bien dit que vous étiez un habile homme, j'étais loin de vous soupçonner de cette force-là. Ventre-saint-gris! comme vous y allez! Quel coup d'œil prompt et sûr! quelle façon d'arranger les choses! Pour en être, à votre âge, arrivé à ce point de savoir et d'érudition, il faut qu'on vous ait envoyé bien jeune à l'école. M. votre père était sans doute procureur. Vous auriez rendu des points à Bartole, et maître Cujas n'eût pas été digne de serrer le nœud de votre catogan. Vive Dieu! quel puits de science! Mme Des Tournelles, quand vous la promenez le dimanche à Blossac, doit porter un peu haut la tête. — Monsieur le jurisconsulte, ajouta-t-il en changeant brusquement de ton, vous avez oublié que je vous ai fait appeler pour vous demander une consultation, et non pas un conseil.

— Mon Dieu! monsieur le marquis, reprit sans s'émouvoir M. Des Tournelles, je comprends parfaitement qu'une pareille proposition révolte vos nobles instincts. Je me mets à votre place; j'accepte toutes vos répugnances, j'épouse toutes vos rébellions. Cependant, pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous comprendrez à votre tour qu'il est des nécessités auxquelles l'orgueil le plus légitime est obligé parfois de se plier.

— Brisons là, monsieur, dit le marquis d'un ton sévère qui n'admettait pas de réplique, ce qui n'empêcha pas le vieux fourbe de répliquer.

— Monsieur le marquis, reprit-il avec fermeté, le sincère intérêt, les vives sympathies que m'inspire votre position, le respectueux attachement que j'ai voué de tout temps à votre illustre famille, la franchise et la loyauté bien connues de mon caractère, tout me fait une loi d'insister, j'insisterai, dussé-je, pour prix de mon dévoûment, encourir vos railleries ou votre colère. Je suppose qu'un jour le pied vous manque et que vous tombiez dans le Clain : ne serait-il pas criminel devant Dieu et devant les hommes, celui qui, pouvant vous sauver, ne vous tendrait pas une main secourable? Eh bien! vous êtes tombé dans un gouffre cent fois plus profond que le lit de notre rivière, et je croirais faillir à tous mes devoirs si je n'employais, au risque de vous blesser et de vous meurtrir, tous les moyens humainement possibles pour essayer de vous en arracher.

— Eh! monsieur, s'écria le marquis, si c'est leur bon plaisir, laissez les gens se noyer en paix. Mieux vaut se noyer proprement dans une eau pure et transparente que de se retenir au déshonneur et de se cramponner à la honte.

— Ces sentiments vous honorent; je reconnais là le digne héritier d'une race de preux. Je crains seulement que vous ne vous exagériez les dangers d'une mésalliance. Il faut bien reconnaître qu'à tort ou à raison, les idées se sont singulièrement modifiées là-dessus. Monsieur le marquis, les temps sont durs. Quoique restaurée, la noblesse s'en va; sous le factice éclat qu'on vient de lui rendre, elle a déjà la mélancolie d'un astre qui pâlit et décline. J'ai la conviction qu'elle ne pourra retrouver son antique splendeur qu'en se retrempant dans la démocratie, qui déborde de toutes parts. J'ai mûrement réfléchi sur notre avenir, car, moi aussi, je suis gentilhomme, et ce qui prouve à quel point je suis pénétré de la nécessité où nous sommes de nous allier à la canaille, c'est que je me suis résigné tout récemment à marier ma fille aînée à un huissier. Que voulez-vous? Il en est aujourd'hui de l'aristocratie comme des métaux précieux qui ne peuvent se solidifier qu'en se combinant avec un grain d'alliage. Dans notre époque, une mésalliance n'est autre chose qu'un pare-à-tonnerre. Déroger, c'est prendre un point d'appui, c'est se prémunir contre la tempête. Il se prépare à cette heure un jeu de bascule curieux à observer : avant qu'il soit vingt ans, le gentilhomme bourgeois aura remplacé le bourgeois gentilhomme. Voulez-vous, monsieur le marquis, connaître toute ma pensée?

— Je n'y tiens pas, dit le marquis.

— Je vais donc vous la dire, reprit avec assurance l'abominable petit vieillard. Grâce à votre grand nom, à votre grande fortune, à votre grand esprit, grâce enfin à vos grandes manières, il se trouve naturellement que vous êtes peu aimé dans le pays. Vous avez des ennemis : quel

homme supérieur n'en a pas? Plaignons l'être assez déshérité de la terre et du ciel pour n'en point avoir au moins deux ou trois. A ce compte, vous en avez beaucoup; pourrait-il en être autrement? Vous n'êtes pas populaire : quoi de plus simple, la popularité n'étant en toutes choses que le cachet de la sottise et la couronne de la médiocrité? Bref, vous avez l'honneur d'être haï.

— Monsieur!...

— Trève de modestie! on vous hait. Vous servez de point de mire aux boulets ramés d'un parti cauteleux dont l'audace grandit chaque jour, et qui menace de bientôt devenir la majorité de la nation. Je me garderai bien de vous rapporter les basses calomnies que ce parti sans foi ni loi ne se lasse point de répandre comme un venin sur votre noble vie. Je sais trop quel respect vous est dû pour que je consente jamais à me faire l'écho de ces lâches et méchants propos. On vous blâme hautement d'avoir déserté la patrie au moment où la patrie était en danger; on vous accuse d'avoir porté les armes contre la France.

— Monsieur, répliqua M. de La Seiglière avec une vertueuse indignation, je n'ai jamais porté les armes contre personne.

— Je le crois, monsieur le marquis, j'en suis sûr; tous les honnêtes gens en sont convaincus comme moi; malheureusement les libéraux ne respectent rien, et les honnêtes gens sont rares. On se plaît à vous signaler comme un ennemi des libertés publiques; le bruit court que vous détestez la charte; on insinue que vous tendez à rétablir dans vos domaines la dîme, la corvée et quelque autre droit du seigneur. On assure que vous avez écrit à sa majesté Louis XVIII pour lui conseiller d'entrer dans la chambre des députés éperonné, botté, le fouet au poing, comme Louis XIV dans son parlement; on affirme que vous fêtez chaque année le jour anniversaire de la bataille de Waterloo; on vous soupçonne d'être affilié à la congrégation des jésuites; enfin on va jusqu'à dire que vous insultez ostensiblement à la gloire de nos armées en attachant chaque jour à la queue de votre cheval une rosette tricolore. Ce n'est pas tout, car la calomnie ne s'arrête pas en si beau chemin : on prétend que le vieux Stamply a été victime d'une captation indigne, et que, pour prix de ses bienfaits, vous l'avez laissé mourir de chagrin. Je ne voudrais pas vous effrayer; cependant je dois vous avouer qu'au point où en sont les choses, si une seconde révolution éclatait, et Dieu seul peut savoir ce que l'avenir nous réserve, il faudrait encore une fois vous empresser de fuir, sinon, monsieur le marquis, je ne répondrais pas de votre tête.

— Savez-vous bien, monsieur, que c'est une infamie? s'écria M. de La Seiglière, à qui les paroles du satanique vieillard venaient de mettre la puce à l'oreille; savez-vous que ces libéraux sont d'affreux coquins? Moi, l'ennemi des libertés publiques! Je les adore, les libertés publiques; et comment m'y prendrais-je pour détester la charte? je ne la connais pas. Les jésuites! mais, ventre-saint-gris! je n'en vis jamais la queue d'un. Le reste à l'avenant; je ne daignerai pas répondre à des accusations qui partent de si bas. Quant à une seconde révolution, ajouta gaîment le marquis comme les poltrons qui chantent pour se rassurer, j'imagine, monsieur, que vous voulez rire.

— Vertu-dieu! monsieur, je ne ris point, répliqua vivement M. Des Tournelles. L'avenir est gros de tempêtes; le ciel est chargé de nuages livides; les passions politiques s'agitent sourdement; le sol est miné sous nos pas. En vérité, je vous le dis, si vous ne voulez être surpris par l'ouragan, veillez, veillez sans cesse, prêtez l'oreille à tous les bruits, soyez nuit et jour sur vos gardes, n'ayez ni repos, ni trêve, ni répit, et puis tenez vos malles prêtes, afin de n'avoir plus qu'à les fermer au premier coup de tonnerre qui partira de l'horizon.

M. de La Seiglière pâlit, et regarda M. Des Tournelles avec épouvante. Après avoir joui quelques instants de l'effroi qu'il venait de jeter dans le cœur de l'infortuné :

— Sentez-vous maintenant, monsieur le marquis, l'opportunité d'une mésalliance? Commencez-vous d'entrevoir qu'un mariage entre le fils Stamply et Mlle de La Seiglière serait, de votre part, un acte de politique haute et profonde? Comprenez-vous qu'ainsi faisant, vous changez la face des choses? On vous soupçonne de haïr le peuple; vous donnez votre fille au fils d'un paysan. On vous signale comme un ennemi de notre jeune gloire; vous adoptez un enfant de l'empire. On vous accuse d'ingratitude; vous mêlez votre sang à celui de votre bienfaiteur. Ainsi, vous confondez la calomnie, vous désarmez l'envie, vous ralliez à vous l'opinion, vous vous créez des alliances dans un parti qui veut votre ruine, vous assurez contre la foudre votre tête et votre fortune; enfin, vous achevez de vieillir au sein du luxe et de l'opulence, heu-

reux, tranquille, honoré, à l'abri des révolutions.

— Monsieur, dit le marquis avec dignité, s'il en est besoin, ma fille et moi, nous monterons sur l'échafaud. On peut répandre notre sang; mais on ne le souillera pas, tant qu'il coulera dans nos veines. Nous sommes prêts; la noblesse de France a prouvé, Dieu merci! qu'elle savait mourir.

— Mourir n'est rien, vivre est moins facile. Si l'échafaud était dressé à votre porte, je vous prendrais par la main et vous dirais : Montez au ciel! mais, d'ici là, monsieur le marquis, que de mauvais jours à passer! Songez...

— Pas un mot de plus, je vous prie, dit M. de La Seiglière en tirant du gousset de sa culotte de satin noir une petite bourse de filet qu'il glissa furtivement entre les doigts de M. Des Tournelles.—Vous m'avez singulièrement diverti, ajouta le marquis; il y a longtemps que je n'avais ri de si bon cœur.

— Monsieur le marquis, répliqua M. Des Tournelles en laissant tomber négligemment la bourse sur le parquet, je suis suffisamment récompensé par l'honneur que vous m'avez fait en me jugeant digne de votre confiance; d'ailleurs, s'il est vrai que j'aie réussi à vous faire rire dans la position où vous êtes, c'est mon triomphe le plus beau, et je reste votre obligé. Toutes les fois qu'il vous plaira de recourir à mes faibles lumières, sur un mot de vous je viendrai, trop heureux si, comme aujourd'hui, je puis faire descendre dans votre esprit quelque confiance et quelque sérénité.

— Vous êtes trop bon mille fois.

— Comment donc! vous avez beau ne plus être ici chez vous, et n'avoir désormais en propre ni château, ni parc, ni forêt, ni domaine, pas même un pauvre coin de terre à vous où vous puissiez dresser votre tente, vous êtes encore et serez toujours pour moi le marquis de La Seiglière, plus grand peut-être dans l'infortune que vous ne le fûtes jamais au faîte de la prospérité. Je suis fait ainsi : l'infortune me séduit, l'adversité m'attire. Si mes opinions politiques me l'avaient permis, j'aurais accompagné Napoléon à Sainte-Hélène. Veuillez croire que mon dévoûment et mon respect vous suivront partout, et que vous trouverez en moi un fidèle courtisan du malheur.

— De votre côté, monsieur, soyez persuadé que votre respect et votre dévoûment me seront d'un bien précieux secours et d'une bien douce consolation, répondit le marquis en tirant le cordon d'une sonnette.

M. Des Tournelles s'était levé. Près de se retirer, il s'arrêta à promener autour de lui un regard complaisant et à considérer dans tous ses détails le luxe de l'appartement où il se trouvait.

— Séjour délicieux! réduit enchanté, murmura-t-il comme en se parlant à lui-même. Tapis d'Aubusson, damas de Gênes, porcelaine de Saxe, meubles de Boule, cristaux de Bohême, tableaux de prix, objets d'art, fantaisies charmantes... Monsieur le marquis, vous êtes ici comme un roi. Et ce parc! c'est un bois, ajouta-t-il en s'approchant d'une croisée. Vous devez, au printemps, du coin de votre feu, entendre chanter la nuit le rossignol.

En cet instant, la porte du salon s'ouvrit, et un valet parut sur le seuil.

— Jasmin, dit M. de La Seiglière en poussant du pied la bourse qui gisait encore sur le tapis et laissait voir le jaune métal, reluisant à travers les mailles du filet comme les écailles d'un poisson doré, ramassez ceci; c'est un présent que vous fait M. Des Tournelles. Adieu, monsieur Des Tournelles, adieu. Mes compliments à votre épouse. Jasmin, reconduisez monsieur; vous lui devez une politesse.

Cela dit, il tourna le dos sans plus de façon, s'enfonça sous un double rideau dans l'embrasure d'une fenêtre, et colla son front sur la vitre. Il croyait déjà le Des Tournelles hors du château, quand tout d'un coup l'exécrable vieillard, qui s'était glissé comme un aspic, se dressa sur la pointe des pieds, et, la bouche à fleur d'oreille :

— Monsieur le marquis... dit-il à demi-voix et d'un air mystérieux.

— Comment, s'écria M. de La Seiglière en se retournant brusquement, monsieur, c'est encore vous!

— Un dernier avis, il est bon. Le cas est grave : voulez-vous en sortir? mariez votre fille à Bernard.

Là-dessus, envoyé par le marquis à tous les diables, M. Des Tournelles fit volte-face, et, suivi de Jasmin, qui se confondait en salutations, la canne sous le bras, souriant et se frottant les mains, il s'esquiva, joyeux comme une fouine qui sort d'un poulailler, enivrée de carnage et se pourléchant les babines.

Ainsi, tout en ayant l'air de n'y pas toucher ou de n'y toucher que pour les guérir, le Des Tournelles n'avait fait qu'envenimer et mettre à vif les blessures de sa victime; ainsi M. de La Sei-

glière, qui auparavant se sentait déjà bien malade, venait d'acquérir la certitude que sa maladie était mortelle et qu'il n'en reviendrait pas. Tel fut le beau résultat de cette consultation mémorable : un marquis se noyait; un jurisconsulte qui passait par là lui prouva qu'il était perdu et lui mit une pierre au cou, après l'avoir, durant deux heures, sous prétexte de le sauver, traîné et roulé dans la vase.

Or, le cœur du marquis n'était pas le seul tourmenté dans la vallée du Clain. Sans parler de Mme de Vaubert, qui n'était pas précisément rassurée sur le dénoûment de son entreprise, Hélène et Bernard avaient, chacun de son côté, perdu le repos et la sérénité de leur âme. Depuis longtemps déjà, Mlle de La Seiglière s'interrogeait avec inquiétude. Pourquoi dans aucune de ses lettres à M. de Vaubert n'avait-elle osé parler de la présence de Bernard? Sans doute elle avait craint de s'attirer les railleries du jeune baron, qui n'avait jamais pu tolérer le vieux Stamply ; mais pourquoi, vis-à-vis de Bernard, toutes les fois qu'il s'était agi du fils de la baronne, n'avait-elle jamais osé parler de son union prochaine avec lui? Parfois il lui semblait qu'elle les trompait l'un et l'autre. D'où venait ce vague effroi ou cette morne indifférence qu'elle ressentait depuis quelque temps à la pensée du retour de Raoul? D'où venait aussi que ses lettres, qui l'avaient distraite d'abord, sinon charmée, ne lui apportaient plus qu'un profond et mortel ennui? D'où venait enfin le sentiment de lassitude qui l'accablait chaque fois qu'il fallait y répondre? A toutes ces questions, sa raison s'égarait. Ce n'était pas seulement ce qui se passait en elle qui la troublait ainsi : elle comprenait instinctivement qu'il s'agitait autour d'elle quelque chose d'équivoque et de mystérieux. La tristesse de son père, le brusque éloignement de Raoul, son absence prolongée, l'attitude de la baronne, tout alarmait cette conscience timorée qu'un souffle aurait suffi à ternir. L'éclat de ses joues pâlit, ses beaux yeux se cernèrent, son aimable humeur s'altéra. Pour s'expliquer le trouble et le malaise qu'elle éprouvait auprès de Bernard, elle s'efforça de le haïr; elle reconnut que c'était depuis l'arrivée de cet étranger qu'elle avait perdu le calme et la limpidité de ses jeunes années ; elle l'accusa dans son cœur d'accepter trop humblement l'hospitalité d'une famille que son père avait dépouillée; elle se dit qu'il aurait pu chercher un plus noble emploi de son courage et de sa jeunesse, et regretta de ne lui point voir plus d'orgueil et de dignité. Puis, se rattachant à M. de Vaubert de toutes ses forces et de tout son courage, prenant ainsi sa conscience pour de l'amour et son amour pour de la haine, elle s'éloigna peu à peu de Bernard, renonça aux promenades dans le parc, cessa de paraître au salon, et vécut retirée dans son appartement. Réduit à l'intimité du marquis et de la baronne, depuis que Mlle de La Seiglière n'était plus là pour couvrir de sa candeur, de son innocence et de sa beauté les ruses et les intrigues dont il avait été le jouet, Bernard devint sombre, bizarre, irascible, et c'est alors que le marquis, par une résolution qui mériterait d'être couverte de toutes les épithètes qu'entasse pêle-mêle Mme de Sévigné à propos du mariage d'une petite-fille d'Henri IV avec un cadet de Gascogne, se décida brusquement à passer sous les fourches caudines que M. Des Tournelles lui avait indiquées comme la seule voie de salut qui lui restât en ce bas monde.

—

CINQUIÈME PARTIE.

—

X.

Depuis son entrevue avec l'abominable Des Tournelles, notre marquis avait perdu le sommeil, le boire et le manger. Grâce à la frivolité de son esprit et à l'étourderie de son caractère, il avait pu garder jusqu'alors quelque espoir et nourrir quelques illusions. Ce n'étaient déjà plus, il est vrai, ces vives allures, ces vertes saillies, ces folles équipées qui nous égayaient autrefois ; mais encore parvenait-il à s'échapper de loin en loin et retrouvait-il çà et là l'entrain, la verve et la pétulance de son aimable et bonne nature. C'était un papillon blessé, mais qui battait encore de l'aile, quand, sous prétexte de le tirer de peine, l'affreux jurisconsulte, le saisissant délicatement entre ses doigts, l'avait fixé vivant sur le carton d'airain de la réalité. Dès lors avait commencé pour le marquis un martyre non encore éprouvé. Que devenir? à quel parti se vouer? Si l'orgueil lui conseillait de se retirer tête haute, l'égoïsme était d'un avis contraire, et si l'orgueil avait de bonnes raisons à mettre en avant, l'égoïsme en avait dans son sac d'aussi bonnes, sinon de meilleures. Le marquis se fai-

sait vieux; la goutte le travaillait sourdement; vingt-cinq années d'exil et de privations l'avaient guéri des héroïques escapades et des chevaleresques exaltations de la jeunesse. La pauvreté lui agréait d'autant moins, qu'il avait vécu dans son intimité; il sentait son sang se figer dans ses veines rien qu'au souvenir de ce morne et pâle visage qu'il avait vu pendant vingt-cinq ans assis à sa table et à son foyer. Pour tout dire enfin, quoiqu'il n'aimât rien autant que lui-même, il adorait sa fille, et son cœur se serrait douloureusement à la pensée que cette belle créature, après s'être acclimatée dans le luxe et dans l'opulence, pourrait retomber dans l'atmosphère terne et glacée qui avait enveloppé son berceau. Il hésitait : nous en savons plus d'un qui, en pareille occurrence, y regarderait à deux fois, sans avoir pour excuse une fille adorée, soixante ans passés et la goutte. Que faire cependant? De quelque côté qu'il se retournât, M. de La Seiglière ne voyait que la ruine et la honte. Mme de Vaubert, qui ne répondait à toutes ses questions que par ces mots : — Il faut voir, il faut attendre, — n'était rien moins que rassurante. Le gentilhomme en voulait secrètement à sa noble amie du rôle très peu noble qu'ils jouaient tous deux depuis six mois. D'une autre part, la nouvelle attitude qu'avait prise tout d'un coup Bernard glaçait le marquis d'épouvante. Depuis qu'Hélène ne les charmait plus de sa présence, les journées se traînaient tristement, les soirées plus tristement encore. Le matin, après le déjeûner, où Mlle de La Seiglière avait cessé de paraître, Bernard, laissant le marquis à ses réflexions, montait à cheval et ne revenait que le soir, plus sombre, plus taciturne, plus farouche qu'il n'était parti. Le soir, après dîner, Hélène allait presque aussitôt s'enfermer dans son appartement, et Bernard restait seul au salon, entre le marquis et Mme de Vaubert, qui, ayant épuisé les ressources de son esprit et profondément découragée d'ailleurs, ne savait qu'imaginer pour abréger le cours des heures silencieuses. Bernard avait de temps en temps une certaine façon de les regarder tour à tour qui les faisait frissonner des pieds à la tête. Lui si patient tant qu'Hélène avait été là pour le contenir ou pour l'apaiser avec un sourire, sur un mot du marquis ou de la baronne, il se livrait à des emportements qui les terrifiaient l'un et l'autre. Il avait remplacé le récit par l'action; il donnait des batailles au lieu d'en raconter, et, lorsqu'il s'était retiré, le plus souvent pâle et froid de colère, sans avoir, comme autrefois, serré la main du vieux gentilhomme, demeurés seuls au coin du feu, le marquis et la baronne se regardaient l'un l'autre en silence. — Eh bien! madame la baronne? — Eh bien! monsieur le marquis, il faut voir, il faut attendre, disait encore une fois Mme de Vaubert; et le marquis, les pieds sur les chenets et le nez sur la braise, s'abandonnait à de muets désespoirs, d'où la baronne n'essayait même plus de le tirer. Il s'attendait d'un jour à l'autre à recevoir un congé en forme. Ce n'est pas tout. M. de La Seiglière savait, à n'en pouvoir douter, qu'il était pour le pays, ainsi que l'avait dit M. Des Tournelles, un sujet de risée et de raillerie, en même temps qu'un objet de haine et d'exécration. Les lettres anonymes, distraction et passe-temps de la province, avaient achevé d'empoisonner sa vie, imbibée déjà d'absinthe et de fiel. Il ne s'écoulait point de jour qui ne lui apportât à respirer quelqu'une de ces fleurs vénéneuses qui croissent à l'ombre et foisonnent dans le fumier des départements. Les uns le traitaient d'aristocrate et le menaçaient de la lanterne; les autres l'accusaient d'ingratitude envers son ancien fermier, et de vouloir déshériter le fils après avoir lâchement et traîtreusement dépouillé le père. La plupart de ces lettres étaient enrichies d'illustrations à la plume, petits tableaux de genre, pleins de grâce et d'aménité, qui suppléaient avantageusement ou complétaient agréablement le texte. C'était, par exemple, une potence ornée d'un pauvre diable, figurant sans doute un marquis, ou bien le même personnage aux prises avec un instrument fort en usage en 93. Pour ajouter à tant d'angoisses, la gazette, que le marquis lisait assidûment depuis son entretien avec le d'Aguesseau poitevin, regorgeait de prédictions sinistres et de prophéties lamentables; chaque jour, le parti libéral y était représenté comme un brûlot qui devait incessamment faire sauter la monarchie, à peine restaurée. Ainsi se confirmaient déjà et menaçaient de se réaliser toutes les paroles de l'exécrable vieillard. Épouvanté, on le serait à moins, M. de La Seiglière ne rêvait plus que bouleversements et révolutions. La nuit, il se dressait sur son séant pour écouter la bise qui lui chantait la *Marseillaise*, et lorsque enfin, brisé par la fatigue, il réussissait à s'endormir, c'était pour voir et pour entendre en songe le hideux visage du vieux jurisconsulte, qui entr'ouvrait ses rideaux et lui criait : — Mariez votre fille à Bernard! Or, le marquis n'était pas homme à longtemps

se tenir dans une position si violente et qui répugnait à tous ses instincts. Il n'avait ni la patience ni la persévérance qui sont le ciment des âmes énergiques et des esprits forts. Inquiet, irrité, humilié, exaspéré, las d'attendre et de ne rien voir venir, acculé dans une impasse et n'apercevant point d'issue, il y avait cent à parier contre un que le marquis sortirait de là brusquement, par un coup de foudre ; mais nul, pas même Mme de Vaubert, n'aurait pu prévoir quelle bombe allait éclater, si ce n'est pourtant M. Des Tournelles, qui en avait allumé la mèche.

Un soir d'avril, seule avec le marquis, Mme de Vaubert était silencieuse et regardait d'un air visiblement préoccupé les lignes étincelantes qui couraient sur la braise à demi consumée. Il eût été facile, en l'observant, de se convaincre qu'une sourde inquiétude pesait sur son cœur comme une atmosphère orageuse. Son œil était vitreux, son front chargé d'ennuis, et les doigts crochus de l'égoïsme aux abois pinçaient et contractaient sa bouche, autrefois épanouie et souriante. Cette femme avait, à vrai dire, d'assez graves sujets d'alarmes. La situation prenait de jour en jour un caractère plus désespérant, et Mme de Vaubert commençait à se demander si ce n'était pas elle qui s'allait trouver enveloppée dans ses propres lacets. Décidément Bernard était chez lui, et bien qu'elle n'eût pas encore perdu tout espoir, quoiqu'elle n'eût point encore jeté, comme on dit, le manche après la cognée, prévoyant cependant qu'une heure arriverait peut-être où M. de La Seiglière et sa fille seraient obligés d'évacuer la place, la baronne dressait déjà le plan de campagne qu'elle aurait à suivre, dans le cas où les choses se dénoueraient aussi fatalement qu'il était permis de le craindre ; n'admettant pas que son fils épousât Mlle de La Seiglière sans autre dot que sa jeunesse, sa grâce et sa beauté, elle cherchait déjà de quelle façon elle devrait manœuvrer pour dégager vis-à-vis d'Hélène et de son père la parole et la main de Raoul. Tel était depuis quelques semaines le sujet inavoué de ses secrètes préoccupations.

Tandis que Mme de Vaubert était plongée dans ces réflexions, assis à l'autre côté du foyer, le marquis, silencieux comme elle, se demandait avec anxiété de quelle façon il allait engager la bataille qu'il était sur le point de livrer, et comment il devait s'y prendre pour dégager vis-à-vis de Raoul et de sa mère la parole et la main d'Hélène.

— Ce pauvre marquis! se disait la baronne en l'examinant de temps en temps à la dérobée, s'il faut en venir là, ce lui sera un coup terrible. Je le connais : il se console en pensant que, quoi qu'il arrive, sa fille sera baronne de Vaubert. Il m'aime, je le sais; voici près de vingt ans qu'il se complaît dans la pensée de resserrer notre intimité, et de la consacrer en quelque sorte par l'union de nos enfants. Excellent ami! où puiserai-je le courage d'affliger un cœur si tendre et si dévoué et de lui arracher ses dernières illusions? Je m'attends à des luttes acharnées, à des récriminations amères. Dans ses emportements, il ne manquera pas de m'accuser d'avoir courtisé sa fortune et de tourner le dos à sa ruine. Je serai forte contre lui et contre moi-même : je saurai l'amener à comprendre qu'il serait insensé de marier nos deux pauvretés, inhumain de condamner sa race et la mienne aux soucis rongeurs d'une médiocrité éternelle. Il s'apaisera ; nous gémirons ensemble, nous confondrons nos pleurs et nos regrets. Viendront ensuite la douleur d'Hélène et les révoltes de Raoul : hélas! ces deux enfants s'adorent; Dieu les avait créés l'un pour l'autre. Nous leur ferons entendre raison. Au bout de six mois, ils seront consolés. Raoul épousera la fille de quelque opulent vilain, trop heureux d'anoblir son sang et de décrasser ses écus. Quant au marquis, il est trop entiché de ses aïeux et trop ancré dans ses vieilles idées, pour consentir jamais à s'enrichir par une mésalliance. Puisqu'il tient aux parchemins, eh bien! nous chercherons pour Hélène quelque hobereau dans nos environs, et j'enverrai ce bon marquis achever de vieillir chez son gendre.

Ainsi raisonnait Mme de Vaubert, en mettant les choses au pire. Toutefois, elle était loin encore d'avoir lâché sa proie. Elle connaissait Hélène, elle avait étudié Bernard. Si elle ne soupçonnait pas ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, — Mlle de La Seiglière ne le soupçonnait pas elle-même, — la baronne avait su lire dans le cœur du jeune homme, elle était plus avant que lui dans le secret de ses agitations. Elle comprenait vaguement qu'on pouvait tirer parti du contact de ces deux nobles âmes : elle sentait qu'il y avait là quelque chose à trouver, un incident, un choc à susciter, une occasion à faire naître. Mais quoi? mais comment? Sa raison s'y perdait, et son génie vaincu, mais non rendu, s'indignait de son impuissance.

— Cette pauvre baronne! se disait le mar-

quis en jetant de loin en loin sur Mme de Vaubert un regard timide et furtif, elle ne se doute guère du coup que je vais lui porter. C'est, à tout prendre, un cœur aimable et fidèle, une âme loyale et sincère. J'ai la conviction qu'en tout ceci elle n'a voulu que mon bonheur ; je jurerais qu'en vue d'elle-même, elle n'a pas d'autre ambition que de voir son Raoul épouser mon Hélène. Quoi qu'il arrivât, elle s'empresserait de nous accueillir, ma fille et moi, dans son petit manoir, et s'estimerait heureuse de partager avec nous sa modeste aisance. Que son fils épouse une La Seiglière, ce sera toujours assez pour son orgueil, assez pour sa félicité. Chère et tendre amie ! il m'eût été bien doux, de mon côté, de réaliser un rêve si charmant et d'achever mes jours auprès d'elle. En apprenant que nous devons renoncer à cet espoir si longtemps caressé, elle éclatera en reproches sanglants, hélas ! et mérités peut-être. Cependant, en bonne conscience, serait-il raisonnable et sage d'exposer nos enfants aux rigueurs de la pauvreté, et de nous enchaîner de part et d'autre par un lien de fer qui nous blesserait tôt ou tard et que nous finirions par maudire ? La baronne est remplie de sens et de raison ; les premiers transports apaisés, elle comprendra tout et se résignera, et, comme les Vaubert ne plaisantent pas sur les mésalliances, eh bien ! Raoul est beau garçon, nous trouverons aisément pour lui, dans nos alentours, quelque riche douairière qui s'estimera trop heureuse de mettre, au prix de sa fortune, un second printemps dans sa vie.

Ainsi raisonnait le marquis, et, s'il faut tout dire, le marquis était dans ses petits souliers, et se fût senti plus à l'aise dans un buisson d'épines qu'en ce moment sur le coussin de son fauteuil. Il redoutait Mme de Vaubert autant qu'une révolution ; il avait la conscience de ses trahisons, et, à la pensée des orages qu'il allait affronter, il sentait son cœur défaillir et s'éteindre dans sa poitrine. Enfin, par une résolution désespérée, prenant son courage à deux mains, il engagea l'affaire en tirailleur, par quelques coups de feu isolés et tirés à longs intervalles.

— Savez-vous, madame la baronne, s'écria-t-il tout d'un coup en homme peu habitué à ces sortes d'escarmouches, savez-vous que ce M. Bernard est un garçon vraiment bien remarquable ? Ce jeune homme me plaît. Vif comme la poudre, prompt comme son épée, emporté, même un peu colère, mais loyal et franc comme l'or ! Il n'est pas précisément beau ; eh bien ! j'aime ces mâles visages. Quels yeux ! quel front ! Il a le nez des races royales. Je voudrais savoir où ce gaillard a pris un pareil nez. Et sous sa brune moustache, avez-vous observé quelle bouche fine et charmante ? Dieu me pardonne, c'est une bouche de marquis. De l'esprit, de la distinction ; un peu brusque encore, un peu rude, mais déjà dégrossi et presque transfiguré depuis qu'il est au milieu de nous. C'est ainsi que l'or brut s'épure dans le creuset. Et puis, il n'y a pas à dire, c'est un héros ; il est du bois dont l'empereur faisait des ducs, des princes et des maréchaux. Je le vois encore sur Roland : quel sang-froid ! quel courage ! quelle intrépidité ! Tenez, baronne, je ne m'en cache pas : je ne suis point humilié quand je sens sa main dans la mienne.

— De qui parlez-vous, marquis ? demanda nonchalamment Mme de Vaubert, sans interrompre le cours de ses réflexions silencieuses.

— De notre jeune ami, répondit le marquis avec complaisance, de notre jeune chef d'escadron.

— Et vous dites.....

— Que la nature a d'étranges aberrations, et que ce garçon aurait dû naître gentilhomme.

— Le petit Bernard ?

— Vous pourriez, pardieu ! bien dire le grand Bernard, s'écria le marquis en enfonçant ses mains dans les goussets de sa culotte.

— Vous perdez la tête, marquis, répliqua brièvement Mme de Vaubert, qui reprit son attitude grave et pensive.

Encouragé par un si beau succès, comme ces prudents guerroyeurs qui, après avoir déchargé leur arquebuse, se cachent derrière un arbre pour la recharger en toute sécurité, le marquis resta coi, et il y eut encore un long silence, troublé seulement par le cri du grillon qui chantait dans les fentes de l'âtre, et par les crépitations de la braise qui achevait de se consumer.

— Madame la baronne, s'écria brusquement M. de La Seiglière, ne vous semble-t-il pas que j'ai été un peu ingrat envers le bon M. Stamply ? Je dois vous avouer que là-dessus ma conscience n'est pas parfaitement tranquille. Il paraît que, décidément, cet excellent homme ne m'a rien restitué, et qu'il m'a tout donné. S'il en est ainsi, savez-vous que c'est un des plus beaux traits de dévoûment et de générosité que l'histoire aura à enregistrer sur ses tablettes ? Savez-vous, madame, que ce vieux Stamply était une grande âme, et que, ma fille et moi, nous devons des autels à sa mémoire ?

Enfoncée trop avant dans son égoïsme, pour pouvoir seulement s'inquiéter de savoir où le marquis voulait en venir, Mme de Vaubert haussa les épaules et ne répondit pas.

M. de La Seiglière commençait à désespérer de trouver le joint, lorsqu'il se souvint fort à propos de la leçon de M. Des Tournelles. Il tendit la main vers un guéridon de laque, prit une gazette, et, tout en ayant l'air d'en parcourir les colonnes :

— Madame la baronne, demanda-t-il d'un air distrait, avez-vous suivi en ces derniers temps les papiers publics ?

— A quoi bon? répliqua Mme de Vaubert avec un léger mouvement d'impatience ; en quoi voulez-vous que ces sottises m'intéressent ?

— Par l'épée de mon père? madame, s'écria le marquis en laissant tomber le journal, vous en parlez bien à votre aise. Sottises, j'en conviens; sottises, tant que vous voudrez; mais, vive Dieu ! je ne m'y connais pas, ou ces sottises nous intéressent, vous et moi, beaucoup plus que vous ne paraissez le croire.

— Voyons, marquis, que se passe-t-il? demanda Mme de Vaubert d'un air ennuyé. Sa majesté daigne jouir de la santé la plus parfaite; nos princes chassent, on danse à la cour; le peuple est heureux, la canaille a le ventre plein; que voyez-vous en tout ceci qui doive nous alarmer ?

— Voici trente ans, nous ne tenions pas un autre langage, dit le marquis en ouvrant sa tabatière et en y plongeant délicatement le pouce et l'index ; la canaille avait le ventre plein, nos princes chassaient, on dansait à la cour, sa majesté se portait à merveille : ce qui n'empêcha pas, un beau matin, le vieux trône de France de craquer, de crouler, de nous entraîner dans sa chute, et de nous ensevelir, morts ou vivants, sous ses décombres. Vous demandez ce qui se passe? Ce qui se passait alors : nous sommes sur un volcan.

— Vous êtes fou, marquis, dit Mme de Vaubert, qui, tout entière à ses préoccupations et médiocrement convaincue d'ailleurs de l'opportunité d'une discussion politique entre onze heures et minuit, ne crut pas devoir prendre la peine de relever et de combattre les opinions du vieux gentilhomme.

— Je vous répète, madame la baronne, que nous sommes sur un volcan. La révolution n'est pas morte; c'est un feu mal éteint qui couve sous la cendre. Vous le verrez au premier jour éclater et consumer les débris de la monarchie. Il est un antre où se réunissent un tas de vauriens qui se disent les représentants du peuple ; c'est une mine creusée sous le trône et qui le fera sauter comme une poudrière. Les libéraux ont hérité des sans-culottes; le libéralisme achèvera ce qu'a commencé 93. Reste à savoir si nous nous laisserons encore une fois écraser sous les ruines de la royauté, ou si nous chercherons notre salut dans le sein même des idées qui menacent de nous engloutir.

— Eh ! marquis, dit la baronne, c'est bien de cela qu'il s'agit. Vous vous préoccupez d'un incendie imaginaire, et vous ne voyez pas que votre maison brûle.

— Madame la baronne, s'écria le marquis, je ne suis point égoïste, et je puis dire hautement que l'intérêt personnel ne fut jamais mon fait ni ma devise. Que ma maison brûle ou non, cela importe peu. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est de notre avenir à nous tous. Qui se soucie, en effet, que la race des La Seiglière s'éteigne silencieusement dans l'oubli et dans l'obscurité ? Ce qu'il importe, madame, c'est que la noblesse de France ne périsse point.

— Je suis curieuse de savoir comment vous vous y prendrez pour que la noblesse de France ne périsse point, répliqua Mme de Vaubert, qui, à cent lieues de soupçonner le but où tendait le marquis, n'avait pu s'empêcher de sourire en voyant ce frivole esprit aborder étourdiment des considérations si ardues et si périlleuses.

— Grave question que j'ai pu soulever, mais qu'il ne m'appartient pas de résoudre, s'écria M. de La Seiglière, qui, se sentant enfin dans la bonne voie, avança d'un pas plus assuré et prit bientôt un trot tout gaillard. Cependant, s'il m'était permis d'émettre quelques idées sur un sujet si important, je dirais que ce n'est point en s'isolant dans ses terres et dans ses châteaux que la noblesse pourra ressaisir la prépondérance qu'elle avait autrefois dans les destinées du pays ; peut-être oserais-je ajouter — bien bas — que nos vieilles familles se sont alliées trop longtemps entre elles; que, faute d'être renouvelé, le sang patricien est usé, et que, pour retrouver la force, la chaleur et la vie près de lui échapper, il a besoin de se mêler au sang plus jeune, plus chaud et plus vivace du peuple et de la bourgeoisie. Enfin, madame la baronne, je chercherais à démontrer que, puisque le siècle marche, nous devons marcher avec lui, sous peine de rester en chemin ou d'être écrasés dans

l'ornière. C'est dur à penser, mais il faut avoir pourtant le courage de le reconnaître : les Gaulois l'emportent, et les Francs n'ont de salut à espérer qu'à la condition de se rallier au parti des vainqueurs et de se recruter dans leurs rangs.

Ici, Mme de Vaubert, qui, dès les premiers mots de ce petit discours, s'était tournée peu à peu du côté de l'orateur, s'accouda sur le bras du fauteuil dans lequel elle était assise, et parut écouter le marquis avec une curieuse attention.

— Voulez-vous savoir, madame la baronne, reprit M. de La Seiglière, triomphant de se sentir maître enfin de son auditoire, voulez-vous savoir ce que me disait un jour le célèbre Des Tournelles, un des esprits les plus vastes et les plus éclairés de notre époque? — Monsieur le marquis, me disait ce grand jurisconsulte, les temps sont mauvais; adoptons le peuple pour qu'il nous adopte; descendons jusqu'à lui pour qu'il ne monte pas jusqu'à nous. Il en est aujourd'hui de la noblesse comme de ces métaux précieux qui ne peuvent se solidifier qu'en se combinant avec un grain d'alliage. — Pensée si profonde que j'en eus d'abord le vertige; à force d'y regarder, je découvris la vérité au fond. Vérité cruelle, j'en conviens; mais mieux vaut encore, au prix de quelques concessions, nous assurer la conquête de l'avenir, que de nous coucher et de nous ensevelir dans le linceul d'un passé qui ne reviendra plus. Eh! ventre-saint-gris! s'écria-t-il en se levant et en marchant à grands pas dans la chambre, voici assez longtemps qu'on nous représente aux yeux du pays comme une caste incorrigible, repoussant de son sein tout ce qui n'est pas elle, infatuée de ses titres, n'ayant rien appris ni rien oublié, remplie de morgue et d'insolence, ennemie de l'égalité. L'heure est venue d'en finir avec ces basses calomnies et ces sottes accusations; mêlons-nous à la foule, ouvrons-lui nos portes à deux battants, et que nos ennemis apprennent à nous respecter en apprenant à nous connaître.

A ces mots, M. de La Seiglière, épouvanté de sa propre audace, regarda timidement Mme de Vaubert et prit l'attitude d'un homme qui, après avoir allumé la traînée de poudre qui doit faire sauter une mine, n'a pas eu le temps de s'enfuir, et se prépare à recevoir un quartier de roc sur la tête. Il en advint tout autrement. La baronne, qui avait une assez pauvre opinion de son vieil ami pour ne point suspecter sa candeur et sa probité, était bien d'ailleurs trop préoccupée d'elle-même pour soupçonner qu'en ce bas monde il pût exister à cette heure un autre moi que son moi, un autre intérêt que le sien. Sans songer seulement à se demander d'où lui venaient des aperçus si nouveaux et si incongrus, Mme de Vaubert ne vit d'abord et ne comprit en ceci qu'une chose, c'est que le marquis venait lui-même d'entr'ouvrir la porte par laquelle Raoul pourrait un jour s'échapper, s'il en était besoin.

— Marquis, s'écria-t-elle avec un empressement plein d'urbanité, ce que vous dites là est plein de sens, et quoique je n'aie jamais douté de votre haute raison, quoique j'aie toujours soupçonné, sous la grâce de vos apparences, un esprit sérieux et réfléchi, cependant je dois convenir que je suis aussi surprise que charmée de vous trouver dans un ordre d'idées si élevées et si judicieuses. Je vous en fais mes compliments.

A ces mots, le marquis releva la tête et regarda Mme de Vaubert de l'air d'un homme à qui l'on vient de jeter une poignée de roses à la face, au lieu d'une volée de mitraille qu'il s'attendait à recevoir. Trop égoïste de son côté pour rien supposer en dehors de lui-même, loin de chercher à se rendre compte des suffrages de la baronne, il ne songea qu'à s'en réjouir.

— C'est un peu notre histoire à tous, répliqua-t-il gaîment en se caressant le menton avec une adorable fatuité. Parce qu'il nous est échu quelque grâce et quelque élégance, les pédants et les cuistres se vengent de la supériorité de nos manières en nous déniant le génie de l'intelligence. Quand nous daignerons nous en mêler, nous prouverons que tous les champs de bataille nous sont bons, et l'on nous verra jouer de la parole et de la pensée comme autrefois du glaive et de la lance.

— Marquis, reprit Mme de Vaubert, qui tenait à conserver à l'entretien le tour qu'il avait pris d'abord, pour en revenir aux considérations auxquelles vous vous livriez tout à l'heure, il est certain que c'en est fait de la noblesse, si, au lieu de chercher à se créer des alliances, elle continue, comme vous l'avez dit excellemment, de s'isoler dans ses terres et de s'enfermer dans son orgueil. C'est un édifice chancelant, qui croulera d'un jour à l'autre, si nous n'avons l'art et l'habileté de transformer les béliers qui l'ébranlent en arcs-boutants qui le soutiennent. En

d'autres termes, passez-moi l'image peut-être un peu crue, pour nous préserver des atteintes du peuple, il ne nous reste plus qu'à nous l'inoculer.

— C'est, par Dieu ! bien cela, s'écria M. de La Seiglière, de plus en plus joyeux de ne point rencontrer l'opposition qu'il avait redoutée. Décidément, baronne, vous êtes admirable ! Vous comprenez tout; rien ne vous surprend, rien ne vous émeut, rien ne vous étonne. Vous avez l'œil de l'aigle ; vous regardriez le soleil en face sans en être éblouie. Cette pauvre baronne ! ajouta-t-il mentalement en se frottant les mains ; elle s'enferre, avec tout son esprit.

— Ce bon marquis ! pensait de son côté Mme de Vaubert; je ne sais quelle mouche le pique, mais l'étourdi me fait la partie belle : il vient lui-même de jeter le filet dans lequel, au besoin, je le prendrai plus tard. Marquis, s'écria-t-elle, voici bien longtemps que j'avais ces idées ; mais j'avoue que je craignais, en vous les communiquant, d'irriter vos susceptibilités et de m'aliéner votre cœur.

— Par exemple ! répliqua le marquis; quelle opinion, baronne, aviez-vous de votre vieil ami ! D'ailleurs, outre qu'en vue de notre sainte cause, il n'est point d'épreuve à laquelle je ne puisse me soumettre et me résigner, je dois vous dire que je ne sentirais, pour ma part, aucune répugnance à donner l'exemple en m'aventurant le premier dans l'unique voie du salut qui nous soit offerte. J'ai toujours donné l'exemple; c'est moi qui émigrai le premier. Autres temps, autres mœurs ! Je ne suis pas un marquis de Carabas, moi ! je marche avec mon siècle. Le peuple a gagné ses éperons et conquis ses titres de noblesse. Il a, lui aussi, ses duchés, ses comtés et ses marquisats; c'est Eylau, c'est Wagram, c'est la Moscowa : ces parchemins en valent d'autres. Au reste, madame la baronne, j'excuse vos scrupules et j'admets vos hésitations, car moi-même, si j'ai tardé si longtemps à m'ouvrir à vous là-dessus, c'est que je craignais d'effaroucher vos préjugés et de me mettre en guerre avec une amie si fidèle.

— C'est étrange, se dit Mme de Vaubert, qui commençait à dresser les oreilles; où le marquis veut-il en arriver? Effaroucher mes préjugés ! s'écria-t-elle; me prenez-vous pour la baronne de Pretintailles? M'a-t-on jamais vue refuser de reconnaître ce qu'il y a chez le peuple de grand, de noble et de généreux ? m'a-t-on jamais surprise à dénigrer le bourgeoisie? et ne sais-je pas bien que c'est au sein de la roture que se sont réfugiés aujourd'hui les sentiments, les mœurs et les vertus de l'âge d'or ?

— Oh ! oh ! oh ! se dit le marquis, à qui la réflexion commençait de venir, tout ceci n'est pas clair ; il y a quelque serpent sous roche.

— Quant à vous mettre en guerre avec moi, sérieusement, marquis, l'avez-vous craint? ajouta Mme de Vaubert; c'est qu'alors vous présumiez de mon cœur tout aussi mal que de mon esprit. Vous savez bien, ami, que je ne suis pas égoïste. Que de fois n'ai-je pas été sur le point de vous offrir de reprendre votre parole, en songeant qu'en échange de l'opulence que lui apporterait votre fille, mon fils ne donnerait qu'un grand nom, le plus lourd de tous les fardeaux !

— Ah çà ! se dit le marquis, est-ce que cette rusée baronne, pressentant ma ruine prochaine, chercherait à dégager la main de son fils? Pour le coup, ce serait trop fort. Madame la baronne, s'écria-t-il, c'est absolument comme moi. Bien souvent je me suis accusé d'entraver l'avenir de M. de Vaubert ; je me demande bien souvent avec effroi si ma fille ne sera pas un obstacle dans la destinée de ce noble jeune homme.

— Ah çà ! se dit Mme de Vaubert, qui voyait apparaître peu à peu et se dessiner dans la brume le rivage vers lequel le marquis dirigeait sa barque, est-ce que ce retors de marquis aurait la prétention de me jouer ? Comblé de mes bontés, ce serait vraiment trop infâme ! Certes, marquis, répliqua-t-elle, il m'en coûterait de rompre des liens si charmants ; cependant, si votre intérêt l'exigeait, je saurais vous immoler le plus doux rêve de ma vie tout entière.

— Le tour est fait, pensa le marquis, je suis joué ; mais ça m'est égal. Seulement, devais-je m'attendre à un pareil trait de perfidie de la part d'une amie de trente ans? Comptez maintenant sur le désintéressement des affections et sur la reconnaissance des femmes ! Baronne, reprit-il avec un sentiment de résignation douloureuse, s'il fallait renoncer à l'espoir d'unir un jour ces deux aimables enfants, mon cœur ne s'en relèverait jamais ; rien qu'en y songeant, il se brise. Toutefois, en vue de vous, noble amie, en vue de votre bien-aimé fils, il n'est point de sacrifice qui ne soit au-dessous de mon abnégation et de mon dévoûment.

Mme de Vaubert étouffa dans son cœur un rugissement de lionne blessée, puis, après un instant de farouche silence, fixant tout d'un coup sur le vieux gentilhomme un œil étincelant :

— Marquis, dit-elle, regardez-moi en face.

Au ton dont furent dits ces trois mots, comme un lièvre trottant sur la bruyère, et qui, en levant le nez, aperçoit à dix pas devant lui le chasseur qui le couche en joue, le marquis tressaillit, et regarda Mme de Vaubert d'un air effaré.

— Marquis, vous êtes un fourbe !

— Madame la baronne...

— Vous êtes un traître !

— Ventre-saint-gris, madame !...

— Vous êtes un ingrat !

Attéré, foudroyé, M. de La Seiglière resta muet sur place. Après avoir joui quelques instants de sa stupeur et de son épouvante :

— J'ai pitié de vous, dit enfin Mme de Vaubert ; je vais vous épargner l'humiliation d'un aveu que vous ne pourriez faire sans mourir de honte à mes pieds. Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard.

— Madame...

— Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard, répéta Mme de Vaubert avec autorité. Cette résolution, je l'ai vue germer et fleurir sous l'engrais de votre égoïsme : voici près d'un mois que j'assiste, à votre insu, au travail qui se fait en vous. Comment vous êtes-vous avisé de vouloir jouer avec moi au plus fin et au plus habile ? comment n'avez-vous pas compris qu'à pareil jeu vous perdriez à coup sûr la partie ? Ce soir, au premier mot qui vous est échappé, vous vous êtes trahi. Depuis un mois, je vous observais, je vous guettais, je vous voyais venir. Convenez que j'ai été bonne et plus généreuse qu'Ariane, qui du moins ne fut abandonnée qu'après : sans moi, vous couriez risque de ne jamais sortir du labyrinthe de vos propres discours. Ainsi, monsieur le marquis, tandis que mon esprit, qui répugne aux détours, s'épuisait pour vous seul en combinaisons de tout genre, tandis que je sacrifiais au soin de vos intérêts mes goûts, mes instincts, jusqu'à la droiture de mon caractère, vous, au mépris de la foi jurée, vous tramiez contre moi la plus noire des perfidies ; vous complotiez de livrer à votre ennemi la fiancée de mon fils et la place que je défendais ; vous méditiez de porter un coup de Jarnac au champion qui combattait pour vous !

— Vous allez trop loin, madame la baronne, répliqua le marquis, confus comme un pêcheur qui se serait pris dans sa nasse. Je n'ai rien résolu, je n'ai rien décidé : seulement, j'en conviens, depuis que je sais que le bon M. Stamply ne m'a rien restitué et qu'il m'a tout donné, je me sens ployer sous le poids de la reconnaissance ; et comme, nuit et jour, je me creuse la tête et le cœur pour trouver de quelle façon nous pourrions, ma fille et moi, nous acquitter envers la mémoire de ce noble et généreux vieillard, il est possible que la pensée me soit venue...

— Vous, monsieur le marquis, vous, ployé sous le poids de la reconnaissance ! s'écria Mme de Vaubert en l'interrompant avec explosion. A moins que vous ne vouliez rire, ne venez pas me conter de ces choses-là. Je vous connais, vous êtes un ingrat. Vous vous souciez de la mémoire du vieux Stamply tout juste autant que vous vous êtes soucié de sa personne. D'ailleurs, vous ne lui deviez rien : c'est à moi que vous devez tout. Sans moi, votre ancien fermier serait mort sans même s'inquiéter de savoir si vous existiez ; sans moi, vous et votre fille, vous grelotteriez à cette heure au coin de votre petit feu d'Allemagne ; sans moi, vous n'auriez jamais remis le pied dans le château de vos ancêtres. Que vous le savez bien ! mais vous feignez de l'ignorer, parce qu'encore une fois vous êtes un ingrat. Tenez, marquis, jouons cartes sur table. Ce n'est pas la reconnaissance, c'est l'égoïsme qui vous tient. Cela vous enrage, de marier votre fille au fils de votre ancien fermier ; vous en avez pâli, vous en avez maigri, vous en dessècherez. Vous haïssez le peuple, vous exécrez Bernard ; vous ne comprenez rien, vous n'avez rien compris au mouvement qui s'est fait et qui se fait encore autour de nous. Vous êtes plus fier, plus orgueilleux, plus entêté, plus arriéré, plus infesté d'aristocratie, plus incorrigible, en un mot, qu'aucun marquis de chanson, de vaudeville et de comédie. Marquis de Carabas, c'est vous qui l'avez dit ; mais vous avez encore plus d'égoïsme que d'orgueil.

— Eh bien ! ventre-saint-gris ! vous en penserez tout ce que vous voudrez, s'écria le marquis en jetant, pour le coup, son bonnet par-dessus les moulins. Ce que je sais, moi, c'est que je suis las du rôle que vous me faites jouer ; c'est que, depuis longtemps, le cœur m'en lève, c'est que je suis indigné de tant de ruses et de basses manœuvres, c'est que j'en veux finir à tout prix. Morbleu ! vous l'avez dit, ma fille épousera Bernard.

— Prenez garde, marquis, prenez garde !...

— Accablez-moi de vos mépris et de vos colères ; traitez-moi de fourbe et d'ingrat, jetez-moi au visage les noms d'égoïste et de traître ; vous le pouvez, vous en avez le droit. Vous êtes si

désintéressée, vous, madame! Dans toute cette affaire, vous vous êtes montrée si franche et si loyale! Sur la fin de ses jours, vous avez été si bonne pour le pauvre vieux Stamply! Vous avez entouré sa vieillesse de tant de soins, de tendresse et d'égards! En bonne conscience, vous lui deviez cela, car c'est vous qui l'avez amené à se dépouiller vivant de tous ses biens.

— C'était pour vous, cruel!

— Pour moi! pour moi! dit le marquis en hochant la tête; madame la baronne, à moins que vous ne vouliez rire, il ne faut pas venir me conter de ces choses-là.

— Il vous sied bien, d'ailleurs, de m'accuser d'ingratitude, reprit avec hauteur Mme de Vaubert, vous, donataire, qui avez abreuvé d'amertume le donateur!

— Je ne savais rien, moi; mais vous qui saviez tout, vous avez été sans pitié.

— C'est vous, s'écria la baronne, qui avez chassé votre bienfaiteur de sa table et de son foyer!

— C'est vous, s'écria le marquis, vous qui, après avoir capté la confiance d'un vieillard crédule et sans défense, l'avez repoussé du pied et laissé mourir de chagrin.

— Vous l'avez relégué à l'antichambre!

— Vous l'avez plongé au tombeau!

— C'est la guerre, marquis!

— Eh bien! va pour la guerre, s'écria le marquis; je ne mourrai pas sans l'avoir faite du moins une fois.

— Songez-y, marquis! la guerre impitoyable, la guerre sans trêve, la guerre sans merci!

— Une guerre à mort, madame la baronne, dit le marquis en lui baisant la main.

A ces mots, Mme de Vaubert se retira menaçante et terrible, tandis que le marquis, resté seul, cabriolait de joie, comme un chevreau, dans le salon. De retour au manoir, après avoir longtemps marché à grands pas dans sa chambre, se frappant le front et se pressant la poitrine avec rage, elle ouvrit brusquement la fenêtre, et, comme une chatte qui guette une souris, tomba en arrêt devant le château de la Seiglière, dont la lune faisait en cet instant étinceler toutes les vitres. Malgré la fraîcheur de la nuit, elle demeura bien près d'une heure, accoudée sur le balcon, en contemplation muette. Tout d'un coup son front rayonna, ses yeux s'illuminèrent, et, comme Ajax menaçant les dieux, jetant au château un geste de défi, elle s'écria : — Je l'aurai! Cela dit, la baronne écrivit à Raoul ce seul mot : « Revenez, » puis, s'étant couchée, elle s'endormit en souriant de ce sourire que doit avoir le génie du mal lorsqu'il a résolu la perte d'une âme.

XI.

A partir de cette soirée mémorable, Mme de Vaubert ne reparut plus au château, et le château s'en trouva bien. Durant le peu de jours qui s'écoulèrent jusqu'au dénoûment de cette petite et trop longue histoire, il s'établit entre Bernard et le marquis des relations plus douces que ne l'avaient été les premières. N'étant plus irrité par la présence de la baronne, contre qui Bernard avait toujours nourri, en dépit de lui-même, un vague sentiment de défiance et de sourde colère, ce jeune homme redevint plus familier et plus traitable; de son côté, depuis quelques semaines, le marquis avait affecté peu à peu, vis-à-vis de son hôte, une attitude plus cordiale, plus affectueuse, presque tendre. Tous deux paraissaient avoir modifié, pour se complaire, leurs opinions et leur langage. Le soir, au coin du feu, réduits au tête-à-tête, ils causaient, discutaient, et ne disputaient plus. D'ailleurs, depuis la disparition de Mme de Vaubert, leurs entretiens avaient pris insensiblement un tour moins politique et plus intime. Le marquis parlait des joies de la famille, des félicités du mariage, et parfois il laissait échapper des paroles qui faisaient frissonner Bernard et passaient sur son cœur comme de chaudes bouffées de bonheur. Il arriva qu'un soir M. de La Seiglière exigea doucement que sa fille restât au salon, au lieu de se retirer dans sa chambre. La contrainte des premiers instants une fois dissipée, cette soirée s'écoula en heures enchantées : le marquis s'y montra spirituel, aimable, étourdi; Bernard, heureux et triste; Hélène, rêveuse, silencieuse et souriante. Le lendemain, les deux jeunes gens se rencontrèrent dans le parc, et le charme recommença, plus inquiet, il est vrai, qu'il ne l'avait été d'abord, plus voilé, partant, plus charmant.

Cependant, comment aborder la question vis-à-vis d'Hélène? Par quels sentiers détournés et couverts l'amener au but désiré? Pour rien au monde, le marquis n'aurait consenti à lui révéler la position humiliante dans laquelle ils se trouvaient depuis six mois, elle et lui, vis-à-vis de Bernard. Il connaissait trop bien la noble et fière créature, il savait trop bien à quelle âme

il avait affaire. C'était pourtant cette âme honnête et simple qu'il s'agissait de rendre complice de l'égoïsme et de la trahison.

Un jour, M. de La Seiglière était plongé dans ces réflexions, lorsqu'il sentit deux bras caressants s'enlacer autour de son cou, et, en levant les yeux, il aperçut, comme un lis penché au-dessus de sa tête, le visage d'Hélène qui le regardait en souriant. Par un mouvement de brusque tendresse, il l'attira sur son cœur, et l'y tint longtemps embrassée, en couvrant ses blonds cheveux de caresses et de baisers. Lorsqu'elle se dégagea de ces étreintes, Hélène vit deux larmes rouler dans les yeux de son père, qui ne pleurait jamais.

— Mon père, s'écria-t-elle en lui prenant les mains avec effusion, vous avez des chagrins que vous cachez à votre enfant. Je le sais, j'en suis sûre ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. Mon père, qu'avez-vous? dans quel cœur, si ce n'est dans le mien, verserez-vous les afflictions du vôtre? ne suis-je plus votre bien-aimée fille? Quand nous vivions tous deux au fond de notre pauvre Allemagne, je n'avais qu'à sourire, vous étiez consolé. Mon père, parlez-moi. Il se passe autour de nous quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Qu'est devenue cette aimable gaîté qui faisait la joie de mon âme? Vous êtes triste ; Mme de Vaubert paraît inquiète ; moi-même je m'agite et je souffre, parce que, sans doute, je sens que vous souffrez. Mais pourquoi souffrez-vous? si ma vie n'y peut rien, ne me le dites pas.

En voyant ainsi la victime s'offrir d'elle-même sur l'autel du sacrifice, le marquis ne se contint plus ; à ces accents si vrais, à cette voix si charmante et si tendre, le vieil enfant fondit en larmes dans le sein d'Hélène éperdue.

— Oh! mon Dieu! que se passe-t-il? de tous les malheurs qui peuvent vous atteindre, en est-il donc un seul qui soit plus grand que mon amour! s'écria Mlle de La Seiglière, qui se jeta dans les bras de son père en éclatant elle-même en sanglots.

Quoique sincèrement ému et véritablement attendri, le marquis jugea l'occasion trop belle pour être négligée et l'affaire assez bien engagée pour mériter d'être poursuivie. Un instant, il fut sur le point de tout dire et de tout avouer : la honte le retint, et aussi la crainte de venir échouer contre l'orgueil d'Hélène, qui ne manquerait pas de se révolter au premier aperçu du rôle qu'on lui réservait dans le dénoûment de cette aventure. Il se prépara donc encore une fois à tourner la vérité, au lieu de l'aborder de front. Ce n'est pas que cette façon d'agir allât précisément à la nature de son caractère ; bien loin de là ; mais le marquis était hors de ses gonds. Mme de Vaubert l'avait engagé dans une voie funeste d'où il ne pouvait désormais se tirer qu'à force de ruse et d'adresse. Une fois hors de la grand'route, on ne peut y rentrer qu'en prenant à travers champs ou par les chemins de traverse. Après avoir essuyé les pleurs de sa fille, et s'être remis lui-même d'une si vive émotion, il débuta par répéter, avec quelques variantes, la scène qu'il avait jouée devant la baronne, car, il faut bien le reconnaître, ce n'était pas, comme Mme de Vaubert, une imagination fertile en expédients ; toutefois, grâce aux leçons qu'il avait reçues en ces derniers temps, le marquis avait déjà plus d'un bon tour dans sa gibecière. Il se lamenta donc sur la rigueur et sur l'inclémence des temps ; il gémit sur les destinées de l'aristocratie, qu'il représenta, image neuve autant qu'originale, comme un navire incessamment battu par le flot révolutionnaire. Profitant de l'ignorance d'Hélène, qui avait vécu toujours en dehors des préoccupations de la chose publique, il peignit, avec de sombres couleurs qu'il savait exagérer lui-même, l'incertitude du présent, les menaces de l'avenir. Il employa tous les mots du vocabulaire alors en usage ; il fit défiler et parader tous les spectres et tous les fantômes que les journaux ultra-royalistes expédiaient sous bande, chaque matin, à leurs abonnés. Le sol était miné, l'horizon chargé de tempêtes : l'hydre des révolutions redressait ses sept têtes ; le cri, guerre aux châteaux! allait retentir d'un instant à l'autre ; le peuple et la bourgeoisie, comme deux hyènes dévorantes, n'attendaient qu'un signal pour se ruer sur la noblesse sans défense, se gorger de son sang et se partager ses dépouilles. On n'était pas sûr que M. de Robespierre fût bien mort ; le bruit courait que l'ogre de Corse s'était échappé de son île. Enfin, il mit en jeu et entassa pêle-mêle tout ce qu'il pensa devoir effrayer une jeune imagination. Lorsqu'il eut tout dit :

— N'est-ce que cela, mon père? demanda Mlle de La Seiglière avec un sourire plein de calme et de sérénité. Si le sol est miné sous nos pieds, si le ciel est noir, si la France, comme vous le dites, nous exècre et veut notre ruine, que faisons-nous ici? Partons, retournons dans

notre chère Allemagne; allons y vivre comme autrefois, pauvres, ignorés et paisibles. Si l'on crie guerre aux châteaux! on doit crier aussi paix aux chaumières! Que nous faut-il de plus? Le bonheur vit de peu, l'opulence ne vaut pas un regret.

Ce n'était pas l'affaire du vieux gentilhomme, qui savait heureusement un chemin plus sûr pour arriver à ce noble cœur.

— Mon enfant, répliqua-t-il en branlant la tête, ce sont là de beaux sentiments : voici quelque trente ans, je n'en avais pas d'autres. Je fus un des premiers qui donnèrent le signal de l'émigration; patrie, château, fortune héréditaire, domaine des aïeux, j'abandonnai tout, et rien ne me coûta pour offrir cette preuve de dévoûment et de fidélité à la royauté en danger. J'étais jeune alors et vaillant. Aujourd'hui, je suis vieux, mon Hélène; le corps trahit le cœur; le sang ne sert plus le courage; la lame a usé le fourreau. Je ne suis plus qu'un pauvre vieillard mangé de goutte et de rhumatismes, criblé de douleurs et d'infirmités. Par crainte d'alarmer ta tendresse, j'ai soigneusement caché jusqu'ici les souffrances et les maux que j'endure. Le fait est, ma fille, que je n'en puis plus. On me croit frais et vert, ingambe et bien portant; à me voir, il n'est personne qui ne me donnât hardiment encore un demi-siècle à vivre. Trompeuses apparences! de jour en jour, je décline et m'affaisse; regarde mes pauvres jambes, si l'on ne dirait pas des fuseaux! ajouta-t-il en montrant d'un air piteux un mollet vigoureux et rond. J'ai la poitrine bien malade! Ne nous faisons pas illusion : je ne suis plus qu'un rameau de bois mort qu'emportera bientôt un coup de bise.

— Oh! mon père, mon père, que me dites-vous là! s'écria Mlle de La Seiglière en se jetant tout éplorée au cou du nouveau Sixte-Quint.

— Va, mon enfant, ajouta le marquis avec mélancolie, quelque force morale qu'on ait reçue du ciel, il est cruel à mon âge de reprendre le chemin de l'exil et de la pauvreté, alors qu'on n'a plus ici-bas d'autre espoir ni d'autre ambition que de s'éteindre tranquillement et de mêler ses os à la cendre de ses ancêtres.

— Vous ne mourrez pas, vous vivrez, dit Hélène avec assurance, en le pressant contre son sein. Dieu, que je prie pour vous dans toutes mes prières, Dieu, juste et bon, vous doit à mon amour; il me fera la grâce de prendre sur ma vie pour prolonger la vôtre. Quant à l'autre péril qui nous menace, mon père, est-il si grand et si pressant que vous semblez l'imaginer? Laissez-moi vous dire que vous vous alarmez peut-être hors de propos. Pourquoi le peuple nous haïrait-il? Vos paysans vous aiment, parce que vous êtes bon pour eux. Quand je passe le long des haies, ils interrompent leurs travaux pour me saluer avec bienveillance; du plus loin qu'ils m'aperçoivent, les petits enfants viennent à moi, joyeux et bondissants; plus d'une fois, sous le toit de chaume, les mères ont pris ma main pour la porter doucement à leurs lèvres. Ce n'est point là le peuple qui nous hait. Vous parlez de sol miné, de bruits sinistres, de sombre horizon? Regardez, la terre fleurit et verdoie, le ciel est bleu, l'horizon est pur; je n'entends d'autres cris que le sifflement du pinson et le chant éloigné des bouviers et des pâtres; je ne vois d'autre révolution que celle que le printemps vient d'accomplir contre l'hiver.

— Aimable jeune cœur, qui ne voit et n'entend sur cette terre de méchants que les images de la nature et les harmonies de la création! dit le marquis en baisant le front d'Hélène avec une émotion sincère. Mon enfant, ajouta-t-il après un instant de silence, voici bientôt trente ans, les choses ne se passaient pas autrement. Comme aujourd'hui, les champs se paraient de verdure et de fleurs; les pâtres chantaient sur le flanc des collines; les pinsons sifflaient sous la feuillée naissante, et ta mère, ma fille, ta belle et noble mère était comme toi l'ange béni de ces campagnes. Pourtant il fallut fuir. Crois-en ma vieille expérience, l'avenir est sombre et menaçant. C'est presque toujours sous ces ciels sereins et limpides que s'agite la colère des hommes et qu'éclate la foudre des révolutions. Supposons cependant que le péril soit loin encore; admettons que j'aie le temps de mourir sous le toit de mes pères. Puis-je espérer de mourir en paix, avec l'idée que je te laisserai seule, sans soutien, sans appui, au milieu de l'orage et de la tourmente? Quand je ne serai plus, que deviendra ma fille bien-aimée? Est-ce M. de Vaubert qui te protégera en ces temps d'épouvante et d'horreur? Malheureux enfants! vous avez tous deux un nom qui attire le tonnerre; vous n'aurez fait, en vous unissant, que doubler vos chances funestes; vous ne serez l'un pour l'autre qu'une charge et qu'un danger de plus; chacun de vous aura contre lui deux fatalités au lieu d'une; vous vous dénoncerez l'un l'autre à la fureur des haines populaires. J'en causais l'autre soir affec-

tueusement avec la baronne, et, dans notre sollicitude alarmée, nous nous demandions s'il était bien prudent et sage de donner suite à ces projets d'union.

A ces mots, Hélène tressaillit et tourna vers son père un regard de biche effarouchée.

— Et même j'ai cru entrevoir, ajouta M. de La Seiglière, que la baronne ne serait pas éloignée de me rendre ma parole et de reprendre la sienne en échange. — Marquis, me disait-elle avec cette haute raison qui ne l'abandonne jamais, unir ces deux enfants, n'est-ce pas vouloir que deux vaisseaux en perdition essaient de se sauver l'un l'autre? Isolés, ils ont encore, chacun de son côté, chance de s'en tirer; ils sombrent, à coup sûr, en mariant leurs fortunes. — Ainsi parlait la mère de Raoul; je dois ajouter que c'est aussi l'avis du célèbre Des Tournelles, vieil ami de notre famille, et qui, sans t'avoir jamais vue, te porte le plus vif intérêt. — Marquis, me disait un jour ce grand jurisconsulte, un des plus vastes esprits de notre époque, donner votre fille au jeune de Vaubert, c'est l'abriter, par un temps d'orage, sous un chêne en rase campagne; c'est appeler sur sa tête le feu du ciel.

— Mon père, répondit la jeune fille avec une froide dignité, M. Des Tournelles n'a rien à voir ici, et c'est à peine si je reconnais à Mme de Vaubert elle-même le droit de dégager ma main de celle de son fils. M. de Vaubert et moi, nous sommes devant Dieu engagés l'un à l'autre. J'ai sa parole, il a la mienne. Dieu, qui a reçu nos serments, pourrait seul nous en délier.

— Loin de moi la pensée, s'écria le marquis, de vouloir te prêcher la trahison et le parjure! Je crains seulement que tu ne t'exagères la gravité et la solennité des engagements qui t'enchaînent. Raoul et toi, vous êtes fiancés, rien de plus; or, comme on dit dans le pays, fiançailles et mariage font deux. Tant que le sacrement n'a point passé par là, on peut toujours, d'un mutuel accord, se dégager sans faillir à Dieu ni forfaire à l'honneur. Avant d'épouser ta mère, j'avais été fiancé neuf fois, la neuvième à treize ans, la première à sept mois. Ensuite, mon Hélène, je me garderai bien de contrarier tes inclinations. Je conçois que tu tiennes au jeune de Vaubert. Vous avez été élevés tous deux dans l'exil et dans la pauvreté; il peut vous sembler doux d'y reretourner ensemble. A votre âge, mes chers enfants, il n'est point de si triste perspective que la passion n'égaie, n'enchante et n'illumine. Être deux à souffrir et s'aimer, c'est le bonheur de la jeunesse. Cependant j'ai remarqué qu'en général ces liaisons qui se sont formées si près du berceau manquent du je ne sais quoi qui fait le charme de l'amour. Je ne me donne pas pour expert en matière de sentiment; toutefois j'ai fini par découvrir qu'on aime peu ce qu'on connaît beaucoup. Notre jeune baron est d'ailleurs un aimable et gracieux cavalier, un peu froid, un peu compassé, faut-il dire le mot? un peu nul, mais blanc comme un lis et rose comme une rose. Celui-là ne s'est pas durci les mains au travail, et le feu de l'ennemi ne lui a pas bronzé le visage. Il a surtout une façon d'arranger ses cheveux qui m'a toujours ravi.

— M. de Vaubert est un galant homme, mon père, répliqua gravement Hélène.

— Je le crois, pardieu bien! et un digne garçon qui n'a jamais fait parler de lui, et un héros modeste qui n'ennuiera jamais personne du récit de ses victoires. Ventre-saint-gris! ma fille, s'écria le marquis en changeant brusquement de ton, c'est triste à dire, mais il faut le dire: nos jeunes gentilshommes d'aujourd'hui ont l'air de croire qu'il ne sied qu'aux petites gens de faire de grandes choses. De mon temps, la jeune noblesse en agissait autrement, Dieu merci! Moi qui te parle... je n'ai point fait la guerre, c'est vrai; mais, par l'épée de mes aïeux! lorsqu'il a fallu se montrer, je me suis montré, et l'on me cite encore à la cour comme un des premiers fidèles qui s'empressèrent d'aller protester par leur présence à l'étranger contre les ennemis de notre vieille monarchie. Voilà, ma fille, voilà ce que ton père a fait, et si je ne me suis pas couvert de lauriers dans l'armée de Condé, c'est qu'il m'en coûtait trop d'aller cueillir des palmes arrosées du sang de la France.

— Mais mon père, dit Hélène d'une voix hésitante, ce n'est pas la faute de M. de Vaubert, s'il a vécu jusqu'à présent dans l'inaction et dans l'obscurité; eût-il un cœur de lion, il ne peut pourtant pas donner des batailles à lui tout seul.

— Bah! bah! s'écria le marquis; les âmes altérées de gloire trouvent toujours moyen d'étancher leur soif. Moi, lorsque j'émigrai, j'étais sur le point de partir pour m'aller battre chez les Mohicans; si je gagnai l'Allemagne au lieu de l'Amérique, c'est qu'à l'heure du danger je compris que je me devais à notre belle France. Regarde ce jeune Bernard. Ça n'a pas encore vingt-huit ans; eh bien! ça vous a déjà un bout de ruban à la boutonnière; ça s'est promené en vainqueur dans les capitales de l'Europe; ça s'est

fait tuer à la Moscowa. Il comptait vingt ans à peine, quand l'empereur, qui, quoi qu'on dise, n'était pas un sot, le remarqua à la bataille de Wagram. Ce que je t'en dis, mon enfant, n'est pas pour te détacher de Raoul. Je ne lui en veux pas, moi, à ce garçon, de n'être rien du tout. D'ailleurs, il est baron; à son âge, c'est déjà gentil. Il ne faut pas non plus être trop exigeant.

— Mon père, dit Hélène de plus en plus troublée, M. de Vaubert m'aime; il a ma foi, et pour moi c'est assez.

— Pour ça, il t'aime, je le crois d'autant mieux que je m'en suis rarement aperçu; les feux cachés sont les plus terribles. Seulement, je sais bien qu'à sa place je ne serais point parti pour aller faire à Paris la belle jambe, précisément le lendemain du jour où ce jeune héros s'est installé sous notre toit.

— Mon père!... dit Hélène en rougissant comme une fleur de grenadier.

— Il est vrai que Raoul t'envoie chaque mois une lettre. Je n'en ai lu qu'une seule : joli style, papier ambré, bonne orthographe, ponctuation exacte; mais, vive Dieu! ma fille, je te prie de croire que, de notre temps, ce n'est point ainsi que nous écrivions au tendre objet de notre flamme.

— Mon père!... répéta Mlle de La Seiglière d'une voix suppliante, en souriant à demi.

Ici, jugeant la place suffisamment démantelée, l'insidieux marquis revint à ses premières batteries. Il démontra qu'en ces temps d'épreuve, la noblesse n'avait de chances de salut qu'en se créant des alliances au-dessous d'elle. Il joua vis-à-vis de sa fille le rôle que le malin Des Tournelles avait joué quelques mois auparavant vis-à-vis de lui. Il se peignit encore une fois, pauvre, exilé, proscrit, mendiant comme Bélisaire et mourant loin de la patrie. Encore une fois, il mouilla les beaux yeux d'Hélène. Puis, par une transition habilement ménagée, il en vint à parler du vieux Stamply; il s'attendrit sur la probité de l'ancien fermier, et regretta de ne l'en avoir point suffisamment récompensé de son vivant. Il sut éveiller les scrupules du jeune cœur, sans toutefois éveiller ses soupçons. Du père au fils, il n'y avait qu'un pas. Il exalta Bernard, et le représenta tour à tour comme une digue contre la fureur des flots, comme un abri durant la tempête. Bref, de détours en détours, pied à pied, pas à pas, il en arriva tout doucement à ses fins, c'est-à-dire à se demander tout haut, sous forme de réflexion, si, par ces mauvais jours, une alliance avec les Stamply n'offrirait pas aux La Seiglière plus d'avantage et de sécurité qu'une alliance avec les Vaubert. Le marquis en était là de son discours, lorsqu'il s'interrompit brusquement en apercevant Hélène si pâle et si tremblante, qu'il pensa l'avoir tuée.

— Voyons, voyons, dit le marquis en la prenant entre ses bras, tu n'as point affaire au bourreau. Ai-je parlé, comme Calchas, de te traîner au sacrifice et de t'immoler sur les marches de l'autel? Que diable! tu n'es pas Iphigénie, je ne suis pas Agamemnon. Nous causons, nous raisonnons, voilà tout. Je comprends qu'au premier abord, une La Seiglière se révolte et s'indigne à l'idée d'une mésalliance; mais, mon enfant, je te le répète : songe à toi, songe à ton vieux père, songe au dévoûment de Mlle de Sombreuil. Ce jeune Bernard n'est pas un gentilhomme; mais qui est gentilhomme aujourd'hui? Avant qu'il soit vingt ans, on ne se baissera même pas pour ramasser un titre. Je voudrais que tu pusses entendre M. Des Tournelles causant sur ce sujet. Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux, a dit le sublime Voltaire. D'ailleurs, de tout temps on s'est mésallié; les grandes familles ne vivent et ne se perpétuent que par des mésalliances. Pour en finir avec les Normands, un roi de France, Charles-le-Simple, maria sa fille Ghisèle à un certain Rollon, qui n'était qu'un chef de vauriens, prouvant bien par ceci qu'il était moins simple que l'histoire ne devait le prétendre. Tout récemment, un soldat de fortune a épousé la fille des Césars. Et puis cela fera bon effet dans le pays, que tu épouses un Stamply; on verra que nous ne sommes point ingrats; on se dira que nous savons reconnaître un bon procédé, et, pour ma part, lorsque je me trouverai là-haut, nez à nez avec l'âme de mon vieux fermier, eh bien! j'avoue qu'il ne me sera pas désagréable de pouvoir annoncer à ce brave homme que sa probité a reçu sa récompense sur la terre, et que nos deux familles n'en font plus qu'une désormais. Ça lui fera plaisir aussi à ce bonhomme, car il t'adorait, mon Hélène; vous étiez une paire d'amis. Est-ce que parfois il ne t'appelait pas sa fille? à ce compte, il prendrait rang parmi les prophètes.

Le marquis parlait ainsi depuis un quart-d'heure, déployant, pour vaincre les répugnances de sa fille, tout ce qu'il avait appris de finesse, de ruse et d'astuce à l'école de la baronne, quand tout d'un coup Hélène, qui s'était dégagée peu à peu des bras de son père, s'échappa,

vive et légère comme un oiseau, et le marquis resta bouche béante au milieu d'une phrase, à la voir courir sur les pelouses du parc, et disparaître à travers les rameaux.

Après l'avoir longtemps suivie des yeux : — Est-ce que par hasard, se demanda le marquis en se touchant le front d'un air pensif et réfléchi, est-ce que par aventure ma fille aimerait le hussard? Qu'elle l'épouse, passe encore; mais qu'elle l'aime... ventre-saint-gris!

—

DERNIÈRE PARTIE.

—

XII.

Pourquoi Mlle de La Seiglière s'était-elle échappée tout d'un coup des bras de son père? pourquoi, quelques instants auparavant, la pâleur de la mort avait-elle passé sur son front? pourquoi presque aussitôt tout son sang avait-il reflué violemment vers son cœur? pourquoi, tandis que le marquis essayait de lui démontrer la nécessité d'une alliance avec Bernard, venait-elle de s'enfuir, agitée, tremblante, éperdue, et cependant vive, heureuse et légère? Elle-même n'aurait pu le dire. Arrivée au fond du parc, elle se laissa tomber sur un tertre, et des larmes silencieuses roulèrent sans effort le long de ses joues, perles humides, gouttes de rosée sur les pétales embaumés d'un lis. Ainsi le bonheur et l'amour ont des pleurs pour premier sourire, comme s'ils avaient l'un et l'autre en naissant l'instinct de leur fragilité et la conscience qu'ils naissent pour souffrir. On touchait à fin d'avril. Le parc n'étant pas assez vaste pour contenir l'ivresse de son âme, Hélène se leva et gagna la campagne. Sous ses pieds, la terre était en fleurs, le ciel bleu souriait sur sa tête, la vie chantait dans son jeune sein. Elle avait oublié Raoul et songeait à peine à Bernard. Elle allait au hasard, absorbée par une pensée vague, mystérieuse et charmante, s'arrêtant de loin pour en respirer le parfum, et reportant à Dieu les joies qui l'inondaient dans tous les replis de son âme; car c'était, ainsi que nous l'avons dit déjà, une nature grave aussi bien que tendre, et profondément religieuse. Ce ne fut qu'en voyant le soleil baisser à l'horizon qu'Hélène songea à reprendre le chemin du château. En revenant, du haut de la colline qu'elle avait gravie et qu'elle se préparait à descendre, elle aperçut Bernard qui passait à cheval dans le creux du vallon. Elle tressaillit doucement, et son regard ému le suivit longtemps dans la plaine. Elle revint en réfléchissant sur la destinée de ce jeune homme qu'elle croyait pauvre et déshérité, et, pour la première fois, Mlle de La Seiglière se prit à contempler avec un sentiment de bonheur et d'orgueil le château de son père qu'embrasaient les rayons du couchant, et la mer de verdure que les brises du soir faisaient onduler à l'entour. Cependant, en découvrant sur l'autre rive le petit castel de Vaubert sombre et renfrogné derrière son massif de chênes, dont le printemps n'avait point encore reverdi les rameaux, elle ne put se défendre d'un mouvement de tristesse et d'effroi, comme si elle comprenait que c'était de là que devait partir le coup de foudre qui briserait sa vie tout entière. Ce coup de foudre ne se fit pas attendre. Arrivée à la grille du parc, Hélène allait en franchir le seuil, lorsqu'elle fut abordée par un serviteur de la baronne, qui lui remit un paquet sous enveloppe, scellé d'un triple cachet aux armes des Vaubert. En reconnaissant à la suscription l'écriture du jeune baron qui était arrivé la veille et qu'elle ne savait pas de retour, l'enfant pâlit, déchira l'enveloppe d'une main tremblante, et trouva, mêlée à ses propres lettres que lui renvoyait Raoul, une lettre de ce jeune homme. Hélène en déchira les feuillets encore tout humides, et, après l'avoir lue sur place, elle demeura atterrée, comme si en effet le feu du ciel venait de tomber à ses pieds.

Assez semblable à ces automates qu'en pressant un ressort on fait à volonté paraître et disparaître, M. de Vaubert était revenu comme il était parti, sur un mot de sa mère, avec le même sourire sur les lèvres et le même nœud à sa cravate. Pour n'être pas précisément un aigle, c'était, à tout prendre, un esprit droit, une âme honnête, un cœur bien placé. Non-seulement il n'avait jamais trempé dans les intrigues de sa mère, mais, grâce aux trésors d'intelligence et de perspicacité que lui avait départis le ciel, nous pouvons affirmer qu'il ne les avait même pas soupçonnées. Jusqu'à présent, il avait naïvement pensé, comme Hélène, que le vieux Stamply, en se dépouillant, n'avait fait que restituer aux La Seiglière des biens qui ne lui appartenaient pas, et qu'en ceci le bonhomme avait obéi seulement aux suggestions de sa conscience. Raoul ne s'était jamais, à vrai dire, beaucoup préoccupé de toute

cette affaire, et n'en avait vu que les résultats, qui, pour parler net, ne lui déplaisaient pas. Pauvre, il avait eu de tout temps le goût de l'opulence, et n'imaginait pas qu'un cadre d'un million pût rien gâter à un joli portrait. Toutefois, il aimait Hélène moins pour sa fortune que pour sa beauté; il l'aimait à sa manière, froidement, mais noblement; sans passion, mais aussi sans calcul. Il savait d'ailleurs ce que vaut une parole donnée et reçue; jamais le souffle des vils intérêts n'avait flétri sa fleur d'honneur et de jeunesse. En apprenant ce qui s'était passé durant son absence, la résurrection miraculeuse du fils Stamply, son retour au pays, son installation au château, ses droits incontestables, d'où résultait inévitablement la ruine complète du marquis et de sa famille, M. de Vaubert, comme on le peut croire, ne se livra point à de bien vifs transports d'allégresse; son visage s'allongea singulièrement, et le jeu de sa physionomie n'exprima qu'une satisfaction médiocre; mais, lorsqu'après lui avoir montré le fond des choses, Mme de Vaubert demanda résolûment à son fils quel parti il comptait prendre en ces conjonctures; le jeune homme releva la tête et n'hésita pas un instant. Il déclara simplement, sans effort et sans enthousiasme, que la ruine du marquis ne changeait absolument rien aux engagements qu'il avait contractés vis-à-vis de sa fille, et qu'il était prêt à épouser, comme par le passé, Mlle de La Seiglière.

— Je n'attendais pas moins de vous, répliqua Mme de Vaubert avec fierté; vous êtes mon noble fils. Malheureusement ce n'est pas tout. Le marquis, pour conserver ses biens, a résolu de marier sa fille à Bernard.

— Eh bien! ma mère, répondit M. de Vaubert, qui ne laissa voir aucune émotion, si Mlle de La Seiglière croit pouvoir, sans forfaire à l'honneur, retirer sa main de la mienne, que Mlle de La Seiglière soit libre; mais je ne cesserai de me croire engagé vis-à-vis d'elle que lorsqu'elle aura cessé la première de se croire engagée vis-à-vis de moi.

— Vous êtes un noble cœur, s'écria avec un mouvement de joie la baronne, qui comprit que l'affaire s'allait entamer ainsi qu'elle l'avait souhaité. Écrivez donc en ce sens à Mlle de La Seiglière. Soyez digne, mais aussi soyez tendre, afin qu'on ne puisse pas supposer que vous avez écrit seulement pour l'acquit de votre conscience. Cela fait, quoi qu'il arrive ensuite, vous aurez dignement accompli la destinée d'un amant fidèle et d'un preux chevalier.

Sans plus tarder, M. de Vaubert se mit devant un bureau, et sur un joli papier qu'il avait rapporté de Paris, glacé, musqué, timbré aux armes de sa maison, il écrivit les lignes suivantes, auxquelles la baronne, après en avoir pris connaissance, donna sa maternelle approbation, bien qu'elle eût désiré y trouver plus de passion et de tendresse. Ainsi, les hostilités allaient commencer; entre les mains de la rusée baronne, ce double feuillet de papier lustré, armorié, parfumé, et couvert sur la première page d'une belle écriture anglaise, n'était rien moins qu'une bombe qui, lancée dans la place, devait, en éclatant, exercer des ravages prévus, calculés et d'un effet à peu près certain.

« Mademoiselle,

« J'arrive et j'apprends en même temps la révolution qui s'est opérée dans votre destinée, et les nouvelles dispositions qu'a prises M. votre père pour replacer sur votre tête l'héritage de ses ancêtres, que vient de lui ravir le retour du fils de son ancien fermier. Qu'à ces fins M. le marquis ait cru pouvoir prendre sur lui de désunir deux mains et deux cœurs unis depuis dix ans devant Dieu, Dieu en jugera; je m'abstiens. Il ne sied pas d'ailleurs à la pauvreté de se mettre en balance avec la fortune. Seulement, il est de mon honneur, bien moins encore que de mon amour, de vous déclarer, mademoiselle, que, si vous ne partagiez pas en ceci les sentiments de M. votre père, et ne pensiez pas, comme lui, que la foi jurée ne soit qu'un vain mot, j'aurais autant de bonheur à partager avec vous ma modeste condition que vous en auriez eu vous-même à partager avec moi votre luxe et votre opulence. Après cet aveu, dont vous ne me ferez pas l'outrage de suspecter la sincérité, je n'ajouterai pas un mot; c'est à vous seule qu'il appartient désormais de décider de mon sort et du vôtre. Si vous repoussez mon humble offrande, reprenez ces lettres qui ne m'appartiennent plus; je souffrirai sans me plaindre et murmurer. Si vous consentez, au contraire, à venir embellir ma vie et mon foyer, renvoyez-moi ces précieux gages, je les presserai avec joie et reconnaissance contre un cœur fidèle et dévoué, qui n'attend plus que votre réponse pour savoir s'il doit vivre ou mourir.

« Raoul. »

Ramenée violemment au sentiment de la réa-

lité, Hélène n'hésita pas plus que Raoul n'avait hésité. Après être sortie de l'espèce de stupeur dans laquelle venait de la jeter la lecture de ces quelques lignes, elle courut à son appartement, et là, étouffant sans faiblesse le rêve d'une heure au plus, rayon éteint aussitôt qu'entrevu, fleur brisée au moment d'éclore, elle prit une plume pour écrire elle-même et signer l'arrêt de mort de son propre bonheur; mais, n'en trouvant pas le courage, elle se contenta de mettre ses lettres sous enveloppe et de les renvoyer immédiatement à Raoul. Cela fait, ella cacha sa tête entre ses mains, et ne put s'empêcher de verser quelques larmes, bien différentes, hélas! de celles qu'elle avait répandues le matin. Cependant, sous la mélancolie d'un vague regret à peine défini, elle sentit bientôt une sourde inquiétude remuer et gronder dans son sein. En lisant d'un seul regard le billet de M. de Vaubert, elle n'avait vu clairement et nettement compris qu'une chose, c'est que ce jeune homme la rappelait solennellement à la foi jurée, sous peine de parjure et de trahison; dans l'exaltation de sa conscience, Hélène avait négligé le reste. Une fois apaisée par le sacrifice, l'esprit plus calme et les sens plus rassis, elle se remémora peu à peu quelques expressions de la lettre de son fiancé, auxquelles sa pensée ne s'était pas arrêtée d'abord, mais qui avaient laissé en elle une impression confuse et pénible. Tout d'un coup, ses souvenirs se dégageant et devenant de plus en plus distincts, elle prit entre sa robe et sa ceinture le billet de Raoul, qu'elle avait glissé là, sans doute pour défendre et protéger son cœur, et, après l'avoir relu attentivement. après avoir pressuré chaque mot et creusé chaque phrase pour en faire jaillir la lumière, Mlle de La Seiglière le relut encore une fois; puis, passant insensiblement de la surprise à la réflexion, elle finit par s'abîmer dans une méditation profonde.

C'était un esprit pur, un cœur pieux et fervent, une âme immaculée qui n'avait jamais touché, même du bout des ailes, aux fanges de la vie. Toutes les illusions habitaient dans son sein. Elle croyait au bien naturellement, sans effort, et n'avait jamais soupçonné le mal. Pour tout dire en un mot, telle était sa naïve candeur, qu'il ne lui était pas arrivé de suspecter la loyauté, la bonne foi et le désintéressement de Mme de Vaubert elle-même. Toutefois, depuis l'installation de Bernard, elle avait compris vaguement qu'il se tramait autour d'elle quelque chose d'équivoque et de mystérieux. Quoique d'un naturel ni défiant ni curieux, elle s'en était confusément préoccupée, surtout en voyant s'altérer et s'assombrir l'humeur de son père, qu'elle avait connu de tout temps, même au fond de l'exil, joyeux, souriant, étourdi, charmant. Elle s'était étonnée de la subite disparition de Raoul et de son absence prolongée, qu'on n'avait pu réussir à motiver suffisamment : elle n'était pas sans avoir remarqué le brusque changement qui s'était opéré tout d'un coup dans les mondaines habitudes du marquis et de la baronne, à partir du jour où Bernard avait partagé la vie du château; enfin, elle s'était demandé parfois, à ses heures de trouble et d'épouvante, comment il se pouvait faire que ce jeune homme, dans la force de l'âge, acceptât si longtemps une condition humiliante et précaire, au lieu de chercher à se créer une position indépendante, ainsi qu'il aurait convenu à un caractère énergique et fier. Que se passait-il? Hélène l'ignorait; mais, à coup sûr, il se passait quelque chose d'étrange qu'on s'étudiait à lui cacher. La lettre du jeune baron fut un éclair dans cette sombre nuit. A force d'y réfléchir, si Mlle de La Seiglière ne devina point la vérité tout entière et dans tout son éclat, du moins la vit-elle apparaître comme un point lumineux qui, bien que presque imperceptible, la dirigea dans ses investigations. Une fois sur la voie, Hélène se souvint de quelques discours inachevés, échappés au vieux Stamply, durant le cours de sa longue agonie, et dont elle avait alors essayé vainement d'interpréter le sens : elle se rappela dans tous ses détails l'accueil empressé, plus qu'hospitalier, qu'on avait fait au retour du fils, après avoir humilié la vieillesse du père; bref, elle promena, comme un flambeau, le billet de Raoul à travers tous les incidents qui avaient signalé le séjour de Bernard, et dont elle s'était jusqu'à présent épuisée en efforts inutiles pour soulever le voile et percer la morne obscurité. D'épisode en épisode, elle en vint ainsi à se demander pourquoi la baronne semblait s'être retirée du château depuis une semaine et plus, pourquoi M. de Vaubert, au lieu d'écrire, ne s'était pas présenté en personne; puis, lorsqu'enfin elle en fut arrivée à l'entretien qu'elle avait eu quelques heures auparavant avec son père, sentant ici tout son sang indigné lui monter au visage, elle se leva fièrement et sortit d'un pas ferme pour aller trouver le marquis.

A la même heure, assis auprès d'un guéridon, notre marquis, en attendant le dîner, était occupé à tremper des mouillettes de biscuit dans

un verre de vin d'Espagne, et, quoique cruellement frappé dans son orgueil, il se sentait pourtant en appétit, et jouissait de ce sentiment de bien-être et de satisfaction qu'on éprouve après avoir subi une opération douloureuse devant laquelle on avait longtemps reculé. Il en avait fini avec la baronne, s'était à peu près assuré des dispositions de sa fille, et, quant à l'assentiment de Bernard, il ne s'en préoccupait pas. Peu expert en matière de sentiment, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, cependant le marquis s'y entendait assez pour avoir pu depuis longtemps entrevoir que le hussard n'était pas insensible à la beauté d'Hélène; d'ailleurs il aurait bien voulu voir que ce fils de vilain ne s'estimât pas trop heureux de mêler le sang de son père à celui de ses anciens seigneurs. Là-dessus, il était tranquille; seulement il s'affligeait de n'avoir pas rencontré auprès de sa fille plus d'obstacle et de résistance. L'idée qu'une La Seiglière pouvait aimer un Stamply le plongeait dans une consternation impossible à dépeindre; c'était la lie de son calice. — Que la main se mésallie, mais, vive Dieu! sauvons du moins le cœur! se disait-il avec indignation. En revanche, ce qui le charmait dans cette aventure, c'était de penser à la mine que devaient faire dans leur petit castel Mme de Vaubert et son grand benêt de fils. En y réfléchissant, le diable de marquis se frottait les mains, se renversait sur son fauteuil, se livrait à des ébats de chat en gaîté, et, se rappelant ce que la baronne lui avait tant de fois répété, que Paris vaut bien une messe, il éclatait de joie dans sa peau en songeant que tout ceci allait finir précisément par une messe, par une messe de mariage. Il était dans un de ces accès de gaillarde humeur, quand la porte du salon s'ouvrit, et Mlle de La Seiglière entra, si grave, si fière, si vraiment royale, que le marquis, après s'être levé pour l'entourer de ses bras caressants, resta interdit devant elle.

— Mon père, dit aussitôt d'une voix altérée, mais calme, la belle et noble créature, répondez-moi franchement, loyalement, en bon gentilhomme, et, quoi que vous ayez à me révéler, soyez sûr d'avance que vous ne me trouverez jamais au-dessous des devoirs et des obligations que pourra m'imposer le soin de votre propre gloire. Répondez-moi donc sans détour, je vous en prie au nom du Dieu vivant, au nom de ma sainte mère, qui nous voit et qui nous écoute.

— Ventre-saint-gris! pensa le marquis déjà troublé, voici un début qui ne me promet rien de bon.

— Mon père, demanda la jeune fille avec assurance, à quel titre M. Bernard habite-t-il au milieu de nous?

—Quelle question! s'écria le marquis de plus en plus alarmé, mais faisant encore bonne contenance; à titre d'hôte et d'ami, j'imagine. Nous devons assez à la mémoire de son bonhomme de père pour que nul n'ait le droit d'être surpris de voir ce jeune homme à ma table. A propos, ajouta-t-il en tirant de son gousset une montre d'or émaillé, suspendue à une chaîne chargée de breloques, de bagues et de cachets, est-ce que ce maraud de Jasmin ne sonnera pas le dîner aujourd'hui? Tu vois bien ce petit bijou? regarde-le, ça n'a l'air de rien; en réalité, ça vaut à peine un écu de six livres; je ne le donnerais pas pour les diamants de la couronne. C'est une histoire qu'il faut que je te conte. Imagine-toi qu'un jour, c'était en mil sept cent...

— Mon père, vous avez une autre histoire à me raconter, dit gravement Hélène en l'interrompant avec autorité, une histoire plus récente, et dans laquelle il est aussi question d'un joyau, mais plus précieux que celui-là, puisqu'il s'agit de notre honneur. M. Bernard est ici à titre d'hôte, m'avez-vous répondu; mon père, il vous reste encore à m'apprendre qui de nous ou de lui reçoit l'hospitalité, qui de lui ou de nous la donne.

A ces mots, et sous le regard qu'Hélène venait d'attacher sur lui, le marquis, plus blanc que le jabot de sa chemise, se laissa lourdement tomber dans son fauteuil.

— Tout est perdu! se dit-il avec un morne désespoir; l'enragée baronne a parlé.

— Enfin, mon père, reprit l'impitoyable enfant en croisant ses bras sur le dos du fauteuil dans lequel M. de La Seiglière s'était affaissé, je vous demande si nous sommes ici chez M. Bernard ou si ce jeune homme est ici chez nous.

Las de ruse et de mensonge, convaincu d'ailleurs que sa fille était au courant de tout, le marquis ne songea plus qu'à corriger la vérité et à la mitiger de son mieux dans ce qu'elle pouvait avoir de trop amer pour son orgueil et pour son amour-propre.

— Ma foi! s'écria-t-il en se levant d'un air exaspéré, si tu veux que je te le dise, moi-même je n'en sais rien. On a profité de mon absence pour faire un code de lois infâmes; M. de Buonaparte, qui ne m'a jamais aimé, a glissé là-dedans un article tout exprès pour embrouil-

ler mes affaires. Il y a réussi, le Corse! Les uns prétendent que je suis chez Bernard, les autres affirment que Bernard est chez moi; ceux-ci que le vieux Stamply m'a tout donné, ceux-là qu'il m'a tout restitué. Tout ceci, vois-tu, c'est la bouteille à l'encre; Des Tournelles ne sait qu'en penser, et le diable y perdrait son latin. Au reste, ma fille, il est bon que tu saches que c'est cette infernale baronne qui nous a mis dans ce mauvais pas. Rappelle-toi comme nous vivions gentiment tous deux dans notre petit trou d'Allemagne! Voici qu'un jour Mme de Vaubert, — apprends à la connaître, — s'imagine de vouloir me faire rentrer dans la fortune de mes pères, sachant bien qu'aux termes de nos conventions, cette fortune reviendrait plus tard à son fils. Elle m'écrit que mon ancien fermier est bourrelé de remords, qu'il m'appelle à grands cris et ne saurait mourir en paix qu'après m'avoir rendu tous mes biens. Je crois cela, moi! j'ai pitié de la conscience troublée de ce brave homme, et ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir causé la perte d'une âme. Je pars, je me hâte, j'arrive, et qu'est-ce que je découvre un beau matin? que ce digne homme ne m'a rien rendu, et que c'est un cadeau qu'il m'a fait. Voilà du moins ce que disent mes ennemis; j'en ai, des ennemis, car, ainsi que le disait Des Tournelles, quel être supérieur n'en a pas? Sur ces entrefaites, Bernard, qu'on croyait mort, nous tombe sur la tête comme un glaçon de Sibérie. Que va-t-il se passer? M. de Buonaparte a si bien arrangé les choses, qu'il est impossible de s'y reconnaître. Suis-je chez Bernard? Bernard est-il chez moi? je n'en sais rien; il n'en sait rien; Des Tournelles lui-même n'en sait pas davantage. Telle est l'histoire et telle est la question.

Hélène avait grandi et s'était élevée en dehors de toutes les préoccupations de la vie réelle. Elle n'avait jamais rien soupçonné des intérêts positifs qui jouent un si grand rôle dans l'existence humaine, qu'ils l'absorbent presque tout entière. N'ayant sur toutes choses reçu d'autres renseignements que ceux de son père, qui était l'ignorance la mieux nourrie, la plus sereine et la plus fleurie du royaume, les connaissances qu'avait Mlle de La Seiglière en droit français se trouvaient égaler les notions qu'elle pouvait avoir sur la législation japonaise; mais cette enfant, qui ne savait rien, possédait pourtant une science plus grande, plus sûre et plus infaillible que celle des jurisconsultes les plus habiles et des légistes les plus consommés. Dans une âme honnête et simple, elle avait conservé aussi pur, aussi limpide, aussi lumineux qu'elle l'avait reçu, ce sentiment du juste et de l'injuste que Dieu a déposé comme un rayon de sa suprême intelligence dans le sein de toutes ses créatures. Elle ignorait les lois des hommes; mais la loi naturelle et divine était écrite dans son cœur comme sur des tablettes d'or, et nul souffle malsain, nulle passion mauvaise n'en avait altéré le sens ni terni les sacrés caractères. Elle dégagea donc sans efforts la vérité des nuages dont son père cherchait encore à l'obscurcir; sous la broderie, elle sut démêler la trame. Tandis que le marquis parlait, Hélène s'était tenue debout, calme, impassible, pâle et froide. Lorsqu'il se fut tû, elle alla s'accouder sur le marbre de la cheminée, et demeura longtemps silencieuse, les doigts perdus sous les nattes de ses cheveux, et regardant avec une muette épouvante l'abîme dans lequel elle venait d'être précipitée, comme une colombe mortellement atteinte en glissant dans l'azur du ciel, et qui tombe, l'aile fracassée, sanglante et palpitante encore, entre les roseaux d'un marais impur.

— Ainsi, mon père, dit-elle enfin sans changer d'attitude et sans tourner les yeux vers l'infortuné gentilhomme, qui, ne sachant plus à quel saint se vouer, rôdait autour de sa fille comme une âme en peine, ainsi, ce vieillard, dont la vie s'est achevée tristement dans l'abandon et dans la solitude, s'était dépouillé pour nous enrichir! Ah! béni soit Dieu qui m'inspira d'aimer cet homme généreux, puisque, sans moi, notre bienfaiteur serait mort sans une main amie pour lui fermer les yeux.

— Que veux-tu? s'écria le marquis d'un air confus; la baronne s'est montrée en tout ceci d'une ingratitude horrible. Moi, je l'aimais, ce vieux; il me réjouissait; je lui trouvais bonne façon : là, vrai, j'avais plaisir à le voir. Eh bien! la baronne ne pouvait pas le souffrir. J'avais beau lui dire : — Madame la baronne, ce vieux Stamply est un brave homme; il nous a fait du bien; nous lui devons quelques égards. Si j'avais voulu la croire, j'aurais fini par le chasser de ma maison. Le roi lui-même m'eût prié de le faire, que je n'y aurais point consenti.

— Ainsi, reprit Hélène après un nouveau silence, quand ce jeune homme s'est présenté armé de ses droits, au lieu de lui restituer loya-

lement les biens de son père et de nous retirer tête haute, nous avons obtenu, à force d'humilité, qu'il consentît à nous garder et à nous laisser vivre sous son toit! De votre fille, qui ne savait rien, vous avez fait votre complice!

— J'ai voulu partir, s'écria le marquis; Bernard venait de se nommer que j'avais déjà pris ma canne et mon chapeau. C'est la baronne qui m'a retenu; c'est elle qui nous a joués tous, c'est elle qui nous a tous perdus.

Ici, Mlle de La Seiglière se retourna fièrement, prête à demander compte à son père de l'entretien qu'ils avaient eu tous deux dans cette même chambre, quelques heures auparavant; mais la parole expira sur ses lèvres : sa poitrine se gonfla, son front se couvrit de rougeur, et, se jetant dans un fauteuil, elle fondit en pleurs, et son sein éclata en sanglots. Était-ce seulement l'orgueil révolté qui se plaignait en elle, et l'amour étouffé ne mêlait-il pas ses soupirs aux cris de la dignité offensée? Le cœur le plus pur et le plus virginal est encore un abîme où la sonde s'égare, et dont pas une n'a touché le fond. En voyant le désespoir de sa fille, le marquis acheva de perdre la tête. Il se précipita aux genoux d'Hélène, et lui prit les mains, qu'il couvrit de baisers, en pleurant de son côté comme un vieil enfant qu'il était.

— Ma fille! mon enfant! disait-il en la pressant entre ses bras; calme-toi, ménage ton vieux père; ne le fais pas mourir de douleur à tes pieds. Veux-tu partir? partons. Allons vivre au fond des bois comme deux sauvages; si tu l'aimes mieux, retournons dans notre vieille Allemagne. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, la fortune, pourvu que tu ne pleures pas? La fortune! je m'en soucie comme de ça! En vendant mes bijoux, ma montre et mes breloques, j'aurai toujours des fleurs pour mon Hélène. Allons je ne sais où; je serai bien partout où tu me souriras. Je te contais ce matin que je n'avais plus qu'un souffle de vie; je mentais. J'ai une santé de fer. Regarde ce mollet: si l'on ne dirait pas du bronze coulé dans un bas de soie! Cet hiver, j'ai tué sept loups; je fatigue Bernard à me suivre, et j'espère bien enterrer la baronne, qui a quinze ou vingt ans de moins que moi, à ce qu'elle prétend, car je la connais trop maintenant pour croire seulement la moitié de ce qu'elle avance. Vite donc, essuyons ces beaux yeux; un sourire, un baiser, ton bras sur mon bras, et, gais bohémiens, vive la pauvreté!

— Ah! mon noble père, je vous retrouve enfin! s'écria Mlle de La Seiglière avec un élan de joie. Vous l'avez dit, partons; ne restons pas ici davantage : nous n'y sommes restés déjà que trop longtemps.

— Partir! s'écria l'étourdi gentilhomme, qui ne s'était pas assez défié de son premier mouvement, et qui pour beaucoup aurait voulu pouvoir rattraper les paroles imprudentes qui venaient de lui échapper; partir, répéta-t-il avec stupeur. Eh! ma pauvre fille, où diable veux-tu que nous allions? Tu ne sais donc pas que je suis en guerre ouverte avec la baronne, et qu'il ne nous reste même plus la ressource d'aller maigrir à sa table et greloter à son foyer!

— Si Mme de Vaubert nous repousse, nous irons où Dieu nous conduira, répondit Hélène; mais du moins nous nous sentirons marcher dans le chemin de notre honneur.

— Voyons, voyons, dit M. de la Seiglière en s'asseyant d'un air câlin à côté d'Hélène, c'est très bien qu'on aille où Dieu vous conduit, on ne saurait choisir un meilleur guide; malheureusement Dieu, qui donne le couvert et la pâture aux petits des oiseaux, n'est pas si libéral envers les petits des marquis. Il est charmant de se dire ainsi : Partons, allons où Dieu nous mène! cela plaît aux jeunes imaginations; mais quand on est parti et qu'on a fait six lieues, et qu'on arrive au soir avec la perspective de coucher, sans avoir soupé, à la belle étoile, on commence à trouver le chemin de Dieu un peu rude. S'il ne s'agissait que de moi, voici beau temps que j'aurais chaussé les sandales du pèlerin et repris le bâton de l'exil; mais il s'agit de toi, mon Hélène! Laissons là ces pieux enfantillages; causons raisonnablement, avec calme, ainsi qu'il convient entre de vieux amis comme nous. Voyons, est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen d'arranger cette petite affaire à la satisfaction de toutes les parties intéressées? Est-ce que, par exemple, ce que je te disais ce matin...

— Ce serait votre honte et la mienne, répliqua froidement Hélène. Savez-vous ce que dirait le monde? Il dirait que vous avez vendu votre fille : la pauvreté n'a pas droit de mésalliance. Que penserait M. de Vaubert? et que penserait-il, ce jeune homme au-devant de qui je suis allée avec empressement, le croyant pauvre et déshérité? Tandis que l'un m'accuserait de trahison, l'autre me soupçonnerait de n'avoir

fait la cour qu'à sa fortune, et tous deux me mépriseraient. Marquis de La Seiglière, relevez la tête et le cœur : noblesse et pauvreté obligent. Qu'y a-t-il d'ailleurs de si effrayant dans la destinée qui nous est échue? Sommes-nous sans asyle? Je réponds de M. de Vaubert.

— Mais, ventre-saint-gris! s'écria le marquis, je te répète qu'entre la baronne et moi c'est une guerre à mort.

— Le roi nous aidera, dit Hélène; il doit être bon, juste et grand, puisqu'il est le roi.

— Ah bien oui, le roi! il ne se doute même pas de ce que j'ai fait pour lui. L'ère des grandes ingratitudes date de l'établissement de la monarchie.

— J'irai me jeter à ses pieds, je lui dirai : Sire.....

— Il refusera de t'entendre.

— Eh bien! mon père, s'écria Mlle de La Seiglière avec fermeté, il vous restera votre fille. Je suis jeune et j'ai bon courage; je vous aime, je travaillerai.

— Pauvre enfant, dit le marquis en baisant l'une après l'autre les mains de la blonde héroïne, le travail de ces jolis doigts ne suffirait pas à nourrir une alouette en cage. Pour en revenir à ce que je te disais ce matin, tu prétends donc que ce serait ma honte et la tienne? Je me pique d'avoir l'épiderme de l'honneur quelque peu chatouilleux, et pourtant en ceci je ne vois pas les choses comme toi, mon Hélène. Mettons de côté la question du monde; quoi qu'on fasse et à quelque parti qu'on se rende, le monde y trouve toujours à gloser : fou qui s'en soucie! Tu crains que M. de Vaubert ne t'accuse de trahison et de parjure? Là-dessus, sois bien rassurée; la baronne est une fine mouche qui ne permettra jamais à son fils de s'allier avec notre ruine, et bien que je ne doute pas du désintéressement de Raoul, entre nous, c'est un grand dadais que sa mère mènera toujours par le bout du nez. Quant à Bernard, pourquoi te mépriserait-il? Je conviens qu'il ne saurait raisonnablement prétendre à l'amour d'une La Seiglière; mais la passion ne raisonne pas, et ce garçon t'aime, ma fille.

— Il m'aime? dit Hélène d'une tremblante voix.

— Pardieu! dit le marquis, il t'adore.

— Qu'en savez-vous, mon père? murmura Mlle de La Seiglière d'une voix mourante et en s'efforçant de sourire.

— Il n'y a plus de doute, pensa le marquis en étouffant un soupir de résignation, ma fille aime le hussard. Ce que j'en sais! s'écria-t-il; ma jeunesse n'est déjà pas si loin, que je ne me souvienne encore comment ces choses-là se passent. L'hiver, au coin du feu, quand il racontait ses batailles, crois-tu que ce fût pour les beaux yeux de la baronne qu'il se mettait en frais de poudre, d'éloquence et de coups de sabre? A partir du soir où tu ne fus plus là, le diable ne lui eût pas arraché trois paroles. Est-ce que je n'ai pas bien compris dès lors la cause de sa tristesse, de son silence et de son humeur sombre? N'ai-je pas vu son front s'éclaircir, quand tu nous as rendu ta présence? Et le jour où il s'exposa à se faire rompre les os par Roland, penses-tu que ce ne fût point là une bravade d'amoureux? Il t'adore, te dis-je; et d'ailleurs, fût-il un fils de France, je voudrais bien voir qu'il se permît de ne t'adorer pas!

Le marquis s'interrompit pour considérer sa fille, qui l'écoutait encore. A ces paroles de son père, Hélène avait senti son rêve mal étouffé tressaillir dans son cœur, et elle était là, pensive et silencieuse, oubliant qu'elle venait de river la chaîne qui la liait pour jamais à Raoul, s'abandonnant, à son insu, au courant insensible qui l'entraînait vers une rive où chantaient la jeunesse et l'amour.

— Allons, se dit le marquis, nous aurons deux mésalliances au lieu d'une.

Et, prenant gaîment son parti, il se frottait déjà les mains, quand tout d'un coup la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et Mme de Vaubert se précipita comme une trombe dans l'appartement, suivie de Raoul, impassible et grave.

— Venez, aimable et noble enfant, s'écria la baronne en tendant vers Hélène ses deux bras tout grands ouverts, venez, que je vous presse sur mon cœur. Ah! que je savais bien, ajouta-t-elle avec effusion, en couvrant de baisers le front et les cheveux de Mlle de La Seiglière, que je savais bien qu'entre l'opulence et la pauvreté votre belle âme n'hésiterait pas! Mon fils, embrassez votre femme; ma fille, embrassez votre époux : vous êtes dignes l'un de l'autre.

Ainsi parlant, elle avait doucement attiré Hélène vers le jeune baron, qui lui baisa la main avec respect.

— Vous les voyez, marquis, reprit-elle d'un air attendri; vous voyez leurs transports. Dites maintenant, eussiez-vous un cœur d'airain, une ourse vous eût-elle allaité au berceau, dites si vous aurez le courage de briser des liens si

charmants? Ce n'est plus seulement de votre gloire qu'il s'agit désormais, c'est aussi du bonheur de ces deux nobles créatures.

— Ma foi! se dit le marquis, dont nous renonçons à peindre la stupéfaction, si j'y comprends quelque chose, je veux que la baronne ou la peste m'étouffe.

— Monsieur le marquis, dit Raoul en faisant vers lui quelques pas et en lui tendant une main loyale, les révolutions ne m'ont laissé que peu de chose de la fortune de mes pères, mais le peu qui m'en reste est à vous.

— Monsieur de Vaubert, dit Hélène, c'est bien.

— Magnanimes enfants! s'écria la baronne. Marquis, vous êtes ému. Vos yeux s'humectent; une larme a roulé sous votre paupière. Pourquoi cherchez-vous à vous défendre de l'attendrissement qui vous gagne? Vos jambes se dérobent sous vous; votre cœur est près de se fondre. Ne vous roidissez pas, laissez agir la nature. Elle agit, je le sens, je le vois. Vos bras s'entr'ouvent, ils vont s'ouvrir, il s'ouvrent..... Raoul, courez embrasser votre père, ajouta-t-elle en poussant le jeune baron dans les bras du marquis et en les regardant avec ivresse s'embrasser d'assez mauvaise grâce.

— Et nous, mon vieil ami, s'écria-t-elle ensuite, ne nous embrasserons-nous pas?

— Embrassons-nous, dit le marquis.

Et tandis qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre :

— Baronne, dit le marquis à demi-voix, je ne sais pas où vous voulez en venir, mais je sens que vous tramez quelque chose d'infâme.

— Marquis, dit la baronne, vous n'êtes qu'un vieux roué.

— Bernard, Hélène, vous aussi, vieil ami, reprit-elle aussitôt avec effusion, en les réunissant tous trois sous un même regard et dans une même étreinte, si j'en dois croire la joie qui m'inonde, le manoir de Vaubert va devenir l'asyle de la paix, du bonheur, et des tendresses mutuelles; nous allons y réaliser le rêve le plus doux et le plus enchanté qui se soit jamais élevé de la terre au ciel. Nous serons pauvres, mais nous aurons pour richesse l'union de nos âmes, et le tableau de notre humble fortune humiliera plus d'une fois l'éclat du luxe et le faste de l'opulence. Que nous vous gâterons, marquis! que d'amour et de soins à l'entour de votre vieillesse pour lui faire oublier les biens qu'elle a perdus! Aimé, chéri, fêté, caressé, vous comprendrez un jour que ces biens étaient peu regrettables, et vous vous étonnerez alors d'avoir pu songer un seul instant à les racheter au prix de votre honneur.

Après avoir hasardé quelques objections que Raoul, Hélène et Mme de Vaubert se réunirent tous trois pour combattre, après avoir inutilement cherché une issue par où s'échapper, harcelé, traqué, pris au piége :

— Eh bien! ventre-saint-gris! ç'a m'est égal, s'écria le marquis en faisant le geste d'un homme qui jette son bonnet par dessus les moulins, ma fille sera baronne, et ce vieux coquin de Des Tournelles n'aura pas la satisfaction de voir une La Seiglière épouser le fils d'un manant.

Il fut décidé, séance tenante, que le marquis, dans le plus bref délai, signerait un acte de désistement en faveur de Bernard, et que, cela fait, le gentilhomme dépossédé se retirerait avec sa fille dans le petit castel de Vaubert, où l'on procèderait aussitôt au mariage des jeunes amants. Les choses ainsi réglées, la baronne prit le bras du marquis, Raoul offrit le sien à Hélène, et tous quatre s'en allèrent dîner au manoir.

XIII.

Or, tandis que cette révolution s'accomplissait au château, que faisait Bernard? Il suivait au pas de son cheval les sentiers qui longent le Clain, la tête, l'esprit et le cœur tout remplis d'une unique image. Il aimait, et chez cette nature libre et fière que n'avait point appauvrie le frottement du monde, l'amour n'était pas resté longtemps à l'état de vague aspiration, de rêve flottant et de mystérieuse souffrance, il était devenu bientôt une passion ardente, énergique, vivace et profonde. Bernard faisait partie de cette génération active et turbulente dont la jeunesse s'était écoulée dans les camps, et qui n'avait pas eu le temps d'aimer ni de rêver. A vingt-sept ans, à cette heure encore matinale où les enfants de notre génération oisive ont follement dispersé à tous les vents leurs forces sans emploi, il n'avait connu que la belle passion de la gloire. On pouvait donc aisément prévoir que si jamais le germe d'un amour sérieux venait à tomber dans cette âme, il en absorberait la sève et s'y développerait comme un arbuste vigoureux dans une terre vierge et féconde. Il vit Hélène et il l'aima. Par quel art aurait-il pu s'en défendre? Elle avait en partage

la grâce et la beauté, la candeur et l'intelligence, toute la distinction de sa race, sans en avoir les idées étroites ni les opinions surannées. Avec la royale fierté du lis, elle en exhalait le suave et doux parfum; à la poésie du passé, elle joignait les instincts sérieux de notre âge. Et cette noble et chaste créature était venue à lui, la main tendue et la bouche souriante! elle lui avait parlé de son vieux père, qu'elle avait aidé à mourir! C'est elle qui avait remplacé le fils absent au chevet du vieillard, elle qui avait recueilli ses derniers adieux et son dernier soupir. Il avait vécu de sa vie, à table auprès d'elle et près d'elle au foyer. Au récit des maux qu'il avait endurés, il avait vu ses beaux yeux se mouiller; il les avait vus s'enflammer au récit de ses batailles. Comment donc en effet ne l'eût-il point aimée? Il l'avait aimée d'abord d'un amour inquiet et charmant, comme tout sentiment qui s'ignore, puis, en voyant Hélène se retirer brusquement de lui, d'un amour silencieux et farouche, comme toute passion sans espoir. C'est alors que, plongeant du même coup dans son cœur et dans sa destinée, il était resté frappé d'épouvante. Il venait de comprendre en même temps qu'égaré par le charme, il avait, sans y réfléchir, accepté une position équivoque, qu'on l'en blâmait publiquement, qu'il y allait de son honneur vis-à-vis de ses frères d'armes, et que, pour en sortir désormais, il lui fallait déposséder, ruiner, chasser la fille qu'il aimait et son père. Comment s'y fût-il résigné, lui qui défaillait rien qu'à la pensée que ses hôtes pouvaient d'un jour à l'autre s'éloigner de leur propre gré, lui qui se demandait parfois avec terreur ce qu'il deviendrait seul dans ce château désert, s'il leur prenait fantaisie de porter leurs pénates ailleurs? S'il aimait Hélène par dessus toutes choses, ce n'était pas elle seulement qu'il aimait. Au milieu même de ses emportements et de ses colères, il se sentait secrètement attiré vers le marquis. Il s'était aussi pris d'une sorte d'affection pour tous les détails de cet intérieur de famille dont il n'avait jamais soupçonné jusqu'alors ni la grâce facile, ni les exquises élégances. L'idée d'épouser Hélène, cette idée qui conciliait tout et devant laquelle le gentilhomme n'avait point reculé, Bernard ne l'avait même pas entrevue. Sous la brusquerie de ses manières, sous l'énergie de son caractère, sous l'ardeur qui le consumait, il cachait toutes les délicatesses et toutes les timidités d'un esprit craintif et d'une âme tendre. La conscience qu'il avait de ses droits le rendait humble au lieu de l'enhardir: il avait la défiance et la pudeur de la fortune. Cependant, depuis plus d'une semaine, tout avait pris en lui comme autour de lui une face nouvelle. En même temps qu'autour de lui les bois et les prés verdoyaient, il s'était fait en lui comme un avril en fleurs: Mlle de La Seiglière avait reparu dans sa vie ainsi que le printemps sur la terre. La présence d'Hélène retrouvée, les entretiens récents qu'il avait eus avec le marquis, l'amitié cordiale et presque tendre que lui témoignait le vieux gentilhomme, quelques mots qui lui étaient échappés dans la matinée de ce même jour, tout cela, mêlé aux chaudes brises, à la senteur des haies et aux rayons joyeux du soleil, remplissait Bernard d'un trouble inexpliqué, d'une ivresse sans nom et de ce vague sentiment d'effroi qui est le premier frisson du bonheur.

Ainsi troublé sans oser se demander pourquoi, Bernard revenait au galop de son cheval, car déjà la nuit commençait à descendre des coteaux dans la plaine, lorsqu'en débouchant par le pont, il découvrit la petite caravane qui s'acheminait vers Vaubert. Il arrêta sa monture, et reconnut tout d'abord, dans la pénombre du crépuscule, Mlle de La Seiglière suspendue au bras d'un jeune homme, qu'aussitôt il supposa devoir être le jeune baron. Bernard ne connaissait pas Raoul et ne savait rien de l'union projetée; cependant son cœur se serra. Il souffrit aussi de voir l'intimité renouée entre le marquis et la baronne. Après avoir longtemps suivi les deux couples d'un regard chagrin, il mit son cheval au pas, revint lentement au château, dîna seul, compta tristement les heures, et pensa que cette soirée de solitude, la première qu'il passait ainsi depuis son retour, ne s'achèverait pas. Il fit vingt fois le tour du parc, se retira mécontent dans sa chambre, et demeura appuyé sur le balcon de la fenêtre, jusqu'à ce qu'il eût vu passer, comme deux ombres, sous la feuillée, M. de La Seiglière et sa fille, dont la voix arriva jusqu'à lui dans le silence de la nuit.

Le lendemain, au repas du matin, il attendit vainement Hélène et son père. Jasmin, qu'il interrogea, répondit que M. le marquis et sa fille étaient partis depuis une heure pour Vaubert, en prévenant leurs gens qu'ils ne rentreraient pas pour dîner. Pendant cette journée, qui s'écoula plus lentement encore que ne s'était traînée la soirée de la veille, Bernard remarqua un mouvement inusité de serviteurs allant tour à tour du château au manoir, du manoir au château.

comme s'il s'agissait d'installation nouvelle. Il pressentit quelque affreux malheur. Un instant, il fut tenté d'aller droit au castel; mais un sentiment d'invincible répulsion, presque d'horreur, l'en avait toujours éloigné. Comprenait-il, lui aussi, comme Hélène, que c'était là que venait de se forger la foudre qu'il entendait déjà gronder sourdement à l'horizon? Cependant il poussa jusqu'à mi-chemin : mais en apercevant au bras de Raoul, sur l'autre rive, à travers le feuillage argenté des saules, Hélène, dont il ne pouvait distinguer la démarche affaissée ni le pâle visage, il sentit la jalousie le mordre, comme un aspic, au sein. C'était une âme douce et tendre, mais impétueuse et terrible. Il rentra dans sa chambre, détacha ses pistolets, les suspendit à l'encadrement de la glace, les examina d'un œil sombre et farouche, en fit jouer les ressorts d'un doigt brusque et violent; puis, honteux de sa folie, il se jeta sur son lit, et ce cœur de lion pleura. Pourquoi? il ne le savait pas. Il souffrait sans connaître la cause de son mal, de même qu'il ignorait la veille d'où lui arrivaient le bonheur et la vie.

La soirée fut moins orageuse. A la tombée de la nuit, il se prit à errer dans le parc en attendant le retour du marquis. La brise rafraîchit son front; la réflexion apaisa son cœur. Il se dit que rien n'était changé dans sa vie, et revint peu à peu à des rêves meilleurs. Il était assis depuis quelques instants sur un banc de pierre, à cette même place où, tant de fois, auprès d'Hélène, il avait vu, au dernier automne, les feuilles jaunies se détacher et tourbillonner au-dessus de leurs têtes, quand tout d'un coup le sable de l'allée cria doucement sous un pas léger ; un frôlement de robe se fit entendre le long de l'aubépine en fleurs, et, en levant les yeux, Bernard aperçut devant lui Mlle de La Seiglière, pâle, triste et plus grave que d'habitude.

— Monsieur Bernard, c'est vous que je cherchais, dit-elle aussitôt d'une voix douce et calme.

En effet, Hélène s'était échappée dans l'espoir de le rencontrer. Sachant qu'il ne lui restait plus que deux nuits à passer sous le toit qui n'était plus celui de son père, prévoyant bien que toutes relations allaient se trouver brisées désormais entre elle et ce jeune homme, elle était venue à lui, non par faiblesse, mais par fier sentiment d'elle-même, ne voulant pas que, s'il découvrait un jour les ruses et les intrigues qu'on avait ourdies autour de sa fortune, il pût croire ni même supposer qu'elle en avait été complice. Elle ne se dissimulait pas d'ailleurs qu'avant de se retirer elle avait vis-à-vis de lui des obligations à remplir, qu'elle devait au moins un adieu à cet hôte si délicat qu'elle n'avait pu soupçonner ses droits, au moins une réparation à cette âme si magnanime qu'elle avait pu, dans son ignorance, l'accuser de servilité. Elle avait compris enfin qu'elle devait à ce jeune homme de l'instruire elle-même de son prochain départ, pour lui en épargner l'humiliation, sinon la douleur.

— Monsieur Bernard, reprit-elle après s'être assise auprès de lui avec une émotion qu'elle ne chercha pas à cacher ; dans deux jours, mon père et moi, nous aurons quitté ce parc et ce château qui ne nous appartiennent plus ; je n'ai pas voulu en sortir sans vous dire combien vous avez été bon pour mon vieux père, et que j'en resterai touchée le reste de ma vie dans le plus profond de mon âme. Oui, vous avez été si bon et si généreux, qu'hier encore je ne m'en doutais même pas.

— Vous partez, mademoiselle, vous partez! dit avec égarement Bernard d'une voix éperdue. Que vous ai-je fait? Peut-être, sans le savoir, vous aurai-je offensée, vous ou M. votre père? Je ne suis qu'un soldat, je ne sais rien de la vie ni du monde, mais partir! vous ne partirez pas.

— Il le faut, dit Hélène; notre honneur le veut et le vôtre l'exige. Si mon père, en s'éloignant, ne se montre pas vis-à-vis de vous aussi affectueux qu'il devrait l'être ou voudrait le paraître, pardonnez-lui. Mon père est vieux; à son âge, on a ses faiblesses. Ne lui en veuillez pas ; je me sens encore assez riche pour pouvoir ajouter sa dette de reconnaissance à la mienne, et pour les acquitter toutes deux.

— Vous partez! répéta Bernard... mais si vous partez, mademoiselle, que voulez-vous que je devienne, moi? Je suis seul en ce monde ; je n'ai ni parents, ni amis, ni famille ; les seules amitiés que j'aie retrouvées à mon retour, je m'en suis séparé violemment pour mêler ma vie à la vôtre. Pour rester ici, près de votre père, j'ai répudié ma caste, abjuré ma religion, déserté mon drapeau, renié mes frères d'armes : il n'en est plus un à cette heure qui consentit à mettre sa main dans la mienne. Si l'on devait partir, pourquoi ne l'a-t-on pas fait quand je me suis présenté pour la première fois? J'arrivais alors le cœur et la tête remplis de haine et de colère ; je voulais me venger. J'étais prêt; je haïssais votre père ; vous autres nobles, je vous exécrais

tous. Pourquoi donc alors n'êtes-vous pas partis? pourquoi ne m'a-t-on pas cédé la place? pourquoi m'a-t-on dit : Confondons nos droits, ne formons qu'une seule famille? Et maintenant que j'ai oublié si je suis chez votre père ou si votre père est chez moi, maintenant qu'on m'a appris à aimer ce que je détestais et à honorer ce que je méprisais, maintenant qu'on m'a fermé les rangs où je suis né, maintenant qu'on a créé et mis en moi un cœur nouveau et une âme nouvelle, voici qu'on s'éloigne, qu'on me fuit et qu'on m'abandonne!

— Ainsi, mademoiselle, reprit Bernard avec mélancolie, en relevant sa tête brûlante qu'il avait tenue longtemps entre ses mains, ainsi je n'aurai apporté dans votre existence que le désordre, le trouble et le malheur, moi qui donnerais ma vie avec ivresse pour épargner un chagrin à la vôtre! Ainsi, j'aurai passé dans votre destinée comme un orage pour la flétrir et pour la briser, moi qui verserais avec joie tout mon sang pour y faire germer une fleur! Ainsi vous étiez là, calme, heureuse, souriante, épanouie comme un lis au milieu du luxe de vos ancêtres, et il aura fallu que je revinsse tout exprès du fond des steppes arides pour vous initier aux douleurs de la pauvreté, moi qui retournerais triomphant dans l'exil glacé d'où je sors pour vous laisser ma part de soleil!

— La pauvreté ne m'effraie pas, dit Hélène; je la connais, j'ai vécu avec elle.

— Cependant, mademoiselle, s'écria Bernard avec entraînement, si, exalté par le désespoir, comme à la guerre par le danger, j'osais vous dire à mon tour ce que je n'ai point encore osé me dire à moi-même? à mon tour si je vous disais : Confondons nos droits et ne formons qu'une même famille? Si, encouragé par votre grâce et votre bonté, enhardi par l'affection presque paternelle que M. le marquis m'a témoignée en ces derniers jours, je m'oubliais jusqu'à vous tendre une main tremblante, ah! sans doute vous la repousseriez, cette main d'un soldat, encore toute durcie par les labeurs de la captivité, et vous indignant avec raison de voir qu'un amour parti de si bas ait osé s'élever jusqu'à vous, vous m'accableriez de vos mépris et de votre colère! Mais si vous pouviez oublier, comme je l'oublierais avec vous, que j'ai jamais pu prétendre à l'héritage de vos pères; si vous pouviez continuer de croire, comme je le croirais avec vous, qu'à vous est la fortune, à moi la pauvreté, et si je vous disais alors d'une voix humble et suppliante : Je suis pauvre et déshérité, que voulez-vous que je devienne? gardez-moi dans un coin d'où je puisse seulement vous voir et vous admirer en silence; je ne vous serai ni gênant ni importun; vous ne me rencontrerez dans votre chemin que lorsque vous m'aurez appelé; d'un mot, d'un geste, d'un regard, vous me ferez rentrer dans ma poussière! Peut-être alors ne me repousseriez-vous pas, vous auriez pitié de ma peine, et cette pitié, je la bénirais et j'en serais plus fier que d'une couronne de roi.

— Monsieur Bernard, dit Hélène en se levant avec dignité, je ne sais pas de cœur si haut placé auquel ne puisse s'égaler votre cœur; je ne sais pas de main que la vôtre ne puisse honorer en la touchant. Voici la mienne; c'est l'adieu d'une amie qui priera pour vous dans toutes ses prières.

— Ah! s'écria Bernard en osant pour la première fois, pour la dernière, hélas! porter à ses lèvres la blanche main d'Hélène; vous emportez ma vie! Mais, noble enfant, vous et votre vieux père, quelle destinée est la vôtre?

— Notre destinée est assurée, dit Mlle de La Seiglière sans songer qu'en voulant s'épargner la pitié de Bernard, elle portait au malheureux le coup de la mort; M. de Vaubert est, lui aussi, un noble cœur : il trouvera autant de bonheur à partager avec moi sa modeste fortune que j'en aurais trouvé moi-même à partager avec lui mon opulence.

— Vous vous aimez? demanda Bernard.

— Je crois vous avoir dit, répliqua Mlle de La Seiglière en hésitant, que nous fûmes élevés ensemble dans l'exil.

— Vous vous aimez? répéta Bernard.

— Sa mère me servit de mère, et nos parents nous fiancèrent presque au berceau.

— Vous vous aimez? dit Bernard encore une fois.

— Il a ma foi, répondit Hélène.

— Adieu donc! ajouta Bernard d'un air sombre. Adieu, rêve envolé! murmura-t-il d'une voix étouffée et suivant des yeux, à travers ses larmes, Hélène qui s'éloignait pensive.

Le lendemain était le jour fixé pour la signature de l'acte de désistement. Sur le coup de midi, le marquis, Hélène, Mme de Vaubert et un notaire venu tout exprès de Poitiers, se trouvaient réunis dans le grand salon du château, qui se ressentait déjà du désordre du prochain départ. On n'attendait plus que Bernard. Il en-

LE FEUILLETONISTE.



tra bientôt, éperonné, botté, la cravache au poing, tel à peu près qu'il était apparu pour la première fois. La baronne se prit tout d'abord à l'observer avec inquiétude; mais nul n'aurait pu deviner sur ce visage impassible et morne ce qui se passait dans le cœur de cet homme. Après avoir donné lecture à l'assistance de l'acte qu'il avait rédigé d'avance, le marquis prit une plume, releva sa manchette de point d'Angleterre, signa sans sourciller, et offrit à Bernard, avec une politesse exquise, la feuille aux armoiries du fisc.

— Monsieur, lui dit-il en souriant avec grâce, vous voici rentré authentiquement *dans la sueur* de M. votre père.

Bernard prit la feuille de la main du marquis avec une brusquerie militaire, la plia en quatre, la glissa dans la poche de sa redingote, qu'il reboutonna aussitôt, puis se retira gravement, sans avoir dit une parole. Mme de Vaubert resta consternée.

— Allons! ventre-saint-gris! dit le marquis en se frottant les mains, voici une bonne journée qui ne nous coûte qu'un million.

— Est-ce que je me serais trompée? se demanda Mme de Vaubert d'un air visiblement préoccupé. Est-ce que décidément ce Bernard ne serait qu'un vaurien?

— Mon Dieu! qu'il avait donc l'air triste et sombre! se dit Mlle de La Seiglière, dont le cœur frissonnait sous un vague pressentiment.

La journée s'acheva au milieu des derniers préparatifs de l'expatriation. Le marquis décrocha lui-même assez gaîment les vénérables portraits de ses aïeux, et sur chacun trouva le mot pour rire; mais la baronne ne riait pas. Hélène s'occupa de recueillir ses livres, ses broderies, ses albums, ses palettes et ses aquarelles. Bernard, aussitôt après la séance qui venait de le réintégrer solennellement dans ses droits, était monté à cheval, et ne rentra que bien avant dans la nuit. En traversant le parc, il aperçut Mlle de La Seiglière qui veillait à la fenêtre ouverte; il demeura longtemps, appuyé contre un arbre, à la contempler.

Hélène passa sur pied cette nuit tout entière, tantôt accoudée sur le balcon de sa croisée, à regarder à la lueur des étoiles les beaux ombrages qu'elle allait quitter pour toujours, tantôt à rôder autour de son appartement et à dire adieu dans son cœur à ce doux nid de sa jeunesse. Brisée par la fatigue, elle se jeta tout habillée sur son lit aux premières blancheurs de l'aube. Elle dormait depuis près d'une heure d'un sommeil lourd et pénible, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un épouvantable vacarme; elle courut à la fenêtre, et, bien qu'on ne fût point en saison de chasse, elle aperçut tous les piqueurs du château réunis, les uns à cheval et donnant du cor à ébranler toutes les vitres, les autres retenant la meute complète, qui poussait des aboîments effrénés dans l'air sonore du matin. Mlle de La Seiglière commençait à se demander si c'était le jour de son exil du château qu'on célébrait ainsi à grand fracas, et d'où lui pouvait venir cette sérénade bruyante et matinale, quand tout d'un coup elle poussa un cri d'effroi en voyant apparaître au travers de la meute et au milieu des piqueurs, qui semblèrent eux-mêmes frappés d'épouvante, Bernard, éperonné, botté comme la veille et en selle sur Roland. Contenant avec grâce l'ardeur du terrible animal, il le fit avancer en piétinant jusque sous la fenêtre où se tenait Hélène, plus pâle que la mort; puis il leva les yeux vers la jeune fille, et, après s'être découvert respectueusement, il rendit la bride, enfonça ses éperons dans les flancs du coursier, et partit comme la foudre, suivi de loin par les piqueurs, au bruit éclatant des fanfares.

— Ah! le malheureux! s'écria Mlle de La Seiglière en se tordant les bras avec désespoir, il veut, il va se tuer!

Elle voulut courir, mais où? Roland allait plus vite que le vent. Il avait été convenu la veille que Raoul et sa mère viendraient le lendemain, dans la matinée, chercher le marquis et sa fille pour les conduire et les installer définitivement dans leur nouvelle demeure. Comme Hélène se disposait à sortir de sa chambre pour se rendre au salon, elle rencontra sur le seuil Jasmin, qui, en courtisan du malheur, lui présenta sur un plateau d'argent une lettre sous enveloppe. Hélène rentra précipitamment, rompit le cachet et lut ces lignes, évidemment tracées à la hâte :

« Mademoiselle,

« Ne partez pas, restez. Que voulez-vous que je fasse de cette fortune? Je ne pourrais l'employer qu'à faire un peu de bien; vous vous en acquitterez mieux que moi, avec plus de grâce et d'une façon plus agréable à Dieu. Seulement, je vous prie de me mettre par la pensée pour moitié dans tous vos bienfaits; ça me portera bonheur là-haut. Ne vous souciez pas de ma

destinée; je suis loin d'être sans ressource. Il me reste mon grade, mes épaulettes et mon épée. Je reprendrai du service; ce n'est plus le même drapeau, mais c'est encore et toujours la France. Adieu, Mademoiselle. Je vous aime et vous vénère. Je vous en veux un peu pourtant d'avoir pensé à m'embarrasser d'un million; mais je vous pardonne et vous bénis parce que vous avez aimé mon vieux père.

« BERNARD. »

Sous le même pli se trouvait ce testament olographe ainsi conçu :

« Je donne et lègue à Mlle Hélène de La Seiglière tout ce que je possède ici-bas en légitime propriété. »

« Fait à mon château de La Seiglière,
le 25 avril 1819. »

Lorsqu'elle entra dans le salon, où venaient d'arriver Mme de Vaubert et son fils, Hélène était si pâle et si défaite, que le marquis s'écria : Qu'as-tu? La baronne et Raoul lui-même s'empressèrent aussitôt autour d'elle; mais la jeune fille repoussa leur sollicitude et demeura froide et muette.

— Ah çà, dit le marquis, est-ce que le cœur te manque à présent?

Hélène ne répondit pas. L'heure fixée pour le départ approchait. La baronne attendait toujours que Bernard y vînt mettre obstacle, et, ne voyant rien venir, ne prenait déjà plus la peine de dissimuler sa mauvaise humeur. De son côté, le jeune baron n'était pas, à proprement parler, transporté d'enthousiasme. Silencieuse et glacée, Hélène ne paraissait rien voir ni rien entendre. N'étant plus excité par son entourage, le marquis ne montrait déjà plus la bonne grâce dont il avait fait preuve durant tous ces jours.

— A propos, dit-il tout d'un coup, ce drôle de Bernard nous a servi ce matin un plat de sa façon.

— De quoi s'agit-il, marquis? demanda la baronne, dont, au nom de Bernard, les oreilles venaient de se dresser.

— Croiriez-vous, baronne, que ce fils de bouvier n'a même pas attendu que nous fussions partis pour prendre possession de mes biens? Au soleil levant, il s'est mis en chasse, escorté de ma meute et suivi de tous mes piqueurs.

Ici, Mlle de La Seiglière, qui s'était approchée de la porte toute grande ouverte sur le perron, jeta un cri terrible et tomba entre les bras de son père, qui n'eut que le temps de la soutenir. Roland venait de filer le long de la grande allée comme un caillou lancé par une fronde. La selle était vide, et les étriers battaient contre les flancs déchirés du coursier.

Deux mois après la mort de Bernard, qui fut attribuée naturellement à une folle équipée de hussard, un incident d'une autre nature préoccupa beaucoup les grands et petits, beaux et laids esprits de la ville et des environs : ce fut l'entrée en noviciat de Mlle de La Seiglière, dans un couvent de l'ordre des filles de Saint-Vincent-de-Paule. On en parla diversement : les uns n'y virent que le résultat d'une piété active et d'une vocation fervente; les autres y soupçonnèrent un grain d'amour en dehors de Dieu. On approcha plus ou moins de la vérité; mais nul ne mit le doigt dessus, si ce n'est pourtant notre marquis, dont le reste de l'existence fut empoisonné par l'idée que décidément sa fille avait aimé le hussard. Cependant, lorsqu'il put, le testament de Bernard à la main, faire débouter de ses prétentions à la succession vacante l'administration des domaines, le marquis ne put s'empêcher de convenir que ce garçon avait bien fait les choses. Il continua de vivre, comme par le passé, sans que l'éloignement de sa fille eût rien changé à ses habitudes. Il mourut de peur en 1830, en entendant une bande de jeunes gars qui s'étaient attroupés sous ses fenêtres en chantant *la Marseillaise* et en lui brisant quelques vitres. Notre jeune baron est entré dans une riche famille roturière où il joue le rôle de George Dandin retourné. Le beau-père se raille des titres de son gendre et lui reproche les écus qu'il lui a comptés; sa femme l'appelle monsieur le baron en lui faisant les cornes. Mme de Vaubert vit encore. Elle passe ses journées en arrêt devant le château de La Seiglière, et toutes les nuits elle rêve qu'elle est changée en chatte, et qu'elle voit danser devant elle, sans pouvoir seulement lui allonger un coup de patte, le château changé en souris. Après la mort de son père, Mlle de La Seiglière a disposé de tous ses biens en faveur des pauvres, et l'on assure que le château même, d'après les intentions de sœur Hélène, deviendra bientôt une maison de refuge pour les indigents.

JULES SANDEAU.

BRUNE ET BLONDE.

Les amis obligeants sont rares en tout pays, et à Paris surtout; il en est cependant quelques-uns, parmi lesquels nous citerons M. Martial Brémond comme un des modèles du genre. Dévoué aux intérêts d'autrui, Martial a toujours négligé ses propres affaires, de sorte qu'il se trouve peu riche après avoir sauvé ou assuré la fortune d'un grand nombre de ses amis. Fait pour briller et pour plaire, il n'a obtenu que très peu de succès dans le monde, par la raison qu'il a perdu le meilleur de son temps et de ses soins dans une foule de démarches et d'aventures où il ne jouait qu'un rôle secondaire.

Il faut que le plaisir d'obliger ait de grandes douceurs pour l'âme bienveillante de Martial, car souvent il a été mal récompensé de ses services. Les entreprises les plus hasardées n'effraient pas son zèle : aussi s'est-il compromis maintes fois, et d'une façon très fâcheuse pour lui. Mais rien n'a pu le décourager. Dernièrement, il apprit qu'un de ses bons amis, Léopold D....., parti de Paris pour passer quelques mois en Italie, hâtait son retour et revenait avec l'intention d'épouser une jeune veuve nouvellement arrivée de province. Ce mariage avait été arrangé par correspondance et fondé sur d'anciennes relations de famille. — Sans se connaître! quelle imprudence! s'écria Martial, tremblant pour les destinées conjugales de son ami. Léopold était fort insouciant sur ce chapitre-là, ou plutôt il avait une aveugle confiance dans les renseignements et les bons témoignages qui lui étaient parvenus. C'était assez peut-être pour le futur mari, mais non pour l'ami dévoué.

Le projet de Martial fut bien vite arrêté, il résolut de soumettre Mme Deschamps, la jeune veuve, à une épreuve décisive. Il s'agissait tout simplement de tenter auprès d'elle une séduction. Les avantages que possédait Martial devaient le servir dans cette entreprise téméraire, et, pour se rendre tout à fait irrésistible, il voulait s'environner d'un luxe d'emprunt et se faire passer pour un homme opulent, magnifique, haut placé dans le monde. Jamais il n'aurait employé ces expédients pour son propre compte, mais ici, pour rendre un service à un ami, le but justifiait tout et honorait à ses yeux la ruse et le mensonge.

Un jour donc, Martial rencontra dans le jardin des Tuileries Mme Deschamps, qui était arrivée depuis très peu de temps à Paris. Elle se promenait seule ; il la suivit avec une affectation remarquée, et quand elle rentra chez elle, il eut l'audace de se présenter.

La témérité déplaît rarement à une veuve, surtout lorsque ce défaut est pratiqué avec une certaine grâce. Martial avait assez d'esprit au service de ses amis. Pour sauver ce que la situation offrait d'embarrassant, il franchit lestement les premières difficultés, engagea adroitement la conversation, et se posa de la façon la plus avantageuse. Mme Deschamps méritait de tous points l'honorable confiance de Léopold ; mais, comme toute femme jeune et jolie, elle avait au fond du cœur un petit grain de coquetterie qui pouvait germer et se développer. Peu faite aux mœurs parisiennes et douée d'un vif amour-propre, elle craignit de se montrer ridicule en affichant une sévérité hors de propos. Martial, du reste, lui parut un homme bien élevé, et il était toujours temps d'en venir aux mesures rigoureuses, s'il faisait mine de perdre le respect. Elle l'écouta donc sans se fâcher.

De son côté, Martial commençait à moins blâmer la légèreté et la précipitation de Léopold, en admirant les charmes de la jeune veuve. Taille fine et souple, pieds mignons, grands yeux noirs fin sourire, éblouissante fraîcheur, rien n'y man-

quait. Les plus aimables qualités du cœur et de l'esprit se révélaient dans l'expression de ce gracieux visage et sur ce front pur qu'ombrageaient les plus aimables boucles d'une magnifique chevelure brune.

Tout cela est rassurant, bien engageant, pensait Martial; mais, chez les femmes, les apparences sont souvent si trompeuses!...

Comme il faisait cette réflexion peu charitable, un coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement. La veuve se troubla visiblement.

— C'est mon frère! dit-elle en se levant; retirez-vous, monsieur; je ne veux pas qu'il vous trouve chez moi; il faudrait lui donner une explication... difficile, car je m'aperçois trop tard qu'en vous recevant j'ai commis une imprudence. Sortez par ce cabinet qui s'ouvre sur un petit escalier... Moi, je vais au devant de mon frère pour le retenir.

Surpris autant que contrarié d'être ainsi interrompu dans une piquante causerie, Martial fit un premier pas vers l'issue qui lui avait été indiquée; puis il s'arrêta.

—Pourquoi fuir? se demanda-t-il. Je suis venu ici pour m'éclairer, et je battrais en retraite lorsque la vérité arrive? Non! ce frère me paraît suspect; la veuve m'a fait voir un trouble accusateur. Avant de sortir d'ici, je veux savoir à quoi m'en tenir.

Au lieu de se diriger vers le cabinet, Martial examina le terrein pour chercher un endroit où il pourrait se mettre en observation. Ce fut l'affaire d'une minute. Il y avait là une armoire dans laquelle il se glissa et dont il referma vivement la porte sur lui en entendant un bruit de pas qui s'approchaient.

Le poste était favorable, sinon pour voir, du moins pour écouter. Martial écouta : le bruit avait cessé; les pas s'étaient éloignés d'un autre côté. — Silence complet! Rassuré sur le péril d'être découvert, l'observateur s'arma de patience. La cachette n'était pas absolument incommode : c'était un placard assez profond et assez large, où l'on pouvait aisément se mouvoir et se retourner; on pouvait même s'y asseoir, et c'est ce que fit Martial après une demi-heure d'attente vaine.

Le silence régnait toujours; la veuve et son frère n'étaient pas revenus, et l'observateur se morfondait. Martial fut soutenu d'abord par l'importance du service qu'il rendait à Léopold absent; le zele de l'amitié suffit pour le réchauffer pendant quelque temps; mais il y a terme à tout : au bout de deux heures, il sentit la fatigue et le froid; il avait beau changer de position et souffler dans ses doigts, il était brisé et gelé. Sa prison lui parut insupportable, et, à tout prix, il voulut en sortir.

Appeler au secours était un moyen tout simple d'obtenir une prompte délivrance; mais de graves inconvénients pouvaient en résulter, et, avant d'en venir à cette extrémité, Martial essaya d'un autre procédé.

Nous avons dit qu'il s'était rendu chez Mme Deschamps avec l'intention formelle de remplir le rôle d'un séducteur. A cet effet, il s'était muni de tous les accessoires qui peuvent servir au personnage de don Juan.

Selon la tournure de l'entretien, il aurait pu être amené à jouer les emportements de la passion et du désespoir : dans cette prévision, il avait mis dans sa poche un charmant petit poignard damasquiné et ciselé, qui était un bijou de dandy plutôt que l'arme terrible d'Othello. Mais, tel qu'il était, cet innocent poignard pouvait devenir un instrument de délivrance. Martial le tira du fourreau; puis il étendit les mains, chercha la serrure, et, quand il l'eut trouvée, il fit jouer l'acier dans le ressort. L'amour de la liberté lui donna de la force et de l'adresse : après quelques minutes de travail, ses efforts furent couronnés d'un plein succès :—la porte du placard s'ouvrit.

Le soir était venu sur ces entrefaites. En sortant de son obscure prison, Martial aperçut de la lumière dans une pièce voisine; il s'avança doucement, à petit bruit, posant à peine le pied sur le tapis et retenant son haleine. Il ne rencontra personne, et, dans la salle éclairée, il vit une table dressée, deux couverts mis et un repas à peu près servi.

Mme Deschamps et M. son frère vont souper en tête-à-tête, dit Martial en jetant un regard de convoitise sur un superbe pâté qui répandait un délicieux parfum de truffes et de venaison.

Martial n'était ni gastronome ni gourmand, mais il n'avait pas dîné, et son estomac était en proie aux sollicitations d'un violent appétit.

Tout à coup un léger bruit se fit entendre. Le prisonnier délivré tressaillit d'abord; puis la curiosité l'emporta sur toute autre considération; il traversa la salle à manger et se trouva bientôt à la porte d'un petit salon meublé avec élégance. Le bruit venait de là. Martial aperçut du premier coup d'œil un spectacle fait pour le rassurer et lui plaire. Une femme en robe blanche était à de-

mi couchée sur un canapé et profondément endormie.

—Le frère est parti, dit-il, et notre belle veuve est seule. Entrons.

L'occasion était excellente pour reprendre courage et se dédommager d'une longue captivité, en continuant la conversation interrompue si mal à propos. Martial s'approcha du canapé, toujours avec des précautions infinies. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'en arrivant tout auprès de la charmante dormeuse, il vit que son visage était caché par d'épaisses boucles de cheveux blonds.

— Ce n'est pas la veuve! s'écria-t-il, car il n'eut pas la force de réprimer l'expression de sa surprise.

A ces mots, la dormeuse se réveilla, et ce fut à son tour d'être étonnée.

— Qui êtes-vous? dit-elle; que me voulez-vous, monsieur, et comment êtes-vous entré ici?

— Je venais rendre visite à Mme Deschamps, reprit Martial après un moment d'hésitation.

— Vous vous trompez; il n'y a pas ici de Mme Deschamps.

—Ah! par exemple!... Je l'ai vue tout à l'heure dans cet appartement.

— Au fait! c'est possible... Une cliente de mon tuteur, sans doute, qui était venue pour le consulter.

— Mais non, Mme Deschamps demeure ici.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— C'est singulier, mon tuteur ne m'en a rien dit.

— Et ce tuteur dont vous parlez, où est-il? demanda timidement Martial.

— Sorti. Nous allions souper, on est venu le chercher pour une consultation très pressée.

— Votre tuteur est donc médecin?

— Oui, monsieur; le docteur Herbier. Mais, si vous ne le connaissez pas, comment se fait-il que vous soyez ici?

— Je vous demande pardon, mademoiselle, je le connais parfaitement! Herbier est un de mes amis de collége.

— Cela ne se peut pas : il a le double de votre âge.

— Pour le moins, puisqu'au collége où nous nous sommes connus, il était mon professeur; c'est de là que date notre vieille amitié.

— Peut-être vous a-t-il invité à souper?

— Précisément.

— Tant mieux! car, s'il faut vous l'avouer, je ne suis pas fâchée de votre visite.

— Ce que vous dites là est très flatteur pour moi!

— Oui, j'avais peur. Catherine, ma vieille bonne, a la migraine; elle est montée dans sa chambre, et en me trouvant seule dans ce grand appartement, je n'étais pas tranquille. Aussi ne dormais-je qu'à demi.

— Maintenant vous avez un protecteur.

— Vous riez! vous vous moquez de moi! Écoutez donc, monsieur; il n'est pas étonnant que je manque de courage; je n'ai pas encore l'habitude du monde. C'est hier seulement que je suis sortie du couvent.

— En vérité?

— Mon tuteur ne vous avait donc jamais parlé de moi?

— Je vous demande pardon; il m'a parlé très souvent de vous.

— Ah! mon Dieu!... Peut-être pourrez-vous m'éclairer sur quelque chose qui m'inquiète beaucoup, et que vous devez savoir, si vous êtes son ami.

— Herbier n'a jamais eu de secrets pour moi.

— Eh bien! dites-moi s'il est vrai qu'il ait le projet de m'épouser?

— Lui!... à son âge!... Allons donc!

— C'est ce que je me disais! il est trop vieux pour moi. C'étaient mes bonnes amies du couvent qui avaient fait courir ce bruit-là.

— Pour vous effrayer.

— Il y avait de quoi!

— Jeune et jolie comme vous l'êtes, il vous faut pour mari un jeune homme.

— C'est bien là ce que je pensais.

— Votre tuteur choisira parmi ses amis celui dont l'âge sera le plus en rapport avec le vôtre.

— Ah! mon Dieu!

— Qu'avez-vous donc?

— Une idée qui m'est venue là, tout à coup.... Ce que vous me disiez tout à l'heure... ce que vous me dites maintenant?...

— Vous rougissez? vous baissez les yeux?

— C'est que je crois deviner.

— Et si ce que vous devinez était la vérité, en seriez-vous fâchée?

La pupille du docteur ne répondit pas à cette question; son embarras et son trouble lui ôtaient la parole. Martial ne savait que penser de l'aventure. Qu'étaient devenus la veuve et son frère? Mais que lui importait? N'avait-il pas près de lui une charmante jeune fille, belle,

gracieuse, ingénue, une adorable écolière sans défense contre les piéges d'un trompeur?

— Mademoiselle, lui dit-il, votre tuteur a été appelé pour une grave opération; il ne rentrera sans doute que fort tard, et je crois que nous ferions bien de souper en l'attendant.

Cette proposition fut acceptée; on se mit à table; Martial fêta le pâté et le vin vieux du docteur, tout en menant très vivement l'entretien avec la naïve pupille. Elle se nommait Élisa; elle ne demandait pas mieux que d'avoir un amoureux, un mari. Martial apprit tout cela et autres choses encore. Dieu sait ce qu'il allait apprendre, lorsque sa conversation fut interrompue comme avec Mme Deschamps. Un coup de sonnette l'arrêta au plus beau du chemin.

— Mon tuteur sans doute, dit Élisa sans se troubler. Catherine va lui ouvrir. Où allez-vous donc, monsieur?

— Je ne veux pas qu'il me trouve à table?... Allez au-devant de lui... Je me montrerai dans un instant.

Et, en disant cela, Martial, qui eût été fort embarrassé d'expliquer sa présence et la part qu'il avait prise au souper, s'éloigna rapidement, et alla chercher la porte que Mme Deschamps lui avait indiquée; il ne la trouva pas, et, faute de mieux, il se réfugia dans le placard dont il voulut laisser la porte entr'ouverte; mais cette porte retomba lourdement sur lui; elle était faite pour cela. Martial se consola de cet accident, en songeant qu'il avait son poignard en guise de clef. Et, en effet, au bout de cinq minutes, n'entendant plus rien, il ouvrit et sortit.

Une profonde obscurité régnait autour de lui. Il fit une vingtaine de pas en appelant doucement Élisa; une voix qu'il ne reconnut pas d'abord lui répondit :

— Est-ce vous, mon frère? Vous avez donc renoncé à votre projet d'aller voir la *Reine de Chypre*? Attendez un instant; j'ai donné une commission à ma femme de chambre; la bougie s'est éteinte, et je cherche ce qu'il faut pour la rallumer.

Une allumette plongée dans le phosphore répandit tout à coup une vive clarté; Martial reconnut la veuve, jeta un cri d'effroi, et, rebroussant chemin, il regagna le placard.

Il y était à peine rentré, lorsque la porte s'ouvrit.

— Je suis perdu! dit-il.

— Que faites-vous donc là? Voilà un quart-d'heure que je vous cherche!

Cette fois, il reconnut la voix d'Élisa; il n'en fallait pas moins pour le faire revenir de sa frayeur.

— Est-ce bien vous, Élisa? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Mais sans doute? Qui voulez-vous donc que ce soit!

— C'est que j'ai vu là, il n'y a qu'un instant, une autre femme.

— Oui, une femme est venue de la part de mon tuteur pour me dire qu'il ne rentrerait que dans une heure; elle est partie.

— En êtes-vous bien sûre?

— J'ai moi-même refermé sur elle la porte de l'escalier.

— C'est étrange!

— Que trouvez-vous donc de surprenant à cela?

— Je ne sais; mais j'éprouve un trouble, une émotion.....

— Ne restons pas ici, dans l'ombre; j'ai laissé la lumière dans l'antichambre; venez... Ne voulez-vous pas continuer votre souper?

— Non, Élisa, non...

Un quart-d'heure après, on sonna de nouveau, et Martial eut pour se cacher un motif plus grave que la première fois.

Sa station dans le placard ne fut pas de longue durée. Une rude voix se fit bientôt entendre.

— Avez-vous cherché partout? demandait-on.

— Oui, répondit la veuve.

— Alors c'est que vous vous serez trompée!

— Oh! non; je suis bien sûre d'avoir entendu du bruit et entrevu une forme humaine.

— J'ai pourtant tout visité!... Ah! excepté ce placard... Je vais l'ouvrir... Que vois-je? un homme!

— Écoutez-moi, respectable docteur, s'écria Martial, qu'une main vigoureuse avait saisi au collet.

— Grand Dieu! s'écria Mme Deschamps; le jeune homme de tantôt.

— A qui en avez-vous et pourquoi m'appelez-vous docteur? reprit le frère de la veuve en s'apercevant qu'il n'avait pas affaire à un voleur... Je suis capitaine aux chasseurs d'Afrique, et je viens vous demander compte de votre présence dans cette armoire.

— Je vous dirai tout, capitaine; et d'abord vous saurez que je suis prêt à réparer mes torts. J'épouserai.

— Quels sont donc les torts dont vous parlez?

— Ne le devinez-vous pas?...

— Qu'osez-vous dire? s'écria la veuve. Quoi! vous auriez l'infamie de me calomnier pour m'obliger à vous donner ma main!

— Il s'agit, non de vous, madame, mais de mademoiselle Élisa, la pupille du docteur Herbier; j'ai passé la soirée avec elle ici...

— Ici! vous êtes fou, monsieur, reprit la veuve.

— Non, ma sœur, reprit le capitaine en souriant; non, je comprends le quiproquo!...

Il alla vers le placard, et il ouvrit les deux portes; l'une s'ouvrait sur l'appartement de Mme Deschamps, l'autre sur celui du docteur.

— C'est un oubli de ma part, continua le capitaine; j'aurais dû faire condamner ces portes, ou du moins vous prévenir. J'occupe depuis sept ans ce logement, où vous êtes descendue il y a trois jours et que je vous ai cédé. La double porte a été pratiquée il y a bien longtemps, alors que le docteur avait une jeune femme qu'il a eu le malheur de perdre!...

Au même instant, on vit paraître la figure bouleversée du docteur Herbier.

— Qu'est ceci! s'écria-t-il, que veulent dire ces portes ouvertes?

— C'est pour une demande en mariage, reprit gaîment le capitaine. Monsieur, qui veut épouser votre pupille, s'est servi de cette voie pour abréger les formalités; et le mystère de cette double porte doit vous apprendre, cher docteur, que vous feriez une grande faute en épousant encore une jeune et jolie femme.

Eugène GUINOT.



BOIS-ROSÉ, LE NORMAND.

Une jeune femme était à genoux sur un prie-dieu ; elle était vêtue de noir, ses longs cheveux détachés retombaient et l'enveloppaient tout entière; sa pose, pleine de grâce et d'abandon, faisait admirer la beauté de ses épaules et les riches contours de sa taille majestueuse; ses yeux, mouillés de larmes brillantes et levés vers le ciel, avaient une telle expression d'amour, de douleur et de foi, qu'on ne pouvait douter que Dieu n'exauçât de si ardentes supplications. Souvent elle interrompait sa fervente prière, et se rapprochait de son balcon. Elle se penchait pour écouter le bruit des arquebuses et des bombardes, qui ébranlaient les murailles du fort, les cris, le tumulte de la bataille, puis elle revenait, saisie d'effroi, pleurer et prier.

C'est que, ce jour-là, le maréchal Biron assiégeait Fécamp, tandis que Henry le Béarnais hésitait s'il attaquerait Rouen, qui paraissait imprenable, ou s'il retournerait sur Paris, dont une fois déjà il avait levé le siége. A cette époque, c'est-à-dire en 1591, la Normandie, pour conserver ses priviléges et son indépendance, avait eu rudement à lutter. Henry, repoussé par la ligue, anathématisé par le pape, et voulant avoir la main sur les Anglais, s'était rué sur les terres normandes. Mayenne, défenseur de la ligue, l'avait poursuivi ; mais il n'avait pas été heureux : il avait perdu la bataille d'Arques. Le Béarnais, après ce premier succès, était allé échouer sous les murs de Paris ; de là il s'était rendu en Beauce, en Touraine, et de nouveau il était revenu en Normandie. Il avait enlevé d'assaut la petite ville de Nonancourt ; puis il avait levé le siége de Dreux. Vainqueur au pont de l'Eure, après l'avoir été à la bataille d'Ivry, vainqueur encore à Louviers, il avait laissé partout des traces sanglantes de son passage. Les belles terres de l'antique Neustrie souffraient tous les maux que la guerre traîne après elle, et nombre de villes tenaient non pour la ligue, mais pour leur propre indépendance.

Lorsque le maréchal de Biron parut sous les murs de Fécamp, un long cri s'échappa de toutes ces nobles poitrines normandes, et l'on jura de mourir plutôt que d'ouvrir ses portes au Béarnais. Il y eut un moment d'enthousiasme et d'ardeur martiale impossible à décrire. On doutait de celui qui commandait le fort, et qui était de Paris : on lui retira l'autorité, et elle fut remise à Bois-Rosé, brave jeune homme, officier de fortune, et Normand, lui, Normand plein de courage et d'honneur.

On ne s'était point trompé dans ce choix populaire. Bois-Rosé tenait le maréchal de Biron en échec depuis plusieurs jours devant le fort, bien que les forces du maréchal l'emportassent de beaucoup sur celles de la garnison de Fécamp ; et tandis que l'on se battait avec acharnement du haut des remparts, la belle Joanna sollicitait l'intercession bienheureuse de tous les saints du paradis. Elle était sans doute bonne patriote, et ne voulait pas qu'on vainquît ses frères : elle était pieuse, car elle ne voulait pas d'un roi huguenot ; mais encore elle aimait le brave jeune homme qui défendait si courageusement l'indépendance normande : elle aimait Bois-Rosé, et elle tremblait pour lui.

Tout à coup les arquebusades cessèrent, le canon ne tonna plus. Joanna écouta avec anxiété. Presqu'aussitôt de grands cris retentirent dans la ville ; de son balcon, elle vit passer les soldats de la garnison qui fuyaient, et les soldats étrangers qui les poursuivaient. Elle recula avec effroi en joignant les mains, et demeura immobile, pâle de terreur et d'une douloureuse surprise au milieu de son oratoire. En ce moment la porte s'ouvrit ; un homme parut sur le seuil ; ses vêtements étaient en désordre et teints de sang ; il tenait à la main son épée nue, sanglante aussi : c'était Bois-Rosé.

Joanna poussa un cri de joie, s'élança vers lui ;

mais elle s'arrêta à ces mots prononcés avec un accent déchirant :

— Joanna, je ne suis plus digne de vous!... Fécamp est au pouvoir du Béarnais!...

— Vaincu !... murmura Joanna avec stupeur.

— Non, pas vaincu, s'écria vivement le jeune homme, mais trahi lâchement, Joanna! la victoire était presque certaine ; les soldats de Biron étaient découragés; une sortie vigoureuse allait faire lever le siége... la porte de la poterne a été livrée par des traîtres! et, tandis que nous défendions les remparts de la ville, les lâches vainqueurs en étaient déjà maîtres !... Et je n'ai pu mourir!...

— Et vous avez fui... répéta Joanna avec amertume.

— Voyez, dit Bois-Rosé en lui désignant la grande place, voici le maréchal et son armée... son armée !... des Allemands, des Anglais qui foulent notre sol!... La garnison va sortir avec les honneurs de la guerre : il l'a promis aux traîtres qui nous ont livrés... Je vais maintenant commander la retraite des vaincus... Mais, avant de m'éloigner, j'ai voulu vous revoir, Joanna; j'ai voulu vous dire : « Moi, pauvre officier de fortune, que vous avez aimé, moi, enfant du peuple, que le peuple a choisi pour chef, je ne veux manquer ni à votre amour ni à la foi de mes frères... Biron est dans Fécamp ; il n'en est pas encore maître, avant trois jours j'aurai reconquis ce que j'ai juré de défendre, ou je serai mort.

— Bien, bien! s'écria Joanna, dont l'œil noir s'anima subitement; tu es toujours le noble et courageux soldat que j'aimais! Pars donc, mais ce soir qu'une chaloupe t'amène au pied du rocher qui domine la mer, et sur lequel notre fort se pose : d'ici là, je saurai s'il est encore de nobles cœurs qui s'indignent de voir l'étranger dans nos murs; je te dirai quelles intelligences tu peux trouver dans la place, et, Dieu aidant, nous nous vengerons des traîtres et des lâches.

— Je viendrai, dit Bois-Rosé; puis il jeta un regard désespéré sur la place où se dressaient les cohortes ennemies : Oui... oui, je viendrai, dit-il d'une voix étouffée, et malheur à eux !

Il serra la jeune femme dans ses bras et s'élança hors de l'oratoire, tandis que Joanna lui criait encore : — Courage !

Une heure après, toute la garnison, frémissant de rage et brisée de honte, sortait de Fécamp. Bois-Rosé marchait le premier ; il n'était ni triste ni abattu ; il portait la tête haute, et dans son œil inspiré on lisait la foi et l'espérance.

Avant que le jour disparût, Bois-Rosé, caché sous le costume d'un matelot, conduisait une barque sous le rocher du fort. Malgré sa prodigieuse hauteur, il distingua une femme appuyée sur le rempart : aux longs voiles qui l'enveloppaient, et plus encore à cette voix intérieure qui révèle aux amants la présence de l'objet aimé, il reconnut Joanna. Presqu'aussitôt, la jeune femme déroula une pelotte de ficelle, au bout de laquelle un billet était attaché; Bois-Rosé, malgré le balancement que les vagues imprimaient à la barque, parvint à s'en saisir, et lut ces mots : « Les habitants sont prêts à tout pour chasser « les ennemis, mais seuls ils n'osent agir ; il leur « faudrait un chef. Toutes les portes sont gar- « dées avec soin ; ce rempart seul est désert, « parce qu-il est inattaquable. Que faire ? »

Bois-Rosé prit dans son sein un petit papier, l'attacha à la ficelle, qui remonta rapidement, et il guida sa barque vers le port.

La nuit suivante, Bois-Rosé, conduisant deux barques qui contenaient cinquante soldats déterminés, s'approcha du rocher que couronnait le fort. Il avait conçu un dessein inouï et le plus audacieux que puissent offrir les annales de la guerre. Le côté du fort qui donne sur la mer est un rocher de deux cents mètres de haut, coupé en précipice, et que la mer frappe continuellement à sa base, à la hauteur d'environ trois mètres, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où elle le laisse à sec l'espace de deux ou trois heures. Ce fut cependant par là que Bois-Rosé voulut s'emparer de la place ; ce fut devant cette masse effrayante qu'il amena cinquante hommes et qu'il leur dit :

— Il faut monter là ; ici, le premier pas fait, il faut vaincre les obstacles ou mourir.

Et ces hommes n'eurent pas même la pensée de douter du succès; ils regardèrent Bois-Rosé et lui répondirent :

— Quand vous voudrez, commandant.

Ils attendent quelques instants qui leur semblent des siècles. Bois-Rosé écoute avec inquiétude : il ne craint pas la mort, il ne craint point d'échouer, il tremble que Joanna ne l'ait mal compris et que son hardi projet ne puisse être mis à exécution. Mais le voilà qui respire ; ses yeux s'animent, et il saisit avec un cri de triomphe le bout d'une corde, qui vient de lui être jetée du haut des remparts. Joanna a bien compris, et deux fidèles soldats normands, que l'on avait trompés, et à qui l'on avait dit que toutes les villes normandes se soumettaient à Henry, sont là, sentinelles dévouées, trahissant pour

sauver leurs frères et aidant à l'œuvre du courageux commandant. Alors Bois-Rosé attache à cette corde un câble, auquel il a eu soin de faire placer des nœuds et des petits bâtons de distance en distance. Ce câble, au moyen de la corde jetée par les soldats, est enlevé par eux, tiré jusqu'en haut et fortement arrêté à l'entre-deux d'une embrasure.

— A l'œuvre! cria Bois-Rosé, que Dieu nous soit en aide.

Les cinquante hommes, chargés de leurs armes, montent sans hésiter; Bois-Rosé monte le dernier, pour empêcher toute retraite.

— Courage, dit-il encore, courage, ceci n'est qu'un jeu, et la gloire est au bout.

Ils montent tous, s'aidant, se poussant les uns les autres, embrassant le câble de leurs bras nerveux, et cherchant à oublier l'abîme qui était au-dessous d'eux. Mon Dieu, si ce câble se détachait de l'embrasure, cinquante malheureux retomberaient dans les flots! il mourraient sans gloire! sans que l'histoire puisse recueillir les noms de ces courageux martyrs!

Tout à coup, au milieu de la dangereuse ascension, à cent mètres dans l'air, au balancement du câble suspendu sur l'abîme béant, la colonne grimpante est arrêtée; le sergent chef de file déclare qu'il ne peut plus monter; que le cœur et les forces lui manquent. Ces terribles paroles passent de bouche en bouche et arrivent à Bois-Rosé :

— Malheureux, s'écrie-t-il, toute retraite est impossible! les chaloupes ont dérivé, et vous savez que ce qui tombera au pied du fort ne se retrouvera jamais! voulez-vous donc mourir sans honneur! courage, la moitié du chemin est faite.

Mais le sergent, presque saisi de vertige, refuse de monter. Un moment d'hésitation pouvait devenir mortel, tout était perdu si le découragement s'emparait de la petite troupe.

— Tenez-vous fermes, crie Bois-Rosé à ses hommes, et restez immobiles, ou nous sommes tous morts.

Il passe alors par-dessus ses soldats, usant de ses pieds et de ses mains; il arrive jusqu'au sergent, se cramponnant à ses côtés.

— A quoi penses-tu donc, frère! de toi dépendent la vie de tes camarades et la tienne! courage donc, tu n'as jamais été lâche! encore une heure, il fera jour, et nous serons sur ce rempart...

— Redescendons, dit le sergent, nous nagerons.

Bois-Rosé ne se tient que d'un seul bras, et, tirant de sa poitrine un poignard, il en présenta la pointe au sergent.

— Monte, dit-il d'une voix brève.

La lune, longtemps cachée, parut tout à coup. Le sergent vit briller l'arme qui le menaçait; il tressaillit, leva les yeux; le rempart se détachait sur le ciel, que les nuages ne voilaient plus; l'espoir lui revint, il eut honte de son hésitation, il monta.

Tous ces braves poussèrent un cri de joie; le courage qu'avait montré Bois-Rosé, les dangers qu'il avait courus pour les sauver tous, ranimèrent leurs forces; ils voulurent être dignes de lui, ils le suivirent.

Au point du jour, la troupe atteignait le haut du rempart, entrait par les embrasures, et s'arrêtait devant les deux soldats, qui les attendaient, et qui, en les voyant, doutaient encore du témoignage de leurs yeux.

Ils s'agenouillèrent, ces nobles hommes, et remercièrent Dieu avec ferveur; puis ils se répandirent dans la place. Aux cris qu'ils poussèrent, tous les habitants, qui n'attendaient qu'un signal, sortirent en armes, et s'unirent aux cinquante héros. Ceux qui avaient livré le fort furent égorgés les premiers. Les soldats ennemis, surpris de toutes parts, ne purent se rallier; le maréchal de Biron ne dut son salut qu'à la fuite; ses troupes en désordre se précipitèrent vers toutes les issues, et lorsque le soleil s'éleva radieux, Fécamp était libre.

Les cinquante libérateurs étaient au milieu de la grande place, entourés de leurs amis, de leurs frères, du peuple qui jetait des cris de joie, qui faisait entendre des vivat et des chants de reconnaissance et d'admiration. Une femme fendit la foule, et vint s'agenouiller devant le jeune commandant de cette troupe immortelle : c'était la fiancée de Bois-Rosé, l'heureuse Joanna.

Pendant longtemps, on alla voir dans le fort de Fécamp le câble qui avait servi à cette merveilleuse ascension, et l'on s'inclinait avec respect devant ce souvenir, qui rappelait ce que peuvent le courage du peuple, l'amour de la patrie et la haine de l'étranger et des traîtres!

Clémence Lalire.

LE CHATEAU DE VAUX.

I.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, voulut donner dans son château de Vaux une fête à Louis XIV.

Le projet eut l'agrément du roi.

La fête fut fixée au 17 août 1661.

Six mille invitations furent envoyées. Il y en eut pour l'Italie, pour l'Espagne et pour l'Angleterre. On vit à Vaux des représentants de ces trois contrées et les ambassadeurs de tous les peuples. Un roi et une reine s'y trouvèrent.

Au nombre des invités étaient Gourville et le maréchal de Clairembault.

La route de Paris à Vaux était longue, chaude par le mois d'août où l'on était; ils s'arrangèrent pour la faire de compagnie. Ils partirent de grand matin dans une calèche massive, qui rachetait ce défaut d'élégance par une solidité dont le premier avantage était d'asseoir le corps dans un repos parfait. Gourville n'était pas pressé d'arriver; le maréchal, qui était un peu gros, n'avait garde de se plaindre de la lenteur de l'équipage. En ce temps-là, l'activité de feu qui nous fait aujourd'hui dévorer l'espace était inconnue. A quoi eût-elle servi? on ne devenait pas noble en courant. D'ailleurs bien empêché eût été celui qui aurait prétendu aller vite et sans accident sur les grands chemins, même sans exception de ceux qui ont encore conservé le nom de routes royales.

Arrivés à la barrière de Fontainebleau, les deux amis, malgré l'équilibre de leur âme, n'envisagèrent pas sans effroi le long ruban de chemin qu'ils avaient à parcourir, et qui s'étendait devant eux, blanc de soleil et de poussière, jusqu'à Villejuif.

— Où donc nous rafraîchirons-nous, Gourville?

— J'allais vous le demander, maréchal.

— Parbleu, à Ris, Gourville, à votre ferme.

— Merci de la grâce, maréchal; mais d'ici là?

— D'ici là?... Vous avez donc bien bon appétit? Il est si matin!

— Ce n'est pas l'appétit.....

— Si c'est encore la soif, Gourville, nous boirons le coup de l'étrier à chaque relais, me proposant, mon hôte, de vous faire servir du meilleur à Beauvoir, à ma ferme aussi.

Gourville, qui n'avait pas été compris, se tut.

Une heure après, par le travers de Bicêtre, Clairembault abaissa les stores et conseilla à Gourville d'en faire autant de son côté. Un balancement doux, presque nul, le petit cri du sable broyé sous les roues, l'odeur de la campagne, le bourdonnement des moucherons d'été autour de la peinture de la calèche, le jour vert et rose filtré par la soie des rideaux, invitaient les voyageurs au sommeil.

— Allez-vous dormir, Gourville?

— Si vous ne causez pas, maréchal...

— Vous auriez tort, Gourville. Plus tard vous trouveriez le vin amer. Par cette chaleur, le sommeil épaissit la langue : n'y aurait-il pas mieux?

Et le maréchal fit le geste d'arrondir son bras vers les basques de son habit. A peine le ramenait-t-il avec une certaine circonspection à son attitude naturelle, que Gourville, par instinct plus que par imitation, achevait d'accomplir le même mouvement. Quatre mains se rencontrèrent, cachant par paire un objet de mince volume.

C'étaient deux jeux de cartes.

— Vive vous! Gourville, vous êtes homme de fine prévoyance.

— A merveille, maréchal, et voyons si vous me battrez comme vous avez battu les Allemands.

Enlevé à la banquette, un coussin de velours s'appuya sur nos voyageurs, qui, illuminés de cette joie discrète et communicative qu'auraient deux amants à se rencontrer dans un même aveu et à se presser les genoux, joignirent les leurs et se regardèrent comme sauvés des ennuis de Paris à Vaux.

— Un instant! Gourville, pardon. Battez les cartes en attendant.

— Faites, maréchal.

Clairembault souleva le store et cria : — Cocher! aussi lentement que vous pourrez.

— Monseigneur, plus lentement, c'est impossible. Les chevaux dorment, s'ils ne sont morts.

— C'est bien, La Brie, toujours ainsi.

Le chemin ne fut plus troublé par aucun bruit de roues, les voyageurs par aucune secousse. Le sifflement des cartes qui effleuraient le velours du coussin fut seul sensible. En entrant dans Villejuif, Gourville avait déjà perdu cinq cents belles pistoles.

Tandis qu'on relayait, lui et son adversaire eurent le temps d'aller saluer une dame d'Illumières, retirée dans un château des environs. Ils étaient de retour que les chevaux étaient à peine attelés.

De nouveau en route, le maréchal, trop homme du monde ou plutôt de cour pour profiter brutalement de la victoire, proposa la revanche à Gourville. Gourville accepte. Les cartes sont étalées. Il est inutile de constater l'imperturbable lenteur des chevaux, bien qu'ils fussent tout frais sortis des écuries, et que la route de Villejuif à la Cour-de-France soit unie comme l'eau.

Gourville n'est pas en veine : il perd cinq cents autres pistoles, puis mille, puis deux mille, enfin tout ce que Gourville a sur lui en or et en billets. La perte passe cinq mille.

— Vous êtes un galant homme, Gourville, et qui valez mieux que le sort. Je vous joue sur parole ce qu'il vous plaira. Parlez.

— Non pas sur parole, maréchal; le surintendant a toujours vent des enjeux, et il a la magnifique générosité de les tenir quand nous sommes décavés; ce qui est d'une grande âme, je l'avoue. Mais je serais désolé, cette fois, d'avoir recours à lui pour garantir ma dette. Va, si vous le voulez, pour ma ferme de Ris, située près du village de ce nom, et où j'ai déjà eu l'honneur de vous inviter à rafraîchir notre second relais. Je vous joue, maréchal, ma ferme de Ris.

— Gourville, ce sera contre vingt mille pistoles, qu'elle vaille plus ou moins; mais en trois coups.

— Soit, maréchal. A vous les cartes.

Après quelques avantages insignifiants, Gourville vit sa jolie terre de Ris, moulins, eaux, pâturages, fours, métairies, passer à Clairembault. Ce revers de fortune écrasait Gourville au moment même où la calèche s'arrêtait à la grille de sa propriété perdue. Jamais elle ne lui avait paru si belle. Il fit pourtant bonne mine. Sans mauvaise humeur, sans colère, il sonna son intendant, ses garde-chasse et ses métayers, et leur dit à tous : « Désormais, monseigneur le maréchal de Clairembault, que voilà, sera votre maître. D'aujourd'hui il a tous droits sur vous et sur cette ferme; saluez-le, et prêtez serment en ses mains! » La cérémonie fut courte et arrosée d'une bouteille du plus vieux. Habitué à ces émotions du jeu, à ces fortunes gagnées ou perdues en un instant, sur une carte ou sur un dé, Gourville n'était pas plus affecté que Clairembault n'était orgueilleux.

Les voilà à la Cour-de-France et se dirigeant vers le village de Ris, descendant cette montagne que Louis XIV n'eut pas le temps d'aplanir, gloire pacifique qu'il laissa à son arrière-petit-fils. Le voyageur fatigué boit dans le creux de la main une eau pure, et bénit Louis XV. Le précipice n'est plus qu'un berceau.

— Foin de ces cartes qui vous ont trahi, mon bon Gourville! Imitez-moi, plongeons-les dans cet abîme.

Et tous deux, d'un commun enthousiasme, lancèrent les cartes du haut de la montagne dans les cavités béantes à leur côté; héroïsme de joueur! Il est probable qu'ils en avaient chacun un jeu de rechange dans la poche.

Pour ne pas trop attrister son ami, Clairembault s'efforça de changer la conversation. Il lui parla de la fête que le surintendant allait donner à Louis XIV, de la grandeur de celui-ci, de la magnificence de celui-là, de la beauté des dames qui figureraient dans les quadrilles; puis il le ramena, de peur de toucher au jeu, dans cette énumération de plaisirs, à ses souvenirs de famille, à son beau-père, gouverneur en province, à ses enfants.

— Par Dieu! et votre femme, où est-elle en ce moment, Gourville?

— En Beauce, maréchal, et avant l'hiver, si le surintendant me l'accorde, j'irai lui rendre mes hommages d'époux.

— Ah! elle est en Beauce! et chez qui, Gourville?

— Mais chez moi, dans l'une de mes terres;

superbe propriété, maréchal! Et que n'est-elle sur cette route, je vous aurais montré que le malheur peut me terrasser, mais non me faire crier merci! Oui, que cette propriété n'est-elle ici, je serais encore votre homme, Clairembault!

Adieu les précautions du maréchal, sa prudence à donner un autre cours aux idées; et ces maudits chevaux qui n'arrivaient pas, qui auraient donné le temps de jouer toute la chrétienté sur le tapis ou sur le coussin!

— M'auriez-vous mal compris? répliqua le maréchal. J'en serais désolé, mon ami. J'ai jeté les cartes dans les ravins, non parce que je n'avais pas l'intention de vous offrir la revanche, et que vous n'aviez plus d'argent sur vous ni de propriété sur la route; seulement, Gourville, croyez-moi, parce que l'ingrate fortune vous assassinait sans pitié, et me faisait honte de mon bonheur.

Un rayon de joie éclaira le visage de Gourville. Joueur délicat, il savait bien que toute revanche a une fin; mais, joueur acharné, il désirait l'éloigner le plus possible.

— Çà, Gourville! marquez-moi votre désir : voulez-vous que, d'ici à mon château de Beauvoir, je vous tienne encore tête? C'est une lieue de bon. Voyons, les cinq mille pistoles, la ferme de Ris que je vous ai gagnée, et, en plus, mon château de Beauvoir contre votre propriété en Beauce!

Gourville embrassa le maréchal.

— Et oui, Clairembault! s'écria-t-il, et nargue du malheur! Mais des cartes?

— Mais des cartes! répéta le maréchal.

Là-dessus ils renouvelèrent le geste qui avait si heureusement, la première fois, amené des cartes, et leurs poignets, se rencontrant encore, heurtèrent deux cornets où sonnaient trois dés.

— Au passe-dix!

— Au passe-dix! maréchal.

Et tandis que les chevaux arrivaient à peine devant les marronniers de Petit-Bourg, nos deux joueurs, s'échauffant, lançaient les dés et leur âme à qui mieux mieux.

Après quelques minutes :

— Mille excuses, Gourville!

— Mais comment donc, maréchal?

— Cocher! cocher!

— Monseigneur!

— On vous a recommandé, La Brie, d'aller le plus lentement possible.

— Monseigneur, depuis dix minutes nous sommes arrêtés.

— C'est très bien ainsi.

On était à Beauvoir.

Gourville fut vainqueur : la chance avait tourné; on eût dit les dés pipés, tant ils ramenaient invariablement les plus beaux points contre Clairembault, qui perdit et les cinq mille pistoles, et la ferme de Ris, et son château de Beauvoir, tout enfin, excepté son sang-froid.

— Je vous invite, Gourville, s'écria-t-il, à vous arrêter à mon château de Beauvoir. A vous, mon maître, d'en faire les honneurs! Il vous appartient comme au roi la couronne, et vous allez voir si je le résigne avec dignité.

Ils mirent pied à terre.

A Beauvoir se reproduisit la scène de donation de Ris; mais Clairembault mit une gaîté, un faste, une solennité singulière à faire reconnaître par ses gens, qui cessaient d'être à lui, Gourville devenu acquéreur de son château depuis une heure. Après le déjeûner, qui fut excellent, les vassaux et les vavassaux le proclamèrent, sur le perron, selon la coutume de l'Ile-de-France, seigneur de Beauvoir et terres y adjacentes. Il fut très digne, quoiqu'un peu chancelant du dessert. C'était excusable; sa position l'entraînait : il avait, pour les reconnaître, goûté tous les vins.

Quand lui et Clairembault remontèrent en calèche, les paysans et vassaux crièrent jusqu'à mi-côte : Vive monseigneur de Gourville, notre seigneur de Beauvoir!

— Coup du sort! dit Gourville; vous étiez, il y a une heure, seigneur de Beauvoir, je le suis à présent; à deux fois vous m'avez gagné et fourni la revanche; je ne vous en ai gagné qu'une : c'est une revanche qui vous revient, maréchal. Sur mon épée de gentilhomme et ma seigneurie nouvelle de Beauvoir, elle vous sera octroyée selon votre bon plaisir.

— Laissons cela, Gourville.

— Maréchal, je deviendrais plutôt votre vassal, si vous n'acceptiez.

— Bien! — mais plus que celle-ci.

— Oui! maréchal, mais décisive. Que jouons-nous? Parlez.

— Beauvoir contre Mennecy, contre ma pêcherie de ce nom, dont Villeroi est suzerain. Vous avez le château de Beauvoir, ayez la pêcherie de Mennecy : c'est le médaillon au collier. Encore au passe-dix; vous plaît-il?

Malheureusement la route commençait à se couvrir d'équipages qui se rendaient à la fête de Vaux; et lorsqu'ils s'approchaient de la portière

de la voiture à Clairembault, le coussin était furtivement poussé sur la banquette, les dés tombaient dans les cornets, les cornets dans les poches; — interruptions qui prolongèrent la partie jusqu'à Melun.

Clairembault la gagna; Beauvoir lui revint, il ne perdit pas la pêcherie de Mennecy : il n'y eut rien de fait; les seigneuries retournèrent à leurs seigneurs. On avait joué sur le velours pendant douze ou treize heures.

Sur le pont de Melun, la scène de la Cour-de-France eut son pendant : les deux amis, en s'embrassant, précipitèrent les cornets dans la rivière. Gourville, en les voyant flotter, leur adressa une allocution touchante. Sublime expiation ! Ils avaient jeté les cartes dans un fossé, les cornets dans la Seine !

Le soir, au château de Fouquet, ils firent la roulette à mille pistoles par tour.

II.

Dans la première cour, appelée la cour des Bornes, vaste carré enchâssé entre la grille du château, les fossés et deux rangées de bornes, avaient été dressées des tentes de coutil, portant entrelacés les chiffres et les armes des gentilshommes invités à la fête. Elles longeaient sur un rang les corps de logis extérieurs, parallèles à l'allée des Bornes; aux quatre extrémités s'élevaient la tente du roi et celles de la reine-mère, de Monsieur et de Madame Henriette d'Angleterre. Ces tentes étaient des boutiques pleines d'objets de luxe.

Il va sans dire qu'on n'achetait pas dans ces boutiques ! Une vente eût été un spectacle peu digne; les objets qu'elles étalaient n'étaient pas non plus livrés sans autre forme aux passants : c'eût été une magnificence sans esprit. Fouquet était incapable de ces deux inconvénances. Ces boutiques étaient des loteries où l'on gagnait toujours, où la mise était la bonne grâce. Chaque coup du sort amenait un cadeau de goût différent; la fortune des joueurs n'avait à vaincre que le hasard des lots. Tel qui désirait un beau fusil, n'emportait parfois qu'un peigne d'écaille ou une mule de douairière. On riait alors d'un bout de la cour des Bornes à l'autre : c'était le plus clair bénéfice du marchand.

Par une précieuse attention de Fouquet, bijoux, bagues, colliers, nœuds d'épée, médaillons, boucles d'oreilles, reproduisaient à l'infini les traits du roi sous des emblèmes de la fable, flatterie inépuisable du temps. Louis XIV était représenté, dans le chaton des bagues, en Vertumne, en Jupiter, en Apollon, en Hercule surtout; l'émail renfermait le portrait; des perles ou des rubis-balais en formaient l'allégorie. Les camées portaient des devises imaginées par Benserade, resté sans rivaux en ces sortes de poésies mercantiles. Quel raffinement de délicatesse et de luxe ! Un diamant de cinquante pistoles pour un sourire, pour un remercîment à fleur de lèvres. Fouquet, en enrichissant ainsi de ces frivolités, plus durables qu'on ne pense, la toilette des femmes, ses contemporaines, créait un ordre de galanterie destiné à perpétuer le souvenir de cette journée. On dirait dans des siècles, en montrant ces bagatelles brillantes serrées dans les archives de famille : « Mon aïeule était à la fête du surintendant, à Vaux-le-Vicomte ! »

On imaginera sans peine ce que coûtèrent à Fouquet ces loteries, pour peu qu'on songe à ces lingots d'or ciselés dans les meilleurs ateliers de Paris, à l'achat de costumes venus d'Orient, entassés dans d'autres boutiques. On le sait, pendant plus de deux siècles, les tisserands d'Alep ont vêtu nos marquis et nos duchesses. On eût cru voir à Vaux un marché d'Ispahan. La loterie des costumes était la plus courue. Un bon numéro décrochait un pourpoint de satin, un gilet de brocard. Le Nord avait été mis aussi à contribution. Madame de Sévigné gagna un manchon. Un manchon au mois d'août ! Elle l'envoya sur-le-champ à Ninon, qui était très frileuse, et qui, pour plus d'une raison, n'était pas à la fête. Celle-ci le donna peut-être à la femme de Scarron.

Gourville, qui avait juré de ne plus jouer, gagna un cheval arabe, un des plus beaux lots, celui qui fut le plus envié.

— Qu'en feras-tu, lui demanda le surintendant en lui frappant sur l'épaule, toi qui montes à cheval comme tu danses?

— Monseigneur, il sera pour vous, toute la soirée, sellé et bridé, au bout du parc, à la porte de Provins. On fait trente lieues en dix heures avec un tel cheval. Trente lieues ! c'est la mer; la mer, c'est l'Angleterre ! — Silence ! Gourville.

Les jeux continuaient, lorsque les batteurs d'estrades, placés de distance en distance sur la route, annoncèrent les équipages de la cour.

A cette nouvelle, le château se remplit de bruit; on reflua vers la grille : le roi arrivait.

Accompagné de sa femme, suivi de ses domes-

tiques, Fouquet, revêtu d'un magnifique habit de velours rouge, et portant un plat d'argent dans lequel étaient les clefs du château, alla attendre le roi à la grille d'entrée.

Il arrivait de Fontainebleau. « Le roi, dit le lendemain la *Gazette de France*, *du* 18 *août*, avait avec lui, dans sa calèche, Monsieur, la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Valentinois et la comtesse de Guiche. Suivait la reine-mère, accompagnée dans son carrosse de plusieurs dames. Madame venait en litière. »

Fouquet plia le genou en exhaussant au-dessus de sa tête les clefs du château, que Louis XIV fit semblant de toucher, et lorsque le surintendant se fut relevé, il dit au roi, son maître, que tout, où il était, lui appartenait non-seulement par le droit de la couronne, mais encore par la grâce infinie qu'il mettait à visiter un de ses sujets fidèles.

Avec l'abondance de paroles heureuses dont il était doué, le roi répondit au compliment de son surintendant, tandis qu'à deux pas plus loin la reine-mère donnait sa main à baiser à madame Fouquet.

Les cris de *Vive le roi! vive la reine!* retentissaient.

Six chevaux bai-pâle, dociles et fougueux, coiffés de plumes blanches, harnachés en rose, liés l'un à l'autre par des rubans lâches de la même couleur, passèrent la grille, toute semée de visages de paysans émerveillés de ce spectacle. La calèche du roi était à panneaux à images, représentant d'un côté Persée et Andromède, de l'autre, des scènes de bergerie.

En traversant la cour, Louis XIV causait affectueusement avec son frère; Anne d'Autriche, au contraire, se tenait sur la réserve avec sa bru, Madame.

Tout à coup des pas redoublés de chevaux résonnèrent : ils étaient si multipliés et si bruyants que la foule rassemblée dans la cour des Bornes cessa ses acclamations et se précipita vers la grille.

La calèche du roi se trouva isolée; Fouquet fut interdit.

C'était une compagnie entière de mousquetaires gris, appareil militaire assez inusité au milieu d'une cérémonie pacifique, qui avait escorté les voitures de la cour depuis Fontainebleau jusqu'à Vaux, et qui se présentait pour entrer.

Peu préparé à cette surprise hostile, le surintendant éprouva une anxiété dont il s'efforça de cacher les marques sous une indifférence affectée.

Le commandant des mousquetaires avait déjà franchi la grille et caracolait dans la cour des Bornes, broyant sans pitié le gazon et les pierres.

Louis XIV se leva dans sa calèche, et, se tournant vers cet officier, il lui dit d'une voix brève et émue :

« Sortez, monsieur d'Artagnan; vous n'êtes « pas chez moi ici. On vous a commandé pour « honorer notre royale personne, et non pour « la garder là où elle n'a aucun danger à cou- « rir. Ce zèle est offensant pour notre hôte. « Vous et vos mousquetaires, placez-vous à « distance, attendant l'heure où il nous plaira « de partir. »

Se tournant vers Fouquet :

« Monsieur, je vous demande pardon pour « mes mousquetaires; ils n'ont pas appris de no- « tre roi chevalier que, chez Dieu, sa femme et « son ami, on n'entre jamais armé. »

Les mousquetaires se rangèrent de front, sur trois rangs, à l'extérieur du château, devant la grille aux cariatides, à cette même place où l'on veut que Fouquet, sur un simple désir de Louis XIV, ait fait planter, dans l'espace d'une nuit, ce qui est démontré impossible, une double allée d'ormes.

Je ne crois pas à cette tradition d'arbres plantés dans une nuit, parce que je l'ai retrouvée dans tous les châteaux, et parce que Louis XIV, hors de chez lui, n'a jamais couché que dans un seul château, à celui des Condé, à Chantilly mais je crois beaucoup aux allées d'ormes arrachés dans une nuit ou dans plusieurs. Je suis arrivé juste assez à temps, un siècle et demi après la fête que je raconte ici, pour voir l'avenue séculaire du château de Vaux couchée par terre, sciée en trois traits, destinée à être vendue à la voie, ce qu'on n'eût pas vu sous Fouquet, l'eût-il ou non plantée dans une nuit.

En entrant au château, le roi fut frappé des proportions du corridor, pavé bleu et blanc en marbre, et des dix colonnes dont il est orné. Comme tous les grands rois, — comme Salomon, comme Auguste, comme Napoléon après eux tous, — Louis XIV avait l'équerre dans l'œil ; il demanda le nom de l'architecte; on lui répondit que c'était Le Vau; il prit note et passa :

— La fortune de Le Vau était faite.

Le roi fut invité à se reposer dans une première

pièce de droite, celle qu'on désigne aujourd'hui aux visiteurs sous le nom de salle de Billard. Les ciselures des portes, les mille arabesques rampant autour des murs et enserrant cette salle comme une crépine, surprirent moins Louis XIV, dont l'envie commençait à bouillonner, lui encore sans monument datant de son règne, que le plafond même de l'appartement, apothéose d'Hercule, vaste tableau de la plus chaude couleur. C'est mieux que de la peinture historique : c'est de la peinture olympique et bien placée au plafond, — près du ciel.

Louis XIV se leva et admira longtemps en silence.

Il était découvert.

Fouquet s'avança pour le débarrasser de son chapeau.

— Laissez, monsieur, je vous prie ;— c'est par respect. — Vous appelez ce peintre?...

— Lebrun, sire.

— Singulière ignorance celle où je vis, dit à voix basse le roi à sa mère en l'entraînant d'un autre côté. Cet homme emploie à ses bâtiments les premiers artistes de la France, et je ne sais pas même leurs noms.

— On ne m'a pas trompé, vous le voyez, madame, il ne songe qu'à lui. Calculez l'or qu'il a dépensé à cette salle seulement. M. Colbert a raison : M. Fouquet dilapide, M. Fouquet épuise le trésor, M. Fouquet est la ruine de l'État, et M. Colbert...

— Monsieur mon fils, M. Colbert veut être ministre.

Louis se tut.

Il sourit finement en remarquant à tous les panneaux des volets et de portes, au fond des plaques du foyer, sur les marbres des cheminées, où rien depuis n'a été effacé, reproduit avec une affectation de parvenu, ce que n'était pas, du reste, le surintendant, son triple chiffre N. F. S. « Nicolas Fouquet, surintendant, » entrelacé et percé d'une flèche.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il encore à sa mère, que, dans ce chiffre, il y a du luxe comme en tout ce qui appartient à M. Fouquet? Trois lettres figurent d'ailleurs très mal entrelacées. Sans dommage, la dernière pourrait être supprimée.

—Vous vous contenez mal, monsieur mon fils, et j'ai peine à vous voir ainsi dépité contre des puérilités dont vous souffririez moins, si, comme moi, vous eussiez été obligé d'admirer le Palais-Cardinal, plus beau que notre Louvre et riche de ses dépouilles. Je ne fis alors aucune remarque, je ne fis effacer aucun chiffre. Pourtant, le Palais-Cardinal est à nous.

— Je tâcherai, ma mère, d'imiter votre sang-froid, sans en espérer le même prix.

Fouquet s'était retiré avec la foule des courtisans, et avait laissé au roi la liberté de parcourir, suivi seulement de sa mère et de sa belle-sœur, madame Henriette, les autres pièces, toutes ouvrant l'une dans l'autre.

Le roi, poussé par la curiosité, pénétra dans la seconde : elle s'appelle le Salon. Au lieu d'y rencontrer quelque objet qui choquât son goût afin d'apaiser sa jalousie, il arrêta ses regards sur des tapisseries d'Aubusson, du plus rare travail pour l'époque, peintures à l'aiguille, dont le dessin est de Lebrun. Il voulut détourner la vue de ces chefs-d'œuvre disproportionnés, même pour la fortune d'un souverain ; mais elle glissa sur des meubles de laque, fantastiques frivolités vendues littéralement au poids de l'or. Le sofa où il s'agitait surpassait tout ce que Fontainebleau avait à comparer en ce genre d'ameublement. Il est tel quel aujourd'hui : de satin blanc brodé en bosse de chenille verte. C'est, pour le temps, la miniature et le burin appliqués à la broderie.

Le roi leva des yeux pleins d'ironie au plafond. — Qu'est-ce donc, demanda-t-il, que cet écureuil que je vois partout à la poursuite d'une couleuvre? Cet emblème me fatigue : en sauriez-vous le sens?

— L'écureuil...

— Je le sais, ma mère; c'est l'arme parlante de M. Fouquet; mais la couleuvre?

— La couleuvre, monsieur mon fils, on prétend que c'est l'arme parlante de M. Colbert.

— Ah ! vraiment. L'écureuil et la couleuvre, M. Fouquet et M. Colbert. Gentil écureuil à tête folle : c'est ingénieux, mais c'est peu naturel. Au fond, les allégories sont comme les songes : souvent le contre-pied les explique. Avez-vous les yeux bons, ma sœur Henriette?

— Pour vous servir, sire.

— Lisez-moi donc ces lettres noires et brisées dans cette bande, que je crois une devise, autour d'Apollon chassant les monstres de la terre.

— C'est du latin, sire.

— Eh bien ! voyons si vous savez le traduire, ainsi qu'on l'assure.

— *Quò non ascendam?* Où ne monterai-je pas ?

— Parfaitement, docte Henriette. L'écureuil

dit cela à la couleuvre, mais c'est une fable. Et ici, à cet autre angle, que lit-on?

— Une modification légère de la même devise: *Quò non ascendet?* Où ne montera-t-il pas? Le futur est à la troisième personne au lieu d'être à la première.

— Et si nous cherchions bien encore, ma sœur, ne croyez-vous pas que nous trouverions une seconde personne qui dirait ; *Tu ne monteras pas!*

Le duc de Saint-Aignan entra sur ces propos, et fut vivement poussé par le roi dans une petite pièce à côté. La reine-mère et madame Henriette restèrent seules et ne se parlèrent pas.

Ces deux princesses s'observaient depuis quelques mois. Anne d'Autriche avait remarqué, ce qui du reste n'était échappé à aucune pénétration de courtisan, que Madame et le roi se partageaient une affection où Monsieur avait beaucoup à souffrir pour sa dignité de mari. Quoique vive, sa tendresse maternelle n'allait pas jusqu'à sacrifier un frère à l'autre, et à tolérer un scandale dont la cour d'Espagne, si bien servie en rapports, eût demandé réparation. Malheureusement ses appréhensions semblaient fondées. A tous les carrousels, le roi était le cavalier d'honneur de Madame; à toutes les comédies à ballet ils dansaient un pas ensemble ; dans tous les couplets de Benserade, allusions transparentes où nul ne se méprenait, le roi était le lis, elle la rose. Quand le roi s'égarait à la chasse, on avait toutes les peines du monde à retrouver Madame. Anne d'Autriche avait jugé qu'il était temps de mettre un terme à une inconvenance ou d'arrêter une faute. Sachant que les rois ne guérissent d'une passion que par une autre, elle avait cherché et trouvé parmi les demoiselles d'honneur de Madame même, une jeune personne peu remarquée, mais propre à frapper par une beauté modeste, qualité jusqu'ici rarement offerte à l'inconstance de son fils.

Ceci était parfaitement vu, bien combiné, le roi tomberait au piége. Seulement Anne d'Autriche n'avait pas prévu qu'elle réussirait, non parce que son fils cesserait d'aimer Madame pour aimer une de ses demoiselles d'honneur, mais simplement parce que Louis XIV n'avait montré de l'amour pour sa belle-sœur, qu'afin de cacher une passion vive et réelle pour la rivale dont sa mère lui ménageait la présence.

Le roi avait poussé le duc de Saint-Aignan dans une encoignure, et lui répétait : « D'Artagnan est un maladroit, un fou ; il entre ici comme dans une place conquise. Est-ce là la prudence que j'ai tant recommandée? Veillez sur lui, que ses mousquetaires ne quittent pas la selle un seul instant. M. de Colbert est-il venu, duc?

— Oui, sire.

— Tant mieux. Dites-lui de ne pas m'approcher de toute la journée, d'éviter de se promener en compagnie de Harlai, de Séguier et de d'Albret; de causer beaucoup, au contraire, avec Gourville, avec Lauzun, avec Pélisson, avec les dames, s'il en est capable, et de ne partir d'ici que toutes les bougies éteintes. Et Elle, est-elle ici? reprit bien bas Louis XIV, sans nommer qui.

— Pas encore, sire. La suite de Madame n'est pas arrivée.

— Qu'il me tarde de la voir! Duc, rompons cet entretien sur-le-champ par un grand éclat de rire, afin de n'inspirer aucun soupçon à ma mère ni à Madame. Sachez leur dire pourquoi nous aurons ri.

Le duc et le roi rirent aux éclats.

— Mais venez donc, mesdames, s'écria le roi en paraissant à la porte du cabinet; monsieur le duc va vous expliquer la cause de notre gaîté.

— Qu'est-ce donc, monsieur de Saint-Aignan? s'informa la reine-mère.

— C'est... mon Dieu, cela vaut-il bien la peine?

— Parlez toujours, duc.

Saint-Aignan, qui n'avait rien à dire, balbutia, rougit, regarda le plafond, et répondit tout à coup avec la pétulance d'une réflexion subite :

— Vos majestés ont dû remarquer que, dans les nombreuses pièces de ce château, l'écureuil de M. le vicomte poursuit avec acharnement la couleuvre de M. Colbert. Certes, s'il est quelqu'un en France capable de connaître les intentions héraldiques de M. de Belle-Isle, c'est le peintre qui a répété au moins deux ou trois mille fois cet emblème. Eh bien ! ne faut-il pas que ce peintre soit singulièrement distrait ou coupable? Dans ce château, ici, sur notre tête (que vos majestés daignent regarder ce plafond pour m'en croire), ce peintre fait étrangler l'écureuil par la couleuvre.

— Pas possible, duc!

— Qu'il plaise à vos majestés de suivre la direction de mon doigt. En tirant une ligne du coude de cette femme qui représente le Sommeil, n'aperçoivent-elles pas, vos majestés.

dans la guirlande du plafond, un écureuil?.....

— Et la couleuvre qui le darde! crièrent tous trois le roi, sa mère et Madame.

— Si cela me regardait, ajouta le roi, je me croirais perdu.

Il pâlit.

Saint-Aignan pâlit.

— Sortons au plus vite de ce cabinet de la prédiction.

Ils rentrèrent, tout effrayés, dans le salon.

Le nom du cabinet de la Prédiction est resté à cette pièce. A plus d'un siècle de distance, on éprouve un effroi historique, lorsqu'on regarde cette erreur de peintre qui fut une si terrible prophétie. On n'a presque plus d'attention pour la suave allégorie de Lebrun : le Sommeil, sous les traits d'une femme endormie, qui, comme l'a dit La Fontaine dans le *Songe de Vaux*, « laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas. »

Quand les brigands du Nord, je veux dire les Bavarois, entrèrent en 1815 dans le château de Vaux, ils le saccagèrent. Ce délicieux boudoir ne fut pas épargné, et pourtant ils n'arrachèrent pas du plafond le Sommeil de Lebrun. Avaient-ils lu les vers de La Fontaine? S'il en fut ainsi, pourquoi le bonhomme n'en a-t-il pas écrit sur les fauteuils et les tapisseries? A la pointe du sabre, les Bavarois ont détaché du fond des fauteuils et du cadre des murs les étoffes brodées qui les garnissaient. Ils ont laissé les murs et les fauteuils dans l'état où ils se trouvaient avant d'être recouverts. Dans les tapisseries d'Aubusson de nos châteaux l'invasion a taillé des mouchoirs.

C'est une revanche : nos pères avaient fait le même usage des drapeaux bavarois.

III.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, d'une fortune aussi rapide et aussi courte que celle de Fouquet.

A peine apprend-on qu'il existe, qu'il est déjà procureur-général au parlement, une des plus hautes dignités du royaume; à peine au parlement, on le voit surintendant des finances, le premier dans l'État après Mazarin; à peine le sait-on surintendant des finances, qu'il est sous les verroux de Pignerol; à peine est-il à Pignerol, qu'on n'en parle plus.

Entre Mazarin et Colbert, qui se souvient de Fouquet?

Consultez les historiens, même les plus complets: ils vous diront que Fouquet fut poursuivi et condamné pour ses dilapidations. Rien n'est plus vague. Cela s'applique à tous les ministres des finances, depuis Enguerrand de Marigny. Mazarin avant Fouquet, Colbert après lui, épuisèrent le trésor avec bien plus d'avidité. Le surintendant ne fut mis en jugement, ceci ressort de son procès même, que par le fait des énormes vols de Mazarin; et Colbert, malgré ses vastes créations commerciales, au lieu de diminuer la dette, l'augmenta de beaucoup.

Que reprocha-t-on à Fouquet? — Son faste? Oublie-t-on que le cardinal Mazarin, pauvre sous Richelieu, fit passer, au bruit de sonnettes d'argent, sous la porte Saint-Antoine, en 1660, à la suite de l'entrée triomphale de la reine, soixante-deux mulets chargés d'or et de diamants? — Le luxe de sa maison? A quelques charges près qu'il fut obligé de créer pour soutenir l'éclat de sa nouvelle dignité de surintendant, il ne fit que continuer la vie qu'il menait auparavant : extraordinairement riche par sa famille et du côté de sa femme qui lui apporta deux cent mille livres. — Son goût pour les bâtiments? Il convenait peu à Colbert et à ses successeurs, eux qui devaient élever Versailles et Marly, de demander compte à Fouquet des quelques millions, dilapidés ou non, qu'il consacra au château de Vaux. — Ses mœurs? S'il appartenait à quelqu'un d'écarter ce chef d'accusation, c'était d'abord au roi. — Sa rébellion? On en eut de si faibles preuves, et elles devaient être faibles en effet, que le ressentiment de ses juges, presque tous vendus à Colbert, ne parvint qu'à le faire condamner à l'exil, peine commuée par Louis XIV en une détention perpétuelle.

Ainsi, l'histoire dit mal Fouquet : elle ne le sait pas.

Avant son élévation, elle le voit à peine; pendant, elle en est éblouie, elle est trop lente avec son cortége de causes et de recherches pour expliquer à temps cette haute fortune; après, elle s'impose cinquante ans de silence, car malheur à qui parlera de Fouquet sous Louis XIV. Et de quel homme d'État s'occupe-t-on après cinquante ans?

Fouquet n'aura pas même d'histoire, cette fosse commune.

Fouquet revient de droit aux mémoires et à la poésie; une moitié de sa vie appartient à Gourville, l'autre moitié à La Fontaine.

Heureux, il est l'homme des mémoires.

Seigneur plein d'éclat à la cour, sybarite recherché à son pavillon de Saint-Mandé, il a toutes les amitiés, et celles de la fronde, et celles de Saint-Germain ; toutes les amours à la ville ; rien ne manque à sa périlleuse renommée. Boileau incruste en proverbe ses bonnes fortunes de surintendant ; un souterrain conduit de son boudoir au milieu du bois de Vincennes, pour faire évader les femmes quand les maris viennent la nuit les lui redemander.

Richelieu pensionne quelques hommes de lettres pour qu'ils admirent ses vers ; Fouquet les enrichit tous à la condition qu'il n'écrira pas de vers, l'homme aimable ! mais qu'eux viendront chaque mois lui lire ceux qu'ils auront composés. La Fontaine s'engagera à quatre épîtres par an ; il paiera en quatre termes. Richelieu disait : J'ai donné une chemise à Apollon. Fouquet avait droit d'ajouter : Je l'ai mis dans ses meubles. Pélisson, grâce à lui, a six domestiques ; Le Vau est servi en vaisselle plate ; Lebrun a un équipage ; Le Nôtre tutoie Fouquet ; mademoiselle de Scudéry est coulée en bronze, et l'on trouve dans la boîte de vermeil où le surintendant parfumait ses pensées secrètes, des lettres de madame de Sévigné.

Ainsi Fouquet donne à Louis XIV l'exemple de tout ce qui lui vaudra le nom de grand : amour des arts, respect aux lettres, munificence aux écrivains, goût pour les monuments, dévoûment aux femmes, qui toutes conservèrent à Fouquet la fidélité du malheur, la seule qu'il leur demanda jamais.

Est-il renversé par le souffle noir sorti de la bouche de Colbert ? aussitôt il devient l'homme de La Fontaine. La Fontaine se jette à son cou comme un fils, lui qui ne se rappelait plus en avoir un, et ne l'abandonne pas. Il n'est plus distrait, La Fontaine ; il ne dort plus, lui le sommeil fait poëte. Jour et nuit il va, il marche, il court, oubliant le lapin son ami, et la taupe sa sœur, et la fourmi sa voisine ; il va des nymphes de Vaux au premier président du parlement. Au milieu des solitudes de Vaux, il crie : Rendez-moi Oronte ! — Vous, nymphes ; vous, naïades ; vous, sylvains ! Oronte est captif, Oronte est innocent puisqu'il est malheureux ; suivez-moi, embrassons les genoux de Louis, et redemandons-lui Oronte ! Et La Fontaine se présente au parlement avec tous ses sylvains pour qu'on délivre Oronte ; il intercède auprès de Mlle de La Vallière au nom des hamadryades éplorées. Partout rebuté, il s'enferme avec Mlle de Scudéry et Mme de Sévigné, et ces trois femmes pleurent.

Ne cherchez pas ailleurs la mémoire de Fouquet : elle est toute dans le cœur des femmes ; j'ai dit le cœur des poëtes.

Mazarin, c'est vrai, eut une grande chose dans sa vie : c'est le traité de paix de Westphalie.

Mais Fouquet eut aussi une ravissante chose dans sa vie : c'est le fête de Vaux.

Qu'est-il resté du traité de Westphalie ? Rien. Voyez où est remontée la maison d'Autriche.

Qu'est-il resté de la fête de Vaux ?

Les Fâcheux de Molière, une élégie de La Fontaine, douze lettres de Mme de Sévigné.

Ceci durera plus que la maison d'Autriche.

IV.

Tandis que le roi et sa mère reçoivent dans les salons de Fouquet les hommages dont ils sont ordinairement entourés à Fontainebleau, l'étiquette n'ayant jamais abandonné Louis XIV, même en voyage, le surintendant, dont l'absence est justifiée par la nécessité où il est, dans un tel jour, de se trouver partout, a réuni les deux amis sur la fidélité desquels il peut compter, et s'entretient avec eux dans les allées du parc.

— Le moment venu, j'hésite, balbutia Fouquet le premier.

Et Pélisson, saisissant le bras de Fouquet : — Serait-il bien vrai ? Et pour quel motif, sur quel soupçon nous alarmez-vous ainsi ? Vous êtes pâle, en effet, monseigneur.

— Franchement, ces mousquetaires à cheval m'ont donné à réfléchir. Avouez que leur présence a droit d'étonner.

— Ma foi, non, reprit Gourville. Cette suite bruyante est dans les goûts d'un jeune roi. C'est du faste. D'ailleurs, pour peu que nos soupçons devinssent plus graves, je me chargerais de d'Artagnan et de ses mousquetaires. Les caves du château sont profondes, et ils ne boiront pas tout.

— Vous ne savez donc pas, Gourville, que le roi leur a défendu de quitter l'étrier ?

— C'est possible, monseigneur ; mais il ne leur a pas défendu de boire, office dont on s'acquitte très bien à cheval. Seulement on tombe de plus haut. Sont-ce là toutes vos craintes, monseigneur ?

— Les douze portes du parc sont-elles bien gardées, Gourville ?

— Par les meilleurs complices qu'on puisse choisir.

— Par qui donc, Gourville?

— Par personne.

— Comment cela?

— Où est la nécessité de veiller à douze portes, si l'on ne doit sortir que par une?

— Mais cette porte?

— A celle-là j'ai posté quelqu'un qui ne m'a jamais trahi en ces sortes d'équipées : invisible et muet.

— Et c'est?...

— Personne.

— Vous me désespérez, Gourville; j'ai peur que vous n'ayez pas votre tête, tout votre sang-froid.

— Pardon, monseigneur, bien que je sois venu avec le maréchal de Clairembault. Par cette porte si fidèlement gardée nous passerons, vous, monseigneur, la personne que vous savez, M. de Pélisson et moi. Elle est assez large.

Fouquet serra affectueusement la main à ses deux amis.

— Merci, Gourville; mais pourquoi cette légèreté dans vos dispositions?

— Imiterons-nous les Romains? crierons-nous jusque sur les toits que nous conspirons?

— Mais encore...

— Je le tiens de M. de Retz : dans un coup décisif il est important d'être sûr de tout le monde et de n'employer que quelques-uns. Ayez beaucoup d'hommes, ils comptent les uns sur les autres; peu, ils agissent. M. le coadjuteur s'y connaissait.

Perdant par degré la teinte de tristesse répandue sur son visage, le surintendant se tourna vers son poète-secrétaire : — Vous, monsieur Pélisson?

— Monsieur le vicomte, je partage les assurances de M. Gourville.

— Vous ne saisissez pas ma demande : ce n'est pas là-dessus que je souhaite vous entendre. Avez-vous déposé sur la cheminée de chaque chambre de gentilhomme mille pistoles pour faire face aux dettes du jeu? Avez-vous ordonné qu'on traitât les gens de lettres dans cette journée avec les nombreux égards dont j'aime à les voir entourés? Ils dîneront dans la salle des Muses : je crois avoir exprimé ce désir.

— Vos ordres ont été suivis. Ils seront confondus avec les gens de qualité. Des guirlandes de fleurs se balanceront sur leur front au bruit de harpes cachées : Lambert jouera du théorbe. Comme les anciens poètes, ils boiront dans des coupes de vermeil.

— Et comme les anciens poètes, monsieur de Pélisson, ils emporteront leur coupe. Nous vous devons la gloire qui suit la vie. Vous et La Fontaine me ferez immortel.

— Auparavant, interrompit Gourville, il faut que vos ennemis soient dans la poussière, que le roi, notre maître, vous reconnaisse pour le premier gentilhomme de l'État après lui.

— Quel moment heureux ou fatal! Gourville, Pélisson, qu'en pensera l'Europe? Et ce coup qui retentira longtemps, — au milieu d'une fête!... Des poignards cachés sous des fleurs. N'est-ce pas que mon château ne fut jamais plus splendide? On dirait qu'il sait qu'un roi de France l'habite. Pélisson, avez-vous prié M. le chevalier Lully de presser sa cantate? Quel Orphée que ce Lully! quel génie! Il écrit dans ma chambre la musique qu'il exécutera dans trois heures devant la cour. Offrez-lui de ma part cette tabatière en diamants. Elle vient de Mazarin. Divin Lully!

— Silence, recommanda Pélisson, on vient de ce côté. C'est messire Pierre Séguier, chancelier de France. Je le savais ici, je l'ai vu descendre de sa haquenée blanche peu après l'arrivée de M. Colbert. En hommes prudents, ils ont voulu ne pas avoir l'air d'être venus ensemble; mais nos gens placés sur la route ont remarqué leur séparation à la Patte-d'Oie de Voisenon.

Gourville courut au-devant du chancelier, le chapeau bas, et l'accosta avec le respect mêlé à la joie la plus vive.

— Monseigneur, que je suis aise de vous joindre ici, et dans un tel moment! Vous déciderez entre nous.

Le chancelier remercia d'un sourire.

— Dites-nous, monsieur de Séguier, vous qui avez laissé la justice à Paris, mais non pas le bon goût, si Le Nôtre n'a pas commis une faute grave dans la distribution générale de ce terrein.

— J'avoue, répondit le chancelier, que je suis peu apte à résoudre la question. Si vous voulez qu'il y ait ici trop de statues, de canaux, de fontaines de marbre pour...

Fouquet vit venir la leçon; il brusqua la riposte :

— ..... Pour un simple financier tel que moi, j'en conviens, mais non pour le sujet qui reçoit son maître; sur quoi vous alliez me féliciter, ce me semble.

— C'est ce que j'étais prêt à vous répondre, monsieur Gourville.

— Vous voyez donc, monsieur le chancelier, que vous êtes né pour mettre les gens d'accord avant qu'ils aient parlé : j'espère qu'il en sera de même, notre différend entendu. Pardon, mais il ne s'agit pas de statues, messire.

— Prenez garde, Gourville, de fatiguer M. de Séguier.

— Je vous en prie, monsieur de Belle-Isle, laissez à M. de Gourville présenter sa requête. Je vous jugerai.

Ce mot glaça le sang de Pélisson. Séguier avait ri en le prononçant.

— Le Nôtre, disais-je, a commis une faute. Le plan horizontal du château est mal entendu : d'une extrémité au centre, le terrein descend; du centre à l'autre extrémité, il monte. La propriété creuse. Vaux est un abîme : n'est-ce pas, messire ?

Le chancelier ne sut trop si on lui renvoyait une de ces allusions malignes dont il ne tarissait pas sur la prodigalité du surintendant, ou si Gourville lui demandait sérieusement un avis. Il le regarda avec sa pénétration de juge.

Fouquet rompit l'embarras. — La propriété creuse, intervint-il, parce qu'elle a été sacrifiée exclusivement aux eaux. Le niveau est pris de loin et de haut; plus on le ménage en l'abaissant, plus l'eau, en reprenant sa ligne de hauteur, s'élève et jaillit. Le Nôtre n'a pas tort, Gourville. Cette explication satisfait-elle monsieur de Séguier ?

— Pleinement. Mais je ne prendrai point congé de vous, monsieur de Belle-Isle, sans vous complimenter sur la flatteuse rumeur qui circule. On tient presque pour certain que vous allez vous défaire de votre charge de procureur-général. Sa majesté n'attendrait que cette résolution de votre part pour vous conférer ses Ordres. C'est un regret pour le parlement, et je le partage; mais la compensation est si belle, qu'il faut se taire et adorer le monarque dans ses œuvres.

—N'ajoutez pas à la confusion où je suis, monsieur de Séguier, de me trouver déjà si peu digne des bontés de notre roi.

—Adieu, je vous laisse, monsieur de Belle-Isle, ce dont vous m'excuserez, pour aller présenter mes soumissions à sa majesté.

M. de Séguier se retira gravement.

— Je reprends, dit Gourville : personne n'agira, mais personne n'empêchera d'agir. Après les eaux viendra le dîner; après le dîner la comédie, après la comédie le feu.

— Oui, Gourville, c'est le moment de frapper le grand coup.

— Il se placera sur les cascades pour admirer le feu, et au même endroit où il aura vu jouer les eaux. A sa droite, il aura dix de nos amis, à sa gauche dix, vingt derrière : foule sur les marches, personne à la portée de son regard, personne! cela masquerait le coup d'œil. A la troisième girande lancée, lorsque le ciel sera couvert d'étincelles et de cris, quand le canon se mêlera à ce bruit pour le rendre plus formidable, un homme disparaîtra.

— Gourville !

Pélisson visita de l'œil le prolongement de l'allée.

— Monseigneur, cet homme disparu sera remplacé sur-le-champ par un autre de même taille, de même costume; panache blanc au chapeau, cordon bleu à la poitrine.

— Et ceux qui l'entoureront ?

— Voilà les amis dont je vous parlais, ceux qui n'agissent pas.

— Et s'il crie ?

— Le canon crie plus fort.

— Et si l'on voit ?

—L'obscurité profonde qui succède à l'éblouissement d'une girande de feu ne permet guère de voir. Douze girandes seront tirées à dix minutes d'intervalle. Douze obscurités : c'est deux heures. A la dernière, nous serons à huit lieues d'ici.

— Et ce feu d'artifice, s'écria Fouquet, éclipsera, j'en suis sûr, celui qui fut tiré à la porte Saint-Antoine, au mariage de la reine. Torelli est une salamandre.

—Silence ! dit une seconde fois Pélisson ; quelqu'un vient.—Colbert était à deux pas.

— Pour le coup, l'augure est sinistre, murmura Gourville, c'est M. de Colbert; il ne manque plus, pour nous achever, que M. de Laigue et madame de Chevreuse.

Colbert était fort laid, déjeté comme un vieux bois; il avait la peau grillée, la mine souffrante. Les douloureux sacrifices des nuits, l'agonie des difficultés vaincues, l'intromission violente de connaissances sans nombre, le mépris de la vie et de ses besoins, le despotisme de la volonté sur la douleur, se lisaient à ses joues, à son front, où les rides étaient si profondes qu'elles simulaient des feuilles de parchemin. La vie s'était retirée de ce corps corrodé par l'étude,

pour s'isoler dans le crâne; là était la flamme. Sa tête était transparente comme une lampe de nuit. On sentait poindre les os sous la légère couche de vie qui tapissait ce cadavre. On voyait l'ironie de la mort grimacer derrière cette peau, si enflée de rien. Le squelette voulait sortir.

Au moment où Colbert s'était montré comme un fantôme au détour de l'allée, Pélisson, pour avoir une contenance, avait déroulé un papier, qu'il affecta de lire, jusqu'à ce que lui et ses compagnons se trouvassent dans l'impossibilité d'éviter la rencontre.

— C'est fort beau! s'écriait Gourville; le roi en sera enchanté.

— Monsieur Pélisson, appuyait Fouquet, vous n'avez jamais mieux été inspiré; l'air de Vaux est une muse.

— Ce sont choses trop légères pour monsieur Colbert, dit Fouquet en abordant celui-ci, que des vers de circonstance. Si quelque chose les excuse pourtant, c'est la circonstance. M. de Pélisson nous lisait le prologue de sa façon qui sera récité, cette nuit, avant la comédie de mon ami, M. Molière.

— Que je n'interrompe pas M. de Pélisson! se récria Colbert; des vers à la louange du roi sont une bonne fortune : vous ne voudriez pas m'en priver.

Pélisson lut avec chaleur le prologue au roi, et fut applaudi à chaque hémistiche, excepté par Colbert, qui roulait sa tête et son œil comme un sauvage qui entend de la musique pour la première fois. Au dixième vers, quoique la pièce n'en ait pas quarante, il fourra ses mains sèches dans ses goussets, et ne prêta plus aucune attention.

Ayant achevé sa lecture, Pélisson se tourna vers Colbert avec la discrétion d'un poète qui attend son arrêt.

Les vers du prologue de Pélisson passaient pour fort beaux.

— Ah! vous avez fini, monsieur de Pélisson; je vous fais mon compliment. C'est bien! très-bien! J'avais un neveu qui s'amusait aussi à ces bêtises-là; il a réussi. Je l'ai employé aux gabelles.

Gourville se baissa pour ne pas rire, affectant d'arranger les boucles de sa chaussure. Gourville ne faisait pas de vers.

Colbert ne remarqua pas le dépit de Pélisson, qui, oubliant son rôle dans cette comédie, rougit, pâlit, fut sur le point de trahir la ruse et de dire : « Croyez-vous donc, monsieur de Colbert, qu'on « vous demande votre avis? Il fallait feindre et « vous prendre pour un homme de goût. On ne « s'attendait pas à réussir. » Le conjure l'emporta cependant sur le poète; Pélisson se tut.

Colbert continuait à Fouquet : — Il n'est bruit, monsieur, que de votre retraite du parlement. Au dire de beaucoup, votre charge de procureur-général serait déjà vendue, ce qu'attend le roi pour vous conférer ses Ordres.

— La grâce du roi, répondait Fouquet, n'est pas chose tellement sûre, si je ne dois espérer qu'en mon mérite, que mes intérêts me fassent une nécessité de vendre ma charge. Plus je mettrai de délai à m'en défaire, plus je montrerai à mon maître que je ne vaux que par lui.

— Vous vous jugez trop sévèrement, monsieur de Belle-Isle; et puisque le roi vous laisse espérer cette faveur, c'est qu'il vous en croit digne.

— Je vous remercie de cette manière de voir, monsieur de Colbert; je n'en oublierai pas le témoignage.

Colbert salua et gagna le château.

— S'il n'est fatal, le rapprochement est du moins singulier. Avez-vous remarqué, Gourville, Pélisson? M. de Séguier me demande si j'ai vendu ma charge de procureur-général, M. de Colbert est étonné de m'en trouver encore revêtu. Est-ce du hasard? Le procureur-général les importune donc bien? Mais vous en étiez, Gourville, au moment du feu et de l'enlèvement. Et après que nous serons partis, que se passera-t-il ici?

— L'histoire nous l'apprendra.

— Mais enfin, lorsque le feu sera consumé, qu'on cherchera le..... qu'on le cherchera pour partir...

— Alors jaillira le bouquet, détonation terrible qui renversera dans les fossés toutes les voitures de la cour placées au bord. Torelli l'artificier en est sûr. C'est un évènement nouveau à travers mille évènements : c'est une heure pour eux, trois lieues pour nous. Au jour ils seront encore ici.

— Mais après?

— Ah! monseigneur, en conspiration, *après* n'existe pas; on est ou l'on n'est plus!

— Vous avez dit le mot, Gourville, c'est une conspiration, et contre qui? Je frémirais à cette seule pensée, si ma conscience ne me criait que c'est là le seul moyen de convaincre le roi, qui, une fois dans nos mains et dans ma place de Belle-Isle, signera, au nom de l'intérêt de la

France plus encore que par la violence de sa captivité, car elle lui sera douce, le renvoi de M. de Colbert, cette affreuse couleuvre, et celui de M. Le Tellier. Avec eux tomberont leurs créatures. Écrasez l'araignée, la toile s'envole au vent. M. de Colbert est mon araignée qui tend sa toile partout où je suis. Depuis Mazarin, il m'enveloppe, m'étouffe; il me tuera si je ne l'écrase. Puissant comme toutes les résistances; hardi, parce qu'il n'a rien à perdre; influent auprès du prince, qui finira par être persuadé que ma chute sera un heureux prétexte pour ne payer aucune dette, car je serai la cause de toutes, si je tombe; chef de parti, ayant su rallier toutes les haines contre ce qu'on appelle ma prodigalité; appuyé des femmes, de celles dont je n'ai pas courtisé la vieillesse ou la laideur: Colbert, laid, triste, avare, obscur, sordide, triompherait de moi! Lui renversé, je n'ai plus que des amis.

En tenant le roi captif, je ne fais, après tout, avec des intentions plus pures, que ce qu'exécutèrent, sous la minorité, le cardinal de Retz, Turenne, un prince de sang, le parlement, la France entière, contre Mazarin, la reine et le roi lui-même. Et je n'appelle pas l'étranger! —Voilà de quoi m'absoudre.

Les trois amis se tenaient par la main, et confondaient dans un serment muet le vœu d'être fidèles à leur conjuration.

S'échappant tout à coup d'entre Gourville et Pélisson, émus jusqu'aux larmes d'une scène où s'était décidée leur vie, ainsi que l'évènement ne le prouva que trop, Fouquet alla galamment offrir son bras à une dame qui accourait vers lui, et se perdit avec elle, en riant aux éclats, dans une contre-allée.

Les deux secrétaires du surintendant, quoique habitués à sa légèreté, se regardèrent stupéfaits. Pélisson ne put s'empêcher de murmurer: C'est trop à la fois, Brutus et Bellegarde!

Ils savaient quelle était cette dame admise dans la plus équivoque familiarité du surintendant.

Fouquet était un sultan. Il était entouré de messagères d'amour, aux mains prodigues de sa fortune, à la bouche éloquente pour lui, qui lui épargnaient la timidité de l'aveu et le dépit du refus.

On publiait, à la gloire de madame de Bellière, dans le monde de la cour, que, sous les enseignes du surintendant, elle n'avait eu que des triomphes et pas une défaite. C'était un bonheur sans exemple. Était-il arrivé à son terme? voilà ce qu'on se demandait depuis que Fouquet avait chargé madame Duplessis-Bellière d'une expédition amoureuse de la plus rare difficulté: c'était la Toison-d'Or à obtenir! Les humbles assistaient à cette audacieuse entreprise comme des bourgeois à une course de chevaux. Que ceci est beau! disaient-ils, et tout bas: Oui, c'est beau! mais quelqu'un se cassera le cou.

C'était pour savoir s'il avait conquis quelques avantages sur le cœur vierge d'une demoiselle d'honneur de Madame, que le surintendant s'était caché avec madame de Bellière sous les charmilles, oubliant, comme s'ils n'eussent jamais existé, Pélisson et Gourville. Ce n'est pas qu'il y eût à craindre qu'il dévoilât la conspiration: il n'y pensait plus.

Quand l'heureux Fouquet et sa confidente descendirent vers le château, la joie de leurs visages eût fait pâlir de jalousie celui de Saint-Aignan, ce maître passé dans la carrière officieuse qu'il suivait concurremment avec madame de Bellière.

— Elle viendra donc, disait Fouquet, elle vous l'a promis; mais vous ferez mon bonheur, madame!

— N'oubliez pas, vicomte, que j'ai déjà fait votre bonheur trois cent dix-huit fois.

— Vous tenez donc compte?

— Pourquoi pas? Ce sont mes états de service. M. de Saint-Aignan vient d'être nommé gouverneur.

V.

Avant l'heure du dîner, Fouquet proposa une promenade aux parterres.

On sortit par la façade opposée à la cour d'honneur.

Les trois grilles de la rotonde s'ouvrirent pour laisser écouler par le pont-levis la cour et la foule de dames et de seigneurs qui la suivait.

A la porte du milieu parurent le roi et madame Henriette d'Angleterre, à qui l'étiquette indiquait cette place en l'absence de la jeune reine, restée à Fontainebleau à cause de sa grossesse; à la porte de droite se présenta Anne d'Autriche, accompagnée de son fils, Monsieur; à la porte de gauche, le prince de Condé et mademoiselle d'Orléans ouvrirent la marche des princes et des pairs.

« On découvre de ce perron, écrivait, il y a « plus de cent cinquante ans, mademoiselle de

« Scudéry dans sa *Clélie*, une si grande étendue « de différens parterres, tant de fontaines jaillis- « santes, et tant de beaux objets qui se con- « fondent par leur éloignement, qu'on ne sait « presque ce que l'on voit. On a devant soi de « grands parterres avec des fontaines, et un rond « d'eau au milieu ; et à la droite et à la gauche, « dans les carrés les plus proches, trois fontaines « de chaque côté, qui, par des artifices d'eau, « divertissent agréablement les yeux. »

Parmi les parterres, celui qu'on nommait *le Parterre des fleurs* était une œuvre de jardinier et de peintre, de Le Nôtre et de Lebrun. Celui-ci avait tracé le dessin, celui-là l'avait réalisé avec des fleurs. Ils avaient opéré comme les brodeurs orientaux sur les habits de satin : ils avaient brodé la terre. Au lieu de soie rouge, bleue et jaune, ils avaient nuancé des tulipes, des roses et des boutons d'or en guise de soie ; et avec mille roses plantées l'une à côté de l'autre, et dont chacune n'avait dans l'ensemble que la valeur d'une feuille, ils en produisaient une mille fois plus grande qu'une rose ordinaire. Cette rose ou toute autre fleur entrait dans l'arabesque d'un carré du parterre pour participer à l'ordonnance d'un bouquet gigantesque. De près c'était un parterre, de loin une broderie ; de près un jardin, de loin un pastel : de près on désirait se promener à travers ce champ, ce parterre ; de loin on aurait désiré y voir une sultane demi-nue et assise : c'était un tapis.

Venaient ensuite les Saint-Aignan, les Dangeau, les d'Aubusson, les Beauveau, les Lafeuillade, les Langeron, les Créqui, les Tavannes, les Saint-Pol, les Larochefoucauld et les Bouillon, grands noms en faveur auprès du roi et de la reine. Réunis dans la salle des gardes, ils défilèrent en ordre, et, se répandant avec plus de liberté, ils se dirigèrent vers l'espace occupé par les parterres et les pièces d'eau, alors tranquilles, chaudes et empourprées des derniers rayons du jour.

Les pièces d'eau du château étaient nombreuses et belles ; leur dessin et leur symétrie excitaient si haut l'admiration qu'elles servirent de modèles à celles de Versailles et de Saint-Cloud. Elles furent, à quelques fausses tentatives près, les premières qu'on vit en France, transportées des villas d'Italie. Fouquet eut la ruineuse gloire de devancer le roi dans l'art merveilleux d'attirer les eaux de cinq lieues à la ronde pour les verser dans des réservoirs de marbre après les avoir laminées et tordues dans des tuyaux de plomb dont les vestiges effraient encore. Arrachés à la terre, cent ans après, par le fils du second possesseur du château, le duc de Villars, et vendus à la livre, ces tuyaux furent payés 480,000 fr.

Ces eaux sont une histoire.

Trois villages furent démolis et rasés, et sur leur emplacement la bêche creusa des bassins qui sont des mers : lacs asphaltites aujourd'hui. La vapeur les étouffe, et le roseau les cache. On dirait que la malédiction du ciel a troublé ces eaux et les a empoisonnées. Qui dort auprès de ces eaux meurt. Tous ces dieux impies de marbre et d'airain, qui respiraient par des poumons de plomb et vomissaient les rivières qu'ils avaient bues, sont restés en place. Mais au printemps les oiseaux déposent leurs nids au fond de la conque muette des tritons ; les cascades pétrifiées n'épanchent plus que du lierre ; l'eau a verdi en herbe, l'herbe a monté : on fauche ces mers.

Alors le soleil descendait et illuminait en écharpe ces eaux prodigieuses et fières.

Guidée par le roi et la reine-mère, une population d'élite s'étale sur les gradins cintrés qui vont du château aux parterres : des figures belles et sereines, sœurs de têtes royales, se déroulent avec lenteur dans un arc indéfini, s'avancent au milieu de l'air tiède et violet qui les encadre. A ces chairs reposées et blanches, à ces robes de soie émues par des mouvements amoureux et chastes, à tant de solennité au milieu de tant de jeunesse, on dirait une fête de Zénobie à Palmyre, si jamais Palmyre eut de telles fêtes.

Toute la monarchie de Louis XIV, mais la jeune monarchie, est là.

La fronde, à qui l'on a pardonné, la fronde est venue en petit manteau de satin, laissant flotter au vent des pas ses dentelles brodées, ses rubans de moire, ses nœuds de soie. Des plumes blanches s'inclinent sur le chapeau rabattu des héros du faubourg Saint-Antoine : leur chapeau est penché sur l'oreille, et leurs têtes, encore toutes railleuses de dédain pour monsieur le cardinal, suivent l'inclinaison des plumes et du chapeau ; leurs moustaches partagent cette inflexible obliquité. Leur cœur s'est rallié au roi ; leur chapeau pas.

Si la pente devient rapide, les cavaliers abandonnent le bras de leurs dames, qui, pour assurer leur marche, appuient leurs mains gantées, un peu au-dessous d'elles, sur des épaules officieuses.

Ainsi, à perte de vue, à droite, à gauche, au fond, ce sont des groupes en cascades, penchés

l'un sur l'autre dans la plus harmonieuse dégradation. Des sourires montent vers des visages gracieux à mesure que des pieds descendent, et si parfois un vent frais s'élève des pièces d'eau vers le sommet de cet amphithéâtre, toutes ces robes traînantes de femmes enveloppent dans une nuée de mousseline le groupe, tous les groupes, dames et cavaliers, et ce n'est plus alors que quelque chose d'indécis et d'ailé, insaisissables apparitions du crépuscule.

Le roi était vêtu fort simplement : il portait une veste de drap bleu à boutons d'or; l'Ordre passait au-dessus de tout; ses souliers étaient ornés de boucles d'émeraudes; une seule plume blanche flottait à son chapeau.

La fille de Charles Ier, Madame Henriette, cette femme dont la vie ou plutôt la mort a divinisé Bossuet, avait déjà, quoiqu'à peine âgée de dix-sept ans, cette empreinte de douleur si belle et si fatale au front des Stuarts. Henriette était frêle et blanche, d'une délicatesse extrême; son cou était celui de Marie Stuart, d'une transparence si pure qu'on eût pu voir à travers couler le poison du chevalier de Lorraine. Henriette était de ces femmes qui écoutent avec leurs yeux.

Tous ses mouvements, sans qu'elle s'en aperçût, étaient comptés et renvoyés avec des interprétations à son époux, par sa belle-mère, Anne d'Autriche, qui, à chaque instant, se tournait pour épier l'arrivée de quelqu'un impatiemment attendu par elle. Cette préoccution de la reine-mère cessa, quand elle vit descendre M. de Saint-Aignan conduisant, avec une grâce parfaite, une femme jeune encore, peu connue à la cour : c'était une demoiselle d'honneur de Madame Henriette.

Les mémoires nous ont conservé la parure qu'avait choisie pour cette journée mademoiselle de la Vallière. Sa robe était blanche, étoilée et feuillée d'or, à point de Perse, arrêtée par une ceinture bleu tendre, nouée en touffe épanouie au-dessous du sein. Épars en cascades ondoyantes sur son cou et ses épaules, ses cheveux blonds étaient mêlés de fleurs et de perles sans confusion. Deux grosses émeraudes rayonnaient à ses oreilles. Ses bras étaient nus; pour en rompre la coupe trop frêle, ils étaient cernés au-dessus du coude d'un cercle d'or ciselé à jour; les jours étaient des opales. Un peu blanc-jaunes, comme il était riche alors de les porter, ses gants étaient en dentelle de Bruges, mais d'un travail si fin, que sa peau n'en paraissait que plus rose sous la transparence.

Pour s'apercevoir de l'inégalité de sa marche, il aurait fallu pouvoir détacher,—et qui en était capable? — le regard de son buste, le plus délicat qui ait jamais existé à la cour, et c'eût été sans profit pour l'envie, car cette imperfection d'un beau cygne blessé cessait de paraître, quand mademoiselle de la Vallière appuyait ses pieds sur un tapis. Elle ne boitait qu'en marchant sur la pierre. Une fois duchesse, elle ne boita plus. Louis XIV le voulut ainsi.

Sa figure est trop connue pour essayer de la reproduire; ce fut celle de la Vénus chrétienne de la France. Ses yeux bleus de vierge martyre, aux paupières de soie, s'ouvraient peu au jour; et, bien qu'ils n'eussent encore réfléchi que des visages jeunes et beaux comme le sien, qu'ils n'eussent vu de bien près qu'un homme, Louis XIV, qu'une femme, si ce fut une femme, ou un ange, Madame Henriette d'Angleterre, ils étaient déjà chargés de cette infortune qui lui arracha tant de larmes aux Carmélites. Mademoiselle de la Vallière vint au monde pour pleurer : elle n'attendait que l'occasion d'être reine.

Elle avait le sourire fermé, quoiqu'elle eût la bouche grande; ceux qui l'aimaient l'aimaient ainsi : mais ses rivales, et Bussy, l'écho de toutes les jalousies, ont attribué à l'irrégularité de ses dents le soin qu'elle eut toute sa vie de ne jamais les montrer. A cette précaution, il faut rapporter sans doute la discrétion de ses paroles. Sa taille était petite, mais élégante et flexible. Elle resta toujours enfant; gracieuse enfant qui aima trop tôt pour vivre. Singulier reproche! et que ne mérita jamais madame de Montespan; on reprocha à mademoiselle de la Vallière d'être complètement privée de formes : comme si les charmes d'une femme étaient ailleurs que dans l'opinion de celui qui l'aime! Et combien ne faut-il pas être plus difficilement belle, ainsi que le fut mademoiselle de la Vallière, pour se faire aimer par des causes qui ne s'altèrent jamais, dût la petite-vérole dans son vol gâter un noble visage! mademoiselle de la Vallière était marquée de petite-vérole.

Elle aima! Quel plus bel éloge peut-on écrire du cœur d'une femme qui s'attacha, non au fils d'Anne d'Autriche, mais à Louis-Dieudonné; non à Louis XIV, vainqueur du Rhin et de la Meuse, mais au jeune homme tremblant sous la tutelle de sa mère, n'osant demander mille pistoles à son surintendant, humble devant son confes-

seur; non au roi, chargé de lauriers et de diamants, faisant agenouiller des ambassadeurs du pape, des doges de la sérénissime république, recevant assis et couvert des représentants du roi de Siam; mais au beau cavalier à la bouche rouge, aux cheveux presque noirs, grand, infatigable, courageux, adorant toutes les femmes, mais n'en aimant qu'une, elle!

Louis XIV se peint dans ses maîtresses, et surtout dans les trois qui, plus particulièrement, disputèrent son cœur.

Est-il plein de sève, d'entraînement, de cette galanterie chevaleresque de la fronde, un peu espagnole, très fière, mettant du point d'honneur dans l'amour? il aime mademoiselle de la Vallière.

La Mancini ne fut qu'une révélation soudaine qui apprit à Louis XIV qu'il y avait des femmes.

A-t-il passé cet âge, qui passe aussi pour les rois, est-il entré dans la vie, cette route pavée et sans ombre, qu'il lui faut des amours faciles et commodes, payés avec rien, avec de l'or: il aime madame de Montespan, une belle femme qui ne boite pas, qui a de gros bras, de fortes épaules, qui perd 500,000 livres au jeu de Marly chaque mois, qui accouche en riant et qui accouche toujours.

Épuisé d'esprit et de corps, capable d'apprendre sans émotion que mademoiselle de la Vallière est morte au monde à trente-un ans, dans une cellule des Carmélites, et que madame de Montespan a passé ses épaules et ses bras à quelque duc, il se tourne enfin vers la religion, il se jette dans le sein de madame de Maintenon, et y meurt. Ainsi Louis XIV pourra dater, en expirant, de son règne le soixante-sixième, et de sa maîtresse la troisième.

Triste parodie de ses maîtresses, ces deux hommes, qui marchent côte à côte du roi, l'accompagneront aussi toute sa vie: à sa table, pour applaudir pendant plus d'un demi-siècle à toutes ses paroles; à l'église, pour déposer qu'il est dévot, ou pour qu'il témoigne qu'eux le sont; à la guerre, assez près de lui pour ne pas craindre d'être blessés, ou assez loin de lui pour laisser croire qu'il court de grands dangers; à son lit, l'un pour en chasser la femme légitime, l'autre pour y introduire la maîtresse en faveur; et presque à son convoi funèbre, celui-ci pour dire: *Le roi est mort!* celui-là pour crier: *Vive le roi!*

Ces deux hommes s'abdiqueront dans Louis XIV; ils vivront de ses joies et de ses douleurs. S'il est gai, ils riront; s'il pleure, ils trouveront des larmes. Lui jeune, ils seront jeunes; lui vieux, ils se courberont, ils auront des rides; et si Louis XIV perd ses dents, ils trouveront le secret de n'en plus avoir. L'un n'aura commis qu'une inconvenance, celle de mourir avant le roi; l'autre n'aura pris qu'une liberté, celle de mourir après.

Voyez! Louis XIV sera destiné à survivre à tous ceux qu'il aura élevés ou abattus, ministres ou maréchaux, grands peintres ou célèbres poètes; à ceux qui sont nés avant lui, à ceux qui seront nés depuis lui, à tous ses parents, à son frère, à sa belle-sœur, à ses héritiers, hormis un seul, parce qu'il est passé en chose jugée qu'en France celui-là ne meurt pas; à presque tous ses bâtards, morts jusqu'à trois par trois dans un mois, avec la rapidité qu'il les fit; à toutes ses maîtresses, aux plus vieilles comme aux plus jeunes; même à ses monuments; à Fontainebleau, désert dans sa vieillesse; à Saint-Germain, s'écroulant sous le poids des dorures; à Versailles, où l'eau aura cessé de descendre; à Marly, où elle aura cessé de monter; il sera sur le point de survivre à la monarchie. Seulement deux hermaphrodites lui resteront, deux caricatures de maréchaux et de ministres, deux grimaces éternellement complaisantes, deux rires implacables, deux magots de la Chine remuant et souriant aux deux coins du logis, quoi qu'il arrive; deux squelettes impérissables, deux courtisans embaumés et vivants, deux flambeaux pour toutes ses amours, deux cyprès pour sa tombe: l'un, le duc de Saint-Aignan; l'autre, le marquis de Dangeau.

Ils sont là tous les deux.

Un coup de canon fut tiré de l'esplanade du château.

A ce signal, les eaux devaient partir.

Elles partent.

Jamais merveille de ce genre n'avait frappé la cour. Pour concevoir cet étonnement, oublions les chefs-d'œuvre de bronze et de fonte des frères Keller des jardins de Versailles et de Saint-Cloud: Saint-Cloud et Versailles n'existaient pas; l'hydraulique était inconnue en France.

Les eaux partent, et ces bassins, tranquilles il n'y a qu'un instant, remuent, montent, bouillonnent. Cent trente-trois jets d'eau jaillissent à perte de vue; ils retombent en brouillard humide nuancé des couleurs du prisme. Autant de figurations mythologiques en fonte déroulent en

pages liquides les métamorphoses d'Ovide. Voilà Pan, voilà Syrinx; ici les satyres aux genoux de la nymphe qui les dédaigne et fuit poursuivie par le dieu Pan. Plus loin le fleuve Ladon reçoit Syrinx éplorée et la transforme en roseaux. Du milieu des roseaux, des grenouilles de fer soufflent l'eau en menues gerbes. Le poëme aquatique finit là. Les trois unités sont respectées sous l'eau comme sur la terre. Neptune reconnaît Aristote.

Autres bassins, autres merveilles.

Admirez Prométhée en perruque limoneuse, qui, avec de l'eau et de la terre, fait un homme. La terre, c'est un morceau de cuivre; l'homme, c'est Louis XIV portant le sceptre. Du sceptre part un vigoureux jet d'eau. Louis XIV a la bonté de se reconnaître et de sourire.

Après la fable, l'allégorie.

Jupiter, emblème de la puissance, enlève Europe dans Ovide; à Vaux, il enlève la Hollande. C'est une grosse femme aux pieds de laquelle on a gravé *Batavia*. Jupiter, c'est encore Louis XIV.

Laissons dire encore mademoiselle Scudéry :

« On voit un abîme d'eau au milieu duquel,
« par les conseils de Mélécandre (Lebrun), on a
« mis une figure de Galathée avec un cyclope
« qui joue de la cornemuse et divers tritons
« tout à l'entour. Toutes ces figures jettent de
« l'eau et font un très bel objet. Mais ce qu'il y
« a de très agréable, c'est que toute cette grande
« étendue d'eau est couverte de petites barques
« peintes et dorées, et que de là on entre dans
« le canal. »

Au tour de l'apologue maintenant. Un monstrueux lion de fer qui rugit de l'eau caresse, de l'une de ses pattes un petit écureuil, tandis que de l'autre il presse et retient une couleuvre. L'écureuil, c'est Fouquet, son symbole héraldique; la couleuvre, Colbert; le lion qui rugit, c'est toujours Louis XIV.

Et quand ces eaux, dieux ici, divinités plus loin, païennes et monarchiques, ont fatigué l'air de leurs élancements, elles coulent dans un canal d'une demi-lieue, auquel la fantaisie a donné, de distance en distance, des formes et des dénominations singulières. La tête du canal s'appelle la Poêle. La queue de la Poêle, c'est le prolongement du canal, qui, cinquante pas au-dessous, s'équarrit en miroir, et en prend le nom. Au-dessus du miroir est la Grotte de Neptune, qui fait face aux cascades de l'autre côté du canal. Sept arcades où s'incrustent sept rochers, et que terminent deux cavernes où se cachent, sous un rideau de pierre dentelée, deux statues de fleuves, forment la Grotte. Tantôt appelée la grotte de Vaux, et tantôt de Neptune, elle déploie soixante-dix marches de chaque côté, conduisant à une spacieuse terrasse au-dessus des arcades. C'est là qu'était la Gerbe-d'Eau, vaste réservoir qui alimentait la Grotte de Neptune, et du centre duquel jaillissait un jet d'eau de toute hauteur.

Placé sur la terrasse de la Grotte, Louis XIV put voir toute la fête et en être vu. C'est le point le plus élevé de la ligne des travaux hydrauliques. Tournez-vous : un monument l'atteste. Hercule, les bras croisés, et derrière la terrasse, au delà de la Gerbe-d'Eau; il semble dire : Ici finissent mes travaux, allez plus loin.

Ce fut de là aussi que le roi, jaloux de tant de pompe, se dit : J'étendrai ma main sur ce château orgueilleux, et il tombera comme celui qui l'habite; j'épancherai ces eaux, et elles disparaîtront comme celui qui les a ramassées; elles et lui ne se retrouveront plus. Celles-ci seront le désespoir du voyageur, celui-là de l'histoire. J'en donne ma parole de roi.

Qui n'eût pas été roi eût éprouvé une délicieuse rêverie à l'aspect de ces femmes saisies de respect, d'amour et de silence, au bord des bassins limpides et agités comme elles, blanches comme leurs parures, fraîches comme des naïades, presque endormies à la pluie monotone des cascades, à la fraîcheur assoupissante de la nuit.

Chaque minute a sa surpuise.

Les eaux changent de couleur, elles en seront plus visibles. Elles s'élancent maintenant rouges, jaunes, vertes, mélangées. Un instant elles défient la nuit.

D'autres eaux deviennent harmonieuses. Un Apollon de marbre renvoie de sa barque des vibrations sonores : l'eau a effleuré les cordes de cristal de l'instrument, il chante.

Puis tout cesse,—tout retombe. Les bassins reprennent leur niveau, des barques dorées sont lancées, des femmes s'y penchent, et, nautiles armées d'éventails, elles se croisent en tous sens avant de débarquer à l'extrémité du canal.

Une étoile luit, la cloche sonne : c'est l'heure du dîner, on remonte au château.

Et cela ne s'est plus revu.

La malédiction du roi a été puissante. L'eau a séché comme la pluie sur une tôle brûlante; les jets d'eau sont rentrés dans la terre; pas plus de trace que du déluge.

Les pierres des bassins ont été arrachées;

elles sont éparses partout. Le canal est resté, la poêle et le miroir aussi. Mais la poêle est un pré, le miroir ne réfléchirait pas le soleil. Dérision! Je ne sais quel ciseau a creusé dans le flanc des sept rochers de la grotte des lignes qui simulent la chute de l'eau. Eau sculptée, fraîcheur en peinture. Deux monstrueux lions de marbre, caressant deux écureuils,—toujours Fouquet et Louis XIV,—gardaient et gardent encore les marches de la terrasse dont j'ai parlé. Un cerisier voisin a passé l'une de ses branches sous le ventre du terrible animal et le porte. Dans quelques années, le cerisier, devenu fort, aura renversé le lion de son socle. Ces marches, modèles du grand escalier de Versailles, tremblent aujourd'hui et chancellent sur l'herbe qui les déchausse. Savez-vous qui les gravit depuis que Louis XIV et Fouquet, Henriette d'Angleterre et mademoiselle de La Vallière y ont laissé leur empreinte? savez-vous qui? des milliers de couleuvres. Les couleuvres, armes vivantes de Colbert!

Voyageur fatigué et mourant de soif, j'ai inutilement cherché un peu d'eau pour me désaltérer, dans ce château qui dépensa huit millions pour avoir de l'eau.

VI.

Mignard a décoré le salon d'été, où le dîner allait être servi. Parfaitement conservé, il est tel quel aujourd'hui. La pièce qui le précède est voûtée, et porte pour ornements des rosaces d'or épanouies au fond d'encadrements en saillie.

Jamais allégorie ne justifia mieux sa destination, que celle qui se multiplie à l'infini sous les lambris du salon d'été. Père et mère naturels de tout ce qu'on mange et boit, le Commerce et l'Abondance, toujours fort beaux en peinture, flottent au plafond, au centre des incalculables subdivisions gastronomiques qu'ils engendrent. Ce sont les incarnations de Brama en matière de comestibles. L'effet n'en est pas heureux, et, malgré la poésie des emblèmes, qui voile un peu le matérialisme de choses représentées, on dirait la galerie de peinture d'un maître-d'hôtel retiré dans son château.

Disposé pour recevoir les personnes que le roi voulait bien honorer de sa table, un cercle de chaises était le seul indice des approches du dîner. La symétrie des places traçait le vide de la table, mais il n'y en avait pas. Où donc poseraient les mets?

Le roi s'assit, invitant son frère, sa mère et sa belle-sœur, Dangeau et quelques favoris, à prendre place à ses côtés.

Fouquet obtint de Louis XIV la faveur de le servir, debout, derrière le fauteuil.

Dès que les convives furent assis, sur un signe de Fouquet, le plafond descendit lentement et au son d'une musique douce. A hauteur voulue, la table aérienne, chargée de flambeaux, fumante des mets qu'elle portait, s'arrêta. Un autre plafond avait remplacé celui qui s'était détaché. On attendit que le roi applaudît à ce coup de baguette féerique du surintendant.

Le roi applaudit, ce fut un murmure d'éloges.

Pour n'être pas descendues du plafond, les autres tables n'étaient pas moins fastueusement couvertes. On en avait dressé dans la salle des Gardes, sous les marronniers, dans les parterres, dans la cour d'honneur et dans la cour des Bornes.

Vatel et ses aides avaient pourvu à la confection de ce prodigieux dîner, le même Vatel qui se tua quelques années après à Chantilly, désespéré de ne voir pas arriver la marée à temps.

A Vaux, la marée fut fidèle à Vatel. D'ailleurs les précautions étaient si bien prises que, si les poissons de la rivière venaient à manquer, ceux de l'Océan du moins répareraient l'échec. Fouquet avait enfermé vivants, dans un bassin d'eau de mer, des saumons, des esturgeons et plusieurs dorades. On lit dans La Fontaine une épître à l'un de ces saumons.

Quand l'officier de la bouche se présenta pour faire, selon l'usage, l'essai des viandes et des boissons, le roi l'écarta, et d'un sourire qui alla au cœur du surintendant, il sembla lui dire : Chez vous, mon hôte, j'ai pleine confiance, je vous le prouve.

La sensualité du temps n'était pas montée au degré d'aujourd'hui: l'art de fondre en une saveur indéfinissable mille saveurs étaient dans l'enfance, quoique les cuisines souterraines de Vaux soient des monuments. L'eau des fossés les entoure, des voûtes de pierre les couvrent. Un cavalier et son cheval auraient assez d'espace pour se promener sous le manteau des cheminées. Un bœuf y rôtissait à l'aise. Des broches géantes, vieilles armures de cuisine, rouillées au râtelier, attestent ce qu'on mangeait au château et ce qu'on n'y mange plus.

Sur un plat d'argent qui couvrit la table, on servit un sanglier tout entier, dont on avait doré les défenses.

A mesure qu'on enlevait les porcelaines et les

cristaux, des domestiques les jetaient dans les fossés, comme trop dignes, après l'usage qu'on en avait fait, pour servir à d'autres banquets.

Au dessert, le roi ne manqua pas de parler de la chasse, son entretien de prédilection :

— Monsieur de Belle-Isle, vos parcs sont-ils giboyeux?

— Sire, ils le sont peu. Votre majesté n'ignore pas que, plantés depuis à peine quatre ans, ils n'offrent encore ni assez d'ombre ni assez d'abri aux cerfs et aux sangliers.

— C'est dommage, l'emplacement est bon.

— Sire, je le croyais comme vous.

— Et qui donc n'est pas de notre avis?

— Quelqu'un de peu, sire.

— Cela doit être.

— Appelez M. de Soyecourt, le plus effréné chasseur de notre royaume. Est-il ici?

— Sire, toute la noblesse de votre maison vous entoure.

— Qu'on l'introduise, je vous prie.

M. de Soyecourt parut.

— Que pensez-vous, monsieur, vous dont les lumières sont si justes là-dessus, du parc de M. de Belle-Isle?

En réponse, M. de Soyecourt entama un description du parc et des parcs en général, si longue et si pédante, de la chasse et de toutes les chasses, que Louis XIV pria le surintendant de faire venir Molière. Sur ce que Fouquet rappela au roi que Molière était un comédien et non un chasseur : — Et ne trouvez-vous donc pas que j'ai raison, répliqua le roi, de mander M. Molière ?

Le pauvre comédien reçut l'ordre d'écouter à la porte les paroles ridicules qui échapperaient à M. de Soyecourt. L'intention du roi fut admirablement comprise. Trois heures après, Louis XIV reconnut et applaudit dans Dorante, ce *fâcheux* parlant toujours de la chasse, le personnage de M. de Soyecourt, qu'il avait lui-même indiqué. Cet excellent trait de la comédie des *Fâcheux* appartient à Louis XIV.

Bref, M. de Soyecourt fut d'avis que le parc de M. de Belle-Isle était excellent. Enivré de la conversation qu'il avait eue avec le roi, il se retira glorieux comme s'il eût tué un cerf dix-cors.

—Mais nommez-nous donc, monsieur de Belle-Isle, le difficile chasseur qui a médit de votre parc.

— Sire, c'est mon jardinier.

— Le Nôtre, celui même qui l'a tracé avec tant de génie? Mais que je le voie.

— Sire, il va vous être présenté. Votre majesté aura l'indulgence d'excuser son costume et ses propos: c'est un paysan.

Parut en effet un paysan de cinquante ans environ, en veste, en gros souliers, roulant son chapeau entre ses doigts, tremblant et pâle, regardant au plafond.

— Vous avez, mon ami, avancé une opinion que nous ne partageons pas.

— Mon roi, c'est possible.

— Sur quoi avez-vous établi que le parc de M. de Belle-Isle n'était pas propre à la chasse?

— Mon roi, c'est que, si j'eusse dit le contraire, les chasseurs m'auraient dégradé mon pauvre parc avec leurs chevaux et leurs chiens. Nos arbres sont jeunes, il faut les épargner. Et voilà toute l'histoire.

— C'était donc un mensonge?

— Sans doute, mon roi; mais gardez le secret, demain on chasserait la grosse bête dedans.

Le Nôtre, croyant la conversation finie, mit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Monsieur Le Nôtre!

— Mon roi!

— Vous allez me bâtir un château.

— Deux, mon roi.

— L'un à Versailles, l'autre à Trianon.

— Sire, une façade et deux ailes; voûte. A droite une pièce d'eau, à gauche une orangerie; parc de gazon, galerie, quatre lieues d'horizon.

— 20,000 livres, Le Nôtre.

— Mon roi, ce n'est pas assez.

— Mais pour vous, Le Nôtre?

— Mon roi, c'est trop.

— Un escalier de géant, Le Nôtre.

— Par où vous monterez, mon roi.

— 20,000 livres pour toi, Le Nôtre.

(Fouquet dit à voix basse:)—Découvrez-vous, Le Nôtre, vous parlez au roi.

— Oh! pardon. Tenez-moi donc un instant mon chapeau.

Fouquet tint le chapeau; la cour était ébahie.

— Le Nôtre, des fontaines de marbre.

— De bronze, mon roi.

— Une terrasse, Le Nôtre.

— Au pied de l'escalier, mon roi.

— 20,000 livres pour toi, Le Nôtre.

— Un canal grand comme une mer.

— Eh mais! il n'y a pas d'eau!

— Elle montera de Marly. A défaut, nous avons l'Océan, mon roi.

— 20,000 livres pour toi, Le Nôtre.

— Je ne dis plus rien, je vous ruinerais, mon roi.

— Je vous fais chevalier, je vous ennoblis, Le Nôtre.

— Il faudra trois mille pieds d'orangers, pour une serre au bas du grand escalier, mon roi.

— Je vous donne la croix de Saint-Michel, Le Nôtre.

— A quand les maçons, mon roi?

— A bientôt.

— Mon roi, je t'aime.

Et Le Nôtre se jeta au cou du roi.

Fouquet, épouvanté de cette familiarité, s'efforça de le retenir.

— Laissez, monsieur de Belle-Isle, c'est l'accolade de chevalier.

Le plan du palais de Versailles était arrêté.

Un homme encore jeune, à la livrée du surintendant, se posa en face du roi, tenant un objet voilé sur ses bras.

— Votre majesté permet-elle qu'on découvre ce tableau?

Le roi fit un signe d'assentiment.

Et le portrait de Louis XIV, revêtu du costume qu'il portait ce jour-là, rendu avec la plus fidèle ressemblance, suspendit l'admiration si intelligente de la cour. En huit heures ce chef-d'œuvre, dont le Louvre a hérité, était sorti, pour ne plus périr, du pinceau du jeune artiste.

— C'est bien, s'écria Louis XIV.

Le tableau tremblait sur les bras émus du peintre. Il lui échappait.

Madame Henriette se leva, le fixa par la bordure sur son genou, et le tint en équilibre par l'anneau du cadre, afin que le roi le vît mieux.

— Oui, c'est très bien. Il y manque pourtant quelque chose, messieurs.

On était attentif aux critiques du roi.

— La signature du peintre.

Avec la pointe d'un couteau le peintre écrivit dans l'épaisseur de la couleur encore fraîche : *Lebrun.*

— Ajoutez, monsieur Lebrun : premier peintre du roi.

— Remerciez votre souverain, monsieur Lebrun, de la gloire qu'il fait à votre talent; moi, je vous remercie ici de celle qui rejaillit par vous sur ma maison.

Accompagné du surintendant jusqu'à la dernière pièce, Lebrun se retira.

— Voyez-vous, ma mère, si je profite de vos conseils? Je souffre à voir la magnificence de cet homme. Mais je lui ai déjà enlevé les plus beaux joyaux de son orgueil : Lebrun, Le Nôtre, Le Vau, sont à moi. Nous jouerons de malheur si nous n'égalons pas, roi de France, la somptuosité d'un surintendant.

— Silence, mon fils : où les plafonds descendent, les planchers peuvent s'écrouler.

— Ceci me lasse; ce luxe m'outrage, je veux sortir.

— Vous resterez. L'emportement fit à Versailles la *Journée des dupes,* la finesse en eut tout l'avantage. Vaux profitera de l'expérience de Versailles.

— Quoi! je porte le fer et la flamme dans la moindre province rebelle qui refuse la taille, et je souffrirai avec complaisance qu'on dévore six provinces dans ce château!

— Celui qui aurait le château aurait les six provinces.

— Oui, celui...

Une musique légère, qui retentit dans l'antichambre, couvrit les paroles à demi-voix dites par le roi à sa mère; parut Fouquet, qui demanda la permission de présenter à leurs majestés la nymphe de Vaux en personne.

La nymphe, qui n'avait modifié son costume de demoiselle d'honneur de Madame que par deux ailes blanches attachées à ses épaules, et qui était mademoiselle de La Vallière, remit au roi un rouleau de parchemin, l'invitant à lire.

Le roi lut, sourit, et passa l'écrit à sa mère.

— Monsieur de Belle-Isle, dit le roi, je vous remercie, au nom du dauphin, si le ciel doit nous en envoyer un, du don que vous lui faites du château de Vaux et de ses dépendances. Il sera temps de le lui offrir quand il sera en mesure d'accepter lui-même. Jusque-là gardez ce château, que vous avez rendu si beau par vos soins, et dont vous faites si bien les honneurs. Nous tiendrons compte de l'offre, mais c'est tout ce que nous retenons.

Fouquet se précipita aux genoux du roi et lui baisa la main.

Dans les yeux d'Anne d'Autriche son fils put lire : « Tu seras un grand roi. »

Tempérant les paroles graves qu'il avait prononcées, Louis XIV ajouta : Les nymphes, mademoiselle de La Vallière, font aussi partie du château.

— Sire, répondit naïvement la demoiselle d'honneur, je vous appartiens.

Le roi se leva, le dîner était fini.

D'une santé délicate et maladive, Madame

LE FEUILLETONISTE.



Mademoiselle de la Vallière remit au roi un rouleau de parchemin

Henriette obtint du roi de retourner à Fontainebleau. Elle partit.

Dangeau écrivit dans un coin, sur les tablettes qu'il destinait à ses mémoires, où il recueillait jour par jour les faits et gestes importants du règne :

« Au dîner du sieur Fouquet, le 17 août 1661, « il y avait une superbe montagne de confitures. »

VII.

Plusieurs seigneurs avaient été mis dans le secret de la surprise ménagée au roi après le repas.

Au milieu de la confusion qui suit le dessert, un cor se fit entendre ; il sonnait le départ pour la chasse, la fanfare matinale. — N'est-ce pas le bruit du cor? s'informa le roi. Des chiens s'élancèrent en aboyant dans les salons. — Sire, pardonnez la surprise, c'est la chasse. — Êtes-vous gais, messieurs? la chasse! — Oui, sire, la chasse aux flambeaux. — Y songez-vous? il est nuit, et certes nous n'allons pas, que je pense, en habits de soie et en jabots, courre le cerf? Vous êtes jeunes, messieurs, et nous sortons de table.

Les chiens aboyaient toujours, les fouets claquaient et faisaient vaciller les lumières ; les cors ne cessaient de retentir; les domestiques couraient en désordre d'appartement en appartement, armés de torches. On offrit au roi un fusil. Trente chasseurs se présentèrent en même temps, piqueur en tête. Les dames de réfugièrent dans la salle des Gardes, où elles s'enfermèrent, et d'où elles purent voir à travers les carreaux ce qui allait se passer.

— M'apprendra-t-on à la fin ce que c'est? s'écria le roi impatienté, tenant son fusil dans l'attitude la plus embarrassée.

Un cerf bondit devant lui et renverse deux flambeaux de la table.

— A vous, sire!

Le roi comprit alors qu'on avait lâché du gibier dans le château, et que c'était sérieusement une chasse au salon.

Il s'exécuta de bonne grâce.

Jeune comme les autres, fou de la chasse, il poursuivit le cerf de pièce en pièce, s'embusqua aux portes, se perdit dans les corridors, entraîné par la fuite de la bête. D'autres cerfs descendaient les marches : des nuées d'oiseaux volaient partout, tourbillonnaient dans la rampe; les faisans sortaient de dessous les fauteuils; des lièvres se cognaient aux portes.

Le carnage commence.

Des cerfs tombent sur des tapis, et des renards expirent dans des bergères. Ne trouvant aucune issue, traqués de toutes parts, des chevreuils en démence se précipitent par les croisées ouvertes et illuminées. Du dehors on applaudit, du dedans on tire au vol sur le chevreuil, qui roule souvent dans les fossés. On ne craignait pas de briser les glaces; à cette époque il n'y avait pas de glaces dans les salons. On ne courait que le risque de souiller des tapis de cinquante mille livres, ou de mutiler des corniches dorées.

A travers leur cage transparente, les dames étaient témoins de ce spectacle, qui n'était pas sans effroi pour elles. On riait, on tremblait. Souvent les vitres brisées, les bourres enflammées, l'oiseau atteint, volaient au loin dans la cour.

Pour mieux voir, les laquais étaient montés sur leurs siéges et sur le dôme des chaises à porteur.

Les rideaux eurent beaucoup à souffrir : les cerfs cherchaient un refuge dans les vastes plis de leur colonne soyeuse, et, dans ce fourreau qui les étouffait, ils se livraient bondissants à leurs ennemis. Plus heureux, beaucoup de lièvres et de faisans s'en allèrent par la cheminée.

Cette chasse dura vingt minutes. Les cors sonnèrent la fin du combat. On exposa devant les dames le résultat de la victoire : quelques cerfs étourdis, quelques oiseaux revenus déjà de leur frayeur. Bien des reproches d'imprudence furent effacés. Les armes n'avaient été chargées qu'avec des balles de liége : ainsi pas une goutte de sang n'avait coulé.

Après quelques minutes de repos, en hôte délicat, qui comprend qu'un plaisir plus calme doit succéder à une émotion fatigante, Fouquet proposa de se rendre à la comédie. — On s'y rendit.

La Fontaine était exact lorsqu'il écrivait à son ami, M. de Maucroix, dans la *Relation de la fête donnée à Vaux*, que « le souper fini, la comédie eut son tour; qu'on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins. »

L'allée des Sapins existe encore. Elle est noire et répand une forte odeur de résine. Découpées par tranches horizontales et s'évasant en pyramides, les branches panachées se pressent et se rapprochent. Il faut près d'une demi-heure à parcourir l'allée des Sapins de son point de départ du château, où elle prend, pour le perdre plus loin, le nom d'allée des Portiques : à son

extrémité occidentale, est le spacieux hémicycle où *les Fâcheux* de Molière furent représentés pour la première fois.

Aujourd'hui couvert de jeunes arbres plantés en quinconce, seule altération qu'il ait subie, cet emplacement contiendrait deux mille personnes, en les supposant placées avec toute la liberté des spectateurs de cour. Je me suis assuré, mademoiselle Scudéry d'une main et La Fontaine de l'autre, que c'était rigoureusement là, et non ailleurs, que *les Fâcheux* avaient été joués.

Quoique l'allée des Sapins ait deux versants, il est impossible de placer la scène à celui qui touche au château. Là elle n'est pas encore allée des Sapins, mais des Portiques. Ce point reconnu, *les Fâcheux* n'auraient pu être joués ni plus près ni plus loin. Plus près, ce serait l'allée même, et non le bout ; plus loin le terrain manque. Au-dessous sont les eaux.

C'est donc là que Molière, il y a près de deux siècles, pauvre comédien courant la province, vint peut-être à pied pour jouer devant son roi. Qu'il serait curieux de savoir s'il passa par Melun ! de connaître le cabaret où il s'arrêta pour corriger quatre vers au crayon, boire un verre de vin et se remettre en route ! Mais, à coup sûr, il a foulé cette allée des Sapins ; là son coude a effleuré ; là son pied a posé ; là sa bouche a parlé. Molière a parlé ici, dans cet air, dans cet espace ! Ce soleil qui se couche éclaira sa face sublime, le 17 août 1661 !

La pièce fut jouée aux flambeaux et devant des spectateurs échelonnés sur trois rangs.

Le roi occupait le centre, assis dans un fauteuil ; à sa droite était la reine-mère ; un peu au-dessous de lui, Monsieur et le prince de Condé avaient deux siéges. Le rang qui se prolongeait à la droite et à la gauche du roi n'était composé que de dames. Madame Fouquet venait après la reine. Derrière les dames étaient les ambassadeurs. Beaucoup de seigneurs, qui n'avaient pas trouvé à se placer, se pressaient au bout des allées, disputaient un courant d'air entre deux épaules pour voir ou pour entendre ; d'autres avaient grimpé aux arbres, et planaient de là sur ce cercle, au milieu duquel un seul homme était debout :

Molière !

« D'abord que la toile fut levée, un des ac-« teurs, comme vous pourriez dire moi (Molière, « *les Fâcheux*, *Avertissement*), parut sur le théâ-« tre en habit de ville, et, s'adressant au roi « avec le visage d'un homme surpris, fit des ex-« cuses du désordre, de ce qu'il se trouvait là « seul, et manquait de temps et d'acteurs pour « donner à sa majesté le divertissement qu'elle « semblait attendre. En même temps, au milieu « de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette co-« quille que tout le monde a vue, et l'agréable « naïade (mademoiselle Béjart, plus tard femme « de Molière), qui parut dedans, s'avança au « bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça « les vers que M. Pélisson avait faits, et qui ser-« vent de prologue. »

Tout homme a une haine profonde, c'est son génie. Molière eut celle de l'aristocratie ; il la heurta et la foula sous toutes ses formes. Les détours qu'il prend sont admirables. La comédie qu'on ne lit pas est la véritable dans Molière. Prenez-y garde, sans cette seconde vue, la meilleure partie de son talent va vous glisser entre les doigts, et il ne vous restera plus qu'une bouffonnerie prise à Boccace, à l'Italie, à l'Espagne. On a dit que Molière « constituait à lui seul toute l'opposition de son temps. » Nous recueillons l'aveu.

Ouvrez *le Bourgeois gentilhomme*. Un bourgeois prend un maître de musique, un maître de philosophie, un maître à danser ; il faut verser jusqu'à sa dernière larme de rire à ce bon M. Jourdain prononçant des U et des O, donnant de gros diamants à Dorimène, croyant que le fils du Grand-Turc est arrivé pour épouser sa fille Lucile, embrassant le mahométisme, et tout cela pour être un homme de qualité : c'est d'un comique rare. La leçon est haute pour la bourgeoisie qui tend à sortir de la boutique. Tous les Jourdains de la porte *des Innocents* se cachèrent de honte. C'est ce que vous croyez. La part faite du rire, ce comique étend sur la claie Dorante, gentilhomme, et non Jourdain le bourgeois ; Dorante, gentilhomme et emprunteur qui ne rend pas ; Dorante, gentilhomme et perturbateur des familles ; Dorante, gentilhomme et pourvoyeur de Dorimène ; Dorante, gentilhomme et profanateur de noblesse. Jourdain n'est que ridicule, Dorante est infâme. Demain Jourdain aunera du drap sous les piliers des Halles, demain Dorante sera à la Bastille, s'il n'est en Grève. Eh bien ! dites maintenant : de Jourdain ou de Dorante, quel est celui que Molière a voulu sacrifier ?

Allez plus loin. Jusqu'au jour où M. Jourdain a pris à sa solde ces maîtres si ridicules, qui donc s'est formé à leurs leçons ? N'est-ce pas la noblesse ? Par ce que savent ces maîtres, jugez ce qu'ils ont enseigné, jugez leurs élèves.

Allez plus loin. Au bourgeois gentilhomme, si ridicule qu'il en est faux, du moins impossible, opposez sa femme, qui est la raison même. Dans M. Jourdain, Molière a immolé au rire la bourgeoisie qui n'existait pas, pour mieux faire triompher, dans madame Jourdain, la véritable bourgeoisie.—Quelle pureté, quelle dignité de mœurs, quelle prudence dans cette femme! Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie? Quelle vertu dans cette mère! « Je ne veux point qu'un « gendre puisse reprocher ses parents à ma fille, « et qu'elle ait des enfants qui aient honte de « m'appeler leur grand'maman. » Qui ne serait honoré d'avoir la fille de M. Jourdain pour sœur, madame Jourdain pour mère?

Allez plus loin encore. Demain le fils de M. Jourdain aura aussi des maîtres de philosophie; mais avec la jeunesse il aura le loisir de faire une plus sage application de ses études; il n'écrira plus comme son père à la marquise *que ses yeux le font mourir d'amour;* mais il publiera un livre qui commencera par ces mots : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. » Demain il aura un maître d'armes, le fils de M. Jourdain, et il appellera Dorante en duel, et Dorante sera tué. Une révolution sera consommée. Avez-vous ainsi compris Molière?

Ainsi, dans Molière, vous l'avez remarqué, l'homme ridicule, celui qu'il soufflette en public, n'est jamais l'homme coupable, celui qu'il déshonore en secret. De là, chez lui, le mensonge dont il avait besoin, et qui n'a que trop été pris à la lettre, d'amuser aux dépens de ceux dont il défend le rang, les mœurs et la vertu.

Molière a couronné la classe intermédiaire. La fidélité conjugale, la probité dans le commerce, la raison dans le langage, la justesse dans le goût, la prudence dans la conduite, la tolérance dans la religion, toutes les vertus sociales ont été placées par Molière dans cette classe. Après Richelieu, Molière est l'homme qui a porté le coup le plus vif au privilége de la naissance. Il a surtout, en moraliste habile, déshonoré la femme de la société noble; il ne l'a montrée que pour l'écraser du parallèle de la femme de la bourgeoisie. On ne trouve pas une seule fois dans ces tableaux, où tant de créations admirables se pressent, et toutes distinctes comme celles que Dieu crée, une haute vertu de marquise ou de duchesse. Chez lui le titre emporte raillerie forcée; il renverse la pyramide sociale des temps anciens, il en met la base fruste au ciel, la pointe de granit dans la boue. Vienne un autre comédien comme lui, au génie près, un Collot-d'Herbois, et la pyramide sera renversée dans le sang.

L'imagination reçoit ses principaux affluents du Midi, patrie du soleil et des femmes, où le soleil ne se couche jamais! Elle y mûrit vite, et se couvre de fleurs de bonne heure. Au Midi tout a sa note, son degré de plus qu'au Nord. La parole méridionale est un chant, le chant une extase; le vin le plus léger enivre, l'eau égaie; l'odeur du thym, si fade au Nord, assoupit sur les rocs de Grasse et de Naples. Dans l'organisme français, l'élément méridional est la couleur. Otez de la France la Loire, la bande des Pyrénées et la Provence, et la France devient allemande ou anglaise : il y fait sombre. Molière relève du Midi, sinon par sa naisssance, ce que nous avouons, allant au-devant d'une objection, du moins et pleinement par ses œuvres. Le Nord est inconnu à Molière. Ce qu'il n'emprunte pas aux Latins et aux Grecs, il le demande à la verve méridionale. Certainement il n'y puise pas la raison froide du *Misanthrope*, la raillerie quintessenciée des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules;* mais il en rapporte l'athéisme de don Juan, la bouffonnerie limousine de M. de Pourceaugnac, la noblesse empesée de la comtesse d'Escarbagnas; ces caractères sont-ils du Nord, à votre avis? Des maîtres, passez aux valets : à qui Molière doit-il cette grande famille de roués? Mascarille, traduction domestique de tous les *Davus* de Térence, après avoir été Latin, devient Sicilien dans *l'Étourdi*, et ne perd à cette métamorphose ni son astuce originelle ni sa faiblesse à protéger les fils de patriciens qui ont des pistoles. Sera-ce dans la domesticité du Nord, moitié suisse, moitié picarde, que vous trouverez des Mascarilles (tout au plus des Gros-René, serviteurs parisiens et mous)? des Sbrigani, ces fripons si spirituels? et des Scapins, ces Italiens qui sont la parodie d'un tableau dont Casanova de Seingalt est le modèle?

Avait-il les yeux tournés au Nord, Molière, lorsqu'il peignait constamment des mœurs aérées et inondées de lumière? Il noue ses intrigues aux fenêtres : les fenêtres du nord! — sur le banc des portes, à minuit, minuit à Paris, où il gèle neuf mois sur douze! il gratifie Paris de la latitude de Madrid et de Florence. La place publique sert presque toujours d'occasion à ses enchevêtrements dramatiques, copiant textuellement la mise en scène de Boccace et de Lopez de Vega. Ne sont-ce pas là des préoccupations d'homme qui, par instinct ou d'intention, rend

la comédie inséparable du ciel, des mœurs du midi, où il puise tout, et sa forme d'écrivain, ses ressources de penseur, ses caractères et sa gaîté, don plus beau que son génie?

VIII.

Tandis que la comédie s'achève à la lueur des flambeaux, ceux qui n'ont pas eu de place pour l'écouter, promènent la vivacité du dessert dans les parterres sombres et sous les fraîches solitudes du parc. Les cavaliers s'éparpillent par groupes, les dames par essaims. Sans se connaître, on se croise pour se jeter des agaceries, des dragées et des fleurs. Jamais plus belle soirée.

Une jeune femme va seule, se hâtant de mettre le plus d'éloignement possible entre elle et ces bruits et ces clartés qui offensent ses sens délicats. Elle a peur de ne pas regagner assez tôt sa tristesse; derrière les allées sombres elle laisse les allées sombres, jusqu'à ce qu'elle n'entende plus que le froissement de sa robe, et qu'elle ne distingue plus que l'éclat de ses diamants, projetant des feux devant elle. Alors elle ralentit sa marche, assure son haleine, et soulève, de ses doigts pensifs, ses cheveux sur son front; sa main s'y fixe.

Vous avez vu quelquefois, dans les matinées de printemps, ces soies blanches flottantes dans l'air, ces fils de la Vierge qui, descendus d'un rouet invisible et céleste, s'attachent au chêne du chemin, retombent en écheveaux sur le gazon ou les blés naissants, et se fixent par des clous de rosée à la pointe d'un épi. C'est un réseau immense que brise un moucheron. La pensée de mademoiselle de La Vallière est ainsi vaste, frêle et craintive; cette pensée arrête tout ce qui passe; mais tout ce qui passe la déchire sans l'emporter. Elle aime le roi, mais de cet amour ardent et religieux qu'elle voua plus tard au ciel; amour si haut que la prière seule y mène. Des rois ont aimé : quelle femme a jamais osé aimer un roi? quelle est celle qui l'a fait sans mentir à elle-même, sans prendre le sceptre pour la main?

Elle succomba, mademoiselle de La Vallière.

L'exigence historique nous oblige à ne montrer qu'un coin de cette passion si calme à la surface, si agitée au fond. Mademoiselle de La Vallière n'entra dans la couche royale que le jour où Fouquet s'étendit sur la paille de la Bastille; et nous n'écrivons qu'un moment de la vie de Fouquet.

Une cloche tinta; le vent en apportait le bruit du Maincy, petit village situé au bout du parc. La demoiselle d'honneur s'agenouilla sur la terre, et, tandis que bourdonnait l'orgie royale, elle exhala un cantique tout empreint du remords d'une faute qui n'était pas encore commise, que l'expiation précédait.

Elle se sentit déjà grande et misérable, elle pleura.

Ce cantique est tout ce que l'air a retenu de la fête. Qu'au coucher du soleil le voyageur s'asseye et écoute, il entendra sortir du fond du château la prière vespérale de cent cinquante pauvres enfants. La prière des enfants sur les ruines d'un tel château! Tout a été frappé de mort, hôtes, palais, fleurs, statues, eaux, les seigneurs dorés, les femmes nues; mais la prière aux ailes blanches de La Vallière est restée vivante, immortelle! La fête est finie : la prière dure encore.

Enveloppés dans les plis d'un manteau de soie, un homme et une femme, celle-ci le visage caché dans un loup, suivaient, à la distance de deux allées parallèles, les pas tantôt rapides, tantôt mesurés de mademoiselle de La Vallière.

Elle poussa un cri, lorsqu'elle vit s'approcher d'elle la femme masquée, et presque en même temps un cavalier dont les plumes et les dorures luisaient dans l'ombre.

Par politesse, le cavalier s'arrêta, et laissa, non sans quelque mouvement d'impatience, le champ libre à la dame qui l'avait devancé. Elle ôta alors son masque et s'enfonça dans l'allée avec mademoiselle de La Vallière.

Le cavalier les suivit.

Dès que la dame fut partie, le cavalier, comme chose convenue, prit la place qu'elle occupait.

A trois fois cette scène se renouvela.

A la dernière rencontre, le cavalier dit à la dame :

—Il est inutile, madame, de fatiguer davantage mademoiselle de La Vallière. Mon faible mérite l'emporte. Daignez rentrer, le serein vous hâlerait.

— J'allais vous le conseiller, monsieur le duc.

— Très bien, madame; l'ironie sied aux vaincus : c'est leur dernière arme.

— Monsieur le duc, vous finirez par y exceller.

— Malicieuse! après la peine que vous avez

eue, je conçois que vous éprouviez quelque dépit à battre en retraite ; mais, encore une fois, chère dame, toutes les campagnes ne sont pas aussi funestes.

— Voudriez-vous me persuader, monsieur le duc, que vous sortez toujours vainqueur de celles où l'on ne tire pas l'épée?

— Je me fâcherais si chacun ne savait que j'ai servi le roi.

— Comment donc! mais vous êtes en pleine activité à cette heure; et si, à l'exemple de son frère d'Angleterre, qui a institué l'ordre du Bain, le roi crée l'ordre du Bougeoir, vous serez nommé commandeur.

— Le roi m'estime.

— Un peu moins que la reine, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— Est-ce que madame de Bellière n'a pas, la nuit, de filles à surveiller au logis?

— Et monsieur de Saint-Aignan, point de fils à qui transmettre ses leçons de conduite?

— Madame, je vous comprends; mais, quels que soient les services qu'on rend à son prince, ils ennoblissent.

— Alors, monsieur le duc, vous, qui avez si bien l'esprit de corps, soyez assez généreux pour me croire digne de rivaliser avec vous auprès du prince. Accordez-moi la survivance.

— Prenez garde, madame, je dirai tout au roi.

— Non, car je rapporterais tout à la reine ; et vous voulez être gouverneur du futur dauphin, je le sais. — Tenez, faisons la paix, duc! Les gens comme nous n'ont qu'un moyen de prouver qu'ils se détestent : — c'est de vivre en paix. Embrassons-nous.

— Il le faut bien, madame; mais allez bien vite consoler ce pauvre intendant.

— Adieu, mon maître!

— Adieu, méchante!

Il résultait, de la prétention à la victoire que s'attribuaient réciproquement madame de Bellière et M. de Saint-Aignan, que mademoiselle de La Vallière ne s'était compromise par aucune réponse décisive.

L'immorale histoire assigne le chiffre corrupteur de Fouquet : quarante mille pistoles, quatre cent mille livres. — Un million aujourd'hui.

Saint-Aignan courut vers le roi pour lui dire : « Elle est à vous, sire! »

Madame de Bellière alla où Fouquet l'attendait, et lui dit : « Elle est à vous, vicomte! »

Dans ce moment on revenait de la comédie, on refluait au parc pour attendre le feu d'artifice.

L'ivresse était dans l'air ; les miracles de cette journée avaient grandi Fouquet à la taille d'un dieu. Au milieu de cette fumée d'encens qui n'était pas pour lui, Louis XIV ne paraissait plus qu'un sombre potentat du Nord, visitant quelque souverain des brillantes cours d'Italie. On lui faisait les honneurs de son propre royaume ; il frémissait. Des imprudents avaient osé murmurer à ses oreilles : *Vive le premier ministre! Vive le surintendant!*

Le surintendant ne marchait plus sur la terre ; la tête lui avait tourné, il était lumineux d'orgueil, il rayonnait. Sa main errante cherchait un sceptre. Fouquet, premier du nom, recevait Louis le quatorzième.

Aussi à peine écouta-t-il la bonne nouvelle, d'abord si impatiemment désirée, que lui apporta madame de Bellière.

Il était écrit que tout le seconderait jusqu'à sa dernière heure.

Une femme passe auprès de lui, c'est mademoiselle de La Vallière! Fouquet l'arrête, il ose la retenir.

— Je vous cherchais! monsieur de Belle-Isle.

— Bonheur inespéré! je ne vous attendais pas, moi! je ne comptais pas sur une faveur si prompte; vous m'enhardissez. Accordez-m'en une aussi grande, mademoiselle ; gardez-moi jusqu'au retour la foi promise.

— Je ne vous comprends pas! monsieur le vicomte.

— Sans doute, mais entendez-moi ; maintenant je puis m'ouvrir à vous. Cette nuit je pars, pour ne revenir que dans huit jours ; oui, dans huit jours, vous marcherez l'égale de la reine! *Où ne monterez-vous pas?* ma devise devenue la vôtre.

— Monsieur le vicomte, je pourrais vous perdre; je ne vous hais même pas. Reconnaissez-le à l'avis que je vous donne. Partez à l'instant, fuyez d'ici! ou vous serez enlevé cette nuit, dans une heure!

— On vous a trompée, mademoiselle, et vous aurez des rapports plus fidèles dans une heure. — Comptez sur ce qui vous a été promis, préparez-vous à partager ma grandeur et non ma disgrâce; c'est d'un autre qu'on aura voulu vous parler, et non de moi.

— D'un autre! dites-vous? Vous savez donc qui? Vous le savez!... Oh! monsieur le surintendant, je ne prévoyais qu'une injustice, je soupçonne un crime. Vous m'éclairez; alors, en-

core une fois, partez! car Dieu protége la France et sauve toujours le roi.

— Mais qui vous a si bien instruite?

— M. de Saint-Aignan, qui ne vous aime pas.

Mademoiselle de La Vallière disparut, monta les marches du château, y entra.

Fouquet resta frappé de terreur, il eut froid.

Pour la première fois de la journée, il pensa à sa pauvre femme et à ses enfants.

Rentré au château, le roi ne mesura plus sa colère; il traversait à grands pas les appartements de l'aile gauche. Ses récriminations frappaient sur chaque meuble, sur chaque tableau. Il avait tout au plus dans ce moment la dignité d'un huissier qui saisit un mobilier. Colbert, qui marchait à sa suite, semblait un recors, Séguier un juge de paix. La monarchie dressait l'inventaire d'une banqueroute.

— Encore un salon d'or! murmurait le roi.

— Composé de poutres transversales, ajoutait Colbert.

— Portant le nom de *Salon d'hiver,* prenait en note Séguier.

— Ici une bibliothèque.

— Plus une bibliothèque, ajoutait Colbert.

— Ajouter une bibliothèque, écrivait Séguier.

— Messieurs, voici sa chambre.

Aujourd'hui Louis XIV pousserait le même cri. Fouquet seul est absent. La tapisserie de Pékin, plantée de fleurs vertes, qui amusait son réveil et l'emportait en Chine, lorsque les volets étaient fermés, et lorsqu'il voyait marcher autour de sa tête le chœur des peintures de Lebrun, cette tapisserie est encore là. Là est encore son lit, gris et or, petit lit pour un surintendant, et pour un surintendant qu'entouraient je ne sais plus combien de statues gigantesques de stuc en plein relief, attachées à la coupole. Ces misérables dieux se vengeront sur quelque futur possesseur de Vaux du mauvais goût qui les a mis au plafond.

Cette chambre à coucher où s'amoncelle le luxe d'une cathédrale arrêta Louis XIV.

— N'admirez-vous pas, messieurs, cette glace, qui n'a pas d'égale à Fontainebleau?

— Sire, dit Colbert le calculateur, elle a bien deux pieds et demi de hauteur sur deux de large.

Prodige de l'époque, cette glace vaudrait aujourd'hui quinze francs!

De la cheminée, le roi alla vers le lit; et après avoir entr'ouvert les rideaux et soulevé au fond de l'alcôve un voile qui cachait un portrait, il se retourna pour prier Colbert et Séguier de se retirer. Ils n'étaient plus là.

— Ah! vous voilà, Saint-Aignan?

Regardez! —moi, j'en suis indigné,—regardez ce que M. Fouquet possède et cache. Ceci, Saint-Aignan, cria le roi d'une voix terrible, est son arrêt de mort. Courez à d'Artagnan, commandez-lui, au nom du roi de France, de cerner, le pistolet au poing, toutes les issues; que nul ne sorte d'ici avant moi, sans mon ordre. Mais il a donc donné notre royaume pour avoir mademoiselle de La Vallière! Le portrait de mademoiselle de La Vallière ici! Nous voler nos finances, passe! mais... Tenez, Saint-Aignan, rappelez-moi que je suis Bourbon, je ne me connais plus.

— Sire, ce portrait n'est qu'un indiscret hommage, ignoré de mademoiselle de La Vallière.

— Duc, j'ai besoin de vous croire, je vous crois.

— Je n'ignorais pas les prétentions du surintendant.

— Et vous ne m'en avez pas parlé!

— J'accourais tout vous dire.

— De qui donc tenez-vous cela?

— La présence de madame de Bellière auprès de mademoiselle de La Vallière m'a suffisamment instruit.

— L'exil pour madame de Bellière à cinquante lieues de Paris.

Saint-Aignan ne s'y opposait pas.

— Quant au surintendant, il va recevoir sa récompense. Suivez-moi!

Seules au milieu du corridor, la reine-mère et mademoiselle de La Vallière, celle-ci décolorée, émue, celle-là froide et toujours au-dessus des événements, s'offrirent au roi, qui les salua, et tenta de passer outre pour cacher son émotion.

— Vous êtes agité, monsieur mon fils.

— Oui, la journée me semble éternelle. Je sors : pardon de vous quitter. L'air m'étouffe ici... je reviens... Mais allez donc, monsieur de Saint-Aignan, où je vous ai commandé.

— Restez, au contraire, vous, monsieur de Saint-Aignan.

— Mais, ma mère, il me semble...

— Que vous êtes roi, mon fils.

— Oui! un roi qui va non se venger, mais punir.

— Punir quoi? l'hospitalité?

— Un homme qui me pèse...

— Votre hôte, mon fils.

— Je vous ordonne, monsieur de Saint-Aignan, de m'obéir. Allez!

Mademoiselle de La Vallière se jeta aux pieds du roi, qui sentit à ses genoux l'haleine brûlante de cet ange.

Et en se courbant, en mêlant sa chevelure noire à la chevulure blonde de mademoiselle de La Vallière, et en la relevant par les deux bras, comme un vase d'albâtre renversé sur le sable, le roi lui dit : — Vous aussi, mademoiselle! Mais ils l'aiment donc tous?

— Sire, on n'aime que vous; on a pitié de tout le monde.

Anne d'Autriche, en même temps qu'elle arrêtait le duc de Saint-Aignan, tenait son fils embrassé par le cou, heureuse de la tendresse qu'elle lui voyait prodiguer à la demoiselle d'honneur de Madame.

— Alors, s'écria Louis XIV, qui par fierté continuait sa colère, j'irai me mettre à cheval à côté de d'Artagnan, et me ferai justice moi-même.

— Grâce, grâce, sire!

— Et pour qui, mademoiselle, cette grâce?

— Pour vous, sire.

— Pour moi?

— Oui. Au moindre geste vous êtes perdu ; à la moindre violence enlevé, mort peut-être.

Les lèvres de mademoiselle de La Vallière pâlirent.

Le roi regardait sa mère avec une expression qui semblait dire : — Eh bien! votre surintendant?

Anne d'Autriche triomphait. Elle fut moins émue de cette espèce de conjuration contre son fils, que du pressant intérêt dont il entourait mademoiselle de La Vallière, à demi évanouie dans ses bras.

Muet d'étonnement, il lui prit la main et la lui baisa.

— Que faut-il faire? demanda-t-il ensuite, les yeux fixement posés sur ceux de sa mère.

— Rien.

— Mais c'est une conspiration, ma mère.

— Raison de plus. Pourtant, comme il faut être prudent, même lorsqu'on en veut à notre vie, rompez une seule des dispositions prises contre vous.

— Laquelle, ma mère?

— La première venue; toutes les autres manqueront. Des conjurés ont trop besoin de leur courage pour avoir de l'esprit. Si je n'avais mortellement chaud, je vous citerais des exemples.

Le roi n'écoutait presque plus sa mère : la résolution de frapper Fouquet sur-le-champ hésitait devant cette première volupté d'obéir à la femme chérie.

— Eh bien, dit-il, demain le jour se lèvera, et de notre palais de Fontainebleau nous saurons atteindre qui nous brave. Demeurez, duc; mais si je consens à remettre ma vengeance, je ne reculerai pas devant une trahison que je méprise. On nous attend au feu, venez!

Anne d'Autriche déploya un énorme éventail et ouvrit la marche avec son fils. Saint-Aignan offrit le bras à mademoiselle de La Vallière, qui cessait d'être demoiselle d'honneur. Le roi l'avait appelée duchesse.

Et tous quatre sortirent du corridor et se présentèrent au seuil du château.

Jamais le roi ne s'était si peu maîtrisé. Le plus grand désordre était dans sa toilette; il souriait avec indignation aux seigneurs et aux dames rangés sur son passage. Le sourire était pour les courtisans, l'indignation pour Fouquet.

Fouquet l'attendait sur les premières marches du perron, un flambeau à la main.

Ils étaient pâles tous deux.

A se voir, ils reculèrent : c'était deux terreurs qui ne comptaient pas l'une sur l'autre. Le surintendant perdit deux marches sous lui, mais, déguisant son attitude décontenancée, il plia le genou et présenta une torche enflammée au roi.

— Sire, c'est la dernière fatigue de la journée. On attend de votre royale main l'embrasement du feu d'artifice. Quand il vous plaira de prendre de la personne qui vous la tiendra prête, cette torche enflammée et de la jeter au loin, l'illumination remplacera le feu.

Sans répondre un mot au courtisan accroupi sur les marches de son propre palais, sans daigner lui commander d'un signe de se relever, Louis XIV arracha plutôt qu'il ne reçut le flambeau, et passa. La suite du roi faillit marcher sur le corps de Fouquet.

— Fuyez! lui soufflaient des voix, fuyez!

— Restez! lui disaient d'autres; périsse le bâtard de Mazarin!

Des femmes attendries lui jetaient des gants humectés de larmes.

Gourville, le saisissant violemment par le collet de l'habit, et le mettant sur pied d'une seule secousse : — Assez de faiblesse, monsieur! On assure que le regard du roi vous a terrassé; à merveille! qu'on le croie! Qu'ils s'endorment dans la pensée que vous êtes foudroyé..... Mais

relevez-vous! Entre l'obscurité de la seconde et de la troisième girande, vous êtes premier ministre de France, et dans huit jours, en plein soleil, Colbert nous donnera sur les marches du Louvre la répétition de l'affront que vous essuyez sur les degrés de Vaux.

— Dites-vous vrai, Gourville? Est-ce que tout n'est pas perdu? On ne sait rien?

— Rien!

— Mais le roi est troublé.

— Vous l'êtes bien, vous.

— Il peut me perdre.

— Et vous?

— L'ordre est livré, dit-on, de m'arrêter.

— Qu'importe, si le roi est arrêté avant vous?

— O mon Dieu, notre destinée à l'un ou à l'autre dépend donc d'un quart-d'heure!

— Non, monseigneur, de dix minutes. Écoutez : la première fusée va illuminer l'espace où nous sommes, qu'on vous entende crier : *Vive le roi!* et qu'on vous voie sourire.

La fusée partit, et, en tombant, elle éclaira le château et ses quatre façades.

Appuyé sur Gourville, Fouquet, blafard dans son habit rouge, cria : *Vive le roi!* et sourit.

Tout retomba dans l'obscurité.

De nouveau la population de la fête se précipita dans les parterres sombres pour jouir du feu d'artifice, dont le foyer principal était le dôme de plomb du château.

Le roi suivit une allée éclairée aux lanternes, la seule qui le fût.

Il se mêla à la foule, qu'amusaient, en attendant mieux, des pots à feu décrivant des courbes du dôme à l'extrémité du parc, et des aigrettes qui pleuvaient en gouttes enflammées, et laissaient dans une profonde nuit.

Ces alternatives de jour et d'obscurité étaient ménagées pour les effets des pièces d'artifice.

L'illumination générale ne devait se produire qu'au signal du roi, après l'explosion des douze girandes ou gerbes.

Au moment où se fit une large percée de lumière, le roi se retourne et aperçoit Fouquet à deux pas derrière lui. Il lui sourit avec une grâce infinie. Sur ce simple sourire, Fouquet éprouve des remords. Il tourne la tête de douleur, mais il la ramène aussitôt avec épouvante, en apercevant d'Artagnan, le commandant des mousquetaires, à ses côtés.

Comme cette explosion éblouissante s'éteignait, deux mains différentes saisirent dans les ténèbres les deux poignets de Fouquet, qui sentit son cœur venir à rien. Il ferma les yeux.

En les rouvrant au rapide éclair d'un globe de flamme, il reconnut Gourville à sa droite, Pélisson à sa gauche.

A l'heure du danger, le poète était là pour mourir.

Nouvelles ténèbres, nouvelles terreurs. On glisse un papier à Gourville, qui le lit au fond de son chapeau à la lueur d'une bombe. « Fou-« quet est perdu, il n'a plus qu'une minute. A « vous, ses amis, de le sauver. » Gourville avale le papier.

C'était l'écriture de mademoiselle de La Vallière.

— Allez dire au roi, ordonne Gourville à Fouquet, de se placer sur la terrasse de la Grotte. A la troisième girande il est à nous. La première va s'élancer. Allez!

— Sire, de cette terrasse, votre majesté jouirait d'une vue sans pareille, digne de son regard.

— Votre bon plaisir est un ordre, M. Fouquet. Je vous précède, messieurs.

Le roi passa, l'homme à la torche le suivait.

Ainsi que l'avaient disposé Gourville et ses complices, le roi se plaça sur la terrasse, au milieu des conjurés, qui occupaient aussi les marches.

La première girande jaillit du dôme de plomb, qui, depuis cette formidable pyrotechnie, semble être encore tiède. — On vit en l'air le château de Vaux tout en feu : un chef-d'œuvre de Torelli, cet architecte qui bâtissait avec du salpêtre, cimentait avec du soufre, et peignait avec des flammes aussi bien que Lebrun avec le pinceau.

Il y eut exaltation dans les bouches, qui proféraient, ardent et unanime, le cri de : *Vive le surintendant!*

Le surintendant eût donné la moitié de sa vie pour ne pas entendre ces hommages de mort.

Le roi pleurait de rage.

Durant l'enthousiasme et l'obscurité profonde qui accompagna l'embrasement, une femme tomba à genoux et pria tout bas pour l'âme du sieur Fouquet.

Gourville se pencha sur le surintendant, et lui dit :

— Encore celle-ci, avant l'autre : Salut, premier ministre!

La seconde girande représenta un berceau de feu porté par des génies. Un bel enfant sortait le bras hors du berceau : le surintendant, le

genou sur un nuage, remettait au futur dauphin les titres de propriété du château.

Cet emblème, qui couvrait le ciel, fut salué par les mille divinités liquides des bassins. Après avoir vomi de l'eau, elles lancèrent du feu. Neptune devint Pluton, son trident la fourche infernale, et les tritons les démons du Ténare. Plus loin, deux éléments luttent : l'étincelle et la pluie se confondent, le feu coule, l'eau s'embrase.

— A la troisième girande! crie-t-on, elle va partir! Le canon tonne déjà. On l'attend au milieu de la nuit la plus opaque, car tout est silencieux. L'eau a éteint le feu, ou plutôt l'eau s'est éteinte.

C'est le moment suprême. Gourville presse le surintendant sur le cœur, l'embrasse tout baigné de larmes. Exactement costumé comme le roi, et à deux pas du roi, un homme est debout. Arracher l'un, pousser l'autre, et la conspiration est finie.

Un long murmure s'élève du fond des parterres et remonte jusqu'au roi, qui s'en informe : murmure d'abord de surprise, puis de terreur, puis d'épouvante.

Tous les regards sont portés vers un point du ciel; des doigts le désignent, et ces doigs ne s'abaissent plus.

Parmi les milliers d'étincelles qui ont poudré le ciel, une étincelle n'est pas retombée sur la terre, ne s'est pas éteinte; elle est restée. Elle luit, et sa lueur, rayon oblique, ruisselle sur les bras des femmes parés de mousseline blanche, sur les bras des hommes glissants de soie et d'or.

Une comète! une comète! cri effrayant qui bondit de lèvres en lèvres et glace les cœurs.

Mis à nu par l'obscurité qui a succédé à la seconde gerbe, le ciel a dévoilé ses profondeurs, et dans ses abîmes une comète (1).

Fouquet lit son arrêt de mort dans le ciel.

Et Torelli, le magique artificier, l'Italien superstitieux, craignant d'avoir brisé une étoile, suspend un instant ses audacieuses opérations.

Les femmes s'évanouissent.

Et le grand roi, et Louis XIV, à la cour duquel l'astrologie règne encore, sent battre sa poitrine sous son cordon bleu, et ne voulant pas rester plus longtemps dans cette immense obscurité pleine d'évanouissements et de cris, saisit, lance la torche enflammée.

Vaux, mille arpents de terrein, s'illuminent jusqu'aux dernières branches, jusqu'aux plus hautes feuilles.

— Je ne m'attendais pas à celle-là, dit Gourville.

— Seigneur, ayez pitié de moi! murmura Fouquet.

Louis XIV se tourne vers le surintendant, et lui tend la main.

Fouquet la baise d'une lèvre morte, et le roi descend solennellement les marches de la terrasse.

Et la fête de Vaux fut finie.

IX.

Sœur de la poésie, la tradition rapporte que, dix-neuf ans après cette fête, qui est restée dans la mémoire des peuples comme une bataille, comme une invasion, un homme, secouant un flambeau sur sa tête, parut au château de Vaux et se promena du parc aux parterres, et des parterres aux cascades.

Des cheveux blancs tombaient sur son masque de fer. Il demanda un morceau de pain à la porte du château, et une pierre moisie tomba à ses pieds; il eut soif, mais lorsqu'il se baissa pour boire, il ne saisit qu'une couleuvre dans les bassins, où il n'y avait plus d'eau. Cet homme pleura toute la nuit comme Job. Au jour, il disparut pour les siècles.

Ce masque de fer, dit-on, était Fouquet.

LÉON GOZLAN.



(1) Cette comète se montra pendant le jugement de Fouquet. Voir les mémoires du temps.

LE RHIN [1].

Qui n'a pas lu ces lettres si brillantes de style, si gracieuse et si originales à la fois, inspirées, par les bords du Rhin, à l'auteur des Orientales et des Voix intérieures? Confidentiellement écrites à un ami, leur publication a été une bonne fortune pour le monde littéraire. Trois volumes avaient déjà vu le jour; rapidement épuisée, la première édition a été bientôt suivie d'une seconde : celle-ci se présente au public avec de plus grandes chances de succès, si cela est possible; toute une nouvelle série de lettres inédites la complète : dignes de leurs aînées, et dans lesquelles l'âme et l'esprit du poète ont imprimé le cachet de son génie. C'est à cette nouvelle série que nous empruntons le fragment remarquable que nous offrons à nos lecteurs.

WORMS-MANNHEIM.

Bords du Necker, octobre.

La nuit tombait. Ce je ne sais quel ennui qui saisit l'âme à la disparition du jour se répandait sur tout l'horizon autour de nous. Qui est triste à ces heures-là? est-ce la nature? est-ce nous-mêmes ? Un crêpe blanc montait des profondeurs de cette immense vallée des Vosges, les roseaux du fleuve bruissaient lugubrement, le dampfschiff battait l'eau comme un gros chien fatigué; tous les voyageurs, appesantis ou assoupis, étaient descendus dans la cabine, encombrée de paquets, de sacs de nuit, de tables en désordre et de gens endormis; le pont était désert; trois étudiants allemands y étaient seuls restés, immobiles, silencieux, fumant, sans faire un geste et sans dire un mot, leurs pipes de faïence peinte; trois statues; je faisais la quatrième, et je regardais vaguement dans l'étendue. Je me disais : Je n'aperçois rien à l'horizon. Nous ne serons pas à Worms avant la nuit noire. C'est étrange. Je ne croyais pas que Worms fût si loin de Mayence. — Tout à coup le dampfschiff s'arrêta. — Bon, me dis-je, l'eau est très basse dans cette plaine, le lit du Rhin est obstrué de bancs de sable; nous voilà engravés.

Le patron du bateau sortait de sa cellule. — Eh bien! capitaine, lui dis-je, — car vous savez qu'aujourd'hui on met sur toute chose un mot sonore : un comédien s'appelle artiste; un chanteur virtuose; un patron s'appelle capitaine; — eh bien! capitaine, voilà un petit contre-temps. Du coup nous n'arriverons pas avant minuit. Le patron me regarda avec ses larges yeux bleus de teuton stupéfait, et me dit : — Vous êtes arrivé! — Je le regarde à mon tour, non moins stupéfait que lui. En ce moment nous dûmes faire admirablement les deux figures de l'étonnement français et de l'étonnement allemand. — Arrivés, capitaine? — Oui, arrivés, — Où? — Mais, à Worms!

Je m'exclame et je promène mes yeux autour de moi. — A Worms! rêvais-je tout éveillé? étais-je le jouet de quelque vision crépusculaire? le patron raillait-il le voyageur? l'Allemand en donnait-il à garder au Parisien? Le Germain se gaussait-il du Gaulois? A Worms! Mais où était donc cette haute et magnifique ceinture de murailles flanquées de tours carrées, qui venait jusqu'au bord du fleuve prendre fièrement le Rhin pour fossé? Je ne voyais qu'une immense plaine dont de grandes brumes me cachaient le fond, de pâles rideaux de peupliers, une berge à peine

(1) 4 volumes in-8°, prix 24 fr. En vente chez MM. Rénouard et Cie, éditeurs, rue du Tournon, 6.

distincte, tant elle était mêlée aux roseaux, et sur la rive même, tout près de nous, une belle pelouse verte où quelques femmes étendaient leur linge pour le faire blanchir à la rosée.

Cependant le patron, le bras tendu vers l'avant du bateau, me montrait une façon de maison neuve, carrée, plâtrée, à contrevents verts, fort laide, espèce de gros pavé blanchâtre que je n'avais pas aperçu d'abord.

— Monsieur, voilà Worms.

— Worms! repris-je; Worms cela! cette maison blanche! Mais c'est tout au plus une auberge!

— C'est une auberge en effet. Vous y serez à merveille.

— Mais la ville?

— Ah! la ville! c'est la ville que vous voulez?

— Mais sans doute.

— Fort bien. Vous la trouverez là-bas, dans la plaine: mais il faut marcher: il y a un bon bout de chemin. Ah! monsieur vient pour la ville? En général, il est fort rare qu'on s'arrête ici; mais MM. les voyageurs se contentent de l'auberge. On y est très bien. Ah! monsieur, tient à voir la ville? c'est différent. Quant à moi, je passe ici toujours assez tard le soir, ou de très bonne heure le matin, et je ne l'ai jamais vue.

Je m'étais fait descendre à terre, à la grande surprise de mes compagnons de voyage, qui semblaient ne rien comprendre à ma fantaisie. Le dampfschiff avait repris sa route vers Manheim, me laissant seul avec mon bagage dans une étroite barque que secouait violemment le remous du fleuve agité par les roues de la machine. J'avais abordé le débarcadère, sans trop remarquer deux hommes qui étaient là debout, pendant que la barque s'approchait et que le bateau à vapeur s'éloignait. L'un de ces hommes, espèce d'hercule joufflu aux manches retroussées, à l'air le plus insolent qu'on pût voir, s'accoudait, en fumant sa pipe, sur une assez grande charrette à bras. L'autre, maigre et chétif, se tenait, sans pipe et sans insolence, près d'une petite brouette, la plus humble et la plus piteuse du monde. C'était un de ces visages pâles et flétris qui n'ont pas d'âge, et qui laissent hésiter l'esprit entre un adolescent tardif et un vieillard précoce.

Comme je venais de prendre terre, et pendant que je considérais le pauvre diable à la brouette, je ne m'étais pas aperçu que mon sac de nuit, laissé sur l'herbe à mes pieds par le batelier, avait subitement disparu. Cependant un bruit de roues en mouvement me fit tourner la tête: c'était mon sac de nuit qui s'en allait sur la charrette à bras gaillardement traînée par l'homme à la pipe. L'autre me regardait tristement, sans faire un pas, sans risquer un geste, sans dire un mot, avec un air d'opprimé qui se résigne, auquel je ne comprenais rien du tout. Je courus après mon sac de nuit.

— Hé, l'ami! criai-je à l'homme, où allez-vous comme cela?

Le bruit de sa charrette, la fumée de sa pipe, et peut-être aussi la conscience de son importance, l'empêchaient de m'entendre. J'arrive essoufflé près de lui, et je répète ma question.

— Où nous allons? dit-il en français et sans s'arrêter.

— Oui, repris-je.

— Pardieu, fit-il, là!

Et il montrait d'un hochement de tête la maison blanche, qui n'était plus qu'à un jet de pierre.

— Hé! qu'est cela? lui dis-je.

— Hé! c'est l'hôtel.

— Ce n'est pas là que je vais.

Il s'arrêta court. Il me regarda, comme le patron du dampfschiff, de l'air le plus stupéfait; puis, après un moment de silence, il ajouta avec cette fatuité propre aux aubergistes qui se sentent seuls dans un lieu désert, et qui se donnent le luxe d'être insolents parce qu'ils se croient indispensables:

— Monsieur couche dans les champs?

Je ne crus pas devoir m'émouvoir.

— Non, lui dis-je: je vais à la ville.

— Où ça, la ville?

— A Worms.

— Comment, à Worms?

— A Worms!

— A Worms?

— A Worms!

— Ah! reprit l'homme.

Que de choses il peut y avoir dans un *ah!* Je n'oublierai jamais celui-là. Il y avait de la surprise, de la colère, du mépris, de l'indignation, de la raillerie, de l'ironie, de la pitié, un regret profond et légitime de mes thalers et de mes silbergrossen, et, en somme, une certaine nuance de haine. Ce *ah!* voulait dire: — Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? avec quel sac de nuit me suis-je fourvoyé? cela va à Worms! qu'est-ce que cela va faire à Worms? quelque intrigant! quelque banqueroutier qui se cache! donnez-vous donc la peine de bâtir une auberge sur

les bords du Rhin pour de pareils voyageurs! cet homme me frustre. Aller à Worms, c'est stupide! Il eût bien dépensé chez moi 10 francs de France; il me les doit! c'est un voleur. Est-il bien sûr qu'il ait le droit d'aller ailleurs? Mais c'est abominable cela! et dire que je me suis commis jusqu'à lui porter ses effets! un mauvais sac de nuit! Voilà un beau voyageur qui n'a qu'un sac de nuit! Quelles guenilles y a-t-il là-dedans?

A-t-il une chemise, seulement? Au fait, il est visible que ce Français n'a pas le sou. Il s'en serait probablement allé sans payer. Quels aventuriers on peut rencontrer cependant! A quoi est-on exposé! Je devrais peut-être offrir celui-ci à la maréchaussée. Mais, bah! il faut en avoir pitié. Qu'il aille où il voudra, à Worms, au diable? Je fais aussi bien de le planter là, au beau milieu de la route, avec sa sacoche!

O mon ami, avez-vous remarqué comme il y a de grands discours qui sont vides et des monosyllabes qui sont pleins?

Tout cela dit dans cet *ah!* il saisit ma « sacoche » et la jeta à terre.

Puis il s'éloigna majestueusement avec sa charrette. Je crus devoir faire quelques remontrances.

— Hé bien! lui dis-je, vous vous en allez ainsi? vous me laissez là avec mon sac de nuit? Mais, que diable, prenez au moins la peine de le reporter où vous l'avez pris.

Il continuait de s'éloigner.

— Hé! rustre! lui criai-je.

Mais il n'entendait plus le français; il poursuivit son chemin en sifflant.

Il fallait bien en prendre mon parti. J'aurais pu courir après lui, me fâcher, m'emporter; mais que faire d'un rustre, à moins qu'on ne l'assomme? Et, pour tout dire, en me comparant à cet homme, je doute que, de nous deux, l'assommé eût été lui. La nature, qui ne veut pas l'égalité, ne l'avait pas voulue entre ce Teuton et moi. Evidemment, là, au crépuscule, en plein air, sur la grand'route, j'étais l'inférieur et lui le supérieur.

O loi souveraine du coup de poing, devant laquelle tous les passants sont parfaitement inégaux! *Dura lex, sed lex!*

Je me résignai donc.

Je ramassai mon sac de nuit et le pris sous mon bras; puis je m'orientai. La nuit était pleinement tombée, l'horizon était noir, je n'apercevais rien autour de moi, que la masse blanchâtre et indistincte de la maison à laquelle il m'avait plu de tourner le dos. Je n'entendais que le bruit vague et doux du Rhin dans les roseaux.

— *Vous trouverez Worms là-bas*, avait dit le capitaine du bateau en me montrant le fond de la plaine. *Là-bas!* rien de plus. Où aller avec ce *là-bas?* Etait-ce à deux pas? était-ce à deux lieues? Worms, la ville des légendes, que j'étais venu chercher de si loin, commençait à me faire l'effet d'une de ces villes-fées qui reculent à mesure que le voyageur avance.

Et ces terribles et ironiques paroles de l'homme à la charrette me revenaient à l'esprit: *Monsieur veut coucher dans les champs?* Il me semblait entendre les génies familiers du Rhin, les duendes et les gnômes me les répéter à l'oreille avec des rires goguenards. C'était précisément l'heure où ils sortent, mêlés aux sylves, aux masques, aux magiciennes et aux brucolaques, où ils vont à ces danses mystérieuses qui laissent de grandes traces circulaires sur les pelouses foulées, traces que les vaches, le lendemain matin, regardent en rêvant.

La lune allait se lever.

Que faire? assister à ces danses? cela serait curieux. Mais coucher dans les champs? cela est dur. Revenir sur mes pas? demander l'hospitalité à cette auberge que j'avais dédaignée? affronter un nouveau *ah!* du rustre à la charrette? qui sait? me faire peut-être fermer la porte au nez et entendre derrière moi, autour du moi, dans les roseaux, dans les brouillards, dans les feuillages agités des trembles, redoubler les éclats de rire des gnômes à l'œil d'escarboucle et des duendes à faces vertes.

Etre ainsi humilié devant les fées! faire sourire d'un sourire de pitié moqueuse le doux et lumineux visage de Titania! jamais.

Plutôt coucher à la belle étoile! plutôt marcher toute la nuit!

Après avoir tenu conseil avec moi-même, je me décidai à retourner au débarcadère. Là, je trouverais sans doute quelque sentier qui me mènerait à Worms.

La lune se levait.

Je lui adressai une invocation mentale où je fis un abominable mélange de tous les poètes qui ont parlé de la lune, depuis Virgile jusqu'à Lemierre. Je l'appelai *pâle courrière* et *reine des nuits*, et je la priai de m'éclairer un peu, en lui déclarant effrontément que je sentais que *Diane est la sœur d'Apollon*, et, me l'étant ainsi ren-

due favorable, suivant le rite classique, je me remis bravement à marcher, ma sacoche sous le bras, dans la direction du Rhin.

J'avais à peine fait quelques pas, plongé dans une profonde rêverie, lorsqu'un léger bruit m'en tira. Je levai la tête. On a raison d'invoquer les déesses. La lune me permit de voir. Grâce à un rayon horizontal qui commençait à argenter la pointe des folles avoines, je distinguai parfaitement devant moi, à quelques pas, à côté d'un vieux saule dont le tronc ridé faisait une horrible grimace, je distinguai, dis-je, une figure blême et livide, un spectre qui me regardait d'un air effaré.

Ce spectre poussait une brouette.

— Ah! fis-je, voilà une apparition.

Puis, mes yeux tombant sur la brouette, et le second mouvement succédant au premier :

— Tiens! dis-je, c'est un portefaix.

Ce n'était ni un fantôme ni un portefaix; je reconnus le deuxième témoin de mon débarquement sur cette rive jusque-là peu hospitalière, l'homme au visage pâle.

Lui-même, en m'apercevant, avait fait un pas en arrière, et paraissait médiocrement rassuré. Je crus à propos de prendre la parole.

— Mon ami, lui dis-je, notre rencontre était évidemment prévue de toute éternité. J'ai un sac de nuit que je trouve en ce moment beaucoup trop plein, vous avez une brouette tout à fait vide, si je mettais mon sac sur votre brouette? hein? qu'en dites-vous?

Sur cette rive gauche du Rhin, tout parle et comprend le français, y compris les fantômes.

L'apparition me répondit :

— Où va monsieur?

— Je vais à Worms.

— A Worms?

— A Worms.

— Est-ce que monsieur voudrait descendre au *Faisan?*

— Pourquoi pas?

— Comment! monsieur va à Worms?

— A Worms.

— Oh! fit l'homme à la brouette.

Je voudrais bien éviter ici un parallélisme qui a tout l'air d'une combinaison symétrique; mais je ne suis qu'historien, et je ne puis me refuser à constater que cet *oh!* était précisément la contre-partie et le contraire du *ah!* de l'homme à la charrette!

Cet *oh!* exprimait l'étonnement mêlé de joie, l'orgueil satisfait, l'extase, la tendresse, l'amour, l'admiration légitime pour ma personne et l'enthousiasme sincère pour mes pfennings et mes kreutzers.

Cet *oh!* voulait dire : — Oh! que voilà un voyageur admirable et un magnifique passant! Ce monsieur va à Worms! il descendra au *Faisan!* Comme on reconnaît bien là un Français! Ce gentilhomme dépensera au moins trois thalers à mon auberge! il me donnera un bon pourboire. C'est un généreux seigneur et à coup sûr un particulier intelligent. Il va à Worms! il a l'esprit d'aller à Worms, celui-là! A la bonne heure! Pourquoi les passants de cette espèce sont-ils si rares? Hélas! c'est pourtant une situation élégiaque et intéressante que d'être hôtelier dans cette ville de Worms, où il y a trois auberges ouvertes tous les jours pour un voyageur qui vient tous les trois ans? Soyez le bienvenu, illustre étranger, spirituel Français, aimable monsieur! Comment! vous venez à Worms! il vient à Worms noblement, simplement, la casquette sur la tête, son sac de nuit sous le bras, sans pompe, sans fracas, sans chercher à faire de l'effet, comme quelqu'un qui est chez lui! Cela est beau! quelle grande nation que la nation française! Vive l'empereur Napoléon!

Après ce beau monologue en une syllabe, il prit ma sacoche, et la mit sur sa brouette en me regardant avec un air aimable et un ineffable sourire qui voulait dire : — Un sac de nuit! rien qu'un sac de nuit! que cela est noble et élégant de n'avoir qu'un sac de nuit! On voit que ce recommandable seigneur se sent grand par lui-même, qu'il se trouve avec raison assez éblouissant comme il est, et qu'il ne cherche pas à effarer le pauvre aubergiste par des semblants d'opulence, par des étalages de paquets, par des encombrements de valises, de porte-manteaux, de cartons à chapeau et d'étuis à parapluie, et par de fallacieuses grosses malles, qu'on laisse dans les auberges pour répondre de la dépense, et qui ne contiennent, le plus souvent, que des copeaux et des pavés, du foin et de vieux numéros du *Constitutionnel!* Rien qu'un sac de nuit! c'est quelque prince.

Après cette harangue en un sourire, il souleva joyeusement les bras de sa brouette enfin chargée, et se mit en marche en me disant d'un son de voix doux et caressant : —Monsieur, par ici!

Nous entrâmes dans la ville : aucune chaîne ne cria, aucun pont-levis ne tomba, aucune herse ne se leva; nous entrâmes dans la vieille cité féodale et militaire des gaugraves et des princes-

évêques par une baie qui avait été une porte-forteresse et qui n'était plus qu'une brèche. Deux peupliers à droite, un tas de fumier à gauche. Il y a des fermes installées dans d'anciens châteaux qui ont de ces entrées-là.

Puis nous prîmes à droite, mon compagnon sifflant et poussant gaîment sa brouette, moi, songeant. Nous suivîmes quelque temps la vieille muraille à l'intérieur, puis nous nous engageâmes dans un dédale de ruelles désertes. L'aspect de la ville était toujours le même. Une tombe plutôt qu'une ville. Pas une chandelle aux fenêtres, pas un passant dans les rues.

Il était environ huit heures du soir.

Cependant nous parvînmes à une place assez large, à laquelle aboutissait le tracé de ce qui, à la clarté de la lune, me parut être une grande rue. Un des côtés de cette place était occupé par la ruine, ou, pour mieux dire, par le spectre d'une vieille église.

— Quelle est cette église? dis-je à mon guide qui s'était arrêté pour reprendre haleine.

Il me répondit par cet expressif haussement d'épaules qui veut dire : *Je ne sais pas.*

L'église, au contraire de la ville, n'était ni déserte ni silencieuse : un bruit en sortait, une lueur s'en échappait à travers la porte. J'allai à cette porte. Quelle porte! représentez-vous quelques ais grossièrement rattachés les uns aux autres par des traverses informes constellées de gros clous, laissant entre eux de larges espaces inégaux par le bas, ébréchés par le haut, et barricadant, avec cette sorte d'insolence du manant qui serait maître chez le seigneur, un magnifique et royal portail du XIVe siècle.

Je regardai par les claires-voies, et j'entrevis confusément l'intérieur de l'église. Les sévères archivoltes du temps de Charles IV s'y dégageaient péniblement dans les ténèbres du milieu d'un inexprimable encombrement de tonnes, de fûts cerclés et de barriques vides. Au fond, à la clarté d'une chandelle de suif posée sur une excroissance de pierre qui avait dû être le maître-autel, un tonnelier, à manches retroussées et en tablier de cuir, chevillait un gros tonneau. Les douves retentissaient sous le maillet avec ce bruit de bois creux, si lugubre pour quiconque a entendu le marteau des fossoyeurs résonner sur un cercueil.

Qu'était-ce que cette église? Au-dessus du portail s'élevait une puissante tour carrée, qui avait dû porter une haute flèche. Nous venions de laisser à gauche, un peu en arrière, les quatre clochers de la cathédrale. J'apercevais à quelque distance en avant, vers le sud-ouest, une abside qui devait être l'église des Prédicateurs; il est vrai que je ne retrouvais pas à gauche le clocher de Saint-Paul, engagé entre ses deux tours basses; mais nous n'étions pas assez avancés dans la ville ni assez près de la porte de Saint-Martin pour que ce fût Saint-Lamprecht; d'ailleurs je ne voyais pas la petite flèche de Saint-Sixte, qui aurait dû être à droite, ni l'église plus élevée de Saint-Martin, qui aurait dû être à gauche. J'en conclus que cette église devait être Saint-Ruprecht.

Une fois ces conjectures fixées et cette découverte faite, je me remis à regarder l'intérieur misérable de ce vénérable édifice, cette chandelle luisant dans cette ombre qu'avaient étoilée les lampes impériales des couronnements, ce tablier de cuir s'étalant où avait flotté la pourpre, ce tonnelier seul éveillé dans la ville accablée et endormie, martelant une futaille sur le maître-autel! Et tout le passé de l'illustre église m'apparaissait. Les réflexions se pressaient dans mon esprit. Hélas! cette même nef de Saint-Ruprecht avait vu venir à elle en grande pompe, par la grande rue de Worms, des entrées solennelles de papes et d'empereurs, quelquefois tous les deux ensemble sous le même dais, le pape à droite, sur sa mule blanche, l'empereur à gauche, sur son cheval noir comme le jais, clairons et tibicines en tête, aigles et gonfanons au vent, et tous les princes et tous les cardinaux à cheval en avant du pape et de l'empereur, le marquis de Montferrat tenant l'épée, le duc d'Urbin tenant le sceptre, le comte palatin portant le globe, le duc de Savoie portant la couronne!

Hélas! comme ce qui s'en va s'en va!

Un quart-d'heure après, j'étais installé dans l'auberge du *Faisan*, qui, je dois le dire, avait le meilleur aspect du monde. Je mangeais un excellent souper dans une salle meublée d'une longue table et de deux hommes occupés à deux pipes. Malheureusement la salle à manger était peu éclairée, ce qui m'attrista. En y entrant, on n'apercevait qu'une chandelle dans un nuage. Ces deux hommes dégageaient plus de fumée que dix héros.

Comme je commençais à souper, un troisième hôte entra. Celui-là ne fumait pas; il parlait. Il parlait français avec un accent d'aventurier; on ne pouvait distinguer en l'écoutant s'il était Allemand ou Italien, ou Anglais, ou Auvergnat; il était peut-être tout cela à la fois. Du reste, un

grand aplomb sur un petit esprit, et, à ce qu'il me parut, quelques prétentions de belâtre; trop de cravate, trop de col de chemise; des œillades aux servantes; c'était un homme de cinquante-huit ans, mal conservé.

Il entama un dialogue à lui tout seul et le soutint; personne ne lui répondait. Les deux Allemands fumaient, je mangeais.

— Monsieur vient de France? beau pays! noble pays! le sol classique! la terre du goût! patrie de Racine! Par exemple, je n'aime pas votre Bonaparte! l'empereur me gâte le général. Je suis républicain, monsieur. Je le dis tout haut, votre Napoléon est un faux grand homme; on en reviendra. Mais que les tragédies de Racine sont belles (il prononçait *pelles*). Voilà la vraie gloire de la France. On n'apprécie pas Racine en Allemagne; c'est une terre barbare; on y aime Napoléon presque autant qu'en France. Ces bons Allemands sont bien nommés les bons Allemands. Cela fait pitié; ne le pensez-vous pas, monsieur?

Comme la fin de mon perdreau coïncidait avec la fin de sa phrase, je répondis en me tournant vers le garçon : *Une autre assiette.*

Cette réponse lui parut suffisante pour lier conversation, et il continua.

—Monsieur a raison de venir à Worms. On a tort de dédaigner Worms. Savez-vous bien, monsieur, que Worms est la quatrième ville du grand-duché de Hesse! que Worms est chef-lieu de canton? que Worms possède une garnison permanente, monsieur, et un gymnase, monsieur. On y fait du tabac, du sucre de Saturne; on y fait du vin, du blé, de l'huile. Il y a dans l'église luthérienne une belle fresque de Seekatz, ouvrage du bon temps; dix-sept-cent dix ou douze. Voyez-la, monsieur. Worms a de belles routes bien percées, la route neuve, la gaustrasse, qui va à Mayence par Hessloch; la route du Mont-Tonnerre, par le val de Zell. L'ancienne voie romaine qui côtoie le Rhin n'est plus qu'une curiosité. Et quant à moi, monsieur, — êtes-vous comme moi? — je n'aime pas les curiosités. Antiquités, niaiseries. Depuis que je suis à Worms, je n'ai pas encore été voir ce fameux Rosengarten, leur jardin des roses, où leur Sigefroi, à ce qu'ils disent, a tué leur dragon. Folies! amères bêtises! Qui est-ce qui croit à ces contes de vieilles femmes après Voltaire? invention de la prêtraille. Oh! triste humanité! jusqu'à quand te laisseras-tu mener par des sottises! Est-ce que Sigefroi a existé? est-ce que le dragon a existé? Avez-vous de votre vie vu un dragon, mon cher monsieur? Cuvier, le savant Cuvier, avait-il vu des dragons? D'ailleurs, est-ce que cela est possible? est-ce qu'une bête, voyons, parlons sérieusement, est-ce qu'une bête peut jeter du feu par le nez et par la gueule? Le feu désorganise tout; il commencerait par réduire en cendres, monsieur, l'infortuné animal. Ne le pensez-vous pas? ce sont de grossières erreurs. L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas. Ceci est du Boileau. Faites-y attention. C'est du Boileau! (Il prononçait *tu poilu.*) C'est comme leur arbre de Luther! je n'ai pas beaucoup plus de respect pour leur arbre de Luther, qu'on voit en allant à Alzey par la Pfalzerstrasse, l'ancienne route palatine. Luther! que me fait Luther? un voltairien a pitié d'un luthérien. Et quant à leur église de Notre-Dame, qui est hors de la porte de Mayence, avec son portail des cinq vierges sages et des cinq vierges folles, je ne l'estime qu'à cause de son vignoble qui donne le vin liebfrauenmilch. Buvez-en, monsieur, il y en a d'excellent dans cette auberge. Ah! Français! vous êtes de bons vivants, vous autres! et goûtez aussi, croyez-moi, du vin de Katterloch et du vin de Luginsland. Ma foi, rien que pour trois verres de ces trois vins, je viendrais à Worms.

Il s'arrêta pour respirer, et l'un des fumeurs profita de la pause pour dire à son voisin : — Mon digne monsieur, je ne clos jamais mon inventaire de fin d'année à moins de sept chiffres.

Ceci répondait sans doute à une question que l'autre fumeur lui avait faite avant mon arrivée; mais deux fumeurs, et deux fumeurs allemands, n'ont jamais souci de presser le dialogue; la pipe les absorbe; la conversation va à tâtons, comme elle peut, dans la fumée.

Cette fumée me servit; mon souper était fini, et, grâce au brouillard des deux pipes, je pus disparaître sans être aperçu, laissant le péroreur aux prises avec les fumeurs, et le dialogue continuer entre les bouffées de paroles et les bouffées de tabac.

On m'installa dans une assez jolie chambre allemande, propre, lavée et froide; rideaux blancs aux fenêtres, serviettes blanches au lit. Je dis serviettes, vous savez pourquoi; ce que nous nommons une paire de draps n'existe pas sur les bords du Rhin. Avec cela, les lits sont fort grands. Le resultat est le plus bizarre du monde; ceux qui ont construit les matelas ont

prévu des Patagons; ceux qui ont coupé le linge ont prévu des Lapons. Occasion de philosophie. Le voyageur médiocre et fatigué accepte le temps comme Dieu le lui donne, et le lit comme la servante le lui fait.

Le lendemain, je me promenai dans la ville.

Comme j'errais par les rues, un élégant du pays, passant à quelques pas de moi, m'a ébloui tout à coup. Ce brave jeune homme portait héroïquement un petit chapeau tromblon, bas et à longs poils, et un pantalon large, sans sous-pieds, qui ne descendait que jusqu'à la cheville. En revanche, le col de sa chemise, droit et empesé, lui montait jusqu'au milieu des oreilles; et le collet de son habit, ample, lourd et doublé de bougran, lui montait jusqu'à l'occiput. Si j'en juge d'après cet échantillon, voilà où en est l'élégance à Worms. Un vrai maçon endimanché, moins l'œil spirituel et satisfait, moins la joie parfaite et naïve. Je me suis souvenu que c'était là l'accoutrement des élégants sous la restauration. Vous savez que je ne dédaigne aucun détail, et que, pour moi, tout ce qui touche à l'homme révèle l'homme. J'examine l'habit comme j'étudie l'édifice. Le costume est le premier vêtement de l'homme, la maison est le second. L'élégant de Worms, anachronisme vivant, m'a remis sous les yeux tous les progrès que le costume a fait en France, et par conséquent en Europe, depuis vingt ans, grâce aux femmes, aux artistes et aux poètes. L'habillement des femmes, si risiblement laid sous l'empire, est devenu tout à fait charmant. L'habillement des hommes s'est amélioré. Le chapeau a pris une forme plus haute et des bords plus larges. L'habit a repris les grandes basques et les collets bas, ce qui profite aux hommes bien faits en développant les hanches et en dégageant les épaules, et aux hommes mal faits en dissumulant la maigreur et la ténuité des membres. On a ouvert et baissé le gilet; on a rabattu le col de la chemise; on a rendu par le sous-pied quelque forme au pantalon, cette chose hideuse. Tout cela est bien et pourrait être mieux encore. Nous sommes loin, pour la grâce et pour l'invention du vêtement, de ces exquises élégances de François I[er], de Louis XIII, et même de Louis XV. Il nous reste encore à faire bien des pas vers le beau et vers l'art, dont le costume fait partie; et cela est d'autant plus chanceux, que la mode, qui est la fantaisie sans la pensée, marche indifféremment en avant ou en arrière. Il suffit, pour tout gâter, d'un niais riche et jeune fraîchement arrivé de Londres. Rien ne nous dit que nous ne verrons pas reparaître les petits chapeaux velus, les grands cols droits, les manches à gigot, les queues de morue, les hautes cravates, les gilets courts et les pantalons à la cheville, et que mon grotesque élégant de Worms ne reviendra pas un élégant de Paris. *Di! talem avertite* vestem!

La cathédrale de Worms, comme les dômes de Bonn, de Mayence et de Spire, appartient à la famille romane des cathédrales à double abside, magnifiques fleurs de la première architecture du moyen âge, qui sont rares dans toute l'Europe, et qui semblent s'épanouir de préférence aux bords du Rhin. Cette double abside engendre nécessairement quatre clochers, supprime les portails de façades, et ne laisse subsister que les portails latéraux. La parabole des vierges sages et des vierges folles, déjà sculptée à Worms sur l'un des tympans de Notre-Dame, est reproduite sur le portail méridional du dôme. Sujet charmant et profond, souvent choisi par ces sculpteurs des époques naïves, qui étaient tous des poètes.

Quand on pénètre dans l'intérieur de l'église, l'impression est à la fois variée et forte. Les fresques byzantines, les peintures flamandes, les bas-reliefs du treizième siècle, les chapelles exquises du gothique fleuri, les tombeaux néopaïens de la renaissance, les consoles délicates sculptées aux retombées des arcs-doubleaux, les armoiries coloriées et dorées, les entre-colonnements peuplés de statuettes et de figurines, composent un de ces ensembles extraordinaires où tous les styles, toutes les époques, toutes les fantaisies, toutes les modes, tous les arts, vous apparaissent à la fois. Les rocailles exagérées et violentes des derniers princes-évêques qui étaient en même temps archevêques de Mayence, font dans les coins de gigantesques coquetteries. Çà et là de larges pans de muraille, autrefois peinte et ornée, aujourd'hui nue, attristent le regard. Ces murailles nues sont des progrès du goût. Cela s'appelle simplicité, sobriété, que sais-je? Oh! que « le goût » a mauvais goût!

Dans une place étroite, assez sombre et fort laide, à quelques pas de la cathédrale de Worms, à côté de ce merveilleux édifice qui se permet d'avoir la hauteur, la profondeur, le mystère, la couleur et la forme, qui revêt une pensée impérissable et éternelle de tout ce prodigieux luxe d'images et de métaphores de granit; tout à côté, dis-je, — comme la critique à côté de la poésie, — une pauvre petite église luthérienne, coiffée

d'un chétif dôme romain, affublée d'un méchant fronton grec, blanche, carrée, anguleuse, nue, froide, triste, morose, ennuyeuse, basse, envieuse, — proteste.

Je relis ces lignes que je viens d'écrire, et je serais presque tenté de les effacer. Ne vous y méprenez pas, mon ami, et n'y voyez pas ce que je n'ai point voulu y mettre. C'est une opinion d'artiste sur deux ouvrages d'art, rien de plus. Gardez-vous d'y voir un jugement entre deux religions. Toute religion m'est vénérable. Le catholicisme est nécessaire à la société, le protestantisme est utile à la civilisation. Et puis, insulter Luther à Worms, ce serait une double profanation. C'est à Worms surtout que le grand homme a été grand. Non, jamais l'ironie ne sortira de ma bouche, en présence de ces penseurs et de ces sages qui ont souffert pour ce qu'ils ont cru le bien et le vrai, et qui ont généreusement dépensé leur génie pour accroître, ceux-ci la foi divine, ceux-là la raison humaine. Leur œuvre est sainte pour l'univers et sacrée pour moi. Heureux et bénis ceux qui aiment et qui croient, soit qu'ils fassent, comme les catholiques, de toute philosophie une religion, soit qu'ils fassent, comme les protestants, de toute religion une philosophie !

Mannheim n'est qu'à quelques lieues de Worms, sur l'autre rive du Rhin. Mannheim n'a guère, à mes yeux, d'autre mérite que d'être née la même année que Corneille, en 1606. Deux cents ans, pour une ville, c'est l'adolescence. Aussi Mannheim est-elle toute neuve. Les braves bourgeois, qui prennent le régulier pour le beau et le monotone pour l'harmonieux, et qui admirent de tout leur cœur la tragédie française et le côté en pierre de la rue de Rivoli, admireraient fort Mannheim. Cela est assommant. Il y a trente rues, et il n'y a qu'une rue; il y a mille maisons, et il n'y a qu'une maison. Toutes les façades sont identiquement pareilles, toutes les rues se coupent à angle droit. Du reste, propreté, simplicité, blancheur, alignement au cordeau : c'est cette beauté du damier, dont j'ai parlé quelque part.

Vous savez que le bon Dieu est pour moi le grand faiseur d'antithèses. Il en a fait une, et des plus complètes, en faisant Mannheim à côté de Worms. Ici la cité qui meurt, là la ville qui naît; ici le moyen-âge avec son unité si harmonieuse et si profonde, là le goût classique avec tout son ennui. Mannheim arrive, Worms s'en va; le passé est à Worms, l'avenir est à Mannheim. (Ici j'ouvre une parenthèse : ne concluez pas de ceci pourtant que l'avenir soit au goût classique.) Worms a les restes d'une voie romaine, Mannheim est entre un pont de bateaux et un chemin de fer. Maintenant il est inutile que je vous dise où est ma préférence, vous ne l'ignorez pas. En fait de villes, j'aime les vieilles.

Je n'en admire pas moins cette riche plaine où Mannheim est assise, et qui a une largeur de dix lieues entre les montagnes du Necker et les collines de l'Isenach. On fait les cinq premières lieues, de Heidelberg à Mannheim, en chemin de fer; et les cinq autres, de Mannheim à Durckheim, en voiturin. Ici encore le passé et l'avenir se donnent la main.

Du reste, dans Mannheim même, je n'ai rien remarqué que de magnifiques arbres dans le parc du château, un excellent hôtel, *le Palatinat*, une belle fontaine rococo, en bronze, sur la place, et cette inscription en lettres d'or sur la vitre d'un coiffeur : CABINET OU L'ON COUPE LES CHEVEUX A L'INSTAR DE MONSIEUR CHIRARD, DE PARIS.

VICTOR HUGO.

LA LETTRE ET LE PORTEFEUILLE.

—

NOUVELLE.

I.

Gustave Dutillet hocha la tête et dit :

— Je crains, ma chère Césarine, que tu ne te sois fait de la vie une idée bien éloignée du vrai.

— C'est toi que je suis tentée de plaindre, mon pauvre Gustave, répliqua Césarine; tu es d'un prosaïsme tout à fait désespérant.

— Prosaïsme, soit, puisqu'il te convient d'appeler ainsi ce qui est le fruit de l'expérience et de la logique ; cependant, je me permettrai de te donner un conseil : ne te laisse pas aller trop facilement aux rêveries de ton imagination poétique, si tu ne veux semer ton existence de déceptions et de regrets... Allons, Césarine, ne fais pas cette petite moue qui va mal à ton joli visage ; je n'ai pas, tu le sais, l'intention de te chagriner; c'est pour ton bonheur, c'est parce que je t'aime d'un amour sincère, que je voudrais te mettre en garde contre les illusions mensongères de ton esprit..... Selon toi, tous les jours de l'année il fleurit des roses et le ciel est bleu !

— Ai-je dit cela ?

— Pas précisément; mais...

— Mais tu aimes à contredire, et tu n'as pas voulu laisser échapper cette occasion de t'en procurer le plaisir.

Gustave, en écoutant ce reproche, leva sur Césarine un regard plein de tristesse; la jeune femme en fut émue et lui tendit la main, en lui disant :

— Pardonne.

Cette petite main si douce et si blanche fut aussitôt couverte de baisers; il se fit un moment de silence.

Nos deux personnages remontaient la Seine, par une belle après-midi de juillet, entre l'île Seguin et Puteaux, dans une élégante pirogue dont Gustave faisait mouvoir les avirons, tantôt doucement, tantôt avec rapidité, selon qu'il s'abandonnait à ses méditations ou s'animait en parlant, tandis que Césarine se laissait aller, comme il venait de le dire, aux divagations de son imagination poétique.

— Césarine, reprit Gustave, il s'est écoulé un mois depuis notre mariage...

— Un mois! cela ne veut pas dire, n'est-ce pas, que notre lune de miel soit finie? interrompit Césarine en riant.

— Elle durera autant que notre vie, si cela dépend de moi ; ton bonheur, je puis t'en donner l'assurance, sera l'objet constant de mes pensées; je te prierai seulement d'être indulgente, et de ne le point placer à une telle hauteur qu'il me soit, malgré mes efforts, impossible d'y atteindre.

— Je saurai bien vous prouver, monsieur, que je suis beaucoup moins exigeante que vous ne pensez..... Tu disais donc, mon ami, que nous sommes mariés depuis un mois?

— Et que tous nos instants ont été consacrés au plaisir. Nous ne nous sommes pas occupés une seule fois d'affaires sérieuses. Je ne sais vraiment pas comment va mon usine; j'ai abandonné mes ouvriers à la surveillance d'un contre-maître dont les yeux, quelque bons qu'ils soient, ne sauraient valoir les miens; j'ignore si les commandes sont ponctuellement exécu-

tées, si les livraisons sont faites aux époques voulues...

— Une usine! des commandes! des livraisons! Qu'est-ce que c'est, mon Dieu, que ce langage-là?

— Ah! dame, chère amie, ce langage-là, c'est de la prose, de la bien vile prose, j'en conviens, mais dont la traduction est *richesse;* et quand on a de la jeunesse, de la santé; quand les peines du cœur ne viennent point se jeter au travers de l'existence et la flétrir avant le temps, richesse et bonheur ne sont-ils pas synonymes?

— Tu as raison; je parlais en étourdie.

— Eh bien, Césarine, si notre bonheur est subordonné à la prospérité de mon établissement, cette prospérité elle-même dépend surtout de mon travail et de ma vigilance. Il est temps, tu le vois, que je fasse succéder l'activité au repos, et que je donne à mon entreprise des soins assidus, sérieux, auxquels toi-même tu ne resteras pas tout à fait étrangère.

— Moi?

— Sans doute; veux-tu que nous réglions dès à présent l'emploi de notre temps?

— Je le veux bien; mais tâche que ce ne soit pas comme à la pension : quatre heures de devoirs, une heure de récréation; je te préviens que je trouvais toujours les récréations trop courtes.

— Enfant! n'aurons-nous pas toutes nos soirées?

— Que nous consacrerons aux bals, aux spectacles, aux concerts...

— C'est convenu; j'y goûterai le plaisir de faire des envieux, de jouir de tes triomphes; cela me délassera agréablement des occupations de la journée.

— Est-ce que tu comptes passer toutes tes journées dans ton usine?

— Rassure-toi; nous ne serons pas pour cela forcés de vivre éloignés l'un de l'autre; tu m'accompagneras.

— Y songes-tu?

— J'entends que mes ouvriers te connaissent, qu'ils t'aiment, te respectent à l'égal de moi; mieux encore, car tu seras pour eux une reine, une mère, une providence.

— Mon ami, si c'est là ton plan, je commence par le déclarer impraticable.

— Pourquoi donc?

— Mais réfléchis un peu : moi, respirer l'odeur suffocante de la teinture, noircir mes robes au contact de tes cuves, et, si je viens à faire un faux pas, voir aussitôt s'avancer, pour me soutenir, la main violette d'un de tes ouvriers!... Ah! fi!

— Césarine, mes ouvriers ont la main violette parce qu'ils travaillent, et le travail est ce qui existe au monde de plus honorable.

— Eh! mon Dieu, qui prétend le contraire! Ce n'est pourtant pas une raison pour que j'aille compromettre ma santé dans l'atmosphère épaisse et viciée d'une usine.

— Du moment qu'il y va de ta santé, je n'insisterai point; d'ailleurs, il y a mille autres choses dont tu pourras t'occuper.

— Certainement.

— La tenue des livres, par exemple.

— Juste ciel, quelle idée! tenir des livres! Ecrire du matin au soir des phrases comme celles-ci : *tel jour, livré à... tel autre jour, reçu de...* et mille détails tout aussi intéressants!... mais ce serait à tuer en quelques heures le peu d'esprit qu'on veut bien me reconnaître.

— Ah! tu crois?... Eh bien! alors, tu prendras la direction intérieure de notre ménage.

— Pour cela, c'est différent; nous aurons une femme de charge qui entendra cette partie à merveille.

— Fort bien; mais toi, que feras-tu donc?

— Sois tranquille, je ne manquerai pas d'occupations : n'aurai-je pas ma toilette, mes visites, mes lectures, mes emplettes, une foule de choses enfin pour lesquels ma journée ne sera jamais trop longue?

Gustave ne répondit rien; Césarine ne jugea pas à propos de relever la conversation; tous deux s'abandonnèrent silencieusement au cours de leurs réflexions, et l'on peut juger, d'après ce qui précède, qu'elles n'étaient pas de nature à les rassurer grandement l'un et l'autre sur l'avenir.

II.

Un jeune homme se promenait, à la même heure, au bord de la Seine, les mains derrière le dos, la tête légèrement inclinée sur la poitrine. Il avait un visage pâle, de grands yeux noirs, une longue chevelure et de magnifiques moustaches.

De temps en temps, sa tête se redressait et ses regards se portaient alternativement sur l'île Seguin et sur les jolies villas qui bordent le fleuve entre Neuilly et Puteaux.

Puis il paraissait retomber dans une profonde méditation.

Or, voici ce qu'il se disait à lui-même :

—Perdre, en cinq jours, mille francs à la bouillotte, lorsqu'on en a apporté douze cents à Paris pour une année, et qu'on est installé depuis un mois seulement dans cette dévorante capitale, c'est cruel !

Pour compléter cette modeste somme de douze cents francs, ma pauvre vieille mère a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses économies; faire un appel au cœur maternel, ce serait une absurdité.

Me voici donc avec une perspective de onze mois d'existence, entre lesquels il faudra répartir un misérable total de cent francs, ce qui me permettra de dépenser, par mois, environ neuf francs dix centimes, ou trente centimes par jour... dérision !

J'ai bien envie d'employer mes cent francs à retenir pour demain une place aux messageries Laffite et Caillard.

Je retournerai chez ma mère, qui me boudera le premier jour, me sermonnera le lendemain, et, le surlendemain, m'embrassera.

Et, l'année prochaine, je reviendrai prendre à l'École de droit ma seconde inscription.

Oui, mais cela fera onze mois pendant lesquels je vais m'ennuyer horriblement.

Car quelles sont les ressources que va m'offrir le bienheureux village où j'ai reçu le jour?

Pas un ami pour faire la partie de bouillotte ou de billard !

Pas d'autre journal que celui de la localité, lecture très intéressante pour ceux qui ont la prétention d'acquérir ou d'affermer des propriétés locales; je ne suis pas en mesure de figurer dans cette catégorie de lecteurs.

Point de spectacles, point de Ranelagh, point de femmes aux cheveux noirs, à la peau satinée, aux regards langoureux.

Mais de longs et beaux discours sur les dangers de toute sorte qui assiégent, à Paris, une jeunesse imprudente et folle;

Ou bien le monotone exercice de la pêche, avec mon cousin le percepteur, qui part le matin en recommandant à sa gouvernante de ne rien acheter pour le dîner, et revient triomphant, le soir, avec une ablette ou un goujon ;

Ou bien encore avec mon oncle, le curé, quelques parties de piquet, qu'il a grand soin de faire suivre d'une invitation à venir chanter au lutrin, le dimanche suivant ;

Et, pour toutes conquêtes, de grosses paysannes au teint hâlé, aux mains noires, à l'esprit obtus... merci !

N'est-il donc aucun moyen de me soustraire à une aussi dure nécessité?

O toi, la seule divinité sur laquelle le malheureux puisse fonder quelque espoir, hasard, ne feras-tu rien en ma faveur?

Pourquoi ne me réserverais-tu pas une de ces rencontres qui remettent un homme à flot par un soudain revirement dans sa destinée?

Comment! pas le plus petit incendie au milieu duquel je puisse me jeter, pour arracher aux flammes une riche douairière qui m'épouse ensuite par reconnaissance !

Oh! dirige au moins sur ma route quelque amazone que son coursier fougueux lance violemment à terre, au moment où s'ouvrent mes bras pour la recevoir !

Ou bien quelque lord blasé, qui ait la fantaisie de faire le bonheur d'un pauvre diable, en jetant d'un même coup son corps dans la rivière et son portefeuille dans ma poche !...

Malédiction ! j'ai lu ce matin une affiche annonçant la perte de trente mille francs en billets de banque, et ce n'est pas moi qui les ai trouvés !

Et pourtant je me suis mis en marche au lever du soleil; j'ai traversé les rues de Paris les plus fréquentées, puis les Champs-Élysées, puis l'avenue de Neuilly, puis le pont... Il n'est pas, sur mon passage, un pavé qui ait échappé à mon regard inquisiteur; mes oreilles se sont tenues ouvertes de manière à ne laisser passer, sans les entendre, ni cris de détresse, quelque lointains qu'ils pussent être, ni invitations, quelque timidement qu'elles fussent faites; et pas la plus petite trouvaille, pas la moindre aventure !

Tout bien considéré, je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller retenir une place aux messageries Laffite et Caillard...

Le jeune homme en était là de ses réflexions, lorsqu'un cri perçant lui fit subitement relever la tête. En moins d'une seconde, il ôta son habit et se précipita dans la Seine.

III.

Gustave et Césarine, depuis le moment où nous les avons quittés, étaient restés immobiles, les yeux baissés, les lèvres boudeuses, sans échanger un regard, sans s'adresser une parole.

La pirogue marchait toujours; mais elle marchait entraînée par le courant, Dieu sait où, car les bras alourdis de Gustave avaient cessé de faire mouvoir les avirons.

Tout à coup, une violente secousse vint tirer les deux époux de la rêverie où ils étaient plongés.

Il y a, de distance en distance, à quatre ou cinq pieds de la rive de l'île Seguin, des troncs de vieux saules, dont la tête rabougrie s'élève à peine au-dessus de l'eau : c'était contre l'un d'eux que venait de heurter la pirogue abandonnée à elle-même.

Césarine, effrayée, se leva brusquement, et ce mouvement fit chavirer la frêle embarcation déjà fortement inclinée sur le côté. Ce fut alors que Césarine fit entendre le cri qui interrompit Théodule au milieu de ses regrets et de ses châteaux en Espagne.

Le jeune homme aux méditations se nommait Théodule Aubertin.

Le danger n'était pas grand à l'endroit où était arrivé l'accident; mais une épaisse bordure de saules rendait inabordable cette partie de l'île; la pirogue renversée continuait de suivre le courant; il n'y avait de salut que sur la rive de Puteaux, et, pour y parvenir, il fallait traverser la Seine. Gustave saisit Césarine d'un bras, et de l'autre se mit à nager. Théodule les atteignit au milieu du fleuve; Gustave, que son habit gênait dans ses mouvements, accueillit avec joie le secours qui lui arrivait; il remit à Théodule son précieux fardeau, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que tous trois entraient dans une petite auberge, sur le port.

Césarine était évanouie; mais comme elle avait eu plus de peur que de mal, elle ne tarda pas à reprendre ses sens. Son premier regard fut pour Gustave, à qui elle tendit la main, accompagnant ce geste d'un sourire plein de reconnaissance.

— Ma chère Césarine, dit Gustave d'un air un peu confus, je ne saurais m'attribuer le mérite de t'avoir arrachée au danger : c'est à Monsieur que doivent s'adresser tes remercîments et les miens.

Et il serra cordialement la main de Théodule, qui se hâta de baisser les yeux avec modestie.

Césarine s'attendait à voir quelque bon pêcheur aux larges épaules, au teint basané, coiffé du bonnet de laine traditionnel; déjà même elle tirait de sa ceinture une petite bourse dans laquelle se trouvaient cinq ou six pièces d'or; mais, à peine eut-elle arrêté son regard sur Théodule, qu'elle réprima, en rougissant, ce premier mouvement d'une gratitude peu convenable, et balbutia plutôt qu'elle ne prononça les paroles suivantes :

—Croyez, monsieur, que vous avez acquis des droits éternels à ma reconnaissance, par une action...

— Dont le souvenir, madame, interrompit vivement Théodule, sera ma seule et ma plus douce récompense.

Cette phrase, débitée d'un ton à la fois pénétré et solennel, devait avoir, suivant Théodule, une immense portée. Ce qu'il y a de certain, c'est que Césarine, à partir de ce moment, dépensa en faveur de notre héros plus de grâce et d'amabilité qu'elle n'en eût trouvé à répartir dans un bal entre tous ses soupirants réunis. Elle lui devait la vie, et c'était là sans doute un motif légitime; mais elle lui avait intérieurement une autre obligation dont les femmes ne contesteront pas la puissance : c'était de pouvoir avouer pour son sauveur un jeune homme de vingt-deux ans, doué d'une figure agréable, d'une taille élégante et d'une main tout à fait aristocratique.

Théodule eut bientôt compris les avantages de sa position; lorsqu'il entendit Gustave et Césarine joindre leurs instances pour le supplier de leur consacrer le reste de la journée, un rayon de joie vint illuminer son visage; il lui sembla que toutes les rêveries de sa promenade du matin se dégageaient subitement du voile vaporeux de l'illusion, pour revêtir les formes de la réalité.

IV.

Raconter jour par jour ce qui se passa depuis l'évènement qui fait le sujet du précédent chapitre, la persévérance avec laquelle Théodule se mit à faire le siége du cœur de Césarine, la mollesse apportée dans la défense de la place, et la bonne foi du mari se faisant, à son insu, le plus puissant auxiliaire de l'assiégeant : ce serait à coup sûr mériter le reproche de tomber dans des détails devenus bien vulgaires, et nous nous garderons de commettre une faute aussi grave. Nous laisserons donc sans scrupule une lacune de dix mois dans notre narration, et, pour mettre nos lecteurs au courant de la nouvelle situation de nos trois personnages, nous nous bornerons à dire que Théodule est l'ami intime, le commen-

sal, le factotum du ménage Dutillet; que Gustave ne se permet pas de conclure une affaire ni d'arranger une partie de plaisir sans l'assentiment de Théodule; enfin, que la fière Césarine s'est tout à coup métamorphosée en épouse tendre, soumise et prévenante, ce que le bon Gustave remarque avec une joie naïve qui s'accroît de jour en jour.

Nous sommes au commencement de juin; il fait une chaleur de trente degrés; Gustave et Théodule sont occupés, l'un à gonfler une valise de vêtements et de linge, l'autre à ranger dans une malle des échantillons et des papiers; tous deux, pour se livrer commodément à ce travail, se sont débarrassés de leur habit, qu'ils ont jeté sur un divan. Quant à Césarine, elle ne demeure pas inactive, et ses mains prévoyantes entassent dans un sac de nuit des biscuits, un pâté, des foulards, un flacon de vin de Madère et des pantoufles.

Tous ces préparatifs se font avec une précipitation qui annonce que l'heure du départ approche; il est facile de reconnaître, à l'air affairé de Gustave, que c'est lui qui va se mettre en route.

— Ah! mon Dieu, j'ai oublié les instructions que je dois laisser à mon correspondant de Lille.

— J'y ai pensé pour toi, dit Théodule en lui présentant un papier; je les ai copiées moi-même, et de ma plus belle écriture.

— Tu es folle, Césarine; que veux-tu que je fasse de tout ce magasin de comestibles?

— Les nuits sont si longues en voyage, mon ami!

— C'est vrai; mais enfin, je ne pars pas pour les Indes. Bonne Césarine! on voit bien que c'est la première fois que je te quitte. Allons, calme-toi; je te promets d'être de retour au plus tard dans trois semaines.

— Trois semaines d'absence, c'est trois siècles pour une femme!

— Et pour un ami! ajouta hypocritement Théodule.

— Pauvres enfants! croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte pas aussi de m'éloigner?... Mais les affaires ont leurs exigences auxquelles il faut savoir se soumettre, sous peine de rebrousser chemin sur la route de la fortune.

— A-t-on besoin d'être si riche pour être heureux? dit Théodule, en échangeant un regard avec Césarine.

— Phrase de vaudeville, mon cher, répliqua Gustave; moi, je regarde l'amour comme un enfant très délicat; le moyen de lui assurer une longue existence, c'est de lui procurer toutes ses aises... Voyons, monsieur le philosophe, venez m'aider à fermer cette valise.

Après s'être assuré qu'il n'avait rien oublié, Gustave fit transporter sac de nuit, valise et malle dans son cabriolet; puis, regardant à sa montre :

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, quatre heures et demie! Je n'ai pas une minute à perdre, si je ne veux manquer la diligence.

Dans son empressement, il s'empara du premier habit qu'il trouva sur le divan, embrassa Césarine, serra la main de Théodule, courut se jeter dans sa voiture, et donna ordre à son domestique de brûler le pavé.

Le soir de ce même jour, Théodule, enfermé dans la chambre élégante qu'il occupait chez Gustave, s'était assis près de la fenêtre et tenait ses regards fixés sur le ciel avec une persévérance, une attention toutes particulières. Ce qu'il considérait ainsi, c'était le soleil descendant à l'horizon, à demi voilé déjà, mais empourprant encore de ses rayons les groupes de légers nuages qui se pressaient autour de lui, comme pour lui dire un dernier adieu. Le disque doré ne tarda pas à disparaître complètement; avec lui, pâlit graduellement et s'éteignit tout cet éclat dont le ciel avait un moment resplendi, et Théodule, commençant à respirer plus à l'aise, s'écria :

— Enfin, le voilà couché! Que ne puis-je en dire autant des gens de la maison!

Puis, s'avisant tout à coup d'un nouveau moyen de tromper son impatience, il ferma sa fenêtre, alluma sa lampe, et mit la main dans la poche de son habit, en disant :

— O ma lettre, ma bien-aimée lettre, je veux te relire encore et te couvrir de baisers; toi seule auras le pouvoir de me rendre insensible aux tortures de l'attente!

Mais, au lieu d'une lettre, ce fut un portefeuille que sa main atteignit.

Un étonnement inexprimable se peignit sur la figure de Théodule, à la vue de ce portefeuille qui contenait diverses valeurs et quarante mille francs en billets de banque. Deux secondes d'examen suffirent pour lui faire comprendre toute la vérité; il sortit précipitamment de sa chambre et courut vers celle de Césarine, heurtant et renversant ce qu'il rencontrait sur son passage, comme un homme qui a perdu la tête.

V.

Gustave dormit profondément toute la nuit et ne se réveilla qu'au moment où la diligence s'arrêtait devant un des principaux hôtels d'Amiens. Comme il devait, avant d'aller plus loin, passer un jour ou deux dans cette ville, afin d'y poursuivre quelques recouvrements importants, il fit décharger son bagage et demanda un appartement. Son premier soin fut d'ouvrir son sac de nuit et d'en tirer ses provisions, auxquelles il fit une assez forte brèche, en rendant grâce à la prévoyance de Césarine. Quand il se sentit l'estomac convenablement réconforté, il se mit à consulter ses notes, et, ayant réglé l'emploi de sa journée, il chercha son portefeuille pour mettre en ordre les valeurs à recouvrer. Qu'on juge de sa surprise, de son inquiétude... Le portefeuille avait disparu de sa poche!

En un instant il eut défait sa valise, mis sens dessus dessous les objets que renfermait sa malle; toutes ses recherches furent infructueuses.

Était-il victime d'un vol ou d'un oubli?

Cependant, ce portefeuille, il l'avait mis lui-même dans la poche de son habit; il s'en souvenait parfaitement; ce n'était point un rêve; il fallait donc qu'il se fût trouvé parmi ses compagnons de voyage quelque adroit voleur qui avait profité de son sommeil.

Cette supposition, la plus naturelle de toutes, était en même temps la plus terrible pour Gustave : aussi fit-il des efforts inouïs d'imagination pour trouver une explication plus rassurante. Bien qu'il fût convaincu que sa mémoire n'était que trop fidèle, il recommença minutieusement ses perquisitions; il bouleversa de nouveau sa malle, sa valise, jusqu'à son sac de nuit; il se tâta le corps et retourna toutes ses poches; une lettre décacheté s'échappa de celle de son habit; il la ramassa, l'ouvrit et reconnut l'écriture de Césarine.

D'abord il parcourut machinalement quelques lignes; puis son attention parut vivement éveillée, ses mains tremblèrent, le rouge de la colère lui monta au visage; enfin, il abaissa son regard sur l'habit qu'il portait, et s'écria :

— Tout s'explique!

Dans sa précipitation, c'était l'habit de Théodule qu'il avait mis au moment de son départ.

Quant à la lettre, elle était ainsi conçue :

« Vous êtes heureux, Théodule; du moins vous « me le dites, et j'ai besoin de vous croire; la « seule pensée de votre bonheur peut m'aider à « supporter l'existence, au milieu des contraintes cruelles, incessantes, que m'a créées ma « faiblesse. Surveiller à chaque instant mes regards et mes paroles; affecter la froideur, l'indifférence, à l'égard de celui dont la seule vue « fait battre mon cœur; redoubler de prévenances et de témoignages d'affection envers « l'homme que son droit transformerait, à la « première apparence, en un juge impitoyable, « connaissez-vous, Théodule, un sort plus déplorable, plus affreux? Et pourtant tel est le « mien désormais! Heureuse quand ces mensonges, imposés par la nécessité, ne jettent « pas dans votre âme un doute qui me désespère... Oh! mon ami, je vous le dirai encore « dans cette lettre, je vous le répèterai dans toutes celles qui la suivront, non pour me justifier, « mais parce que j'éprouve une joie ineffable à « vous en faire l'aveu : oui, vous êtes le seul qui « ayez réalisé mes rêves de jeune fille, le seul « qui ayez compris mon cœur; j'aime en vous « l'homme au cœur noble et pur, à l'esprit délicat, dégagé des grossières préoccupations de « la vie matérielle et positive. Un amour ainsi « placé est-il de ceux qui s'affaiblissent ou s'éteignent jamais? »

Une pareille lettre ne laissait pas au doute le moindre prétexte : aussi n'essaierons-nous pas de vous peindre la fureur de Gustave; il fit sur-le-champ demander une chaise de poste et reprit au galop la route de Paris, jurant qu'il aurait ce jour même la vie des deux coupables.

VI.

— Imprudent! fit Césarine en voyant entrer Théodule; si l'on vous avait aperçu!...

Mais, remarquant bientôt l'œil hagard et les traits décomposés du jeune homme, elle lui demanda avec anxiété la cause d'un trouble aussi extraordinaire.

Théodule, respirant à peine, se laissa tomber sur un fauteuil.

— Madame, dit-il d'une voix étouffée, nous sommes perdus!

— Que s'est-il donc passé? vous me glacez d'effroi... répondez... mais répondez, je vous en conjure.

— Vous allez m'accabler de reproches, me maudire...

— Moi!... pouvez-vous le croire?

— Et pourtant il n'y a de coupable que le hasard.

— Que voulez-vous dire?

— Fatal départ! funeste précipitation!

— Je ne vous comprends pas; expliquez-vous.

— La moitié de mon existence, s'écria Théodule en se frappant le front des deux mains; oui, la moitié, je la donnerais pour ravoir mon habit!

Césarine jeta un regard d'effroi sur Théodule; l'idée lui vint qu'il avait perdu la raison.

— Au nom du ciel, calmez-vous, lui dit-elle d'une voix tremblante.

— Me calmer!... Mais vous ne voyez donc pas que cet habit est celui de Gustave... de Gustave qui a emporté le mien... qu'à la place de son portefeuille, il ne trouvera qu'une lettre; que cette lettre, écrite par vous, signée par vous, lui ouvrira les yeux, allumera sa vengeance, et que nous touchons peut-être à une horrible catastrophe.

— Grand Dieu!

Césarine pâlit et tomba sans connaissance.

— Quelle situation! quelle situation! criait Théodule en courant tout autour de la chambre pour chercher un flacon que son trouble l'empêchait d'apercevoir sur la cheminée; une femme compromise! un mari furieux! du bruit, du scandale!... mon nom traîné devant les tribunaux!... pis que cela peut-être... Gustave est violent... il est capable de me tuer... et elle aussi... Oui, poursuivait-il en s'exaltant, il nous tuera sans pitié, le misérable!... Oh! maudit soit le jour où j'ai eu la fatale inspiration de me promener entre Neuilly et Puteaux!... Je serais bien tranquille dans mon village, écoutant les remontrances de ma mère, mangeant les goujons de mon cousin, accompagnant mon oncle au lutrin... je ne verrais pas suspendu sur ma tête le bras d'un homme qui a le droit de m'écraser et qui en usera, qui me brisera comme je brise ce verre!

Et saisissant le flacon que sa main avait enfin rencontré, il le lança contre le mur, d'où il rejaillit en mille éclats sur le parquet.

— Mon ami! murmura d'une voix languissante Césarine qui venait de reprendre ses sens.

Ce nom d'ami, qui, la veille encore, résonnait à son oreille comme une mélodie ravissante, fit passer un frisson sur tout le corps de Théodule.

— Mon ami, poursuivit Césarine, nous avons commis une faute; le ciel nous en punit cruellement.

— Bien cruellement!

— Qu'allons-nous faire?

— Oui, répondit Théodule avec abattement, voilà justement ce que je me demandais; qu'allons-nous faire?

Ils se recueillirent un moment tous les deux; mais le visage morne de Théodule contrastait singulièrement avec l'air inspiré que prirent tout à coup les traits de Césarine. Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Théodule, m'aimez-vous comme je vous aime?

— En doutez-vous?

— Eh bien! mon ami, un seul moyen nous reste : c'est de prévenir le châtiment que nous réserve un juge irrité; n'attendons pas que sa vengeance éclate sur nous.

— Je ne demande pas mieux.

— Votre âme est forte, Théodule, et je n'attendais pas moins de votre courage..... Ainsi, plus d'inquiétude, plus de tristesse; nous sommes sauvés!

— Le ciel en soit loué! fit Théodule dont le visage commençait à s'éclaircir; mais quel refuge?...

— Il n'en est point de plus assuré que la tombe.

— La tombe!

Théodule fit une grimace effroyable; mais Césarine était trop préoccupée de son idée pour y prendre garde.

— Deux cœurs qui se comprennent comme les nôtres ne sauraient battre séparés; que la mort les unisse à jamais!

Et Césarine, se levant avec résolution, alla vers Théodule, dont elle saisit la main glacée et frémissante.

— Mon Dieu, qu'avez-vous, mon ami?

— Moi?... rien, je vous jure.

— Votre main est froide et tremble dans la mienne.... vos regards évitent mes regards... Théodule, me serais-je trompée sur vos sentiments?... Mais non... c'est moi qui suis folle, et j'ai tort de vous accuser... Pardon, mon ami, pardon d'avoir un moment osé douter de votre amour... Ne m'avez-vous pas mille fois juré qu'il vous serait doux de mourir avec moi?

— Et je le jure encore!

Pressé entre deux périls extrêmes, la colère implacable du mari et l'exaltation non moins redoutable de la femme, Théodule, dans un moment de soudaine inspiration, venait d'entrevoir une porte de salut.

— Oui, reprit-il, je serais heureux de mourir avec vous; mais c'est un bonheur que nous sommes maîtres de nous procurer dans tous les

temps; pourquoi nous presser? Laissez-moi, laissez-moi saisir l'occasion que m'envoie le sort de vivre pour vous, Césarine; ce qui, je l'avoue, me semble un bonheur bien préférable à l'autre.

— Mon ami, je ne vous comprends pas.

— A mon tour de vous rappeler les serments que vous m'avez faits... Une chaumière, m'avez-vous dit souvent, une chaumière et votre cœur, voilà toute mon ambition...

— Je n'ai pas changé, croyez-le bien, Théodule; oui, j'ai rêvé, je rêve encore l'union de deux cœurs dans une paisible retraite, les doux entretiens au milieu du calme d'une campagne fleurie, la lecture sous les frais ombrages d'un bois embaumé, pour demeure un châlet, pour toilette une robe de mousseline, un chapeau de paille, un ruban...

— Eh bien! interrompit Théodule, ce rêve, nous pouvons le réaliser dès demain; la Suisse est le pays des châlets, et ses montagnes hospitalières nous offrent un asile assuré.

— La Suisse, dites-vous! oh! oui, c'est là qu'on doit trouver le bonheur... Combien de fois je me suis transportée par la pensée dans cette contrée ravissante! combien de fois j'ai admiré, dans les descriptions des voyageurs, ses montagnes pittoresques, ses vallons délicieux, le gracieux costume de ses jolies villageoises!...

— Qui vous ira à ravir, j'en suis persuadé; Césarine, consentez-vous à me suivre?

— Mon ami, je m'abandonne à vous.

Théodule se sentit la poitrine soulagée d'un poids énorme.

— Quelle heureuse idée j'ai eue là! pensait-il en faisant ses préparatifs de départ; avec l'esprit romanesque de Césarine, Dieu sait ce qui serait arrivé!... Mourir à vingt-deux ans!... merveilleux remède en vérité!... J'aime bien mieux un petit voyage d'agrément dans la patrie de Guillaume Tell... Je ne serai pas fâché de faire connaissance avec cette terre classique de la liberté... Pour ce qui est du châlet, du chapeau de paille et de la vie de village, bien obligé!... voici un portefeuille qui me promet des jouissances un peu plus confortables... Oui, mais il appartient à Gustave, et la délicatesse... singulier scrupule, ma foi! Est-ce qu'un mari n'est pas tenu de payer la dépense de sa femme?

VII.

On peut aisément se figurer le désappointement, l'irritation de Gustave, lorsque, arrivé le soir à Paris, il apprit que Césarine et Théodule en étaient partis dès le matin. Mais, loin de se rebuter, il interrogea ses domestiques, courut chercher des renseignements dans tous les bureaux des messageries, et quand il ne lui resta plus aucun doute sur le chemin qu'avaient choisi les fugitifs, il remonta dans sa chaise de poste et se lança sur la route de Dijon, ne s'arrêtant aux relais que le temps nécessaire pour changer de chevaux et prendre des informations.

Théodule et Césarine avaient sur Gustave une avance de douze heures; grâce à l'activité de ce dernier, cette avance diminuait sensiblement; à Dijon, elle n'était plus que de deux heures; en sortant de Besançon, la chaise de poste n'était séparée de la diligence que par un intervalle de trois à quatre mille pas; les deux voitures se joignirent enfin et s'arrêtèrent ensemble à un relai voisin de la frontière.

Théodule demeura pétrifié lorsque, à la descente des voyageurs, il se trouva en face de Gustave; mais celui-ci, le saisissant par le bras, l'entraîna, sans lui donner le temps de se reconnaître, dans une chambre de l'auberge, dont il eut soin de fermer la porte au verrou.

Cette précaution fit tressaillir Théodule.

La pensée de Gustave, en se mettant à la poursuite des coupables, avait été d'abord de laver son injure dans leur sang; mais deux journées d'isolement au fond d'une voiture lui avaient donné le temps de réfléchir et de modifier sa première décision; il régnait donc sur son visage et dans son attitude un calme qui excluait toute idée de violence; cependant Théodule, trop profondément troublé pour faire cette remarque rassurante, se tenait devant son juge, debout, pâle, interdit, les yeux baissés, ne cherchant ni à se disculper ni même à atténuer sa faute.

— Nous avons à régler ensemble, dit Gustave, un compte qui ne sera ni long ni difficile; je ne vous demanderai point des explications qui seraient sans résultat; je ne vous ferai point des reproches qui ne remédieraient à rien; j'arriverai droit au but : vous m'avez volé un portefeuille renfermant une somme de quarante mille francs...

— Monsieur!...

— Volé, je maintiens le mot.

— J'avoue que la position dans laquelle m'a jeté un moment d'égarement me met à votre merci ; mais...

— Point de phrases étrangères au sujet qui

nous occupe, je vous en prie; vous avez mon portefeuille, vous allez me le rendre.

Théodule tira le portefeuille de sa poche et le remit à Gustave, qui l'ouvrit pour s'assurer que rien n'y manquait.

— Très bien, dit-il après avoir terminé cet examen; mais ce n'est pas tout: vous allez reconnaitre par écrit que je vous ai surpris au moment où vous passiez à l'étranger, nanti de la somme que vous m'aviez dérobée.

— Moi, signer une pareille déclaration!..... jamais!

— Comme il vous plaira.

Et Gustave se dirigea vers la cheminée auprès de laquelle pendait le cordon d'une sonnette.

— Que prétendez-vous faire? demanda Théodule, dont les yeux suivaient avec anxiété tous les mouvements de son adversaire.

— Une chose bien simple : nous sommes encore en France, monsieur; ce village n'est probablement pas dépourvu d'un juge de paix, d'un maire, de gendarmes; je vais à l'instant vous faire arrêter comme voleur et reconduire à Paris, où il vous sera loisible de vous expliquer complètement devant un tribunal, pour peu qu'il vous plaise d'aggraver votre situation.

Gustave tenait d'une main le cordon de la sonnette; de l'autre, il indiquait une table sur laquelle se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire.

Il n'y avait pas un mot à répliquer; Théodule se résigna.

— Je suis satisfait, dit Gustave en prenant la déclaration de Théodule; maintenant un dernier mot : vos séductions ont enlevé à une faible femme sa position, son bien-être, son appui; il est juste que vous lui en teniez compte. Ce papier, dont je puis faire usage quand bon me semblera, m'est un sûr garant que vous n'abandonnerez pas votre complice; et comme il importe à mon repos que votre honte à tous les deux ne puisse jamais souiller l'air que je respire, j'espère encore que vous éviterez prudemment de reparaître en France, moi vivant. Cela dit, monsieur, vous partirez quand il vous plaira, vous êtes libre.

Gustave avait à peine ouvert la porte, qu'une femme se précipita dans la chambre et tomba à genoux devant lui; mais il sortit sans même daigner lui accorder un regard de colère. Cependant, après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, tira de son portefeuille un billet de mille francs qu'il jeta en aumône, comme dernière humiliation, aux pieds de Théodule, et disparut.

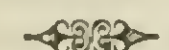
Le hasard nous fit rencontrer les deux exilés à Baden-Baden, pendant la dernière saison des eaux; la sentimentale Césarine y remplissait les prosaïques fonctions de baigneuse, tandis que son séducteur, métamorphosé en garçon de café, appelait les points au billard, tout en rêvant de ladys, de princesses russes et de baronnes allemandes.

MOLERI.



ORIGINE DES KEEPSAKE.

A MADAME J. H.



Madame,

Vous avez désiré connaître l'origine de ces Keepsake que nous croyons avoir empruntés aux Anglais, et qui semblent destinés à nous rappeler les pays que nous avons visités dans nos voyages, en mettant sous nos yeux la représentation, et, comme on disait autrefois, la *portraiture* des villes les plus célèbres et des lieux les plus pittoresques.

Voici, à ce sujet, une simple anecdote que j'ai empruntée à l'histoire d'un de vos compatriotes, François Hogenberg, de Francfort.

François Hogenberg, de même que tous ces vieux maîtres allemands qui ont excellé dans plusieurs arts à la fois, était peintre, musicien et poète. Peintre, il faisait des portraits *d'après le vif,* suivant l'expression française du XVIe siècle, composait des tableaux d'église, se servait, avec la même adresse, de l'œuf, de l'huile et de la colle, en peignant sur muraille, sur toile et sur bois, gravait sur argent et sur cuivre, exécutait des *tailles* de bois, écrivait des cartes de géographie; musicien, il composait des motets et airs de danse, touchait du luth et de la guitare, jouait du hautbois et chantait toutes sortes de musiques; poète, il versifiait en diverses langues, il voyageait, il aimait.

Vers l'an 1540, il entreprit un voyage d'artiste dans les Pays-Bas : il parcourut la Flandre et le Brabant en poète, en musicien et en peintre, accompagné d'une femme charmante, Wilhelmine Egger, peintre, musicienne et poète comme lui : ce fut au retour de ce voyage qu'il l'épousa. Dans ces excursions aventureuses à travers les provinces belgiques, où il fut toujours pauvre et joyeux, grâce aux arts et peut-être aussi à l'amour, il prit une vue topographique des villes qu'il avait habitées avec Wilhelmine : tel était son adieu à ces villes hospitalières qu'il quittait ordinairement à regret, tel était le souvenir qu'il voulait emporter des lieux qui avaient été témoins de quelques jours de son bonheur et de ses travaux.

Le recueil de ces vues dessinées au croyon, à la plume et au pinceau, forma un petit livret oblong qu'il fit relier en vélin blanc, aux chiffres de Wilhelmine Egger, et il le lui offrit en présent, le jour de leurs noces.

A vingt ans de là, François Hogenberg était encore peintre et musicien; mais il n'était plus poète : il avait cessé d'aimer Wilhelmine. Il fut appelé à Bruges pour y peindre des fresques dans l'abbaye de Sainte-Godoleve, de l'ordre de Saint-Benoît : Wilhelmine l'accompagna dans ce voyage. Elle repassa, avec bien de battements de cœur, par les chemins qu'elle avait parcourus naguère avec son amant, devenu depuis son mari : elle était toujours belle, mais sa beauté n'avait plus l'éclat, la fraîcheur et le parfum de la jeunesse; son esprit et ses talents s'étaient développés, il est vrai, mais aux dépens de son cœur et de ses illusions. Elle se disait tout bas combien elle avait aimé François, et combien ils étaient heureux alors!

François Hogenberg ne rêvait qu'à sa peinture et ne promenait autour de lui que des regards indifférents ou distraits. Mais, à l'aspect de Bruges qui se levait devant lui, au milieu d'une magnifique plaine, et qui se mirait dans les eaux de son canal, tout illuminée par les rayons d'or du soleil couchant, il se sentit saisi d'une émotion indéfinissable, et il se souvint d'avoir, vingt ans auparavant, dessiné cette même vue qu'il retrouvait avec le même enthousiasme, quoiqu'elle lui parût avoir changé d'aspect dans l'ensemble ainsi que dans les détails. Il demanda à Wilhelmine de lui montrer le livre qui renfermait son dessin; elle le tira d'un étui de chagrin, et le présenta en silence à son mari : deux larmes brillèrent au bord de ses paupières.

— Oui, dit-il en examinant ce dessin qui ne ressemblait plus au paysage qu'il avait sous les yeux, voici d'abord le clocher de la place du Marché, qui domine tous les autres : depuis vingt

ans, il n'a pas perdu un pouce de sa taille, et il eût été en peine de noircir davantage.

— Vingt ans! murmura Wilhelmine qui regardait le peintre avec la suave mélancolie des femmes allemandes.

— Aide-moi à reconnaître dans le dessin ces clochers et ces tours qui se dressent là-bas. D'abord, il n'y a pas à s'y tromper : c'est la tour de la cathédrale, cette antique basilique de Notre-Dame, où est le tombeau en cuivre doré d'un fameux duc de Bourgogne.

— Je reconnais, en effet, Notre-Dame et le clocher du Marché, répliqua Wilhelmine; mais, pour les autres églises, couvents et hôtels qu'on voit dans le dessin, je ne les vois pas tels dans la réalité, et je cherche en vain à les nommer par leurs noms.

— Rien n'est plus aisé pourtant, dit François Hogenberg, avec ce dépit d'amour-propre qui naît souvent d'une critique juste qu'on est forcé de constater soi-même. Suis bien mon doigt qui marque sur le papier les points que je signale à l'horizon : voici Saint-Jacques, Sainte-Walburge, l'abbaye d'Hemesdael...

— Oh! c'est impossible, interrompit Wilhelmine, l'église et cette abbaye a été détruite cette année par un incendie.

— Ce serait donc alors l'abbaye de Sparmaille?

— Bon! l'abbaye de Sparmaille est située à l'autre extrémité de la ville.

— C'est étrange! voici trois clochers qui ne sont pas dans mon dessin.

— Il y en a bien plus de trois qui manquent : les aurais-tu oubliés?

— Non, certes; mais un clocher a bien vite poussé, quand on sème un couvent ou un prieuré de moines ou de nonnains.

— En revanche, ton dessin offre plus de vingt tourelles qui ont disparu.

— Vingt! en vingt ans! on ne respecte plus les édifices maintenant, et ils ne vivent guère que l'âge d'homme.

— Mon pauvre ami, dit-elle en soupirant, comme tout change en vingt ans!

— C'est-à-dire que mon dessin, qui était fidèle il y a vingt ans, est faux et inexact aujourd'hui : Bruges a vieilli.

— Et Bruges a rajeuni. Quant à nous...

— Wilhelmine! dit gravement le peintre qui se mit à la considérer avec tant d'attention qu'elle en rougit : n'est-ce pas un cheveu blanc que j'aperçois dans tes cheveux noirs?

— Dans quelques années, tu seras tout à fait chauve, François.

— Le jour où je fis cette vue de Bruges, tu avais la taille si fine que je la mesurais avec mes doigts.

— Tu voulais que je te payasse ce dessin avec un baiser, et je m'enfuyais : tu m'en pris cent, mais je ne t'en donnai pas un.

— Oh! quelles roses tu avais sur les joues en ces temps-là!

— Les roses ne fleurissent plus en automne, François.

— Quelle distinction et quelle pureté dans les lignes de ton visage! quelle grâce et quelle noblesse dans ta physionomie! quel enchantement dans ton sourire! quel feu et quelle douceur dans ton regard! Tu étais la plus adorable des femmes!

— Tu n'étais pas alors, toi, maussade, bourru, fâcheux...

— Comme nous étions pauvres!

— Comme nous étions heureux!

— Chère Wilhelmine! ce temps-là est bien loin!

— Et nous nous aimions! Ah! combien tu m'as aimée, François!

— Ne t'étonne donc plus si les villes changent de même que les cœurs!

Vilhelmine reprit l'album en baissant la tête pour cacher ses larmes, et elle le feuilleta tristement jusqu'à son arrivée à Bruges. Elle revit tour à tour les villes qui étaient dessinées sur son livre, et elle remarqua que pas une n'avait conservé le même caractère depuis vingt ans : elle donna aussi plus d'un coup d'œil à son miroir, et elle soupira.

Après la mort de sa femme, en 1572, François Hogenberg grava lui-même les vues des villes de Belgique, faites trente-deux ans auparavant, et les plaça dans un grand ouvrage de son ami George Braün, archidiacre de Dortmund, intitulé : *Theatrum urbium præcipuarum*, en deux volumes in-folio. On ne s'aperçut pas que les plans gravés étaient plus anciens que la description topographique. A cette époque, le peintre, vieux et décrépit, avait presque oublié lui-même ses poétiques voyages avec sa maîtresse.

P.-L. JACOB, BIBLIOPHILE.

LE FEUILLETONISTE.



Une femme trop heureuse.

LA PLUS HEUREUSE FEMME DU MONDE.

I.

C'était au commencement du printemps de 18...., par une de ces tièdes et riantes matinées de soleil, où tout Paris, le Paris élégant, semble s'être donné rendez-vous au bois de Boulogne — A propos, mon Dieu!... notre pauvre Bois, à cette heure!... tout bouleversé, rasé, saccagé c'est désolant!... Brisons-là.

Mais, le jour dont je parle, notre beau bois avait encore de beaux ombrages, de belles pelouses, et vers trois heures la grande avenue de Longchamps, couverte de monde, de voitures, présentait le plus pittoresque, le plus magique coup d'œil. Dans ses contre-allées qui déjà formaient des dômes de verdure, se développait en longues files onduleuses une foule parée, parfumée, rieuse, coquette, se retrouvant là dans ses vaporeuses toilettes du matin, sous les armes, comme elle l'était la veille aux Italiens, comme elle le sera le soir à l'Opéra, toujours empressée de voir et d'être vue... Et sur la chaussée, dans un indescriptible pêle-mêle, se croisaient en tous sens de nombreuses et bruyantes cavalcades, une multitude de voitures.

Entre les plus élégantes se faisait remarquer un charmant coupé gros-bleu, doublé de satin blanc, attelé de deux délicieux chevaux isabelle, pleins de feu et d'ardeur, aux crins nattés entremêlés de rubans bleus, menés à la Daumont, et suivi de deux grooms en tenue parfaite, riche et de bon goût, montés sur des chevaux de prix.

Ce leste et brillant équipage, d'une irréprochable élégance dans tous ses détails, aurait attiré les regards, quand bien même le cortége d'élite qui se pressait aux portières de la voiture n'eût pas appelé l'attention sur la jeune femme qui l'occupait seule : sa ravissante figure, ses manières pleines d'aisance et de distinction, justifiaient, de reste, l'ovation incessante dont elle était l'objet, et l'empressement de ses nombreux admirateurs.

Et à tous, indistinctement, elle accordait avec une inimitable grâce l'aumône si ardemment sollicitée d'un regard, d'un mot... Chacun avait part à la faveur fugitive d'un sourire, d'un témoignage bienveillant... et quelques-uns, peut-être, pouvaient emporter la douce espérance d'avoir été, personnellement, distingués et comptés...

D'ailleurs, les mille saluts gracieusement et familièrement échangés entre la jolie dame du coupé et les femmes qui occupaient les voitures armoriées, indiquaient suffisamment son rang et sa position dans le monde.

De toutes parts un murmure flatteur accompagnait sa marche triomphale. Les regards des hommes exprimaient une admiration passionnée, la suivaient à perte de vue... Le long et méditatif regard des femmes, attaché sur elle, traduisait la pensée que leurs lèvres ne proféraient pas : « L'heureuse! l'heureuse femme!!!

. . . .

. . . .

Cette même après-midi aussi, il y avait comme de coutume affluence au cercle de Mme la comtesse de Rivers, dont le salon, de trois à six heures, était le point central où venait aboutir, donner ou chercher des nouvelles, une partie de la haute société de Paris. Il était de mode de faire une pause chez Mme de Rivers avant de rentrer chez soi : on appelait cela *terminer sa matinée*. Et comme on y rencontrait tout le monde, tout le monde voulait s'y montrer.

A ce moment, la plupart des visiteurs revenaient en droite ligne du Bois; et dans une conversation rapide se reproduisait, toute pal-

pitante d'actualité, la chronique du jour, qu'on venait d'y recueillir au vol.

Les *on dit* politiques, les nouvelles confidentielles données par les familiers du château, sur le renversement *médité* du ministère Martignac, occupèrent bien quelques instants; mais à qui, dans ce salon, importait la chute du *ministère bourgeois*? Les impressions, les scènes épisodiques de la promenade, étaient d'un bien autre intérêt, vraiment! Il y avait un bien autre charme dans la revue passée en commun des célébrités de tous genres, des sommités élégantes dont l'apparition ou la rencontre avait complété les jouissances de la matinée de tout ce monde d'heureux désœuvrés, pour qui le Bois et l'Opéra sont les seules affaires sérieuses de la vie!

Parmi les femmes citées pour avoir fixé l'attention, Mme la duchesse de G***, en possession d'imposer la mode et le goût, fut tout d'abord nommée : elle montait avec une grâce et une hardiesse fort remarquables un cheval arabe pur sang, aux allures vives et impatientes, d'une beauté, d'une valeur idéales, l'un de ceux, assurait-on, envoyés dernièrement de Constantinople en présent à monsieur le dauphin.

La façon nouvelle de l'habillement de cheval qu'elle portait, sa coiffure, qualifiée d'*innovation heureuse*, furent approuvées par acclamations. Et, à la prière d'une curieuse jeune femme, M. le prince de B***, qui avait eu l'honneur, dit-il, d'accompagner Mme la duchesse de G***, décrivit d'une manière très satisfaisante la coupe de son habit, couleur *pensée des Alpes ;* la forme un peu excentrique, mais d'une grande distinction, de son chapeau de peluche blanche à passe fermée sous le menton, à calotte ronde, était entourée d'une Fernand Cortès de petites têtes de plumes blanches : « Elle est charmante! charmante! » s'écria-t-il.

« Pauvre femme! comme cette horrible petite vérole l'a changée! » fit observer charitablement une des amies intimes de la duchesse.

— Mais elle est encore très belle! répliqua vivement le prince de B***.

— Hélas! ce n'est plus que la pâle copie d'un ravissant portrait!... Je ne puis encore me faire à cet affreux changement! répondit-elle d'un accent pénétré...

— Incontestablement, dit M. de L***, ce type merveilleux de l'éternel jeune homme, de l'élégance, des manières aristocratiques, et, à soixante ans, resté, quand même, une autorité consultée, incontestablement les honneurs de la matinée appartiennent à la jolie Mme Duval, elle a eu un succès fou! Son coupé anglais, son attelage isabelle, qui sortaient pour la première fois, sont du meilleur goût, et...

— Dites donc fabuleusement beau! interrompit le duc de D*** avec l'aplomb d'un homme accoutumé à imposer son opinion. Savez-vous ce qu'a coûté à Londres cette paire de chevaux?... Cinq cents livres sterling!

— Quel faste! — Quel luxe princier! — C'est inimaginable! s'écria-t-on de toutes parts.

— Eh! messieurs, jadis cela se passait exactement ainsi; ce ne sont là que les us et coutumes traditionnelles de l'ancienne finance! M. Duval a un splendide état de maison, le meilleur cuisinier, la meilleure cave de Paris; de quoi vous plaignez-vous?... dit M. de L*** d'un ton de finesse moqueuse; quant à moi, je trouve que, pour un financier déguisé en *pair de France*, il tranche fort agréablement du grand seigneur!

— Ne plaisantez pas sur ce sujet, monsieur de L***, je ne vois pas là le plus petit mot pour rire! repartit avec humeur la vieille marquise de Mont***. *Jadis*, jadis, ne vous en déplaise, cela ne se passait pas de la sorte : le roi faisait quelquefois de messieurs de la finance ses hommes d'affaires, *des ministres*, mais non pas des pairs de France! C'est à donner des nausées, de voir jeter la première dignité du royaume à la tête de gens de ce calibre!

— Qu'est-ce donc que ces Duval? demanda à demi-voix le vieux chevalier d'Ursel au commandeur de Neyrac, placé auprès de lui.

— Rien du tout, répondit-il tout haut. Ce sont des paysans de ma province, dont le nom est *Thibaut :* le grand-père de celui-ci tenait à ferme les terres de notre baronie du Val, en Dauphiné, et, pour le désigner entre ses frères, on l'appelait, dans le pays, Thibaut du *Val*. Il était en même temps *maître Jacques* au château, pendant les séjours accidentels qu'y faisait ma famille lors de l'assemblée des états.

« Mon père s'intéressa à son fils, qui était un garçon assez intelligent, le fit placer commis aux gabelles, d'où il est parti, la révolution aidant, pour faire une fortune scandaleuse dans les fournitures des armées de la république. Voilà l'origine du *Duval* et de ses deux cent mille livres de rentes, qui, l'un portant l'autre, siégent aujourd'hui sur les bancs de la pairie! »

Tout le monde se mit à rire.

— C'est véritablement la fin du monde! s'écria la marquise de Monl***.

— N'était-il pas député? demanda quelqu'un.

— Eh! sans doute! Il s'est fait nommer député pour faciliter l'ascension... Comme tant d'autres de l'espèce, le sieur Duval avait bien entendu que la députation serait pour lui un moyen, un marche-pied pour l'aider à grimper... Du reste, les précédents ne lui manquaient pas! de concessions en concessions, nous tombons dans l'absurde! dit en levant les épaules M. de Neyrac.

— Mais enfin, à quel titre l'a-t-on élevé à la dignité de pair de France? demanda encore le vieux chevalier, qui, lui, s'il avait beaucoup *oublié*, n'avait rien *appris* non plus...

— Ah! quant à cela, il est certain qu'on ne lui connaît d'autre titre que sa *qualité* de millionnaire! dit en riant le prince de B***.

— Aussi, l'affaire cependant, n'a-t-elle pas été toute seule... reprit M. de Neyrac. Il a fallu toute la tenacité, tout le savoir-faire de la marquise de Lestanges, alliée à toutes les gens qui ont l'honneur d'être dans l'intimité du roi et de Mme la dauphine, pour de haute lutte emporter cette absurde nomination! Elle y a pris peines et soins, je vous le garantis...

— Oui, oui. Je le sais de bonne source, ajouta la marquise de Monl***, Mme de Lestanges, en son nom, comme en celui de son mari, de bonne maison, ma foi! a convoqué le ban et l'arrière-ban des grands et petits parents, pour leur persuader qu'ils devaient l'aider à faire de M. son gendre quelque chose *d'avouable...* »

Un éclat de rire général accueillit le coup de boutoir asséné par la maligne vieille femme, qui, du coin du feu où elle était tapie, écoutait avec un balancement de tête approbatif et railleur les communications *officieuses* du commandeur, son ami.

— Si c'est là, ainsi qu'on l'assure, une des conditions du contrat, la voilà remplie... Et, il est fort supposable que tout ce luxe d'ostentation a été le programme arrêté à l'avance entre la belle-mère et le gendre, ajouta M. de Neyrac.

— C'est bien l'homme le plus vaniteux de France! s'écria quelqu'un.

— Mais Mme Duval est restée, elle, la simple et charmante femme que nous aimons tous... fit entendre une douce voix.

M. de L***, qui saisit la bonne intention de la maîtresse de la maison, s'empressa de ramener la conversation au ton léger de son début.

— Mon Dieu! reprit-il, qu'elle était jolie ce matin dans son délicieux négligé tout de dentelle et de mousseline blanche!

— Elle était ravissante! s'écrièrent avec exaltation quelques jeunes hommes.

— Et puis, il y a dans sa manière un mélange de mélancolie et de frivolité, de candeur et de coquetterie à *incendier tous les cœurs*, n'est-il pas vrai? reprit en riant M. de L***. Il est de fait qu'elle a eu un succès prodigieux! et elle jouissait ingénument de ses triomphes avec une gentillesse, une gaîté adorables!

— Ah! c'est que la vie est bien facile, bien belle, à Mme Duval!...

— Qu'a-t-elle à désirer sur la terre!...

— Son existence n'est qu'un long enchantement!...

— C'est bien la plus heureuse femme du monde!!!

Exclamèrent à la fois plusieurs femmes... Et dans l'accent avec lequel ces quelques mots furent prononcés, il y avait tout une révélation du sentiment qu'inspirait ce bonheur...

— Mais elle le mérite! Hélène est si naturellement bonne, gracieuse! elle est si constamment obligeante pour tous!... dit Mme de Rivers.

— Eh! mon Dieu, madame, personne, il me semble, ne conteste les qualités de Mme Duval? son éloge est tout à fait de luxe ici! fut-il répondu d'un ton aigre-doux.

— Mme de Rivers est toujours parfaite pour ses amis, dit M. de L*** en interrompant poliment ce picotage; mais d'ailleurs Mme Duval, dont l'aimable caractère et les excellentes façons nous rendent si agréables sa société et sa maison, ne compte parmi nous tous que des admirateurs sincères.

. . . .
. . . .

Un peu plus tard, dans ce même salon tout à l'heure si bruyant, si animé, régnait un silence profond. Mme de Rivers, seule, étendue dans une moelleuse ganache, le coude appuyé sur un guéridon chargé de brochures, d'albums, de revues, se disposait à passer solitairement une bonne soirée.

Mme de Rivers est jeune encore, elle possède la considération que donnent une conduite et une mesure parfaites, la naissance et la fortune. Restée veuve de bonne heure, elle a arrangé sa vie pour en jouir à sa manière. Sa maison est le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris, et elle trouve du charme à ce tableau mouvant qui passe chaque jour sous ses yeux : il lui

plaît, mais ne l'éblouit pas... Le monde n'est pour elle qu'une distraction, non pas un besoin : elle l'a jugé... Elle sait ce que valent les démonstrations, les amitiés à fleur d'eau de la foule!

A cette heure de recueillement, il y a dans son âme de la tristesse et du dégoût... Elle s'indigne à huis-clos, en repassant dans ses souvenirs la conversation de l'après-midi, où à chaque mot, chaque syllabe, se décelaient la malveillance et l'envie... L'envie! cette lèpre hideuse qui s'attache à toutes les prospérités, à toutes les supériorités!... « Oh! que l'étude du cœur humain est chose repoussante... » murmura-t-elle en laissant échapper sa pensée par ses lèvres.

Le fracas d'une voiture qui entrait rapidement dans la cour de l'hôtel interrompit la rêverie de Mme de Rivers : « Une visite! » fit-elle avec un geste contrarié. Le moment était mal choisi...

« C'est moi, Aline, » dit en passant prestement devant le domestique qui se disposait à l'annoncer, une svelte et gracieuse jeune femme, à la taille flexible comme un roseau, couronnée de fleurs, dans une ravissante toilette du soir, et dont les pas légers effleuraient à peine la terre.

— Soyez la bien-venue, chère Hélène! dit affectueusement Mme de Rivers; vous semblez une vaporeuse apparition dans ce salon désert... Mais où donc allez-vous si belle, si resplendissante?

— Aux Italiens d'abord. Je viens vous demander si vous voulez m'accompagner?

— Ma bonne Hélène, j'avais disposé autrement de ma soirée...

— *Tancredi*... Mme Malibran... c'est irrésistible cela, chère?...

— C'est bien tentant!... mais...

— Mais... vous ne vous en souciez pas! dit la jeune femme en faisant une petite moue moqueuse.

— J'irai, si cela vous est bien agréable, chère Hélène...

— Ce qui m'est agréable, repondit-elle avec vivacité, c'est d'être avec vous, et si au moins vous voulez de moi, je resterai, nous causerons, ou nous ferons de la musique ensemble.

— Et vous me sacrifieriez sans regret votre soirée, Hélène?... Votre jolie toilette serait pour moi seule?...

— Je vous ferai cet immense sacrifice, Aline! répondit en riant aux éclats l'élégante jeune femme, et elle s'installa résolûment sur une chauffeuse bien basse, en arrondissant autour d'elle, avec une complaisance enfantine, sa robe de gaze rose garnie de trois hauts volants.

—Quel charmant caractère vous avez, ma gentille Hélène! dit Mme de Rivers en lui tendant affectueusement la main.

Une de ces bonnes causeries intimes du coin du feu s'établit aussitôt entre les deux femmes.

— J'avais déjà eu de vos nouvelles ce matin, reprit Mme de Rivers.

— Vous avez vu ma mère?

— Non. Par plusieurs de vos admirateurs du bois...

— Ils y étaient tous!... répondit-elle avec une malicieuse gaîté.

— Il n'est bruit que de vos triomphes...

— Qui donc a médit de moi?... Dites, dites vite, Aline.

— Vous avez été suivie, entourée, et... et impitoyablement coquette... Est-ce la vérité?

L'étourdie partit d'un de ses joyeux rires d'enfant enchanté d'avoir fait une bonne espièglerie.

— Oui, oui, c'est vrai! s'écria-t-elle.

— Mais cela est fort mal! fit avec un petit geste de menace Mme de Rivers.

— Ne me grondez pas, Aline, cela m'amuse, me distrait quelquefois un moment!... dit-elle en passant négligeamment ses doigts effilés dans les longs tire-bouchons qui encadraient sa délicieuse figure; et cependant, ajouta-t-elle avec une gravité comique, cependant, si vous saviez à quel point le monde, ses hommages, ou ses blâmes, me sont indifférents!

— Je n'en crois pas un mot, Hélène! dit en riant Mme de Rivers.

— Et vous aussi : vous me croyez légère, frivole?...

Mme de Rivers fit en souriant un geste affirmatif.

— Heureuse peut-être!... ajouta-t-elle avec une inflexion stridente.

— Mais sans doute, Hélène, à moins que tout ce qui constitue une agréable existence, une heureuse vie de femme, ne soit qu'une déception pour vous!... Dites, ma chère, qu'y a-t-il eu de commun jusqu'à ce jour entre vous et le malheur, et la souffrance?...

— Ah!.. Et sur ce visage si animé, si gai quelques instants auparavant, se répandit une expression d'indicible tristesse : « Il n'y a bien souvent d'exactement vrai, dans les jugements du monde, que leur fausseté! » ajouta-t-elle avec amertume.

Mme de Rivers attacha sur la jeune femme un long et pénétrant regard... Son air exprimait à

la fois un doux intérêt, une vive curiosité : était-ce bien là Hélène si frivole, l'insoucieuse Hélène...

— Mais enfin, reprit-elle, tout ce qui peut contribuer au bonheur, vous le possédez...

— Et pourtant! fit-elle en balançant tristement sa jolie tête, pourtant! je suis malheureuse...

— Oh! cela est impossible, Hélène! s'écria Mme de Rivers.

— Si, si!... Et comme irrésistiblement entraînée, elle ajouta :— Écoutez ceci :

« J'ai vingt-deux ans, on me dit jolie, je suis riche, recherchée, admirée... tout ce qu'on est convenu d'appeler les jouissances d'une vie brillante et parée, je le possède : j'ai un magnifique hôtel, les plus beaux chevaux, les plus beaux diamants, les plus beaux cachemires, je donne des fêtes somptueuses! Oui, oui, tout cela est vrai...

« Et, sous ces lambris dorés, je dors mal... sous mes beaux cachemires j'ai un cœur brisé... Dans mes salons resplendissants d'élégance, aux feux étincelants des lustres, tout est sombre, décoloré à ma vue... —Ce qui en faisait le charme et l'intérêt en a disparu à jamais!...— Et, ajouta-t-elle avec une intraduisible expression , et j'ai la mort dans l'âme... en grimaçant la folie et la gaîté au milieu de la foule, qui me proclame la plus *heureuse femme du monde!!* »

— Ma pauvre Hélène! s'écria Mme de Rivers, et par un de ces bons mouvements qui partent du cœur, elle se rapprocha tout près de son amie.

— Oui, vous dites vrai, Aline, *pauvre, misérable* Hélène, sacrifiée à la fortune, à la vanité!... Avec vous, je le sais bien, chère! dit-elle avec une inflexion caressante, je puis penser tout haut... Eh bien! vous allez pénétrer avec moi dans mon intérieur de famille... dans les *réalités* de ce bonheur si envié... après, après vous me plaindrez, vous ne direz plus, vous, que je suis une heureuse femme!

« Et d'abord, en remontant aux jours de mon enfance, ces jours, les seuls heureux bien souvent que nous accorde la parcimonie du sort, je chercherais en vain du bonheur, de riants souvenirs!

« Le caractère froid, tout positif de ma mère, les traditions qu'elle avait conservées de son éducation, de sa jeunesse, excluaient chez elle ces adorables faiblesses maternelles, qui rendent si douce aux enfants leur entrée dans la vie : les dorloteries, les gâteries, les caresses surtout! que j'appelais instinctivement, je ne les ai pas connues!...

« Ma mère m'élevait comme elle avait été élevée, peut-être même avec plus de soins, moins d'indifférence : s'occuper de moi plus qu'elle ne le faisait ne lui tombait pas à l'esprit.

« Elle m'aimait à sa manière, non à la mienne... La nature m'a faite aimante, expansive, exaltée; je n'avais ni sœur, ni frère, personne sur qui éparpiller mes affections, et j'adorais ma mère : j'aurais voulu me réfugier sur son cœur, lui dire ce qu'il y avait dans le mien de tendresse pour elle, lui raconter mes joies et mes tristesses, mes petites tribulations d'enfant, en être plainte, consolée, approuvée, et je ne l'osais... Jamais un regard d'amour, un moment d'expansion d'elle à moi n'autorisaient ces hardiesses!...

« Oh! que cette cruelle raideur m'a fait souffrir! et que de fois, jeune fille, dans le vide qui m'entourait, il m'a semblé que je pleurais ma mère, morte...

« Je vous l'ai dit, Aline, je vais vous poser à mes côtés, chez mes parents, chez mon mari : autrement les choses, car je n'ai pas d'évènements à raconter, moi, la plupart de ces choses qui ont empoisonné toute ma vie vous seraient incompréhensibles...

« A sept ans, j'entrai à l'Abbaye-aux-Bois, où j'ai été élevée. Ma mère venait me voir régulièrement tous les mois, s'informait de mes progrès, me recommandait d'apprendre à saluer plus posément, d'avoir à mieux soigner mes ongles *affreusement faits*, mes cheveux toujours *ridiculement ébouriffés*, et en général ma toilette, beaucoup *trop négligée* : cela dit, elle appuyait le bord de ses lèvres sur mon front, et sa visite était terminée.

« Quelquefois mon père l'accompagnait. Lui, qui n'avait pas, comme ma mère, un joli chapeau, un voile, une collerette, que sais-je, à garer de la *pétulance* de mes caresses, de mes *maladresses*, me laissait volontiers me pendre à son cou, et ne me grondait pas, et pourtant je préférais ma mère... Je la trouvais si belle! noble, imposante! ce qui était vrai : j'étais fière de ma mère.

« Pendant les huit années que j'ai passées au couvent, je suis sortie huit fois. Le premier de l'an, Saint-Jean (je vous reparlerai de mon bon vieux Saint-Jean), muni d'une lettre de ma mère, venait me chercher. C'était un évènement dont l'attente seule me causait, des semaines à l'avance, des vertiges de joie : la nuit qui précédait le

grand jour, je comptais toutes les heures, et quand enfin, ma toilette faite, la messe entendue, notre congé commençait, moi, je m'échappais, je courais à une certaine fenêtre que j'avais découverte, à laquelle je ne parvenais que par des stratagèmes inouïs, et d'où je plongeais dans la cour extérieure, je pouvais apercevoir dans la rue... C'était déjà du bonheur!

« Je me vois encore le visage collé contre le sale grillage qui la garnissait, guettant avec une impatience fiévreuse tout ce qui se passait. A dix heures sonnantes, une voiture franchissait la grille : une tête blanche, souriante, se montrait à la portière, les yeux fixés vers mon observatoire... Je poussais un cri délirant, et, légère comme un oiseau, je reprenais ma course à travers les corridors et les escaliers, et je me retrouvais assise dans la classe, au moment où la sœur tourière venait me chercher pour me remettre aux mains de l'envoyé de ma mère : Saint-Jean m'installait dans la voiture dont les glaces étaient levées, refermait la portière, et montait derrière.

« Tous les plaisirs de cette journée si longuement attendue, si ardemment désirée, se bornaient, après le déjeûner, à aller, conduite par ma mère, rendre mes devoirs à ma grand'tante, la duchesse de Nozan, qui, en échange des souhaits que je lui adressais du meilleur de mon cœur, me donnait invariablement une petite boîte renfermant un joli bijou, et un gros sac de pistaches pralinées, lesquels présents me ravissaient!

« Je dînais ensuite avec mes parents, dont la porte était toujours hermétiquement close, ce jour-là, et le soir à huit heures je rentrais au couvent dans le même ordre que j'en étais sortie, à l'exception qu'au retour, Saint-Jean occupait la banquette du devant, parce que, le soir, c'était un fiacre qui me reconduisait.

« J'avais le cœur bien gros; des larmes qu'il s'efforçait de me cacher roulaient dans les yeux du vieillard, pendant que pour la millième fois je lui répétais : « Tu viendras bien souvent me voir, m'apporter des nouvelles, n'est-ce pas?... n'oublie pas?... » (Ces *nouvelles*, il faut bien vous dire que c'étaient des joujoux, quand j'étais enfant, de petits objets qui satisfaisaient mes fantaisies, quand je fus jeune fille, et que l'excellent homme m'apportait comme venant de la part de ma mère... tandis que c'était de son argent qu'il me les achetait, je l'ai découvert depuis!)

« Toute la route se passait ainsi, et au moment où, descendue de voiture, la porte de ma cage allait se refermer sur moi pour toute une année, je me jetais en sanglotant au cou du bon vieux serviteur qui m'avait vue naître; et lui, ne manquait jamais de s'écrier avec une indicible expression de respect et de bonheur : « Oh! mademoiselle! mademoiselle! »

« Ainsi se sont écoulées, Aline, les seize premières années de ma vie... Six semaines après ma rentrée dans la maison paternelle, j'étais mariée, j'étais à jamais misérable! »

— Ma chère Hélène! n'avez-vous donc pas été consultée?... demanda Mme de Rivers émue.

— Non, non. Chez nous, cela ne se passait pas ainsi. Ma mère me considérait comme un objet à elle appartenant, dont elle disposait suivant sa conscience, suivant les convenances de famille. C'était ainsi qu'elle avait été mariée, et il ne lui venait pas à l'idée qu'il dût en être autrement à mon égard. Mon trousseau était acheté, que je ne savais pas encore à qui, de ma mère ou de moi, étaient destinées toutes ces belles choses qui passaient en me ravissant sous mes yeux, qui encombraient tous les meubles de son boudoir, et que j'allais admirer en cachette...

II.

« Depuis mon retour, je surprenais quelquefois les regards de mon père fixés sur moi avec une expression de tendresse que sa manière d'être habituelle me rendait inexplicable : il ne s'était jamais occupé de moi ni de mon éducation, et, d'ailleurs, de quoi que ce soit dans sa maison, où il était la personne qu'on y rencontrait le moins souvent. Plus tard j'en ai connu la raison.

« Il passait ses matinées, jusqu'à quatre heures, dans son appartement; ses soirées invariablement dehors; rarement il dînait avec nous; mais toujours, à cinq heures et demie précises, mon père entrait au salon, s'informait de la santé de ma mère, me donnait un baiser sur le front, s'asseyait, prenait le journal, le parcourait sans le lire, j'en suis sûre, jusqu'au moment où l'on venait avertir que le dîner était servi : alors il passait avec nous dans la salle à manger, ou bien il prenait son chapeau et s'en allait.

« Du reste, l'attitude froide et réservée de mes parents entre eux n'excluait ni la politesse ni les égards dans leurs relations, et du moins les scènes d'aigreur et de reproches étaient épargnées...

« Mais, ma chère, quel désolant réveil succédait à mes beaux songes dorés! Mon imagination m'avait créé hors des murs de mon couvent tous les bonheurs, une vie toute bariolée de plaisirs, de fêtes non interrompus. — On ne peut se faire une idée de tout ce qui se passe dans une tête de jeune fille!... Vous vous le rappelez bien? — J'aurais donné dix années de l'avenir pour racheter une heure du temps qui me séparait du bienheureux jour de ma sortie de pension! Et, ce monde chatoyant que j'avais rêvé, que je désirais tant connaître, je n'avais pu encore l'apercevoir même à travers une porte entre-bâillée! Quel mécompte, mon Dieu!

« Je m'ennuyais à mourir! Entre mon père et ma mère qui paraissaient s'apercevoir à peine de ma présence, dans mon isolément, j'en étais presque à regretter mes heures occupées avec mes compagnes, l'animation, le papillonnage auxquels j'étais habituée. Rien, rien n'était plus monotone, plus triste, que notre maison.

« Il n'en avait pas toujours été ainsi: mes ressouvenirs de petite fille me reportaient au temps où ma mère, toujours très parée, très élégante, allait sans cesse dans le monde, en recevait beaucoup, donnait des fêtes. Bien des changements s'étaient successivement opérés dans les neuf années de mon absence. Nous n'habitions plus un hôtel à nous seuls, ma mère n'avait plus de voiture, elle sortait rarement et ne recevait plus; de notre nombreux domestique, il ne restait que Saint-Jean, Angélique, la vieille femme de chambre de ma mère, et une cuisinière.

« Malgré tout, la position de mes parents paraissait encore très convenable; l'appartement qu'ils occupaient rue de Grenelle, près de la place des Invalides, au premier, était vaste; l'ameublement ancien, mais riche et confortable; et, quand Saint-Jean, qui avait conservé les us et coutumes des domestiques de bonne maison : la poudre, les culottes courtes, les souliers à boucles, vêtu de noir, annonçait en ouvrant la porte du salon à deux battants, pour les visiteurs, tout cela avait encore bon air. Les apparences étaient sauvées!...

« Mais pour ma mère, je l'ai compris depuis, cet état de choses, c'était l'infortune : tout est relatif! Pour des gens accoutumés, comme elle l'avait été toute sa vie, à une grande existence, le malaise, c'est la pauvreté, presque la misère... Ma pauvre mère! Oh! bien certainement le malheur a desséché son cœur, a aigri son caractère. J'ai tant besoin de lui trouver des excuses!

« Un soir, je faisais tristement seule de la musique au salon, en attendant ma mère qui était allée au château faire sa cour à Mme la dauphine, dont elle a toujours été traitée avec beaucoup de bonté. J'entends ouvrir la porte à petit bruit, je me retourne vivement, tout heureuse que quelque chose vînt rompre la sollitude qui régnait autour de moi. C'était Saint-Jean s'avançant d'un air solennel, et tenant à la main un énorme bouquet de belles fleurs toutes blanches, artistement nouées avec un ruban blanc à longs bouts.

— Oh! le joli bouquet, le joli bouquet! m'écriai-je.

— C'est demain la fête de mademoiselle, dit-il en souriant, et aussi la veille de son jour de naissance...

— Ma fête?

— Mademoiselle se nomme Marie-Hélène, et elle est née le 15 août 1807, à huit heures du soir, dit-il en portant les yeux sur la pendule qui tinta huit coups. Mademoiselle a maintenant seize ans!

« C'était la première fois qu'on me souhaitait la fête, j'étais ravie! Je pris une fleur que je plaçai dans mes cheveux, une autre à mon côté, et toute joyeuse de me voir si belle, je me mis à figurer un pas d'avant-deux devant la glace. Le brave homme me regardait faire d'un air heureux!

— Saint-Jean, pourquoi donc ma mère ne donne-t-elle plus de beaux bals comme autrefois? lui demandai-je.

— Mademoiselle, c'est que... c'est que... madame la marquise n'est plus aussi jeune, qu'elle n'aime plus le bal, je pense...

— Quel malheur! moi qui l'aimerais tant!... Pourquoi donc aussi n'avons-nous plus de voiture? demandai-je encore.

« Il baissa la tête, toussa et répondit en hésitant : Mademoiselle, les chevaux sont morts de vieillesse... et madame la marquise n'a pas voulu en racheter...

— Nous pourrions nous aller promener, au moins! Comme c'est triste à présent chez mes parents!... Notre hôtel de la rue de Varennes était bien plus gai, il avait un beau jardin : pourquoi donc l'avons-nous quitté?

Pendant toutes ces questions, la physionomie du vieux serviteur de la famille exprimait la contrainte, la peine...

« Est-ce que nous sommes devenus pauvres? ajoutai-je, frappée d'une idée subite... »

— Pauvres? répéta à voix basse Saint-Jean, en regardant autour de lui avec inquiétude, comme s'il eût craint que ce mot ne dépassât les murs. Oh! non, mademoiselle, reprit-il, M. le marquis peut avoir éprouvé des pertes de fortune..... mais la noble famille de Lestanges est à l'abri d'inspirer au dehors la commisération! Dieu merci! tout est encore convenable... dit-il en jetant un regard satisfait sur ces restes assez bien conservés d'un somptueux mobilier dont il soignait l'arrangement avec un soin et une propreté luxueuse! Bon Saint-Jean!

« Le bruit de la voiture qui ramenait ma mère interrompit le cours de mes questions, et soulagea Saint-Jean d'un grand poids... Il sortit précipitamment pour aller lui ouvrir la portière. Elle rentra tout d'abord chez elle, se déshabilla et me fit appeler.

« Sa figure était rayonnante : « Hélène, assieds-toi. » Et elle me désignait la place auprès d'elle, sur le divan. Ma mère me tutoyait rarement, et, quand cela arrivait, j'en éprouvais un contentement, un bonheur! J'avais bien de la peine à m'empêcher de me jeter dans ses bras en lui disant : Tu m'aimes donc?...

« Ma fille, reprit-elle, dans quinze jours tu seras mariée. Ton père et moi nous avons donné notre parole.

« Je tombais des nues! mon cœur battait à se rompre... mais ma mère m'imposait trop pour que j'osasse articuler la question qui brûlait mes lèvres : à qui?... je me mourais de le savoir!

« Mon regard peut-être traduisit ma curiosité, et ma mère, qui ne voulait être ni interrompue ni interrogée, reprit brièvement :

« Le mari qui vous est destiné, ma fille, est immensément riche; cette considération a dominé toutes les autres... La fortune, pour des personnes de notre rang, est une des conditions essentielles de bonheur, et vous n'en avez pas... La protection que madame la dauphine a daigné me promettre pour votre mari est la seule dot que vous lui apporterez : ne l'oubliez pas.

« Du reste, M... *Duval*... — sembla-t-elle articuler avec effort, — est bien de sa personne, il a trente-deux ans, des manières convenables : demain, à trois heures, M. Duval .. vous sera présenté.

« Cela dit, ma mère se leva, me donna un baiser sur le front, me congédia, et je me retirai toute tremblante.

« C'était de l'étonnement d'abord, sans plaisir ni peine. L'intérieur glacé, déshérité de tendresse, de mes parents, ne m'avait pas préparée à espérer d'ineffables jouissances dans cette communauté d'intérêts sous le même toit, qui, à mes yeux, constituait toutes les obligations contractées par le mariage, tous les liens qui existaient entre les époux : un mari, une femme, c'était mon père, c'était ma mère, et pour être ce qu'ils me paraissaient l'un vis-à-vis de l'autre, il n'était pas nécessaire de s'aimer, de se connaître!

« J'étais bien trop ignorante de toutes choses, pour que ce nom bourgeois de *Duval* sonnât désagréablement dans ma mémoire; ma pensée ne s'arrêta pas davantage sur les rapports d'âge, de caractère, de goûts, de sympathies qui, bien autrement que *la fortune*, sont des *conditions essentielles* de bonheur réel, dans cette vie à deux, de toutes les heures, de toutes les secondes!... Je n'y songeai même pas.

« Au contraire, mes idées, confuses d'abord, prirent bientôt une teinte décidement rose. J'entrevis dans ma nouvelle position la réalisation des chatoyants rêves un moment suspendus : j'aurais une loge aux Italiens, à l'Opéra, partout! J'aurais une voiture à moi! j'irais dans le monde, au bal tous les jours!!... Et je m'endormis doucement bercée dans mes délicieux projets d'avenir.

« Toute la matinée du lendemain je les repassai avec ravissement. Que n'aurai-je pas donné à cet instant pour avoir une compagne de mon âge, à qui je pusse communiquer tout ce qu'il y avait en moi de trouble, de sensations, d'impatiences de mille choses!

« Je voulus bien comme à l'ordinaire m'occuper, et je me mis à dessiner dans le petit coin de ma chambre, où, à l'aide d'un paravent, je m'étais installé ce que j'appelais pompeusement mon *cabinet d'études;* mais je ne faisais que gribouiller, ma main tremblait; l'oreille au guet, j'écoutais tous les bruits, je suivais toutes les heures qui sonnaient à l'horloge de Sainte-Valère.

« Une chose m'étonnait beaucoup, et j'en éprouvais la fièvre d'attente à mesure que le temps s'écoulait, c'était qu'Angélique ne vînt pas me faire une seconde toilette... Je regardais avec une sorte d'inquiétude ma robe de guingamp à mille raies lilas, passablement chiffonnée, mon petit tablier de taffetas vert, assez fané... Et puis aussi, comme à l'ordinaire, coiffée depuis le matin, mon agitation, la chaleur, avaient fait retomber mes cheveux en longs tire-bouchons défrisés, et je trouvais qu'ils me seyaient mal ainsi.

Comme nous toutes, ma chère, j'avais l'instinct de la coquetterie bien avant de savoir à quel usage elle nous sert. Enfin, il était entré dans mes raisonnements qu'on devait me parer pour l'entrevue qui m'avait été solennellement annoncée la veille.

« Mais l'idée de me faire parer n'était pas venue à ma mère. Vous comprenez qu'il ne tombait pas dans la pensée de la marquise de Lestanges que sa fille, fût-elle laide et bossue, ne dût pas plaire à M. Duval...

« C'était à trois heures... la demie de deux heures était sonnée depuis longtemps; Angélique arriva enfin... pour me prévenir que ma mère me demandait au salon.

« D'un saut je me trouvai devant ma petite glace... « J'y vais, ma bonne, » répondis-je avec indécision et toute rouge, toute tremblante. Elle me considérait en souriant, et, dans ce regard, se mêlait à beaucoup de bienveillance comme du regret... La bonne créature avait-elle écouté aux portes, je ne sais?

« Lorsque j'entrai au salon, ma mère, placée sur le large canapé de damas rouge à bois doré, un tabouret sous les pieds, travaillait à sa tapisserie. Mon père, l'air soucieux, se promenait à grands pas, les bras croisés, la tête inclinée sur sa poitrine; et comme je m'avançais vers lui pour recevoir le baiser qu'il me donnait toujours à notre première vue, ma mère me dit : « Viens t'asseoir près de moi, Hélène, tu m'aideras à dévider mes soies. »

« Pauvre père! j'ai compris depuis ce qu'il devait éprouver à ce moment...

« Dix minutes s'écoulèrent entre nous trois dans le plus profond silence : une voiture arrêta à notre porte... Mon père tressaillit, ma mère pâlit, les battements de mon cœur suspendirent ma respiration...

« Les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent : « *Monsieur... Duval*, » annonça Saint-Jean, d'une voix, d'un air... cela ne peut se rendre...

« Mon père, d'un mouvement heurté, s'avança à sa rencontre, lui prit avec dignité la main, le conduisit à ma mère, debout, et moi droite à ses côtés : Monsieur Duval, répéta-t-il avec une expression courtoise. La présentation était faite...

« Ma mère et moi nous nous rassîmes, et avec l'aisance parfaite que possède la marquise de Lestanges, elle soutint une conversation gracieuse, légère, à laquelle mon père ne prenait point de part, en interrogeant et faisant causer M. Duval sur les sujets qui devaient lui être familiers.

« Quant à moi, vous le pensez bien, je ne sonnais mot : les yeux fixés sur mon peloton de soie que je faisais semblant de démêler, je ne les relevais que quand je me croyais bien sûre qu'on ne me regardait pas...

« La première impression cependant avait été favorable : M. Duval, vous le savez, est mieux que mal, et j'étais tout étonnée de lui trouver l'air presque d'un jeune homme, quoiqu'il eût *trente-deux ans*... parce qu'à seize ans, vous vous rappelez bien encore cela : *trente ans* vous semblent le point d'arrêt entre la jeunesse et la vieillesse!

« Pendant les quinze jours qui, à partir de ce moment, précédèrent notre mariage, M. Duval vint tous les soirs faire la cour à ma mère; ceci c'est la *lettre du fait*, Aline : toutes ses grâces et soins s'adressaient à ma mère. Mais comme personne ne s'était jamais occupé de moi, et que non plus je n'avais aucune idée alors que les choses se passassent quelquefois autrement... je trouvais cela tout simple.

« Je ne vous ferai pas la description des magnificences de la corbeille, des pompes de la cérémonie, tout cela fut matériellement fort beau... Vous le pensez bien, mais rien dans tout cela n'intéresse plus mes souvenirs.

« Une seule circonstance est restée profondément gravée dans ma mémoire : sans qu'il me soit possible encore de m'expliquer comment cela se fit, je perdis mon anneau de mariage, dans le court trajet de l'autel, où je venais de le recevoir, chez ma mère. On le fit chercher, il ne se retrouva pas!

« En rentrant de l'église, on me débarrassa de mon attirail de mariée et aussitôt on se mit à table, tout à fait en famille, pour déjeûner. Ce fut alors en ôtant mon gant que je m'aperçus que je n'avais plus mon anneau. Je ne puis vous exprimer l'effet que j'en éprouvai. Cette impression fut si vive, qu'elle l'emporta sur ma timidité, sur la crainte d'être grondée : Mon Dieu! m'écriai-je, j'aimerais mieux avoir perdu mon écrin! »

— Qu'est-ce donc?... demanda vivement ma mère.

— J'ai perdu mon anneau! répondis-je consternée.

— L'un serait aussi facile que l'autre à remplacer, dit courtoisement Duval, mais demain cette *grande* perte sera réparée, ne vous en occupez pas.

— Oh! ce ne sera plus celui-là! dis-je timidement.

« Du reste, la *grande* perte ne fut pas réparée. Mon écrin eût été remplacé... mon anneau... mon mari n'y songea plus... il n'attachait pas d'importance à de semblables choses! Et moi, chagrine qu'il eût oublié sa promesse, je ne la lui rappelai pas... D'ailleurs, c'était mon anneau béni, consacré, poétisé dans mon imagination, que je regrettais. Un autre, je ne m'en souciais pas!

III.

« C'est ainsi que je me mariai, ma chère. Je n'ai pas été tyrannisée, je n'ai pas été contrainte, j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais, il est vrai, mais sans aucune répugnance, l'époux qui m'a été donné par mes parents : j'apportais dans cette union du bon vouloir, toutes les belles et généreuses illusions de la jeunesse, toutes les qualités, tous les défauts de l'inexpérience : Le mal, je ne le connaissais pas, le bien était dans mon cœur. De mon mari dépendait le sort de notre intérieur!

« Mais il avait bien autre chose à faire, vraiment! que de m'étudier, que de me guider, que de m'aimer! Ce n'était pas dans ma tendresse, dans ma confiance qu'il avait placé, lui, ses espérances de bonheur...

« Mon mari m'avait prise sans amour : j'avais un nom, des alliances; lui, de l'argent, beaucoup d'argent, de l'ambition... Il avait épousé la jeune fille pour lui servir de marche-pied et parvenir... Tout ce qu'il voulait d'elle, c'était qu'elle l'aidât au succès de l'entreprise... tout ce qu'il lui demandait, c'était d'être infatigable; d'aller tous les jours dans le monde, d'en recevoir, de rendre sa maison la plus brillante, la plus agréable de Paris pour y attirer la ville et la cour : ces conditions tacites du contrat remplies, il n'exigeait rien de plus; et, le succès obtenu, il se trouverait suffisamment heureux.

« Avant que ces tristes vérités ne se fussent déroulées fatalement à mes yeux, je ne voyais que le côté poétique de ma position... Je me crus heureuse... Lancée dans cet étourdissant tourbillon du monde, j'en éprouvai toutes les fascinations, tous les enchantements, tous les enivrements factices, jusqu'au jour où je rencontrai celui que Dieu devait avoir créé pour être le compagnon de ma vie!... J'avais dix-huit ans.... et alors je découvris que j'avais une âme, que j'avais un cœur.... Je connus ce sentiment qui complète l'existence d'une femme!...

« Je n'ai pas été séduite, Aline, j'ai été entraînée tout naturellement à répondre à un amour passionné tel que je l'éprouvais moi-même, bien avant d'avoir interrogé mon cœur! Je n'ai pas réfléchi, je n'ai rien calculé,... Je m'élançais avec ivresse dans une existence nouvelle... Pendant deux années j'ai vécu dans le ciel!... »

Elle s'arrêta émue, et sur sa physionomie mobile se reflétait l'ineffable bonheur attaché à ce souvenir... Mme de Rivers, silencieuse, considérait la jeune femme avec tristesse...

« Il possédait tout ce qui plaît et attire, reprit-elle avec entraînement; il était bien, très bien de sa personne, je n'y songeais pas..... Ses manières parfaites et réservées, l'expression de bonheur qui animait sa physionomie en m'approchant, en me parlant, m'avaient seules frappée...

« Bien des mois s'écoulèrent sans que je me sois rendu compte de ce que j'éprouvais, du charme qui nous entraînait l'un vers l'autre; sans que nous nous soyons expliqué pourquoi, dans ces relations si superficielles qui existaient entre nous, il nous semblait cependant que nous n'étions pas des étangers l'un pour l'autre! Nous nous aimions bien avant d'en avoir échangé l'aveu!

« Dans la simplicité de mon cœur, Aline, je ne désirais rien de plus que ce bonheur de l'apercevoir, de causer avec lui un moment au milieu de cent personnes, de danser avec lui quelques contredanses... de répondre à la douce pression de sa main, quand nous en fûmes là!...

« J'aurais voulu qu'il fût mon frère pour le recevoir à toute heure, pour le faire asseoir chaque jour à ma table, pour prendre son bras et lui dire : —Viens, Albert, tu m'accompagneras à la promenade, au spectacle, au bal; pour lui raconter tout ce que je faisais... Oh! je ne rêvais que de nobles et pures jouissances!

« Ce fut à cette époque que je perdis mon père; et à cet évènement se rattachent des circonstances qui ont décidé du sort du reste de ma vie...

« Mon père, dont la santé était depuis quelque temps altérée, tomba sérieusement malade. Ma présence, mes soins semblaient lui être particulièrement agréables. Heureuse de l'affection qu'il me témoignait, je m'établis auprès de lui et ne le quittai plus un moment.

« Un soir, nous étions seuls, la journée avait été assez bonne, il était étendu sur un lit de re-

pos, et moi, ainsi qu'il aimait à me voir, j'étais assise sur un petit tabouret à ses pieds : il y avait dans son regard fixé sur moi une expression indéfinissable d'indécision et d'embarras...

« Hélène, me dit-il enfin, et sans aucune préparation, il existe de par le monde une personne âgée de quelques années de plus que toi, de laquelle j'ai pris soin depuis son enfance..... Avec moi cesseront la protection et le secours que je me croyais engagé d'honneur à lui donner... »

« Il s'arrêta, l'hésitation se peignait sur son visage altéré.

— Mon père, n'ayez pas de ces tristes prévisions ! m'écriai-je tout émue en saisissant sa main ; mais, avant comme après, comptez sur votre fille, ce que vous lui indiquerez sera religieusement rempli : mon mari me donne douze mille francs par an pour ma toilette, en grâce, mon père, disposez de ce qui m'appartient.

— Il s'agirait seulement, reprit-il, de continuer une pension annuelle de douze cents francs, que dans mes plus mauvais jours de fortune je n'ai jamais cessé d'acquitter fidèlement.

— Mais moi je suis riche, dis-je en souriant, je n'ai pas grand mérite à être généreuse, je puis facilement doubler la somme ?

— Non, non. Le chiffre que j'ai fixé est convenable, ne le dépasse pas. Cette *personne* est accoutumée à vivre simplement... je me suis toujours gardé de *déplacer les conditions*... Les choses doivent rester sur le pied que j'ai établi.

« Ne fais pas de cela une affaire de *sentiment*, ajouta-t-il d'un ton léger en remarquant mon émotion, mais seulement un *acquittement à l'honneur de notre nom*, rien de plus : c'est une vieille histoire, le résultat d'une amourette de jeune homme, tout à fait sans conséquence : Saint-Jean sera ton intermédiaire.

« Cela dit, mon père ferma les yeux et parut s'endormir...

« Ce que j'éprouvais est inexprimable. Jusqu'ici considérée comme une enfant par tout ce qui m'entourait, laissée en dehors de toutes les affaires sérieuses, de toutes les réalités de la vie, la confiance de mon père m'allait au cœur : pour la première fois j'étais comptée pour quelque chose par les miens...... Je pouvais être utile à quelqu'un.... Les intérêts, le sort d'un autre étaient commis à ma foi ! je me sentis grandie de dix coudées !

« La spontanéité singulière, le ton, la sécheresse des formes qui accompagnaient cette confidence, ne purent la dépoétiser entièrement à mes yeux. Ce legs, je l'acceptai avec bonheur... non pas seulement comme un *acquittement à l'honneur de notre nom*, mais comme un devoir sacré, pour l'accomplissement duquel nuls sacrifices ne me coûteraient !

« Et je promis à Dieu, du fond de mon âme, d'aimer, de protéger, d'assister de tous mes moyens celle que la nature avait faite mon égale, et que sans doute avaient déshéritée de ses droits l'orgueil et les impitoyables convenances du monde !

« Cet engagement, je le pris en silence ; mon pauvre père n'en entendit pas la consolante expression : il ne l'avait pas voulu!.... Dans cet entretien, moi seule étais émue... lui, avait réglé cette *affaire* comme dans notre intérieur de famille se réglaient toutes choses : par le sentiment inné des *bienséances du rang*, à l'exclusion complète du cœur...

« Bien peu de jours après, mon père succomba ! Je pleurai sincèrement mon père. Il était bon pour moi, il m'aimait comme ma mère m'aimait aussi ! Leur manière n'était pas la mienne, voilà tout !...

« Peut-être suis-je injuste envers les miens, Aline. Quelquefois je le crains : la sensibilité exaltée qui est en moi n'existe pas en eux; nous ne voyons pas, nous ne sentons pas de même. Là est tout le mal, la source pour moi de mille souffrances intimes qu'ils ne soupçonnent même pas. Est-ce leur faute, est-ce la mienne si nous ne pouvons nous entendre ?...

« D'après les dispositions habituelles de mon âme, la confidence que j'avais reçue de mon père était devenue mon idée fixe de tous les instants. Il me semblait qu'un avenir nouveau s'ouvrait devant moi... Vous n'avez pas d'idée de tout ce que mon imagination me fournit de plans, de projets pour parvenir à rapprocher de moi, à replacer indirectement, dans le rang qui lui appartient, la pauvre rejetée... Entre elle et moi, il existait des liens naturels ; jusqu'ici ces doux liens de la famille avaient été pour moi *lettre morte ;* jamais non plus je n'avais eu d'amie de mon âge. Oh ! si son cœur répondait à mon cœur, si elle voulait m'aimer, elle serait la compagne, la sœur... que j'avais appelée toute ma vie !

« Je devais recevoir de Saint-Jean les renseignements qui me manquaient pour exécuter les engagements que j'avais contractés ; peut-être aussi pourrait-il m'apprendre bien des choses que je brûlais de savoir... Trois jours après la mort de mon père, je le fis appeler.

« Saint-Jean, né dans la maison de mon grand-père, depuis soixante ans avait été le fidèle et muet témoin de tout ce qui s'était passé dans la famille, il en faisait comme partie; son dévoûment avait passé de génération en génération. Il avait partagé les prospérités de la maison de Lestanges ; et, dans ses mauvais jours, il avait redoublé de zèle : tant que ses services pourraient y être utiles, il ne lui était pas venu à l'idée qu'il pût se reposer!

« En l'apercevant tout vêtu de noir de la tête aux pieds, mes larmes coulèrent; j'avais produit sur lui la même impression..... Nous restâmes quelques instants en silence. La première je le rompis : « Assieds-toi, mon bon Saint-Jean, lui dis-je, assieds-toi... Je le veux... j'ai à te parler longuement.

« Saint-Jean, repris-je, mon père en mourant m'a chargée du pieux devoir d'acquitter une dette envers une personne qui m'est encore inconnue. Il m'a dit seulement que je devais m'adresser à toi.

« L'étonnement, une satisfaction profonde se peignirent sur son visage vénérable : — « Oh! s'écria-t-il en élevant ses bras vers le ciel, c'est l'ange qui est là-haut qui lui a inspiré cette bonne pensée! Dieu vous bénira, madame, ajouta-t-il en fixant son regard sur moi avec une inexprimable tendresse.

« Mon bon Saint-Jean, repris-je, cette personne que mon père a voulu désigner, où habite-t-elle?

— A Paris, madame.

— Comment se nomme-t-elle?

— Marie.

— Quel âge a-t-elle?

— Vingt-trois ans.

— Comment est-elle... est-elle bien?

— Elle est jolie, madame, et l'air noble, ah!

— A-t-elle été bien élevée?

— Oh! oui, madame! sa mère était la plus digne des femmes!

« Et ces réponses, qui concordaient avec mes désirs secrets, me faisaient un bien!

— Comment vit-elle? demandai-je encore.

— En travaillant.

— En travaillant!

— Oui, madame, elle est ouvrière, et elle a épousé un ouvrier, dit-il avec un inexprimable accent.

—Ah! mon Dieu! m'écriai-je involontairement.

« Alors, alors mon beau rêve était évanoui!... je ne trouvais plus le courage de questionner Saint-Jean, qui me considérait avec surprise.

« Mais bientôt je me reprochai ce mauvais mouvement d'égoïsme. Quoi qu'il en fût, j'avais des devoirs à remplir envers la pauvre Marie, et je voulus connaître tout ce qui la concernait.

« Saint-Jean, repris-je, je ne suis plus une enfant, il est temps enfin que j'apprenne les choses de ma famille, que je sache nos affaires intérieures, et quels devoirs elles m'imposent... Je désire connaître tous les détails qui se rattachent aux obligations dont la mort de mon père m'a fait l'héritière.

« La physionomie du vieillard exprima une peine profonde : « Madame, répondit-il, la tombe recouvre les erreurs de mon maître..... j'aurais voulu en effacer de ma mémoire jusqu'au souvenir. Ce sera pour la première et la dernière fois qu'âme au monde en entendra de ma bouche la révélation... J'obéis aux ordres de sa fille.

« Ce n'est pas une affaire de votre famille, madame, que celle-ci ; dans la circonstance que vous voulez connaître, ses intérêts, sa considération, son bonheur, son repos, n'ont été ni compromis ni troublés... C'est un simple fait, à peine compté par elle, qui s'est passé dans l'intérieur du château de madame votre grand'mère paternelle, et dont le secret a été enseveli à jamais dans les murs d'une mansarde, à Paris...

« Le récit de ce fait, le voici :

« *Thérèse Hubert* était la fille d'un des fermiers de M. le marquis de Lestanges, votre grand-père, et sœur de lait de Mme la chanoinesse Hélène, votre tante, madame.

« Thérèse, toute petite fille, fut prise au château pour amuser mademoiselle d'abord ; elle y resta ensuite pour lui servir d'émule dans ses études : douce, studieuse, appliquée, Thérèse profita avec fruit des leçons qu'elle recevait en commun avec mademoiselle d'une gouvernante instruite, que madame la marquise avait fait venir de Paris.

« Ceci se passait pendant la révolution.

« Monsieur le marquis avait émigré en 93, en emmenant avec lui le comte son fils, M. votre père, madame, alors âgé de vingt ans. Les biens du chef, de M. le marquis, furent saisis révolutionnairement. Mme la marquise, pour pouvoir conserver sa fortune personnelle, un toit et du pain à ses enfants, à son mari aussi, demanda et fit prononcer contre lui le divorce. Madame, tout cela se passait ainsi en ce temps-là!

« La terre de madame votre grand'mère était située dans les montagnes du Beaujolais, les paysans n'y étaient pas trop mauvais; c'est là qu'elle

se réfugia et habita paisiblement tout le temps de la révolution.

« M. le marquis périt à Quiberon. M. le comte, qui l'accompagnait, échappa par miracle à cette boucherie, se jeta dans la Vendée, et plus tard parvint à repasser en Angleterre, où il resta jusqu'à l'amnistie accordée sous le consulat.

« Mme la marquise sollicita la radiation de son fils, l'obtint, et il arriva aux Tremblayes le 1er avril 1802.

« Je vois encore cette scène : en entendant le bruit de la chaise de poste qui entrait dans la cour du château, Mme la marquise, suivie de Mme Hélène, de tous ses domestiques, s'avança jusque sur le perron pour recevoir son fils, devenu, par la mort de son père, le chef de sa noble maison.

« En entrant dans le salon, M. le marquis aperçut Thérèse, debout auprès d'un métier à tapisserie, à laquelle elle travaillait avec la gouvernante; il fit un mouvement de surprise et la salua respectueusement : « C'est *Thérèse Hubert...* » lui dit en riant Mme Hélène.

« Neuf années s'étaient écoulées depuis son départ; son retour excitait des transports universels; sa mère et sa sœur, ivres de joie, ne pouvaient se lasser d'admirer son grand air, sa belle taille, ses nobles façons, car il avait tout cela ! Et nous tous, anciens serviteurs de la famille, nous en étions fiers aussi, nous partagions le bonheur de nos maîtres !

« A cette époque, Thérèse venait d'atteindre sa dix-septième année. Elle n'avait jamais été considérée comme faisant partie de la domesticité de la maison : elle mangeait avec la gouvernante et la vieille femme de charge qui avait nourri Mme la marquise, et, lorsqu'il n'y avait pas d'étrangers au salon, elle y travaillait à de petits ouvrages avec mademoiselle, qu'elle ne quittait guère.

« Au premier abord, Thérèse n'était remarquable que par le contraste qu'offrait l'extrême simplicité de sa mise (celle d'une demoiselle néanmoins) avec l'air de dignité et de distinction naturelle répandu sur toute sa personne.

« En examinant son pâle et doux visage, ses traits fins et corrects, sa taille frêle, élancée, légèrement courbée, ses manières, ses gestes, auxquels l'habitude de la dépendance avait imprimé une retenue, une timidité extrêmes, on la trouvait plus que jolie : c'était un vif intérêt, presque du respect qu'inspirait l'humble jeune fille.

« Nous la chérissions tous. Sa modestie, sa douceur dans sa bonne fortune, ne s'étaient jamais démenties, et il semblait que chacun de nous s'enorgueillît en la voyant si parfaite, si sage, si digne enfin des bontés dont elle avait été l'objet; et, sans qu'on nous l'eût jamais prescrit, nous ne l'appelions que mademoiselle Thérèse.

« Dix mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de M. le marquis aux Tremblayes, pendant lesquels des démarches avaient été faites auprès du nouveau gouvernement pour obtenir la restitution d'une forêt en Franche-Comté, rapportant à peu près trente mille livres de rente, provenant de la succession paternelle, et confisquée au profit de la nation en 93. Sur l'avis qu'il reçut de ses gens d'affaires, de venir suivre lui-même cette importante affaire, M. le marquis partit pour Paris.

« Deux mois après, une lettre fut adressée des Tremblayes; elle ne contenait que ces mots :

« Sauvez-moi de la honte et du désespoir !!...

« Je vous écris à genoux... ayez pitié de moi !!! »

— Oh ! pauvre jeune fille ! m'écriai-je consternée.

IV.

« M. le marquis, reprit Saint-Jean d'un ton glacé, en réponse à cet appel, écrivit à madame sa mère, lui fit l'aveu de ce qui s'était passé, la pria d'en agréer personnellement ses excuses, et ajouta que, quant à Thérèse Hubert, il savait ce que son devoir de gentilhomme lui imposait de faire; qu'en conséquence, il mettait dès à présent à sa disposition la seule réparation qu'il fût en son pouvoir de lui offrir : une dot de *mille louis*, pour lui procurer un établissement convenable.

« Il ne vint pas plus à l'esprit de Mme la marquise, qu'il n'était venu à celui de M. son fils, qu'une autre réparation fût possible... A ses yeux comme aux siens, l'évaluation du préjudice causé était large et généreuse, telle qu'il convenait à un homme de son nom de la faire; et il subissait noblement les conséquences de sa légèreté, condamnable sans doute, mais excusable à son âge : dans tout cela, il y avait eu du malheur... Si Thérèse Hubert fut restée à la ferme de son père, ces conséquences désagréables eussent été épargnées à tout le monde ! pensait Mme la marquise.

« Après la réception de la lettre de M. son fils, ce fut moi qu'elle chargea de lui envoyer Thérèse, dans son oratoire, où elle allait l'attendre.

« Thérèse arriva empressée comme toujours de se rendre aux ordres de Mme la marquise.

« Thérèse, lui dit-elle avec sévérité, j'aurais pensé que les principes qui vous ont été inculqués depuis votre enfance vous auraient préservée de tomber dans le vice.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!! s'écria la jeune fille avec égarement en élevant son regard désolé vers le ciel.

— De tomber dans une pareille faute! reprit Mme la marquise, en remarquant la pâleur mortelle répandue sur le visage si jeune, si candide de la pauvre créature, qui, tremblante comme une feuille, se soutenait à peine.

« Votre conduite est très blâmable..... ajouta-t-elle, mais enfin je laisse à votre conscience le soin de la juger. Venons au fait : le marquis de Lestanges répare noblement vis-à-vis de vous le tort causé... Il vous donne une dot de *vingt-quatre mille livres;* jetez les yeux autour de vous; voyez, parmi les hommes de votre condition, qui vous voulez choisir pour être votre mari.

— Personne, répondit-elle d'une voix brisée.

— Hé! que prétendez-vous faire?

« A cette demande, elle ne répondit pas; les paroles ne pouvaient sortir de ses lèvres mourantes...

— Parlez!... répondez! ajouta avec autorité Mme la marquise.

« A cette voix toujours si respectée, la jeune fille tomba à genoux, et, les mains jointes, frémissante, folle de douleur : « Grâce, madame la marquise, grâce!..... vous, au moins, ayez pitié de moi! » s'écria-t-elle à travers les sanglots.

— Je ne veux pas vous abandonner, Thérèse... mais soyez raisonnable; conformez-vous à mes avis.

— Pour dernier bienfait, continua la malheureuse enfant d'un ton suppliant, donnez-moi les moyens d'aller à Paris cacher ma honte et mon malheur!

— Pourquoi à Paris?... quels sont vos projets? demanda sévèrement Mme la marquise.

— Parce que là j'y trouverai les moyens de travailler pour vivre..... d'y élever loin de tous les regards mon...

« Elle ne put achever... Mais il y avait tant de candeur, tant de vérité dans le ton de cette réponse faite avec des flots de larmes, que tout soupçon ingurieux dut s'évanouir...

— Ce qui s'est passé me chagrine beaucoup, mon enfant, reprit Mme la marquise; mon fils n'est pas non plus exempt de reproches... mais enfin il fait tout ce qu'il peut faire... et avec la dot...

— Madame la marquise, interrompit la jeune fille avec dignité, je n'accepterai point le prix de mon déshonneur... A vous, la protectrice de mon enfance, je demande appui et secours pour m'éloigner d'ici... et après... après vous n'entendrez plus jamais parler de moi... mais votre nom... je le prononcerai tout bas, chaque jour, dans mes prières!...

« Aline, à ce moment la fille du marquis de Lestanges baissa ses yeux, rougis de larmes, devant le domestique de son père...

« L'altération de la voix du vieillard, en rappelant dans des termes si convenables, si mesurés surtout, ces tristes détails, témoignait assez ce que son cœur honnête souffrait de me les révéler!... Il reprit :

« Mme la marquise me confia la mission de conduire Thérèse à Paris. Elle me remit cent louis, et me donna ses instructions à cet égard. Après, en terminant, elle me dit : « Saint-Jean, je me prive de tes services en faveur de mon fils. » — Un mouvement m'échappa que je réprimai aussitôt. J'avais reçu le jour dans la maison de Mme la marquise, et elle avait le droit de compter sur ma soumission à ses volontés. — « C'est une affaire arrangée entre le marquis et moi, continua-t-elle, tu seras attaché à sa personne en qualité de premier valet de chambre. L'envoi en possession de sa forêt, qu'il vient d'obtenir définitivement, lui permet de monter sa maison sur un pied convenable; tu en prendras la direction, et par ton âge (j'avais alors trente-six ans) et l'ancienneté de ton rang, tu auras la haute main sur ses gens. »

« Ensuite elle ajouta d'un ton pensif et peiné : « Tout ceci a mal tourné!... J'avais eu d'autres vues sur toi, mon garçon... enfin... je te recommande Thérèse.

— Madame la marquise, dis-je, Thérèse Hubert trouvera en moi un père... »

« Nous arrivâmes à Paris le 1er avril 1803. — Un an après, jour pour jour, l'arrivée de M. le marquis aux Tremblayes, — je trouvai, au quatrième étage d'une honnête maison de la rue Saint-Dominique, au coin de celle d'Enfer, un petit logement de trois pièces, des fenêtres duquel la pauvre fille des champs pouvait, du moins, respirer l'air et jouir de la vue des beaux ombrages du jardin du Luxembourg. Je le garnis du nécessaire, et j'y installai Thérèse.

« C'est là que, durant dix-huit années, elle a pleuré et expié sa faute dans la pratique de toutes les vertus... là d'où elle est partie pour mon-

ter au ciel... là qu'est née Marie, placée en naissant par sa pieuse mère sous la protection de la Vierge. C'est là, enfin, que demeure encore la personne sur laquelle vous m'avez interrogé, madame.

« La touchante histoire de la pauvre Thérèse m'avait trop vivement intéressée pour que je ne désirasse pas savoir tout ce qui avait rapport à l'enfance, à l'éducation de sa fille, à ce mariage aussi qui me désespérait... que je ne comprenais plus du tout!

« Saint-Jean, repris-je, un meilleur sentiment encore que celui de la curiosité me pousse à vouloir connaître tout ce qui concerne Marie : Thérèse a tout mon intérêt... je voudrais réparer, moi... je voudrais, mon bon Saint-Jean, donner à sa fille toute mon amitié! »

— Oh! madame! madame! que vous me rendez heureux! s'écria-t-il avec joie. Comme sa vénérée mère, Marie mérite votre noble intérêt, madame.

— Dis-moi donc tout... Je veux tout savoir?

— Je vous dirai tout, madame, désormais *tout* sera glorieux pour la mémoire de l'une, et tout est pur et honorable dans la conduite de l'autre.

« Il reprit : Après que Thérèse fut établie dans son petit logement, je me présentai, comme arrivant des Tremblayes, chez M. le marquis, auquel je remis une lettre de madame sa mère, et j'entrai à son service.

« Thérèse avait appris de la femme de chambre de madame la marquise à raccommoder la dentelle; elle excellait, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, à tous les travaux d'aiguille; elle me pria de lui procurer de l'ouvrage chez les marchands; j'y réussis, et, ne voulant devoir son existence qu'à elle-même, elle passait ses jours et une partie des nuits au travail.

« Mes visites, rares ou fréquentes, suivant que mon devoir me le permettait, interrompaient seules, pendant les premiers mois, l'isolement affreux, la profonde retraite, où vivait reléguée, sous les combles, la jeune fille accoutumée dès l'enfance aux distractions, au mouvement, à l'espace d'une grande maison!

« Que de larmes ont coulé en silence! car elle ne se plaignait jamais, n'accusait jamais personne; jamais un mot, une question... L'altération de ses traits, l'abattement de ses regards accusaient ses souffrances intérieures; mais sa bouche ne les révélait pas.

« Pendant les cinq mortels premiers mois qui s'écoulèrent depuis son arrivée à Paris, elle ne sortit pas une seule fois... Elle avait honte d'elle, de tous regards humains, des miens même. Qu'elle a souffert, mon Dieu! jusqu'à la naissance de sa fille! Et elle n'avait pas encore dix-huit ans!

« De ce moment, elle fut sauvée du désespoir; la vie lui était rendue désormais supportable : Je serais bien ingrate envers Dieu! me disait-elle avec un céleste sourire, en me montrant sa petite Marie endormie sur ses genoux, tandis que sans perdre un instant elle cousait... je mériterais qu'il m'abandonnât, si je me trouvais encore malheureuse!

« Ces quelques mots peignent Thérèse tout entière.

« Elle devait encore être troublée, cependant!...

« Trois ans après, par une brûlante matinée d'été, une jeune femme travaillait, assise sous les épais ombrages d'une des allées les plus désertes du Luxembourg; une forêt de boucles de cheveux d'un beau châtain-clair recouvrait presqu'entièrement sa figure, penchée attentivement sur un ouvrage de broderie; son simple chapeau de paille était suspendu au dos de la chaise placée sous ses pieds, et sur laquelle une délicieuse petite fille au visage d'ange, encadré de soyeuses boucles blondes, toute vêtue et chaussée de blanc, plantait dans un monceau de sable, en poussant des exclamations de triomphe, des paquerettes qu'elle allait en sautant cueillir dans l'herbe.

« Depuis quelques instants, un homme jeune encore, d'un élégant et noble extérieur, considérait, arrêté près d'un arbre, ce frais et riant tableau : l'enfant était charmante, la mère devait être jolie, il voulut la voir...

« Au bruit qu'il fit en s'approchant, la jeune femme leva la tête, leurs regards se heurtèrent... Elle sentit le mouvement de son cœur s'arrêter... lui, baissa les yeux et s'éloigna lentement. La jeune femme fondit en larmes, saisit son enfant dans ses bras et regagna à pas précipités sa demeure.

« Elle avait oublié son mouchoir. Le soir il lui fut renvoyé... Une lettre se trouvait dans le nœud fait à l'un des coins.

« Elle n'y répondit pas. Une seconde arriva qui eut le même sort. Puis une troisième; au bas de celle-ci elle écrivit :

« *La mère de votre fille ne sera pas votre maîtresse.* »

« Puis elle mit sous enveloppe cette lettre et les deux précédentes, et les fit parvenir à l'adresse indiquée.

« A cette époque Thérèse tomba dangereusement malade. Durant quarante jours elle fut entre la vie et la mort. Je crus devoir instruire de son état madame la marquise. Elle me répondit courrier par courrier : que l'intention de son fils avait toujours été de pourvoir aux besoins de la fille de Thérèse Hubert. Qu'elle savait d'une manière certaine que la proposition lui en avait été faite dernièrement, et refusée.

« Quant à la circonstance présente, qu'au cas de ce qui pourrait arriver de fâcheux, je recevrais ultérieurement des ordres de sa part à l'égard de l'enfant; que, dans l'hypothèse contraire, elle me chargeait spécialement de dire à Thérèse Hubert : qu'elle méconnaissait ses obligations de mère, en refusant pour sa fille les avantages de bien-être et d'instruction que par son seul travail elle ne pouvait lui procurer, et dont elle trouverait les moyens dans la pension offerte dans cette vue.

« Il s'écoula bien du temps avant que l'état de la pauvre malade me permît de lui faire la communication ordonnée par madame la marquise. Sa lettre faisait mention d'un fait dont je n'avais pas eu connaissance... Je vous l'ai dit, madame, Thérèse était muette sur le sujet qui brisait son cœur. Avec un courage héroïque, elle refoulait au fond de son âme l'amertume de ses pensées. C'était le secret réservé à Dieu seul... et il me semblait que ce serait presque commettre un sacrilége que de chercher à pénétrer, contre sa volonté, dans ce qu'elle avait voulu me céler.

« Il le fallait cependant : son propre intérêt aussi m'en faisait la loi. Thérèse s'épuisait dans les fatigues d'un travail forcé, dont le produit n'était pas proportionné avec les dépenses qu'en grandissant allait occasioner l'éducation de Marie. Thérèse était assez instruite pour élever sa fille, mais alors elle ne pourrait plus travailler autant!

« L'explication eut lieu. La glace une fois rompue... j'appris alors de Thérèse tous les détails que j'avais ignorés, et que j'ai eu l'honneur de vous rapporter jusqu'ici, madame.

« Pendant la lecture que je lui fis de la lettre des *Tremblayes,* les larmes couvraient son angélique visage. Et quand elle crut comprendre qu'au cas de sa mort, madame la marquise se serait chargée de la petite Marie, elle posa sa main convulsivement sur mon bras, et me dit :

« Mon ami, si je meurs avant d'avoir remis ma pauvre enfant entre les bras d'un protecteur naturel, d'un mari... promettez-moi que vous ne souffrirez pas qu'elle soit élevée comme je l'ai été... O Vierge sainte ! sauvez ma pauvre Marie de la protection des grands !...

« Mon digne ami, reprit-elle comme égarée, jurez-moi que vous la cacherez, que vous la soustrairez à tous les regards... que vous ne permettrez jamais qu'elle sorte de l'humble condition où Dieu avait marqué sa place... Jurez-le moi, mon ami, si vous ne voulez pas que je meure désespérée ?...

« J'engageai ma parole à la malheureuse mère, et j'aurais tenu mon serment, madame, quoi qu'il dût m'en arriver !

« Lorsque Thérèse fut plus calme, j'abordai le sujet que j'étais chargé par madame la marquise de traiter : le refus de la pension.

« Voici, me dit-elle, ce qui s'est passé à ce sujet : après la réponse que je fis aux trois premières lettres qui suivirent la rencontre au Luxembourg, et dont je viens de vous rapporter les termes, quelques jours après il m'en arriva une quatrième, laquelle renfermait un billet de mille francs et deux cents francs en or. C'était, m'écrivait-on, *la première année du revenu de ma dot...*

« Cet argent qui me brûlait les doigts... je l'ai remis sous enveloppe, je l'ai renvoyé sans explication : j'ai fait ce que je devais faire, ajouta-t-elle simplement.

« Et pour la décider il me fallut longtemps combattre ses répugnances, les motifs qui la faisaient repousser ce don, de la main qui le dispensait... et que je comprenais bien de reste ! mais enfin elle accepta l'humiliation... elle céda à la considération toute-puissante sur son cœur, que je fis valoir obstinément : l'intérêt de sa fille ; je rendis compte du succès de ma mission à madame la marquise.

« Dès lors, jusqu'au moment de sa mort, M. le marquis, invariablement tous les trois mois, me remettait un pli renfermant quinze pièces d'or... sans désignation, sans explication. »

— C'est singulier ! m'écriai-je.

— Jamais, madame, le nom de Thérèse Hubert n'a été prononcé entre M. votre père et moi.

« Quelques mois plus tard, poursuivit Saint-Jean, M. le marquis de Lestanges conduisit à

l'autel M[lle] de Château-Briars, fille d'illustre maison... madame votre mère, madame.

« Le mariage fut célébré à Saint-Sulpice, à midi, en grande pompe. Au moment où le cortége nuptial, en se rendant à la sacristie, passa devant la chapelle de la Vierge, une jeune femme d'une mise très simple et une petite fille toute vêtue de blanc, y étaient agenouillées; au bruit prolongé des pas, la jeune femme retourna la tête... puis, par un mouvement rapide, elle se trouva droite, debout, l'œil fixe... poussa un cri étouffé... et retomba raide sur les dalles de l'église.

« Les cris déchirants de l'enfant, qui se tordait dans les sanglots sur le corps inanimé de sa mère, amena du monde : auprès du triste groupe, on trouva un petit paquet échappé de la main défaillante de l'infortunée; on l'ouvrit, il contenait du canevas, des laines à tapisseries, un dessin de broderie doublé avec une enveloppe de lettre; à l'adresse qu'elle indiquait, on rapporta sur un brancard la femme sans qu'elle eût recouvré connaissance, suivie de l'enfant qui pleurait, la tête appuyée sur l'épaule d'un jeune garçon en veste de travail, qui s'en était charitablement chargé!

« Cette femme, c'étaient Thérèse Hubert, et Marie, alors âgée de trois ans et demi...

« Aucune douleur ne m'aura été épargnée!! me disait-elle avec une angélique résignation, le lendemain, étendue brisée, dans son lit, en proie à une fièvre ardente.

« C'était sa première sortie depuis sa maladie occasionnée par l'entrevue du Luxembourg... Pendant sa longue convalescence, elle travaillait, il le fallait bien! mais trop faible pour descendre et remonter ses quatre étages, elle ne sortait pas. C'était moi qui allais chercher et reporter son ouvrage. Se trouvant mieux, elle était allée rendre à Dieu ses actions de grâces de l'avoir conservée à sa chère petite fille, et en même temps acheter des objets nécessaires à ses travaux d'aiguille.

« Ce jour, elle a reçu le coup mortel. Une petite toux sèche, continue, ne la quitta presque plus. Les symptômes de la maladie de poitrine à laquelle elle a succombé à trente-quatre ans ne disparurent plus que par intervalles. Elle n'eut plus que des intermittences de santé, qui d'année en année devenaient plus rares.

« Je suis convaincu que c'est la tendresse exaltée qu'elle portait à sa fille qui l'a soutenue autant de temps : « Il faut que je vive... et je vivrai, *Dieu le voudra*... jusqu'à ce que ma fille n'ait plus besoin de moi, » disait-elle. Et cette foi vive, cette pieuse confiance, opéraient un miracle!

« Marie, qui ne la quitta jamais une heure ni le jour ni la nuit, était une charmante enfant, douce, soumise, appliquée. — Tout ce que, dans son enfance, avait été sa pauvre mère! — Elle a reçu une bonne éducation, madame, bien simple, mais assez d'instruction pour développer son intelligence et lui faire trouver quelques distractions dans les délassements de l'esprit, les seules qu'elle ait jamais goûtées.

« Marie possède une jolie écriture, parfaitement le français, l'histoire et la géographie, et elle tient de sa mère le ton, le langage, les excellentes manières que celle-ci avait prises avec ses premières protectrices... Combien de fois, dans la bouche de la fille de Thérèse, je retrouve encore des termes familiers à madame votre grand'mère, à madame Hélène, votre tante...

« Mais, instruite par sa cruelle expérience, Thérèse voulut que sa fille, qui n'avait aucune fortune, trouvât des ressources indépendantes dans son travail. Dans l'état même des choses, la pension faite à Marie eût été insuffisante à toutes les nécessités que lui crée la délicatesse des habitudes qui résultent de son éducation, de sa manière d'être, et qui, n'étant pas celles des gens de son humble condition, lui créent aussi plus de besoins. Sa prévoyante mère lui apprit l'état de raccommodeuse de dentelles, dans lequel plus particulièrement elle-même avait trouvé de constantes ressources, depuis son arrivée à Paris.

« A douze ans, Marie était déjà une habile ouvrière. Et à quinze ans la courageuse enfant dut porter seule le fardeau jusqu'ici supporté par deux!

« Thérèse, minée intérieurement par les peines de l'âme, exténuée par un travail forcé et la lente maladie qui la consumait, s'inclinait rapidement vers la tombe.

« Ce fut à cette époque qu'elle maria sa fille.

V.

« Dans la même maison que Thérèse, continua Saint-Jean, habitait sur le même carré, dans un petit logement, en face du sien, une femme veuve avec son fils.

« Longtemps elles étaient demeurées complètement étrangères l'une à l'autre. — Thérèse ne fréquentait personne. — Leur connaissance da-

tait du jour où on l'avait rapportée comme morte de Saint-Sulpice. Entre pauvre gens on s'assiste, madame. La voisine de Thérèse s'empressa de la secourir, la soigna, la veilla, et souvent, hélas! depuis, elle avait eu l'occasion de continuer officieusement ses charitables fonctions de garde-malade!

« Le hasard, qui dispose de tant de choses dans ce monde! avait voulu aussi que ce même jour le fils de Mme Thibaut, elle se nommait ainsi, alors apprenti dans une imprimerie, passant sur la place couverte d'élégantes voitures et de monde, entrât curieusement dans l'église pour voir le grand mariage qui s'y célébrait, et témoin de la scène de la chapelle de la Vierge, le bon cœur du jeune ouvrier lui avait fait abandonner la belle noce pour accompagner, avec la pauvre petite fille éplorée dans ses bras, le triste convoi qui, à sa grande surprise, était venu aboutir à sa propre demeure; car il ne connaissait non plus ni la mère ni l'enfant, quoique habitant la même maison.

« Dans les années qui succédèrent à cet évènement, j'avais quelquefois rencontré la bonne et serviable voisine de Thérèse chez elle : son extérieur, ses manières, son langage étaient ceux d'une bourgeoise, mais non pas vulgaires absolument. Je ne connaissais pas son fils, que Thérèse, à cause de sa fille, ne recevait point...

« Le mari de Mme Thibaut, prote à l'imprimerie des frères Didot, était mort jeune. Il n'avait laissé à sa veuve d'autre patrimoine que le fruit de ses économies, une faible somme laborieusement amassée, avec laquelle, à l'aide de son travail, elle avait élevé son fils, et elle lui avait fait donner de l'instruction.

« Ce fils, à l'époque où j'arrive, avait vingt-cinq ans : il était compositeur, et gagnait cinq francs par jour dans la maison où son pére avait laissé d'honorables souvenirs. Julien Thibaut était un excellent sujet, estimé de ses supérieurs, aimé de ses camarades, et par sa bonne conduite, ses habitudes douces et rangées, il faisait l'orgueil et le bonheur de sa mère.

« Tels furent les détails que me donna Thérèse, qui déjà ne quittait presque plus son lit, non pas en me faisant part de son projet, mais en m'annonçant le mariage *arrêté* de sa fille, avec Julien Thibaut...

« Madame, me dit Saint-Jean, je demeurai terrifié... je sentis mon front se couvrir d'une vive rougeur, la sueur mouiller mes cheveux.— Pour comprendre cette impression, il faut se reporter à l'ancien temps : tout cela n'existe plus aujourd'hui! — Oh! c'est que, voyez-vous, madame, jadis, le foyer de vos nobles maisons était de père en fils le foyer de leurs serviteurs; là, ils naissaient et mouraient, et en retour ils s'identifiaient corps et âme avec les intérêts, l'honneur, la considération, la dignité, la gloire de leurs maîtres; confondaient dans un même sentiment leur orgueil, leur amour-propre avec celui de leurs maîtres; les belles actions de leurs maîtres, ils s'en glorifiaient; leurs erreurs, ils les couvraient du silence; leurs querelles, ils les épousaient; leurs injures, ils les vengeaient. Ces sentiments, ces principes avaient été inoculés en moi avec la vie : l'union de Marie... avec un ouvrier me froissait dans des croyances, dans des idées aussi vieilles que moi.

« A cette conclusion, je ne puis exprimer ce qui se passa en moi : il me semblait voir frapper d'un outrageux revers de main sur le vieil écusson des Lestanges... Je croyais ouïr une insulte jetée à la face de leur noble lignée.

— C'est impossible! m'écriai-je.

« Thérèse, les yeux attachés sur moi, avait tout vu, tout deviné, tout saisi... Elle reprit de sa douce voix, d'un ton incisif et profondément triste :

— Julien Thibaut a fait *l'honneur* à la fille de Thérèse Hubert... de la demander en mariage... Plus heureuse que sa mère, elle ne connaîtra pas les dédains de l'orgueil... la honte... elle sera la femme honorée d'un honnête homme...

« Il ne m'a pas demandé si elle était riche; il m'a dit qu'il savait qu'elle était sage et laborieuse... il m'a juré qu'il la rendrait heureuse... que toute sa vie il s'efforcerait de se rendre digne du trésor qu'il devrait à ma confiance!

« J'ai foi dans le cœur du bon fils, en la parole de l'humble ouvrier... Dieu ne permettra pas que celui-là me trompe!...

« Thérèse avait pénétré dans mes plus secrètes pensées, et avec une admirable simplicité elle venait de les combattre une à une. En quelques mots tout était résumé, discuté, réfuté...

« Elle ne s'excusa point de ne m'avoir point consulté, mais elle me tendit sa main amaigrie, et dans le regard affectueux, l'inflexion touchante avec laquelle elle ajouta : N'est-ce pas, mon ami, mon père, que j'ai raison? » ce qu'elle ne prononça pas fut exprimé.

— Oui, Thérèse, vous avez raison..... j'avais tort! répondis-je.

« Tout était expliqué, tout était entendu entre nous.

— Et, poursuivit-elle du même ton, vous voudrez bien remplir auprès de la pauvre enfant abandonnée l'office de père?

— Ce droit m'appartient, Thérèse. Je ne céderai à personne l'honneur de conduire ma filleule à l'autel! dis-je vivement.

— Oh! je le savais bien! reprit-elle avec son doux et déchirant sourire.

« Six semaines après, en sortant de Saint-Sulpice, je reconduisais auprès du lit de sa mère mourante la pure et gracieuse jeune fille qu'une heure auparavant elle m'avait confiée, et qui venait pour la première fois de sa vie de la quitter. En l'apercevant elle se redressa, par un mouvement fébrile, sur son oreiller, en lui tendant les bras : « Viens, viens sur mon cœur, Marie *Thibaut*... s'écria-t-elle. Toi aussi, Julien, mon bien-aimé fils, le mari de ma fille! » Et succombant à ses émotions, elle s'évanouit de bonheur.

« Deux mois encore après, appuyé sur le bras du bon, de l'honnête Julien, lui et moi nous suivions en sanglotant le modeste corbillard qui portait au cimetière du Montparnasse les restes vénérés de la sainte mère, de Thérèse Hubert...

« Mon récit est terminé, madame, ajouta simplement Saint-Jean.

« Et ces détails que j'avais voulu connaître me désespéraient, Aline...

« Les réflexions, dont, avec tant de délicatesse, s'était abstenu le fidèle et dévoué serviteur de ma famille, je les faisais, moi,... toutes, toutes!... Il me fallait m'incliner devant cette noble Thérèse, la fille du fermier... et rougir!... Il me fallait encore en tout ce qui dépendrait de moi, réparer les torts de quelqu'un ici-bas... racheter son pardon là-haut!... De cette heure, je comprenais toute l'étendue des devoirs que j'avais à remplir!

— Quelle est la position actuelle de Marie, quelles sont les ressources de son ménage? A-t-elle des enfants? demandai-je à Saint-Jean.

— Elle a deux charmants enfants. La position de Marie est bien modeste, madame, mais elle est heureuse... Julien est le meilleur des maris et des pères, il a bien tenu sa parole, le brave garçon!

« Leurs ressources se composent du travail de Julien qui, en redoublant d'activité, parvient à gagner à la tâche, ainsi qu'il est d'usage dans les imprimeries, de six à sept francs par jour. En déduisant les jours de chômage et de fêtes compris, il se fait de seize à dix-sept cents francs par année : en y joignant la pension de douze cents francs que Marie a reçue jusqu'à présent, leur revenu se monte donc à 2,900 francs environ. Cette somme serait insuffisante pour subvenir à tous les besoins d'un ménage de cinq personnes, leur vieille mère comprise, si Marie, de son côté, ne travaillait assidûment de son état de raccommodeuse de dentelles.

— Si peu pour cinq personnes... c'est affreux!... m'écriai-je.

« Pauvre Marie!... mais, grâce à Dieu, son sort allait changer! j'avais la libre disposition des douze mille francs que je recevais par an pour ma toilette, pour acheter des futilités; je résolus de partager moitié par moitié intégralement avec la fille de Thérèse.

— Bien! Hélène, bien! s'écria Mme de Rivers qui était organisée pour comprendre une noble pensée.

— Mais ce n'est là que de l'honneur, que de l'équité?... dit la jeune femme avec l'accent d'une profonde conviction.

« Marie, demandai-je à Saint-Jean, sait-elle à qui elle appartient?...

— Oui, madame. Il y a quatre ans qu'elle l'a appris.

— Quatre ans seulement! Et comment l'a-t-elle appris?

— Le voici :

« La petite chambre où Thérèse avait tant souffert et avait rendu le dernier soupir fut conservée intacte dans l'état où elle se trouvait à sa mort. Les meubles ne furent ni ouverts ni fouillés, rien ne fut déplacé, dérangé; sa fille l'avait désiré.

« C'était le sanctuaire où Marie venait prier et pleurer! Et sa belle-mère et son mari, qui la chérissent et vénèrent la mémoire de sa mère, respectent religieusement les pieuses fantaisies de sa douleur.

« Trois années s'étaient écoulées ainsi, pendant lesquelles Marie devint mère. Un soir du rigoureux hiver de 1823, j'étais allé la voir; je la trouvai seule; son mari était retenu à son atelier, sa belle-mère sortie. Son fils, qu'elle nourrissait, reposait dans son berceau.

« Une plainte de l'enfant interrompit notre causerie et la fit tressaillir. Elle alla vers lui, le berça doucement, le calma : « Il a de la fièvre! me dit-elle avec inquiétude en se rasseyant. Elle reprit son ouvrage, mais distraite; et ses yeux, fréquemment tournés vers le berceau, accusaient

ses alarmes. Je cherchai à la tranquilliser; elle restait agitée, silencieuse; enfin elle se décida à s'ouvrir sur la cause qui la préoccupait, et après quelque hésitation :

« Mon parrain, me dit-elle, depuis que mon cher petit garçon est souffrant, je désire ardemment avoir en ma possession un petit reliquaire d'argent en forme de croix, que ma pauvre bonne mère ne manquait jamais de suspendre à mon cou, dans mes maladies d'enfant. Il est dans un petit coffret qu'elle n'ouvrait que seule, jamais en ma présence... et... je crains de faire mal... de désobéir à sa volonté... Conseillez-moi, vous qu'elle respectait tant. Si vous me dites de l'ouvrir, j'en serai bien heureuse à cause de mon fils... Si vous me dites de ne pas le faire, jamais je n'y porterai une main sacrilége! Votre voix sera la voix de ma mère que je croirai entendre.

« Je lui conseillai d'ouvrir le coffret.

« Eh bien! alors tout de suite : ce qu'elle dérobait à tous les regards ne doit être vu que de son ami et de sa fille, dit-elle en se levant.

« Elle passa dans la chambre de Thérèse, et en revint tout émue, la petite boîte à la main : la clef passée dans un ruban noir était renfermée dans un papier cacheté, et attachée à la poignée du dessus.

« Je vois encore la pieuse fille, tenant sur ses genoux le coffret; tremblante, indécise, m'interrogeant encore du regard... elle prit la clé, en brisa l'enveloppe, et l'ouvrit.

« Il contenait une petite bonbonnière d'écaille blonde, renfermant deux bagues et une paire de boucles d'oreilles de nulle valeur, qui devaient être des dons que Thérèse avait reçus dans son enfance... et puis un portefeuille en soie rose piquée et fanée.

« Dans ce portefeuille, il y avait un pli dont l'usure du papier témoignait qu'il avait été souvent touché... Marie le déploya; il contenait une lettre, et dans un petit sac de taffetas noir, une miniature sans entourage aucun, représentant un très jeune homme, d'une belle et noble figure, revêtu de l'éclatant uniforme d'officier au régiment de *chevaux-légers de la reine*.

« Ce portrait, c'était celui du comte de Lestanges à vingt ans, au moment où, partant pour Coblentz, sa mère le fit peindre. Je le reconnus parfaitement pour l'avoir vu, monté en bracelet, au bras de madame la marquise; ensuite madame Hélène, votre tante, l'obtint, elle voulut l'avoir en médaillon, comme c'était la mode alors, et c'était moi qui avais été envoyé à Lyon pour faire changer la forme de la monture.

« Maintenant, il se retrouvait là, dépouillé de tout ornement, rien que l'ivoire sous verre, doublé de peau; comment était-il tombé entre les mains de Thérèse?... Je ne le sais!

« Les yeux de Marie, fixés sur ce portrait, ne pouvaient s'en détacher. Une vive rougeur couvrait son visage, sa physionomie exprimait la surprise, le bonheur aussi... Elle saisit la lettre qui y était jointe, l'ouvrit, la lut... jeta un cri douloureux en joignant les mains, et resta la tête inclinée, abîmée dans ses réflexions.

« Je pris la lettre de ses doigts crispés. Il ne pouvait y avoir de secrets pour moi, hélas! ils m'étaient tous connus! je la lus. — Il était évident qu'elle faisait suite aux trois lettres qui suivirent la rencontre du Luxembourg, que c'était cette quatrième lettre à laquelle Thérèse fit cette réponse si digne, que je vous ai rapportée, madame. En voici le contenu :

« Je n'ai d'autres droits à faire valoir sur vous
« que ceux que m'avait donnés votre cœur... vous
« m'en bannissez, je reste désarmé devant votre
« rigueur; vous le savez bien, et vous en abu-
« sez...

« Mais vous ne pouvez refuser au moins que
« les intérêts de *votre dot* soient affectés à l'en-
« tretien de votre fille.

« Je joins ici la première année de la pension
« annuelle que je prends l'engagement d'hon-
« neur de servir exactement, à dater de ce jour.

« Le marquis DE LESTANGES.

« 11 août 1806. »

« Au bas de la lettre était écrit, d'une petite écriture pressée, détrempée par les larmes...

« *O mon Dieu! je le méprise... donnez-moi*
« *donc la force de l'oublier!!* »

. . . .

« Vous savez, madame, reprit Saint-Jean, après un moment de pénible silence, que cette somme fut alors repoussée et renvoyée, et comment plus tard la pension fut acceptée pour Marie. Et si j'ai rapporté ici le mot à mot de cette lettre, madame, c'est pour obéir à votre désir de savoir comment Marie avait appris à qui elle appartenait!

« Les trois premières lettres ont été renvoyées, poursuivit-il. La faible femme a obtenu de Dieu le courage de ce sacrifice... La conservation de celle-ci avait-elle été, de la part de la mère, un acte de vague prévision, pour l'avenir si incer-

tain de sa pauvre enfant?... Elle a emporté le secret de sa pensée dans la tombe!

« La scène muette qui suivit cette découverte ne peut se dépeindre, madame... moi, je comprenais tout!...

« Marie était là, devant moi, pâle maintenant, anéantie : ses regards erraient sur les murs lambrissés de cette chambre... s'arrêtaient fixes et profonds, d'un meuble à un autre... se reportaient de la cheminée de pierre, où brûlaient, soigneusement enterrés, deux tisons... à la petite table recouverte d'une toile cirée sur laquelle, près d'une lampe de cuivre, était posée la dentelle qu'elle raccommodait... autour d'elle, l'abaissement, la pauvreté...

« Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle avec une expression déchirante en élevant ses yeux noyés de pleurs vers le ciel... Elle y fut entendue.

« Son regard en retombant rencontra le berceau de son fils endormi... Elle se leva, se jeta à genoux devant le portrait de sa mère, dessiné par Julien : « Pardon! pardon, ma vénérée mère!! s'écria-t-elle. Mon bon, mon cher mari! mon enfant bien-aimé! Oh! le sort que tu m'as fait, ma sainte mère, je ne l'échangerais pas pour celui d'une reine!

« Puis, d'un mouvement heurté, elle se releva, prit la lettre, le *titre* aussi... l'éleva au dessus du tube de la lampe, le réduisit en cendres... saisit le portrait, en arracha le verre, imprima ses lèvres sur l'ivoire... et par un dernier effort désespéré, en effaça l'empreinte avec son mouchoir trempé de larmes.

« Et maintenant, dit-elle avec une céleste expression, le secret de ma pauvre mère est à jamais enseveli au fond de mon cœur... Maintenant aussi... l'heureuse femme de l'ouvrier ne se souviendra avec orgueil... que d'une chose : c'est qu'il a choisi la fille sans nom, sans famille, pour en faire sa campagne, la mère honorée de ses enfants!

« Enfin, elle retira le petit reliquaire qui se trouvait au fond du coffret, courut le déposer sur le berceau de son fils, près duquel elle resta agenouillée priant et pleurant doucement.

« Tout ceci se passa en bien moins de temps que je n'ai mis à vous le raconter, madame.

« Après, elle remit, en étouffant un soupir, l'ivoire décoloré... dans le coffret, le ferma, le reporta à sa place, revint vers moi, et me di avec un naïf embarras, en penchant sa tête sur mon épaule : « Ai-je fait mon devoir?... » Je la serrai dans mes bras en l'appelant la digne fille de sa mère!

« Elle se rassit, reprit son ouvrage... mais je lisais sur son expressive physionomie sa souffrance intérieure. Ni elle ni moi nous n'aurions pu causer de lieux communs, je sentais d'ailleurs que le meilleur moyen d'user sa préoccupation était de l'aider à s'épancher : « Marie, lui disje, » ta mère ne t'avait-elle donc jamais parlé de ton père? »

— Jamais ma mère ne m'en a parlé, répondit-elle.

— Et toi, tu ne l'as donc jamais questionnée à ce sujet?

— Une fois seulement. Et voici à quelle occasion :

« J'étais encore tout enfant; j'avais six ans, je crois; ma pauvre bonne mère me conduisait le plus souvent qu'elle le pouvait au jardin du Luxembourg pour me faire prendre de la distraction et de l'exercice. C'était un dimanche après le dîner, elle se promenait avec moi; nous rencontrâmes une petite fille accompagnée de sa bonne; elle m'accosta, et toutes deux nous nous mîmes à courir, à sauter à la corde, devant ma mère, qui nous suivait.

« Une jeune femme, l'air heureux, souriant, appuyée sur le bras d'un jeune homme, parut au bout de l'allée : Ma petite compagne s'élança au devant d'eux en criant : Maman! papa! en se jetant des bras de l'un dans ceux de l'autre.

« Je m'étais arrêtée et la regardais faire... Je me retournai... ma mère venait seule, triste... je courus à elle, mes idées étaient confuses... Je venais pour la première fois d'apercevoir une place vide à ses côtés... qu'il manquait quelqu'un entre nous!

« Les impressions de l'enfance restent ineffaçables : je sens encore la pression de sa main tremblante en m'entraînant dans une autre allée, pour fuir cette vue qui, à elle, brisait son cœur!...

« Et moi ignorante enfant j'y retournai le fer! « Maman, où est donc mon papa, à moi? » lui demandai-je.

Elle ne me répondait pas.

« Est-ce que je n'ai pas de papa, moi?... dis, maman, je t'en prie? » repris-je.

— Il n'existe plus, ma fille, articula-t-elle avec effort.

« Je ne comprenais pas bien... et j'ouvrais la bouche pour l'interroger encore : « Chut!! Marie... » fit-elle « prie Dieu tous les jours pour ton père, chère enfant... » dit-elle avec tendresse,

tout bas, en cachant sur mon front qu'elle baisait frénétiquement son visage inondé de larmes.

« Ces larmes entrèrent profondément dans mon cœur ! Je fus bien longtemps à me pardonner le chagrin que j'avais causé à ma mère, si bonne, si douce. Et quoiqu'en grandissant ma pensée se soit souvent arrêtée sur ce sujet, jamais, jamais plus je ne l'ai questionnée !

« Le retour de Julien mit fin à cette conversation, et jamais non plus il n'a été question entre Marie et moi de cette soirée... Dans son intérieur, elle est restée la simple et laborieuse jeune femme, tendre, aimante pour son mari ; affectueuse, prévenante pour sa bonne belle-mère ; elle adore ses enfants ; depuis, une jolie petite fille qu'elle a également nourrie lui est née ; rien n'est changé dans sa manière de faire la joie et le bonheur de son intérieur.

« J'ai remarqué seulement que ce que la jeune femme avait conservé, avant cette époque, de la vive et naïve jeune fille, a été remplacé par quelque chose de plus posé, de plus réfléchi ! »

— Merci, mon bon Saint-Jean, lui dis-je, maintenant je connais Marie !... je veux la voir.

— Madame !... s'écria-t-il en faisant un geste de dénégation.

— Pourquoi cela ? Je veux la voir... te dis-je.

— Madame, dit-il avec affection, vous êtes bien jeune... je suis bien vieux, permettez à votre serviteur dévoué d'oser vous donner un avis : vous ne devez pas chercher à rapprocher Marie de vous, madame.

— J'ai des projets, Saint-Jean.

— Madame... je crois vous comprendre... mais... que voulez-vous faire ?... Le sort de Marie est irrévocablement fixé... à quel titre interviendrez-vous dans ses affaires, pénétreriez-vous dans les recoins cachés de son humble intérieur ? Et lui faire connaître ce titre serait une cruauté, madame ! Il est des distances infranchissables... vous ne pouvez élever Marie jusqu'à vous, madame, et vous ne pouvez descendre jusqu'à elle !

— Je n'ai pas encore réfléchi à tout, dis-je, mais je puis toujours aller la voir ? Je saurai bien trouver un prétexte à mes visites, je...

— Madame, interrompit-il, vous n'avez pas réfléchi à cela non plus, pardon... Une fois sans doute, vous pourrez allez voir *Mme Thibaut*, mais vos visites ne peuvent pas se renouveler... les personnes de votre rang sont sous le coup de toutes les suspicions, dans la dépendance de toutes les investigations, de tous les regards fixés sur leurs démarches.

« Entre mille autres objections que j'aurais à vous présenter, » poursuivit-il avec fermeté, « il est un obstacle invincible à vos visites : vous ne sortez jamais seule, madame... jamais qu'accompagnée de vos gens. Oserez-vous les mettre dans la confidence de demarches que vous *ne devez pas*... que vous ne pouvez avouer ni à Mme votre mère ni à M. votre mari ?

— A force de prudence je surmonterai les obstacles ! dis-je, pensive cependant...

— Madame, vous les braverez... et ce sera tout ! repartit fermement Saint-Jean ; veuillez de grâce réfléchir à ce que pourraient penser votre cocher et votre domestique qui vous déposeraient souvent à la porte d'une *allée ?*... les personnes qui pourraient vous y voir entrer, celles qui vous rencontreraient souvent dans l'escalier, montant les quatre étages de Marie, dans votre toilette habituelle, madame ?...

« Quels rapports possibles, aux yeux de tous, peuvent exister entre la femme du grand monde et une ouvrière... avec le ménage d'un ouvrier imprimeur ?... Vous n'êtes pas *dame de charité*, madame, et la famille Thibaut n'est pas inscrite au bureau des pauvres : ce seraient là cependant les deux seuls cas qui pourraient expliquer le motif de vos visites chez elle ! »

« Tout cela était vrai ! Je sentais bien qu'il y avait raison et sens dans les paroles de l'honnête Saint-Jean... Je n'avais pas grand'chose à lui répondre, mais il ajouta : « Daignez en croire ma vieille expérience ! les convenances, madame, ne vous le permettent pas. »

— Ah ! encore les convenances ! Et toi aussi Saint-Jean ?... m'écriai-je avec impatience, mais ce sont ces abominables *convenances* qui ont tué cette noble Thérèse !... les *convenances* encore qui ont étendu sur moi leur manteau de plomb !

— Madame, répondit Saint-Jean avec une inflexion grave et triste, tout fléchit sous leur puissance : nul n'est assez fort pour les braver impunément !...

Au nom de votre propre intérêt, ajouta-t-il du ton de la prière, de celui d'une autre encore, de Marie... je vous en conjure, madame, abandonnez votre projet !

« Mais, Aline, un précipice ouvert devant moi ne m'aurait pas fait renoncer à son exécution !

« Le récit que je venais d'entendre avait fait résonner en moi toutes les cordes généreuses du cœur, éveillé la ferveur du beau, du bien. Serai-je donc, moi aussi, au-dessous de Thérèse et de sa fille ?... D'un côté, y aurait-il donc éternelle-

ment grandeur et noblesse, de l'autre égoïsme et insensibilité?... Cette Marie si simplement héroïque, je m'en enorgueillissais! J'aurais voulu pouvoir la proclamer *mienne*, à la face de l'univers!... Pauvre Marie! je voulais la voir, l'aider, l'aimer. Rien, rien au monde ne pouvait changer ma résolution : il était dix heures du soir, je ne remis qu'au lendemain, à midi, ma visite à Marie.

VI.

« L'année qui s'écoula après cet entretien occupe une place immense dans ma vie, Aline! reprit la jeune femme. Jusqu'ici elle n'avait été remplie que par les soins de ma toilette, de mes plaisirs; je n'avais été occupée que de futilités, de frivolités; le moment était venu où j'allais prendre ma part d'action dans le mouvement commun, faire connaissance avec les embarras, les tourments, les agitations de la vie réelle, avec ses vulgarités; faire l'apprentissage de l'ordre, de l'économie, régler mes dépenses et calculer... m'utiliser enfin, moi jusqu'alors si inutile!

« De cette époque date mon émancipation intellectuelle et matérielle aussi : j eus des affaires, des secrets à moi... Je connus les tracas, les difficultés, les obstacles imprévus qui semblent être le cortége obligé du mystère; les ruses, les détours, la duplicité quelquefois... qu'il faut employer pour les dérober aux regards. Et jusqu'à ce jour j'avais ignoré ces vilaines choses; jamais encore mon front ne s'était abaissé devant l'humiliation d'un mensonge!

« Les yeux fixés vers un noble but, je me suis précipitée aveuglément dans une route nouvelle, sans en mesurer ni la longueur, ni les dangers, ni les fatigues... Mon ignorance de tout, mon inexpérience sur tout, devaient m'y faire trouver bien des écueils, m'y faire commettre des imprudences... Une consolation me reste : j'ai fait un peu de bien... et je n'ai fait de mal qu'à moi!

« Ma première visite à Marie est mon point de départ, j'y reviens :

« Je ne mis pas mon bon Saint-Jean dans la confidence de mon projet, comme vous le pensez bien, et après l'avoir congédié je me couchai pour avoir le droit de verrouiller ma porte sur mes émotions et sur mes pensées. Elles me débordaient de toutes parts.

« La tête et le cœur pleins des récits de la soirée, toute la nuit je fus sur le chemin de la rue Saint-Dominique-d'Enfer... Du château des Tremblayes, splendide et vaste demeure, que je connaissais très bien, pour y avoir séjourné dans mon enfance avec mes parents, mon imagination me ramenait à Paris, me faisait pénétrer dans la mansarde, où la protégée de ma grand'mère avait expié, pendant tant d'années, ses bienfaits!...

« Je voyais l'infortunée, patiente et résignée martyre, travaillant près d'une des petites fenêtres donnant sur le Luxembourg, élevant de temps à autre son regard désolé vers le ciel, implorant force et courage pour accomplir la rude tâche de la journée... Pauvre, pauvre Thérèse!

« Je recomposais, d'après le portrait que m'en avait tracé Saint-Jean, son *doux et pâle visage*, son attitude gracieusement penchée... Ses touchantes paroles, gravées dans ma mémoire, vibraient à mon oreille comme un lugubre tintement... et, toute frissonnante, je m'éveillais à demi... pour retomber dans le chaos des mille plans que je formais pour réparer les torts de ma famille, des mille moyens que j'imaginais pour y parvenir, pour amener d'abord mon introduction chez Marie.

« Rien ne me paraissait plus facile, plus simple que d'arriver à tout cela... et si, semblables à des papillons noirs, les prudentes observations de Saint-Jean venaient voltiger autour de mes beaux rêves, je les chassais avec impatience... elles ne m'inspiraient que de la pitié pour cette malheureuse disposition d'esprit qu'ont tous les vieillards à ne voir que le mauvais côté des choses, à trouver des obstacles, des difficultés à tout, à se forger des craintes, des dangers chimériques!

« Et lorsque je me réveillai tout à fait, à sept heures du matin, ma visite à Marie, ce que je lui dirais, était si heureusement combiné; ses réponses, ses questions même prévues... tout enfin était si parfaitement arrêté dans ma tête, que j'aurais voulu franchir d'un seul bond les cinq mortelles heures qui me séparaient de ma course projetée à la rue Saint-Dominique-d'Enfer!

« Mes matinées ne sont pas coupées par l'heure du déjeuner en commun.—M. Duval déjeune de son côté, moi du mien; nous rentrons habituellement si tard l'un et l'autre, que nous avons adopté cet usage. — Rien donc n'entravait mes dispositions. J'avais demandé ma voiture pour midi; dès onze heures j'étais tout habillée, et les

yeux fixés sur la pendule, je me promenais par ma chambre, agitée, préoccupée...

« C'est qu'au moment de l'exécution, mille petites difficultés de détail auxquelles je n'avais pas songé me tombaient à l'esprit. Et d'abord j'avisai que j'avais oublié de trouver un prétexte spécieux pour me présenter chez Marie... Mais presque en même temps une idée lumineuse me fit courir à l'armoire à glace où étaient renfermées mes dentelles... Je pris dans ma corbeille le voile d'Angleterre qui ne m'avait jamais servi qu'une fois, le jour de mon mariage, j'y fis un grand accroc, je le roulai et je le mis dans ma poche en sautant de joie! J'avais trouvé tout à la fois une mine à exploiter pour l'avenir! Ah! ah! m'écriai-je triomphante, Saint-Jean n'aura plus rien à dire, j'espère! et à présent rien n'est positivement plus simple, plus facile! Vous allez voir, Aline, que je me trompais cependant!

« Au moment où, légère, joyeuse, dans mon impatience de partir, j'allongeais le bras pour saisir le cordon de la sonnette, M. Duval entra chez moi...

— Où allez-vous donc si matin, Hélène? me demanda-t-il.

« Il ne s'informait jamais où j'allais, de ce que je faisais; et, toute troublée par cette question bien simple cependant, je répondis bêtement :

— Mais... nulle part...

— Comment! c'est pour n'aller nulle part que vous avez demandé vos chevaux à midi?

— Je vais me promener au Luxembourg, dis-je encore plus sottement.

— Ah bien! vous m'y conduirez. C'est jour de rapport des pétitions chez nous, il y a de quoi avaler sa langue! J'irai faire un tour à la chambre des pairs! dit-il en s'installant dans un fauteuil à la Voltaire. Il est bien que j'aie l'air d'en suivre avec intérêt les discussions... Votre mère tient à ce que je m'y fasse voir de temps en temps... Dans le fait, cela cadre assez avec nos projets!

« Mais il est de trop bonne heure, ajouta-t-il en me voyant restée debout, vous n'êtes pas si pressée de sortir.

— Non... dis-je fort désappointée, mais c'est qu'il faut que j'aille avant chez ma marchande de modes... et au Page... et chez...

— Et certes! « interrompit-il » je ne vous suivrai pas chez vos marchands de chiffons! Ainsi, chacun de son côté; au revoir, Hélène.

« Il me quitta, et je montai toute tremblante dans ma voiture.

« Les ordres de madame? demanda mon domestique en refermant la portière.

— Au Luxembourg, répondis-je étourdiment.

— Au Luxembourg, répéta-t-il à haute voix au cocher.

— A quelle grille? demanda celui-ci.

— A quelle grille madame veut-elle descendre? revint Pierre me demander.

— Mais, mon Dieu! allez toujours! fis-je avec un geste d'impatience en me rejetant en arrière.

— Au Luxembourg! cria-t-il encore...

« Les mauvaises gens! pensai-je; et, tandis que la voiture sortait de la cour, involontairement je promenais un regard inquiet sur les fenêtres de l'appartement de mon mari...S'il m'avait entendue... qu'allait-il penser? Saisie de cette crainte, à quelques pas de l'hôtel, je donnai l'ordre de me conduire aux magasins du Page.

« En en sortant, j'avais eu le temps de réfléchir : « A la grille de la rue de Vaugirard », dis-je.

— *Laquelle?* demanda le cocher à Pierre qui lui transmettait l'ordre ; mais n'osant plus cette fois revenir à la charge, il grommela en contenant un mouvement d'épaule : « A la grille de la chambre des pairs probablement! »

— A l'autre, à l'autre! m'écriai-je avec vivacité, rappelée à l'idée de M. Duval...

— A la grille de la rue d'Enfer, cria Pierre.

— Mais non! mais non! m'écriai-je avec impatience.

— Alors.... je ne sais pas ce que madame..... Ah!... c'est donc à la petite grille du côté de la rue Cassette, que madame veut dire?

« Je fis un signe d'assentiment. Je connaissais à peine le Luxembourg... Ces gens me faisaient mourir! Jamais je ne les avais vus si maladroits, si ridicules! mais ce n'était pas là tout...

« En descendant de voiture, je dis à Pierre : *Vous ne me suivrez pas;* et Pierre, accoutumé à me suivre partout dehors, comme mon ombre, me regarda d'un air si profondément stupéfait, que je faillis éclater de rire. « Vous resterez avec la voiture, Pierre, » repris-je.

— Mais, madame ne peut cependant pas aller seule? répliqua-t-il d'un ton parfaitement convaincu.

« Et, en effet, à la frayeur que me causa l'idée que sa naïve réflexion venait de me faire naître, je reconnus que cela me serait bien impossible! D'ailleurs, je n'aurais jamais su m'orienter pour aller trouver la grille de la rue d'Enfer, par laquelle je voulais sortir. — Je n'avais pas non plus songé à cela!

« Tout en suivant Pierre, qui marchait un peu en avant, de côté, pour m'indiquer le chemin, je rêvais au moyen de me débarrasser de lui... Arrivée près de la grille, j'aperçus de l'autre côté de la rue, à quelque distance, une mercière chez laquelle j'envoyai Pierre demander l'adresse d'une couturière *imaginaire*, et tandis qu'il exécutait mon ordre, je franchis prestement la rue d'Enfer, et me jetai dans la première *allée* à droite de la rue Saint-Dominique. Au fond il y avait un petit jardinet, la loge du portier. — Dieu avait eu pitié de moi! c'était là : Mme Thibaut? demandai-je hors d'haleine.

— Est-ce à Mme Julien, que madame a affaire?

— Oui.

— Au quatrième, tout en haut de l'escalier, la porte...

«Mais je n'entendis pas le reste; déjà j'étais au premier étage que la femme parlait encore, et je ne m'arrêtai que lorsqu'il n'y eut plus de marches à monter : le carré partageait un long corridor où se trouvaient à gauche et à droite des portes... Je perdais la tête..... A l'une d'elles, peinte proprement en gris, il y avait un paillasson, à côté était suspendu un cordon de laine verte, auquel pendait un pied de biche, et sur un petit écriteau de carton blanc entouré d'une bordure bleue, cloué sur la porte, je lus en m'approchant : MADAME JULIEN, OUVRIÈRE EN DENTELLES.

« C'était tout simple... et cela cependant m'alla au cœur!...

« Les yeux pleins de larmes, mes jambes se dérobant sous moi, je demeurais là, cramponnée au bouton de cette porte que je n'osais pas franchir, éperdue, ayant oublié tout ce que j'avais préparé... ne sachant plus que faire...

« A ce moment, des pas retentirent dans l'escalier... Je me jetai après le cordon de la sonnette...

« La porte s'ouvrit aussitôt : Je voudrais parler à Mme Julien, dis-je d'une voix à peine intelligible, à un beau petit garçon qui, après avoir fixé sur moi ses grands yeux étonnés, fit une gambade, et disparut en me laissant refermer la porte, à laquelle je m'adossai, prête à tomber.

« Et pendant l'instant qui s'écoula, mon regard inventoriait tristement cette pièce : dans le renfoncement de la fenêtre lambrissée, il y avait une table de bois blanc sur laquelle se trouvaient un grand portefeuille, des crayons, une étude, que l'enfant était occupé à copier; autour, des chaises de paille, une armoire de noyer, une fontaine; et attachés aux murs, des dessins collés sur des cartons encadrés d'un filet noir; à terre, de petits carreaux peints en rouge et cirés : partout, une exquise propreté... mais jamais, jamais une telle médiocrité n'avait encore frappé mes yeux... J'étais navrée!

« Une jeune femme se présenta : Oh! madame! je vous demande mille pardons, dit-elle en m'introduisant dans une grande chambre à coucher.

« Je tombai plutôt que je ne m'assis sur le siége qu'elle me présenta; j'étais hors d'état d'articuler un mot, j'éprouvais des vertiges, je me sentais défaillir...

— Madame voudrait-elle me permettre de lui offrir quelque chose? reprit-elle avec empressement.

« Je fis un geste négatif.

— Je vous en prie, madame, de grâce acceptez un verre d'eau sucrée, avec de la fleur d'oranger.

— Merci... Je suis montée trop vite, m'efforçai-je d'articuler en souriant.

— Et puis, nous demeurons bien haut, aussi! Pourquoi madame ne m'a-t-elle pas fait l'honneur de m'écrire, au lieu de prendre la peine de venir chez moi?

« Et tout cela, dit et fait d'une douce voix, avec un ton, avec de douces façons, des manières comme il faut, beaucoup plus comme il faut que n'aurait dû les avoir l'humble ouvrière, qui indiquait ingénûment qu'elle ne pouvait présumer que je vinsse chez elle pour autre chose que lui apporter de l'ouvrage...

« Cet état d'infériorité, où Marie se plaçait si naturellement au-dessous de moi, me faisait un mal affreux!

« Pour conserver la force de me taire, de résister à lui ouvrir mes bras... je n'osais la regarder. Et quand mon émotion fut un peu calmée, que mes regards abaissés se relevèrent sur Marie, assise un peu de côté en face de moi, son charmant et gracieux visage ne m'était pas inconnu... ses traits, le contraste si remarquable surtout de ses yeux d'un noir velouté avec la couleur châtain doré des cheveux, m'étaient familiers... Où donc l'avais-je déjà vue?.... Mais bientôt mes ressouvenirs d'abord vagues et confus se reportèrent à un beau portrait de grandeur naturelle, fait par la célèbre Mme Lebrun, placé au-dessus du bureau de mon père, dans son cabinet :

« C'était celui de sa sœur bien-aimée, la cha-

noinesse Hélène, peinte à seize ans, morte à dix-huit ans...

« Hélas! des deux jeunes filles élevées ensemble au château des Tremblayes, l'une, comblée des dons de la naissance et de la fortune, belle, parfaite, adorée, à dix-huit ans, était allée ensevelir son bonheur dans la tombe... L'autre, belle aussi, parfaite aussi, mais pauvre... avait expié jusqu'à trente-quatre ans le malheur d'avoir été belle et pauvre... mon Dieu!!!

« Jamais, Aline, il n'a existé de ressemblance plus frappante que celle de la fille de Thérèse avec ma tante Hélène!...

« Et mes yeux pleins de larmes, en se détournant de Marie, tombèrent sur le gracieux groupe que formaient à quelques pas d'elle ses deux enfants : le petit garçon debout, une jambe relevée sur l'autre, avait le bras passé autour du cou d'une jolie petite fille dont les boucles blondes couvraient les épaules, et tous deux immobiles, silencieux, me considéraient curieusement.

« Les charmants enfants! m'écriai-je avec effusion. Que vous êtes heureuse! ajoutai-je involontairement en songeant que cet immense bonheur m'était refusé à moi!

— Ce sont de bons enfants! dit modestement la mère en leur jetant un regard d'amour et en leur faisant à la fois un petit signe d'intelligence.

« Mais ils ne bougèrent pas de place : mon trouble, ma pâleur que faisait encore ressortir mon costume de grand deuil, les frappaient profondément; et la surprise qu'occasionait ma visite, déguisée discrètement par leur mère, se peignait naïvement dans la tenacité de leurs regards fixés sur moi.

« Elle se leva, se pencha vers eux en disant à voix basse : *Jean*, emmène *Thérèse*... va, mon amour... amuse ta petite sœur... et tout doucement, pas de bruit... fit-elle en posant le doigt sur ses lèvres.

« Les chers enfants se retirèrent docilement dans la première pièce; nous restâmes seules.

« Je sentis bien qu'il fallait enfin faire usage de mon *prétexte*... Je retirai le voile de ma poche et le lui présentai; elle le déploya : Ah! quel dommage!... s'écriait-elle. Enfin, je tâcherai de le réparer de mon mieux. Et... vous en êtes bien pressée, madame?

— Pas du tout!... répondis-je vivement, ne vous occupez de ce voile que lorsque vous n'aurez rien autre à faire, je vous prie.

— Madame est trop obligeante; mais je n'en abuserai pas. Veut-elle bien me donner son adresse, je le lui renverrai.

— C'est inutile... En me promenant au Luxembourg je viendrai le prendre, dis-je.

— Mais il m'est impossible de souffrir que madame prenne la peine de monter nos quatre étages!

— Si, si... je reviendrai Mar... madame, dis-je en me levant prête à suffoquer...

« Chacune des paroles de la pauvre Marie me faisait l'effet d'un sanglant reproche adressé à tous les Lestanges... Oh! mon père! mon père!...

« En traversant la chambre où jouaient les enfants, je les pressai tous deux dans mes bras en leur donnant un baiser, et je m'enfuis précipitamment en abaissant mon voile sur mon visage.

« Une demi-heure s'était écoulée : en sortant de la maison, j'aperçus à la grille du Luxembourg, droit comme un piquet, les yeux braqués devant lui, mon domestique, que la curiosité, ou peut-être aussi l'idée de son devoir, je ne sais lequel, retenait cloué à la même place où il m'avait laissée... Les avertissements dédaignés de Saint-Jean, me revinrent à l'esprit... En effet, tout cela n'était pas aussi facile que je l'avais imaginé!

« Et quand, renfermée dans ma belle voiture, qui me ramenait avec la rapidité de l'éclair à mon somptueux hôtel, je me pris, dans l'amertume des souvenirs que je remportais de ma visite, à comparer mon sort à celui de Marie... de ma sœur enfin!... son petit logement mansardé, carrelé, sa chambre à coucher (son salon tout à la fois), garnie de rideaux de calicot blanc, de pauvres meubles de noyer... avec les riches tentures, les épais tapis, le luxueux ameublement, la magnificence de mes vastes appartements... sa vie humble et laborieuse... avec ma vie parée, toute bariolée de plaisirs et de fêtes... en songeant à tout cela, mon cœur se brisait...

« Pour la première fois de ma vie, je venais de pénétrer dans l'intérieur d'un ménage d'artisans. Et, à mes yeux, si ce n'était pas là la misère hideuse et repoussante, c'était la pauvreté propre et rangée, rien de plus... Le dénûment le plus complet du confortable, de tout ce dont je n'aurais jamais imaginé qu'on pût se passer.

« Et comme pour me torturer à plaisir, en regard de ce que je venais de voir là, j'inventoriai aussi la pendule dorée, les meubles d'acajou, les bons grands fauteuils bien rembourrés, le *luxe* de la loge de mon suisse...

« C'était affreux, Aline, ce que j'éprouvais !

« La pensée de sortir Marie de cette intolérable situation ne me quitta plus. Par quels moyens, je ne le savais pas encore, mais il était bien impossible que je ne les trouvasse pas... Son bonheur importait à mon bonheur, à mon repos; désormais, je le sentais, je ne pourrais plus jouir du bien-être, des superfluités, des fastueuses distractions attachés à ma position, sans que l'idée de celles de la pauvre Marie n'empoisonnât tout.

« Qu'alors, mon Dieu ! j'aurais eu besoin d'une amie avec laquelle je pusse m'épancher; et qui, plus éclairée, plus sensée que moi, m'eût conseillée et dirigée... Je vous ai retrouvée trop tard, chère Aline, dit en tendant affectueusement la main à Mme de Rivers la charmante jeune femme. Ce n'est que plus d'une année après ceci, qu'un soir, assises par hasard l'une près de l'autre, chez le duc de L***, nous causâmes et découvrîmes, à notre mutuelle joie, que nous nous connaissions de vieille date... que vous, jeune fille de quatorze ans et moi enfant de sept ans alors, nous avions habité un an sous le même toit, à l'Abbaye-aux-Bois.

« Dans mon isolement de toute autre bonne amitié, je m'adressai à mon seul confident. D'ailleurs, Saint-Jean, si je ne lui disais pas tout, de peur qu'il me chapitrât... pouvait m'aider au moins à améliorer le sort de Marie : je lui demandai si elle était instruite de la mort de mon père.

— Oui, madame, me dit-il, je lui ai donné connaissance de la mort de M. le marquis, parce que j'avais des raisons de supposer... de craindre que la pension pourrait cesser avec lui, et... si ce malheur était arrivé, il fallait bien que peu à peu j'y préparasse Marie... J'en perdais la tête d'inquiétude !...

— Eh bien, lui dis-je en souriant, tu porteras ce soir *mille francs* à Marie de la part du *marquis de Lestanges*.

— Oh ! madame?... je comprends... Mais c'est trop ! c'est trop ! s'écria-t-il.

— Pas un mot de plus, mon bon Saint-Jean... Je le puis..... et ne fais *strictement* que mon devoir... tu le sais bien.

« Mais, en serrant dans ses mains tremblantes de joie le petit rouleau que je lui avais remis : « Madame, me dit-il avec un air, un accent intraduisibles, votre généreux cœur le voudra toujours, ah ! je n'en doute pas ! Mais... pardonnez à ma hardiesse : le pourrez-vous toujours?... Et s'il arrivait que non... vous auriez fait des malheureux ! Réfléchissez avant, madame, je vous en conjure....

— Mon pauvre Saint-Jean, tu ne vois jamais en *rose*, toi, m'écriai-je en riant. Sois tranquille... j'ai bien calculé mes moyens : c'est une chose *parfaitement assurée.*

« Avec sa triste expérience de vieillard, lui, doutait de tout; et moi, avec toute l'imprévoyance de la jeunesse, je ne doutais de rien ! — Plus tard j'ai dû reconnaître, cependant, que toutes ses observations étaient en réalité de sages prévisions.

« Cette affaire réglée, je respirai plus librement. J'espérai bien, avec les deux autres mille francs que je gardais par devers moi sur la part destinée à Marie, parvenir, avec le temps, à l'entourer du confortable, de mille choses à ma pensée indispensables, dont je me désespérais de la voir privée !

« Vous savez tout ce que mon imagination m'avait créé de bonheur dans le rapprochement que je méditais avant même d'avoir vu Marie, et maintenant que je l'en trouvais si digne, sa réalisation était devenue mon idée fixe de tous les instants.. les distractions, les plaisirs du monde, qui avaient encore tant de charmes à mes yeux alors, n'occupèrent plus que la seconde place dans mes jouissances. Jamais bals ni fêtes ne m'ont causé les émotions, n'ont été désirés par moi aussi ardemment qu'une visite à la rue Saint-Dominique.

« La première fois que je revis Marie, heureuse de la pensée que sa position était déjà améliorée; le cœur moins triste, je fus moins troublée, plus naturelle; je n'effrayai plus les enfants..... j'apportais au petit Jean une boîte à dessiner bien garnie, à la gentille petite Thérèse des joujoux et des bonbons; et depuis lors mon arrivée était toujours saluée par des cris de joie.

« Car j'y allais souvent. Ma bienheureuse idée *des dentelles* m'en fournissait d'inépuisables et spécieuses occasions ! Je trouvais toujours Marie seule; comme sa pauvre mère, elle vivait tout à fait retirée dans son intérieur, uniquement occupée de son travail et de ses enfants : quelquefois j'entrevoyois sa belle-mère, qui, par discrétion, se retirait aussitôt, et son mari était tout le jour à son atelier.

« Après les premières visites, l'habitude de me voir amena moins de gêne de la part de Marie à moi, qui d'ailleurs faisais tout ce que

je pouvais pour effacer la distance qu'elle établissait, bien contre mon gré, entre nous... Mais à chaque instant surgissaient tout naturellement, de l'étrangeté de nos rapports, des embarras pour moi...

« Une fois, elle me demanda mon nom pour inscrire les *objets de prix*, me dit-elle, que je lui confiais.

— Hélène, répondis-je.

« Elle contint un mouvement de surprise, et écrivit le nom; après, elle ajouta avec sa gracieuse manière : « Que je serais heureuse de connaître la personne à qui je suis redevable de la confiance dont vous m'honorez, madame!

« Je voudrais bien pouvoir la remercier du bonheur qu'elle m'a procuré.... reprit-elle de sa douce voix.

« Mais je ne répondis pas, et elle était trop bien élevée pour insister : elle rougit timidement, craignant d'avoir commis une indiscrétion..... Pauvre Marie!

« Ma position était vraiment bien extraordinaire, dans les commencements surtout! Je le sentais... Mais je commençais à réfléchir... Je ne m'illusionnais plus, à cette heure, sur les obstacles presque insurmontables qui résultaient des *liens mêmes* qu'avait formés Marie!—Ces choses, n'est-ce pas, se sentent mieux qu'elles ne peuvent se traduire?.... — Quant à elle, touchée de l'intérêt que je lui témoignais, de ce qu'elle appelait mes bontés pour ses enfants, la simple jeune femme ne soupçonnait rien au delà. Mes visites, dont elle m'exprimait naïvement sa joie, pouvaient lui paraître singulières; mais mystérieuses, l'idée ne lui en arrivait pas!

« Peu à peu j'en prolongeai la durée; chaque jour je m'attachais davantage à elle, elle à moi, et peu à peu aussi le laisser-aller et la confiance, de son côté, s'établirent. Le frottement du monde n'avait pas altéré, chez elle, cette bonne candeur d'expansion qui rend si attachante une causerie à deux; et Marie en causant livrait son âme! Bientôt, je fus initiée à ses douleurs en songeant à sa mère, objet de sa vénération et de ses éternels regrets; à tous ses bonheurs, en me parlant de son intérieur de famille...

« La pensée de sa mère lui était toujours présente; sans cesse son nom revenait sur ses lèvres, son souvenir dans la conversation; et, comme pour s'excuser de cette continuelle préoccupation, elle me disait un jour avec son adorable simplicité :

« Le temps a passé en vain sur notre cruelle séparation..... Ma mère repose dans mon cœur vivante et animée : le jour elle ne me quitte pas, le soir elle a ma dernière pensée, le matin ma première prière... Ah! si toutes mes croyances ne sont pas que de consolantes déceptions, ma mère me voit, elle m'entend, elle veille sur ses enfants... Mon Dieu! me l'avoir enlevée si jeune! si heureuse!..... Car après avoir tant souffert à cause de moi..... elle était heureuse depuis que j'étais mariée... Pauvre, pauvre mère!..... Cette idée me désespère, madame!...

« Et moi aussi cette idée me désespérait, Aline. Il y a dans le sentiment de *l'irréparable* quelque chose qui dévaste, qui tenaille le cœur! Envers la victime je ne pouvais plus rien réparer!... et involontairement mes yeux pleins de larmes allèrent chercher la douce et mélancolique figure de Thérèse, dessinée par Julien, placée en face de moi comme un muet reproche...

« Ce n'est plus là... que l'ombre d'elle-même!.. ajouta-t-elle en balançant tristement la tête. Elle était bien belle, madame, ma pauvre mère! Quand j'étais enfant et que nous sortions, je l'entendais dire par tout le monde.

« Mais, sur ce sujet, Marie, avec un admirable tact, gardait par devers elle une part : elle me disait les angéliques vertus de sa mère, ses malheurs, jamais...

« Sur tout le reste, sincère et naturelle, elle me faisait sans défiance pénétrer chaque jour plus avant dans son modeste intérieur : elle arriva à me confier *qu'une circonstance inattendue venait de les rendre riches...*

« Ah! madame, si vous saviez tous les bonheurs qu'apporte à la fois dans ma vie cette fortune que Dieu m'a envoyée! me disait-elle avec une céleste expression de joie. Pour tout ce que j'aime, c'est l'aisance, qu'ils n'avaient jamais connue! c'est le bien-être de mille petites superfluités après lesquelles j'avais tant soupiré pour eux, et dont ils jouissent à présent!

« Ensuite, nous pourrons donner de l'éducation à nos chers enfants; faire des économies pour leur avenir; et sans que, pour subvenir à toutes ces charges, mon pauvre Julien s'épuise par un travail forcé..... Des journées de quinze heures de travail, bien souvent, madame!.... O bénie, bénie soit la main généreuse à qui je dois tant de bonheur!

« Que Marie me faisait de bien! Pour si peu, donner et partager de si pures jouissances..... J'étais trop payée!

« Et cependant je désirais plus... quelque chose encore : il y avait pour moi dans le *fait* de Marie *ouvrière*, travaillant pour des étrangers, une souffrance de cœur... il faut bien l'avouer... une souffrance d'orgueil aussi... Cette idée me révoltait! — Dans nos meilleures actions il se mêle à notre insu, bien souvent, une misérable personnalité!... et le but de mes secrets désirs n'était pas atteint! — Jusqu'ici je n'avais pu toucher cette corde vis-à-vis de Marie ; ses confidences m'en fournissaient l'occasion, je la saisis.

— Mais vous aussi, lui dis-je, vous ne vous fatiguerez plus à travailler, n'est-ce pas?

— Oh! madame, comment ne le ferais-je pas : mon mari travaille toujours; ma bonne belle-mère a bien voulu se charger de tous les soins du ménage : et, tandis qu'eux prendraient toute la peine, moi je me reposerais?... Non, non!...

— Eh bien! écoutez, répliquai-je, faisant l'office de l'ange tentateur, j'ai une quantité de broderies, d'ouvrages en tapisserie à faire, obligez-moi de vous en charger? Ne travaillez plus que pour moi, le voulez-vous?... Ça me ferait tant de plaisir! ajoutai-je.

— Et à moi aussi! s'écria-t-elle, mais c'est impossible, madame.

— Pourquoi?

— L'occupation que vous avez la bonté de m'offrir ne peut durer toujours... Si j'abandonne *mon état* à présent, plus tard, la clientelle que j'ai formée aura disparu; et cependant, il faut que je travaille comme par le passé : l'aisance, les *bonnes jouissances* que vous savez... n'existent qu'à cette condition ; autrement, moi seule aurais profité de l'augmentation de notre petite fortune, et ce serait bien mal, madame!

« A ce simple et noble exposé, quelles objections, dont je ne dusse rougir, pouvaient sortir de ma bouche?... Marie valait cent fois mieux que moi! je ne sus que presser tendrement sa main dans les miennes.

— Mais, madame, reprit-elle en souriant, ne me plaignez pas, je suis la plus heureuse des femmes! A présent, il ne manque rien à mon bonheur... que ma mère!... dit-elle en jetant un regard vers le ciel. Vous connaissez mes chers enfants, et j'ai le plus parfait, le meilleur des maris!

« Que je regrette, ajouta-t-elle ingénûment, que le hasard n'ait pas encore favorisé mon bon Julien : il désire tant vous voir, madame!

« Et moi, Aline, je ne désirais pas voir Julien... je cherchais à oublier qu'il existât... Le cœur humain renferme de honteux recoins, allez! Sans me rendre compte de ma mauvaise pensée, je séparais orgueilleusement ce que Dieu avait joint!...

« Assise près de Marie, aux manières parfaites, au langage pur et élevé, ses charmants enfants sur mes genoux, — ils en étaient venus là, — j'étais dans mon atmosphère, à ma place... tout cela m'appartenait, étaient *miens*... mais l'*ouvrier imprimeur*, lui, ne m'appartenait pas... je le repoussais, je n'en voulais pas...

VII.

« Un jour je le vis cependant! et je rougis jusqu'au fond de l'âme de mon misérable orgueil...

« Ce bon Julien, que je me représentais vulgaire, gauche, mal vêtu, les mains et le visage noircis comme un serrurier, était un jeune homme d'une physionomie distinguée et spirituelle, d'une jolie tournure, d'une mise, d'une tenue tout à fait convenables; avec des manières aisées, sans être familières; bien, très bien. Telle fut la première impression qu'il me fit éprouver.

« Et puis après, lorsque je le connus mieux, il m'arriva bien d'aller quelquefois chez Marie le dimanche, jour de *chômage* pour Julien : il en était si heureux! et je me repentais tant de mes petites lâchetés à son endroit...

« Julien parlait bien, en bons termes. Sans doute dans un salon il eût été timide, embarrassé, mais non pas déplacé. L'instruction première qu'il avait reçue s'était complétée par le genre même de son travail, qui mettait sans cesse son esprit en contact avec les meilleurs auteurs; et soit sur des sujets graves, soit qu'il s'abandonnât aux inspirations de son imagination vive et exaltée, sa manière incisive et pittoresque rendait sa causerie très agréable.

« Je prenais plaisir à l'écouter, à admirer les jolis dessins que dans ses rares instants de repos il exécutait avec un véritable talent. J'étais tout heureuse de le trouver si bien; et Marie et lui, si flattés, si reconnaissants de mes visites!

« Combien de fois, le soir, dans le vide d'un cercle brillant, m'est-il arrivé de donner un souvenir de regret à ma matinée si doucement remplie avec mes humbles amis!

« Et combien d'autres comparaisons encore se faisaient jour peu à peu dans mon âme!... Dans leur heureuse union, à eux, il y avait autre

chose, pour l'un, que le droit inscrit sur le registre de l'état civil; pour l'autre, que l'obéissance jurée au pied de l'autel... Il y avait encore des deux côtés amour, dévoûment, confiance... non pas seulement communauté d'intérêts, mais aussi communauté de cœur!... A deux la joie, à deux la douleur... Dans ce ménage, la sainteté des liens du mariage m'était révélée!... Et je m'inclinais devant le bonheur de la femme de l'ouvrier...

« Julien adorait sa femme. Le culte intérieur qu'il lui avait voué se décelait dans ses regards, qui la suivaient avec amour, dans le son de sa voix en lui parlant; et, à son insu, dans l'imitation de ses gestes, de ses manières; dans l'adoption de ses termes favoris... Sans cesse il était occupé d'elle... aimante aussi, pleine d'une douce prévenance, d'égards, de soins aussi; et, autour d'eux, se groupaient deux anges, leurs bien-aimés enfants!...

« Aline, le pauvre logement de la rue Saint-Dominique ne me semblait plus si vide, si dénué... Jamais je n'avais possédé, moi, de tels trésors.

« Six mois s'étaient écoulés ainsi.

Quelques traits encore, et j'en aurai fini avec l'esquisse de cette existence poétique, que me créait dans l'ombre l'accomplissement d'un devoir!

« Depuis que je connaissais Marie, j'avais remarqué qu'elle et ses enfants étaient constamment habillés en gris : c'était l'été; le petit Jean portait une blouse de toile écrue, un pantalon pareil, une ceinture de cuir noir; la petite Thérèse, une robe de mousseline de laine grise, un col d'organdi à large ourlet, un tablier noir; la mère était exactement vêtue de même, et tout cela bien fait, de bon goût, d'une propreté éclatante.

« Je demandai un jour en riant à Marie si elle et ses enfants étaient voués *au gris?* Elle rougit beaucoup, et après un instant d'hésitation, elle répondit en s'efforçant de sourire :

— J'ai profité d'une bonne occasion sur le prix de cette étoffe, et j'ai acheté tout ce qu'il y en avait pour habiller ma petite fille et moi.

« Mais, avant qu'elle eût achevé, sa rougeur, son embarras avaient fait jaillir la lumière à mes yeux... Tout m'était révélé : noble Marie! Elle et ses enfants portaient aussi le *deuil*... mais un deuil inavoué, dérobé à tous les regards, à ceux même de son mari chéri... Dieu seul connaissait la pieuse fraude! c'était le secret de sa mère, et il restait enseveli dans les profondeurs de son âme!...

« Pauvre Marie!... son cœur lui avait inspiré ce tribut filial... ce muet et modeste témoignage de respect!... Marie était pour moi une étude pleine d'intérêt. Où donc la simple jeune femme, si étrangère aux usages du monde, avait-elle appris ces délicatesses exquises des convenances?... Possédait-elle donc, avec les obscures, mais *sublimes vertus*, qui se rencontrent quelquefois dans les classes inférieures, — vous le voyez, — Marie possédait-elle donc aussi tous les instincts d'une haute origine?...

« Je ne puis vous exprimer ce que sa pieuse intention me fit éprouver de bonheur, et de peine aussi...

« Dès le lendemain, je retournai chez ma chère Marie. Voyez, lui dis-je en posant sur ses genoux un petit rouleau, il n'y a pas que vous qui fassiez de *bons marchés;* j'ai eu pour rien une coupe d'étoffe où il se trouve précisément une robe pour moi et une robe pour vous : n'est-ce pas, vous la porterez pour l'amour de moi?

— Oh! madame!... Et elle s'inclina toute confuse en me remerciant du regard.

« En déployant le papier qui contenait du poult de soie *noir*..., une exclamation de surprise lui échappa : puis, comme frappée tout à coup d'une de ces idées subites dont l'esprit accepte et repousse à la fois la vraisemblance, elle resta immobile, silencieuse, les yeux fixés à terre.

— Nous serons habillées de même, *Marie*... lui dis-je en la nommant ainsi familièrement pour la première fois.

« Elle releva la tête... et comme sortant d'un songe : Mon Dieu! si c'est une illusion, elle est bien bonne! murmura-t-elle en laissant échapper sa pensée intérieure. Mais, se reprenant aussitôt : oh! oui, toujours! appelez-moi toujours Marie... je vous en prie! ajouta-t-elle en joignant ses mains tremblantes.

« Et j'eus le courage, Aline, de ne pas la presser sur mon cœur, de ne pas prononcer le doux mot... qui devait la faire tomber dans mes bras.

« Ah! c'est que, depuis que j'avais pénétré plus avant dans le bonheur de Marie, je me demandais ce que je pouvais y ajouter!... Il me prenait des méfiances de toucher à sa paisible et heureuse vie! c'est que maintenant son humble intérieur avait un tout autre aspect à mes yeux, sa médiocrité une tout autre signification dans ma pensée... à ce point que mes projets de

la faire changer de logement, de l'entourer de mieux que de ce strict nécessaire qu'elle avait possédé jusqu'ici, étaient abandonnés : ce n'était plus à des choses de luxe que je voulais employer les deux mille francs que je retenais sur la part annuelle destinée à Marie! Non, non, ce n'était plus dans les jouissances du luxe que je plaçais la félicité, je commençais à les apprécier à leur valeur... à présent, j'aurais échangé sans regret, avec joie, mon sort brillant contre celui de Marie Thibaut, l'heureuse femme! l'heureuse mère!...

« Et voilà pourquoi je trouvai le courage de ne pas prononcer le mot qui pouvait apporter du trouble peut-être dans tant de calme, dans tant de bonheur!

« Aucune explication n'avait eu lieu, et cependant, depuis ce moment, elle me témoigna discrètement une tendresse infinie, me dit tout avec un entier abandon ; et moi je ne lui cachai plus *tout*... Elle sut mon nom et ma demeure, et ce que les exigences de ma position apportaient de contrainte et de gêne dans mes relations avec elle...

« Elle comprit tout cela, et avec un tact, une mesure admirables, elle ne dépassa jamais la limite où je m'arrêtais...

« A partir de cet instant aussi, il me sembla que ma position personnelle était moins fausse chez Marie, mes rapports vis-à-vis d'elle et des siens plus naturels. Depuis, quelquefois, à la grande joie des chers enfants, je les emmenais avec leur mère dans ma voiture, promener quelques heures sur les boulevards extérieurs, ou loin des murs de Paris, qu'ils n'avaient jamais dépassés de leur vie. Dans leurs habitudes si retirées, c'étaient là des distractions, des fêtes sans pareilles que j'aurais voulu renouveler souvent, et dont je partageais les joies : ils en éprouvaient tant de bonheur!

« Mais moi, par combien de craintes, de battements de cœur, tout le temps de la promenade, je rachetais ce plaisir pris à la dérobée... Si j'eusse été rencontrée par mon mari ou par ma mère!... Certainement Marie et ses enfants étaient si bien, avaient l'air si comme il faut de toutes manières, qu'ils ne pouvaient paraître déplacés à mes côtés, mais cela ne suffisait pas : que répondre si j'eusse été interrogée sur leur compte? Comment expliquer ces relations établies en dehors de celles qui m'étaient communes avec ma famille? Je ne sais en vérité où je prenais la force de ces hardiesses, ni comment je pouvais m'étourdir sur leurs conséquences!

« Et d'autre part encore, que de circonstances bien autrement compromettantes résultaient du mystère dont mes démarches étaient enveloppées!

« C'est à ne pas croire, Aline, tout ce que le hasard, cet impitoyable hasard, réserve de contrariétés, de coups d'épingles, de tortures,—c'est le mot, —à une pauvre femme qui a le malheur d'avoir quelque chose à cacher... même pour faire le bien!

« A propos de mes tribulations de ce temps-là, dit en riant la bonne et charmante jeune femme, entr'autres incroyables rencontres que je faisais toujours à point nommé, de quelque fâcheux, au moment où j'aurais voulu le voir à cent lieues... il me revient en souvenance la plus ridicule aventure du monde! Vous allez voir.

« Si vous vous rappelez les détails de ma première course à la rue Saint-Dominique, vous savez comment, après avoir traversé le jardin avec mon domestique, m'être débarrassée de lui, je le retrouvai de *planton* à la grille de la rue d'Enfer, où il m'avait quittée? Eh bien! depuis lors, sans qu'un mot ait été prononcé de part et d'autre, les choses, comme par une convention tacite, étaient établies invariablement sur le même pied : il m'accompagnait jusqu'à la grille et ne la dépassait pas... Je sais bien aujourd'hui tout ce que cela avait d'inconséquent, mais alors je n'y songeais pas!

« Une fois donc, en traversant en courant la rue d'Enfer, comme je le faisais toujours, je me trouve nez à nez, de l'autre côté, avec un homme de ma connaissance, de la vôtre aussi, M. de Noireterre...

A l'air de profond étonnement qu'exprimait sa physionomie, et d'indécision tout à la fois, en portant la main à son chapeau, je devinai qu'il m'avait vue venir de loin avec mon domestique, que le reste ne lui était pas échappé, qu'il le trouvait singulier... Et, à cette idée, perdant toute présence d'esprit, sans lui rendre son salut, je m'esquivai, en me jetant dans la rue Saint-Dominique.

« J'arrivai chez Marie tout émue, très inquiète d'abord de ce qu'il pensait de moi ; et puis, avec cette merveilleuse facilité à croire ce que nous désirons, je ne tardai pas à me rassurer, à me persuader même que je n'avais pas été reconnue, et je ne m'en occupai plus.

« Cette rencontre cependant devait avoir des

suites : quelque temps après, à ma grande consternation, en descendant de chez Marie, au moment où j'arrivais sur le carré du deuxième étage. une porte s'ouvre... C'est M. de Noireterre qui en sort... et nous voilà tous deux en face, lui, jouant la surprise, moi, confondue...

« Permettez-moi, madame, d'avoir l'honneur de vous offrir la main jusqu'à votre voiture, me dit-il d'un ton dégagé et ironiquement respectueux. Puis tout en descendant l'escalier il se récriait sur le bonheur qui le favorisait... et ajouta : qu'il était loin de l'espérer, en venant dans ce *quartier perdu*, donner une séance au peintre qui faisait en ce moment son portrait...

« Et moi je répondis en balbutiant : que ma raccommodeuse de dentelles demeurait aussi dans cette maison, et je m'embrouillai dans sa proximité avec le Luxembourg, dans l'attrait que m'offrait cette course, comme un but de promenade agréable. — Au quatrième étage... — devait-il penser... C'était stupide!

« Je le sentais, je le lisais dans le sourire narquois de cet insupportable homme, avec lequel, mon bras passé sous le sien, je dus sortir de l'allée... traverser la rue, et, rouge, déconcertée, arriver à la grille, où, les yeux fixés sur nous avec l'expression de la curiosité satisfaite, m'attendait mon domestique...

« Là, M. de Noireterre, avec un sourire *charmant*, me fit un salut profond, et se retira précipitamment en prenant une direction opposée à la mienne : je sentais la terre manquer sous mes pieds... Avez-vous une idée, ma chère, de quelque chose de semblable?...

— L'abominable homme! Mais cela était désolant, ma pauvre Hélène! s'écria Mme de Rivers.

— N'est-ce pas que c'était à en pleurer de dépit? Vis-à-vis de mon domestique, vis-à-vis de cet homme, j'étais également compromise!

« Il en a cruellement tiré parti par la suite pour me poursuivre dans le monde de ses soins empressés; et, quand enfin il dut se convaincre qu'ils ne seraient jamais acceptés, il s'en vengea en se posant de lui à moi en victime *discrète et généreuse*... attitude qu'il conserve audacieusement encore. J'en rirais bien quelquefois, si, à ces ridicules, ne se mêlait dans ma pensée le souvenir de tristes choses!

« Mais, mon Dieu! ce n'est là qu'un des mille épisodes tout aussi ennuyeux, tout aussi compromettants, qui marquèrent mes pas dans les voies mystérieuses où, enthousiaste et dévouée, je poursuivais la réalisation d'une idée généreuse, sans m'embarrasser des épines du chemin. Les contrariétés, les dangers, les périls jetés à la traverse de ces relations, me les rendaient plus chères!

« Nous sommes ainsi faites, les peines : les soins, les sacrifices nous attachent... Nous autres femmes, nous ne comptons jamais avec notre faiblesse en face du péril; à l'heure du dévoûment, nous ne faillissons pas.

« Le moment allait venir où je ferais l'épreuve de ce que nous trouvons dans l'exaltation du cœur, de forces et de courage!

« Vous avez vu, Aline, par quels ménagements, par quels patients degrés, quelles peines j'étais arrivée à établir entre moi et Marie, si digne de toute ma sollicitude, des rapports de bonne intimité; à opérer le bien-être de la fille de la pauvre Thérèse... et comment, en accomplissant ce devoir sacré, j'avais trouvé d'autres satisfactions encore : de bons et simples cœurs qui s'étaient donnés à moi; dont l'attachement si vrai, si expansif, comblait le vide de ma vie si tristement déshéritée de la douceur des liens de famille.

« Chaque jour je m'attachais davantage à Marie et à Julien, et eux m'aimaient, m'étaient dévoués, non par un vil calcul d'intérêt: ils ignoraient mes bienfaits; mais parce que moi, riche, j'étais venue les chercher, eux, pauvres, m'asseoir à leur modeste foyer; parce que moi, grande dame, eux, petits, je les nommais mes amis, je leur rendais affection pour affection. Et, à cause de si peu, en retour de ce peu, leur reconnaissance, leur dévoûment passionné pour moi n'auraient eu d'autres bornes que l'*impossible!*

« Dans notre monde, Aline, il ne faut pas se faire illusion, on ne trouve pas cela?

« Eh bien! à peine cette noble récompense m'était acquise, à peine ces douces jouissances, je les possédais, que de ce beau ciel serein surgit tout à coup l'ouragan qui dispersa, qui faucha tout autour de moi, et me laissa seule au milieu des ruines de mon bonheur, de mon repos... pour pleurer toujours!... La fatalité est inexorable!!!

« Peu avant ce malheureux évènement, un bien singulier incident était venu ajouter encore à l'étrangeté des circonstances dans lesquelles je me trouvais jetée depuis six mois :

« Un jour, je causais avec Marie, le coude appuyé sur sa petite table à ouvrage, où, avec d'autres objets, se trouvait posée une lettre sur

laquelle par hasard mon regard s'arrêta : elle était adressée à *M. Julien Thibaut*, et portait le timbre de *Grenoble*.

« Rien n'est plus simple en apparence que cela ; et cependant le rapprochement du nom de la personne, de celui de la ville d'où cette lettre était partie, en frappant ensemble mes yeux, produisit sur moi l'effet d'une commotion électrique... Mon intelligence reçut une impulsion soudaine, une idée subite s'y fit jour... et, irrésistiblement entraînée, je demandai avec un vif sentiment de curiosité à Marie : — Est-ce que Julien est de Grenoble?

— Il est né à Paris, mais sa famille est originaire du Dauphiné et l'habite encore, me répondit-elle.

« Eh! mon Dieu, ajouta-t-elle avec son adorable candeur, le père de Julien était le fils d'un pauvre cultivateur chargé d'enfants; celui-là, gentil et intelligent, fut pris en affection par le curé de leur village, qui commença à lui donner quelque instruction, et plus tard obtint de l'évêque de Grenoble, pour son petit protégé, une bourse gratuite au séminaire de cette ville. Ses études terminées, le jeune homme ne se trouvant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, quitta sa province, vint à Paris, où il embrassa la profession d'imprimeur, et s'y maria par la suite.

— Julien a-t-il des parents à Paris? repris-je.

— Ma belle-mère a entendu dire par son mari qu'un des frères de son père était venu à Paris et y avait fait une grande fortune, dit-elle.

— Et le père de Julien n'a pas cherché à se rapprocher de cet oncle qui pouvait l'aider, lui être utile?

— Je crois que si! qu'il alla le voir en arrivant à Paris; mais que, rebuté de la froideur de son accueil, il se le tint pour dit, et chercha alors des ressources dans un travail manuel. Au reste, je ne sais pas bien tout cela : ce qui est certain au moins, c'est que je ne connais à mon mari aucun parent à Paris.

« Et moi je lui en connaissais un!... je venais, ma chère, de faire la plus incroyable découverte du monde! dit Hélène en riant. Tout à l'heure vous allez l'apprendre.

« Mais avant, pour que vous puissiez vous expliquer ma *candeur*, que vous ne me jugiez pas par trop obtuse, à l'encontre d'une *certaine similitude* qui aurait dû fixer plus tôt mon attention, il faut que vous sachiez d'abord que j'avais été tenue dans l'ignorance la plus complète que le nom de *Thibaut* fût le nom de famille de la personne qui va entrer en scène... Je croyais sincèrement que ce n'était qu'un de ses prénoms, ce qui, du reste, est très supposable; et comme d'ailleurs ce nom n'est jamais accolé à celui que porte et sous lequel est seulement connue cette personne, que rien ne me le rappelle habituellement, je l'avais même oublié.

« Mais ce que je savais au moins, c'est qu'elle aussi est originaire du Dauphiné, et ce fut là le premier jet de lumière qui traversa mes souvenirs confus... Ensuite, des détails que me donnait Marie, il ressortit à mes yeux l'évidence palpable que jusqu'ici j'avais été dupe, avec tout le monde, d'une petite escobarderie...

« Je ne vis d'abord que le côté plaisant de ma découverte, et m'en amusai malignement; mais ensuite, en y regardant de plus près, j'en fus ravie, elle prit à mes yeux une couleur providentielle, en songeant au parti que j'en pourrais tirer dans les *grandes occasions!* Et, en effet, si le secret de mes chères relations venait à être connu, que je fusse inquiétée et grondée à leur sujet, avec un mot... je faisais composer... j'obtenais le silence vis-à-vis de ma mère, qui, je le savais bien, aurait jeté les hauts cris à l'endroit de leur *inconvenance*... et ne m'eût pas pardonné ce crime!

« Et d'autre part encore : ma précieuse découverte ne pouvait-elle pas me servir à faire sortir Julien de la position précaire où il végétait, à le faire aider efficacement dans les moyens de former un établissement convenable? Et avec mon exaltation accoutumée, mon imagination allait, allait!... Je n'en dormis pas de joie.

« Que de plans je bâtis, que de chimères je caressai sur mon thème favori, pendant les quelques semaines qui s'écoulèrent jusqu'à l'heure où, quand je voulus faire usage de l'arme que je tenais en réserve au service de mes amis, elle se brisa impuissante dans ma main!...

« Un matin du mois de novembre, vers onze heures, je venais de terminer ma toilette du matin; ma femme de chambre rôdait encore autour de moi. Un domestique l'appelle, elle sort; un chuchotage s'établit à la porte en dehors; et, en rentrant, elle me dit, d'un ton dont j'essaierais en vain de vous rendre l'expression tout ensemble leste et mystérieuse. *C'est une dame Julien qui veut parler à madame; Pierre l'a fait asseoir dans l'antichambre en attendant les ordres de madame.*

— Pierre a eu tort... c'était dans le salon qu'il

devait faire entrer cette dame. A l'instant introduisez-la, répliquai-je sèchement.

« Je courus sur les pas de cette sotte fille, au devant de Marie, lui pris la main, et l'entraînai dans ma chambre, dont je refermai la porte sur nous.

« Jamais Marie n'était venue chez moi. Cette visite si inopinée, le bouleversement de ses traits, le tremblement qui lui ôtait le pouvoir de s'exprimer, tout me fit pressentir un malheur : Marie, qu'est-il arrivé ? m'écriai-je.

— Mon mari... Julien est en prison !... articula-t-elle convulsivement.

— Julien ! Julien en prison !... Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu ? demandai-je terrifiée.

— Oh ! rien... rien de mal, madame ! et à travers les sanglots elle me raconta :

« Qu'au petit jour, un commissaire de police, accompagné de plusieurs hommes, avait envahi sa demeure, visité partout, fouillé tous les meubles, s'était emparé de papiers imprimés qui se trouvaient sur une table, et qu'après un long interrogatoire, après avoir beaucoup écrit, ces impitoyables gens, malgré ses larmes et ses prières, avaient entraîné son mari en prison !

« Jugez de ce que j'éprouvai à cette nouvelle. Qu'étaient-ce donc que ces malheureux papiers qui compromettaient tant Julien ?... Je le demandai avec anxiété à Marie.

« Je ne le sais pas au juste, me répondit-elle. Mais voici ce qu'il en est : Il paraîtrait (car moi je ne puis juger ni ne m'occupe de ces choses-là) que le gouvernement ne fait pas le bonheur de la France; que tout le monde regrette à présent celui de l'empereur, et qu'on voudrait replacer son fils sur le trône.

« Et d'après ce que j'ai compris ce matin, ces papiers saisis par le commissaire de police sont quelques feuilles d'une brochure qui signale les torts qu'on se croit en droit de reprocher aux Bourbons, en même temps qu'elle fait un appel aux partisans du duc de Reischtadt, qu'on voudrait mettre à leur place. Julien avait rapporté chez lui deux ou trois épreuves de ce livre, à la composition et au tirage duquel il a travaillé bien avant dans la nuit, et ailleurs qu'à son imprimerie ordinaire.

— Mon Dieu ! dis-je désolée de tout ceci, puisqu'à présent Julien n'est plus obligé de se tuer à travailler autant pour gagner un peu plus peut-être, comment prend-il en dehors de ses occupations journalières un travail qui l'expose ?

— Mais ce n'est pas du tout pour de l'argent que lui et ses amis travaillent à cela ! s'écria-t-elle : c'est de cœur, c'est avec la conscience qu'ils croient bien faire ! Chacun d'eux contribue gratuitement, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à l'œuvre dont le but est le bien général, ainsi que l'assurent les hommes éminents et honorables qui les dirigent !

« Cette opinion, madame, c'est celle de Julien. Tant que le fils de Napoléon existera, il ne reconnaîtra que lui pour son souverain. Son exaltation à ce sujet tient du délire ! Julien, âgé de seize ans à peine, en 1814, malgré les larmes de sa mère, s'est porté avec tous ses camarades sur les hauteurs de Montmartre ; a combattu de toutes ses forces pour empêcher l'ennemi d'entrer dans Paris ; et, bien qu'il ait été blessé d'un coup de feu à l'épaule, dont il souffrait encore, cela ne l'empêcha pas de se retrouver dans les rangs des fédérés que l'empereur, en 1815, passa en revue quelques jours après son retour de l'île d'Elbe.

« Ce que Julien pensait alors, il le pense encore aujourd'hui... Il peut se tromper, mais c'est de bonne foi ! Oh ! j'en suis bien sûre, si ces convictions n'étaient pas nobles et généreuses, ce ne seraient pas celles de Julien !... Mon Dieu ! lui qui ne veut que faire le bien, être emprisonné ! mon cher mari en prison ! Madame, madame ! au nom du ciel, ne l'abandonnez pas ! Et, délirante de douleur, elle fit le mouvement de se jeter à mes genoux.

— Dans mes bras donc, Marie ! m'écriai-je en la pressant sur mon cœur ; moi, je t'abandonnerais, ma chère Marie... ma sœur... disais-je tout bas en couvrant de baisers son charmant visage décoloré, affaissé sur mon épaule.

« Mais que faire ? que faire ?... Moi-même je perdais la tête !

« Enfin une idée distincte, lucide, se présenta à mon esprit... Je la saisis comme une inspiration du ciel.

« Calme-toi, Marie ! nous sommes sauvées !... Attends-moi là ! lui dis-je en la déposant presque évanouie sur un fauteuil. Puis je poussai le verrou de ma chambre du côté du salon, et par les communications intérieures je courus chez mon mari.

VIII.

« Le souvenir de cette scène ne s'effacera jamais de ma mémoire !... Tout, tout autour de moi a conspiré ma perte... dit Hélène avec

amertume, je cherchais dans les miens amour et protection, et je ne trouvais que des cœurs glacés... Ils n'ont pas voulu de moi !

« Lorsque j'entrai chez M. Duval, il était étendu sur une causeuse près du feu, vêtu d'une élégante robe de chambre à fleurs éclatantes, ouvrées d'or et de soie; il avait sur la tête un bonnet grec entouré d'une riche fourrure, à ses pieds des babouches en cuir de Russie brodé; d'une main il soutenait avec une pince d'or un cigarre qu'il fumait, de l'autre il tenait le journal qu'il lisait.

« Ces détails ne sont pas oiseux, Aline : ils colorent le tableau si tristement caractéristique que je vais essayer de placer sous vos yeux :

— Mon Dieu ! Hélène ! fit en m'apercevant M. Duval, en se soulevant à moitié d'un air contrarié, vous arrivez dans un mauvais moment... l'odeur du tabac vous incommode !...

— Non, non, rien ne m'incommode, ne vous dérangez pas, m'empressai-je de dire en m'accoudant debout sur le dossier de la causeuse, de manière à n'être pas sous le vent de la fumée... et j'ajoutai en m'efforçant de sourire : — Je viens vous demander un service, mon ami... de faire une chose à laquelle j'attache un vif intérêt...

— De quoi s'agit-il? demanda-t-il en continuant de parcourir son journal.

— D'avoir la bonté de faire tout de suite une démarche auprès du ministre de la justice en faveur d'un pauvre jeune homme qui a été arrêté ce matin... Mais si vous lisez toujours?...

— Eh bien ! voyons !... qu'a-t-il fait? dit-il en lançant avec humeur le journal sur la cheminée. Premièrement, on ne met pas les gens en prison sans motif, et, si on l'a *arrêté*, c'est qu'il l'a mérité apparemment !

— Du tout ! Je vous en prie, écoutez-moi... Voici ce que c'est : ce jeune homme est un compositeur d'imprimerie, chez qui on a trouvé des *épreuves* (je me servais du même terme que Marie, sans savoir ce que c'était), une ou deux épreuves, pas davantage, d'un écrit bonapartiste, et rien que pour cela le commissaire de police l'a inhumainement traîné en prison !

— Le commissaire de police a fort bien fait ! Il est bien là, qu'il y reste : je ne lèverais pas le doigt pour l'en faire sortir !

— Oh ! mon ami !... vous ne pensez pas ce que vous dites ! repris-je avec douceur. Ce jeune homme est un père de famille, un excellent sujet, un...

— *Un excellent sujet de bonapartiste*, interrompit-il avec un sourire sardonique, c'est-à-dire un tapageur, un mauvais garnement !

— Mais vous êtes complétement dans l'erreur ! m'écriai-je vivement, c'est l'homme le plus doux du monde; rangé, laborieux, bon fils, bon mari, bon père ; il est digne de tout votre intérêt, Eugène, croyez-le bien ! Je vous réponds de lui.

— Je veux bien mourir si j'y comprends un mot ! dit-il en haussant à demi les épaules.

— Je me serai mal expliquée alors... Je vais...

— Dispensez-vous-en... Ce qui n'entre pas dans ma tête, c'est pourquoi vous vous occupez de cela : que vous fait que cet homme soit ou non en prison?... je vous le demande ! dit-il à travers les petits nuages de fumée qu'il chassait avec une lente complaisance devant lui...

— Comment ! ce qu'il me fait que Julien soit enlevé à sa femme et à ses enfants? répliquai-je inconsidérément.

— Hé ! d'où connaissez-vous donc ces gens-là, pour leur porter un si vif intérêt? demanda M. Duval d'un air narquois.

« Je sentis ma faute... mais aussi qu'il est difficile de peser toutes ses paroles ! Troublée, je ne savais plus que répondre.

— Oui ! où diable avez-vous été les *pêcher?* ajouta-t-il.

— Mais, mon Dieu !... c'est très simple... Mme Julien... est ma raccommodeuse de dentelles... elle est venue ce matin me raconter son affreux malheur, et je lui ai promis de m'intéresser à son mari. Je vous en conjure, Eugène ! ajoutai-je du ton de la prière, pour l'amour de moi, mon ami, faites une démarche en sa faveur ! Il n'a pas commis de crime ! Son opinion lui a fait commettre une imprudence.

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse, moi ! interrompit-il; il n'avait qu'à se tenir tranquille, on ne l'aurait pas mis en prison : Voilà qui est bien intéressant, n'est-ce pas? Ça ne fait-il pas pitié ! Un ouvrier avoir une *opinion*, se mêler de faire de la politique?

— Eh bien oui, il a eu très tort; mais il ne recommencera plus, j'en suis sûre. La leçon lui profitera !

« Voyons, mon ami, continuai-je instamment, soyez bon pour moi qui vous en prie : habillez-vous vite, allez chez le ministre, dites-lui que vous connaissez ce jeune homme pour un honnête père de famille ; qu'il a été entraîné à faire une chose répréhensible peut-être, mais dont il ne pouvait connaître toute la portée ! Et, soyez-en sûr, quand le ministre verra que vous vous

intéressez à cette affaire, il ne voudra pas vous désobliger en poursuivant avec la dernière rigueur votre protégé. Un député (M. Duval était déjà député alors), un député est compté pour quelque chose enfin?... sa protection est beaucoup pour un pauvre ouvrier! En répondant de sa bonne conduite à venir, vous pouvez lui ouvrir les portes de sa prison... Oh! faites cette bonne action, Eugène?... je vous en supplie, mon ami.

« Je disais tout ce que je pouvais pour flatter sa vanité et intéresser son cœur.

— Ah çà, ma chère, vous perdez la tête!... me répondit-il ironiquement. Comment, vous imaginez... qu'un homme comme moi... ira se rendre caution, auprès d'un ministre, d'un chenapan, d'un misérable *conspirateur de tavernes?*... Vous déraisonnez, en vérité.

— Mais, ce que vous dites là n'est pas, est injuste aussi, Eugène, m'écriai-je. Ce malheureux jeune homme ne mérite pas qu'on le traite ainsi! et ensuite, accorder assistance et pitié au malheur ne compromet jamais personne...

— Vous n'avez pas le sens commun, vous dis-je!

— Pardonnez-moi, j'ai le sens commun! répliquai-je révoltée de ce ton de sarcasme mis en regard de mes prières. C'est la raison et l'équité qui me font le devoir de m'intéresser à Julien et à sa femme, et le *vôtre* est de me seconder.

— Allons donc? vous êtes réellement divertissante!...

— Je le serai moins tout à l'heure... répondis-je froidement. Et d'abord, cet homme, pour lequel j'intercède auprès de vous... est le mari de *ma sœur*...

— Vous devenez folle!... votre ouvrière en dentelles est... comment dites-vous...

— La fille de mon père... continuai-je avec calme. Sa naissance est une mauvaise action de la jeunesse du marquis de Lestanges...

— Charmant! charmant! s'écria M. Duval en partant de rires forcés et moqueurs. Ah! par ma foi! s'il me fallait m'affubler de toutes les *mauvaises actions* de ce genre, que peut avoir commises mon père, nous serions au grand complet vous et moi, ma chère! C'est trop bouffon, parole d'honneur!

— Et ce n'est pas tout encore... repris-je, impitoyable aussi à mon tour. Le mari de *ma sœur*... Julien *Thibaut, l'ouvrier imprimeur*... est votre *cousin-germain*, monsieur... Voyez à présent si vous voulez le laisser en prison.

« Mes pauvres amis étaient vengés, Aline!... jamais, jamais je ne pourrai vous rendre l'effet produit par cette découverte sur le visage de M. Duval. L'expression d'insouciance, de gaîté railleuse, qui animait sa physionomie depuis le commencement de notre conversation, se décomposa subitement en stupéfaction furieuse... Il resta un moment abasourdi, et ensuite s'élançant de la causeuse où il était resté indolemment couché :

— Vous en avez menti!! s'écria-t-il d'un ton foudroyant.

— Oh!... oh! monsieur!... fis-je; et, sentant mes jambes fléchir, je m'assis.

— Vous me poussez à bout aussi!... Cela est faux, vous dis-je... de toute fausseté!!

— Rien n'est plus vrai, répliquai-je avec fermeté, Julien *Thibaut* est votre cousin-germain, monsieur. Sa famille est du Dauphiné, votre grand-père *paternel* et le sien étaient frères.

— Qui le prouve?... Ce drôle est un intrigant qui vous a fait des contes à dormir debout! répondit-il en arpentant la chambre à grands pas et en gesticulant.

— Non, monsieur, ce ne sont pas des contes, c'est un fait, et d'ailleurs, vérifiez-en les preuves si vous en doutez. Votre père a fait fortune à Paris... et vous êtes riche!... Le père de Julien est resté, lui, un honnête ouvrier, et son fils est pauvre... c'est la seule distance qui existe entre vous et lui!

— Eh bien, après... après... qu'en concluez-vous? s'écria-t-il d'une voix stridente.

— Que par humanité autant que par devoir vous devez tendre à votre parent malheureux une main secourable; que vous devez user, enfin...

— Qu'à cela ne tienne! interrompit-il en tournant brusquement la clef de son secrétaire dont il retira quelques billets de banque qu'il jeta à la volée sur mes genoux. A présent, peut-être, vous me laisserez en repos!...

— Ce n'est pas de l'argent qu'on vous demande, monsieur! Ma sœur et son mari trouvent dans leur travail des ressources honorables, et ils n'ont que faire de vos charités!... dis-je exaspérée, en repoussant les billets.

— Mais, au nom de Dieu, que voulez-vous donc que je fasse?... C'est une abominable persécution que cela! s'écria-t-il en frappant du pied avec violence.

— Oh! de grâce!... écoutez-moi avec calme, dis-je toute tremblante, cette scène me fait un mal affreux!

— Mais qui fait des scènes?... qui?... si ce n'est vous! s'écria-t-il les yeux flamboyants...

— Hélas! ce n'est pas moi!... je venais à vous confiante... Et les larmes que depuis une demi-heure je refoulais me gagnèrent, je ne pus achever.

— Allons, des pleurs, à présent! véritablement c'est à faire perdre la patience à un saint!... Mais à qui en avez-vous ce matin?... Comment! je suis tranquille chez moi, et vous partez de votre repos pour venir me tracasser, me larder, me dire les choses les plus désagréables!... Et puis vous prétendez que je doive écouter vos extravagances avec calme?

— Ce ne sont pas des extravagances, Eugène!... Mais s'il m'est échappé quelque parole qui ait pu vous blesser, j'en suis au regret... je vous en demande sincèrement pardon... En grâce, mon ami, expliquons-nous doucement...

« Je ne veux rien de vous qui ne soit équitable... rien qui puisse froisser votre amour-propre: je vous demande qu'à titre de *protecteur* seulement vous ayez *l'air* auprès de ceux dont son sort dépend de vous intéresser à un malheureux... Mais que sincèrement, noblement, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, vous employiez votre crédit, vous usiez de toute l'influence de votre position pour retirer ce pauvre jeune homme du mauvais pas où il est engagé! C'est là tout ce que je vous demande! Et, après qu'il sera sorti de prison, je vous engage ma parole, mon ami, que vous n'en entendrez plus jamais parler...

— Je vous dis que vous extravaguez! s'écria M. Duval avec emportement. Vous voulez que j'aille intervenir, moi... moi... dans les sales démêlés d'un *garçon imprimeur* avec la police?... Allons donc! c'est absurde. Finissons-en. Je vous déclare une fois comme en mille... que s'il n'y a que moi qui le fasse sortir de prison, il y restera bien toute sa vie!

— Il n'y restera pas!... répliquai-je indignée en me levant. Les démarches que vous refusez inhumainement de faire... je les ferai, moi!

— Vous?

— Moi.

— Je vous le défends, madame!!! s'écria M. Duval en s'avançant vers moi les traits contractés, le regard fixe, menaçant.

« Je ne conçois plus mon audace, Aline! Avant comme depuis, les emportements de M. Duval m'ont toujours trouvée sans défense, m'ont toujours inspiré un effroi involontaire; à ce moment la peur ne m'atteignit pas!

« Jetée dans cette discussion en dehors de mes habitudes, de mon caractère naturellement craintif et soumis, en même temps que froissée dans mes meilleurs sentiments, dans mes sympathies, j'éprouvais tout ce que l'indignation inspire de force et de résolution aux âmes les plus timides. Ces gens, que depuis une demi-heure on foulait outrageusement aux pieds, je les aimais, je les honorais... Marie était la personnification des plus nobles vertus; la faute même du pauvre Julien puisait sa source dans de généreuses illusions! Et quand je les savais, dans leur détresse, sans appui, sans protection dans le monde, j'aurais déserté leur cause!... oh! cela ne se pouvait pas! Et pour la première fois je trouvai le courage de la résistance.

— Monsieur, répondis-je froidement, il y a quelque chose de plus sacré à mes yeux que votre défense: c'est ma conscience qui me crie de vous désobéir; c'est l'honneur aussi... et je me mépriserais moi-même si j'avais la lâcheté de renier un parent à l'heure désespérée où la valeur de nos liens est sa dernière ancre de salut!

« J'ai imploré en vain votre pitié... Maintenant, entre de misérables considérations d'amour-propre et la vie d'un homme peut-être, mais bien certainement le désespoir de tout une famille, je n'hésiterai pas: J'avouerai ma sœur et *Julien Thibaut*, son mari, pour *miens* auprès de tous ceux qui m'accorderont intérêt et assistance pour les sauver!

« Et je me dirigeai vers la porte.

« Mais M. Duval se plaça devant moi, ses yeux dardant fixement dans les miens avec l'horrible expression de la colère à froid, calme, réfléchie...

— C'est... votre dernier mot?... articula-t-il lentement.

« Je fis un signe d'assentiment; mais je me sentais défaillir...

— C'est votre dernier mot?... répéta-t-il d'une voix étranglée, en étreignant de ses deux mains contractées mes poignets à les broyer. A présent voici le mien: Si vous dites *un seul mot* à votre mère de toute cette ridicule histoire... si vous avez le malheur... le malheur, entendez-vous, d'accoler mon nom à celui de votre *protégé*, je pars pour un voyage illimité, je ferme ma maison, je vous laisse à Paris, et *vous y brillerez... avec le revenu de votre dot*... Vous savez ce que cela veut dire?...

« Et, en me lâchant les bras, il me repoussa sur la causeuse.

« Les paroles sont impuissantes à retracer de telles impressions, ma chère!

« A ce vil reproche, je sentis le sang des Lestanges frémir dans mes veines... je me redressai de toute ma hauteur, éperdue... J'allais lui dire : qu'une fille de ma sorte n'épouse un homme de la *sienne*... que parce qu'elle est pauvre et qu'il est riche... j'allais lui donner quittance à toujours de la pension qu'il me faisait, de cet or qui, désormais, en passant par ses mains, salirait les miennes... Tout cela, Aline, frémissait dans mon cœur, sur mes lèvres...

« Dieu ne permit pas que la révolte de mon orgueil coûtât la ruine de toute une famille...

« L'image de Marie et de ses enfants se dressa imposante entre l'insulte et la vengeance... Je baissai la tête et j'acceptai l'humiliation... Jamais, jamais je ne leur donnerai une plus grande preuve de dévoûment. Dans ce seul instant j'ai racheté les torts de mon père!

— Vous m'avez entendu?... maintenant faites ce qui vous conviendra, ajouta M. Duval en disparaissant par une porte dérobée qu'il referma sur lui avec une telle force que le tableau qui y était suspendu se détacha et se brisa en mille éclats.

« Je m'enfuis épouvantée, la tête perdue! Moi, accoutumée au langage, aux formes qui, dans un certain monde, s'arrêtent invinciblement à l'impolitesse, à la brutalité... moi, l'objet de menaces, de scènes violentes! maltraitée... presque frappée!... Il y avait de quoi devenir folle.

« J'arrivai chez moi comme égarée. Marie, effrayée de ma longue absence, se précipita à ma rencontre. Je tombai dans ses bras en poussant des gémissements étouffés :—Qu'avez-vous? ô ciel, qu'avez-vous? me demandait-elle avec tendresse; et moi je répondais en sanglotant : — Marie, Marie! je suis la plus malheureuse des femmes!

— Vous! vous! s'écria-t-elle en parcourant du regard les somptuosités princières qui m'entouraient...

— Tout cela ne fait pas le bonheur, murmurai-je.

« Mais, dans ce regard, j'avais saisi la pensée de Marie, ce retour involontaire sur le positif de son malheur, à elle... Devais-je donc, en présence de sa douleur, me plaindre moi. Et, m'efforçant de surmonter mon émotion, je lui donnai des consolations, des espérances, quand intérieurement j'étais démoralisée; je ne savais que faire, que résoudre! A qui m'adresser à présent? quel moyen au monde employer?

« Ni elle ni moi nous n'en savions pas le premier mot! Et le temps passait... Deux heures s'étaient écoulées depuis son arrivée, déjà deux heures de perdues... Elle se mourait d'inquiétude de son pauvre mari dont elle espérait trouver chez elle des nouvelles. Ses enfants aussi qu'elle avait laissés seuls... Tout cela me déchirait le cœur.

« Et il fallut pourtant la laisser partir seule, hélas! je n'osai pas la reconduire dans ma voiture... J'envoyai chercher un fiacre, et elle me quitta, en emportant ma promesse que, dans une heure, je la rejoindrais.

« Après son départ tout mon courage s'évanouit. En présence des nécessités de la position de mes malheureux amis et de mon impuissance à y suffire, j'eus un moment de désespoir à me briser la tête contre les murs! En vain j'invoquais mes souvenirs : j'avais de nombreuses connaissances, des admirateurs, je n'avais pas un ami... pas un être à qui je pusse dire : Aidez-moi?

« En vain je regardais autour de moi... personne, personne! Mon protecteur naturel, mon conseil, mon soutien dans la vie, me manquait... Je venais de perdre la dernière illusion sur l'homme auquel mon sort était lié... Je me sentais seule sur la terre!

« Mon regard désolé s'éleva plus haut... Je demandai à celui qui ne laisse jamais aucune prière sans consolation, sans espérance, d'avoir pitié de nous... Et lorsque je rejoignis Marie j'avais retrouvé confiance et courage!

« Là, j'appris de sa bonne belle-mère, qui avait suivi à pied jusqu'à la préfecture de police le fiacre qui entraînait son malheureux fils... (je vous dis que tout cela était déchirant), que Julien avait été mis immédiatement au *secret*. Nous ne savions ce que c'était, et quand elle nous l'eut expliqué nous fondîmes en larmes.

« Mais Mme Thibaut avait plus d'expérience que nous, elle pleurait moins et agissait. Déjà elle était allée consulter un avocat, et elle devait le revoir le lendemain pour savoir ce qu'il aurait pu apprendre de l'affaire de Julien.

« Hélas! elle était très grave! En même temps que lui, onze personnes avaient été arrêtées et traitées avec la même rigueur.

« Cet avocat, M^e Ch***, était un jeune homme, un de ces nobles cœurs qui ne comptent ni avec

la pesanteur de la tâche ni avec les difficultés du succès; et avec la généreuse exaltation de la jeunesse, il se dévoua corps et âme à notre cause, il nous fut bon, consolant, nous guida, nous indiqua les démarches que de notre côté nous devions faire pour venir en aide à son zèle; car à la défense de l'accusé se borne la part active accordée à l'avocat !

« Six semaines s'écoulèrent, six siècles !... dans un silence de mort de la part du pauvre prisonnier, à qui toute communication était interdite avec sa famille; dans d'affreuses alternatives pour nous qui les passâmes à implorer indulgence pour lui, à intercéder, à demander quelque adoucissement à l'horreur de sa position.

« Je dis nous, parce que ces cruelles démarches je les faisais avec la pauvre Marie qui, seule, aurait succombé aux terreurs, aux tortures réservées à la femme d'un prisonnier politique !

« Toutes deux vêtues en noir, le visage recouvert d'un voile qui cachait notre rougeur et nos larmes, accompagnées de Saint-Jean qu'il m'avait bien fallu alors mettre dans ma confidence... ensemble, nous avons parcouru bien des fois les sombres et sales corridors du Palais-de-Justice; nous nous sommes assises tremblantes, épouvantées, sur le même banc que des figures hideuses, gardées à vue par des gendarmes; en attendant des heures entières la faveur d'une audience, dans le bouge infect qui précède le cabinet d'un juge d'instruction...

« Non, non, à moins d'avoir passé par là, on ne peut se faire une idée de pareilles épreuves... C'est un songe pour moi d'avoir pu les supporter un moment. Mais je le savais, l'avocat me l'avait dit : mon assistance, mon concours dans les sollicitations de l'humble femme de l'ouvrier, auprès du juge chargé d'établir la culpabilité de son mari, auprès de tous ceux qui devaient prononcer sur son sort, étaient d'une portée morale immense. Cela se conçoit bien !...

« Des miracles ont été opérés dans cette affaire. Je puis le dire, parce qu'à un autre encore... en revient la meilleure part ! Je dois aussi rendre justice à qui la mérite, et, après le bienfait obtenu, ne pas renier le bienfaiteur; nous avons trouvé dans le juge d'instruction un homme équitable, humain, qui ne faisait pas l'office de tortureur à l'égard du patient... qui, dans les sévérités de son ministère comprenait l'indulgence, et dignement il excusa tout ce qui pouvait être excusé...

« Julien était horriblement compromis : il avait été trouvé en possession de fragments de ce pamphlet, et refusait noblement de faire connaître la presse clandestine d'où il était sorti..... Et à cet aveu pourtant était attaché son salut !

« A force de supplications et de prières nous étions parvenues à faire adoucir pour notre pauvre prisonnier les rigueurs du secret, c'est-à-dire que nous obtînmes qu'il pût communiquer avec son avocat, et quelquefois avec sa femme à travers une grille...

« Nous la conduisions et l'attendions moi et Saint-Jean, dans un fiacre, à la porte de la Force... Elle revenait dans un état pitoyable de ces tristes entrevues... Ses larmes, ses instances ne pouvaient obtenir de Julien qu'il fît la révélation au prix de laquelle on lui avait laissé entrevoir la possibilité de l'absolution de son cher mari; et elle ne comprenait pas qu'elle et ses enfants ne passassent pas dans son cœur avant ce que nous appelions : ces *maudites affaires politiques !*

« C'est que nous autres nous sentons ainsi ! Dans une circonstance donnée, une femme sait mourir courageusement pour une noble cause mais c'est tout... Elle ne sait pas lui sacrifier les objets de ses affections !

« En effet : si Julien indiquait *cette presse*, avec un peu de bon vouloir de la part de ceux chargés d'apprécier la moralité de sa coopération dans cette affaire, il pouvait être considéré comme un instrument qui aurait fonctionné passivement; et la gravité des charges qui pesaient sur lui disparaissait... Si, au contraire, il se taisait, c'était avouer sa complicité intentionnelle avec ceux qui l'avaient employé ! Mais parler eût été une lâcheté, et Julien en était incapable... Et garder le silence était un crime qui ne pouvait trouver grâce aux yeux de la loi.

« La résistance de Julien l'honorait et nous désolait... L'instruction se poursuivait avec vigueur. M. Ch***, très inquiet, convaincu que, dans cet état de choses, si Julien comparaissait avec ses coaccusés devant la cour d'assises, sa condamnation à une peine sévère était imminente, ne nous dissimula pas le danger de sa position. Il nous dit que de hautes influences auprès des juges de la chambre des mises en accusation pourraient seules obtenir que Julien, *considéré comme un manœuvre, ayant agi sans discernement, fût mis hors de cause.*

« Mais où trouver ces protecteurs puissants ?

à qui nous adresser, mon Dieu? nous étions désespérées!

« Ce fut alors, dans ces affreuses perplexités, qu'un hasard providentiel amena sur mes pas un ange secourable!

« *Albert* s'aperçut de ma préoccupation, de ma tristesse, que révélait malgré mes efforts l'altération de mes traits... Personne autour de moi ne songeait à s'en inquiéter... Lui la remarqua, m'en demanda avec instance la cause, je la lui confiai... et mes amis furent sauvés!

IX.

« Jusqu'ici, je vous l'ai dit, je vous le jure, Aline, mes relations avec M. Albert Morrans s'étaient bornées à nous rencontrer dans le monde, à échanger quelques regards, quelques paroles! nous avions deviné notre secret; mais il était encore resté inavoué entre nous...

« Il m'en souvient! ce jour-là, c'était chez l'ambassadrice d'Angleterre, à une de ses matinées dansantes; j'avais été forcée d'assister à cette fête pour obéir à mon mari, qui m'y accompagnait.

« On se pressait dans les salons, je les quittai. Ce monde, ces joies allaient mal à la disposition de mon âme... mes pensées erraient vers la rue *Saint-Dominique*... où l'on pleurait... où une infortunée m'attendait!

« A l'écart de la foule, j'étais assise au fond d'une des allées de ce féerique jardin, tout tapissé de suaves et belles fleurs; les accords d'une musique délicieuse m'arrivaient doux et brisés, mêlés aux retentissements des pas, des éclats joyeux des danseurs, de tout l'entrain, toute l'animation d'une ravissante fête!

« Ici..... pensais-je, un palais enchanté, des heureux, la joie, le plaisir, tous les enivrements, toutes les jouissances..... là-bas..... les sombres murs d'un cachot, un malheureux, les mortelles angoisses de l'incertitude, de l'attente: l'isolement dans les fers... cette torture sans nom!...

« Et des larmes brûlantes retombaient de mes joues sur mon joli bouquet de bal, qu'étreignaient convulsivement mes mains.

« A ce moment Albert parut. Je manquais dans les salons... Il m'avait cherchée... il venait m'engager à danser, me dit-il.

— Oh non!..... cela me serait impossible, répondis-je.

« Le trouble, la tristesse qu'imprimaient sur ma physionomie les cruelles préoccupations auxquelles j'étais en proie depuis quelque temps ne lui avaient pas échappé; je vous l'ai dit, pour la première fois nous nous rencontrions sans témoins...

— Vous souffrez... et je donnerais ma vie pour vous épargner une souffrance!..... dit-il à voix basse, timidement, avec cet accent sympathique qui part du cœur...

« Et moi, je répondis en élevant vers lui mes yeux rougis de larmes: Je suis au désespoir!

« Il se rapprocha tout près, et, très vite, très bas:—Que puis-je?... Dites un mot: les dangers je les braverai, les obstacles je les vaincrai, l'impossible je le tenterai... Oh! si je suis compté pour quelque chose dans votre estime, ne me repoussez pas?..... En grâce, parlez, parlez?.... disait-il d'un ton suppliant.

— Pas ici.... répondis-je irrésistiblement entraînée...

« Aline, n'oubliez pas dans quelle extrémité j'ai accepté ce secours, qui me sembla nous être envoyé par Dieu même, dans notre profonde détresse!

« J'indiquai à Albert l'adresse de Marie...

« Je n'avais pas le choix des moyens; il ne venait pas chez moi, même en visite. M. Albert Morrans, comme beaucoup d'autres jeunes hommes, simplement admis à nos grandes soirées, était porté sur nos listes de bal, et je recevais ses cartes.

« Fils d'un général mort au champ d'honneur dans la terrible campagne de Russie, Albert suivait avec distinction la carrière où son père avait laissé de glorieux souvenirs. A vingt-sept ans qu'il avait à l'époque dont je parle, il était déjà capitaine attaché au corps royal du génie à Paris, et fort répandu dans le monde, où ses excellentes manières, sa réserve et sa modestie naturelles lui avaient acquis beaucoup de sympathies. Il possédait quelque fortune, je crois, au moins en avait-il les apparences aisées dans son existence de jeune homme.

« Et le lendemain de cette fête, à trois heures, dans le pauvre logement lambrissé de la rue Saint-Dominique, se passait une de ces scènes intimes dont les impressions ne s'effacent jamais.

« Ce que j'éprouvais en arrivant chez Marie ne peut se traduire: c'était du bonheur et comme de la honte... Au fond de mon âme était la conscience d'une bonne action, et la rougeur couvrait mon front... Les expressions me manquaient pour apprendre à Marie comment un jeune homme, qui n'était ni mon mari, ni mon frère, ni mon parent, allait venir me retrouver chez elle... Et

cependant mes yeux brillaient de joie quand je me jetai dans ses bras, en lui disant :—Ne pleure pas, Marie, aies confiance, il va venir quelqu'un qui sauvera Julien!

« Et, avec moi, elle crut, elle espéra... parce que, quand on en est à son premier malheur, l'espoir, c'est la certitude!

« Le coup de sonnette qui annonça Albert retentit dans mon cœur... Je m'avançai vers lui, entourée de Marie, de ses charmants enfants, de sa vieille mère..... Tous ces regards le saluaient comme un libérateur... Avant qu'un mot eût été prononcé, Albert avait tout saisi, tout compris... Et dans ses yeux attachés sur moi je lisais l'admiration et le respect... la reconnaissance aussi de l'avoir jugé digne de partager une bonne action!

« Rassurée alors, heureuse, heureuse du bonheur des anges! toute gêne disparut dans mon attitude... nous lui racontâmes nos chagrins, nos cruels embarras. L'avocat, que nous avions fait prévenir, vint en sortant du palais, et lui expliqua, mieux que nous n'aurions pu le faire, le reste.

« Ce reste..... c'étaient des difficultés inouïes qu'il y avait à surmonter! « Dans cette affaire, dit en terminant M. Ch*** avec une gravité triste, des recommandations ordinaires, de tièdes démarches ne suffisent pas... l'intervention immédiate, directe, de personnages en crédit à la cour, de hautes protections, en un mot, sont indispensables pour enlever le succès dans cette affaire. Les heures, les moments nous sont comptés... et, pour obtenir la *mise hors de cause* de Julien Thibaut... pour arriver à ce résultat presque inespéré, ne vous abusez pas, monsieur... il faut des prodiges de zèle et de dévoûment! »

« Albert se leva, tendit la main à M. Ch*** et ne dit que ce mot : *J'espère.* Mais l'intraduisible expression avec laquelle fut prononcé ce simple mot lui donna la valeur d'une sainte promesse, de si consolantes assurances, que tous, la main sur le cœur, nous nous écriâmes en l'entourant : Espérons!

« Et ces prodiges de zèle et de dévoûment ont été opérés! Albert consacra toutes ses forces, toute son énergie, employa toutes les ressources de son crédit personnel à cette œuvre d'humanité; parmi ses amis, ses connaissances et les leurs, il chercha des protecteurs à la malheureuse et intéressante famille du prisonnier. De nobles cœurs répondirent à son appel, et, des onze compagnons d'infortune de Julien, qui, tous, furent ensuite condamnés à des peines plus ou moins fortes dans ce procès qui eut un grand retentissement, à l'égard de Julien seul, la chambre des mises en accusation déclara *qu'il n'y avait pas lieu...*

« Ne soyez pas étonnée, ma chère, que j'aie retenu littéralement tous ces mots que je ne comprends pas bien encore... mais c'est qu'ils sont entrés là..... avec les émotions poignantes qu'ils m'ont causées, et ils n'en sont plus ressortis.

« Mais, pour arriver à ce succès presque inespéré, que d'activité, d'insistance il fallut employer, mon Dieu! Mais, à cette indulgence extraordinaire le ministre avait posé une condition absolue : *Julien Thibaut devait se faire oublier... quitter immédiatement Paris.... Et cela, sous la garantie personnelle d'un homme honorable : à ce prix seulement la clémence était possible...* Tel fut l'ultimatum donné...

« Et vis-à-vis des protecteurs qui l'avaient aidé, et vis-à-vis du ministre, le généreux Albert assuma sur lui toute responsabilité, et s'engagea sur l'honneur à l'exécution de la mesure exigée. *Le fils du général Morrans se rendit caution de l'ouvrier imprimeur...*

« Mais éloigner Julien de Paris ne suffisait pas. Une conviction forte et sincère, soit religieuse, soit politique, produit toujours des fanatiques et des martyrs, et la persécution n'avait ébranlé ni la foi ni le dévoûment de Julien à une cause qu'il croyait sainte! Partout en France, où il porterait ses pas, il trouverait des frères en religion; renierait-il son drapeau? Dans une circonstance donnée résisterait-il à s'unir à eux, à concourir à leurs actes?... Et cependant, si son nom se trouvait de nouveau compromis, quelles en seraient les conséquences pour le noble jeune homme qui l'avait cautionné?... La perte de son emploi peut-être, la ruine de toute sa carrière!

« Il n'avait rien calculé pour sauver un malheureux! Qui donc aurait répondu de lui?... se serait porté garant de sa conduite?... Mais l'avocat que pénétrait d'admiration la généreuse intervention d'Albert y songea pour lui. Il désira que Julien quittât la France pendant quelque temps.

« Ce sacrifice importait à sa sûreté, au bonheur des siens, à notre tranquillité à nous, ses amis.

« Ce fut une grande résolution à prendre que celle de l'expatriation de toute une famille, car l'idée de séparer le mari de sa femme et de ses enfants bien-aimés ne nous vint pas. Devions-

nous donc l'avoir secouru pour lui faire expier nos bienfaits par un supplice, l'affreux abandon dans l'exil?... Mais il nous eût redemandé son cachot, près des siens!

« C'était impossible. La pauvre Marie non plus n'aurait pas supporté cette séparation. Par reconnaissance, je le savais bien, elle se serait immolée à nos volontés, et elle en serait morte de chagrin!

« Si j'eusse été seule à décider, à me débattre, au milieu de ces inextricables embarras, je serais devenue folle, ma chère, vous le comprenez?... Ce fut encore à l'activité infatigable, au zèle intelligent de notre bon ange, que nous dûmes les moyens d'en sortir avec une célérité miraculeuse... Hélas! les instants étaient comptés, et le temps passe si vite, quand nous le prions à mains jointes de s'arrêter!

« Albert avait un parent établi à Lausanne, il lui écrivit, le chargea de louer une petite maison pour y établir une famille et lui demanda pour les pauvres exilés assistance morale et intérêt. La réponse fut satisfaisante, et notre parti définitivement arrêté.

« Avec les six mille francs de la pension que je pouvais faire passer à ma chère Marie, l'existence au moins aisée de sa famille était assurée : Julien s'occuperait de l'éducation de ses enfants, pourrait encore avec quelque avantage tirer parti de son charmant talent pour le dessin : et pour eux l'avenir avait encore des promesses!

« Tout cela était décidé forcément en dehors du concours de celui dont nous disposions ainsi du sort. Il fallait cependant qu'il y consentît, et par l'effet des bonnes dispositions inspirées au procureur-général, la permission me fut accordée d'accompagner Marie à la Force. Je ne vous parlerai pas de ce que j'éprouvai en entrant la première fois dans cet horrible lieu... j'étais la moins à plaindre!

« Pauvre, pauvre Julien! comme il était changé!... Mon Dieu! sur ce front si jeune, des rides précoces... Cette physionomie que j'avais vue animée de tant de vivacité intelligente, du feu de l'inspiration, exprimait le sombre désespoir, l'affaissement... Dans sa taille voûtée, dans la lenteur de ses mouvements, sur tout lui, étaient imprimés les terribles stigmates des soucis rongeurs, des mortelles anxiétés, de la dévorante solitude du cachot... de la séquestration... cette mort anticipée! Trois mois à peine s'étaient écoulés... dix années semblaient avoir passé sur la tête du prisonnier!

« En me voyant entrer... l'ardent, l'énergique jeune homme d'autrefois... pleura... Et, une main posée sur son cœur, l'autre étendue avec un geste passionné, vers le petit point bleu du ciel, qu'on apercevait à travers les épais barreaux d'une ouverture d'un pied carré : « Il n'y a que Dieu..... qui puisse vous récompenser! me dit-il avec une expression profonde.

« Les démarches tentées pour le sauver, nos espérances, il les connaissait par son avocat, avec lequel, dans ces derniers temps, lui avait été accordée la faveur de communiquer; mais notre plan arrêté, il l'ignorait encore...

« Il l'apprit. Nous avions craint de la résistance... maintenant nous craignions qu'il ne succombât à la joie! La force de volonté, seule, avait résisté... les forces physiques étaient réduites... De l'air, de l'espace, sa femme, ses enfants, sa mère! Mais, pour ravoir tout cela, il eût consenti à tout, à tout, excepté à une lâcheté, à une trahison!

« Nous ne perdîmes plus un moment pour terminer les préparatifs de départ : les meubles furent vendus, et nous résolûmes de faire partir immédiatement Mme Thibaut et les chers enfants pour Lausanne, afin d'appuyer par l'autorité d'un fait accompli l'engagement d'honneur pris par Albert, en retour de la *libération* promise du prisonnier. Des passeports pour la Suisse furent officiellement demandés et accordés, la mère et les enfants de Julien quittèrent Paris : la condition posée... était largement remplie.

« Enfin l'heure de la délivrance sonna! mais, tout s'achète au cachot! Et ce fut là, sur ce théâtre, que s'accomplit le dernier acte de ce cruel drame de famille!

« Une calèche de voyage, attelée de trois chevaux de poste attendait à la porte de la Force : Julien et Marie y montèrent, Albert après eux : Dans dix jours je vous rapporterai de leurs nouvelles! nous cria-t-il en même temps que les chevaux enlevaient la voiture...

« Et quand mes yeux l'eurent perdue de vue, que le bruit des roues cessa de se faire entendre, que tout se fût évanoui... je me sentis mourir : ils partaient... et moi je restais seule... seule.

« Soutenue par M. Ch*** lui-même ému, silencieux, je gagnai le fiacre, près de la portière ouverte duquel se tenait Saint-Jean, la tête inclinée, le visage couvert de larmes. Pour moi, c'étaient des amis de quelques mois, mais que rattachaient à moi des liens désormais indestructibles, qui m'échappaient... Pour lui, c'étaient

des enfants, une famille d'adoption de toute sa vie, qui lui manquaient!...

« Nous les pleurâmes ensemble, avec mon bon Saint-Jean pour qui je n'avais plus de secrets; maintenant je pouvais parler d'eux, lui lire les lettres que, sous son couvert, je recevais de nos chers voyageurs, de toutes les villes sur leur passage.

« Ce départ que j'avais voulu, auquel j'avais contribué par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, me surprenait comme un malheur imprévu! A présent que le sacrifice était consommé, je ne concevais pas que j'eusse eu le courage de l'accomplir : tant que le danger de mes amis avait duré, le *moi*, ce honteux sentiment d'égoïsme qui se mêle à notre insu à toutes nos affections, avait sommeillé... je me réveillais désespérée! Ils étaient sauvés, ils étaient heureux, et je pleurais... et je me demandais comment j'avais pu consentir à leur éloignement, ce que je ferais désormais de ces heures que j'avais pris la double habitude de leur consacrer, comment j'avais pu me priver volontairement de cet intérêt si puissant dans ma vie? Je regrettais jusqu'à ces jours d'alarmes, de souffrances partagées avec eux!... Cet isolement, ce calme qui succédait tout à coup à l'agitation, à des émotions si vives, si multipliées, ce n'était pas le repos, c'était autour de moi un affreux silence.

« Quand Albert, le généreux Albert revint de Lausanne, j'étais insensée de regret, de chagrin. Oh! voyez-vous, rentrer désormais à son égard dans les mêmes conditions qu'avec un étranger m'était impossible!... Ces deux derniers mois, chaque jour nous nous étions rencontrés, entendus... A cette heure c'était un frère, un ami que je retrouvais avec transport! vers lequel je me sentais entraînée par une admiration, une reconnaissance passionnées... Et c'est ainsi, Aline, que, quand je croyais, dans la sincérité de mon âme, n'éprouver pour lui qu'une pure et fraternelle affection, je me suis trouvée l'aimer d'amour, l'aimer à en perdre la raison!

« Ce n'est pas lui, le noble jeune homme, qui, s'autorisant des éternelles obligations que j'avais contractées envers lui, en réclama le prix! Il n'exigea rien, ne demanda rien : nous ne pouvions plus nous retrouver comme avant ce cruel départ, c'était impossible... nous nous écrivîmes... et tous les jours du moins nous nous apercevions, ne fût-ce qu'une minute! quelquefois, bien rarement, nous parvenions à nous rejoindre, à nous dérober aux regards importuns, dans une des allées isolées du bois de Boulogne; lui à cheval, moi en voiture, nous causions quelques instants de nos amis, nous nous communiquions les lettres que nous en recevions. Il les aimait à cause de moi, et moi, je crois que je les aimais encore mieux à cause de lui : c'était le lien qui nous réunissait!

« Jamais, et vous le comprendrez bien, je ne m'étais sentie si isolée qu'après le départ de Marie, comme aussi plus désaffectionnée de mon intérieur... La triste scène dont je vous ai rapporté les détails devait avoir un long retentissement... J'avais beau chercher à oublier l'insensibilité de mon mari dans cette circonstance, ses violences à mon égard, vouloir chasser de ma pensée la comparaison qui y revenait sans cesse de sa désolante conduite avec la noblesse de celle d'un autre... je ne le pouvais!

« Lui, de son côté, ne me pardonnait pas ses torts... et de ces dispositions réciproques résultait de ma part une froide contrainte, de la sienne une irritabilité d'humeur qui s'attachait à tous les prétextes, pour rendre amères les heures de l'intimité.

« Depuis ce jour, un seul mot n'avait plus été prononcé entre mon mari et moi au sujet de cette scène, et pourtant, à chaque instant, elle se reproduisait palpitante, malgré moi, dans mon attitude... comme, de sa part, dans les mille petites persécutions d'un ressentiment inavoué...

« Malheureuse, isolée dans mon intérieur, je me rejetai encore une fois avec frénésie dans le tourbillon du monde. D'ailleurs là je me retrouvais avec celui dont l'affection, le tendre intérêt étaient devenus mes seuls biens, qui sans cesse se trouvait sous mes pas pour m'apercevoir un instant, danser quelques contredanses avec moi, sentir ma main trembler dans la sienne, et me demander bien bas : Où irez-vous? que ferez-vous demain?

« Nos bons jours étaient ceux où nous parvenions à nous rejoindre à la promenade : le voir, lui parler à la dérobée, échanger nos pensées dans nos lettres, ce bonheur me consolait de tout, je ne désirais rien de plus. L'idée de trahir mes devoirs, de former une liaison coupable ne m'était pas venue. Oh! non! il y a de la candeur, de la pureté dans un premier amour!

« Mais le cœur garde mal ses secrets! Le mien fut pénétré...

« Mon Dieu! quelle persécution amena la dé-

couverte que j'étais autre chose qu'une machine à projets, à ambition... que je pourrais avoir une volonté, une préférence, un attachement qu'on ne m'avait pas imposés... C'était un évènement tout à fait inattendu, une énormité dont ma mère ne comprenait pas l'audace! Par la douceur et la persuasion, elle aurait tout obtenu de moi, l'idée ne lui en vint pas. Cette manière n'était pas la sienne!

« Un matin, épuisée par la fatigue des veilles, de ces dévorantes distractions dans lesquelles je cherchais l'oubli de mes tourments, j'étais retirée au fond de mon appartement, dans ce délicieux recoin à moi toute seule, que vous connaissez. Là, je rêvais tristement... Ma pensée soucieuse remontait aux jours de mon enfance, écoulés sans joies, sans bonheur... je parcourais les jours passés depuis, dans ces brillantes prospérités tant enviées, où, pour fuir mon malheur, je me sauvais de chez moi... lorsqu'un léger frôlement, le mouvement imprimé à la portière de velours, m'annoncèrent que quelqu'un entrait; j'essuyai précipitamment mes yeux. C'était ma mère. A ce moment, sa vue me fit mal...

—Hélène, j'ai à vous parler, dit-elle, je ne veux pas être interrompue. Faites fermer votre porte, je vous prie.

« Je sonnai et je donnai mes ordres.

X.

— Ma fille, me dit-elle, comme mère, je vous dois des avis et des conseils; puis-je compter sur votre bon esprit pour vous y conformer?

« Je m'inclinai.

— Eh bien! reprit-elle, je me vois forcée de vous dire que, par l'inconséquence de votre conduite, vous commencez à attirer sur vous l'attention et le blâme du monde : vous me comprenez, je pense?...

— Non, ma mère.

— Comment! vous ne comprenez pas que les *assiduités d'un jeune homme* compromettent une jeune femme?

— Pardonnez-moi, ma mère; je comprendrais cette susceptibilité du monde, si je me faisais accompagner par M. Albert Morrans; si je le recevais chez moi à des heures privilégiées; si...

— Le monde, interrompit-elle avec impatience, ne se donne pas la peine d'approfondir, il juge sur les apparences, et ce sont, avant tout, les apparences qu'il faut ménager. Ensuite, ce M. Laurent...

— Ce n'est pas *Laurent* qu'il se nomme : c'est Morrans...

— J'en donnerais le choix pour une épingle! Toujours est-il que ce monsieur-là est un homme sans consistance, sans attenances, qu'on ne sait d'où ça vient, d'où ça sort!

— Vous vous trompez, ma mère : on sait fort bien que M. Albert Morrans est le fils d'un général qui a servi avec distinction sous l'empire.

— Qu'est-ce que cela signifie, je vous prie?... Et d'abord, il faut éviter de jamais vous compromettre; mais, si vous aviez ce malheur, qui en est toujours un très grand pour une femme, il ne faut pas y ajouter le ridicule de faire *du sentiment en faveur de M. Morrans...*

— Il est certain! répliquai-je, révoltée de ce ton de dédain envers un jeune homme honorable, et dont l'origine me semblait un titre de noblesse suffisant, il est certain, que Mme *Duval*, la femme d'un bourgeois enrichi...

— Oh!... ce que vous dites là est impitoyable, madame!... Croyez-vous donc que c'est de gaîté de cœur que je me le suis donné pour gendre?... interrompit avec hauteur la marquise de Lestanges. Cette dure, cette blessante nécessité... je l'ai subie, sachez-le : la fille d'un *joueur ruiné* ne trouve pas de mari parmi les gens de notre condition... Et voilà ce qu'était votre père! Vous êtes la seule dans Paris qui ignoriez cela!

« Je l'ignorais en effet! Dans aucun temps ma mère ne m'avait accordé sa confiance. J'étais toujours restée étrangère à nos affaires de famille. Pour la première fois cette triste circonstance m'était révélée. Maintenant aussi le trouble, la préoccupation profonde de mon pauvre père, le jour de ma première entrevue avec mon futur mari, m'étaient expliqués. Ah! oui, il y avait, dans le fait de ce mariage, pour le marquis de Lestanges, un remords, une terrible expiation!... Lui, qui n'avait pas cru qu'il lui fût possible d'élever jusqu'à lui Thérèse Hubert, sa victime... vingt ans plus tard, le front humilié... faisait descendre sa fille jusqu'à M. Duval!...

— La fortune de votre père, continua-t-elle, a été engloutie au jeu, et la mienne presque entièrement absorbée par les sacrifices qui, a plusieurs reprises, m'ont été arrachés pour sauver l'honneur de notre maison. — Noblesse oblige, madame. — On ne compose pas avec les créanciers de bonne compagnie : les dettes de jeu contractées envers ses égaux sont réputées des dettes *d'honneur,* qu'il faut acquitter sous peine du mépris, de la déconsidération générale!

« Lorsque je vous mariai à M. *Duval*... nous étions ruinés de fond en comble! Il ne me restait plus au monde que le revenu de ma ferme de Brie, qui, bon an, mal an, rapporte, dix mille francs à peine!... Pour des gens de notre sorte, c'est là, je crois, la misère relative?

« Oh! que ce calcul me fit mal, Aline... Nous étions encore assez riches pour vivre heureuses l'une près de l'autre, si ma mère m'eût aimée... Je ne lui demandais que son amour... Pourquoi cet empressement à m'éloigner d'elle?... J'avais donc été considérée comme une charge dont il fallait se débarrasser à tout prix!

— Dans ce mariage que vous semblez me reprocher, ajouta-t-elle, tous les avantages ont été pour vous, tous les dégoûts pour moi! Pour vous sauver de la pauvreté qui eût été votre partage, j'ai fait abnégation des principes, des préjugés, si vous le voulez! de toute ma vie... J'ai fait taire toutes mes répugnances, pour...

—Pour m'imposer un mari qui me rendît riche, d'abord... heureuse, par hasard! m'écriai-je avec amertume; cela importe si peu, en effet, dans une union de tous les jours, de tous les instants!..

« Et involontairement je me levai comme pour fuir cette idée qui venait de me ressaisir au cœur. Une union éternelle! éternellement malheureuse! dis-je désespérée en me rejetant dans mon fauteuil.

— Mais en vérité, vous perdez la tête! s'écria ma mère, que vous manque-t-il donc pour être heureuse, s'il vous plaît?

— Ce qui me manque, ma mère?... c'est de pouvoir aimer mon mari... c'est de trouver dans cet être lié corps à corps, âme à âme, avec moi, les mêmes goûts, les mêmes instincts, les mêmes sympathies... c'est de pouvoir, ma main posée dans la sienne, trouver le bonheur, non pas dans le bruit, dans les agitations de la foule où l'on m'a jetée, sans s'embarrasser de ce qu'y deviendraient mon cœur et mon repos! mais de pouvoir trouver le bonheur dans mon intérieur!... un intérieur... je n'en ai jamais connu!

— Vous me confondez!... s'écria ma mère, où donc, bon Dieu! avez-vous appris toutes ces belles choses?... De grâce, gardez-vous de débiter de pareilles niaiseries dans notre monde, vous vous feriez moquer de vous!... Toute cette *romanesquerie* est passée de mode, je vous en avertis. Par le temps qui court, on fait assez d'estime du bien-être matériel, pour le faire entrer en ligne de compte dans ses rêveries de bonheur. Vous déraisonnez, ma fille.

« Je ne répondis pas; à quoi bon?...

— Voyons, Hélène, reprit-elle, en prenant ma main qu'elle garda dans les siennes, parlons sérieusement : décidément ma fille, il faut que tu pries M. *Morrans*... de mettre ses œillades et ses soupirs dans sa poche... Ce qui n'est que de l'inconvenance encore de sa part deviendrait de l'impertinence s'il persistait. Mais aussi, de ton côté, cesse tes coquetteries avec ce jeune homme... Tu as voulu t'amuser un moment, je veux le croire...

— Je n'ai jamais voulu m'amuser aux dépens de M. Morrans, dis-je.

— Non! hé! qu'en prétendais-tu donc faire?

— Hélas! je n'y ai pas réfléchi!... Je voudrais qu'il fût mon frère, mon parent... un ami qui m'aimât sur terre, où je végète entourée d'égoïstes et d'indifférents!

— C'est à n'en pas revenir!... s'écria ma mère. Vous êtes absurde, ma chère, absurde ou folle! — Finissons-en. — Avez-vous quelquefois réfléchi aux dangers qui pourraient résulter de vos *douces rêveries?*... Et si votre mari venait à découvrir cette belle *pastorale?*...

— Mon mari, dis-je vivement, n'a rien à découvrir, parce qu'il n'existe rien que je ne puisse avouer : je suis pure, ma mère!

— Tout cela est bel et bon, mais vous ne convaincrez personne et n'en serez pas moins compromise, ruinée... Un homme de bonne compagnie ne met pas le public dans la confidence des torts de sa femme; il se venge à bas bruit dans son intérieur... Mais M. Duval fera *bourgeoisement* du bruit tout haut, de l'éclat, du scandale, il vous perdra... Il tuera peut-être votre soupirant... Vous pâlissez... Eh oui! c'est presque toujours ainsi que se terminent ces *innocents romans* de salon!

« Au reste, en voilà trop de dit sur ce ridicule sujet! ajouta Mme de Lestanges d'un ton impératif : en dernière analyse, je vous déclare que je ne souffrirai pas que ceci aille plus loin; j'ai les moyens de l'empêcher et je les emploierai : vous m'avez entendue?...

« Ma mère se leva et sortit aussitôt.

« Je demeurai terrifiée... Je compris à l'instant quels dangers menaçaient ce malheureux jeune homme contre lequel je venais d'exciter le courroux de la marquise de Lestanges... Je courus après elle pour lui promettre tout ce qu'elle voudrait, tout ce qu'elle exigerait, car j'avais peur pour lui... En traversant le salon, je me trouvai arrêtée par M. Duval : « Qu'avez-vous

eu avec votre mère, Hélène? » me demanda-t-il.

— Mais, rien... répondis-je.

— Allons donc! Elle sort de votre appartement, elle paraît tout agitée et m'a dit à peine deux mots sous le vestibule, où nous nous sommes rencontrés : de quoi s'agit-il donc entre vous?

— Ma mère, répondis-je embarrassée, veut dominer toujours et sur toutes choses... et enfin je ne suis plus un enfant...

— Vous êtes encore d'âge à recevoir des conseils, et vous avez très tort d'indisposer votre mère; elle m'est utile, fort utile.

—Cela n'est pas une raison pour tout souffrir...

— A vos yeux peut-être, interrompit-il avec humeur; mes intérêts ne vous touchent guère, je le sais bien! Mais, si vous ne m'êtes bonne à rien dans les démarches que je fais pour conquérir l'importance sociale à laquelle ma grande fortune me donne des droits, au moins ne devriez-vous pas dégoûter les gens qui s'en occupent!

— Je ne sais en vérité sur quoi portent vos reproches! dis-je en retenant à grand'peine mes larmes.

— Ah bah! vous ne sentez, vous ne comprenez rien! La marquise de Lestanges a beaucoup de crédit, elle l'emploie à mon profit, et je vous répète que vous avez tort, mille fois tort de contrarier votre mère, entendez-vous?... Hier encore elle a été au château, elle a été chez tous les ministres; elle a remué ciel et terre pour obtenir que je sois compris dans la promotion de pairs qui aura lieu pour la fête du roi! Et c'est précisément le moment que vous choisissez pour la contrarier, pour faire de l'opposition à ses volontés?... C'est abominable!... Vous avez un détestable caractère, Hélène, vous me forcez à vous le dire!

« Et M. Duval disparut en refermant sur lui la porte avec violence.

« Oh! oui! bien certainement, je suis la plus malheureuse des femmes! m'écriai-je en sanglotant; entre ma mère et mon mari, je suis seule et sans amis dans le monde!

« Avant l'explication que je venais d'avoir avec ma mère, je ne m'étais pas rendu compte de la nature de l'attachement que je portais à Albert. Cette scène répandit la lumière dans mon âme... Aux déchirements de mon cœur, je connus qu'il existait un sentiment plus fort que la raison, que la crainte... que j'aimerais toujours Albert malgré les défenses de ma mère... que ne plus le voir, ne plus m'occuper de lui, rompre l'échange de nos pensées, de nos affections, c'était la ruine de mes seules joies, c'était le néant.

« En cherchant à m'humilier dans l'objet de ma préférence, en employant la rudesse et la raillerie pour m'en détacher, ma mère avait eu tort : j'étais irritée, mais non persuadée... Il me semblait que d'à présent seulement j'appréciais à sa valeur celui dont on voulait m'éloigner, et je ne trouvai ni la force ni le vouloir du sacrifice exigé!... »

« Aline, ce qui me reste à vous dire est affreux.... Oh! le sort et ma mère... tous deux ont été impitoyables!

« L'effet a suivi la menace... quelques mois plus tard, Albert Morrans reçut un ordre de départ pour la Martinique...

« C'était une disgrâce éclatante, c'était tuer toutes les espérances de fortune de ce pauvre jeune homme; car il n'avait pas mérité d'être éloigné de Paris où il était aimé et estimé de ses chefs. Et pourtant, sans avancement on l'expatriait, sans jugement on le frappait d'une condamnation... Il demanda une audience au ministre, elle lui fut refusée... et l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, pour rejoindre le vaisseau qui devait le transporter à sa destination, lui fut signifié.

« Un billet tracé à la hâte m'annonça cette foudroyante nouvelle, et son départ dans la soirée du lendemain!...

« Oh! non, il ne partira pas! il ne partira pas, mon Dieu!... m'écriai-je en tombant à genoux, éperdue, folle de douleur...

« A ce moment, ce cruel moment, M. Duval entra chez moi... Je ne sais comment je me retrouvai sur mes pieds, dressée devant lui... mes yeux rencontrèrent une glace placée devant moi, je me fis peur... Lui, ne s'aperçut de rien, il tenait une lettre à la main, sa figure était radieuse : Victoire! victoire! s'écria-t-il triomphant, ivre de joie. Cette lettre est du ministre, elle m'annonce que ma nomination est à la signature du roi... Enfin, je suis pair de France!

« Demain, continua-t-il sans remarquer ma pâleur et mon abattement, la liste des nouveaux pairs paraîtra dans le *Moniteur*, j'aurai cent visites dans la matinée, je le parie!... Hélène, donnez les ordres pour vingt-cinq couverts, je retiendrai quelques personnes à dîner. Qu'avez-vous donc? vous n'avez pas l'air de m'entendre?... dit-il d'un ton piqué.

— Je vous fais mon compliment, monsieur... répondis-je machinalement.

— Il faut convenir que vous y avez mis le temps!... mais, poursuivit-il tout à son idée, le soir, probablement, nous aurons tout Paris... assurez-vous de Tolbecque, et si l'on veut danser, il se trouvera là... prévenez aussi qu'on se tienne en mesure à l'office. Nous ferons au moins passer agréablement la soirée à nos amis rassemblés pour me féliciter!

« Ma chère, ce que j'éprouvai en entendant le programme du supplice qui m'était imposé ne peut s'exprimer. Eh quoi! le cœur déchiré, il me fallait m'occuper des préparatifs d'une fête... en faire les honneurs, à l'heure même où un autre... partait pour l'exil... c'en était trop!

« J'avais des vertiges, tout tournoyait autour de moi, je me sentais défaillir...

— Vous avez l'air d'une *mater dolorosa,* Hélène, aujourd'hui! s'écria en riant M. Duval. Qu'y a-t-il donc encore?

— Je suis souffrante... répondis-je en portant la main à mon front brûlant.

— Ah! pour Dieu! ne soyez pas malade demain, toujours! Avant et après, tout à votre aise!... dit-il en me tendant la main, et il sortit en fredonnant joyeusement.

« Et le lendemain, à onze heures du soir, cent personnes aux félicitations desquelles j'avais dû répondre... dansaient dans mes salons... Ce monde, ces lumières étincelantes, cette suave musique, ce bal... moi-même revêtue d'habits de fête... Oh! cette lutte était au-dessus de mes forces!

« Frissonnante, la respiration courte, saccadée, les yeux fixés sur la pendule, je suivais avec angoisse la marche lente de l'aiguille. Minuit sonna... Le roulement d'une voiture se fit entendre, les claquements criards du fouet d'un postillon bruirent à mes oreilles, dans mon cœur... Je franchis la foule, je me précipitai sur le balcon, une chaise de poste traversait la rue... Nous échangeâmes un dernier adieu... le dernier à toujours!!... je tombai évanouie. »

Et elle reprit à travers les sanglots : « Il est mort, Aline, mort pour expier le crime d'avoir été aimé par la fille de la marquise de Lestanges!... Ce climat meurtrier l'a tué... Il dort glacé sous le ciel brûlant où sa fosse avait été marquée à l'avance!! »

— Pauvre! pauvre Hélène! s'écria Mme de Rivers en lui tendant les bras. Elle s'y jeta et pleura longtemps sur ce cœur où elle trouvait enfin pitié et sympathie!

« Et depuis, reprit-elle, je n'ai plus compté une heure heureuse dans ma vie!... je n'ai plus rien aimé... Ce monde vain, impitoyable, dont les odieuses exigences me coûtaient si cher... je l'avais en horreur. Combien de fois, succombant sous la charge, n'ai-je pas, les yeux en pleurs, les mains jointes, supplié M. Duval de me laisser reposer un instant... reprendre haleine... qu'il me permît d'aller passer quelque temps dans une de ses terres, seule, toute seule...

— *Eh! qui donc ferait les honneurs de ma maison pendant que vous vous livreriez à vos fantaisies champêtres? Vous déraisonnez, ma chère!* m'était-il répondu avec ce rire cruel qui retombe froid au cœur de l'affligé.

« J'ai cru mourir de ma douleur... mes larmes ne sont pas toutes taries... Mais, après de longs mois de désespoir, j'ai retrouvé une espérance... j'ai entrevu une existence misérable, et je la subis!

— Et pourtant, chère Hélène, dit avec un triste sourire Mme de Rivers, vous avez l'air de jouer en enfant gâté avec la vie!

— Avec la mort... répondit-elle avec une expression sardonique, ne voyez-vous pas que, forcée de prendre un masque, je l'ai choisi gracieux : ces couleurs qui donnent de l'animation à mes joues, à mes yeux, sont artificielles, Aline... cette force, qui me fait soutenir la fatigue d'une représentation continuelle, des veilles dévorantes, cette force est factice, est puisée dans une surexcitation nerveuse...

« Mais, quand ma journée de ce rude travail est finie, quand, mes portes closes, je puis être moi, je tombe sur ma couche, épuisée, agonisante... alors je tâte mes meurtrissures, j'interroge les pulsations désordonnées et rapides de mon pouls, je calcule les jours, les heures qui me restent encore à vivre... à souffrir... Là, là... dit-elle avec un horrible mouvement de satisfaction, en appuyant la main sur son cœur, je sens là une douleur aiguë, incessante : Je mourrai en dansant, Aline...

— Taisez-vous, Hélène! taisez-vous! s'écria Mme de Rivers en interrogeant d'un regard inquiet ce visage toujours rosé, et sur lequel, à cette heure, elle reconnaissait une altération effrayante : Hélène! pitié pour vous..... vous offensez Dieu aussi!

— Ils n'ont pas eu pitié de moi, eux! dit-elle avec amertume. Et Dieu me pardonnera; j'ai pardonné... Je ne suis pas la jeune femme légère, frivole, que vous croyiez, Aline. Mes dis-

positions dernières sont faites. L'avocat de Julien, resté notre ami à tous, m'a guidée : mon mari, dans notre contrat de mariage, m'a reconnu en toute propriété trois cent mille francs, pour en disposer après moi suivant ma volonté... et j'ai également partagé entre ma sœur bien-aimée... et ma mère...

— Bonne, admirable, Hélène ! s'écria Mme de Rivers, avec une expression d'indicible tendresse.

— Et maintenant, reprit-elle en tendant la main à son amie, vous, ma bien chère Aline, vous ne pensez pas que je suis *la plus heureuse femme du monde?*... Vous ne les répéterez plus avec la foule, ces mots jetés comme une amère dérision à la face de mon malheur... ces mots qui se mêleront encore aux vibrations de mon glas de mort... ces mots, ces mots odieux qui, comme une dernière insulte à ma triste destinée, me poursuivront encore, jusque sous la pierre qui recouvrira mes douleurs!...

La pendule tinta un coup :

« Minuit et demi! Mon Dieu! s'écria Hélène en se levant.

Mme de Rivers, avec un mouvement plein d'affection, passa son bras sous celui de son amie, posa sa bouche sur sa joue, en lui disant avec une douce insistance : Hélène, vous viendrez quelquefois causer avec moi?... je vous aiderai à porter le fardeau... Promettez-moi courage et résignation, chère Hélène?

— Oh! répondit-elle avec un de ces sourires à faire pleurer, et en saisissant convulsivement son éventail posé sur la cheminée, j'ai du courage et de la résignation... à ce point, voyez... que je vais passer le reste de la nuit, au bal, chez le prince de Polignac.

Et remarquant la surprise de Mme de Rivers : Il le faut, Aline, il le faut! ajouta-t-elle avec une inflexion ironique : J'ai reçu *l'ordre* d'aller, en sortant des Bouffes, y rejoindre ma mère et mon mari. Le prince de Polignac est sur le point de devenir le dispensateur de toutes les grâces, de toutes les faveurs... ne le savez-vous donc pas?...

. . . .

Un an après, le 26 juillet 1830, vers quatre heures, la réunion était encore plus nombreuse que de coutume dans le salon de Mme de Rivers. Toute la société élégante se retrouvait encore là, mais non plus cette fois rieuse, frondeuse, moqueuse... De graves préoccupations assombrissaient tous les fronts : chacun était accouru pour recueillir des renseignements, communiquer ses inquiétudes sur la fermentation, l'agitation hostile qui commençaient à se faire remarquer dans Paris...

Ah ! c'est que, sous ce ciel serein, ce soleil resplendissant, déjà les grondements de la rue... ces sinistres avant-coureurs des grandes tempêtes populaires, semblaient à ce moment faire osciller la terre sous les pas légers de tout ce monde d'heureux imprévoyants!

Le fameux manifeste, au retentissement duquel devait s'écrouler un trône... donnait lieu à une controverse brûlante qui captivait toutes les attentions, en même temps que tous les regards, anxieusement fixés sur la porte d'entrée du salon, accusaient le besoin d'apprendre quelque chose du dehors...

Un nouvel arrivant, ordinairement bien informé, survint : Apportez-vous des nouvelles? lui demanda-t-on avec empressement.

— Je viens d'en apprendre une fort triste! répondit-il.

— Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

— La mort de Mme Duval... L'air balsamique de la Suisse a été impuissant!... Elle a succombé à Lausanne, d'une maladie au cœur : les médecins se sont trompés!

— Quel malheur!

— Si tôt! à peine la croyait-on malade!

— C'est affreux!

— Voilà une des plus agréables maisons de Paris fermée...

— Mourir si jeune! — si charmante! — si riche! — Si parfaitement heureuse! exclama-t-on de toutes parts.

— Pauvre femme!!! dit en joignant les mains Mme de Rivers avec une expression déchirante, ce *bonheur* si envié l'a tuée!!!

CHARLOTTE DE SOR.

LE SERMENT.

I.

La guerre entreprise par le gouvernement de Venise en 1406, à l'instigation du duc de Milan, contre François Carrare, venait de se terminer par la prise de Padoue. François Carrare et ses deux fils faits prisonniers; Rovigo, Bellune, Feltre, Vicence et Vérone, rendues ou forcées; tout le pays enclavé entre la Piave, les montagnes, le lac de Garde, le Pô et les lagunes, soumis à l'autorité de la sérénissime république et grossissant la liste de ses heureux envahissements, tels étaient en somme les résultats de cette campagne. Pourtant la politique vénitienne ne se tint pas pour satisfaite, et, fidèle à cette maxime de Machiavel: *Qu'il faut toujours exterminer la race des princes qu'on a détrônés*, elle donna en cette occasion un mémorable exemple de sa cruauté. Sans instruction préalable, un jugement fut rendu à huis-clos, et les trois princes périrent étranglés dans leurs cachots. C'était ainsi que le Conseil des Dix entendait la justice.

Cette décision en amena une autre, qui, pour être moins cruelle, n'en parut pas moins arbitraire. Un des plus grands citoyens de Venise, Charles Zéno, âgé alors de 72 ans, avait autrefois prêté 400 ducats d'or à François Carrare, et, après la mort de celui-ci, on trouva dans ses papiers la quittance qui constatait le remboursement de cette somme. Il n'en fallut pas davantage pour motiver une accusation. Déclaré coupable d'avoir reçu de l'argent d'un prince étranger, ce que les lois vénitiennes défendaient expressément, Charles Zéno, en dépit de ses glorieux services, fut condamné à deux ans de prison. Cette condamnation, prononcée contre un héros couvert de blessures, fit accuser le Conseil des Dix de jalouser toutes les supériorités; on parla sourdement de conjurations prêtes à éclater, et sur les listes des conjurés, le peuple, selon son habitude, ne manqua pas de mettre les noms des patriciens les mieux famés. Ces bruits de complots nécessitèrent de la part du Conseil des Dix un redoublement de surveillance; la police, aux allures sombres et mystérieuses, colla son oreille à toutes les portes, l'espionnage se mit aux aguets, la délation se tint prête, et plus d'un noble sentit sa tête trembler sur ses épaules. Le doge d'alors se nommait Michel Sténo; c'était un vieillard de 75 ans, homme médiocre et à la dévotion des inquisiteurs. D'un côté il laissa parler, de l'autre il laissa agir, inquiet et troublé lui-même plus que le dernier des citoyens, redoutant également et ceux qui voulaient renverser le gouvernemeut et ceux qui voulaient le maintenir.

Or, il y avait à Venise une jeune personne que tous ces symptômes n'inquiétaient guère. Elle était fille d'un gondolier appelé Pizone, et s'appelait Pépa. Pépa devait se marier avec un soldat des gardes du doge, le brave Bartholoméo, et la grande affaire de son prochain mariage l'empêchait absolument de songer aux affaires de la république. Aussi, pourvu que son fiancé ne manquât pas au rendez-vous et ne regardât pas trop les autres femmes, elle s'endormait tranquille, heureuse, comptant sur son obscurité pour la garantir de tout danger, et ne s'imaginant pas que le Conseil des Dix pût jamais s'occuper d'une aussi petite tête que la sienne. Les rendez-vous assez fréquents que Pépa accordait à son fiancé étaient d'ailleurs de ceux qu'une honnête personne peut avouer sans rougir. On se rencontrait à une lieue de Venise, sur les bords de l'Adriatique; on se promenait quelque temps ensemble, en chantant à demi-voix quelques-uns de ces airs nationaux que le bruit des flots accompagne si bien, et l'on ren-

trait en ville, soit à pied, soit dans une barque que Pépa conduisait elle-même en digne fille de gondolier.

Un soir, Pépa arriva au rendez-vous la première. Quoique la cloche de Saint-Marc eût sonné la huitième heure, il faisait encore jour, et de temps en temps une échappée de lumière venue d'en haut glissait doucement sur les ondes bleues de la mer. Pépa se détermina sans trop de peine à attendre; mais, après avoir attendu vainement pendant une grande heure, l'impatience commença à la gagner, et à cette impatience se mêla bientôt une sorte de terreur mystérieuse. Le lieu où elle se trouvait était une petite crique sombre et silencieuse, à laquelle une haie d'oliviers servait de ceinture, et une roche élevée, de couronnement. La nuit s'épaissisait, et partout autour d'elle la jeune Vénitienne n'apercevait que des ombres noires : ombres noires des flots, ombres noires des oliviers que la brise par intervalles faisait frissonner d'une manière lugubre, ombres noires de la roche stérile qui se découpait menaçante sur la ligne unie des falaises.

— Sainte Vierge! dit Pépa en tombant à genoux, j'ai peur! Vous savez bien, sainte Vierge, que jamais je n'ai manqué le dimanche de faire brûler un cierge en votre honneur! Dites-moi pourquoi Bartholoméo n'est pas arrivé encore, et faites qu'il ne tarde pas plus longtemps ; le son de sa voix me rassurera. Ayez pitié de moi, sainte Vierge!

Cette invocation, mélange de sentiment pieux et de passion mondaine, accusait assez fidèlement le caractère des Vénitiennes du XVe siècle, époque de douce confusion où l'amour devenait une religion et la religion un amour, où la jeune fille plaçait sous le patronage des puissances du ciel ses rêves de la terre et jusqu'à ses erreurs, où enfin les billets doux s'échangeaient toujours près des bénitiers.

Quand Pépa se releva après avoir achevé sa prière, la confiance lui était revenue ; il lui semblait que la Vierge l'avait entendue et ne pouvait manquer de protéger ses amours; aussi, elle se rappela l'air favori qu'elle chantait le plus souvent avec Bartholoméo : c'étaient des tercets de Dante Alighieri, mis en musique par quelque maestro vénitien ; Pépa se prit à en fredonner les premiers vers :

> .... Nessun maggior dolore
> Chè ricordarsi del tempo felice
> Nella miseria, etc.......

A peine achevait-elle cette phrase qu'elle entendit un bruit de pas, d'abord faible, mais qui grossissait peu à peu. Une vive palpitation de plaisir étouffa sur ses lèvres la cadence commencée. C'était lui! c'était Bartholoméo! et elle passa sa tête à travers le feuillage d'un olivier pour essayer de distinguer l'ombre qui s'avançait en ce moment sur la grève.

Cette ombre était bien celle d'un homme, mais cet homme ne ressemblait pas à Bartholoméo; il n'avait ni l'allure dégagée d'un garde du doge ni l'air de joyeux empressement d'un fiancé arrivant au rendez-vous : un manteau noir enveloppait toute sa personne, et un feutre à larges bords, rabattu sur ses yeux, eût empêché de distinguer ses traits, quand même la nuit ne leur eût pas déjà servi de voile. Cet homme avançait avec précaution, foulant le sol aussi légèrement que possible, et, chaque fois que son pied, en se posant, avait fait rouler dans la mer quelques grains de sable, qui clapotaient en tombant, il s'arrêtait pour laisser au bruit le temps de s'éteindre, avant de se remettre en marche et d'éveiller un nouvel écho. A l'aspect de cette vision, qui pouvait sembler menaçante, on pense bien que Pépa avait quitté le poste d'observation qu'elle s'était pratiqué à travers le feuillage. Retranchée maintenant derrière son rideau de verdure, elle écoutait en tremblant le bruit des grains de sable qui signalait chaque pas du mystérieux inconnu, et, immobile, elle attendait, les deux mains posées sur son cœur.

Lorsque l'inconnu fut arrivé au pied de la haie qui servait de rempart à la jeune fille, il s'arrêta encore, tourna la tête plusieurs fois derrière lui pour s'assurer que sa trace n'était pas suivie; puis, écartant vivement les branches d'oliviers qui lui barraient le passage, il se trouva enfin dans la petite crique où Pépa était cachée. A la vue de la jeune fille, qui ressemblait plutôt à une statue qu'à une créature vivante, tant la frayeur l'avait paralysée, l'inconnu recula d'un pas, et, sous les draperies de son manteau, on put distinguer le mouvement de son bras droit, qui semblait, en s'abaissant, chercher le manche d'un poignard. Il s'approcha alors de la jeune fille, et, après l'avoir pendant quelque temps examinée en silence, il finit par lui adresser d'une voix sombre ces mots :

— L'air de l'Adriatique est malsain le soir!

Comme cette observation restait sans réponse, l'inconnu examina de nouveau Pépa avec une attention soupçonneuse, et celle-ci vit luire deux

yeux ardents fixés sur elle et qui semblaient la menacer.

— Que faites-vous donc ici? demanda l'inconnu, dont le bras, qui n'avait pas changé de position, s'agita d'impatience.

La question était trop directe pour que Pépa pût se dispenser d'y répondre.

— Je ne fais pas de mal, dit-elle, j'attends mon fiancé Bartholoméo, qui est soldat dans les gardes du doge.

Cette explication, toute véridique qu'elle était, ne parut satisfaire qu'à demi le mystérieux questionneur. A la fin cependant il se décida à opérer sa retraite.

— Que je ne vous retrouve plus ici quand je repasserai !

Et, traversant la crique à pas lents, il disparut derrière les oliviers, du côté opposé à celui par lequel il était entré.

Après sa disparition , l'injonction contenue dans ses dernières paroles bourdonna confusément aux oreilles de Pépa ; l'ordre était positif, et le plus prudent était de s'y soumettre. Pépa l'essaya, mais elle se sentit comme clouée au sol par la frayeur ; ses jambes fléchissaient, et elle n'eut que la force de faire mentalement appel à ses protecteurs du ciel et de la terre, à la sainte Vierge et à Bartholoméo.

Le bruit des pas de l'inconnu s'était éteint sur la plage, et Pépa était encore là, immobile. Tout à coup, et dans la même direction que la première fois, un nouveau bruit de pas retentit à son oreille.

— Oh ! si c'était Bartholoméo ! murmura la jeune fille.

Cette fois encore elle se trompait, cette fois encore la haie d'oliviers entr'ouvrit son feuillage et livra passage à un homme qui n'était pas Bartholoméo.

Le second inconnu était enveloppé comme le premier dans un grand manteau noir et portait un feutre à larges bords, rabattu sur les yeux. Comme le premier, il s'approcha de Pépa, la contempla quelque temps d'un air moitié inquiet, moitié menaçant, et, comme le premier, il lui adressa les mêmes paroles mystérieuses et la même recommandation menaçante ; puis il disparut.

Cette seconde rencontre , qui venait de reproduire exactement les particularités terribles de la première, avait achevé de bouleverser la raison de la jeune Vénitienne. Cependant l'instinct de conservation lui disait encore qu'un grand danger la menaçait , qu'il y allait de sa vie peut-être ! Mais comment échapper ? Elle ne pouvait fuir. Attendre, c'était se dévouer à la mort. Un moyen lui restait : c'était de se cacher si cela se pouvait. Les oliviers formaient, comme nous l'avons dit, une ceinture aboutissant par les deux bouts à la mer, et serpentant au centre le long d'une roche qui surplombait la crique. Pépa se glissa derrière le massif qui lui parut le plus épais, et là elle résolut d'attendre, pour fuir, que les forces lui fussent revenues. Du reste, elle ne tarda pas à se féliciter de sa résolution, car le feuillage du buisson qui la masquait frémissait encore lorsqu'un troisième inconnu apparut dans la crique, la traversa lentement et s'éloigna ainsi qu'avaient fait les deux autres.

En ce moment, une révolution s'opéra dans l'esprit de la jeune Vénitienne. Autant jusque-là elle avait désiré l'arrivée de Bortholoméo, autant elle devait la redouter maintenant ; il était impossible d'attribuer au hasard la réunion de ces trois personnages pendant la nuit et dans un lieu désert ; il y avait évidemment parti pris, et si la présence d'une pauvre fille comme elle avait paru contrarier si vivement ces inconnus, que n'adviendrait-il pas de l'apparition inattendue d'un homme, d'un soldat ? Que ne pouvait-on pas craindre ? Et l'épée de Bortholoméo, si vaillante qu'elle fût, était-elle de force à lutter contre trois poignards ? Ces craintes prirent bientôt un caractère de certitude douloureuse par suite d'un nouvel incident.

Deux hommes pénétrèrent à la fois dans la crique de deux côtés opposés, et s'arrêtèrent l'un en face de l'autre :

— L'air de l'Adriatique est malsain le soir, dit le premier à voix basse et comme s'il eût répété un mot de ralliement.

— Moins malsain que l'air de la tyrannie, répondit le second également à voix basse.

Et les deux interlocuteurs se pressèrent la main. Un nouvel arrivant les aborda à son tour, et de part et d'autre on échangea les mêmes paroles. A celui-ci en succéda un quatrième , puis un autre, puis un autre encore, puis quatre autres enfin.

Si Pépa se fût rappelée les bruits qui avaient couru dans Venise, elle n'eût pas manqué de voir dans cette formule de salutation uniforme un mot de passe destiné à rallier des conjurés, et elle aurait compris que, si on lui avait adressé à elle-même les paroles convenues, c'est que, dans un temps où des courtisanes se trouvaient

mêlées à toutes les conjurations, ceux qui l'avaient rencontrée avaient pu un instant la prendre pour une nouvelle affiliée. Quoi qu'il en soit, Pépa put compter dix feutres rabattus sur de sombres visages, et dix manteaux qui cachaient probablement dix poignards. Au milieu du chuchottement confus qui succéda aux formules de présentation, elle distingua alors ces paroles, assurément peu rassurantes :

— J'ai rencontré une jeune fille ici tout à l'heure; pensez-vous que nous ayons quelque chose à craindre d'elle?

— Je ne sais, répondit celui à qui s'adressait cette question; mais vous avez eu tort de ne pas vous assurer de sa discrétion : le vivant le plus discret ne l'est jamais autant qu'un mort.

En entendant cela, Pépa crut réellement ressentir la pointe d'un poignard qui lui égratignait la peau, et, par un mouvement instinctif, elle se rejeta en arrière comme pour en fuir l'atteinte. Ce mouvement amena pour elle une découverte. Etonnée de ne pas sentir la résistance de la roche à laquelle elle était adossée, Pépa chercha la cause de cette singularité, et elle découvrit, à la hauteur de ses épaules, une crevasse cintrée qui s'élevait à trois pieds de hauteur dans la pierre : une personne pouvait y passer en se baissant. Emue des paroles qu'elle venait d'entendre, et ne se trouvant pas assez bien cachée derrière un buisson, la jeune fille saisit avec empressement l'espoir d'un abri plus sûr. Baissant donc la tête, Pépa avança sans rencontrer de résistance. Mais, pendant qu'elle se dirigeait ainsi en tâtonnant sous ces voûtes impénétrables au jour, elle remarqua que les chuchottements de l'extérieur semblaient la suivre marcher avec elle.

Cependant elle continua d'avancer jusqu'au moment où sa main, qu'elle portait en avant, se heurta aux aspérités d'un morceau de pierre en saillie qui ressemblait à l'angle d'un pilier. C'était en effet une partie de roc détachée de la masse et qui formait une espèce de niche naturelle. Pépa, d'ailleurs, n'eut guère le temps d'examiner ce phénomène calcaire, car, au moment même où elle portait à sa bouche sa main ensanglantée, elle entendit distinctement un murmure confus, puis les voûtes de la grotte répétèrent l'écho sourd de plusieurs pieds s'enfonçant dans le sol détrempé : elle n'était pas seule! Retenir son haleine, et profiter autant que possible, pour s'effacer, des accidents de la pierre crevassée, c'était le seul parti qui lui restait à prendre; Pépa le prit d'inspiration. Il était temps. Tout à coup l'obscurité cessa, et la clarté de plusieurs torches résineuses illumina les sombres profondeurs de la grotte.

— Je suis perdue! murmura Pépa en appliquant ses mains sur son visage comme font les enfants quand ils ont peur.

Heureusement ses terreurs n'étaient pas fondées. Quoique la lumière arrivât jusqu'à elle, la pile de pierres derrière laquelle elle se trouvait blottie continuait à la masquer; elle pouvait voir sans être vue. Elle regarda et aperçut les mêmes hommes enveloppés de manteaux qui l'avaient si fort effrayée. Ces hommes étaient groupés en cercle; et il y en avait un placé près de l'entrée de la grotte, qui semblait faire le guet. Alors seulement Pépa conclut que la réunion dont elle se trouvait faire partie, bien contre son gré, ne pouvait être qu'une réunion de conjurés. Cette supposition, en éclaircissant ses doutes, ne diminuait pas le danger; si on l'apercevait, c'était fait d'elle! surprendre un secret est un crime que les conspirateurs ne pardonnent pas plus que les bandits.

II.

Pendant quelque temps, les conjurés gardèrent le silence; ils semblaient attendre, et de temps en temps leurs regards se tournaient vers l'ouverture de la grotte. A la fin il se fit un mouvement général : les manteaux, qui jusque-là s'étaient tenus clos, s'entr'ouvrirent, et les chapeaux remontèrent sur chaque front de manière à laisser voir dix visages graves et sombres. En même temps, un vieillard, d'un aspect plus austère encore que les autres, prit la parole d'une voix fortement accentuée, dont Pépa crut reconnaître le timbre pour l'avoir entendu résonner à son oreille.

— Qu'attendons-nous pour délibérer? dit le vieillard; sommes-nous à la merci d'un retardataire? Et parce qu'un de nous est infidèle à la parole donnée, devons-nous perdre en attente vaine de précieux moments? Ornano n'est pas venu; faut-il, à cause de cela, remettre à un autre jour notre délibération, et sera-t-il dit que, sans Ornano, nous manquerons de résolution pour nous engager et de courage pour agir?

— Attendons encore, dit un second conjuré; si Ornano n'est pas arrivé, c'est qu'il a été retenu par les devoirs de sa place. Il ne peut manquer à sa parole, il va venir; nous ne pouvons pas prendre un parti sans lui.

— Retenu par les devoirs de sa place! répliqua vivement le vieillard; dites plutôt qu'il oublie, aux genoux de quelque femme, les intérêts sacrés de la patrie. Défiez-vous de ceux qui consument leur vie en de futiles occupations et ne se plaisent qu'aux mystérieux entretiens du Lido. Ceux-là sont des compagnons peu sûrs, et ressemblent à ces épées de bal, qui se rompent au moment du danger. Ceux-là quelquefois sont des traîtres. Je me défie d'Ornano!

Ces derniers mots, qui, d'une accusation générale faisaient une accusation nominative, furent accueillis par des murmures.

— Ornano, traître! dit un de ceux qui jusque-là avaient gardé le silence, cela est impossible! et je me porte sa caution.

Le personnage, objet de cette discussion, méritait une partie des reproches qui lui étaient adressés. C'était un jeune patricien très dissipé; soit instinct naturel, soit que, comme Fiesque, il cachât sous un masque de frivolité des idées ambitieuses et de vastes projets, toujours est-il que sa réputation était faite à Venise. Beau, jeune, riche, nommé récemment capitaine du palais du doge, il était accusé d'oublier trop souvent son rang et sa naissance pour s'abandonner aux faciles plaisirs d'une intrigue vulgaire. Mais, quoi qu'il en soit, il était regardé comme le chef de la conjuration, d'abord à cause de son courage et de sa loyauté, qui jusque-là n'avaient pas été révoqués en doute, ensuite à cause de sa position de capitaine du palais, qui lui permettait plus qu'à un autre de faciliter un coup de main.

— Écoutez-moi, reprit le vieillard qui n'avait pas craint d'accuser Ornano, si nous n'arrêtons pas notre plan ce soir, à l'instant même, il faut renoncer à nos projets et nous résigner à laisser Venise sous le joug. Le Conseil des Dix nous surveille; on nous épie; jusqu'à présent on n'en est encore qu'au soupçon, demain il y aura certitude : qui sait même si déjà le Conseil ne sait pas que nous nous réunissons; qui sait si nos poitrines ne sont pas déjà désignées aux poignards des bravi? On n'a pas assez de preuves pour nous mettre en jugement, mais on a assez de présomptions pour nous faire assassiner. Ne sait-on pas que nous sommes les amis de Charles Zéno, et que sa condamnation a provoqué notre colère? Agissons, messeigneurs, gagnons le Conseil de vitesse, ou, encore une fois, nous sommes perdus. Ornano est absent, qu'importe! N'avons-nous pas déjà arrêté notre plan et réglé toutes nos mesures? Le jour seul reste à fixer, fixons-le à l'instant même.

Cette nécessité d'agir promptement n'était contestée par personne : aussi ce second discours fut-il mieux accueilli que le premier. A l'appui des paroles du vieillard, plusieurs conjurés rapportèrent divers faits qui prouvaient que la police avait eu réellement l'éveil, et quand celui qui avait pris l'initiative ajouta : « La journée de demain nous suffira pour faire nos derniers préparatifs; après-demain nous pouvons rendre la liberté à Venise! » tous les conjurés se pressèrent énergiquement la main en répétant :
— Après-demain!

Cette unanimité d'avis causa beaucoup de joie à Pépa. Les dangers que pouvaient courir le doge et le Conseil des Dix la préoccupaient moins que son propre danger. Or, elle espérait que les conjurés, ayant terminé leur délibération, allaient quitter la grotte, et que par suite elle recouvrerait sa liberté.

Mais, en ce moment, une voix s'éleva du dehors, qui chantait les vers de Dante, que nous avons déjà cités; et Pépa reconnut cette voix pour celle de Bartholoméo. Ne trouvant pas sa fiancée au lieu du rendez-vous, le soldat du doge avait pris le parti de la demander aux échos.

En entendant ce chant, que les voûtes de la grotte prolongèrent plaintivement, les conjurés, qui étaient sur le point de se séparer, se rapprochèrent de nouveau :

— Ne vous ai-je pas dit que la police nous surveillait? reprit le vieillard; ce chant est un signal : peut-être un espion a-t-il découvert le lieu de nos réunions.

— Cet espion-là n'emportera pas loin sa découverte, dit un autre en se précipitant vers l'entrée de la grotte.

Pépa ne put supporter tant d'émotions; ses yeux se fermèrent, ses lèvres blanchirent, et elle tomba sans mouvement sur le sol.

Au bruit qu'elle fit en s'affaissant, ceux des conjurés qui n'avaient pas encore quitté la grotte se retournèrent précipitamment, et cette diversion fut probablement favorable à Bartholoméo. Deux d'entre eux seulement se détachèrent à sa poursuite, tandis que l'attention des huit autres se trouva naturellement concentrée sur la pauvre enfant évanouie. Lorsque Pépa rouvrit les yeux, elle vit des regards menaçants fixés sur elle et des bras levés comme pour la frapper. Cependant, en ce moment suprême elle s'oublia encore, et son premier cri fut un cri d'amour.

— Bartholoméo? demanda-t-elle d'un air égaré.

En ce moment, les deux conjurés qui étaient sortis rentraient, et l'un d'eux dit à haute voix en arrivant :

— Par Satan ! il faut que ce damné chanteur ait des ailes aux talons ! En nous apercevant, il a disparu comme une ombre, et nous avons à peine eu le temps de distinguer la couleur de son pourpoint.

Un frémissement de joie gonfla la poitrine de la jeune fille, ses narines se dilatèrent, et, se dressant sur ses genoux, elle laissa échapper en joignant les mains ce seul mot : Sauvé! Mais ce mouvement de joie eut à peine la durée d'un éclair. Une fois rassurée sur le sort de son fiancé, le sentiment de sa propre situation lui revint, et, sans quitter l'attitude suppliante qu'elle avait prise :

— Grâce, messeigneurs! dit-elle, grâce! Je ne sais rien, je n'ai rien entendu!

Le vieillard dont Pépa avait cru reconnaître la voix s'approcha d'elle, et la saisissant violemment, il la força à se lever :

— Maintenant, dit-il, répondez à ma question. N'est-ce pas vous que j'ai rencontrée tout à l'heure sur la plage? et ne vous avais-je pas ordonné de ne plus vous retrouver devant moi ?

— Je lui avais donné le même ordre, dit un second conjuré.

— Et cependant, reprit le vieillard pendant que Pépa baissait humblement la tête, je vous retrouve encore. Au lieu de fuir, vous êtes restée, et vous vous êtes cachée pour nous espionner!

Pendant quelque temps, Pépa fut hors d'état de répondre; elle-même sentait que sa situation était suspecte, et que l'accusation d'espionnage qu'on lui jetait n'avait que trop de vraisemblance. Cependant elle comprit que la vérité seule pouvait la sauver. Aussitôt que les forces lui furent revenues :

— Je vais tout vous expliquer, monseigneur, dit-elle; je suis une pauvre enfant, la fille du gondolier Pizone, et je puis vous assurer que je ne m'occupe guère des affaires de la république. Quand vous m'avez rencontrée, j'attendais mon fiancé, celui que vous venez d'entendre chanter tout à l'heure. Si je ne me suis pas éloignée, ainsi que vous l'aviez ordonné, c'est que je ne l'ai pas pu ; j'aurais donné tout au monde pour fuir, mais la peur me clouait à ma place, mes jambes vacillaient. Quand vous êtes revenus dans la crique, vous et les autres seigneurs qui m'entourent, j'étais cachée derrière un buisson d'oliviers; cela est bien vrai encore. Mais que j'aie eu l'intention de surprendre un secret, d'espionner des nobles, voilà ce que je nie de toutes mes forces. Monseigneur, je n'espionne pas et je ne dénonce pas. Si je faisais cela, Bartholoméo, qui est soldat, ne voudrait pas de moi pour sa femme. Comment je me trouve dans cette grotte, comment je m'y suis cachée? la peur toujours, c'est la peur qui a tout fait, et le hasard seul m'a forcée de vous entendre; encore, vous ai-je entendus? je n'en suis pas sûre, et, si cela est, je ne demande pas mieux que d'oublier tout ce que vous avez dit; tenez, je ne me souviens plus de rien !

Tandis que Pépa parlait ainsi, l'émotion de sa voix, la pâleur de ses joues, l'inégal soulèvement de sa poitrine, qui s'agitait sous un corsage de velours, le mouvement rapide de ses cils, qui s'abaissaient et se relevaient tour à tour, et les crispations nerveuses de ses deux mains, toujours jointes, tous ces signes étaient autant de témoignages qui attestaient sa véracité. Ceux pourtant à qui elle s'adressait ne parurent pas convaincus, et les plis de leur front continuèrent à exprimer le doute. Pendant que Pépa essayait de contempler l'effet de son discours par l'humilité de son attitude et l'expression suppliante de son regard, le même austère vieillard qui, dans cet étrange procès, semblait avoir choisi le rôle de magistrat instructeur, attira ses compagnons un peu à l'écart, et Pépa l'entendit qui disait :

— Hasard ou mauvaise intention, toujours est-il que cette fille sait notre secret, qu'elle peut nous dénoncer, et que, si nous la laissons partir, nous n'aurons pour garantie de sa discrétion que sa loyauté.

Ce fut tout ce que Pépa put entendre, la voix du vieillard s'étant éteinte par degrés ; elle n'entendit rien non plus de ce que dirent les autres, mais elle sentit vaguement qu'en ce moment sa destinée s'agitait, et que de ce mystérieux colloque, dont elle ne connaissait que le début, devait résulter sa perte ou son salut, sa vie ou sa mort. Aussi, lorsqu'elle vit le cercle se rompre et le chef de ce tribunal souverain s'approcher de nouveau, éprouva-t-elle ce que doit éprouver un criminel à la lecture de l'arrêt qui va le condamner ou l'absoudre.

— Faites votre prière! dit le vieillard d'un ton grave.

En entendant ces mots, dont elle ne comprit que trop le sens, Pépa frissonna, et de nouveau ses jambes semblèrent prêtes à fléchir. Cependant l'instinct de la conservation, en se ranimant, lui

envoya au cœur un dernier souffle d'énergie, et elle se mit encore à crier :

— Grâce ! grâce, messeigneurs ! Que craignez-vous d'une pauvre fille comme moi? Avez-vous besoin de ma mort pour être assurés de ma discrétion? Vous craignez que je vous dénonce; mais pourquoi vous dénoncerais-je? Vous êtes mécontents du gouvernement et vous voulez le renverser; que m'importe à moi, pourvu que Bartholoméo continue à m'aimer et que je sois sa femme? Quant au doge, quant au Conseil des Dix, qu'on en fasse ce qu'il plaira à Dieu, est-ce que je m'en soucie, est-ce que je m'intéresse au doge, est-ce que je connais le Conseil des Dix? L'amour de mon fiancé, voilà tout ce que je veux, tout ce que je désire. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, messeigneurs! Tout ce que je désire ! non pas : je suis la fille d'un gondolier, et mon père m'a appris à aimer la liberté ; eh bien ! ne voulez-vous pas rendre Venise libre ? Au lieu de vous trahir, je vous servirais plutôt ; j'aime la liberté aussi, moi. Mon père m'a souvent dit que notre doge était un tyran, et que le jour où il serait renversé, ce jour-là serait un beau jour pour Venise. Vous voyez bien que vous n'avez aucune raison de vous défier de moi. Encore une fois, grâce, messeigneurs!

Cette inspiration patriotique était venue à Pépa après coup et comme dernier moyen de salut. Aussi, en protestant de son amour pour la liberté, essaya-t-elle d'enfler la voix et de mettre son geste d'accord avec ses paroles. Il y avait dans cette rouerie du désespoir quelque chose de naïvement douloureux, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de risiblement lamentable : c'était la comédie sur le bord d'une tombe.

— Faites votre prière ! répéta le vieillard à qui Pépa s'adressait plus particulièrement.

En même temps deux des conjurés saisirent brusquement la jeune fille par les deux bras et lui firent fléchir les genoux.

Au même moment, un homme entra vivement dans la grotte et se débarrassa du manteau qui l'enveloppait comme les autres conjurés. C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, dont les traits reproduisaient dans toute sa pureté le type spécial de la beauté vénitienne. Il avait les cheveux courts, le front haut et le regard souverain de ces portraits du Titien, qui commandent l'admiration et le respect à ceux qui les regardent; il en avait aussi le costume sévère et la *désinvoltura* royale. Un justaucorps noir, sans autre ornement que des crevés de même couleur, dessinait son buste vigoureux et flexible, et de ses hauts-de-chausses également noirs se dégageaient deux jambes admirablement modelées. On eût cru voir un de ces nobles d'Italie aspirant à se faire roi, ou un de ces tribuns du peuple aspirant à renverser la royauté. En Italie, surtout à Venise, il n'est pas rare de rencontrer de ces masques sérieux, qui cachent parfois de frivoles natures : même en dansant, un Italien a l'air de penser.

A la vue de cet homme, que sa jeunesse, sa fortune, son audace et peut-être même ses dissipations, avaient rendu célèbre dans Venise, tous les conjurés répétèrent à la fois le même nom : Ornano ! et lorsque Pépa eut à son tour levé les yeux, elle se releva rapidement, courut au devant du nouveau-venu, et s'adressant à lui sans hésitation :

— Dieu soit loué! vous me connaissez au moins, vous, monseigneur ! Vous savez, la petite Pépa, la fille du gondolier Pizone, que vous rencontrez presque tous les jours sur la Piazzetta, quand vous allez au palais du doge, et à qui vous ne manquez jamais de dire : « Pépa est une « jolie fille, c'est dommage qu'elle soit un peu « trop sauvage et qu'elle ne veuille pas venir « souper avec moi un soir de carnaval. » Je sais bien que je n'ai jamais voulu m'arrêter trop longtemps avec vous, et que je vous ai toujours répondu : « Gardez votre souper, monseigneur, « il n'y a que les patriciennes qui soupent, et je « ne suis qu'une humble fille du peuple. » Mais n'importe, j'ai recours à vous, et je suis sûre que vous ne me garderez pas rancune. On veut me tuer, monseigneur; souffrirez-vous qu'on me tue? Ils prétendent que je connais leur secret et que je le trahirai ! Portez-vous caution pour moi, monseigneur, sauvez-moi!

Ornano n'eut pas besoin d'autre explication pour comprendre la situation dans laquelle se trouvait la jeune fille, le peu de mots qu'il venait d'entendre suffisait pour l'instruire. Aussi tourna-t-il d'abord son regard sur les conjurés, comme pour recueillir les avis en examinant les figures, puis il le reporta sur la jeune fille avec une expression de compassion qui n'excluait peut-être pas un sentiment plus égoïste.

— Qui a parlé de tuer une innocente enfant, dit-il alors, parce que, contre son gré, j'en suis sûr, elle a surpris notre secret? Agir ainsi, ce serait de la cruauté !

— Ce serait de la prudence; dit le vieillard qui avait prononcé l'arrêt de Pépa.

— Croyez-moi, Loppi, continua Ornano en interpellant directement le rigide conspirateur, le sang de cette pauvre fille nous porterait malheur.

— Et pour épargner quelques gouttes de ce sang-là, vous aimez mieux livrer au bourreau les meilleures têtes de Venise! Et parce que monseigneur le comte Ornano est sensible aux charmes de deux beaux yeux de rencontre, faudra-t-il que nous autres, hommes honnêtes, et qui n'avons d'autre maîtresse que Venise, nous obéissions, à nos risques et périls, aux caprices d'un amoureux sans cervelle?

Cette rude apostrophe fit monter le rouge au visage d'Ornano, qui porta instinctivement la main sur le manche de son poignard. Puis, comprimant sa colère, il se contenta de dire sur le ton d'une protestation énergique :

— Amoureux sans cervelle tant qu'il vous plaira! mais j'aime mieux rompre le serment qui nous lie et renoncer à nos projets que d'en poursuivre l'exécution sous les auspices d'un meurtre inutile. J'assassine les doges, mais je ne tue pas les femmes!

— Et je déclare à mon tour, dit Loppi en se drapant dans son manteau, comme pour s'éloigner, qu'il faut désespérer de la liberté de Venise et qu'il ne nous reste plus qu'à nous voiler la face.

Une sorte d'hésitation douloureuse avait remplacé la colère d'Ornano; les considérations qu'on invoquait étaient graves. Quoi qu'il en soit, il ne renonça pas à sauver celle qui avait mis en lui sa dernière espérance.

— Loppi, reprit-il, j'excuse la rudesse de votre langage en faveur du saint motif qui vous inspire. Mais écoutez-moi. Cette jeune fille m'a demandé ma caution, je la lui donne; c'est moi qui réponds de sa discrétion.

En même temps il tira son poignard, pria Loppi de lui prêter le sien, et posant les deux poignards l'un sur l'autre de manière à figurer une croix :

— Approche, Pépa, dit-il à la jeune fille d'une voix lente et solennelle, pendant que les conjurés, groupés autour de lui, formaient un sombre encadrement à la scène que nous racontons.

Pépa s'approcha.

—Tu es chrétienne, reprit Ornano en appuyant sur chaque mot, tu crois en Dieu, tu sais qu'un parjure est un péché mortel, et que, pour s'être parjuré, on met son âme en passe de damnation éternelle. Jure donc sur ces deux poignards posés en croix, et qui représentent le signe de notre salut, jure devant nous, à haute et intelligible voix, que ta bouche ne révèlera jamais ce que tes oreilles ont entendu.

— Je le jure! dit Pépa.

—Jure encore que, ni les menaces ni les prières ne pourront t'ébranler, et que tu subirais la torture sans pâlir, sans parler; la torture! entends-tu?

— Je le jure, dit encore Pépa.

— Jure enfin que, même sous le coup de la mort, tu saurais te taire, et que tu n'essaierais pas de racheter ta vie au prix d'une délation.

Pépa n'eût pas été de son siècle, si la solennité de cette scène religieuse n'avait pas fait une vive impression sur elle, indépendamment même des précédents qui l'avaient amenée. Aussi ce fut consciencieusement et du fond de l'âme qu'elle répéta une troisième fois : « Je le jure! »

Cet engagement parut satisfaire tous les conjurés, y compris l'inflexible Loppi lui-même, qui tendit la main à Ornano, et lui fit part de la résolution antérieurement arrêtée.

— J'adopte votre plan, dit le jeune seigneur, et le jour que vous avez fixé pour son exécution; vous verrez que mon bras ne sera pas plus timide que le vôtre; après-demain le doge aura cessé de vivre, et Venise sera libre.

A la suite de ces quelques mots, tous les conjurés répétèrent d'un commun accord : « Après-demain! » Et ils sortirent de la grotte après avoir jeté chacun un dernier regard sur Pépa pour lui rappeler le serment qu'elle avait fait et l'importance du secret qu'elle avait à garder.

Quand celle-ci se trouva de nouveau seule et dans les ténèbres, une sensation de bonheur dilata sa poitrine, et elle remercia Dieu, qui l'avait préservée de la mort. Puis elle se dirigea en tâtonnant vers l'ouverture de la grotte. Déjà l'air frais du dehors arrivait à son visage en même temps que le bruissement des feuilles arrivait à ses oreilles, lorsqu'un bruit sinistre vint tout à coup glacer sa joie : c'était un bruit de pas mêlé d'un cliquetis de fer semblable à celui que fait une troupe armée en s'avançant dans l'ombre. Bientôt même elle distingua le retentissement de plusieurs mousquets tombant sur le sol, et une échappée de lumière pénétra de nouveau dans la grotte. Pépa n'eut pas le temps de se demander quelle pouvait être la nature du nouveau danger qui la menaçait, et à peine avait-elle fait machinalement un pas en arrière, qu'elle se trouva en face de deux soldats portant des torches et précédant un troi-

sième personnage, qu'à son extérieur plus encore qu'à son costume, il était aisé de reconnaître pour un sbire.

Ce sbire portait dans toute sa personne ce cachet de dissimulation profonde et de finesse sombre que la république de Venise imprimait comme une estampille à toutes ses institutions, à tous ses actes, à tous ses serviteurs; son œil était faux et louche, son sourire perfide; on sentait qu'avant d'être au service du Conseil des Dix, il avait dû battre longtemps les obscurs sentiers de l'intrigue, et, sous sa gravité d'emprunt, on flairait encore les façons de l'homme aux expédients; c'était un Crispin officiel, un Scapin sérieux. Avant de jeter les yeux sur Pépa, il les promena autour de lui d'un air scrutateur, comme pour sonder tous les recoins de la grotte, semblable à un chien de chasse qui évente un carré de bois. Après cette inspection, et quand il eut dûment constaté la marque des pieds encore empreints sur le sol, il fixa sur la jeune fille un regard fauve qui l'enveloppa tout entière :

— Au nom du doge, dit-il alors, vous allez me suivre.

Pépa comprit que, cette fois, tout appel à la pitié était inutile. Aussi suivit-elle le sbire sans mot dire.

Dans la crique des Oliviers, une trentaine de soldats attendaient, le mousquet sur l'épaule, l'issue de la perquisition. Pépa fut placée au milieu d'eux, et la petite troupe se mit en marche au commandement d'un officier, qui lui-même obéissait au ténébreux agent du gouvernement.

Lorsqu'on fut arrivé à Venise, l'escouade fit halte, et le sbire ayant détaché deux soldats pour l'accompagner, ordonna encore une fois à Pépa de le suivre. On monta dans une gondole conduite par deux rameurs et mise à l'abri des regards indiscrets par un double rideau noir hermétiquement fermé. La ville était silencieuse, et Pépa n'entendit d'abord que le bruit cadencé des rames qui fendaient doucement l'onde immobile du canal. Au bout de quelques minutes seulement, il lui sembla qu'une autre gondole passait à côté de celle qui la portait, et en même temps elle distingua la voix du gondolier qui s'éloignait en chantant.

— Mon père, murmura Pépa, qui avait reconnu cette voix. Venez donc à mon secours!

— On ne parle pas, dit le sbire d'une voix rude en laissant tomber sa lourde main sur l'épaule froide de la jeune fille.

Il était impossible de savoir dans quelle direction on avançait; seulement il sembla un moment à Pépa que l'eau clapotait plus près d'elle et que les rameurs avaient quitté la rame pour prendre la godille, qui peut agir dans les passes les plus resserrées : elle conclut qu'après avoir suivi le grand canal, la gondole était entrée dans un canal plus étroit. En effet, quelques moments après que Pépa avait fait cette observation, la gondole frôla des parois de pierre; puis la godille cessa de tourmenter l'eau, et la main du sbire entr'ouvrit les rideaux noirs. On était arrivé.

Toujours précédée par le sbire et suivie par les deux soldats, Pépa monta une vingtaine de degrés en marbre, aboutissant au péristyle d'un palais, traversa un corridor sombre et dont l'entrée, masquée par une colonne, ressemblait plutôt à la porte d'un cachot qu'au dégagement d'une maison princière, et arriva enfin dans une espèce de vestibule où deux hommes, vêtus de noir et immobiles comme deux statues, étaient assis sur des banquettes de velours.

— Attendez-moi, dit le sbire à la prisonnière, après l'avoir recommandée du regard à la surveillance des deux soldats qui s'étaient placés de chaque côté de la porte, et, ayant soulevé une portière en tapisserie qui retomba lourdement derrière lui, il disparut.

Après avoir traversé trois ou quatre pièces vastes et sombres, le sbire pénétra enfin dans une pièce meublée seulement de trois fauteuils couverts en velours noir et d'une table également couverte d'un par-dessus de velours. A cette table était assis un homme de moyen âge, mais dont la violence des passions ou la fatigue d'un travail excessif avait flétri les traits avant le temps : sa figure avait la sécheresse du parchemin, et son œil, presque dégarni de cils, la rigidité du fer. Lorsque le sbire entra, l'homme dont nous parlons releva lentement la tête, laissa retomber sur la table une lettre décachetée qui, jusqu'à ce moment, avait paru absorber toute son attention, et prononça d'une voix brève et impérieuse ces mots :

— Eh bien! les as-tu trouvés!

— Non, monseigneur, dit le sbire; ils avaient disparu avant que j'arrivasse, mais bien peu de temps avant, car j'ai remarqué la trace des pieds encore imprimée dans le sol.

— Ainsi donc le rapport qu'on m'a fait était vrai; des hommes se sont en effet réunis ce soir dans l'endroit d'où tu viens.

— Oui, monseigneur, et je ramène avec moi une jeune fille que j'ai trouvée sur le lieu même,

et qui pourra vous donner des renseignements.

— Es-tu sûr qu'elle puisse savoir quelque chose ?

— Je l'affirmerais sur ma tête, dit le sbire, puisqu'elle se trouvait dans la grotte au moment même où les conjurés venaient de la quitter.

— Tu dois connaître cette jeune fille ? dit l'homme qui remplissait les fonctions d'inquisiteur (1).

— Je dois la connaître et je la connais, repondit le sbire : c'est Pépa, fille du gondolier Pizone, fiancée du soldat Bartholoméo.

Dans cette énumération de qualités, un seul point attira particulièrement l'attention de l'inquisiteur. Après que le sbire eut cessé de parler, il répéta après lui : Bartholoméo ! Puis il murmura comme à part et sans se soucier si ses paroles arrivaient ou non aux oreilles de son interlocuteur :

— Mais c'est précisément ce Bartholoméo qui m'a averti qu'à une lieue de Venise, sur les bords de la mer, dans un endroit solitaire, qu'on nomme la crique des Oliviers, des hommes qui lui semblaient sortir de dessous terre l'avaient poursuivi.—Fais entrer la prisonnière, ajouta-t-il en s'adressant cette fois directement au sbire.

Lorsque Pépa se trouva en face de l'inquisiteur, et qu'elle vit tomber sur elle ce regard dont nous avons déjà essayé de caractériser l'expression, elle comprit que, pour ne pas manquer à son serment, et sortir, sans avoir parlé, de l'interrogatoire qu'elle allait subir, tout son courage lui était nécessaire : aussi rappela-t-elle à son souvenir la forme et les détails du serment qu'elle avait fait.

— J'ai promis sur la croix du Christ de me taire, et je tiendrai mon serment, dit-elle intérieurement, pendant que l'inquisiteur continuait à l'épouvanter de son regard.

Après avoir prolongé quelque temps encore un silence dont probablement il calculait l'effet, l'inquisiteur se décida enfin à prendre la parole, et s'adressant à Pépa :

— Au nom de l'inquisition, dit-il d'une voix grave, je vous ordonne de répondre franchement à mes questions. Fille du gondolier Pizone, on vous a trouvée seule au bord de la mer, dans une grotte dont il n'est pas naturel que vous connaissiez l'existence. Avez-vous toujours été seule dans cette grotte ? Des hommes ne s'y sont-ils pas réunis ? Ces hommes, ne les avez-vous pas vus, et ne savez-vous pas dans quel but ils se réunissaient ?

Pépa eut besoin de faire un nouvel effort sur elle-même pour répondre en jouant l'étonnement :

— Je ne vous comprends pas, monseigneur ! De quels hommes voulez-vous parler ? Je ne sais rien, je n'ai rien vu.

— Vous mentez ! dit l'inquisiteur ; on a trouvé sur le sol la marque de pas qui n'étaient pas les vôtres : vous voyez donc bien que vous mentez. Et si vous récusez encore ce témoignage, je vous en opposerai un que vous ne pourrez pas récuser.

— Un témoignage ! et lequel ? demanda Pépa du même ton d'ignorance naïve qu'elle avait déjà habilement affecté.

— Celui de votre fiancé ! de Bartholoméo ! qui a rencontré les hommes dont je parle à l'endroit où vous étiez, et qui est venu rendre compte lui-même, à moi-même, de sa rencontre.

Malgré toute sa résolution, en se trouvant en face d'une allégation positive, Pépa ne put réprimer un mouvement d'effroi. C'était donc la déclaration de Bartholoméo qui avait amené le sbire à la crique des Oliviers, et Pépa se trouvait en contradiction flagrante avec son fiancé ; entre elle et lui une confrontation était possible, et qu'arriverait-il de cette confrontation ? En présence de Bartholoméo qui dirait : « J'ai vu, » aurait-elle l'intrépidité nécessaire pour répéter : « Je n'ai pas vu ? » Pendant que Pépa était agitée par ces réflexions, l'inquisiteur, considérant son trouble comme un commencement de preuve, se disait à lui-même : Elle sait quelque chose ! il faudra bien qu'elle en fasse l'aveu.

III.

— Eh bien, demanda l'inquisiteur en s'adressant de nouveau à Pépa, n'êtes-vous pas assez convaincue de mensonge, et persisterez-vous à nier en dépit des preuves qui vous accablent ? Ecoutez, ajouta-t-il en adoucissant un peu sa voix, vous êtes jeune et ignorante, vous ne savez peut-être pas quel danger vous courez ; je vais vous l'apprendre. Quand des traîtres cons-

(1) Le tribunal de l'inquisition d'État ne fut authentiquement constitué qu'en 1454 ; mais le Conseil des dix ayant souvent besoin de choisir des commissaires spéciaux dans son sein, à l'effet de faire certaines enquêtes et d'examiner certaines affaires, même avant le quatorzième siècle, ces commissaires prirent le nom d'inquisiteurs.

pirent contre la sérénissime république et contre l'autorité du doge, il est du devoir de tout citoyen, homme, femme, enfant, de les surveiller et de dénoncer aussitôt tout ce qu'il a appris du complot, soit par hasard, soit par adresse. Quand un citoyen manque à ce devoir, pour le punir on l'étrangle dans un cachot ou on le noie dans un égout. Vous avez devant vous une vie tout entière, toute une perspective de bonheur, un fiancé qui vous aime; voulez-vous compromettre tout cela, et plus encore, le salut de votre âme, vous qui savez et ne dénoncez pas?

Ces paroles étaient calculées pour éveiller à la fois dans l'âme d'une jeune fille tous les instincts de conservation. Sous le masque de la compassion on évoquait devant elle les plus épouvantables images; puis en lui rappelant sa jeunesse, ses espérances, ses amours, on lui rendait l'abnégation plus difficile; en lui peignant la vie plus belle, on lui rendait la mort plus affreuse. Telles étaient les formes de l'instruction judiciaire à Venise : effroyable comédie où le juge spéculait sur toutes les passions, sollicitait toutes les faiblesses, éveillait à la fois toutes les terreurs et descendait au rôle ignoble de provocateur, tantôt rugissant pour extorquer un aveu par la crainte, tantôt rampant pour mieux attirer sa proie dans le piége; insinuant, hypocrite, ne reculant devant aucun moyen, et se glorifiant d'avoir terrassé un prévenu comme un Lovelace d'avoir séduit une Agnès. Il en sera du reste toujours ainsi chaque fois que la justice, au lieu de dominer la politique, sera dominée par elle; alors, au lieu de la Thémis impartiale et aveugle qui siége dans les tribunaux ordinaires, on n'a plus qu'une divinité capricieuse et sanguinaire, sans frein, sans règle, sans dignité, qui déchire son bandeau et met de faux poids dans ses balances.

Pendant que l'inquisiteur parlait, mille impressions diverses s'étaient réfléchies dans les traits mobiles de Pépa, en dépit de tous ses efforts pour les dissimuler.

— Ecoutez encore, reprit l'inquisiteur. Peut-être, pour vous engager au silence, vous a-t-on fait des promesses; eh bien, le gouvernement vous donnera plus qu'on ne vous a promis. Peut-être vous a-t-on fait des menaces; ne craignez rien, le gouvernement vous prendra sous sa protection et répond de votre tête. Peut-être vous a-t-on contrainte à vous lier par serment, le gouvernement, qui a tout pouvoir, vous délie. Parlez! Quels sont ces hommes qui se réunissent à la crique des Oliviers? Qu'ont-ils dit ce soir? que veulent-ils faire? quel est le jour fixé pour l'exécution de leur complot?

La conscience de Pépa ne fut pas un instant ébranlée, et quand l'inquisiteur, étonné de son silence, lui dit une seconde fois : « Parlez donc! » elle résolut de se retrancher invariablement dans le système de dénégation sèche et sans commentaire qu'elle avait déjà adopté, de crainte de tomber dans quelque piége en s'engageant dans une réplique étendue et motivée.

— Je ne peux rien dire, je ne sais rien, répondit-elle.

— Vous affirmeriez sur serment que vous ne savez rien? dit l'inquisiteur.

— Je l'affirmerais, dit Pépa, pensant que la nécessité de tenir un premier serment autoriserait la fausseté du second.

— Et si je vous livrais au bourreau, dit l'inquisiteur, si je vous faisais appliquer la torture, persisteriez-vous encore à vous taire?

Ce dernier moyen était le plus terrible des moyens comminatoires employés par l'inquisiteur. Pour une jeune fille de vingt ans, belle et jusqu'ici tranquille, grâce à son obscurité, c'était quelque chose d'atroce qu'une pareille perspective, dont, à l'aide de ses souvenirs, elle pouvait facilement se représenter toute l'horreur. Bien que les détails de la torture à Venise accusassent en effet un raffinement de cruauté excessif, l'imagination populaire, toujours portée à l'exagération, en noircissait encore le tableau : des grils ardents, des coins de fer, des ongles arrachés, des bains d'huile bouillante, tels étaient les bruits qui circulaient parmi le peuple. Pépa les avait recueillis de la bouche de tous ceux au milieu desquels elle vivait; aussi fut-ce en fermant les yeux, pour échapper à l'horrible vision, qu'elle répondit :

— La torture même ne me ferait rien dire, parce que je ne sais rien.

L'inquisiteur se leva, et quoiqu'il gardât son immobilité, l'obstination de la jeune fille commençait à l'irriter. Il fit quelques pas en silence, porta la main à son front, puis s'adressant brusquement à Pépa :

— Sortez, dit-il.

En même temps, et comme un fantôme évoqué, le sbire reparut.

— Cette jeune fille attendra que je la rappelle, ajouta l'inquisiteur en s'adressant au sbire, qui, posant son bras sur le bras de Pépa, semblait lui montrer le chemin.

Resté seul, l'inquisiteur continua pendant quelque temps sa silencieuse promenade ; puis, s'arrêtant tout à coup, il laissa tomber lentement ces paroles :

— Sans doute, la torture serait le meilleur moyen, et l'inquisition n'hésiterait pas si elle avait affaire à la fille d'un noble ; on la torturerait d'abord pour lui arracher son secret, sauf à la faire disparaître ensuite pour éviter tout scandale ; mais il s'agit d'une fille du peuple, d'une fille de gondolier, et n'y a-t-il pas danger à employer vis-à-vis d'elle les moyens extrêmes ?

Cette hésitation était la conséquence, non pas d'un sentiment personnel, mais des principes de politique générale qui servait de base au gouvernement vénitien. Dans un pays où l'on traitait la noblesse avec la dernière rigueur, il fallait user d'indulgence à l'égard du peuple, de crainte de s'aliéner tout le monde à la fois, et de crouler sous le poids de la haine universelle. On a dit, et avec raison, que la loi était toujours indulgente aux grands et dure aux petits ; à Venise, c'était le contraire : s'agissait-il d'un noble, l'inquisition le traitait comme une propriété, comme une chose qu'elle pouvait supprimer à son gré sans avoir aucun compte à rendre de sa conduite. Mais, quand il s'agissait d'un homme du peuple, d'un gondolier obscur, ou même d'un indigne lazzarone, l'inquisition usait de ménagements, se croyant obligée de poursuivre une instruction au grand jour et de motiver sa condamnation. Elle n'osait pas enfin prendre sur elle la responsabilité d'un meurtre, car le peuple était là qui pouvait demander compte de son gondolier noyé dans les lagunes ou de son lazzarone assommé sur les marches d'un palais. Les gouvernements qui fauchent sans trembler les têtes des grands sont ceux qui ont le plus peur des petits. C'étaient donc l'obscurité de Pépa et l'humilité de son origine qui lui servaient de sauvegarde ; l'inquisition s'arrêtait hésitante devant ce titre : fille d'un gondolier.

Au milieu de cette irrésolution, l'inquisiteur prit de nouveau le papier qu'il avait rejeté sur la table lors de l'arrivée du sbire, et de nouveau y jeta les yeux. Ce papier, trouvé la veille dans une des gueules de lion qui servaient de récipients à la délation, contenait ce qui suit :

« L'inquisition est avertie qu'un complot se « trame, et on peut d'avance lui dénoncer le « plan exact des conjurés. S'introduire le soir « dans le palais du doge, égorger tous les sol- « dats qui s'y trouveront de garde, pénétrer « jusqu'au chef suprême de la république, l'é- « gorger, ainsi que tous les membres du Con- « seil des Dix, appeler le peuple aux armes, et « proclamer un changement complet de gouver- « nement : voilà ce que les conjurés veulent « faire. Quant au jour fixé pour l'exécution du « complot, on ne le connaît pas encore. Quant « aux noms des conjurés, on ne les sait pas ou « on ne veut pas les dire. »

— La trahison fait son devoir, reprit l'inquisiteur, elle nous détaille le plan des conjurés, et le plan est exact, car les traîtres ne mentent pas. Mais il nous manque une date et des noms. Cette petite fille, cette Pépa, pourrait compléter la révélation, j'en suis sûr. Les circonstances qui ont amené son arrestation, l'émotion qu'elle a montrée pendant que je l'interrogeais, son ignorance affectée, son obstination à éluder mes questions, l'ambiguité de son unique réponse : « Je ne sais rien ! » tout me prouve qu'elle sait tout, qu'elle pourra tout m'apprendre. Il faut qu'elle parle, il le faut ! Oui, plutôt la torture !... Et cependant, ajouta-t-il en baissant un peu la voix, si on pouvait trouver un autre moyen de la faire parler !... Pépa !... fille du gondolier Pizone !... fiancée du soldat Bartholoméo !...

L'inquisiteur avait prononcé ces derniers mots lentement en les découpant pour ainsi dire un à un, comme s'il eût voulu demander à chacun d'eux l'inspiration qui le fuyait.

— Bartholoméo !... répéta-t-il sourdement ; puis, tout d'un coup, ses yeux brillèrent étrangement, et sa voix, jusqu'ici sèche et voilée, éclata en disant :

— Mais ce Bartholoméo est garde du doge !

Ce mouvement d'exaltation n'eut du reste que la durée d'un éclair. Comme une décoration qui se replace au commandement du machiniste, le visage de l'inquisiteur reprit son immobilité première, et lorsqu'à l'appel d'une petite sonnette d'argent, le sbire vint prendre les ordres de son maître, celui-ci lui dit froidement :

— Faites rentrer la prisonnière.

— Avant de fixer votre sort, dit-il à Pépa ramenée par le sbire, j'ai voulu vous montrer votre situation telle qu'elle est. L'inquisition est instruite qu'une trame criminelle s'ourdit contre le gouvernement ; elle sait tout. L'aveu que

nous vous demandons est plutôt un témoignage de franchise qu'une déclaration à l'appui des preuves que nous avons; votre discrétion ne sauvera personne, songez-y bien, et elle peut vous perdre. Lisez ce papier.

En parlant ainsi, l'inquisiteur remit à Pépa le papier dont la teneur précède. Celle-ci le lut sans exprimer d'autre sentiment qu'un sentiment de surprise douloureuse. Comme les conjurés n'avaient pas discuté leur plan d'attaque devant elle, elle ne pouvait pas savoir si le rapport du délateur était exact, mais intérieurement elle s'intéressait à des hommes qui lui avaient fait grâce de la vie, et particulièrement au comte Ornano, qui s'était porté caution pour elle.

— Avez-vous bien lu? reprit l'inquisiteur en comprimant un sourire équivoque qui effraya la jeune fille plus que ne l'avait fait son air sombre et glacé; il y a dans cet écrit une phrase qui doit vous avoir frappée; je vais vous la rappeler : *S'introduire le soir dans le palais du doge, égorger tous les soldats qui s'y trouveront de garde!*

Il s'arrêta pour attendre une réponse; mais en voyant que la figure de Pépa continuait à n'exprimer que la stupeur, et qu'évidemment son esprit troublé repoussait la lumière, il se contenta d'ajouter :

— Et vous persistez à prétendre que vous ne savez rien?

— J'y persiste, dit Pépa.

— Vous allez être libre, et il ne vous sera fait aucun mal, reprit l'inquisiteur; seulement, je mets une condition à votre liberté. Jurez par le saint nom de Dieu que vous ne raconterez à personne l'entrevue que nous venons d'avoir. A personne, entendez-vous?

Avant de répondre, Pépa réfléchit quelque temps, et se demanda si cette condition qu'on mettait à sa liberté n'était pas un piége tendu à sa bonne foi, et si ce second serment qu'on lui demandait n'était pas la violation du premier. Ce ne fut qu'après avoir interrogé sa conscience avec toute la sagacité des plus rigoureux casuistes qu'elle se décida à prêter le nouveau serment qui devait la rendre libre.

— Reconduisez cette jeune fille chez son père, dit l'inquisiteur en s'adressant au sbire, qui était rentré à l'appel du coup de sonnette. A propos, ajouta-t-il en élevant la voix, comme pour rendre plus incisives les paroles qu'il allait prononcer, vous passerez aussi ce soir chez le capitaine des gardes du doge, et vous lui direz *que le soldat Bartholoméo sera de garde jour et nuit, jusqu'à nouvel ordre, à la porte de la chambre du doge.* Allez!

Pépa ne comprit pas la portée de ces paroles, et ne remarqua même pas le sourire très significatif qui les avait accompagnées. Tout entière au bonheur de se sentir libre, elle descendit joyeusement les marches du palais, respira avec délices l'air du soir, et monta lestement dans la gondole qui l'avait amenée. Arrivée à la maison paternelle, elle embrassa son père, subit sans trop de mauvaise humeur ses reproches, et parvint même à éluder ses questions; mais lorsque, retirée dans sa petite chambre, elle se retraça avec précision les différentes scènes de cette soirée orageuse, une sinistre lumière éclaira tout à coup son esprit. Elle se rappela les dernières paroles de l'inquisiteur et comprit le sens de la terrible recommandation faite par lui au sbire : « Bartholoméo, de garde tous les jours à la porte de la chambre du doge. » Or, pour parvenir jusqu'à la personne du doge, les conjurés devaient assassiner ses gardes! Et c'était le surlendemain que cet horrible projet devait recevoir son exécution! Dans deux jours, Bartholoméo n'existerait plus! Evidemment, à la torture physique dont on lui avait fait grâce, on avait voulu substituer une torture morale mille fois plus cruelle, et la placer dans la nécessité ou de révéler ce qu'elle savait ou de laisser poignarder son fiancé.

— Et c'est après-demain! s'écria-t-elle les yeux baignés de pleurs. Mon pauvre Bartholoméo! je sais le danger qui le menace, et je ne puis le sauver; je ne puis que compter les heures qui lui restent encore à vivre.

La nuit entière se passa ainsi dans les larmes. Le lendemain, dans la journée, Pépa sortit, et passa plusieurs fois devant le palais du doge, la tête baissée et le capuchon de sa mante rabattu sur sa figure. Elle avait peur d'être reconnue, et, à chaque instant, elle croyait voir surgir sur la piazzetta la sombre silhouette d'un sbire ou d'un espion. Elle errait sans idée fixe, sans dessein arrêté. Un seul désir nettement formulé se faisait jour dans la confusion de ses pensées; elle voulait voir Bartholoméo. Mais, enfermé dans l'intérieur du palais, Bartholoméo ne parut pas de toute la journée, et, lorsqu'à la nuit, Pépa rentra chez son père, elle s'écria avec angoisse : « Et cependant, c'est le jour de demain qu'ils ont fixé! »

IV.

Pendant toute la matinée du lendemain, Pépa resta en proie aux mêmes terreurs. Depuis bientôt quatre heures, les gondoles sillonnaient les canaux et transportaient à leurs palais les jeunes nobles vénitiens que les plaisirs de la table ou la passion du jeu avaient retenus pendant la nuit; et Pépa était encore étendue sur son lit, les yeux demi-fermés... Mais, vers midi, un rayon de soleil vint éclairer le chevet de la malheureuse enfant et rendre un peu de courage à son cœur brisé. D'abord elle secoua sa jolie tête, puis elle passa sa main sur ses yeux et finit par se dresser sur son séant; elle resta quelque temps dans cette attiude. Cependant son œil avait repris de l'éclat; il était facile de voir que tout espoir ne lui semblait pas perdu. Elle se leva, et comme si elle eût compté sur sa beauté pour opérer un miracle, elle mit un soin particulier à sa toilette. Quand elle se regarda dans une petite glace appendue au mur, elle parut assez contente de son œuvre, et vraiment elle avait droit de l'être; seulement il eût été difficile de deviner comment ce triomphe de coquetterie pouvait se rattacher aux tristes et graves pensées qui l'occupaient exclusivement.

Ainsi parée, et faisant tous ses efforts pour sécher la trace des larmes qui avaient rougi ses yeux, Pépa héla, du seuil de sa porte, un gondolier dont l'embarcation stationnait à quelque distance, et quand celui-ci eut accosté le trottoir, elle lui dit, en se plaçant résolûment à l'arrière :

— Au palais du comte Ornano, capitaine des gardes du doge.

A ces mots, le gondolier lança sur la jeune fille un de ces regards particuliers que les lazzaroni ont retenus à cinq siècles de distance comme une tradition natale, regard sceptique, effronté, et il murmura entre ses dents :

— Le palais du comte Ornano! mais c'est l'antre du lion.

Pépa ne remarqua pas plus ce regard qu'elle n'entendit ces paroles. Dans les occasions décisives, la pudeur perd, sinon sa délicatesse, du moins sa susceptibilité. Lorsque la gondole fut arrivée à l'endroit indiqué, Pépa monta lestement les marches du palais Ornano, sans se douter des interprétations qu'on pouvait donner à sa démarche, pendant que le gondolier qui l'avait conduite lui disait adieu, comme il lui avait dit bonjour, par un regard railleur.

En entrant sous le péristyle, Pépa aperçut plusieurs Mores qui couraient en sens contraire d'un air empressé; les uns rapportaient des plats d'argent, d'autres des coupes, d'autres des cassolettes ciselées, du sein desquelles s'échappait une fumée odorante ; en même temps, elle entendit un bruit de rires confus et des voix diverses qui se croisaient dans la mêlée d'une conversation évidemment très vive. Pépa vit qu'il y avait fête au palais Ornano, et ce fut là son plus grand étonnement. Etait-ce ainsi que le chef des conjurés inaugurait une journée fatale qui devait se terminer par de sanglantes scènes? Ce contraste d'une telle gaîté et d'une expectative si cruelle frappait Pépa comme une invraisemblance et lui donnait un vague espoir que la conjuration avait avorté, ou que du moins elle était ajournée :

— Ce n'est plus pour aujourd'hui que je dois trembler, se disait-elle tout bas ; quand le vin coule, le sang ne doit pas couler, et les gens qui rient ne sont pas à craindre.

Cependant elle n'en persista pas moins dans sa résolution de voir le comte ; ce n'était pas assez pour elle d'un espoir, elle voulait une certitude. Aussi, accostant un More qui paraissait un peu moins pressé que les autres, elle lui demanda d'une voix ferme si le comte Ornano était visible.

— Non, certainement, répondit celui-ci ; monseigneur déjeune avec ses amis, et on ne dérange jamais monseigneur quand il déjeune.

— J'attendrai donc que monseigneur ait fini de déjeuner, et j'espère qu'alors vous voudrez bien m'introduire auprès de lui.

— Quand monseigneur ne déjeune plus, dit le More, il joue, et quand monseigneur joue, il est encore moins visible que quand il déjeune. Si vous m'en croyez, vous reviendrez demain matin.

— Demain! murmura Pépa, il serait trop tard ! Je veux le voir aujourd'hui même. Allez dire à votre maître que je suis la petite Pépa, la fille du gondolier Pizone.

Bien que le More eût sans doute une médiocre opinion sur la valeur talismanique d'un si pauvre nom, il ne refusa pourtant pas d'obtempérer au désir de la jeune fille.

Appuyée le long d'une des colonnes de marbre qui servaient de support au fronton du pérystile, Pépa n'attendit pas longtemps son retour, et avant même qu'il eût ouvert la bouche, elle put juger à son air, devenu obséquieux de curieusement railleur qu'il était auparavant, que sa de-

mande avait été favorablement accueillie. Le More en effet s'approcha d'elle, et lui dit en s'inclinant :

— Voulez-vous me suivre ?

Pépa traversa une galerie magnifique que les rayons du soleil, tamisés au travers de vitraux coloriés, diapraient de mille teintes diverses et illuminaient de mille feux. Au bout de cette galerie se déroulait du cintre au parquet une portière de damas bariolée d'arabesques d'or. Le More, qui servait de guide à la jeune fille, souleva un coin de cette portière, et, se rangeant de côté pour laisser passer Pépa, il lui dit toujours avec le même respect :

— Entrez !

Elle entra.

En tout autre moment, le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'eût pas manqué d'agir sur son imagination. La salle dans laquelle elle se trouvait n'était pas, comme la galerie, éclairée par le soleil ; le comte Ornano avait imaginé de créer une nuit factice pour se donner le plaisir de la dissiper, plaisir d'ailleurs fort goûté à Venise à cette époque. On déjeunait aux lumières : plus de deux cents bougies réparties dans des girandoles suppléaient au jour extérieur, qu'interceptaient d'épais stores surbaissés au dehors ; trois lustres d'or mat, suspendus à la coupole du plafond complétaient l'éclairage ou plutôt l'illumination.

Au milieu de cette salle ainsi éblouissante, était dressée une table autour de laquelle siégeaient une dizaine de jeunes seigneurs, tous vêtus magnifiquement, tous respirant cette ardeur vivace, cette exubérance florissante que Véronèse a si bien caractérisées dans son tableau des Noces de Cana. En ce moment, ils avaient tous oublié qu'à Venise plus qu'ailleurs le plaisir était un ami perfide qui ne vous souriait que pour mieux vous perdre. En ce moment, les dénonciations des gueules de lion, les sbires, le supplice des lagunes et la torture des *plombs*, ils avaient tout oublié ! A l'aspect de Pépa, qui, en entrant, et tout d'abord sans hésitation et sans trouble, avait cherché du regard le comte Ornano, lui seul, sans accorder un instant d'attention aux détails vraiment prestigieux de cette scène d'orgie, il s'éleva une acclamation prolongée, qui, mêlée au bruit du choc des coupes, eut un instant le caractère presque sauvage d'un hourra d'Anglais, sauf la différence des dialectes et la désinence mélodieuse de ces syllables enthousiastes :

— Viva, la bella !

Puis l'acclamation s'éteignit, les voix se divisèrent, et Pépa put entendre bourdonner à ses oreilles des remarques telles que celles-ci :

— Les beaux yeux noirs ! — La jolie taille ! — Par saint Marc, il faut qu'elle ne soit pas de Venise. Les Vénitiennes ont le visage moins régulier et les dents moins blanches ! — C'est une infidèle que ces bandits d'Uscoques auront vendue à un juif, qui à son tour cherche à s'en défaire ; pour ma part, je l'estime mille sequins. — Deux mille, dit un autre. — Quatre mille. — Six mille. — J'estime que vous vous pressez trop de la mettre aux enchères, observa un nouvel interlocuteur ; le cœur qui bat sous cette magnifique enveloppe est de ceux qui se donnent et non pas de ceux qui se vendent. D'ailleurs, la belle enfant a déjà fait son choix. Remarquez-vous que son regard s'adresse obstinément au comte Ornano, à lui seul, et que nous sommes tous pour elle comme si nous n'étions pas? Eh bien, Ornano , n'as-tu rien à répondre à ce regard qui te parle si éloquemment ?

Au milieu de l'atmosphère lumineuse qui l'enveloppait de la tête aux pieds, Pépa était pâle, mais calme, et toutes les interpellations qui s'attaquaient à sa personne semblaient autant de traits émoussés qui mouraient à ses pieds sans l'atteindre ; elle regardait le comte Ornano comme pour lui dire : que m'importent tous ces vains bruits ? C'est à vous, à vous seulement que je veux parler.

Le comte Ornano comprit cette muette interpellation ; car il se leva , s'approcha de Pépa, la prit par la main, et, la présentant en quelque sorte à ses convives :

— Cette jeune fille est une pure Vénitienne, messeigneurs, et elle vous le prouvera en vidant avec nous un verre de ce vin de Chypre en l'honneur de notre commune patrie ; n'est-il pas vrai, Pépa ?

— Volontiers, monseigneur, dit Pépa en prenant des mains du comte Ornano le verre que celui-ci lui présentait galamment, et elle vida le verre en répétant à l'unisson de tous les convives :

— A Venise !

Pépa s'était exécutée si bravement, avec tant de grâce, que les acclamations recommencèrent :

— Viva, la bella ! viva, la diva !

Surpris lui-même, Ornano contemplait avec admiration la fille du gondolier, sans se douter du véritable motif qui l'avait amenée ; lorsque ses compagnons de table se furent retirés successivement, et qu'il resta seul avec elle :

— Maintenant, ma belle, dit-il en poussant un

siége auprès de Pépa, tandis qu'il s'asseyait lui-même, vous pouvez m'expliquer le motif qui me vaut le plaisir d'une visite si inattendue et si flatteuse.

— Oui, monseigneur, répondit Pépa d'une voix ferme; mais promettez-moi de m'écouter sérieusement, comme je vais vous parler sérieusement. Je ne suis qu'une fille obscure, monseigneur, et à Dieu ne plaise que j'oublie jamais la distance qui nous sépare; mais enfin, si obscure que je sois, vous avez bien voulu vous intéresser à moi; vous m'avez sauvé la vie, je ne l'ai pas oublié: aussi, si je suis ici, c'est parce que je compte sur vous. Il m'a semblé qu'un bienfait liait non-seulement celui qui le reçoit, mais celui qui le dispense, et que votre générosité passée garantissait votre générosité à venir: bonté oblige comme noblesse, monseigneur. Par hasard, monseigneur, malgré moi, je me suis trouvée dans la confidence d'un secret dont vous avez votre part; ce secret ne m'appartient pas, j'ai promis de le garder religieusement, et je le garderai. Mais enfin je connais vos desseins, et, dans un intérêt tout personnel, je me permettrai de vous adresser une question; vous aurez assez de confiance en moi pour y répondre, n'est-il pas vrai? Le jour fixé pour l'exécution de vos projets est-il changé? Est-ce aujourd'hui que vous devez agir? est-ce ce soir, dans quelques heures?

Malgré les précautions oratoires dont Pépa s'était habilement servie pour amener sa question, elle n'avait pu se défendre d'un moment de trouble que justifiait du reste l'expression soupçonneuse qui se peignait dans les traits du comte Ornano en l'écoutant.

— Ainsi, ma belle! dit le jeune noble d'un ton légèrement ironique, votre visite a un but tout politique; j'avoue que j'espérais mieux! Est-ce le sort de Venise qui vous préoccupe? Avez-vous aussi à vous plaindre de la tyrannie, et voulez-vous concourir à la défense de la patrie commune. J'estime, ma belle, que vous êtes bien jeune pour vous mêler à de graves discussions, et réclamer une place dans une entreprise qui ne peut réussir que par la voie des armes. Je sais bien que, dans plus d'une conspiration, et surtout à Venise, on a vu des femmes jouer un rôle actif; mais ces femmes-là n'étaient pas des enfants comme vous. Ou plutôt ne serait-ce pas, continua le comte Ornano, que le Conseil des Dix a eu connaissance de ce qui vous est arrivé, qu'il vous a fait interroger par un de ses membres, et que vous venez ici à l'instigation ou par l'ordre d'un inquisiteur?

Cette dernière insinuation produisit un douloureux effet sur la jeune fille, une vive rougeur couvrit ses joues, elle se leva comme pour se retirer:

— Monseigneur, je vois bien que je n'ai plus rien à espérer de vous, puisque nous me croyez capable d'une pareille infamie! Adieu donc, monseigneur!

Mais, au moment même où elle achevait ces mots, le souvenir de Bortholoméo vint tout à coup traverser sa pensée. Elle s'arrêta incertaine. Cette colère naïve d'une conscience pure opéra plus vite un changement dans l'esprit du comte Ornano que ne l'auraient pu faire les plus éloquentes protestations, et, soit qu'en effet ses craintes fussent entièrement dissipées, soit que la beauté de Pépa exerçât sur lui un irrésistible empire, toujours est-il qu'il prit la main de la jeune fille en disant d'une voix douce cette fois:

— Oh! la méchante fille, qui se fâche pour un mot, et veut s'en aller! Restez donc, ma belle, ne voyez-vous pas que je suis prêt à céder à toutes vos fantaisies? Questionnez-moi maintenant, et, par saint Marc, je répondrai à toutes vos questions.

— Eh bien! monseigneur, est-ce toujours pour ce soir? répéta-t-elle.

Le jeune noble réfléchit quelques instants, comme s'il eût hésité entre la vérité et le mensonge:

— C'est toujours pour ce soir! répondit-il enfin.

— Monseigneur, dit alors Pépa, j'ai une grâce à vous demander.

— Et vous pouvez être certaine que je vous l'accorderai, si cela est possible, répondit Ornano galamment.

— J'ai un... un frère, reprit Pépa, qui est soldat dans les gardes du doge! Il y a plusieurs jours que mon père ne l'a vu, et il en est inquiet. Vous pourriez, si vous le vouliez bien, lui donner la permission de s'absenter ce soir et de venir rassurer mon père. Voilà ma prière, monseigneur; voulez-vous lui donner cette permission-là?

Cette petite fille ignorante avait-elle compris tout d'un coup la puissance de cette arme favorite des femmes, la ruse? Comment avait-elle deviné qu'un homme même indifférent s'intéressait plus volontiers à un frère qu'à un amant!

Y a-t-il un sixième sens qu'on pourrait nommer le sens-femme ? Ou bien les regards passionnés du comte Ornano avaient-ils suffi pour l'éclairer? Quoi qu'il en soit, elle crut à propos d'insister sur la nature de l'intérêt qui la faisait agir, et elle répéta vivement :

— C'est mon frère! monseigneur, mon frère, entendez-vous! Et vous qui avez sauvé la sœur, refuserez-vous votre appui au frère?

— Et le nom de ce frère? demanda Ornano.

— Bartholoméo, dit Pépa.

A l'audition de ce nom, la figure du comte Ornano changea encore une fois d'expression.

— Bartholoméo, répéta-t-il, sans regarder Pépa et en se parlant à lui-même ; mais c'est le nom du soldat qui, par ordre du Conseil des Dix, est consigné jour et nuit jusqu'à nouvel ordre à la porte de la chambre du doge! Il y a quelque chose d'étrange en tout cela! Cette jeune fille sait quelque chose qu'elle ne veut ou ne peut pas dire. Pourquoi vient-elle me demander aujourd'hui même une permission pour son frère, et cela après m'avoir demandé si l'exécution de notre entreprise n'était pas ajournée? Connaît-elle notre plan? sait-elle qu'en étant de garde auprès du doge, son frère est en péril de mort? — Je regrette, dit enfin le comte Ornano, de ne pas pouvoir satisfaire votre désir, mais cela est impossible. Le Conseil des Dix est plus puissant que moi, et accorder à votre frère la permission que vous me demandez, ce serait m'exposer moi-même, me perdre peut-être! Je ne peux pas désobéir au Conseil.

Si Pépa n'eût pas été retenue par la crainte d'en trop dire, elle aurait objecté au comte qu'il pouvait bien enfreindre les ordres d'un gouvernement que le soir même il devait attaquer à force ouverte. Dans l'impossibilité où elle était de parler, cette réponse qui lui ôtait tout espoir l'anéantit. Ah! si l'inquisiteur qui l'avait interrogée ne lui avait pas fait promettre le silence par serment, comme elle se serait jetée aux genoux du comte Ornano en lui disant : Monseigneur, vous devez avec les vôtres attaquer ce soir le palais du doge et égorger tous les soldats que vous y rencontrerez; je vous demande grâce pour un seul de ces soldats; épargnez Bartholoméo!

Sans se parjurer, Pépa ne pouvait pas tenir ce langage; et sous le poids de ce sentiment d'impuissance qui la torturait depuis deux jours et se renouvelait en ce moment plus cruel que jamais, elle se sentit tellement accablée que des larmes s'échappèrent malgré elle de ses yeux et inondèrent son visage.

— Et si je prenais sur moi d'enfreindre le Conseil des Dix et d'accorder au frère la permission que la sœur demande! dit le comte Ornano, ému de cet abandon qui rendait la jeune Vénitienne plus ravissante.

—Oh! monseigneur! dit Pépa, qui, au milieu de ses sanglots, ne put trouver que cette exclamation pour exprimer la joie qui gonflait son cœur.

Le comte fit un geste, comme pour éloigner les préoccupations sérieuses qui l'arrêtaient encore; et en regardant Pépa, qui, les mains jointes et l'œil brillant d'espoir sous les larmes, continuait en silence son ardente supplication, il murmura un distique italien, dont le sens était celui-ci :

« Le plaisir est la seule réalité ici-bas; l'amour est l'oubli de toutes choses! Oublions! oublions! »

En même temps il appela un de ses gens. Un More parut; le comte lui fit un signe, et au bout d'un instant il avait devant lui une petite table couverte de tout ce qu'il faut pour écrire : mais il n'écrivait pas encore.

— Ainsi, ma charmante, dit-il en prenant la plume, tu serais bien heureuse si je risquais cette permission?

Le comte Ornano avait prononcé ces derniers mots avec ce laisser-aller de grand seigneur que Beaumarchais a si bien peint depuis dans les conversations d'Almaviva avec Suzanne.

— Sais-tu que tu es véritablement bien jolie, reprit-il. Tout à l'heure, quand des larmes brillaient au bord de tes paupières, quand la blancheur du marbre a succédé sur tes joues au carmin de la rose, vrai, je me suis senti prêt à envier le sort de ce frère qui te fait répandre de si douces larmes! Tu ne connais donc pas d'autre amour?

— De quel amour monseigneur veut-il parler?

— Je parle d'un amour mille fois plus tendre, mille fois plus jaloux aussi que l'amour fraternel. Ainsi, tu n'aimes personne, bien vrai?

— Non, monseigneur, je n'aime personne, dit Pépa intrépidement; et elle ajouta en jetant obliquement un coup d'œil sur la plume que le comte tenait suspendue entre ses doigts au-dessus d'une feuille de papier : mais signez donc la permission, monseigneur.

— Et tu ne t'es jamais dit que, belle comme tu étais, tu pouvais prétendre à autre chose qu'à être la femme d'un gondolier ou d'un soldat? tu

n'as jamais rêvé un sort plus brillant que le tien? des richesses, de joyeux bals et de folles soirées durant le carnaval, tout ce que Venise enfin peut donner de distractions et de bonheur à ses beautés les plus favorisées? tu n'as jamais eu de ces rêves-là, dis? Et quand de jeunes nobles te rencontrent, n'y en a-t-il aucun qui te parle de ces choses dont je te parle, moi; n'y en a-t-il aucun qui t'ait vanté ta beauté et qui ne t'ait déclaré son amour? Il est impossible que cela ne soit pas! Et que leur répondais-tu à tous ces jeunes nobles?

— Ce que je vous ai répondu à vous, monseigneur, dit Pépa, en tempérant par l'accent de sa voix la rigueur de sa réponse, de façon à faire un délicieux compromis; je leur ai répondu qu'entre eux et moi la distance était trop grande. Mais signez donc la permission, monseigneur!

— C'est vrai qu'elle m'a répondu cela! dit le comte Ornano en riant de nouveau. Savez-vous, signora, que vous traitiez bien mal vos soupirants, moi le premier, et ne puis-je pas espérer maintenant un meilleur accueil. Voyons, est-ce que tu ne me trouves pas aussi bien que les soldats qui composent la garnison de Venise?

— Quelle comparaison, monseigneur! mais signez donc le permission!

Quoique le comte Ornano eût la réputation de ce qu'on appelle en France un homme à bonnes fortunes, sa vanité fut satisfaite du compliment.

— Charmante, répéta-t-il à deux reprises.

En même temps il saisit la main de la jeune fille avec l'intention d'y appuyer ses lèvres. Le premier mouvement de Pépa fut de la retirer vivement, mais le souvenir de Bartholoméo et la crainte d'irriter le comte la retinrent. — Mais signez donc la permission, monseigneur, se contenta-t-elle de dire avec plus d'insistance encore.

— Soit, je signe aveuglément, dit le comte.

Il écrivit quelques lignes au bas desquelles il apposa son nom, et, après avoir montré le papier à Pépa, qui le parcourut avec avidité, il appela une seconde fois. Le More parut de nouveau. Le comte lui dit d'un ton bref :

— Porte ce papier au soldat Bartholoméo qui est de garde au palais dogal, et dis-lui qu'il peut user de sa permission à l'instant même.

V.

La joie de Pépa fut vive. Bartholoméo n'avait plus rien à craindre : il était sauvé! Mais ce sentiment ne fut pas longtemps sans mélange, sa victoire lui semblait lourde à porter. Elle résolut donc d'opérer sa retraite le plus promptement possible, à l'aide de cette naïveté calculée qui lui avait réussi jusque-là. — Monseigneur, dit-elle, je vous demande pardon si mes expressions ne sont pas à la hauteur de la reconnaissance qui les inspire; vous êtes le plus noble et et le plus généreux des hommes, vous avez fait pour moi, pauvre fille, autant que vous auriez pu faire pour une patricienne. Merci, monseigneur! Mais il serait peu convenable à moi, car je n'oublie pas qui je suis et qui vous êtes, de vous faire perdre un plus grand nombre de vos moments qui sont si précieux. Je me retire; adieu, monseigneur.

— Que parles-tu de te retirer déjà? dit le noble; tu m'as demandé une grâce, à mon tour, je veux t'en demander une. Cet amour, qui n'est pas l'amour fraternel, et que tu n'as encore éprouvé pour personne, je serais heureux de te l'inspirer.

— Monseigneur! dit Pépa, vous riez.

— Sur mon honneur, je parle sérieusement, je t'aime, entends-tu? et je veux réaliser pour toi les rêves les plus magnifiques que ton imagination ait pu créer. Aime-moi, et cette vie obscure qui doit te peser se changera en une vie de splendeur. A Venise ou hors de Venise, partout tu seras reine!

En parlant ainsi, le comte Ornano voulut lui prendre une seconde fois la main.

— Adieu, monseigneur, dit la jeune fille en se dirigeant vers la portière de velours qui établissait une communication entre la salle à manger et la galerie d'introduction. Mais à peine en eut-elle soulevé le coin, qu'elle aperçut deux bras d'homme qui lui barraient le passage.

La rencontre imprévue de cet obstacle força Pépa à se retourner.

— Pourquoi cette porte est-elle barrée, demanda-t-elle? Est-ce par vos ordres, monseigneur? Suis-je prisonnière dans votre palais? Voulez-vous m'y retenir malgré moi?

— Je le veux, dit froidement le comte, qui commençait à soupçonner une comédie. Ne vous déplaise, vous ne sortirez point avant de m'avoir expliqué votre conduite.

Pépa hésita un instant; elle chercha quelque moyen évasif, quelqu'une de ces demi-vérités qui sont la sauve-garde de la faiblesse. Mais le comte avait déjà des soupçons, et sa vanité blessée n'était sans doute pas disposée à se payer

d'aveux incomplets. Elle prit donc une résolution extrême, et cette résolution fut celle que les femmes prennent toujours quand elles ne peuvent pas faire autrement, la résolution d'être franche.

— Ecoutez-moi, monseigneur, dit-elle; j'ai des torts envers vous, de grands torts; j'ai été coquette, j'ai été menteuse; mais je vais vous parler sincèrement comme je parlerais à mon confesseur. Vous m'aimez, dites-vous, et vous voulez mon cœur en échange du vôtre? Mon cœur ne m'appartient plus. Quand vous m'avez demandé si je connaissais un autre amour que l'amour fraternel, je vous ai répondu, non; je vous ai trompé, monseigneur, j'aime! J'aime un homme moins bon, moins généreux, moins séduisant que vous, monseigneur; celui que j'aime n'est ni noble, ni riche, ni puissant; mais, que voulez-vous, je l'aime ainsi qu'il est; et vous, monseigneur, qui marchez de séductions en séductions, vous ne voudriez pas ravir à un malheureux un bien qui lui tient lieu de tout bonheur, de toute fortune; le riche ne doit pas dépouiller le pauvre, monseigneur!

— Cet appel à la générosité du comte n'obtint pas le succès que Pépa en attendait, et, si elle avait pu recouvrer son sang-froid, elle eût vu le front de son interlocuteur se rembrunir à chacune de ses paroles, et son œil lancer la menace.

— Elle m'a joué, murmura le comte, joué comme un enfant! Elle aime ailleurs! et qui sait si cet amant dont elle invoque maintenant le souvenir n'est pas ce prétendu frère en faveur de qui elle me suppliait si hypocritement, ce Bartholoméo, ce soldat du doge! Vous êtes une comédienne consommée, ajouta-t-il en s'adressant à Pépa, mais je me vengerai! Et il s'avança vers Pépa la figure en feu.

— Écoutez-moi encore, monseigneur, s'écria celle-ci tout à fait hors d'elle, je possède un secret dans lequel vous avez votre part; j'ai promis par serment de garder ce secret, et je ne demande pas mieux que de tenir ma promesse, même au péril de ma vie; mais, par le fait de votre déloyauté, je pourrais me croire dégagée; prenez-y garde, votre conduite autorisera mon parjure. Tuez-moi donc, monseigneur, car, si vous me laissez sortir d'ici vivante, je déclare que j'irai vous dénoncer comme conspirateurs, vous et vos complices!

Un incident assez indifférent d'ailleurs vint tout à coup appeler l'attention des deux acteurs de cette scène, et faire diversion au désespoir de l'un et à la colère de l'autre. La portière se souleva, et le More qui avait été dépêché vers Bartholoméo se glissa dans la salle. En réponse aux questions qui lui furent faites, il rapporta à son maître que le soldat Bartholoméo avait quitté son poste depuis une heure environ, furtivement et sans avoir demandé d'autorisation.

A peine ce rapport était-il achevé, qu'on entendit dans la galerie une voix d'homme qui disait : — Je veux parler au comte Ornano, et je lui parlerai!

— Vous ne pouvez entrer, dirent d'autres voix, celles des gens du comte.

— J'entrerai!

Aux premiers mots prononcés par la voix inconnue, la terreur de Pépa avait paru changer de nature. Profitant de l'inattention du comte, elle traversa rapidement la salle, se dirigea vers une petite porte qui donnait accès dans l'intérieur des appartements, l'ouvrit à la hâte et disparut. A peine la porte s'était-elle refermée, qu'un personnage, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un soldat, se présentait tête haute, après avoir renversé tous les valets qui s'étaient efforcés de le retenir.

Le nouveau-venu était un homme jeune et grand, dont la figure, sans avoir la même distinction que celle du comte, ne manquait pourtant ni de caractère ni d'expression. Son costume était celui d'un soldat d'élite; il portait un chapeau de feutre gris relevé par une plume rouge qui inclinait en ondoyant sur l'oreille, en manière de saule pleureur, un pourpoint mi-partie laine et soie, à crevés, et un haut-de-chausses de même étoffe. Ses jambes étaient exactement dessinées dans un fourreau de tricot noir; une longue rapière pendait à son côté, et l'on voyait briller, un peu au-dessous de la poitrine, entre le justaucorps et le haut-de-chausses, le manche d'un poignard.

A la vue du comte Ornano, ce personnage témoigna plutôt une sorte de satisfaction amère que la surprise respectueuse d'un inférieur qui se trouve en présence de son chef. on put même remarquer que son premier mouvement fut de porter la main au manche de son poignard. Sans prendre la peine d'expliquer le bruit qui avait précédé son entrée, il se contenta d'examiner attentivement toutes les parties de la salle dont il avait forcé l'accès. Probablement cette inspection assez irrévérencieuse déplut au comte Ornano, car ce fut lui qui rompit le premier le silence.

— Qui es-tu? demanda-t-il à l'insolent.

Un de vos soldats! monseigneur, dit celui-ci, et il ajouta en mordant sa moustache d'un air narquois : Il paraît que vous ne connaissez pas tous ceux qui ont l'honneur de servir sous vos ordres.

— Ton nom?

— Bartholoméo.

Ce nom confirmait les soupçons du comte et expliquait la retraite précipitée de Pépa : elle avait craint une scène de jalousie et n'avait pas voulu être rencontrée par son amant dans le palais d'un seigneur connu pour ses galanteries. De toutes ces circonstances il résultait que le comte avait été bien décidément joué par une enfant. Aussi son dépit perça-t-il dans cette interpellation, qui reprenait l'interrogatoire de Bartholoméo au point où il en était resté :

— Et que viens-tu faire ici?

— Monseigneur, dit le soldat en poursuivant toujours son investigation soupçonneuse, je viens m'accuser d'une faute et me livrer à la merci de mon capitaine pour qu'il soit fait de moi selon son bon plaisir. J'ai quitté mon poste il y a deux heures, sans permission.

— Et pourquoi as-tu quitté ton poste? demanda le comte.

— Au fait, je puis vous le dire, répondit Bartholoméo après avoir réfléchi quelques instants et en souriant dédaigneusement. Vous me comprendrez, vous, monseigneur! Je dois me marier bientôt avec une jeune fille de Venise; j'ai sa foi et elle a la mienne, nous sommes fiancés. Si cette jeune fille est jolie, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-il pas vrai, monseigneur? Elle se nomme Pépa! Or, depuis trois jours je n'avais pas vu ma fiancée, et hier l'officier de garde m'avait prévenu que je serais de faction tous les jours, jusqu'à nouvel ordre, à la porte de la chambre du doge. Trois jours sans voir sa fiancée, cela est dur! et cela parce qu'un ordre tyrannique vous cloue au seuil d'une chambre de malade! Ma foi, les pieds me démangeaient; mille folles imaginations me traversaient la cervelle; j'étais inquiet, j'étais jaloux, à tout prix je voulais voir Pépa rien qu'un instant, rien que le temps de lui dire bonjour et adieu, mais je voulais la voir enfin. Voilà pourquoi, monseigneur, j'ai quitté mon poste, pourquoi je me suis donné à moi-même une permission qu'on me refusait. J'ai manqué à la discipline, je le sais; j'ai encouru une punition sévère, aussi me voilà, je suis prêt, punissez-moi.

— Et as-tu vu ta fiancée?

— Non, monseigneur, reprit avec vivacité le soldat, qui, sans doute, s'attendait à cette question et avait déjà intérieurement préparé sa réponse, et voilà pourquoi, au lieu de rester absent pendant une demi-heure seulement, comme je le voulais, j'ai perdu deux heures à chercher dans Venise une petite fille introuvable et qui se soucie bien de moi, ma foi! Qu'en pensez-vous, monseigneur? Quand j'arrive à la maison de son père, je ne trouve qu'une vieille femme qui l'a élevée : « Pépa! — Sortie. — Sortie! et où peut-elle être? — Je n'en sais rien. » J'interroge les voisins. « Sortie, me répondent-ils aussi. — Mais quand? comment?— Il y a deux heures, en gondole. — Toute seule? — Toute seule. » Et une de ses amies, une de ses compagnes, ajoute qu'elle avait sa toilette des jours de fête. Tout cela était un peu louche, monseigneur, n'est-il pas vrai, et je vous le demande, amoureux comme moi, jaloux comme moi, qu'auriez-vous fait? Il y a des moments où, tout soldat qu'on est, on oublie l'uniforme qu'on porte, l'obéissance qu'on doit à ses chefs, le devoir qui vous lie; dans ces moments-là, on oublie les réprimandes et les châtiments qui vous attendent. A mon tour je montai dans une gondole et je me fis promener dans les principales rues de Venise, jetant un coup d'œil sur chaque gondole qui passait à côté de la mienne, et criant à chaque fois : « Pépa, es-tu là? » Pour toute réponse, je recueillais des sarcasmes, des injures, et je n'en continuai pas moins à héler, comme un insensé que j'étais, toutes les embarcations qui arrivaient à portée de ma voix.

A travers les détails de ce récit, il était facile d'apercevoir l'intention secrète de Bartholoméo et sa fureur croissante.

—Quelquefois aussi, reprit-il en accentuant singulièrement ses paroles, j'abordais les trottoirs, j'entrais dans les maisons où Pépa était connue et je questionnais; personne n'avait vu Pépa. Enfin, monseigneur, en passant devant le palais d'un noble, j'aperçus un mendiant, un de ces malheureux mangeurs de macaroni napolitains, assis sur une marche et se chauffant au soleil! « Ho, l'ami! lui demandai-je, depuis que tu es ici à regarder l'eau qui coule, n'as-tu pas vu passer, soit à pied sur le trottoir, soit en gondole sur le canal, une jeune fille que je vais te dépeindre? » Et je lui fis la peinture de Pépa aussi exacte que je pus, son âge, sa beauté, son costume. Quand j'eus fini : « Oui, me dit le mendiant, j'ai vu passer une jeune fille à peu près semblable à celle

dont vous parlez; elle montait ces marches sur lesquelles je suis assis, et elle est entrée dans ce palais qui est devant vous. » Or, voulez-vous savoir quel était ce palais? Le vôtre, monseigneur.

Bartholoméo s'arrêta un instant, fixa sur le comte un regard où se peignait la jalousie avec toutes ses ardeurs, et il ajouta d'une voix tonnante:

— Et maintenant, monseigneur, permettez-moi pour un Instant de ne pas me rappeler que vous êtes le noble et moi le plébéien, le chef et moi le soldat; je vous parle comme un homme à un autre homme. Le mendiant napolitain a-t-il dit la vérité, monseigneur? Cette jeune fille qui est entrée dans votre palais, est-ce Pépa? Pépa est-elle ici?

En présence de cet homme furieux, dont les dents grinçaient, dont les moustaches frissonnaient, dont la main crispée semblait chercher une proie à déchirer, le comte Ornano, soit surprise, soit irréflexion, ne put s'empêcher de tourner la tête vers la petite porte au moyen de laquelle Pépa avait opéré sa retraite.

— Elle est ici, dit Bartholoméo, pour qui ce mouvement fut un aveu.

Et, tête baissée, il se précipita vers le dégagement que le coup d'œil du comte avait désigné à sa fureur. Mais, à peine avait-il fait quelques pas, qu'il se sentit enlacé dans un réseau de bras vigoureux qui l'étreignaient étroitement; il essaya bien de résister, mais cette fois il avait le désavantage de la position, et il ne pouvait pas espérer de triompher dans cette nouvelle lutte. Pendant que cela se passait, le comte Ornano se demandait s'il n'ordonnerait pas à ses Mores de lâcher prise, et s'il ne laisserait pas aller les évènements. Livrer Pépa soupçonnée, accusée d'infidélite, à la fureur d'un soldat brutal et jaloux, c'était se venger et désintéresser, par une satisfaction qui ne lui coûterait rien, sa vanité de noble outragé.

Pour l'honneur du comte, nous devons dire que cette pensée ne s'arrêta pas longtemps dans son esprit, et l'orgueil le détourna de la lâcheté que l'orgueil venait de lui conseiller. Il réfléchit que se venger d'une piqûre d'amour-propre c'était constater soi-même la gravité de la blessure. D'ailleurs, et malgré son dépit, il s'intéressait vivement à Pépa, plus vivement qu'il ne l'aurait voulu et qu'il ne le croyait lui-même, et la prévision des dangers réels qui pouvaient résulter de sa rencontre avec Bartholoméo eût suffi pour le désarmer. En raison de toutes ces considérations, il se contenta de regarder d'un air de pitié le jaloux en uniforme, qui frémissait convulsivement, faute de pouvoir agir, et s'adressant à lui avec hauteur :

— Je pourrais, dit-il, regarder votre conduite comme une infraction à la discipline, et vous faire juger conformément à la loi militaire; je pourrais aussi la regarder comme une insulte personnelle, et vous livrer à la justice civile, car je suis noble, et vous savez comment, à Venise, on punit les insultes faites à la noblesse. Je ne veux pas user de mes droits; je vous pardonne; mais retirez-vous et retournez à votre poste.

— Faites-moi donc emporter par vos gens à face d'infidèles, dit résolûment Bartholoméo, qui, dans cette indulgence affectée, apercevait un piége tendu à sa crédulité; car, de moi-même, je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir éclairci mes soupçons.

— Débarrassez-moi de cet homme, dit le comte à ses gens.

Mais, au moment où cet ordre allait s'exécuter, on entendit retentir dans la galerie un bruit de pas cadencés, semblable au bruit que fait une troupe de soldats marchant au pas; puis, au commandement de halte, une dizaine de mousquets tombèrent à la fois et avec ensemble sur les dalles retentissantes. Étonnés comme leur maître, les gens du comte oublierent les ordres qu'ils venaient de recevoir et se recueillirent dans l'attente de ce qui allait arriver.

VI.

Un homme souleva la portière et entra seul. Comme cet homme a déjà joué un rôle dans cette histoire, nous n'avons plus besoin de faire son portrait; il nous suffira de dire que Pépa eût reconnu en lui le sbire qui l'avait arrêtée et conduite chez l'un des inquisiteurs. Le caractère dont il était revêtu expliquait suffisamment et la hardiesse avec laquelle il venait de s'introduire dans le palais d'un noble, et le genre de mission dont il pouvait être chargé ; aussi, le comte Ornano ne s'y méprit-il pas : apparemment la conjuration était découverte, les agents dénoncés, et il allait avoir à paraître devant un tribunal pour y rendre compte de ses actes. Persuadé qu'il était la victime d'une dénonciation, il ne put s'empêcher de soupçonner Pépa ; mais il y avait dans ce soupçon plus de tristesse que de colère ; il se sentit douloureusement affecté à la pensée que c'était lui qui s'était porté garant pour elle,

et qu'il avait ainsi, par sa funeste crédulité, compromis l'existence de ses complices. Les craintes du comte étaient pourtant exagérées, et les ordres donnés au sbire se bornaient à ceci : Visiter les lieux et s'emparer de tous les papiers qui pourraient servir de base à une accusation directe. Quant aux personnes qu'on rencontrerait, les laisser libres, excepté une seule qu'on avait vue le matin entrer dans le palais et qui probablement paraissait plus suspecte que toutes les autres. Fidèle aux habitudes de la police vénitienne, le sbire se contenta de remettre silencieusement au comte un écrit revêtu du sceau du conseil, et il se mit immédiatement en mesure d'exercer l'autorité que cet écrit lui confiait.

Toute protestation de la part du comte eût été inutile, sinon dangereuse : aussi s'en abstint-il sagement, et, par une sorte d'exagération de politesse ironique, il voulut servir de guide lui-même à l'agent exécutif ; peut-être aussi le souvenir de Pépa était-il de moitié dans cette affectation de complaisance ; peut-être voulait-il adoucir par sa présence l'embarras de sa rencontre forcée avec le sbire, et être à même de détourner de méchantes insinuations. Certes, le comte était capable d'une pareille délicatesse : quoique parfois ses fantaisies d'imagination prissent sur lui trop d'empire, il avait le cœur véritablement noble, et même au milieu de ses plus grands écarts, un instant de réflexion avait presque toujours suffi pour le ramener à ses instincts de générosité. Seulement, dans son calcul, il oublia la présence de Bartholoméo, et, quand il pénétra dans l'intérieur des appartements, suivi du sbire, il ne s'aperçut point que le soldat, redevenu libre, le suivait aussi à quelques pas en arrière, retenant son haleine et assourdissant le bruit de ses pas.

Au lieu d'une perquisition, il y en eut deux : si, d'un côté, l'espion aux gages de la république interrogea toutes les serrures, fouilla tous les meubles, recueillit et parcourut du regard tous les papiers épars qui se rencontrèrent sur sa route, de l'autre, Bartholoméo sonda tous les recoins, souleva toutes les tapisseries, interrogea de la main tous les murs pour y découvrir quelque issue secrète.

Cette double investigation n'eut aucun résultat; le sbire ne trouvait rien qui pût compromettre le comte, et la jeune fille ne paraissait pas.

La disparition de la jeune fille était inexplicable pour le comte lui-même, qui s'attendait à chaque instant à la rencontrer. Comment faisait-elle pour se dérober aux regards ? Etait-elle sortie du palais ? mais comment ? par quelle issue ?

Déjà l'on avait parcouru toutes les pièces qui composaient, à cette époque, l'appartement d'un Vénitien noble et riche : le salon de réception, la chambre à coucher, la salle d'armes, la salle de bains ; il ne restait plus à visiter que la salle de l'oratoire : c'était une petite pièce triangulaire reculée aux confins du palais et éclairée par une seule fenêtre. Cette fenêtre était presque au niveau du canal, et comme elle faisait angle et que le trottoir manquait à cette place, on entendait continuellement de l'oratoire le bruit vague d'un *remou* presque insensible.

Evidemment, Pépa devait s'être réfugiée dans cet oratoire. Aussi, lorsque le comte, continuant son rôle d'introducteur, y entra le premier, il fut véritablement très surpris de ne rencontrer personne dans cette pièce. Cependant, comme dans toutes les autres, on ne pouvait remarquer aucun dérangement, aucune trace d'efforts faits pour masquer une femme qui ne veut pas être surprise, ou pour dissimuler sa fuite. Seulement, et c'était une de ces circonstances banales qu'on ne remarque guère : la fenêtre était ouverte, et le bruit du *remou* pénétrait à l'intérieur plus distinctement que de coutume.

Le comte se perdait en conjectures, quand un incident étrange vint tout à coup absorber son attention. On entendit d'abord au dehors une espèce de clapotement sourd, semblable à celui que fait une créature vivante qui se débat dans une eau dormante ; puis, au clapotement succéda un cri aigu poussé par une voix de femme ; deux autres cris, poussés par des voix d'hommes, répondirent à ce cri :

— Sauvez-la ! sauvez-la !

En même temps on put distinguer le mouvement cadencé de deux rames qui découpaient la surface émue du canal.

Le comte s'élança à la fenêtre, et il aperçut d'abord, au milieu du canal, un de ces grands cercles que produit la chute d'un corps sur la surface de l'eau. Au milieu de ces cercles, de longs cheveux noirs flottèrent un instant, puis disparurent. En face du palais, sur le bord opposé du canal, les deux hommes dont le comte avait distingué la voix se tenaient debout, la main étendue vers le gouffre ; enfin une gondole se dirigeait à force de rames vers le lieu du sinistre. Ce spectacle produisit sur le comte une impres-

sion douloureuse : Pépa n'était plus dans le palais. En combinant les circonstances mystérieuses de cette étrange disparition avec les détails de l'évènement qui se passait sous ses yeux, il était bien forcé de conclure que, repoussée de pièce en pièce, Pépa n'avait trouvé d'autre moyen de s'échapper que la fenêtre de l'oratoire. Ce soupçon ne tarda pas à se changer en certitude. A la place où le comte avait vu des cheveux surnager un instant, l'eau bouillonna tout à coup, l'on vit apparaître la tête d'une femme dont les mouvements convulsifs attestaient les efforts d'une lutte désespérée. Cette tête ne resta pas longtemps sur l'eau, mais, néanmoins, le comte avait pu la reconnaître :

— C'est elle, s'écria-t-il, c'est Pépa !

Une voix accentuée par la colère, et qui n'était pas celle du sbire, répéta :

— C'est Pépa !

Cette voix était celle de Bartholoméo.

— Force de rames ! cria le comte au rameur qui dirigeait vers le cercle fatal sa gondole de sauvetage.

Celui-ci redoubla d'efforts ; on le vit bientôt plonger dans l'eau un bras nu jusqu'à l'épaule et l'y promener dans toutes les directions. Cette manœuvre, plusieurs fois répétée, n'eut d'abord aucun succès, et l'anxiété du comte fut telle qu'il ne s'aperçut pas que Bartholoméo occupait avec lui l'embrasure de la fenêtre. A la fin pourtant, le bras du gondolier parut s'arrêter, se tendre, se roidir comme le bras d'un homme qui soulève un lourd fardeau, puis il attira hors de l'eau le corps d'une femme.

— Sauvée ! murmura le comte avec joie.

— Sauvée ! répéta Bartholoméo d'une voix sombre, et il ajouta en abaissant son regard sur le canal : Mieux eût valu qu'elle restât là !

— Amenez-la dans mon palais, cria le comte, hélant de nouveau le gondolier ; cette femme a besoin d'un prompt secours.

Quelques minutes après, Pépa était étendue dans un large fauteuil garni de clous dorés, dont les reflets brillants rendaient plus mate encore sa pâleur. Ses cheveux noirs gardaient encore l'empreinte de la main vigoureuse qui les avait tordus, et voilaient une partie de son visage bleui par le froid ; ses yeux étaient fermés, et pas un souffle n'agitait leurs longs cils abaissés ; ses bras retombaient le long de son corps affaissé : rien ne manquait à cette image de la mort. Derrière le fauteuil de Pépa se tenait le gondolier qui venait de l'arracher aux flots du canal. C'était un homme de cinquante ans environ, dont la douleur ajoutait un intérêt de plus à ce tableau tragique. Cet homme soutenait entre ses deux mains la tête de la jeune femme.

— Ma fille ! ma fille ! s'écriait-il, ne m'es-tu rendue que pour m'être enlevée ! saint Marc permettra-t-il que tu meures entre mes bras !

A quelques pas du gondolier Pizone, mais placé de manière à contempler en face le visage de Pépa, le comte Ornano donnait des ordres à ses gens et réclamait avec énergie les secours de son médecin, qui ne venait pas assez vite à son gré. En cet instant, il était redevenu le bon, le généreux gentilhomme, et s'il admirait encore la beauté de la jeune fille, qui semblait se dégager plus saisissante de son linceul, c'était avec un sentiment de respect qui rendait son admiration désintéressée et sainte.

Un peu plus loin, Bartholoméo, immobile, tenait aussi ses yeux fixés sur la jeune fille ; mais, dans l'expression de ses traits durs, la rage jalouse dominait la douleur.

Plus loin, enfin, dans la pénombre d'une porte, se dessinait la silhouette impassible du sbire. Celui-ci assistait avec indifférence au spectacle que nous décrivons : calme, froid, sans compassion comme sans colère, il représentait exactement le gouvernement sans entrailles dont il était l'agent, et qu'on pourrait caractériser par cette figure : un glaive avec cette inscription : La raison d'État !

Un cinquième personnage vint bientôt partager avec Pépa l'attention de tous les spectateurs, excepté toutefois celle du sbire, qui, dans ce conflit de passions diverses, ne comptait plus que comme un chiffre. Ce personnage, c'était le médecin mandé par le comte Ornano, la science qui venait pour prononcer son arrêt, le juge qui, dans ce duel entre la vie et la mort, allait proclamer la victoire ou constater la défaite. Il s'approcha de Pépa avec la gravité d'un homme qui sait qu'on va chercher à surprendre dans sa physionomie la solution anticipée d'un grand problème. Lorsqu'après avoir examiné attentivement les traits décomposés de la jeune fille, il lui posa une de ses mains sur le cœur, il y eut un moment de silence solennel ; le comte Ornano et Bartholoméo avancèrent en même temps la tête, tandis qu'au contraire Pizone rejetait la sienne en arrière, comme s'il eût craint d'apprendre trop tôt son malheur.

Après une assez longue hésitation, lorsque le docteur, à qui la vie venait de se révéler par

une pulsation presque imperceptible, prononça ces mots : « Le cœur bat encore ! » il y eut un frémissement général qui se communiqua même aux gens du comte, témoins de cette scène. Le sbire seul ne bougea pas. Le médecin alors tira de la poche de son pourpoint, véritable poche de médecin du quinzième siècle, longue et profonde, une petite bouteille cachetée qui contenait une espèce d'élixir. Les élixirs étaient à peu près la ressource unique de la médecine à cette époque. Puis il administra à la jeune fille quelques gouttes de son cordial, et, soit influence du remède, soit triomphe de la nature, qui, d'elle-même, reprenait ses forces, il s'opéra une amélioration sensible dans l'état de la malade ; le cœur battit plus distinctement, et, sous les teintes bleues qui couvraient encore la face, on put distinguer de petits filets rougeâtres, indices du rétablissement de la circulation sanguine. Enfin, quand le médecin eut redoublé la dose, les dents se desserrèrent, les lèvres s'amollirent, les paupières commencèrent à se dilater : Pépa rouvrit les yeux.

— Ma fille ! cria le gondolier, oubliant cette fois que le médecin avait recommandé le silence le plus absolu.

Les organes étaient encore trop faibles pour reprendre immédiatement leurs fonctions, car Pépa ne parut pas avoir entendu cette exclamation, et son œil continuait à rester terne et sans regard. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants que la vie morale se réveilla par degrés, passant de la sensation vague à la sensation mieux déterminée, puis de l'image à l'idée. Le premier cri de ce réveil fut un cri de reconnaissance filiale en réponse à ce cri d'exaltation paternelle qu'elle devinait sans l'avoir entendu. — Mon père ! dit-elle. Mais presque aussitôt son regard tomba sur Bartholoméo, qui, toujours sombre, ne faisait pas un mouvement pour s'approcher d'elle. Pépa ne se ressouvenait pas bien encore de tout ce qui s'était passé ; aussi, semblable à un enfant qui reçoit les reproches de son maître, sans savoir comment il les a mérités : — Bartholoméo ! dit-elle en tendant la main au soldat.

Mais, comme celui-ci ne bougeait pas, et comme sous ses moustaches ses lèvres s'agitaient convulsivement, effrayée de cette attitude sinistre, Pépa retrouva tout à coup ses souvenirs, et elle ajouta :

— Je vous jure, Bartholoméo, que je suis innocente !

— Innocente ! dit avec amertume le soldat, qui, depuis quelques instants, n'avait pas cessé de tourmenter le manche de son poignard ; et vous prenez monsieur le comte à témoin de votre innocence, n'est-il pas vrai ? Vous êtes donc perfide comme l'onde qui a failli vous engloutir ! Innocente ! N'étiez-vous pas dans ce palais quand j'y suis entré ? Pourquoi vous êtes-vous cachée, si vous êtes innocente ? Pourquoi vous êtes-vous échappée par une fenêtre au risque de votre vie ? Vous vouliez donc éviter ma rencontre ? Et pourquoi, si vous étiez innocente ? Et vous, monseigneur, continua-t-il en s'adressant au comte Ornano, direz-vous aussi que je n'ai pas de reproches à vous faire ? Ne vous ai-je pas dit en arrivant : « Ma fiancée, monseigneur, ma fiancée est dans « votre palais ! on l'a vue entrer, ne le niez « pas. » Vous l'avez nié pourtant ! Et quand j'ai voulu m'assurer de la vérité, vous m'avez fait chasser par vos gens comme un chien. A quoi bon, en effet, user de ménagements avec un pauvre diable de soldat qui n'a pour tout bien que sa cape, son épée et son amour ? Soit, monseigneur ! mais le chien qu'on frappe, mord ; le soldat qu'on outrage, tue ! A vous d'abord, monseigneur !

En disant ces derniers mots, Bartholoméo avait tiré rapidement son poignard, et, les yeux enflammés, il se précipita vers le comte ; mais, au moment où son bras déjà levé allait laver dans le sang un outrage imaginaire, il se sentit encore une fois retenu par des mains vigoureuses. En même temps, sur un ordre du sbire, quatre soldats se rangèrent de front en face de lui, et Bartholoméo put voir quatre mousquets dirigés sur sa poitrine et prêts à tonner s'il essayait de faire résistance.

— Emmenez cet homme ! dit le comte Ornano en le montrant au sbire : il a levé la main sur son capitaine, et il doit être jugé selon les lois de la discipline militaire.

Bartholoméo fut désarmé, et un rugissement sourd témoigna de son impuissance. Lorsque Pépa le vit placé au milieu des quatre soldats qui se disposaient à l'entraîner, son trouble fit place à un sentiment plus énergique, et, malgré les torts de Bartholoméo, son amour pour lui se réveilla plus puissant que jamais.

— Monseigneur, dit-elle en tournant vers le comte son regard suppliant, ne voyez-vous pas qu'il est fou, et qu'on ne peut le punir d'une action involontaire ? Il m'aime, monseigneur, et il

me croit coupable. Que voulez-vous, on n'est pas maître de la jalousie! Ordonnez donc qu'on lui rende la liberté, monseigneur!

Pendant que Pépa parlait ainsi, le comte la contemplait en silence, d'un air d'admiration à la fois et d'envie. Ses traits exprimaient une pensée dont la première partie pouvait se traduire ainsi : « Cœur de duchesse, si les duchesses avaient le cœur au niveau de leur fortune. » Et la seconde partie : « Moi qu'on envie, moi qu'on jalouse, on ne m'a jamais aimé comme cette petite fille aime ce brutal soldat! »

Quelles que fussent ses dispositions intimes, il était difficile au comte de céder à la prière de Pépa.

Le sbire avait été témoin de cette scène de violence. Il était là, toujours impassible, cet espion aux gages du Conseil des Dix, délateur juré qui ne manquerait pas de rapporter à ses maîtres tout ce qu'il avait vu, et la générosité du comte aurait à subir des reproches sévères, peut-être même une accusation. Or, on savait alors quel sens il fallait donner à ce mot accusation. Toutefois, et malgré cette considération sérieuse, le comte inclinait à accorder la grâce que Pépa lui demandait; c'était un moyen de réparer les torts qu'il avait eus envers elle, et il commençait à l'aimer assez pour faire abnégation de son amour. Mais Bartholoméo lui-même trancha la question.

— Merci de votre pitié! dit-il avec mépris à Pépa, pendant que le comte réfléchissait; je n'en veux pas. J'ai levé la main sur mon capitaine, je dois être puni. Qu'on me punisse. Et, s'adressant aux soldats qui formaient son escorte : « Marchons! » ajouta-t-il.

Sur un nouvel ordre du sbire, les quatre soldats se mirent en mouvement et emmenèrent Bartholoméo avant que Pépa eût pu revenir de sa stupeur.

— Allons, mon enfant! dit le gondolier Pizone, qui, en remarquant l'expression de tristesse profonde qui se peignait dans les traits de sa fille, crut devoir intervenir comme consolateur, ton Bartholoméo a fait son malheur lui-même, tâche de l'oublier.

— Et vous l'oublierez, ajouta le comte, heureux de cette espérance; et peut-être bénirez-vous un jour le hasard qui vient de rompre des liens formés sous de mauvais auspices; Bartholoméo n'est pas digne de vous, Pépa.

Au moment où le comte achevait cette phrase, il aperçut à côté de lui le sbire, qui s'était approché à son tour de la jeune fille et semblait la considérer avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait encore jusque-là. Cette intervention affecta le comte si péniblement, qu'il ne put taire son mécontentement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec vos soldats? demanda-t-il à l'agent du Conseil des Dix, et qu'attendez-vous?

— J'attends que la signora ait repris assez de force pour pouvoir me suivre.

— Vous suivre? Où?

— Aux Plombs, dit le sbire froidement. Ce matin on avait vu la signora entrer dans votre palais, monseigneur, et j'ai reçu ordre de l'arrêter si je l'y trouvais.

— Et que voulez-vous faire de cette pauvre enfant presque mourante! dit le comte, dans un état d'exaspération qui lui faisait oublier toute prudence. Votre Conseil des Dix veut-il la punir d'être venue chez moi? Depuis quand un patricien n'a-t-il plus le droit de recevoir qui bon lui semble? Stupide gouvernement qui ne respecte rien! despotes imbéciles qui croient qu'on gouverne un peuple par la crainte, et que ce peuple ne brisera jamais le joug! Ils ont condamné Charles Zéno, un vieillard, la gloire de son pays; veulent-ils maintenant torturer les enfants?

Pendant que le comte exprimait ainsi son indignation, le gondolier Pizone était de son côté en proie à la plus violente colère.

— Aux Plombs! s'écria-t-il, ma fille aux Plombs! on croit que je le souffrirai! On croit qu'on arrachera ma fille de mes bras au moment même où un miracle vient de me la rendre! Je sais ce que c'est que vos Plombs, moi! Je sais que j'y ai conduit bien des malheureux dans ma gondole, et que jamais je n'en ai ramené! Et j'enverrais ma fille à la mort! Non, certes! tant que mon bras aura la force de la défendre!

Et le gondolier s'avançait vers le sbire, le poing fermé, l'œil en feu. Le sbire ne bougea pas, mais il poussa une exclamation brève, et, à cet appel, des soldats parurent, et dix mousquets prêts à faire feu prouvèrent au gondolier que la résistance était impossible.

— Voici ma réponse au gondolier Pizone, dit le sbire toujours impassible. A monseigneur le comte Ornano je réponds que les paroles qu'il vient de prononcer seront fidèlement rapportées à l'inquisiteur qui m'envoie. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à Pépa, je vous ordonne de me suivre. Si vous ne pouvez pas marcher, on

vous portera jusqu'à la gondole qui vous attend.

Il se fit en ce moment un silence lugubre; le comte Ornano porta douloureusement la main à son cœur, sans doute pour comprimer les mouvements d'une fureur dont il reconnaissait l'impuissance, tandis que le gondolier Pizone, contenu de force par les soldats, jetait sur sa fille un long regard d'adieu. La jeune fille se leva, appuyée sur le bras du médecin, qui lui aussi semblait être sous le coup d'une stupeur profonde; puis elle fit un geste de la main à son père, un geste de la main au comte Ornano, et ce fut tout. Elle sentait les larmes qui lui montaient aux yeux, et en prononçant un seul mot elle eût craint de ne pouvoir les retenir.

Lorsque Pépa fut prête à monter dans la gondole, le médecin lui dit, en essayant vainement de donner à ses paroles la forme d'une espérance:

— Mon enfant, votre père vous a sauvé du canal, Dieu, sans doute, vous sauvera des Plombs.

VII.

Les Plombs, prison d'État, ainsi nommée parce qu'elle occupait la partie supérieure de l'ancien palais du doge, toute couverte en plomb, complétaient, avec les Puits et le Pont-des-Soupirs, un système d'incarcération atroce. C'étaient des niches de trois ou quatre pieds carrés, dans lesquelles on entrait par une ouverture si basse qu'un enfant même était obligé de se baisser pour passer. Les parois en étaient de marbre. La profondeur de ces cachots égalait leur superficie.

A l'intérieur, il y avait une porte en chêne à doubles panneaux, et, à l'extérieur, une porte en fer aussi à panneaux doubles. Le gouvernement vénitien avait peur des échos, et voulait que la voix de ses victimes mourût dans leur prison comme dans une tombe. Non-seulement dans les *puits*, mais encore dans les autres prisons, on avait ménagé un accès aux eaux croupies des canaux. C'était la seule visite qu'un prisonnier pût recevoir, triste visite qui apportait avec elle des miasmes délétères, de mortelles senteurs. Mais, si horribles que fussent ces détails, il y en avait un qui les surpassait tous: c'était le supplice des moucherons. Voici ce qu'en dit Sylvio Pellico, qui, plus de quatre siècles après le quinzième, a occupé une place dans les *Plombs*, et les a trouvés à peu près tels que nous les décrivons:

« J'éprouvai une grande difficulté à respirer;
« je souffrais de l'excès de la chaleur, et surtout
« des morsures si douloureuses des moucherons.
« Pour diminuer le nombre de ces derniers, j'é-
« tais forcé, en dépit de la chaleur qui m'acca-
« blait, de me bien envelopper la tête et les jam-
« bes, et d'écrire non-seulement avec des gants,
« mais les poignets emmaillotés, pour interdire
« aux moucherons l'entrée de mes manches. »

Si cette souffrance peut être insupportable pour un homme comme Sylvio Pellico en qui la force morale servait de contre-poids à la douleur physique, qu'on se figure une jeune fille ainsi assaillie par une myriade d'insectes dévorants qui la mordent sans relâche et boivent le plus pur de son sang. Le despotisme antique avait introduit les bêtes féroces dans sa pénalité et inventé la *fosse aux lions*, il appartenait à une république du moyen âge d'imaginer la *cage aux moucherons*.

Pendant le trajet du palais Ornano à l'épouvantable prison, Pépa avait en vain interrogé le sbire sur les motifs de son arrestation et sur la durée probable de sa captivité. Celui-ci s'était renfermé dans un silence absolu. Quand on fut arrivé aux Plombs, il remit Pépa, toujours en silence, entre les mains des *secondini* et se retira; la tâche de l'espion était finie, et celle des geôliers commençait. A ceux-ci, Pépa réitéra ses questions: ses questions restèrent de même sans réponse; les secondini ne savaient rien, ne devaient rien savoir. Pépa traversa des corridors sombres, monta des escaliers infects, et s'arrêta, sur l'ordre de son guide, devant une porte garnie de verroux; là était la cellule qu'on lui destinait. Cette porte s'ouvrit, se referma, et Pépa resta seule: on lui avait fait la grâce de ne pas l'enchaîner. Quand elle se vit ainsi comme scellée entre des parois de marbre et des portes de fer, dans une espèce de tombe mal éclairée par un rayon de jour fauve et étranglé entre les barreaux d'une étroite lucarne, son désespoir éclata, et ses larmes, longtemps comprimées, débordèrent à flots: mais ses larmes elles-mêmes, au lieu de lui apporter un soulagement, lui valurent une souffrance de plus. Les moucherons vinrent pomper sur son visage à cette source vive, et chacune de leurs aspirations fut une cruelle piqûre.

A la douleur physique se mêlait la douleur morale. Elle songea à Bartholoméo, qui, lui aussi, gémissait dans un cachot comme le sien, à Bartholoméo qui la croyait coupable et qui la maudissait peut-être, tandis qu'elle n'avait pour lui

que de la compassion et de l'amour encore. Elle songea à son père, qui ne devait plus espérer la revoir, à son père qui n'avait pas d'autre enfant qu'elle, et qui, peut-être, lui aussi, gémirait bientôt dans une prison, s'il osait exprimer trop haut ses regrets; elle songea enfin au comte Ornano, qui avait expié si noblement ses torts, au patricien qui s'était fait soumis et respectueux après s'être montré injuste et violent, et qui l'avait consolée par ses généreuses paroles des mépris de Bartholoméo. Toutes ces pensées, trop confuses pour pouvoir être analysées, se partageaient l'esprit de Pépa : c'étaient comme autant de morsures intérieures à ajouter aux morsures qui la déchiraient extérieurement.

Cependant, au milieu de ce conflit d'émotions tumultueuses, une lueur d'espérance vint réchauffer son courage. Elle se ressouvint des projets du comte Ornano, de la conspiration dont il était le chef et qui devait éclater le soir même; elle se plut à espérer que, si l'entreprise des conjurés était couronnée de succès, le comte ne l'oublierait pas, qu'on viendrait la délivrer, qu'elle renaîtrait bientôt au souffle de l'air libre... Il ne fallut rien moins que le grincement des verroux et le mugissement des deux portes de sa prison pour l'arracher à sa préoccupation. Un *secondino* entra, déposa par terre une cruche pleine d'eau et un morceau de pain noir. C'était le bonsoir du geôlier : cela voulait dire que, jusqu'au lendemain, la prisonnière n'avait plus rien à attendre; triste réalité qui fit évanouir tout espoir de délivrance!

Pépa passa toute la journée du lendemain, non pas dans les larmes, les larmes sont encore un symptôme de vie, mais dans un morne abattement. Au *secondino* qui lui apporta sa nourriture elle n'adressa pas une seule parole. A la voir assise sur un escabeau, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête entre ses deux mains, on eût dit de quelque statue funéraire.

Enfin l'horloge de Saint-Marc venait de sonner neuf heures, et elle était toujours dans la même attitude, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit, quoique l'heure de la visite des *secondini* fût passée depuis longtemps. Elle releva la tête et vit entrer un homme dont l'obscurité l'empêcha de distinguer les traits; il portait une longue robe de couleur sombre, sorte d'uniforme qu'on imposait aux prisonniers. Cet homme s'avança vers Pépa et lui prit d'abord la main en silence; puis, comme elle la retirait : — Pépa, dit-il, ne me reconnaissez-vous pas?

C'était Bartholoméo. Quand le premier moment de surprise et d'effusion eut laissé aux deux acteurs de cette scène nocturne le calme nécessaire pour une explication, Bartholoméo reprit :

— Je suis prisonnier comme vous, Pépa, et, de plus que vous, je ne peux me faire illusion sur le sort qui m'attend; j'ai levé la main sur mon supérieur, et, si peu instruite que vous soyez des lois militaires, vous pouvez pourtant savoir quel est le châtiment réservé à un pareil crime : la mort.

Il s'arrêta pour laisser à ses paroles le temps de produire l'impression qu'il en attendait; puis il reprit la main de Pépa, qui cette fois ne la retira plus, et changeant tout à coup l'accent de sa voix :

—Pépa, continua-t-il, vous pouvez nous sauver tous les deux, le voudrez-vous?

— Si je le veux, dit Pépa avec exaltation, pouvez-vous douter de moi, Bartholoméo! Oui, je ferai, pour vous sauver, tout ce que vous m'ordonnerez de faire, car, malgré les torts que vous avez eus envers moi, malgré vos injustes soupçons, je vous aime toujours, Bartholoméo, je n'aime que vous.

— Je te crois, s'écria Bartholoméo; je confesse l'injustice de mes soupçons; tu es toujours ma fiancée bénie! Et maintenant nos épreuves sont passées; nous serons heureux, Pépa, nous serons libres! Nous quitterons Venise et nous vivrons ensemble sur une terre hospitalière, sans souci du présent, sans crainte pour l'avenir : notre fuite, on la favorisera, notre fortune, on y pourvoira; nous serons heureux, nous serons riches! Tu t'étonnes de mes paroles, tu te demandes si tout cela n'est pas un rêve! Non, c'est une vérité, Pépa, c'est une certitude! D'abord, répète-moi ce que tu me disais tout à l'heure : tu feras pour me sauver tout ce que je te commanderai de faire.

— Tout ce qui me sera permis de faire, je le ferai, dit Pépa.

— Écoute-moi, reprit Bartholoméo. Tu es dans la confidence d'une conjuration, je le sais; tu connais le plan des conjurés, leurs noms; tu peux sauver le gouvernement peut-être. Il faut révéler tout ce que tu sais, Pépa; notre grâce à tous deux est à ce prix, et non-seulement notre grâce, mais notre fortune.

Dans l'obscurité complète qui régnait dans la cellule, il était impossible à Bartholoméo de reconnaître ce qui se passait dans l'âme de Pépa au jeu de sa physionomie; autrement, avant

même qu'elle n'eût parlé, il aurait deviné sa réponse. Le seul indice que le soldat pût interroger, était la main de Pépa qu'il tenait dans les siennes ; et, pendant qu'il parlait, cette main s'était convulsivement agitée.

— Ce que vous me demandez est impossible, dit à la fin Pépa d'un air grave.

— Impossible, et pourquoi? Prenez garde! Tout à l'heure je vous ai crue quand vous protestiez de votre amour ; ai-je eu tort? Voulez-vous faire revivre mes soupçons?

— Vous êtes soldat, reprit Pépa, et j'ai ouï dire qu'un soldat devait être bon juge en matière de devoir; vous allez décider vous-même si ce que vous me proposez est possible. Je suis en effet dans la confidence d'une conjuration, je sais les noms des conjurés, je peux, comme vous le dites, sauver l'État; mais aussi je peux perdre des hommes de cœur qui m'ont sauvé la vie sur la foi de mon serment; j'ai juré de me taire, dois-je trahir mon serment? Répondez vous-même.

Et après avoir vainement attendu une réponse, elle ajouta :

— Certes, je donnerais tout au monde pour vous sauver, tout, excepté mon honneur, car, si j'agissais ainsi, vous me mépriseriez.

— Je vous méprise et je vous hais! s'écria Bartholoméo d'une voix tonnante ; chacune de vos paroles est un mensonge, et toute votre personne n'est que duplicité et perfidie! Vous avez juré et vous voulez tenir votre serment? Allons donc! ce qui vous arrête, ce n'est pas la crainte d'un parjure: mais qui sait? Vous craignez peut-être de le compromettre, lui, votre comte Ornano; ou du moins vous ne voulez pas vivre avec moi, loin de lui ; et je le conçois, il est noble, il est riche, tandis que moi...

Un sanglot de la jeune fille interrompit le soldat. L'interprétation de Bartholoméo brisa le cœur de Pépa, mais sans ébranler sa résolution ; il fallait ou manquer a son serment, ou rester flétrie d'un soupçon odieux aux yeux de l'homme qu'elle aimait encore. Elle n'hésita pas, tout en essayant de calmer Bartholoméo, qui, dans son délire, poussait des exclamations de fureur.

— J'accomplirai mon devoir, reprit-elle ; mais il ne tiendrait qu'à vous de m'en rendre l'accomplissement plus facile. En nous séparant peut-être toujours, je voudrais avoir la consolation de penser que vous n'emportez pas de moi une idée odieuse.

— Justifiez-vous donc alors, dit Bartholoméo, car moi aussi je tiens plus à votre amour qu'à la liberté et qu'à la vie même ; moi aussi je voudrais, si je dois mourir, me consoler en songeant que votre cœur m'est resté; mais, encore une fois, justifiez-vous donc! Qu'alliez-vous faire chez ce comte Ornano?

Il semblait que la fatalité se plût à fermer devant Pépa toutes les issues possibles à mesure qu'elle s'y présentait. Répondre à la question de Bartholoméo, c'était révéler une partie du secret qui ne lui appartenait pas. Et cependant, quelle n'eût pas été la reconnaissance de celui-ci, s'il eût pu savoir ce qu'il y avait de dévoûment et d'amour dans la conduite de sa fiancée !

— Qu'alliez-vous faire chez le comte Ornano ? répéta-t-il, exaspéré par le silence de Pépa.

— Je ne puis vous le dire, répondit Pépa en é ouffant un soupir.

— C'est avouer votre trahison ! dit Bartholoméo hors de lui. Adieu, adieu pour toujours! Et, à la place de cette consolation que vous vouliez, je vous laisse cette pensée, qu'en mourant je vous maudirai !

Cette nouvelle épreuve, si cruelle qu'elle fût, ne devait pas être la dernière. Deux jours après cette entrevue, qui avait laissé dans l'âme de Pépa des traces si profondes, deux *secondini* entrèrent dans sa cellule, et, après lui avoir attaché un bandeau sur les yeux, l'entraînèrent vers une destination inconnue. Pépa, en leur compagnie, monta et descendit plusieurs escaliers, traversa de longs corridors et ne s'arrêta que dans une grande salle tendue de noir et mystérieusement éclairée. Au milieu de cette salle, une estrade était dressée, et sur cette estrade siégeaient trois hommes revêtus de longues robes noires.

Lorsque Pépa, à qui les *secondini*, en entrant, avaient ôté le bandeau, put se rendre compte du spectacle qui frappait sa vue, elle comprit qu'elle allait avoir un interrogatoire régulier à subir, et, au bout de cet interrogatoire, la torture lui apparut avec ses instruments terribles et ses épouvantables raffinements. Mais encore cette fois elle reprit courage, en réfléchissant que Dieu la récompenserait sans doute de tout ce qu'elle aurait souffert pour la religion du serment.

L'un des trois juges prit la parole, et, à l'accent de sa voix, à la perfidie de ses insinuations calculées, Pépa put se convaincre encore mieux que son sort était réglé par avance, et qu'on ne l'interrogeait que pour la forme: le bourreau perçait sous la robe du juge. Cependant, l'interro-

gatoire continuait, le juge pressait toujours l'accusée de ses questions, celle-ci se renfermait toujours dans son parti pris de dénégation, lorsqu'un bruit étrange, venu de l'extérieur, pénétra dans la salle du tribunal : ce bruit était un mélange de cris, de piétinements précipités et de mousqueterie par intervalles.

Au même instant, un sbire entra l'air effaré et vint parler bas à l'oreille des juges. Cette circonstance parut produire une assez vive impression sur eux, et. à la reprise de l'interrogatoire, Pépa put s'apercevoir que leurs dispositions à son égard étaient un peu changées, sinon réellement, au moins en apparence.

— Pour vous prouver que le tribunal est disposé à l'indulgence en votre faveur, dit celui qui avait jusque-là porté la parole, je crois devoir réduire mon interrogatoire aux termes que voici : On vous a rencontrée dans un lieu appelé la crique des Oliviers, vous ne le niez pas; maintenant dites-nous ce que vous alliez y faire, et le tribunal vous promet par ma bouche grâce pleine et entière.

Malgré la résignation de Pépa, elle ne put dissimuler un mouvement de joie en entendant ces paroles ; le moyen de salut qu'on lui offrait était facile : elle n'avait qu'à parler, elle parla :

— J'allais attendre à la crique des Oliviers mon fiancé Bartholoméo, dit-elle.

— Pourriez-vous nous prouver cela ? dit le juge.

— Interrogez Bartholoméo lui-même.

L'audience fut un instant suspendue. Pendant ce temps, le bruit extérieur continuait toujours, et Pépa, pour se l'expliquer, se perdit en conjectures. Enfin, Bartholoméo parut, toujours revêtu de l'uniforme des Plombs.

Le juge lui demanda, en désignant Pépa :

— Connaissez-vous l'accusée ?

Bartholoméo réfléchit quelques instants ; puis une inspiration d'implacable rancune se réfléchit dans ses traits, et il répondit :

— Je ne la connais pas.

Le juge reprit :

— Ainsi, il n'est pas vrai que vous ayez jamais dû la rencontrer à la crique des Oliviers ?

— Cela n'est pas vrai, dit Bartholoméo.

Pépa n'eut pas la force de supporter cette accablante péripétie, qui ne lui laissait plus d'espoir ; à la seconde dénégation de Bartholoméo, elle s'était évanouie et ne put remarquer le sourire qui se glissa, de proche en proche, sur le visage des trois juges, sourire atroce qui disait : « Les réponses de Bartholoméo, c'est l'inquisi-« tion qui les a dictées, c'est l'inquisition qui « s'est servie de la jalousie aveugle du fiancé « pour perdre la fiancée. L'inquisition savait « tout ; elle a tout prévu, tout conduit. »

Les inquisiteurs décrétèrent que la question serait appliquée à Pépa, afin de lui extorquer par la douleur les aveux qu'elle s'obstinait à garder.

Nous épargnerons à nos lecteurs les détails de cet horrible supplice, il nous suffira de dire que Pépa le souffrit courageusement et n'avoua rien. Il ne fallut pas moins d'un mois entier pour cicatriser ses blessures. Pendant ce long temps, Pépa trouva un adoucissement à ses maux dans cette pensée que le comte Ornano l'estimerait peut-être. Il est permis de croire qu'à ce besoin d'estime se mêlait à son insu un sentiment plus doux, depuis que Bartholoméo s'était rendu si indigne de son amour.

Lorsqu'elle eut à peu près recouvré sa santé, Pépa s'attendait à retourner aux Plombs ; il n'en fut pas ainsi. Par ordre de l'inquisition, dont elle ne pouvait pénétrer les motifs, et qui la surprit moins comme un miracle que comme une nouvelle déception, on la rendit libre.

La première pensée de la jeune fille, après sa mise en liberté, fut une pensée de piété filiale ; elle se rendit à la maison de son père : cette maison était déserte! Elle interrogea les voisins, on lui dit que son père avait été tué dans une insurrection populaire ; mais quand ? comment? Là-dessus elle n'obtint que des renseignements vagues, chacun ayant peur de se compromettre en parlant. Pépa se rappela alors le bruit qu'elle avait entendu dans la salle de l'inquisition, ces clameurs confuses dominées par les détonnations d'armes à feu, et ses soupçons se confirmèrent bientôt.

Un soir qu'elle était assise dans sa petite chambre, recueillie en elle-même, et, malgré elle, mêlant au souvenir de son père le souvenir d'un autre homme sur le sort duquel elle n'avait pu obtenir aucune indication, la porte s'ouvrit, et, en levant la tête, Pépa aperçut devant elle le comte Ornano, enveloppé dans les plis d'un long manteau. Le comte lui raconta comment la conjuration dont il était le chef avait avorté par suite des mesures extraordinaires que le gouvernement avait prises ; comment, en invoquant le nom de sa fille illégalement arrêtée, le gondolier Pizone avait organisé une insurrection populaire ; comment les conjurés s'étaient mêlés

à cette insurrection, et comment enfin Pizone avait été tué dès le commencement de l'action. La mort de Pizone, continua le comte, avait glacé tous les courages, les insurgés s'étaient débandés, et l'inquisition avait achevé d'apaiser la fureur populaire en faisant publier que l'accusée dont on réclamait la délivrance n'avait pu justifier sa présence à la crique des Oliviers, et que le soldat Bartholoméo, dont elle avait invoqué le témoignage, avait donné le plus éclatant démenti à ses allégations.

Le comte termina en disant que tous ses amis, tous ses complices, étaient en fuite, tous traqués ou proscrits.

— Maintenant, ajouta-t-il d'une voix émue, parlons de vous, Pépa. Vous avez bien souffert; vous avez supporté l'emprisonnement et la torture, vous avez couru risque de la vie, et tout cela pour mes amis, pour moi que vous étiez pourtant en droit de mépriser. Je vous dois un dédommagement, Pépa, et, ce dédommagement, je viens vous l'offrir ; voulez-vous être comtesse Ornano? Ne m'objectez pas, reprit-il après un instant de silence, la distance qui nous sépare. En acceptant la proposition que je vous fais, vous donnerez plus que vous ne recevrez ; mes biens sont confisqués, et, si le Conseil des Dix n'a pas encore mis ma tête à prix, c'est qu'il ne l'a pas osé. Mais je suis proscrit, Pépa, je n'ai plus d'autre asile que la terre étrangère ; en ce moment même, chez vous, la main d'un sbire peut faire du banni un prisonnier. Je vous le répète, voulez-vous être comtesse Ornano?

En entendant ces paroles, Pépa avait baissé les yeux et ses traits exprimaient une joie mélangée, un bonheur douteux encore.

— A qui pensez-vous? demanda le comte qui s'aperçut de ce contraste.

— A Bartholoméo, monseigneur.

— Vous l'aimez donc toujours? dit le comte tristement.

— Je crois bien que je ne l'aime plus, monseigneur; mais je voudrais le savoir libre, sinon heureux.

Le comte comprit la délicatesse d'un pareil vœu et se retira sans répondre. Il revint le lendemain et dit à Pépa :

— Avec la moitié de l'or qui me restait, j'ai séduit un *secondino* dégoûté de son métier. Ce *secondino* vous donnera les moyens de le faire évader; si même vous avez besoin de mon aide, disposez de moi.

Pépa se rendit le soir aux Plombs, après être convenue avec le comte du lieu où ils devaient se revoir. Elle parla au *secondino* qu'il lui avait désigné, convint avec lui des moyens d'évasion, puis, quand elle fut avec cet homme en présence de Bartholoméo, elle lui dit :

— Je viens me justifier et vous sauver. Je puis maintenant vous expliquer ma présence dans le palais du comte Ornano ; je voulais vous arracher à la mort, et tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour vous.

A l'appui de cette déclaration, elle raconta en détail la situation dans laquelle elle s'était trouvée, et comment elle avait essayé de concilier le salut de son fiancé avec la religion de son serment.

Cette explication dissipa tous les doutes de Bartholoméo ; il tomba à genoux devant la jeune fille et s'écria, le visage inondé de pleurs :

— Pardon, Pépa! je t'ai méconnue ; je n'aurai jamais assez de repentir pour expier mes torts! Et tu m'aimes encore? tu viens me sauver! Nous partons ensemble, n'est-il pas vrai?

— Je ne puis vous promettre de partir avec vous, dit Pépa d'une voix mélancolique ; je ne voudrais pas vous tromper. En doutant de moi, Bartholoméo, vous m'avez forcée à douter de vous! vous m'avez déchiré le cœur, et mon cœur saigne encore. Je sens que je ne vous aime plus. Mais écoutez, reprit-elle rapidement, comme pour empêcher Bartholoméo de s'appesantir sur l'aveu qu'elle venait de faire ; demain, une barque vous attendra près du rivage, près de la crique des Oliviers, vous savez, mon ami? La liberté, c'est déjà du bonheur. Vous m'aurez bientôt oubliée.

— Je ne fuirai pas, dit Bartholoméo, que ces paroles avaient accablé ; je reste ici, j'aime mieux mourir que de vivre sans vous!

Bartholoméo s'était jeté sur le mauvais grabat qui lui servait de lit, et, à toutes les exhortations que Pépa lui fit pour remonter son courage, il se contenta de répondre : — Je reste ici! je veux mourir ici!

Depuis quelques instants la jeune fille se taisait et jetait sur cet homme qu'elle avait tant aimé un regard de pitié profonde.

— Bartholoméo, dit-elle à la fin, vous voulez que je parte avec vous? Soit! suivez-moi! nous allons partir ensemble.

— Fidèle à sa promesse, le *secondino* les conduisit hors de la ténébreuse prison ; puis il les quitta, car, lui aussi, il s'était ménagé ses moyens de fuite, et il ne devait plus retourner aux

LE FEUILLETONISTE.



Je ne suis plus Pepa, je suis la comtesse Orsini!... la femme du proscrit !

Plombs. Pépa et Bartholoméo trouvèrent à l'endroit convenu une barque qui avait été préparée pour elle seule. Ils s'y placèrent, et elle partit dans la direction indiquée par Pépa. La traversée fut silencieuse ; Pépa semblait absorbée dans ses réflexions, et, chaque fois que Bartholoméo voulait lui parler de l'avenir, elle détournait la tête sans lui répondre.

Lorsque, le lendemain matin, la barque aborda un petit port situé en dehors des possessions vénitiennes, Bartholoméo vit avec surprise le comte Ornano s'avancer au devant de Pépa aussitôt qu'elle eut mis pied à terre, et avec plus de surprise encore il vit celle-ci prendre le bras du comte.

Bartholoméo allait éclater en reproches et peut-être en menaces, lorsque Pépa lui dit d'une voix ferme :

— Vous êtes libre maintenant, tâchez d'être heureux ! c'est ici que nous devons nous quitter : je ne suis plus Pépa, je suis la comtesse Ornano !

Et, comme si elle eût craint qu'on ne prêtât à ces paroles une orgueilleuse intention, elle ajouta en s'éloignant :

— Je suis la femme du proscrit !

JULES-A. DAVID.

JEAN RÉVEILLÈRE.

Si le lecteur connaissait le pays qui s'étend sur les bords de la Loire, entre Clisson et les Ponts-de-Cé, je lui dirais de se représenter la vallée de Beaupreau vers Bellébat, ou le chemin qui monte à Torfou du côté de Nantes, ou la gorge sauvage qui s'ouvre aux pieds du Château-de-Tiffauges ; qu'il se figure un fond de grasses prairies où serpente une rivière coulant à pleins bords, et qu'on traverse sur une chaussée de pierres, puis, sur la hauteur, un petit chemin qui monte entre les genêts.

A mesure qu'on gravit, la tranquille vallée se déroule à l'entour avec les collines qui la resserrent de tous côtés, et dont les sommets verdoyants se perdent à l'horizon.

Il est quatre heures de l'après-midi. Le soleil baigne les hauteurs de rayons obliques et déjà languissants, l'ombre s'allonge sur les gazons. Tout ce beau pays est désert ; en suivant le sentier qui monte et qui se perd dans les bois, l'œil est distrait, en passant, par un toit couvert de tuiles d'un rouge vif qui tranche à travers les arbres. C'est la métairie de la Tour-Landry, maisonnette basse, à la mode du pays, qui tourne son pignon vers la route, et cachée à demi de ce côté par une haie vive. Devant l'habitation s'étend une cour rustique qui est aussi l'aire à battre le grain.

A ce moment que j'ai dit, — il y a longtemps de cela, — trois figures animaient ce paysage. Sur le seuil de la maison, une vieille femme assise filait, avec son grand bavolet bien empesé, un mouchoir à carreaux proprement croisé sur la poitrine et la quenouille fichée dans la ceinture ; plus loin, sous un arbre qui laissait percer quelques rayons de soleil, une jeune fille, bras nus, vannait du grain. Entre les deux femmes, une enfant de sept ou huit ans se roulait avec un gros chien sur un monceau d'herbes sèches. Par moments, l'enfant se levait et courait vers Jeanne, sa seconde sœur, qui gardait

les vaches dans le pâtis, à deux ou trois cents pas de là. Ces pâtis sont des bois tapissés d'un gazon ras, et plantés de vieux chênes, où paissent les bestiaux en de vastes clairières. Jeanne suivait là ses vaches éparses en filant sa quenouille à pas lents.

La vieille femme s'appelait la Réveillère, du nom de feu Réveillère, son mari, métayer de la Tour-Landry, tué en 1790, dans les premiers troubles de la Vendée; elle était la mère de ces trois filles, Jeanne, Geneviève et Marie, et d'un garçon du nom de Jean, qui menait la ferme depuis la mort du père.

Geneviève, qui vannait à ses côtés, était la fille aînée. Dans la longue habitude de ces travaux de campagne faits de compagnie, ces deux femmes demeuraient des heures entières sans se parler; on n'entendait que le sifflement du fuseau et les secousses monotones du van.

Ce silence fut troublé par les cris de l'enfant, qui revenait du pâtis, et les gronderies de sa mère; tandis que l'attention des travailleuses était suspendue, la Réveillère se retourna :

— Geneviève, vois le soleil qui baisse, mets ta soupe devant le feu ; si ton frère repasse par ici ce soir, il en aura sûrement bon besoin.

— Il ne repassera point ; quand ils sont venus le chercher, ils sont allés par là-bas, du côté de Trémentines; il m'a bien dit : Geneviève, ne t'inquiète pas, je passerai peut-être encore la nuit dehors; il a mis sa veste des dimanches en prenant son fusil.

— C'est aussi, je crois bien, notre tour aujourd'hui de porter à manger à la *cache*.

— Demain, notre mère ; c'est la Bory qui fait la chaudronnée aujourd'hui.

— Combien sont-ils bien dans les ajoncs ?

— Il y a trois messieurs prêtres, en comptant notre curé, et puis trois ou quatre maisonnées du côté du moulin ; ça fait une vingtaine de gens.

— Si Jean m'en croyait, il y en aurait vingt-quatre. On est toujours là plus sûrement à l'abri que dans sa maison.

— Vous dites vrai ; je vais toujours apprêter la soupe, dès que j'aurai fini cette mesurée. Ne bouge pas de là, Marie, tu iras me chercher de l'eau.

Geneviève se hâta dans sa besogne, et la Réveillère se remit à tourner son fuseau. Dans ce nouveau silence, un coup de feu partit dans la vallée ; il fut suivi d'une vive fusillade qui gronda longtemps dans les échos avant que les femmes, étonnées, immobiles, eussent pu dire un mot.

— Les bleus sont dans le bourg ! s'écria la Réveillère.

— Jean m'avait pourtant dit qu'ils étaiant loin, dit Geneviève les mains croisées sur la poitrine.

En ce moment, Jeanne accourut pâle, essoufflée, ramenant son bétail en toute hâte :

— Vous avez entendu, ma mère?

— Ah! mes enfants, s'écria la Réveillère en levant ses mains jointes, il va peut-être nous arriver bien des misères par ici.

L'enfant, qui s'était approchée de la claie ouverte, se jeta par delà en disant :

— Je vais y voir.

Ses sœurs s'élancèrent à la fois pour la retenir, mais l'enfant avait disparu ; elle se coula, pour aller plus vite, à travers les genêts qui couvraient la pente rapide. En quelques sauts, perçant le fourré, tantôt en se retenant aux branches, tantôt les écartant de ses petites mains, elle reparut sur la route étroite qui traversait la vallée. Elle vit là un homme qui s'efforçait de fuir, qui se traînait plutôt en regardant derrière lui, et jetait hors du chemin des lambeaux qu'il arrachait de ses vêtements. Pâle, chancelant, il vint à elle en disant d'une voix éteinte :

— N'y a-t-il pas là quelque endroit où je puisse me cacher... et boire ? je me meurs.

L'enfant, émue, ne put répondre. Elle lui montra du doigt le sentier ; l'homme la suivit.

Comme il pouvait à peine gravir la pente, qui était rude, l'enfant s'arrêtait, le laissait respirer et se remettait à marcher devant lui, hâtant ses petits pas à mesure qu'elle approchait. Enfin, elle s'élança derrière la haie en disant :

— Notre mère, c'est un pauvre bien malheureux qui a soif.

La Réveillère, toute troublée, allait ouvrir la bouche quand l'homme parut. Il s'arrêta sur le seuil, à la vue des femmes, promenant de l'une à l'autre un regard craintif ; comme elles s'avançaient avec compassion, il fit trois pas de plus et vint tomber sur la chaise même où la mère filait l'instant d'auparavant. Il dit encore :

— Je n'en puis plus ! — ferma les yeux et s'évanouit.

Les trois femmes coururent vers la maison, tandis que l'enfant s'accrochait à leurs jupes, disant d'un air d'importance :

— C'est un pauvre, n'est-il pas vrai, notre mère, que j'ai bien fait de l'amener ?

Les femmes revinrent, portant du vinaigre, de l'eau, du vin. L'une soutenait la tête de l'étranger ; la mère lui frottait les tempes. Il rouvrit les yeux et demanda *à boire!* Jeanne, versant un peu de vin vieux dans un verre, le lui fit avaler. Il parut ranimé ; et, se jetant sur la cruche d'eau que tenait Geneviève, il en but avec tant d'avidité, que la Réveillère la lui retira des mains. Alors il en mouilla un linge qu'on lui présentait et se lava lui-même le visage ; puis il porta la main à ses jambes et tout le long du corps pour s'assurer qu'il n'était pas grièvement atteint ; dans le mouvement qu'il fit, on vit que le sang ruisselait sur sa main gauche.

— Sainte Vierge! dit Jeanne, il est blessé ; voilà le sang qui coule...

— Ce n'est rien... dit l'homme, qu'une égratignure ; je suis tombé de cheval, et je me suis écorché.

La Réveillère, reprenant le linge mouillé, lava cette main ensanglantée. On y voyait en effet une large écorchure qui avait mis le poignet à vif. Jeanne alla chercher de vieux morceaux de toile qu'elle tailla par bandes. Tandis que la mère en enveloppait la main du blessé, Geneviève tirait un mouchoir de son cou pour assujétir l'appareil ; et l'enfant attentive, les deux mains derrière le dos, demeurait debout, à deux pas devant l'étranger, toute fière de l'avoir amené et d'être la cause de ces soins qu'on lui prodiguait. Pendant qu'on le pansait, cet homme fixait un œil curieux sur le visage honnête et paisible de ces trois femmes.

— Merci, dit-il enfin avec un sourire, je n'aurais pas cru, d'après ce qu'on dit, trouver par ici de si bonnes créatures.

— Vous n'êtes point de ce pays ? dit la Réveillère.

— Non, dit l'homme avec embarras.

— Vous revenez du choc, pourtant ; c'est donc que vous êtes à vous battre contre nos gars?

L'homme, déjà si pâle, pâlit encore en suivant les yeux de la vieille paysanne, qui se portaient sur son habit entr'ouvert, où se laissait voir une écharpe tricolore. Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse avec une poignée d'assignats.

—Tenez, brave femme, voici pour votre peine, et je puis vous en donner encore davantage.

Les jeunes filles se détournèrent, et le front hâlé de la Réveillère se couvrit d'un rouge vif.

— Gardez votre argent. Nous ne sommes pas des misérables ; vous nous faites affront, en vérité.

L'étranger, d'abord interdit, balbutia :

— Je ne me bats contre personne, moi. Je suis chargé, au contraire, de mettre la paix. De quelque côté qu'on soit, il faut bien faire son devoir.

Il se tut, et, peut-être pour déguiser sa confusion, il retomba dans sa défaillance ; les femmes l'examinèrent à leur tour. C'était un homme d'environ quarante ans. Il portait une lévite avec un petit collet qui descendait sur les épaules, une culotte de peau et des bottes qui laissaient voir à mi-jambes des bas rayés de rouge et de blanc ; le tout déchiré, souillé de boue et de poussière. Son chapeau à larges bords, comme ceux des gens du pays, était à ses côtés par terre.

— Je vous aurais bien pris pour un de nos messieurs, reprit naïvement la Réveillère, mais vous avez là une nippe comme notre ancien monsieur le maire.

L'homme effrayé reprit avec amertume :

— Vous voulez vous venger, n'est-ce pas, tandis que vous tenez un de ces républicains que vous haïssez tant ?

— Moi, bonhomme! dit la Réveillère, vous ne nous ferez pas de mal ici, n'est-il pas vrai ? Vous êtes dans la peine ; je ne regarde pas à ce que vous êtes. Si nous avions de la rancune, nous ne vous aurions pas retiré.

— Eh bien ! dit l'homme en changeant de visage, vous êtes de bien braves femmes... On nous trompe, voyez-vous... Si vous saviez ce qu'on nous dit de ce peuple de la Vendée ?...

— Il faut qu'on en dise bien du mal, car vous nous faites bien du mal aussi.

— Que voulez-vous? on vous représente comme des brigands, on échauffe la tête de nos soldats, on leur faire croire que vos femmes et vos enfants sont dressés à l'assassinat des patriotes.

— Mon Dieu, dit la Réveillère en joignant les mains, est-il bien possible ! Allez, monsieur, les brigands sont de bonnes gens. Nous ne voulions, Dieu le sait, du mal à personne, quand on est venu chasser nos meilleurs prêtres, qui n'avaient fait non plus que du bien. N'est-ce point la *Mayence* qui a commencé à tuer nos hommes, à brûler nos maisons et nos champs ? Croyez-vous bien que nos gars n'aimeraient pas mieux rester chez eux, où ils ont assez d'ouvrage à mener pour gagner un morceau de pain, plutôt que d'aller au choc contre le prochain, comme voilà mon pauvre Jean qui a perdu son père et deux de ses oncles dans les déroutes ? Quand il

a vu qu'on viendrait brûler par ici, il a bien fallu marcher comme les autres, parce qu'on aurait dit qu'il était un pataud et un fainéant ; et puis, c'est qu'il a du cœur ce gars-là!

— Vous avez un fils qui s'en va aux chocs ? dit l'homme en tâchant de déguiser son inquiétude. Il comprenait assez le patois du pays pour entendre ce mot de *choc*, qui signifiait les rencontres avec les bleus, comme on appelait la *Mayence* les diverses troupes républicaines, à cause de la célèbre garnison mayençaise commandée par Kléber.

— Il faut bien ! répondit la Réveillère, puisque le bon Dieu l'a voulu.

— Et s'en est-il allé bien loin ?

— Je ne pourrais pas dire de quel côté il est allé ; il est parti ce matin devers Vézins, mais nous pensons qu'il reviendra souper.

L'homme fit un effort et se leva en disant d'une voix altérée :

— Je m'en vais, je veux m'en aller ; il m'assassinerait, votre fils.

— Il n'est pas capable de ça, notre enfant ! s'écria la Réveillère ; vous lui faites tort.

Mais le blessé ne se sentit pas la force de se soutenir ; il promena un regard désolé sur cette campagne déserte, et se laissa retomber en pleurant. Les jeunes filles émues se rapprochèrent.

— N'ayez pas peur, notre frère est un bon homme ; il sera content plutôt de ce que nous avons fait pour vous.

— Eh bien ! je me fie à vous, dit l'homme avec effusion ; il est votre frère, il vous écoutera.

—Eh dame ! oui, dit la Réveillère, vous en feriez autant à notre place. Et si la Mayence venait par ici, comme vous les connaissez, vous les empêcheriez de nous faire du mal.

— Ah ! comptez sur mon éternelle reconnaissance, dit l'homme avec le même accent théâtral.

Il fut interrompu par la voix de la petite Marie, qui criait derrière la haie :

— Le voici ! notre grand frère Jean.

L'homme tressaillit et fit encore un mouvement pour s'enfuir; mais Jean parut à l'entrée de l'aire, et le blessé, laissant retomber sa tête sur la poitrine, cacha son visage dans ses mains.

— Jean, dit la Réveillère, c'est un monsieur de la république, qui a bien de la misère et qui se mourait de besoin, nous lui avons donné à se rafraîchir.

Jean, essoufflé, le visage en feu , lança sur cet homme un coup d'œil sinistre, et dit tranquillement :

— Vous avez bien fait, ma mère.

Jean était un garçon d'une vingtaine d'années, ses longs cheveux mêlés, sa veste des dimanches et son fusil fumant, lui donnaient je ne sais quel air gauche et terrible. Ses guêtres étaient trempées de vase, et son beau chapeau à cornes était orné d'un débris de panache tricolore planté de travers.

— Et ce bon monsieur avait peur de toi, lui dit la mère ; serait-ce point un beau coup d'offenser un infirme ?

— Pour ça non, dit Jean à l'étranger, si je vous avais rencontré un peu plus tôt, là-bas, à la bonne heure ; mais vous avez du mal, et vous entrez chez nous, ça ne me regarde plus. Nous ne sommes pas comme la Mayence, nous autres.

L'homme releva la tête par un nouvel élan de reconnaissance.

— Généreux ennemi ! vous donnez une noble leçon à nos soldats. Moi aussi, je leur ai prêché la modération ! Ne sommes-nous pas tous frères ?

— Allons, petite, interrompit Jean en posant son fusil, va me chercher la soupe, si elle est chaude.

— Tu t'en retournes ? dit la vieille.

— Oui, ma mère ; par la raison que j'ai promis à ceux de Vézins de me trouver ce soir sur la lande.

— Et qu'as-tu là sur ton chapeau ? reprit la Réveillère en riant.

Mais Jean, sans lui répondre, se retourna vers l'étranger :

— Et, sans vous commander, vous étiez sans doute par en bas tout à l'heure?

L'inconnu fit un signe affirmatif.

— Ah bien ! si vous étiez tout à l'heure de ce choc-là nous étions de la fête. C'était un détachement qui débouchait par la route charretière, là-bas, en haut du pont ?

— Oui, c'est là qu'a commencé le feu.

— Voyez ce que c'est : vous étiez bien cent hommes, et nous n'étions qu'une douzaine. C'est quelque coup que vous aurez attrapé là?

— Non, on a blessé mon cheval qui s'est abattu... et, dans la chute... je croyais avoir une jambe cassée.

— Je vous reconnais maintenant. Vous avez pris le mors aux dents tout au commencement. Tenez, ceci doit être à vous, je l'ai trouvé sur le chemin.

Jean décrocha les plumes tricolores de son grand feutre et les jeta sur le chapeau de l'étranger.

— Ça vous va mieux qu'à moi ! Chacun son bien. Eh bien ! tenez, à la bonne franchise et sans rancune, la balle qui a piqué votre cheval est partie de ce fusil-là, et je puis dire que je visais plus haut. J'ai passé dans l'eau pour vous couper le chemin, et puis je vous ai perdu de vue. Enfin, vous voilà ; je n'en suis pas fâché maintenant.

Jean, son écuelle dans ses mains, s'assit sur son escabeau et dépêcha les cuillerées. L'étranger dissimulait sous son accablement la confusion qu'avait pu lui donner le récit de Jean, témoin de sa fuite à toute bride.

— Et du moins, dit le gars, cela va-t-il bien maintenant. Tâtez votre jambe ; je vous donnerai bien encore un coup de main ; s'il ne s'agit que d'un tordion, il n'y a qu'à tirer.

L'homme se palpa et fit mine de marcher.

— A la bonne heure ! dit Jean en se versant à boire. Nous boirons un coup ensemble à présent. Jeanne, va chercher un verre.

L'homme reprit le sien par terre. Jean le remplit jusqu'aux bords.

— Ah ! reprit Jean en essuyant ses lèvres du dos de la main, j'avais bon besoin de me rafraîchir aussi. Mais, voyez-vous, monsieur, vous n'êtes pas capable de faire quatre pas dans le pays sans vous perdre. Venez-vous-en, je vous mettrai dans votre chemin.

L'étranger parut hésiter et secoua la tête.

— Laisse-le donc, Jean, ce pauvre homme, il n'est peut-être pas dans le cas de mettre un pied devant l'autre.

— C'est donc dit, reprit Jean, je compte revenir ce soir. Vous aurez le temps de vous reposer jusque-là.

Il prit son fusil, et s'en alla en le nettoyant avec son mouchoir.

— Prends bien garde, Jean, lui cria la Réveillère en courant sur le seuil.

Quand le bruit des pas du jeune homme se fut perdu dans le sentier, l'étranger parut par degrés plus à l'aise. Il s'était levé, il se promenait de long en large devant la maison ; la Réveillère lui offrit de faire allumer du feu dans l'âtre, parce que, disait-elle, le soleil descendait et la flamme lui serait bonne contre l'air du soir. Il refusa.

Il y avait à peu près dix minutes que Jean était parti, quand le chien aboya au bas du sentier.

— C'est la Chevrette, dit la Réveillère à l'enfant, cours donc la chercher.

L'enfant partit en sautant ; mais elle était à peine sortie qu'elle revint et se précipita dans la clôture en disant d'une voix étouffée :

— Notre mère ! la Mayence !

— Ils t'ont vue ? dit la Réveillère.

— Oui, mère, ils m'ont vue.

L'étranger, qui se tenait derrière la haie, se dressa sur la pointe des pieds et regarda, en abritant sa vue de la main contre les vifs rayons de soleil qui se glissaient à travers les feuilles. La Réveillère s'avança derrière lui, l'haleine suspendue. Ils distinguèrent un bruissement de branchages mêlé d'un cliquetis d'armes, et bientôt on put voir çà et là, entre les genêts, des canons de fusils qui passaient et des plumets rouges.

— Citoyens ! à moi ! s'écria l'étranger.

— Mon Dieu ! dit la Réveillère en lui saisissant le bras, qu'est-ce donc que vous faites là ?

— Ce sont des amis, dit-il en souriant sans se retourner ; à moi, soldats ! par ici !

Il agita le mouchoir de sa main enveloppée aux yeux des soldats qui levaient la tête sans trop savoir d'où venait cette voix, puis courut au devant d'eux.

— Vous ne voulez point nous faire du mal ? répétait derrière lui la bonne femme toute troublée.

Une voix s'écria :

— C'est le citoyen représentant ! Il n'est pas mort !

L'inconnu et les soldats se rejoignirent et d'abord échangèrent quelques mots qu'on ne put entendre, et l'étranger, revenant avec eux vers les paysannes stupéfaites, leur dit avec un air tout nouveau d'arrogance victorieuse :

— Allons, les femmes, voici des braves qu'il faut aussi régaler.

Les femmes reprirent quelque présence d'esprit pour exécuter cet ordre. Cependant le représentant montrait aux soldats le sentier par où Jean venait de disparaître. L'un d'entre eux disait en jurant :

— C'est une chose que je me dois à moi-même ; tu sais, Tripier, je te l'ai dit là-bas... faut que j'en tue quelqu'un ce soir.

La Réveillère apporta des verres, car ses filles étaient trop effrayées.

— Eh bien ! leur cria le représentant, approchez donc, les enfants : est-ce que les militaires vous font peur ?

La Réveillère lui répliqua dans son honnête fermeté :

— Dame! il n'y aurait rien de bien étonnant pour des jeunes filles de leur âge.

Le représentant triomphant versait lui-même à boire à ses hommes, et parfois régnait un silence sinistre interrompu par un mot dit à mi-voix.

— Allons, dit enfin le représentant, nous allons nous remettre en route. Vous voyez, la mère, que je ne manquerai point de guides à présent. Mais ce n'est pas le tout... il faut que vous veniez avec nous, entendez-vous, la mère?

— Moi? mon bon monsieur!

— Vous et vos filles. Votre fils est contre nous, il ne s'en est pas caché, vous savez ; vous servirez d'otages au quartier-général.

— Oh! s'écria la mère les mains jointes, vous voulez nous fusiller!

— Non, du tout; je sais que vous êtes de braves femmes; mais il faut que vous veniez avec nous.

— Non, non, dit la vieille en se retournant vers ses enfants, je vous le dis bien, vous ne nous arracherez pas d'ici.

— Allons donc, finissons-en! s'écrièrent les soldats.

Les femmes poussèrent un cri aigu ; mais le représentant se mit devant elles en disant d'un air de raison aux soldats :

— Point de violence; elles se sont très bien conduites avec moi. Allons, la mère, puisque cela vous fâche, nous vous laissons tranquille; vous nous donnerez bien une de vos filles pour nous conduire jusqu'au delà du bois?

— Oui, je vais y aller, moi, ma mère, dit Geneviève avec exaltation; venez-vous-en avec moi.

La Réveillère tourna vers sa fille un regard déchirant; mais Geneviève dit encore d'un air résolu :

— Je les conduirai bien, moi, ces messieurs, jusqu'après le pâtis, le chemin est bon ensuite jusqu'à Vézins.

— Eh bien! au revoir, dit le représentant, en route!

La fille sortit avec précipitation, engageant les soldats à la suivre.

Les deux femmes qui restaient demeurèrent immobiles jusqu'à ce que le dernier soldat eût disparu. Jeanne alors se tourna vivement vers sa mère :

— Ma mère, ces hommes nous feront du mal; il faut vous sauver à la cache.

Elle courut attacher le chien dans l'étable et fermer les portes.

— Et ta sœur? dit la mère sans bouger, en prêtant l'oreille.

— A la volonté de Dieu! dit Jeanne, j'entends quelque chose qui me dit qu'il va arriver des malheurs. Vous êtes notre mère à tous; venez-vous-en avec moi.

Elles demeurèrent encore un moment à écouter au loin.

Tout à coup elles entendirent des cris perçants, puis des voix d'hommes et des pas de gens qui couraient.

Jeanne saisit sa mère à bras-le-corps et l'entraîna derrière la maison, tandis que la Réveillère, en fuyant, appelait Marie, son dernier enfant.

Les cris affreux s'éteignirent, et comme les femmes venaient de disparaître dans le bois, éperdues, leurs souliers à la main, des soldats reparurent à la clôture et coururent à la maison. Les portes tombèrent sous les coups de crosses. Ils cherchèrent, ils fouillèrent les lits, les armoires, les fagots du bûcher avec leurs baïonnettes. Tout fut dévasté et pillé en un clin d'œil. Ils ne trouvèrent que le chien attaché dans l'étable. D'autres soldats arrivaient les uns après les autres, et le représentant, s'avançant à petits pas, sortit le dernier de derrière la haie.

— Eh bien?

— Envolées! dit un soldat, nous leur avons laissé le temps.

— Cherchez-les.

— Citoyen représentant, c'est à savoir où et comment?

— Maladroits! dit le représentant en jetant un coup d'œil dans l'étable.

Il s'approcha du chien en le flattant de la main, défit lentement le nœud de la corde attachée à l'anneau de son collier, et dit avec un geste :

— Cherche.

Le chien se secoua, flaira de divers côtés, et partit en trottant du côté du bois.

— Suivez-le, dit le représentant en montrant le chien ; nous allons les trouver.

On mit à la hâte le feu à la maison en trois ou quatre endroits, et les soldats, sautant les buissons, coururent après l'animal, tandis que le représentant les suivait de loin.

A deux portées de fusil, le chien, longeant le pâtis, traversa un chemin creux bordé de l'autre côté par un champ d'ajoncs très hauts, et qui présentaient une palissade toute hérisée et impénétrable. Le chien aboya, se piqua le mufle à

plusieurs reprises aux brins épineux, puis se glissa en rampant dans le fourré. Les soldats abattirent quelques rameaux à coups de sabres, et s'insinuèrent à leur tour, la tête basse ; mais ce côté justement était déjà frayé ; les paysans qui se cachaient dans ces champs d'ajoncs coupaient aux ciseaux des branches sur leur passage. Toutefois, les soldats, cruellement déchirés, s'avançaient en jurant l'un derrière l'autre.

La Réveillère, accroupie et la dernière entrée à la *cache*, entendit le chien, les soldats.

— Jeanne, dit-elle, il ne faut point découvrir le pauvre monde qui est céans derrière nous. Pour Dieu, livrons-nous!

Et les deux femmes se traînèrent à la hâte au devant de ces hommes qui venaient.

— N'allez pas plus loin, dit la mère, faites de nous à votre volonté.

Cette action sauvait la vie à vingt personnes qui frémissaient à dix pas de là. Les soldats aveuglés dans ces branchages, mirent la main sur les femmes, satisfaits de n'aller pas plus loin. Le représentant s'était arrêté dans le chemin creux avec un bas officier ; quand il les vit reparaître, il se remit à marcher en avant.

La mère et la fille demeurèrent au milieu des soldats qui les avaient prises et qui les poussaient devant eux. La Réveillère, avec toute sa présence d'esprit, songeait encore à préserver sa fille, se tenant à deux pas derrière elle, plus près des soldats, et les écoutant. Et comme elle portait les yeux en marchant sur le représentant qu'elle avait bien reconnu, la pauvre femme disait entre ses dents : — Mon Dieu ! est-il bien possible de rendre le mal pour le bien !

Cependant les soldats baissèrent la voix, et la vieille entendit qu'ils parlaient de sa fille, *la jeune*, comme ils disaient, en termes si infâmes, qu'elle eut peine à comprendre; mais c'en fut assez pour lui inspirer plus de terreur que tous ces horribles apprêts d'une mort prochaine. Redoublant d'attention, elle pénétra les abominables desseins de ces hommes contre son enfant. Celle-ci n'entendait rien, et marchait la tête baissée. Tout à coup, sa mère se retourne, et lui dit à mi-voix :

— Jeanne, voudrais-tu pas bien mourir tout à cette heure?

— Ma mère, nous avons tant de misère, que je n'aurais point du tout de peine à mourir.

— Ma fine, laisse-moi faire, mon enfant, nous y aurons plus de profit; nous allons mourir tout de suite. Fais comme moi!

Elle s'arrête, se retourne et dit aux soldats d'un ton calme :

— Nous n'irons pas plus loin; vous pouvez nous faire périr ici...

Elle se laisse tomber au revers d'un fossé et sa fille en fait autant.

— Veux-tu marcher?

— En vérité, je vous l'ai dit, nous n'irons pas plus loin.

Les soldats, inquiets, voyant s'éloigner leurs chefs devant eux, s'adressèrent à Jeanne : — Marche, toi!

— Vous entendez ce que dit ma mère : faut qu'on nous fasse mourir ici.

— Tiens ferme, Jeanne; il arriverait malheur à ton honnêteté.

Un de ces hommes appuya la lame de son sabre sur le ventre de la jeune fille et l'enfonça lentement.

— Veux-tu marcher, brigande?

— Nous n'irons pas plus loin, disait Jeanne du même ton.

Les soldats ne se retinrent plus, ils percèrent Jeanne à coups de sabre et de baïonnette, et balafrèrent la vieille, qui levait les mains sur sa tête, et qui, sous les coups, disait toujours : — Tiens ferme, Jeanne, ne bougeons pas.

Les soldats, les voyant immobiles, rejoignirent le représentant, qui les regardait faire de loin. Ils s'éloignèrent ensemble.

Quelques moments après, Jeanne poussa un soupir, rouvrit les yeux et se mit sur son séant; et voyant sa mère étendue à ses côtés, elle l'appela, mais la Réveillère ne répondit point. Alors Jeanne, couverte de sang, porte la main sur ses plaies, ramasse sa jupe et son tablier pour retenir ses entrailles qui se répandent, et se lève. Elle se traîne en chancelant, et s'en retourne au champ d'ajoncs; elle y pénètre, usant ses dernières forces à s'enfoncer dans ces épines; elle arrive jusqu'à l'endroit où se cachait l'abbé Guérin, curé de sa paroisse. Ce prêtre, qui la croyait massacrée, pousse un cri de joie en la voyant. Elle tombe à genoux devant lui.

— Monsieur le curé... il ne m'est rien arrivé!

Elle parlait d'une voix mourante, et craignant que le temps lui manquât, elle reprend :

— Monsieur le curé, il n'y a pas grand'chose qui me gêne sur la conscience... mais je n'ai pas voulu mourir sans recevoir encore l'absolution...

Le prêtre troublé ne sait ce qu'elle veut dire; il se hâte de la bénir, et Jeanne aussitôt tombe morte.

La Réveillère ne revint à elle que longtemps après; comme la nuit tombait, et ne voyant plus Jeanne près d'elle, pensant à Marie, sa plus jeune enfant, elle rentre dans le bois, sur les pieds et sur les mains, et se dirige vers la métairie.

Une heure après, un homme passait par ce même endroit; c'était Jean qui revenait de la lande de Vézins. L'expédition projetée était remise, et les gars s'étaient dispersés. Les bleus, disait-on, étaient loin. Jean, bien armé, sifflait en marchant, content de rentrer au logis. Il avait conté à ses amis qu'un officier de la *Mayence* s'était retiré chez eux. Pour couper court, il passe à travers le bois, se trompe dans l'obscurité toujours croissante, et vient tomber dans le sentier qu'il avait pris en partant.

A quelques pas de la maison, le chien hurle et vient au devant de lui en rampant.

— Ils sont couchés; c'est bon, Chevrette, reste à l'étable.

Le chien hurle toujours et ne le quitte pas. Jean est saisi par une odeur suffocante de paille brûlée; une épaisse fumée s'élevait au-dessus des haies. Il s'inquiète, et tout à coup il trébuche à un corps étendu qu'il ne peut reconnaître. Il retire sa main pleine de sang. Epouvanté, il court à la maison : point de lumière. Les portes sont ouvertes. Il appelle sa mère, il appelle Jeanne.

Au milieu de cette horrible fumée, il se heurte d'abord à des meubles renversés, il ne reconnait pas l'ordre accoutumé de la maison, le lit de sa mère est vide, et Jean appelle encore : Ma mère!

Un gémissement qui semblait sortir de terre répondit au malheureux; ses cheveux se dressent, et il sort de la maison, suffoqué par la fumée, égaré par les visions de son imagination villageoise, en appelant toujours, dans son désespoir : Ma mère! ma mère!

Alors, tout près de lui, une autre voix l'appela doucement par son nom; il ne put répondre que par un cri étouffé; et tout d'un coup, à la clarté douteuse d'une nuit d'été, un amas d'herbages se soulève, roule, et la petite Marie en sort courant vers son frère sur la pointe du pied. Jean reprit quelque courage; l'enfant lui demande tout bas si les bleus sont loin, et puis elle raconte qu'ils sont venus, qu'ils ont tué sa sœur Geneviève, qu'ils ont emmené sa mère et Jeanne, et qu'ils ont mis le feu à la maison, et que pour elle, n'ayant pu atteindre sa mère, elle s'est cachée sous le fumier, en grand danger d'être tuée, parce que les soldats sont venus justement prendre des herbes dans le tas où elle était blottie. Elle avait vu aussi le *pauvre monsieur de la république*, qui était là quand on avait mis le feu, et qui avait détaché le chien. Jean comprit tout sur le simple récit de l'enfant; il court au foyer, il y avait encore du feu dans les cendres éparses; il allume de la lumière et parcourt la maison; la petite Marie marchait craintivement derrière lui. Tous les meubles de la chambre étaient pillés et bouleversés. Sur le point de passer dans l'étable, il entend ce même gémissement qui l'a épouvanté; il regarde : c'était sa mère, couchée en travers d'une porte extérieure qu'elle n'avait pu qu'entr'ouvrir; étouffée par la fumée, elle avait fait effort pour se traîner au grand air.

La Réveillère vit d'abord sa fille qu'elle attira dans ses bras. Elle l'embrasse sans parler; elle essaie pourtant de faire entendre ce qui est arrivé, et le peu qu'elle en dit achève ce que l'enfant a commencé. Jean demeurait muet; par bonheur, de grosses larmes tombèrent de ses yeux; il soulevait parfois ses mains égarées comme pour se déchirer le visage; et puis il roulait dans sa gorge des imprécations inarticulées; mais la vieille lui prit la main doucement en montrant la petite croix qui pendait à son cou, et ses lèvres murmurèrent quelques mots dont il n'entendit que les derniers.

— Comme il a pardonné.... Sois bon... Jean... Marie.....

Jean la soulève dans ses bras pour la porter sur son lit; il cherche de l'eau, il lave son visage ensanglanté, il écoute si elle respire, mais la pauvre Réveillère était morte dans ses bras. Les mains teintes de ce sang maternel, il tomba sur ses genoux au pied du lit, et l'enfant s'agenouilla derrière lui; puis il se relevait pour se pencher sur le cadavre, animé de je ne sais quel fol espoir : le corps s'était raidi. Il prit alors sa petite sœur par la main en lui disant :

— Viens avec moi, allons-nous-en!

Devant la maison, il lui dit encore de l'attendre, et revint au bout d'un peu de temps en portant le corps de Geneviève, qu'il alla mettre sur le lit, auprès de sa mère. Il rajusta la porte enfoncée; puis, dérangeant la pierre du lavoir où il cachait ses cartouches, il en remplit les poches de sa veste, prit son fusil, et, emportant Marie dans ses bras, s'en retourna, malgré la nuit, à travers les bois, du côté du champ d'ajoncs.

Les gens du pays, qui se cachaient en ces endroits, avaient un signal pour se reconnaître : c'était un sifflement, un cri d'oiseau de nuit,

qu'on imitait avec la voix. Jean remit sa sœur entre les mains des paysans qui étaient là, conta ce qui s'était passé, et dit qu'il allait venger sa mère. L'abbé Guérin le vit dans un tel état qu'il voulait le retenir. Il lui représenta que la mort de sa mère lui imposait de nouveaux devoirs, et qu'il devait servir de père à sa jeune sœur. Mais Jean s'enfuit sans l'écouter.

Le matin, il fit cinq lieues de paroisse en paroisse pour chercher les bleus, et sans pouvoir découvrir une de leurs colonnes.

Le soir, quand il revint au *refuge,* l'abbé Guérin lui mit dans les bras Marie qui pleurait, en lui disant :

— Que deviendra cette enfant, si tu te fais tuer ?

Jean se mit alors à pleurer aussi. Il emmena sa sœur à la métairie, et promit de ne plus se battre.

Le curé vint dans la nuit enterrer les deux femmes, et toute la paroisse assistait à cette cérémonie.

Comme c'était l'usage en pareil cas, chacun, comme il put, aida Jean à réparer ses pertes. Quelques garçons vinrent travailler avec lui. En quelques jours, se maison fut remise en état. Il retrouva la plupart de son bétail, et reprit ses travaux, quoique la guerre devînt plus terrible. Il y eut même, au commencement de l'hiver, un grand *choc* à Coron, où Santerre commandait les troupes républicaines. Il fut battu et longtemps poursuivi ; pendant deux jours le pays fut couvert de fuyards, que les paysans tuaient impitoyablement. Jean, selon la promesse qu'il avait faite à son curé, ne quitta point sa maison, mais il gardait chez lui son fusil chargé en cas d'évènements.

Une nuit, trois jours après la bataille et par un temps affreux, comme il venait de fermer sa porte, il entend des cris au bas de la côte. Il cache sa lampe sous le manteau de la cheminée et prête l'oreille. Les cris redoublaient : des coups de feu partent. Jean, à la hâte, emporte le berceau de sa sœur dans l'étable et décroche son fusil ; en ce moment, on ébranlait à coups redoublés la porte de la maison ; une voix criait au dehors :

— Ouvrez! ouvrez! sauvez-moi... au nom de Dieu! Je suis mort si vous n'avez pitié de moi!

Jean ouvrit un volet plus haut que la porte; il entrevoit dans l'obscurité un homme qui tombe à genoux et lui tend les bras.

— Cachez-moi! retirez-moi! ils me poursuivent... ils vont m'atteindre!

Le malheureux, en criant, se jetait contre la porte. Jean prit sa lampe, alla ouvrir, et tout à coup, saisi d'un mouvement convulsif, il arrête cet homme qui se précipitait.

— Tu ne me connais donc pas?

— Me connais-tu donc, toi?

— Toi, tu es l'assassin Bourbotte!

Il le saisit à la cravate.

— Regarde! c'est toi qui as reçu la charité ici de ma mère et de mes sœurs! c'est toi qui les as fait périr, et c'est toi qui as mis le feu à la maison!

A ces derniers mots, les sanglots étouffèrent sa voix, et le représentant, tournant des yeux hagards, suspendu par la cravate au poignet du paysan, se laissa tomber à genoux en disant :

— C'est vrai, je suis un monstre. Sauve-moi! sauve-moi! les voici!

Cet homme se serrait contre Jean et embrassait ses genoux dans les convulsions de la lâcheté et du désespoir. Jean le secoua deux ou trois fois comme un homme qui ne sait quel cours donner à sa rage, et le représentant suivait comme un cadavre inerte les mouvements terribles de ce bras nerveux.

— Entre! s'écria Jean, entre, brigand! Il faut que je te pardonne; mais... ajouta-t-il en courant sur lui, va-t'en demain de bonne heure... avant le jour... que je ne te voie pas!... entends-tu... empêche-moi de te tuer dans ma maison!

Il lui mit ses deux poings tremblants sur la gorge en lui répétant :

— Ne me fais point perdre patience.

Il le poussa dans l'étable, où le représentant tomba prosterné. Après quoi, Jean ferma brusquement sa porte demeurée ouverte, et vint s'asseoir tout frémissant au pied de l'âtre, qui fumait encore; mais de nouveaux bruits au dehors détournèrent son agitation. Il entendit encore des cris, puis un bruit de gens qui couraient, puis enfin sa porte et son volet qui tremblaient sous les coups, et des voix qui appelaient :

— Jean! Jean! viens çà, Jean! ouvre!

Jean courut entr'ouvrir le volet en disant d'un ton d'humeur :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Les voix confuses lui répondirent :

— Bourbotte! Bourbotte est par ici en déroute! On l'a perdu de vue la contre! Hardi, Jean! ouvre donc !

Jean ouvrit la porte, et dix ou douze gars tout échauffés, se précipitant à la fois dans la maison, lui contèrent qu'on avait détruit un parti de bleus, où ils avaient reconnu le scélérat, qu'ils le poursuivaient et qu'il avait disparu près de là.

— Mais qu'as-tu donc, Jean ? interrompit un des paysans, comme tu trembles !

— Tiens, s'écria Jean, vous me parlez de cè brigand-là, et vous voulez que j'écoute tranquillement !

— Viens donc, il n'est pas à vingt pas d'ici ; tu ne seras pas fâché de le tuer de ta main.

— Mais, dit Jean avec une simplicité bien jouée, êtes-vous bien sûrs que ce soit lui ?

— Si nous sommes sûrs? Bourbotte ! le scélérat ! il n'y a point à dix lieues un enfant capable de s'y tromper ! On l'a tiré sept à huit fois tout à l'heure ! et si par bonheur j'avais eu le temps de recharger, il était touché parmi les genêts.

Les autres interrompirent pour presser Jean de les suivre, mais celui-ci répliquait :

— Je ne puis pas quitter la maison sur le soir.

— Jean, dit le premier avec feu, n'est-ce point sur le soir que le brigand Bourbotte a massacré tes femmes et brûlé ta maison ? Il faudrait donc que tu n'eusses plus de cœur dans le ventre pour manquer l'occasion de rendre honneur à tes parents.

Jean fixa ses yeux étincelants sur celui qui parlait sans dire une parole ?

Car, vois-tu bien, reprit le jeune homme, à ta place, je voudrais le massacrer dix fois pour le mal qu'il a fait dans le pays...

Une plainte étouffée partit de l'étable.

— Ecoute un peu ! dirent les gars. Qu'est-ce qu'il peut y avoir là.

Jean fit mine d'écouter, et dit d'un ton farouche :

— C'est ma petite sœur qui geint en dormant. Elle est couchée là tout contre.

Ce mot suffit si bien qu'un des paysans s'écria avec impatience :

— Pendant ce temps, le brigand s'échappe. Dépêchons; Jean a raison, il ne peut pas quitter sa sœur, puisqu'il est seul à la garder. Nous n'avons pas besoin de lui.

— C'est vrai, c'est vrai ! dirent les autres.

— Et puis, voyez-vous, dit Jean en faisant effort pour assurer sa voix, ma pauvre femme de mère, au moment de mourir, a bien voulu qu'il soit pardonné. C'est ce qui me retient. Et comme dit M. le curé, je suis le père de Marie à présent..

— Tiens, Jean, dit le premier, tu as raison; je retire ce que j'ai dit. Mais je me charge de ton affaire, et si je le trouve...

Sa phrase se perdit dans un roulement de menaces.

— Dans tous les cas, dit Jean en les poussant vers la porte, il ne peut pas vous échapper, il s'en est enfui sûrement par le bois.

Les paysans, parlant confusément, s'éloignèrent. Jean demeura sur la porte, et quand le bruit se fut perdu, il revint au coin de l'âtre, remit de l'huile dans sa lampe, et se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée dans ses mains.

Bientôt il se leva pour aller chercher le lit de sa sœur, comme si ce monstre allait empoisonner l'air que respirait l'enfant endormie : peut-être aussi d'horribles soupçons lui venaient-ils en tête. Mais, quand il fallut pénétrer dans l'étable, la force lui manqua ; il fait pourtant un effort, et revient portant Marie dans ses bras ; il avait vu, dans l'ombre, l'homme couché à la même place. La vue de ce misérable, de cette enfant, les souvenirs qui renaissaient partout dans cette maison, rallumèrent toute la rage de ce pauvre Jean.

Il saisissait son fusil, se levait en sursaut pour courir à l'étable, et s'accrochait de ses mains crispées à la muraille, comme pour se retenir; puis, il tombait à genoux, et remettait son arme en place. Cette cruelle nuit s'écoula ainsi.

Enfin, pour apaiser sa fièvre et respirer un peu d'air, il alla ouvrir le volet, et voyant le ciel qui blanchissait, il poussa un cri de soulagement. L'enfant, à demi réveillée, balbutia quelque plainte; il la laissa se rendormir, puis il ouvrit la porte et s'avança vers l'étable.

— Pars ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; va-t'en comme je t'ai dit, ou je te tue.

L'homme sortit en rampant, et s'élança dehors.

— A gauche, lui dit Jean, et que Dieu te garde à présent !

Il se rejeta promptement en arrière et ferma sa porte.

La guerre était finie, et de longues années avaient passé sur ces évènements quand Jean Réveillère osa dire à ses amis du voisinage que Bourbotte était caché chez lui le soir même qu'ils le poursuivaient.

Sa sœur était alors mariée. Lui-même avait femme et enfants, et sa maison, comme il le disait, depuis cette année 1793, semblait comblée de bénédictions.

Et quand on s'émerveillait de son aventure avec ce trop fameux Bourbotte :

— Que voulez-vous? disait-il, valait-il pas mieux qu'il se fît pendre ailleurs? Un an après il a eu la tête coupée sur une place publique.

En effet, Bourbotte périt sur l'échafaud après thermidor.

Un dimanche, au milieu d'un bourg, on me fit voir un paysan vénérable, à longs cheveux blancs, qui passait à cheval; c'était Jean Réveillère, et l'on me raconta à cette occasion les détails que je viens d'écrire.

Cet honnête homme est mort depuis quelques années. Il laisse des fils qui sont fiers de son nom, et qui voudront bien me pardonner, j'espère, d'avoir publié ce trait héroïque.

Edouard OURLIAC.

LE VOILE DE MARIE-LOUISE.

NOUVELLE.

La petite ville de C... fut, en 1809, un moment fort agitée. Marie-Louise venait d'entrer en France. Avant quinze jours, elle devait, disait-on, être à Compiègne, où l'empereur l'attendait. Elle ne pouvait par conséquent manquer de passer par C.... Le maire et plusieurs notables, qui avaient des pétitions à présenter à l'empereur, avaient décidé qu'il fallait que la ville se montrât à cette occasion, et fêtât dignement l'impératrice à son passage. On s'était longtemps demandé quel serait l'objet le plus propre à manifester l'enthousiasme des habitants. On avait d'abord pensé à une harangue; mais malheureusement le maire bégayait, quand il s'agissait de parler en public. On avait proposé ensuite un arc de triomphe en verdure, pavoisé de drapeaux tricolores; mais Soissons, Reims, Châlons, Nancy, préparaient déjà des arcs de triomphe du même genre. L'impératrice arriverait donc à C... fatiguée d'arcs de triomphe et de drapeaux, et les habitants auraient l'air de manquer d'invention et d'idées, comme si les idées venues de Paris ne passaient pas nécessairement par C... avant de se rendre à Soissons, à Reims, à Châlons et à Nancy. Enfin, après de longues délibérations, on avait décidé qu'on offrirait un voile à Marie-Louise le jour de son entrée; mais un voile magnifique, qui serait brodé par douze demoiselles, les plus nobles et les plus riches de la ville.

Il y avait eu de grandes intrigues au sujet de ce voile. Pourquoi Mlle A..... y travaillerait-elle plutôt que Mlle B....? Et puis dans quel salon le voile se ferait-il? Enfin, Mme de Beautreillis, la femme du sous-préfet, l'avait emporté. C'était dans l'ordre. Un voile destiné à l'impératrice

ne pouvait guère se faire ailleurs qu'à la sous-préfecture. Douze demoiselles, raides comme des poupées et parées comme pour un bal, étaient donc réunies dans le salon de Mme de Beautreillis autour d'une lampe suspendue au plafond par un fil d'archal; elles travaillaient sur une magnifique pièce d'Angleterre qu'on avait fait venir de Paris. Le dessin avait été tracé par l'ingénieur des ponts-et-chaussées de la ville, qui y avait semé à profusion les M et les N entrelacés, les aigles et les feuilles de laurier. C'était un dessin d'un goût remarquable, mais en même temps bien difficile à exécuter.

Les aiguilles étaient en pleine activité, lorsqu'on annonça M. de Saint-Leu, homme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui jouait un grand rôle dans les reposoirs, les feux d'artifice et les illuminations de la ville.

— Vous n'aurez jamais fini, mesdemoiselles, dit-il en entrant. Marie-Louise arrive dans quinze jours. Il vous faudrait au moins trois mois de travail pour achever cette broderie. — Laissez-nous, M. de Saint-Leu, dit en se rengorgeant l'aînée des demoiselles Beautreillis; le voile sera prêt quand il le faudra; nous en répondons. N'est-il pas vrai, mesdemoiselles? — Oui, sans doute, répondirent-elles, sans se donner le temps de réfléchir au temps qu'exigeait une pareille tâche. Elles cousaient alors d'ardeur et d'enthousiasme, ne pensant qu'à l'honneur d'être présentées à Marie-Louise. — Mesdemoiselles, dit bientôt Mlle Joséphine de la Regnière, comment trouvez-vous la petite Thérèse, la fille de Mme Brusson, maîtresse couturière, qui prétendait avoir le droit de travailler au voile avec nous?

On se récria beaucoup sur les prétentions de Thérèse Brusson, puis on parla des jeunes gens de la ville, sujet beaucoup plus intéressant. Ils étaient presque tous à l'armée, de façon qu'on ne pouvait les juger que par de vagues souvenirs. Suivant l'usage, la médisance s'attaqua d'abord à ceux qui, par leurs grades ou leurs avantages extérieurs, pouvaient donner l'idée de quelque préférence. On épargna peu surtout le jeune Adolphe Brotier, parti de C..... depuis quelques années seulement, et qui se trouvait déjà aide-de-camp de l'empereur. « On n'avance pas aussi rapidement sans protection, » dit Mlle de la Regnière. Et cependant, quelles pouvaient être les protections d'Adolphe Brotier, simple fils d'un tisserand de la ville, et qui était parti simple soldat. Néanmoins, chacune de ces demoiselles dit son mot sur le jeune aide-de-camp. L'une l'accusait d'être fat; l'autre lui avait trouvé, quand il était venu en congé, un air de hauteur qui ne convenait pas au fils d'un tisserand. En un mot, il n'y eut pas de censure ni de blâme qu'Adolphe Brotier n'eût à subir. Ces réflexions amenèrent naturellement à parler du bonheur de voir ces beaux officiers, ces maréchaux couverts de croix et de broderies. Chaque jeune fille se disait alors tout bas « qu'elle serait peut-être remarquée par un de ces beaux officiers de la suite de l'empereur. »

Tandis qu'on s'entretenait ainsi, M. de Saint-Leu vint à demander quel serait le costume de ces demoiselles le jour de l'entrée de l'impératrice. « Mais le costume le plus simple, dit aussitôt Mlle de Beautreillis l'aînée; une robe de mousseline blanche et une ceinture rose. — Ah! mademoiselle, interrompit Mlle de la Regnière, une ceinture rose pour des demoiselles! vous faites tort à votre goût! c'est la ceinture blanche que nous devons adopter. — Non, c'est la ceinture cramoisi, s'écria Mlle de Bois-d'Aumont, vieille fille en chignon, qui ressortait singulièrement au milieu de ce jeune troupeau. » Une discussion s'engagea sur le choix des ceinturons. Quelques mots vifs furent échangés. Bien qu'il ne se fît pas de mouvement apparent, la réunion ne laissa pas de se diviser en deux camps tranchés, le camp des ceintures blanches et celui des ceintures de couleur. On cessa presque de parler. La discorde plana sur le salon de Mme de Beautreillis.

M. Desmarets, le maire de la ville, fut très inquiet en apprenant ces discussions. « Le voile ne sera jamais achevé! s'écriait-il. M. de Saint-Leu, qui regrettait qu'on n'eût pas adopté l'arc de triomphe en verdure qu'il avait proposé, stimulait encore les inquiétudes du magistrat municipal. Il est vrai que le voile n'avançait guère. Si par hasard Mlle Joséphine de la Regnière, le chef du camp des ceintures blanches, annonçait qu'il fallait faire à un certain endroit une couture droite, Mlle de Beautreillis l'aînée ne manquait pas de soutenir qu'il fallait au contraire *contrarier les points*. Les luttes et les tiraillements étaient continuels.

Une grande catastrophe changea bientôt ces hostilités en un deuil véritable. Mlle de la Regnière avait décidé avec les demoiselles de son parti qu'elles ne souffriraient plus à l'avenir la hauteur et les airs tranchants des demoiselles de Beautreillis et de leur mère. En effet, le soir

même, Mlle de la Regnière se mit à déclarer d'un ton piquant « qu'apparemment Mme de Beautreillis employait de mauvaise huile dans ses lampes, puisqu'il lui était impossible d'enfiler son aiguille et de compter les fils de l'étoffe. »

— Je n'y vois pas plus que vous, ajouta une autre demoiselle du parti de Mlle de la Regnière; il faudrait baisser la lampe. — Non, mademoiselle, s'écria d'une voix courroucée Mlle de Beautreillis l'aînée; la lampe restera où elle est! — Ah! c'est trop fort! reprit Mlle de la Regnière, et, en même temps, elle se leva sur sa chaise pour baisser la lampe de sa propre autorité; mais cette action s'exécuta avec tant de violence que la lampe, qui n'agissait qu'à l'aide d'une poulie latérale, se détacha tout à coup du plafond et tomba sur la table à ouvrage. Ce ne fut d'abord qu'un cri d'épouvante et de stupeur, puis les plaintes et les reproches se croisèrent. On accusait tantôt Mlle de la Regnière, tantôt la lampe de Mme de Beautreillis. Pour comble de malheur, le maire, M. Desmarets, entra au moment où Mme de Beautreillis venait seulement de faire apporter une bougie. L'huile répandue n'avait heureusement pas atteint le voile; la mèche seule avait touché à l'un des coins. On y découvrit une brûlure, peu étendue, à la vérité, mais qui ne laissait pas d'être apparente. Alors l'assemblée tout entière se lamenta, excepté toutefois M. de Saint-Leu, qui prévoyait qu'on serait obligé d'en revenir à son arc de triomphe en verdure. On tint conseil. Le maire, M. Desmarets, déclara qu'il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était d'appeler, à titre de renfort, une des plus habiles couturières de la ville. Thérèse Brusson, par exemple, qui viendrait avec cinq ou six aides hâter l'achèvement du voile. A cette proposition, les demoiselles se récrièrent. De simples ouvrières venir travailler au voile de Marie-Louise! les admettre dans le salon de la sous-préfecture avec les filles des premières maisons de la ville! Un tel mélange était inadmissible.

M. Desmarets convint de tout cela; cependant, il valait encore mieux que le voile fût achevé par des ouvrières que de ne pas l'être du tout. D'ailleurs, Marie-Louise n'en saurait rien. L'essentiel était que les demoiselles de la ville présentassent le voile comme leur ouvrage.

Le lendemain donc, Thérèse Brusson, accompagnée de quelques autres ouvrières, se rendit chez Mme de Beautreillis. On vit alors la bonne intelligence se rétablir comme par enchantement parmi les autres demoiselles. Elles abjurèrent d'un commun accord toute espèce d'animosité, afin de mieux tenir à distance les nouvelles-venues. C'est ainsi que les guerres civiles s'éteignent d'elles-mêmes dans un état, quand l'ennemi s'approche.

Thérèse Brusson était jolie fille, et ne laissait pas, toute couturière qu'elle était, d'avoir son genre de coquetterie et de fierté. Aussi fut-elle vivement choquée lorsqu'elle vit les demoiselles de Beautreillis et leurs compagnes affecter de la traiter avec dédain, et chuchoter entre elles en la regardant d'un air railleur. Thérèse eut bientôt compris que ces railleries et ces rires mal étouffés avaient pour objet une robe d'indienne à grands ramages, sur fond rouge, qu'elle avait mise ce jour-là comme sa plus belle. Elle se contint tant qu'elle fut chez Mme de Beautreillis; mais, une fois rentrée chez sa mère, elle éclata et déclara en pleurant ou qu'elle ne mettrait plus la robe d'indienne ou qu'elle n'irait plus travailler chez Mme de Beautreillis.

— Comment! dit la mère Brusson qui ne comcomprit rien à ce chagrin, une robe d'indienne toute neuve, qui t'a été donnée par Pierre Houchard!

Le forgeron Pierre Houchard venait tous les jours chez la mère Brusson. C'était un gros garçon au teint couleur de feu; renfrogné, crépu comme un nègre, presque toujours noir comme ses fourneaux et ne parlant guère plus que son enclume. Pierre Houchard était ce qu'on appelle un ours en terme de compagnonnage. Comme son marteau servait à faire vivre sa mère et cinq jeunes frères, il s'était trouvé jusqu'alors dispensé du service.

Il avait demandé Thérèse en mariage. Or, sans l'avoir précisément accepté, la mère Brusson n'avait pas non plus rejeté sa demande. Après tout, Pierre Houchard n'était pas un mauvais parti. Adolphe Brotier avait autrefois aimé Thérèse, il est vrai.

— Mais, disait judicieusement la mère Brusson, un militaire qui a fait son chemin n'épouserait plus une petite brodeuse.

Quant à Thérèse, elle avait fini par s'habituer à Pierre Houchard, et même à accepter de lui quelques petits cadeaux sans conséquence. Elle l'aimait d'instinct, comme ces fidèles boules-dogues qu'on retrouve chaque soir au coin de son feu, et qu'on caresse ou qu'on maltraite selon l'humeur bonne ou mauvaise où l'on est.

Ce soir-là, Thérèse était si courroucée contre sa robe d'indienne et contre les demoiselles de Beautreillis, qu'elle ne fit pas même attention à Pierre Houchard. Celui-ci était assis dans son coin ordinaire, derrière la lampe. Il ne perdit pas un mot des plaintes de Thérèse. Il se retira bientôt en prononçant sa phrase ordinaire :

— Bonsoir, mère Brusson; bonsoir, Thérèse.

Thérèse était déjà endormie, et sa mère venait de fermer sa porte lorsqu'elle entendit frapper.

— Ouvrez, n'ayez pas peur, mère Brusson, dit-on du dehors; c'est moi, Pierre Houchard. Heureusement, ajouta-t-il en lui remettant un paquet de mousseline; heureusement que la marchande de nouveautés n'avait pas encore fermé boutique. Je lui ai demandé juste la même étoffe que prennent les demoiselles de Beautreillis. Mais surtout, mère Brusson, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai apporté cette mousseline, fi donc! donnez-lui cela comme venant de vous.

Pierre Houchard, qui venait de prononcer là plus de paroles qu'il n'en disait ordinairement en quinze jours, s'enfuit aussitôt sans donner à la mère Brusson le temps de lui répondre. Celle-ci était glorieuse comme la plupart des mères de la beauté de leurs filles.

Le lendemain, dès que Thérèse fut partie, elle se mit donc, avec les autres couturières qu'elle employait d'habitude, à tailler en plein dans la mousseline de Pierre Houchard. La robe était presque finie vers les six heures, lorsque Thérèse rentra. Elle ne dit pas à sa fille que la mousseline venait de Pierre Houchard. Elle parla de nouvelles commandes et de factures acquittées. Thérèse ne l'écouta même pas, tant elle était impatiente d'essayer la robe.

Le soir, chez Mme de Beautreillis, Mlle de la Regnière lui dit :

— Sais-tu bien, Thérèse, que tu as là une Robe qui te va à merveille? Seulement, avec une robe de mousseline, il te faudrait aussi des boucles d'oreilles longues, comme les miennes.

Thérèse fut ravie de ces compliments; elle oublia les humiliations des jours passés. Il lui sembla que, grâce à sa belle robe, une certaine égalité était établie tout à coup entre elle et les autres demoiselles, qui ne la traitaient plus avec hauteur.

On vint à parler d'Adolphe Brotier. Son nom avait été encore une fois placé sur la liste des officiers qui s'étaient récemment distingués. Mlle de la Regnière et Mlle de Beautreillis affectaient de ne parler d'Adolphe qu'avec indifférence; mais Thérèse vit bien que leur désir secret était d'être remarquées par le jeune officier à l'entrée de l'impératrice. Adolphe avait été son prétendu autrefois, et, s'il la revoyait sous cette belle robe de mousseline avec les autres demoiselles de la ville, il ne craindrait peut-être pas de la reconnaître, de lui parler; mais, pour cela, il fallait qu'elle parût devant Marie-Louise! Or, après tout, elle avait travaillé au voile comme les autres demoiselles; elle était désormais aussi bien mise, et plus jolie peut-être : pourquoi donc ne paraîtrait-elle pas aussi devant l'impératrice! Cet espoir qu'elle osait à peine former lui parut moins impossible et moins chimérique, lorsque le maire, M. Desmarets, entrant dans le salon vers la fin de la soirée, dit en jetant les yeux sur le voile :

—Mesdemoiselles, nous avions tort, en vérité, Saint-Leu et moi, de mettre en doute votre activité. Le voile sera prêt pour l'arrivée de Marie-Louise, j'en suis sûr maintenant..

Les demoiselles de Beautreillis furent alors obligées d'avouer que l'aiguille de Thérèse leur avait été d'un grand secours. C'était elle qui avait exécuté, avec une habileté sans exemple, les parties du dessin les plus difficiles; elle surtout qui avait su si bien réparer le dommage causé par la chute de la lampe.

— Très bien, Thérèse, dit M. Desmarets en frappant sur la joue de la jeune ouvrière; je te félicite de ton zèle et de ta bonne volonté. Mon enfant, ton travail ne restera pas sans récompense.

Thérèse devint rouge de plaisir; elle ne douta plus, après avoir été ainsi publiquement complimentée par le maire, qu'elle ne dût faire partie de la députation. En rentrant, elle raconta tout à sa mère. Pierre Houchard était assis dans un coin, sa place accoutumée. Il jouissait intérieurement de la joie de Thérèse, mais sans témoigner, par le moindre signe extérieur, qu'il y eût la moindre part.

— Et toi, mon bon Pierre, s'écria Thérèse en se tournant tout à coup vers lui : me trouves-tu mieux avec ma robe blanche qu'avec ma robe d'indienne ?

— J'aime mieux la robe d'indienne, répondit Pierre, qui ajouta en lui-même : Si je préférais la robe de mousseline, elle devinerait peut-être que c'est moi qui l'ai achetée.

— Mon pauvre garçon, reprit Thérèse, tu n'as pas de goût! Songes donc que ma robe est tout

à fait pareille à celle des demoiselles de Beautreillis, et que je paraîtrai peut-être avec elles devant l'impératrice! Dieu! si Adolphe Brotier pouvait me voir sous cette toilette! Pierre Houchard s'en alla sans rien dire. Le lendemain, en se rendant à sa forge, il trouva la mère Brusson sur le seuil de sa maison. Il lui remit une petite boîte ronde : — C'est pour Thérese, dit-il; puisqu'elle a déjà la robe, il faut bien qu'elle ait aussi les boucles d'oreilles pareilles à celles des demoiselles de Beautreillis.

— Pauvre garçon, se dit la mère Brusson, il se ruine pour Thérèse; mais enfin elle doit être sa femme. Quel bon mari elle aurait là!

Cependant plusieurs courriers arrivés de la frontière annoncèrent heureusement que l'impératrice ne pouvait manquer d'entrer à C..... le surlendemain. M. Desmarets fit venir alors Thérèse et lui demanda à combien elle estimait le temps qu'elle avait mis à travailler au voile. « Si j'osais, dit Thérèse en balbutiant, il y a quelque chose qui me ferait un bien plus grand plaisir que tout l'argent qu'on pourrait me donner! » M. Desmarets l'engagea à s'expliquer. « Eh bien! reprit-elle d'une voix tremblante, si on voulait seulement me permettre de paraître devant Marie-Louise avec les demoiselles qui lui présenteront le voile!... — Pourquoi pas? dit M. Desmarets, n'y a as-tu pas travaillé plus qu'elles toutes? Qu'à cela ne tienne! tu n'as qu'à te trouver après-demain dimanche à la sous-préfecture. C'est entendu. »

Jusqu'au dimanche Thérèse ne fit que penser à l'empereur, à l'impératrice, au voile, à ses boucles d'oreilles, mais surtout à Adolphe Brotier. Ce fameux dimanche arriva enfin. Dès le matin les cloches sonnèrent. On joncha les rues d'herbes et de fleurs. Chaque habitant suspendit un drapeau tricolore à ses croisées. Dès le matin les douze demoiselles qui avaient travaillé au voile étaient en toilette, avec leurs mères, dans le salon de la sous-préfecture. Le voile qui depuis plusieurs jours occupait et bouleversait la ville était placé au centre d'une table ronde, sur un magnifique coussin en velours cramoisi.

En ce moment on vint annoncer que Mme Brusson et sa fille étaient dans l'antichambre et demandaient à entrer pour se joindre au cortége.

M. Desmarets se souvint alors qu'il avait accordé à Thérèse la permission de paraître devant l'impératrice. Cette nouvelle souleva un cri général d'indignation qui fit comprendre à M. Desmarets l'imprudence qu'il avait commise. « Une couturière venir se joindre à nous! s'écrièrent toutes les demoiselles à la fois : quel scandale! »

Mme de Beautreillis et ses filles déclarèrent qu'elles se retireraient sur-le-champ plutôt que de se présenter devant l'impératrice en compagnie de leur couturière. Eperdu, hors de lui, M. Desmarets s'en alla annoncer à Thérèse et à sa mère qu'une circonstance imprévue, un caprice des demoiselles de Beautreillis, l'obligeait à les prier de vouloir bien renoncer à paraître devant LL. MM., les assurant que, du reste, il s'arrangerait pour les dédommager de ce contretemps. Ces paroles causèrent un chagrin si vif à Thérèse, qu'elle eut besoin de s'appuyer sur les bras de sa mère pour ne pas chanceler. En rentrant chez elle, la pauvre fille se laissa tomber sur une chaise, et s'écria en pleurant à chaudes larmes : « Ah! ma mère! je vais être la fable de toute la ville. Je vois bien que personne au monde ne m'aime et ne s'intéresse à moi! »

Sur ces entrefaites, Pierre Houchard entra. Malgré l'arrivée de l'impératrice, il avait conservé son costume de forgeron et son tablier de cuir. « Vous n'êtes donc pas allé voir le cortége, Pierre, dit la mère Brusson, puisque vous n'avez pas quitté aujourd'hui vos habits de travail? » Pierre Houchard haussa les épaules et fit signe à la mère Brusson de se taire. Il craignait de déranger Thérèse qui pleurait et se tenait appuyée sur la table, la tête cachée dans ses deux mains.

—Tu dis que personne ne t'aime et ne s'intéresse à toi? reprit la mère Brusson en s'adressant à sa fille; vois donc ce pauvre Pierre qui, depuis deux ans, n'a pas manqué de venir te voir tous les jours. Apprends aussi que, si tu es aussi belle aujourd'hui, c'est à Pierre que tu le dois. Je devine maintenant comment ce pauvre garçon, qui n'a au monde que son enclume et son marteau, s'est arrangé pour faire tant de dépenses. Pierre, soyez franc, pourquoi n'avez-vous pas mis aujourd'hui vos habits des dimanches?

Pierre baissa les yeux comme un coupable pris en flagrant délit. Il eût voulu pouvoir nier ce que la mère Brusson n'avait que trop deviné: qu'il avait vendu ses habits de fêtes pour acheter des boucles d'oreilles à Thérèse; mais les mots ne lui venaient pas.

—Serait-il vrai! mon pauvre Pierre, s'écria Thérèse en essuyant ses larmes; hé quoi! c'est pour moi, c'est pour ces maudites parures qui m'ont si peu servi, hélas! que tu t'es ruiné, que tu as été jusqu'à vendre... Tu m'aimes donc bien,

dis-moi? tu voudrais donc de moi pour ta femme ? Et, en disant cela, Thérèse, qui avait le cœur vif et sensible, lui tendit la main d'un air de bonne amitié. Le pauvre forgeron se trouva dans une grande perplexité. Il en voulait à la mère Brusson de l'avoir trahi ; mais son bonheur était à la fois si grand et si imprévu, qu'il n'osait pas se plaindre. Il avait les larmes aux yeux, tandis qu'un sourire de joie éclaircissait par degrés sa grosse figure enfumée. Il passait sa main sur son tablier de cuir et allait se décider enfin à s'emparer brusquement de la main que Thérèse lui tendait, lorsque tout à coup le galop d'un cheval se fit entendre dans la rue.

Un cavalier s'arrêta devant la maison de la mère Brusson.

—C'est moi, c'est moi, mère Brusson, cria-t-on du bas de l'escalier; où est Thérèse, où est ma petite femme?

Un bel officier en grand uniforme entra dans la petite chambre de la mère Brusson. C'était Adolphe Brotier. « Ma petite Thérèse! s'écria-t-il, te voilà plus fraîche et plus jolie que jamais! J'ai quitté le cortége pour venir te dire que je t'aime plus que jamais, que je ne pense qu'à toi, que c'est pour toi, pour revenir t'épouser que j'ai voulu avoir ces épaulettes. Et toi, m'aime-tu toujours aussi? » Thérèse resta interdite, tant elle éprouvait de surprise et de bonheur. Mais bientôt, pour toute réponse, elle se jeta dans les bras du jeune aide-de-camp. Pendant cette scène, Pierre Houchard avait disparu.

Le lendemain même, Adolphe emmena Thérèse et sa mère à Paris, où leur mariage devait être célébré. Thérèse, qui allait devenir la femme de ce jeune aide-de-camp dont tout le monde parlait dans la ville de C...., et qui n'avait pas même daigné jeter un coup d'œil sur les belles demoiselles de la députation, se trouva bien vengée ainsi du chagrin qu'elles lui avaient causé. La présentation du voile n'avait pas eu d'ailleurs le magnifique résultat que le maire en espérait. Marie-Louise ne s'était arrêtée à C..... que fort peu d'instants. Elle était fatiguée du voyage, et ne reçut aucune députation. M. Desmarets décida alors qu'il fallait présenter le voile à l'empereur lui-même au moment du départ. La vieille demoiselle de Bois-d'Aumont, qui avait brillé autrefois à la cour de Louis XV, fut chargée, en raison de son expérience, de remettre le voile. Mais elle s'y prit si mal qu'elle le laissa tomber sur les genoux de Sa Majesté. L'empereur était peu patient dans de pareilles occasions : il se débarrassa vivement du voile, le laissa tomber, et s'élança à cheval sans y prendre garde et d'un air mécontent.

Les notables de C..... restèrent consternés.

Adolphe Brotier proposa alors d'acheter ce malheureux voile, à condition que le prix en serait réparti entre les pauvres de la ville. Ce marché étant conclu, il donna le voile de Marie-Louise à Thérèse Brusson, qui s'en para le jour de son mariage.

Adolphe Brotier obtint encore de l'avancement dans les campagnes suivantes, et parvint au grade de général de brigade un peu avant les événements de 1814, qui le rendirent à la vie civile.

Quant à Pierre Houchard, il s'était engagé le jour même du retour de son heureux rival, bien décidé, disait-il, ou de se faire tuer à la première occasion, ou à devenir aide-de-camp, lui aussi, comme Adolphe Brotier. Le pauvre garçon partit pour l'Espagne. Au siége de Ciudad-Rodrigo, il eut les deux jambes emportées par un boulet. Il mourut quelques jours après à l'ambulance.

Arnould FRÉMY.



L'ÉVÊQUE ET LE JOUEUR D'ÉCHECS.

Le 5 mai 1828, un évêque français, saint homme mort depuis quelques années, était assis près d'une fenêtre de l'hôtel du Grand-Dauphin, dans la petite ville de C...; il attendait que quelques réparations faites à sa voiture lui permissent de continuer son voyage : le digne prélat, chose bien extraordinaire, s'était mis en route, à l'âge de soixante-dix ans, pour une lointaine destination. Il s'agissait de recueillir une opulente succession laissée aux pauvres de son diocèse, par une de ses ouailles, morte en pays étranger. On ne sait pourquoi, les difficultés étaient grandes pour rentrer dans le bien du défunt, devenu le bien des pauvres. L'évêque, qui, depuis vingt ans, n'était pas sorti des terres de l'évêché, n'avait pas voulu mourir, disait-il, sans avoir terminé cette affaire, et il était parti.

Monseigneur d'A...... respirait l'air frais du matin. Devant lui s'étendaient un paysage ravissant, des collines couvertes d'arbres verts; plus loin, derrière les arbres, la rivière courait en serpentant : partout régnait une tranquillité profonde. Un seul homme troublait cette solitude par sa présence. Assis sur un banc, il semblait exclusivement livré à une intéressante partie d'échecs. L'évêque ne savait que penser de cet homme; il voulut avoir le cœur net de cette étrange manie, il lui dépêcha un de ses vicaires.

Celui-ci pria le joueur d'échecs de vouloir bien se rendre à l'invitation de monseigneur l'évêque de... qui désirait vivement l'entretenir. La proposition était trop honorable et faite en termes trop polis pour n'être pas aussitôt acceptée. Au reste, le joueur paraissait en tout point un homme distingué. Sans être recherchée, sa mise était celle d'un homme comme il faut : ses manières s'annonçaient dignes et simples; et si ses cheveux redressés en arrière, si ses yeux fixes et brillants, si sa bouche, qui souriait tristement et comme malgré elle, ne lui eussent prêté un aspect singulier, toute sa personne respirait fort bon air. En présence de l'évêque, il s'inclina avec respect.

— Monsieur, dit le prélat, avec cette bonhomie antique, cette candeur patriarchale qui lui étaient familières, excusez mon indiscrétion, je vous en prie : si j'eusse été moins vieux, je serais allé à vous. Malgré mon âge, ou plutôt à cause de mon âge, je suis curieux et très curieux; je l'avoue, la curiosité est mon péché favori; il m'a semblé tout à l'heure que vous jouiez tout seul aux échecs, me suis-je trompé?

— Vous ne vous êtes pas trompé, monseigneur, je jouais et j'ai perdu.

— Vous avez perdu, et contre qui?

— Contre Dieu, monseigneur.

— De semblables pertes, continua en souriant l'évêque, qui comprit qu'il avait affaire à un fou, à un exalté, ne doivent guère vous gêner.

— L'enjeu était de 100 louis, j'ai perdu, et Dieu m'a révélé que c'était à vous que je devais les remettre. Les voici, monseigneur, daignez les accepter pour les pauvres, vos enfants.

Le joueur tira une bourse qu'il déposa entre les mains de l'évêque, et, le saluant profondément, il se retira.

Quelle fut la surprise de l'évêque! il était ému et transporté; que n'eût-il pas donné pour serrer dans ses bras ce digne chrétien, atteint d'une folie si charitable; car, il en était bien sûr, cet homme était un fou, mais un fou d'une

précieuse espèce. Avant de partir, il voulut le revoir ; il le fit chercher partout, mais en vain. Désespéré, il lui fit dire qu'il espérait, dans un mois, au retour de son voyage, le retrouver à C....., et il partit.

Au bout d'un mois, l'évêque était revenu à C..... Sa présence avait aplani tous les obstacles et levé toutes les formalités judiciaires ; il était entré en jouissance de la succession ; il rapportait avec lui une forte somme en billets de banque, et il ne s'en séparait ni jour ni nuit. Il arriva au milieu de la nuit à l'hôtel du Grand-Dauphin, et ne s'y fût pas arrêté un seul instant sans le rendez-vous donné au charitable joueur. Le lendemain matin, le prélat ouvrit sa fenêtre, et le premier objet qui frappa ses regards fut son joueur assis à la même place et devant le même échiquier. Cette fois, il prit sur lui d'aller le trouver lui-même : c'était bien le moins qu'il pût faire en faveur d'un homme si généreux ; il l'aborda, lui parla ; mais le joueur, les yeux levés au ciel et le geste inspiré, lui fit signe de se taire, et la partie continua. La lutte fut longue et la victoire disputée ; l'évêque, qui était un amateur consommé, admirait la double science du joueur. Enfin, la bataille fut gagnée par un coup d'éclat ; l'évêque ne savait encore par qui. Le vainqueur était-il Dieu ou le simple mortel ?

— Monsieur, dit-il enfin, ne pouvant contenir son admiration, vous jouez merveilleusement aux échecs ; permettez-moi de vous faire mes compliments. Mais qui a gagné, je vous prie ?

— Moi, monseigneur.

— Vous avez gagné, soit ; mais, qui vous paiera ? Vous faites une partie de dupe, mon cher monsieur. Quand vous perdez, vous payez, et quand vous gagnez, vous ne recevez rien.

— Vous êtes dans l'erreur, monseigneur ; je paie exactement, et je suis payé de même.

— Vous m'étonnez !

— Dieu me révèle à qui je dois remettre ce qu'il me gagne ; mais il me révèle aussi qui doit me remettre ce que je lui gagne, et c'est vous, monseigneur, qu'il a, cette fois, chargé de ce soin. Nous jouions 500 louis. Voulez-vous avoir l'obligeance, monseigneur, de faire honneur à la dette divine ?

Le prélat croyait plus que jamais être en présence d'un fou. Il était trop candide pour oser supposer que le joueur n'était qu'un adroit fripon. Il ne savait que faire, comment se prêter à la folie de ce pauvre insensé ; il ne tremblait pas le moins du monde, mais il compatissait de tout son cœur à une infortune qu'il ne pouvait soulager.

— J'attends, monseigneur, le bon plaisir de votre grandeur. Vous avez dans votre portefeuille 100,000 francs en billets de banque, je le sais ; avouez que je suis un bien scrupuleux.... joueur de n'en avoir gagné que 10,000. Allons, monseigneur, je suis pressé ; une nouvelle partie d'échecs m'attend ailleurs. Finissons-en, monseigneur.

Pour le coup, le prélat se sentit moins rassuré. La physionomie du joueur avait subi une complète métamorphose ; elle avait pris un caractère d'avidité brutale, d'impatience brûlante et de raillerie infernale qui ne permettaient pas le plus léger doute sur sa véritable profession. Le prélat s'était jeté de lui-même dans le guet-apens dont il était victime. En acceptant le gain, il s'était condamné à acquitter la perte, et il se résolut à payer, mais à payer de ses propres deniers. Aussitôt qu'il se fut arrêté à ce généreux moyen, il éleva la voix, il redressa la tête devant ce misérable ; il ne trembla plus ; il lui reprocha sa vie, ses crimes, il lui jeta les billets, et se retira à pas lents.

Le voleur n'en demandait pas davantage.

Quant à l'évêque, il paya les 10,000 francs, non sur ses économies, car ses charités ne lui permettaient d'en faire aucune, mais il réduisit ses dépenses personnelles plus encore que par le passé ; et, quand on lui reprochait d'être si charitable envers les autres et si dur envers lui-même, il racontait naïvement l'histoire du joueur d'échecs.

A. de G.—q.



UN VENDREDI-SAINT.

I.

Nous sommes en Italie, dans cette antique et vénérable Rome, où l'on respire le souffle du génie, sur cette terre des grands souvenirs. On dirait que l'atmosphère qui nous entoure est parcourue par la sainte milice des esprits célestes; que le ciel s'entr'ouvre et s'abaisse pour recueillir les hymnes sacrés qui s'élèvent du sanctuaire vers le trône de l'Eternel. Le peuple chrétien pleure la mort du Christ, et la voix des cloches, interprète de ses douleurs, annonce aux fidèles que l'Église éplorée célèbre l'anniversaire où, sur le mont Golgotha, Jésus, victime expiatoire, a rendu le dernier soupir. Aussi, voyez quelle foule immense se dirige silencieuse vers la cathédrale de Saint-Pierre : c'est aujourd'hui le vendredi-saint.

Ecartons-nous un peu, et laissons s'écouler ces flots pressés d'un peuple qui va pieusement baiser l'image du sauveur du monde, et entrons avec respect dans cette maison de modeste apparence : c'est la demeure illustre du divin Raphaël. Écoutons.

— Où est le maître? demandait à son ami, absorbé dans la contemplation d'un tableau nouvellement achevé, un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui venait d'entrer dans l'atelier du peintre.

— Pourquoi cette question, Francesco? répondit l'autre; tu sais cependant que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, et qu'il a pour habitude de commencer à le célébrer par la prière et le recueillement. Il est maintenant dans sa chambre, contemplant sans doute le beau ciel du matin, car notre maître est pieux.

— Et bon, et aimable comme ne l'est personne d'aussi grand que lui. Mais aussi combien peu d'artistes l'atteignent! Michael-Angelo est grand aussi, sans doute, plus grand que lui peut-être en maintes choses; mais cette douceur divine qui est l'apanage de notre maitre, cette douceur lui manque aussi bien dans la vie que dans l'art. Ses productions étonnent, mais celles de Raphaël enchantent. Raphaël ne connait pas l'envie : il voudrait voir chacun aussi grand que lui-même. Quelle différence! Buonarotti! il hait tous ceux qui portent ombrage à sa gloire! il tire vanité de sa renommée, et ceux-là qui lui veulent du bien et l'admirent, il ne les épargne pas et les traite avec sa rudesse accoutumée.

— Francesco, n'exagérons pas non plus les torts d'Angelo. Son extérieur âcre recèle un bon naturel. Crois-moi, il n'est pas tel qu'il parait. Son âme est belle et noble, mais il n'a pas d'empire sur ses passions; il ne sait pas se commander. Intérieurement il admire notre maître, quoiqu'il semble l'avoir pris en haine. Je voudrais qu'il vît cette madone, qu'il pût contempler ces traits célestes, ce front pur et serein! Mais aussi qu'elle est belle! comme elle sourit avec douceur à l'enfant Jésus! Quelle empreinte angélique sur cette naïve et candide image! Le caractère divin perce dans ses yeux et dans le contour de cette bouche admirable. Oh! oui, si

Buonarolti voyait cette madone, son cœur s'amollirait, il prierait devant elle, transporté d'une sainte ferveur. Notre maître est grand, assurément!

A cet instant, la porte s'entr'ouvrit et laissa le passage au jeune peintre d'Urbino, qui, pâle, mais l'air bienveillant, donna le bonjour à ses élèves. Ces derniers lui présentèrent de cordiales félicitations en lui souhaitant de longues années pour le profit de l'art et de la postérité.

— Comme il plaira à l'Eternel ! répondit Raphaël. Toutefois, je l'avoue, je désire encore une chose : vivre assez longtemps pour terminer la *Transfiguration du Christ!* Mais, en cela encore, je me soumets à la volonté du Très-Haut. Oh! pourvu que je puisse le voir achevé, je passerai sans regret dans le règne de l'éternité, puisque du moins j'aurai encore vu des hommes que mon œuvre aura rempli d'une pieuse dévotion. Oh ! qu'il doit être beau de mourir ainsi !...

Ses yeux brillaient d'une sublime exaltation : on eût dit que son âme était passée tout entière dans le sujet dont il parlait. Les deux élèves osaient respirer à peine. Ils considéraient Raphaël comme un Dieu, tant était grande l'impression qu'avait faite sur eux l'admirable peinture.

— Oh ! ne parlez pas de mourir, cher maître, dit enfin l'un d'eux. Vous êtes un de ces hommes dont les siècles sont avares, et qui, lorsqu'ils paraissent, sont salués avec joie par toute la terre. Non, Dieu ne saurait vous enlever à la fleur de l'âge, dans toute la force de la santé; il ne peut vous ravir à l'art dans lequel vous portez si haut sa gloire. Oh ! non, cela ne se peut!

— Je te remercie, bon Giulio, pour ton amitié, reprit Raphaël; mais, vois-tu, l'homme n'est pas toujours maître de ses pensées; elles surgissent dans son âme comme les étoiles au ciel. Ce que Dieu fera sera bien fait. Ah! je me sens disposé à travailler ; aujourd'hui est l'anniversaire de la mort du Rédempteur : ce ne sera pas profaner sa fête si mon œil le contemple dans sa transfiguration, et si ma main fixe sur la toile ce que le ciel découvrira à mon esprit qui l'interroge.

A ces mots, il s'approcha du chevalet, et les deux élèves quittèrent l'atelier pour ne point troubler leur maître dans son poétique élan. Les couleurs sortirent resplendissantes de son pinceau, et la figure divine du Rédempteur se dessina de plus en plus nettement sur la toile. Cependant l'artiste était agité, son cœur battait; les pulsations se succédaient plus rapides, sa main tremblait, et le soleil dardait ses rayons sur son visage en feu.

— Tu ne veux donc pas obéir à l'esprit, main tremblante, dit-il en déposant son pinceau et sa palette, et en regardant son tableau d'un air pensif; aussi bien le soleil est si beau, le ciel si azuré, et la nature si pleine de magnificence, que je me sens irrésistiblement appelé vers le sein du Créateur ! Oh ! Dieu est infiniment grand, comparé au chétif imitateur de ses œuvres ! La plus belle peinture, comme elle est pâle et froide auprès du tapis émaillé des prairies, de l'ombre si agréable des arbres, du firmament, de la profonde mer, et enfin de ce chef-d'œuvre de la création ! de l'homme ! Combien ce caractère de divinité, que la main du génie s'efforce de donner à l'image qu'elle retrace, est-il au-dessous de ce cachet ineffaçable que le père souverainement bon imprime sur les traits de l'humanité que n'ont point dégradée les passions ! Qu'est-ce que la transfiguration du Rédempteur telle qu'elle est éclose sous ma main, auprès de celle du Seigneur telle qu'elle se manifeste dans ce magnifique univers? Et cette madone elle-même, dont le sourire éternel est si plein de douceur, oh ! comme elle est loin de son modèle, de ce modèle qui est là dans mon cœur, qui fait battre si délicieusement ma poitrine, dans les yeux duquel je puise le bonheur, dont tous les traits me parlent d'amour ! Oh ! ma Fornarina, mon idole, ma vie, image de tous mes rêves, que tu es belle! Tu m'aimes, mais quel est mon amour infini pour toi ! Que la vie est une douce chose auprès de l'objet chéri, et qu'il doit être cruel de passer des bras de sa bien-aimée dans le froid repos de la tombe !

Raphaël recouvrit le tableau, puis répandant quelques parfums sur sa longue chevelure d'ébène, il s'apprêtait à partir. Je vais sortir, dit-il; peut-être me trouverai-je mieux dans le tumulte du Molo ou sous le portique du Vatican. Aussi bien, je ne l'ai pas vue encore la lumière de mes yeux, ma Fornarina; allons chez elle.

Et le maître d'Urbino quitta l'atelier.

II.

Quelques instants après, un homme, les yeux brillants d'un feu sombre, les traits contractés, demandait à entrer dans l'atelier du peintre. L'or lui en eut bientôt ouvert la porte. L'étranger entra, suivi d'un domestique, qui s'assit dans un coin pour observer l'inconnu. Celui-ci

d'abord regarda autour de lui avec inquiétude, puis jeta son manteau sur le tableau, et se mit à passer en revue les productions qui garnissaient la salle. Il paraissait en proie à quelque passion violente; sa poitrine était un volcan. Par un mouvement convulsif, il pressait sa main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements; son œil noir s'animait par degrés, à mesure qu'il examinaît ces chefs-d'œuvre pleins de mouvement et de vie. Tout à coup, il pousse un éclat de rire étrange, qui fait frémir le domestique inquiet. Ce dernier fait le signe de la croix, comme si c'était Satan lui-même qui fût devant lui, et, épouvanté, il s'esquive dans une pièce latérale.

— Ah! belle madone, murmura l'étranger, je ne suis pas dupe de ton pieux regard, perfide vipère! Malédiction sur qui choisit ton image pour représenter la mère du Christ! Non, non, une misérable ne sera jamais adorée comme la vierge immaculée. Tu peux tromper le vulgaire, non pas moi; mon regard est plus profond : je te reconnais.

Il passa. L'Amour et Psyché frappèrent ses yeux. — Quoi! ici encore je retrouve ta figure? fit-il en grinçant des dents. J'ai donc fait un pacte avec le diable pour qu'il s'acharne ainsi après moi et me poursuive ainsi sans cesse de ta tête de Méduse!

Il s'approcha du tableau voisin. De fureur il fit un bond en arrière. Il était devant le portrait du maître. L'étranger tira son poignard et perça la toile à l'endroit du cœur.

—Oh! puissé-je te frapper ainsi, objet de ma haine! s'écria-t-il, toi qui m'as volé la gloire aussi bien que celle que j'aimais dans le secret de mon âme, toi qui m'as fait descendre du premier rang pour me refouler dans les rangs secondaires. Es-tu donc si immensément grand, Raphaël, qu'aucun aigle ne puisse t'atteindre? Peut-être un vautour te dépassera-t-il! Qui t'a donc appris le secret de donner ainsi au coloris la vie et l'animation? Cette vie que tu donnes, il est vrai, ne reflète point la force et l'énergie; elle est efféminée comme ta nature, et pourtant on se prosterne devant toi. Eh! sois homme, donne de la vigueur à tes créations, et tu retomberas du haut de ta grandeur.

Cependant la gracieuse figure, ombragée de boucles ondoyantes, semblait le regarder avec compassion, et, se détachant de la toile, présenter la main à cet implacable ennemi.

L'inconnu fit quelques pas et se trouva en face du tableau ébauché et recouvert d'un voile. Il le soulève brusquement, et, semblable au profane qui découvrit l'image d'Isis, il recula comme frappé de la foudre. La beauté du chef-d'œuvre fascina ses regards, si bien que ses yeux fondirent en larmes; mais aussitôt, cherchant à réprimer ce premier mouvement, il se mit à rire aux éclats. Il leva son poignard et allait l'enfoncer dans la sublime peinture; mais sa main retomba comme paralysée; il se saisit de la boîte aux couleurs avec l'intention d'en barbouiller la toile; mais ses doigts se crispèrent et devinrent immobiles, comme s'ils avaient été attachés à un poignet de fer. Soudain un léger bruit le tira de cette situation étrange. Il se retourna, et son émotion fit place à une émotion nouvelle. Fornarina était là; mais Fornarina dans toute la splendeur de sa beauté. Une épaisse et brillante chevelure se séparait en nattes de jais sur son front radieux, ou retombait en tresses mêlées de perles et de fleurs éclatantes. Ces tresses étaient rattachées par une aiguille d'or qui retenait un voile d'un fin tissu flottant sur ses épaules. Des yeux noirs surmontés de sourcils merveilleusement arqués, un nez d'une perfection indicible, une bouche de corail légèrement entr'ouverte, étaient les ornements de son visage d'un ovale admirable. Son sein palpitait sous une étoffe légère; sa taille svelte était serrée par une ceinture d'argent, tandis que ses bras, gracieusement arrondis, étaient parés de magnifiques bracelets d'or.

La jolie fille du boulanger apportait, dans une corbeille ornée de fleurs, des oranges, des dattes et des figues. Étonnée de rencontrer l'étranger, elle s'informa de Raphaël. Un sourire amer effleura les lèvres de l'inconnu.

— Eh mais! dit-il, c'est la belle Fornarina. Pardieu! je pensais que toutes les fois que Raphaël était hors de son atelier, il ne pouvait être ailleurs que chez vous, gracieuse madone. Il faudra cependant lui pardonner, car enfin les cœurs ne se laissent pas commander. Peut-être, en ce moment, fait-il le portrait de quelque belle Romaine, ou peut-être encore reçoit-il les compliments d'une jolie bouche. Qui sait?

—Vous m'affligez, Fomasino, répondit la jeune fille.

— Vraiment! Je ne voulais cependant pas tirer cette vengeance, repartit l'étranger. Mon cœur avait recherché le vôtre, mais vous...

— Que voulez-vous dire? demanda Fornarina.

— Ce que je veux dire? vous ne devez pas l'i-

gnorer. Je vous aimais, Fornarina, je vous aimais en secret. Rassurez-vous. Votre père vivait alors. Je vous ai dit que je vous aimais en secret, mais c'était un amour sincère. Votre père était un honnête homme; c'est dommage qu'il soit mort sitôt. On attribua sa mort au chagrin que vous lui inspirâtes. Mais qu'y pouvez-vous? Vous ne pouviez maîtriser votre cœur. Bref, je vous aimais autant qu'il est possible d'aimer. Vint Raphaël. Il est plus beau que moi, j'en conviens. Vous vous êtes éprise de lui, et je lui ai cédé le pas. Voilà mon histoire.

Fornarina était devenue pensive; l'étincelle avait pris feu.

— Raphaël pourrait en aimer une autre, dites-vous?

— Ai-je dit cela? Non, il ne saurait assurément vous résister. Le présent que vous lui apportez le ramènerait bien vite à vos pieds. Fornarina, vous triompherez.

— Ah! vos paroles me fendent le cœur, Fomasino. Non, non, cela est impossible; Raphaël est fidèle. L'envie perce dans vos paroles.

— Alors, que tout soit dit; plus un mot sur ce sujet. Croyez-vous donc, Fornarina, que, si j'avais voulu triompher de votre indifférence, les moyens m'auraient manqué? Croyez-vous que si, n'écoutant que ma passion, j'avais voulu y recourir, vous m'eussiez résisté? Détrompez-vous. Je possède un philtre qui soumet les cœurs les plus rebelles. Il réveille l'amour attiédi, il rallume le feu sur le point de s'éteindre, et chez celui qui le donne et chez celui qui le prend. Mais non, ce n'était point cet amour que j'ambitionnais; il me répugnait de ne le devoir qu'à la force et à la ruse.

— Quoi! vous possédez un tel spécifique! fit la jeune fille rêveuse.

— Sans doute. Mais que vous importe? Auriez-vous, par hasard, l'intention d'en essayer la vertu?

— Mon Dieu, non; pas maintenant; cependant faites voir.

Fomasino tira de sa poche une petite fiole remplie d'une liqueur rouge; puis l'exposant aux rayons du soleil, il dit en ricanant :

— Tenez, ne dirait-on pas l'aube du matin liquéfiée! Ah! il est excellent, il est irrésistible, mon philtre.

— Donnez, je vous en prie! s'écria Fornarina, en même temps qu'elle lui arrachait la fiole des mains.

— Qu'en pensez-vous faire? rendez-la-moi.

Fornarina la cacha dans son sein.

— Eh bien donc, gardez-la; je vous souhaite bonne chance, belle madone, dit Fomasino en prenant congé d'elle.

III.

L'âme de la jeune fille était en proie au paroxysme de la passion. Sans s'apercevoir que le peintre raillait, elle était dominée tout entière par le démon de la jalousie que Fomasino lui avait mis au cœur. La fiole la brûlait. Qu'était-ce?

Elle méditait. Deux personnes qui parurent la tirèrent de sa rêverie; elle s'enfuit dans une chambre à côté.

L'un des nouveaux-venus était de haute taille; sa barbe épaisse, ses traits sombres et majestueux. Il avait nom Michael-Angelo Buonarotti; l'autre était un jeune homme; sa figure pâle reflétait la mélancolie; il s'appelait Andréa, surnommé *il Tristo*. C'était un élève de l'illustre Florentin.

— Nous voilà donc. J'ai eté assez faible pour te suivre... Mais je n'aperçois rien qu'un simple atelier de peinture. Quel prétexte alléguerai-je si le chef des sbires (1) paraissait tout à coup? Une telle humiliation serait pour moi la mort.

— Il ne viendra pas si tôt, répondit Andréa. Voyez cette madone; là, *Amour et Psyché*: ici, c'est le portrait même du maître.

— Et comme j'en ai déjà vu par centaines ici, répliqua Angélo avec dépit, ce n'était pas la peine de nous introduire pour cela furtivement comme des voleurs.

— Un ouvrage est sur le chevalet; voyons un peu.

Andréa s'avança vers la toile, et s'arrêta tout court en poussant une exclamation de surprise.

— Qu'as-tu, Andréa? demanda Angelo en se rapprochant de son élève.

A la vue de l'ébauche, son visage éprouva une émotion convulsive, mais il sut la maîtriser, si bien que rien ne trahissait le sentiment qui s'était élevé en lui.

— Le dessin est bon, fit-il d'un ton d'indifférence; le coloris me plaît aussi; de tout temps il s'est entendu à ces deux parties de l'art. En vérité, si Raphaël était aussi grand dans l'inven-

(1) C'est ainsi que ses rivaux appelaient Raphaël, parce qu'une commune admiration rassemblait sans cesse autour de lui une foule d'artistes.

tion que dans l'exécution, je l'admirerais. Cependant l'œil d'Angelo était comme enchaîné par la beauté du tableau; il ne pouvait plus s'en détacher.

— Ceci, continua-t-il après une pause, ceci mettra le sceau à sa gloire; c'est une œuvre qui surpasse ses aînées en beauté. Oui, certes, Raphaël est un artiste.

— Oh! l'heure la plus belle de ma vie a sonné; un Buonarotti lui-même m'appelle artiste! interrompit Raphaël, qui était entré inaperçu, et venait d'être témoin de la scène que nous avons racontée. La pâleur couvrait son front.

Angélo se retourna indigné.

— C'est une conduite indigne, monsieur, que d'épier mes paroles, dit-il d'un ton glacial. Vous m'avez vu faible et vous m'en voyez désolé. Comme j'étais faible, mon jugement est prématuré. Andréa, par quelle fatalité a-t-il fallu que tu m'amènes ici?

— Oh! combien je suis heureux de voir dans ma maison le plus grand homme du siècle, s'écria Raphaël. Pourquoi vous détournez-vous avec froideur? Pourquoi me haïssez-vous, moi qui vous aime et m'incline devant votre génie? Ah! je reconnais de grand cœur et révère en vous le plus grand artiste, et je vous cède le pas bien volontiers.

— Si vous aviez la conscience de vos forces, vous ne le feriez pas, répondit Angelo. L'homme qui est pénétré de sa grandeur ne doit pas se plier devant un autre. Pour ma part, je ne voudrais pas de la seconde place. Excusez-moi, signor, et n'attribuez pas à la curiosité ma présence chez vous. J'ai été faible, je suis venu par condescendance pour Andréa.

— Oh! vous ne me quitterez pas encore, maître, reprit Raphaël; songez que jamais encore la fortune ne m'avait autant favorisé.

A ces mots, il appela son domestique.

— Qui a donné à votre portrait ce coup de poignard, noble maître? demanda Andréa; on dirait d'une blessure dans la poitrine.

— Quoi! s'écria Raphaël étonné, je l'ai quitté intact: le poignard est-il dirigé contre ma vie? Oh! mon Dieu, il n'en est pas besoin, car la mort préviendra ses coups.

— C'est étrange, fit Angelo; quel misérable aurait osé!...

Raphaël était plongé dans une rêverie profonde. Fornarina s'approcha, et déposant un baiser sur le front de son bien-aimé, lui offrit la gracieuse corbeille toute pleine de fruits savoureux.

— Allons! ton amour a pris les devants, dit Raphaël; tandis que je me rends chez toi, tu m'attends ici. Ton présent vient à propos. Je me réjouis et tu te réjouis aussi de le partager avec ces messieurs.

Le domestique vint, et Raphaël lui ordonna d'apporter du vin et des coupes.

Fornarina ne pouvait s'expliquer l'attitude de son amant. Il lui paraissait d'un abord glacial. Les paroles de Fomasino lui revinrent à l'esprit. « Les discours de Raphaël n'étaient-ils pas d'une brièveté extrême? son baiser, son remercîment d'une froideur inouïe? » Que ne voit pas la jalousie lorsqu'elle veut voir!

Le domestique apporta du vin.

— Prenons ensemble cette modeste collation, nobles seigneurs; et toi aussi, ma Fornarina.

Le vin pétillait dans les coupes. Buonarotti buvait, bien qu'à regret. En un clin d'œil, Fornarina eut vidé la fiole dans la coupe de Raphaël. Son cœur battait avec force; elle était pleine d'anxiété; mais elle voulait s'attacher son amant par les liens les plus forts, indissolubles. Elle frémit pourtant quand Raphaël but la liqueur. Seulement, à cette heure, une horrible idée lui traversa l'esprit: Si c'était du poison...

— Ciel! comme mon front est brûlant, dit Raphaël après une pause. Un torrent de feu traverse mes veines.

— Le vin est généreux, fit observer Buonarotti.

— Ce feu me dévorera; je ne devais pas boire. Aussi bien, je savais que je portais la mort dans mon sein. Aujourd'hui mourut le Rédempteur des hommes; c'est aujourd'hui aussi l'anniversaire de ma naissance, ce sera aussi celui de mon trépas. Fornarina, m'aimes-tu?

Pâle comme un suaire, les larmes dans les yeux, la pauvre fille l'embrassa pour toute réponse avec ardeur, et couvrit sa bouche de baisers.

— Cesse, ma chérie, dit Raphaël, visiblement affaibli. Veux-tu donc augmenter le feu qui embrase mon corps?... Ah! je me sens bien mal.

Vivement attendri par cette scène, Buonarotti dit à Raphaël: L'air vous fera du bien.

Un air doux et rafraîchissant, arrivé par la fenêtre qu'avait ouverte Angelo, vint soulever la noire chevelure du peintre d'Urbino.

— Mille actions de grâce vous soient rendues pour cette preuve d'amitié, répondit Raphaël! Ah! je respire l'air pur et doux qui vient de Dieu. La nature est si belle, ainsi que la vie...

Plût à celui qui commande à toutes choses que sur ce zéphyr mon âme s'élançât vers les régions célestes!

— Tu ne mourras pas, Raphaël! s'écria Fornarina éperdue : oh! non, tu ne mourras pas. Dieu m'exaucera si jamais il aima les hommes. Pitié, pitié, sainte mère de Dieu! Pitié par l'amour de ton fils! Divine madone, daigneras tu écouter ma prière? S'il mourait, celui qui est ma vie, je le suivrais dans le tombeau.

— Console-toi, ma bien-aimée, dit Raphaël, il faut que tu vives pour penser à moi. Par l'attachement qui nous unit, promets-moi de ne jamais attenter à ta vie.

Fornarina le promit en tressaillant.

Raphaël, cependant, épuisé de faiblesse, s'était fait porter sur son lit, soutenu par Angelo et Andréa. A sa demande, on alla chercher, pour qu'il pût les revoir une dernière fois, ses élèves de prédilection, Giulio Romano et Francesco Penni. Ils vinrent avec un médecin.

Quand ils arrivèrent, Fornarina tenait encore le moribond enlacé dans ses bras, et lorsque le médecin les écarta, elle s'agenouilla auprès du lit et inonda sa main de larmes. Dans cette attitude, elle attendait, en frémissant, la sentence du médecin, qui déclara que c'était une fièvre ardente, dont le germe, inerte pendant quelque temps, venait de se développer avec force.

— Ainsi, je ne suis donc pas une meurtrière, se dit-elle intérieurement.

Pauvre fille! tu l'étais néanmoins.

C'était un spectacle touchant.

D'un côté, Fornarina à genoux, de l'autre, les deux élèves fondant en larmes; près d'eux, les mains jointes, Buonarotti, Andréa et le médecin.

— Je sens la mort qui approche, mes amis, dit le malade d'une voix éteinte. Je vous remercie de votre affection, je prie le ciel de vous en récompenser. Je vous laisse sans amis, sans protecteurs, mais Dieu, dans son infinie bonté, vous en enverra un. Buonarotti, vous êtes un homme de bien, je vous confie leur sort. Fornarina, toi que j'aimais le plus au monde, il n'est pas donné à l'homme d'exprimer combien je souffre de notre séparation. Tous mes biens t'appartiennent; sois pour toujours à l'abri du besoin. J'implore pour toi les bénédictions du Très-Haut. Mes tableaux sont à vous, mes fidèles élèves; quelque peu de leur produit suffira pour secourir mon pauvre cousin d'Urbino. A présent, montrez-moi une dernière fois mon ouvrage commencé.

Le chevalet fut avancé vers le lit. Les mains pieusement jointes, Raphaël sourit à l'aspect de son œuvre.

— Je ne puis l'achever, dit-il : glorifié moi-même, je vais voir le Seigneur dans toute sa splendeur et sa sérénité. Achève-le, toi, Giulio. Buonarotti, me gardez-vous rancune?

Angelo avait les yeux baignés de larmes.

— Meurs en paix, répondit-il en tendant la main au mourant, je ne t'ai jamais haï.

— Encore un baiser, Fornarina.

. . . . . Je viens, mon père.

Fornarina poussa un long cri : Raphaël n'était plus.

. . . .

La nouvelle de sa mort jeta le deuil dans toute la ville. Au soleil couchant, l'on retira du Tibre le corps d'un homme percé de trois coups de poignard. C'était Fomasino.

Ortaire FOURNIER.



LE PRIX MONTHYON.

On a dit avec raison que le dix-huitième siècle avait eu deux lustres de moins que les siècles précédents; en effet, il a fini en quatre-vingt-neuf. Une fois la Bastille tombée, la société prit tout à coup un aspect différent : lois, costumes, langage, institutions, tout changea de forme; les vieux acteurs disparurent pour faire place à de nouveaux athlètes qui occupèrent la scène avec une rare énergie, et l'ensanglantèrent quelquefois. Heureux ceux qui, ayant toujours vécu des abus de la monarchie, moururent avant que la justice du peuple présentât ses comptes! Le vieux duc de Richelieu a été un de ces hommes aussi favorisés par la position qu'ils avaient occupée dans le monde que par l'instant précis de leur mort; il s'éteignit tranquillement en 87, tandis que Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, et tant d'autres qui avaient hâté de leurs vœux, appelé et prédit dans leurs ouvrages une régénération nécessaire, moururent sans savoir s'ils avaient semé leurs grains dans un champ fertile ou sur la poussière stérile et mouvante du chemin.

Vers le milieu de 1783, mourut aussi une femme qui, sans adopter tous les principes des philosophes, avait été constamment leur admiratrice et leur amie. Tout le monde connaît cette femme d'un mérite distingué, d'un esprit clair et précis, qui, quoiqu'elle soit auteur d'un bon ouvrage, est connue cependant de la génération présente, moins par son talent que par son amitié pour Rousseau, par sa rupture avec lui, ses liaisons avec Voltaire, Duclos, Tronchin, d'Alembert; son intimité avec Grimm, et enfin par sa parenté avec cette Mme d'Houdetot dont Jean-Jacques nous a laissé un portrait si attachant et si singulier, Mme d'Epinay. Ouvrez les *Confessions*, et vous y verrez l'art cruel avec lequel Rousseau parle de cette femme si distinguée et qui fut pendant si longtemps sa meilleure amie. Il ne la loue jamais qu'avec restriction; il ne s'abandonne d'abord à ses avances les plus aimables qu'avec réserve et crainte. Lorsqu'enfin il se laisse envelopper par le réseau de cette amitié enchanteresse, il semble dire qu'on a surpris son cœur et endormi sa raison. Le moment arrive où il se croit blessé, où il se dit joué : alors, loin d'éclater, il s'attendrit, il rappelle sa propre amitié, son entier dévoûment; et, pour en donner des preuves, il raconte les confidences qu'on lui a faites, les évènements privés auxquels il a été mêlé, et, ne séparant pas les torts peut-être supposés de Mme d'Epinay des torts réels de Grimm, il les accable tous deux des reproches les plus sanglants d'ingratitude et de duplicité. Que Mme d'Epinay fût blessée de l'amour de Jean-Jacques pour Mme d'Houdetot; que celui-ci vît avec amertume et jalousie l'intimité de Grimm et de Mme d'Epinay, cela est hors de doute; mais était-ce une raison pour que le philosophe de Genève oubliât les devoirs d'une ancienne amitié et violât les secrets d'une sainte et longue hospitalité! Rousseau a cru faussement, suivant nous, que divulguer ses fautes lui donnait le droit de raconter les faiblesses d'autrui, et il l'a fait avec la misanthropie maladive qui, dans les dernières années de sa vie, a égaré son jugement.

Dans les premiers jours de janvier 1783, Mme d'Epinay, seule dans son salon, auprès du feu et étendue dans un de ces grands fauteuils dont Tronchin avait donné le modèle à Voltaire, et qui sont redevenus à la mode, se livrait à ces pensées indécises qui occupent tant d'heures

dans la vie d'une femme infirme et âgée. Elle faisait de tristes réflexions sur ce temps qui passe sans jamais revenir, emportant avec lui beauté, force d'âme, vigueur d'esprit, repos et santé. Tous ses amis, tous les campagnons de sa vie étaient morts : Voltaire, Rousseau, Duclos, avaient disparu. Pour vivre avec le monde tel qu'il était, il fallait s'accoutumer à de nouveaux visages et subir de nouvelles renommées. Marmontel vieillissait, et sa conversation, qui n'avait jamais été ni légère, ni amusante, s'était encore alourdie depuis qu'il avait épousé une nièce de Morellet et qu'il vivait en famille avec l'abbé philosophe; le bon et spirituel Caraccioli était en Italie, Grimm en Allemagne. Le vide s'était fait autour d'elle, elle était délaissée. Ce présent sombre et sans couleur l'invitait encore à revenir sur un passé dont le souvenir la faisait tressaillir d'aise et presque d'orgueil : les jours de luxe et d'amour de la Chevrette, jour trop tôt envolés, lorsque M. de Francœur était si tendre, Rousseau si éloquemment et si amoureusement inquiet et agité; et plus tard les premiers moments de son intimité avec Grimm, lorsque, pour cacher les creux laissés sur son visage par la petite vérole, le baron allemand les remplissait avec de la céruse et méritait ainsi le nom de *Tyran-le-Blanc*, qu'on lui avait si plaisamment donné : quelle femme ne tient pas compte des efforts faits pour lui plaire! La domination de Grimm avait, il est vrai, pesé sur elle. Le correspondant du prince de Saxe-Gotha s'était montré exigeant, impérieux, trop souvent fier d'une supériorité de connaissances dont le tact exquis d'une femme pouvait contester la valeur; mais le baron était en même temps d'un caractère modéré, et il avait l'art de couvrir de fleurs les sentiers un peu rudes qu'il lui faisait prendre. Elle n'avait jamais douté d'ailleurs de son entier dévoûment, et enfin si le lien était lourd, il était volontaire. Cette capitulation de sa vie la conduisit ainsi peu à peu à la chose qui occupait alors même l'activité de son esprit. Mme d'Epinay avait fait imprimer à Genève, deux ans auparavant, un ouvrage composé pour l'éducation de sa petite-fille, Mlle de Belzunce, depuis Mme de Breuil, les *Conversations d'Émilie*.

Ce livre fut réimprimé à Paris; on en fit plusieurs éditions et il y eut beaucoup de succès. Cette œuvre d'une femme du monde, dont la vie n'a été exempte ni de faiblesse ni de légèreté, fut alors comparée aux enseignements pleins d'onction et de charité chrétienne de Fenelon lui-même, et elle le mérite, tellement l'amour maternel touche à la religion! Mme d'Epinay ambitionnait pour les *Conversations d'Emilie* un triomphe aussi doux pour sa qualité de mère que flatteur pour une femme d'esprit; elle espérait obtenir le prix Monthyon. Quoiqu'elle désirât passionnément cette récompense, pour rien au monde elle ne l'aurait sollicitée. L'idée ne venait pas d'elle, mais de l'Académie, et la nouvelle avait transpiré par une de ces indiscrétions toujours communes en pareil cas. La chose était bientôt devenue publique; on en avait parlé à la cour : le roi n'avait rien dit; Mme de Polignac avait dit quelques mots désobligeants pour l'auteur, mais la reine avait fait un grand éloge de l'ouvrage, elle l'avait lu. Le triomphe de Mme d'Epinay paraissait donc certain, lorsqu'on opposa aux *Conversations d'Emilie Adèle et Théodore*, autre ouvrage sur l'éducation, de Mme de Genlis, qui venait de paraître. C'était une rivalité dangereuse, car *Adèle et Théodore* avait pour patrons et pour prôneurs tous les courtisans du duc d'Orléans, tous ceux qui de près ou de loin approchaient le Palais-Royal; parti nombreux et redoutable. Mme de Genlis était alors dans une position singulière: les médisants parlaient tout bas de son intimité avec le duc d'Orléans, intimité à laquelle nous sommes loin d'ajouter foi, et tout Paris riait beaucoup de la charge qu'elle exerçait réellement au Palais-Royal : elle était *gouverneur* de M. le duc de Chartres. On peut voir dans ses Mémoires la méthode qu'elle a employée pour l'éducation du jeune prince qui lui était confié, la gymnastique à laquelle elle l'a soumis, et l'hygiène qu'elle a suivie. C'est peut-être aux excellentes prescriptions de son gouverneur femelle que S. M. Louis-Philippe doit encore aujourd'hui la santé ferme et soutenue dont elle jouit. Mme d'Epinay savait tout cela, et ce qui la faisait trembler surtout, c'était que Mme de Genlis était jeune et jolie. Une femme vieille sait par expérience combien il est difficile de lutter contre la jeunesse et la beauté : une peau d'une blancheur éblouissante, des yeux vifs et malins, de belles dents, une taille souple et élégante, de beaux cheveux et vingt ans, sont des qualités essentielles pour écrire un livre d'éducation, ou du moins pour le faire couronner. Parmi les académiciens beaucoup n'étaient plus jeunes; mais Homère ne nous dépeint-il pas les vieillards de Troie oubliant les malheurs de leur pays et prêts à excuser Pâris à la vue seule d'Hélène!

Trente ans auparavant, un regard, un sourire eussent suffi à Mme d'Epinay pour l'emporter sur sa rivale; maintenant son regard était éteint et son sourire sans valeur. Elle en était là de ses réflexions décourageantes, lorsqu'une femme de chambre ouvrit doucement la porte du salon et la pria de vouloir bien commander son souper. C'était alors le repas principal de la journée, celui où on déployait le plus de luxe et où on dépensait le plus d'esprit. Mme du Deffant, qui venait de mourir dix-huit mois auparavant, avait coutume de dire que le souper était une des quatre fins de l'homme, et qu'elle avait oublié les trois autres. Ceux de Mme d'Epinay avaient été célèbres par le choix des convives qu'elle y rassemblait; mais, depuis trois ou quatre ans, Tronchin lui avait interdit cette fin de l'homme, les convives s'étaient éloignés, et le souper chez elle consistait en une volaille à laquelle elle ne touchait pas, et en un pot de confitures qu'elle entamait à peine : Mme d'Epinay regarda sa femme de chambre d'un air étonné, et celle-ci s'empressa de dire :

— C'est, madame, qu'il y a un carrosse dans la cour.

Il n'était que quatre heures, le souper n'avait lieu qu'à nœuf, et la personne qui arrivait chez Mme d'Epinay pouvait venir pour tout autre chose que pour souper ; n'importe, elle l'engagerait à demeurer, quelle qu'elle fût. Peut-être le hasard allait-il la servir à souhait, et lui donner une compagnie qui la distrairait de ses humeurs noires et lui ferait passer une soirée agréable. Elle dit donc à sa femme de chambre :

— Qu'on fasse un souper, puisqu'il me vient du monde.

Dans une maison comme la sienne, et chez un ancien fermier-général, ce mot suffisait. La femme de chambre se retira, et, quelques moments après, un domestique apporta des flambeaux, activa le feu qui commençait à languir et on annonça :

— M. le chevalier de Florian :

Mme d'Epinay ne connaissait nullement M. de Florian, et elle fut très étonnée de le voir entrer dans son salon. C'était un homme d'une taille ordinaire et d'une tournure distinguée. Il était jeune et assez laid, quoique les portraits qui nous restent de lui lui donnent une jolie figure ; mais on sait que, par une vanité assez puérile, il exigeait que les portraits dont on a orné ses ouvrages fussent plutôt flattés que ressemblants.

M. de Florian avait été page du duc de Penthièvre, et il était capitaine dans un régiment de dragons appartenant à ce prince. Homme bon et affectueux, il était connu dans la littérature par la traduction de quelques romans de Cervantes et dans le monde par le talent avec lequel il jouait les arlequins; on savait aussi qu'il s'occupait de traduire *Don Quichotte*, qu'on ne connaissait alors en France que grâce à Filleau-St-Martin, dont le style, quoique naturel et naïf, manque cependant d'élégance et de correction; enfin quelques-unes des fables de M. de Florian étaient connues et appréciées de façon que, si on ne disait pas encore qu'il était de l'Académie pour son courage, puisqu'il ne faisait pas partie de ce corps illustre, on assurait tout bas, avec malice, qu'il était capitaine de cavalerie pour son esprit.

Le chevalier était petit parent de Voltaire, qui, dix ans auparavant, l'avait reçu avec amitié dans son château des Délices, et le nommait familièrement son petit Floriannet. C'était sous l'invocation de cette amitié glorieuse, et protégé par le nom de Voltaire, que M. de Florian se présentait chez Mme d'Epinay. Il était revêtu de l'élégant uniforme de dragon-Penthièvre, et, une de ses mains tenant son chapeau, l'autre appuyée sur la garde de son épée, il se présenta avec la grâce aisée d'un homme de bonne compagnie et l'air respectueux qu'exgeaient l'âge et la réputation de Mme d'Epinay.

Après les premiers compliments, après avoir invoqué le nom sacré de Voltaire, son parent, sous l'égide duquel il osait se présenter devant une amie du philosophe, M. le chevalier en vint à l'objet de sa visite :

—Je viens, madame, dit-il, implorer de vous une grâce.

— Rien, qu'une! lui répondit agréablement Mme d'Epinay; eh bien ! moi, monsieur le chevalier, j'en ai deux à vous demander.

— Deux ! madame, reprit Florian ; parlez, daignez m'honorer de vos ordres.

— Je vous prie de vouloir bien rester ce soir à souper chez moi...

M. de Florian s'inclina en signe d'assentiment.

— Et, continua Mme d'Epinay, j'espère que vous voudrez bien me réciter le *Lapin et la Sarcelle*.

Le Lapin et la Sarcelle est une des plus jolies fables de M. de Florian ; il avait lu ce petit drame plein de grâce et de sensibilité chez M. de Penthièvre, et comme alors une fable avait quel-

quefois le privilége de faire sensation, on en parlait beaucoup dans le monde.

Florian rougit de plaisir et s'inclina de nouveau :

— Et moi, madame, dit-il enfin, je viens vous demander votre voix pour l'Académie.

— Ma voix ! s'écria Mme d'Epinay en se renversant dans son fauteuil ; ma voix !.... pour l'Académie !

— C'es-tà-dire, madame, poursuivit Florian en se reprenant, la voix de M. d'Alembert.

M. de Tressan était mort deux mois auparavant, les quarante immortels n'étaient plus que trente-neuf, et M. de Florian avait pensé que la succession du chantre de la chevalerie lui revenait de droit. M. de Tressan avait traduit l'Arioste, lui traduisait Cervantes ; M. de Tressan avait publié les romans de la table-ronde et rajeuni le vieux français du *Petit-Jehan de Saintré*, lui avait publié *Gonzalve de Cordoue*, et accommodé *Numa Pompilius* aux goûts frivoles de son siècle : il y avait parité. Ce n'était pas tout à fait l'avis de Mme d'Epinay ; sans dédaigner la littérature légère, elle pensait qu'il fallait, pour être admis à l'Académie, des titres plus sérieux que ceux de M. de Florian ; elle s'étonnait de l'amour-propre audacieux du jeune capitaine de dragons, qui paraissait oublier que son parent, M. de Voltaire, n'était arrivé à l'Académie qu'à l'âge de cinquante-huit ans, et que La Fontaine, dont les fables pouvaient sans doute lutter avec *le Lapin et la Sarcelle*, était encore plus âgé lorsqu'il y parvint. Mme d'Epinay allait donc chercher un biais poli pour refuser son intervention, elle allait dire, ce qui était vrai, que, depuis quelques années, elle voyait rarement d'Alembert, et qu'elle aurait peu d'influence sur lui, lorsque M. de Florian ajouta :

— C'est demain, madame, que l'Académie s'assemble et qu'elle nommera le successeur de M. de Tressan.

— Demain, monsieur le chevalier !

— Oui, madame. Elle doit aussi demain désigner l'ouvrage auquel elle adjugera le prix Monthyon.

—En vérité, dit Mme d'Epinay, dont cette nouvelle changea les dispositions, et qui comprit tout d'un coup l'avantage qu'elle pourrait retirer pour elle-même d'une visite à d'Alembert. Sans motif, cette visite aurait l'air d'une sollicitation, tandis que la prétention de M. de Florian fournissait un prétexte naturel de voir d'Alembert, de le toucher par le souvenir du temps passé, et de le circonvenir peut-être, au moyen de ces mille séductions qu'une femme d'esprit a toujours en réserve, quel que soit son âge.

M. de Florian continua d'un air modeste :

— Je ne compte pas, madame, sur mon faible mérite, et je n'aurais jamais eu de moi-même la pensée d'entrer à l'Académie ; je n'en suis pas digne...

—Mais, au contraire, monsieur, dit Mme d'Epinay, et je pourrais vous citer beaucoup d'académiciens qui sont loin d'avoir votre talent.

— Non, madame, reprit Florian, je ne suis pas digne de cet honneur ; mais, en me mettant sur les rangs, j'obéis au prince qui me protége, je cède au vœu de M. le duc de Penthièvre.

— Il est plus modeste que je ne croyais, pensa Mme d'Epinay.

— Grâce à mon protecteur, dit encore Florian, et au zèle de ses amis, je me croyais sûr de l'emporter. Voilà pourquoi, madame, j'avais négligé de voir M. d'Alembert, de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu...... Si vous avez la bonté, madame, de solliciter pour moi, je pense que mon principal titre auprès de M. d'Alembert sera ma parenté avec Voltaire ; car, pour mes ouvrages, je ne crois pas qu'il les ait lus.

Il était naturel en effet de supposer que le géomètre, qui, en sortant d'une représentation d'*Andromaque*, a dit, à ce qu'on raconte :

— Qu'est-ce que cela prouve ! — ne connaissait ni *Estelle et Némorin* ni les *deux Billets*. Mme d'Epinay comprenait parfaitement qu'un favori de M. de Penthièvre tel que Florian eût négligé l'appui du philosophe d'Alembert, mais elle ne comprenait pas clairement pourquoi il le recherchait ainsi au dernier moment et avec tant de vivacité qu'il s'était hasardé à venir chez elle sans la connaître.

— Vous étiez sûr, monsieur, lui dit-elle, de l'emporter sur vos concurrents ?

— Oui, madame.

— Quand cela ?

— Ce matin encore.

— Et maintenant ?

— Maintenant, j'ai très peu d'espérance.

— Pourquoi donc, monsieur le chevalier ? M. de Penthièvre vous a-t-il retiré sa protection ?

En aucune manière, madame ; mais j'ai appris ce matin que j'avais un rival redoutable.

— Que vous appelez ?

— Mme de Genlis.

— Mme de Genlis ! s'écria Mme d'Epinay, et elle demeura accablée sous ce coup imprévu

qui lui sembla plus fatal pour elle-même que pour M. de Florian.

Mme de Genlis académicienne! c'était invraisemblable, et cependant cela pouvait être vrai : personne d'ailleurs ne devait être mieux instruit que le chevalier de Florian, qui avait à tout cela un intérêt direct et personnel. Pour que le chevalier donnât cette nouvelle, pour qu'il fût dans le salon de Mme d'Epinay, il fallait que le fait fût vrai, ou du moins fût tenu pour tel à Sceaux. Mme de Genlis était déjà *gouverneur*, elle pouvait bien être encore *académicien*. Mme d'Epinay sentait confusément, et son amour-propre à elle-même l'y engageait, que le talent n'a point de sexe. Une fois que vous avez admis qu'une femme peut faire un ouvrage, et un bon ou un mauvais ouvrage, pourquoi ne jouirait-elle pas des récompences attribuées aux auteurs, comme elle subit les critiques auxquelles ils sont soumis. Cette réflexion assez juste contribua à donner un peu de vraisemblance à ce que venait de dire M. de Florian; cependant la coutume était contraire, et l'imagination de Mme d'Epinay se pliait difficilement à admettre une chose si nouvelle. Si néanmoins le fait était vrai, Mme d'Epinay était perdue, car le choix de l'Académie prouvait le triomphe de sa rivale. Nul doute que si Mme de Genlis devenait l'un des quarante, elle n'eût aussi le prix Monthyon: un choix justifiait l'autre.

— Et vous êtes bien sûr de ce que vous dites, monsieur le chevalier? demanda Mme d'Epinay avec anxiété à Florian.

— Très certain, madame, le Palais-Royal se flatte de réussir; Mme de Genlis a un parti à l'Académie: je ne sais pas si elle sera nommée, mais elle aura des voix.

— Mais, mon Dieu! s'écria Mme d'Epinay, l'Académie veut donc tomber en quenouille!

Le doux et galant Florian était avec une dame, et une dame auteur, il ne l'oublia pas; loin d'approuver cette épigramme, il fit observer à Mme d'Epinay que beaucoup de femmes auraient mérité d'être de l'Académie; mais Mme de Genlis, suivant lui, n'aurait pas dû ouvrir la marche.

— Il faut aller voir d'Alembert, dit encore Mme d'Epinay, il faut lui annoncer cette nouvelle, qu'il ignore sans doute.

Elle sonna et demanda ses chevaux. M. de Florian dit poliment qu'il avait un carrosse dans la cour.

— Partons, dit Mme d'Epinay, partons sans retard; prêtez-moi votre carrosse, et soyez mon cavalier.

Il fut convenu que, pour laisser toute liberté aux sollicitations de Mme d'Epinay, Florian ne monterait pas chez le philosophe, mais attendrait dans son carrosse, et que, le lendemain matin seulement, il ferait sa visite.

Ils partirent.

— Il me semble, disait Mme d'Epinay dans le chemin, que je vois la figure de d'Alembert quand je lui parlerai du confrère en jupon dont il est menacé : voilà une bonne folie à écrire à Berlin... Si M. Grimm était à Paris, ce serait pour lui une bonne fortune... Soyez tranquille, monsieur le chevalier, si vous n'avez à craindre que la rivalité de Mme de Genlis, je vous réponds de la voix de d'Alembert.

Ils arrivèrent, Mme d'Epinay s'enveloppa soigneusement dans sa pelisse de fourrures, et, laissant, suivant leur convention, Florian dans son carrosse, elle traversa la cour, et, malgré les convulsions de son estomac malade, elle monta lestement chez le philosophe.

Voltaire a conservé jusqu'à son dernier soupir l'éclat et la grâce de son esprit; il a été le même depuis *OEdipe* jusqu'à *Irène*, et, quelque faible que soit cette dernière pièce, l'étonnante facilité avec laquelle il refit un acte entier dans une nuit surprit tous ses amis. Toujours même lucidité dans les idées, toujours même mémoire, même grâce et même clarté dans le style. Il fatiguait deux secrétaires, il se tenait sans cesse au niveau des sciences et de la littérature, niveau changeant qui s'élève toujours; il lisait tout, ou se faisait tout lire. C'est peut-être à l'emploi continuel qu'il a fait de ses facultés qu'il a dû leur durée. D'Alembert, au contraire, s'est éteint peu à peu. Quelques années avant de mourir, une certaine paresse d'esprit, un affaissement moral s'étaient emparés de lui : la perte de Mlle de Lespinasse glaça son ardeur pour l'étude et sembla paralyser une intelligence jusque-là vigoureuse. La fin de sa vie, devenue triste et chagrine, s'écoula dans la retraite et l'isolement. L'Académie seule préoccupait toujours d'Alembert; il négligeait jusqu'aux vérités mathématiques pour les intérêts de ce corps, dont il était le secrétaire perpétuel. Des douleurs physiques s'ajoutaient encore aux peines morales du vieux philosophe et les aggravaient. D'Alembert avait la pierre, source cruelle des tourments auxquels il succomba huit mois après l'époque dont nous parlons, sans avoir voulu se soumettre aux chances douteuses d'une opération.

Mme d'Epinay le trouva assis auprès de son

feu, la figure altérée par la douleur et le front rembruni par l'ennui profond qui le dévorait; il se leva péniblement et fit avec lenteur quelques pas vers Mme d'Epinay, comme un homme qui craint de mettre en mouvement les graviers ardents et anguleux dont il est déchiré.

— Ne quittez pas votre fauteuil, d'Alembert, lui dit-elle en le forçant à se rasseoir; je viens vous voir: c'est une visite d'amitié, je ne veux pas augmenter vos souffrances.

A ces mots — c'est une visite d'amitié — d'Alembert jeta sur la grande dame un regard pénétrant que celle-ci soutint avec un admirable sang-froid. Elle ne mentait qu'à demi, puisque l'intérêt qu'elle portait au vieux philosophe était réel; mais il n'en était pas moins vrai qu'avec le tact fin qui la distinguait elle ne comptait pas dire un mot qui eût rapport au prix Monthyon, et que d'Alembert, à qui sa position faisait un devoir de se taire, ne voulait pas non plus s'expliquer clairement sur ce chapitre: ils devaient donc se quitter sans s'être parlé de ce qui les occupait tous deux. Le front de d'Alembert s'éclaircit néanmoins, et il reçut sa spirituelle visitieuse avec la cordialité douce, mais un peu indifférente, d'un homme désenchanté et qui sent qu'il va bientôt se séparer pour toujours des frivoles intérêts de ce monde.

Mme d'Epinay démêla parfaitement ces sentiments, et elle se hâta de dire:

— Je viens aussi, mon cher d'Alembert, pour solliciter.

— Vous, madame?

— Mon Dieu, oui! dit négligemment Mme d'Epinay; vous nommez demain un académicien et je viens vous demander votre voix pour un homme de talent, si modeste, si modeste, qu'il n'a pas osé venir lui-même.

—Voilà déjà une grande qualité, madame, répondit d'Alembert, et votre appui me fait supposer que votre protégé a toutes les autres; mais permettez-moi de vous faire remarquer, madame, que vous venez un peu tard.

—Comment, tard! mon cher d'Alembert, puisqu'on ne nomme que demain.

— Voilà pourquoi, madame, nous avons tous, à l'heure qu'il est, des engagements pris: chacun de nous a fait son choix.

— Sans doute, d'Alembert, et je ne veux vous faire manquer à aucune promesse; mais, au premier tour de scrutin, vous vous apercevez que le candidat porté par vous et vos amis n'a pas de chances, et que le mien....

— Ah! le vôtre, madame! dit d'Alembert en souriant.

— Sans doute; si le mien peut éviter à l'Académie un choix fâcheux, alors je peux compter sur vous.... n'est-il pas vrai?

— Et quel est votre candidat, madame?

— Oh! un parent de Voltaire, un homme qui en a la grâce, s'il n'en a pas le génie.... Que voulez-vous, d'Alembert, le siècle prochain ne sera que la monnaie de celui-ci, et je crains qu'on ne soit obligé de doubler le nombre des académiciens, sans atteindre encore à la valeur de ceux de notre temps..... Qu'en pensez-vous d'Alembert?

— Un parent de Voltaire, répéta d'Alembert, comment le nommez-vous?

— Le chevalier de Florian; il est porté par les amis de M. le duc de Penthièvre; c'est l'homme de France qui connaît le mieux la littérature espagnole. Vous le savez, d'Alembert, c'est chez les Espagnols que Corneille a pris les sujets de ses chefs-d'œuvre... Vous nommerez M. de Florian, quand ce ne serait que pour vous opposer à ce qu'on vient de m'apprendre.

D'Alembert connaissait les prétentions à l'Académie du chantre d'*Estelle*, et il ne pensait pas qu'il dût jamais trouver dans la littérature espagnole autant de diamants et de perles qu'en avait trouvé Corneille: il regardait M. de Florian comme un capitaine de cavalerie ayant tout juste assez d'esprit pour faire un bouquet à Chloris; mais que venait-on d'apprendre à Mme d'Epinay? Celle-ci continua:

— Vous allez nommer un académicien!

— Hélas! oui; il faut bien remplacer ce pauvre M. de Tressan.

— Eh bien! on dit que vous nommerez une académicienne.

Le sang des Tencin coulait dans les veines de d'Alembert, qui, sans ressembler le moins du monde au cardinal-archevêque de Lyon ni à l'intrigante chanoinesse qui l'abandonna aux soins d'une vitrière, n'en avait pas moins un peu de la finesse de sa mère et de son oncle; il prit donc une figure diplomatique, et sans répondre directement à ce que lui demandait Mme d'Epinay:

— Madame répondit-il, il y a en Italie, à Padoue, une académie célèbre, plus ancienne que l'Académie française, sa sœur aînée, par conséquent, l'Académie *Pei Ricorrati*, qui a toujours reçu des femmes dans son sein, et qui s'en est bien trouvée.

— C'est vrai, mon cher d'Alembert, mon bon abbé Caraccioli m'en a souvent parlé, et cette Académie n'est pas la seule; les femmes ont de grandes licences en Italie; mais, tout en nous aimant beaucoup en France, vous ne nous donnez pas d'aussi grands priviléges.

— Tout change dans ce monde, dit sérieusement d'Alembert, ce qui est raisonnable aujourd'hui ne le sera pas demain; il n'y a que certaines vérités mathématiques qui sont immuables, comme, par exemple, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux entre eux, et aussi que deux et deux font...

— Vous plaisantez, d'Alembert. Comment! vous supporteriez qu'un des quarante n'assistât pas à vos séances, parce qu'il ou qu'elle est (car je ne sais comment dire) en travail d'enfant, ou qu'elle n'achevât pas un rapport, parce qu'elle a été obligée de donner à téter à son marmot?

— L'Académie française, répliqua d'Alembert, a souvent été tentée d'en passer par là.

— Vraiment!

— Oui, on le lui a proposé maintes fois: sous Louis XIV même, l'académicien Charpentier a vivement demandé l'admission de Mlle de Scudéry.

— Vous m'étonnez.

— Plus tard, l'Académie s'est aussi occupée de Mme Dacier et Deshoulières. Je ne sais vraiment pas pourquoi elles n'ont pas été reçues, du moins la première.

— En vérité, d'Alembert, dit Mme d'Epinay, c'est là votre opinion!

Mais d'Alembert ne voulait pas dire son opinion; il reprit encore:

— Je sais bien que l'Académie aurait eu à subir beaucoup d'épigrammes, surtout si, la veille d'une séance publique, une académicienne, nouvelle Sapho, se fût fait enlever par quelque Phaon. Mais il y a certains choix avec lesquels cet inconvénient ne serait pas à craindre.

En parlant ainsi, d'Alembert regardait Mme d'Epinay d'un air mystérieux et malin, comme un homme qui ne veut pas s'expliquer, mais qui permet cependant qu'on le devine si on peut y parvenir. Après un moment de silence, il ajouta:

— Vous ne me croyez pas?... Oui, madame, nous avons été plusieurs fois tentés de recevoir dans nos rangs ces femmes qui ont honoré l'humanité par des qualités supérieures et dont l'intelligence a souvent surpassé celle de plusieurs d'entre nous; car, à l'Académie, nous n'avons pas tous du génie... Le fait, au reste, est consigné dans nos archives.

— Et aujourd'hui, d'Alembert?

— Aujourd'hui, madame, la question est de nouveau remise sur le tapis.

Mme d'Epinay avait toujours été entourée de gens de talent, qui l'avaient flattée, adulée et à la réputation desquels elle avait contribué de tout son pouvoir; or, l'encens le plus doux pour elle était celui qui s'adressait, non à sa beauté, fleur passagère, et qui, comme le dit Molière, s'attache à la simple épiderme, mais à son esprit, à ses connaissances, aux talents qui la distinguaient des personnes de son sexe et la rapprochaient ainsi des hommes éminents qui la recherchaient. Elle avait composé un roman qui a été perdu, mais qui, si elle en croyait l'opinion de ses amis, la placerait bien au dessus de Mlle de Scudéry, et balancerait peut-être le succès de la *Nouvelle Héloïse*, dont la fable n'est pas exempte de défauts. Quand elle crut voir par les paroles de d'Alembert que les portes de l'Académie pouvaient s'ouvrit pour une femme, un espoir nouveau s'empara d'elle. Elle entrevit la possibilité d'un triomphe auquel elle n'avait jamais songé jusque-là, et, sans se rappeler qu'une heure auparavant une femme académicienne lui avait paru la chose du monde la plus ridicule, elle se dit seulement que son nom ne déparerait pas une compagnie illustre sans doute, mais qui comptait dans son sein beaucoup d'hommes médiocres, sans parler de M. le duc de Richelieu, lequel se vantait de ne pas savoir l'orthographe. Et à qui pouvait-on mieux s'adresser qu'à elle? elle l'amie de Voltaire, de Duclos; elle qu'une intimité de famille, connue de tout le monde, rendait presque la parente de St-Lambert! Dans ce que lui disait le grave mathématicien, elle était tentée de reconnaître l'influence discrète et amie du chantre des *Saisons*. Si elle ne se trompait pas, elle n'avait pas alors à redouter la rivalité de Mme de Genlis, qui, jeune et belle, se trouvait cependant dans le cas prévu par d'Alembert et pouvait aisément devenir une nouvelle Sapho. La vieillesse était donc bonne à quelque chose! Il est vrai qu'elle n'avait rien sollicité, rien demandé, point fait de visites, mais il était probable que l'Académie, qui exigeait ces démarches de la part d'un homme, voulait, par un esprit de galanterie bien naturel, les épargner à une femme et surtout à une femme comme elle. Ce n'étaient là que des conjectures; il était essentiel d'en savoir davantage: elle prit donc

un air indifférent, distrait, et, tout en paraissant regarder un écran qu'elle avait pris pour garantir son visage de l'ardeur du feu, elle dit avec nonchalance :

—Mais, mon cher d'Alembert, à qui l'Académie a-t-elle donc songé?

— Madame, lui répondit d'Alembert, vous me demandez là un secret qui n'est pas le mien...

— Pardon, pardon, mon ami, j'oubliais...

— Je puis vous dire cependant, reprit-il avec son sourire le plus gracieux, que l'Académie s'occupe beaucoup de vous.

— De moi! de moi, d'Alembert!

— Oui, madame.

Mme d'Epinay éprouva une sensation de plaisir si vive qu'elle ne put que balbutier quelques mots sans suite, qui exprimaient néanmoins combien elle était reconnaissante et avec quelle joie elle accepterait l'honneur qu'on lui préparait. Quand elle fut un peu revenue de ce premier mouvement de surprise :

— Grimm sera bien étonné, dit-elle.

— Point du tout, reprit galamment d'Alembert, il ne sera nullement étonné, je vous en réponds, et, s'il l'est, il le sera tout seul.

Mme d'Epinay, au milieu du ravissement qu'elle éprouvait, se rappela tout à coup l'aspirant à l'Académie, qui l'attendait dans la cour, le parent de Voltaire, qui comptait sur son appui et pour lequel elle venait solliciter :

— Et M. le chevalier de Florian, dit-elle, que lui rapporterai-je de notre conservation ?

— Ah! M. de Florian, reprit d'Alembert, vous venez demander ma voix pour lui?

— Et sans doute.

— Vous lui exprimerez mes regrets, madame, et lui direz que ma voix est promise... j'en ai disposé.

— Parfaitement, d'Alembert, vous êtes un homme très aimable : le chevalier se consolera, il est jeune, a le temps d'attendre, n'est-il pas vrai?

Elle se leva, permit à l'Alembert de l'embrasser, et celui-ci, malgré ses douleurs, se disposait à lui donner la main jusqu'à son antichambre et plus loin même, si c'était nécessaire, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et une jeune femme parut : c'était Mme de Genlis.

La jeune femme avait laissé dans l'antichambre son manteau, son manchon, tout l'attirail de l'hiver, elle était vêtue comme une Muse, comme une Muse d'alors ; elle avait de la poudre, du rouge, des mouches, et sa robe à ramages, de brocart, était à paniers ; mais cette robe, fort décolletée, suivant l'usage du temps, laissait voir un cou blanc comme la neige et des épaules superbes; les yeux brillants de la jeune muse avaient une liberté de regard qui allait jusqu'à l'audace; mais Mme de Genlis, par sa position singulière au Palais-Royal, ne pouvait-elle pas tout naturellement allier, à la grâce et à la beauté d'une femme, la hardiesse d'un homme? Elle joignait donc à sa jeunesse et à l'éclat de sa figure des manières libres et un ton cavalier qui n'eussent point convenu à une femme ordinaire. Elle entra la tête haute, l'allure dégagée : elle était au milieu du salon avant que le domestique chargé de l'annoncer eût prononcé son nom. Mme d'Epinay, en femme d'esprit, et habituée, comme elle l'était, aux convenances du monde, ne changea ni de visage ni de position ; elle laissa sa main dans la main de d'Alembert, et se fit conduire jusqu'à la porte du salon ; là, elle fit une révérence gracieuse, pria l'académicien de ne pas faire un pas de plus, et alla rejoindre le chevalier de Florian, qui grelotait dans son carrosse.

Le trajet de chez d'Alembert à l'hôtel qu'habitait Mme d'Epinay fut silencieux.

Quand Mme d'Epinay eut regagné son salon et son coin du feu, quand elle eut respiré ses gouttes d'Hoffman, pour calmer un peu l'agitation où elle se trouvait, M. de Florian prit la parole :

— Eh bien, madame, vous avais-je dit vrai?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Ainsi donc, Mme de Genlis remplacera M. le comte de Tressan!

— Je n'ai pas dit cela, monsieur, vous sentez que d'Alembert ne m'a pas livré le secret de l'Académie ; je sais seulement que ces messieurs ne sont pas aussi éloignés que je le croyais de laisser tomber leur choix sur une femme.

— Oh! alors, s'écria Florian, je suis perdu, Mme de Genlis l'emportera.

— Pourquoi cela, chevalier?

Mme d'Epinay ne voulait ni tromper M. de Florian ni lui dire de quelle espérance elle se flattait : il fallait cependant parler de sa visite à d'Alembert; déjà M. de Florian ouvrait la bouche pour la questionner ; elle le prévint :

— Monsieur le chevalier, lui dit-elle, vous n'aviez pas compté sur d'Alembert?

— Sur sa voix, non, madame, pas précisément, mais je redoute son influence.

— C'est cela : il en a beaucoup. Eh bien! voici ce que je puis vous dire ; il vous prie de croire à ses regrets : il a disposé de sa voix.

Cela ne vous fait rien perdre, puisque vous ne comptiez pas sur lui. Maintenant, écoutez-moi : vous avez vu Mme de Genlis !

— Hélas! oui, elle montait comme vous descendiez, et qui sait quelles séductions elle exercera.....

— Voilà la question, monsieur le chevalier, qui le sait?... Eh bien, c'est ce qu'il faut savoir... mais le moyen?

Florian rêva quelques instants, puis il s'écria :

— Le moyen, madame! le moyen, je l'ai !

— Vraiment!

— Oui, madame.

— Vous connaissez Mme de Genlis?

— Du tout, madame.... mais j'ai un ami, homme excellent et bon, qui, tous les soirs, va voir d'Alembert, d'abord par amitié, ensuite parce qu'il prétend qu'il est naturel que le fils d'un éperonnier s'intéresse plus qu'un autre au fils d'une vitrière, puisque tous deux sont académiciens.

— Et quel est cet ami, monsieur? demanda Mme d'Epinay.

— C'est M. Lemierre, madame ; c'est lui qui m'a conseillé de m'adresser à vous pour intéresser M. d'Alembert, car le bon Lemierre n'a point de pouvoir sur l'esprit du philosophe.

Le bon Lemierre, comme disait Florian, était académicien depuis deux ans, en dépit des vers durs et rocailleux d'*Hypermenestre* et de la *Veuve du Malabar,* qui déchiraient la gorge de Mlle Clairon, et il était connu dans le monde par la vaniteuse bonhomie de son amour-propre; c'est lui qui prétendait avoir fait le vers du siècle, c'est-à-dire le plus beau que le siècle eût produit, et qui, arpentant un jour les planches du Théâtre-Français, disait qu'il prenait mesure d'une tragédie. Florian assurait que Lemierre avait dû se présenter chez d'Alembert peu de temps après Mme de Genlis, et qu'il n'hésiterait pas à lui raconter ce qui se serait passé entre la muse du Palais-Royal et le philosophe, si ce dernier parlait de son entrevue, ce qui était probable.

—Eh bien ! monsieur le chevalier, dit Mme d'Epinay, allez voir M. Lemierre.

— Florian était déjà debout, et il avait pris son chapeau.

— Mais vous me reviendrez, ajouta Mme d'Epinay ; vous savez que je vous retiens à souper et que vous me devez toujours *le Lapin et la Sarcelle.*

Dès que Mme d'Epinay fut seule, elle se laissa tout doucement aller à sa joie ; elle savoura petit à petit ces jouissances de l'amour-propre toujours douces et précieuses, surtout à un âge où les seuls plaisirs qui nous restent sont les plaisirs intellectuels. Elle repassa dans son esprit tout ce que lui avait dit d'Alembert : le son de sa voix, son sourire, sa manière de la regarder, elle se retraça tout, lentement, elle revint sur chaque mot, sur chaque geste du philosophe. Elle ne s'était pas trompée, d'Alembert lui avait dit positivement que l'Académie regrettait de n'avoir pas admis jusque-là de femmes dans son sein, qu'elle paraissait disposée à en admettre à l'avenir, et il lui avait fait entendre aussi clairement qu'il l'avait pu que M. de Tressan serait remplacé par Mme d'Epinay : c'était du moins ainsi qu'elle expliquait ces mots : l'Académie s'occupe beaucoup de vous — et il lui semblait qu'ils ne pouvaient pas s'expliquer autrement. Un raisonnement assez simple confirmait ses espérances : il n'était pas douteux que la nomination d'une *académicienne* dût soulever beaucoup d'orages littéraires, qu'elle serait approuvée par peu de monde et désapprouvée par le plus grand nombre ; cependant la circonstance était heureuse; on admet difficilement qu'une femme puisse succéder avec avantage à un Corneille, à un Racine, à un Voltaire; qu'elle puisse réparer la perte causée par la mort d'un homme supérieur, comme par exemple Montesquieu ou Buffon ; mais il ne s'agissait que d'occuper le fauteuil d'un homme d'esprit, littérateur assez ordinaire, conteur gracieux, il est vrai, mais traducteur très infidèle de l'Arioste. Le moment était donc on ne peut mieux choisi. Mme d'Epinay connaissait sa valeur littéraire, et elle se regardait comme au moins à la hauteur de M. de Tressan. Quant à Mme de Genlis, quoiqu'elle grillât de savoir comment *le gouverneur* du duc de Chartres aurait été reçu, l'auteur d'*Adèle et Théodore* n'inspirait plus de crainte sérieuse à Mme d'Epinay, car il était impossible que d'Alembert eût menti.

Mme d'Epinay songeait ensuite à la surprise de Grimm, quand il apprendrait que son amie était l'un des quarante, tandis que Diderot, tandis que Rousseau, n'avaient jamais obtenu cette faveur, et que lui, Grimm, en sa qualité d'étranger, ne pourrait jamais l'obtenir. Elle donnait ensuite un regret aux espérances déçues de ce pauvre M. de Florian, et elle se promettait bien de lui donner sa voix à la prochaine nomination, autant pour se concilier l'amitié du cheva-

lier que pour être agréable à M. le duc de Penthièvre. Deux heures se passèrent ainsi doucement à faire des projets : les phrases du discours de réception de Mme d'Epinay s'arrangeaient d'elles-mêmes dans sa tête, lorsqu'une voiture entra dans la cour. C'était M. de Florian; il arrivait à propos; la pendule de Mme d'Epinay marquait neuf heures : c'était le moment du souper. Le chevalier entra joyeux; il avait vu Lemierre, Lemierre avait vu d'Alembert, et avait même assisté à une partie de la visite de Mme de Genlis.

— Vous savez donc tout, chevalier? lui dit Mme d'Epinay.

— A peu près, madame; M. Lemierre ne m'a rien caché, et il espère encore que je serai nommé.

— Vous?

— Oui, madame; d'abord ce ne sera pas Mme de Genlis.

— Vous devez vous souvenir, monsieur le chevalier, que je vous l'ai dit.

— Cela est vrai, madame, répondit Florian... Mme de Genlis, continua-t-il, s'est perdue elle-même.

— Vraiment!

— Je le tiens de Lemierre; elle a abordé M. d'Alembert avec des airs évaporés; pour montrer qu'elle n'était étrangère à aucune connaissance, elle a parlé mathématiques, algèbre, géométrie, et il paraît qu'elle a entassé autant d'erreurs que de mots. Voulant flatter l'incrédulité de d'Alembert et sa vieille haine contre le clergé, elle a entamé le chapitre de la religion.

— Et qu'en a-t-elle dit? demanda vivement Mme d'Epinay.

— Oh! répondit Florian, des choses fort singulières; Lemierre prétend que, si monseigneur l'archevêque de Paris avait pu l'entendre, il serait loin d'être content.

— Je le crois, dit Mme d'Epinay.

— Enfin, ajouta Florian, elle a été plus avant encore.

— Plus avant, monsieur le chevalier? A-t-elle trouvé le moyen de médire d'un plus grand personnage que Dieu lui-même?

— C'eût été difficile, madame; elle a seulement eu la maladresse de blesser la vanité de M. d'Alembert.

— Comment cela?

— En lui offrant la protection du duc d'Orléans... non que M. d'Alembert ne fasse beaucoup de cas de son altesse; mais il a été l'ami du grand Frédéric, de l'impératrice de Russie; il est vieux, il est mourant, et il ne recherche plus la protection de personne. Mme de Genlis n'a donc recueilli de sa visite que quelques compliments vagues, et elle a quitté M. d'Alembert sans emporter une promesse.

L'œil de Mme d'Epinay s'anima, son visage devint radieux.

— Allons souper, dit elle à Florian.

Le souper était exquis; pour le luxe, c'était un souper de fermier-général, pour la délicatesse, un souper de dévote. Mme d'Epinay s'éloigna un peu de sa sobriété habituelle : elle suça une aile de perdreau, elle goûta à une gelée. Florian mangea avec l'appétit d'un jeune homme, capitaine de dragons et poète. Mme d'Epinay fut charmante; elle déploya toutes les ressources de son esprit pour plaire à son convive, et pour le dédommager autant qu'il était en elle du désappointement qui l'attendait le lendemain. Elle fut douce, caressante, gracieuse comme une idylle, naïve et simple comme l'héroïne d'une pastorale.

— Monsieur le chevalier, disait-elle, regardez ce beau garçon qui vous sert à boire, c'est Thibault; il est né dans mes terres, à la Chevrette; il aime Suzette, qui est derrière moi... Regardez-la, elle est bien jolie, n'est-il pas vrai?.... Voilà mon *Estelle* et mon *Némorin*, à moi. Ils s'aiment, ils s'adorent; je les marierai; je leur donnerai un troupeau, une chaumière, une vache, quelques arpents de terre.... Vous viendrez à la noce, et vous direz à M. le duc de Penthièvre que, si je ne fais pas autant de bien que lui, j'essaie au moins à marcher sur ses traces.

Au dessert, Suzette et Thibault allèrent à l'office, et Mme d'Epinay se fit réciter la fable promise; elle s'attendrit; elle loua le courage de Jean-Lapin, elle admira l'instinct de dame Sarcelle, et convint avec l'auteur que les hommes avaient à rougir quelquefois des leçons d'amitié que leur donnent les animaux. Florian, comme tous les gens de lettres, était très sensible à la louange; il n'ignorait d'ailleurs ni le mérite de Mme d'Epinay ni au milieu de quelle société d'hommes illustres elle avait vécu : cette bouche qui le louait aujourd'hui avait jadis loué Voltaire, avait donné d'utiles conseils à Diderot, à Grimm, à Rousseau lui-même. Si les Dacier, les Sévigné, les La Sablière, avaient brillé dans le XVIIe siècle, Mme d'Epinay était assurément une des femmes remarquables du XVIIIe. Florian donc, enivré, ravi, s'écria :

— Ah! madame, si l'Académie devait ouvrir ses portes à une femme, ce n'est pas à Mme de Genlis qu'elle devrait songer, mais à vous; vous seule méritez cette exception glorieuse.

— Vous croyez, monsieur le chevalier?

— Sans doute, madame.

— Et vous pensez que, si le fait arrivait, le public serait aussi indulgent que vous l'êtes?

— Indulgent! madame, vous n'avez pas besoin d'indulgence : le public serait juste, et il applaudirait.

—Eh bien! monsieur le chevalier, dit Mme d'Epinay à Florian, en lui tendant la main, soyez le premier à me faire votre compliment : je serai nommée.

— Vous! s'écria Florian avec un étonnement trop vif pour être poli.

—Oui, moi, monsieur le chevalier, je le tiens de d'Alembert, et j'avoue que c'est à votre visite inattendue que je dois de le savoir avant le public.. Cela vous chagrine, monsieur le chevalier?

Florian revint à lui, il comprit ce que son étonnement avait de peu obligeant, et il s'expliqua avec franchise :

— Le choix de l'Académie, madame, répondit-il poliment, ne m'étonne pas; je suis persuadé, comme je viens de vous le dire, que le public y applaudira, et je serai le premier à me joindre à lui; mais ne pardonnerez-vous pas à un homme qui a espéré cette faveur pour lui-même d'éprouver un peu d'étonnement?

— Plus que de l'étonnement, M. le chevalier, soyez franc, du chagrin, n'est-il pas vrai? Du reste, j'ai parlé pour vous comme je m'y étais engagée, et je vous assure que je renouvellerai mes sollicitations à la première occasion.... Eh! mon Dieu! vous n'attendrez pas longtemps : nous allons perdre bientôt un académicien.

— Et lequel donc, madame?

— M. le cardinal archevêque de Sens est à l'extrémité, M. de Luynes se meurt.

— Il n'a que la goutte, dit tristement Florian.

— La goutte et un cuisinier, reprit Mme d'Epinay; que faut-il de plus?

Ce fut au tour de Florian de faire des efforts pour plaire à l'amie de Grimm, et pour ne lui laisser voir aucune trace de dépit : il redoubla donc d'amabilité et de grâce. Il flatta cette femme qui l'avait tant loué, et, lorsqu'il la quitta, il emporta du moins l'assurance que, si elle était nommée, elle lui donnerait sa voix à la mort de M. de Luynes.

D.

Nous avons vu que M. de Florian était en carrosse; ce n'était pas une voiture à lui. le chantre d'*Estelle* n'avait point d'équipage; mais, en sa qualité de secrétaire des commandements de M. le duc de Penthièvre, il se servait des équipages du prince. Onze heures sonnaient à peine quand il sortit de chez Mme d'Epinay. Au lieu de gagner le petit logement qu'il occupait à Paris, Florian se fit conduire à Sceaux, où il devait rendre compte à son protecteur des démarches qu'il avait faites et de l'obstacle imprévu que rencontrait sa nomination.

— Je suis écarté par les femmes, dit Florian au prince, je n'échappe à l'une que pour être repoussé par une autre : à Mme de Genlis succède Mme d'Epinay.

Florian ne manqua non plus de raconter avec quelle politesse Mme d'Epinay l'avait reçu, l'obligeance qu'elle avait mise à aller trouver d'Alembert, et l'excellent souper qu'il avait fait. Ce récit surprit le prince, qui ne pouvait pas croire d'abord que l'Académie pût déroger à ses habitudes, comme on le lui disait, et dont le nom seul de Mme d'Epinay blessait les susceptibilités religieuses. Il n'aimait pas Mme de Genlis, qu'il voyait avec peine chargée d'une partie de l'éducation de ses petits fils, mais Mme d'Epinay était pour lui pire encore, il la regardait comme infectée des maximes philosophiques de Voltaire, comme ayant hérité de la mission d'athéïsme, que s'étaient donnée, suivant lui, les d'Holbach et les Diderot, et il aurait regardé sa nomination à l'Académie comme la levée des boucliers d'une secte aussi dangereuse que nuisible à l'État. Doux et tolérant, amateur surtout de son repos, le duc de Penthièvre s'occupait peu d'affaires politiques, et encore moins de querelles littéraires, mais il tenait à ce que Florian siégeât à l'Académie, et son amour-propre, ordinairement peu irritable, était humilié de voir son protégé écarté pour faire place à une femme. Il rassura donc son gentilhomme, son ami, celui qui avait été son page, et qui était le secret dispensateur de ses aumônes. Il ne voulut pas croire à la nouvelle que lui apportait M. de Florian, et, en la supposant vraie, en admettant que l'Académie manquât à ce point à son institution et à ses règlements, il fit remarquer qu'elle ne serait point maîtresse d'agir selon sa volonté. Pour déroger ainsi à ses habitudes, il fallait encore le bon vouloir du roi. Ainsi, l'Académie ne nommerait pas une femme, et, si cette risible nouveauté avait lieu, Louis XVI n'aurait garde

de l'approuver et de sanctionner surtout la nomination de Mme d'Epinay.

M. de Florian alla donc se coucher, incertain de l'avenir, et pouvant encore espérer que la protection du prince et l'amitié de Lemierre le porteraient peut-être au fauteuil.

Cependant, cette crainte de voir une femme arriver à l'Académie n'était pas un vain fantôme créé par l'imagination échauffée de M. de Florian, et d'Alembert n'avait pas trompé Mme d'Epinay en lui disant qu'on s'occupait de nouveau de cette ancienne question, autrefois mise en avant par l'académicien Charpentier ; mais, si cette mesure singulière eût été adoptée, le choix de l'Académie ne serait tombé ni sur Mme de Genlis, ni sur Mme d'Epinay.

Dans ce temps-là était apparu en France un couple qui avait fasciné le pays et l'avait rendu idolâtre. M. et Mme Necker semblaient alors plus nécessaires aux Français que l'air qu'ils respiraient, que l'eau des rivières qui fertilise leurs plaines. Necker, né à Genève, et d'abord commis du banquier Thelusson, puis son associé, s'était rapidement enrichi, par des voies honnêtes suivant les uns, peu délicates selon les autres ; on le regardait comme le plus habile financier de l'Europe, et, de succès en succès, il s'était élevé jusqu'au ministère. Fier, vaniteux, irascible, il n'avait guère foi qu'en sa propre opinion ; cependant il s'était fait beaucoup d'amis, parce que de fort bonnes qualités se trouvaient auprès de ces défauts. Necker était franc, loyal, généreux, bon ami, fidèle à sa parole ; il partageait d'ailleurs l'opinion des économistes sur la liberté des grains, sur l'intérêt de l'argent, sur la dette publique et sur plusieurs autres questions capitales qui occupaient alors beaucoup la partie éclairée de la nation. On espérait, grâce à lui, voir clair dans l'antre profond et mystérieux des finances, et, en effet, après son premier ministère, il publia son fameux *Compte rendu*, que ses ennemis appelèrent un *conte bleu*, à cause de la couleur de la couverture, et qui n'en est pas moins un document précieux, et le premier gage du respect que tout gouvernement doit aux contribuables ; mais, ce qui surtout augmentait le nombre des amis de Necker, ce qui lui donnait pour partisans l'élite de la capitale, c'était sa femme. Mme Necker, issue d'un sang provençal et née dans le pays de Vaud, fut parmi nous une divinité bienfaisante. Ange de bonté, femme miséricordieuse et douce, elle soulageait toutes les douleurs, et trouvait des remèdes à tous les maux. Femme d'un homme vain, elle était modeste ; tandis que son mari étalait avec orgueil la série de ses utiles réformes, elle cachait ses bienfaits avec cette pudeur virginale qui en double le prix. Peut-être que son nom vivra longtemps, non parce que Necker est aujourd'hui un homme historique, non parce que sa fille a marqué dans notre littérature, mais parce que Mme Necker nous a laissé un hôpital qui est parmi nous un témoignage vivant de ses bienfaisantes vertus. Cette femme remarquable, qui écrivait avec grâce et simplicité, quoique d'une manière un peu dogmatique, comptait parmi ses amis les plus enthousiastes et les plus ardents deux académiciens : Buffon et Thomas. On connaît le mérite supérieur du premier ; le second avait alors la palme de l'éloquence. Thomas était un homme d'un cœur droit, d'un esprit élevé et d'un talent incontestable, quoique sa phrase sonore soit quelquefois vide et presque toujours ampoulée. Il a fait un *Essai sur les Femmes*, dans lequel il dit que, pour écrire sur ce sujet délicat, il faudrait tremper sa plume dans le calice des fleurs, et jeter sur le papier la poudre enlevée aux ailes du papillon. Cet ouvrage contient un long éloge de Mme Necker, que Thomas comparait aux femmes les plus illustres, et qu'il mettait à côté des grands hommes de Plutarque.

A l'époque dont nous parlons, M. et Mme Necker étaient en Suisse, où ils venaient acheter la terre de Coppet, et leurs amis, mécontents d'un établissement qui les éloignaient d'eux, employaient tous les moyens pour les attirer de nouveau en France. Thomas imagina alors de faire de Mme Necker une académicienne. Il semblait plus naturel de nommer le mari, mais Necker avait des ennemis qui ne lui pardonnaient pas sa supériorité, et Thomas était aveuglé par son amitié même. M. de Buffon approuva ce projet ; tous deux pensèrent qu'il y a des nouveautés qui réussissent par leur seule singularité. Une difficulté restait. Mme Necker n'était connue par aucun ouvrage ; on avait cependant imprimé quelques fragments de ses œuvres sur des sujets de morale et de religion qui avaient pu faire apprécier son talent, et l'emportaient bien certainement sur le quatrain qui valut un fauteuil à M. de Sainte-Aulaire ; mais, ce qui prévenait toute objection, c'était qu'au moment même Mme Necker pouvait livrer au public un ouvrage intitulé *Considérations sur le divorce*,

et dont les intimes de l'auteur faisaient un grand éloge. Cet ouvrage a paru plus tard. Restait encore à faire approuver ce projet par d'Alembert, personnage très influent, et à cause de son nom, et parce qu'il était le secrétaire perpétuel de l'Académie ; Thomas se chargea de cette tâche ; Buffon en dit deux mots au philosophe ; le médecin Vic-d'Azyr s'y employa aussi ; d'Alembert céda, plutôt entraîné que convaincu, et comme un homme qui, sur le point de mourir, attache tous les jours moins d'importance à ce qui se passe sous ses yeux.

Tout ceci avait lieu sans que Mme Necker, qui vivait tranquillement à Coppet, en eût la moindre connaissance ; quand la partie fut bien liée, ou, si l'on veut, la brigue solidement ourdie, quand on fut sûr d'une majorité, on s'ouvrit enfin à celle qu'il s'agissait de nommer : ce fut Thomas qui écrivit ; il parla au nom de Buffon, de d'Alembert, Vic-d'Azyr, Condorcet, et de quinze ou vingt autres académiciens, qui, en le comptant, formaient une majorité imposante : sa lettre était pompeuse et solennelle, il employait les métaphores les plus hardies, les tours de phrase les plus sonores, pour dire à Mme Necker qu'une ère nouvelle allait commencer, et qu'il lui était réservé à elle d'ouvrir la lice dans laquelle entrerait la plus belle et la plus digne moitié du genre humain. Il était temps, en effet, que les femmes participassent aux honneurs de l'intelligence, puisque Dieu leur avait donné un esprit aussi élevé et souvent plus délicat que celui des hommes. L'importance même que Thomas mettait à cette nomination effaroucha la modestie de Mme Necker ; elle comprit la gravité de cette proposition, elle vit sans peine combien de haine, de jalousie elle exciterait, et, chez une nation comme la nôtre, elle craignit même, et avec raison, le ridicule. Mme Necker donna dans cette occasion une nouvelle preuve de son excellent esprit ; elle refusa, et le projet fut abandonné.

— *Sic nos servavit Apollo*, dit le lendemain, avant la séance, Lemierre à son ami Florian.

Et il lui raconta tous ces détails ; celui-ci alors reprit toutes ses espérances ; Mme de Genlis n'était plus à craindre ; Mme d'Epinay ellemême avait mal compris d'Alembert et ne serait assurément pas nommée ; il ne voyait donc que lui qui pût convenablement remplacer le comte de Tressan. Cependant l'usage de l'Académie n'est pas de remplacer un de ses membres défunts par un homme d'un talent analogue : ou elle est guidée par ce qu'on appelle des nécessités politiques, c'est-à-dire qu'elle choisit un grand seigneur ; elle est quelquefois influencée par la brigue, par la cabale, ou enfin elle s'arrête au plus digne, sans se laisser toucher par aucune spécialité. C'est ce qui arriva cette fois, le successeur du comte de Tressan devait être Bailly, ce vertueux Bailly qui paya si cher sa foi en ses principes, et qui, au moment de mourir, ne tremblait que de froid. Bailly méritait cette distinction par ses découvertes en astronomie et aussi par ses connaissances littéraires. Avant de s'adonner aux sciences, il avait cultivé la poésie ; il présenta aux comédiens français deux tragédies : *Clotaire* et une *Iphygénie en Tauride*. Lanoue, comédien et auteur et très au courant des dégoûts que l'aréopage du Théâtre-Français faisait subir aux jeunes gens sans protection, détourna Bailly d'une carrière semée d'écueils et de mécomptes, dans laquelle il fallait un caractère plus souple que le sien pour réussir. Bailly remporta deux prix académiques pour les éloges de Molière et de Corneille, et il suivit après le conseil de Lanoue : il s'occupa entièrement d'astronomie, et se fit un nom dans cette science, où l'appelait son talent.

Dès que M. de Florian eût appris la nomination de son rival, il courut chez Mme d'Epinay. Le suisse le laissa passer ; il poussa une porte entr'ouverte, il entra dans une antichambre déserte, il pénétra doucement jusqu'au salon, un peu étonné qu'à quatre heures de l'après-midi les domestiques ne fussent pas à leur poste. Un grand feu brûlait dans la cheminée, et, sur des fauteuils de soie s'étalaient deux personnages qu'il reconnut d'abord : c'étaient Thibault et Suzette. Tous deux tournaient le dos à la porte du salon, et ils ne virent pas le chevalier qui entra doucement, posant avec précaution son pied discret sur la laine moelleuse du tapis.

— Bon ! se dit Florian, voici mon berger et ma bergère, ils font sans doute des plans de bonheur pour l'avenir, ils pensent au troupeau que leur a promis Mme d'Epinay.

L'occasion était précieuse pour un poète pastoral, il allait prendre la nature sur le fait. Jamais un plus joli couple ne s'était offert à ses yeux. Thibault, grand, bien fait, la bouche souriante, les yeux à fleur de tête, était aussi beau que Némorin ; Suzette, avec son teint de rose et sa taille légère, ressemblait à Estelle à s'y méprendre, il ne lui manquait que la houlette et Robin mouton.

— Moi l'épouser! disait Suzette, vraiment, madame n'y songe pas. Que veut-elle que je fasse de sa vache, de sa chaumière et de toi. J'aurai mieux quand je voudrai.

— Là, là ! doucement, Suzette, répondait Thibault, madame n'a pas pris mon avis pour te promettre ma main; c'était bon l'année passée, avant que je fusse laquais.

— Tu ne m'aimes plus? dit Suzette.

— Je ne dis pas cela, reprit effrontément Thibault; j'aime toutes les jolies filles; mais je songe à ma fortune et à une vieille présidente qui m'a pris en gré : je quitte le service de madame.

—Et moi j'aime les diamants, dit Suzette. Une vieille femme du charnier des Innocents m'a tiré les cartes; elle m'a assuré que j'aurai un carrosse, des chevaux, des laquais... J'aurai bientôt besoin d'un cocher. Thibault, si le cœur t'en dit!

— Ce n'est pas une vieille femme qui t'a promis un carrosse,dit avec amertume Thibault; c'est ce jeune vicomte si exact à venir chez madame aux heures où elle ne reçoit pas, et qui, au lieu d'entrer au salon, prend le petit escalier, et...

— C'est possible, répondit dédaigneusement Suzette, qui se hâta d'interrompre son berger.

Florian était indigné. On lui a reproché, avec raison, de n'avoir pas mis de loup dans ses bergeries. Il avait là les deux personnages qu'il n'a jamais su peindre : le paysan perverti par la domesticité, la fille des champs corrompue par les séductions du grand monde.

— Hum! hum! fit-il.

Les deux coupables se retournèrent et jetèrent un cri.

— Mme d'Epinay? dit-il.

Thibault s'était enfui ; Suzette, debout devant M. de Florian, les yeux baissés, les joues couvertes de rougeur, chiffonnait dans ses jolis doigts le bout de son tablier blanc. Le romancier la regardait avec attention; maintenant qu'il savait qu'elle voulait avoir un carrosse, des diamants, et que probablement elle recevait dans sa chambrette un jeune vicomte, il ne lui trouvait plus l'air naïf d'une bergère; Mlle Suzette avait la mine friponne, le regard effronté, le sourire provoquant. Il ne comprenait pas comment Mme d'Épinay voulait faire garder un troupeau à une Lisette ou à une Marton bonne seulement à recevoir un poulet pour son propre compte ou pour celui d'une jeune maîtresse.

— Si elle retourne au village, pensa-t-il, elle y portera la corruption de Paris; il vaut mieux que Mme d'Épinay garde sa chaumière pour une autre moins jolie, mais qui n'aura jamais mis les pieds dans son antichambre.

Cependant Suzette ne répondait pas.

— Conduisez-moi chez Mme d'Épinay, lui dit encore Florian.

— Madame n'est pas visible.

— Je ne vous demanderai pas, mon enfant, de me faire prendre avec vous le petit escalier du vicomte; mais il faut que je voie votre maîtresse.

Suzette sortit les yeux baissés, et, un moment après, elle revint et introduisit le chevalier dans la chambre à coucher de Mme d'Epinay.

L'aspirante au fauteuil de M. de Tressan était au lit. L'émotion de la veille, le souper qu'elle s'était permis, tout cela avait dépassé la force de ses nerfs et celle de son estomac affaibli : elle avait passé une nuit cruelle : le matin, elle s'était hâtée d'envoyer chercher Vic-d'Azyr, et parce que Tronchin était à Genève, et peut-être aussi parce que Vic-d'Azyr était de l'Académie ; le célèbre médecin avait apaisé ses douleurs; il lui avait conseillé le calme, le repos et les anti-spasmodiques.

— Hélas! monsieur, avait dit la pauvre femme, je crains bien de n'avoir pas de repos aujourd'hui.

— Et pourquoi cela, madame? Est-ce que vous attendez quelque mauvaise nouvelle?

— Au contraire, docteur, une bonne, mais qui me causera une émotion dont je crois vraiment que je ne serai pas la maîtresse.

Un médecin a droit à toutes les confidences de ses malades, surtout quand les aveux qu'il exige sont de nature à troubler la santé et à faire naître des accidents dangereux. Vic-d'Azyr voulut savoir de quoi il s'agissait, et Mme d'Épinay se décida d'autant plus facilement à parler qu'elle espérait ainsi gagner le suffrage d'un de ses juges. Vic-d'Azyr la tira d'erreur; il lui expliqua par suite de quel projet éclos dans le cerveau de Thomas on avait pensé à faire une innovation très singulière en faveur de Mme Necker, et comment la modestie de la châtelaine de Coppet avait préservé l'Académie de sarcasmes qui, justes ou non, n'auraient pas manqué de pleuvoir sur elle. Quant aux paroles de d'Alembert, il les expliqua facilement en annonçant à sa malade que probablement elle aurait le prix Monthyon. Mme d'Épinay avait trop de sens pour ne pas se ranger à

l'avis de Vic-d'Azyr; et elle avait désiré trop vivement le prix Monthyon pour ne pas être ravie de l'avoir obtenu. Elle l'emportait donc sur Mme de Genlis, triomphe flatteur pour l'amour-propre d'une femme âgée, et dont elle savoura doucement toute la douceur. D'Alembert ne l'avait pas trompée, il y avait malentendu, voilà tout.

— Tout est pour le mieux, pensa-t-elle, et elle se fit donner un petit miroir portatif qu'on plaça sur son lit. Elle examina attentivement son front flétri, sa figure pâle et ridée, elle ouvrit la bouche pour essayer sa voix, comme pourrait faire de nos jours un député qui veut répéter devant sa glace le discours qu'il doit réciter à la tribune: sa voix fit défaut et ne rendit que des sons étouffés et mourants; elle jeta les yeux sur sa main grêle et décharnée, son miroir trop fidèle lui fit voir ses épaules courbées par l'âge, une quinte de toux vint la suffoquer.

— Comment aurais-je fait, se dit-elle, pour prononcer mon discours de réception?

Hélas! à peine si, pendant une heure ou deux de la journée, elle pouvait faire les honneurs de son salon. On annonça M. de Florian. Quoiqu'elle eût toujours besoin de repos, et qu'une visite ne pût que la fatiguer beaucoup, elle le reçut: le candidat désappointé entra d'un air triste et confus:

— Eh bien! madame, dit-il après les premiers compliments, ils ont nommé M. Bailly.

— Eh oui, monsieur, répondit Mme d'Epinay, et c'est un fort bon choix.

— Sans doute, madame, mais...

— Mais vous, n'est-il pas vrai?

— Je ne parle pas pour moi, c'est vous que je veux dire.

— Oh! moi, j'ai fait des réflexions, M. le chevalier, et je crois vraiment que, si l'Académie avait fait la folie de me nommer, j'aurais refusé.

— Refusé! madame, je crois que cela ne s'est jamais vu.

— Cela aurait fait alors deux nouveautés: la nomination d'une femme et son refus. Mais, monsieur le chevalier, on n'a jamais songé à moi; je sais tout aujourd'hui, et dites-moi?

— Quoi, madame?

Mme d'Épinay regarda doucement le chevalier, et, donnant à sa figure l'expression la plus bienveillante et en même temps la plus humble possible, elle reprit:

— Vous avez été le témoin de mes illusions d'hier, mon cher chevalier, une autre tournerait la chose en plaisanterie; pour moi, je serai plus franche, j'ai été la dupe de mon amour-propre et de quelques mots de d'Alembert mal compris; il faut avouer aussi que les prétentions de Mme de Genlis m'avaient troublée; j'avais perdu le jugement.

— Madame, dit Florian, personne plus que vous n'était digne...

— Laissons tout cela: il paraît que, parmi nous autres femmes qui nous mêlons d'écrire, il n'y a que Mme Necker qui ait du jugement.

— Et l'Académie, s'écria Florian; elle vient de vous rendre justice, madame, elle vient de couronner les *Conversations d'Émilie;* vous avez le prix Monthyon.

— Je le sais, monsieur le chevalier, et cela même va reporter l'attention sur moi, pauvre vieille femme oubliée; si on apprend quelles ont été un instant mes prétentions, je suis perdue.

— Madame, croyez...

— Je sais, reprit Mme d'Épinay, que je n'ai parlé qu'à vous seul de cette folie, et je vous demande le secret, chevalier.

— Je vous le promets, madame, mais...

— Ah! vous en avez parlé à quelqu'un?

— A un prince qui ne vous trahira pas, madame, et de la discrétion duquel je vous réponds.

— A M. de Penthièvre?

— A lui-même, madame, je vous jure qu'il sera heureux de vous garder le secret.

— A la bonne heure, reprit Mme d'Epinay... Nous avons donc échoué, mon cher chevalier, moi pour toujours, vous peut-être pour quelques mois seulement... M. de Luynes va mourir... J'espère, monsieur le chevalier, que vous êtes content de moi; j'ai franchement sollicité pour vous auprès de d'Alembert, et je vous promets que mon appui auprès du philosophe ne vous manquera pas à une prochaine nomination... Ne parlons donc plus de l'Académie. Je vous ai promis une noce; au lieu de la faire à la Chevrette, faisons-la à Paris... Hélas! qui sait si je verrai les feuilles nouvelles!

L'intendant de Mme d'Épinay entra, la figure allongée et l'air aussi effaré que si la foudre eût réduit en cendres le château de la Chevrette:

— Madame, dit-il, n'a plus de laquais.

— Et Thibault?...

— Quitte le service de madame pour devenir le secrétaire de la vieille présidente de X...

— Vous plaisantez, monsieur Pichon, Thibault ne sait pas lire... Lui secrétaire.

— Et la femme de chambre de madame, reprit l'intendant avec un grand sérieux, quitte aussi madame pour être valet de chambre...

— Valet de chambre! reprit Mme d'Épinay. Suzette valet de chambre!...

— Du vicomte de B***, dit l'intendant.

Mme d'Épinay jeta les yeux sur Florian.

— Vous le voyez, madame, dit celui-ci, Estelle et Némorin sont sur les bords du Gardon, s'ils existent toutefois; ils ne sont ni à la Chevrette ni dans votre antichambre.

— Monsieur de Florian, reprit Mme d'Epinay, qui congédia son intendant, il ne faut croire qu'aux fables: redites-moi le *Lapin et la Sarcelle.*

Mme d'Épinay mourut quelque mois après avoir remporté le prix Monthyon; d'Alembert la suivit de près, comme elle l'avait prédit; Florian remplaça à l'Académie M. de Luynes, que sa goutte et son cuisinier laissèrent vivre jusqu'en 1788. et enfin les quarante immortels n'ont jamais, que nous sachions, remis sur le tapis le projet de Thomas, pas même en faveur de la fille de Mme Necker, Mme de Staël.

MARIE AYCARD.

LE PÊCHEUR D'ÉTRETAT.

NOUVELLE.

I.

A trois ou quatre lieues de Fécamp, sur la côte de Normandie, est un petit port de mer appelé Etretat. Ce village maritime n'est guère habité que par des familles de pêcheurs. Il n'offre d'abri qu'à leurs barques, que le plus souvent ils échouent au retour sur la plage. Jamais un brick ni une goëlette ne viendront dans une bourrasque chercher un refuge à Etretat; le navire qui oserait y mouiller dans un coup de vent de nord-ouest serait bientôt jeté à la côte.

Ce bassin n'est, à proprement parler, qu'un enfoncement laissé un jour à découvert par les vagues, et où auront abordé, aux temps des premières invasions, des hommes du nord, des guerriers de Norwége et de Danemark. Peut-être même quelques habitants de cette petite crique descendent-ils encore de deux ou trois familles de Pictes, chassées par les Scots, qui, après avoir erré quelque temps dans la Manche, auront un jour aperçu ces falaises, blanches comme celles de leur île d'Albion, et sont venues se réfugier à l'abri de ces rochers qui leur rappelaient la patrie.

A l'une des pointes de cette anse, on voit un rocher pointu, séparé de la falaise, et qui sort de la mer comme une pyramide; puis, à côté est le rocher d'Aval, grande arcade à jour où la mer mugit et s'engouffre, et qui semble la première arche d'un pont gigantesque qu'on aurait voulu jeter sur le détroit. En dedans de ces deux rochers remarquables, quelques brisants se découvrent à mer basse et laissent voir leurs petits plateaux sombres et glissants, tapissés de fucus bruns, d'algues verdâtres et d'autres plantes marines moussues, où se nichent une multitude de petits coquillages; enfin, près de là, est une caverne noire et élevée, à l'entrée de laquelle sont d'ordinaire suspendus de larges filets, on dirait une vaste cage où s'est enfermé le vieux Protée sous quelqu'une de ses formes monstrueuses; les ténèbres de cet enfoncement font encore ressortir davantage la clarté de la roche percée et la blancheur de l'écume qui y bouillonne.

Le haut de la plage est garni de quelques cabanes pittoresques qui donnent un aspect particulier à cette anse. Ce sont de grandes cha-

loupes, tenues droites sur leur quille par une espèce de bert en galets, et qui sont couvertes d'un toit de chaume. Une petite porte est pratiquée sur un des côtés de la chaloupe, et un trou sert de cheminée à ces caves qui forment des magasins de cordages. Les bordages de ces vieux canots sont doublés et calfatés par des mousses, des liserons, des mourons, des pariétaires et quelques autres plantes parasites qui les tapissent et vivent dans leurs interstices. D'énormes cabestans sont fixés çà et là ; des rames, des ancres d'embarcations, des filets et des débris de poissons sont épars sur le sable devant ces abris que souvent les flots viennent battre et rafraîchir de leur rosée d'écume, et où les pêcheurs s'endorment tranquillement au murmure de la plage et aux bruissements des brises.

De l'autre côté de l'anse, de hautes falaises grises, couronnées d'une verdure brûlée par les particules salines de l'Océan, penchent leurs sommets sur les flots et semblent en retirer leurs pieds minés par les grandes marées. Le voyageur qui se met à l'abri du soleil sous cette muraille menaçante est tout à coup assourdi par l'écho retentissant du bruit des vagues, et peut se croire dans quelque grotte au fond de la mer.

Derrière les cabanes s'élèvent les maisons du village ; parmi elles on distingue quelques auberges qui étalent complaisamment leurs enseignes du *Grand-Cerf*, du *Lion-d'Or*, etc., et qui ouvrent leurs croisées sur la mer pour séduire le visiteur. Enfin, à mi-côte, une simple croix de pierre se dessine sur le bord de la route, un peu au-dessus de la chapelle où les pêcheurs viennent faire leurs dévotions à la sainte Vierge.

Ce petit village, encaissé dans une étroite vallée, n'a de vue que sur l'Océan ; les coteaux qui l'enserrent sont nus et presqu'arides ; à peine si l'on aperçoit çà et là quelque pommier tortueux ou quelque chétif arbuste sans cesse battu par les vents ; aussi, les habitants ne vivent-ils que du produit de la pêche et de l'argent que viennent y apporter quelques promeneurs attirés par la solitude et la tranquillité de ce site poétique et demi sauvage.

II.

J'avais vu Etretat dans mon enfance, et il m'en était toujours resté un souvenir plein d'une douce mélancolie. Là, depuis, j'avais placé bien des rêves ; là, j'avais édifié la cabane que j'aurais désiré habiter dans mes jours de tristesse, lorsque je voulais dire adieu au monde. Dans le jeune âge, si nous avons des rêves brûlants d'ambition et de gloire, si nous voulons briller parmi les hommes, nous avons aussi nos heures de calme, où nous nous rapprochons de la nature, et où nous cherchons à nous recueillir dans la solitude ; solitude incomplète, il est vrai, car, quelque amertume qu'il y ait dans notre cœur, nous la peuplons toujours d'une séduisante figure de fée à qui nous donnons une âme, sœur de la nôtre, pour nous aimer et nous comprendre.

En 1837, je me trouvais de nouveau à Etretat, où j'étais venu jouir des derniers beaux jours ; l'équinoxe d'automne n'avait pas encore soulevé ces coups de vents terribles qui couvrent souvent de naufrages nos côtes de Normandie et de Bretagne. A un été brûlant succédait une température douce et humide, le ciel était d'un bleu limpide et tendre ; de petits nuages y circulaient blancs et légers comme des troupes de cygnes ; les nuits devenaient de plus en plus fraîches, et déjà quelques feuilles commençaient à jaunir. J'errais tout le jour sur la grève, je promenais le long des falaises mes rêveries que le murmure des flots et que la solitude de ces lieux entretenaient. J'assistais religieusement au coucher du soleil ; je restais des heures entières à contempler les voiles rouges ou grises des pêcheurs qui glissaient et se croisaient à l'horizon comme de grands oiseaux ; quelquefois, j'assistais au retour des barques ; je voyais alors sautiller sur la plage une multitude de rougets à tête de requin, des raies aplaties et voraces, des soles délicates, tachetées de rouge, des congres volumineux et de vivaces anguilles de mer qui frappaient le sable et se tortillaient autour des avirons comme des caducées.

Un soir, j'étais rentré à l'auberge plutôt que d'ordinaire. Je trouvai mon hôtesse, grande belle femme de trente et quelques années, d'une figure calme et régulière, comme on en trouve souvent dans le pays de Caux, assise auprès de son feu et occupée a tricoter de petits bas de laine pour son enfant. Elle venait de le coucher, et, en attendant son mari, qui n'était pas encore revenu de la pêche, elle avait mis cuire dans le grand chaudron de fonte suspendu à la crémaillère d'un âtre large de six pieds et tout brillant de flocons de suie, deux ou trois livres d'oseille pour le souper de la famille.

Après avoir moi-même fait un repas à la normande, c'est-à-dire avec des vignots, petits coquillages noirs dont on retire le poisson avec une épingle, avec quelques lourdes étrilles, le tout arrosé d'un grand coup de cidre, je vins m'asseoir auprès d'elle et la priai de me raconter quelque histoire du pays.

— Ma fine, mon bon monsieur, me dit-elle, je ne connais pas d'histoires ; puis, après un instant de réflexion, elle ajouta : Mais, peut-être que vous ne savez pas que, depuis quelque temps, il y a dans nos pays un jeune homme qui s'est fait pêcheur et qui n'est pas né pour ça du tout ?

— Je n'en savais rien, lui dis-je ; et que pense-t-on de ce jeune homme ?

— Mais on en raconte bien des choses... Les uns disent que c'est un réfugié politique, les autres que c'est un séminariste qui s'est sauvé du séminaire ; tout de même qu'il a l'air d'un bon jeune homme, rien qu'à le voir, et il paraît qu'il a bien du chagrin. Mais, est-ce que vous ne l'avez pas vu ? ajouta-t-elle en me regardant sans discontinuer son travail.

— Non. Et comment est-il venu ici, demandai-je à mon hôtesse ?

— Il y a à peu près un mois, me dit-elle, qu'il est arrivé dans le village. Il s'est informé de suite s'il n'y avait pas quelque pauvre femme de marin qui eût de la peine à gagner sa vie ; on lui a dit que la mère Potel, qui venait de perdre son mari, avait quatre enfants à nourrir et bien de la peine à les élever. Alors il a été chez la veuve Potel, lui a donné de l'argent, lui a dit d'acheter des habits de pêcheur, parce qu'il ne voulait pas garder les siens, et s'est installé dans la cabane. Maintenant le voilà qui va à la pêche comme les autres, et il donne son poisson à la mère Potel. Elle l'aime comme si c'était son fils. Pourtant elle a bien du chagrin, car elle dit qu'il est toujours triste.

Je souhaitai alors le bonsoir à mon hôtesse et montai me coucher. Mais j'essayai vainement de dormir ; les paroles que je venais d'entendre m'occupèrent toute la nuit ; je résolus de me mettre dès le lendemain à la recherche du jeune pêcheur, pour tâcher d'apprendre le sujet de ses peines.

J'étais de bonne heure au bord du rivage. Le jour commençait à poindre ; des vapeurs semblables à de hautes et épaisses murailles bleuâtres cachaient l'horizon et se dissipaient peu à peu sous les rayons du soleil qui se levait radieux derrière la côte ; le vert de l'Océan se nuançait déjà de teintes d'azur. Je respirais avec plaisir cet air frais et enivrant que semblent apporter les flots en déroulant leurs plis de neige et d'émeraude, et cette odeur particulière qu'exhalent les paquets d'algues marines, les étoiles de mer et les goémons, les méduses et les cailloux imprégnés de sel, qui sèchent échoués sur la plage.

Tout en contemplant ce spectacle, je cherchais à découvrir le jeune homme qui m'avait fait bien innocemment passer une nuit blanche. Je n'aperçus rien, rien qu'un vieux pêcheur matinal occupé à raccommoder ses filets, et quelques enfants tout nus qui couraient les uns après les autres sur le sable fin du rivage, et qui plongeaient ensuite dans l'eau en se jouant comme d'agiles marsouins.

Je longeai les falaises ; ma recherche fut aussi vaine. Plusieurs jours se passèrent, sans que je pusse réussir à rencontrer celui que je souhaitais voir, non pas simplement par un motif de curiosité, mais par le désir de lui être utile.

Enfin, un jour, au moment où le soleil commençait à décliner, je distinguai, à une grande distance, au bord de la mer, un homme assis sur une grosse roche bleue que la marée montante commençait à entourer d'un feston d'écume. Je me dirigeai vers lui le cœur battant d'impatience et de crainte. Mais bientôt, à une certaine distance, le bruit des galets que je faisais rouler sous mes pas lui ayant fait tourner la tête, il me considéra un instant, puis il se leva, sauta sur la plage, et gravit rapidement la falaise.

Je le suivis longtemps des yeux. Il se retourna deux ou trois fois pour me regarder, puis il disparut sur le sommet des rochers. Je revins découragé, sans renoncer néanmoins à mon entreprise. Je savais qu'une douleur profonde cherche la solitude ; qu'il y a des chagrins dont on ne veut pas se consoler, et que souvent l'aspect d'un homme est insupportable au malheureux qui souffre des peines de l'âme.

Plusieurs jours de suite, je l'aperçus assis sur la même roche ; mais, lorsque je commençais à m'approcher de lui, il s'éloignait aussitôt comme la première fois. Ne sachant comment lui parler, je m'avisai d'écrire sur le sable, près de l'endroit où il avait coutume de s'asseoir :

« Une larme tombée sur le cœur d'un ami fait souvent naître le baume qui console. »

Le lendemain, je courus au rivage ; le jeune pêcheur n'y était pas, et la mer couvrait alors la place où j'avais tracé ma sentence. Je l'écrivis

plus haut, et je revins le lendemain. Mes paroles étaient presqu'entièrement effacées et semblaient avoir été foulées avec colère et mépris. — Je traçai sur une pierre ce vers de Virgile :

J'ai souffert et je sais compatir aux maux d'autrui.

Je trouvai écrit à côté : « Je ne demande la pitié de personne. »

J'écrivis au-dessous : « Venez à moi, et je vous consolerai. »

Les paroles du Christ furent respectées ; mais on n'y fit aucune réponse.

Je ne voulus pas me décourager et j'écrivis encore :

« Le temps cicatrise bien des peines. »

« Oui, mais la mort les guérit, » ajouta le jeune homme.

J'étais désespéré de cette tristesse opiniâtre ; néanmoins, je gravai dans la roche qu'il semblait affectionner comme lieu de repos une croix, voulant exprimer, par ce signe, que la religion pouvait adoucir les chagrins les plus cuisants. J'accourus le jour suivant, et je vis avec douleur qu'on avait sculpté dans la pierre une petite tombe au pied de mon crucifix.

Je n'écrivis plus rien. Mais, un soir, l'ayant aperçu sur son rocher, toujours immobile comme s'il eût été pétrifié, je m'acheminai lentement vers lui. Je m'arrêtais de temps en temps, croyant à chaque instant qu'il allait se lever pour m'éviter; mais, voyant qu'il ne bougeait pas, je m'enhardis et continuai d'approcher.

Il restait toujours sans mouvement et semblait contempler le coucher du soleil. J'arrivai tout à coup près de la roche, et en un instant je fus assis à côté de lui. Il voulut se lever je lui pris la main ; alors il me regarda fixement, et voyant dans mes yeux rouler une larme que l'émotion y avait attirée, un léger sourire d'ironie se peignit sur sa figure, et il secoua tristement la tête comme s'il eût voulu me dire : — Moi, il y a longtemps que je n'en verse plus ! Puis il se mit à contempler le ciel.

Après un instant d'hésitation, je me hasardai à parler.

— Pourquoi, lui dis-je, cherchant à m'associer à ses tristes pensées, pourquoi notre existence ne ressemble-t-elle pas à ce ciel bleu, que le soleil dès son lever éclaire de riches et brillantes couleurs ?

— Oh ! la vie est un jour sombre et orageux, me répondit-il sans détourner la tête, tandis que la mort est une nuit calme et pure !

Nous gardâmes ensuite le silence, et j'eus le temps alors d'examiner celui près de qui je me trouvais enfin.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans; il était d'une taille moyenne et assez bien prise. Sa tête nue était couverte de longs cheveux blonds, qui bouclaient naturellement et tombaient presque sur ses épaules. Son front large et basané se plissait de temps en temps avec un air de souffrance. Ses traits réguliers étaient un peu déformés par la maigreur, et ses joues saillantes, légèrement colorées comme celles d'un mourant. Ses yeux bleus avaient quelque chose de fixe et de terrible ; mais ses paupières transparentes leur donnaient, en s'affaissant, une douceur et une mélancolie inexprimables. Il semblait respirer avec peine, et ses lèvres bleuâtres, à demi entr'ouvertes, laissaient voir de temps en temps deux rangées de dents blanches et bien posées.

Il portait une chemise de laine bleue, à grandes manches, un pantalon de drap bleu, une large jaquette de toile à voile, de gros bas de laine gris qui lui montaient au-dessus des genoux, et une paire de souliers ferrés, à cordons de cuirs. Son accoutrement était entièrement celui des autres pêcheurs, il ne lui manquait que le bonnet de laine.

Ma présence semblait à peine l'avoir tiré de sa rêverie ; il s'y était replongé presque aussitôt, et ses regards continuaient à errer sur la mer.

— Vous paraissez avoir souffert, dis-je timidement ?

— Oh ! oui, j'ai bien souffert, me répondit-il, mais je ne souffre plus. Je suis aussi insensible que ce rocher sur lequel nous sommes assis ; il a éprouvé bien des secousses avant de se détacher de la falaise, mais le voilà maintenant sur la plage prêt à chaque instant à être englouti par la mer : je lui ressemble. La mort a peu de chose à faire avec moi maintenant, elle est déjà là.

Et il frappa violemment sa poitrine.

Pour gagner et mériter la confiance du malheureux, il faut non-seulement compatir à ses peines, mais encore il faut souvent montrer soi-même ce qu'on a souffert. Lorsque deux êtres ont courbé la tête sous la douleur, lorsqu'ils ont passé sous ces fourches caudines où plus d'un succombe de désespoir, lorsque tous deux ont reçu le baptême de l'infortune, alors, si le hasard les rassemble, il s'établit bientôt entre eux un accord fraternel, et les fibres sensibles de leurs cœurs vibrent à l'unisson, comme les cordes de deux instruments tristes et mélodieux.

Je lui racontai alors mes joies si courtes et si fragiles, mes peines si longues et si tenaces, mes espérances de bonheur déçues, mes craintes de malheur réalisées et ma triste destinée qui me mettait à la veille d'aller courir les mers et de m'expatrier peut-être pour toujours.

Il m'écouta attentivement en jetant de temps en temps sur moi un regard où se peignait toute la bonté de son âme et qui semblait me dire :

— Oui, vous méritez ma confiance.

— J'ai peu vécu, me dit-il alors après un instant de silence, je suis encore jeune, mais on vieillit vite à souffrir. Peut-être n'ai-je pas eu plus de malheurs que d'autres, mais je les ai sentis vivement. Depuis longtemps j'étais las de la vie. Toutes les espérances, tous les rêves que je nourrissais depuis mon enfance s'étaient évanouis : je trouvais le fardeau de l'existence bien lourd, je ne voulais plus le porter; tout à coup, je crus entendre une voix caressante, telles que doivent être celles des âmes qui se parlent dans le ciel, me dire : Aime-moi je t'aimerai... Oh! cette voix je la connaissais déjà, mais jamais son timbre n'avait été si doux, si saisissant; je frémis comme si mon corps eût été touché par l'aile d'un ange; je relevai la tête... Cette femme, elle était là, devant moi, les larmes dans les yeux aussi et regardant le ciel, semblant lui demander une âme qui ne battît que pour elle; elle, dont je conservais l'image dans mon cœur comme une perle blanche et précieuse à laquelle je n'osais toucher de peur de la profaner; elle me disait d'une voix à réveiller les morts : — Et moi aussi je veux mourir. Car elle aussi était malheureuse, et son regard semblait me convier à l'empêcher de se livrer au désespoir : Pauline ! Pauline ! s'écria-t-il, où es tu ? Tu n'es sans doute pas dans la tombe ; moi j'y marche à grands pas... Viens, avant que j'y descende, contempler ton ouvrage.

Il mit alors sa tête brûlante entre ses mains, et garda quelque temps le silence.

— Si vous saviez combien je l'aimais, reprit-il ensuite, combien je remerciai Dieu de me l'avoir envoyée comme une colombe d'amour et d'espérance, à moi, pauvre être souffrant, qui ne voulais plus rien aimer, qui déjà désespérais de tout !... Mais je ne vous ai pas encore montré l'aspic qui, à chaque instant, se dressait sous mes pas ; je ne vous ai pas encore fait voir le fiel de cette coupe, à laquelle je m'abreuvais et qui empoisonnait toutes mes jouissances.

Et il fixa sur moi ses yeux hagards et effrayants de douleur.

— Pauline était mariée ! Pauline appartenait à un autre, reprit-il en sanglotant ; oui, Pauline était mariée, et j'ai pu l'aimer ! moi ! que la poignante jalousie brûlait incessamment comme un fer chaud ! Savez-vous, s'écria-t-il avec un accent terrible, ce qu'il y a d'affreux dans cet amour-là ? Oh ! si vous êtes susceptible d'aimer véritablement, ne vous attachez jamais à la femme d'un autre ! Ce serait une passion enfantée dans un jour de folie, qui vous torturerait sans relâche et qui vous conduirait enfin à la démence ! Tromper et composer son visage, quand on hait le mensonge ; sourire à celui qu'on voudrait poignarder ; tendre la main à l'homme qu'on étranglerait volontiers ; avoir l'apparence d'un agneau, quand on se sent battre dans la poitrine le cœur d'un tigre : tout cela est bien horrible. Et que de fois la pensée de l'homicide ne s'est-elle pas dressée brillante et fascinatrice à mon imagination en délire ! Que de fois n'ai-je pas vu, comme Hamlet, un poignard me poursuivre et des taches de sang ruisseler sur les murs ! Je me débattais à chaque instant entre l'assassinat et le suicide, je luttais corps à corps avec eux, et souvent je me sentais sur le point de succomber.

Plusieurs jours se passèrent. Je revoyais le jeune pêcheur, et chaque fois il me parlait de Pauline avec l'expression de l'amour le plus tendre. Une intimité fraternelle s'établissait entre nous ; je me sentais attaché à lui par des liens indissolubles qui devaient, hélas ! se briser bien promptement. Verser du baume sur ses douleurs, et l'arracher à son désespoir, telle était la mission que la Providence semblait m'avoir confiée, et que je voulais accomplir. Je m'efforçais de faire renaître en lui l'amour de la vie, de rallumer ce flambeau qui s'éteignait. Quelquefois, je croyais avoir réussi, car il semblait m'écouter avec attention, mais bientôt il retombait dans un abattement plus profond que jamais. Sa figure blême pâlissait et ses joues se creusaient à vue d'œil.

Un jour, il était couché sur la plage, occupé à tracer sur le sable le nom de Pauline. Quand il m'entendit venir, il se tourna vers moi et m'invita du geste à m'asseoir près de lui. Son visage était rayonnant de joie ; je crus un instant que quelque bonheur inespéré avait tout à coup changé son existence et le triste cours de ses idées ; mais je fus promptement détrompé.

— J'ai fait un rêve cette nuit, me dit-il ; j'étais enfin descendu dans la tombe, le parfum des roses et des jasmins embaumait l'air autour de moi, je respirais avec volupté ces odeurs suaves et je vous bénissais, car c'était vous qui les aviez répandues sur moi. J'ouvris les yeux, et je vis agenouillées à mes côtés Pauline et sa mère ; j'étais enfin au milieu de ces deux femmes entre lesquelles j'avais espéré passer ma vie ; je les voyais prier près de moi et pour moi ; je voulus alors me lever pour aller baiser leurs cheveux et leurs pieds, mais je ne le pus; des liens me retenaient ; je voulus leur parler, la voix expira sur mes lèvres ; puis, tout à coup, une nuit obscure se répandit autour de moi, j'étais aveugle, je ne voyais plus rien ; seulement, j'entendis quelque temps un grand bruit de vagues, la mer bouillonnait sur ma tête. Ce rêve, depuis ce matin, me poursuit et pourtant ne m'effraie guère ; car j'éprouvai un si grand calme dans la tombe, que je serais bien fâché maintenant de ne pas mourir.

En achevant ces paroles, il se remit à tracer de nouveau sur le sable le nom de sa Pauline. Je le considérais et je voyais avec effroi son visage se crisper de temps en temps, et de légères convulsions agiter ses yeux et ses paupières.

— Vous souffrez beaucoup, lui dis-je?

— La tête me fait mal, me répondit-il en l'appuyant sur sa main, et il resta quelque temps dans cette attitude.

Lorsque le soleil fut couché, je lui dis au moment de nous séparer :

.— Vous ne devriez pas aller cette nuit à la pêche.

— Oh ! si, me répondit-il, l'air de la mer et l'exercice que j'y prends me font du bien, cela me distrait ; d'ailleurs, ces bonnes gens me croiraient mort si je ne venais pas, et puis la mère Potel et mes quatre petits enfants attendent du poisson pour demain : vous savez que je suis leur pourvoyeur....

— A demain, ajouta-t-il en souriant, et il s'éloigna la tête baissée et le corps pliant sous la douleur qu'il s'efforçait de combattre.

III.

Le lendemain, au moment où je m'apprêtais à sortir, je vis entrer dans mon auberge deux dames. La plus jeune pouvait avoir environ vingt-deux ans et la plus âgée quarante-cinq à cinquante. Elles demandèrent une chambre ; on leur en fit voir une, et mon hôtesse, qui était montée avec elles, descendit quelque temps après.

— Ces dames veulent-elles faire une partie sur l'eau, lui demandai-je en la voyant s'avancer vers moi ; je leur ferai les honneurs d'Etretat, si elles le permettent?

— Non, me fit-elle d'un air un peu mystérieux, mais elles désirent vous parler.

— A moi, m'écriai-je ?...

— Elles connaissent M. Raphaël, et, comme elles s'informaient de lui, je leur ai dit que vous le voyez tous les jours ; elles m'ont chargé de vous prier de monter.

— Ah! ces dames connaissent Raphaël, pensai-je en montant l'escalier, si c'était par hasard... J'arrivai en ce moment sur le palier ; une porte était un peu entr'ouverte, je frappai légèrement, la dame la plus âgée vint au-devant de moi, me fit entrer, et me pria de m'asseoir.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel nous nous regardâmes mutuellement. J'eus le temps de jeter un coup d'œil sur la jeune femme que je n'avais fait qu'entrevoir à son arrivée. Elle était petite, frêle et mignonne. Sa taille fine eût tenu entre les deux mains, ses cheveux châtain-clair, peu abondants, s'arrondissaient en bandeau sur son front légèrement bombé ; ses sourcils, un peu rapprochés à leur racine, s'épaississaient rapidement en se glissant vers ses tempes, et couronnaient deux grands yeux bleus humides ; son visage pâle était légèrement bistré, ses traits, beaux et suaves, étaient purement dessinés. C'était une de ces femmes qui échappent à l'analyse et à la description, tant il y a de charmes indéfinissables dans leur personne ; aussi, Raphaël n'avait jamais osé me la dépeindre que par ces mots : C'est un ange.

Elle était en deuil ; ses vêtements étaient d'une simplicité pleine d'élégance. Quant à la plus âgée, qui était sa mère, elle ne portait qu'un demi-deuil. La bonté était empreinte sur sa figure blanche et calme, son front large et élevé annonçait une intelligence supérieure, et l'esprit se lisait dans ses yeux vifs et animés.

— Vous connaissez M. Raphaël, me dit enfin cette dernière ?

— Oui, madame.

— Nous l'avons cherché bien longtemps, ajouta-t-elle, et nous avons fini par apprendre qu'il était dans ce petit village. Je voulais venir seule, mais un événement imprévu ayant changé

la situation de ma fille, Pauline s'est décidée à m'accompagner.

Ces paroles, ce nom de Pauline, me firent tressaillir; je regardai la jeune femme, et il me sembla reconnaître cette Pauline que j'avais si souvent entendu Raphaël évoquer d'une voix déchirante. Je ne pus alors m'empêcher de pousser un soupir et de dire à voix basse, comme si je n'eusse parlé que pour moi seul :

— Il est bien tard!...

— Comment, s'écria la mère effrayée, que dites-vous, monsieur?

— Raphaël est bien malade, répondis-je secouant la tête.

Un air de désespoir se peignit sur son visage, et Pauline, blanche et pâle comme une statue, fixa ses yeux sur moi.

Alors, je racontai aux deux dames ma liaison avec le jeune pêcheur, je leur parlai de l'abattement qui s'était emparé de lui, des douleurs dont j'avais été témoin, et je leur fis part en tremblant des craintes que j'avais conçues sur sa fin prochaine.

— Je veux le voir de suite, s'écria la mère, lorsque j'eus fini de parler.

— Il ne vient que rarement dans le village, lui répondis-je ; mais il est sans doute comme d'habitude au pied des falaises.

— Conduisez-nous vers lui, dirent-elles en se levant.

Nous sortîmes tous les trois de l'auberge, et nous nous dirigeâmes vers le bord de la mer. Les deux dames se donnèrent le bras, et je les précédai de quelques pas, cherchant à découvrir le long du rivage le pauvre jeune homme qui, sans doute, appelait en ce moment sa Pauline, sans se douter qu'elle était si près de lui.

Je l'aperçus assez loin de nous, et le montrai aux deux dames. Elles restèrent quelque temps à le contempler, puis nous nous dirigeâmes vers lui. Il était au pied du rocher sur lequel je l'avais vu la première fois; n'ayant pas eu la force d'y monter ce jour-là, il s'était assis sur les galets; son dos s'appuyait contre la pierre, et sa tête était cachée entre ses mains.

J'arrivai près de lui sans que le bruit de mes pas l'eût tiré de sa rêverie. Je lui touchai légèrement l'épaule; il tressaillit aussitôt comme sous la secousse d'une décharge électrique, et il fixa sur moi des yeux vifs et étincelants, naguère si abattus. Son visage était rouge et enflammé, et couvert d'une sueur visqueuse. Je fus frappé du changement rapide survenu dans ses traits, et j'hésitai un instant à lui adresser la parole. Il me regardait toujours la bouche béante.

— Raphaël, lui dis-je enfin, mais à demi-voix, comme si j'eusse voulu ménager l'impression que mes paroles devaient produire sur lui, Pauline est là.

— Je le sais bien, me répondit-il avec un sourire étrange, et sa mère aussi; croyez-vous que je ne les vois pas toutes les deux, avec leur cierge allumé, et priant autour de mon cercueil. Voyant le désordre de ses idées, je n'osai plus parler, et je le considérai avec douleur. Les deux dames arrivèrent bientôt près de nous. A peine Raphaël les eut-il aperçues, qu'il se leva subitement et s'élança vers la jeune femme en criant:

— Pauline! Pauline!

Mais nous l'avions retenu, car il l'aurait étouffée.

— Raphaël, dit la mère d'une voix tremblante, mon enfant, oui, c'est nous, c'est Pauline qui vient vous voir; elle est veuve maintenant, et, si vous l'aimez encore, elle est à vous.

— Si je l'aime, s'écria-t-il : et la fureur aussitôt se peignit dans son regard! Qu'est-ce qui a demandé si j'aimais Pauline? Est-ce le ciel ou la mer? qu'est-ce qui a parlé?

— Nous nous taisions. Sa figure reprit un peu de calme, et il s'approcha à pas lents de la jeune femme qui le considérait avec un air de crainte et de compassion. Il passa sa main sur le chapeau, sur les épaules et la robe de Pauline, comme s'il eût voulu s'assurer que ce n'était pas une ombre qui était devant lui.

— C'est donc toi, lui dit-il enfin d'une voix douce?

— Oui, c'est moi, répondit-elle en souriant, heureuse de voir qu'il retrouvait sa raison, et qu'il la reconnaissait.

— Eh bien! donne-moi la main, viens avec moi; en même temps il lui prit le bras et l'entraîna du côté de la mer.

La jeune femme effrayée jeta un cri, je courus à lui et l'arrêtai. Voyant que son délire continuait, je pensai qu'il était imprudent de prolonger davantage cette entrevue. Je fis part de mon opinion aux deux dames qui m'approuvèrent. Elles regagnèrent alors l'auberge, et moi, après avoir essayé de distraire l'imagination de Raphaël, je le conduisis à sa demeure, et je dépêchai un exprès pour aller chercher un médecin à Fécamp.

En attendant, je restai au chevet de son lit à

le veiller. Peu à peu il s'apaisa; il paraissait vouloir dormir. De temps en temps je le voyais fermer les yeux; mais il les rouvrait presque aussitôt, et son regard fixe et sans expression était effrayant. Il s'assoupit enfin, et je me retirai, pressé d'aller porter aux deux dames une espérance que moi-même je n'avais pas.

J'étais auprès d'elles depuis une demi-heure environ, lorsque je vis entrer la mère Potel, effarée et toute essoufflée.

— Venez vite, me dit-elle, M. Raphaël vous demande; il veut vous voir absolument; il voulait se lever pour venir vous trouver, mais je lui ai dit que j'allais vous chercher; il vous appelle de toutes ses forces, et crie; « Pauline! Pauline! »

Je courus à la chaumière. En approchant, je prêtai l'oreille et n'entendis rien. Il se sera calmé ou endormi, pensais-je; j'ouvris la porte avec précaution, de peur de le réveiller. Quel fut mon effroi! Raphaël n'y était plus.

— Il est parti, criai-je à la mère Potel qui arrivait derrière moi: il est parti! et je me mis à courir autour de la chaumière en appelant: « Raphaël! Raphaël! » Personne ne répondit.

— Cherchez sur la côte, dis-je précipitamment à la bonne femme qui se lamentait, se frappait le front et implorait la Vierge à grands cris, et je courus au rivage.

Le crépuscule commençait à éclairer le ciel où étaient amoncelés de gros nuages gris et noirs, et quelques teintes jaunes et safranées se répandirent à l'horizon. Des pêcheurs s'étant avancés vers la plage, je leur racontai ce qui était arrivé.

— J'aperçois une voile là-bas, me dit l'un d'eux; il n'y a pourtant pas de pêcheurs dehors maintenant.

— Ma barque n'est plus là, dit un autre qui venait de jeter un coup d'œil sur celles qui étaient sur le rivage.

— C'est Raphaël qui l'aura prise, m'écriai-je; c'est lui que nous voyons, n'en doutons pas! Sauvez-le! sauvez-le!

Les pêcheurs poussèrent aussitot une barque à l'eau, et se dirigèrent rapidement, à l'aide des avirons et des voiles, vers le point blanc sur lequel tous nos regards étaient fixés.

Le bruit que le jeune pêcheur en délire était parti dans une barque, et qu'on l'apercevait en pleine mer, se répandit bientôt dans le village; le rivage fut aussitôt garni de monde. Pauline et sa mère accoururent près de moi, et attendirent avec anxiété le retour des pêcheurs. Nous les aperçûmes accoster la barque, qui ne semblait pas suivre de ligne directe, et qui tantôt obéissait au caprice des flots et tantôt au souffle de la brise.

Les embarcations se dirigèrent alors vers nous; leurs voiles seules les poussaient, car les pêcheurs ne ramaient plus. Elles s'approchaient peu à peu; les deux dames, le cou tendu et le regard fixé sur elles, cherchaient à découvrir Raphaël.

— C'est lui, n'est-ce pas, dit la jeune femme d'une voix douce et suppliante à sa mère. C'est lui que j'aperçois dans la seconde barque; n'est-ce pas, ma mère? Réponds-moi donc, ajouta-t-elle avec un accent d'angoisse inexprimable.

Mais la mère ne répondait rien; ses yeux se remplissaient de larmes, car elle ne voyait pas celui qu'elle aimait comme son fils. Enfin, les deux barques vinrent échouer sur le sable; l'une d'elles était déserte; les pêcheurs qui étaient dans l'autre semblaient muets et secouaient tristement la tête en nous regardant. Hélas! il n'était que trop vrai, Raphaël s'était précipité dans les flots, et le lugubre rêve qu'il m'avait raconté quelques jours auparavant s'accomplissait presque de point en point.

Je n'aurai pas deux malheurs à raconter, car Pauline était auprès de sa mère.—Il me restait un devoir à remplir, mais je ne pus m'en acquitter qu'incomplètement. La mer ne voulut pas me rendre le corps de l'infortuné Raphaël. — Avant le départ des deux dames, je fis un trou dans la terre au pied d'un des arbres qui entouraient la chaumière où il avait vécu, j'y jetai des fleurs et la cendre de quelques lettres dont il m'avait parlé, et je recouvris cette petite fosse d'une pierre sur laquelle je gravai cinq vers qu'il m'avait récités plusieurs fois:

Mon jeune âge a passé sans joie et sans délire,
Comme dans un désert j'ai vécu tristement;
J'ai payé par mes chants, par les sons de ma lyre,
La place que j'occupe et l'air que je respire;
Laissez-moi mourir doucement!

GUSTAVE DUBOC.

LA FIN D'UN LION.

Il pleuvait; la société, chassée par le mauvais temps, déserta le parc qui fait au vieux château de la Cerisaie une sombre ceinture, et se réunit au salon. Cette société se composait d'une douzaine de personnages, hommes et femmes, venus de Caen pour passer la saison d'été chez M. de Salbris. C'était une réunion choisie : les hommes étaient laids et insignifiants, les femmes coquettes et médisantes; bref, ils pouvaient passer, en tous pays, pour l'élite de la haute bourgoisie. Une seule personne tranchait vivement, par sa grâce modeste, sa beauté délicate et sa distinction native, sur ce fond vulgaire et prosaïque, c'était Mme de Salbris, la jolie châtelaine.

Chacun subissant malgré soi l'influence d'un ciel noir et orageux, la couversation se traînait honteusement dans l'ornière des lieux communs, lorsque Théotime Delaunay secoua l'engourdissement général par l'annonce d'une importante nouvelle.

Théotime Delaunay était un jeune lion bas-normand, qu'un modique revenu de cinq mille livres reléguait, bon gré mal gré, dans sa ville de Caen, et qui, contraint de se sevrer des plaisirs de la capitale, mettait tout son orgueil à se montrer au courant des histoires scandaleuses des roués du jour. Ce fut donc avec le sentiment d'une vive satisfaction qu'il ajouta : — Cette nouvelle m'est adressée par un ami de collége, peintre distingué et membre du Jockey-Club.

Il tira une lettre de sa poche et lut :

« Tu demandes du nouveau, en voilà. De Marcas, dont je t'ai souvent entretenu, Frédéric de Marcas, ce roi du Jockey-Club, ce prince des dandys, cette crinière incomparable, ce type éminemment poétique et anti-bourgeois, vient de faire la gageure la plus folle et la plus audacieuse dont il soit fait mention dans les annales du Jockey-Club. Messieurs, nous dit-il hier en plein café de Paris, je viens de voir au salon un portrait de jeune femme ravissant; ses traits expriment une joie pure et un bonheur sans nuages, elle doit être veuve. Je ne la connais pas autrement, je ne sais rien d'elle que son nom et sa demeure, et je suis sûr que, de son côté, elle ne m'a vu ni en peinture ni en personne naturelle ; eh bien ! je parie cinq cents louis qu'avant un mois cette femme sera la mienne. Nous étions là une vingtaine, nous acceptons le défi. Je pars demain pour son château, dit Frédéric, je m'y fais recevoir après demain à la faveur d'un orage ou d'une voiture brisée, dans huit jours elle ne rêvera que de moi, et dans quinze j'aurai gagné.

— Comment le saurons-nous, lui dis-je ? Par un moyen bien simple : vous viendrez tous à ma noce, car. en vérité, je vous le dis, je veux faire une fin. Et il nous quitte, en nous livrant le nom de la jeune femme, qu'il oubliera d'épouser, très certainement; c'est pourquoi un sentiment de délicatesse facile à comprendre nous défend de divulger son nom..... avant le jour de sa défaite.

« J'ai parié contre Frédéric, mais je n'en ai pas moins la conviction qu'il triomphera, car je ne sache pas de femme qui lui ait encore résisté. D'ailleurs, je lui ai généreusement remis une lettre qui aplanira les premiers obstacles en lui donnant un facile accès près de la jeune veuve, au cas où la voiture brisée manquerait son effet. Quant aux rivaux, s'il s'en trouve, je les plains : Frédéric passe pour le plus habile duelliste de Paris, et sa réputation est parfaitement méritée. »

— Eh bien ! dit Delaunay en repliant sa lettre avec une fatuité aussi épanouie que s'il eût été lui-même le héros de l'aventure, que dites-vous de cette petite histoire?

— J'avoue que je la trouve fort insignifiante, répondit M. de Salbris; j'ajouterai même que, pour mon compte, je ne sais rien au monde de plus ridicule que ces sortes de fascinateurs moitié Lovelace moitié Croquemitaine.

— Cette opinion, répliqua Mme de Salbris, n'a rien qui nous étonne dans un personnage d'un esprit aussi sage, d'un caractère aussi grave...

— Et qui n'a guère d'autre vice capital que de plaisanter un peu votre penchant pour les idées romanesques, riposta M. de Salbris.

—Ce n'est pas là la question. Et vous, colonel Kreishmeer, dit M. de Salbris à une espèce d'hercule dont la tête carrée et le flegme imperturbable accusaient l'origine germanique, que pensez-vous de ce singulier pari?

— *Che bardâche l'obinion te mon ami Salpris,* répondit le colonel.

— C'est-à-dire que vous vous mettez avec lui contre moi. Vous ne serez donc jamais galant, colonel?

— *Che tis duchurs ma bensée tute naïfement.*

— La franchise poussée à l'excès a souvent de grands inconvénients, colonel, vous venez d'en faire la douloureuse épreuve.

— Ah! dit le colonel en poussant un bruyant soupir, *ne m'en barlez pas, mon bauvre cœur se fend quand ch'y bense, che suis eine bauvre ficdime bien à blaindre.*

— Vous n'avez eu que ce que vous méritez; je vais conter le fait à ces messieurs, et ils en jugeront.

— *C'est une drisde hisdoire*, dit le colonel en secouant sa grosse tête blonde d'un air profondément mélancolique.

Mme de Salbris toussa pour comprimer une violente envie de rire, et, feignant de ne pas voir les regards courroucés que lui jetait son mari, elle reprit :

— Messieurs, vous savez tous l'amour du colonel pour Mme de Marcy, car il n'en fait pas mystère, mais ce que vous ignorez, c'est la cause qui l'a mis en disgrâce près de la dame de ses pensées; comme l'a dit le colonel, c'est une triste histoire. Il y a un mois environ...

— *Chiste ein mois,* soupira le colonel.

— Il y a donc un mois, Mme de Marcy, touchée de l'amour du colonel, invita toute la société élégante des environs à un déjeûner, à la suite duquel la charmante veuve devait annoncer publiquement son prochain mariage avec M. Kreishmeer. On était déjà au dessert, et le colonel, fou de bonheur, dévorait des regards sa future épouse, qui, à vrai dire, n'avait jamais été si éblouissante d'esprit, de grâce et de beauté; déjà le silence s'établissait de toutes parts, et chacun attendait avec impatience la fameuse déclaration; déjà Mme de Marcy, comprenant que le moment était venu de parler, ébauchait le plus gracieux des sourires, préambule obligé d'une pareille nouvelle, quand le colonel, qui, depuis quelques instants, la regardait avec une attention profonde, se lève tout à coup, s'approche d'elle en lui disant : *bermédez;* et, étalant gracieusement ses dix doigts, se dispose à les abattre sans pitié sur la noire chevelure de la dame. Mme de Marcy, qui soupçonne ce dont il s'agit, pâlit d'effroi et jette à son adorateur un regard capable de faire rentrer sous terre un amant d'une autre trempe; mais le colonel se trompe sur la cause de cette colère, il croit que son intention est mal interprétée, et souriant de la méprise, s'exprime en ces termes : *Matame, che sais drop le resbect que je fus tois pur me bermèdre tes liperdés afec fus, mes indentions sont bures, che fulais seulement fus arrâger ce gefeu planc.*

Une femme de vingt ans eût ri, mais Mme de Marcy en a vingt-sept; au mot de cheuveu blanc, elle devint écarlate de pâle qu'elle était, et repoussant brusquement le colonel, qui s'apprêtait, avec le plus beau sang-froid à accomplir son estimable dessein, elle quitta la table et disparut en lui jetant une épithète peu polie. Cinq minutes après cette sortie, le pauvre M. Kreishmeer reçut l'ordre de quitter pour toujours le château où il avait cru passer des jours filés d'or et de soie : et ce qu'il y a de curieux, c'est que Mme de Marcy a complétement rompu avec tous les témoins de cette scène

— *C'esd eine drisde hisdoire*, répéta le colonel avec un redoublement de mélancolie.

—Mais aussi pourquoi prétendre que vous avez vu un cheveu blanc sur la tête de Mme de Marcy?

Le colonel se leva, et, posant la main sur sa poitrine :

— *Matame*, dit-il avec gravité, *aussi frai que che suis ein honnêde homme, che l'ai fu le gefeu planc.*

—C'est égal, vous n'avez qu'un moyen de rentrer en grâce, c'est de reconnaître votre erreur.

— *Mais pisque che fus tis que che l'ai fu le gefeu planc!*

Un violent coup de tonnerre ébranla les vitres et coupa la réplique à Mme de Salbris, dont la gaîté disparut tout à coup pour faire place à une frayeur mortelle. Au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique vint demander l'hospitalité pour un voyageur surpris par l'orage.

— Qu'on l'introduise ici, dit M. de Salbris.

Le domestique reparut aussitôt et annonça :

— M. le vicomte Frédéric de Marcas.

Et un beau jeune homme aux traits pâles, aux yeux bleus, aux manières élégantes, entra lentement, salua avec une aisance parfaite et s'assit sur l'invitation de M. de Salbris, sans

paraître s'inquiéter aucunement de la stupeur empreinte sur toutes les figures qui l'entouraient, ou l'interprétant peut-être à son avantage et puisant dans l'émotion générale un nouveau motif d'assurance.

L'apparition subite du fameux lion, arrivant à la faveur d'un orage, comme il l'avait annoncé, soulevait bien des sentiments divers. M. de Salbris était furieux et pensait à tirer une vengeance éclatante de l'insolente présomption de ce fat. Comme femme, Mme de Salbris était indignée de se voir l'objet d'un pari; comme jolie femme, elle était vivement flattée d'avoir fixé les regards d'un cavalier aussi remarquable que Frédéric de Marcas; d'un homme beau, brillant, spirituel, dont les défauts, après tout étaient ceux d'un homme à la mode, et dont l'audacieux projet annonçait peut-être plus de passion que de fatuité.

Il était un troisième personnage sur l'esprit duquel le nouveau-venu avait produit une vive sensation: c'était Théotime Delaunay. L'admiration profonde que lui inspirait de Marcas était tempérée en ce moment par une légère pointe de frayeur. Selon toute probabilité, les desseins du lion de Paris allaient avoir une issue ridicule, profondément humiliante pour son amour-propre, et le lion bas-normand songeait en frémissant au jour des explications, ne pouvant se dissimuler que, si le terrible de Marcas venait à être victime d'une mystification, c'est à son indiscrétion seule qu'il devait s'en prendre. Après avoir sérieusement réfléchi aux dangers de sa position, Théotime conçut le hardi projet de prévenir lui-même Frédéric de tout ce qui venait de se passer, et de le mettre ainsi à même de préparer ses moyens de défense. Le hasard le servit à point: l'orage s'étant dissipé, M. de Salbris proposa encore un tour de parc avant le dîner, et Delaunay profita de l'occasion pour accoster Frédéric.

— Monsieur, lui dit-il, lorsqu'il l'eut entraîné dans une allée déserte, avez-vous remarqué de quel air on vous regardait quand vous êtes entré?

— Je vous avouerai, monsieur, que j'y ai fait peu d'attention.

— Et savez-vous la cause des éclats de rire que nous entendons retentir d'ici autour de Mme de Salbris?

— Je l'ignore entièrement; mais puis-je vous demander le but de ces questions?

— Monsieur, jetez les yeux sur cette lettre, que je venais de lire à haute voix quand vous êtes arrivé, ignorant, hélas! quelles devaient être les fatales conséquences de mon indiscrétion, et vous comprendrez tout.

Frédéric lut la lettre; puis, la remettant tranquillement à Delaunay, après un moment de réflexion:

— Je vous remercie infiniment, lui dit-il, d'avoir bien voulu m'éclairer sur le personnage que je jouais ici sans le savoir.

Cette phrase laconique excita l'inquiétude de Théotime.

—Monsieur, s'écria-t-il avec explosion, croyez que je déplore vivement une imprudence...

Frédéric l'interrompit au milieu de ses protestations.

— Je suis convaincu que vous êtes dans les meilleures dispositions à mon égard, monsieur: c'est pourquoi je n'hésiterai pas à vous demander un service. Tenez, voici Mme de Salbris qui s'avance seule de ce côté, vous me paraissez trop spirituel pour ne pas comprendre que cette rencontre est le résultat de quelque petit complot ourdi contre moi, et, si je vous ai bien jugé, vous avez l'âme trop chevaleresque pour me conseiller d'éviter le combat que vient m'offrir une aussi jolie dame.

— Je comprends et je vous laisse; mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tout lui avouer: ça la désarmera.

— Je crois que vous avez raison, répondit Frédéric en souriant; et il le quitta pour aller vers Mme de Salbris.

Quand elle vit venir de Marcas, la belle châtelaine prit une physionomie rêveuse et mélancolique, et se rapprocha tout à fait de la haie vive qu'elle côtoyait. — Bon, pense Frédéric, toute la société est cachée derrière cette haie, elle attend ma déclaration. Puis saluant profondément la jeune femme:

— Madame, lui dit-il, je viens de lire la lettre dont on vous a donné connaissance il y a une heure.

Mme de Salbris fit un geste de surprise.

—Oui, madame, et, loin de m'en plaindre, j'espère bien avoir à me féliciter du hasard qui l'a fait tomber entre vos mains.

L'étonnement de Mme de Salbris fut au comble.

— Mais, monsieur, balbutia-t-elle, j'ai peine à comprendre que vous ayez conçu cet espoir, quand vous me savez instruite d'un pari aussi injurieux pour mon honneur.

— Et moi, madame, répliqua Frédéric d'un air stupéfait, je vous avoue que, de mon côté, je ne

comprends nullement en quoi ce pari peut blesser votre honneur.

— Vous ne comprenez pas?......... comment, monsieur, parce qu'un portrait de femme a frappé votre attention, vous vous croyez en droit de faire de cette femme l'enjeu d'un pari, et vous ne concevez pas qu'elle s'offense d'un pareil procédé!

— Au contraire, madame, je comprends parfaitement que ce procédé blesse la femme qui en est l'objet, mais celle-là seulement.

— Eh bien, monsieur, puisque c'est mon portrait que vous avez vu, puisque c'est chez moi que vous vous introduisez à la faveur d'un orage.

— Ah! je comprends tout maintenant, s'écria Frédéric, comme frappé d'une clarté subite, mon arrivée immédiatement après la lecture de cette lettre, où il est dit qu'un orage me servira de moyen d'introduction!... C'est cela, oui, le hasard semble avoir tout disposé à dessein pour amener cette incroyable méprise.

— Quoi! dit Mme de Salbris avec un embarras où perçait quelque dépit, ce n'est pas ici?... ce n'est pas mon portrait?...

— Non, madame, dit Frédéric en s'inclinant; si votre portrait est au salon, je me reconnais coupable de lèse-beauté, car, je l'avouerai à ma honte, je ne l'ai pas remarqué. Je n'en ai vu qu'un, ajouta-t-il en jetant au ciel des regards passionnés, un seul, qui s'est emparé tout à coup de mon esprit et de mon cœur, qui a envahi tout mon être et qui ne s'effacera de mon souvenir...

— Que lorsqu'il vous aura fait gagner la fameuse gageure, dit ironiquement Mme de Salbris.

— Hélas! madame, permettez-moi de vous citer un proverbe populaire qui vous expliquera le vrai sens de ma conduite dans cette circonstance: *Il faut hurler avec les loups*. C'est ce que j'ai fait. Annoncer une passion sérieuse et profonde à des gens qui considèrent comme un signe de supériorité l'absence de tout sentiment puissant et généreux c'était me perdre dans leur esprit, et j'ai la faiblesse de craindre le ridicule, voilà tout mon crime.

Si M. de Salbris eût pu voir les vives couleurs qui parurent tout à coup sur les traits émus de sa jeune femme, tandis que le beau de Marcas lui parlait de la sorte, peut-être n'en eût-il pas été très satisfait.

— Et maintenant, madame, reprit le lion, s'il vous reste le moindre doute sur ma véracité, rappelez-vous cette phrase de la lettre dont vous venez d'entendre la lecture : je lui ai remis une lettre qui aplanira les premiers obstacles en lui donnant un facile accès près de la jeune veuve; et veuillez jeter un coup d'œil sur cette adresse.

Il prit dans sa poche un petit portefeuille et en tira une lettre parfumée, qu'il mit sous les yeux de Mme de Salbris.

— Mme de Marcy ! s'écria la jeune femme ; quoi ! c'est elle que vous aimez !

Au nom de Mme de Marcy, il se fit un léger bruit derrière la haie; Frédéric feignit de ne rien entendre.

— Vous connaissez maintenant le secret de mon cœur, dit-il, veuillez le garder et ne pas trop me desservir près de Mme de Marcy, quand vous vous rencontrerez avec elle.

— Quant à cela, vous n'avez aucune crainte à concevoir, nous sommes complètement brouillées.

Frédéric parut enchanté de cette nouvelle.

— Madame, dit-il, le temps est devenu magnifique, veuillez agréer mes remercîments pour la gracieuse hospitalité que j'ai trouvée sous votre toit, et permettez-moi de prendre congé de vous.

Il s'inclina et disparut avant que la jeune femme eût trouvé un mot à lui répondre.

Il avait fait vingt pas à peine, lorsqu'au tournant d'une allée il se trouva face à face avec M. de Salbris, dont la figure rayonnait de jubilation.

— Je vous cherchais, lui dit Frédéric, pour vous remercier, et...

— Et me quitter, interrompit M. de Salbris? Eh bien! moi aussi, monsieur, je vous cherchais, mais pour vous prier de vouloir bien me faire l'honneur de demeurer chez moi et de considérer ma maison comme la vôtre, tant que vous demeurerez dans le pays... si toutefois votre intention est d'y faire quelque séjour.

— Il est évident, pensa Frédéric, que le mari était derrière la haie.

— Eh bien? dit M. de Salbris.

— Eh bien, soit, monsieur, puisque vous insistez avec tant de grâce, j'accepte.

— Je vous en remercie et cours donner ordre qu'on vous prépare une chambre.

Comme de Marcas se retournait après avoir salué M. de Salbris, il se heurta contre un obstacle que son choc n'ébranla pas plus que si c'eût été le tronc d'un chêne : c'était le colonel Kreishmeer.

— *Barton, monsir,* dit l'Allemand, *ché l'ai teux mots à fus tire.*

— Je vous écoute, monsieur.

— *Monsir, ein te nus teux est te drop sur la derre.*

— Eh bien! monsieur, je puis vous affirmer que c'est vous, car j'ai l'amour-propre de croire que je ne suis de trop nulle part.

Le colonel comprit vaguement que Frédéric venait de lui répondre une plaisanterie, il en conclut qu'il ne s'était pas assez clairement expliqué.

— *Fus ne gombrenez tonc bas, cheune homme?* reprit-il; *che fus tis gue la derre est vâdiquée de border l'ein te nus.*

— Eh bien! monsieur, dans l'intérêt même de la terre, puisqu'elle est si fatiguée, c'est au plus lourd à la quitter, c'est donc à vous.

— *Monsir*, répliqua gravement le colonel, *che ne blaisande chamais, nus allons nous bâdre en tuil.*

— En tuiles! s'écria Frédéric, voilà un singulier combat que vous m'offrez là.

Le colonel se fâcha tout rouge, car il avait la prétention de prononcer très purement le français.

— *Che ne tis bas: en tuil, monsir, che tis en tuil; au bistolet, si fus gombrenez mieix.*

— Bien, je comprends. Ah çà! vous m'en voulez donc beaucoup?

— *Moi, bas tutu.*

— Alors, puis-je vous demander sans indiscrétion pourquoi vous voulez vous battre avec moi?

— *Barceque c'est l'isache.*

— Comment, c'est l'usage?

— *Nus aimons la même fâme, nus teufons nus bâdre en tuil.*

— Parfaitement raisonné; mais quelle est donc, s'il vous plaît, la femme que nous aimons ensemble?

— *C'est matame te Marcy.*

— Madame de Marcy!

De Marcas partit d'un éclat de rire.

— Encore un qui écoutait derrière la haie, dit-il! Allons, l'aventure devient tout à fait bouffonne.

— *Goumment fuler-fus fus bâdre*, demanda le colonel?

— Vous y tenez donc absolument?

— *C'est l'isache.*

— Eh bien! au pistolet, si cela vous convient.

— *Oui, au bisdolet, c'est moins vâdiquant.*

Le duel eut lieu le lendemain, au point du jour. Les temoins voulurent arranger l'affaire, ce fut en vain: l'obstiné colonel fut inébranlable, se contentant de répondre à toutes leurs raisons: *C'est l'isache.* Ce fut à lui à tirer le premier, mais il était plus brave qu'habile, et Frédéric entendit sa balle siffler à plus de trois pieds au-dessus de sa tête.

— Colonel, c'est à mon tour, dit le lion, après avoir essuyé le feu de son ennemi sans sourciller; or, regardez l'oiseau qui chante au haut de cet arbre, et voyez ce que deviendrait votre cervelle, si je voulais la prendre pour point de mire.

C'était une mésange qui chantait joyeusement en battant des ailes sur la dernière branche d'un sycomore; Frédéric l'ajusta à peine et elle tomba sanglante au pied de l'arbre.

— *Fus êdes drês vort*, dit tranquillement le colonel à son adversaire.

— Et vous, colonel, très généreux, car, en passant à plus de trois pieds de ma tête, vous avez montré une maladresse dont je ne suis pas dupe.

— *Cheune homme, fus fus drampez, che fus afue tute naïfement gue mon indention êdait te fus duer, comme c'est l'isache entre rifaux.*

— Je n'en crois pas un mot. Mais, maintenant que vous vous êtes conformé à l'usage en vous battant avec moi, voulez-vous que nous vivions en attendant la décision de Mme de Marcy?

— *Che l'y gonsent et che fus temante fodre amidié, car fus êdes ein brafe cheune homme.*

— Eh bien! dit Frédéric en secouant cordialement la large main que lui présentait le colonel, vous voyez qu'en définitive nous ne sommes de trop sur terre ni l'un ni l'autre.

Depuis l'explication qu'il avait eue la veille avec Mme de Salbris, et dont les hôtes de la Cérisaie n'avaient pas perdu une syllabe, de la cachette où ils s'étaient apostés dans le but de le mystifier, de Marcas avait vu se changer en une bienveillance générale la froideur qui l'avait accueilli à son arrivée; mais, après son duel, la bienveillance devint de l'adoration. Ce fut à qui exalterait sa bravoure et sa grandeur d'âme; les femmes surtout ne tarissaient pas sur son compte, et le colonel fut vertement tancé par elles pour avoir osé attenter à ses jours.

Parmi les hommes, M. de Salbris se montra le plus enthousiaste, sans même en excepter Théotime.

Parmi les femmes, Mme de Salbris fut celle dont l'admiration s'exprima avec le plus de réserve.

La sincérité de son amour pour Mme de Marcy et les circonstances romanesques qui entouraient cette passion contribuaient encore à accroître l'intérêt qu'inspirait Frédéric à la partie féminine du château, et quand le matin, à l'heure du déjeûner, il rentrait au galop, sur un cheval couvert d'écume, le front pâle, l'air mélancolique et la toilette dans un désordre qui ne manquait jamais de charme, plus d'une jolie dame enviait secrètement le sort de celle qui causait cette adorable tristesse. Enfin, soit calcul, soit simple hasard, tout, dans la conduite du dandy, semblait combiné pour exciter l'attention et tenir la curiosité en éveil. Ainsi, personne ne savait le succès de ses amours. Etait-il ou non payé de retour? Sa mélancolie provenait-elle du désespoir ou fallait-il y voir un de ses bonheurs profonds, une de ces joies intimes qui se nourrissent dans le silence et le recueillement? Enfin, avait-il déclaré sa passion? était-il reçu à titre de futur? ou même avait-il accès chez Mme de Marcy? Toutes ces questions préoccupaient bien des esprits et torturaient bien des cœurs. Mais comment porter la lumière dans ces ténèbres? Frédéric, frivole et léger sur tout autre point, montrait une réserve ombrageuse, une discrétion pleine de délicatesse à l'endroit de son amour, et quant à Mme de Marcy, elle refusait de recevoir qui que ce fût depuis l'aventure du cheveu blanc.

Enfin, la curiosité atteignit ce degré d'exaspération où rien ne coûte plus pour la satisfaire. Alors toute la société masculine et féminine du château, moins Théotime et le colonel, qu'on ne jugea pas à propos d'initier au complot, se réunit en assemblée générale, où l'on convint d'abord, à l'unanimité, que la position n'était pas tenable, et qu'il fallait mettre un terme à cette incertitude par tous les moyens possibles. Sur ces derniers mots, un membre de la conjuration se crut en droit de proposer l'espionnage, mais une jeune et jolie dame s'éleva énergiquement contre cette proposition, fit rougir le préopinant d'avoir osé mettre en avant un moyen réprouvé par la délicatesse, et finit par émettre un avis qui, dit-elle, conciliait tout en atteignant le but sans blesser la conscience.

Supposons, dit le gracieux orateur, que l'un de ces messieurs comprenne enfin tout ce qu'il y a de charme dans une promenade matinale à travers la campagne, supposons encore que ses sympathies l'attirent vers le château d'Escarville, dont l'architecture féodale a tant de titres à l'attention de l'homme de goût; eh bien! le hasard, qui joue un si grand rôle dans les événements d'ici-bas, le hasard ne peut-il pas amener M. de Marcas au château de sa belle, juste au moment où notre promeneur serait en train d'en étudier la construction, à l'ombre de quelque rocher assez large et assez élevé pour le garantir entièrement de l'ardeur du soleil? Et, de retour parmi nous, cet ami de la nature ne pourrait-il nous raconter innocemment tout ce qu'il aurait vu, deviné et compris? Ainsi, messieurs, mon avis est que nous nous en rapportions aveuglément au hasard. Quant à l'espionnage, dont je m'étonne d'avoir même entendu prononcer le mot parmi nous, je déclare que je proteste hautement contre ce moyen, comme bas, honteux et profondément entaché d'immoralité.

Dès le lendemain de cette mémorable séance, le hasard répondit en partie aux espérances qu'on avait fondées sur lui : un hôte de la Cerisaie comprit subitement le charme d'une excursion matinale à travers champs; son goût pour les antiquités féodales l'entraîna vers le château d'Escarville, qu'il étudia longtemps et sous toutes ses faces; mais le hasard s'en tint là, et l'amateur de châteaux historiques n'eut rien autre chose à raconter que ses remarques archéologiques, auxquelles, il faut l'avouer, on prêta une oreille fort distraite. Le lendemain et les jours suivants, même goût spontané pour la nature et l'architecture ogivale chez tous les hôtes de la Cerisaie, chacun à tour de rôle; même persévérance d'investigation, même résultat purement archéologique.

Chacun de ces échecs avait donné aux imaginations une surexcitation nouvelle; loin de songer à abandonner la partie, on s'y acharna en joueurs désespérés. On reconnut seulement la nécessité de changer de tactique, et, après une longue discussion, on convint qu'on aurait recours à la diplomatie. Mais à qui confier une mission aussi délicate? On fut longtemps indécis. Enfin, Mme de Salbris étant, de toute la société, la personne qui semblait inspirer le plus de confiance à Frédéric, il fut décidé qu'on lui ménagerait une occasion de se trouver un moment seule avec le dandy, et qu'elle en profiterait pour provoquer habilement ses confidences. M. de Salbris lui-même, qui, depuis qu'il le savait épris de Mme de Marcy, avait en Frédéric une confiance entière, fut le premier à exciter sa femme à cette démarche. Mme de Salbris s'en défendit longtemps, et ce ne fut qu'après une longue rési-

stance qu'elle se rendit enfin au vœu général.

Le jour même, c'est-à-dire huit jours après l'arrivée du lion, on fit, à cet effet, une longue promenade à pied dans la campagne.

Tout faillit échouer, grâce au colonel et à Théotime, qui voulaient à toute force accaparer Frédéric, l'un *bar bure âmidié*, l'autre pour étudier, dans le roi du Jockey-Club, ce scepticisme railleur et cette impertinence de bonne compagnie, qui lui semblaient être le type du lion idéal, et pour copier jusqu'aux nuances les plus insaisissables de son individualité.

M. de Salbris s'empara du premier en lui parlant stratégie, et une jeune femme cloua Théotime à ses côtés à l'aide de quelques agaceries auxqelles le lion bas-normand répondit en sultan blasé, quoiqu'il en fût gonflé d'orgueil.

Enfin, de Marcas et Mme de Salbris se trouvèrent seuls.

Ils s'étaient arrêtés au sommet d'un petit coteau boisé, d'où la vue embrassait une immense étendue de prairies traversées par une étroite rivière et plantées d'arbres fruitiers alors en pleine floraison : c'était un coup d'œil magique.

— La belle nature ! s'écria Frédéric.

— C'est vrai, répondit en souriant Mme de Salbris, mais je m'étonne que vous osiez vous en apercevoir. Vous oubliez donc que l'admiration est un ridicule ?

— Pour un lion, oui, dit Frédéric, mais non pour un amoureux.

— En effet, observa insidieusement Mme de Salbris, on dit que, pour les amants heureux, tout prend un air de fête.

Frédéric comprit l'intention ; un imperceptible sourire effleura ses lèvres.

— Ne fût-on pas payé de retour, n'est-ce pas déjà un grand bonheur que d'aimer quand on aime véritablement ? répondit-il.

— Ah ! monsieur de Marcas, voilà une maxime qui s'éloigne singulièrement des principes qui ont cours au Jockey-Club. Décidément vous avez le cœur tout à fait pris.

— Oh ! je ne m'en cache pas, madame ; j'aime comme je n'ai jamais aimé. Croiriez-vous que je me surprends souvent à trembler près d'elle comme un collégien ; qu'un de ses regards tombé sur moi par hasard me transporte de bonheur et me donne à rêver pour des heures entières ; que, depuis deux jours, je garde là, sur mon cœur, comme un trésor inestimable, un objet qui lui a appartenu ? enfin, que vous dirai-je? toutes les folies que je croyais bonnes tout au plus à alimenter le théâtre et le roman, je m'y abandonne avec une ivresse qui me confond moi-même.

— Allons, vous reniez toutes vos croyances de lion, c'est une apostasie complète. Savez-vous, monsieur de Marcas, que Mme de Marcy doit être fière d'une conversion aussi édifiante ?

— Je ne lui en ai rien dit, madame.

— Pourquoi donc lui faire mystère d'un changement si honorable pour vous et si glorieux pour elle ?

— Parce que je souffrirais trop à la trouver incrédule et railleuse, comme vous l'êtes en ce moment, madame.

De Marcas prononça ces mots d'un ton si pénétré que la figure de Mme de Salbris prit tout à coup une expression plus sérieuse.

— En ce moment un hennissement de cheval retentit à quelques pas d'eux ; ils se retournèrent et aperçurent une élégante amazone qui galopait à travers champs, suivie d'un domestique. Quand elle fut arrivée en face d'eux, Mme de Salbris tressaillit légèrement et jeta un coup d'œil scrutateur sur les traits de Frédéric, qui regarda passer l'amazone avec le plus grand calme.

— Eh bien, lui dit-elle après un moment de silence ?

— Quoi ? dit Frédéric d'un air ébahi.

— Eh bien, vous devez être heureux ?

— Heureux? pourquoi?

— Ah çà ! est-ce que sa vue vous ôterait jusqu'à l'usage de la raison.

— La vue de qui ?

Une lumière subite traversa l'esprit de Mme de Salbris, et lui laissa entrevoir la vérité.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix profondément altérée, vous nous avez tous trompés, vous n'aimez pas Mme de Marcy.

— Moi, madame ! s'écria Frédéric.

— Vous ne la connaissez même pas.

— Ah ! madame, comment pouvez-vous prétendre...

— C'est elle qui vient de passer en amazone.

De Marcas fut atterré ; ce lion si superbe et si audacieux détourna les yeux comme un amoureux de village, et ne trouva pas un mot à répondre. Cependant, voyant que Mme de Salbris gardait elle-même le silence, il se hasarda à jeter un coup d'œil de son côté, et alors il la vit si pâle et si émue, qu'il reprit un peu d'assurance.

— Hélas ! madame, lui dit-il, vous ne connaissez encore qu'une partie de la vérité, vous

ne savez pas jusqu'à quel point je suis coupable. Cette lettre adressée à Mme de Marcy vous l'apprendra. Veuillez la décacheter et en prendre connaissance.

Et tirant de sa poche la lettre dont il lui avait montré la suscriptton, le jour même de son arrivée, comme preuve de son amour pour Mme de Marcy, il la remit à la jeune femme, qui la décacheta d'une main tremblante et la lut en s'interrompant à chaque phrase, tant était grand son trouble.

« Madame, un de mes amis est épris d'une jeune et jolie dame dont le château est voisin du vôtre, et à laquelle il est complètement inconnu. Naturellement il donnerait tout au monde pour pouvoir être admis près d'elle; je lui ai parlé de vous, de l'amitié dont vous voulez bien m'honorer, et c'est sur vous qu'il compte, madame, pour obtenir cette précieuse faveur. Vous pouvez vous employer pour lui sans scrupule : son amour est profond et sincère, quoiqu'il ait toutes les apparences d'un sentiment frivole. J'espère bientôt apprendre que, grâce à votre toute-puissante protection, mon ami de Marcas a ses grandes entrées au château de la Cerisaie.»

— Ainsi, balbutia faiblement Mme de Salbris sans oser regarder de Marcas, c'est une des dames qui habitent chez moi en ce moment?

— Oui, madame; et, si vous voulez savoir laquelle, je vous ai parlé d'un objet qui lui appartient et qui ne me quitte plus depuis deux jours... le voici.

Et, mettant un genou en terre, il présenta à la jeune femme un petit gant de peau couleur paille.

— Mon gant! murmura Mme de Salbris d'une voix défaillante.

Elle ferma les yeux et s'affaissa sur elle-même, comme si elle allait perdre connaissance. Frédéric voulut la retenir; mais cette faiblesse se dissipa aussitôt, elle reprit un peu d'empire sur elle-même, et le repoussa faiblement.

— Oh! madame, s'écria le jeune homme toujours agenouillé à ses pieds, ô Marie! pardonnez-moi, j'avais résolu de vous cacher mon amour, et vous l'eussiez toujours ignoré, je vous le jure, sans le hasard qui vient de tout vous apprendre.

Il prit la main blanche et délicate que Mme de Salbris avait laissé retomber sans force, et l'approcha doucement de ses lèvres. La jeune femme la retira, mais si lentement, que Frédéric eut le temps de la couvrir de baisers avant qu'elle lui eût entièrement échappé.

— Marie! Marie! lui dit-il, oh! dites que vous ne doutez pas de la pureté de mes sentiments.

— Par grâce! monsieur, pas un mot de plus et partons, partons, je vous en supplie.

De Marcas obéit; il se leva, offrit son bras à la jeune femme, et ils rentrèrent au château sans avoir échangé une parole pendant le trajet.

Inutile de dire que le retour de Mme de Salbris était attendu avec impatience, et qu'elle se vit assaillie de questions dès son entrée. L'impossibilité de satisfaire tous les curieux à la fois lui donna le temps de surmonter son trouble, et, lorsqu'on lui laissa enfin la faculté de parler, elle affirma, non toutefois sans beaucoup rougir, que Frédéric avait persisté avec elle dans son système de discrétion absolue, et qu'il lui avait été impossible d'en tirer le moindre éclaircissement.

A dater de ce moment, Mme de Salbris évita avec soin de se rencontrer avec Frédéric, mais cette précaution même était pour celui-ci la preuve certaine de l'impression qu'il avait faite sur ce cœur encore vierge d'amour, et, à défaut de cet indice, sa pâleur et l'état de rêverie perpétuelle où elle était plongée le lui eussent assez attesté. Cependant, loin de rechercher les occasions de lui parler comme elle devait s'y attendre, Frédéric mit tous ses soins à faire comprendre à Mme de Salbris qu'il avait pénétré sa pensée, et qu'il voulait la seconder de tout son pouvoir. Il redoubla donc de réserve envers elle dans son langage et dans ses manières, et quand, par hasard, leurs yeux se rencontraient, il y avait dans son regard un mélange de tendresse, de bonheur et de gratitude qui semblaient dire à la jeune femme: je vous vois; mes vœux sont comblés; je vous aime, mon cœur n'a plus rien à désirer. Cette conduite était profondément habile si elle n'était dictée par une exquise délicatesse de cœur, mais cette dernière hypothèse fut celle qui l'emporta dans l'esprit de Mme de Salbris, l'autre ne fit qu'y passer sans y laisser de trace.

La révolution qui s'était opérée dans sa femme était trop sensible pour pouvoir échapper à M. de Salbris et à ses hôtes, si leur attention n'eût été concentrée sur un seul point, hors duquel tout passait inaperçu devant eux. De leur côté, le colonel et Théotime avaient d'autres motifs d'aveuglement; le premier, l'esprit toujours plein de Mme de Marcy, passait des journées entières à arpenter le parc, comme une âme en peine, demandant en vain des consolations

à sa pipe d'écume, et nourrissant sa douleur par cette phrase vingt fois répétée et toujours accompagnée d'un mélancolique hochement de tête : *C'est eine drisde hisdoire!* Le second, le brillant Théotime, s'occupait sournoisement à surprendre un à un tous les secrets du lion parisien, ne laissant pas échapper un seul de ses gestes, pas une de ses inflexions de voix sans chercher à les reproduire et y réussissant toujours parfaitement au gré de sa vanité. Mme de Salbris pouvait donc se livrer sans danger aux émotions toutes nouvelles qui venaient assaillir et bouleverser son cœur.

Huit jours s'écoulèrent ainsi sans amener aucun évènement remarquable.

Un matin que Mme de Salbris se promenait dans l'allée la plus retirée du parc, espérant bien pouvoir y rêver en liberté, car il était six heures à peine, elle y trouva Frédéric de Marcas qui vint aussitôt à elle, l'air grave et triste. Elle pâlit à sa vue et voulut s'éloigner : mais il la retint d'un geste suppliant.

—Madame, lui dit-il, vous n'ignorez pas que, depuis le jour... le plus beau de ma vie, j'aurais pu trouver vingt occasions de vous parler sans témoins, et que j'ai toujours eu la force de les éviter, parce que j'avais deviné que tel était votre désir; vous devez donc penser, madame, que si aujourd'hui j'ai osé vous suivre et vous aborber, il faut que j'aie pour cela un motif bien puissant.

Mme de Salbris resta un instant sans pouvoir répondre, son cœur battait avec une telle violence, qu'il lui sembla qu'elle allait étouffer.

—Monsieur, dit-elle enfin d'une voix brisée, je ne comprends pas quel motif si grave....

— Oh ! grave pour moi seul, madame ; je pars et j'ai voulu vous faire mes adieux.

— Ah ! vous par...

Elle ne put achever le mot, les sanglots se pressaient là, sur les lèvres : ils en eussent jailli avec la dernière syllabe. Frédéric le comprit ; ivre d'amour, il s'emparait déjà de sa main, il allait y poser son front brûlant, quand une voix bien connue murmura ces mots à quelques pas de lui : *C'est eine drisde hisdoire*. C'était le colonel, qui passa sans les avoir vus.

Frédéric regretta presque de ne lui avoir pas fracassé un membre quand il le tenait au bout de son pistolet.

— Madame, dit-il a Mme de Salbris, que la brusque apparition de l'Allemand avait effrayée, je mourrais plutôt que d'exposer votre réputation ; je vous quitte, mais, je vous en supplie, ce soir, ici, recevez mes adieux.

— Vos... adieux ?

— M. de Salbris me connaît depuis quinze jours à peine, je ne puis demeurer ici davantage sans manquer aux convenances. Oh ! je vous en conjure, soyez ici ce soir.

Mme de Salbais fit un signe d'assentiment, et Frédéric la quitta aussitôt.

Il était neuf heures quand Mme de Salbris rentra au château ; cependant personne n'était encore descendu au salon : elle n'y trouva qu'un domestique qui venait d'y apporter les journaux et une lettre timbrée de Paris, à l'adresse de Frédéric de Marcas. Étrange chose que le cœur humain ! L'aspect seul de cette lettre suffit pour dissiper les douces impressions qu'avaient soulevées en elle les paroles de Frédéric, et pour ébranler la foi aveugle qu'il lui avait inspirée jusqu'à ce jour. Elle se rappela, en frémissant, qu'elle avait été pour ce jeune homme l'objet d'un pari ; que le terme de quinze jours, fixé par lui pour triompher de sa vertu, expirait le soir même, et qu'enfin, par une coïncidence qui ne laissait aucun doute sur le but où tendaient ses efforts, il venait d'obtenir d'elle, pour cette heure suprême, un entretien particulier.

Pour ses amis, Frédéric était venu à la Cerisaie dans le seul dessein de gagner une folle gageure ; pour Mme de Salbris, cette gageure n'était qu'un prétexte, un voile grossier sous lequel il cachait, comme une fleur délicate, l'amour pur et profond qu'elle lui avait inspiré ; mais qui trompait-il ? mystère terrible, dont cette lettre contenait peut-être l'explication.

Mme de Salbris en était là de ses réflexions, quand la porte du salon s'ouvrit brusquement. Surprise à l'improviste et obéissant à un instinct machinal, elle glissa vivement la lettre dans son sein et se retourna, rouge d'émotion ; heureusement c'était le colonel Kreishmeer, qui rentrait de sa promenade, harassé et affamé. Théotime arriva aussitôt après lui, les mains dans les poches jusqu'aux coudes, clignant des yeux et grimaçant un sourire triomphateur. Enfin le reste de la société, y compris de Marcas, ne tarda pas à paraître, à la grande satisfation du *baufre golonel*, qui mangea en homme dont le désespoir a miné l'estomac jusqu'aux talons.

De Marcas ne revit plus Mme de Salbris qu'à l'heure du diner ; il était seul au salon lorsqu'elle y vint.

— Oh ! madame, lui dit-il à voix base, vous

viendrez, vous m'accorderez cinq minutes, à moi qui, peut-être, ne dois plus vous revoir ?

Mme de Salbris le regarda un instant sans répondre ; elle était très pâle et paraissait profondément agitée. Enfin, elle tira une lettre de sa poche, et, la lui remettant : —Voici ma réponse, lui dit-elle d'une voix qui trahissait la violence de son émotion.

Frédéric eût voulu lire à l'instant même le précieux écrit, mais cinq ou six personnes entrèrent en ce moment, et, quelle que fût son impatience, il lui fallut subir leur conversation d'abord, puis le dîner, dont le colonel doubla la durée ordinaire par la peinture pathétique qu'il fit de ses peines de cœur. Enfin, après deux heures de torture, il fut libre. On conçoit avec quel empressement il en profita ; il était retiré et enfermé dans sa chambre avant que l'impassible colonel se fût complètement dressé sur ses jambes.

Mais à peine eut-il déchiré l'enveloppe, qu'il tressaillit et se laissa tomber sur un siége comme un homme frappé d'un coup mortel ; il demeura longtemps ainsi, immobile, anéanti : puis, faisant tout à coup un violent effort sur lui-même, il ouvrit la lettre, et voici ce qu'il lut :

« Or çà, mon bon, serais-tu assez malheureux pour avoir perdu la mémoire ? ton silence nous le fait craindre et nous oblige à te rappeler que tu négliges la clause la plus essentielle de notre pari. Les premières conditions sont scrupuleusement remplies, nous nous plaisons à le reconnaître ; ainsi qu'il était convenu, nous avons reçu, quatre jours après ton départ, la narration fidèle des évènements qui ont signalé le début de ta campagne et doivent doubler l'éclat de ton triomphe. Tes desseins, démasqués par l'indiscrétion d'un stupide provincial, ton adresse à donner le change à la jeune femme et aux naïfs bourgeois qui pensaient te mystifier comme un de leurs pareils ; le dépit de la petite Salbris, comme tu l'appelles déjà, et l'heureux augure que tu en tires ; l'agréable nécessité où tu te trouves, pour cause de mari, de renoncer au *bon* motif pour le *meilleur;* enfin, la grande colère du colonel Kreishmeer, et ton duel pour une femme que tu ne connais même pas, nous savons toutes ces bouffonneries qui, rehaussées du sel dont tu les assaisonnes, nous ont fait passer à tous une délicieuse soirée. Mais tout cela n'est que l'exposition de la comédie ; tu nous promets, dans ta suffisance, de devancer de cinq à six jours l'époque du dénoûment, et aujourdh'ui, jour de l'échéance, nous en attendons encore la nouvelle.

« C'est pourquoi nous te faisons à savoir que, vingt-quatre heures après le reçu de la présente, tu verras arriver au château de la Cerisaie les quatre soussignés, qui te demanderont si tu es prêt à payer ou à recevoir les 500 louis. Dans le premier cas, ils s'en rapporteraient aveuglément à ta bonne foi ; dans le second cas, ils auraient l'indiscrétion de te demander la preuve *irrécusable* que tu t'engages, par ta lettre, à leur fournir. A demain.

« ROGER, LINVILLE, D'ARCOURT, DARLY. »

Le lendemain, vers dix heures du matin, une chaise de poste s'arrêta à la grille du château de la Cerisaie, et quatre jeunes gens en descendirent, quatre lions à tous crins. Le colonel se trouvait là, occupé à fumer sa sixième pipe en attendant l'heure du déjeûner ; l'un des dandys le reconnut au portrait que leur en avait fait Frédéric.

— Eh ! je ne me trompe pas, dit-il en l'abordant familièrement, c'est le brave colonel Kreishmeer.

— *Fus me gonnaissez tonc, cheune homme?*

— Je vous connais, et je vous plains, colonel, car je sais la malheureuse aventure qui vous a brouillé avec Mme de Marcy.

— *C'est eine drisde hisdoire,* soupira le colonel en secouant soigneusement sa pipe, dont il venait d'aspirer la dernière bouffée.

Le bruit de la voiture avait attiré M. de Salbris qui reçut parfaitement les quatre jeunes gens dès qu'ils se furent annoncés comme amis de Frédéric.

— Vous allez le voir bientôt arriver, leur dit-il, car le gaillard galoppe déjà à travers champs.

— Déjà ?

M. de Salbris se pencha à l'oreille du jeune homme, et posant mystérieusement le revers de sa main sur le coin de sa bouche.

— Je puis vous confier cela, lui dit-il à voix basse, il y a une intrigue d'amour sous jeu

— En vérité, monsieur?

— C'est comme je vous le dis.

— Et.... vous connaissez la femme ?

— Je la connais.

— Et c'est bien à M. de Salbris que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur.

— Parfait !

— Mais voici l'heure du dejeûner, et le grand air doit vous avoir ouvert l'appétit ; nous allons

nous mettre à table en attendant notre ami de Marcas, qui nous a suppliés de ne jamais l'attendre quand il serait en retard le matin.

On se mit à table; mais, au grand désappointement des quatre lions, Mme de Salbris fit prévenir qu'un mal de tête assez violent l'empêcherait d'assister au déjeûner. Il fallut donc se contenter, pour toute distraction, des naïvetés du brave colonel et des excentricités du sémillant Théotime, qui, à force d'étude, était parvenu à parodier Frédéric avec un talent remarquable.

Cependant, le déjeûner était achevé; on avait eu le temps de visiter le parc dans toutes ses parties, et de Marcas n'avait pas encore paru. Surpris de cette longue absence, M. de Salbris s'informa de lui aux domestiques : aucun ne l'avait vu sortir.

— Alors, il doit être malade, dit M. de Salbris; en tous cas, allons voir ce qui peut le retenir si tard à sa chambre.

Toute la société suivit ses pas, en proie à une vive inquiétude. Arrivés à la porte de Frédéric, on frappa discrètement d'abord, puis à coups redoublés, aucune réponse ne se faisant entendre. Enfin, l'anxiété étant au comble, M. de Salbris ouvrit la porte, et tout le monde se précipita dans la chambre.

Alors, un spectale aussi terrible qu'inattendu s'offrit à tous les regards : Frédéric était là, mais étendu sur son lit, sanglant, défiguré, tenant d'une main un pistolet, et de l'autre un petit gant couleur paille, que déchiraient ses doigts crispés.

Au milieu de la chambre, à chaque extrémité d'une table placée là à dessein pour attirer les regards, deux objets étaient rangés avec symétrie : d'un côté, 500 louis alignés en piles, de l'autre, un papier contenant ces seuls mots : « Je vous aimais !... pardon !... »

Entre ces quatre mots et les principes que de Marcas avait toujours professés, il y avait un abîme : aussi ses amis n'hésitèrent-il pas à attribuer son suicide à un accès d'aliénation mentale.

Le lendemain, quand on vint l'ensevelir, le petit gant du peau qu'on avait vu la veille dans sa main ne s'y trouvait plus.

CONSTANT GUEROULT

ANTONINE.

—

Simple récit.



Dernièrement je passais par la rue de l'Ouest, cette république des ateliers de peintres et de sculpteurs. Un artiste du quartier, à qui j'avais rendu visite et qui me reconduisait, dit en me montrant une jolie maison :

— Ici a eu lieu un drame intéressant.

— Un drame ! m'écriai-je ; dans un siècle monotone comme le nôtre... c'est presque une bonne fortune.

— N'en parlez pas si légèrement, reprit-il. Le drame est aujourd'hui plus fréquent que vous ne pensez ; seulement, il se concentre et se renferme. Jadis, il se jouait sur la place publique; maintenant, c'est entre quatre murs, près du foyer. Le temps n'est plus où les épées se heurtaient en pleine rue, où des gentilshommes, sortis de chez eux jeunes et brillants, y étaient rapportés pâles et inanimés. Non, ces tragédies de l'extérieur appartiennent au passé, et j'en bénis le ciel. Mais soulevez, comme Asmodée, le toit des maisons, vous verrez les désordres et les douleurs de la vie privée ; vous verrez les prétendues heureux de ce monde se rejeter au visage leur mutuel ennui, vous entendrez les sanglots, vous ne pourrez pas suffire à compter les larmes. Cet exorde (cette digression, si vous voulez) expliquera le mot *drame* dont je me suis servi.

— Je l'avais très bien compris, dis-je à mon tour, et je suis parfaitement de votre avis sur la véritable nature du drame à notre époque, où le puritanisme a gagné la surface des mœurs, où le costume devient un uniforme, où tout se

mesure et se calcule : paroles, accent, regard. Mais nous voici dans le Luxembourg, lieu propice aux causeries intimes, cimetière fleuri où les vieillards vont attendre paisiblement la mort. Ici pas d'importuns. Contez-moi donc l'aventure de la rue de l'Ouest.

— Volontiers, me dit mon ami.

Il y a de cela quelques années. Dans la maison que je vous ai montrée était venu s'établir un jeune homme ayant à peu près la trentaine. Comme il n'arrivait pas avec un nombreux attirail de gens, de chevaux et de meubles, son entrée n'avait pas produit de rumeur. Il semblait, du reste, fuir toute occassion d'attirer l'attention. Cependant, malgré sa modestie et la simplicité de sa toilette habituelle, on pouvait juger aisément que le nouveau locataire appartenait à la bonne société, et jouissait d'une large aisance. Son mobilier se composait surtout d'objets d'art, tels que bahut, crédence, fauteuils XVIIe siècle, tentures de haute tapisserie. C'était moins du luxe que du goût pour les belles choses d'autrefois. Un seul domestique suffisait à M. Lucien... On ne lui savait pas d'autre nom, et personne assurément n'eût pu trahir cette espèce d'incognito, car il ne recevait aucune visite. Vainement un voisin inoccupé, M. Richard, marchand de draps retiré, exerçait-il sa pénétration et sa langue à l'endroit de *l'inconnu*, dénomination qu'il lui avait ingénieusement donnée.

M. Richard ne trouvait rien, ou trouvait trop, ce qui revenait au même. Tantôt il s'écriait :

— Décidément je ne saurais deviner ce qu'est ce prétendu M. Lucien... Lucien !... On ne s'appelle jamais Lucien tout court !

Tantôt il brodait des histoires merveilleuses sur le compte de son voisin. Successivement il avait signalé en lui les divers prétendants qui promènent par le monde les lourds ennuis de l'exil : le prince Louis Bonaparte, — le duc de Bordeaux, — le prince des Asturies, — don Miguel, — le duc de Brunswick. Puis il avait descendu sa gamme de suppositions, et s'était arrêté à l'idée que M. Lucien était un général polonais. Non, avait-il dit le lendemain, c'est un haut employé de la police. De doute en doute, d'erreur en erreur, d'hypothèse en hypothèse, M. Richard en était venu à se persuader que Lucien appartenait à l'ordre des jésuites, lorsque arrivèrent les évènements dont je vais vous entretenir...

Mais d'abord je dois vous donner quelques détails sur les habitudes de notre solitaire.

Lucien, sans avoir de règle fixe, sans tourner constamment dans le même cercle, suivait en quelque sorte un régime moral. Trois occupations divisaient et remplissaient sa journée : la peinture, la musique, la lecture. Mais j'ajouterai qu'il fermait si exactement ses fenêtres que peu d'oreilles pouvaient se vanter d'avoir entendu son harmonieux violoncelle. Ses tableaux, il les cachait ; quant à ses lectures, il allait les faire dans quelque allée écartée du Luxembourg. Jamais existence ne fut plus calme, plus discrète, plus voilée. Cela tenait de la Thébaïde. L'extérieur de Lucien répondait bien à ces mœurs de cénobite : une gravité mélancolique assombrissait son beau visage, sans lui donner toutefois une apparence morose. Silencieux, il n'était pas muet, et répondait au moins par quelques mots, sinon longuement, aux voisins qui se hasardaient à lui adresser la parole. M. Richard était du nombre des plus heureux ; mieux encore, des plus indiscrets. Rien ne le rebutait, ni la brièveté des réponses ni le vide des mots. Il repassait dans son esprit et commentait avec sa ménagère ce que M. Lucien avait dit, et, s'il n'arrivait pas à des découvertes, ce n'était certes point sa faute. Ainsi allait le courant des choses lorsqu'un incident inattendu vint compliquer la situation de notre principal personnage.

C'était un soir, un soir d'hiver. La bise soufflait, et, secouant les tilleuls, les marronniers et les acacias du Luxembourg, arrivait triste et gémissante aux habitants des rues voisines. Un linceul de neige enveloppait la terre ; aussi, pour échapper à la lugubre influence de cette saison, fallait-il que l'âme jouît d'une grande sérénité, ou qu'une non moins grande activité trompât la marche lente des heures.

Tout à coup, au quatrième étage de la maison de la rue de l'Ouest, retentirent des cris déchirants ; cet appel pressant :

— Au secours ! au secours ! ma mère se meurt ?

A l'instant même, la plupart des portes s'ouvrirent, celle de M. Richard surtout.

— Qu'y a-t-il donc ?

Telle était la formule de la curiosité générale, et cependant les cris de douleur continuaient...

Lucien avait entendu aussi. En un bond il fut sur le palier, puis, avec la légèreté, la vigueur de la jeunesse, il gravit les trois étages qui le séparaient de l'appartement d'où étaient partis les accents de détresse. Vainement M. Richard s'était-il efforcé de lui barrer le passage en disant :

— Mon cher voisin, où allez-vous ? Je crois que ce sont des intrigantes... Ça n'a pas le sou, et c'est fier !

Lucien avait vivement repoussé le bras de M. Richard, et bientôt il se trouva en présence de la jeune fille dont la voix l'avait si vivement ému.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oh ! monsieur, Dieu vous envoie à nous... De grâce, aidez-moi à secourir ma pauvre mère évanouie, et que depuis une demi-heure je ne puis rappeler à la vie !

— Je vous suis, dit simplement Lucien.

Ils pénétrèrent dans un appartement qui, sans annoncer la misère degradante, indiquait une extrême médiocrité de position. Tout y était propre ; mais il n'y régnait pas d'autre luxe que cette propreté ; et on y eût cherché vainement certains objets devenus indispensables aux habitudes élégantes de la vie moderne : une causeuse, un piano, un tapis. Quelques fauteuils jaunes en velours d'Utrecht, une petite pendule, deux mesquins vases de porcelaine contenant des bouquets fanés, tel était le principal ornement de la première chambre. Non loin de la cheminée, où fumait tristement un feu de charbon de terre, était étendue sans connaissance une femme âgée qui ne donnait aucun signe de vie.

La jeune fille en rentrant chez elle s'agenouilla près de sa mère, tandis que Lucien, penché de l'autre côté, soulevait la tête de la pauvre dame et lui prodiguait des soins. M. Richard, après avoir voulu empêcher cette bonne action, avait tout simplement suivi Lucien ; il plongeait dans la chambre son œil investigateur, en faisant à haute voix des réflexions banales. Lucien l'entendit, fronça le sourcil et lui commanda brusquement d'aller chercher un médecin ; il y avait dans sa voix une autorité qui impressionna singulièrement le voisin, car M. Richard s'empressa de sortir en disant :

— Soyez tranquille, je cours et je vous ramène le docteur.

Cependant Lucien avait transporté la malade sur son lit et il était parvenu à lui rendre l'usage de ses sens. Alors la jeune fille leva vers lui un regard empreint d'une touchante reconnaissance; il s'en aperçut, et ce fut en ce moment qu'il remarqua combien cette enfant etait belle ; belle, non comme les créatures terrestres, mais d'une beauté idéale, à peine revêtue de chair et protegée par l'auréole céleste. L'expression surtout, intime traduction de l'âme, donnait à l'ensemble des traits un charme tout particulier. Il était impossible de voir cette tête exquise sans l'admirer, de l'avoir vue sans se la rappeler à jamais. On eût été tenté de croire que c'était un ange égaré sur la terre et qui n'avait pu reprendre le chemin des plaines d'azur, de sa bienheureuse patrie.

— Antonine ; ce nom harmonieux s'échappa des lèvres de la malade.

— Bonne mère ! telle fut la douce réponse.

Les deux femmes échangèrent un baiser où leurs âmes se confondirent ; puis Antonine montra Lucien ; la mère comprit, et son regard eut toute l'éloquence d'une action de grâces. Le médecin arriva ; Lucien , jugeant qu'il devait se retirer, fit au docteur de pressantes recommandations et sortit.

Il rentra chez lui tout agité. Pendant le reste de la soirée, il fut en proie à une continuelle préoccupation. Il essaya de lire, d'écrire ; sur la page du livre ou sur le blanc papier venait se poser l'image d'Antonine ; le souvenir daguerréotypait cette ravissante figure. Lucien ne se rendait pas compte de ses impressions : il croyait n'avoir au cœur que de la pitié ; il s'efforçait même de penser beaucoup plus à la malade qu'à la jeune fille ; mais la jeune fille avait en elle tant de lumière que tout ensuite paraissait plongé dans l'ombre. Elle était semblable à ces astres qui scintillent si vivement, que les autres étoiles semblent s'effacer dans les profondeurs du firmament. La nuit parut longue à Lucien.

Le lendemain, il envoya son domestique demander des nouvelles de Mme Delamarche. Elle allait mieux ; quelques jours de fièvre, et tout serait fini. Cependant un intérêt extraordinaire s'était éveillé dans le cœur de Lucien. Il lui semblait qu'il était maintenant responsable du salut de la pauvre femme dont les traits distingués l'avaient vivement frappé. Cette mère malade, cette jeune fille éplorée formaient un groupe sans cesse present à sa mémoire. En outre, il s'était bien aperçu de leur honorable indigence, et il éprouvait le besoin de connaître leur position. En cette circonstance, le meilleur moyen pour obtenir des renseignements lui parut être de s'adresser à son voisin, à cet impitoyable bavard que d'ordinaire il fuyait ainsi qu'un être malfaisant. L'occassion n'était pas difficile à saisir : M. Richard ne demandait qu'à causer ; et comme il habitait plus l'escalier que son appartement, il se trouva subitement sur le passage de Lucien.

— Enchanté de vous rencontrer, dit celui-ci.

M. Richard, évidemment flatté, salua profondément et répondit en ouvrant sa tabatière dont il huma le contenu :

— Et moi aussi, mon cher monsieur, je me félicite de ce hasard. Eh bien, cette pauvre Mme Delamarche.

La conversation était engagée d'elle-même sur le chapitre qui préoccupait Lucien. Celui-ci n'eut qu'à continuer :

— Elle était bien souffrante.

— Oh ! oui, bien souffrante. Et ce n'est pas étonnant... c'est qu'à la douleur physique se joignait la douleur morale.

Tout fier d'avoir trouvé cette idée, le voisin ajouta :

— Cette dame n'a eu que des malheurs. Elle avait épousé un lieutenant-colonel, brave homme s'il en fût, et le modèle des époux. Tranquille sur l'avenir, elle faisait donner à sa fille une excellente éducation. Vous me direz qu'elle avait tort d'élever sa fille comme une princesse, parce que, sans argent, le talent ne sert pas à grand'-chose...

—C'est vrai, trop vrai, je ne vous contredirai pas.

— Tout à coup son mari est emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante... Il fallait voir la désolation de ces dames. J'ai cru que leurs gémissements ne finiraient pas... Heureusement tout finit dans ce bas monde.

— Y a-t-il longtemps ? demanda Lucien un peu fatigué de cette prolixité.

— Deux ans, vienne septembre. Eh bien, monsieur, depuis ce temps-là cette digne Mme Delamarche n'a pu réussir à faire régulariser sa pension de veuve. On lui oppose des difficultés ridicules, on prétend que les états de service du mari ne sont pas en ordre ; que le nombre voulu des années d'activité n'était pas atteint... Que sais-je ! tant il y a que la mère n'a cessé d'amasser du chagrin, et que la fille s'est mise à travailler, travailler de façon à se tuer. Elle étudie nuit et jour, afin de devenir institutrice.

— Noble et rude carrière, pensa Lucien.

— Et enfin, mon cher voisin, ce qui vient d'arriver à Mme Delamarche, je l'attribue au chagrin, aux privations.

— Des privations ! s'écria Lucien... une femme si vertueuse, une jeune fille si douce et si belle !... Infâme société ! tu n'es qu'une marâtre !

Et, saluant à la hâte son interlocuteur stupéfait, il rentra chez lui. Au bout d'une heure, M. Richard, qui était à la fenêtre, vit un cabriolet s'arrêter devant la porte-cochère. Lucien parut, il était vêtu de noir, avec une élégance que personne dans la maison ne lui avait encore connue. Il monta en voiture et partit au grand trot. M. Richard ne pouvait en croire ses yeux.

Pendant plusieurs jours, Lucien fit demander régulièrement des nouvelles de la malade ; pendant plusieurs jours aussi il sortit en cabriolet : ses mystérieuses excursions causèrent bien des insomnies à M. Richard.

Enfin, Lucien se hasarda à aller en personne rendre visite à Mme Delamarche. La veuve était parfaitement rétablie ; assise près d'elle, sa fille lui lisait à haute voix un journal. Lucien fut frappé de l'air de satisfaction qui régnait sur ces deux visages qu'il avait vus si abattus.

— Combien je vous dois de remercîments, monsieur, dit la mère. Sans nous connaître, vous vous êtes empressé de me secourir.

— J'ai fait, madame, ce que tout autre eût fait à ma place. Un devoir rempli ne vaut pas un remercîment.

Après ce début, la conversation prit une tournure intime. Les idées de ces trois personnes étaient si parfaitement conformes, qu'on aurait cru entendre des amis de vingt ans. Elles avaient même opinion sur le monde, même aversion pour les assemblées bruyantes où l'on va chercher la fatigue, pour les faux plaisirs que suit souvent le regret. Leurs âmes paraissaient avoir traversé les mêmes épreuves : pouvaient-elles ne pas sympathiser ? Mme Delamarche mit Lucien au fait de sa position ; mais d'un accent joyeux elle ajouta :

— Nos épreuves sont terminées, du moins puis-je l'espérer. J'ai reçu ce matin une bien agréable nouvelle : l'affaire de ma pension est réglée ; l'arriéré va m'être payé. Si je m'en réjouis, c'est pour ma pauvre enfant qui s'épuisait à travailler.

Antonine, par un geste expressif, pria sa mère de ne pas la vanter ainsi. La veuve ajouta :

— Mais d'où peut nous être venue cette bonne fortune ? Sans une protection inespérée, jamais mes modestes intérêts n'eussent triomphé de l'inertie des bureaucrates... Voilà ce que nous cherchions, ma fille et moi : qui donc peut nous avoir ainsi protégées ?

— Dieu, madame, dit gravement Lucien dont la voix fit tressaillir Antonine.

Celle-ci, après le départ de Lucien, s'écria du ton d'une inspirée :

— Ma bonne mère, veux-tu savoir à qui nous devons tant de bonheur ? C'est à M. Lucien.

— Quelle idée ! dit Mme Delamarche en haussant les épaules ; tu supposerais donc chez M. Lucien l'héroïsme de la générosité ?

— Ma mère, c'est le meilleur, le plus noble des hommes.

— Qui te fait le juger si avantageusement ?

— Un instinct secret. Je l'ai deviné ; quand ma vie devrait répondre de mes paroles, j'affirmerais hautement que M. Lucien est notre bienfaiteur.

— Mais quelle présomption !... M. Lucien aurait un si grand crédit ! Autant qu'il m'a paru, c'est un artiste au cœur généreux ; mais ce n'est pas un puissant du jour.

— Qu'importe ! pour avoir accès dans les ministères, il suffit d'un ami, quelquefois d'un simple employé...

— Soit donc ! je remercierai M. Lucien.

— Gardez-vous-en bien, ma chère maman : il ne reviendrait plus !...

— Vraiment ? fit Mme Delamarche en souriant.

— Il paraît si farouche !

Lucien revint, il revint souvent, puis tous les jours. Lui, jadis si sombre, il n'était plus que mélancolique. La connaissance de Mme Delamarche et de sa fille avait jeté un certain charme dans cette vie de jeune homme, qui trop tôt était devenue une vie de vieillard. Une confiance mutuelle s'établit entre Lucien et Antonine. Cette confiance, pensez-vous, doit s'appeler du nom d'amour ? Peut-être. Mais assurément ni Lucien ni Antonine n'avaient pensé que ce mal dévorant succèderait jamais à tant de paroles simples ; que cette flamme funeste détruirait jamais une atmosphère si calme. On se voyait par besoin de se voir. On s'était vu, cela suffisait. On se parlait pour se parler, c'est-à-dire pour entendre la musique de la voix ; le regard cherchait le regard, moins afin de se noyer dans une molle langueur que par une mutuelle attraction. Comme elles étaient impatiemment attendues les soirées qu'on allait passer ensemble au Luxembourg, sous la tiède haleine du printemps ! On s'était fait une habitude de la même promenade, on suivait instinctivement les mêmes allées ; puis, de crainte de fatiguer la bonne mère, on s'asseyait au pied d'une vieille statue de Minerve, qui avait l'air de dire en branlant sa tête de marbre : « Enfants, soyez sages. » Lucien aspirait le bonheur ainsi que l'homme du Nord aspire les senteurs des orangers ; et, passant la main sur son front, comme pour en effacer des souvenirs pénibles, il disait souvent : « Mon Dieu ! qu'il ferait bon vivre toujours ainsi ! » Antonine suspendait alors son travail de broderie ; elle regardait Lucien en silence. Et ce regard avait une éloquence que la parole ne saurait traduire.

Mais citez-moi une seule existence qui ait suivi invariablement ce cours tranquille ? le ruisseau le plus ignoré rencontre lui-même ses petits obstacles. Quand l'homme n'est pas son propre bourreau, quand il ne s'ingénie pas à forger le le trait qui lui percera le cœur, c'est la société qui vient détruire son repos.

Pendant la longue et cruelle époque d'épreuves où Mme Delamarche et sa fille voyaient toutes leurs ressources s'enfuir, aucune sympathie n'avait répondu à leur détresse, aucune main ne s'était tendue vers elles. Vainement Antonine avait-elle demandé une modeste place à des maîtresses de pensionnat ; celles-ci lui objectaient qu'elle n'avait pas encore passé par tous les degrés qu'exige la loi. Et voilà qu'une de ces mêmes institutrices vint un jour lui faire les propositions suivantes, à présent qu'Antonine n'éprouvait qu'un besoin, celui de ne point changer de sort.

— Mon enfant, dit la dame, j'apprécie hautement vos nobles qualités, votre instruction solide. Vous n'avez plus qu'un examen à subir, et nul doute qu'il ne soit favorable. Tout me permet de vous soumettre un projet qui, je l'espère, vous conviendra. Ma santé s'est extrêmement affaiblie depuis quelques années : j'ai besoin d'une aide intelligente. Veuillez accepter la moitié de la propriété de mon établissement, à la condition d'y consacrer tous vos soins. Ma maison est considérable : c'est donc votre fortune que je vous offre.

Antonine, extrêmement troublée, muette, interdite, tourna un regard vers Mme Delamarche.

— Je vous comprends, reprit l'institutrice, et j'honore votre sentiment. Vous craignez que je ne veuille vous séparer de Mme votre mère. Loin de moi cette mauvaise pensée ! Vous aurez un appartement spacieux que madame partagera. Ainsi, la présence de votre mère, une honorable position, une fortune assurée, tout se réunira pour vous faire une douce existence. Mais je ne veux pas dominer votre volonté... Réfléchissez, mon enfant, et rendez-moi réponse d'ici à trois jours.

Après le départ de cette dame, la mère d'Antonine donna libre cours à sa joie. Elle parcourait la chambre en précipitant ses paroles, et, il faut le reconnaître, c'était le bonheur de sa fille, pas autre chose, qui lui mettait au cœur cette exaltation. « Vois-tu, mon Antonine, s'écriait-elle, te voila hors d'embarras... Les riches n'insulteront plus à ta pauvreté... Tu n'auras point à supporter le dédain des autres femmes..... Je pourrai mourir tranquille avec l'idée consolante que mon enfant ne manquera de rien !..» Un sanglot interrompit ce flux de paroles. Mme Delamarche se retourna toute saisie de stupeur. Au même instant, Antonine, qui s'était efforcée de comprimer ses larmes, vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère.

— Qu'est-ce donc? dit celle-ci en se dégageant légèrement et considérant sa fille; quoi! tu pleures, tandis que tu devrais te réjouir. O mon Dieu ! me cache-t-elle un secret?..... De grâce, révèle-moi la cause de ton chagrin.

— Du chagrin? je n'en ai pas, ma bonne mère.

— Alors, pourquoi ces larmes, cette émotion?

— J'aurais peine à vous le dire.... car je l'ignore. La perspective d'un changement de position m'a causé quelque effroi. Nous sommes heureuses dans notre médiocrité; plus heureuses, peut-être, que nous ne le serions jamais au sein de l'abondance et du luxe.

— Ma chère enfant! je me suis alarmée, j'ai eu tort... car maintenant je comprends tes appréhensions. Mais, tiens, demandons conseil à notre meilleur ami.

— A M. Lucien ! s'écria la jeune fille.

— Sans doute, à M. Lucien. Quel autre que lui pourrait nous donner de sages avis? Il est si raisonnable! Je suis certaine qu'il aura bien du plaisir à apprendre ton changement de fortune.

— Ne lui en parlez pas!... dit Antonine avec une sorte d'effroi.

Puis, s'apercevant de la surprise de sa mère, elle ajouta :

— Eh bien! laissez-moi le lui annoncer.

— Mais pourquoi tant de ménagements? demanda Mme Delamarche un peu inquiète. Si M. Lucien a une véritable amitié pour nous, doit-il être indifférent à notre sort?

Antonine garda le silence. Pour la première fois, il y eut un nuage entre la mère et la fille. Cependant, elles s'étaient rendues au Luxembourg, à la place accoutumée. Lucien vint les y retrouver; il était gai et tenait un joli bouquet qu'il offrit à Antonine. Celle-ci s'efforçait de dissimuler son émotion. Cependent, elle ne put être assez habile pour la cacher entièrement. Interrogée, pressée vivement par Lucien, elle lui apprit la proposition qu'on lui avait faite.

Une pâleur livide se répandit sur les traits du jeune homme. Ce fut en vain qu'il essaya de prononcer quelques mots : la parole ne venait pas à ses lèvres; mais en revanche ses yeux se remplissaient de larmes. Il s'était un peu détourné, et avec le bout de sa canne il tourmentait le sable. Comprenant enfin ce que sa tenue pouvait inspirer de fâcheuses conjectures à Mme Delamarche, il fit sur lui-même un effort violent et dit : « Je vous l'avoue, mademoiselle, ce n'est pas sans appréhension que je vous verrais accepter un aussi lourd fardeau. Pour diriger une grande institution, vous êtes bien jeune... Cependant c'est une proposition séduisante..... Votre avenir est là peut-être... Il faudra voir...

— Vous me le conseillez! dit Antonine avec un inexprimable accent qui comprenait tout à la fois la douleur, la surprise, l'angoisse, le reproche.

— Que sais-je, mon Dieu !... répondit le jeune homme.

Heureusement pour les interlocuteurs, une dame de leur connaissance s'approcha ; elle parlait vite et très haut. Tandis que la nouvelle-venue s'entretenait avec Mme Delamarche, Lucien put glisser ces mots à Antonine : « Les séparations sont cruelles..... On hésite à les accomplir quand on aime. »

Antonine tressaillit; pendant le retour, son bras, qui appuyait sur celui de Lucien, fut agité par une sorte de tremblement convulsif. Au moment de l'adieu, elle dit à voix basse :

— Je refuserai !

Lucien rentra chez lui ivre de bonheur. Aimé ! il était aimé ! Oh! pour qui a souffert de l'injustice du monde, cette douce assurance, être aime, est comme la révélation de l'éternité céleste. On ne marche plus seul dans le désert peuple des grandes villes; on se sent régénéré, fort et poetique. On aime, on est aimé!

Nous franchirons un intervalle de quelques jours passés en douces causeries, en rêves delicieux; et cependant la prudente mère, qui avait reçu enfin des confidences, s'étonnait parfois de ce qu'un amour si pur n'était pas couronné par une demande en mariage. M. Richard va reparaître en scène.

Un soir, pendant l'absence d'Antonine, qui donnait des leçons en ville, le voisin monta chez Mme Delamarche. Plus encore qu'à l'ordinaire, il avait l'air affairé, important et mystérieux.

— Je viens, dit-il, vous rendre un grand service.

— Un service, vous, monsieur? fit la veuve un peu dédaigneusement; car cet homme à l'esprit étroit et inquisiteur lui inspirait de l'aversion et même de la crainte.

— La démarche que je me permets auprès de vous, madame, m'a été dictée par la sympathie qu'on éprouve naturellement pour une honorable famille.

— Je ne comprends pas, monsieur...

— Vous allez mieux me comprendre. Quel est votre plus cher trésor! Votre fille, n'est-il pas vrai?

— Je n'ai pas besoin de le dire.

— Sans doute. Et ce trésor, vous devez veiller sur lui avec d'autant plus de prudence qu'il est précieux et qu'un souffle peut le flétrir.

Mme Delamarche regardait d'un air de surprise M. Richard, dont l'éloquence babillarde prenait en ce moment des échasses, afin de se hisser à la hauteur du sujet. Le voisin continua :

—Vous recevez dans votre intimité M. Lucien?

— Oui, et nous sommes heureuses de l'amitié qu'il nous témoigne. C'est le plus honorable des hommes.

— A ce qu'il vous semble, du moins. Et si ce M. Lucien s'était insinué chez vous pour séduire votre fille!...

— Monsieur, je ne dois pas vous écouter davantage.

— Patience, madame; je reprends : Si ce M. Lucien, sous les dehors de la sincérité, cachait un cœur perfide; s'il avait inspiré à votre fille des espérances qui ne sauraient se réaliser...

— O mon Dieu!

—S'il avait fait naître dans le cœur de Mlle Antonine un amour qui ne devrait être que malheureux.

— Que dites-vous?

— Je dis la vérité, la vérité pure. Demandez d'un ton d'indifférence à M. Lucien s'il connaît le comte de Lorsy, probablement vous serez témoin de son trouble.

— Du trouble... pourquoi?

— C'est, ajouta M. Richard mystérieusement et en baissant la voix, c'est que M Lucien et le comte de Lorsy sont une seule et même personne.

— En vérité! s'écria Mme Delamarche avec un certain orgueil maternel... Eh bien, pourquoi pas? M. Lucien m'avait toujours paru un homme distingué.

— Mais, malheureuse mère, ce que vous ignorez encore, c'est qu'il y a de par le monde une comtesse de Lorsy; c'est que votre M. Lucien est marié.

Mme Delamarche pâlit et fut obligée de se retenir aux bras de son fauteuil. Elle n'avait pas la force de prononcer une seule parole. M. Richard profita de ce silence pour ajouter, avec sa volubilité ordinaire, les explications suivantes:

— Oui, marié! et c'est affreux à lui de se glisser ainsi chez des personnes honorables, de se faire aimer, lorsque l'amour ne peut aboutir qu'au désespoir et au déshonneur. Il savait bien où cela vous conduirait, et il eût dû, dès le premier jour, avouer sa position. Voilà ce que je ne lui pardonne pas. Qu'avec moi, avec les autres voisins, il se tînt renfermé dans sa dignité, je le conçois, bien qu'après tout ce soit une manie ridicule; mais vous, madame, vous avoir caché son secret, c'est odieux... Une pauvre jeune fille qui acceptait innocemment son bras pour aller tous les soirs au Luxembourg, avoir abusé ainsi de sa naïveté.....

— Mais, monsieur, interrompit fièrement Mme Delamarche, qui vous dit que ma fille aime M. Lucien? et qui me prouve, après tout, l'exactitude de vos assertions?

— C'est là que je vous attendais: on entretient volontiers ses illusions; je n'ai parlé que sur bons renseignements. Un de mes anciens amis, dont je n'avais pas reçu la visite depuis un an, vint me voir avant-hier. Comme je le reconduisais, M. Lucien passa tout rêveur et sans prendre garde à nous. Je poussai le bras de mon ami.

— Eh mais! mon cher, me dit-il, serait-ce ce voisin dont tu m'as tant parlé?

— Lui-même.

— Je le connais.

— Tu le connais?

— A merveille. Et il se fait appeler M. Lucien?

— Je ne lui sais pas d'autre nom.

— C'est un grand seigneur, le comte de Lorsy. Il habitait encore, l'an passé, un délicieux hôtel de la rue Neuve-des-Mathurins; c'est moi qui lui fournissais sa papeterie, crayons, aquarelles, reliures, etc. J'ai fait bien des affaires avec lui et avec sa femme.

— Sa femme! me suis-je écrié... comme vous, madame.

— Oui, une personne superbe, grande, brune, un air de commandement qui ne permet pas la réplique. Il paraît que la bonne intelligence ne régnait guère entre les deux époux. M. le comte n'a cependant pas voulu plaider en séparation... car c'est un homme doux et craignant le bruit... Il a abandonné à sa femme l'hôtel et la majeure partie de la fortune... et il s'est éloigné... Je ne m'étonne pas de le retrouver ici : la solitude était tout à fait dans son goût.

— Voilà, ma chère madame Delamarche, voilà comment je suis arrivé à une découverte que vous devriez bénir. Mais ma visite, en se prolongeant, pourrait vous devenir importune. Adieu, adieu, ma chère madame Delamarche.

Vous comprendrez aisément ce qu'une pareille confidence produisit de désordre dans les idées de cette pauvre mère, car elle voyait tout à coup sa fille adorée sur les bords d'un abîme. En l'absence d'Antonine, Mme Delamarche fit les plus beaux projets pour lui cacher ce fatal secret, pour préparer doucement une rupture avec le comte. Mais il en est de ces projets comme de la feuille que le vent détache de l'arbre et emporte au loin. Le moyen de résister aux questions pressantes d'une fille qui vous caresse, vous embrasse, essuie vos larmes, s'inquiète, pleure avec vous! Il faut que la douleur éclate; il faut que l'âme se montre à découvert. Et alors la pauvre enfant reçoit à son tour dans le cœur le trait empoisonné.

Lucien était absent. Mme Delamarche profita de cette circonstance pour faire prévenir le jeune homme par son domestique qu'Antonine étant indisposée, ces dames ne pourraient le soir aller à la promenade. En apprenant cette nouvelle, Lucien se hâta de monter. Mme Delamarche le reçut un peu cérémonieusement dans la première pièce. Antonine resta invisible. Le lendemain, il en fut de même. Lucien désolé redescendait cherchant en vain à deviner le motif de ce refroidissement, et fort inquiet aussi de la santé d'Antonine. Il entendit sur l'escalier la voix sardonique de M. Richard, disant au portier :

— Oui, mon cher, c'est le comte de Lorsy, un grand seigneur, rien que cela! Ces mots qui le frappèrent vivement furent pour lui un coup de lumière.

— Malheureux! murmura-t-il, découvert!.... Ainsi, jamais de bonheur! Par une inspiration soudaine, il remonta et sonna chez Mme Delamarche. Celle-ci, qui ne l'attendait plus, ouvrit aussitôt. Antonine était dans la première chambre; elle jeta un cri et se laissa tomber sur une chaise. Lucien courut à elle, ne songeant avant tout qu'à lui prodiguer des secours Quel changement, grand Dieu! depuis deux jours. Que de larmes avaient sillonné ces joues pâlies! Non, l'âge, les maladies, les revers de fortune, ne sauraient produire autant de ravages qu'un amour déçu. Antonine avait fermé les yeux, et porté chastement les mains à son front, comme pour s'abriter contre le regard de Lucien. Celui-ci éprouvait le paroxysme du désespoir.

— Je *sais tout*, dit-il.

— Et nous aussi, monsieur, répondit amèrement Mme Delamarche.

Il s'écria :

— Eh bien! écoutez-moi : si jamais vous m'avez accordé quelque affection, si je vous ai paru digne autrefois d'estime et de confiance, écoutez-moi, vous me jugerez mieux ensuite. Un misérable, qui se fait un jeu de troubler l'intérieur des familles, est venu vous dévoiler un secret que le hasard seul a pu lui livrer. Car, ce secret poignant, horrible, je le tenais renfermé dans mon sein qu'il dévorait. Cet homme vous a dit que je suis... marié.

— Est-ce la vérité, monsieur, demanda la mère.

— C'est la vérité.

Antonine porta son mouchoir à ses yeux. Lucien fit un geste de désespoir, et continua ainsi :

— Toutes les apparences déposent contre moi. Et pourtant je ne suis pas coupable. Dieu m'est témoin que je ne voulais pas offrir à Antonine un cœur éprouvé, dégoûté de la vie; Dieu sait encore combien pour moi était sacré l'honneur de cet ange. Mais il me fut si doux de trouver des sympathies! j'avais été si malheureux! le monde pesait sur moi d'un poids si accablant! Comment repousser l'amitié, et quand l'amitié devint de l'amour, comment étouffer cet amour consolant et réparateur?... O mon Dieu! est-ce que je voulais l'aimer!... est-ce que je savais que je l'aimais, moi, pauvre insensé, qui devais avoir de la force pour deux! On vous a dit que j'étais marié... Oui, ma famille m'a sacrifié. Mon père, armé de la sévérité inflexible des vieux gentilshommes d'autrefois, m'a ordonné d'épouser cette femme, ce *grand parti*. On n'a pas consulté mes goûts; j'avais été élevé

dans une telle habitude de l'obéissance.... Et bientôt j'ai vu qu'on avait uni deux natures dissemblables, odieuses l'une à l'autre, qu'on nous avait liés pour notre malheur commun.... Je n'étais pas frivole, avide de plaisirs, dissipé, comme *elle* m'eût voulu trouver; de son côté, elle n'avait pas cette timidité, cette modestie que j'aime dans son sexe.... Quand ceux qui avaient fait ce mariage n'existèrent plus, nous rompîmes autant que nous le pouvions une chaîne détestée... Mais cette chaîne existe, et il en reste toujours un anneau qui me retient. Ma main n'est plus libre, du moins mon cœur est à moi... Que la société me condamne, ma conscience m'absout, car j'ai acheté par la souffrance le droit d'être maître de mes sentiments. Voyez si j'ai été traître envers Antonine, voyez si je ne suis pas doublement malheureux, moi qui eusse voulu lui consacrer le reste de ma vie, ne plus penser, ne plus respirer que pour elle, par elle! Oh! dites, Antonine, dites que vous ne me méprisez pas, que vous ne m'accusez pas de duplicité! dites qu'il y a eu dans tout ceci une fatalité horrible, mais que vous ne sauriez douter de moi!... Un mot, de grâce, un mot, ou je meurs.

Antonine leva sur Lucien un regard empreint de la plus touchante expression, et elle répondit avec une douceur qui eût arraché des larmes aux plus endurcis :

— Je vous pardonne, monsieur..... Lucien : nous n'étions pas nés pour être heureux. Supposons que notre intimité fut un rêve, un de ces rêves qu'on prolonge par le souvenir.... Mais maintenant nous ne pouvons plus nous voir. Quel nom me donnerait votre femme... si elle savait... Adieu, Lucien, adieu!

Et, en sanglotant, la jeune fille s'élança dans l'autre chambre.

. . . .

Maintenant, ajouta l'artiste qui me faisait ce triste récit, maintenant il vous faut franchir par la pensée un intervalle de six mois... Une jeune fille est dans son lit, pâle, faible, appartenant déjà plus aux cieux qu'à la terre. Elle presse sa mère contre son sein, et lui dit avec un sourire divin :

— Je vais cesser de souffrir. Essuie tes pleurs. Mon seul regret est de te quitter, mais nous nous reverrons. Dis-*lui*, si tu le revois..... Non, qu'il ignore que je suis morte... Pauvre mère, nous avons supporté la misère... Eh bien! sache-le, la misère tue moins que le chagrin. *Le chagrin est la plus cruelle de toutes les maladies...*

La porte de la maison est tendue de blanc; le portail de l'église voisine est aussi tendu de draperies blanches. Des vierges, un cierge en main, escortent Antonine jusqu'au temple saint. Là, dans un des bas-côtés, il y a un homme agenouillé sur les froides dalles. Cet homme prie et pleure, et sa tête touche le sol. Cet homme se retrouve encore au cimetière, et, lorsque le funèbre cortége s'est éloigné, il reste à prier et à pleurer auprès de la fosse fraîchement comblée.....

Si vous alliez à la Meilleraie, vous pourriez le voir. Ce n'est plus Lucien, ce n'est plus le comte de Lorsy.... C'est un pauvre trappiste.

ALFRED DES ESSARTS.



UN MARIAGE IMPOSSIBLE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

CHAPITRE Ier.

Mon Dieu! Marthe, qu'as-tu donc à t'agiter ainsi sur ta chaise ?

—Moi! mademoiselle... oh! rien... rien du tout.

Cette vague interpellation et cette réponse évasive furent suivies d'un silence de plusieurs minutes. Mais bientôt la même cause produisit une seconde fois le même effet.

—Mon Dieu! Marthe, tu ne veux donc pas te tenir en repos?

— Ecoutez donc, mademoiselle, cela vous est facile à dire, à vous, qui êtes là tranquillement assise devant votre fenêtre, la tête et le cœur remplis d'une même pensée, et les yeux fixés sur votre jolie toilette de demain... Une veille de noces... c'est si gentil et ça occupe tant! Mais si, comme moi, vous teniez à la main...

— Un livre, ce me semble ?

— Oh! sans doute... au premier abord, ça ne parait rien... Mais, voyez-vous, il y a livre et livre...

—Dame!... à sa couverture jaune un peu salie, à ses feuillets... un peu fripés, je parierais, Marthe, que c'est encore quelque roman nouveau .. En peut-on savoir le titre?

— Non, mademoiselle, car il n'en reste pas vestige. Mais je puis vous affirmer que ce doit être quelque chose de bien effrayant!...

— Miséricorde, ma bonne Marthe! tu vas me faire peur!

— Vous riez... on voit bien que vous n'avez pas lu ce que je viens de lire.

— Tu ne m'en donnerais guère envie.

— Figurez-vous donc, mademoiselle, qu'au rebours des histoires du temps jadis, où le vice était toujours puni et la vertu récompensée, le crime obtient ici toutes sortes de satisfactions. Vous saurez d'abord...

Nous ne suivrons pas Marthe dans les ténébreux sentiers d'une narration beaucoup trop diffuse, dont le poison, les coups de poignard, les enlèvements, le meurtre et la trahison, firent généreusement les frais. Elle avait d'ailleurs groupé ses personnages d'une façon si bizarre, qu'on eût juré les voir entassés dans une impasse où ils avaient bien pu entrer, mais d'où il leur serait impossible de sortir. Or, de deux choses l'une : ou le roman en question était fort obscur, ou la bonne femme ne s'entendait point aux analyses. Quoi qu'il en fût, Hortense y mit beaucoup de bonne volonté et poussa même le dévoûment jusqu'à faire semblant de comprendre. Mais bientôt les fils de l'intrigue s'embrouillèrent tellement, et Marthe, attendrie jusqu'aux larmes, parut si drôlement emprisonnée dans son récit, qu'Hortense prit pitié d'elle et lui dit, en l'arrêtant au milieu d'un sanglot :

— S'il en est ainsi, Marthe, pourquoi continuer cette lecture? à ta place, moi, je laisserais là ce maudit volume, et n'en voudrais plus entendre parler.

— Vous avez peut-être raison, murmura la bonne vieille d'un air distrait et sans paraître trop s'inquiéter de la valeur de sa réponse.

Mais elle reprit avec une sorte d'explosion chagrine:

— Mais je ne le peux pas, mademoiselle, je ne le peux pas... et c'est justement ce qui m'afflige le plus... Que voulez-vous?... c'est plus fort que moi... Quelquefois je sens que cela me fait mal et je fermerais le livre de bon cœur... Ah bien oui! impossible... ni ma main ni mes yeux ne veulent obéir... Je me dis : voyons encore une petite page, et, de page en page, j'arrive à la

fin du volume. Enfin, expliquez cet effet-là si vous le pouvez : cela me rend malade, et cependant... cela me fait plaisir.

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— De rien, mademoiselle... Je m'en veux seulement de ne savoir point me faire une raison et de prendre trop au sérieux des inventions qui, le plus souvent, n'ont pas le sens commun... car enfin, dans notre vie, à nous, est-ce que nous voyons jamais des exemples de crimes pareils, de perversités semblables ? Pour ce qui est de moi d'abord, je pose en fait que, depuis quarante ans que je suis au service de l'excellente famille Maynard, j'ai toujours mené l'existence la plus paisible, la plus régulière, et qu'en bonne conscience...

—Tu me permettras, Marthe, de t'arrêter ici, afin de te faire observer, — le plus poliment possible, — que tu manques ou de mémoire ou de bonne foi.

— Mademoiselle, je vous jure....

— Ne jure pas, car alors j'aurais beau jeu à te rappeler des faits dont tu devrais te souvenir bien mieux que moi, puisqu'ils remontent à près de dix-huit années, et que c'est de toi-même que je les tiens : il me semble que, sans risquer de te tromper beaucoup, tu peux bien compter comme des évènemens malheureux le voyage aux îles, entrepris si mal à propos par M. Raoul, le sinistre de *l'Alcyon* et la mort précoce de ma première bienfaitrice, cette pauvre Mme Maynard.

Les trois évènements rappelés par Hortense seraient autant d'énigmes pour le lecteur, si nous ne prenions la peine de les lui expliquer. Il y avait, en effet, dix-huit ans de cela. M. Raoul Maynard, fils d'un des plus riches armateurs du Havre, et marié depuis peu à Mlle Henriette de Nivernay, fut subitement appelé à la Martinique par des intérêts de nature telle qu'ils ne pouvaient être débattus et réglés que par lui. Cette impérieuse nécessité avait surpris le jeune ménage au milieu de l'ivresse partagée des premiers jours. La séparation fut cruelle et l'adieu s'échangea dans les pleurs. Était-ce pressentiment? était-ce tout simplement faiblesse? Nul ne le saurait dire. Toujours est-il que Raoul, ébranlé par la douleur de sa femme s'éloigna des côtes de France rêveur et le cœur navré.

Cependant, un mois après son départ, il se manifesta au sein de la riche population du Havre un mouvement étrange et inaccoutumé. On était à la veille d'y célébrer un de ces glorieux anniversaires qui perpétuent, dans les cités maritimes, le souvenir d'une conquête pacifique de l'industrie ou d'un triomphe naval remporté sur l'étranger, et le trois-mâts *l'Alcyon*, désigné pour servir de sanctuaire à la fête, gémissait bruyamment sous le marteau des travailleurs. Jamais bal projeté n'avait mis tant de rivalités en jeu, tant d'amours-propres en présence, tant d'imaginations aux abois. On ne parlait en tous lieux que des magnificences présumées de cette espèce de tournoi galant, où toutes les vanités comme toutes les coquetteries de la ville se donnaient ordinairement rendez-vous. Il était pourtant à craindre qu'une étoile manquât à ce paradis éblouissant. L'absence de M. Maynard devait, selon toute apparence, interdire à sa femme un plaisir dont il ne pouvait prendre sa part. Une députation choisie parmi les amies de la belle Henriette fut chargée de connaître ses intentions, et au besoin de triompher de sa résistance. Au grand étonnememt des ambassadrices, qui, en matière de fête et de bal, ne croyaient guère à la possibilité d'un refus sérieux, Mme Maynard fut inébranlable et déclara, en tempérant par un sourire ce que sa réponse avait de trop solennel, que l'absence d'un époux étant une sorte de veuvage anticipé, elle s'abstiendrait de toute démarche incompatible avec l'austérité de son deuil.

Comme rien n'est plus difficile à battre en brèche que le paradoxe, et qu'en thèse générale les mauvaises raisons sont celles dont on vient le plus malaisément à bout, on renonça à l'espoir de décider Henriette, et il en résulta un regret unanime, car, chose remarquable, Mme Maynard avait trouvé, peut-être parce qu'elle ne l'avait point cherché, le secret d'être belle, heureuse et fêtée, sans avoir aucun des ennemis que valent ordinairement à une femme du monde ces trois impardonnables torts : la jeunesse, le bonheur et le succès. Il était donc bien arrêté qu'elle n'irait point au bal, lorsque son père, M. de Nivernay, accompagné de Marie, sa seconde fille, vint joindre ses prières aux prières de tous. Que pouvait Henriette contre tant de séductions? Pressée par sa sœur, persuadée par son père, elle céda. La nouvelle s'en répandit promptement, et, pour renfermer l'éloge de Mme Maynard dans un seul trait, la joie qu'en éprouvèrent les plus coquettes et les plus belles ne fut troublée par aucun regret ombrageux.

Enfin, vint le jour de la fête et sonna l'heure du bal. Le temps était magnifique et la brise caressait, sans les éveiller, les eaux dormantes

de l'Océan. Le canal se couvrit de barquerolles ornées à la vénitienne, les tentes de *l'Alcyon* s'ouvrirent, et la brillante mêlée commença. Il y eut une première heure d'embarras et de confusion. Un instant même, les rangs de la foule se multiplièrent en lignes si pressées et si compactes que toute oscillation semblait y devenir impossible. Mais, par degrés, l'ordre se glissa dans le chaos. Des valseurs intrépides conquirent de vive force un premier espace dont le cercle alla désormais s'élargissant; —et les milliers de curieux, échelonnés sur les hauteurs d'alentour et assis sur la jetée, purent voir de loin les bougies trembler au vent des robes tournoyantes, pendant que l'orchestre leur envoyait, à travers les toiles humectées, l'écho mourant de ses accords.

Les heures vont vite au bruit de la musique nocturne, et le fier trois-mâts avait si belle mine, avec ses échappées de lumière qui étincelaient sur le ciel noir comme les facettes d'un diamant, que les spectateurs les plus éloignés le contemplaient avec le sourire aux lèvres et s'oubliaient dans une douce extase, comme s'ils eussent subi eux-mêmes l'action attractive de ce spectacle bizarre et de ces joyeux accents. Tout à coup, un bruissement d'admiration s'éleva dans tous les groupes à la fois. Le coup d'œil, en effet, devenait de plus en plus merveilleux, et la perspective se nuançait des plus vives couleurs. On ne savait encore, à la vérité, d'où venait ce nouvel éclat; mais il semblait que la flamme des candélabres montât vers le ciel plus blanche et plus pure, et qu'un crépuscule improvisé vînt mêler son sourire à l'insoucieuse joie des danseurs. Le progrès de cette lumière était imperceptible, mais réel; à chaque instant, l'ombre moins épaisse faisait place à l'un de ses rayons. Bientôt les lueurs du dehors firent pâlir les clartés du dedans, et il vint un moment où *l'Alcyon* parut enveloppé dans un tourbillon de vapeurs argentées et de poussière d'or. C'était splendide! Des applaudissements éclatèrent... On cria bravo!... Un matelot émerveillé compara cet aspect magique à celui d'un vaisseau qui brûle en mer. Toute frivole qu'elle fût, la réflexion du matelot en amena une autre. Le mot d'incendie courut dans la foule... Mais quelle folie! Ne voyait-on pas toujours se dessiner derrière les gazes transparentes la silhouette animée du bal? L'élan était-il moins impétueux, l'archet plus timide? On dansait, on dansait toujours... Soudain s'éleva une clameur plaintive; puis, sons et mouvements, tout s'arrêta. Le matelot avait dit vrai... C'était le feu, le feu à bord. Alors commença une scène lamentable. Les hommes couraient comme des fous et semblaient tourner sur eux-mêmes; les femmes se jetaient à genoux et joignaient les mains, et au-dessus de cette scène tumultueuse planait une sorte de bourdonnement sourd, animé, continu, qui semblait porter au ciel une immense prière d'agonisants.

Toutes les barques en état d'être lancées à l'eau sortirent du port à grande force de rames. Mais que peut la lenteur de l'homme contre un si prompt ennemi? Dès les premières minutes, l'incendie étreignit de ses bras dévorants le bâtiment tout entier. Par où pénétrer dans l'ardente fournaise? De longues flammes bleues faisaient sentinelle à tous les points de l'abordage, et les écoutilles vomissaient des tourbillons d'une fumée rougeâtre. Le reste n'est plus du domaine de la parole... Pendant une demi-heure, on entendit un mugissement où se perdait le faible bruit des voix humaines: c'était le feu, c'était l'eau — qui se disputaient les cadavres et partageaient entre eux le butin. Avant de s'engloutir tout à fait, le navire, dont les flancs crevassés ressemblaient de loin à des soupiraux de l'enfer, jeta un dernier et brûlant éclair, grâce auquel on put voir l'Océan sillonné çà et là de barques qui regagnaient le port. Plusieurs de ces barques étaient vides. Sur d'autres flottaient quelques robes blanches et gisaient des corps inanimés. Tous n'avaient donc pas péri. Le lendemain, chaque maison compta ses victimes et prépara un semblant de funérailles. Il ne restait plus de la famille de Nivernay qu'Henriette Maynard, qui, après avoir vu son père expirer sous ses yeux, avait redemandé vainement sa sœur Marie à cette foule de morts et de mourants, et ne put jamais expliquer depuis à quel miracle inespéré elle devait son salut.

La ville entière prit le deuil. Henriette, pendant toute une semaine, ne quitta point sa chambre. Marthe la veillait jour et nuit. Mais, au bout de ce temps, à la suite d'une brusque détermination dont personne ne comprit le motif, Mme Maynard abandonna la résidence d'Ingouville pour aller se fixer au château d'Ormesson, propriété qui faisait partie de son douaire et qui était située, au milieu d'un joli massif de bois, à deux portées de fusil de Montivilliers. Marthe voulait suivre sa maîtresse.

Un ordre positif l'en empêcha. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels Henriette ne fit que de rares apparitions à Ingouville, prenant à peine le temps d'écouter les rapports de la bonne gouvernante sur les affaires de la maison, et montrant toujours la plus grande impatience de retourner au château. Plus tard, elle ne correspondit plus avec Ingouville que par l'intermédiaire des paysans qui portaient leurs marchandises au Havre. Un jour, cependant, Marthe envoya à Mme Maynard une lettre qui lui annonçait le retour prochain de son mari. Raoul lui-même entra dans le port trois jours après l'arrivée de sa lettre.

Instruit à la Martinique du sinistre de *l'Alcyon*, mais rassuré sur le sort de sa femme par une lettre d'elle, il lui tardait de voir de ses yeux, de toucher de ses mains la preuve vivante d'un bonheur que Dieu lui avait si merveilleusement gardé. Henriette ! Henriette ! ce fut son seul cri en revoyant Marthe. La pauvre femme était bien embarrassée... Que dire ? Mme Maynard, depuis deux jours, était, à la vérité, revenue à Ingouville pour l'attendre; mais, le matin même, elle avait été forcée, Marthe ne savait pourquoi, de retourner encore au petit domaine d'Ormesson. Raoul y courut. Au moment où il y arrivait, Henriette en sortait, pâle, échevelée, tout en pleurs. Un autre à sa place eût voulu remonter à la source de cette tristesse et s'enquérir des motifs de ce désordre étrange. Raoul aimait trop et se croyait trop aimé pour chercher ailleurs que dans leur mutuelle tendresse le secret de l'émotion d'Henriette ; et puis ne portait-elle pas en elle comme sur elle le deuil de deux êtres aimés? Revenu à Ingouville, Raoul comprit que la plaie de l'âme avait gagné le corps, et que, s'il était urgent d'apaiser l'une, il fallait en même temps songer à cicatriser l'autre. A cette tâche difficile, il voua toute sa pensée, toute sa vie.

Mais tant d'amour devait demeurer impuissant. Mme Maynard succombait aux secrètes atteintes d'un poison mortel. Elle dépérissait à vue d'œil. Des signes certains de phthisie ne tardèrent point à remplacer ce qu'on avait d'abord pris pour des symptômes d'une maladie de langueur. Dès lors, chaque journée nouvelle, en passant, dissipa ce doute et emporta l'espoir.

Un jour enfin, Mme Maynard était dans son lit, lorsqu'une villageoise de Montivilliers, portant un enfant au maillot, insista pour être introduite auprès d'elle. Après l'entrevue, qui avait duré plus d'une heure, Henriette fit appeler Raoul, et lui montrant la petite fille que la paysanne tenait entre ses bras :

— Vous voyez, lui dit-elle, cette pauvre créature. Elle n'a point de parents. Celle qui lui a donné la vie n'a pu sans doute lui donner son nom, puisque c'est à la charité de cette brave femme qu'elle est redevable de n'être pas morte de besoin et de froid. Voulez-vous achever une œuvre si saintement commencée ? Mon ami, ne me refusez pas la joie de faire, avant de mourir, une bonne action. Au milieu des tristesses qui m'ont accablée pendant votre absence, ma pitié est tombée sur cette enfant. Par grâce, que cette pitié ne lui soit point stérile, me promettez-vous de lui tenir lieu de père ? Me jurez-vous de l'aimer pour l'amour de moi ?

Tout inattendue que fût cette proposition, Raoul crut devoir sur-le-champ satisfaire au vœu d'Henriette ; et, sur le désir qu'elle en exprimait, s'engagea solennellement à vendre sous peu de jours le château d'Ormesson pour en convertir la valeur en une rente régulière constituée au nom de l'orpheline. La petite Hortense (c'est ainsi que l'appelait sa nourrice) semblait s'apercevoir qu'on s'occupait d'elle et souriait à ses protecteurs en agitant vers eux ses bras mignons et potelés. Une fois ces arrangements terminés, Mme Maynard parut plus calme et son teint se rasséréna peu à peu. La journée fut bonne, et le médecin qui resta le soir à son chevet, jusqu'à l'heure où elle s'endormit, crut remarquer dans le jeu de ses poumons plus d'aisance et de régularité. Ce fut presque une nuit sans larmes. On crut à la guérison d'Henriette. L'amour, comme la foi, fait croire aux miracles. Hélas! le matin souffla sur les rêves de la nuit... Raoul, en s'approchant du lit de sa femme, entendit sortir de ses lèvres un de ces gémissements qui sont, à eux seuls, une prière et un adieu. Il se précipita. Henriette était déjà froide... Pourtant elle trouva encore la force de retenir sa main dans une pression nerveuse, et d'articuler quelques syllabes... Elle parla de son père, murmura le nom de sa sœur et recommanda une dernière fois Hortense aux soins de Raoul. Il voulut répondre, mais elle ne l'entendait plus. Une heure après, quand la foule des serviteurs pénétra dans la chambre mortuaire, la tête d'Henriette était droite sur l'oreiller, et son visage n'offrait le vestige d'aucune contraction pénible. On eût dit, à voir sa figure blanche, ses yeux demi ouverts et ses deux mains jointes,

qu'elle s'était éteinte en regardant le ciel, sans se plaindre et sans souffrir.

Tous ces évènements étaient contenus dans le peu de mots qu'avait prononcés Hortense. Mais un espace de dix-huit années modifie singulièrement les effets de l'optique, et Marthe était parvenue à un âge où les yeux de la mémoire ne voient plus d'aussi loin. Le malheur enfante presque autant d'oublieux que le bonheur fait d'ingrats. Cette fatale époque ne se retraça donc à l'esprit de la gouvernante que sous la forme douteuse et en quelque sorte effacée d'une perspective depuis longtemps déjà hors de sa portée, et elle répondit sans se déconcerter à l'argument de la jeune fille :

— Oh! mademoiselle, quelle différence! Sans doute, je ne voudrais pas revoir une catastrophe pareille à celle de *l'Acyon*, et personne n'a gémi plus que moi de la mort de cette bonne Mme Maynard. Mais depuis, et pour ne parler que de vous, quelle série continuelle de joies, de triomphes et d'enchantements! De gentille que vous étiez, vous êtes devenue d'abord charmante, puis ensuite belle. M. Raoul, après avoir eu pour vous toute l'amitié désintéressée d'un père, vous offre sa main... que vous acceptez, je crois, sans trop de peine... de sorte que d'ici à demain, et presque sans vous en douter, vous allez vous trouver à la fois en possession d'un rang honorable et à la tête d'une fortune immense. Je vous demande un peu si le romancier le plus habile pourrait trouver en tout ceci matière à une de ces inventions diaboliques auxquelles, si on était raisonnable... Mais, mademoiselle, vous ne m'écoutez plus...

En effet, Hortense avait tourné les yeux du côté de la porte, et ses lèvres pincées dissimulaient tant bien que mal un léger sourire. Marthe devina qu'elles n'étaient plus seules, et s'écria en regardant derrière elle :

— Tiens! c'est M. Étienne Gobert!

— Moi-même, répondit le nouveau-venu, moi-même, qui suis arrivé assez à temps pour vous entendre et m'apercevoir que vous tenez encore à votre hérésie de l'autre jour...

Et comme Hortense faisait un geste de surprise.

— Oui, oui, continua-t-il, nous avons déjà eu ensemble une petite discussion à ce sujet. Dame Marthe nie l'existence du drame dans la vie commune, et moi je soutiens que tout est drame, comédie, intrigue autour de nous. Seulement, je suis de son avis quant aux résultats, qui sont fort rarement ceux dont parlent nos romanciers à la mode...

— Ah! fit Marthe avec un sourire de satisfaction, vous voyez donc bien...

— Leur tort, reprit vivement Étienne, est de pousser tout au tragique. Moi, je ne crois qu'à la gaîté, au rire, à l'élément comique, aux dénoûments heureux! Je suis de l'avis d'un de nos anciens maîtres en fait de vaudeville, qui a proclamé, par un intérêt de métier fort bien entendu d'ailleurs, que tout finit par des chansons! Et, Dieu merci! il ne m'est encore rien arrivé qui m'ait fait changer de système.

— En ce cas, monsieur, dit Hortense en riant, vous pouvez donner la main à dame Marthe.

— Pourquoi? parce qu'elle pense, avec Pangloss, un bon docteur dont vous n'avez sans doute, mademoiselle, jamais entendu parler, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles? Eh! mon Dieu! je me suis souvent dit que la vraie sagesse était là!

— Ainsi, répliqua Hortense étonnée, jamais une contrariété, jamais une émotion pénible?

— Jamais... jamais... ce serait beaucoup trop dire... Mais, une seule fois ... oh! il y a de cela bien des années... j'ai souvenance d'une aventure bizarre, romanesque... C'était en Allemagne, pendant un de mes voyages... A-t-on idée de cela?... Une femme que je rencontre, dans un incroyable état d'agitation, — qui m'accoste, me charge, — en termes assez ténébreux, — d'une commission passablement obscure, ne me donne pas même le temps de lui répondre, s'enfuit... et se jette à l'eau!...

— Ciel! fit Hortense.

— C'est à faire frémir, bégaya Marthe dont les yeux s'ouvraient déjà tout grands. Oh! monsieur Étienne, racontez-nous donc cela...

— A quoi bon? pour vous attrister, vous, mademoiselle Hortense, qui ne devez songer aujourd'hui qu'à votre bonheur; vous, chère dame Marthe, qui lisez bien assez de romans comme cela, sans que je vous en fourre encore un dans la tête? Non, croyez-moi, ne songeons qu'à nous divertir. — Certes, je ne dis cela ni pour Mlle Hortense ni pour Maynard, mais, voyez-vous, dame Marthe, un mariage... ça demande à être égayé... Quant à moi, je me sens en fonds de bonne humeur pour tout le temps que durera la noce de ce cher et vieil ami!...

— Eh bien! vous êtes toujours le même, dit Marthe en contemplant avec une sorte d'ébahissement heureux la figure épanouie d'Étienne. Autrefois, quand vous veniez à l'automne pas-

ser vos vacances à Ingouville, le père de M. Raoul vous connaissait déjà bien. « Laissez faire, disait-il, tant que l'ami Gobert sera dans la maison, l'ennui est bien sûr de trouver porte close. Le chagrin et lui n'ont jamais fait bon ménage. » Le fait est, monsieur Étienne, que vous avez un caractère charmant.

—Que voulez-vous ! à chacun le sien. Ma nature, à moi, est de chanter, de rire et de me moquer de tout, excepté de mes amis, bien entendu, et je vous assure que les huit jours que j'ai passés ici n'ont pas été perdus pour moi. J'avais prié Raoul de ne pas me faire grâce d'une seule des autorités de l'endroit... nous autres, faiseurs de vaudevilles, nous aimons les caricatures... Il a poussé la générosité jusqu'à me donner le spectacle de quelques grosses têtes du Havre. Hier, à dîner, nous avions un maire, un avoué et un employé supérieur des phares de Sainte-Adresse. Eh bien ! il n'est pas un de ces dignes personnages qui ne m'ait produit l'effet d'un type fort divertissant... Et, tenez, sans aller plus loin, vous-même, dame Marthe, vous êtes un type.

— Moi... un type !

— Certainement... avec votre manie de décrier les romans du jour, tandis que le cabinet de lecture, je le tiens de bonne source, ne peut suffire à votre... voracité.

— Oh ! par exemple..., si on peut dire !...

— Mes renseignements sont exacts. D'ailleurs, ajouta-t-il, nous voyons ici, ne vous déplaise, la preuve de ce que j'avance. J'en appelle à ce livre encore ouvert.

Et, comme il se dirigeait du côté de la table, Marthe y courut avant lui, fit une corne à la page où elle avait arrêté sa lecture, et, pressant le volume sous son bras, le renferma sous clef dans une armoire, avec un soin et un intérêt presque maternels. Pendant ce temps, Étienne, poursuivant avec volubilité son réquisitoire, lui reprochait d'avoir négligé, pour satisfaire à sa gloutonnerie littéraire, les ordres formels de l'armateur. Elle savait pourtant bien qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Le dîner était terminé depuis assez longtemps. Il était près de sept heures, et le notaire, assisté de son clerc principal, devait venir à huit pour la signature du contrat. Marthe avait donc oublié que la stricte exactitude est dans les attributions de ces messieurs, et qu'il ne faut pas les faire attendre, surtout quand il s'agit de deux fiancés impatients d'être époux, conséquence qui, soit dit en passant, n'est pas toujours d'une rigoureuse application. Raoul était descendu à la ville pour quelques derniers achats de circonstance, et il ne devait point tarder à rentrer. Il fallait de plus disposer le salon pour la petite réception d'amis, qui devait avoir lieu le soir même.

— Que de besogne ! s'écria Gobert en forme de péroraison, et rien de fait encore !

— Vous avez pourtant raison, dit Marthe en soupirant. Et dire que c'est ce livre maudit !... si je savais au moins le dénoûment !

— Vous le saurez... après la noce, interrompit vivement Étienne ; en attendant, je m'offre à vous aider. C'est un détail de mise en scène, et ça me connaît. Commençons, s'il vous plaît, par le salon, nous finirons par cette pièce.

— Quoi ! fit la bonne vieille toute surprise, vous consentiriez... vous... un monsieur de Paris ?...

—Pourquoi donc pas ?

Et Étienne, sans donner à Marthe le temps de s'étonner davantage, l'entraîna dans la pièce voisine.

Hortense reprit alors devant la croisée la place où nous l'avons trouvée au début de cette scène; mais, dès qu'elle fut seule, un nuage de mélancolie descendit sur ses beaux yeux noirs, et l'on eût dit que le rayon qui, tout à l'heure encore, éclairait ses traits habituellement pâles, venait de s'obscurcir subitement. Sans doute, sa pensée, un moment enchaînée ou distraite, profitait de la liberté que lui laissait la solitude pour s'élancer vers l'avenir, et l'on pouvait supposer que le spectacle où s'absorbait son regard communiquait à tout son être ce trouble indéfinissable qui est au fond de toutes les méditations et de toutes les rêveries. Une vue magnifique se déployait effectivement devant elle.

La maison où se passe l'histoire que nous racontons, et qui n'existe plus aujourd'hui, était une des plus jolies et des plus pittoresques de cette rangée d'habitations coquettes dont se compose la rue de la Côte, et qui ont fait comparer Ingouville à une châtelaine oisive et curieuse, nonchalamment accoudée sur son balcon et regardant, du haut de sa grandeur, ce qui se fait à ses pieds. De là, soit que le ciel se colore d'une nuance pourprée ou d'une teinte d'azur, soit que la bourrasque s'élance avec ses tourbillons rapides ou que le vent se taise aux quatre points de l'horizon, l'aspect est toujours beau, toujours majestueux, toujours grandiose. Ce que l'œil embrasse d'un seul jet suffirait à une admiration de plusieurs heures. En face, tout au

bas de la colline escarpée, est accroupi le Havre, coupé çà et là par l'eau de ses bassins, comme par autant de lames brillantes, et entouré d'une ceinture de tertres verts. A droite, se suivent, comme s'ils se tenaient par la main, le Pérey, que baigne la marée haute et que Frascati fait vivre, Saint-Roch, où reposent les morts, et du même côté, fuyant au milieu du brouillard, la Hève et les phares de Sainte-Adresse. A gauche, dans le lointain, on voit la Basse-Seine rouler ses flots avec la lenteur grave et solennelle d'une fiancée qui vient accomplir son éternel mariage avec l'Océan. Par un temps clair et au fond de ce panorama, sorti tout resplendissant des mains d'une fée, on pent découvrir encore Honfleur, la ville des pèlerinages parisiens, Trouville, l'heureuse rivale de Dieppe, et les dunes mouvantes de Dives et de Savenel.

Le soleil couchant faisait alors, à toutes ces merveilles, une splendide couronne d'or, et cependant, qui le croirait, Hortense, renfermée en elle-même, semblait regarder, sans le comprendre, le travail sublime de cette nature qui vivait, murmurait et se transformait sous ses yeux. Évidemment, son esprit et son âme étaient ailleurs. Pardonnons-lui. Est-ce qu'elle pouvait, tendre fille de dix-huit ans, songer à autre chose qu'à cet évènement prochain, qui n'avait été jusqu'alors, pour elle, qu'un rêve joyeux, presque frivole, et qui serait le lendemain, à pareille heure, une austère et douce réalité. Ce mariage avec l'homme qui l'avait élevée, avec celui qui l'avait surveillée comme un père, ce mariage était, il est vrai, résolu depuis plus d'un an. Mais, si familiarisé que l'on soit avec ces sortes d'idées, on n'en sent bien complètement la valeur qu'au moment où elles vont se traduire dans la vie réelle par un fait irrévocable et patent. L'histoire du mariage, vue à distance d'abord, et ensuite de près, est positivement le contraire de celle des bâtons flottants : *de près*, c'est quelque chose... *de loin*, ce n'était rien. L'approche du jour marqué remplissait Hortense d'une vague émotion. Etait-ce regret du passé, effroi de l'avenir? Mais pourquoi? Ce que font ordinairement l'inclination spontanée, les froides conventions du monde ou la préférence réfléchie, à lui seul, le hasard l'avait fait. Il avait mis tout près d'elle celui que son cœur eût certainement cherché, s'il n'eût point été là... A quoi donc Hortense rêvait-elle si tristement? Une lettre qu'elle vient de tirer machinalement de son corsage, et sur laquelle elle baisse lentement les yeux, va nous mettre au courant de ce secret. Il y a peu de lignes sur ce billet, et ces lignes sont signées Jules de Gastine. Elle les parcourt pour la deuxième fois probablement, et une imperceptible rougeur lui monte au visage. Alors, comme si une voix intérieure lui eût dicté son devoir, elle déchire le papier sans affectation comme sans colère, et en éparpille les débris au vent.

Tout anéantie que soit la lettre, notre privilége de romancier nous permet d'en rassembler les morceaux épars et d'y lire couramment ce qui suit :

« Mademoiselle, ma tête brûle, j'ai le délire.
« Ayez pitié de moi comme on a pitié d'un
« malade ou d'un fou. Je sais que M. Raoul
« doit descendre en ville après le dîner. Ac-
« cordez-moi la grâce de vous voir seule et de
« vous parler sans témoins. Ma visite, en cas de
« surprise, sera suffisamment motivée. J'ai à
« vous remettre, de la part de M. Dangeville, le
« notaire, des papiers qui sont, je crois, de quel-
« que importance. Ne prenez pas la peine d'é-
« crire votre réponse. Si vous consentez à m'en-
« tendre, ouvrez la fenêtre de la grande salle,
« et paraissez-y un moment. Dans la minute
« même, je serai près de vous. Toute ma vie est
« dans l'espoir de ce signal. »

Jules de Gastine avait vingt ans. Pour un amoureux de cet âge et dont l'éducation s'était faite au milieu des arides paperasses d'une étude de notaire, le moyen n'était pas maladroit.

Il savait donc déjà, sinon par expérience, du moins par instinct, que, demander une réponse écrite, c'était se condamner d'avance à un refus. Et, en effet, que d'intrépidité, que de sang-froid ne faut-il pas à une jeune fille pour tracer quelques mots à la dérobée et les glisser furtivement dans la main d'un messager discret! Ce fait, si simple en apparence, contient en lui-même tous les préliminaires, et, par suite, toutes les angoisses de la préméditation. Hortense eût reculé devant tant d'obstacles. Mais s'approcher d'une fenêtre ouverte, jeter un regard distrait sur le ciel, rester là debout un instant en songeant, si l'on veut, à tout autre chose, quoi de plus facile et surtout de plus innocent?

Tout cela fut fait sans intention réelle, sans mauvaise pensée... Et comme Jules, posté dans je ne sais quel coin du village, ne perdait pas de vue la croisée, il se trouva qu'en moins de rien et presque à son insu, Hortense venait de lui accorder ce qu'il avait demandé, sans l'espérer peut-être : un rendez-vous.

CHAPITRE II.

Hortense, sans avoir parlé, fut prise au mot. A peine avait-elle paru près du balcon, que Jules, quittant son embuscade, s'élança vers la rue de la Côte et gagna la maison au pas de course. Un grand désordre éclatait dans toute sa personne, et en l'apercevant Hortense perdit le peu de fermeté qui lui restait. Aussi fût-ce avec une émotion visible et la rougeur au front qu'elle lui dit d'un ton mal assuré:

— Ah! c'est vous, monsieur Jules; vous venez... sans doute...

— Mademoiselle, je viens vous dire adieu.

— Vous nous quittez?

— Pour toujours.

Hortense, à cette réponse, parut tout interdite. Après quelques secondes données à la surprise, elle reprit avec l'accent du reproche:

— Mais c'est de l'ingratitude, monsieur. Depuis si longtemps que vous vivez pour ainsi dire avec nous, quel sujet de mécontentement vous a-t-on jamais donné? que vous a-t-on fait?

— Oh! rien assurément, mademoiselle, dont j'aie droit de me plaindre. En effet, quelle récrimination ferais-je entendre ici qu'on ne pût taxer d'injustice? M. Maynard avait pris envers mon père des engagements sacrés: il les a remplis tous. Mon goût m'entraînait vers l'étude des lois; en dix ans, grâce à ses soins, j'ai parcouru tous les degrés de cette science aride. Honneur, considération, fortune, il a tout mis à ma portée, si bien que je n'ai plus, pour posséder ces biens que tant d'autres envient sans les pouvoir obtenir, qu'à me donner la peine de vouloir et d'étendre la main. Vous, mademoiselle, vous avez dépensé pour moi tous les trésors de votre belle âme. Vous avez été bonne, vigilante, dévouée. M. Raoul remplaçait mon père absent; vous remplaciez, vous, la mère que j'ai tuée en naissant, la sœur qu'elle m'eût donnée peut-être, si elle eût vécu. J'ai passé ainsi les plus belles heures de ma vie, grandissant au milieu d'une atmosphère de quiétude et de bonheur, respirant avec ivresse ce doux parfum de l'amitié... Pourquoi donc me plaindrais-je de vous, mon Dieu? Si je suis malheureux, c'est moi seul que j'en accuse, moi qui, sans doute, ne sachant pas borner mes désirs, ai eu le tort d'aspirer plus haut que je ne pouvais atteindre. Mais aussi, Hortense, est-ce ma faute si j'ai été entouré de tant de piéges à la fois? Pourquoi m'avoir rendu si heureux? Toute ma faute, si c'en est une, a été de trop m'habituer à ce bonheur, de me laisser aller trop doucement à cette pente fleurie qui m'entraînait, de n'avoir pas su traverser tant de séductions sans y succomber. Voilà le secret de ce que je souffre. M. Raoul vous aime, et je craindrais, en restant ici, d'oublier qu'il est l'ami de mon père et mon bienfaiteur. C'est pour cela que je pars. Vous l'aimez aussi, vous, et si je vous voyais aller à l'autel, souriante et parée, je craindrais de vous haïr... C'est pour cela que je vous fuis.

— Ainsi, hasarda timidement Hortense, vous n'attendrez pas même à demain...

— Pour voir s'accomplir sous mes yeux le malheur dont la seule pensée me tue? Ah! vous ne pouviez rien dire, Hortense, qui me fît mieux sentir à quel point je vous suis étranger... L'indifférence étouffe en vous jusqu'à la simple pitié... Vous ne voulez pas me faire grâce d'une seule heure de ce long tourment.

— Jules!...

Hortense ne put articuler un mot de plus. Cette réplique était empreinte de tant d'amertume et de dureté, que son cœur en fut douloureusement froissé. L'image des jours anciens se reproduisit en même temps dans sa mémoire. Elle se rappela ces rapides années de son enfance, où, presque aussi jeune qu'elle, Jules était de moitié dans tous les plaisirs comme dans tous les chagrins de sa vie. Elle n'avait jamais supposé que rien au monde pût rompre le saint anneau de cette union fraternelle. Frappée d'étonnement, et trop faible pour supporter une émotion à laquelle rien ne l'avait préparée, Hortense ne put retenir ses pleurs.

— J'ai tort, reprit le jeune homme en évitant de la regarder, — et je vous demande pardon... J'espérais être plus maître de moi... Que voulez-vous? je sentais que cette visite serait mauvaise... pour vous, puisqu'elle vous affligerait, — mauvaise pour moi, puisqu'elle rouvrirait inutilement ma blessure, et cependant je suis venu... Mais parlons d'autre chose: M. Dangeville m'a chargé de vous remettre ce paquet cacheté dont l'ouverture doit être faite par vous... par vous seule, la veille de votre mariage.

En disant cela, Jules déposait sur la table un rouleau assez volumineux dont l'enveloppe semblait jaunie par le temps.

— Des papiers! dit Hortense, des papiers pour moi! savez-vous ce qu'ils contiennent?

— Nul ne le sait, répondit Jules. Le prédécesseur de mon patron, M. Mariel, après les avoir

reçus jadis en dépôt, les a légués depuis à M. Dangeville, avec des instructions précises sur l'époque à laquelle ils devaient vous être livrés. Cette époque est arrivée, les dépositaires ont fait leur devoir, le mien est de me retirer discrètement, afin de vous laisser toute liberté. Adieu, mademoiselle.

— Mais vous reviendrez, Jules ; ce départ...

—Est irrévocablement décidé. Sur la recommandation de M. Dangeville, je trouverai dans la capitale une position de tous points égale à celle que j'occupais ici. Dès ce soir j'aurai quitté le Havre.

Hortense fit un dernier effort pout dissuader Jules de cette brusque résolution, mais il y persista, et bientôt, tous deux, aussi émus l'un que l'autre, lui de chagrin, elle de compassion, échangèrent en silence un morne adieu.

Cette entrevue jeta dans l'âme d'Hortense un véritable découragement. Son cœur saignait des souffrances de Jules. Elle aurait voulu que son bonheur, pur et brillant comme un rayon du midi, eût le pouvoir de dissiper tous les nuages et de tarir toutes les larmes. Une réflexion, d'ailleurs, la tourmentait, et elle cherchait vainement à s'en défendre. Comment se faisait-il que son affection pour Raoul n'envahît pas toute sont âme et pût laisser place à un sentiment étranger? N'y avait-il pas là une contradiction bizarre? S'il était hors de doute qu'elle aimât Raoul, il était évident aussi qu'elle s'attristait profondément de l'absence de Jules. Elle sentait, en un mot, que, lui parti, il manquerait à sa joie un indispensable et précieux témoin.

La tête d'Hortense se pencha tristement sous le poids de ces pensées. Mais un quart-d'heure s'était à peine écoulé, que la cloche de la porte du parc, agitée d'une façon toute particulière, annonça bruyamment le retour de M. Maynard. Elle courut aussitôt à sa rencontre.

Quels regrets, quelles douleurs ne s'envolent sous le regard de l'objet aimé? Le front d'Hortense rayonna. Raoul lui-même paraisasit tout joyeux, et cette disposition intérieure donnait à sa physionomie, dont l'expression ordinaire était une bienveillante austérité, un air de vivacité franche et animée qui la rendait plus belle encore. Tout près de la quarantaine, Raoul avait conservé cette fleur de jeunesse, à la fois séduisante et riche, qui distingue les hommes de trente ans. Il avait l'œil vif quoiqu'un peu voilé, et un certain embonpoint n'excluait pas chez lui l'élégance. Ajoutons à cela que son âme était tendre, compatissante, loyale, et que chacune de ces qualités avait son signe correspondant sur les diverses parties de son visage, et l'on aura une idée assez précise de ce que nous croyons pouvoir appeler, en dépouillant ce mot de tout sens frivole et malgré plusieurs irrégularités de détail : — la mâle beauté de Raoul Maynard.

Hortense n'eut pas besoin de regarder deux fois pour comprendre qu'il était sous l'influence d'un évènement heureux. Aussi dit-elle en lui prenant affectueusement les deux mains :

— Mon ami, je parie que vous avez reçu et que vous allez m'apprendre une bonne nouvelle.

— C'est vrai, ma chère Hortense. Une nouvelle que je n'osais espérer. Edmond de Gastine arrive de Cherbourg, et sera ici demain.

— Le père de Jules! s'écria-t-elle, répondant plutôt à une pensée intime qu'aux paroles qu'elle venait d'entendre, circonstance à laquelle Raoul ne fit sans doute aucune attention, car il continua sans changer d'accent :

— Oui, Edmond ! le seul homme à qui j'aie jamais donné, dans toute la sincérité de mon cœur, le nom de bon, de véritable ami. Au milieu des joies qui m'accablent, c'était mon seul regret. Je ne te le disais pas, Hortense, parce que je cherchais à me tromper moi-même. Mais, vois-tu, son absence, un jour comme celui-ci, eût été pour nous deux un incident de mauvais augure.

Tout en paraissant écouter Raoul, Hortense essayait de se frayer une issue à travers les inquiétudes qui se pressaient en foule dans son esprit. Elle songeait à la détermination de Jules, au triste effet que produirait sur son père l'avis de cet éloignement précipité, et son imagination lui montrait déjà l'éclat de la fête obscurci par une ombre à son début. Mais, ne voulant faire part à Raoul d'une crainte qui eût, dès ce moment, empoisonné toute sa joie, elle lui répondit en souriant :

—Ce petit mouvement de superstition n'a rien qui me surprenne de votre part, mon cher Raoul; car ce n'est pas de l'amitié que vous avez pour le capitaine Edmond, c'est de l'idolâtrie. Et cela se conçoit... Ne m'avez-vous pas dit qu'autrefois, à la Martinique, il vous avait sauvé la vie?...

Cette question fut faite de ce ton ambigu et avec cet embarras mal déguisé qui sont les marques certaines d'une puissante préoccupation; mais Raoul ne s'aperçut de rien, et, se laissant aller au plaisir de parler d'Edmond, sujet dont la veine, il faut le dire en passant, était en quelque sorte intarissable :

— Oui, ma bonne Hortense, dit-il en évoquant

toi-même ce souvenir, tu me rappelles a propos que je te dois les détails d'un evènement qui t'intéresse maintenant à plus d'un titre, puisque le sort a voulu qu'un lien providentiel unît ton avenir à mon passé.

— En effet, dit Hortense dont l'attention parut ici se réveiller. Vous ne m'avez jamais dit en quelle circonstance.

— Je reculais, mon amie, devant un récit qui se rapportait à l'époque la plus pénible de ma jeunesse ; car ce souvenir, tu le sais, date du jour où je me rembarquai pour la France. Hélas ! j'étais loin de prévoir les douleurs, les changements qui m'y attendaient; dures épreuves dont toi seule devais plus tard me consoler et me guérir! Oui, comme tu le disais tout à l'heure, ce fut alors qu'Édmond de Gastine me sauva la vie, non pas comme un autre l'aurait pu faire, en me protégeant de sa vaillance ou en détournant de ma poitrine le fer d'un ennemi, non : il me sauva par une inspiration soudaine, par un pressentiment inoui, par un cri de son cœur. Je passais au bas du fort Saint-Pierre. Tout à coup, je rencontre un homme, je veux dire un fou avec lequel j'avais eu la veille une discussion assez vive. Il m'accoste, me montre une boîte de pistolets, et me dit qu'ayant perdu la veille contre moi une première partie, il se rendait justement à mon lever pour me demander sa revanche. L'agresseur était créole.

Il avait prononcé sa provocation de cet accent flegmatique et hautain qui révèle dans la race haïtienne la présence du sang espagnol. J'étais jeune, et par conséquent peu disposé à lui refuser une satisfaction aussi juste... Seulement, désirant mettre ordre à mes affaires, je le prie de vouloir bien se résigner à me laisser vivre jusqu'au lendemain matin. Un mot injurieux lui échappe... Je réponds tranquillement que j'en passerai par où il voudra, pourvu que, de son côté, il me fasse aussi une petite concession. Je déclare que, puisqu'il est si pressé, je me battrai sur l'heure, mais à bout portant, et avec un seul pistolet chargé. Tu vois que je n'étais guère moins fou que lui. Sur ces entrefaites, passe un officier de vingt-cinq ans environ, qu'à son costume nous reconnaissons pour appartenir à la marine. D'un commun accord, nous le prenons pour arbitre. Ainsi que le doit faire tout homme de sens et de cœur, il essaie de nous rapprocher... Il veut surtout nous dissuader d'un combat dont nous avons remis tout le succès au hasard, et, pour cela, nous donne mille raisons dont la moins bonne était encore excellente, il faut bien en convenir... Les nôtres, qui n'étaient, à bien prendre, que la colère et l'entêtement, l'emportent néanmoins sur les siennes. Nous l'obligeons en quelque sorte à être le complice d'une sanglante folie. Le créole, s'animant à l'approche du péril, dévisse l'un des deux pistolets, en extrait la charge, puis les ayant ensuite mêlés dans un mouchoir, les pose à terre en invitant notre témoin commun à désigner du doigt l'arme que chacun de nous doit prendre.

Le jeune marin hésite. Ce droit de vie et de mort dont nous l'avons investi l'effraie. Il tente un dernier effort pour nous réconcilier. Mon adversaire répond durement que tout est inutile, et moi je le supplie de se hâter... Edmond alors, car c'était lui, se laissa aller, peut-être fût-ce un crime, à un secret mouvement de sympathie et de partialité. Il porta alternativement ses yeux sur l'un et l'autre combattant, et fit son choix en y mêlant un vœu muet, et, dominé par une sorte d'inspiration fatidique, nous indiqua d'un geste lent et réfléchi l'arme que nous destinait sa volonté souveraine. Les préparatifs avaient été bien longs... le résultat dura le temps d'un éclair. Lui, plus pâle que nous, avait fermé les yeux... Quand il les rouvrit, j'étais seul debout...

Hortense se rapprocha instinctivement de Raoul et l'attira vers elle en tremblant.

— Et il fit alors, continua Raoul, ce que tu fais maintenant, ma bien-aimée. Il me serra dans ses bras, en me disant : Ami ! Dieu m'a exaucé, car vour étiez tout à l'heure dans ma pensée comme vous êtes en ce moment sur mon cœur!

— Bon Edmond ! murmura Hortense.

— Tu l'aimes déjà et tu le connais à peine; car jadis, lorsque tu n'étais que la jolie pensionnaire du couvent, tu ne le voyais qu'à de rares intervalles, et, depuis deux ans que tu ne nous quittes plus, il n'est pas venu au Havre une seule fois. Que sera-ce donc quand tu pourras l'apprécier toi-même? Ce billet qu'un matelot vient de me remettre sur le port m'annonce que sa frégate croise à une demi-lieue de la côte, et qu'en dépit de son impatience, la sûreté de l'équipage l'oblige à rester à bord toute cette nuit. Le vent se lève, la mer pourrait grossir, et, dans les moments difficiles, il n'a jamais su ce que c'était que de se fier à un second. C'est donc demain, — demain seulement qu'il sera près de nous... qu'il embrassera son fils...

— Restera-t-il longtemps ici? s'informa vivement Hortense.

— Peut-être quarante-huit heures... peut-être toujours... cela dépend de bien des choses... Je te dis cela en confidence, mon amie, car il m'a recommandé le secret... Il a eu des ennuis, des mécomptes... Quelle carrière n'a les siens? Et puis, qui sait! on se lasse de tout, — et cette vie nomade, qui ne laisse de trève ni au corps ni à l'esprit, veut des cœurs de fer, étrangers à toute faiblesse d'ici-bas. Veuf depuis vingt ans, puisque la mère de Jules est morte en lui donnant le jour, peut-être Edmond souffre-t-il de cet isolement absolu et vient-il me redemander, après me les avoir cédés si longtemps, son titre et ses droits de père.... Si c'est une famille qu'il cherche, mon Hortense m'aidera-t-elle à lui en composer une?

Hortense, que tourmentait encore la pensée du départ de Jules, ne put dissimuler entièrement un rapide et dernier signe de contrariété. Elle dit cependant à Raoul en souriant :

— C'est au capitaine Edmond de vous répondre. Qu'il vienne, et vous lui demanderez s'il est content de moi.

Au moment où Raoul remerciait sa belle fiancée d'un tendre serrement de main, ses yeux rencontrèrent le manuscrit cacheté que Jules, on doit s'en souvenir, avait déposé quelques minutes auparavant sur le bureau.

— Qu'est cela ? demanda machinalement l'armateur.

—Ah! à propos, j'avais oublié, dit-elle. Voyez vous-même, mon ami. On a apporté cela de la part de votre notaire. Il paraît que c'est un dépôt d'une grande importance, et qui me concerne particulièrement. Je vous avoue que, dans le premier moment, cela m'a fort intriguée : un envoi mystérieux, des papiers à moi pauvre fille qui ne connais personne au monde, et qui n'ai, je crois, reçu une lettre de ma vie! c'est vraiment un miracle!

— Et pourquoi n'as-tu pas brisé ce cachet? demanda Raoul avec une sourde inquiétude.

— Pourquoi? d'abord parce que je n'y ai pas pensé, et qu'ensuite je ne l'aurais pas fait sans vous consulter. D'ailleurs, il n'est point d'affaires sérieuses qui ne soient...... un peu ennuyeuses... Eh bien, mon bon Raoul, vous qui m'avez déjà épargné tant de peines, épargnez-moi celle-ci encore.

— Mais remarque donc que cet envoi est bien positivement à ton adresse...

— Raison de plus. Puisqu'il s'agit de moi, c'est vous que cela regarde. Adieu, j'ai aussi, moi, de grandes affaires à terminer... ma demi-toilette de ce soir... ma jolie parure de demain...

— Tu le veux? Rentre donc dans ta chambre et hâte-toi. Pendant ce temps, je lirai moi-même ces papiers dont tu peux être sûre que je te rendrai bon compte, mais qui me font l'effet, je ne sais pourquoi, d'être venus là bien mal à propos...

— Je ne suis pas du tout de votre avis, répliqua Hortense en secouant la tête d'un air convaincu ; car il me semble, au contraire, qu'un peu de bizarre et d'imprévu ne gâte jamais rien.

— Et que dirais-tu, interrompit Raoul, si nos positions se trouvaient subitement changées...? si, par exemple, j'apprenais qu'au lieu d'être sans parents, tu appartiens à quelque noble famille... Qu'arriverait-il enfin si la modeste orpheline se transformait tout à coup en une riche héritière?

— Mon Dieu, mon ami, vous m'effrayez!

Après cette exclamation partie du plus profond de son cœur, Hortense rougit, baissa les yeux et murmura par syllabes entre-coupées :

— S'il en était ainsi, est-ce que vous ne voudriez plus, Raoul, que je fusse votre femme?

— Pour être juste, répondit Raoul avec une gravité douce, la proposition doit être retournée. Car, en supposant, ma chère Hortense, que notre mariage pût devenir une question, ce serait à vous, — à vous seule de la résoudre.

— Oh! alors, s'écria Hortense en se dégageant des mains de l'armateur et lui jetant un sourire pour adieu, je suis tout à fait tranquille, et vous me permettrez de ne plus m'inquiéter de rien.

CHAPITRE III.

Raoul était d'un caractère vif et impétueux. Hortense venait de sortir ; seul, livré à lui-même, il n'avait plus à lutter contre un obstacle sérieux, — et cependant, le croira-t-on, il demeura comme interdit devant cette énigme qui venait, ombre muette et inattendue, se jeter à la traverse de ses pensées et dresser peut-être un premier obstacle sur la route jusqu'alors si plane et si unie de son bonheur. Il hésitait, parce qu'il était heureux, et qu'un changement à sa destinée présente, si léger qu'il le pût supposer, était ce qu'il redoutait le plus au monde. Et cette crainte n'était-elle pas bien naturelle? Une seule

note lancée par une voix malhabile au milieu d'un chœur savamment composé ne suffit-elle pas à en troubler l'harmonie? Raoul pouvait, d'un geste, faire cesser son incertitude. Il ne fallait, pour cela, que briser un peu de cire et déchirer le coin d'un feuillet. Il ne l'osait pas: il tremblait, et peut-être, si c'eût été un soir d'hiver au lieu d'un beau jour d'été, si la flamme eût pétillé, vive et blanche, à l'âtre de la cheminée, peut-être, disons-nous, eût-il jeté au feu, sans les ouvrir, ces papiers qu'il n'avait point demandés, et qui n'étaient, après tout, que les dépositaires officieusement importuns d'un secret qu'il ne désirait point savoir. Si, au lieu d'être chez lui, il se fût trouvé sur le pont d'un vaisseau, sans nul doute il les eût jetés dans la mer. Il se contenta de les repousser loin de lui par une sorte de mouvement d'effroi. Mais il était aisé de prévoir que ce n'était point là le résultat d'une détermination inébranlable, et qu'un instant plus tard la curiosité l'emporterait. Déjà même la main de Raoul s'étendait à l'autre bout de la table pour ressaisir le mystérieux dépôt. Encore un léger effort, et très probablement il en allait connaitre le contenu, quand un bruit de pas précipités suspendit forcément l'exécution de son projet. Fut-il contrarié ou satisfait de ce nouveau contre-temps? Nous penchons pour cette dernière hypothèse, bien que la petite exclamation d'impatience qui lui échappa alors fût de nature à faire supposer le contraire. Dans tous les cas, Raoul se résigna de bonne grâce, car il savait qu'une veille de mariage est, de toute nécessité, une journée à événements, et que l'heure où l'on aurait le plus besoin de vivre en soi-même est presque toujours celle où l'on se voit obligé d'éparpiller son esprit sur toutes choses et de faire face à mille incidents à la fois. Étienne arriva tout essoufflé.

— Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

— Peu de chose... Cette montée d'Ingouville m'a rappelé le fameux escalier de la Tentation... Je l'ai gravi tout d'une haleine... Je viens t'entretenir de Jules de Gastine...

— Et moi, j'ai à te parler de son père... Il arrive demain.

— En vérité? Eh bien, si le père arrive demain, apprends donc que le fils part ce soir...

— Lui... partir... Est-ce que tu es fou?

— Ce serait tout au moins lui, — et non moi. — Quoi qu'il en soit, notre jeune clerc a retenu sa place.

— Pour aujourd'hui?

— Pour ce soir, dix heures... Il a donné les arrhes devant moi.

— Tu l'as vu?

— De mes yeux.

— Mais il perd le sens...

— J'en ai eu l'idée dans le premier moment... je lui ai même reproché assez vivement une détermination qui ressemblait presque... à de l'ingratitude. Tu as toujours été si bon pour lui. A cela, il a répondu par des protestations, des assurances dont la sincérité ne pouvait être mise en doute; j'ai fini par comprendre la vérité. Que veux-tu? il est jeune, très jeune; nous avons tous passé par là. Voilà bientôt deux ans que tu l'as fait revenir de Paris et que tu le reçois dans ta maison... Dame, il y a ici quelque chose ou plutôt quelqu'un qui lui a tourné la tête. Ce qui fait la joie de l'un peut faire le désespoir de l'autre... ça arrive souvent... c'est même dans l'ordre, et tu comprends bien que Jules n'a pu voir si souvent notre jolie Hortense...

— Oui, dit Raoul devenu pensif. Plusieurs fois, en effet, il m'a semblé...

— Après tout, tu aurais grand tort de lui en vouloir. A sa place, je n'aurais pas répondu de moi, et à son âge...

— Enfin... il t'a parlé... que t'a-t-il dit?

— Dame! tout ce qu'on dit dans ces occasions-là. Il parle de se laisser mourir, de se tuer même, s'il ne meurt point assez vite... Mais je ne suis pas homme à me tourmenter de si peu de chose... Quel est celui de nous qui ne s'est pas tué ou n'est pas mort comme cela une dixaine de fois dans sa vie? De dix-huit à vingt ans, c'est très commun.

— Que me conseilles-tu donc?

— Ce que je te conseille?... Je te conseille de te montrer aussi maître de toi-même qu'il l'est peu de lui, aussi calme qu'il est exalté, aussi raisonnable qu'il est fou. Donne-lui l'exemple du courage et de la fermeté. Écris-lui un mot pressant... Dis-lui que tu comptes sur sa présence, que tu exiges qu'il soit là... Ajoute que tu connais la cause de son chagrin, et que tu lui sauras gré de son sacrifice. De cette façon, je parie qu'il revient... et il le faut, Raoul; — car songe donc à la douleur de son père, si, en arrivant demain...

— Tu as raison, dit vivement Raoul, je dois épargner à Edmond le chagrin de ne point trouver ici son fils.

Et Raoul, adoptant sans discussion l'avis d'Étienne, écrivit à Jules un de ces billets tout

pleins d'entraînement et de sympathie, qu'on dirait dictés par le cœur, et auxquels le cœur ne saurait résister. La plume fut aussi prompte que la pensée, et comme les bons mouvements de l'âme n'ont besoin ni de réflexion ni de mesure, et que la symétrie des mots n'est plus nécessaire là où l'inspiration déborde et où l'idée s'élance d'un seul jet, il se trouva qu'en moins de trois ou quatre minutes la lettre avait été projetée, écrite et fermée. Etienne, penché sur l'épaule de Raoul, n'en avait point perdu une syllabe, et, la lui enlevant des mains lorsqu'elle fut entièrement achevée, il s'écria :

— Vivat et bravo ! il est impossible d'en user plus généreusement avec un rival. Noblesse de pensée, abondance d'expression, style sympathique, tout y est! Si Jules ne se rend pas, je le déclare ensorcelé, c'est-à-dire amoureux au premier chef! Mais cē n'est guère probable, et je crois bien plutôt...

Mais Étienne s'aperçut que Raoul ne l'écoutait pas. Toujours assis devant le bureau, il avait attiré vers lui le mystérieux rouleau, et semblait faire de grands efforts pour démêler, sur la surface d'un cachet rouge assez large, la véritable signification d'un chiffre dont l'empreinte était probablement incomplète. Étienne se hâta de sonner un domestique auquel il donna l'ordre de porter sur-le-champ chez Jules de Gastine la lettre de M. Maynard. Puis, revenant brusquement vers ce dernier :

— Eh bien! lui dit-il, à quoi penses-tu donc? Ce n'est pas l'instant de réfléchir. On dirait, le diable m'emporte, que tu as des visions chagrines. Si nous étions au lendemain, passe encore... mais, la veille, c'est trop tôt! Ecoute : Marthe et moi, nous avons déjà arrangé le grand salon. Fais-moi le plaisir maintenant de m'abandonner cette pièce, afin que je la dispose pour la signature du contrat. Dans un mariage, comme dans un vaudeville, les accessoires sont les chevilles ouvrières de la machine... Sans les accessoires, pas d'ensemble, pas d'harmonie, pas de mouvement. Tiens... voici une table qui, placée au milieu, fera merveilleusement l'affaire. Les plumes sont-elles bonnes? Le papier ne boit-il pas? Voyons cette encre. Tout est pour le mieux... A présent, le fauteuil à bras pour le notaire, une simple chaise pour son second, — les mœurs hiérarchiques le veulent ainsi, — à deux pas de là quelques siéges pour les témoins, et, enfin, tout autour...

Étienne Gobert s'interrompit pour la seconde fois. Ce flux de paroles n'avait pas fait sourciller Raoul, qui semblait, à cette heure, vivre dans un autre monde, et ne pouvait, par conséquent, accorder la moindre attention à d'aussi misérables détails. Il se mit alors à le contempler d'un air comiquement ébahi.

Raoul s'inquiéta aussi peu du silence d'Étienne que de sa fécondité d'élocution. Mais, au bout de quelques minutes, il prit les papiers, en examina le cachet d'un long et dernier regard, et monta lentement, sans dire un mot de plus, les degrés de l'escalier de chêne qui conduisait à son cabinet de travail. Étienne ne put s'empêcher de rire de cette lugubre sortie de mélodrame, et comme Raoul était d'un naturel parfois inégal et fantasque, il ne s'en préoccupa plus autrement. Raoul n'était-il pas, d'ailleurs, dans une de ces situations exceptionnelles qui justifient, jusqu'à un certain point, certaines bizarreries de caractère? Beaumarchais a dit que le mariage est la plus folle de toutes les choses sérieuses de ce monde, et Raoul touchait au mariage. L'homme le plus fort, au moment de subir certaines épreuves décisives, peut avoir, tout comme un autre, son quart-d'heure de faiblesse et de superstition.

Ayant ainsi expliqué à sa guise les distractions de Raoul, Gobert se remit à la besogne et eut bientôt achevé tous ses préparatifs. Il se mirait dans son œuvre et applaudissait lui-même, en fredonnant, à l'harmonie savante de ses dispositions, quand Marthe accourut en s'écriant d'un air affairé :

— Monsieur Étienne! monsieur Étienne!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Voilà toute la société qui arrive.

— Eh bien! laissez-la arriver, dame Marthe, vous voyez bien que tout est prêt...

— C'est, ma foi, vrai ! comment! vous avez encore pris la peine...

— Je vous ai dit cent fois, chère madame Marthe, que le mouvement est ma vie et que le repos serait ma mort. J'ai profité de ce qu'il y avait quelque chose à faire ici... Il me semble que je ne m'en suis pas trop mal tiré... Eh mais, j'y pense... nous ne pouvons frapper les trois coups et lever le rideau sans être au grand complet... Où est notre jeune première?

— Qu'appelez-vous... jeune première, monsieur Étienne?

— Eh! parbleu, mademoiselle Hortense!

— La voici... et ceux qui ne la trouveront pas belle seront un peu difficiles, ajouta la bonne vieille en se redressant avec orgueil.

— Il était temps, dit vivement Gobert.

La chambre fut en un instant remplie. Le curé était entré le premier. Il prit les mains d'Hortense et les lui serra affectueusement. Le notaire, entraîné par la force de l'habitude, s'assit à la place qui lui était destinée et tailla doctoralement sa plume. Pendant ce temps, la fiancée recevait, avec le doux orgueil permis au bonheur, les compliments qu'on lui adressait de toutes parts. Chacun était déjà, on le voit, dans l'esprit de son rôle. Jules seul, arrivé le dernier, se tenait en dehors de ce concert unanime, et semblait attacher une grande importance à n'être point remarqué. Étienne l'aperçut, courut à lui et commença par le féliciter de s'être rendu maître d'un premier mouvement de faiblesse et d'avoir fait preuve de raison. Resterait-il maintenant en si beau chemin? Après avoir donné à Raoul, en cédant à ses instances, un si éclatant témoignage de déférence et d'affection, voudrait-il diminuer la valeur de son sacrifice en le lui faisant trop vivement sentir? Cela ne serait, en vérité, ni politique ni généreux. Étienne fut, en cette occasion, si excellent logicien, que Jules se trouva bientôt à court de bonnes raisons pour justifier ses scrupules, et accepta franchement les nécessités de sa nouvelle position. Le vaudevilliste était tout fier de son triomphe.

Cependant, on attendait Raoul, et Raoul ne venait point. Le curé prit Hortense à part et lui dit en souriant :

—A votre place, mon enfant, je serais très mécontente. Notre ami Maynard ne devrait-il pas être ici ?

— Mais c'est juste, répliqua Etienne en rompant brusquement son entretien avec Jules. Un maître de maison se faire attendre ainsi... ça n'a pas de nom! Marthe, allez donc l'avertir.

Marthe obéit et revint presque aussitôt. Sa démarche embarrassée, son air contraint furent remarqués de tout le monde. Après avoir hésité un moment sur ce qu'elle avait à faire, elle alla se placer tout près d'Étienne et lui glissa un mot à l'oreille.

— Ce n'est pas possible... murmura Gobert.

— Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé?

La même question, formulée de dix façons différentes, sortit de dix bouches à la fois. Il se fit en même temps autour d'Étienne un cercle bruyant et curieux, et comme il paraissait réfléchir, les interpellations isolées commencèrent à voler vers lui de tous les points de la salle.

— Serait-il sorti ?

— Est-ce qu'il n'est pas dans son cabinet?

— Marthe est toute bouleversée.

— Une indisposition?... un accident?...

— Permettez, interrompit Gobert en se dégageant, non sans peine, du réseau vivant qui l'entourait. Dame Marthe, vous le savez, est fort impressionnable de sa nature, et un rien suffit pour l'émouvoir. Laissez-moi monter chez Raoul, et je vous l'amène sur-le-champ.

— Le voici !

Ces deux mots avaient été dits tout bas et d'un ton qui indiquait la surprise et l'effroi. Tous les regards se tournèrent vers le petit escalier. Raoul, appuyé de la main gauche sur la rampe de bois sculpté, semblait hésiter à descendre ; ses yeux étaient caves, ses dents claquaient. Marthe n'osait plus le regarder et cherchait sur le visage d'Étienne l'explication que son intelligence troublée lui refusait. Étienne cependant était impassible et froid. Il attendait qu'un signe, un geste lui permît de mettre son adresse et sa bonne volonté au service d'une situation qui menaçait, sans qu'il sût pourquoi, de devenir difficile. Mais rien... rien nulle part : le silence était si complet, la respiration si violemment comprimée, qu'à voir ces hommes et ces femmes garder chacun la pose où les avait surpris cet incident inattendu, on eût dit qu'ils avaient été subitement métamorphosés en un groupe de marbre insensible et muet. Les soupirs seuls d'Hortense retentissaient en battements précipités. La pauvre enfant, illuminée par un de ces instincts subits dont le germe est au fond de certaines phases douloureuses de l'existence, entrevit au milieu de cette confusion si sombre qu'il y avait un malheur dans l'air et que c'était sur elle que ce malheur allait éclater. Ses larmes n'étaient pas encore dans ses yeux, mais elle avait des sanglots plein le cœur.

Raoul, perdu dans les brouillards d'un inexplicable vertige, comprit cependant, à la lueur d'un éclair de raison, que cette position n'était point tenable et qu'il en fallait sortir à tout prix. Il descendit donc les marches de l'escalier d'un pas tremblant, et, ayant étendu les bras comme pour implorer la pitié par avance, il bégaya d'une voix éteinte :

— Pardon, mes amis, pardon. Une nouvelle affreuse vient de me frapper au moment même où je croyais pouvoir impunément défier le malheur... Vous le voyez... je ne suis pas remis encore... Si j'osais vous supplier...

On ne le laissa point achever ; et si une sur-

prise inopportune se peignit sur certains visages, un louable sentiment de discrétion prévalut aussitôt dans la majorité. Après s'être consultés du regard, les invités se retirèrent silencieusement.

Dame Marthe, Hortense et Étienne étaient seuls demeurés. Raoul s'en aperçut, et donnant à sa colère une expansion plus libre :

— Ne m'avez-vous pas entendu ? s'écria-t-il. Ce que des étrangers ont compris, ne le comprenez-vous pas, vous ? Ne voyez-vous pas que je veux être seul ? Sortez, sortez donc !

Alors commença une scène touchante. Hortense, avec cette naïveté qu'inspire seul un véritable et premier amour, croyait fermement à sa toute-puissance sur Raoul ; s'il souffre, pensait-elle, c'est à moi de le secourir. Elle fit donc signe à Marthe et à Étienne de se tenir un peu en arrière et vint se poser devant lui, essayant de provoquer par un triste sourire d'intelligence l'aveu d'un chagrin qu'elle se croyait en droit de partager. A ce mouvement spontané d'Hortense, Raoul sembla d'abord vouloir répondre par un mouvement pareil, et fit un pas vers elle. Mais c'était sans doute contre sa volonté, car soudain, comme s'il eût regretté de s'être oublié à ce point, comme s'il se fût repenti d'avoir pu sourire à celle qui, tout à l'heure encore, était l'espérance et l'âme de sa vie, il s'éloigna d'elle en détournant les yeux, après l'avoir repoussée d'un geste d'horreur.

Hortense ne savait plus si elle vivait. Elle recula jusqu'au fond de la pièce, froide, tremblante et courbant le front comme sous le poids d'un terrible anathème. Elle avait une si haute idée de la justice et de la générosité de Raoul, que peu s'en fallut qu'elle ne se crût, à son insu, coupable de quelque grand crime. Tant de secousses avaient ébranlé ses forces... un éblouissement passa sur ses yeux, elle eut le frisson, et rencontra fort à propos le bras de Marthe pour se soutenir. Étienne était bien forcé de s'avouer à lui-même que tout cela devenait on ne peut plus sérieux ; lui aussi courut au secours de la pauvre fille, et aida Marthe à la reconduire dans sa chambre, où ils l'étendirent sur son lit, pâle et sans mouvement.

Raoul garda pendant près d'une demi-heure un silence troublé seulement de loin en loin par quelques frissons convulsifs. Pas un mot ne trahissait sa pensée, mais des signes éloquents traduisaient clairement, sur sa personne, les angoisses dont il était intérieurement agité. Un cercle bleuâtre profondément creusé sous ses paupières, des rides comme il n'en peut naître que d'un déchirement soudain de l'âme, ses lèvres blanches, son œil terne, son corps chancelant, tout, chez lui, semblait réaliser la sombre parole inscrite par Dante au-dessus du seuil des damnés. Oui, sans doute, on ne pouvait expliquer que par le désespoir l'étrange révolution qui venait de s'opérer chez cet homme, tout à l'heure si triomphant et maintenant si abattu. Le désespoir fait seul tant de ravages en si peu de temps.

A ce rude assaut succéda cependant une trève de plusieurs minutes. La violence du coup avait été telle, qu'il en résulta une sorte d'engourdissement qui annihila toutes ses facultés à la fois. C'était comme un lourd et tumultueux sommeil dont la torpeur ne le délivrait, à la vérité, d'aucune de ses souffrances, mais qui leur ôtait du moins une partie de leur âpreté. Un bruit confus de voix qui monta du rez-de-chausée vers lui dissipa cet assoupissement factice et le rendit au sentiment réel et complet de son malheur. Rien ne l'épargnait donc ; il s'effraya de cette nouvelle et cuisante irritation de ses tortures, et se demanda s'il était dans une de ces heures maudites où le sort impitoyable refuse au malheureux jusqu'au droit de se recueillir dans sa douleur. En ce moment même, Marthe rentra en courant.

— Vous êtes bien hardie, s'écria Raoul... Quand j'ai défendu...

— Monsieur, ne vous fâchez pas ! c'est qu'il vient d'arriver quelqu'un...

— J'ai dit que je ne voulais voir personne !...

— Mais, monsieur...

— Encore une fois, personne !

— Pas même... M. Edmond de Gastine ?

— Edmond ! lui ! Es-tu bien sûre de ce que tu dis là ? — t'a-t-il parlé ? l'as-tu vu ?

— Il me suit.

— Mais, en vérité, Marthe, tu perds la tête... Comment ! Edmond est là, et tu viens l'annoncer comme tu annoncerais un étranger... une visite ! tu es donc folle ?

— Ainsi, monsieur, je peux lui dire...

— Mais va donc, va donc !

Folle ! oui, certainement, Marthe était folle. On le serait à moins. Elle s'en retourna suffoquée. Jamais Raoul ne l'avait traitée ainsi.

— Excellent Edmond ! se dit alors Raoul à lui-même. Que l'on nie maintenant l'existence de cette chaîne invisible qui lie entre elles,

malgré le temps et l'espace, deux âmes qui s'aiment, deux volontés qui s'accordent. Le cri parti de mon cœur a résonné dans le sien. Il vient parce que je l'ai appelé.

Sur ces entrefaites, Edmond de Gastine, guidé par Marthe, entra en jetant autour de lui un regard stupéfait. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, un peu voûté, aux manières froides et dures, et dont la physionomie, au premier abord, respirait la tristesse et la gravité. Ses cheveux noirs semés çà et là de filets d'argent, des moustaches nuancées de reflets semblables et un teint fortement cuivré, l'eussent fait reconnaître entre mille pour un marin. Il réalisait, en un mot, dans les conditions de l'exactitude la plus rigoureuse, l'idée qu'on attache vulgairement à l'expression de *Loup de mer*, en écartant toutefois de ce type, devenu trop commun, l'espèce de vernis ridicule dont le chauvinisme moderne l'a grotesquement affublé. Le désordre de toute la maison et surtout l'abattement de Raoul le frappèrent dès le premier coup d'œil, et il demanda à Marthe en baissant la voix :

— Ah çà, est-ce que j'arriverais mal aujourd'hui?

La vieille gouvernante suffoquait... Elle fut devancée dans sa réponse par Raoul qui dit à Edmond en lui ouvrant les bras :

— Ami, tu n'es jamais arrivé plus à propos... car je suis malheureux.

Pour toute réponse, Edmond s'approcha vivement de Raoul en lui saisissant la main. Un instant après, leurs larmes se confondaient dans un étroit et cordial embrassement.

DEUXIÈME JOURNÉE.

CHAPITRE IV.

— Oui, mon bon monsieur Étienne, voilà où nous en sommes. Hier, aussitôt après l'arrivée du capitaine, M. Raoul a été pris d'une fièvre si violente, qu'il a été obligé de se mettre au lit et qu'il a été impossible aux deux amis d'échanger un seul mot.

— Et la nuit, comment s'est-elle passée?

— Affreusement de part et d'autre. Vous savez que, de ma mansarde, je vois, à droite et à gauche, les croisées de M. Raoul et de Mlle Hortense. Ni lui ni elle n'ont fermé l'œil un instant. Pendant plus de trois heures, j'ai distingué derrière les rideaux l'ombre de la pauvre fille, qui tantôt était droite et immobile comme une statue, et tantôt s'inclinait comme pour tomber à genoux...

— Et Raoul?

— Oh! lui... tenez, monsieur Étienne, permettez-moi de m'asseoir, car je ne puis penser à cela sans perdre toutes mes forces!... — lui, doux Jésus! je ne sais ce qui lui est arrivé, mais bien certainement il a quelque fièvre de sang qui lui met le transport au cerveau... Pauvre homme! il n'est pas resté en place une minute. Il ouvrait et refermait sa fenêtre comme quelqu'un qui ne sait plus ce qu'il fait. Enfin, après une heure ou deux d'allées et de venues... oh! vous ne devineriez jamais!

— Achevez donc, dame Marthe... Vous avez une manière de raconter!...

— Eh bien! monsieur Étienne, figurez-vous que, dans un mouvement de fureur, il a pris un pistolet, l'a examiné froidement et l'a dirigé sur lui-même... Ah! si j'avais pu crier alors, j'aurais réveillé toute la maison, et il se serait aperçu que je le guettais. Mais je n'ai pas pu... je n'avais plus de voix... et mes yeux se sont fermés. Quand je les ai rouverts, il était étendu sur le bord de son lit, comme un homme harassé de fatigue, et l'arme était tombée à ses pieds... Un instant après, la croisée s'est définitivement refermée, la lumière s'est éteinte, et je suppose qu'il s'est couché.

— Diable! diable! grommela Étienne, cela se complique. Mais, au moins, ne vous êtes-vous pas trompée, dame Marthe? Il n'y a pas de verre grossissant qui vaille une bonne peur. Êtes-vous bien sûre de ne pas faire un déplorable mélange de fictions et de réalités? Vous lisez tant de romans et il y a quelquefois des réminiscences si extraordinaires! Voilà bien des choses en bien peu de temps!

— Sans compter que nous ne sommes pas au bout, répliqua Marthe d'un ton désolé... Je vous dis, monsieur Étienne, qu'il y aura malheur et mort à la fin de tout cela.

— Ah! que voilà bien mes incrédules en fait de drames! s'écria Étienne en croisant les bras. Ils passent sans transition d'un excès à l'autre. Voyons, Marthe, pourquoi désespérer? L'imprévu a parfois du bon, et le hasard répare souvent le mal que le hasard a fait. Que diable! vous devriez savoir cela mieux que personne. Au milieu du récit le plus lugubre, au fond du ciel le plus noir, n'y a-t-il pas toujours un petit point blanc qui représente l'espérance? Que ce

petit point s'élargisse peu à peu, et nous retrouverons tous notre belle humeur.

— Ah! voyez-vous, monsieur Étienne, quand les choses sont aussi avancées...

— Mauvaise raison!... le fer et le poison, tout rébarbatifs qu'ils paraissent, ne sont pas absolument intraitables. Il est avec eux certains petits accommodements. Il arrive presque toujours que le premier n'atteint pas la région du cœur, et que le second s'avale à de trop petites doses. De ces agonies-là à la santé florissante, il n'y a que la main.

— Monsieur Etienne, vous ne prendrez donc jamais rien au sérieux?

— Si fait... mais je n'ai pas besoin de me presser. Tant que la catastrophe n'est pas entièrement accomplie, tant que les morts ne sont pas enterrés, je soutiens qu'il n'y a rien de fait. Aussi, malgré ce que vous m'avez raconté tout à l'heure, il ne m'est point démontré que tout cela ne puisse pas finir très gaîment.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Etienne, ne parlez point de gaîté ici... Tenez, voici M. Raoul qui sort de sa chambre pour la première fois d'aujourd'hui... Ah! rien qu'à le voir, je sens mes jambes se dérober sous moi.

— Le fait est, murmura Gobert en hochant la tête, que, pour un héros de noce, il n'a pas l'air très guilleret. N'importe, dame Marthe, je vais lui parler, et vous allez voir qu'en s'y prenant bien...

Mais la parole demeura glacée sur les lèvres d'Etienne. Raoul était si pâle, le malheur l'avait marqué au front d'un si lumineux stigmate, que l'incrédulité de Gobert en fut violemment ébranlée, et qu'il commença, lui aussi, à trembler pour son ami. Raoul, dont la démarche ressemblait à celle d'un convalescent récemment échappé aux secousses d'une maladie terrible, adressa à Marthe, qui essuyait furtivement une larme, un geste de bienveillance et de remercîment. Puis, allant prendre la main d'Etienne :

— Mon ami, lui dit-il, ne garde pas un fâcheux souvenir de ma brusquerie d'hier. Je n'étais pas maître de moi. Il faut pardonner quelque chose à celui qui souffre.

Et, comme s'il ne voyait plus ni Etienne ni Marthe, il se dirigea vers sa place accoutumée et retomba dans un morne accablement. La vieille gouvernante et le jeune vaudevilliste le suivirent d'un regard où brillait la même expression de pitié. Puis, ayant réfléchi sans doute que leur présence pouvait troubler l'apparente résignation de Raoul, ils se communiquèrent leur pensée sans articuler un seul mot, et se retirèrent tous deux sur la pointe des pieds.

Raoul ne fut pas longtemps seul. Les longues heures de la nuit avaient mûri dans l'esprit d'Hortense une ferme et vaillante résolution. Ne point chercher à connaître la vérité, c'était se condamner volontairement à subir une agonie sans fin: mieux valait mille fois tout savoir, au risque d'en mourir sur-le-champ. Elle ne voulait point rester ainsi attachée malgré elle à ce doute horrible qui la tenait, en quelque sorte, enlacée dans ses replis et l'empoisonnait lentement de son venin. Quel mal, d'ailleurs, pouvait résulter de sa hardiesse? Repoussée une première fois par Raoul, manquerait-elle du courage nécessaire pour supporter une seconde et peut-être plus douloureuse épreuve? Non... le sacrifice est la sphère véritable où se meut l'héroïsme de l'amour, et celui d'Hortense était si saintement dégagé de tout intérêt égoïste ou personnel, qu'il ne lui était jamais venu à l'idée de séparer la cause de Raoul de la sienne propre, et qu'après tout elle n'avait pas à redouter un malheur dont elle dût être isolément victime, puisqu'il était vrai qu'elle ne pouvait souffrir qu'en lui, par lui et pour lui. En supposant qu'il la repoussât comme il l'avait fait la veille, Hortense ne se sentirait, pas plus aujourd'hui qu'hier, humiliée de ce rude accueil. Trop dévouée pour être orgueilleuse, elle se contenterait de redoubler de soins, de tendresse et d'abnégation. Car enfin, pour qu'il se montrât à la fois dur, injuste et cruel, il fallait donc qu'il eût été froissé jusqu'au cœur. Est-ce qu'elle se souvenait d'avoir subi la première les effets de cette injustice et de cette dureté? Il ne s'agissait point d'elle, mais de lui. Tout se réduisait, pour Hortense, à la question de savoir s'il était et pourquoi il était malheureux. Son inquiétude exclusive, sa préoccupation unique, ses espérances, ses craintes, tout était là.

A l'aspect de Raoul, ses traits exprimèrent une tendre pitié. Lui au contraire laissa paraître dans toute sa personne un involontaire, un étrange embarras. Peut-être même y eut-il sur sa figure une sorte de crispation d'impatience. Hortense ne s'aperçut de rien, ou plutôt elle ne voulut s'apercevoir de rien. Elle venait à lui, non pas le reproche à la bouche, mais avec un trésor inépuisable de sympathies résignées et de généreux pardons. Elle était préparée à tout subir. Arrivée à deux pas de lui, elle s'arrêta, muette et calme, comme si elle eût attendu, pour parler,

un geste qui l'instruisît de son expresse volonté. Elle attendait un mot... Raoul continua de se taire. Son regard même sembla se retirer d'elle avec ennui. Alors la tête d'Hortense s'égara, tout ses projets de modération s'évanouirent, et prenant tout à coup une posture suppliante, elle s'écria :

— Qu'ai-je fait, Raoul? quel est mon crime et pourquoi éloigner de la mienne cette main qui était, hier encore, tout mon espoir et tout mon appui ?

Il se fit un court silence. Raoul répondit enfin avec effort :

—Hortense, ne m'adressez point de questions. J'avoue qu'il s'est passé ici depuis hier des choses qui ont dû vous paraître bien étranges ; mais l'explication ne peut pas... ne doit pas vous en être donnée par moi.

— Ainsi je ne saurai jamais?

— Un autre remplira près de vous, Hortense, cette mission délicate, — un autre, qui, étranger à toute cette affaire, ne sentira pas comme moi, en vous parlant, ses cheveux se dresser, son sang bouillir... et sa raison l'abandonner...

— Mais cette incertitude est un supplice... Me faudra-t-il le subir longtemps encore ?

— Il sera midi dans cinq minutes. Si Edmond de Gastine est exact, je n'ai plus que cinq minutes à l'attendre, il me faut ensuite le temps de lui parler... dans une heure, il ira vous instruire de ce que vous devez savoir.

Les prévisions d'Hortense étaient encore une fois trompées. Elle ne trouva plus rien à dire et cessa de lutter. Enfin, les douze coups de midi sonnèrent lentement, et Marthe annonça :

— M. Edmond de Gastine.

— Une heure de patience, dit alors Raoul à Hortense, en la confiant à dame Marthe; une heure seulement... et vous saurez tout. Adieu.

La jeune fille, en s'éloignant, échangea avec Edmond un salut rapide quoique cérémonieux. Dès qu'elle fut sortie, Raoul s'assura que toutes les issues étaient bien closes, et rapprochant deux siéges sur l'un desquels il prit immédiatement place, il engagea le capitaine à l'imiter. Celui-ci n'eut garde de ralentir le train des choses par des temporisations inutiles ou d'insignifiantes cérémonies. Le passage critique de la quarantaine n'avait point affaibli la juvénile activité de son caractère, et, par goût, il aimait en affaires à aller droit au but et à brusquer la conclusion. C'était déjà beaucoup, — c'était trop pour lui, — d'avoir passé dans l'attente une longue nuit et une interminable matinée. Ce fut donc avac une impatience visible qu'il dit à Raoul :

—Je suis à tes ordres, mon ami, et il me tarde d'apprendre...

— Ecoute-moi donc, répondit Raoul. Hier soir, encore étourdi du coup qui m'avait frappé, je t'ai dit seulement qu'Hortense avait reçu de son notaire, M. Dangeville, et par suite avait remis entre mes mains des papiers... qui concernent sa naissance. Si je ne t'en ai pas dit davantage, c'est que la colère étranglait ma voix, c'est que je souffrais trop pour me plaindre et que je me sentais épuisé. Aujourd'hui, je dois reprendre les choses de plus haut. Il y a dix-huit ans, je me rendis à la Martinique pour recueillir une succession dont le partage soulevait de graves difficultés. Tu le sais, puisque de là date également le souvenir de notre rencontre et de notre amitié. Mais ce que tu ne sais sans doute pas, c'est que, peu de jours après mon départ, une fête somptueuse fut donnée par la ville du Havre, en l'honneur de je ne sais quel glorieux anniversaire, à bord du trois-mâts *l'Alcyon*.

—Une fête... à bord de *l'Alcyon!*... répéta machinalement le capitaine.

— Etais-tu dans cette ville à cette époque? Cela se pourrait, car je ne te connaissais pas encore, et notre liaison à la Martinique ne date que de quelques mois plus tard...

— Je ne le crois pas... ma mémoire est en défaut... Mais poursuis, poursuis, Raoul...

— Henriette avait ici toute sa famille. Elle se rendit à ce bal, accompagnée de son père et de sa sœur. La nuit s'annonçait belle, joyeuse et féconde en plaisirs. Qui l'eût prévu? Splendide à son début, le bal eut un dénoûment terrible. Un hôte inattendu, l'incendie, vint tout à coup se mêler à la fête.

— Un incendie! murmura d'une voix sourde Edmond, — dont le regard fixe semblait éviter instinctivement celui de Raoul.

— Ce fut un éclair. La foudre vomie par une tempête furieuse, la rafale sortie mugissante des flancs d'une montagne, n'ont pas de plus rapides effets. La flamme entrait partout, par le plancher, par les écoutilles, par les sabords. Alors, le désordre commença, et tu sais ce qu'on appelle désordre dans un incendie. Tous voulaient se sauver. Tous périrent ou à peu près. Il y eut des dévoûments incroyables, des miracles d'audace, de ces tours de force étranges, sublimes, impossibles, qu'on accomplit une fois et auxquels on ne veut plus croire soi-même après les avoir

LE FEUILLETONISTE.



Qu'ai-je fait Raoul, quel est mon crime, et pourquoi éloigner de la mienne cette main qui était hier encore tout mon appui ?

accomplis... Quelques victimes furent arrachées au désastre... Henriette fut de ce nombre. Son père, M. de Nivernay, et sa sœur Marie disparurent dans l'abîme enflammé. De cette famille, naguère heureuse et fêtée, elle seule restait. Pourquoi, pendant mon séjour à St-Pierre, ne m'avait-elle donné de cet horrible évènement qu'un avis court et tardif, propre à me rassurer sans doute, mais dégagé de tous les détails que j'avais tant d'intérêt à connaître?... Elle m'assura que, placée pendant plusieurs mois entre la vie et la mort, elle avait eu à peine la force de m'écrire. Elle craignait d'ailleurs, disait-elle, de troubler mon esprit par des inquiétudes.. exagérées... Elle était encore si souffrante, son visage portait déjà des marques si visibles du mal qui devait me l'enlever plus tard, que je ne trouvai pas le courage de lui adresser un reproche. Je me contentai de cette explication.

— Mais jusqu'ici, interrompit Edmond, je ne vois pas encore...

— Attends. Voilà donc à quels termes incomplets se réduisait pour moi l'histoire de cette nuit fatale. Pendant dix-huit années, j'ai cru savoir la vérité... Je ne savais rien... rien absolument... Hier, Hortense elle-même m'a initié, sans le vouloir, au secret honteux que j'ignorais, en me remettant un manuscrit soigneusement cacheté et déposé, quelque temps après l'incendie de *l'Alcyon*, chez M. Mariel, le prédécesseur du notaire Dangeville...

— Et ce manuscrit?

— Contient la correspondance tout entière d'un homme qui ne signait pas son nom avec une femme qui ne lui a jamais dit le sien. Cet homme avait arraché cette femme à une mort certaine. Il l'avait emportée chez lui, folle de terreur, évanouie, mourante, et, comme s'il se fût repenti d'avoir fait une bonne action, il s'était hâté d'en ternir la pureté par une infamie! Pour prix de la vie qu'il lui avait rendue, il avait exigé son honneur... Quelques jours se passèrent ainsi, au bout desquels, accablée sans doute par ses remords et traînant avec elle l'inexorable témoignage de sa faute, la coupable alla se réfugier au château d'Ormesson, dont, à ce qu'il paraît, elle interdit l'entrée à son séducteur, mais où elle consentit à recevoir ses lettres, après avoir exigé de lui pourtant qu'il ne se fît point connaître à elle, comme elle avait résolu de ne point se faire connaître à lui.

— Enfin, Raoul, enfin?

— Enfin... n'est-ce pas assez...? Le lâche n'a point signé son nom et je ne puis le découvrir!... Mais elle! qu'elle ait caché son nom par un reste de pudeur ou par la crainte vulgaire de se livrer à la merci d'un indiscret, qu'importe? je l'ai deviné, moi! Oui, je sais son nom, car tout, dates, évènements, coïncidences fatales, cent voix ensemble se sont liguées pour me le dire... C'est sur *l'Alcyon* que le rapt a eu lieu, et Henriette Maynard y était... C'est au château d'Ormesson que la femme flétrie est allée cacher son opprobre et ses pleurs, et c'est au seuil du château d'Ormesson qu'à mon retour des îles j'ai retrouvé Henriette Maynard! Je la vois encore, chancelante et pâle... Sa démarche et son accueil trahissaient tout ce que je ne compris point alors et que je sais aujourd'hui... Ce n'est pas tout. La correspondance n'oublie rien : elle parle d'un enfant né à cette époque et dans ce même château,—et à cette même époque, ici, on m'amenai une enfant, une orpheline, qu'on me disait d'aimer... de chérir...

— Oh! murmura Edmond.

—Tu t'indignes, n'est-ce pas? Ah! tu as raison, car elle a fait là, celle qui portait mon nom, quelque chose de plus odieux encore que son crime et que sa trahison... Elle a souffert que le baiser paternel se souillât à un contact impur! Pour assurer un avenir à sa fille, elle m'a trompé dans mes affections les plus naïves, elle à spéculé sur les plus tendres mouvements de mon cœur... Et quand Dieu l'a rappelée à lui, peut-être pour m'épargner le crime que m'eût inspiré la vengeance, elle n'a pas seulement songé à me dire: Prends garde, Raoul, préserve bien ton cœur des séductions de cette enfant, dont l'âme va s'ouvrir à la vie, dont la beauté va bientôt s'épanouir et rayonner autour de toi... Elle ne m'a pas dit en mourant: Raoul, c'est ma fille, maudis-moi et pardonne-lui!! Non, elle ne m'a rien dit de tout cela. Elle m'a laissé plongé dans cette ignorance funeste qui pouvait me conduire au plus affreux de tous les crimes, — et comme Hortense, en grandissant, devenait chaque jour plus douce et plus dévouée, plus affectueuse et plus belle, je me suis pris à l'aimer d'abord comme un père,—puis comme un amant, — puis comme un époux!... Ainsi le mensonge a porté tous ses fruits! Je suis monté, bercé par mille rêves d'or, jusqu'au sommet de l'abîme... J'y tombais, sans cet avis du ciel, sans cette révélation de l'enfer... Tu frémis! mon Dieu, ta pitie n'est que juste, car je suis plus misérable encore que tu ne le penses. Mon supplice n'est pas

seulement dans le passé, — il est dans le présent, — il est dans l'avenir! Hortense existe... elle est là, devant moi, comme le fantôme du mauvais souvenir, comme l'image vivante de mon ignominie!... Eh bien! il s'est engagé dans mon cœur une lutte entre la haine d'hier et l'amour de dix-huit années... Qui l'emportera? le sais-je! En sa présence, mon sang s'allume et la colère me suffoque... loin d'elle, je suis isolé, perdu... et je sens que je l'aime toujours!... Oh! oui, Edmond, je l'aime... je l'aime comme un insensé!

L'âme tout entière de Raoul était passée dans celle d'Edmond: le même frémissement, le même délire les agitaient, et pourtant ce n'était point la même corde qui vibrait en eux. On pouvait remarquer, dans l'expression extérieure de la souffrance de Raoul, une sorte d'abandon expansif qui manquait à celle d'Edmond. Pendant que l'un répandait librement au dehors toute l'amertume de sa pensée, l'autre, faisant violence à ses sympathies, cédant peut-être à un sentiment ombrageux de prudence ou d'effroi, semblait calculer ses mouvements, composer son visage et mesurer l'espace au dangereux élan de son cœur. On voyait qu'il avait mille choses à dire, et que la peur, — une peur noble et prévoyante, — l'empêchait de prononcer un mot. Cet inexplicable embarras allait peut-être surprendre Raoul lui-même, lorsque, fort heureusement, l'arrivée de dame Marthe opéra, au milieu de cette scène, une soudaine et utile diversion. Elle venait annoncer que M. Jules de Gastine sollicitait de M. Maynard la faveur d'un instant d'entretien.

— Que faut-il lui répondre? demanda la vieille gouvernante, qui n'était pas encore remise de ses précédentes émotions.

— Nous reprendrons cet entretien plus tard, dit Raoul au capitaine. — Puis, se tournant du côté de Marthe, il ajouta :

— Dites à Jules qu'il peut entrer.

CHAPITRE V.

Il est des instants où l'esprit tourne au sein d'un tourbillon si rapide, où tant de voix sinistres bourdonnent à l'oreille, où l'on se sent attaqué de tant de côtés à la fois, que, semblable au malheureux entraîné par le courant, on saisit au hasard et sans choix tous les moyens de salut qui se présentent, quels qu'ils soient, les pires comme les meilleurs. Il en fut ainsi d'Edmond. Ses idées s'embrouillaient, il sentait la glace rompre sous ses pieds. Aussi, quoiqu'il ne dût rien espérer de l'arrivée de son fils dans un tel moment, il éprouva une joie véritable de cet incident qui allait le dispenser provisoirement d'une réponse difficile et lui permettre au moins de respirer.

Jules eut bientôt compris, à la double agitation répandue sur le front des deux amis, que de sérieuses confidences avaient été faites et qu'il pouvait, devant son père, expliquer le but de sa démarche à Raoul Maynard, sans craindre d'être accusé d'indiscrétion.

— Monsieur, dit-il en s'adressant directement à ce dernier, — enchaîné par le souvenir de vos bontés, habitué, d'ailleurs, depuis tant d'années, à vous considérer comme l'ami, comme le représentant de mon père auprès de moi, j'ai dû imposer silence à des désirs qui, je l'avais deviné, établissaient entre nous une rivalité... impossible. Les jeunes gens caressent tous un rêve d'avenir. Le mien était beau!... Je l'avais formé de toutes les croyances et de toutes les ambitions de mon cœur, j'y avais attaché ma vie; et pourtant, le jour où je m'aperçus que ce rêve était aussi le vôtre, j'y renonçai volontairement. Hier, je m'étais résigné... Sans votre pressant appel, je partais pour ne plus revenir. Mais aujourd'hui tout est changé. Votre mariage avec Mlle Hortense est rompu... C'est, du moins, le bruit qui a couru par la ville. Vous comprenez, sans que j'aie besoin de m'expliquer davantage, qu'un pareil scandale peut porter un préjudice réel à la considération de la malheureuse jeune fille. Loin de moi la pensée de vous en faire un reproche: je n'en ai ni la volonté ni le droit. Mais, quels que soient vos griefs contre Mlle Hortense, griefs que j'ignore et que je veux ignorer, vous ne pouvez consentir à ce qu'elle soit perdue. Je viens vous offrir pour elle un moyen de salut. L'éclat a été public... la réparation doit être également publique. Déclarez simplement que cette rupture n'a pour motif rien qui atteigne son honneur, et, si Hortense n'y met obstacle, dès demain elle sera ma femme, et mon nom — le nom d'un honnête homme, — lui servira de refuge et d'abri.

A cette proposition, qui n'avait rien que de naturel, mais dont la naïve brusquerie le prenait tout à fait au dépourvu, Edmond ne put dissimuler un mouvement assez vif de surprise et même de contrariété. Il réussit toutefois à se contenir, et s'empressant de prendre la parole:

— Le moment serait peu favorable, lui dit-il, pour délibérer sur un projet aussi grave. Il faudrait, dans tous les cas, s'assurer si le consentement d'Hortense...

— Je crois, interrompit doucement M. Maynard, qu'au lieu de reprocher à Jules son excès de promptitude, notre devoir est de l'en remercier. Je lui sais gré, pour ma part, de ce généreux empressement. Hortense — et je tiens à le proclamer devant lui, — est digne à tous égards d'un dévoûment si noble, et c'est une sainte inspiration qu'il a eue de vouloir arracher la pauvre innocente à un désastre dont elle n'est pas cause, et dont il serait odieux à moi de lui faire porter la peine. Quant à la sympathie dont tu t'inquiètes, je pense qu'elle ne tardera point à naître, si déjà elle n'existe pas. Jules et Hortense se connaissent depuis longtemps. Tous deux sont jeunes. Il l'aime. Qui sait si Hortense, en acceptant de moi le titre d'épouse, ne cédait pas plutôt aux suggestions d'une tendre amitié qu'à celles d'un véritable amour? Ainsi conclu, ce mariage sera certainement dans des conditions meilleures, et peut-être se félicitera-t-elle...

La voix de Raoul s'affaiblit à ces mots. Ce sacrifice l'épouvantait. Son cœur se fondait dans des larmes invisibles. Il fit pourtant un dernier effort sur lui-même et reprit avec plus de fermeté :

— Comptez sur moi, Jules. Votre démarche, après ce qui s'est passé, dénote une grande âme, et, ce qui vaut mieux encore, un bon cœur. Vous méritez d'être heureux, et j'espère...

— Cependant.... objecta encore une fois Edmond.

— Pourquoi, répliqua Raoul à voix basse et tirant le capitaine à l'écart, pourquoi faire deux malheureux à la fois? Suppose qu'Hortense consente, et voilà le bonheur de ton fils assuré, puisqu'il l'aime, —et me voilà moins à plaindre, moi, puisque cette union opèrera, par une secousse violente, mais salutaire, une séparation à laquelle je ne saurais peut-être pas me résigner... Ecoute, Edmond, si tu es toujours vraiment mon ami, ne t'oppose plus à ce mariage... Je n'ai pas oublié ce que tu me disais dans une de tes dernières lettres à propos de mes vues sur Hortense. Son titre d'orpheline ne te paraissait point un obstacle sérieux. Tu pensais que son mari serait envié de tous, et tes paroles étaient sincères, Edmond, car tu ne sais pas, tu n'as jamais su mentir. Tu ne peux blâmer en ton fils ce que tu approuvais en moi. Ainsi donc, adieu... je te laisse avec lui. Songe à son repos, songe au mien. Moi, je vais écrire à Hortense pour lui faire part des intentions de Jules. J'ai d'ailleurs à lui demander pardon du mal que je lui ai fait. Vous deux ici occupez-vous de le réparer.

Et, sans attendre la réponse d'Edmond, Raoul s'éloigna rapidement. Jules, qui s'était retiré par discrétion près de l'angle de la croisée, semblait redouter l'explication qui ne pouvait manquer d'avoir lieu entre son père et lui. Cependant, pressé d'éclaircir ses soupçons, il se rapprocha du capitaine et lui dit :

— Ainsi donc, c'est vous... vous, mon père, qui restez sourd au cri de mon cœur? Quel changement s'est donc fait en vous? Il y a un an, je vous avais dit mes projets... ils n'avaient excité ni votre mécontentement ni votre blâme... Vous ne saviez pas alors que mes prétentions seraient traversées par celles de M. Maynard... et cette union qui, alors, vous eût paru désirable...

— Est impossible aujourd'hui, interrompit sévèrement le capitaine.

— Impossible!... et mon amour, le comptez-vous donc pour rien, mon père?

— Je te dis qu'il faut oublier cet amour!

— Mais Hortense est perdue... vous ne voulez donc pas que je la sauve?...

— Je veux... je veux t'épargner d'éternels remords... Ecoute... non-seulement ce mariage ne peut avoir lieu, mais il faut partir. Demain, entends-tu, pas plus tard que demain, nous aurons quitté le Havre et nous serons, toi, sur la route de Paris, moi, en pleine mer... Sois certain que je suis dompté ici par une inflexible loi!... Rester dans cette maison, pour moi, ce serait la mort... et je ne puis t'y laisser seul. Quant à Hortense, tranquillise-toi, son avenir sera définitivement assuré, et, je te le jure, elle n'aura pas à se plaindre de mon abandon.

La stupéfaction qui saisit Jules fut telle, qu'il laissa sortir son père sans songer à le retenir, et qu'il se borna à le suivre dans sa retraite d'un œil terne et effaré. La condescendance inespérée de Raoul l'étonnait au moins autant que l'opposition imprévue d'Edmond, et l'une, aussi bien que l'autre, lui paraissait si peu naturelle, qu'il fut un instant assez injuste pour faire remonter jusqu'à Hortense elle-même la responsabilité de tous ces faits obscurs. Mais cette pensée, à peine conçue, fut suivie d'un soudain remords. Et, en

effet, quelle vie renfermait moins de mystères que celle d'Hortense? Loin d'y trouver une tache, n'eût-on pas dit un de ces fleuves paisibles qui roulent si lentement leurs flots de cristal, que le sable même de leur lit est bleui par l'azur du ciel? La maison Maynard n'était-elle pas une maison de verre? Evidemment, Jules devait porter ailleurs ses doutes et son anxiété.

Marthe était aux aguets. Ayant appris de Jules lui-même la démarche qu'il avait résolu de faire, elle ne manqua pas d'en venir savoir le résultat. Sa stupéfaction, pendant le récit du jeune homme, s'exprima par des signes que le pinceau rendrait beaucoup mieux que la plume, et dont la nature sera aisément devinée par le lecteur. Les jeux les plus contraires se succédaient sur sa figure, comme les sensations dans son esprit. Pour le coup, la bonne vieille nageait en plein roman, et, il faut bien le dire, son scepticisme, — réel ou affecté à l'endroit des caprices plus ou moins hardis de la littérature moderne, — commençait à recevoir de terribles atteintes dont il était présumable qu'il ne sortirait pas sain et sauf. Quand Jules eut fini de parler, Marthe passa de la pantomime au discours et dépensa le reste de sa surprise en redites insignifiantes et en exclamations monotones. Mais quand elle s'aperçut qu'elle ne faisait qu'augmenter la douleur de Jules, elle fit comme tous ceux qui ont le cœur bon, — elle changea de rôle pour le consoler.

— Prenez courage, lui dit-elle. Vous êtes jeune, et on dit que le temps, — bien qu'il finisse toujours par tuer son monde, — est encore le meilleur et le plus habile médecin. Vous pouvez d'ailleurs vous vanter d'avoir agi noblement. Tout le monde ici vous rendra justice ; et, s'il est arrivé un malheur, vous avez du moins la consolation de n'y avoir été pour rien.

— Pour rien ?... Vous ne savez pas, bonne Marthe, répliqua tristement Jules, à quel point vous vous trompez. C'est moi qui suis la cause, — involontaire sans doute, — mais enfin la cause matérielle de tout ce qui se passe ici depuis vingt-quatre heures...

— Jésus ! qu'est-ce que vous me dites là?

— N'avez-vous pas observé qu'hier, en venant faire mes adieux à Mlle Hortense, j'avais à la main un rouleau de papiers...

— Assez volumineux même. Eh bien?

— Eh bien ! c'est après les avoir ouverts que M. Raoul a tout rompu...

— Que contiennent-ils donc?

— M. Dangeville ne l'a jamais su. Ils avaient été déposés, on ne sait par qui, il y a dix-sept ans, je crois, au domicile de M. Mariel, son prédécesseur, avec un mot, également cacheté, où on le priait de garder ces papiers jusqu'au jour où Mlle Hortense se marierait. Ces instructions, — M. Dangeville me l'a avoué ce matin, — étaient au nom de la famille de Nivernay...

— Le nom de demoiselle de cette pauvre Mme Maynard !

— En succédant au notaire Mariel, M. Dangeville s'obligeait à remplir ses engagements antérieurs... Ce dépôt était, au reste, un de ceux qui le préoccupaient le plus.

Pendant la dernière partie de l'entretien, Étienne Gobert était entré par le fond, et il allait s'approcher, sans plus de retard, lorsqu'au nom de Mariel il s'arrêta pétrifié. Il porta vivement la main à son front, et son œil, devenu plus perçant, sembla traverser d'un jet triomphant les ténébreux espaces qui le séparaient encore du passé.

— Mais enfin, reprit Marthe, qui n'était jamais à bout de questions, le porteur du dépôt — celui qui jadis a déposé chez M. Mariel ces papiers si terribles... ne pourrait-on le retrouver, le découvrir... Qui était-ce?

Etienne s'avança brusquement, se courba un peu afin de pouvoir se glisser entre Jules et Marthe; puis, se redressant de toute sa hauteur, et tournant la tête à droite et à gauche, il répondit avec un flegme admirable :

— Pardieu ! c'était moi.

— Vous !

— Tout comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais c'est un coup du ciel !

— Cela ressemble plutôt à un coup de théâtre.

— Vous savez donc ce que signifient ces papiers?

— Hélas ! non.

— Qui vous les a remis?

— Je l'ignore.

— Pour le coup, dit Marthe, c'est à n'y rien comprendre.

— Je le crois bien, puisque je n'y comprends rien moi-même. C'est certainement, après les Mille et une Nuits et les contes d'Hoffmann, ce que j'ai vu de mieux dans le genre fantastique.

— Mais, parlez donc plus clairement !

— Volontiers. Voici le fait, et si vous voulez m'écouter... Marthe et Jules se pressèrent aux côtés d'Étienne avec ce transport curieux qui accueille toujours l'annonce d'un récit intéressant.

Le narrateur se recueillit un moment. Puis, prenant en pitié l'impatience de ses auditeurs, il dit enfin, en leur saisissant à tous deux le bras :

— Je commence. Oh! c'est éminemment dramatique. C'est même la seule fois qu'il me soit arrivé quelque chose d'un peu... excentrique, comme nous disons maintenant à Paris. J'étais alors bien jeune... plus jeune qu'aujourd'hui de dix-sept ans... enfin!... j'avais la maladie des voyages, — c'est une gourme comme une autre, — et je me trouvais pour le quart-d'heure en Allemagne. Je me promenais donc sentimentalement sur le pont de Trèves, — un fort joli pont, ma foi! — quand je vois venir à moi une belle jeune femme, blonde, au front mélancolique, au regard fixe et transparent... mais si pâle, si troublée, que j'en demeurai tout saisi, moi, l'enfant de Normandie le plus aventureux et le plus insouciant. Cette dame allait droit devant elle... Par politesse, j'incline à gauche pour lui faire passage; mais elle, en même temps, incline à droite, si bien que nous voilà, malgré mes efforts, juste en face l'un de l'autre. Plus de doute, il y avait une intention dans cette manœuvre. Je m'arrête, elle s'arrête également, et m'ayant regardé avec une attention réfléchie, elle me dit :

— Monsieur, n'avez-vous jamais habité le Havre?

— Madame, je suis né à deux pas de la ville.

— N'y connaissez-vous pas M. Maynard?

— Si je le connais! un ami de pension!

— Et sa femme?

— Elle, c'est différent... Voilà deux ans que je voyage... je ne l'ai pas encore vue; mais, à mon retour, je compte bien...

— Monsieur, reprend-elle brusquement, vous me faites l'effet d'un honnête homme, et je lis dans toute votre personne que vous serviriez avec fidélité une pauvre femme qui placerait sa confiance en vous.

Je veux la remercier de sa bonne opinion, je cherche même une réponse assez chevaleresque pour l'y confirmer...

Elle m'interrompt :

— Les moments sont précieux, dit-elle; allez-vous bientôt au Havre?

— Madame, encore une petite visite à la Confédération germanique, un tour dans le Tyrol, une excursion dans les Alpes, et j'y retourne... Ainsi, dans six semaines ou deux mois tout au plus...

— C'est bien. Vous voyez ce manuscrit, vous voyez cette lettre; aussitôt votre arrivée au Havre, vous vous rendrez chez le notaire Mariel. Le connaissez-vous?

— De nom seulement.

— Tant mieux. Vous déposerez chez lui, et sans demander à le voir, ce rouleau précieux; un mot glissé sous la première enveloppe lui expliquera ce qu'il en doit faire. Quant à la lettre, monsieur, il faut qu'elle soit remise à Mme Maynard, à elle seule, entendez-vous bien? car si jamais elle tombait dans d'autres mains que les siennes, ce serait fait de l'honneur de toute une famille... me le promettez-vous? me jurez-vous aussi de ne jamais dire à qui que ce soit au monde un mot de ce qui vous arrive aujourd'hui?

— En voilà... une histoire! murmura Marthe en frissonnant.

— Je fis les serments d'usage, et là-dessus elle me quitta, non toutefois sans m'avoir fortement serré la main. Par discrétion, je m'éloignai dans la direction contraire. Mais à peine étais-je descendu sur le quai, qu'un cri de détresse se fait entendre. Je rebrousse chemin... je cours! Une femme venait de se précipiter dans le fleuve; la foule se répand sur la rive, je suis la foule... Les mariniers rivalisent de zèle et les barques de vitesse... Une demi-heure se passe... rien... on ne trouve rien. La pauvre femme avait été ingénieuse jusque dans le choix de sa mort. L'endroit où elle avait disparu était un gouffre qui jamais n'avait rendu ses victimes. Il ne me restait donc plus qu'à exécuter religieusement le testament de l'infortunée. Je fis une petite brèche à mon itinéraire, et, au bout d'un mois, j'arrivai au Havre. Je m'acquittai d'abord de ma commission chez le notaire Mariel, — diable de nom qui, depuis, m'était échappé, — puis ensuite je pris mon élan vers Ingouville. Ici, autre évènement... Dame Marthe doit bien se le rappeler. La maison était tendue de noir, et je fus obligé, en entrant, d'effleurer un cercueil... Mme Maynard était morte de la veille...

— Mon Dieu! s'écria Jules, et cette lettre?

— Cette lettre ne sortit pas de mon portefeuille... Cette lettre! je ne m'en serais pas dessaisi pour tout l'or du monde, car, sans doute, les précautions recommandées par la pauvre victime avaient pour cause une grande, une terrible nécessité!... De retour à Paris, je la renfermai dans un de ces vieux coffres bardés de fer dont on se servait du temps de nos aïeux, et qui, abandonné jusqu'alors dans un coin en sa qua-

lité de meuble inutile, trouva ainsi tout naturellement son emploi...

— Ainsi, vous l'avez encore?

— Si je l'ai!... la serrure de ma cassette est bonne et j'en ai la clef dans ma poche.

— M. Etienne, dit Jules en lui saisissant les deux mains, il y a dans tous ces faits, si étrangers l'un à l'autre au premier abord, un enchaînement fatal qui doit nous mener à la découverte de la vérité... Cette lettre contient peut-être la révélation...

— Peut-être, dites-vous? Je déclare, moi, que rien n'est plus sûr. Paris n'est point aux antipodes... Je cours l'y chercher, je la rapporte, je la donne à Raoul...

— Gardez-vous-en bien! car ne pourrait-il pas arriver qu'au lieu de remédier au mal, ce nouveau témoignage?...

— Vous avez raison, reprit Etienne, dont l'esprit vif et emporté reconnaissait sur-le-champ la justesse d'une objection, mais aussi ne la laissait pas longtemps sans réponse. Eh bien! Mme Maynard est morte, celle qui a tracé l'écrit n'existe plus. Moi, l'intermédiaire élu de cette mystérieuse correspondance, je saurai ce qu'elle contient. Je briserai ce cachet que j'ai respecté depuis dix-sept ans... C'est peut-être indiscret.... je n'en sais rien... c'est possible!... mais il est des circonstances où le bien suprême peut consister à commettre une faute à propos. S'il faut taire ce que l'écrit renferme, je n'aurai pas grand'peine à m'en apercevoir et je ne mettrai dans ma confidence que la flamme d'un bon feu qui n'en laissera pas vestige. Au contraire, si la nouvelle est bonne... vous me voyez ici demain à pareille heure, l'œil vif et l'air triomphant.

— Partez donc, interrompit Jules, partez, monsieur Etienne, car, quelque diligence que vous fassiez, je crains bien que vous ne puissiez revenir assez tôt pour empêcher des malheurs...

— Que dites-vous? Dussé-je crever dix chevaux, je serai à Rouen en moins de quatre heures. De Rouen à Paris, cela regarde le chemin de fer, et j'ai dans l'idée qu'il y aura grand feu... Adieu, mes amis, bon courage et à demain!

Il y eut entre Jules et Marthe, après le prompt départ d'Étienne, comme une trêve rendue nécessaire par la fatigue et l'épuisement. Sans doute, une étincelle d'espoir avait jailli de cette nouvelle complication; mais l'espèce d'éclaircissement qui en était résulté n'avait rien d'assez réel pour dissiper leurs fâcheux pressentiments. Ce moyen pouvait être impuissant, ce voyage inutile et toute chose demeurer dans le même état. Dame Marthe surtout, que la confiance bruyante et communicative d'Étienne avait momentanément soutenue, redevint, quand il ne fut plus là, presqu'aussi faible et aussi abattue qu'auparavant. Elle sentit le besoin de chercher en dehors d'elle-même un appui que son courage lui refusait de nouveau, et elle dit timidement à Jules :

— Ce cher M. Etienne ne doute de rien, lui! mais vous, monsieur Jules, qu'espérez-vous de tout ceci?

Les yeux du jeune homme semblaient distraits et sa pensée était bien loin. Marthe fut obligée de lui frapper doucement le bras en répétant sa question.

— Je ne sais, répondit enfin Jules comme s'il sortait d'un rêve, ce que réserve à Raoul et à mon père la journée de demain, — mais, quoi qu'il arrive et en dépit de toutes les résistances, elle ne se passera pas sans qu'Hortense soit sauvée. Marthe, priez pour elle... Cette nuit décidera de tout!

CHAPITRE VI.

Le jour baissait, et Marthe était toujours assise au même endroit. On avait, à la vérité, servi le dîner à l'heure ordinaire, mais personne n'y avait paru. Hortense s'était renfermée chez elle; la porte de Raoul demeurait inexorablement close, et Marthe continuait de tricoter. Pauvre femme! jamais elle n'avait travaillé si vite, jamais ses doigts n'avaient si habilement manié la laine et l'aiguille; jamais, en si peu d'heures, elle n'avait fait tant d'ouvrage. Hélas! cette lugubre activité s'explique sans peine. La fièvre de son esprit s'était glissée dans ses doigts. Les idées se multipliaient et s'enchevêtraient dans son cerveau, comme les mailles du tricot sous sa main devenue plus agile. L'imagination de Marthe parcourait un espace sans bornes. Les conjectures les plus opposées, l'espoir et la crainte, le bien et le mal, s'y disputaient une place et se réunissaient, dans une course commune, vers un but ignoré. Il n'y avait, à cet ensemble de pensées confuses, ni commencement ni fin. Elle ébauchait, dans la même minute, dix romans invraisemblables qui se détruisaient d'eux-mêmes, dix suppositions qui se combattaient l'une l'autre; et, plus ce travail de son esprit était animé, varié,

fécond, — plus la besogne de ses mains était rapide, abondante et prompte. Elle vivait si exclusivement dans ce monde d'exception, placé en quelque sorte à côté de la vie réelle, qu'elle ne s'était pas aperçue des progrès de l'obscurité. Déjà les brouillards épais du soir s'abattaient sur les falaises, et les nuées, à chaque instant plus basses, semblaient se déchirer aux toits des maisons. La nuit noire serait venue que peut-être elle n'eût pas bougé; mais un reflet pâle colora brusquement l'écheveau de laine qui gisait sur ses genoux. Elle leva les yeux.

Raoul, une lampe à la main, descendait lentement l'escalier. Le calme était sur son front, mais un calme ironique, menaçant et réfléchi. C'était un de ces terribles silences qui laissent aux sanglots le temps de s'amasser dans la poitrine, comme le repos du vent permet à la tempête de se préparer dans l'air. Mais l'orage ne devait point éclater. La colère s'était logée au cœur de Raoul pour n'en plus sortir, et il n'est, pour ces plaies intérieures, ni adoucissement ni guérison. En effet, à quelle source inconnue devait-il remonter pour assouvir ce besoin de haine, pour étancher cette soif de vengeance qui absorbaient tout son être et pesaient sur lui comme un joug de plomb? A qui se plaindre? sur qui se venger? Sa voix gémissait dans le désert, ses armes eussent frappé dans le vide. Le malheur s'était attaché à sa vie, Raoul sentait sa dure étreinte, mais ce malheur n'avait point revêtu la forme matérielle qui est un but aux attaques de l'homme et prête du moins, à défaut de réparation, un flanc docile à ses ressentiments... Ce malheur était une ombre impalpable, lointaine, qui, du milieu des brumes du passé, comme d'un bord à l'autre d'un gouffre infranchissable, le provoquait de ses sanglantes railleries et le défiait lâchement. A quoi lui servaient son ardent courage, sa généreuse colère, sa noble indignation? l'ennemi n'était plus qu'un fantôme, l'outrage plus qu'un souvenir. Quelle que fût la justice de sa cause, désormais les rôles se trouvaient ainsi distribués: à lui la rage impuissante, — aux coupables l'impunité. Un jour avait donc suffi pour changer toute la joie de ces dix-huit dernières années en un poison subtil dont les gouttes allaient tomber une à une sur les jours qu'il lui restait à vivre. Dans la vertu rapide de ce poison reposait son suprême espoir. Il ne demandait plus qu'à mourir.

Raoul traversa la salle d'un pas tremblant, mais régulier. Il posa la lampe sur le bureau, et ayant tiré à lui un fauteuil, s'assit en appuyant son front sur ses deux mains. Dans cette posture, son regard rencontra, sans l'avoir cherché, un billet entr'ouvert qu'il y avait laissé la veille et dont personne, grâce au désordre qui avait envahi la petite maison d'Ingouville, ne s'était autrement inquiété. C'était la lettre par laquelle Edmond de Gastine avait annoncé définitivement son arrivée.

A cette vue, un épanouissement soudain ranima la figure de Raoul. Il est des noms qui agissent sur nous comme des talismans heureux, comme des caractères bénis. Le souvenir d'Edmond, doux reflet au milieu des ombres de sa pensée, fit briller entre ses lèvres flétries un sourire d'attendrissement. Il lui sembla que l'amitié s'ouvrait devant lui comme un dernier asile, et qu'une main dévouée s'avançait pour le retenir dans sa chute. Son âme, à ce double appel, se réveilla de son sommeil et essaya, toute faible qu'elle était, de s'élancer encore vers l'avenir.

Un coup terrible l'arrêta dans cet élan. Raoul tenait la lettre à sa main, et, comme si sa vue se fût obscurcie, il la rapprochait de la lampe et la lisait et relisait avec une persistance dont lui-même ne comprenait pas encore l'effroyable signification. Quelle puissance exerçaient donc sur lui ces lignes inoffensives, pour qu'il n'en pût détacher ses yeux? Pourquoi le feuillet tremblait-il entre ses doigts? Pourquoi cette expression de stupeur dans laquelle son visage semblait se pétrifier? Raoul l'ignore lui-même. Il souffre, il tremble bien plus qu'il ne souffrait et tremblait tout à l'heure, mais il ne saurait dire d'où lui viennent et cette recrudescence de fièvre et ce surcroît d'épouvante. Tout ce qu'il peut comprendre, tout ce qu'il entrevoit, dans le plus obscur et le plus confus de tous les rêves, c'est que l'amitié même d'Edmond lui devient suspecte, c'est qu'il ne croit plus à ce dévoûment si pur, c'est que ses protestations les plus cordiales lui paraissent d'odieux mensonges... Alors, sans se rendre compte de ce qu'il fait, sans y songer, sans le vouloir, il saisit son portefeuille, l'ouvre, en tire un papier qu'il déplie lentement et sur lequel il ne jette à la dérobée qu'un seul, qu'un craintif regard... C'en est fait!... l'écriture est la même... Ce que son instinct soupçonnait à peine, l'évidence l'a proclamé sans retour. Le doute a fui : la certitude reste.

— C'était lui! s'écrie-t-il en se tordant les mains.

Il se recueillit un instant; puis il reprit, la tête inclinée, les bras pendants :

— Seigneur, je vous avais demandé la vengeance... vous avez bien fait de me répondre ainsi... Demander la vengeance, c'est former un vœu sacrilége, un souhait impie... vous m'en punissez cruellement!

Marthe n'avait pas compris l'exclamation de Raoul, mais sa douleur semblait si poignante qu'elle ne put lutter plus longtemps contre l'impulsion de la pitié. Elle se précipita vers lui.

— Mon bon maître, dit-elle, comme vous êtes pâle! comme vous devez souffrir!

— Ah! tu étais là, Marthe... n'ai-je point parlé haut? qu'ai-je dit? qu'as-tu entendu?

— Rien, monsieur... il me semblait... j'ai cru que vous m'aviez appelée... Mon Dieu! quelle malédiction s'est donc abattue depuis hier sur cette maison? quel changement! vous, si heureux jadis...

— Oui, tu dis vrai, Marthe, jadis, j'ai été heureux... tiens, parle-moi de ce temps-là... Cette maison était alors la maison de mon père. Te souviens-tu que, tout content et glorieux de son fils, il me confia la direction de ses affaires, et qu'à un âge où tant d'autres en sont à peine au terme de leurs études, on m'appelait déjà, moi l'enfant d'hier, Raoul l'armateur?... J'étais actif... toujours occupé, joyeux!...

— Si je m'en souviens! Et plus tard, quand M. de Nivernay vous accorda la main de sa fille aînée, de Mlle Henriette... Mais pardon, vous vous troublez...

— Non, non, continue, Marthe, continue... Parle-moi de mon bonheur... parle-moi de mon mariage. Il y a entre ces deux mots une chaîne que l'oubli ne saurait rompre... Ah! j'étais amoureux... amoureux fou! Henriette avait une sœur aussi jolie qu'elle, et je l'ai préférée à sa sœur... Elle aurait eu cent rivales, toutes cent fois plus belles et cent fois plus riches, que j'aurais dit encore : c'est Henriette que j'aime... c'est Henriette que je veux! Peut-on donner le nom d'amour à ce que je ressentais pour elle? Non, le culte qu'on rend à Dieu, l'adoration qu'on a pour les anges n'ont rien de plus aveugle, de plus pur ni de plus ardent. Je l'aimais avec tout l'emportement de la folie, avec tout le sang-froid de la raison. Le jour où je la conduisis à l'église, il y eut fête au Havre, fête dans mon cœur, fête partout... C'était un délire! et huit jours après, quand j'allai me promener avec elle sur la jetée, que de compliments reçus, que de félicitations, que d'orgueil et de joie! Marthe, ce triomphe était-il bien réel? n'y avait-il pas, au fond de ces louanges, un peu d'exagération, un peu de flatterie? En arrière de moi, que disait-on d'Henriette, le sais-tu! Toi-même, que pensais-tu d'elle, Marthe, réponds!

— Moi! monsieur Raoul, dit Marthe tout émue; mais... je pensais que Mme Henriette était la femme la meilleure et la plus accomplie qui fût au monde.

— Et crois-tu, Marthe, que chacun alors le pensât comme toi?

— Oh! pourquoi une pareille question? Il n'y avait qu'une voix sur elle... Je ne connais personne qui n'ait respecté, qui n'ait chéri Mme Henriette...

— Tu en es sûre... jamais un soupçon injurieux, jamais un insolent propos ne sont venus jusqu'à ton oreille?... jamais, — même pendant mon voyage, — sa réputation n'a eu à souffrir d'une réflexion malveillante, d'un mot indiscret?

— Jamais, monsieur, jamais! mal parler de Mme Henriette! qui donc l'eût osé?... Sa vie entière n'était qu'un enchaînement de bienfaits... et puis quelle douceur! quelle charité!... Chacun vous portait envie...

— Et l'on avait bien raison, répliqua Raoul avec une fiévreuse ironie. En effet, douceur charmante qui vous attirait au piége par une pente si douce, si insensible qu'on s'y laissait aller malgré soi... charité évangélique qui répandait publiquement ses dons et donnait secrètement la mort!

— Jésus Dieu, monsieur Raoul, que dites-vous là?

— Je dis, Marthe, ce que tu ne voudras pas croire! Je dis que ces trois années de mariage n'ont été qu'une comédie infâme!... Je dis que c'est un crime à elle et une honte à moi d'y avoir ainsi joué deux misérables rôles... Tu prétends qu'elle était bonne?... A quoi cela se reconnaît-il? On l'honorait, dis-tu? Qu'est-ce que cela prouve, et sur quoi se basait cette considération, vain hommage d'une multitude aveugle? Crois-tu à ce que dit le monde? Mais, en fait d'honneur, le monde est le pire juge qui se puisse choisir... son admiration est le plus souvent une erreur, son blâme une calomnie... Le monde, entends-tu bien, Marthe, le monde s'est trompé sur Henriette!

— Mais vous, monsieur Raoul, vous ne pouviez pas vous tromper. De cœur à cœur, il y a des instincts infaillibles, et son amour pour vous...

— Mensonge, te dis-je, mensonge comme le reste!... cette femme mentait dans ses paroles comme dans ses actions. Ce bonheur qui m'a rendu si fier n'était qu'un simulacre de bonheur... Cette femme...

— Oh! ne blasphémez pas, interrompit Marthe les mains jointes, Mme Henriette est morte si jeune!

Raoul s'arrêta un instant comme s'il n'eût pas bien compris les derniers mots de la vieille gouvernante... mais il reprit bientôt avec une gravité sévère :

— Marthe, ne rappelle point cette mort, car c'est là ce qui la condamne sans retour; car, à cette heure terrible, où le criminel le plus endurci s'amende, où, à défaut d'un sentiment plus noble, la crainte au moins nous arrache l'aveu de nos fautes, à cette heure-là, elle, Henriette, sans doute pour ne point démentir son passé, a couronné sa vie coupable d'une auréole d'hypocrisie... et voilà ce qui rend sa grâce impossible... Non contente d'avoir offensé les hommes, il a fallu qu'elle offensât Dieu! tu le vois donc bien... pour elle il n'est de pardon... ni sur la terre ni dans le ciel...

— Oh! monsieur Raoul.

— Et maintenant, continua-t-il en baissant la voix, frappé du même coup dans le passé et dans l'avenir, me voilà seul ici-bas. Quel intérêt puis-je trouver à vivre... Il ne me reste plus rien... rien!... pas même un ami à qui je puisse ouvrir mon cœur...

— Et M. Edmond! l'oubliez-vous donc? Tenez, je parierais que son absence de ce soir entre au moins pour moitié dans la tristesse où je vous vois. Conçoit-on qu'il vous ait laissé seul si longtemps?... Il a grand tort de n'être pas venu ce soir...

— Tu te trompes... il a bien fait!

— Cependant, la présence de ceux que nous aimons...

— Je te dis, Marthe, qu'il a bien fait...

— Et moi, monsieur, je suis sûre que, s'il était venu...

— S'il était venu!... Ah! écoute, Marthe, veux-tu me sauver d'un crime?

— Vous, mon pauvre maître!...

— Fais bonne garde à cette porte, et, si tu vois venir Edmond... empêche-le... empêche-le d'entrer! Car, s'il était là, vois-tu, seul, sans défense et sous ma main, j'aurais, comme il l'a eue jadis, la force d'être un lâche... et je le tuerais!...

Loin d'être apaisé par cette explosion soudaine, l'agitation de Raoul redoubla. Il allait, revenait, marchait au hasard. Marthe ayant essayé de le retenir, il lui ordonna sévèrement de se retirer, et la bonne vieille obéit sur-le-champ. Alors, il sembla réfléchir à ce qu'il allait faire. Une détermination calme était impossible en un tel moment. Il se dirigea vers la porte de sortie, la poussa avec violence, et atteignit bientôt la rue.

Il était environ dix heures du soir. L'air et le ciel étaient purs. L'espace se déroulait devant Raoul avec ses chemins unis et déserts sur lesquels se jouait la lumière de la lune, et dont l'aspect le provoquait à la marche et l'excitait à presser le pas. Le déplacement, la diversité des spectacles, la découverte d'horizons nouveaux, la fatigue même, lui étaient devenus nécessaires. Il allait à l'aventure, regardant les objets extérieurs pour ne plus regarder dans son âme, livrant son front nu aux chaudes vapeurs que soufflait le sud, et courant avec la rapidité inquiète du fugitif que poursuit le fantôme d'un péril récent. Ainsi procèdent les grands désespoirs. Ils développent en nous une activité surabondante qui nous tuerait si, grâce à un aliment matériel, elle ne trouvait à se dépenser au dehors. Arrivé au bas de la colline d'Ingouville, Raoul jeta les yeux à droite et à gauche, non pas comme s'il eût hésité entre deux directions, mais avec cet embarras craintif de l'homme qui a perdu la mémoire ou la raison. Enfin, il se décida et reprit sa route d'un pas ferme et résolu. Désormais, sans aucun doute, il allait vers un but déterminé. Ce but, il ne tarda pas à l'atteindre.

Saint-Roch montrait déjà aux douteuses lueurs du ciel les flèches effilées de ses ifs, et çà et là, sous leur ombre, ses mausolées errant dans l'herbe et pareils à des spectres blancs. A cet aspect, Raoul redoubla de vitesse et bientôt il parvint à la porte du cimetière. C'était une heure étrange pour une visite aux tombeaux; mais pouvait-il écouter un scrupule? le gardien lui-même, arraché à son sommeil, avait couru vers la grille, bien résolu de ne l'ouvrir à personne. Mais, en reconnaissant M. Maynard, et le voyant si pâle et si défait, son saisissement fut tel, qu'il ne songea plus à lui refuser l'entrée, et qu'il regarda, sans avoir la force d'articuler un remercîment, une pièce d'or que l'armateur lui avait glissée dans la main.

Raoul entra. Qu'allait-il faire? quelle pensée sacrilége le poussait au sein de cet asile dont le seuil est interdit à la colère et à ses profanes ivresses? Son œil était hagard, sa démarche em-

portée... Allait-il jeter l'injure au mausolée dont la pierre avait si souvent refroidi ses genoux, et la petite croix noire qui abritait les restes d'Henriette ne les défendrait-elle pas de l'outrage d'une malédiction? Il oubliait donc que le sol du cimetière est sacré, et que le même souffle qui a éteint la vie doit éteindre en même temps le soupçon, la haine et toutes les passions mauvaises... Il ne savait donc pas que les seuls sentiments qui aient le droit de survivre à la mort sont la pitié, l'admiration et l'amour... Raoul ne pensait à rien de tout cela, car, s'il eût réfléchi, il se fût arrêté à mi-chemin. Il n'avait renoncé à aucune de ses douces superstitions; il n'avait prémédité l'oubli d'aucun devoir; seulement, ne sachant où porter ses regrets, où rattacher ses espérances, il ne distinguait plus le bien du mal, et allait, sans but déterminé, sans intention précise, à la recherche de la vérité... Rien, dans tout ce qui vivait et s'agitait autour de lui, ne répondait à ses questions douloureuses : peut-être voulait-il interroger le néant!...

Il y avait dans le cimetière bien des croix noires qui se ressemblaient, Raoul reconnut tout de suite celle qu'il avait si souvent visitée. La tombe d'Henriette, simple table de marbre gris, renversée presque au niveau du sol, dormait sous l'abri larmoyant de deux saules, dont les branches se confondaient au-dessus de la croix. Raoul, à cette vue, s'arrêta stupéfait. Son pied touchait à peine l'ouverture du sentier qui conduisait à la tombe. C'était déjà trop... Il se demanda pourquoi il était ému et murmura tout bas le nom d'Henriette. Alors, une autre question, tardive sans doute, mais impérieuse, réveilla son intelligence endormie. Qu'avaient à faire sa fureur et sa vengeance dans cette retraite où règne une paix inviolable? Entre-t-on dans le sanctuaire pour y maudire, en sort-on sans y avoir prié? Que faire! Il ne sentait monter à ses lèvres ni la prière ni la malédiction... Il ouvrit les yeux, il prêta l'oreille... Tout dormait... Alors seulement il comprit que son agitation était un contre-sens au milieu de cette tranquillité profonde, qu'il ne fallait point chercher là d'échos pour sa colère, et qu'il y a dans la mort une majesté qu'on ne saurait outrager sans pâlir. L'énergie alors lui revint, mais une énergie toute de piété et de repentir. Honteux de lui-même, épouvanté de sa hardiesse, il reprit le chemin de la ville, et, pendant cette fuite lugubre que semblaient activer la terreur et le remords, il ne regarda pas une seule fois derrière lui.

TROISIÈME JOURNÉE.

CHAPITRE VII.

Cette seconde nuit n'avait pas été moins agitée que la précédente. Pas une des douleurs qu'enfermait le petit domaine d'Ingouville ne s'était calmée dans le sommeil. Hortense, assise sur le bord de son lit, avait relu vingt fois la lettre de Raoul, une lettre qui lui rendait sa liberté, et où il l'engageait froidement à accorder à un autre le trésor dédaigné de son amour. Raoul était donc l'homme du monde le plus cruellement bizarre ou le plus misérablement insensé. Dans le cours ordinaire des choses, une catastrophe s'explique, un malheur se comprend; on en devine la cause, on en prévoit les suites : l'échec de la veille devient la leçon du lendemain, car on peut juger des coups que l'on doit parer. Mais se sentir meurtri de chaînes invisibles, tomber à terre sans voir la main qui frappe, avoir à lutter contre des obstacles inconnus, cette épreuve est au-dessus des plus fermes courages, et Hortense était près d'y succomber.

Raoul, de son côté, dominé par un soupçon qui ne lui laissait point de trève, regrettait d'avoir écrit cette lettre. Il s'était trop hâté. Il se disait qu'il avait eu tort de faire luire aux yeux d'Hortense un mariage doublement impossible... Cependant il se fit en lui un de ces retours inévitables, qui sont comme la pierre d'achoppement où vient presque toujours échouer la force artificielle de l'homme. La dernière étoile, la consolation suprême, c'est le doute, et Raoul douta. Existait-il réellement un lien qui dût empêcher l'union des deux jeunes gens? Edmond était-il vraiment l'ancien complice d'Henriette? Il ne voulait plus le croire... Les deux écritures, à force d'être confrontées, n'offraient plus que des caractères inintelligibles et confus. Cette identité, tout à l'heure si évidente, ne fut bientôt plus qu'une probabilité contestable, puis une invraisemblance, puis une erreur... Si Edmond pouvait se justifier! C'était encore un beau rêve...

Raoul plaça sur cette chance douteuse un dernier enjeu d'avenir.

Puisque nous passons en revue nos divers personnages, nous ne devons pas oublier Marthe, qui, moins jeune et par conséquent plus prompte à faillir, s'était assoupie tout habillée sur sa chaise. Un coup de sonnette assez violent la tira, dès le matin, de ce demi-sommeil. Elle se réveilla en sursaut et courut ouvrir. C'était Jules.

Ses traits aussi dénotaient une longue et pénible insomnie.

— Où est M. Raoul? demanda-t-il brusquement.

— Je ne l'ai point encore vu, répondit Marthe; — sans doute il repose... il est si matin...

— N'importe... avertissez-le, Marthe... j'ai besoin de lui parler... Il le faut... il le faut absolument.

Marthe ne savait plus qu'obéir, et bien qu'elle eût entendu Raoul rentrer fort tard dans la nuit, elle alla lui annoncer la visite de Jules. Elle revint bientôt en avertissant ce dernier que M. Maynard la suivait, et, comme si elle eût craint de les gêner par sa présence, elle se retira discrètement.

Jules était cruellement agité. Aussi, sans autre préparation, et abordant sans préambule le véritable sujet de sa visite, il dit à Raoul :

— Pardonnez-moi, monsieur, de venir vous importuner si souvent; mais il s'agit de l'honneur d'une femme et du repos d'un homme. Vous voyez que je vais vous entretenir encore de Mlle Hortense... et de moi... Pourtant, avant d'aller plus loin, promettez-moi, monsieur, de cacher à mon père la nouvelle démarche que je me permets auprès de vous.

— Ah! fit Raoul surpris; c'est à l'insu d'Edmond?...

— Oui, monsieur: plaignez-moi donc, car un fils devrait-il jamais demander à un étranger protection contre son père? C'est cependant à quoi je suis réduit. Vous êtes bon, vous, monsieur : vous avez eu pitié d'elle, pitié de moi. Forcé, par des raisons que j'ignore, de renoncer à un bonheur que vous aviez rêvé, vous ne vouliez pas du moins qu'elle fût enveloppée dans le commun désastre, et, apprenant que je m'offrais à réparer un tort dont sa réputation devait souffrir, vous n'avez vu là qu'une démarche loyale à laquelle vous avez loyalement répondu... Vous m'accordiez la main d'Hortense... C'était le salut pour elle, le bonheur pour moi, peut-être le repos pour tous... Mon père ne veut rien de tout cela, monsieur... Il s'oppose formellement à cette union.

— Il s'y oppose! s'écria Raoul, qui, dès ce moment, sentit ses derniers doutes l'abandonner. Il s'y oppose... et savez-vous pourquoi?

— Je viens vous le demander, monsieur. Mon père ne m'a rien expliqué... Je ne sais quelle agitation s'est emparée de lui après notre entrevue d'hier... Son opposition ne s'est appuyée sur aucune raison, sur aucun prétexte... Il m'a déclaré que c'était un refus sans appel... J'ai été sur le point de n'écouter que ma douleur et d'obéir à ne je sais quelle violente inspiration... Mais plus tard la confiance m'est revenue... J'ai pensé à vous, monsieur, à l'amitié qu'il vous porte, à celle que vous avez pour lui, et j'ai cru que vous voudriez bien, avant qu'il ne mette à exécution son projet de départ...

— Il va partir?

— Ce soir même... et je dois quitter le Havre en même temps que lui.

— Edmond ne peut point partir, comprenez bien cela, Jules... votre père ne peut partir que je ne l'aie revu.

L'œil de Raoul lançait des éclairs.

— Mon Dieu! s'écria Jules... d'où vient cette émotion? aurais-je eu le malheur de vous déplaire?...

— Vous! non, non, mon ami... pardon, je n'ai rien...

— Mais votre main tremble dans la mienne...

— Je n'ai rien. — je vous le répète,— rien absolument... Savez-vous où est Edmond?

— Il est sorti de l'hôtel au point du jour, et depuis lors je ne l'ai point revu... mais nous devons nous retrouver à midi.

— Midi! attendre encore jusqu'à midi! N'importe... Jules, quand vous verrez votre père, ne faites rien paraître, n'est-ce pas... il est inutile de lui dire que vous m'avez trouvé malade, emporté, violent... dites-lui, au contraire, que je suis calme... que je vais mieux... et... que je désire le voir...

— Pour lui parler d'Hortense, n'est-il pas vrai, monsieur Raoul?

— Sans doute... pour lui parler d'Hortense.

— Ah! que vous êtes bon...

— Je ne vous promets pas de réussir, reprit Raoul avec un accent étrange. Mais je vous jure que je ferai tout... oui... tout pour que ce mariage ait lieu. Et... si des difficultés... insurmontables le rendaient réellement impossible...

Mais il s'arrêta brusquement, comme s'il eût craint de se trahir. Le jeune homme, substituant sa propre pensée à celle de Raoul, ajouta d'un ton plein d'anxiété :

— Que deviendrait Hortense?... que deviendrais-je, moi?...

— Si cela était!... ne demandez pas ce qui arriverait, Jules, ne le demandez pas, car moi-même je n'y saurais songer sans frémir!...

Jules contempla silencieusement Raoul, reçut

de lui encore une fois l'expresse recommandation de lui envoyer son père, et enfin se retira, inquiet, irrésolu, effrayé surtout d'un problème qui, loin de s'éclaircir, devenait à chaque minute plus obscur et plus menaçant.

Raoul appela alors Marthe à plusieurs reprises, et, à chacun de ces cris inutiles, les vibrations de sa voix devenaient plus violentes et plus rudes. — Elle arriva enfin en balbutiant une excuse.

— Marthe, dit M. Maynard sans l'écouter, fais bien attention que je ne veux aujourd'hui voir âme qui vive... Sans doute, on viendra de la ville savoir des nouvelles. Quand le malheur frappe une maison comme la nôtre, c'est incroyable le nombre de bonnes âmes qui, sous un prétexte de bienveillance ou de miséricorde, cherchent, le plus innocemment du monde, à satisfaire leur impudente curiosité. Fais répondre à tous ceux qui se présenteront, ou réponds-leur toi-même — que tout va bien, qu'avant peu j'aurai à les remercier de leur empressement. Dis-leur... tout ce que tu voudras, pourvu que tu me préserves d'eux et de leurs protestations fatigantes... Je veux être seul toute la journée. Cependant, vers midi, ou peut-être un peu plus tard, Edmond de Gastine viendra...

— Est-ce qu'il faudra aussi le renvoyer?

— Lui! allons donc... mon meilleur ami! Tu l'introduiras le plus vite et le plus discrètement possible. Moins son arrivée sera remarquée, mieux cela vaudra. Va, ma bonne Marthe, tu peux te retirer; je n'ai plus besoin de toi...

La vieille gouvernante n'avait rien non plus qui la retînt près de Raoul, et cependant elle restait là sans mouvement, les yeux fixés à terre et roulant une des pointes ne son tablier entre ses doigts.

— Eh bien! ne m'as-tu pas entendu? dit Raoul.

— Pardonnez-moi, monsieur, j'ai très bien entendu... mais... c'est que...

— Quoi donc? que veux-tu dire?

— Monsieur, excusez-moi... nous ne savions pas que vous désiriez être seul, et M[lle] Hortense m'avait chargé de vous demander un moment d'entretien.

— Elle! Hortense!... elle moins que personne! Marthe, allez lui dire que cela ne se peut pas... cherchez une raison, alléguez un prétexte... ce que vous voudrez enfin... mais je vous dis, je vous répète que je ne veux, que je ne puis pas la recevoir!...

Marthe jeta un regard oblique du côté de la porte et murmura en touchant du doigt le bras de M. Maynard :

— Monsieur, la voici.

Et Marthe s'esquiva de peur d'être grondée.

La jeune fille, plus courageuse, ne perdit pas contenance et s'avança lentement, mais d'un air résolu. Son innocence la soutenait. Elle était forte, parce qu'elle était pure, et plus rien au monde ne l'eût fait reculer. Elle se devait à elle-même de tout éclaircir. Sa détermination était inébranlable.

Sans doute cette fermeté d'intention agit sur Raoul lui-même, car, malgré sa volonté bien formelle d'éviter toute explication avec Hortense, il n'essaya d'aucun moyen pour s'y soustraire. Il éprouva d'ailleurs, en la sentant si près de lui, une de ces émotions soudaines qui, en maîtrisant l'âme, compriment les mouvements du corps et enchaînent la volonté. Il aurait voulu fuir, mais il était cloué à cette place. Qu'y avait-il au fond de ces sensations si contraires... la haine ou l'amour?... le savait-il? son cœur ne se connaissait plus.

— Monsieur Raoul, dit Hortense d'un ton calme quoique profondément ému, — il vous avait plu de me donner un bonheur auquel, de ma propre inspiration, je n'eusse jamais osé prétendre... il vous à plu également de me l'ôter. Je ne m'en plaindrai pas. On peut retirer d'une main le don qu'on a fait de l'autre. Le bienfaiteur doit agir en toute liberté. Passons.

— Hortense, ne m'accusez pas?...

— Je ne vous accuse pas, monsieur; je raconte. Il ne m'appartient point de juger vos actions. Des obstacles dont j'ignore la nature ont rendu notre mariage impossible!... c'est bien... Rien ne vous empêchait de rompre une chaîne qui était votre ouvrage... Mais vous en avez voulu former une autre, et là s'arrête votre pouvoir. Si j'en crois une lettre signée de vous et que je n'ai comprise qu'en la relisant bien des fois, M. Jules de Gastine aurait demandé ma main, et cette nouvelle union, pour être conclue, n'attendrait plus que mon consentement... Ce consentement, monsieur, je le refuse.

Cette déclaration produisit sur Raoul un double effet de surprise et de satisfaction. Hortense ne comprit naturellement que la surprise et continua avec plus de force :

— Oui, je le refuse. M. Jules m'aime sincèrement sans doute. J'ai lieu de le croire. Son dévoûment, son affection ne m'ont jamais manqué, et moi-même j'ai pour lui tout l'attachement,

toute l'estime que ses qualités commandent. Mais le cœur ne change pas ainsi d'un jour à l'autre, monsieur Raoul, et il faut que vous ayez bien mal jugé le mien...

— Oh! Hortense!

— ... Pour avoir pu supposer qu'après s'être livré tout entier à un sentiment profond, exclusif, inaltérable, il allait ainsi, sur-le-champ, se réfugier dans un autre sans se briser! Ah! je ne sais de quel crime je suis coupable envers vous, monsieur, mais il est donc bien impardonnable, pour m'avoir attiré de votre part une si grande marque d'indifférence... ou de mépris.

— Hortense, n'ajoutez pas au malheur affreux qui m'accable, le malheur plus affreux encore d'être accusé par vous... N'interprétez pas ainsi des évènements...

— Quels qu'ils soient, interrompit vivement Hortense, justifiaient-ils votre cruauté? Vous étiez le maître de ma vie... eh bien! il fallait me chasser de chez vous, me repousser, me fouler sous vos pieds... que sais-je moi? si je l'ai mérité, je l'aurais souffert sans me plaindre. Mais disposer vous-même de ma vie en faveur d'un autre, livrer au premier qui vous la demande cette main qui devait être à vous!... ah! monsieur, si ce n'est là du mépris, c'est donc de la haine? Oh! mais alors expliquez-moi cet horrible changement. Comment pouvez-vous me mépriser, moi qui vous honore comme un père? — Comment pouvez-vous me haïr, vous, Raoul, qui m'avez appris à vous aimer?

— Oh! tais-toi, tais-toi, s'écria Raoul en pressant sa tête entre ses mains.

— Je vous en supplie, Raoul, un mot, un seul mot!...

— Demande-moi plutôt, Hortense, de me taire et de tout te cacher... Il n'y a dans tout cela, vois-tu, qu'une chose certaine, irrévocable : c'est qu'il faut nous séparer pour toujours!

— Vous ne voulez rien me dire, vous me cachez la vérité! eh bien, je la devinerai malgré vous. Voyons... qu'est-ce que cela peut-être?... Ah! j'y suis... vous avez reçu de Paris de mauvaises nouvelles... Vous aviez placé toute votre fortune chez un banquier qui a été infidèle... Il a pris la fuite, il a tout emporté... Vous êtes ruiné peut-être... Ruiné! oui, c'est sans doute cela... Vous me disiez souvent qu'une de vos grandes joies était de me voir brillante et riche à faire envie à toutes les autres femmes... Et parce que cet espoir est détruit, vous avez peut-être supposé... Oh! mais, vous devez bien savoir qu'Hortense vous aime, et que, si quelque chose au monde pouvait augmenter son amour, ce serait de vous savoir pauvre et malheureux!

Et, dans l'entraînement de sa tendresse, la pauvre enfant avait saisi la main de Raoul. Ce dernier, par un mouvement de répulsion que l'on comprendra bien mieux que nous ne saurions l'expliquer, se dégagea de cette brusque étreinte avec une sorte de frayeur.

— Je m'étais trompée, reprit Hortense à ce geste imprévu ; — Raoul, vous avez horreur de moi... Qu'ai-je donc fait? que vous a-t-on dit? A-t-on cherché à vous inspirer des doutes sur mon cœur? Il y a des gens si méchants! On se plaît parfois à supposer le mal... On vous aura fait de faux rapports... On vous a dit peut-être que j'en aimais un autre... Mais encore, cet autre, aurait-il fallu au moins le nommer, dire qui c'était!... A-t-on cité quelqu'un? Et quand on l'aurait fait, mon Dieu! est-ce que vous y deviez croire?... Jules, peut-être! Oui... c'est possible... Il venait assidûment; ce matin encore, il me parlait de son désespoir... il voulait partir pour ne point assister à mon mariage... Cette visite vous a déplu... Oh! mais je vous jure, Raoul, que vous avez tort de vous inquiéter de Jules... vous voyez bien que je ne l'aime pas, que je n'ai rien fait pour le retenir, que je n'ai qu'un amour au cœur, et que cet amour est ma vie tout entière!... Rien... Vous ne répondez rien!... Ah! mais je ne sais plus que dire, moi, mon Dieu!

Et Hortense, qui était venue d'abord pour demander justice comme une femme offensée, tomba à genoux, suppliante, éplorée, comme une enfant au désespoir. Mais ce cri douloureux devait rester sans écho. Lorsqu'un instant après elle releva la tête, Raoul avait disparu.

CHAPITRE VIII.

La matinée fut longue pour tous. Raoul, en proie à cette fièvre orageuse dont l'ardeur concentrée développe et mûrit le besoin de la vengeance, s'était placé devant la croisée qui dominait la Hève, et de là, appuyé d'une main sur le balcon, plongeait son regard dans l'espace et prêtait l'oreille au moindre bruit. Quand midi sonna, il lui sembla que sa poitrine venait d'être allégée d'un poids énorme et qu'il respirait plus librement. Mais cette joie fut de courte durée. Pour la première fois de sa vie peut-être, Edmond était en retard. N'avait-il pas vu son fils ? voulait-il échapper à une explication décisive ? Une heure

entière se passa dans cette pénible incertitude... Enfin on entendit un coup de sonnette, puis le pas empressé de Marthe qui traversait la cour, et la démarche lente et mesurée d'Edmond. Les esprits vraiment énergiques acquièrent une nouvelle force en se courbant sous la nécessité... L'attente avait rendu Raoul plus patient. Au lieu de céder au premier entraînement de sa colère, il se composa un visage paisible et résigné. Il était curieux de voir quelle serait l'attitude d'Edmond, et s'il éviterait d'engager une lutte dont le résultat était aisé à prévoir. Un moment après, tous deux se trouvaient en présence.

— Ah ! c'est toi, dit froidement Raoul. Ce qu'on m'a rapporté est-il vrai ? On m'a parlé d'une résolution toute récente... de ton départ prochain...

— On t'a dit vrai.

—Quoi !... tu allais quitter le Havre ?...

— Aujourd'hui même.

— ... Sans m'avoir fait tes adieux ?

— Tu m'adresses là, Raoul, une question à laquelle ton cœur a déjà répondu pour moi.

— Tu serais venu ?... quand bien même Jules ne t'en eût pas prié de ma part ?

— Je n'ai pas vu mon fils de toute la matinée. Il est vrai qu'un mot de lui, laissé à mon hôtel, me faisait part de ton désir. Mais je venais quand on me l'a remis.

— Je t'en remercie, Edmond, dit Raoul après un court silence. Cependant, permets-moi un reproche. M'abandonner si tôt quand je suis malheureux, quand surtout, de ton aveu même, tu hésitais hier entre deux résolutions contraires : partir ou rester. Vingt années de voyage, disais-tu, t'avaient fatigué, et il te tardait de goûter un bonheur qui avait été le but de tous tes rêves, le repos auprès d'un ami. Ah ! je comprends ta décision. L'aspect de la tristesse importune. Nos amis, quand ils pleurent, sont d'ennuyeux compagnons... D'ailleurs ce projet de vie à deux, ici, dans ma maison, n'était peut-être qu'une de ces hypothèses riantes et impossibles qu'on jette comme un appât au milieu d'un joyeux festin, et qui s'oublient aussi vite qu'elles ont été formées, parce que les fumées du vin les emportent en se dissipant... Pardonne-moi d'avoir pris au sérieux une parole en l'air, une plaisanterie... que veux-tu ? j'avais espéré...

— Sur l'honneur, interrompit chaleureusement Edmond, cette espérance était aussi la mienne. Mais...

— Je comprends, dit Raoul avec un léger accent d'ironie... Quelque intérêt bien grave... l'avenir de ton fils... sans doute... — tu auras réfléchi...

— C'est vrai, j'ai réfléchi, Raoul... Et je me suis convaincu que le repos n'est point fait pour moi. Tu ne sais pas, non, tu ne peux pas savoir, Raoul, ce qu'est l'existence d'un marin, surtout lorsque, comme moi, il a trouvé dans le veuvage une liberté précoce. L'agitation qu'on lui a dès l'enfance imposée comme un devoir devient plus tard un besoin de sa nature. Son âme, accessible comme celle des autres hommes aux douces jouissances de la vie de famille, a été dressée de bonne heure à se vaincre, à se dompter... Sous peine de perdre son avenir, il faut qu'il sorte victorieux de la lutte... Cette victoire, il l'obtient presque toujours... mais à quel prix ? Son cœur, dégagé peu à peu des liens les plus tendres, arraché au dévoûment d'une sœur, à l'affection d'une mère, s'accoutume par degrés à l'indifférence, à l'oubli. Le triple airain dont parle Horace lui est moins nécessaire contre l'horreur des tempêtes que contre le regret de ses joies perdues. Il devient insensible par habitude et dur par nécessité. Peut-on dire que la patrie du marin soit là où il est né ? Sa patrie n'est nulle part... il n'en a point... La patrie est l'endroit où l'on a aimé, où l'on a souffert... et lui ne s'est jamais retrempé dans les larmes et n'a jamais vécu par l'amour. S'il avait en lui des trésors de tendresse et de dévoûment, il les a dépensés çà et là, sans ordre, sans véritable plaisir et au milieu des éclats d'une joie factice et mal sentie... Ne crois pas à sa gaîté... Il rit, et le dégoût est au fond de son cœur.. Nulle existence ne paraît mieux remplie que la sienne, — et ses pensées se meuvent dans un vide affreux. Il a rapporté de tous les pays où il a passé, tantôt un regret frivole, souvent un douloureux reproche, parfois une malédiction... Il ne peut se vanter d'y avoir laissé un souvenir. Après cela, que veux-tu qu'il fasse ? Où est la voix qui l'appelle ? où est le cœur qui le désire ? Son fils, éloigné si longtemps de lui, le connaît à peine ; la femme qui portait son nom n'est plus... A-t-il fait à une maîtresse tendrement aimée le sacrifice de sa vie ? Ses autres enfants, s'il en a, que peuvent-ils, sinon le renier et le maudire ? Tu le vois bien, Raoul... la destinée du marin est de marcher... de marcher toujours. Il n'y a de réellement à lui que l'univers, il n'est vraiment roi que de l'espace... Sa vie, c'est le voyage... le terme de ce voyage, c'est la mort : je partirai !

Raoul n'avait pas cessé un instant d'observer la physionomie du capitaine. Il reprit sans changer d'attitude :

— Tu partiras... soit. Mais prends garde, Edmond; il ne suffit pas de songer à soi... il faut avoir quelque souci des autres... Pourquoi nous enlever ton fils?

— Qui a pu te dire?...

— Je le sais.

— Lui-même, dit Edmond, a résolu de retourner à Paris.

— Caprice étrange! répliqua Raoul avec un sourire d'incrédulité... Lui qui aime Hortense, l'abandonnerait ainsi sans y être forcé? Mais cette union pour laquelle il réclamait avec tant d'instance ton consentement... le mien?

— Il y a volontairement renoncé.

— Renoncé!... c'est donc depuis ce matin?... c'est donc depuis une heure? Mais, si ma mémoire ne me trompe, tu m'affirmais ne l'avoir pas vu... d'aujourd'hui?

— Hier... en retournant à la ville... j'ai essayé de lui faire comprendre que sa grande jeunesse... les exigences de sa position... enfin, que te dirai-je?

— Ah! vous avez raison! ne me dites plus rien! Aussi bien, c'est pitié que de voir un homme de votre âge et de votre caractère entasser ainsi mensonge sur mensonge! J'aime mieux vous épargner toutes ces hontes. Oui, vous devez partir, il le faut, je le sais. Oui, Jules doit renoncer à Hortense... il le faut, je le sais encore... Mais ce que vous avez oublié de dire et que je vous rappelle, moi, c'est qu'il est nécessaire que tout ceci finisse et que nous nous battions!!

— Un duel! un duel entre nous!... Raoul!... Raoul, c'est impossible!

— Impossible! et pourquoi donc cela? impossible à vous, qui auriez ainsi, en toute sécurité, joué le rôle glorieux de l'homme à bonnes fortunes sans en connaître jamais ni les périls ni les ennuis?... Allons donc! le terrein de la galanterie et des amours faciles est comme la mer, que vous connaissez si bien, monsieur! l'écueil se cache là où la surface est plane et unie comme le ciel. Il ne suffit pas de multiplier ses dettes, il faut pouvoir, quelque tardive qu'en soit l'échéance, y faire honneur en les payant... Cela serait vraiment par trop commode, qu'il y eût des crimes privilégiés qu'on dût laisser impunis! Non, messieurs, non! autant de fois le mot d'amour à la bouche, autant de fois la main sur la garde de vos épées!... Allons, êtes-vous prêt?

— J'ai dit, Raoul, que je ne me battrais pas avec vous.

— En vérité! n'as-tu de courage que devant l'infamie? Es-tu donc lâche devant la mort?

Edmond avait résolu de se contenir. Il répondit doucement :

— Raoul, je ferai ce que vous voudrez. Est-ce assez? exigez-vous davantage? Réglez vous-même les conditions du combat. Je me défendrai... comme je dois. Ordonnez.

— Deux lignes à écrire... Le temps de prendre des armes, et je cours vous attendre au bout du parc.

— J'y serai en même temps que vous.

— Il devait résulter de cette violente secousse un long et pénible ébranlement. Edmond, demeuré seul, conserva pendant plusieurs secondes l'attitude pleine d'accablement et de torpeur d'un homme que le fluide électrique a touché. Le sang ne circulait plus dans ses veines, ses pensées devenaient confuses, son cœur se glaçait. Il se demandait si c'était bien Raoul qui venait de faire résonner à son oreille ces mots terribles de lâcheté, de honte et de duel. Il savait bien qu'une barrière s'était dressée entre eux deux, mais jusqu'alors, confiant en sa prudence et en sa discrétion, il s'était flatté de l'espoir de maintenir Raoul dans l'ignorance de la vérité et de sauver ainsi leur sainte amitié du naufrage. En ce moment, une lueur plus vive éclaira ses souvenirs. Il se rappela en quelque sorte, mot à mot, les questions insidieuses, les répliques pressantes de Raoul, et puisa dans cette recherche, faite à tête plus reposée, — la conviction que Jules avait été, sans le vouloir, la cause de tout le mal. Jules, sur ces entrefaites, parut devant lui. La poitrine d'Edmond était si oppressée, son cœur si plein, que, tout pénétré du reproche que méritait son fils, il manqua d'abord de force pour l'exprimer. — Jules, ne sachant à quel motif attribuer ce silence mêlé d'embarras, résolut d'aller lui-même au devant d'une explication décisive, et prit le premier la parole :

— Eh bien! mon père?

— Vous m'interrogez, dit froidement Edmond. Songez plutôt à me répondre. Vous êtes venu ici... ce matin?

— J'y suis venu.

— Qu'y faire?

— Demander à un étranger la protection que me refuse mon père... réclamer d'un homme à

qui je ne suis rien le bonheur que je voudrais tenir de celui-là seul qui est tout pour moi.

— Ainsi, tu pousses l'aveuglement jusqu'à m'accuser !

— Oh! je n'ai que trop pénétré le motif de vos refus. Hortense est une fille sans naissance, sans nom... elle n'a point de parents... elle a été élevée par charité... Mon Dieu ! je sais cela aussi bien que vous.. Mais que m'importe à moi! Est-elle responsable du passé? voulez-vous que je fasse retomber sur elle la haine ou le mépris que pourrait m'inspirer son père ?

— Malheureux ! tu ne vois donc pas que tu me fais mourir?... Pas un mot de plus... Tais-toi ! Et, puisque tu m'y forces, écoute donc une révélation que je n'ai faite encore à personne : Si je m'oppose à ce mariage, c'est qu'un mariage n'est pas possible entre le frère et la sœur, et qu'Hortense est ma fille !

— Qu'ai-je fait ! s'écria Jules en pâlissant.

— Ce que tu as fait !... je vais te le dire : tu as dissipé le dernier doute où se rattachait en désespérée l'âme du pauvre Raoul... tu lui as montré le crime et nommé le coupable!... Ce que tu as fait?... tu as brisé le dernier fil qui liait encore l'une à l'autre deux amitiés de vingt ans, si bien qu'un combat sans merci est devenu nécessaire et qu'un de nous deux va mourir !

Jules était anéanti. S'il se sentait étranger aux causes premières d'une aussi grande catastrophe, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son imprudence en avait doublé la gravité et précipité l'explosion. Il était donc engourdi sous le poids de cette pensée comme il aurait pu l'être par la pression d'une main de fer, quand son attention fut soudainement réveillée par un bruit de chevaux lancés à fond de train, auquel se mêlaient par intervalle les claquements d'un fouet habilement manié. Saisi d'un pressentiment qu'il ne s'explique pas encore à lui-même, il court à la fenêtre et voit un poudreux équipage faire irruption dans la cour. Il est aisé de deviner, à l'aspect des deux vigoureuses bêtes qui traînent un mauvais et léger cabriolet de campagne, que c'est là un attelage improvisé, dont le mérite principal a sans doute été de satisfaire l'impatience d'un voyageur à qui tout est bon, pourvu qu'il arrive à temps. Jules, avant même que le tablier du cabriolet soit relevé, a murmuré le nom d'Etienne. C'est lui, en effet, qui, tout couvert de poussière, saute à pieds joints sur le perron et s'élance rapidement vers l'escalier.

— Mon père, s'écrie Jules en allant rejoindre le capitaine, pardon, pardon ! mais, si vous avez pitié de mon repentir, épargnez-moi un plus grand désespoir !...... n'allez pas encore à ce duel !...

— Raoul m'attend, te dis-je, allons, fais-moi passage ?

— Par grâce, une minute, une seule minute, mon père ! laissez-moi vous garder ici jusqu'à ce que j'aie parlé à l'homme que vous allez voir entrer, et ensuite, je le jure, si cher que doive me coûter cet horrible sacrifice, je vous rends votre liberté.

Et, sans donner au capitaine le temps d'une réplique, il retourna au fond de la salle dont Etienne Gobert venait seulement de passer le seuil. Déjà ce dernier lui tendait les bras, et les paroles allaient voler sur sa bouche, lorsque Jules, se hâtant de le prévenir, lui imposa silence en s'écriant :

— Monsieur Etienne, ne dites pas un mot avant de m'avoir entendu. Quelle que soit la nouvelle que vous nous apportez, bonne ou mauvaise, heureuse ou désespérée, il faut que vous m'aidiez d'abord à empêcher mon père de sortir !

— Où va-t-il donc?

— Se battre avec Raoul...

— Lui !

Ce trait de lumière fut si vif qu'Etienne en demeura ébloui. Cela tenait effectivement du prodige. Il était allé à Paris chercher le début d'une histoire dont il avait démêlé le nœud en route et dont il trouvait la conclusion au retour. Tant de complications eussent effrayé un faible cerveau. Mais Étienne était expert en ces sortes de choses, et sa science théâtrale le servit merveilleusement en cette occasion. Il lui suffit d'un instant pour grouper dans sa tête les étranges histoires de ces trois journées, combiner cet incident nouveau avec ceux qui l'avaient précédé, et tirer de cet ensemble de faits toutes les inductions dont il avait rigoureusement besoin pour rester maître de la situation. Jules, cependant, avait toutes les peines du monde à retenir Edmond, qui finit par s'écrier avec une sorte de violence :

Allons ! laisse-moi... je le veux.

— Un instant, dit Étienne en s'interposant avec une miraculeuse prestesse entre le père et le fils; — quand il s'agit de se transpercer une côte ou de se loger une balle dans le crâne, il est permis d'y regarder à deux fois. Je vous

tiens, je ne vous lâche pas. Voici la fameuse lettre! ajouta-t-il en s'adressant particulièrement à Jules et agitant en l'air un papier décacheté.

— Quelle lettre? s'informa Edmond.

— Vous le saurez, mon père. Eh bien! Etienne, l'avez-vous lue?

— Je l'ai lue et j'y ai trouvé ce que j'espérais, la justification pleine et entière de Mme Maynard !...

— La justification, murmura Edmond... je m'y perds.

— Cela ne m'étonne pas, dit Gobert, bien que vous soyez, à ce que je vois, le principal intéressé dans tout ceci; mais si Jules veut prendre la peine de nous faire à haute voix la lecture de cette pièce importante...

— Donnez, interrompit Jules; — puis, d'une voix émue et sans perdre un instant, il lut ce qui suit:

« Chère Henriette, depuis ma fuite du château d'Ormesson, que tu as dû faire de conjectures, que de pleurs tu as dû verser! Je te dois l'aveu sincère de mes pensées comme le rapport fidèle de mes actions. Écoute-moi. Je ne t'ai jamais dit que je voulais mourir, et cependant, du jour où j'appris, au réveil d'une léthargie lugubre, que j'étais au pouvoir d'un homme qui m'avait pris l'honneur en échange d'une vie que je ne lui avais point demandée, ma résolution a été irrévocablement prise, car, pour moi, tu le sais, comme pour tous ceux de notre famille, l'honneur, c'est la vie. Cet homme a tout fait pour obtenir sa grâce... Il était veuf, il a proposé de réparer sa faute par un mariage: la honte ne se répare point... j'ai refusé. Mes scrupules sont allés plus loin. Je n'ai point voulu savoir son nom, et j'espère qu'il ne saura jamais le mien. On croit par tout le pays que j'ai péri dans le sinistre de *l'Alcyon*. Là est ma vraie sépulture, là sera mon seul tombeau. Tu as souvent réclamé de moi des renseignements sur l'homme dont l'outrage va causer ma mort... Je ne sais rien de lui, si ce n'est qu'il est engagé au service de l'État, et que son devoir l'appelle au delà des mers. Il est parti... que Dieu lui fasse miséricorde! Il ignore qu'il est père... jamais son cœur ne s'élancera donc ni vers *elle* ni vers moi. Il ne me reste plus qu'à me justifier devant ma fille... Par une heureuse fatalité, j'ai reçu, au fond de la retraite dont j'avais interdit l'approche à cet homme, des lettres écrites par lui sous l'influence du repentir, et qui, tout en contenant les preuves de ma faute, lui peuvent en même temps servir d'excuse. Hortense, en les lisant, apprendra qu'à moitié folle ou plutôt demi morte, j'ai mérité le titre de victime et non celui de complice. Et maintenant, adieu. Voilà huit jours que j'ai quitté, sans t'avertir, le château d'Ormesson, et, à force d'aller devant moi, tantôt brisant mes pieds aux ornières de cent routes inconnues, tantôt montant dans une voiture qui passait, et toujours demandant le chemin de la frontière, j'ai fini par toucher un sol qui, m'assure-t-on, n'est plus la France. On me dit aujourd'hui que je suis à Trèves, en Allemagne. Je ne sais encore par quelle voie je te ferai tenir cette lettre. J'ai peur de tout et je me méfie de tout. Mais, une fois ce devoir rempli, j'irai mêler une prière au bruit des flots de la Moselle, et je mourrai, emportant avec moi cette pensée consolatrice, — que tu seras la mère de mon enfant et que tu garderas saintement mon secret.

« Vivante encore pour toi, pour toi seule, je signe encore ce nom qui, depuis bientôt un an, est déjà le nom d'une morte.

« Marie de Nivernay. »

— Marie de Nivernay... répéta machinalement Edmond.

— Et non pas Henriette! continua Jules avec transport. Ainsi donc, plus de combat, plus rien! Tout est sauvé, je cours chercher M. Maynard...

— Non pas, fit Etienne d'un ton doctoral. L'action a été régulièrement engagée. Il faut apporter dans le dénoûment les mêmes formes et la même régularité. Raoul est sur le terrein, dites-vous?

— Au fond du parc, repondit Jules en remettant le précieux billet à Gobert, qui le réclamait du geste.

— Nous ne sommes pas gens à le faire attendre, reprit ce dernier. Monsieur Edmond, si votre fils veut bien le permettre, je vous accompagnerai seul. Vous avez besoin d'un second, j'arrive à propos pour vous en servir.

Si le capitaine eût parlé, il eût manqué de force pour retenir ses pleurs. Un signe de tête fut toute sa réponse, et tous deux sortirent précipitamment.

Quelques instants plus tard, la pièce où venait d'avoir lieu cet entretien décisif présentait un

curieux spectacle. Marthe et Hortense se pressaient aux deux côtés de Jules et réclamaient de lui, avec mille instances, des explications qu'il ne faisait nulle difficulté de leur donner, mais auxquelles, malgré toute leur attention, la jeune fille et la gouvernante ne pouvaient rien comprendre, parce qu'il se faisait un jeu d'exciter leur curiosité, pour refuser ensuite de la satisfaire complètement. En somme, et sans rien préciser, Jules affirmait que les choses marchaient assez bien pour qu'avec un peu de bonne volonté chacun pût, en définitive, se trouver heureux — ou à peu près — du sort qui lui était réservé. Hortense, qui rapportait tout à son amour pour Raoul, ne savait guère comment concilier la probabilité de son bonheur prochain avec la résignation mêlée de joie qui éclatait sur la physionomie de Jules. Quant à Marthe, habituée aux sanglantes péripéties de ses lectures favorites, elle ne pouvait se persuader que la maison Maynard ne fût pas sous le coup d'un malheur affreux. N'avait-elle pas vu, d'ailleurs, Raoul traverser le jardin avec une boîte de pistolets et deux épées, et devait-elle pousser la crédulité jusqu'à prendre de telles manifestations pour des préliminaires de paix ? Cependant, s'étant par hasard approchée de la fenêtre, elle s'écria :

— Sainte Vierge ! mademoiselle, je commence à croire que M. Jules a raison ! Voilà nos trois amis qui reviennent en se tenant par la main.

Ils parurent. Hortense courut au devant d'eux. Raoul la reçut dans ses bras, en laissant échapper de sa poitrine oppressée ces mots qui semblèrent le soulager d'une vive douleur :

— Mon amie... ma femme !

— Est-ce vrai ?... m'aimez-vous encore ?

Raoul la contempla d'abord, plongé dans une sorte d'admiration muette. Puis, la serrant de nouveau contre lui, il s'écria d'un accent profondément pénétré :

— Si je t'aime !... Mes amis, elle me demande si je l'aime !

— Mais... qui m'expliquera ?

— Ne t'ai-je pas déjà nommé Edmond ? C'est lui-même qui aura ce soir à te demander deux pardons... l'un pour moi...

Il acheva plus bas :

— L'autre pour lui.

A ces paroles succéda un long silence. Le même étonnement se lisait sur les traits d'Hortense et de Marthe, à cette différence près toutefois que la jeune fille eût renoncé de bon cœur à de plus amples éclaircissements, tandis que la bonne vieille souffrait toutes les angoisses de ces liseurs émérites et passionnés qui, sur le point d'en finir avec leurs héros, trouvent les derniers feuillets du roman tachetés d'encre ou déchirés. Etienne pensa que le meilleur moyen de venir à son secours était de l'interpeller directement :

— Eh bien ! dame Marthe, que vous avais-je dit ? Voilà les dénoûments comme je les aime !...

— Et comme vous les faites ! s'empressa d'ajouter la gouvernante ; — car je parierais bien que c'est à vous...

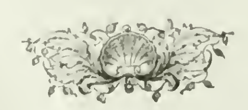
— Chut ! chut ! fit Gobert avec un geste de modestie... Ne cherchons pas à expliquer les évènements quand ils s'expliquent si bien d'eux-mêmes. D'ailleurs, vu l'état présent des choses et les dispositons où nous sommes, j'ai à vous faire à tous une proposition du plus haut intérêt...

— Laquelle, laquelle ?

Et à ce cri le cercle se rétrécit autour d'Etienne, qui, après avoir pris une pose solennelle et appuyé gravement sa tête entre ses mains, se contenta de dire d'un ton mystérieux et confidentiel :

— Allons dîner.

MOLÉ-GENTILHOMME.



ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.



I.

Un testament de comédie.

Un soir d'hiver que la présidente de L... était nonchalamment étendue sur son sofa devant un brillant feu de sarments et de bruyères sèches, Miette, sa femme de chambre, lui remit la lettre suivante, écrite sur papier rose, parfumée et pliée d'une manière tout à fait galante :

« Aix, ce 5 décembre 1776.

« Madame,

« Je ne vous connaissais pas, et cependant j'avais quelque raison de vous haïr. Je suis venu en cette ville exprès pour vous voir. Je vous ai vue hier au bal de M. le marquis de Mirabeau.

« J'ai rêvé cette nuit que je vous aimais.

« Je m'empresse de vous faire part de cette circonstance, en vous priant de vouloir bien ne me considérer, quant à présent, que comme

UN INCONNU. »

— L'original ! s'écria la présidente à la lecture de ce singulier billet.

Cependant ce billet occupa tellement son esprit, que la nuit même elle rêva qu'un jeune mousquetaire, qu'elle se rappelait avoir vu chez M. de Mirabeau, lui racontait, avec beaucoup de charme et de grâce, diverses folles histoires de Versailles, qui la faisaient parfois sourire.

Le lendemain elle pensait à ce rêve en se faisant coiffer par Miette dans son boudoir, lorsqu'elle reçut une seconde lettre parfumée et pliée comme la première. Après l'avoir ouverte d'une main que la curiosité rendait un peu empressée, elle lut ce qui suit :

Aix, ce 6 décembre 1776.

« Madame,

« J'ai rêvé cette nuit qu'insensible à mon amour, vous aviez repoussé mes hommages : je me suis alors précipité dans l'étang de votre parc. J'ai la faiblesse de croire à la vérité des songes. Seriez-vous en effet assez cruelle pour me réduire à un pareil acte de désespoir ? Ce serait plus que jamais le cas pour moi de rester toujours à vos yeux

UN INCONNU. »

— Le pauvre garçon ! fit la présidente.

La nuit suivante, elle rêva qu'un certain petit bachelier en droit, poète élégiaque en herbe, qu'elle avait aperçu chez Mme de Grignan, se mourait d'amour pour elle en tournant de son côté un regard tendrement désolé.

Il était midi. Enfoncée sous un chaud édredon de satin, la présidente oubliait de sonner sa femme de chambre pour son lever. Elle était livrée tout entière à la pitié que lui inspirait le sort du poète élégiaque, et n'était même pas éloignée de verser quelques larmes à son intention. Miette entra pour dire l'heure, faire pénétrer le jour dans la chambre à coucher et remettre à sa maîtresse un troisième billet. Il était semblable aux deux premiers. La présidente le déplia avec quelque émotion.

« Aix, ce 7 décembre 1776.

« Madame,

« J'ai rêvé cette nuit que vous aviez la bonté de me tendre la main pour m'aider à sortir de l'étang où je m'étais jeté. Cette main, vous n'aviez pas le courage de la retirer devant les

marques de mon ardent amour, et vous l'abandonniez aux baisers de ma reconnaissance.

« Si un tel songe pouvait ne pas vous paraître trop impossible, avant d'aller demain au bal du nouveau gouverneur, vous placeriez une mouche sur votre charmant visage, au-dessus du sourcil droit. Ce signe me dirait que je puis enfin, sans crainte, cesser d'être pour vous

UN INCONNU. »

— L'insolent! exclama la présidente.

Et elle sauta précipitamment hors de son lit pour jeter au feu les trois malencontreuses épîtres.

Le rêve qui suivit cette dernière lecture fit voir à la présidente un riche receveur des tailles qu'elle ne pouvait souffrir et qui osait la poursuivre de ses prétentions roturières. Le financier barbotait dans l'eau ; il poussait des cris de détresse ; il tendait ses bras vers une légère barque verte, que la présidente dirigeait elle-même ; il se dirigeait vers cette barque, il allait l'atteindre... Un coup d'aviron vigoureusement lancé par la présidente tombait sur la tête du receveur et lui faisait exécuter un plongeon décisif.

A son réveil, la présidente s'avoua qu'elle avait agi peut-être avec quelque barbarie dans son rêve ; mais ce n'était qu'un rêve, et il lui semblait qu'elle avait acquis le droit de les regarder tous comme d'insignes mensonges.

Elle était d'ailleurs invitée au bal pour le soir même et elle ne tarda pas à commencer la toilette qui devait l'occuper la journée presque tout entière.

Profitons de cet instant suprême pour donner au lecteur quelques explications nécessaires.

Mme la présidente de L... était jeune, noble, belle, riche et sage ; bien plus, ou plutôt bien mieux, elle était veuve, ce qui explique les soupirs poussés à cause d'elle dans tous les endroits de la ville. Cependant tout cela n'était rien encore.

Feu M. de L..., premier président au parlement d'Aix, était resté célibataire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Imbu des principes du matérialisme pur, partisan fanatique des Helvétius, des d'Holback, des Lamettrie, etc., il n'avait jamais pris d'autre soin que de vivre somptueusement de ses immenses revenus. Il avait été l'un des roués les plus séduisants de la régence, et terminait, sinon dignement, au moins logiquement sa carrière, en véritable pourceau d'Epicure, ainsi qu'il le disait lui-même.

Chose singulière, le président de L... avait toujours rempli avec dignité, courage et désintéressement les éminentes fonctions dont il était revêtu. Il ne croyait à la vertu de personne, et cependant jamais on ne l'avait vu condamner injustement le faible au profit du plus fort ; jamais il n'avait hésité à réprimer les abus de pouvoir, à empêcher les prévarications, à flétrir le vice tout-puissant. Ses mains étaient pures de l'or de la corruption. Lorsque Louis XV exila le parlement, le président de L... se montra, l'un des premiers, rebelle aux exigences de la cour, et il fit entendre les paroles sévères que l'arbitraire devait inspirer au magistrat intègre et courageux chargé de faire respecter la loi. Aussi, malgré son athéisme, les dévots n'en osaient-ils rien dire, tandis que le peuple aimait en lui un ardent et intrépide défenseur.

Explique qui le pourra cette morale austère chez un homme qui ne croyait ni à Dieu ni au diable, et qui, avec une conscience moins rigide, se fût concilié tant de royales faveurs! De ce fait isolé, nous ne prétendons rien induire ; nous déclarons même volontiers, pour la tranquillité des âmes timorées, que la religion nous paraît être le plus sûr et le plus solide fondement de toute morale.

Le président de L... sentit sa fin approcher peu de temps après le rappel du parlement par Louis XVI. Il se demanda alors à qui il laisserait cette fortune à laquelle était due, il n'hésitait pas à en convenir, une grande partie de l'indépendance dont il avait fait preuve pendant sa longue carrière.

Il n'avait aucune parenté directe ou collatérale. Il se rappelait bien avoir entendu parler d'un sien oncle, frère de son père, qui était mort quelque part en Bretagne, laissant peu de chose à un fils, mort aussi en ne laissant rien du tout à un enfant du sexe masculin, lequel devait avoir alors, s'il vivait, à peu près vingt-cinq ans. — Mais, disait-il, du diable si j'ai jamais connu mon oncle, ni mon cousin-germain, ni mon petit-cousin. J'aurai probablement beaucoup de peine à trouver cette famille pour lui dire que je ne lui dois rien ; je m'épargnerai donc ce soin : mon bien n'ira pas là.

A force de réfléchir, il lui vint une idée ; idée bizarre comme tout ce que faisait ou pensait cet homme.

Il fit venir Mme la supérieure du couvent des Dames de la Visitation, femme simple et toute en Dieu, et il adressa le discours suivant à la pauvre religieuse ébahie :

— Madame la supérieure, j'ai toujours eu la plus grande vénération pour votre caractère ; mais à vos yeux j'ai été probablement toute ma vie un suppôt de Satan et un tison d'enfer. Que voulez-vous? Je suis maintenant trop vieux pour que mon cœur endurci puisse s'ouvrir au repentir; mais je veux faire une œuvre dont le mérite me sera compté pour quelque chose là-haut, et qui, je l'espère, fera contre-poids, dans la balance divine, au plateau de mes iniquités. Vous allez en juger. Mon intention est de laisser ma fortune tout entière et sans en détourner un denier à une jeune fille que vous m'indiquerez. Cette jeune fille devra être orpheline, noble, pauvre, pieuse, elle devra avoir été élevée sous vos yeux, dans votre couvent, n'en être jamais sortie et n'avoir guère plus de seize ans à l'heure qu'il est. Je vous laisse un temps indéterminé pour faire ce choix. Vous m'amènerez la jeune fille le jour que je vous ferai savoir. Peut-être sera-ce demain, peut-être beaucoup plus tard. En tout cas, ne la prévenez de rien, afin que si, pour une cause quelconque, mes intentions à son égard ne pouvaient être exécutées, elle n'éprouve aucun regret.

La visitandine sortit de chez le président comme elle y était entrée, avec une révérence, mais sans avoir pu prononcer un seul mot, tant elle était stupéfaite. Sans ajouter beaucoup de foi au discours du vieil athée, elle n'en jeta pas moins les yeux tout de suite et à tout évènement sur celle des novices qui paraissait remplir les conditions exigées par le testateur futur.

Cette novice, Mlle Marcelle d'Audiffet, avait seize ans et demi. Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par sa tante, la supérieure des Visitandines d'Aix.

On voit que cette dernière jouait de bonheur, et que, si l'intérêt de sa nièce s'accordait avec les intentions du président, son propre intérêt à elle n'y trouvait pas moins son compte, vu la reconnaissance présumée de sa jeune parente.

La bonne religieuse n'était pourtant pas avide; mais, en faisant la part de la faiblesse humaine, qui de nous n'est pas un peu intéressé?

Inutile de dire que Marcelle avait été élevée dans les sentiments d'une piété profonde.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'entrevue que le président avait eue avec la supérieure, et celle-ci sentait s'affermir ses doutes relativement à la réalité des intentions du vieux magistrat, lorsqu'elle reçut un message qui la conviait à se rendre sans retard à l'hôtel de L.., accompagnée de la jeune fille sur laquelle avait dû tomber son choix.

La supérieure se hâta de faire prévenir Marcelle, et, peu de temps après, elles étaient introduites dans la chambre où le président les attendait. Le vieillard était couché ; il était pâle et paraissait très faible. A l'aspect de la jeune fille, ses yeux se ranimèrent un peu cependant. Marcelle était, en effet, une ravissante créature sous son blanc costume de novice. Ses longs cheveux noirs encadraient un fin et délicat visage qu'une légère teinte rose animait à peine, mais auquel des yeux noirs d'un éclat inimaginable donnaient une vivacité piquante et un charme irrésistible.

Tous ces avantages, Marcelle paraissait les ignorer, et la modestie qui abaissait ses paupières et voilait le feu de son regard rehaussait les attraits charmants dont l'avait douée l'aveugle hasard, qui donne la beauté comme il donne la fortune, le génie et la gloire.

De la jeune fille les yeux du président se reportèrent sur trois hommes noirs qui se trouvaient au chevet de son lit. Le premier est un médecin, le second un notaire, et le troisième un prêtre !

— Monsieur, dit le vieillard au tabellion, veuillez vous assurer si mademoiselle réunit les conditions exigées et lui dire ensuite mes intentions à son égard.

La supérieure tendit à l'homme de loi les papiers de sa nièce.

L'examen fait et certifié satisfaisant, le notaire, s'adressant à Marcelle, prit la parole en ces termes :

— Mademoiselle, monsieur le président de L..., ici présent, possède une fortune qui peut être évaluée à environ trois cent vingt-cinq mille livres de rentes ; cette fortune, mademoiselle, est à vous si vous voulez l'accepter avec quelques conditions que M. le président ajoute à celles qu'il avait précédemment imposées. Ces conditions sont : 1° Que vous épouserez sur l'heure M. le président qui vient de nous déclarer se sentir près de sa fin et qui entend que ce mariage soit fait *in extremis;* 2° Que, M. le président mort, vous prenez l'engagement de ne point convoler en secondes noces et de ne point changer le nom qu'il vous aura laissé. Faute par vous de tenir ledit engagement, la fortune tout entière de M. le président retournera à ses collatéraux, ou, à défaut de ceux-ci, aux pauvres de la ville d'Aix.

A l'énoncé de ce testament, dont les clauses ne pourraient plus avoir aujourd'hui d'existence et de valeur que dans les comédies, mais qui étaient d'un assez fréquent usage dans nos vieilles coutumes, l'étonnement de la supérieure surpassa de beaucoup celui qu'elle avait éprouvé lors de sa première visite au président. Elle ouvrit de grands yeux et une grande bouche, regarda d'un air égaré le moribond, les trois hommes noirs et Marcelle; elle allait conseiller à celle-ci un refus formel, mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps, et lorsque le tabellion reprit :

— Mademoiselle, voici le testament en bonne forme, voici le contrat, voici l'acte de mariage, signez-vous ?

Marcelle se leva résolûment en disant :

— Donnez, monsieur le notaire, je signe.

La supérieure parut un moment pétrifiée ; elle voulait parler; mais la réflexion lui vint avant la parole.

— Après tout, se dit-elle, si Marcelle ne se remarie pas, ce bien-là reviendra tôt ou tard à la communauté. Et elle écrivit, sans plus de difficulté, son nom à côté de celui de Marcelle.

Quant au président, il signa *des deux mains* le contrat et le testament. Il paraissait aussi joyeux que s'il eût assisté à la cérémonie d'un mariage sérieux avec cette belle enfant. Mais ses forces ne tardèrent pas à l'abandonner entièrement, et quand le prêtre eut donné la bénédiction nuptiale, il s'endormit dans la paix du néant, sa divinité ou plutôt sa marotte chérie. Il faut espérer que cet homme de bien fut accueilli sans trop de colère par le Souverain-Maître, et qu'il ne fut pas condamné aux flammes éternelles pour le crime d'avoir été vertueux sans croire à la vertu.

Marcelle d'Audiffet, devenue maîtresse d'elle-même, était restée sage ; mais, avec la richesse et l'indépendance, elle avait changé tout à fait de goûts et de caractère. L'exaltation qui l'avait poussée à se montrer si pieuse au couvent prit une direction différente. Marcelle était devenue tant soit peu romanesque et curieuse d'aventures extraordinaires et même surnaturelles. Ceci peut servir à expliquer comment elle avait pu accueillir les deux premiers billets de l'inconnu sans les regarder comme l'œuvre d'un fou. De plus, la perspective d'un éternel célibat lui avait fait sentir la nécessité de se passer d'une protection masculine ; et, depuis dix-huit mois qu'elle était veuve, elle s'était appliquée à tous les exercices du corps dont les hommes ont le privilége.

Il faut dire que la nature avait merveilleusement secondé dans cette tâche les efforts de l'art. A la chasse, la présidente était la plus ardente à pousser son cheval dans le halier, et elle n'avait pas son égale pour nager avec autant d'adresse que de grâce dans les flots bleus et tièdes des anses de la mer provençale. Quant à la danse, la renommée de ses talents dans cet art avait traversé toute la France et était parvenue jusqu'à Versailles.

Il n'est donc pas étonnant que Marcelle fût depuis six mois de tous les bals et de toutes les soirées qui se donnaient dans la capitale du gouvernement de Provence ; il n'est pas étonnant surtout que la pauvre jeune veuve se jetât à corps perdu dans les distractions que lui offrait le monde, elle qui ne trouvait dans son intérieur que l'ennui, l'odieux ennui qui la dévorait. Ses vastes et splendides appartements, ses meubles somptueux, ses riches équipages, ses nombreux domestiques, ses éclatantes livrées ne faisaient que lui rendre la solitude plus insupportable, et son plus cher projet était d'entreprendre au printemps un voyage à Paris, afin de faire une diversion à sa monotone existence. Mais qui sait, sur un si long chemin, dans la ville des séductions et des séducteurs, quelle résistance aurait opposé la sagesse de la présidente, si, un beau matin, l'Oisiveté, la Nature et l'Occasion, ces trois fidèles complices qui s'embusquent au coin d'un cœur féminin, se fussent trouvées réunies contre elle? Le vieux président n'avait-il pas compté sur quelque chose de semblable en imposant de si singulières obligations à sa légataire, n'avait-il pas voulu forcer les contradicteurs de son matérialisme bien-aimé à jeter, à la vue des écarts d'une jeune dévote émancipée, le cri désespéré du vaincu de Pharsale : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » Toujours est-il qu'en attendant mieux, la présidente jouissait de ses triomphes provinciaux et se contentait d'être la reine d'une de ces réunions où se pressait pour la voir et pour l'applaudir toute la noblesse de Provence.

II.

Le Gitano.

Le jour où nous avons laissé Marcelle à sa toilette, elle tenait particulièrement à se faire

belle et séduisante ; le nouveau gouverneur de la Provence, M. le comte de C..., devait se montrer pour la première fois à ses administrés ; et puis la présidente n'était pas fâchée de pouvoir désoler à son aise et peut-être découvrir au milieu de sa douleur cet insolent inconnu, cet adorateur insensé dont elle avait brûlé si tard l'audacieuse correspondance.

Mme de L... venait de souper, Miette mettait la dernière main à la toilette de sa maîtresse, elle allait placer sur le front de celle-ci, à droite, la mouche de rigueur, une petite mouche qui avait toujours fait merveilles; mais Marcelle, se souvenant de l'inconvenante prière de l'inconnu, arracha vivement l'innocente mouche des mains de Miette et la remplaça par une mouche d'une dimension énorme et menaçante qu'elle s'appliqua au-dessus de son œil gauche. Après quoi sa conscience fut soulagée, et il lui sembla que sa vertu n'avait rien à craindre après avoir échappé à un si grand péril.

Admirez cependant un des inconvénients, entre mille, de la solitude et de l'oisiveté! Quand Marcelle se trouva enfin convenablement parée, quand son miroir eut répondu cent fois à ses questions répétées qu'elle était ravissante et qu'elle éclipserait sans effort toutes les femmes au bal du comte de C..., elle se promena de long en large dans son boudoir, agitant impatiemment son éventail et se demandant avec effroi ce qu'elle allait faire jusqu'au moment encore éloigné où elle pourrait aller au bal. Elle alla s'asseoir nonchalamment mais avec précaution dans une bergère, en ayant soin de ranger minutieusement les plis de sa robe. Cette importante besogne terminée, elle se livra à un gracieux bâillement, puis se tournant à demi vers sa femme de chambre qui la contemplait avec l'orgueil d'un artiste à la vue de son ouvrage, elle lui formula en termes catégoriques la question qu'elle se posait inutilement à elle-même depuis une demi-heure:

— Miette! qu'est-ce que je pourrais bien faire?

Une autre femme de chambre eût été peut-être assez embarrassée de hasarder une proposition acceptable; mais Miette était une fille au-dessus de sa condition. Elle répondit après avoir levé les yeux au plafond, comme pour y chercher une inspiration :

— Il y a, madame, dans le café qui est au coin de la rue une sorte de magicien qui dit la bonne aventure à messieurs les étudiants. Bon nombre de dames de la ville l'ont consulté et en ont été contentes; si madame le désire, j'irai dire à cet homme qu'il ait à se rendre ici.

La présidente bondit sur sa bergère.

— Cours vite ! dit-elle, cours, mon enfant! va chercher ce magicien. Quelle bonne idée tu as eue là!

Miette sortit, et, cinq minutes se s'étaient pas écoulées, qu'elle introduisait auprès de la présidente le diseur de bonne aventure.

C'était un homme de haute taille et dont la démarche était assurée. Son costume consistait en une robe de drap brun, bordée de velours noir et serrée à la taille par une ceinture en peau de buffle; par dessus la robe il portait un manteau noir très ample, orné d'une large bordure rouge et muni d'un capuchon qui laissait apercevoir les longs cheveux, l'épaisse barbe noire et le visage olivâtre de cet homme, qui paraissait être un de ces bohémiens venus d'Espagne, et appelés *gitani* en ce pays.

Il s'avança lentement vers la présidente un peu émue, la salua profondément et se tint debout en attendant qu'elle lui adressât la parole.

Marcelle sentit le besoin de surmonter le sentiment indéfinissable qui la dominait en présence de ce personnage.

— Je vous ai fait venir, lui dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à rendre ferme, pour vous fournir l'occasion d'exercer près de moi la science que vous prétendez posséder. Une vieille sorcière a jadis tiré sur mon berceau un horoscope fâcheux, qu'une servante indiscrète m'a répété et qui me cause de temps en temps des doutes que je tiens à éclaircir et des anxiétés dont je veux me délivrer, si c'est possible. Avez-vous vos cartes?

— Des cartes! s'écria le bohémien d'un ton de mépris, des cartes! Et que peuvent vous apprendre ces figures tracées par la main de l'homme, dotées par lui d'une valeur de convention et rassemblées par un hasard inintelligent? Chaque individu possède en venant au monde le livre sur lequel le Créateur a écrit sa destinée. Mais la signification des caractères tracés dans ce livre est interdite au vulgaire. Une étude opiniâtre, une longue expérience peuvent seules livrer les secrets aux adeptes. Ce livre, c'est la main humaine; cette science, c'est la chiromancie.

L'organe du gitano avait ce timbre pénétrant qui agit sur l'organisation nerveuse de la plupart des femmes. La romanesque présidente ne put se soustraire à cette impression en quelque sorte fascinatrice. Elle tendit la main sans mot dire :

le bohémien la prit en s'agenouillant, et resta quelque temps absorbé dans une muette contemplation.

— Cette main, dit-il enfin d'un air solennel, est du petit nombre de celles qui présagent une vie parfaitement heureuse. Elle est petite, potelée à point, pure de formes, fine de peau ; la couleur en est fraîche et douce, les phalanges sont vivement dessinées sur ces doigts délicats, et ces ongles sont minces, longs et roses. La ligne de la jointure est double, droite, colorée, également marquée dans toute sa longueur : bon signe ! La figure d'une croix sur cette ligne indique une femme chaste, douce, remplie d'honneur, destinée à faire le bonheur d'un époux.

La présidente poussa un soupir.

— Vous ne voyez rien de plus important ? dit-elle.

— La ligne de la fortune est coupée dans sa partie inférieure par deux lignes transversales qui indiquent que vous avez été mariée deux fois ou que vous vous marierez après la mort de votre premier mari. Ce second mariage vous assurera de grandes richesses ; ces deux lignes profondes, placées de chaque côté du doigt du milieu, ne me laissent aucun doute que vous mettrez au monde des enfants mâles.

— Est-ce tout, demanda Marcelle avec un sourire d'incrédulité ?

Le visage du gitano se rembrunit et trahit une vive émotion.

— Madame, reprit-il après quelques instants de silence, la ligne de longévité offre chez vous des signes qui ne se sont jamais rencontrés ensemble dans aucune main. Je vais vous traduire leur signification, mais je dois renoncer à expliquer leur présence simultanée. Votre ligne de longévité est bien marquée, fraîche, égale, et elle s'éteint dans la ligne de jointure : c'est le présage que vous atteindrez la vieillesse la plus avancée ; mais en même temps la croix qui coupe cette ligne par le milieu indique que vous serez pendue ; cette autre ligne, enfin, annonce aussi positivement que vous épouserez votre bourreau.

S'il n'était pas probable que la présidente eût des enfants sans être mariée ; s'il était difficile qu'elle s'enrichît par un mariage qui devait la ruiner d'après le testament du défunt, il était absolument impossible qu'elle vécût longtemps après avoir été pendue, et qu'elle épousât son bourreau. Cependant, quelque absurde que fût la prédiction, Marcelle, qui d'abord s'était montrée incrédule, se couvrit le visage de ses deux mains et tomba dans une profonde rêverie ; elle releva enfin la tête, et, s'adressant au bohémien :

— Je suis satisfaite de votre savoir, lui dit-elle, allez.

— Un mot encore, reprit le Gitano en saisissant la main qui lui faisait signe de sortir ; l'éminence placée sous votre petit doigt est traversée par deux petites lignes qui sont la marque d'une grande libéralité.

— Miette se chargera pour moi d'en faire la preuve à votre égard, dit Marcelle ; sortez et ne répétez à personne ce que vous m'avez dit.

— La discrétion dans notre état, répondit le Gitano, c'est plus qu'une loi, c'est plus qu'un devoir, c'est notre intérêt.

— Votre intérêt, dit tout bas Miette en sortant avec le bohème et en lui mettant une bourse dans la main, votre intérêt est de tout aller dire à quelqu'un que je vous indiquerai.

— Dites.

— Allez à l'hôtel du Cours, demandez-y M. le chevalier de Saint-Théau. Vous lui direz que vous venez de la part de la femme de chambre de Mme de L... Vous lui répéterez mot pour mot ce que vous avez prédit à ma maîtresse, et vous n'aurez pas besoin ensuite de lui regarder dans la main pour voir s'il possède la ligne de la libéralité.

Le bohème se dirigea tout droit vers l'hôtel du Cours.

III.

Le Torticolis.

Lorsque la femme de chambre revint près de la présidente, celle-ci paraissait en proie à la plus vive agitation.

— Tu dois me trouver bien faible, Miette, dit-elle, de m'inquiéter des paroles de ce misérable magicien ? Mais que penseras-tu quand je t'aurai dit que l'effroyable prédiction qu'il m'a faite est semblable à celle que la sorcière dont j'ai parlé avait déjà prononcée avant lui ?

— Se peut-il ! s'écria Miette.

Marcelle éprouvait le besoin de se persuader à elle-même la fausseté de la science du zingaro ; au fond, elle en ressentait une terreur secrète ; mais elle cherchait à s'étourdir, comme fait un poltron qui chante la nuit pour chasser les fantômes qui troublent son imagination malade. Aussi elle ne voulut pas tarder plus longtemps à aller demander au bal des distractions qui pus-

sent faire diversion à sa pénible pensée. Sa voiture était prête : elle partit.

Tout le monde était arrivé chez le gouverneur lorsqu'elle entra dans les salons. Ce fut une admiration générale. L'apparition soudaine de la reine Marie-Antoinette en personne n'eût pas fait une sensation plus profonde que celle que produisit la belle présidente. Des murmures flatteurs, des exclamations de surprise se faisaient entendre autour d'elle. Une certaine excitation fébrile, causée par la scène que nous avons racontée, ajoutait encore à l'éclat des traits charmants de Marcelle.

Le gouverneur vint à sa rencontre, et sollicita d'elle l'honneur de lui servir de cavalier dans le prochain menuet. Ce pas fut couvert d'applaudissements, et Mme de L... eut lieu d'être satisfaite du succès qu'elle avait obtenu.

Au moment où le premier enivrement de ce triomphe commençait à se dissiper, elle remarqua dans une glace la grosse mouche noire qu'elle s'était appliquée sur le sourcil gauche. Elle se rappela alors les trois billets anonymes, et promena ses regards de tous côtés pour deviner, parmi les hommes présents, celui qui avait eu tant d'audace et de circonspection à la fois.

Abîme profond du cœur féminin! Voici une femme belle et vertueuse certainement; elle est entourée des hommages et des adorations d'une foule de jeunes hommes distingués par leur naissance, leur position, leur figure, leur mérite : eh bien, c'est à peine si elle daigne les compter pour quelque chose dans le soin qu'elle prend de leur faire tourner à tous la tête. Mais il s'en trouve un qui lui a manqué de respect... et celui-là seul occupe sa pensée.

Le premier billet que Marcelle avait reçu portait que l'inconnu était venu à Aix dans le seul désir de la voir. Donc, c'était un étranger. Mais l'installation récente du comte de C... avait attiré beaucoup d'étrangers : ils étaient tous au bal. Marcelle s'épuisait à chercher de tous côtés une figure qui lui parût bien consternée et bien malheureuse à la vue de la terrible mouche. Mais cette inspection générale demandait du temps. Elle fut interrompue par un jeune et brillant gentilhomme qui vint inviter la présidente à danser.

Marcelle, avant d'accepter, regarda fixement le cavalier. Il ne lui était pas connu; loin de se troubler à la vue de la formidable mouche, il resta souriant et incliné, attendant, de l'air le plus naturel du monde, la réponse à sa proposition. La présidente, rassurée, crut pouvoir accepter sans crainte.

L'inconnu se montra si bon et si galant danseur que bientôt tous les yeux furent fixés sur ce couple charmant, et que la présidente, joignant son suffrage à celui de tous en faveur de son cavalier, dansa plus souvent que d'habitude, afin de lui accorder plus souvent aussi la faveur de lui présenter la main.

Avant de quitter les salons du gouverneur, Marcelle annonça qu'elle donnerait un bal le surlendemain, et elle invita toute la société. Comme elle s'apprêtait à descendre, un valet s'approcha d'elle respectueusement, et lui dit qu'un bohémien demandait à lui parler. La présidente, à cette nouvelle, sentit renaître toutes ses terreurs. Sans faire attention au froid qui était très vif, elle suivit le valet, et trouva le bohémien qui l'attendait à la porte de l'hôtel.

— Madame, lui dit-il, le jeune gentilhomme inconnu avec lequel vous avez dansé pendant une grande partie de la soirée est le même qui vous a écrit trois lettres dans lesquelles il vous déclarait son amour.

La présidente voulait demander des renseignements plus précis, mais le gitano avait disparu au milieu des nombreux équipages qui stationnaient devant l'hôtel. Il fallut renoncer à le rejoindre.

Saisie par le froid, elle se tapit en grelotant dans un coin de son carrosse ; une fièvre ardente s'empara d'elle et ne lui permit de s'endormir que longtemps après que le jour eut paru. Quand elle se réveilla, la fièvre avait un peu diminué, mais Marcelle ne put trouver la force de se lever. Le refroidissement de la veille lui avait causé une forte courbature qui paralysait tous ses membres. Elle ressentit une douleur atroce quand elle voulut se tourner pour sonner Miette ; sa tête, affreusement torturée par la migraine, ne pouvait faire un mouvement, et semblait condamnée à rester toujours penchée du même côté ; la présidente était, en un mot, la victime de ce mal abominable et ridicule appelé le *torticolis*.

Dès que Marcelle eut acquis cette douloureuse conviction, elle s'arma de tout le stoïcisme dont elle était capable ; et, après mille contorsions dont heureusement personne, excepté Dieu, ne pouvait être témoin, elle parvint à tirer le cordon de la sonnette.

La femme de chambre fut cette fois encore consultée. Sa maîtresse lui retraça l'embarras

dans lequel elle allait se trouver, s'il lui fallait contre-mander la fête à laquelle toute la ville avait été invitée ; elle lui dépeignait le désappointement de ses amis, la joie maligne de ses ennemis, le mécontentement général, et, par dessus tout, le triomphe de ses rivales, si souvent éclipsées par elle.

Miette déclara qu'elle était touchée de toutes ces raisons, et demanda une heure pour aviser au moyen efficace de conjurer le malheur qui menaçait la présidente.

L'heure accordée, Miette ne prit que le temps de s'envelopper de sa mante, et elle trotta d'un pied léger vers l'hôtel du Cours. Là, M. le chevalier de Saint-Théau apprit l'accident arrivé à Mme la présidente de L...

Après avoir entendu Miette, de Saint-Théau réfléchit quelque temps, et parut tout à coup frappé d'une idée probablement victorieuse, car il s'écria :

— Allons, encore quelqu'un à acheter ! mais le succès est là. Au surplus, qu'importe ! Pour elle, je me jetterais dans un gouffre avec tout ce que je possède. Réussir ou mourir, il le faut.

Miette s'en retourna avec de nouvelles instructions. L'heure n'était pas encore écoulée.

— Madame, dit-elle en entrant chez sa maîtresse, j'ai entendu parler, et vous aussi, sans doute, d'un certain médecin italien qui est ici depuis un an et qui se nomme le docteur Amoretti. Cet honnête docteur a été obligé de quitter Ferrare, sa patrie, pour des raisons qu'il est inutile de rappeler. Il s'est enfui en France, et a choisi la bonne ville d'Aix pour résidence. A quelque chose malheur est bon, madame, car lui seul peut vous sauver.

— Explique-toi, Miette, fit Marcelle, où veux-tu en venir ?

— Madame, c'est que ce docteur Amoretti jouit depuis qu'il est ici d'une réputation de grande habileté, surtout pour guérir la maladie dont vous êtes atteinte. Je conseille donc à madame de le faire mander.

— Y penses-tu, Miette, recevoir chez moi un homme d'une réputation...

— Je pense que madame a le torticolis, et je suis justement effrayée des conséquences de ce contre-temps. Je donne à madame, en fidèle et loyale servante, le conseil que mon attachement pour madame suggère à mon esprit, et je crois ce conseil bon à recevoir et à suivre.

— Ne te fâche pas, Miette, mais dis-moi franchement si je puis l'envoyer chercher.

— Madame veut-elle donner son bal, oui ou non ?

— Fais donc comme tu l'entendras, dit la présidente qui ressentait d'effroyables douleurs dans la tête.

En attendant l'arrivée du docteur, Marcelle reprit le cours des réflexions excitées par les souvenirs du bal et les dernières paroles du gitano, réflexions qui l'avaient assaillie la veille, mais où la fièvre avait jeté une incohérence forcée, et que le sommeil était venu d'ailleurs interrompre.

— Faut-il croire, se dit-elle, que ce jeune homme, en admettant même qu'il ait de l'amour pour moi, ait pu s'y prendre d'une manière si inconvenante pour me déclarer sa passion ? Il me paraît bien élevé et de bonne maison... Il doit savoir que ce n'est pas ainsi qu'on en agit avec une personne de ma condition, et comprendre qu'un pareil manque de respect est le plus sûr moyen de se fermer un cœur qui, sans cela peut-être, n'eût pas trop dédaigné ses hommages... Mais est-ce bien lui, et le zingaro ne m'a-t-il pas trompée ? Un rival a pu le gagner. Le pauvre jeune homme n'en manque pas, fit-elle avec un sourire, si l'on s'est aperçu de ses attentions et de ses soins, si l'on a lu dans ses yeux, comme j'ai grand'peur d'y avoir trop bien lu moi-même. Pauvre jeune homme, en effet, je le plains : car, s'il m'aime, c'est en pure perte ; enfin, il ne sait peut-être pas que je ne puis me marier... J'ai eu tort de ne pas le prévenir... Mais le devais-je ? cela eût-il été convenable ?... Il ne m'a pas fait de déclaration... Oh ! c'est égal, il faut, quoi qu'il arrive et à tout prix, lui faire connaître ma position... ce sera de la loyauté et de l'humanité... Il m'en fournira certainement l'occasion, s'il vient à mon bal... Mais y viendra-t-il ? Et ce bal même aura-t-il lieu ? Maudit torticolis !

Au milieu de ces pensées un peu décousues, mais où le beau danseur de la veille occupait les souvenirs de la malade, Miette vint annoncer le docteur Amoretti.

C'était un homme jeune encore ; sa taille était un peu au-dessous de la moyenne, mais bien prise, sa figure était assez régulière ; son regard avait peut-être une vivacité et une mobilité peu ordinaires; mais il savait en modérer l'expression en tenant presque constamment les yeux fixés vers la terre et en se composant une physionomie impénétrable.

— Madame, dit-il d'une voix doucereuse...

(Mais, avant de laisser parler le médecin, nous devons avertir le lecteur que nous rapportons une histoire véritable. C'est un souvenir de notre jeunesse; nous l'avons entendu raconter, il y a déjà bien des années, à la présidente elle-même, alors fort âgée. Il ne fallait rien moins que le témoignage de l'héroïne pour nous convaincre qu'il s'agissait d'un fait authentique. Le médecin dit donc) :

— Mademoiselle votre camériste m'a expliqué votre maladie et les causes qui l'ont amenée. Le médecin ordinaire vous commanderait du repos et des tisanes, peut-être une saignée. Avec un pareil traitement, la maladie suivrait tranquillement son cours, et, au bout d'une quinzaine de jours, il est probable que, la nature aidant, vous seriez guérie. Mais si vous voulez l'être aujourd'hui même, si vous avez le dessein de danser demain, il n'y a qu'un seul remède; moi seul je puis vous l'indiquer, moi seul je puis vous aider à l'employer. Beaucoup de grandes dames d'Italie ont eu recours à moi dans des circonstances semblables : celles qui se sont soumises à mes prescriptions s'en sont bien trouvées. Il est vrai qu'il en est d'autres qui n'ont pas voulu seulement entendre parler de mon remède, et je n'ai pas lieu de m'en étonner; car ce remède, inoffensif au fond, a quelque chose d'effrayant et de repoussant au premier aspect; vous-même, madame, malgré votre courage et votre résolution, n'en voudrez-vous peut-être pas faire usage; mais enfin, il faut vous le dire, ce remède consiste...

— Consiste?... répéta la présidente...

— A être pendue.

— Pendue!... s'écria Marcelle.

— Par le cou, reprit froidement le docteur, mais pendant un quart de seconde seulement, le temps de sentir légèrement la corde et de la voir aussitôt coupée... Le moyen vous effraie, j'en étais sûr, et vous ne voulez pas vous y soumettre. De fait, il est...

—Mais, au contraire, docteur, au contraire, interrompit Marcelle avec ravissement, je m'y soumettrai de grand cœur. Vous ne vous doutez pas du service que vous me rendez et de quel fantôme affreux vous délivrez mon esprit. Comprends-tu maintenant, Miette, que je puisse être pendue et cependant vivre de longues années? L'oracle fatal est enfin expliqué. Grâces te soient rendues, aimable torticolis que j'ai tant maudit!

Le docteur souriait sournoisement.

Quant à Miette, tout en prenant part à la joie de sa maîtresse, elle se disait tout bas :

— Décidément, M. de Saint-Théau est un joli garçon qui a bien de l'esprit. S'il tire un aussi bon parti de toutes les prédictions du magicien, je lui prédis à mon tour qu'on ne résistera pas à son amour.

— L'exécution, reprit le docteur en appuyant avec une intention bouffonne sur ce mot, se fera, si vous le permettez, madame, ce soir, dans cette pièce. Il est nécessaire, pour qu'elle produise les résultats physiques et moraux que j'en attends, qu'elle ait lieu avec un certain appareil. Votre femme de chambre devra y assister seule de votre maison; mais il faut qu'un de mes élèves, sur la discrétion duquel vous pouvez compter, soit également là pour m'aider à disposer la potence. Moi-même, pour plus d'illusion de votre part, je paraîtrai devant vous avec le masque dont je me couvre la figure dans des occasions plus sérieuses.

Marcelle ne fit aucune objection. Restait, il est vrai, la dernière prédiction du gitano, celle d'épouser son bourreau, prédiction rendue plus effrayante par l'accomplissement de la première. Mais comme il fallait que la présidente donnât son consentement, et comme elle était décidée à ne jamais le donner, si on lui proposait un pareil mariage, elle se rassura bien vite.

A l'heure indiquée, le docteur arriva précédé par l'élève auquel était confié le soin de monter les diverses pièces de la potence. C'était un véritable bijou. Elle consistait en deux pièces de bois bien équarries, et se terminait comme un porte-manteau ou une tête à perruque, c'est-à-dire que son pied formait une croix. L'élève du docteur la fixa solidement dans le parquet. Il tira ensuite de sa poche une jolie corde de chanvre toute neuve, l'assujétit fortement à un anneau fixé à l'extrémité de la traverse supérieure, puis il fit un nœud coulant à l'autre bout de la corde qui se balança gracieusement dans les airs.

A voir cette miniature de potence, il était difficile qu'on n'éprouvât pas le désir de se faire pendre.

Le docteur ne fit guère attendre ce plaisir à la présidente. Il entra avec un masque de velours noir sur le visage, comme il l'avait dit; l'élève était également masqué. Il plaça un tabouret sous la potence et fit signe à Marcelle de monter dessus. La jeune femme sortit du lit dans un déshabillé dont elle s'était revêtue pour la circonstance. Un bonnet de nuit orné de barbes en

dentelles de prix retenait avec peine captifs les beaux cheveux de Marcelle ; un peignoir de batiste blanche, également bordé de dentelles, ne laissait apercevoir qu'un petit pied qui se glissa dans des mules délicieuses en satin brodé d'or et d'argent. Dans ce léger costume, et malgré les effets du mal, la présidente était charmante. Il ne faut pas, après tout, faire peur, même à son bourreau.

Marcelle ne fit pas trop attention que ce bourreau était plus grand que le médecin qu'elle avait vu le matin. Elle avait beau faire, elle n'était pas trop rassurée. Elle monta en tremblant sur le tabouret, sentit avec un petit frémissement la corde frôler sa peau délicate, et ferma les yeux malgré elle. L'élève du docteur était debout sur une chaise à côté de la présidente. Celle-ci ressentit bientôt une violente secousse. Le docteur venait de donner un coup de pied au tabouret, et le nœud coulant étreignait le cou de Marcelle ; mais l'élève, armé d'un instrument d'acier frais émoulu, trancha la corde avec plus de rapidité que nous n'en pouvons mettre à le dire, et la présidente tomba dans les bras du docteur.

Elle était évanouie.

— Vite, Miette ! s'écria le docteur ; bassine le lit, et tiens prêtes les tasses de tisane pour faire boire ta maîtresse dès qu'elle aura repris ses sens. Amoretti m'a prévenu de cet évanouissement, en m'assurant qu'il n'avait aucun danger et ne pouvait durer que quelques minutes.

A ces mots, le prétendu docteur ôta son masque, et laissa voir les traits du chevalier de Saint-Théau.

Marcelle, en reprenant ses sens, eut ordre de ne point parler jusqu'au lendemain. Les rideaux se fermèrent sur elle. Miette resta pour lui faire prendre fréquemment une boisson sudorifique, et le chevalier sortit après avoir renvoyé l'élève d'Amoretti et la potence promptement démontée.

Les préparatifs du bal commencèrent avec le jour ; mais à midi l'appartement de Marcelle était encore plongé dans une demi-obscurité. Les volets au dehors, les triples rideaux au dedans, empêchaient qu'une lumière plus vive que celle de la lampe d'albâtre suspendue au plafond pût pénétrer dans la chambre où elle reposait.

Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, les frotta doucement, étendit un bras blanc hors de ses chaudes couvertures, se retourna avec facilité, se souleva légèrement et s'assit sur son séant en jetant un cri de joie.

— Guérie, Miette ! dit-elle ; guérie, ma bonne Miette ! tiens, regarde ! Et elle faisait voltiger sa magnifique chevelure autour d'elle et tournait rapidement la tête à droite et à gauche. Quelle reconnaissance, ajouta-t-elle, ne dois-je pas à ce médecin ? et que je voudrais pouvoir le remercier !

— Vous le pouvez, madame, répondit Miette ; il est là qui attend que vous le receviez. Levez-vous pour lui prouver l'heureux résultat de ses prescriptions.

Quelques minutes après, le docteur entra. Il portait encore son masque de velours noir.

— Pourquoi gardez-vous ce masque, docteur ? demanda la présidente avec étonnement.

— Je ne l'ôterai que si vous m'accordez mon pardon.

— Votre pardon ? s'écria-t-elle.

— Oui, mon pardon ! Il découvrit son visage : Marcelle jeta un cri en reconnaissant son danseur.

— Je vous ai trompée, madame, vous êtes digne du respect et de la vénération du monde entier, et j'ai manqué au respect que je vous devais ; j'ai de plus abusé de votre position pour m'introduire près de vous, surprendre vos secrets et vous imposer des services que vous n'auriez pas acceptés, si vous aviez su qui vous les rendait...

— Mais, qui donc êtes-vous, monsieur ?

— Qui je suis ?... Je suis l'auteur des trois lettres que vous avez reçues ces jours derniers ; je suis votre heureux cavalier du bal du gouverneur ; c'est moi qui, pour vous tranquilliser sur l'effet de redoutables prédictions, ai été trouver le docteur Amoretti et me suis entendu avec lui sur la manière d'employer un remède singulier dont nous attendions les meilleurs résultats ; c'est moi qui suis le bourreau qui ai procédé à votre exécution, à la place du docteur, qui remplissait le rôle d'élève ; c'est moi, enfin, qui suis... votre amoureux et repentant cousin, le chevalier de L...

— Vous ! mon cousin ! murmura Marcelle, presque honteuse de ne pas sentir plus de colère et partagée entre l'étonnement, l'obligation de montrer un visage sévère et le soin de cacher une joie secrète.

— Votre cousin, continua le chevalier, votre cousin qui, déshérité par le testament du président, vous haïssait de loin, et qui de près n'a

pu que s'incliner devant votre beauté, et l'adorer en silence. Pardonnez encore une fois les audacieux billets à l'aide desquels j'ai voulu attirer votre attention sur un étranger; pardonnez les efforts que j'ai faits pour qu'un autre que moi ne profitât pas de ma hardiesse, pardonnez la liberté que j'ai prise d'expliquer les oracles du zingaro, et de les faire servir à guérir à la fois votre corps et votre esprit; pardonnez-moi le tort...

— De m'avoir sauvée? interrompit la présidente : Je vous pardonne, mon cousin; mais c'est tout ce que je puis faire... Quelle autre récompense pourrais-je vous promettre, du moment que vous n'êtes pas le docteur Amoretti?

— O ciel! s'écria le chevalier, enhardi par l'air indulgent de sa cousine: quelle récompense, dites-vous? Comment! vous ne devinez pas?

— Je vous assure que je ne devine pas, répondit Marcelle en affectant une grande bonne foi.

— Madame, hasarda alors Miette, qui, pendant l'explication du chevalier, s'était prudemment tenue à l'écart, il y aurait un moyen de récompenser monsieur votre cousin en donnant encore une fois raison aux prédictions du magicien, ce serait d'épouser votre bourreau.

— Ah! mademoiselle la traîtresse! dit la présidente.

— Approuvez-vous le conseil qu'elle vous a donné? s'écria le chevalier avec feu.

— Quel conseil? demanda hypocritement Marcelle.

— Le testament vous dépouille pour m'enrichir, ma cousine, si vous vous mariez; mais il ne m'interdit pas de vous enrichir à mon tour, et tous ces biens ne vous les rendrai-je pas? Pourront-ils payer le trésor que je possèderai? Il y a mieux, vous ne changerez pas de nom, selon le vœu manifesté par le président... Qu'aura-t-il à dire?

— Il est certain qu'il ne dira rien, répliqua Marcelle en souriant.

— Madame, dit Miette, il n'y a plus qu'une seule prédiction à accomplir...

— Et laquelle, mademoiselle?

— Celle d'avoir de beaux garçons.

Le soir de cette mémorable journée, la présidente parut à son bal avec un air un peu souffrant, mais qui la rendait encore plus touchante. En apprenant la nouvelle officielle de son mariage avec son cousin, on vit bien que la transgression des dernières volontés du défunt ne donnerait lieu à aucun procès.

Le pauvre président croyait avoir tout fait pour empêcher sa veuve de se remarier : il avait pris précisément toutes les mesures nécessaires pour qu'elle ne pût épouser que son cousin? La Fontaine, Beaumarchais et cent autres l'ont dit : *On ne s'avise jamais de tout.*

ÉMILE SOLIÉ.



LA VIE PARISIENNE.

Au nombre des préjugés vulgairement répandus, il n'en est peut-être pas de plus accrédité que celui qui représente le peuple de Paris si fort affairé qu'il n'a même pas le temps de prendre du café à la crême le matin et un potage le soir.

Paris court sur les quais et sur les boulevards, de l'aurore au crépuscule. Laissez-le passer ; gardez-vous de l'arrêter ou de le saluer ; déblayez les rues, percez les impasses, adoucissez les côtes, ouvrez des passages, jetez des ponts : Paris est essoufflé, efflanqué; il n'arrivera jamais à temps. Une minute de retard lui fera perdre cent affaires, une heure oubliée peut faire avorter mille spéculations.

Il se couche après minuit, il se lève avant le jour ; il dort au hasard quelques instants, avale un maigre déjeuner, se précipite dans les rues, patauge dans la boue, et rentre au logis moulu, brisé, éreinté, disant avec un soupir : Hélas! que le temps passe vite !

Quelle belle affaire ce serait de retrouver la baguette de Josué, qui arrêta le soleil, et de la mettre en actions sur la place de Paris!

C'est vainement que dix mille voitures stationnent sur toutes les places, à tous les carrefours, partout. C'est peu de voir rouler des bandes d'omnibus qui labourent le pavé, du Panthéon à Montmartre, aux grandes frayeurs des jambes publiques : qu'est-ce que cela! une misère, une miette jetée à l'impatience, une pauvre aumône faite à l'activité citadine.

Il faudrait de bons et beaux petits chemins de fer trottant par la ville avec rails et wagons, un réseau métallique chauffé à la vapeur et qui circulerait par-ci par-là sans crier gare ni merci.

Voilà une étrange prétention que de vouloir à toute force nous faire croire que le temps manque aux Parisiens !

Oh ! mon Dieu, ils en ont de reste ; ils ne savent qu'en faire ; ils le gaspillent comme le riche son or et l'enfant sa gaîté ; ils le jettent au vent et le dépensent en menue monnaie à regarder les nuages au ciel et l'eau sous les ponts.

A-t-on bien calculé ce que les Parisiens perdent de temps à considérer les étoiles quand il y en a, à lire les affiches et surtout les récompenses honnêtes placardées aux coins des rues, à parcourir curieusement les prospectus tirés à un million d'exemplaires sur les vertus de je ne sais quoi, fabriqué par je ne sais qui; à baguenauder devant les étalagistes ?

Quand un chien aboie après un chat, quand un mâtin se querelle avec un boule-dogue, quand deux moineaux se font la cour au bord d'un toit, quand le serin d'une portière a pris la clef des rues, il y a rassemblement de cinq cents nigauds qui se livrent à des commentaires infinis sur l'évènement que quatre cent quatre-vingt-dix ne connaissent pas.

Il y a émeute pour voir un épicier de la rue aux Ours épouser la demoiselle d'un brigadier d'octroi, le passage d'une voiture à quatre chevaux excite une rumeur étrange ; on se précipite pour voir un saltimbanque vendre ses grimaces et débiter ses drogues nompareilles ; on stationne, les pieds dans la crotte, pour regarder défiler une cérémonie qui ne passera que le lendemain, si elle passe.

Les Parisiens, qu'on s'en souvienne, sont des enfants qui s'amusent à jouer aux affaires comme des écoliers à jouer à la bataille. Ils ont pris leur divertissement au sérieux : voilà la seule différence.

Si le jour durait quatre heures seulement, soyez sûrs qu'ils trouveraient encore le temps de flâner en bâillant aux corneilles.

AMÉDÉE ACHARD.

UN MARIAGE RUE SAINT-DENIS.

Durant la restauration, la noblesse ayant profité de ses avantages, avait repris son influence, c'est-à-dire que porter un nom précédé d'une particule était déjà un gage de faveur, et qu'avoir un titre valait un héritage. Je ne sais quel moraliste récent a dit : que comte et baron ne signifient rien, que marquis est ridicule, mais que duc fait lever la tête. Avant 1830, il n'en était point ainsi; tous les titres avaient leur valeur, un surtout sonnait mieux que tous les autres aux oreilles vaniteuses : c'était celui de vicomte; l'empereur, qui a fait tant de choses, n'avait point fait de vicomtes ; ils étaient donc tous purs d'alliage, et nécessairement de vieille souche. Il y avait dans ce temps-là, rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Drapier fidèle*, un marchand très riche, sergent dans la garde nationale, dont le royalisme se lisait sur le devant de sa boutique, et qui avait une fille de dix-huit ans et une femme de quarante. La fille était jolie, la femme, madame Ducombat, l'avait été, et conservait encore, avec quelques-unes des grâces de sa jeunesse, une figure avenante, des yeux fins, brillants, et cette physionomie spirituelle et un peu lutine qui, vingt ans auparavant, avait séduit son mari. Soigneuse des intérêts de sa maison, madame Ducombat était toujours la première levée, la dernière à quitter le magasin. C'était elle qui traitait avec les ouvriers, les décatisseurs, les teinturiers, les commis-voyageurs, et quelquefois avec les pratiques; elle faisait les ventes, les achats, et, quant à la correspondance, c'était elle-même encore qui la dictait à M. Ducombat; son activité, son intelligence avaient fait la fortune de sa maison, et cette fortune était considérable; aussi était-elle maîtresse au logis. Son mari avait cédé sans combattre : il se trouvait si bien de son joug doré!

Lorsque la restauration arriva, M. Ducombat, sans demander conseil à sa femme, devint un des plus chauds partisans de la maison de Bourbon; il était de la garde nationale; Monsieur, frère du roi, avait daigné lui parler ; S. A. R. le duc de Berry l'avait regardé en souriant, et ses camarades le firent sous-officier : il devint fou d'enthousiasme pour le blanc panache et pour les fleurs de lis. Sa femme partagea ses opinions jusqu'à un certain point. Dix ans auparavant, un sien cousin, qu'elle aimait peut-être un peu trop, était parti malgré elle pour l'armée, et avait été tué sur le champ de bataille. Madame Ducombat en avait conservé de la rancune contre l'empereur. Elle approuva donc l'enseigne nouvelle dont son mari décora le magasin, vendit de la meilleure grâce du monde du drap bleu à ses camarades, et donna un grand dîner le jour où M. Ducombat fut nommé sergent. Les choses en étaient là, lorsqu'un matin, Ducombat, qui, la veille, avait monté sa garde au château, l'aborda en se grattant l'oreille, comme un homme incertain du succès d'une proposition qu'il roule dans sa tête :

— Eh bien! Ducombat, lui dit-elle, qu'y a-t-il? à quoi songes-tu?

— Je songe, répondit-il, je songe à notre fille.

— A Eugénie?

— Oui.

— Eh bien; elle prend sa leçon de piano: après?

— Elle a dix-huit ans, reprit le père, elle est d'âge à se marier.

— J'en avais vingt, dit madame Ducombat, quand je t'ai épousé. Rien ne presse; d'ailleurs, nous avons M. Régnier, le marchand de laine, notre ami et notre voisin, qui nous dit tous les

jours qu'il la retient pour son fils. Le père est riche, le fils est joli garçon, nous avons du temps; laissons-les venir.

M. Ducombat rougit, balbutia, puis il vint avouer que, la veille, durant sa garde au château, on lui avait parlé pour sa fille d'un parti bien autrement considérable que M. Régnier fils: il s'agissait de M. le vicomte de Saint-Hérain, jeune homme accompli, noble comme le roi, qui, il est vrai, n'avait rien que de grandes protections à la cour. Si M. le vicomte de Saint-Hérain voulait servir, on le ferait colonel; s'il préférait entrer dans l'administration, il serait préfet. C'étaient là de fort beaux avantages; un jeune homme pareil ne pouvait pas manquer de faire un riche mariage; et, ajouta M. Ducombat, il dépend de nous d'avoir pour fille une vicomtesse, femme d'un colonel ou d'un préfet, à notre choix.

Madame Ducombat, à cette proposition, jeta un petit regard en dessous à son mari, et lui dit qu'elle y songerait. C'était sa manière en affaires; elle prenait toujours du temps pour examiner les choses et peser le pour et le contre. Son mari se retira joyeux de n'avoir pas trouvé une opposition violente à ses désirs, et madame Ducombat se mit, en effet, à réfléchir. Elle était riche; tout ce qu'elle pouvait désirer, c'étaient les honneurs consulaires auxquels peut aspirer un négociant de Paris. Déjà Ducombat était sergent; pourquoi ne serait-il pas officier? Il était un des plus imposés de son arrondissement; pourquoi ne ferait-il pas partie du conseil municipal? puis du conseil-général? pourquoi n'aurait-il pas la croix? Et qui empêcherait que M. Ducombat ne fût député, et enfin maire de son arrondissement? Alors elle mènerait la mairie comme elle menait son magasin. Or, tous ces honneurs, toutes ces distinctions, M. de Saint-Hérain, s'il était aussi bien en cour qu'on le disait, pouvait facilement en être l'intermédiaire. Quand le château appuie une candidature, elle réussit; il est ensuite fort agréable d'avoir une fille vicomtesse. Sans doute la noblesse fait peu de cas des gens de commerce, et le jeune gentilhomme ne recherchait que son argent; mais elle était femme de tête, et elle savait que la fortune est une puissance. Elle traînerait l'affaire en longueur, elle étudierait le caractère de son gendre, elle lierait connaissance avec sa famille, et au premier dédain elle romprait tout. Elle dit donc à son mari qu'il fallait voir venir M. de Saint-Hérain; elle alla trouver ensuite en secret M. Régnier, et eut l'art de lui annoncer le mariage projeté entre sa fille et M. le vicomte de Saint-Hérain, sans se brouiller avec cet ancien ami.

Ducombat ne se sentait pas de joie : sans songer, comme sa femme, ni à la députation, ni à la mairie, ni même à la Croix-d'Honneur, il était heureux de relever, avec ses écus, une ancienne famille, de s'allier à un sang qui, autrefois, avait coulé pour la défense des rois; il lui semblait que ce mariage le rapprochait du trône. M. de Saint-Hérain fut admis dans la maison, et il charma tout le monde. Le temps où le marquis de Moncalde se moquait de madame Abraham, tout en épousant sa fille, est passé sans retour; l'appât qui séduit les oncles Mathieu doit être aujourd'hui moins grossier qu'autrefois. Les petites gens calculent; ils ne se livrent pas sans des sûretés, on ne leur impose plus, il faut les tromper. M. de Saint-Hérain déploya pour y parvenir un talent singulier : point de morgue, point de hauteur, un air naturel, franc, et cependant respectueux. Il parlait rarement de son crédit, témoignait à M. Ducombat juste le degré d'estime nécessaire, faisait une cour décente à Mlle Eugénie; mais il réservait toute son admiration pour la mère; madame Ducombat avait ses premiers soins; il admirait son talent, son tact, son habileté à régir sa maison et à faire marcher son armée de commis; elle aurait, disait-il, gouverné une ville, et, au besoin, un royaume; il ne s'étonnait pas de la fortune de Ducombat.

— Madame, lui disait-il, vous seriez ruinée, qu'avec mille écus, en dix ans, vous redeviendriez riche.

— Il ne me faudrait ni autant d'argent ni autant de temps, répondait madame Ducombat enchantée.

— Si j'obtiens la préfecture que mon oncle l'archevêque sollicite pour moi, ajoutait-il encore, vous me ferez l'amitié de m'accompagner dans mon département. D'honneur, j'aurai besoin de vos conseils; la rectitude de votre esprit me manque; je n'ai pas comme vous le coup d'œil prompt et décisif. Si je puis vous arracher à la rue Saint-Denis, vous épargnerez nombre d'erreurs à mon inexpérience.

C'était prendre madame Ducombat par son côté faible; aussi fut-elle bientôt plus jalouse d'achever ce mariage que son mari lui-même. Eugénie regrettait bien un peu M. Régnier le fils, avec lequel elle avait été élevée, mais elle

fut entraînée comme les autres par la grâce de M. le vicomte et par la perspective d'un sort brillant. Madame Ducombat fit dresser le contrat, elle y avantageait son gendre plus qu'elle n'en avait le projet un mois auparavant, et plus même que la prudence ne le permettait, tant elle avait hâte de guider dans sa préfecture les premiers pas du vicomte. Le lendemain, on devait signer le contrat. Il était trois heures environ, et madame Ducombat allait quitter son magasin, lorsque M. Régnier le père y entra.

— Ma chère amie, lui dit-il en l'entraînant dans une arrière-boutique, vous savez qu'il y a vingt ans et plus que nous nous connaissons, et j'ose dire que nous nous aimons ; vous avez refusé votre fille à mon fils, j'en suis fâché, mais cela ne m'a pas rendu votre ennemi, je serais désolé qu'il vous arrivât malheur.

— Je le crois.

— Votre gendre futur vous trompe.

— Allons donc.

— Il a des dettes.

— Je le sais; on les paiera.

— Il a une cousine.

— Je lui en connais trois, trois jeunes personnes charmantes.

— Il en a une quatrième... une petite cousine à je ne sais quel degré, et que vous ne connaissez pas.

— Qui est?

— Chanoinesse.

— Qu'est-ce que c'est que chanoinesse?

Beaucoup de gens l'ignorent, surtout dans la rue Saint-Denis. Une chanoinesse est une demoiselle qui s'est adressée à un des petits princes catholiques de l'Allemagne, et qui, moyennant trois ou quatre mille francs, a obtenu le droit de s'appeler madame et de prendre le titre de comtesse. Cela émancipe de droit certaines personnes déjà émancipées de fait. Des demoiselles nobles et pauvres, des filles majeures qui ont leurs raisons pour désirer de s'appeler madame, de riches roturières qui veulent effacer leur origine sous un titre de comtesse, et voiler des malheurs de jeunesse sous un nom matrimonial : voilà pour le personnel.

Quant au moral, la chanoinesse, dit un auteur spirituel qui a consacré quelques lignes à esquisser ce portrait, n'appartient pas au monde temporel, car elle est devenue l'épouse de Jésus-Christ; elle n'appartient pas au monde spirituel, car elle n'a renoncé ni à sa liberté ni à ses plaisirs. Elle a pris le voile, et elle ne le met pas; elle a un oratoire, et ne prie pas; elle a un confesseur, et ne se repent pas; elle a un amant, et n'y renonce pas. Tout chez elle est fiction, et son titre, et son célibat, et son couvent. Elle n'est pas admise chez les femmes vertueuses, parce que ses mœurs sont trop libres : elle est repoussée par les femmes faciles, parce qu'elle est trop prude. Chez les dévots, on la compare à un moine défroqué ; chez les incrédules, on lui reproche de s'être affublée du froc. Les uns ne veulent pas d'elle, *quoique* religieuse; les autres *parce qu'elle* est religieuse. Sous la restauration il y avait beaucoup de chanoinesses, aujourd'hui le nombre diminue un peu : toutes habitent le faubourg Saint-Germain. M. Régnier expliqua longuement toutes ces choses à madame Ducombat; il donna le nom et l'adresse de madame la comtesse de N**, cousine de M. le vicomte de Saint-Hérain, et il ajouta que, dans la maison de cette chanoinesse, chez laquelle M. le vicomte était fort assidu, on élevait une petite fille de trois ans qui appelait la chanoinesse ma tante, et dont le vicomte raffolait.

— Prenez garde, dit encore M. Régnier, de ne pas payer dans douze ou quinze ans la dot de cette enfant; c'est sans doute aussi une des dettes du vicomte.

Madame Ducombat remercia M. Régnier, lui serra la main, fit venir un fiacre, sauta dedans, et se fit conduire au faubourg Saint-Germain. Elle n'avait pas fait sa toilette, et son costume était des plus simples : un bonnet de mousseline sur la tête, une robe d'indienne, et un petit châle sur les épaules. Il ne s'agissait pas d'en imposer à la chanoinesse; il ne fallait que découvrir la vérité, soit en interrogeant les domestiques, soit par un expédient qu'elle trouverait en chemin. Elle arrive, elle entre dans un bel hôtel, et un domestique qui se trouve par hasard sur ses pas l'introduit dans un appartement reculé; on lui fait traverser une antichambre, un salon, une chambre à coucher; elle entre enfin dans un oratoire où elle voit une jeune femme qui, étendue sur un divan, caressait la chevelure blonde d'une petite fille. Cette femme, sans se lever, la parcourt des pieds à la tête.

— Ah! très bien, lui dit-elle; trente-six à quarante ans, n'est-ce pas? Physionomie convenable, maintien décent, l'air propre, c'est cela... C'est la marquise de Cerès qui vous envoie? Très bien, ma bonne, vous me convenez; de la part de la marquise vous ne pouviez d'ail-

leurs qu'être acceptée; elle répond de vous : cela suffit... Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, la femme de chambre que vous remplacez est sortie ce matin; je ne pouvais plus supporter ses impertinences... Si vous ne fussiez pas venue, il m'aurait fallu me déshabiller moi-même ce soir... Vous restez, n'est-ce pas?

Mme Ducombat sentit un petit frisson parcourir tout son corps, son front se colora, on la prenait pour une femme de chambre : mais, en femme habile, et qui, habituée à faire ses affaires elle-même, comprend dans l'instant tout le parti qu'elle pouvait tirer de la chanoinesse, elle se décida sur-le-champ.

— Madame me demande si je reste?

— Oui, si vous restez?... Vous resterez, n'est-il pas vrai? J'ai besoin de vous... Comment vous nommez-vous?

— Thérèse, madame, dit la riche marchande dont c'était en effet là le prénom.

— Eh bien! Thérèse?

— Je suis aux ordres de madame, pourvu qu'elle me donne une heure pour prévenir les personnes chez lesquelles je loge.

— Très bien! dit la chanoinesse qui congédia d'un geste sa nouvelle femme de chambre.

— Elle est jolie, se disait Mme Ducombat en regagnant son fiacre; elle a bien l'impertinence de sa caste! quel air hardi et entreprenant! M. le vicomte l'aura séduite, et ils n'auront pas voulu s'épouser pour ne pas marier ensemble la faim et la soif... Comptons : Mme la chanoinesse, M. le vicomte et l'enfant, voilà un trio qui nous aurait ruinés... Elle est du complot; sans cela elle ne serait pas si tranquille... Voilà bien les nobles! toujours les mêmes... nous verrons bien.

Elle retourna chez elle et dit à son mari qu'une dame de ses amies, qu'elle nomma, était malade; qu'en conséquence elle y dînerait et peut-être y passerait la nuit; elle pria M. Ducombat de l'excuser auprès du vicomte et repartit. Sa seule crainte était de trouver chez la chanoinesse la femme de chambre que devait envoyer la marquise de Cérès; alors elle se nommerait et demanderait franchement les explications qu'elle venait de surprendre. Cette femme de chambre ne devait se présenter que le lendemain; Mme Ducombat eut le champ libre. On l'installa dans sa place; on lui dit en quoi consisterait son service, et son bonheur voulut qu'on la plaçât dans une pièce où, avec un peu de bonne volonté, on pouvait entendre tout ce qui se disait dans l'oratoire de la chanoinesse, qui lui donna des mouchoirs de batiste à ourler, et lui dit de ne venir que lorsqu'elle sonnerait. Mme Ducombat cherchait une leçon; elle l'eut complète; elle apprit de quel œil un vicomte et une chanoinesse regardaient des marchands de la rue Saint-Denis et à quoi ils les trouvaient bons. M. St-Hérain arriva; il embrassa la chanoinesse, il caressa l'enfant, et on se mit à causer d'affaires. Il tardait autant à la jeune femme qu'au vicomte lui-même que le mariage fût conclu. La chanoinesse était sûre de son empire et s'embarrassait peu d'une petite rivale plébéienne; la seule personne qui l'occupât, c'était la future belle-mère du vicomte :

— Il paraît que c'est une femme de tête, disait-elle; vous vous brouillerez infailliblement avec elle tôt ou tard. Je le crains.

— Je l'ai séduite en la flattant, disait le vicomte; je la gouvernerai par le même procédé.

Alors il fit le récit des avantages qui lui étaient faits dans le contrat de mariage qu'on signait le lendemain; il dit ses espérances et les moyens de captation qu'il devait employer auprès de sa femme et de sa belle-mère, il dévora en idée la fortune de Mme Ducombat, et il en dota richement la chanoinesse et la petite fille qui jouait entre ses genoux! Quand toutes les parts furent faites, commencèrent les sarcasmes : la nullité de Mme Ducombat, la beauté disgracieuse de Mlle Eugénie, les prétentions ridicules de sa mère, eurent leur tour, chaque chose eut son épigramme : en attendant le moment où l'on dépouillerait les victimes, on les livrait au fouet de la satire. La chanoinesse excitait la verve du vicomte; elle se faisait dépeindre les originaux pour les reconnaître, disait-elle, le jour de la bénédiction nuptiale, à laquelle elle comptait bien assister. Tout d'un coup, passant à une autre idée, elle se rappelle qu'elle a une autre femme de chambre.

— Une figure qui me revient tout à fait, dit-elle au vicomte, il faut que je vous la montre.

Elle tira le cordon de sa sonnette :

— Thérèse, un verre d'eau.

Mme Ducombat ouvre la porte avec violence et se précipite dans l'oratoire.

— Me voici, dit-elle.

Le vicomte pousse un cri, la chanoinesse étonnée ne sait que penser, et Mme Ducombat, après avoir écrasé M. de Saint-Hérain de ses regards foudroyants, se retira avec majesté et quitta l'hôtel.

— Qu'est-ce donc? demanda la chanoinesse.

— Eh! mon Dieu! c'est elle.

— Elle? qui?

— Ma belle-mère.

Le lendemain, à l'heure convenue, M. Ducombat était avec sa famille et son notaire dans son salon ; il attendait son gendre futur ; la porte s'ouvrit et ce fut M. Régnier fils qui entra avec son père.

— Que signifie ceci? demanda M. Ducombat.

— Cela signifie, lui répondit sa femme, que nous serons royalistes tant qu'il vous plaira, si le cœur vous en dit, mais que ma fille n'épousera pas un vicomte.

MARIE AYCARD.

LA MATERNITÉ.

Paris est une ville à deux faces : ici des palais, là-bas des chaumières ; ici des maisons de luxe et d'abondance, là-bas des maisons où l'on a faim, où l'on pleure ; ici les riches, là-bas les pauvres ; ici la vie, là-bas la mort. Ville étrange, Paris. La Seine sépare toutes ces voluptés de toutes ces misères. Remontez des beaux quartiers sur les hauteurs de la montagne Saint-Jacques, vous rencontrerez toutes les oppositions dont je vous parle.

Mais, entre ce luxe et cette misère, entre ces riches demeures et les hôpitaux, cette demeure du pauvre, il existe une classe intermédiaire d'honnêtes gens qui vivent du travail de leurs mains, et qui sont tout juste assez riches pour ne pas aller à l'hôpital tant qu'ils sont bien portants. Position précaire de tant d'honnêtes gens, à laquelle il n'y a pas d'autre remède que la confiance en celui qui est là-haut !

Parmi les innombrables et très dramatiques histoires qui se passent journellement dans les quartiers reculés de Paris, voici une histoire dont le héros est justement un de mes amis, un de mes confrères, un simple homme de lettres comme moi, mais qui a bien plus d'esprit et de style que moi : bon et naïf jeune homme, ami de la joie et du plaisir, grand amateur d'une amicale causerie à table arrosée de vin de Champagne ; indulgent et bon, et nullement envieux, peut-être parce qu'il n'a rien à envier à personne ; en un mot, un homme à part, d'un grand style, d'un bon cœur, d'une franche gaîté, qui n'a fait de mal à personne en sa vie, bien que ce soit un critique d'un esprit mordant et railleur.

Un soir donc qu'il sortait de dîner chez un de ses amis (il était deux heures du matin), notre homme revenait tranquillement chez lui par un beau clair de lune du mois de janvier. C'est un homme qui aime autant la nuit que le jour ; c'est un grand rêveur, c'est un grand marcheur, c'est un grand observateur de la vie parisienne, qu'il a étudiée sous toutes ses faces. La nuit est donc pour lui comme un second jour : il se plaît dans ses ombres bienveillantes, il aime à prêter l'oreille à ce silence à demi éveillé. Il allait donc tout droit son chemin, quand, au détour d'une rue, auprès du Pont-Neuf, au coin d'une borne, il entend des gémissements plaintifs. Aussitôt il s'approche, il accourt : il voit une pauvre femme assise à terre, et, à la pâle clarté de la lune, il voit que cette femme est belle, qu'elle est jeune, qu'elle est pâle et souffrante.

— Qu'avez-vous, madame? lui dit-il ; et pourquoi ici à cette heure ?

La pauvre femme lui répondit tout naturellement qu'elle était enceinte, qu'elle avait été surprise par les douleurs de l'enfantement, que son mari était un pauvre maçon qui était allé tra-

vailler à la campagne ; que, dénuée de tout comme elle était, sans linges, sans feu, sans médecin, toute seule, elle avait pensé à aller accoucher à l'hôpital de la Maternité. En conséquence, elle était partie de chez elle pour accomplir ce long voyage. Mais, hélas! au milieu du chemin, elle avait été surprise par les douleurs de l'enfantement, et elle s'était couchée derrière cette borne, n'en pouvant plus.

Ce récit fut fait d'une voix tremblante, avec un regard baissé, dans toute la chaste humiliation d'une femme qui va être mère pour la première fois, et beaucoup mieux que je ne saurais vous le redire. Notre ami, qui se connaît en drames simples et touchants, et dont le plus bel ouvrage est une petite nouvelle de quelques pages, fut vivement touché de cette histoire.

— Mon Dieu, lui dit-il, il ne faut pas rester au coin de cette borne! Je vais chercher un fiacre, attendez moi.

Et en même temps il courait çà et là, cherchant un fiacre. A chaque voiture qui passait, il criait : « Arrête ! » Mais c'étaient de riches équipages qui revenaient du bal et qui n'avaient guère le temps de conduire une femme mourante à l'hôpital. Notre ami ne put donc pas avoir un fiacre, et comme en même temps il ne voulait pas trop s'éloigner pour ne pas laisser cette pauvre femme à elle-même, il revint à elle.

— Du courage, madame, lui dit-il, essayez de vous relever; appuyez-vous sur mon bras, ne craignez rien !

En même temps, il la relevait : elle s'appuyait sur son bras et elle se remettait à marcher.

Ils traversèrent ainsi le Pont-Neuf; ils montèrent ainsi la rue Dauphine, si bruyante le jour, si calme la nuit; ils longèrent l'Odéon, cette ruine toute neuve, ce monument à moitié grec, où l'on a joué tant de chefs-d'œuvre qui n'étaient pas même à moitié français. La pauvre femme allait toujours; lui cependant, la soutenait, lui cependant la consolait, lui cependant la protégeait.

— Courage! lui disait-il; courage, nous arriverons bientôt !

En même temps, à toutes les voitures qui passaient, il criait : « Arrête! » Mais les voitures ne s'arrêtaient pas.

Que la route parut longue à cette pauvre femme! et que la route lui fut longue en effet! C'est toute une montagne à gravir; il faut côtoyer la rue d'Enfer, il faut se traîner sous l'ombre du Panthéon, cette chose sans nom, qui n'est ni une église ni un temple; il faut pénétrer dans ces rues étroites du faubourg Saint-Jacques, consacrées à l'étude et à la misère. La route fut bien longue, et si longue, qu'à la fin la pauvre jeune femme s'évanouit, tant sa fatigue était grande, tant étaient grandes ses souffrances!

A ce nouvel accident, notre bon jeune homme, ne voulant pas que sa bonne action fût incomplète, ne perd pas courage. Au contraire, il appelle tous ses esprits à son secours. Il emporte dans ses bras cette femme mourante, et il marche droit à l'hôpital. Le voyez-vous dans ces rues désertes, par la nuit, chargé de ce fardeau, et se traînant dans l'ombre comme un criminel! Quelle heure indue pour une bonne action! On l'eût pris de loin pour un ravisseur ou pour un meurtrier.

Il arriva ainsi jusqu'à un hôpial qu'il pensait être le bon hôpital. Il frappe, il frappe encore. Point de réponse! A la fin, une fenêtre basse est ouverte.

— Qui va là? lui dit-on.

— Je vous apporte, répond-il, une pauvre femme qui est en mal d'enfant.

— On n'accouche pas ici, dit la voix ; vous vous trompez : vous avez cru venir à la Maternité, vous êtes venu à la Bourbe!

En même temps, la fenêtre se refermait sur cette malheureuse mère et sur son protecteur.

La Bourbe! horrible nom! C'est là que se déposent des enfants tout faits ; c'est là que la misère, la honte ou le déshonneur viennent apporter tant d'innocentes victimes, auxquelles saint Vincent de Paule, le grand apôtre, le grand philosophe chrétien, a ouvert ces asiles, mais sans leur donner ce nom infâme : *la Bourbe!* Les femmes enceintes ne vont pas à la Bourbe ; c'est un autre hôpital qui les reçoit : *la Maternité.* La Maternité n'est guère loin de la Bourbe ; mais il y avait bien loin pour un homme aussi chargé. Cependant il arrive, il frappe ; la porte s'ouvre. Sa protégée est sauvée : elle est reçue par le jeune étudiant en médecine qui était de garde cette nuit-là.

Ces étudiants en médecine sont de bons, de loyaux et honnêtes jeunes gens, pour lesquels nous n'avons pas toute la reconnaissance que nous devrions avoir. Ce sont eux qui supportent toutes les fatigues des hôpitaux, eux qui sont prêts à toutes les heures de la nuit et du jour. Celui-là reçut avec la plus grande compassion la jeune femme évanouie.

—Ayez-en bien soin! dit son généreux protecteur au jeune interne de la Maternité.

En même temps, il se retirait; mais la jeune femme, revenant à elle :

— Au moins, monsieur, lui dit-elle, au moins dites-moi votre nom de baptême, qu'il soit celui de mon enfant!

—Je m'appelle Étienne, dit le jeune homme; et maintenant adieu, madame, je vous laisse entre bonnes mains.

Et il partit, et il rentra chez lui à cinq heures du matin, bien fatigué et tout en nage, mais aussi bien heureux et bien content de lui-même; car c'est un homme qui aime bien mieux faire une bonne action qu'une belle page, et qui n'est jamais content de ce qu'il écrit.

Il passa une excellente nuit, et le lendemain il ne songeait plus à sa belle action.

Quelques jours après, il était à dîner chez un Anglais, riche jeune homme, quelque peu philosophe, mais dans le fond d'une très bonne nature, que n'ont pu gâter ni les vers de lord Byron, ni les romans de Goethe, ni aucune des productions poétiques de nos jours, si pleines de désenchantement puéril. Il y avait à la même table plusieurs jeunes gens de toutes sortes, riches et pauvres, inconnus et célèbres, tous animés du même esprit, de la même gaîté, de la même bienveillance. On parla de toutes choses, beaux arts, poésie, philosophie, paradoxes, anecdotes. A propos d'anecdotes, un jeune médecin qui se trouvait là raconta comment il avait reçu l'autre jour à la Maternité, où il était de garde, des bras d'un jeune homme, une pauvre femme en mal d'enfant.

—Et ce jeune homme, dit-il, celui qui a ramassé cette femme dans la rue sans la connaître, celui qui l'a traînée pendant toute une nuit d'hiver du Pont-Neuf au sommet du mont Saint-Jacques; celui qui a été bon, humain et patient jusqu'au bout pour cette femme, celui que la nuit n'a pas assez caché pour que je ne le reconnaisse pas, c'est vous, M. Étienne! Je bois à votre santé, monsieur. Voulez-vous que nous soyons amis?

A ces mots, vous jugez des transports de l'assemblée. Dans cette société parisienne, composée de tant d'éléments divers, le bon principe domine encore. Une belle action vient-elle à se faire jour au milieu de toutes ces folles saillies qu'inspirent le vin et la table, cette bonne action est la très bien venue comme un convive aimable et sans façon qu'on n'a pas invité, qu'on n'attendait pas, qu'on est heureux et fier de recevoir, et qui est venu de lui-même prendre part à la gaîté générale. Après ces premières exclamations, l'étudiant en médecine raconta comment la jeune femme avait mis au monde un beau gros garçon très bien vivant, comment on lui avait donné sur-le-champ le nom d'Etienne, et comment la mère, hors de tout danger, était sortie ce matin même de l'hôpital avec son enfant, sous la garde de son époux, qui était revenu tout exprès pour la surprendre, apportant avec lui ce qu'il avait gagné depuis un mois dans son état de maçon.

On but à la santé de la jeune mère et de son enfant.

Quand on eut bu :

—Pardieu, dit l'Anglais, le maître du logis, voici une idée qui me vient! Moi aussi, je m'appelle Étienne; mon père aussi s'appelait Étienne, et mon grand-père aussi! Voilà qui est dit: je suis le parrain de l'enfant, et je l'adopte. Y consentez-vous, M. Étienne?

On poussa des *hourrahs* à n'en plus finir.

Quelques jours après, dans l'église de Notre-Dame de Paris, plusieurs jeunes gens étaient réunis autour d'un enfant qu'on baptisait. Le parrain n'était autre que lord Étienne F..., qui avait choisi pour sa marraine sa mère elle-même, noble et pieuse dame, tout heureuse de se voir dans une église à côté de ce fils si mondain et si aimé. La pétulante assemblée était grave et posée, et dans l'attitude respectueuse d'honnêtes gens qui accomplissent volontiers une cérémonie religieuse; le vieux prêtre qui baptisait l'enfant ne savait que penser en voyant tant de jeunes gens du monde autour de cet autel, ordinairement désert ou seulement entouré de bonnes femmes et de vieillards.

Ce qui n'était pas moins touchant, mais ce à quoi on ne fit pas attention, c'était de voir dans un coin de l'église la pauvre femme sauvée par Étienne Ier, à genoux, priant Dieu pour son fils, et priant Dieu aussi pour celui qui l'avait secourue si à temps. Mais lui ne la vit même pas, la pauvre femme: il l'aurait vue, qu'il ne l'aurait pas reconnue : il était tout occupé en cet instant à relever un solécisme qu'avait fait le vieux prêtre en lisant la Liturgie; le digne homme en cheveux blancs était loin de se douter que tous ces jeunes gens si fous qui étaient là savaient tous le latin mieux que lui.

JULES JANIN.

LE PÊCHEUR A LA LIGNE.

J'ai promis de prouver que la science occulte de la pêche à la ligne est dans le monde un moyen d'avancement et de considération... écoutez :

C'était en l'an de grâce de dix-huit cent trente-trois, trente-quatre ou trente-cinq, à l'époque des plus beaux jours de l'année. La vie est belle pendant ces beaux mois de l'été ; elle est belle pour l'homme riche qui peut quitter la ville, ou le simple habitant des campagnes qui jouit, à son insu, de tous les bienfaits de la nature. Mais qu'a-t-elle de plus doux pour le forgeron enchaîné à sa fournaise, pour l'homme studieux condamné à la mansarde?

Telles étaient les réflexions que faisait, à sa fenêtre de la rue Saint-Étienne-des-Grès, un jeune homme d'assez chétive apparence, qui occupait un cabinet garni, de quinze francs par mois, dans un des modestes hôtels du pays latin. Ce pauvre diable avait fait de fort bonnes études, et, sorti de l'école normale comme agrégé à l'Université de Paris, il avait déjà professé deux ans avec honneur.

Mais ne voilà-t-il pas qu'il se permet, une certaine fois, d'avoir raison contre un des gros bonnets de l'ordre. C'était un crime impardonnable. Quelques mois après, sous un prétexte spécieux, un article de règlement fort ingénieusement interprété le fit suspendre de ses fonctions et l'arrêta au commencement de sa carrière. Or, tout le monde sait que les économies des jeunes professeurs ne peuvent être bien grandes, et le nôtre fut bientôt au bout de son rouleau. Triste et désespéré, il avait perdu jusqu'au goût du travail, et d'ailleurs, il faut bien le dire, une partie de ses livres chéris avaient été se loger sur les rayons du bouquiniste du passage des Jacobins, pour fournir le prix de la flûte du matin et du dîner à 22 sous par tête. Il s'ennuyait, il s'ennuyait, que c'était une bénédiction... n'ayant plus rien à dépenser que son temps, et ne sachant qu'en faire.

Dans une de ses promenades matinales, très matinales, car il dormait peu, il suivait tout agité les bords de la Seine, en bas des quais, sur la grève que la sécheresse laissait à découvert, regardant l'eau couler, mais sans pensées de suicide, car il avait des principes. Tout à coup, s'arrêtant devant quelques pêcheurs du Pont-Neuf, il se prend à penser qu'une friture offerte de sa main à son hôtesse, qui était sa créancière de trois mois arriérés, produirait un excellent effet. Au moyen de quelque menue monnaie qui lui restait, il acquiert une ligne, les appâts nécessaires, et le voilà pêchant et prenant du poisson avec le bonheur d'un joueur qui jette pour la première fois son or sur un tapis vert.

L'hôtesse fut ravie, fit crédit, et notre jeune désœuvré prit goût, de son côté, à cet exercice, auquel il devenait chaque jour plus adroit et plus expérimenté.

A peine le soleil était-il levé, que le nouvel adepte était sur le bord de l'eau avec son panier, sa ligne, et tout ce qui compose l'attirail, non pas d'un professeur, mais d'un pêcheur émérite. Et ne croyez pas qu'il continua à se borner aux six pouces d'eau qui coulaient sur le gravier, et où barbotte d'ordinaire le fretin de la rivière; il avait choisi une place superbe, un beau fond d'eau qu'il avait sondé, sous le pont des Arts; c'était un trou profond où se plaisait le poisson, encore attiré par des amorces de blé cuit ou autres friandises. A trois heures du matin, tous les jours, notre habitant du pays latin était à son poste.

Mais il paraît que ce poste avait été précédemment occupé par un autre amateur; car, depuis que le nouveau propriétaire en avait pris possession, il s'était aperçu qu'à cinq heures environ arrivait un monsieur modestement couvert, mais fort bien équipé pour la pêche, qui le regardait avec humeur, tournait autour de lui en grommelant, et finissait par choisir une autre place où il ne prenait rien du tout. Cela dura une huitaine; mais, au bout de ce temps, la bombe éclata, et le monsieur modestement couvert ne put retenir un mouvement de colère, un jour qu'il était venu à quatre heures du matin et qu'il avait trouvé notre ancienne connaissance déjà installée à la bienheureuse place.

—Par exemple, c'est trop fort, s'écria-t-il; ah çà! monsieur, vous y passez donc la nuit?

Le jeune pêcheur, qui venait de *piquer* une brème, répondit à peine, en la décrochant de l'hameçon et la mettant dans son panier : — J'y viens très matin, du moins..... Et le dialo-

gue suivant s'établit entre les deux rivaux :

— Mais, monsieur, vous n'avez donc rien à faire, que je vous trouve ici tous les matins?

— Il me semble, monsieur, que je pourrais vous adresser la même question.

— Moi! monsieur. Oh! c'est bien différent; croyez-vous donc que, si je n'avais pas des occupations importantes qui m'obligent à me coucher tard, je n'arriverais pas plus tôt chaque matin, et que je vous laisserais ainsi prendre ma place?

— Comment, prendre votre place!

— Eh! certainement, monsieur : avant votre apparition, c'est moi qui, le premier, avais fait amorcer cette place, et vous vous en êtes emparé.

— Alors, monsieur, c'est comme dans le monde... Vous parlez de place; mais, si l'on ne m'avait pas pris la mienne, je ne vous aurais pas pris la vôtre; et, puisque je n'ai rien à faire, il faut bien que je pêche...

Il se remit, en effet, à jeter sa ligne... Mais les mots qu'il avait dits à l'aventure semblaient avoir vivement impressionné l'inconnu...

— Vous ne faites rien, dites-vous, vous n'avez pas d'emploi... Oh! racontez-moi donc votre vie, pauvre jeune homme! il est cruel pour vous et pour moi de vous voir réduit à ce simple exercice.

Le jeune homme le regarda, et, machinalement, instinctivement peut-être, il se mit à dire ses malheurs, ses services méconnus... L'autre l'écoutait avec l'attention la plus soutenue, et prenait un vif intérêt à son récit; mais ce qui parut surtout produire sur lui un effet magique, c'est que, tout en parlant, le jeune homme leva presque coup sur coup trois brêmes superbes. L'inconnu, en voyant cette pêche miraculeuse, était devenu pâle, vert; il se rongeait les ongles, et l'on pouvait deviner, à son émotion, qu'il méditait quelque grand projet.

L'heure avançait : ils se séparèrent. A midi environ, et le même jour, le jeune homme vit s'arrêter, devant la porte de son garni, une ordonnance qui remit une lettre à son adresse : c'était une dépêche du ministre de l'instruction publique, pour lui... lui, pauvre victime à jamais sacrifiée!

Cette lettre portait en substance : « Monsieur, je suis heureux de pouvoir réparer une grande injustice; votre emploi vous est rendu. Par malheur, les colléges de *Paris* sont au grand complet; mais il vous est accordé une classe supérieure à Versailles, *Seine-et-Oise*, etc., etc. » Puis une injonction de partir le jour même. M. le proviseur de Versailles avait été prévenu, et il ne fallait pas que le nouvel élu couchât à Paris, *Seine*.

Le petit paquet fut bientôt fait, comme vous le pensez, et le jeune homme se disposait à partir; mais il ne put résister au désir de revoir une fois encore la place, sous le pont des Arts, qui lui avait fait user tant de douces heures. Il se disait avec raison : « Je n'irai demain qu'à six heures, et je prendrai ensuite les gondoles du premier départ. »

Le lendemain donc, à six heures, il était sous le pont des Arts, et la première personne qu'il y vit fut son inconnu, qui s'était établi à la place si enviée. Celui-ci parut d'abord fort étonné de le voir; mais, quand le professeur rentré en grâce lui eut dit : « Monsieur, je suis heureux de vous avoir ici pour successeur, le sort m'a rendu ma place!... je vous rends la vôtre... » L'inconnu lui serra la main, et, lui montrant un barbillon qu'il venait d'amener, il lui souhaita un bon voyage et une heureuse chance.

Quelques mois se passèrent; le professeur obtint de l'avancement, sans l'avoir demandé, mais toujours en province, et jamais il ne put se faire donner un congé pour Paris. Cette interdiction était fondée sur la nécessité de la présence, à son poste, d'un homme aussi distingué et si difficile à remplacer, même pour quelques jours.

Pourtant, lorsque le héros de cette aventure fut nommé proviseur au collége de C***, il ne pensa pas à demander une permission, et il arriva droit au ministre pour le remercier.

Il fut introduit, et, commençant par un salut avant d'ouvrir la bouche, que devint-il, quand il reconnut dans le fonctionnaire éminent qu'il avait sous les yeux son pêcheur du pont des Arts? Il resta stupéfait, étourdi; mais le ministre sourit et lui dit avec bienveillance :

— Eh bien! monsieur X***, trouvez-vous votre place bonne à C***?

— Et la vôtre, sous le pont des Arts? répliqua le proviseur tout à fait remis.

De nouveau, comme sur les bords de la Seine, ils se serrèrent la main et se quittèrent.

Grâce à son mérite, le jeune homme fournira sans doute une carrière brillante; mais il a beaucoup perdu... MM. Guizot et Salvandy ne sont pas pêcheurs à la ligne.

CH. DUPEUTY.

LE FEUILLETON.

Comme, depuis quelques années, les seuls spectacles auxquels j'ai assisté sont le lever et le coucher du soleil sur la mer, les grandes colères de l'Océan, et son calme plus grand encore, quelques personnes bienveillantes ont paru redouter mon inexpérience à propos de la tâche que j'ai acceptée de rendre compte dans un journal des représentations dramatiques. Je vais essayer de les rassurer en signalant les écueils que je m'efforcerai d'éviter sur ma route.

Je n'ai pas de système et je ne reconnais pas d'écoles en littérature. Je ne crois pas qu'on doive sans cesse brûler, en forme d'encens, les livres des vivants sous le nez des morts. Je ne crois pas non plus qu'on doive élever aux contemporains des statues avec les débris des statues brisées des grands hommes des siècles précédents, au lieu de les tailler dans un bloc nouveau. J'ai, pour mon compte, dans le cœur assez d'admiration, d'amour et de reconnaissance pour tous les génies et pour tous les talents de tous les temps et de tous les pays; je n'ai pas besoin de retirer aux uns ce que je crois devoir donner aux autres.

Achevons de signaler ces deux écueils.

Les uns construisent au génie un Panthéon trop étroit qu'il faut vider tous les cinquante ans pour faire place à de nouveaux locataires. Les grands hommes, à toutes les époques, ont eu à subir assez d'avanies pendant leur existence, pour qu'on leur en épargne de nouvelles après leur mort; leur immortalité doit jouir du bénéfice de la prescription, et il faut les laisser dormir tranquilles dans leur gloire.

La littérature du pays est une pyramide; si vous en détruisez la base à chaque demi-siècle, elle ne s'élèvera jamais au-dessus des maisons.

Pour les autres, il est arrivé en France un singulier phénomène; mais cela ne date pas seulement de ce temps-ci.

Lorsque Molière, Boileau, Corneille, Racine et Lafontaine écrivaient, on les comparait à Térence, à Juvénal, à Sophocle, à Euripide et à Phèdre; puis on établissait, clair comme le jour, qu'on n'avait jamais eu de bon sens qu'en grec; que toutes les idées grandes et nobles avaient été exprimées en latin; que, depuis la mort des Grecs et des Latins, le genre humain était tout à coup devenu complètement idiot; qu'il était incapable désormais de faire une phrase de son crû, et que la seule chose qu'il lui fût permis de tenter était de traduire et d'imiter les anciens.

Molière, Boileau, Corneille, Racine et Lafontaine sont morts; ils sont passés à l'état d'anciens, c'est-à-dire d'hommes qui ne prennent pas de part de soleil, de gloire et d'argent. On leur fait jouer, à l'égard des contemporains, le rôle que les anciens jouaient à leur égard.

Ce qui prouve d'une manière incontestable que chez beaucoup de gens l'admiration pour les morts n'est qu'un des nombreux déguisements de l'envie contre les vivants.

C'est ce que nous allons démontrer aux honnêtes gens qui, de la meilleure foi du monde, se sont laissé imposer cette manière de voir ou plutôt de ne pas voir.

A quoi tient cette décadence de l'esprit humain? Le soleil continue à faire épanouir les fleurs et à mûrir les fruits et les moissons. L'intelligence de l'homme est seule arrêtée dans sa sève et ne produit plus que des fleurs pâles et sans parfum, des fruits âpres et sans saveur; mais ce qui serait plus difficile à expliquer, c'est que ce n'est que par rapport à la littérature que l'on signale cette paralysie étrange.

Personne ne s'avise d'écraser les pianistes de ce temps-ci en regrettant *la flûte de roseaux* de Marsyas, ni *l'écaille de tortue* sur laquelle Orphée tendait trois cordes. On est généralement d'accord que la flûte de Tulou et le hautbois de Brod sont très supérieurs aux brins d'avoine (*avena*)

et aux tiges de ciguë (*cicuta*) sur lesquels les anciens faisaient de si belle musique.

On prétend avoir fait de grands et d'incontestables progrès dans les sciences et dans les arts.

D'où vient donc que, si les stratégistes, les mécaniciens, les physiciens, les médecins, les musiciens, les peintres, ont fait tant de progrès, les poètes seuls sont tombés dans la stupidité et le crétinisme ?

Je vais vous le dire.

C'est que la vanité est fort à l'aise et reconnaît sans peine la supériorité des gens dans les sciences et les arts qui exigent de longues études spéciales ; il n'est jamais prouvé qu'on ne serait pas un grand médecin, un habile mécanicien, si l'on avait étudié la mécanique et la médecine. On n'a pas l'instrument, on n'est pas humilié de n'en savoir pas jouer ; vous avouez volontiers que les gens vont loin sur une route où vous ne marchez pas vous-même, et où, par conséquent. ils ne vous devancent pas. Mais tout le monde a l'instrument du poète, tout le monde a la pensée et la parole ; et cet instrument, tout le monde en joue, tout le monde parle et écrit, tout le monde marche sur cette route de la pensée où les poètes forment l'avant-garde. Il faut avouer aussi que la gloire des poètes est plus désirable et plus douce ; on admire un grand mathématicien, mais l'admiration pour le grand poète tient de l'adoration et de l'amour ; les poètes sont plus gênants dans la vie, dont ils cueillent en passant les plus belles fleurs.

L'envie a ceci de dangereux qu'elle a conscience de sa laideur, et qu'elle ne se présente jamais sans déguisement, comme font les autres passions haineuses ; elle prend toujours le masque d'une vertu ; c'est au nom de la morale publique qu'elle assassine les gens ; c'est par admiration pour les morts qu'elle dénigre les vivants. Entre les gens qui s'élèvent, les poètes sont ceux qu'on tire avec le plus d'acharnement par les plis de leur manteau, pour les faire retomber dans la foule. Avez-vous jamais assisté à la chute d'une pièce de théâtre ? Vous savez alors, comme moi, qu'il n'est pas de vice ni de crime odieux contre lequel on manifeste jamais autant de haines, de sarcasmes et d'insultes que contre le poète qui échoue ; c'est à lui qu'on a réservé *le sifflet*, l'expression la plus injurieuse de la désapprobation.

C'est ce qui fait que, lorsqu'un homme de génie ou de talent a imposé l'admiration, on s'attaque alors à sa vie privée, et on imagine sur lui de ces choses qui se disent à l'oreille, — que tout le monde croit sans examen par un secret désir de remettre le grand homme au niveau ; de ces choses qu'on n'articule jamais assez haut pour qu'il puisse s'en défendre.

Nous dirons aux gens de bonne foi qu'il serait niais et injuste de renoncer à l'amour et de laisser finir le monde—à cause de la beauté d'Hélène, femme de Ménélas, et de Cléopâtre, reine d'Égypte.

Il est de même niais et injuste et criminel contre soi-même de ne pas jouir avec ravissement des talents qui s'épanouissent splendidement sous nos yeux—sous prétexte des talents qui ont fleuri autrefois.

Nous ne nous préoccuperons pas, en voyant des fleurs, de la part de soleil qu'elles reçoivent, mais des riches couleurs qu'elles étalent aux yeux, des suaves parfums dont elles enivrent le cerveau.

Je serai vrai, parce que c'est mon tempérament, et aussi parce que je me considère comme engagé d'honneur envers les gens qui me lisent.

Je suis, pour les lecteurs, une sorte d'échanson qui trempe ses lèvres dans la coupe qu'on présente au public.—Je dois l'avertir si le breuvage est empoisonné, amer ou fade. Ne pas dire la vérité serait une trahison.

Je n'aurai pas de complaisances, parce que je veux laisser à ma louange tout le peu de valeur qu'elle peut avoir, — parce que je ne veux pas déshonorer un encens que je ne trouverai jamais assez digne du véritable génie et du vrai talent.

Les représentations théâtrales sont, pour les écrivains qui rédigent le feuilleton des journaux, comme les *motifs* sur lesquels les pianistes jouent des *variations*.—Je n'ai pas besoin de dire avec quelle grâce, quel esprit et quel talent quelques-uns exécutent ces variations. Je n'aurai donc pas l'imprudence de les imiter ; ne pouvant faire mieux, je ferai du moins autre chose, pour laisser au public une raison de lire ce que j'écrirai.

ALPHONSE KARR.

ADELINE REVEL.

PAR P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE).

PREMIÈRE PARTIE.

I.

UNE LETTRE.

A vous deux souvenez-vous un peu de moi.
AMÉDÉE PICHOT (*Lettre à Charles Nodier*).

Enfin, ma bonne amie, je te reviens en meilleure santé. Les eaux, cette année, ont fait merveille, comme le prévoyait Jenneval; et moi qui voulais mourir à Paris plutôt que de me séparer de toi tout une saison! Sais-tu, mon ange aux yeux bleus, que, l'an dernier, ma longue absence me fut un mauvais remède? Je t'avais bien empêchée de m'accompagner, puisque ton commencement de grossesse réclamait du repos et du calme; eh bien! je ne pardonnais pas à Jenneval de nous avoir éloignés l'un de l'autre par ordonnance du médecin. Ce n'était plus le foie que j'avais malade, mais la tête, mais le cœur. Je comptais les jours, les heures, les minutes pour m'assurer si, dans ce maudit pays, les mois n'étaient pas des siècles. Mon sang s'échauffait, bouillonnait : mon teint devenait livide, mes yeux s'éteignaient; c'est alors que je t'écrivais ces lettres d'ennui et de désespoir qui te chagrinaient tant, que tu attribuais à mes souffrances physiques. Alors tu te décidais à partir, à me rejoindre; ta place était retenue à la diligence pour le lendemain, pour le jour même. Ce cher Jenneval, ton guide et ton mentor, se trouvait là par bonheur; c'est par malheur que je veux dire; et s'il ne te dissuadait pas, du moins il te forçait à rester, à attendre dans les larmes, à sécher d'inquiétude. Je lui en ai reconnaissance pourtant, car les fatigues de la route eussent vraisemblablement été au dessus de tes forces à cette époque, et maintenant je ne serais pas encore père. Certes, j'avais tort d'accuser ce premier voyage, dont le retour fut signalé par ton heureux accouchement. Quoique j'allasse prendre les eaux de Baréges pour tout autre chose, j'en suis revenu plus amoureux : Platon et son école faisaient du *foie* le siége de l'amour; ainsi je me défends d'être guéri.

« J'ai continué mon séjour ici avec le même régime de récréations que je te détaillais. Le temps que je ne passe pas aux bains est employé en excursions dans les montagnes, mais seul, coiffé d'un chapeau de paille en parasol pour me préserver du soleil, armé d'un fusil pour tenir en respect les loups et les brigands, toujours muni de mes crayons et de mes pinceaux. En cet équi-

page demi-sauvage, je m'enfonce dans les gorges des Pyrénées, je rampe ou je gravis à la manière d'un chasseur de chamois, je me suspends au bord des précipices, je franchis des torrents et des cascades, je saute de roche en roche avec une intrépidité qui me surprend moi-même; c'est à faire envie aux chèvres et aux aigles. Tu verras, Adeline, l'itinéraire que j'ai parcouru en artiste; je n'ai pas omis une lointaine perspective de sommets et de nuages entassés, une chute d'eau qui tombe en écume, un ravin déchiré par une ancienne commotion du globe, un sentier qui se déroule en ruban autour d'un pic de granit, une auréole de neige couronnant des coteaux de verdure, des abîmes noirs de lave, un pin formant un pont naturel à quelque deux cents pieds de hauteur, une caverne basaltique; en un mot, mon album contient tout ce que j'ai vu de pittoresque, toutes mes impressions des yeux et de l'âme. Je te raconterai, l'hiver, au coin du feu, pendant que tu berceras notre marmot sur tes genoux, les épisodes de ces promenades solitaires où tu ne me quittes pas un instant. Là, j'esquissais ce que je n'ose appeler ton portrait sur une pierre blanche ou calcinée; là, perdu dans le brouillard, à la pointe aiguë d'un roc, j'ai gravé ton nom dans l'écorce d'un arbre, avec cette pensée que nul être vivant ne parviendrait après moi jusque-là; ici, je t'ai représentée au milieu d'un paysage où tu étais réellement, puisque partout je te trouve dans mon souvenir; puis, de la prose jetée au hasard, sans ordre ni lien, telle que sur une palette des couleurs éparses et non broyées, des vers boiteux implorant une rime, des croquis inachevés et nébuleux; c'est toi que je me plais à multiplier selon le caprice du dessin, belle et souriante, un livre à la main, allaitant notre petit Jules qui oublie le sein pour répondre à tes agaceries de mère idolâtre; ou bien, inspirée du regard, couvrant la toile d'une peinture vivante... Oh! la mémoire et l'imagination sont les deesses de l'amant et de l'artiste, en dépit des temps et des lieux. Je suis tenté de m'enquérir si tu n'es pas lasse de notre voyage.

« Je laisserai peu de regrets dans la société des baigneurs, que j'ai obstinément négligée; des femmes coquettes, la plupart dans un âge presque respectable, plâtrées et fardées d'esprit comme de visage, sans cesse rajeunies en toilette, avides et blasées de plaisirs, des hommes amphibies, caquetant en paroles vides, courageusement occupés de l'ordonnance de leurs cheveux et de leurs cravates; la vanité de la sottise, l'impertinence du bon ton, la naïveté du style précieux, l'oisiveté affairée; tout ce monde à contrastes, à caricatures, à masque et à jargon, me soulève de dégoût et de mépris; je me sens étranger parmi cette corruption civilisée; j'habiterais volontiers les forêts et les déserts au lieu de ces salons de marionnettes et de figures de cire. Ah! ma bonne Adeline, combien tu me sembles parfaite auprès de ces imperfections sociales! Oui, dusses-tu de nouveau faire la guerre à ma misanthropie, à mes boutades philosophiques, je n'aime pas, je déteste le monde, chaos de faces menteuses et de caractères faussés; je puise dans cette haine raisonnée des hommes ma tendresse pour toi, mon amitié pour Jenneval. Souvent, je vais jusqu'à te reprocher tout bas de m'avoir tiré de ma retraite, d'avoir rompu la barrière qui m'isolait de ce monde méchant, d'avoir consenti à vivre pour d'autres que toi et Jenneval... Ne prends pas cet air fâché, rassure-moi contre des présages qui assombrissent ma radieuse existence... Je t'entends, tu me traites d'hypochondriaque: je gronde, j'ai l'humeur farouche et maussade; c'est le spleen!... Non, madame; le monde nous ôtera ce bonheur que la solitude nous avait fait; ce sera votre faute à vous, qui avez sacrifié au préjugé après l'avoir affronté... Mais que je suis insensé, égoïste, de ressusciter cette vieille querelle, à présent qu'il est impossible de refaire le passé! Depuis plus d'un an et demi, tu es ma femme légitime, comme on dit; tu l'étais auparavant, depuis deux années, non moins légitimement: l'amour vaut bien un officier municipal d'arrondissement; je ne t'ai pas refusé un baptême pour ton fils, après t'avoir accordé un mariage civil, devant l'écharpe d'un maire et quatre témoins. Je te jure que mes serments tacites étaient plus solides et ne craignaient de divorce que par consentement mutuel!

« Pardonne, chère femme: ma maladie n'est pas si bien dissipée qu'il n'en demeure de la mélancolie et de l'injustice; c'est que je t'aime de sympathie et t'aime seule ici-bas, avec Jenneval, mon ami d'enfance, mon compagnon d'étude, mon second moi. Ecoute: tu es trop jolie, trop gracieuse; ton son de voix ravit, ton sourire enivre; cela, tout m'appartient, je suis jaloux du rayon de ta prunelle, des contours harmonieux de ta taille, des apparitions de ton pied mignon débordant ta robe. Tu comprends ma jalousie, qui n'est qu'un mode d'amour et d'amitié;

mon bien-être se concentre dans ta personne, l'échange de nos idées et de nos sentiments m'enlève de tout commerce mondain ; mais n'ai-je pas volontairement dérobé deux grands mois à notre félicité, à toi, à mon Jules, à Jenneval? Je me demande si j'ai vécu pendant cet exil qui me parut mortel. Je pars, et souhaiterais déjà être arrivé ; si l'on pouvait courir la poste en ballon! Le télégraphe, qui porte un bulletin de la grande armée, une victoire de l'empereur, fait beaucoup de chemin en une matinée. Il faut pourtant se résigner ; je t'embrasserai dans dix jours.

« J'avais, en commençant cette lettre, résolu de taire mes griefs contre ton silence, que je n'interprète pas en oubli ; je réservais la brouille pour amener le raccommodement dans un tête-à-tête ; mais l'heure du courrier ne m'a pas expliqué cette énigme, et le manque absolu de nouvelles me jette dans une cruelle anxiété. Pourquoi Jenneval ne m'écrit-il pas, si toi-même n'es pas en état de le faire ? Mon fils peut-être n'est pas bien ? La santé, la vie d'un enfant à cet âge est si frêle ! Voilà d'horribles idées! Je vais avancer encore mon départ ; j'arriverai en même temps que ma lettre. Il fallait m'avertir, me rappeler ; mais me laisser supposer les plus grands malheurs!... Pauvre petit !

« Ma cousine seule m'a écrit pour me prier de t'autoriser à lui prêter cette somme que la mauvaise conduite de son mari la force d'emprunter ; je connais ton bon cœur, ta générosité ; tu as devancé sans doute ma réponse. Cette pauvre Mélanie est mal tombée en ménage ! Ses chagrins me font oublier la ridicule bégueulerie et l'injuste froideur qu'elle a témoignée à ton égard dans les commencements de notre liaison ; ce n'était pas méchanceté, mais préjugé d'éducation, étroitesse de sentiments ; on eût dit qu'elle se vengeait de notre bonheur. Notre mariage déclaré l'a rendue depuis plus traitable ; elle voudrait cependant nous marier aussi à l'église.

« Adieu, ma chère Adeline. Je t'embrasse d'amour, et surtout d'amitié, parce que je ne sais rien au delà. J'embrasse par toi mon Jules et Jenneval. Envoie Mariette chercher mes effets au roulage, c'est-à-dire mes collections d'histoire naturelle, mes antiquités, mes tableaux et mes cadeaux de joyeux avènement. Je t'embrasse encore et toujours.

« Félix Revel. »

Baréges, 8 octobre 1812.

II.

UNE MÈRE.

..... Je suis mère, et je sais comme on aime
Le tendre nourrisson qu'on allaite soi-même.

Jules Lacroix (*Machbeth*).

N'est-ce pas un merveilleux spectacle qu'une jeune mère au berceau de son premier-né? L'enfant ne connaît encore dans cette vie que la lumière qui attire ses prunelles sans regard ; il ne distingue pas même le sein qu'il tient embrassé par un instinct de nature. Il tord ses petites mains qu'il porte à sa bouche ; il s'agite comme pour se dégager de ses langes ; il pleure, il crie, il pâme. La mère qui le couvre de baisers, qui le supplie de s'apaiser, qui l'interroge sur la cause de tant de douleurs, redevient enfant avec lui ; à son tour elle verse des larmes, elle se désespère, elle est malheureuse. Mais il se calme, il tette ou il s'endort : la bonne mère est aussi vite consolée ; elle sourit à cet être naissant qui ne sait pas lui répondre ; elle suit de l'œil les molles inspirations de son haleine, elle admire ses traits informes qu'elle applique déjà en espoir à une jolie fille ou bien à un mâle jeune homme. Elle se penche tendrement vers sa progéniture, ainsi qu'un amant au front de sa maîtresse ; elle jouit à la fois du présent et de l'avenir : elle mariera sa fille, elle verra jouer ses petits-enfants autour de son fauteuil de grand'mère : elle chérira la femme de son fils. Que lui importent désormais, à elle, jeunesse, beauté, et ce triomphe de toilette qu'on prépare devant un miroir, et ce murmure enivrant qu'on soulève en paraissant dans un salon étincelant et embaumé de femmes ! qu'elle soit vieille, laide et impotente, loin des émotions saisissantes du monde, de ce monde d'opéra et d'illusion ! elle ne veut rien de plus, elle est mère !

Mme Revel était ainsi en contemplation devant le lit de son enfant, qui, de lassitude, avait quitté la mamelle ; celui-ci, que n'emprisonnaient pas ces linges entassés qui font encore à l'enfance trop d'infirmités irremédiables, reposait librement sous ses draps blancs où brillait sa carnation rose et lactée. Madame Revel demeurait immobile à le considérer et retenant son souffle de peur d'interrompre ce bienfaisant sommeil. Accoudée au dossier de son siége, ses doigts errants parmi les boucles ondoyantes de ses che-

LE FEUILLETONISTE.



Que lui importent désormais, à elle, jeunesse, beauté

Elle ne veut rien de plus, elle est mère!

yeux, elle rêvait. Une mère doit avoir deux âmes, si nous en avons une.

La femme, c'est le résumé du beau ; c'est la preuve vivante de la création. Madame Revel a toute l'harmonie enchanteresse, la douce suavité, l'idéal angélique d'une blonde, sans en avoir la fadeur glaçante et uniforme ; un géomètre ne découvrirait pas une ligne droite ou aiguë dans sa personne accomplie, où la vue ne caresse que des formes rondes, élégantes et gracieuses. Depuis cette abondante chevelure qui se joue en reflets dorés jusqu'à ses pieds, qui n'ont pas besoin de souffrir pour être mignons, tout et chaque chose mérite un regard, un éloge, un transport d'enthousiasme. Est-ce un peintre, est-ce un poëte qui exprimera sur la toile ou dans des vers ce qu'il y a de séductions et de chefs-d'œuvre dans cet ensemble parfait? Ces yeux bleus et onctueux à travers leur bordure de cils chatoyants lancent un rayon céleste ; cette bouche aux lèvres roses ne s'entr'ouvre que pour sourire, et une fraîche respiration s'échappe d'entre ces dents d'émail ; et ces joues solides où les teintes légèrement carminées se fondent avec le duvet de la pêche veloutée, ce front large et pur, ce nez grec, fin et délicat, ce menton ovale et poli, ces fossettes creusées dans chaque joue pour le caprice, ces oreilles à peine saillantes... Oh ! le moyen d'élever la description au niveau de la réalité ! On aimerait à s'arrêter tout un siècle devant ce cou de cygne ; cette taille souple et distinguée, ces mains effilées qu'on ne voudrait pas voir à d'autres bras. On est forcé de s'écrier, après cette énumération d'attraits, comme don Gomez de Silva racontant les faits et les gestes de ses aïeux : *J'en passe, et des meilleurs.* Le genre descriptif ne tarirait pas en un sujet si varié et si pittoresque.

Madame Revel pensait à son mari absent en regardant son fils avec cette indéfinissable expression d'amour maternel qui s'alimente de sa propre flamme : elle comparait en idée une ressemblance vague dont le modèle était gravé dans son cœur, et la copie esquissée sur un chevalet de peinture ; son fils servait de terme de comparaison entre le tableau et le souvenir. Cependant elle avait quitté ses pinceaux chargés de couleur, et sa palette toute fraîche apprêtée ; elle oubliait l'art qui l'environnait en vain de tout le désordre coquet de l'atelier et du boudoir.

Le piano silencieux attendait sous sa robe de serge verte les brillantes fantaisies de la sonate, et le pâle accompagnement de la romance ; la harpe, semblable à une âme que le malheur a rendue insensible, n'envoyait d'autre son que celui d'une corde qui se brise par intervalles. Ici, le sofa témoignait, à ses coussins tendus et ballonnés, qu'une belle nonchalante ne s'y était pas plongée mollement ; et la guitare désaccordée gisait dans un coin ; et les cahiers de musique épars, les gravures, les dessins, les albums, pêle-mêle sur les meubles, sur le plancher, ne trouvaient plus une ménagère soigneuse à les ranger ; et les bustes de plâtre, les médailliers, les mannequins enveloppés de poussière, n'étaient plus les dieux du temple, qui recevait une nouvelle destination. Partout les attributs de la mère, de la nourrice : de petits draps mouillés séchaient étendus à la lumière chaude d'une haute fenêtre. Le gladiateur romain était affublé d'un lange en guise de pallium, et portait au poing un bourrelet en manière de gantelet ; des serviettes et des linges de service faisaient un rideau à des paysages inachevés ; il y avait des nudités couvertes comme à dessein par quelque Araminte. Mais cette fois encore la nature l'emportait sur l'art ; cette mère n'était plus peintre, ou plutôt les deux sujets de son talent posaient devant elle : son fils au berceau, son mari dans sa mémoire. Elle n'a que faire d'un atelier ou d'un boudoir : tous les moments de son existence ont une occupation toute faite, celle d'adorer chez l'un l'image de l'autre.

On sonne, on ouvre ; le chien favori n'a pas jappé à l'arrivée d'un étranger ; le chien fut donné sans regret, lorsqu'un enfant vint lui ôter sa part d'affection ; on parle à demi haut : madame Revel écoute impatiemment, non pour entendre ce qui se dit dans le salon, mais pour savoir si l'on s'éloigne avant que son fils s'éveille au bruit ; elle s'inquiète, elle s'irrite du murmure des voix. Elle va congédier elle-même l'indiscret. Mariette entre, Mariette, sa femme de chambre, la confidente de ses joies et de ses chagrins, s'il en est pour elle depuis son union avec Félix Revel, Mariette, jeune et jolie, qu'elle a vue tout enfant, qu'elle a élevée, dont elle a fait presque son amie.

— Madame, dit Mariette d'un air composé, voici M. Jenneval qui demande à vous voir ; le recevrez-vous ce matin ? Il est venu tous les jours sans vous rencontrer.

— Mon Dieu ! Mariette, vous étiez instruite de mes intentions, de mes ordres... Pourquoi

n'avoir pas répondu que j'étais sortie, que je m'habillais...?

— C'est ce que j'ai fait, madame ; mais il n'a rien voulu croire; il s'obstinait à répéter, en jurant comme un dragon : « Il faut que je parle à madame Revel avant mon départ. »

— Il part donc ?... enfin !

— Oui, madame ; il est horriblement changé, ce pauvre M. Jenneval ! La figure maigre et allongée, les yeux éteints, la démarche chancelante ! Cela fait peine ; il paraît bien malade.

—Eh bien ! je le verrai, je lui parlerai, puisqu'il se résigne à partir ! Vois-tu, Mariette, je prends en horreur le monde, je veux être seule avec mon Jules. Depuis deux mois, pas de lettres, pas de nouvelles de mon mari ! C'est un supplice intolérable.

— Vous devez être moins tourmentée, car il écrit quelquefois à M. Jenneval.

—Il ne m'écrit pas, à moi ! il ne s'informe pas de l'état de la santé de notre fils, il me laisse ignorer l'état de la sienne ! La poste n'a rien apporté aujourd'hui ?

— Non, madame ; je suppose que monsieur, n'ayant pas reçu vos lettres...

— Comment ? Mariette, mes lettres ! une peut s'égarer, mais deux, mais dix ! Je n'ose avouer ce que je crains, et je me reproche de n'avoir pas suivi mon mari aux eaux.

—M. Jenneval vous a empêchée de commettre une semblable imprudence ; l'an dernier, vous étiez si faible, que la voiture vous eût tuée : depuis, vous êtes accouchée avant terme ; cette année, un aussi long voyage aurait troublé votre nourriture...

— Ah ! ma bonne Mariette, tu ne te doutes pas de mes appréhensions ; Félix m'aime, j'en suis certaine, et d'ailleurs il me l'a prouvé ; mais s'il en aimait une autre !

— Nous oublions M. le docteur qui a tout l'air d'être pressé : je vais l'introduire ici ? N'est-ce pas, madame ? Vous croyez donc qu'il aime... quelqu'un ?

Mariette se détourna brusquement pour cacher une vive rougeur qui lui était montée au visage ; Mme Revel ne prit pas garde à cette sortie précipitée, qu'elle eût sans doute mal interprétée, par suite de l'aveuglement ordinaire aux personnes trompées ; elle était trop pleine d'intérêts personnels pour se laisser distraire en frivoles réflexions : seulement, pour mieux s'affermir contre un danger qu'elle ne redoutait pas, elle déposa un baiser au front candide de l'enfant endormi. M. Jenneval, arrêté sur le seuil, épiait tristement ces mystères de la tendresse maternelle.

III.

UN AMI.

J'ai toujours plus estimé les hommes pour ce qu'ils ne font pas dans certaines occasions que pour tout ce qu'ils pourraient faire.

HENRI MARTIN (*La vieille Fronde*).

Mme Revel, en relevant la tête, aperçut le médecin attentif à une scène touchante qu'il craignait d'abréger ; elle se troubla, pâlit et baissa les yeux. Mais elle fut bientôt remise de cette émotion involontaire, et, gardant une physionomie froide, qu'elle avait prise à regret, elle invita du geste M. Jenneval à s'asseoir. Celui-ci, peu accoutumé à cette réception cérémonieuse chez un ami d'enfance, semblait pourtant plus embarrassé en présence de la jeune femme dans l'intimité de laquelle il avait vécu plusieurs années. On eût dit que l'un et l'autre se voyaient pour la première fois, comme des gens qui ont répugnance à se trouver ensemble. Ils s'observèrent réciproquement, d'abord en silence, lui ne sachant par où commencer, elle attendant qu'il commençât.

Jenneval approchait de la quarantaine ; c'est l'âge des dernières passions qui perdent en durée ce qu'elles gagnent en violence. Une lampe ne brille jamais d'une plus vive clarté qu'au moment de s'éteindre ; mais souvent l'homme est parvenu à la moitié de la vie sans qu'aucune étincelle ait enflammé son âme enveloppée de systèmes glacés ; alors l'explosion est plus terrible pour avoir été plus tardive ; elle détruit d'un coup une existence toute faite, elle ruine des projets, des sentiments, elle change la face du présent et même de l'avenir. Telle était la destinée de Jenneval, qui donnait un démenti à tous ses antécédents, faute de ne pouvoir résister à une passion aussi forte qu'inattendue.

Il y avait sur son visage la noblesse et la franchise d'un soldat, car, à cette époque, chaque soldat avait la conscience de la gloire militaire de son pays : cette exaltation héroïque qui poussait les citoyens aux frontières menacées pendant la république se perpétua sous l'empire ; et beaucoup, en combattant pour l'ambition d'un seul homme, croyaient encore com-

battre pour la liberté. Jenneval avait servi comme chirurgien dans l'armée de Dumouriez ; une blessure reçue dans la campagne d'Italie le rendit incapable de continuer une carrière active, que son patriotisme lui faisait un devoir de remplir avec zèle. Il revint à Paris, et y exerça la profession de médecin-chirurgien, de manière à fonder sa renommée sur des cures et des opérations dont le monde fut le témoin et le théâtre. Il acquit une lucrative clientelle et la reconnaissance de ses malades, malgré la rudesse extérieure de son caractère et les dehors incultes de sa personne. Il respirait toujours l'air du camp au milieu de la ville; il fumait et jurait volontiers.

C'était cependant un excellent cœur, sans préjugés, sans défauts, un républicain de la vieille roche ; il avait fait ses premières armes à la prise de la Bastille; sa figure ne mentait pas : ce front chauve, ces yeux perçants, ce nez aquilin, cette bouche pincée, donnaient à sa gravité quelque chose de rébarbatif qui ne sied pas à un médecin de dames; mais, à le mieux examiner, il y avait de la fierté sur son front, de la bonté dans ses yeux, de la finesse dans sa bouche. Puis, il fallait l'entendre interroger, analyser les moindres souffrances des femmes, lui qui avait été élevé parmi les champs de bataille et les affreuses mutilations de la guerre. Tout lui paraissait digne de soins et de sollicitude chez un sexe faible qu'il aimait à soulager. Il avait amputé des jambes et des bras sans sourciller, il s'apitoyait à des spasmes, il s'inquiétait d'une migraine.

— Est-il vrai, monsieur, lui dit enfin Adeline, après avoir vainement attendu qu'il lui adressât la parole, que vous soyez décidé à quitter Paris?

— Ce soir même, mon amie..., reprit Jenneval comme éveillé en sursaut dans un état de somnambulisme qui résultait d'un abattement moral ; pardonnez, madame, au désordre de mes idées, je pars; je fuis, peut-être sans retour; je voudrais me fuir moi-même !

— Ce n'est pas moi qui chercherai à vous retenir; néanmoins mon mari, Félix, vous blâmerait d'abandonner ainsi, sans motif indispensable, une honorable position, une fortune indépendante, des amis... Je me permets de vous parler ainsi au nom de M. Revel, votre camarade de collége, je crois.

— Sacredié! madame, une balle de calibre dans un pistolet est un remède à bien des maux.

— Oh ! monsieur, voilà d'horribles discours devant une femme! il n'est qu'un mal sans remède : la perte de l'honneur.

— Dieu merci! madame, je n'en suis pas réduit à cette extrémité! Mais combien d'hommes heureux et irréprochables meurent tous les jours, qui devraient vivre plus que moi !

— Depuis une semaine entière, vous n'avez pas vu mon fils? Il est encore embelli : remarquez donc la grosseur de ses bras et l'éclat de son teint. Comme il ressemble à Félix !

— Si c'était une fille, je souhaiterais qu'elle ressemblât à sa mère! Cet enfant est admirable ; évitez par prudence toute fatigue, toute émotion qui pourraient altérer votre lait, aigrir les humeurs et altérer le sang.

— Hélas! docteur, comment obéir à votre ordonnance ! Je suis femme, et par conséquent facile aux impressions...

— Que dites-vous? mais non, je m'abuse..... Achevez, madame; c'est au médecin que vous parlez.

— Vous me commandez le repos du corps et de l'esprit; j'y ferai mon possible, mais je n'ai point assez d'empire sur moi-même pour rester insensible aux tourments de l'absence, de l'inquiétude, du soupçon... Il faut que Félix revienne ou bien que j'aille le rejoindre.

— Il revient, madame!... Il revient en pleine convalescence.

— N'est-ce pas encore une ruse pour me retenir ici ; mais, je vous le déclare, je souffre trop loin de mon mari ; ce manque total de nouvelles est inexplicable...

— En vérité, madame, je n'y comprends rien ; Revel, qui m'écrit de longues lettres, quoique je ne l'importune pas des miennes, doit vous écrire plus souvent; et, à moins que les lettres à votre adresse ne soient volées ou arrêtées à la poste...

— Avez-vous reçu une lettre de lui?

— Aujourd'hui même... Je répondrai des États-Unis d'Amérique !

— Me permettez-vous de la lire ? Oui, c'est bien son écriture : me voilà rassurée!

Madame Revel, qui avait presque arraché des mains de Jenneval la lettre déployée qu'elle porta de ses lèvres à son cœur, promena ses yeux voilés de larmes sur les caractères qu'elle ne distinguait plus à travers un nuage ; elle recommença trois fois sa lecture tout bas, sans pouvoir lier ses idées entre elles; Jenneval la regardait tacitement et oubliait déjà son prochain départ. Elle lut enfin à demi-voix, pour

éveiller son attention au murmure des mots, et plusieurs fois la surprise sans dépit se manifesta par un tressaillement nerveux, par une pause, par un soupir :

« Mon ami, les imaginations ardentes se consument elles-mêmes et renaissent toujours de leurs cendres ; je pensais avoir atteint un âge de maturité, de froideur, mais ce n'était qu'un intervalle d'assoupissement ; le feu couvait sous la glace. Je me retrouve aujourd'hui plus exalté, plus fou qu'à vingt ans. Que sont devenues mes théories philosophiques, mes problèmes d'amélioration sociale, mes vues hardies, et surtout ma feinte indifférence aux préjugés ! Tu es le seul à qui j'ose faire de telles confidences, sans m'exposer à perdre la bonne opinion que je persiste à conserver de ma force d'âme. En un mot, je pourrais me dire mélancolique, inquiet, malade, mais la vérité est que je me soupçonne jaloux, oui, jaloux sans transport, sans fureur, et pourtant profondément jaloux. Voilà de nos philosophes !

« Cette jalousie, cette tristesse n'a rien de fixe, de raisonné ; au contraire, dès que je réfléchis à tout ce qui doit me dissuader d'une préoccupation aussi folle, la tranquillité revient dans mon esprit agité ; alors je m'accuse d'injustice, de démence, de spleen ; je demande pardon à mon Adeline, à mon fils, à toi surtout, mon ami, que j'ai laissé pour protéger ce qui m'est le plus cher au monde. Bien que je sois guéri de mes douleurs de foie, j'éprouve des variations d'humeur que je regarde comme les adieux du mal physique. Souvent mon bourreau moral me trouve moins hostilement disposé à le recevoir ; je l'accueille même avec le sourire de l'égoïsme, je l'examine d'un œil stoïque, je le pese dans les balances des abstractions, je finis par nier le mal qui n'a pas d'effet médiat ou immédiat ; la philosophie triomphe.

« Je vais ici te soumettre brièvement cette logique : une femme, quoique mariée, ne peut, sans un non-sens, faire abnégation de son moi ; autrement, admettez les vœux perpétuels des ordres monastiques ; mais il est prouvé que demain contredira peut-être hier ; l'essence de l'homme, la loi du monde, c'est la variabilité. Ainsi, rien n'est plus énorme que l'alliance indissoluble de deux êtres différents d'éducation, de goûts, de mœurs, de nature ; vaudrait autant refaire le chaos, et mêler le chaud au froid, le sec à l'humide. Certainement il y a tendance à se rapprocher chez les deux sexes ; ce rapprochement intime est nécessaire à la reproduction de l'espèce, à la société ; mais pourquoi avoir forgé des chaînes à la liberté la plus sacrée de l'homme et de la femme ? On dirait que les codes humains sont faits à l'usage des dieux. Il est donc matériellement impossible de tracer des bornes à un appétit, de dire à cette mer capricieuse des passions : Vous n'irez pas plus loin. Qu'est-il arrivé malgré les religions, les législateurs, les eunuques? Ce qui arrivera tant que le mariage ne sera pas un marché à terme entre deux individus ; marché formé par l'accord des parties, et résiliable selon le bon plaisir des contractants.

« J'oublie que cent fois et davantage je t'ai entretenu de mes plans de réforme, ou plutôt de mes problèmes impraticables dans le siècle actuel ; tu ne partages pas toutes mes utopies, et je suis un peu de ton avis lorsque je reporte mes jugements sur moi, lorsque j'interroge mon amour réel pour ma femme, lorsque je me rappelle mon titre de père. Eh bien ! je me contenterai de corriger les dispositions du code civil, relatives au mariage et au divorce. Remarque, Jenneval, que je me mets hors de cause.

« Je suis véritablement heureux, moi ; j'ai trois personnes que je réunis dans mes affections, et je ne te les nomme pas. Si je me sentais sur le point de mourir, je te prierais d'épouser ma veuve et d'adopter mon fils orphelin. Mais, grâce à toi, grâce à ton art, je vivrai pour te payer en amitié, pour te voir à ton tour époux et père ; je te l'ai prédit, tu renonceras quelque jour à ce célibat, plus ridicule encore que le mariage de la municipalité ; tu as les vertus patriarcales du républicain, il te faut une compagne et des enfants autour de ton foyer domestique.

« Conçois-tu, mon ami, qu'Adeline me prive de ses nouvelles, de celles de mon fils? tu n'as pas manqué, certainement, de lui communiquer mes reproches dont je tempérais alors l'amertume ; je ne reçois rien d'elle, rien absolument. Tu me marquais dans ta dernière lettre qu'elle m'a écrit : mon étonnement redouble ; que fait-elle ? Comment passe-t-elle ses longues journées ? Tu lui tiens compagnie, tu l'empêches d'être toujours seule ; je présume que son état de nourrice et ta prudence de médecin la retiennent habituellement dans son intérieur ; elle a, d'ailleurs, trop de sagesse pour se livrer à des plaisirs qui pourraient influer sur la santé de notre Jules. Ainsi elle voit peu le monde, quelques amis seulement, ma cousine Mélanie

Bourbier, les d'Orvilliers? Je te recommande encore de veiller aux nouvelles connaissances. Ma foi! je m'y perds; c'est négligence, c'est mauvaise volonté; ne pas écrire! Je devrais aussi te gronder pour le même motif; mais un médecin ne s'appartient pas. Elle n'a donc pas un moment à me donner? elle n'est pas indisposée? Non, tu m'aurais averti. Je suis bien décidé à partir, si je n'ai pas de lettre ce soir. Je partirai dans tous les cas : il me tarde d'être de retour. Adieu, mon cher Jenneval; embrasse pour moi la silencieuse Adeline, et mon enfant qui m'invite à excuser sa mère.

« Ton ami pour la vie,

« Félix Revel. »

Baréges, 8 octobre 1812.

— D'après la date de cette lettre, dit Jenneval, qui, pendant la lecture, s'était caché la tête dans ses mains pour mieux renfermer ses émotions, Félix doit être ici demain, aujourd'hui peut-être?... Je ne l'attendrai pas.

— Quoi! nos lettres sont interceptées, détournées à la poste! Je ne le pouvais croire! quelle machination infernale!

— Je ne sais quelle sorte d'intérêt un étranger attacherait à des lettres privées qui ne contiennent ni valeurs ni argent; il est plus probable que Félix, par quelque acte de légèreté, s'étant rendu suspect à la police, on observe ses démarches et les vôtres...

— O mon Dieu! Jenneval, vous n'êtes pas là pour modérer la fougue de son caractère et imposer silence à ses opinions!

— Vous me remplacerez, madame, auprès de lui, et des conseils sortis d'une si chère bouche auront meilleur marché de son obstination. Quant à moi, à telle distance que je sois poussé loin de mes amis, je resterai près d'eux par le souvenir.

— Vous nous quittez pour toujours?

— Je le crains; d'abord j'avais songé à reprendre du service aux armées, mais je rougirais d'être l'instrument du despotisme militaire; j'aime mieux vivre dans un pays libre; je vais m'établir à New-York pour regretter moins ma patrie et ce que j'y laisse!

— Félix sera inconsolable de cette séparation éternelle; pour lui je vous supplierais de rester, pour moi je vous conjure de partir.

— En m'éloignant de ce que j'adore, madame, je suis sûr d'emporter votre estime et la mienne.

— Oui, Jenneval, votre conduite est celle d'un honnête homme, et je préfère tenir de l'indiscrétion d'un autre la confidence inattendue...

— Que voulez-vous dire, Adeline? quelle confidence? de qui la tenez-vous? Il est des secrets qu'on ose à peine confier à soi-même!

— Puisque l'amitié qui vous lie à Félix est assez puissante pour vous déterminer à un exil volontaire, je puis, une première et dernière fois, m'entretenir avec vous sur un sujet bien délicat... Apprenez que je sais tout!

— Vous savez!..... Cet aveu, madame, était pourtant scellé dans mon cœur!

— Je vous donne une preuve de haute confiance en abordant ce pénible éclaircissement. Une femme a par instinct le talent de deviner la situation de l'âme d'un homme, si dissimulé qu'il soit, à plus forte raison lorsque cet homme ne lui en fait pas mystère...

— Madame, épargnez-moi : je ne me suis jamais écarté du respect que je vous dois, et même, depuis longtemps, j'ai eu peur de l'amitié qui m'entraînait au delà...

— Non, l'œil d'une femme est difficile à tromper; il démêle la plus grande cause sous les plus petits effets : ainsi, voilà un an que j'ai dû m'apercevoir de la lutte qui commençait entre votre honneur et un sentiment auquel il ne m'était pas permis de répondre. Vos regards, vos prévenances, et, plus que tout, votre air distrait, rêveur, souffrant, m'auraient fait soupçonner ce que d'abord je refusai de croire.

— Ah! grâce, madame! je suis digne de tout votre courroux; accablez-moi de vos mépris! comme vous devez me haïr!

— Vous plaindre, oui; mais vous haïr! C'est un soir, au retour d'un concert où nous avions assisté tous deux, chez Mme d'Orvilliers, c'est ce soir-là que je résolus de vous mettre en garde contre les occasions qui pourraient vous causer des remords et à moi des chagrins...

— Madame, ne vous offensez pas de l'innocente joie d'un souvenir : j'étais assis à vos côtés dans la voiture qui nous ramenait; j'aurais sacrifié ma vie pour prolonger la route et mon ivresse : je respirais votre haleine, je touchais votre robe, je frissonnais de plaisir...

— Je rentrai chez moi singulièrement affligée, et, depuis, vous ne m'avez plus accompagnée. Mariette, ma femme de chambre, est venue confirmer, par des rapports trop précis pour être inventés, les doutes que j'élevais encore dans l'espoir de vous disculper...

— Votre femme de chambre ! Quoi ! madame, mon amour est donc si transparent qu'il frappe les yeux les moins intéressés à le découvrir. Je suis doublement coupable.

— Non, Jenneval, je n'ai jamais eu la pensée que vous me compromissiez au point d'employer une domestique.

Vous ne ferez pas cette injure à celui qui s'honore d'être l'ami de votre mari. Sacredié ! sous la bouche d'un canon j'aurais gardé mon secret, qui mourra avec moi.

— J'eusse supposé tout plutôt que de vous accuser. Mariette semblait préparée à encourager une tolérance plus qu'imprudente de ma part : les gens de sa condition ne se piquent pas d'une grande délicatesse de sentiments.

— Avant de vous déclarer un amour que je combattais sans cesse, madame, je me serais brûlé la cervelle ! sacredié !

— Dieu seul connaîtra votre secret, je vous le jure ; Dieu qu'il faut invoquer là où l'homme est sans pouvoir. Vous avez droit à ma gratitude comme à mon estime ; je vous devrai le bonheur que je continuerai à goûter dans mon ménage.

— Vous me congédiez à coups de poignard... Oui, chère Adeline, ce bonheur, vous le méritez ; Félix mérite une femme aussi vertueuse que vous ; et moi je suis un malheureux, un criminel !

—Pauvre Jenneval ! nous vivions tous les trois dans une si douce intimité !

— C'est ce qui m'a perdu, ma bonne Adeline : car si j'avais eu moins d'occasions de vous voir, de vous entendre, de vous admirer, je ne serais pas contraint de vous fuir, de mettre l'Océan entre vous et moi. Félix est l'auteur de mon déplorable sort : c'est lui qui m'a engagé d'abord à vivre sous le même toit ; c'est lui qui, l'an dernier, vous a placée sous la garde de mon amitie ; c'est lui qui, cette année enfin, lorsque je voulais ne tomber plus dans un péril inévitable, me força de m'y abandonner. Je vous le répète en gémissant : madame, l'inconséquence aveugle de notre ami a fait mon malheur ! Étais-je de fer et de marbre, pour m'enchaîner sous le feu de vos yeux ? Avais-je l'âge reposé et les cheveux blancs d'un mentor ? sacredié !

— Jenneval ! monsieur ! si l'on nous écoutait !...

— Je lui pardonne mes angoisses, mes remords, mes larmes, comme il me pardonnerait assurément ce dont n'a pu me défendre l'honneur d'une vie sans tache. Je vais bien souffrir encore, madame ; je succomberai sans doute au découragement...

— L'absence et le temps ferment des blessures plus mortelles. Quelle femme, mon ami, ne sera fière du choix de votre cœur, heureuse du don de votre main ! Je fais des vœux pour vous revoir marié !...

Jenneval, par un mouvement machinal, s'était emparé d'une main de Mme Revel, qu'il serrait dans les siennes ; il y avait des sanglots dans sa poitrine, des soupirs sur ses lèvres ; il avait arrêté ses yeux humides sur Adeline, qui lui rendait un regard de tendre compassion ; le silence était plus éloquent que la parole.

— Pas possible ! dit aigrement Mélanie Bourbier, qui entra sans être annoncée, et fit une moue de satisfaction maligne pour exprimer qu'elle était de trop dans ce tête-à-tête ; la chère cousine est toujours visible pour moi : comprend-on que cette pécore de Mariette me veuille éconduire comme un créancier ou un solliciteur ?

Adeline se souvint de la méchanceté de sa cousine, en s'apercevant trop tard de la situation équivoque où elle venait d'être surprise ; elle se leva plus rouge de colère que d'embarras, et alla embrasser Mélanie, qui clignait de l'œil à Jenneval. Celui-ci, foudroyé de cette brusque interruption, hésita un moment, demanda grâce du regard à Mme Revel, et salua en disant d'une voix pénétrée :

— Adieu, madame ! pensez quelquefois à votre plus fidèle ami.

Il revint sur ses pas, et contempla le portrait de Félix Revel, qui lui rappela un remords à l'âme et des pleurs aux paupières ; il demeurait immobile comme en prière.

— Adieu, adieu pour toujours ! s'écria-t-il en se faisant violence pour sortir.

Pas possible ! il s'en va ? dit en riant Mélanie ; est-ce mon arrivée qui chasse le docteur ? Vous étiez, il me semble, en consultation, cousine ? Il vous tâtait le pouls ?

— Il me faisait ici ses adieux, reprit Mme Revel d'un ton d'indifférence ; il part.

— Le pauvre homme n'est pas plus poli avec les dames qu'à son régiment ; il est devenu pourpre, comme attaqué d'une apoplexie. Il part, dites-vous ?...

— Pour l'Amérique.

— Pas possible ! Tenez, cousine, il a oublié son chapeau.

IV.

UNE CAUSERIE DU MONDE.

— J'aime mieux ni oui ni non...

— Comment, Breloque, vous avez une devise?

CHARLES NODIER (*Histoire du roi de Bohême*).

Mélanie Bourbier est une de ces femmes sèches de cœur autant que de corps, qui ne sont plus jeunes, qui n'ont jamais été jolies, et qui, par conséquent, détestent tout ce qui est jeune, joli et heureux. Noire de peau, comme pour justifier l'étymologie de son nom, cette noirceur existe au dedans ainsi qu'au dehors. Elle a un regard oblique et caressant, une grimace en sourire, une voix aigre et fêlée; puis des bras interminables, qu'elle agite en télégraphe, et des pieds monstrueux dont elle n'est pas honteuse. Élevée dans un célèbre pensionnat avec des filles de nobles tombés en roture et de roturiers anoblis, elle a recueilli des façons prétentieusement ridicules et des idées fausses qui ont poussé de profondes racines. Mariée à un homme sans conduite et sans mœurs, qu'on peut ranger parmi cette nombreuse famille de mauvais sujets flétris du surnom de *bons enfants*, elle s'est aigrie dans une vie de privations, de sévices et de désappointements : elle était hautaine, maussade et envieuse; elle est devenue bassement méchante. Cependant elle s'étudie à cacher ses tribulations domestiques : elle ment de visage et de discours; cette habitude de feindre l'a conduite à une défiance générale; elle ne croit personne, et ajoute foi aux soupçons les plus impossibles que lui suggère son esprit crédule seulement à ses propres imaginations; elle fouille à plaisir le bien pour y découvrir le mal; elle est pleine de pruderie, de scrupules, de cas de conscience; en un mot, elle est dévote.

Durant la première année que son cousin Félix Revel passa maritalement avec Adeline, elle diffama une liaison qu'avouait l'honneur, elle répandit cent calomnies, et lança des traits envenimés qui n'eurent pas la force d'atteindre deux amants dans leur solitude intuitive; mais Adeline en conserva un juste ressentiment. Depuis, des raisons d'intérêt amenèrent Mélanie Bourbier à se rapprocher de son parent qui oublia ses torts graves, et l'en punit par une foule de services pécuniaires. Après deux années d'une liaison qu'avaient cimentée l'estime et l'amour, avant même que la naissance d'un fils l'eût consolidée, Félix Revel consentit à soumettre aux lois civiles son union sanctionnée par le bonheur; ce fut un sacrifice à sa philosophie et à son libre arbitre pour complaire à sa femme, qui cédait aux insinuations de Mélanie et voulait entrer dans le monde à l'abri d'une formalité légale. Elle ne connaissait pas le monde, que lui peignaient en beau ceux-là même qui avaient le plus à s'en plaindre; elle affronta sans expérience l'absolutisme du préjugé; c'était Mélanie Bourbier, qu'elle n'aimait pas pourtant, qui la conseillait, qui lui arrachait une à une ses illusions, qui la menait par la main au malheur : une ennemie se fait une arme terrible de la persuasion; souvent les baisers trahissent.

— Je n'aime pas ce M. Jenneval, dit Mélanie pour être contredite avec une vivacité qu'elle interprétait d'avance : il n'est pas galant auprès des femmes; c'est un médecin de corps-de-garde; il jure, il sent la pipe, il n'a pas de religion.

— Vous le jugez bien sévèrement, madame, reprit Adeline qui se repentit ensuite d'avoir mis trop de chaleur à la défense; M. Jenneval est un ancien militaire; il doit s'en souvenir, et on ne devrait pas l'oublier; sa franchise peut lui aliéner certaines personnes qu'il a estimées à leur valeur; mais les honnêtes gens sont là pour rendre justice à un honnête homme.

— Comme vous prenez feu, cousine! M. Jenneval compte en vous un courageux avocat d'office. Je n'ai pas prétendu faire injure à sa probité, à son mérite; j'ai déclaré seulement une antipathie que je n'appuierai sur aucune preuve. Il en est des haines comme des affections : on ne les justifie pas toutes.

— Je n'ai pas encore reçu la réponse de mon mari qui m'autorise à vous prêter l'argent dont vous avez besoin; mais, comme je ne doute pas de son approbation, ma cousine, vous toucherez le reste de la somme dès aujourd'hui, si vous voulez; Félix ne me désapprouvera point.

— Pas possible! Oh! la bonne parente que vous êtes! Cette chère Adeline! Vous m'avez déjà remis 2,000 francs, c'est donc 3,000 francs que vous allez me donner. Jamais ce bon office ne sortira de ma mémoire; combien M. Bourbier sera touché d'une pareille obligeance! Voilà de vrais amis!

— Eh bien! êtes-vous plus heureuse, ma pauvre Mélanie? Quand on n'a rien à désirer pour soi en bonheur, on s'intéresse davantage aux peines d'autrui.

— Ce n'est pas que j'aie moi-même beaucoup à désirer!..... d'ailleurs, la dévotion console de tout.

— Je vous demande si M. Bourbier amende sa conduite et ménage votre repos?

— Il se corrigera avec le temps. Depuis ces 5,000 francs perdus au jeu, et que vous me prêtez de si bonne grâce, je n'ai pas ouï parler d'autre folie du cher époux. Il rentre tard, mais il ne découche plus depuis quinze jours; nous avons fait une belle réconciliation, et mes sermons ont déjà porté fruit.

— M. Bourbier a bien des griefs à expier, s'il commence sa pénitence.

— Il est un peu léger, il aime à rire; il se vante d'être épicurien, membre du Caveau moderne; il dîne au Rocher de Cancale avec l'élite de nos chansonniers; il compose des vers charmants : ce ne sont pas là des péchés mortels.

— Sans contredit; mais il s'est fait une assez vilaine réputation, convenez-en, comme libertin, paresseux, prodigue et joueur!

— Il a les défauts du monde, de la jeunesse : cela est sans conséquence; il abuse du plaisir parce qu'il est trop ardent; mais, en revanche, quel excellent mari! quel bon père!

— Vous m'aviez pourtant raconté des choses!..

— Oui, des bagatelles, ce qu'il nomme des farces. Tous ces messieurs du Caveau font cent fois pis : il serait plus édifiant qu'ils allassent à l'église; mais la raison vient avec les années, et la miséricorde divine est inépuisable.

— Je suis bien aise d'apprendre ces métamorphoses, car votre sort était bien à plaindre. Un mari qui sort avant le jour, et ne revient que fort avant dans la nuit, à moitié ivre, chantant ou jurant selon qu'il a gagné ou perdu!... Ma chère Mélanie, à votre place, j'en mourrais!

— Vous tracez des tableaux en peintre que vous êtes! M. Bourbier est gai ou triste, d'accord; mais il y a loin de la bonne ou de la mauvaise humeur à ces excès... Au reste, cousine, lors même que je souffrirais de semblables désordres, il faut nous résigner à ce qu'on ne peut empêcher.

— Quoi! est-il une loi qui nous force à subir un esclavage conjugal, sans amour, sans amitié, avec de scandaleux écarts et d'indignes traitements! Non, la loi a prévu des cas que la morale publique rendra plus rares de jour en jour : la séparation, le divorce...

— Fi donc! le divorce! de quel monde sortez-vous, mon innocente cousine? le divorce a été aboli avec la république.

— Aboli! mais vous n'y pensez pas : la loi a été modifiée, restreinte; mais le divorce est une loi de nature qu'il suffit de régler. Le mariage serait immoral sans le divorce.

— Voilà bien les détestables principes de la philosophie! Félix vous a endoctrinée, ma chère. Sans doute, le divorce existe, mais on le repousse, on le méprise; l'empereur même, par son exemple, n'a pas réussi à le mettre en vogue. Qu'est-ce qui ose maintenant s'afficher par un divorce? une marchande, une veuve remariée.

— Vous avez d'étranges préjugés, Mélanie, et vos leçons ne me convertiront pas. Préférer un supplice de tous les jours, de tous les moments, à une résiliation de contrat!

— Pas possible; le mariage serait un bail, à vous entendre? Pour moi, je serais ruinée, maltraitée, frappée par mon mari, que le divorce ne me tenterait pas; je suis chrétienne et catholique. Voyez dans la société de quel œil sont regardés les divorces? on les montre au doigt; les gens sensés qui n'écoutent ni la passion ni le caprice, n'usent jamais d'un moyen extrême qui divise les familles et les fortunes.

— Nous sommes tout à fait opposées sur ce point; quant à moi, si mon mari me laissait soupçonner qu'il regrette sa liberté et que je suis un obstacle à son bonheur, je lui offrirais moi-même de nous séparer ou de rompre tous nos liens.

— Pas possible; vous n'en viendrez pas là, j'espère, quoique les mariages d'amour soient odinairement fragiles. Mais, je vous le dis, cousine : divorcer est du plus mauvais goût. Les erreurs de la femme ne renferment pas même une excuse valable aux yeux du monde. Voyez ce digne M. d'Orvilliers, chez qui je vous ai présentée : sa femme, qui, pour faire son salut, est dame de charité de ma paroisse, a des amants; il le sait, et lui qui prononce le divorce pour tant d'infortunés, ne songe pas à se l'appliquer....

Mariette annonça deux visites à la fois qui s'étaient rencontrées sur le palier; une voix de fausset faisait reconnaître le président d'Orvilliers, dont le pas lourd ébranlait le plancher; un timbre plein et sonore signalait de loin

M. Bourbier, qui marchait en pirouettant. Ce dernier, fredonnant un refrain bachique, avait embrassé la femme de chambre au passage, et il s'étonna de n'avoir pas les honneurs du soufflet traditionnel.

— J'irais voir ma cousine rien que pour ce tendron, dit-il au président qui riait de l'impertinence, la servante de Molière n'était pas si gentille et si sage! les Lucrèce de Paris n'ont pas survécu aux sans-culottes.

M. Bourbier n'avait pas une de ces hideuses physionomies sournoises ou dissolues qui sont les insignes de la dépravation, et qu'on retrouve tôt ou tard sous le bonnet rouge du forçat ou dans un lit infect d'hôpital; son air était ouvert et jovial; les yeux pétillants, les joues vineuses, la bouche volontiers béante, il ressemblait à Bacchus allant à la conquête de l'Inde, lorsque son ventre distendu par la bonne chère alchimisait la digestion. M. Hyacinthe Bourbier, trop jeune pour avoir vidé ses premiers flacons sous le règne de Panard, Piron et Collé, continuait nonobstant avec gaîté et appétit sa mission d'épicurien. Il n'était ni abbé comme Lattaignant, ni épicier comme Gallet, ni tonnelier comme maître Adam: un couplet de chanson sur la naissance du roi de Rome l'avait implanté chef de bureau dans un ministère; auparavant il se disait rentier, et vivait aux dépens du trésor, qui a perdu le secret de faire payer la chanson depuis Mazarin. M. Bourbier avait donc le titre de chansonnier à la solde impériale; il eût accepté les ciseaux du censeur, si on les lui avait donnés: mais la concurrence augmentait en raison des exigences du pouvoir; d'ailleurs, M. Bourbier n'ayant pas célébré le Momus républicain, on devait récompenser ses confrères par rang d'ancienneté. En attendant de l'avancement et la décoration de la Légion-d'Honneur, il maniait avec plus ou moins de bonheur la lyre, la fourchette et les cartes. Les écaillères de la rue Montorgueil en raffolaient le matin, et les coulisses l'accaparaient le soir jusqu'au lendemain. On n'avait pas encore créé pour lui l'expression de *viveur*, qui est au *bon vivant* ce que le champagne est au chablis.

M. d'Orvilliers, dont la corpulence magistrale remplissait convenablement le fauteuil de président, avait l'esprit moins pesant que son individu; chez lui l'étoffe était toute charnelle, et néanmoins madame d'Orvilliers s'aperçut de bonne heure que l'apparence peut tromper en justice. Elle céda son mari tout entier à Thémis, plutôt que de le partager avec cette complaisante déesse. M. d'Orvilliers, de son côté, avait souvent emprunté les balances et le bandeau de Thémis pour courir après la Fortune, qui ne joue pas toujours à colin-maillard. Il s'était donc fait lui-même ou laissé faire président de tribunal civil à Paris; sa robe noire cachait tout. Chaque soir au Vaudeville, car il se vantait d'être né malin, on apercevait à l'orchestre sa face endormie et sa perruque poudrée; il aimait aussi la chanson, la table et le reste. Les deux époux n'avaient rien à se reprocher; madame protégeait les avocats, monsieur les actrices. Ils faisaient très bon ménage et beaucoup d'enfants.

— M. d'Orvilliers, dit Mélanie en riant, vous arrivez à propos; on parlait de vous tout à l'heure...

— Quand on parle du loup, interrompit M. Bourbier en sifflottant, demandez à madame d'Orvilliers ce que l'on en voit.

—Et moi, mesdames, répondit M. d'Orvilliers avec cette faconde routinière qui tient lieu d'esprit, je vous défie de me surprendre jamais sans penser à vous. Madame Revel veut-elle répéter ce qui me concernait, pour me rendre fier d'occuper une si jolie bouche?

— Pas trop mal pour un président, se récria M. Bourbier les mains dans ses poches; il y a, parbleu! la pointe d'un couplet!

— Je vous laisse supposer tout le bien qu'on pouvait dire de vous, ajouta madame Bourbier exprimant dans son regard railleur une arrière-pensée; il ne faut pas flatter les gens en face. Mais donnez-nous votre avis sur le divorce?

—Vous connaissez la chanson de Piis ou d'Antignac, n'importe lequel, dit M. Bourbier, cherchant des lambeaux de vers dans sa mémoire: *Le mariage est une amorce... Malheur à qui s'y trouve pris... Si l'on se sauve par divorce...* C'est une chanson sans *chœur*.

— Vous m'interrogez comme un médecin sur la maladie, reprit M. d'Orvilliers.

— Sur le remède, dit madame Revel distraitement; on n'en doit user qu'à la dernière extrémité.

— Je suis par état dans la catégorie d'un apothicaire qui vend des drogues, répliqua le président; je les sers à petite dose; et m'abstiens d'en goûter. Les divorcés sont des fous, des amoureux ou des philosophes.

— Ou des malheureux sans mœurs ni religion, ajouta Mélanie; on doit tenir au décorum. Hyacinthe, où passez-vous la soirée?

— J'ai une, deux invitations, ma bonne, répondit M. Bourbier tirant de sa poche un cure-dents; grand festin au Caveau, réception d'un membre; assaut de saillies, de gaudrioles, de bouchons et de santés : toi, tu conteras Barbe-Bleue aux enfants, et les enverras coucher avec le Petit-Poucet.

— Comment! vous ne séparerez pas deux êtres unis contre leur gré, sans s'aimer, sans s'estimer, sans se connaître! s'écria madame Revel après un silence de réflexion ; vous les condamnez à porter la même chaîne, à vivre sous le même toit, à se souffrir mutuellement, les jours, les nuits, les mois, les années!

— Oh! non pas, dit le président qui s'amusait de la candide indignation d'Adeline ; on vit chacun de son côté ; on n'a de commun que le nom, le logement et la table. C'est très moral ; on prend autant de liberté qu'on veut sans scandale ; on est uni seulement aux yeux de la société. C'est un divorce honnête.

— Bravo, président! dit M. Bourbier faisant la toilette de sa mâchoire, vous parlez comme un couplet de facture ; ce ne sont pas les mauvais ménages qui divorcent.

— Ce seraient donc les bons? demanda Adeline comme partie intéressée.

— Sans doute, repartit M. d'Orvilliers poussant à bout le paradoxe ; ne faut-il pas avoir trouvé le bonheur en mariage pour pouvoir le perdre?

— Charmant! quand on se marie pour être heureux, continua du même ton M. Bourbier, il y a guet-apens ; alors le divorce est une sottise plus irrémédiable que la première ; on tombe de Charybde en Scylla, car le mariage ne réussit qu'en comédie.

— Trêve au mariage et au divorce, messieurs, dit Mme Revel offensée de ces inconvenantes plaisanteries, vous défendrez l'un quand vous chérirez l'autre. Le mariage n'est pas un enfer du Dante, où il faille laisser l'espérance à la porte.

— Quand la morale publique fera des progrès, riposta Mélanie d'un ton sentencieux, on abrogera cette vilaine loi du divorce, faute d'application.

— En attendant, dit M. d'Orvilliers comptant sur ses doigts, je dois prononcer quatre divorces volontaires dans mon audience de demain.

V.

UNE SOUBRETTE.

Petite bonne agaçante et jolie.
BÉRANGER (*Chansons*).

C'est une jolie fille que Mariette ; elle le sait ; on lui répète tous les jours qu'il y a en elle l'étoffe d'une grande dame, et qu'un cachemire serait mieux placé sur ses épaules qu'un modeste madras ; elle ne doute pas de la métamorphose que produirait sur sa tête une fraîche capote de satin, à ses mains des bagues de pierreries, à ses oreilles des diamants, car sa tête, ses mains et sa taille sont déjà belles sans parure. Elle a rêvé des robes de soie, des tissus de l'Inde, des dentelles, des bijoux : la beauté ne connaît pas de distance, d'obstacle, d'impossibilité. Elle s'est vue en espoir courtisée, aimée, enrichie.

Lorsqu'elle habillait sa maîtresse pour le bal ou pour le spectacle ; lorsqu'elle s'exerçait à rehausser avec un soin minutieux les charmes d'une autre, d'une rivale, puisqu'une rivalité tacite existe entre les femmes de tous les âges et de tous les rangs, elle jetait dans la psyché de furtifs regards qui comparaient, et des sourires triomphants qui jugeaient toujours en sa faveur. Chaque imperfection qu'elle découvrait chez madame était pour elle une bataille gagnée ; elle eût volontiers choisi monsieur pour arbitre ; enfin, elle s'attribuait la pomme sans allumer une guerre de Troie.

Lorsqu'elle traversait le Luxembourg à l'heure où s'y répandent les étudiants et les bonnes d'enfants, ceux-ci délibérés poursuivants de tout ce qui porte jupes, celles-là conquises et reconquises par les écoles de droit et de médecine, elle entendait les louanges marcher derrière elle, et plus d'un Céladon du faubourg Saint-Jacques lui avait offert, sans façon, la moitié de sa chambre garnie au cinquième, avec les attributions de ménagère pendant toute la durée du cours jusqu'à la thèse. Mais elle avait profité des conseils d'une connaissance, qui s'était faite rentière sans autre mise de fonds qu'un minois chiffonné, un peu de bonne volonté et beaucoup de coquetterie. Que serait-ce donc, elle, avec une double somme d'avantages physiques et de dispositions morales? A coup sûr, elle était destinée à devenir baronne et millionnaire. Les

jeunes gens de famille, ayant souliers huilés, habits râpés et chapeau chauve, rôdaient vainement autour d'elle; paroles que de colère, regards que de dédain : elle avait repoussé le fils unique d'un préfet, parce qu'au mois de décembre il avait des gants de peau de lapin.

C'est que Mariette est une jolie fille. Un perruquier du voisinage a déjà voulu l'épouser sans dot; le fils du boucher relève son tablier sanglant lorsqu'elle passe devant sa boutique, et reste debout sur le seuil jusqu'à ce qu'elle ait disparu; l'épicière l'appelle souvent à son comptoir pour lui apprendre les nouvelles victimes de ses beaux yeux, et l'épicier, qui l'admire à la dérobée, mêle la chandelle avec la cassonade; l'apothicaire l'affriande par des pastilles et des douceurs; le marchand de vin lui présente un bouquet à son image, dit-il. En un mot, elle centralise l'amour des hommes et la jalousie des femmes.

Trouvez-moi une plus jolie fille, plus vive, plus agaçante, plus fringante, plus soubrette, même dans notre ancien théâtre; les Lise, les Marton, les Dorinne de Marivaux, si gaies, si expéditives, si entreprenantes, auraient salué la reine du bonnet effronté et du tablier ancillaire. Mariette peut jouer les rôles de femme de chambre, de grisette, d'enseigne de café, de fille entretenue; elle n'a qu'à changer d'emploi. Oh! que la nature est mal avisée de prostituer ainsi ses trésors!

Mariette est brune comme une Andalouse; le soleil de Provence l'a mûrie sans la faner; sa peau ferme et odorante se noircit d'un duvet qui chatouille le baiser; des dents nacrées luisent par éclair entre ses lèvres rougissantes, ses paupières, sous lesquelles nage un regard âpre et voluptueux, abaissent leur éventail de cils, ainsi qu'une Vierge de Raphaël; ou quelquefois ses prunelles élargies lancent du feu. Cette mobile physionomie, qui ne conserve pas les plis du sourire ni les rides de la moue, apparaît tantôt calme et pure, tantôt turbulente et hardie; l'âme ment par les yeux.

Mariette est petite et bien faite; vous savez que le corps d'une femme à travers la toile ou le satin aiguillonne l'imagination et la fait voyager. Mariette a les attributs de la Vénus grecque : il lui faut un temple! Son corset est moins serré que celui des dames du monde; sa taille plus fine n'a que faire de fanons de baleine et de busc d'acier; ce que l'on voit augmente le prix de ce qu'on ne voit pas; une main délicate, un pied délicat ont un langage muet qui trompe rarement. Qu'importe, après tant de grâces en montre et tant de délices soupçonnées, que le bas blanc et bien tiré soit de coton uni, que la chaussure soit de simple peau noire, que le bonnet de tulle ne soit pas garni de malines, que la collerette ne soit pas raide de broderies, que la robe d'indienne ait coûté trente sous l'aune? La parure fut sans doute inventée par la laideur et perfectionnée par la coquetterie; en revanche, on désirait peu du temps que l'on possédait tout. Peut-être devons-nous l'amour aux couturières.

Mariette n'est rien moins que vertueuse; mais elle est politique, elle fait rarement une échappée; en vérité, elle devient sage : elle ne sort plus, elle médite, elle s'enferme. Ce trait de vie dure depuis une année et davantage; on en cause tout bas le matin dans le cercle des laitières, le soir dans l'arrière-boutique de l'épicier; on dit qu'elle aime : assurément, la pauvre enfant n'a plus la tête à elle; on raconte alors ses distractions, ses oublis; elle ne répond pas quand on lui parle, ou bien tient des discours extravagants: elle a dit à la cuisinière de madame d'Orvilliers qu'on la verrait bientôt porter chapeau! C'est l'ambition qui la dévore; elle maigrit; comme ses yeux sont cernés! C'est de l'amour. Mais pour qui? Elle ne fréquente personne, on ne la rencontre jamais au bal champêtre l'été, ni au spectacle l'hiver. Elle mourra de consomption... Oui, ces commérages de portières et de coin de rue déroulent souvent la plus secrète confession du prochain : Mariette a de l'amour.

Jacqueline, cuisinière de madame d'Orvilliers, rencontre Mariette qui promène dans ses bras au Luxembourg le fils de madame Revel, mais qui ne s'occupe guère du précieux fardeaux que lui a confié une mère. Mariette contemplait la fontaine mythologique, les colonnes ruisselantes d'algues marines, les statues de fleuves barbus, et ces urnes qui versent des flots de pierre; Mariette n'était pourtant ni peintre ni architecte : le marmot vagissait et tendait les mains à la mamelle absente.

— Mariette! lui cria Jacqueline de sa grosse voix des halles, ce petit pleure la faim, et vous n'êtes pas encore nourrice pour lui bailler sa bouteille.

— Vraiment! reprit Mariette, cet enfant me fera damner! on dirait qu'il comprend pourquoi je le déteste tant. Tenez! je ne suis pas mé-

chante, mais je donnerais quelque chose pour qu'il fût mort déjà.

— Ce cher petit innocent! avez-vous le cœur de lui jeter un sort? J'ai connu une Normande qui, dans sa grossesse, ne pouvait pas sentir les enfants.

— Bon, Jacqueline! prétendez-vous par là que je sois dans l'état de la Normande.

— Dame! on a vu des effets plus extraordinaires; j'ai connu une Franc-Comtoise qui faisait comme vous la sainte Nitouche, et pas moins elle avait tous les ans de beaux enfants au profit du gouvernement.

— Fi, l'horreur! ses enfants n'avaient donc pas de père? Je ne vous dis rien, Jacqueline : mais, au retour de monsieur, je serai ma maîtresse, et cela fera du bruit dans l'arrondissement.

— Oh! mamselle Mariette, j'ai connu une Picarde, brave femme au fond, laquelle disait tout de même, et fit tant qu'elle est périe à l'hôpital.

Jacqueline, vieille hommasse édentée, cicatrisée, éraillée, passait pour un oracle parmi la gent domestique; elle théorisait les mystères de l'anse du panier, qu'elle pratiquait depuis son apprentissage; elle indiquait des remèdes pour la brûlure et les maux d'aventure; elle était la confidente obligée des amourettes, elle rapportait à ses commères du pain bénit de la grand'-messe; elle excellait en cuisine. Mariette écouta ses avis en indifférente, et ne distingua pas la recette d'un signe de croix en se couchant pour chasser le malin. Mariette n'avait garde de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres.

Le soir, lorsque Mariette fut retirée dans sa mansarde, où son lit sans rideaux n'était pas digne de recevoir dans ses draps grossiers un corps mignon et velouté, elle s'assura d'abord que la porte était fermée à double tour, et que la clef interceptait le trou de la serrure; puis elle tira de son fichu une lettre qu'elle décacheta impétueusement et qu'elle parcourut avec des mouvements d'impatience qui froissaient le papier; elle le déchira en achevant sa lecture.

— Il m'envoie au roulage réclamer ses effets! s'écria-t-elle d'un air fâché : voilà un souvenir bien tendre! Pourtant il m'aime, je n'en doute pas; mais dans ses lettres pas une phrase indirecte à mon adresse! Il ne sait pas que la correspondance de sa femme et la sienne tombent entre mes mains... Cette lettre aura le sort des autres... Il revient enfin!... Je veux qu'il m'aime, et je les brouillerai, si ce n'est pas fait! Après qu'il aura divorcé!

Elle se tut tout à coup, croyant qu'un bruit de pas se dirigeait vers sa chambre; mais le silence ne fut qu'interrompu. Elle approcha de la lumière la lettre qui se consuma et s'éparpilla en poussière blanchâtre. Ensuite elle s'assit devant un miroir étoilé, roula ses cheveux noirs en boucles drues, fit des papillotes avec des morceaux de papier ramassés çà et là, et enveloppa son front d'un mouchoir noué artistement; elle examinait avec complaisanse l'édifice de sa coiffure nocturne :

— Il me trouvera embellie! dit-elle se souriant dans la glace ternie. Madame Revel, chacune à notre tour!

Elle souffla la lumière et le châlit criard s'ébranla sous le poids de la dormeuse.

VI.

UNE PAGE D'ALBUM.

> Un album de femme est le trop-plein du cœur et le livret du boudoir.
> ÉDOUARD LACROIX (*Méditations*).

Madame Revel écrivit encore à son mari sans plus d'espoir d'une réponse, et quelques larmes mouillèrent sa lettre, qu'elle remit à Mariette pour la porter au bureau de la poste, avec des recommandations verbales; car elle ne doutait pas que ses lettres eussent été perdues ou interceptées. Mariette se trahissait par un sourire sardonique. Madame Revel, un peu tranquillisée par le départ de cette lettre où elle apprenait à Félix la singulière résolution de Jenneval et s'excusait du reproche de négligence par un reproche semblable renvoyé à son auteur, se partagea entre le portrait et l'enfant, non sans chercher des rapports indécis du chevalet au berceau. Lorsqu'elle eut épuisé le lait de son sein et les couleurs de sa palette, elle laissa dormir le père à côté du fils, et, l'âme prédisposée à la rêverie, elle ouvrit un album enrichi d'une reliure damasquinée ou resplendissaient ses chiffres couronnés, promena ses doigts au hasard parmi la tranche dorée, et arrêta ses yeux, immobiles comme son attention, sur une page couverte de dessins qu'expliquait, pour elle seule, la date de 1809; c'était la première année de son union.

Ici on voyait une jeune femme dont la beauté angélique ressortait davantage de la simplicité de son costume; elle prodiguait les plus tendres soins à un jeune homme malade qui lui prenait

la main pour la placer sur son cœur, tandis qu'un médecin, au maintien grave et réfléchi, ne s'apercevait pas que le mal avait un remède, et consultait les battements du pouls, accélérés par ceux du cœur. Là, ce même jeune homme, convalescent, puisait la vie dans les baisers de cette même jeune femme; le médecin, fort ignorant des vertus pharmaceutiques de l'amour heureux, lisait, sans mieux s'instruire, les Aphorismes d'Hippocrate, et doutait de la Faculté.

Adeline eut un soupir pour Jenneval, qui ne pouvait espérer une aussi prompte guérison que Félix; elle plaignait cet ami estimable que leur enlevait pour toujours peut-être le coup le plus inattendu. Elle fit des vœux pour son bonheur, pour son retour... Puis, comme si elle eût craint qu'on épiât un terrible secret qui n'était pas le sien, elle se hâta de discontinuer ses investigations ressouvenantes dans les hiéroglyphes de son album, où il ne restait plus une page blanche que le malheur pût remplir. Le crayon et la plume avaient dépeint à l'envi toutes les joies d'une existence à deux. Adeline se reportait en esprit aux dates qui déroulaient dans sa mémoire le passé garant de l'avenir; elle répercutait à la fois quatre années de prospérité conjugale, quatre années dont chaque jour avait son fait particulier, chaque heure sa pensée relative; enfin, lasse de parcourir ce dédale d'émotions, elle se reposa sur un fragment de prose, qu'elle avait lu cent fois depuis qu'il était écrit au-dessous d'un croquis de Jenneval.

« Je ne comprends pas l'amour, dis-tu sans cesse, mon ami. C'est comme si on ne comprenait pas la maladie, tant qu'on jouit d'une bonne santé. J'admets que, par un concours de circonstances répulsives, ou par une organisation incomplète, ou par une volonté systématique, un homme puisse méconnaître chez lui le germe d'un sentiment que rien n'a encore développé; mais il devra pourtant se regarder comme une exception bien rare dans la nature. Faut-il nier ce qu'on ne saurait analyser comme une opération chimique? Faut-il mettre des théories individuelles à la place des vérités générales? Pour toi, ne pas comprendre, c'est ne pas croire : tu rejettes l'énigme avant d'en chercher le mot. Voilà pourquoi tu caresses ton paradoxe, ton incrédulité, sans vouloir être désabusé; tu marcherais, que tu douterais encore du mouvement! Tu traites l'amour de chimère, de démence; ne pouvant contester les effets, tu nies les causes; tu prétends ranger ce qu'on nomme amour dans les affections du cerveau et du cœur; tu oses matérialiser l'intellectuel, frapper de mort l'instinct, et réduire tout l'homme à des appétits sensuels. Non, Jenneval, tu t'ignores toi-même; tu ments à tes penchants, tu contraries tes habitudes.

« Quoi! tu vas borner l'association des deux sexes à des rapports d'intérêts personnels, à des besoins de nature, à des velléités de passage? Eh bien! l'amour même existerait avec ces simples relations d'égoïsme, ces brutales interprétations du moi. Il est impossible qu'on ne s'attache pas à la compagne indispensable de nos plaisirs, qui la devient aussi de nos peines. L'amour n'est donc pas un gui parasite, éclos du chêne de la civilisation; l'amour est contemporain de la femme, qui trouva un protecteur et un ami dans son premier amant. Je le répète, tu donnes un démenti constant à ton scepticisme : n'es-tu pas uni à moi par des liens que la différence du sexe aurait seule pu rendre plus étroits? L'amitié, Jenneval, c'est de l'amour non moins ardent, non moins jaloux qu'un autre plus charnel; l'amour, c'est de l'amitié plus intime et plus variée qu'une autre moins intéressée : l'amitié appartient à l'homme, l'amour à la femme; c'est un mot masculin et un féminin qui n'ont qu'un sens et une racine. Ta jeunesse écoulée au milieu des camps, étourdie au bruit du canon, n'a pas eu le temps de se consacrer au culte de ce sentiment doux et paisible, de ce sentiment qui fuit les rumeurs mondaines et se complaît dans l'isolement et la retraite qu'il peuple d'illusions; la guerre, au contraire, n'a que des jouissances de fracas, de fanfares, de triomphes; mais tu subiras plus tard la conséquence de ton caractère longtemps rassasié d'études et de politique : cette nourriture austère ne lui suffira plus un jour. L'explosion en sera plus imprévue et plus violente pour avoir été longtemps comprimée; l'étincelle qui la produira couve peut-être sous la cendre. Alors tu connaîtras l'amour qui fond à sa flamme capricieuse les plus solides préjugés, les plus durables obstinations, l'amour qui passe l'âme au creuset; l'amour qui dore ou calcine une destinée; l'amour qui enivre ou empoisonne! Prends garde qu'il se venge alors de tes mépris, qu'il devienne ton tyran, qu'il te foule aux pieds, qu'il t'arrache le cœur? Tu l'évites, tu le repousses : il te poursuivra, il t'atteindra; tu es digne de lui : le sera-t-il de toi? Ami, marche plutôt à sa rencontre; offre-lui l'hospitalité; il est déjà sans doute à ta porte. »

Adeline s'étonnait de ces paroles prophétiques dont l'évènement avait réalisé l'oracle. Félix, en les écrivant, n'ajoutait pas foi lui-même à son art divinatoire. Jenneval, en les entendant, ne s'effrayait pas du sort qu'on lui promettait. Mme Revel, à cette époque, voulut suppléer à l'obscurité de l'horoscope, et y ajouta de sa propre main cette formule matrimoniale :

« M. Jenneval, docteur-médecin en la faculté de Paris, a l'honneur de nous faire part de son mariage avec mademoiselle... »

Cette plaisanterie avait eu le plus triste dénoûment.

Elle s'abandonnait donc à cette vague préoccupation qui retourne en arrière pour chercher l'origine du présent dans le passé, pour découvrir des rapprochements ou des contrastes, pour vivre une seconde fois. Elle se rappelait le Jenneval de ce temps-là, si différent du Jenneval d'aujourd'hui : gai et railleur par boutades, actif et laborieux par tempérament, bourru avec les femmes, brusque avec les hommes, racontant ses campagnes, chantant la Marseillaise, et tressaillant au seul nom de la république française, une et indivisible, comme au nom d'un fils qu'on a perdu ; ayant sa place accoutumée à table et au coin du feu. A ces souvenirs minutieux qui s'enchaînaient l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un amour fatal en eût rompu les anneaux, Adeline pleurait tous bas le pauvre absent, qu'elle n'aurait pas osé plaindre de près quand il l'abordait en silence, les yeux pleins d'un feu sombre, lorsqu'il était là, devant elle, indifférent à l'univers, lorsque des larmes descendaient le long de ses joues creuses et pâlies.

Une chaise de poste, qui s'annonçait de loin dans la rue au claquement du fouet, au galop des chevaux, est entrée dans la cour.

— C'est lui ! le voilà ! s'écrie Mariette, dont le fichu s'agite, dont la rougeur éclate.

D'un bond elle est dans la cour, elle écarte les curieux et les empressés ; elle n'a peur ni des roues qui reculent, ni des chevaux qui regimbent ; elle s'approche de la voiture, elle veut être remarquée la première, elle étend les bras, elle se hausse sur la pointe des pieds, elle se penche, elle rit, elle est folle de transport.

— Ah ! c'est donc vous, monsieur ? dit-elle à plusieurs reprises, la voix tremblante : ô mon Dieu ! je croyais que vous ne reviendriez plus !

— Cela veut dire, ma chère, que tu me croyais mort et enterré, repartit gaîment M. Revel, qui sauta hors de la chaise ; les revenants de mon espèce se portent à merveille.

— Combien on pensait à vous ! comme on vous attendait ici avec impatience, moi surtout !

— Donne-nous un peu des nouvelles de la maison : ma femme, mon Jules, Jenneval ? Il ne leur est rien arrivé de fâcheux pendant mon absence ?

Sans laisser le temps de répondre à ces questions redoublées, Félix, en costume de voyage, prit le chemin de son appartement, il monta l'escalier en courant : Mariette courait aussi pour le suivre, pour le rejoindre.

— Madame a eu deux accès de fièvre par imprudence, continuait-elle toute haletante ; le petit grandit beaucoup, mais n'embellit pas ; M. Jenneval est parti d'hier.

— Jenneval parti ! interrompit-il en se retournant tout à coup ; et pourquoi parti ?

— Oui, monsieur, dit-elle mystérieusement et à demi-voix ; il aimait trop madame !

M. Revel, stupéfié de cette rude confidence, s'appuya contre la rampe : un livre qu'il tenait échappa de sa main. C'était un volume de *Don Quichotte*, qui, en tombant, s'ouvrit à l'histoire du *Curieux impertinent*.

VII.

UN PREMIER SOUPÇON.

> Depuis que le doute soupçonneux s'est introduit sur la terre, les amis se sont abandonnés ; les liens des frères se sont relâchés ou rompus ; ceux qu'on avait séparés ne se sont retrouvés qu'avec froideur.
>
> TAYLOR (*Bertram.*)

Félix Revel était un de ces hommes privilégiés que la nature a comblés de ses dons, enfants gâtés qu'elle choisit souvent dans une obscure naissance, tandis qu'elle est marâtre aux fils des rois. Il semblait qu'elle eût mêlé plusieurs âmes nobles et bien trempées pour composer la sienne ; qu'elle eût rassemblé les plus beaux traits pour former les siens. Mais elle avait laissé en lui un levain de mélancolie noire que reflétaient parfois son visage et son esprit. Une maladie de foie chronique le tourmentait comme eût fait un mauvais démon. De là ses accès de misanthropie, de méfiance, d'injustice et de morne abattement.

Il avait le génie artiste, ce génie qui se développe et ne s'acquiert pas, qui n'a point de phy-

sionomie déterminée, parce qu'il se montre sous toutes les faces, ce génie qui lance la foudre ou jette de lointains éclairs. Félix possédait un sentiment exquis de l'art, non pas seulement de ce beau de convention, faux et glacé, mais de toute création vraie et animée prise dans la vie réelle ou idéale; il se sentait peindre devant un tableau de Salvator Rosa et de Rembrandt, sculpteur devant une statue de Jean Goujon et de Cannova, architecte devant une cathédrale du moyen âge et une coupole de Michel Ange, musicien aux puissantes harmonies de Pergolèze et de Mozart, poète en lisant Molière et Horace, comédien en admirant Talma. Mais il renfermait ses sensations et ses enthousiasmes qui eussent paru de burlesques anachronismes au milieu de la perfection plâtrée et mesquine de l'empire, où notre gloire militaire était seule gigantesque, où Bonaparte ne trouvait rien à sa taille.

Félix, orphelin de bonne heure, n'avait pris d'autre guide pour son éducation que ce tact délicat et ce sens droit qui appartiennent aux esprits choisis; il s'était arrangé une philosophie de conduite qu'il éprouvait à l'application; il entrait dans la vie le front haut et la démarche assurée, sans plus se soucier des préjugés sociaux qu'un voyageur ne fait des ornières de la route; il ne déviait jamais, et s'appuyait sur sa conviction. Cette façon d'être libre au milieu des esclaves avait bien blessé quelques amours-propres, froissé quelques religions, suscité quelques envies; mais il n'en allait pas moins d'un pas ferme vers son but.

En dépit de ses incrédulités, il gardait soigneusement ses croyances de cœur; il avait foi aux sympathies indéterminées, et, contre l'usage des gens à système, il s'offrait en exemple du sien. Il rencontra dans le monde où il occupait son coin d'observateur une jeune personne belle et pauvre, sans parents à consulter, sans héritage à attendre, sans prétentions à satisfaire; elle était sous-maîtresse dans une institution de demoiselles, après y avoir été élève; avec des talents et des qualités brillantes qui l'eussent fait distinguer hors d'une classe médiocre, elle conservait des goûts simples et modestes. Félix la vit et l'aima, entraîné par une persuasion invincible, par une homogénéité de caractère, d'humeur, de sentiments et de désirs. C'est alors qu'il contracta avec elle ce mariage des temps antiques, juré à la face de Dieu et de la nature : « Sois ma compagne : je serai ton ami et ton protecteur. » Ils vécurent deux années ensemble dans une maison isolée, sans autre contact avec le monde que les fréquentes visites de Jenneval, qui venait chaque semaine au milieu d'eux se refaire de l'égoïsme monotone de Paris et se réchauffer aux rayons de leur bonheur.

Ce bonheur fut interrompu lorsque Félix, gravement atteint d'un mal qui s'enflamme par le travail de la pensée, dut se rendre aux eaux de Baréges, seul, parce que la grossesse avancée de sa femme n'aurait pas résisté à ce voyage de long cours : Jenneval n'eut qu'à opposer cette puissante considération aux vœux de l'un et de l'autre. Félix partit, et revint plus malade, tant l'absence avait pour lui éternisé les heures, assombri le ciel et paralysé l'effet des eaux minérales; mais bientôt la vue de sa chère Adeline et la naissance d'un fils, quoique prématurée et environnée de mortelles inquiétudes, contribuèrent à guérir la mélancolie qui le consumait; il reprit courage à ses études, à ses plaisirs; il traita le corps par l'esprit, et les médecins le décidèrent à une seconde excursion à Baréges. Cette fois encore, il n'emmena pas sa femme, que l'état de nourrice condamnait à résidence; mais il s'affecta moins d'une séparation nécessaire pendant laquelle madame Revel demeurait à Paris sous la garde de Jenneval, occupée de ses devoirs de mère et distraite par un petit nombre de nouvelles relations de société; car elle avait désiré couvrir son union d'un vernis légal, et son époux n'avait pas balancé à lui accorder en échange d'un fils la vaniteuse satisfaction d'un article du code Napoléon ; cependant, pour l'honneur de sa philosophie, il avait protesté devant le maire que l'association de l'homme et de la femme était souverainement indépendante. Enfin, il revenait bien portant, avide de jouir des douceurs de sa récente paternité et de l'amour conjugal; la chaîne de la municipalité ne lui pesait pas.

Félix, suivant le précepte de la création biblique, avait pris femme à son image ; car il l'égalait en beauté et en grâces autant qu'on peut comparer les formes flottantes et polies d'Ève aux formes arrêtées et saillantes d'Adam. Il était blond comme elle, avec des yeux bleus comme les siens ; mais sa peau plus brunie, sa bouche moins mobile, ses sourcils plus épais et ses joues moins rosées, accusaient la différence d'âge et de sexe. Ses limpides regards, qui filtraient à travers des cils dorés, s'obscurcissaient par instant au reflet d'une triste et vague fantaisie. C'est un clair ruisseau dont le moindre vent trouble le fond et ride la surface.

Il fût resté à la même place, pâle, muet, et raide d'étonnement, à la foudroyante parole de Mariette, qui n'osa en observer le résultat et s'enfuit, si madame Revel n'était accourue à lui, pétulente de joie, pleurante d'émotion; elle se précipita dans ses embrassements et se suspendit à son cou avec des transports, des cris, des sanglots, des mots inarticulés : lui était froid, préoccupé et ingrat à ces démonstrations de tendresse, tellement qu'elle s'en aperçut et attribua ce singulier accueil à tout, plutôt qu'à l'apparition du spectre de la jalousie dans son ménage. Elle redoubla ses caresses, ses mignardises, ses coquetteries d'amitié qu'il lui avait appris à croire infaillibles; mais en vain : une phrase retentissante à ses oreilles l'avait frappé d'oubli et d'insensibilité.

Lorsqu'il passa le seuil de son appartement, il n'éprouva pas cette inquiétude religieuse qui s'empare de nous en rentrant dans nos foyers; il ne salua pas avec des larmes les lieux qu'il avait quittés naguère; il n'interrogea pas curieusement sa mémoire pour y assembler des impressions lointaines, non : tout sembla changé à ses yeux : il ne reconnut plus sa bibliothèque et les livres de prédilection où le sinet n'avait même pas été déplacé, ni son atelier où le nombre de ses tableaux était augmenté, ni sa chambre, où il recula devant un portrait de Jenneval. « Il aimait trop madame! » Cette horrible accusation qui fermente dans son cerveau, qui bourdonne à ses oreilles, qui torture sa pensée, prend un corps, se dresse, se multiplie, affaisse les coussins du canapé et se joue dans les rideaux du lit.

— Félix, regarde notre Jules, lui dit Adeline élevant l'enfant d'un air de triomphe maternel: comme il est fort! comme il est beau!

Mais il regarde à peine d'un œil fixe et distrait, comme si cet enfant lui fût étranger, et toujours le désordre s'accroît dans cette âme bouleversée par quatre mots qui contiennent trois destinées.

— Mon ami, regarde ton portrait, dit-elle en souriant avec calme; il me tenait compagnie, et bien souvent je lui adressais la parole. Je l'ai fait de souvenir, et j'espérais le finir avant ton retour.

— C'est-à-dire qu'on ne m'attendait pas ici, murmure-t-il entre ses dents qu'il grince.

Mais il s'apaise par degrés; il a honte de ses fougueux soupçons, il s'afflige de sa crédulité maladive; c'est un rêve, c'est une imposture; il se retrouve en lui-même, il retrouve son Adeline plus belle, plus enchanteresse, plus pure; il s'éveille : alors l'affreux cauchemar se dissipe dans les bras de sa femme, auprès du berceau de son fils, parmi les charmantes réalités du bonheur domestique.

— Mon Félix, lui dit-elle assise sur ses genoux et s'interrompant par des baisers, pourquoi ne m'écrivais-tu pas?

— Tu vas au devant de mes reproches, ma bonne amie; je n'ai eu que deux lettres de toi!

— Deux lettres! j'écrivais plusieurs fois par semaine...

— A moi?

— Sans doute; et je n'ai pas reçu de toi une seule lettre depuis ton départ.

— Pas une lettre, mais dix, vingt, que sais-je? Tous les jours j'écrivais; j'ai écrit des volumes; je causais de loin avec toi... Et Jenneval?

— C'est inconcevable, se hâta de reprendre madame Revel feignant de n'avoir entendu ni le nom ni le coup d'œil dont il fut suivi; nos lettres ont été volées? Par qui? dans quelle intention?

— Oui, c'est inconcevable, repartit Félix qui voyait poindre, s'étendre et s'effacer l'incarnat de la joue d'Adeline. Quelqu'un avait intérêt à cette soustraction, à cette violation de correspondance..... Et Jenneval!

— Jenneval! Ah! mon ami, tu es éloigné de prévoir ce qui arrive, répondit-elle vivement; ce pauvre Jenneval est parti hier pour les États-Unis.

— Voilà une triste nouvelle, et je n'y étais pas préparé..... Aussi, je ne comprenais pas ce que voulait dire Mariette! Quoi! Jenneval est parti pour tout de bon! il faut qu'il ait perdu la tête!

— Moi-même je ne puis le croire encore. Il va s'établir à New-York, y exercer son état, faire fortune! C'est comme un songe.

— Oh! ce n'est pas bien à lui! Partir sans me dire adieu, sans m'embrasser! Un véritable ami eût agi autrement.

— J'évitais de t'en parler pour ne pas t'attrister aujourd'hui. Quand je te revois, quand je te possède après une si cruelle absence, mon bon Félix, n'empoisonne pas notre joie par des regrets; oublie qu'il nous manque...

— Tu as raison, Adeline; c'est un jour de bonheur; il faut en jouir avec plénitude, sans arrière-pensée. Demain, plus tard, nous causerons de nos affaires, de nos chagrins; d'ailleurs, il reviendra peut-être sur ses pas... Ne m'as-tu point dit que Jenneval avait de l'amour?

— Jenneval! de l'amour! eh! pour qui donc?...

— Je ne sais : il y a tant de femmes à Paris. En vérité, je commence à n'en plus douter ; son air sérieux et contraint, sa sauvagerie même, et ce départ qui ressemble à une fuite, c'est bien là de l'amour.

— Monsieur est servi, dit Mariette entre-bâillant la porte pour lancer dans la chambre un regard sournois et malin.

VIII.

UNE BONNE ACTION.

> Une grande pitié s'était remuée en lui, et il avait emporté l'enfant.
>
> VICTOR HUGO (*Notre-Dame de Paris*).

Mariette n'était pas une femme de chambre comme une autre, que l'on choisit sur certificat d'un ancien maître, ou d'après recommandation d'un bureau de placement qui ne connaît de sa protégée que l'impôt de sa protection. Madame Revel ne l'avait pas prise à cause de ses dents saines et blanches, de sa robuste santé et de sa jolie figure, parce qu'une bonne embrasse un enfant, le porte et lui sourit : une mère descend aux plus minutieux détails ; elle souffrirait du pli d'une feuille de rose pour son fils ; elle n'est capricieuse, exigeante, importune que pour lui : elle lui fait la cour, elle lui décerne un culte ; voilà pourquoi les bonnes d'enfants sont rarement laides, vieilles, chassieuses, édentées.

Mariette devait au hasard sa condition, que l'attachement de ses maîtres lui avait faite si douce et si agréable : M. Revel la traitait comme sa fille, Madame comme son amie.

La première année de sa liaison, Félix, pour détourner l'attention du monde qu'il bravait dans sa conduite, et pour cacher son bonheur ainsi qu'un avare fait son trésor, avait emmené Adeline loin de la capitale. C'est doubler les charmes du chemin que de le parcourir avec une femme que l'on aime, avec une femme qui partage vos impressions, avec une femme, en un mot, puisque le cœur des femmes a tant de cordes inconnues, harmonieuses et poétiques, graves et sublimes, qui vibrent à l'inspiration des lieux ; un site pittoresque, une ruine, un fleuve, un arbre, l'objet le plus vulgaire, en voyage, peut frapper cette imagination d'où jaillisent des étincelles communicatives. Puis il y a des moments de jouissance magnétique à voir ensemble, à penser ensemble, à s'émouvoir ensemble ; ou bien la force morale et physique vient à l'aide de la faiblesse : faut-il gravir au bord des précipices, franchir un pont qui tremble, pénétrer dans les cavernes, côtoyer un torrent? on rassure par de tendres paroles une résolution qui s'effraie, on raffermit un pied débile qui chancelle, on sent battre un cœur contre son cœur, on sent frémir une main dans sa main. Après on rit ensemble, on frissonne ensemble des dangers passés ; c'est une suite de sensations délicieuses, profondes, imposantes, terribles. Aussi une promenade en Suisse ou en Auvergne amasse-t-elle des souvenirs qui surnagent dans le cours d'une vie longue et orageuse.

Félix, qui savait les ineffables voluptés d'un pèlerinage d'artiste, les enseignait à sa docile compagne, s'enivrait d'amour avec elle vis-à-vis les grands spectacles de la nature. Ils visitèrent, les pinceaux à la main, nos splendides provinces de la France méridionable, où les admirations varient à chaque pas en changeant d'objets, saisies tour à tour par les productions du sol qui réunit l'Espagne et l'Italie, par les aspects merveilleux de l'horizon, par les antiquités romaines et celtiques ; là ils dessinaient un château démantelé de la féodalité, une cathédrale mauresque, un temple d'ordre corinthien ; ici ils peignaient des laves éteintes, des rochers perpendiculaires, des cataractes brumeuses, des plaines blanches de soleil, des paysages bigarrés de bourgades, de marais et de bois. Ils virent la ville de Puy telle qu'un nid de corbeau sur sa roche. Avignon et le pont du Gard, Nîmes et sa Maison-Carrée, Marseille et son port. Ils eurent la fantaisie de séjourner un mois dans les landes sablonneuses d'Oléron, pour essayer parmi cette population brute et cette contrée nue s'ils pourraient se détacher assez des choses extérieures pour se suffire à eux-mêmes dans une contemplation uniforme, dans un épanchement inépuisable ; l'épreuve était hardie ; Pétrarque et Laure ne l'eussent pas osée.

Ils se transplantèrent, comme deux fleurs exotiques, dans un village, si l'on donne ce nom à quelques cabanes de boue, couvertes de bruyères ; l'auberge où ils se logèrent se distinguait des habitations voisines par un toit de chaume et deux fenêtres vitrées ; les troupeaux n'y étaient pas confondus avec les hommes, et la fumée s'échappait par un tuyau, non sans laisser un nuage épaissi dans la salle commune, au-dessus de laquelle la chambre d'honneur leur

fut réservée; une paillasse pour lit, un banc pour siége, une table pour meuble, une image peinte de saint pour ornement. Quittez donc le vivre commode et moelleux de Paris, pour aller fonder un ermitage à l'amour dans une hôtellerie des Landes!

Cependant ils s'accoutumèrent à manquer de tout, à ne désirer rien; ils dormirent d'un plein sommeil sur cette couche dure et misérable; ils partagèrent de franc appétit le rustique repas de leurs hôtes; ils étaient solitaires parmi ces êtres qui n'avaient de l'homme que la forme extérieure et matérielle; ils étaient étrangers parmi ces mœurs incultes et primitives qui attendent depuis des siècles un reflet de la civilisation. Tous deux oubliaient le reste de l'univers dans cette retraite plus sauvage que la Thébaïde des premiers chrétiens; tous deux se créaient de leur tendresse une nature moins agreste; ils s'aimaient davantage sans distractions, sans attiédissement; ils tiraient leur bonheur de leur propre puissance, soit qu'ils errassent en rêvant à travers ces déserts de sable, soit qu'ils bornassent leurs idées à l'espace exigu de leur table boiteuse, quand la veillée les rapprochait sous le rayon d'une lampe puante. Les indigènes s'apprivoisaient à leurs bienfaits, car ils se trouvaient trop heureux pour n'être pas charitables: ils prenaient plaisir à soulager une pauvre famille, à répandre des aumônes qu'on ne demandait pas et qu'on bénissait.

La mère Marguerite, veuve d'un soldat réquisitionnaire, avait surtout éprouvé leur générosité; cette vielle femme, restée seule avec une fille en bas âge, n'avait eu ni les moyens ni la volonté de bien élever celle-ci, qui parvint à sa douzième année sans avoir acquis les plus indispensables notions de morale. Elle passait l'été à garder quelques chèvres maigres et quelques brebis noires qui fournissaient à peine à leur chétive nourriture; l'hiver, elle s'aventurait, pieds nus et vêtue d'une peau de mouton, pour recueillir sous la neige une mousse aride et des brins de bouleau. A son retour, sa mère la maltraitait, lui refusait sa part du lait et du fromage, on l'envoyait acheter de l'eau-de-vie jusqu'à la ville prochaine. Marguerite n'avait pas d'autre désir qu'une bouteille d'eau-de-vie; d'autre joie qu'une rasade d'eau-de-vie; le peu d'argent qu'elle pouvait retirer de la vente de ses fromages, de ses laines et de sa filasse s'écoulait en eau-de-vie; si elle tricotait un bonnet, si elle creusait une paire de sabots, c'était encore une pinte d'eau-de-vie qu'elle sollicitait en échange. Lorsqu'elle était ivre, sa méchanceté brutale retombait sur sa fille Mariette; lorsqu'elle ne l'était pas, à son grand désespoir, sa méchanceté redoublait encore contre Mariette. Cette malheureuse enfant préférait les plus épouvantables temps, le froid, la pluie, le vent et le soleil d'aplomb sur la fournaise de sable, à la belle humeur de la mère Marguerite; elle avait le corps meurtri de coups, la figure brûlée de hâle, les pieds et les mains déchirés par les cailloux et les épines; elle vagabondait à demi nue sous de sales haillons, si malpropre et si hâve, qu'il fallait certainement qu'elle fût belle pour ne paraître pas ignoble et repoussante.

Sa mère, devenue impotente par les infirmités d'une vieillesse prématurée, ne sortait jamais de sa cabane que le jour de Pâques, pour aller entendre la messe au clocher le moins éloigné, à deux lieues environ; la dévotion superstitieuse qu'elle avait à cette fête solennelle de l'église lui prêtait la force d'entreprendre ce pénible trajet. Elle ne bougeait plus de son fauteuil de sapin grossier pendant l'année entière, et comme l'usage des liqueurs spiritueuses lui avait presque ôté la faculté du sommeil, elle consumait les nuits à boire et à filer. Sa passion pour l'eau-de-vie et le rhum l'encourageait au travail, malgré sa vue affaiblie, ses membres paralysés et sa torpeur continuelle; elle n'interrompait même le roulement de son rouet que pour remplir et vider sa tasse de fer-blanc; sa voix cassée et criarde retentissait souvent comme une crécelle, et mettait en fuite les plus hardis, qui n'eussent pas retourné la tête, de peur de voir le diable; car la mère Marguerite était redoutée à la ronde par les amants et les nouveaux mariés, qui lui attribuaient tous les accidents contraires à leurs amours. On l'accusait de jeter des sorts aux troupeaux qu'elle voulait détruire ou diminuer par une épidémie; on expliquait avec des particularités effrayantes la solitude où elle vivait en compagnie de sa boisson chérie; et beaucoup de bergers affirmaient par serment l'avoir rencontrée la nuit, qui dansait dans la bruyère avec les follets rieurs. On racontait d'elle certaines histoires suspectes qui tendaient à la faire exorciser. Les gens du voisinage, qui frissonnaient d'en parler sans un signe de croix, blâmèrent l'imprudence de madame Revel, qui eut pitié de la petite Mariette, l'habilla de neuf, et lui remit un napoléon pour sa mère.

— Est-ce raison de donner au diable l'argent

du bon Dieu? dit l'hôtelier en son patois inintelligible : tenez-vous bien qu'il ne vous arrive malheur.

Peu de jours après le don de la pièce d'or, qui ne servit qu'à tripler les rations d'eau-de-vie, on entendit un soir des cris et des sanglots étouffés sortir de la maison de Marguerite : on ne s'en iuquiéla pas d'abord, parce que les mauvais traitements que subissait l'infortunée Mariette n'étaient ignorés de personne; on supposa que la vieille sorcière se vengeait de l'échec d'un de ses tours diaboliques en accablant de coups sa victime ordinaire. Mais les cris se prolongèrent si douloureusement que l'alarme courut aux alentours : on crut qu'un exécrable maléfice s'accomplissait dans le moment, et chacun attendit avec des transes que le bruit eût cessé, quoiqu'on reconnût bien la voix de Mariette et les bêlements de ses moutons. Enfin, un esprit-fort des assistants offrit d'approfondir ce mystère en s'introduisant seul dans le logis de la sorcière; un second ne voulut pas être réputé moins brave que son camarade, et se présenta pour l'accompagner; un troisième se décida en hésitant à tenter cette périlleuse aventure. Un grand nombre d'autres devaient aussi s'approcher à distance, tandis que des femmes, enhardies de curiosité, rôdaient déjà près de la porte fermée.

L'un marcha en avant, l'autre suivit, et le troisième, par une fausse honte, ne recula point; ils se consultèrent à qui entrerait le premier. Lorsque le loquet eut cédé sans difficulté, ils écoutèrent un instant, et se persuadèrent que Mariette poussait des clameurs aiguës entre-coupées de pleurs et de gémissements, auxquels répondaient, d'intelligence, les animaux enfermés dans l'étable. Ils avancèrent tout d'un accord et presque rassurés; mais une vapeur nauséabonde, qui faillit les asphyxier à la porte de la chambre, leur cacha d'abord un spectacle hideux qui surpassa toutes les terreurs de leur crédule imagination.

Cette salle, aux murs humides, à la charpente découverte, à l'ameublement misérable, n'avait rien d'extraordinaire en rapport avec les attributions de la magie; le peu d'objets qu'on y remarquât attestait la pauvreté, et non de coupables pratiques de sortiléges; mais un seul objet, naguère vivant, soulevait plus d'horreur que de pitié : c'était Marguerite, encore assise dans son fauteuil, les mains et le visage charbonnés, les vêtements consumés ou roussis, et la bouche béante, d'où s'exhalait une fumée fétide qui suintait des parois en eau noirâtre. A côté, sur un trépied massif, la mèche qui plongeait dans un pot de graisse était allumée, et un phosphore bleuâtre flottait au dessus de la tasse d'étain : à terre, le rouet et la quenouille, que le feu n'avait pas touchés, et un tibia dans un tas de boue huileuse; au plancher, une longue traînée de suie infecte; des lamentations partaient du fond de l'étable.

Les téméraires éclaireurs se repentirent trop tard d'avoir été jusque-là; ils se crurent perdus, et leurs cheveux roux se hérissèrent; blêmes, hagards, défaillants, suffoqués, ils reparurent soudain au seuil de la cabane, sans pouvoir prononcer une parole; leur silence accrut les angoisses de la foule, et, quand leurs récits exagérés eurent mêlé l'intervention infernale à un évènement qu'ils ne comprenaient pas, une rumeur de réprobation générale s'éleva contre la sorcière, que le démon venait d'emporter, disait-on. Quelqu'un avisa de brûler les dépouilles damnées de Marguerite, la demeure qu'elle avait souillée et tout ce qui lui appartenait.

— Au feu, la caque! criait-on en fureur; au feu, la vermine et la verminière! Ohé! c'est justice tardive. La méchante bête a fait mourir mes bestiaux, elle a regardé mon mariage d'un mauvais œil; elle a fait mon enfant bossu; elle a envoyé des rats dans mes châtaignes; elle a gâté mes fromages; elle a nui à mes fiançailles; elle a rompu mes échasses. Au feu! et le malin en prenne les cendres!

Le ressentiment fut plus énergique alors que la peur; on lança des tisons sur la couverture d'herbes sèches qui s'allumèrent avec la rapidité de l'amadou; une colonne de flamme monta dans l'air. Les rires, les acclamations des spectateurs étouffèrent les plaintes humaines qui s'échappaient du milieu de l'incendie et dominaient le craquement des poutres, le bourdonnement du feu. Les mains se saisirent, une ronde se forma en s'agrandissant et s'ébranla en tournoyant aux chants rauques et barbares du pays. On eût dit un sacrifice des druides gaulois au sanglant Teutatès.

— Le feu! s'écriait Félix Revel qui accourait aux lueurs projetées au loin sur les dunes de sable. Mes amis, du secours! de l'eau! il est peut-être possible de sauver... Ah! que faites-vous! Secondez-moi! écoutez-moi!

Et la ronde, dont le mouvement s'accélérait en cadence, passait et repassait devant lui, éclai-

rée par l'incendie qui montrait des figures atroces sous des bonnets rouges et des peaux laineuses ; c'était une image réelle du sabbat.

— Cette maison était-elle habitée? reprend Félix hors de lui et indifférent aux prières de sa femme qui l'a rejoint toute en larmes; oui, n'entends-je pas des cris? Il y a donc une victime! C'est l'habitation de Marguerite? Vous êtes bien lâches!

Il rompt la chaîne des mains, qui se renoue derrière lui ; il ne balance plus, il se jette dans les flammes qui le recouvrent de toutes parts. Il pénètre dans la salle sous une pluie ardente. Il veut entraîner la vieille femme, qu'il aperçoit immobile dans son fauteuil : elle tombe en charbon par l'effet de la combustion spontanée. Il va songer à son propre salut, en s'empressant de fuir avant que la toiture ne s'écroule sur sa tête ; il cherche une issue à travers la fumée qui tourbillonne : un cri déchirant le rappelle et le guide ; il découvre un enfant couché par terre entre deux brebis bêlantes. Les débris embrasés tombent autour de lui; ses habits ses cheveux, ses sourcils sont brûlés; il s'empare de l'enfant qu'il enlève dans ses bras; il marche sur la braise, il traverse un rideau de feu. Les murs se fendent, la charpente s'affaisse, un fracas sourd annonce la chute du toit qui pousse au ciel noir une pyramide rouge comme un cratère de volcan.

La ronde s'arrête et s'écarte avec respect; Félix dépose une petite fille aux pieds d'Adeline évanouie.

C'est Mariette, qu'il a presque adoptée, qu'il a élevée lui-même; c'est Mariette, qu'il aime parce qu'elle lui doit la vie: à défaut d'enfant de son mariage, il en eût fait sa fille; elle ne sera que femme de chambre! Peut-être valait-il mieux la laisser périr dans les flammes auprès du cadavre de sa mère Marguerite!

IX.

UNE ENQUÊTE.

. . . . . . Quand l'âme aux rêves échappée
S'aperçoit un matin qu'elle s'était trompée.

JOSEPH DELORME (*Poésies*).

Mariette dormait encore, livrée à des songes attrayants qui n'étaient pas le produit bizarre du sommeil, mais de sa préoccupation habituelle, lorsque M. Revel l'appela par son nom du bas de l'escalier; elle s'éveilla en sursaut à cette voix qu'elle entendait souvent dans ses rêves, se jeta hors du lit et se hâta de vêtir une robe ; elle ne prit pas le temps de compléter sa toilette et d'affranchir les boucles de ses cheveux de leurs moules de papier qui débordaient le foulard serré sur les tempes; elle n'attacha pas même sa ceinture et chausa des pantoufles qui, en se déformant, n'avaient point réussi à lui faire un gros pied. Si madame Revel l'eût appelée, elle aurait mis à venir autant de lenteur qu'elle montrait d'empressement à l'ordre de de son maître.

Elle s'arrêta un moment à la porte du cabinet de M. Revel, écouta pour savoir s'il y était seul, apaisa les soulèvements de son sein, composa un sourire, et demanda d'un ton caressant si elle pouvait entrer ; Félix vint lui-même l'introduire et la faire asseoir silencieusement auprès de son fauteuil. Mariette interpréta en faveur de ses projets l'air pensif et mystérieux qu'elle lui voyait pour la première fois; elle attendit avec une émotion visible qu'il l'interrogeât.

— Ma chère Mariette, lui dit-il en affectant une indifférence qu'il trahit bientôt par la fixité de ses regards scrutateurs, j'ai fait une bien longue absence...

— Oh! bien longue! interrompit-elle, la prunelle dilatée et les mains jointes.

— C'est la dernière heureusement; si ma santé me force à reprendre les eaux, j'emmènerai ma femme et mon enfant...

— Et moi aussi? Dites que vous m'emmènerez, promettez-le; j'ai tant souffert pendant ces deux grands mois!

— Quoi donc! Adeline a-t-elle eu moins d'égards, moins d'amitié pour toi? C'est impossible! Il est vrai que je ne sais rien de ce qui s'est passé ici! pas une lettre!

— Comment! madame ne vous a pas écrit! J'ai bien porté des lettres à la poste, mais j'ignore à qui elles étaient adressées.

— Tu sais lire pourtant, et tu as bien profité de mes leçons ; la discrétion ne défend pas de lire une adresse; mais n'est-il pas venu des lettres de moi?

— Il est venu tant de lettres que je n'oserais dire non ; d'ailleurs, madame ne me rendait pas de comptes.

— Qui pouvait lui écrire ainsi?

— Ma foi! cela ne me regardait pas, et je ne le lui ai pas demandé ; M. Jenneval peut-être...

— Jenneval ! mais qu'avait-il besoin de lui écrire ? Il la voyait, il lui parlait tous les jours, à toute heure !...

— Ce n'était point assez sans doute ; quand on aime beaucoup, on a toujours quelque chose à se dire ; ça ne finit pas. Ah ! monsieur, si j'étais, moi, votre femme !

— Que ferais-tu, mon enfant ?

— Dame ! je ferais !... Je sais plutôt ce que je ne ferais pas ; car vous ne méritez point, vous, d'être trompé : comme je vous aimerais, moi !

— Allons, Mariette, je ne comprends rien à ce langage dans votre bouche. Qu'est-ce qui me trompe ? Nous ne jouons pas la comédie, et je vous prie de vous expliquer.

— Mon Dieu ! volontiers, monsieur ; la reconnaissance me prescrit de tout déclarer, et je n'ai plus de ménagements à garder envers madame. N'avez-vous jamais eu de soupçons ?

— Contre qui ? contre Adeline ? Ah ! je vous ordonne de préciser vos accusations ; aussi bien, j'ai à cœur d'éclaircir un propos que vous avez tenu hier, et qui tendrait à m'ôter la confiance de la personne que j'ai la plus chère au monde.

— Je répèterai, monsieur, le propos qui vous semble coupable : j'ai dit que M. Jenneval aimait madame...

— Malheureuse ! que prétends-tu par cette calomnie ?.... Eh bien ! Mariette, je n'ai jamais douté d'une amitié si légitime et si pure, à laquelle je m'associe du fond du cœur...

— Cette amitié avait pris toute l'apparence de l'amour, entendez-vous ?

— L'amour ? Tu es insensée, ma bonne Mariette ; je ris d'y songer !... Depuis quand connais-tu ce que c'est que l'amour ? Enfant !

— Oui, je connais l'amour, monsieur, pour mon malheur peut-être ! Est-ce que l'amour appartient seulement aux gens de votre condition ? L'amour n'est pas aristocrate, comme disait M. Jenneval.

— Folle ! je ne t'ai pas mandée pour devenir ton confident ; instruis-moi de ce qui m'intéresse. Pendant mon absence, madame fréquentait-elle le monde ?

— Elle allait le samedi au concert chez madame d'Orvilliers, où la conduisait M. Jenneval, qui la ramenait à minuit, même plus tard.

— Il venait donc souvent ?... Je demande s'il venait beaucoup de visites ?...

— Quelquefois : madame Bourbier et son mari, ce gros père *la Joie* qui chante toujours ; madame d'Orvilliers et le président ; du reste, madame n'était que rarement seule, car M. Jenneval ne la quittait pas.

— Il ne la quittait pas ? Il s'installait dans l'atelier, un livre à la main, n'est-ce pas ? Il ne bougeait et ne disait mot ?... Je suis fait à ses manières ; l'honnête garçon avait scrupule de s'acquitter de sa promesse et d'outre-passer mes recommandations. Il gênait, il embarrassait Adeline dans la crainte qu'elle ne s'ennuyât.

— Madame ne se gênait pas, je vous jure ; elle m'envoyait chercher M. Jenneval lorsqu'il tardait au rendez-vous, et ils passaient ensemble les journées, les soirées. Je remarquais le lendemain que votre portrait en était au même point que la veille. Quant au petit, il fallait toujours le trimballer au Luxembourg, bien qu'il criât la faim !

— En vérité, cette conduite inconséquente m'étonne de la part de Jenneval, qui n'a pas craint de donner prise à la méchanceté de vos pareilles, de la part de ma femme, qui devait prévoir les suites de sa légèreté... Mais peut-être, Mariette, as-tu mal vu et mal jugé ? Je ne puis me résoudre encore à croire à cet excès d'imprudence...

— Voulez-vous me forcer à des aveux dont j'ai honte pour vous ? Si M. Jenneval était encore à Paris, je me tairais de peur d'un malheur ; mais il s'est rendu justice en partant de bonne volonté. Fi donc ! un ami qui séduit la femme de son ami !

— N'ajoute pas une parole, Mariette, ou je te chasse de ma maison, je te repouse à jamais ! Non, si tu attaches quelque prix à mon amitié, si tu n'as pas oublié que je t'ai sauvé la vie, si tu as de l'âme enfin, désabuse-moi, démens ces inculpations ; ne m'enlève pas mon bonheur ! lors même que tu ne m'en imposerais pas, ce qui serait horrible ; par piété, rétracte tes médisances, et sois sûre que je te pardonnerai, que je te récompenserai ; car tu me rendras au centuple le peu que j'ai fait pour toi.

— Pour votre repos, pour votre bonheur à venir, mon bon maître, je veux, je dois vous révéler, au risque d'être leur complice, les trahisons qui vous accablent, qui vous menacent encore ; vous aurez cette preuve de mon... de ma fidélité... Maintenant j'ai ouvert les yeux, Dieu merci, et je ne balancerai pas entre une femme que je déteste et vous que...

— Tais-toi, Mariette : tu as perdu le respect... tu as perdu la raison ! C'est toi que l'on sonne ; va-t'en ; prends garde qu'on nous trouve ensem-

ble. Tu me diras toute la vérité, si pénible qu'elle soit!... Jenneval! Jenneval!... Je suis certain d'avance que le zèle t'aveugle, t'emporte trop loin... Ah! Jenneval!

— Félix... Monsieur, je les ai surpris, vous dis-je? En croirez-vous vos yeux? J'ai soustrait une lettre commencée là sur votre bureau... Vous la verrez!

— Adeline! épouse indigne! une lettre! la preuve du crime! alors je me vengerais! je tuerais Jenneval, je divorcerais!

— Le divorce, monsieur, c'est le meilleur moyen de sortir d'embarras; après un divorce, vous pourrez vous remarier!

— Moi, que me fais-tu dire là? Mariette, je t'ai suppliée de garder le silence sur un sujet qui m'afflige, qui m'outrage; à présent je te l'ordonne sous peine d'encourir tout mon ressentiment. Ecoute, je ne veux rien savoir, et si ces lâches faussetés transpiraient au dehors, je vous punirais seule, je vous abandonnerais!

— Mon ami, est-ce que tu débites un sermon? dit madame Revel qui entr'ouvrit la porte et parut étonnée de rencontrer sa femme de chambre. Mariette, que faisiez-vous ici, quand j'ai besoin de vous pour m'habiller? voilà une heure que ma sonnette vous appelle.

— Je l'ai bien entendue, répondit aigrement Mariette qui s'était levée; mais je ne pouvais être à deux endroits en même temps, car je suis aussi au service de monsieur.

X.

UNE PAPILLOTE.

On n'est jamais trahi que par les siens
(PROVERBE.)

Madame Revel adressa comme un regard de reproche à son mari qui avait, par trop d'indulgence et de familiarité, encouragé les écarts insolents de Mariette, enhardie à braver toute son autorité bienveillante; elle évita une discussion avec sa domestique, de peur d'être poussée à bout et d'aller plus loin qu'elle ne voulait. Ayant fait signe à celle-ci de la suivre, elle passa dans sa chambre à coucher. Mariette ne lui eût pas obéi si un geste impérieux de Félix n'avait donné plus de poids à l'ordre tacite de sa maîtresse. Elle sortit la tête basse, en ruminant sa colère.

Adeline avait une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse, elle oubliait sa rancune aussi vite que le sujet qui l'avait motivée, elle revenait d'elle-même aux voies d'accommodement et de réconciliation; ainsi, le moment qui s'était écoulé entre sa sortie du cabinet et son retour dans sa chambre avait tempéré la vivacité du premier sentiment; il semblait que la porte, en se fermant, eût laissé derrière elle l'amour-propre blessé, le dépit et l'offense. Mariette, au contraire, dissimulée et vindicative, ajoutait de nouveaux griefs à la haine couverte qu'elle portait à sa rivale, à l'ingratitude qu'elle amassait contre sa bienfaitrice. Elle se tenait debout, muette et glacée; mais il y avait plus que de la colère dans ses yeux roulants, plus que du dédain dans son sourire comprimé. Madame Revel s'aperçut de la lutte intérieure qui survivait à des torts réels dans l'âme fière de sa *petite Marie*, comme elle avait longtemps appelé la jeune orpheline, qu'elle se surprenait à moins aimer de jour en jour.

— Mariette, lui dit-elle, ne boudez plus; venez me lacer. Je vous pardonne de m'avoir répondu si malhonnêtement. Ce n'est pas une belle conduite, mon enfant; j'excuse un mouvement d'humeur, mais une obstination sournoise et injuste décèle un mauvais cœur. Aurais-tu donc un mauvais cœur?

— Apparemment, puisque je me révolte contre la tyrannie des maîtres: tout le monde n'est pas fait pour servir, et bien des gens ne sont pas à leur place.

— Je devrais vous y remettre d'un mot, mademoiselle; je devrais vous punir de tant d'arrogance, car vous êtes une folle ou une ingrate. Souvenez-vous que les droits de vos parents sont dans nos mains et que leur perte vous a placée sous notre tutelle: regardez-moi comme votre mère!

— Ma mère? Non, madame; vous n'avez de droits sur ma personne que ceux que vous donne ma triste position chez vous. Lorsque je voudrai en sortir, je serai la maîtresse, et, dès à présent, je vous avoue que j'espère n'y pas rester longtemps.

— Mais où irez-vous, ma pauvre enfant? En mettant le pied hors de cette maison, vous seriez perdue à jamais. Vous ne connaissez pas les périls qui environnent une fille sans expérience, sans avis, sans famille, sans moyens d'existence. Mais pensez-vous donc être plus heureuse en service ailleurs?

— Lorsque je vous quitterai, madame, j'entends bien ne pas rentrer en condition : autrement je ne changerais pas la mienne.

— C'est de la démence, vous ne savez ce que vous dites ; une femme ne peut compter avoir une aisance indépendante qu'en se mariant : croyez-vous trouver un mari dans la rue? Tenez, Mariette, on vous a monté la tête avec des lectures de romans ; on vous a donné de perfides conseils ; je souhaite qu'ils ne vous conduisent pas à votre malheur.

— Mon Dieu ! madame, je suis d'âge à me conduire dorénavant ; le reste est mon affaire. Vous me traitez toujours comme une enfant : je vous prouverai bien que j'ai mon but.

— Allons, Mariette ! vous ne pensez pas à vos paroles, qui n'ont pas le sens commun ; je ne vous en veux plus ; reconnaissez vos torts, repentez-vous, et faisons la paix : embrassez-moi.

— Oh ! pour cela, non, madame ! Si je vous embrassais, j'aurais l'air de vous craindre !... Non, vraiment ; restons-en là, je ne m'engage à rien.

— Voilà une raideur de caractère que je ne soupçonnais pas encore ; restons-en donc là, Mariette. Vous ne méritez guère ce qu'on a fait pour vous. Silence ! mademoiselle.

Mariette murmurait encore tout bas : madame Revel fit semblant de ne pas s'apercevoir de cette nouvelle désobéissance qu'il lui eût fallu châtier sévèrement ; elle parut ne s'occuper que de sa toilette, qui n'avançait guère sous les doigts négligents de sa femme de chambre. Celle-ci poursuivait le cours d'une idée, déjà indifférente, aux soins de son état présent ; elle releva la tête hautainement et se regarda dans la glace qui reflétait son image avec celle de sa maîtresse. Pendant cette muette comparaison où elle s'attribuait l'avantage, le lacet s'échappait de sa main, et à peine entendait-elle la voix qui l'éveillait de ses distractions admiratives, lorsqu'elle analysait la supériorité des brunes sur les blondes.

— Qu'avez-vous donc ce matin, ma pauvre Marie? lui dit madame Revel, se retournant vers elle avec bonté ; vous me gardez encore rancune, n'est-ce pas ? Savez-vous que votre caractère devient difficile à vivre? Il y a en vous quelque chose d'extraordinaire... Relevez l'épaulette de mon corset...

— Je le veux bien ; vous serez toujours mal habillée, madame.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Une femme qui nourrit ne doit pas avoir de prétentions. D'ailleurs vos bras sont attachés trop en avant, votre poitrine trop rentrée et vos épaules inégales.

— Mariette, à coup sûr, je ne vous choisirai pas pour faire mon portrait.

En prononçant ces mots d'un ton fâché et avec un sourire incrédule, Adeline appela sa psyché en témoignage, et un coup d'œil complaisant, qu'elle échangea avec elle-même, donna un démenti rapide au jugement partial de Mariette. L'émulation d'être la plus belle existe toujours entre deux femmes, lors même que leur position se trouve à une grande distance sociale : une grisette se préfère à une princesse du sang impérial. Cependant madame Revel avait rougi ; une impertinence en face est plus sensible de la part d'un inférieur ; elle eut besoin d'un moment de silence contemplatif pour se remettre de cette attaque imprévue, et amener, s'il était possible, l'entretien jusques aux termes d'une dénégation indirecte qui flattait son amour-propre de femme.

— Mariette, dit-elle, votre aigreur n'est pas naturelle ; je vous le répète, vous m'attristez. Est-ce le mal du pays qui vous tourmente?... Oh ! mon Dieu ! vous me décoiffez...

— Le mal du pays, dites-vous? Non, ma foi ! je ne quitterai plus Paris où je suis bien, où je serai mieux... Les cheveux qui frisent trop sont insupportables : d'ailleurs, vous avez le front trop étroit !...

— Bon ! il faudrait être chauve pour avoir, à votre sens, le front large et élevé? Vous me déplaisez aujourd'hui... Mais qu'est-ce donc que cette tache noire à votre tempe droite?

— Quelle tache, madame? je ne vois rien ; c'est l'ombre de ma papillotte.

— On dirait du charbon. Vous vous êtes blessée? Prenez garde, un coup à cette place serait dangereux... Je me trompe... ce n'est pas possible... cette écriture...!

Madame Revel, en parlant ainsi, considérait dans la glace comme une trace de fumée qui salissait le front de Mariette ; puis elle remarqua que cette tache provenait du frottement d'une papillotte à demi brûlée, et sur cette papillotte elle crut reconnaître une écriture qui fixa son attention palpitante ; elle se leva brusquement sans que sa femme de chambre pût soupçonner son dessein, examina de près le singulier objet de sa surprise, et arracha la papillotte, qu'elle

déplia de manière à y lire tout bas des mots et des phrases que la flamme n'avait pas atteints :

« La dixième lettre... la faute vient-elle de Baréges ou plutôt... je m'en rapporte à vous... Jenneval me marque dans sa dernière... continuer les bains... jusqu'à la fin d'octobre peut-être, et si tu étais ici... voir mon joli petit Jules... mon amour, ma bonne Adeline... recommande à Mariette... pas de nouv... Adieu. Ton... 20 septem... »

Enfin, comme indice plus irrécusable, on lisait encore derrière la moitié de l'adresse, *madame Rev... rue d'Ulm... Par...* avec le timbre de la poste de Baréges. Madame Revel, qu'un trait de lumière avait frappée, interrogeait du regard ce débris de lettre dont le reste avait été consumé; les écailles tombaient tout à coup de ses yeux; elle voyait clair maintenant; elle rapprochait des circonstances qui expliquaient le présent par le passé, elle frémissait de l'avenir; ainsi qu'un imprudent qui aperçoit un reptile sur lequel il allait poser la main, elle hésita pâle et stupéfaite. Mariette sentit choir son audace, et prenant une attitude suppliante, elle attendit sans résolution préméditée ce qui arriverait d'une découverte que le hasard seul avait suscitée contre elle; ses paupières baissées, son air contraint, ses couleurs variant de l'écarlate à la livide, tout chez elle trahissait le trouble, l'indécision, et non le repentir. Elle fit un pas en arrière pour se dérober à un interrogatoire foudroyant; mais sa maîtresse indignée la saisit par le bras et la retint immobile devant elle, la subjuguant du regard, comme si ce fût son arrêt de mort.

— Misérable ! s'écria-t-elle haletante de colère, voilà donc le prix de ce que j'ai fait pour vous ! Ma confiance ainsi récompensée ! Mais le but de ce complot, quel est-il ? Pourquoi tant de fausseté et de noirceur ?

— Madame, de quoi m'accusez-vous ? reprit Mariette s'affermissant à nier les preuves les plus manifestes, qu'ai-je donc fait ? me condamnerez-vous de la sorte ?...

— Comment ! monstre d'ingratitude, vous avez le front de jouer l'ignorance ?... Cette lettre... et les autres !... Je sais tout à présent, et vous nierez en vain : c'est vous qui voliez mes lettres, celles de mon mari, c'est vous qui jetiez l'inquiétude dans notre ménage, c'est vous qui conspiriez sans doute ma perte...

— Cette lettre, madame ? vous entendez parler de cette papillotte ? En vérité, je vois bien où vous l'avez prise, mais non pas où j'ai pu la prendre ! Je l'aurai trouvée...

— Vous l'avez enlevée à sa destination ; elle vous a été remise par le facteur ; c'est un larcin domestique ! Je vais avertir mon mari.... Vous vous exposiez à paraître en justice !

— Grâce, madame ! dénoncez-moi devant les tribunaux, mais ne dites rien à M. Revel ; ne me perdez pas auprès de mon ami, de mon bienfaiteur !...

— Je vais de ce pas l'en instruire : il apprendra quel serpent nous avons réchauffé dans notre sein, il vous remerciera de ces perfidies, il vous rappellera ses bontés, il vous abandonnera ?

— Oh ! madame, informez le monde entier de me faute, excepté lui, lui seul... Mais enfin suis-je coupable d'avoir ramassé ici, quelque part, un papier que je croyais sans importance ?

— Vous ne me convaincrez pas par des mensonges. Je veux bien ne pas approfondir cette étrange conduite pour mon repos, pour votre honneur ; mais, c'en est fait, je vous chasse !

Une autre fois, murmura Mariette quand elle se vit seule, j'aurai soin de choisir mes papillottes ; madame Revel me doit son contrat de mariage pour en faire !

XI.

UNE EXPLICATION.

> Rien n'est plus timide, rien n'est plus effronté que l'amour d'une femme.
>
> H. DE ROANY (*Souvenirs*).

M. et madame Revel se consultaient tous les deux, enfermés dans le cabinet, à la porte duquel Mariette essayait d'écouter son jugement.

— En effet, disait Félix, qui restait froid à la colère de sa femme, ceci est un fragment d'une de mes lettres ; mais je ne puis deviner par quelle circonstance il s'est retrouvé sur la tête de Mariette.

— N'est-ce pas surprendre la coupable en flagrand délit ? repartit Adeline, s'animant à la froideur de son mari ; comment cette lettre serait-elle venue en sa possession ?

— Tous les jours on perd des objets plus précieux qu'une lettre ; le portier, le facteur l'aura égarée ; Mariette en aura par hasard ramassé des morceaux : le mystère est peut-être moins romanesque.

— Je n'ai pas l'habitude ni l'intention de faire prévaloir mon idée, mais les apparences sont pour elle, ainsi je ne doute pas que cette fille n'ait détruit notre correspondance.

— A quoi bon ? dans quel intérêt ? on n'a jamais vu intercepter des lettres de famille ; la curiosité ne va pas jusque-là.

— La curiosité ou tout autre sentiment, je ne sais, mais le fait existe : et Mariette en a presque avoué la cause : elle m'intercédait pour que je te cachasse cet évènement.

— Elle me craint plus que toi, sans doute, et cette fois je ne me sens pas de penchant à pardonner. Je vais la faire venir et tirer d'elle au moins quelques éclaircissements avant de rien décider. Ensuite je réfléchirai à ce qu'il convient de faire.

— Je te l'ai dit, Félix, cette fille à des vues odieuses ; elle ne peut demeurer plus long temps dans notre maison : elle cherche à nous désunir. Renvoyons la.

— Un peu d'humanité, madame ; cette fille que nous avons recueillie n'est pas une étrangère qu'on puisse expulser comme vous dites ; laissez-moi la voir d'abord, mais abstenez-vous de cet acharnement qui est trop subit pour n'être pas intéressé ; reposez-vous sur ma prudence, chère Adeline.

Ces dernières paroles ne tempérèrent pas la dureté de la réprimande, que Mme Revel n'était point accoutumée à trouver dans la bouche de son mari ; il y avait, en outre, dans le regard et dans l'accent de celui-ci, une amertume indéfinissable qui lui mit une larme aux yeux : car en leur commerce de douce et affectueuse sympathie, les chagrins, s'il y en avait pour eux, étaient partagés de même que les joies. Pour la première fois, Félix semblait insouciant à ce qui affligeait sa femme, et surtout peu disposé à montrer la rigueur qu'elle désirait. Madame Revel, que de pénibles soupçons avaient assaillie d'autant plus vivement qu'elle n'y était pas préparée, s'aperçut de ce changement inopiné dans le cœur et la conduite de son mari. Ce fut un premier désenchantement, un douloureux réveil ; elle sortit sans l'embrasser, sans lui sourire, sans lui parler, mais avec un long regard où la tendresse dominait le reproche.

Mariette, qu'elle poussa dans le cabinet avec un mouvement d'horreur, n'osait approcher de de son juge, qui l'observait dans les moindres détails de sa contenance ; elle se précipita soudain aux pieds de M. Revel, dont elle couvrit les mains de baisers et de pleurs, en tordant ses membres, en roulant des sanglots, en étouffant ses cris. Le jeune homme s'émut à ces angoisses qu'on ne peut feindre, et qu'il prit pour l'expression désolée du repentir. Il voulut la relever de sa position humiliante ; il voulut la ramener à une douleur plus calme ; il usa de douceur et même d'amitié. Ses discours, sévères et indulgents à la fois, n'apaisèrent pas l'exaltation de cette fille ; c'était du délire, de la pamoison ; enfin, elle tourna sur lui de grands yeux noirs nageant dans les larmes, et subit une sorte de ascination. Qu'elle était belle ainsi avec sa robe à moitié dégrafée, avec sa jupe éparse, d'où saillait une jambe pittoresque ; avec ses cheveux flottant sur les épaules ! Félix douta un instant que la petite Mariette fût en sa présence ; il avait senti que l'enfant était devenue femme ; il n'osa plus l'envisager, et endurcit sa voix pour lui ordonner de s'asseoir à ses côtés. Cet ordre, rudement prononcé, fut vite exécuté, et Mariette pourtant oublia le désordre qui régnait en ses vêtements moins qu'en son esprit. Elle se plaça droit et raide vis-à-vis son maître, qui s'étonnait lui-même de son propre embarras.

— Mon enfant, lui dit-il d'un ton plus caressant que son air, d'où vient le papier qui servait à envelopper une boucle de vos cheveux ? qui vous a procuré cette lettre ?

— Il est impossible de dire non, reprit-elle en soupirant : je veux tout vous déclarer à vous seul, entendez-vous ?... Cette lettre, je l'avais gardée...

— Quoi ! ce n'est pas une erreur de votre part ? Cette lettre est venue intacte en votre pouvoir ? Vous l'avez gardée néanmoins ! elle ne vous appartenait pas ; vous l'avez soustraite ?

— Non, je l'ai reçue. Oh ! monsieur, je vous confie un secret, mon plus grand secret... ne le divulguez pas, je vous prie !... j'ai gardé toutes les lettres, toutes celles que j'ai pu...

— Est-il vrai ? Tu t'accuses pour me donner le change. Mes lettres ? dis-tu ; les lettres de ma femme ? je ne te crois point.

— Vous seriez resté un an, vingt ans absent, j'aurais agi de même, j'aurais brûlé vos lettres ; j'aurais élevé une barrière entre vous et madame... je la hais tant !

— Mariette, ma petite Marie, tu inventes des contes invraisemblables, des folies, des enfantillages... Pourquoi faire la guerre à des lettres ?

— Pourquoi ? parce que je vous aime !... Oui, mon maître, je vous aime plus que vous... voilà mon secret...

—Vous m'aimez, Mariette? Je vous ai prouvé, moi, que mon attachement était celui d'un père...

— Un père! Félix! mon cher Félix!... monsieur... j'ai pensé, à la façon dont vous me regardiez, que je pouvais espérer du retour... Excusez-moi, ce n'est pas ma faute; c'est plus fort que nous... J'ai commencé, voyez-vous, par vous aimer d'amitié, de reconnaissance; puis après d'amour; vous m'embrassiez quelquefois: c'était de l'huile sur le feu... Ne riez pas, monsieur; je vous ai entendu dire souvent que les hommes étaient égaux, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre; d'ailleurs je vous aime tant!

— Mariette, j'étais persuadé que vous cédiez à la fantaisie d'un badinage; mais il paraît que vous avez pris au sérieux des bagatelles de roman. Je vous aime, sans doute...

— Je n'ai lu qu'un seul roman, monsieur: *la Nouvelle Héloïse*. Ces gens-là ont l'air de s'aimer beaucoup, et je n'avais pas besoin de leur exemple, moi, monsieur; je vous rendrai heureux comme vous le méritez; oh! bien heureux! je ne vous ferai pas d'infidélités comme a fait madame...

— Ne calomniez pas votre protectrice! je crains de deviner l'espérance de vos calomnies! Respectez ma chère et vertueuse femme, si vous êtes plus insensée que méchante.

— Je vous ai dit pourtant, monsieur... vous savez que M. Jenneval... Je vous donnerai une lettre que j'ai prise, une lettre de lui... une lettre positive... vous ne pourrez douter.

— Je ne veux rien voir ni savoir; cette lettre est une imposture!... Je vous conseille de la brûler, ainsi que vous fîtes des autres. Jenneval est mon ami; je l'estime trop...

— Monsieur, ce matin vous étiez presque convaincu; que sera-ce donc après avoir rassemblé toutes les preuves?... Madame abusait de votre absence à me faire honte; cela dure depuis votre premier voyage. Je les ai épiés, je les ai surpris, et la cuisinière de madame d'Orvilliers assure que votre fils n'est pas votre fils.

— Tais-toi, malheureuse! tu n'as pas d'âme ni d'honneur! Va-t'en; éloignez-toi! Si jeune et si perverse! Je te prédis le sort le plus affreux et le plus juste! va-t'en.

— Ah! monsieur, vous me chassez comme madame; vous que je croyais mon ami, mon... Ce que j'ai fait, ce que je dis, c'est de l'amour, du dévoûment! Vous me renvoyez; vous ne m'aimez pas, monsieur Félix!... Oh! que je suis, que je serai malheureuse!

— Mademoiselle, en me chargeant de votre éducation, de votre avenir, j'ai contracté un engagement; mais vous ne pouvez séjourner un jour de plus dans cette maison. J'ignore à quelles mains je vous confierai pour attendre votre majorité; apprêtez-vous à partir.

M. Revel en la quittant ne s'arrêta pas même au cri de grâce qu'elle avait jeté; elle se laissa tomber à deux genoux.

XII.

UNE FUITE.

DUBOIS.
As-tu du fruit nouveau?
CAVAIGNAC.

Mariette, restée seule sous la menace d'une punition qu'elle s'exagérait, se sentit émue de mille inquiétudes que dominaient le dépit et l'amour; elle voulut un moment se persuader que M. Revel ne l'avait si dédaigneusement traitée que par crainte d'être épié et trahi. Souvent il lançait un coup d'œil vers la porte que sa femme avait refermée doucement; il hésitait à la réponse il souffrait d'un aveu qu'il eût écouté ailleurs avec plaisir; il l'avait interrompu pour ne pas s'y laisser entraîner?... Mais quand elle se rappelait les regards irrités, les paroles dures qui accompagnèrent la sortie de son maître, elle était forcée de reconnaître l'imprudence d'une explication aussi décisive, elle doutait des indices qui l'avaient poussée à croire que la voix de son cœur trouverait de l'écho; elle maudissait son aveuglement qui la perdait. Puis son ressentiment tuméfiait contre celui qui l'avait méprisée, qui l'avait chassée; elle détestait cette tendresse paternelle et amicale; ces caresses familières et bénévoles qu'elle avait mal interprétées au profit de sa folle passion. Elle vint jusqu'à fouler aux pieds toute reconnaissance: elle réunit dans sa haine le mari et l'épouse, elle jura de se venger de l'une par l'autre; elle prenait et quittait cent projets de vengeance confus, extravagants. Déjà elle s'abandonnait au courant qui l'entraîna par degrés dans un abîme de fautes et de maux. Déjà l'amour se métamorphosait en rage.

Ce fut de l'effroi et de la douleur, lorsqu'elle se souvint qu'on disposerait de sa personne, de sa volonté, de son avenir; lorsqu'elle se représenta toutes ses sortes de prisons qu'on pourrait

lui faire subir. Elle avait entendu parler vaguement de lieux de correction réservés aux femmes coupables, et le nom de Saint-Lazare passa dans son esprit comme une sombre apparition; elle vit sa jeunesse condamnée à un travail pénible, à un esclavage rigoureux, à un oubli dégradant; elle se vit maigre, chétive, hâve, nourrie d'un pain amer, couchant sur la paille humide, peut-être chargée de chaînes : car Mme Revel pouvait la livrer aux tribunaux et invoquer contre elle une accusation infamante. Cette soustraction de lettres était un vol domestique, un abus de confiance; la justice ne pardonne pas. Oh! alors, elle souhaita mourir auparavant, elle regretta de n'être pas morte toute petite, au milieu des Landes; elle pensa vaguement à une de ses amies qui avait disparu, et qu'on retrouva le lendemain à la Morgue. Félix serait l'auteur de sa mort, de son suicide, Félix qu'elle avait trop aimé pour ne point le haïr, Félix qui allait la plonger dans la misère et dans l'opprobre!

Ces lugubres préoccupations se succédèrent si rapidement, se croisèrent, se heurtèrent si étrangement que sa tête s'égara; des nuages couraient devant ses yeux, les portraits semblaient se détacher de la tenture; les meubles, l'appartement tournoyaient; elle s'appuya sur la cheminée, ferma les yeux et posa son front brûlant sur le marbre : c'était un chaos indébrouillable de remords, d'espoir, de projets, de souvenirs et d'idées informes; elle n'avait plus la force de penser ni d'agir. Mais elle fut frappée d'une discussion animée qui avait lieu dans la chambre voisine; elle jugea qu'elle en était l'objet, et croyant qu'on viendrait la saisir pour sa nouvelle destination, elle s'enfuit par une autre issue, et monta dans sa mansarde par l'escalier dérobé. Elle ne se remit de sa terreur panique qu'après avoir fermé et barricadé sa porte comme si on la poursuivait.

Assise sur son lit encore défait, elle reprit haleine à réfléchir; et s'arrêtant à une brusque détermination, elle réunit les principaux effets de sa garde-robe en un paquet léger, qu'elle dénoua plusieurs fois d'une voix tremblante et irrésolue : mais son trouble alla croissant lorsqu'elle s'entendit appeler d'en bas par M. Revel; elle retint son souffle, qui, par intervalles, s'exhalait ronflant aux bonds désordonnés de son sein; elle s'imagina que son arrêt était prononcé, qu'on l'emmènerait à l'heure même, et qu'une prison devait la recevoir; elle résolut d'échapper à tout prix pour conserver sa liberté; ses paupières étaient sèches, ses yeux fixes, ses mouvements prompts; elle choisit dans un tiroir un papier qu'elle cacha sous sa collerette; elle prêta l'oreille avant de se hasarder à sortir, et négligeant d'emporter le peu de bijoux, de linge et de vêtements qu'elle avait assemblés dans une serviette, elle descendit les quatre étages en cotoyant le mur, et sans que les marches criassent sous ses pieds; elle traversa la cour en hâtant le pas, n'adressa ni un mot ni un sourire à la portière qui avançait sa face grimaçante hors du vasistas de la loge, et marcha dans la rue au hasard, tressaillant au moindre cri, n'osant regarder en arrière.

A l'entrée de la rue Christine, quelqu'un la prit par la taille. Tout son sang fut glacé; elle supposa naturellement que M. Revel s'était aperçu de sa fuite assez tôt pour la rejoindre; elle se débarrasa donc de l'obstacle qui la retenait, et, sans oser envisager celui qui portait la main sur sa liberté, elle tenta de se soustraire à son persécuteur, en courant jusqu'à la rue Savoie, où elle fut atteinte par cet homme qui courait aussi derrière elle; alors la terreur et le désespoir lui ôtèrent la force d'implorer la pitié des passants; elle ferma les yeux pour ne pas voir les regards terribles qu'elle attribuait d'avance à l'indignation de son maître. Un éclat de rire sonore et jovial dissipa ses craintes; une voix pleine et bien timbrée lui fit relever la tête qu'elle avait baissé et suppliante; elle sourit elle-même à l'aspect de M. Bourbier, qui lui tenait la taille en homme accoutumé à vivre sans façon avec le sexe qu'il traitait encore plus familièrement dans ses refrains, le gilet déboutonné, la cravate pendante et le cure-dents obligé à la bouche; il n'avait point employé la nuit à dormir, et sa bourse vide, plutôt que le grand jour, l'avait forcé de déserter le tapis vert devant lequel il accomplissait l'œuvre de la digestion; il se fût ruiné au jeu, s'il avait eu d'autre fortune que sa place. Ce matin-là, par extraordinaire, il n'était qu'en pointe de vin.

— C'est toi, mon enfant? lui dit-il en la serrant de près sans se soucier des mœurs publiques et de la rougeur de cette fille. Diable! je te fais peur sans doute, que tu m'évites à belles jambes? Je vais t'embrasser sur ta joue pomme d'api? le joli tendron que tu es!

— O mon Dieu! monsieur, reprit-elle toute honteuse de ces paroles que chacun pouvait entendre; laissez-moi : vous me faites rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Tant mieux, ma reine, cela prouve que tu rougis encore. Il y a longtemps que tu sais combien je t'aime, et il ne tient qu'à toi d'en être plus sûre... Tu pleures?

— Non, monsieur, oh! non, je ne pleurerais que de rage. Je suis pressée; allons! ne me retardez pas, je n'ai pas le temps ni l'humeur d'écouter vos folies. Adieu, monsieur Bourbier.

— Tu me quittes comme cela, Mariette? un de tes meilleurs amis! Fi! la petite coquette! Donne-moi des nouvelles de chez toi: Félix arrive-il enfin? et ma cousine?

— Madame Revel? c'est la plus méchante femme!... Oh! je lui réserve un fameux tour!... Monsieur est arrivé d'hier, et moi je m'en vais aujourd'hui.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? Où vas-tu? Le cousin est de retour; bon, j'irai dîner plus souvent chez lui, et la chère sera plus soignée qu'en son absence.

— Pour moi, j'aimerais mieux mendier mon pain que de rester à leur service. Sa vilaine femme aura de mes nouvelles plus tôt que plus tard.

— Oui dà! tu parais furieusement en colère, ma pauvre mignonne? T'aurait-on grondée? Je demanderai pardon pour toi.

— Gardez-vous-en bien! On m'a chassée, on parle de me faire enfermer, que sais-je? C'est une injustice, une tyrannie que je ne souffrirai pas.

— Parbleu! tu as raison, ma mie. Tu n'es pas née pour servir, avec ces yeux fripons et ce minois agaçant. Je devine: tu brûles la politesse à ton maître, à ta maîtresse; tu t'es mise dans la rue, où je ne te laisserai pas. Ah! les femmes ont des têtes! Je parie que tu ne te repens pas d'être sortie de cette maison?

— Je ne balancerais pas davantage si c'était à recommencer; je n'y remettrai jamais les pieds, même pour chercher mes hardes, et M. Félix apprendra de belles choses sur le compte de madame. Vous verrez si je me venge!

— C'est charmant! à merveille! Oui, madame Revel et l'ami Jenneval? Mme Bourbier m'a conté l'anecdote: *Femmes, voulez-vous éprouver?... Ah! daignez m'épargner le reste.*

— Vous chantez toujours, monsieur Bourbier; vous n'engendrez pas la mélancolie, vous; je n'ai pas le cœur de rire à cette heure. M. Félix m'a bien trompée!...

— Là, là, console-toi, ma bébelle. Tu n'es plus femme de chambre, voilà tout; est-ce une si grosse perte! Tu seras autre chose, grisette ou princesse, n'importe; tu n'as qu'à profiter de mes conseils; je te réponds du succès.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Bourbier, ma situation est assez triste; je ne connais personne à Paris, excepté la cuisinière de Mme d'Orvilliers; j'ai peu d'argent...

— Ne t'inquiète pas de ces bagatelles, Mariette; tu deviendras riche quand tu voudras. D'abord, tu es dégoûtée de l'état domestique, veux-tu être danseuse ou marchande de modes?

— C'est une plaisanterie; moi, actrice! je serais trop embarrassée avec de belles robes et des bijoux; pourtant un jour j'ai essayé la toilette de bal de madame; vrai, elle m'allait bien.

— Je n'en doute pas, mon enfant; il ne te manque rien de ce qu'il faut pour réussir au théâtre et partout ailleurs; la modiste et la couturière se chargeront de la métamorphose. Pour te donner idée de ta condition future, je te mène ce soir au Vaudeville.

— Ah! volontiers, j'adore le spectacle. Mais je ne pense pas au plus important: je suis sans place ni logement. Je n'ai pas d'ami ni de parent. Monsieur Bourbier, je me trouve seule!

— Bah! Mariette; une jolie fille n'est pas longtemps seule à Paris; je te conduirai chez une respectable dame qui se fera un plaisir de te garder chez elle. Regarde-moi dès à présent comme ton protecteur: prends mon bras, et vive la gaîté! *Laisse-moi faire ton bonheur!*

Après la soirée du Vaudeville, dans une baignoire obscure, M. Bourbier mena l'innocente victime souper au Cadran-Bleu.

La semaine n'était pas écoulée que M. Bourbier, l'haleine vineuse et la démarche avinée, rencontre M. d'Orvilliers qui se rendait à l'audience en promenant ses regards dans l'intérieur des magasins à travers les marchandises étalées en montre. Lorsqu'il découvrait quelque divinité boutiquière trônant au comptoir, il stationnait un moment avec toute l'attention sensitive des flâneurs qui hument les parfums gastronomiques de Corcellet.

— Bonjour, mon cher président, dit l'epicurien d'un air d'intelligence; déjà en chasse? Le gibier est-il abondant et bien choisi? Ma foi! hier, je songeais à vous.

— Qu'est-ce donc? chansonnier des Grâces, avez-vous déniché quelque phénix? Depuis que mon Aspasie m'a délaissé pour suivre les moustaches d'un sous-lieutenant en garnison, je suis

en quête d'une passion nouvelle; j'ai des actrices par dessus la tête : je veux quelque chose de simple, de naïf, de pastoral enfin, si c'est possible ?

— J'ai votre affaire : un ange! Vous me remercierez... A propos, je compte sur vous pour une somme de six cents francs? Puis-je compter avec mon hôte?

— Comptez, mon ami; c'est moi qui ne compte pas avec vous. La petite a-t-elle les qualités requises ? N'achetons point chat en poche. Elle a des mœurs? c'est-à-dire de la décence, de l'éducation...

— Sans contredit; vous apprécierez vous-même tout ce qu'elle a. Une beauté neuve ou à peu près : c'est un mystère !... Nous la formerons.

Le lendemain, Mariette avait un chapeau et une robe de soie; elle était dans ses meubles.

XIII.

UNE RECHERCHE.

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour;
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Mme Revel ne fut pas indifférente à la fuite de sa femme de chambre, qui ouvrait le champ à ses conjectures : elle se repentit de n'avoir pas éclairci le mystère des lettres soustraites. Elle eut beau excuser Mariette qu'accusaient tant les apparences, un pressentiment irrésistible s'opposait sans cesse à un pardon généreux. Elle eût voulu se convaincre de la faute ou de l'innocence. Son mari parut plus sensible encore à cette disparition, qu'il se reprochait d'avoir causée par sa sévérité; il plaignait la pauvre Mariette, sans lui garder le moindre ressentiment : on est toujours indulgent à l'amour qu'on inspire, lors même qu'on est le plus éloigné de répondre à cet amour. Il repassa dans sa mémoire toutes les particularités de leur dernier entretien, et se persuada qu'il eût mieux fait d'employer la douceur consolatrice pour calmer une âme en délire. Le premier jour il fut sombre et silencieux, écoutant le marteau de la porte d'entrée, la sonnette qui annonce, et les voix montant dans l'escalier : le second jour il fut inquiet et désespéré, courant de la porte à la fenêtre, et plongeant un regard distrait dans les profondeurs des rues vivantes, qui lui semblaient désertes : le troisième jour il ne résista plus à ses angoisses, à ses remords; il était comme un père qui pleure sa fille; il prit machinalement son chapeau et sortit sans savoir où aller.

Il alla d'abord jusqu'à la Seine qui coulait jaune et bourbeuse entre ses quais entre-coupés d'égouts; il suivit des yeux le cours de l'eau, où surnageaient quelques débris informes, sortis du cloaque de l'Hôtel-Dieu : il croyait voir un corps humain déjà gonflé et verdi. Sa préoccupation chagrine croissait en marchant; et il s'arrêta vis-à-vis le moins somptueux de nos monuments publics, cette baraque ignoble dont l'inscription : *Secours pour les noyés,* n'a pas été composée par un académicien. Il aperçut comme un linceul blanc à la lucarne du toit; ce linceul se mouvait et s'arrondissait au souffle du vent; c'était un rideau prudemment fermé : une petite main le souleva, et une femme échevelée apparut en souriant, et derrière elle un jeune garçon la tenant embrassée; le rideau retomba, et le bruit d'un baiser soupira d'une rive à l'autre.

— Là de folles caresses, pensa-t-il en continuant sa route, des plaisirs insouciants, de l'amour et du bonheur peut-être; au-dessous la mort hideuse, des cadavres et des médecins.

Il longea la rivière qui serpente comme un ruisseau dans un pré émaillé, et la même idée l'accompagnait dans cette solitaire promenade : il examinait les endroits qui favorisent le projet d'un suicide, ceux où l'onde bleue et immobile semble plus profonde, où le bois ombragé de saules s'enfonce en baie, où les roseaux forment la ceinture d'une île; car on ne se noie pas volontiers dans une eau noire et infecte environnée d'herbes séchées et de rocs décharnés. Félix ne se sentait pas heureusement dans cette disposition morale qui nous pousse à la noyade, de même qu'un oiseau fasciné par le serpent qui va le dévorer.

M. Revel arriva au pont de Sèvres, dont les arches servent de limites aux victimes de l'amour, du jeu et de la misère. On dirait que la capitale craint de montrer aux provinces les funestes effets des vices et des maux qu'elle renferme; ce sont les colonnes d'Hercule du suicide: les filets de St-Cloud, qui ont reçu tant de célébrités de l'infortune, du crime et de la démence, gardent fidèlement leur dépôt qu'ils ne rendent qu'à la Morgue. Des perches à demi pouries et des cordes sont les seules indices qui décèlent la place

de ce cercueil humide. Sur le pont, de bruyants équipages emportent au bal des femmes parées et joyeuses, des hommes de plaisir et de débauche qui demain peut-être passeront au dessous, mais à côté de ces filets, rarement vides, quelque bourgeois patient pêche à la ligne une friture de goujons.

Félix, obsédé par une pensée poignante, se dirigea vers une maisonnette construite en planches auprès du pont ; c'était la demeure du gardien des filets. Il oublia de s'annoncer en frappant à la porte qui céda d'elle-même à la première impulsion ; il entra dans une chambre fort propre, où un gros marinier berçait sur ses genoux une fille rouge et réjouie, qui ordonna d'un signe à son amant de congédier l'importun nouveau venu, et de mieux tirer le verrou à l'avenir. M. Revel jugea bien qu'il était de trop dans un tête-à-tête amoureux, et n'insista pas pour obtenir une réponse satisfaisante.

— Depuis trois jours, dit-il d'une voix émue, n'aurait-on pas trouvé dans les filets un corps de femme, de jeune fille?

— Non, monsieur, répondit rudement celui à qui s'adressait cette question; nous n'avons eu ces jours-ci qu'un agent de change, un conscrit et deux particuliers inconnus.

— Monsieur s'intéresse à cette femme, reprit la fille se redressant de curiosité ; serait-ce votre parente, votre maîtresse ou madame votre épouse, sauf votre respect?...

— Assez causé, Toinette ! interrompit le marinier avec humeur, qu'est-ce que cela te fait? Oui, vraiment, monsieur, les femmes ne sont pas communes dans mon arrondissement, et celles qui m'arrivent n'ont pas de quoi se faire regretter. Au reste, demandez à M. le concierge de la Morgue.

— Encore de l'amour, pensa Félix ainsi brusquement éconduit, de l'amour paisible et content aux filets de Saint-Cloud.

Il revint à Paris, un peu rassuré sur le sort de Mariette, qui n'avait pu rompre les liens nombreux par lesquels on tient à la vie quand on n'a pas vingt ans; il était soulagé d'une pesante anxiété lorsqu'il découvrit de loin le tombeau noir qui surmonte la Morgue en guise d'enseigne; il marchait plus vite, avec la certitude qu'il ne devait pas rencontrer ce qu'il cherchait à la Morgue. Il considéra même en artiste cette maison carrée qui a les pieds dans l'eau, à l'instar d'un noyé qui attend le procès-verbal d'un commissaire de police; ces murailles qui suintent, ces pierres verdâtres que ronge l'humidité, cette architecture sépulcrale, et l'étroite fenêtre qui regarde la rivière comme une dépendance, des pots de capucines qui forment un berceau touffu de fleurs jaunes et couleur de feu. Autour de l'établissement, des bouquinistes, des regrattiers, des marchands de fruits et de vieux linge : on dirait une vente après décès à la porte du défunt.

Félix entra dans cette puante et obscure antichambre de la mort, où viennent au spectacle l'ouvrier qui déjeûne, le fainéant qui bâille, la femme qui jase, et, d'intervalle en intervalle, un ami qui réclame un ami pour l'ensevelir. Les héritiers ne connaissent pas le chemin de la Morgue, où la civière touche au corbillard des pauvres, où le lit de marbre noir approvisionne la fosse commune. M. Revel, qui déjà ne cherchait plus une morte, jeta un regard indifférent à travers le vitrage presque opaque, sali par les haleines et les vapeurs du lieu, protégé par une forte grille qui sépare le théâtre des spectateurs. Il n'aperçut dans ce funèbre dortoir qu'un vieillard étendu sur la dalle mouillée, le corps parsemé de taches bleuâtres, le ventre gonflé, le visage décomposé. Il tria la défroque des cadavres, appendue aux murs comme des trophées, misérables lambeaux qui souvent retournent à la Morgue avec un nouveau maître ; mais parmi ces dépouilles à demi corrompues, il ne reconnut pas les vêtements de Mariette.

Au moment où il réfléchissait au parti qu'avait dû choisir la fugitive, au lieu de se détruire, il tourna la tête au tintement de la sonnette du concierge. Une grosse fille rebondie, aux puissants appas, à l'air effronté, à la démarche soldatesque, se présentait avec l'assurance d'être bien accueillie. Le concierge des morts, petit barbu sale et maigre, allongea le chef hors de son antre fétide, et sourit le plus agréablement qu'il fut possible à la visite d'une bien vivante.

— Bonjour, la Renarde! lui dit-il avec son fausset ricaneur; la rivière est haute aujourd'hui, on n'apportera personne : nous ne serons pas dérangés, ma chatte.

— Je vois que tu as fait la toilette de ton habitué, reprit la fille barbouillant d'un baiser au cognac la face tannée de son Adonis : nous boirons sans compter, et les amours n'en vont que mieux à la barbe de tes pensionnaires.

— On peut s'aimer, on s'aime à la Morgue, pensait M. Revel en se retirant : l'amour est donc l'inévitable condition de la vie humaine; Ma-

riette n'a point renoncé à l'existence, elle aime aussi !

Il se trouva dans la rue de Jérusalem, qui aboutit à la sentine de Paris : des physionomies basses et crapuleuses sont là pour indiquer le chemin de la préfecture de police. Sous d'Argenson comme sous Fouché, c'est un cloaque de crimes, un ramas de choses odieuses, un chaos mystérieux d'iniquités. Une grande ville, dit-on, ne saurait se passer de cette fange organisée. M. Revel entra, tête haute, à côté de ces mercenaires qui trafiquent de délation, et osent à peine regarder en face l'argent qu'ils gagnent à ce vil métier ; il se perdit dans un dédale de corridors et de cours avant de parvenir au bureau des renseignements : il frémit pour Mariette en voyant l'enceinte du Dépôt, effroyable pêle-mêle de vagabonds et de scélérats : il entendait les chansons obscènes et le langage d'argot qui font les délices des chauffoirs. M. le préfet habite, souvent avec sa jeune famille, cet hôtel de corruption.

Félix salua un employé, qu'à sa tenue décente, à sa figure ouverte, et à ses manières affables, on n'eût pas pris pour un suppôt de la police. Il était assis à son bureau et montrait à lire à un enfant qu'il renvoya dans la pièce voisine à l'arrivée d'un étranger. Ce chef de bureau portait le ruban de la Légion-d'Honneur, comme s'il l'eût mérité sur les champs de bataille.

— Monsieur, dit M. Revel en rougissant, une fille que j'ai élevée, une domestique a disparu de ma maison depuis trois jours : comment savoir ce qu'elle est devenue ?

— O mon Dieu ! monsieur, repartit le fonctionnaire. Paris est si grand et si peuplé qu'il est difficile d'y retrouver une femme. Elle est sans doute jolie ?

— Mais elle est d'un extérieur distingué ; elle a profité d'une éducation plus soignée que ne comportait son état. Elle se nomme Mariette.

— Depuis trois jours vous n'en avez pas de nouvelles ? Alors elle s'est tuée où elle est perdue...

— Perdue ! Je l'avais adoptée, je l'aimais comme ma propre fille. Oh ! non, monsieur ; elle aurait plutôt attenté à ses jours.

— Voici mes registres, monsieur ; il n'est entré aucune femme au Dépôt, qui soit inconnue. D'ailleurs, si elle est telle que vous dites, je l'aurais remarquée, car je les passe toutes en revue. Dans quinze jours, un mois, revenez me voir ; nous chercherons parmi les nouvelles patentes.

— Quoi ! monsieur, vous présumez qu'elle puisse avoir été débauchée au point de tomber si bas ! Mariette fille publique !

— Ce serait une de plus ; nous en avons trente mille inscrites. Quant aux femmes galantes, entretenues et autres, dont il est impossible d'enregistrer tous les noms ; le dernier recensement n'exagère pas en élevant leur nombre à soixante mille...

— Paul, ajouta-il d'un ton patarnel, étudie ta leçon de catéchisme, si tu veux faire plaisir à ta mère.

— Le nombre serait encore plus considérable, que Mariette n'en fera jamais partie. Vous êtes père, monsieur ; eh bien ! je le suis de cœur pour cet enfant.

— Je souhaite qu'elle soit digne de votre affection, monsieur. Mais toutes les classes de la société sont représentées dans mes listes : nous avons peut-être du sang royal venu en droite ligne du Parc-aux-Cerfs ! Les mœurs, voyez-vous, s'améliorent tous les jours, grâce à la police.

M. Revel sortit, l'âme ulcérée, de ce réceptacle d'ordures enregistrées et numérotées ; l'honnête fonctionnaire faisait répéter à son fils une leçon de catéchisme.

— Horreur ! pensait Félix en se désistant d'une recherche inutile ; j'aurais sauvé Mariette des flammes et ne la sauverais pas de l'infamie ! Il y a de l'amour même à la préfecture de police, mais seulement par noms et par chiffres. Qu'est-ce donc que l'amour ? Je préfère l'amitié.

XIV.

UNE RÉSOLUTION.

> La calomnie qui l'assiége est arrivée jusqu'à vous. Vous croyez à la calomnie, vous aussi, Frédéric ?
>
> JULES JANIN (*Barnave*).

Mariette ne reparut plus chez ses maîtres, qui virent dans sa fuite un dessein prémédité. Des bruits contradictoires circulaient par tout le quartier, où la chronique des laitières, des portières et des cuisinières déploie plus d'imagination qu'un romancier ne peut en faire en quatre volumes. Mariette avait été enlevée par

un beau jeune homme qui voulait l'épouser; ou bien, Mariette avait accepté une charge de bonne auprès d'un vieux garçon. Au reste, elle était remplacée chez madame Revel; et on eût déjà oublié son étrange départ, si Félix, toujours pensif et attristé, n'avait perpétué un souvenir auquel d'autres plus intimes se rattachaient pour lui.

— Une lettre de Jenneval ! cria-t-il un matin, accourant dans la chambre de sa femme qui contemplait le profil de son enfant à la mamelle; enfin !

— Une lettre de Jenneval ! répéta en hésitant Adeline, qui eût voulu en deviner le contenu sans le lire.

Félix lui montra le timbre de la poste de Bordeaux, et n'eut pas l'air de soupçonner le trouble tumultueux que cette lettre avait soulevé dans l'esprit de madame Revel, qui, le sein agité et la bouche béante, essayait de percer le papier du regard; elle écouta la lecture lente et solennelle que lui fit son mari, en l'observant d'un coup d'œil froid et indécis : plusieurs fois sa voix faiblit et s'arrêta dans cette lecture qu'il méditait phrase à phrase et mot à mot.

« Bordeaux, 20 novembre 1842.

« Mon ami, je m'étonne moi-même de ne t'avoir pas encore écrit; mais tu m'excuseras en apprenant que je suis tombé malade dangereusement à mon arrivée ici. Le moral comme le physique ne change pas impunément de régime, et j'ai dû payer mon tribut avant de m'accoutumer à une autre vie de l'âme. Je ne reste pas dans cette ville, qui me semble trop près de Paris, et je veux me réduire à ce point, de n'espérer plus même un retour possible. Je vais aux États-Unis : c'est le seul asile au monde qui convienne à un républicain. Je ne m'étendrai pas sur les motifs de ce départ, de cette fuite; tu es assez mon ami, tu connais assez ce que je souffre loin de toi, pour ne m'interroger pas; il a fallu une nécessité inexorable, il faut un courage de tous les jours, de tous les instants. J'avais d'abord songé à reprendre du service dans l'armée, à m'engager comme simple volontaire, s'il le fallait; mais la campagne de Russie et la guerre étant à peu près terminées par la prise de Moscou, je ne trouverais pas les dangers que je désire; d'ailleurs, je serais exposé à rester en France dans quelque ville de garnison, et j'ai besoin de me contraindre à partir. Si je viens à mourir dans le cours d'une absence qui peut être éternelle, j'ai instruit mon notaire de mes dernières volontés. Il peut se faire que tu attendes longtemps des lettres de moi, puisque les croisières anglaises interceptent toutes les communications par mer. Outre cette cause de mon silence, je dois t'en cacher une autre plus grave que je n'ose m'avouer. Néanmoins, je compte sur l'éloignement, sur les distractions du voyage et sur les circonstances qui peuvent bouleverser ma carrière. Quoi qu'il en soit, Félix, ne m'accuse pas d'indifférence, d'oubli ou de légèreté. La distance des lieux ne réussira pas à nous séparer de cœur; notre amitié, qui date du collége, ce berceau de toutes les amitiés durables, aura la force de résister aux orages de l'âme et aux caprices du hasard. Adieu encore une fois, mon seul ami vrai. Je sens que je n'ai rien à me reprocher envers toi. Je demande au ciel que tu vives heureux ainsi que les tiens; je serai ton ami jusqu'à la mort. Me pardonnerais-tu si j'étais coupable? A toi pour la vie.

« Jenneval. »

Cette lettre, écrite dans un accès de fièvre, vague et désordonnée, était trop intelligible pour madame Revel, qui affecta de prendre une contenance calme et immobile; elle avait l'air de ne s'occuper que de son enfant, dont elle enviait le visage serein et jubilant; elle suivait en l'air le vol d'une mouche invisible, ou enlevait de sa robe une tache problématique. Mais elle évitait le regard poignant de son mari, qui étudiait sur ses traits l'impression involontaire de chaque partie de la lettre.

— Adeline, dit-il en achevant sa lecture, remarques-tu que ton ami Jenneval n'a pas seulement prononcé ton nom dans cette épitre insensée ?

— Mon ami? reprit-elle plus embarrassée de la réponse que de la question : en effet, il parle de moi sans me nommer; je n'y aurais pas pris garde. Voilà une singulière lettre.

— Très singulière. On n'est pas plus avancé aprè l'avoir lue. Qu'est-ce que tout cela signifie? Ce départ précipité, cet exil au bout du monde, c'est incompréhensible.

— Oui, incompréhensible. On soupçonne néanmoins quelque malheur sans remède, quelque chagrin sans espoir, ou bien une maladie noire, le spleen peut-être.

— L'air de France ne lui convient plus; il va faire fortune en Amérique, ou plutôt était-il compromis dans la conspiration de Mallet?

— J'en avais eu l'idée. Cependant, mon ami, il est des peines du cœur qui vous déchirent, qui vous tuent, sans que jamais personne en découvre les affreux progrès. Le plus honnête homme peut concevoir une passion coupable...

— Tu me parais bien informée! Une passion, dis-tu? Oh! non; Jenneval amoureux, ne serait-ce pas un phénomène? Amoureux de qui? tu l'ignores, sans doute?

— Il ne m'a pas fait part de ce qu'il veut cacher à lui-même; en tout cas, il est à plaindre et son secret ne nous appartient pas. Je crains qu'il ne revienne plus.

— Pourquoi? son amour a donc été repoussé? Ah! dis-le-moi, ma chère. Cette malheureuse Mariette assurait le contraire; elle mentait, n'est-ce pas?

— Mariette vous a dit...? l'infâme?

— Rien; presque rien: elle m'a dit que Jenneval avait de l'amour en tête, et qu'il se brûlerait la cervelle. Voilà tout: Mariette m'a trompé de toutes manières.

—Il y a plus que de l'ingratitude dans sa conduite; je voudrais m'abuser sur les motifs qui l'ont déterminée à me désoler... Au reste, Félix, je te raconterai tout...

— Tout! Je n'ai que faire de ces révélations; Mariette et Jenneval sont loin tous les deux, n'importe pour quelle raison; je ne m'en intriguerai pas désormais. Crois-moi, Adeline: il vaut mieux ignorer complètement ce qu'on ne saurait empêcher; un mal ignoré n'est pas un mal. Depuis mon retour, tu es rêveuse, et j'ai surpris des larmes dans tes yeux; moi-même je redeviens mélancolique et insouciant; notre existence a été dérangée en un mois; le départ de Jenneval et la fuite de Mariette ne sont que les effets d'une cause que j'oublierai, que je ne connais pas. Qu'avons-nous fait de notre bonheur tranquille et profond? En sommes-nous à ce funeste période où l'amour s'éteint, où l'amitié s'use, où l'indifférence commence?

— Jamais, mon ami, mon Félix; je t'aime plus que la vie; toutes mes affections sont partagées entre toi et mon fils. Je n'ai pas cessé un instant de t'aimer avec enthousiasme, avec fanatisme, avec reconnaissance. Il n'est pas au pouvoir des hommes d'altérer un sentiment si noble et si pur, d'affaiblir la tendresse que je t'ai vouée; je t'aimerai toujours!

— Toujours! répète ce mot qui, dans ta bouche, reprend son caractère sacré; toujours, Adeline! ce n'est pas aujourd'hui, ni demain, ni dans un an; c'est l'éternité, si l'éternité a un sens en amour. Je te crois, ma belle chérie: mais le monde où tu t'es livrée, le monde tigre et caméléon peut faire que ta volonté change; il est encore temps de le prévenir...

— Un nouvel accès de misanthropie. Félix, le monde est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de plus mauvais; sachons choisir: es-tu d'âge à t'enterrer vivant? Mais j'y consens, mon ami, s'il faut cela pour te contenter; nous irons ensemble nous cloîtrer dans une province.... A propos, nous sommes invités la semaine prochaine à un grand bal chez madame d'Orvilliers.

A cette brusque transition qui n'avait rien de préparé, M. Revel n'eut pas le courage de froncer le sourcil, bien qu'il fût ennemi des nouvelles connaissances que madame Bourbier avait ajoutées aux siennes. Il ne tint pas rigueur au sourire enfantin et à la douce voix de sa femme; il écouta les digressions de toilette qu'elle étalait avec complaisance; et en la serrant dans ses bras il donnait un démenti formel aux calomnieuses imputations de Mariette.

—J'y suis résolu, pensait-il en descendant l'escalier le soir même de ce jour-là pour aller faire emplette d'une parure de corail qu'il avait promise à sa femme; je ne songerai plus à cela. Les mensonges de l'indigne Mariette n'ont fait qu'augmenter mon amour; je ne me pardonne pas d'avoir soupçonné les deux seules personnes en qui je devais avoir confiance aveugle, Adeline et Jenneval. Pauvre Adeline! Elle s'affligeait de mon refroidissement, elle pleurait sans témoins. Oh! je l'ai bien consolée! Elle ne se doutera jamais de mes soupçons; j'en rougis à présent. Nous serons encore heureux, toujours heureux. La jalousie est une horrible chose!

Il avait suivi la pente de ses idées paisibles et agréables; il était parvenu lentement et sans bruit au bas de la rampe, lorsqu'une vive macédoine de voix de femmes, dures, aigres et accentuées à la provinciale, attira toute son attention; son nom, répété par ce conciliabule qui avait lieu dans la loge de la portière, lui conseilla de s'arrêter et de prêter l'oreille.

— Aussi vrai que j'existe, disait une voix qu'on eût attribuée à un grognard de la garde, Mariette en tenait pour son maître. J'ai connu une Franc-Comtoise, c'était-là une fille bien

bâtie! qui s'était amourachée de même : elle en est venue à ses fins.

—Dieu de Dieu ! mademoiselle Jacqueline, reprenait une voix gasconne, en avez-vous connus, vous? Cette eunesse a mal tourné; et, à l'heure qu'il est, elle a un amant et va-t-en fiacre.

— Dame ! ma petite mère, répliquait la première, c'est eu égard à l'exemple qu'elle a fini par se pervertir. Madame Revel ne se mouche pas du pied, comme on dit....

— Seigneur Jésus ! interrompait l'autre ; madame Revel a un sentiment, c'est vrai ; mais votre maîtresse, madame d'Orvilliers, en a la demi-douzaine à la fois, sauf votre respect.

— Bah ! cette pauvre chère femme s'en amuse, et monsieur n'y trouve pas à redire. Maintenant, M. Verzac, l'auteur, est notre amoureux. Mais madame Revel est plus sournoise; elle fait la sainte Nitouche. J'ai connu une baronne qui s'est mordu les pouces joliment pour avoir goûté de l'ami de son époux.

— Vous nous conterez l'anecdote, mademoiselle Jacqueline, avec les deux cuirassiers dont vous avez fait votre pain blanc. Mais, Dieu de Dieu, je voudrais, une fois pour toutes, savoir comment se démenait l'amourette de la bourgeoise dans l'absence du mari. Vous, mère Côme, qui ne tirez pas le cordon de main morte, dites votre avis ?

— Je n'ai pas d'avis, ma fille, dit une voix fêlée comme un chaudron ; j'ai des yeux et des oreilles qui ne s'endorment pas : madame Revel, qui demeure au second au-dessus de l'entresol, la porte à gauche, est une bonne locataire, qui n'oublie pas les étrennes et le sou pour livre, et la bûche, et la chandelle, et les autres profits de ma loge : mais on fait sur elle de fameux cancans ; et Mariette, pour vrai, m'a dit des choses qui ne sont pas belles du tout.

— Quoi ! repartit Jacqueline ; M. Jenneval, le docteur, qui menait madame en soirées et au spectacle, se payait de ses visites, et c'était là-haut un trafic qui a duré plus d'un an, ma foi ! J'ai connu une grosse Allemande qui avait des maîtres.....

— N'interrompez donc pas la mère Côme ! reprit la questionneuse. Quelles sont les belles choses qu'on vous a dites ? Il n'y a pas de fumée sans feu ; disait-on ceci ou cela ? Dieu de Dieu ! j'aime-t-y les récits d'amour et les cancans ! C'est tout notre bénéfice.

— C'est des histoires ! continua la portière en humant une prise de tabac ; de fait, M. Jenneval venait chez madame, deux, trois fois par jour; c'était incongru et particulier : dès qu'il sonnait, Mariette allait des heures au Luxembourg, promener le petit qui miaulait, le pauvre innocent : je ne fermais ma porte qu'après minuit, et c'est autant de pièces de vingt sous que j'en ai eues. Mais voici le scandaleux de l'aventure. Un matin, vers les sept heures, sept heures et demie, madame n'était pas levée... C'est tout simple : on est fatiguée de la veille ; on a sommeil, on roupille : n'y a pas de mal à ça....

— J'ai connu une Savoyarde qui dormait comme une marmotte ! interrompit Jacqueline...

— Écoutez le plus beau, s'écria la Gasconne ; mère Côme est à la source ; vous verrez qu'on les aura pris sur le fait....

— Crac ! on frappe : j'ouvre. Qui est-ce ? On ne me répond pas; M. Jenneval, car c'était lui si matineux, monte les trois étages quatre à quatre, je le reconnais à sa marche. Il entre dans l'appartement, droit dans la chambre à coucher, écarte les rideaux et sans dire gare... on prévient les gens dans notre pays.

— Le cordon, s'il vous plaît ! cria M. Revel d'une voix de tonnerre.

P.-L. JACOB (bibliophile).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ADELINE REVEL.

PAR P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE).

DEUXIÈME PARTIE.

XV.

UNE NOIRCEUR.

La morale est l'unique souci de ceux qui me font cette affaire ; ils n'ont point d'autre objet, ne voient autre chose.

PAUL-LOUIS COURIER (*Pamphlets*).

Félix avait oublié d'acheter la parure de corail; et quand il rentra, fort tard, soucieux et défait, Adéline courut à sa rencontre avec cet empressement badin et ces mignardises gracieuses que la femme la moins coquette sait toujours composer pour plaire ; mais elle nè trouva en échange qu'un abord bourru, un silence glacial et un regard éteint. Elle essaya de dompter cette fâcheuse humeur qu'elle mettait encore sur le compte de la maladie de foie ; mais son mari, qui avait à cœur de détourner une nouvelle explication, prétendit avoir couru les magasins du quai des Orfèvres et les plus riches boutiques du Palais-Royal, sans pouvoir faire un choix digne d'elle ; puis il tira de sa poche un magnifique écrin de diamants qu'il lui présenta tristement, et pour se soustraire à une admiration reconnaissante que ce présent avait provoquée en folles boutades de joies, il prétexta un travail indispensable pour se renfermer dans son cabinet. Il voulait cacher ses larmes, qui débordèrent bientôt de ses paupières ; il resta la tête plongée dans ses mains, l'âme sillonnée par mille projets confus ; il tressaillait aux battements de ses artères prêtes à rompre ses tempes ; il s'arrachait des poignées entières de cheveux sans s'émouvoir à la douleur ; il labourait sa figure avec ses oncles sanglants. Un violent chagrin qu'on laisse éclater en sanglots et en bruyantes démonstrations fait moins de ravages que contraint et tourmenté.

Après une lutte intérieure dans laquelle l'avantage fut remporté par la raison, il ouvrit un tiroir secret, en sortit un registre où ses plus secrètes pensées étaient consignées à la suite et par dates ; il relut quelques pages qui contenaient l'expression d'un bonheur idéal, ratura plusieurs morceaux qu'il n'osait plus appliquer à sa situation présente, et puisant dans l'encrier avec précipitation, comme s'il eût craint de voir un souvenir lui échapper, il commença son nouveau mémorial par une large tache d'encre qui semblait un présage de deuil. Les soupirs montaient péniblement de sa poitrine, et il reportait souvent ses yeux fixes vers le portrait de sa

femme. Il écrivit avec une rapidité toujours plus active à mesure que ses idées affluaient, se croisaient et se mêlaient dans son esprit incandescent.

— C'en est fait! quatre années de bonheur, voilà tout ce qui m'a été donné; combien d'autres n'ont pas, dans une longue vie, obtenu un jour, une heure de bonheur véritable! Je puis donc me dire privilégié; aussi n'étais-je pas aveugle, insensé d'espérer la continuation d'une existense si complète et si harmonieusement partagée? L'amitié entre hommes peut durer autant que les individus; mais l'amitié entre un homme et une femme doit tôt ou tard dégénérer en jalousie ou en indifférence : l'amitié pure exige deux êtres homogènes; l'amour n'est qu'un alliage de l'amitié. Cependant Jenneval, éprouvé par vingt-cinq ans d'un commerce sûr et intime, Jenneval dont j'admirais la vertu républicaine, Jenneval que j'aimais si bon, si noble, si aimant... c'est lui qui me trompe, qui me blesse dans mes plus chères affections! Non, c'est impossible : une femme peut déchoir par faiblesse, par légèreté, par caprice; la faute en est moins à elle qu'à son sexe : mais un homme d'honneur n'a point de ces lâches complaisances, de ces odieuses contradictions de caractère; un homme qui n'est ni un misérable ni un scélérat prévoit le mal avant de le sentir, fuit le péril avant d'y tomber. La jalousie! c'est un serpent qui vous ronge le cœur, qui vous le tord, qui l'emplit de fiel, la jalousie est une démence par accès, une sottise par vanité; la jalousie! c'est l'égoïsme qui se crée des droits imaginaires, c'est le respect humain qui rougit de soi-même, c'est l'écho de la raillerie et le reflet des sourires moqueurs. Pour Dieu! messieurs, où diable avez-vous niché le ridicule? Malheureuse! tu as flétri, corrompu mon avenir; tu as tari dans mon cœur les sources de l'amour paternel, cet amour sacré auquel les brutes même répondent, cet amour qui ne se dément jamais. O mon fils! pauvre Jules! Et moi je t'apprendrais à mépriser ta mère! je te donnerais l'exemple d'un cruel abandon! Cher enfant, tu ne connaîtras point la trahison qui va empoisonner le reste de ma vie! Toi aussi que je nommais ce matin encore mon Adeline, tu me croiras toujours confiant et abusé. Je t'épargnerai la honte d'un interrogatoire, le scandale d'un châtiment. Adieu mes espérances de félicité pour la vieillesse! J'avais deux amis au monde; ils ont conspiré ensemble contre moi, contre mon fils; ils ont agi comme des voleurs domestiques : ils m'ont enlevé mon repos ma seule fortune, l'amitié. Eh bien! s'ils étaient l'un vers l'autre entraînés par un sentiment irrésistible, si ma femme était lasse de porter mon nom, je lui aurais dit : Séparons-nous; tu resteras mon amie en devenant l'épouse de Jenneval. Ce n'était donc pas un transport d'amour, une éruption de sympathie, puisque Jenneval s'est éloigné d'elle à jamais sans qu'elle se révolte de son absence, sans qu'elle lui accorde beaucoup de ces pleurs que les femmes répandent volontiers, sans qu'elle l'ait suivi!... Mariette m'a parlé de lettres, de preuves; j'aurais dû l'écouter, l'interroger pour me convaincre, pour fixer mon indécision. Est-ce là de ma philosophie! On est philosophe à bon marché dans des questions banales et étrangères : mais sitôt qu'on a l'application d'un système à faire pour ses intérêts propres, on sacrifie aussitôt les plus sages utopies, on se rejette dans le positif; le géant se fait pygmée. Vienne à moi la réflexion qui éclaire les doutes et combat les fantômes : Adeline que j'accuse, que je traduis à mon tribunal saus lui permettre un défenseur, doit-elle être condamnée, d'après de vagues calomnies et d'indignes bavardages d'antichambre et de coins de rue? Je rends hommage ici à la justesse de mes présomptions : si mon mariage n'avait eu d'autre consécration que celle de l'amitié et de la probité, pas de liens qu'il fallût briser en public et sur le banc des accusés, un accord mutuel nous faisait libres tous les deux!... Libres! Moi qui ai formé une association de rapports identiques, de goûts, d'humeurs et d'habitudes, moi qui ai transfusé la moitié de mon âme dans un autre corps, je briserais les seuls nœuds qui m'attachent à ce bien-être conjugal, si rare et si nécessaire! Un moment d'erreur peut-il compenser quatre années d'union? Ma femme ne me témoigne point qu'elle désire une séparation, un divorce; elle se livre assidûment aux soins de son ménage; elle ne m'épargne pas les caresses et les doux épanchements : si elle était coupable, elle aurait des remords, des rougeurs subites, des larmes furtives; d'ailleurs, rien n'est changé entre nous, moi seul peut-être... Ces soupçons me brûlent!

Il jeta tout à coup la plume en apercevant sur son bureau une lettre cachetée à son adresse. Il la prit d'une main tremblante; et, brisant la cire d'Espagne avec l'impatience d'un amant qui attend un rendez-vous de sa maîtresse, il tira

d'une enveloppe parfumée un papier froissé et à demi déchiré. Ses yeux se voilèrent d'un nuage : il avait reconnu l'écriture de Jenneval dans cet étrange billet, qui n'avait jamais été achevé.

« Madame, l'amitié, le devoir, l'honneur m'ont longtemps fermé la bouche ; l'amour, un amour sans espoir me force de parler ; mais comme ma langue se refuserait à prononcer des paroles que vous n'entendriez pas en face, je me résigne à les écrire, avec horreur de moi-même et de mon action. Un an de prodigieux efforts n'a servi qu'à mieux faire triompher ma criminelle passion. Ne m'accablez pas de votre mépris et de votre haine, madame ! Je suis bien malheureux, et je voudrais avoir le courage de me brûler la cervelle. Je vous aime avec d'autant plus de véhémence que je n'avais pas encore aimé... Cet aveu de ma part vous semblera monstrueux, et vous vous indignerez à penser comment j'ai pu à ce point profaner l'amitié. Pourquoi Félix m'a-t-il exposé au danger de vous voir, de vous connaître ? lui qui savait la terrible puissance de l'amour, lui qui me prédisait que mon cœur n'en serait pas longtemps exempt ! Vous allez me bannir de votre présence, m'écraser sous vos reproches, et même m'ôter l'attachement de Félix, que je ne mérite plus... Grâce, madame ! ordonnez de mon sort. Je meurs si je suis privé de ma dernière consolation, si vous me chassez, s'il faut que je parte... oui je mourrai en n'adorant que vous... Pardonnez-moi, madame : je suis un insensé, un furieux, un misérable ; je me déteste. Ne croyez pas ces discours extravagants ; je vous aime, il est vrai, mais c'est de l'amitié ; entendez-vous, madame? rien que de l'amitié : vous me l'avez permis. Mon amitié est plus vive, plus exigeante qu'une autre ; la vôtre auprès est froide et indifférente. Avez-vous pour moi un peu d'amitié?... Un pistolet ! quoi ! je n'aurai pas la force de presser une détente ! Je me suis juré, madame, de ne révéler ce secret qu'au moment de ma mort : je tiendrai ma promesse, et demain mon amour aura cessé de vous importuner. Félix ignorera tout... »

A cet endroit de la lettre, effacée par des larmes dont on apercevait les traces, l'écriture devenait illisible, et plusieurs traits de plume annonçaient que la force ou la résolution avaient manqué à Jenneval pour continuer. On pouvait juger aux lésions du papier qu'une volonté spontanée avait essayé de l'anéantir. Au bas, une autre main avait tracé avec une autre ancre des caractères dont l'orthographe singulière obscurcissait le sens ; M. Revel les déchiffra sans peine, parce que lui-même avait appris à les former : Mariette ne faisait pas honneur à son maître.

« Mosieu, vela la lette que jé vous disé : le malheure a vous que nous n'aion pas pus nou antandre dabors. Cet lette que vous avais lu es de M. Jenevalle, com il est facil devoire à sa min; je le trouvai desu vote burot, un jour que M. Jenevalle si anferma pour écrir, aprés que madam le renvoié se couché. Je voulé vous conté cela en daitail, et je vennai ce soir pour cela. Je revindré demin si vous me recevrai en partiqlié.

« Vote trai obaissante servante,

« MARIETTE, rantier. »

M. Revel, que cette seconde lecture avait plus irrité que la première, sonna deux fois à briser la sonnette. La bonne qui remplaçait Mariette accourut plus vite qu'à l'ordinaire.

—Que signifie une lettre qui était là ? demanda-t-il d'une voix entrecoupée.

— On l'a apportée ce soir, répondit la fille balbutiant et rougissant comme si elle en eût su la teneur, pendant que vous étiez sorti, monsieur.

—Qui l'a apportée? Elle n'est pas venue par la poste? Ne m'en imposez point surtout.

— Je n'en sais rien, monsieur ; c'est une dame en voiture, une jeune dame avec un cachemire. Elle est entrée dans la loge de la portière, qui a dit en riant : Tiens, c'est Mariette !

— Il suffit. L'impudente ! elle ose reparaître dans cette maison ! Vient-elle me braver encore ! Si cette fille remet les pieds ici, j'ordonne qu'on la chasse. Qu'elle ne se hasarde pas à se montrer devant moi ! je veux la faire repentir de son effronterie ! Entendez-vous? je ne veux jamais la revoir !

Deux jours après, Mme Bourbier vint rendre visite à son cousin Félix. Elle était tout épanouie de jubilation ; ses regards brillaient de malice, et elle ne cherchait que des oreilles où déposer sa confidence. Elle ne prit pas garde à l'air abattu de M. Revel ; et sans s'informer de la santé de madame, alors absente pour affaire de toilette, elle se hâta de satisfaire sa méchanceté, seul dédommagement qu'elle eût de ses peines personnelles.

— Je parie que vous ne vous doutez pas, dit-elle en passant la langue sur ses lèvres comme un dard de vipère, des bruits qui courent sur vous, mon cher cousin ?

— Sur moi! repartit Revel en changeant de visage. Que peut-on dire, s'il vous plaît? Au reste, je m'embarrasse peu de ce qu'on dit de moi et des autres.

— C'est du cynisme, en vérité! Il faut s'embarrasser de ce qui vous regarde, de ce qui vous touche de si près. Voyez-vous, si l'on disait de moi telle ou telle chose, je crierais plus haut. Ce n'est pas que je craigne les méchants : on me connaît, Dieu merci! ma religion et mes mœurs n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais je vais vous apprendre...

— N'en faites rien, ma cousine, je préfère ne pas apprendre les misères, les sottises dont s'occupe le monde.

— Pas possible! les philosophes n'ont pas de cœur, ils se moquent de l'opinion publique; mais je me suis bien promis de vous rapporter ces vilains bruits qui m'affligent pour vous et pour moi, car nous sommes cousins, monsieur Félix. On dit que M. Jenneval, votre ami, qui est parti on ne sait où, était amoureux d'Adeline, de votre femme...

— Fi donc! madame; laissez ces ignobles calomnies à ceux qui les inventent: c'est outrager à la fois les deux personnes que j'aime le plus...

— Voilà ce que j'ai répondu à la personne qui soutenait le fait devant une nombreuse assemblée; le monde est plein de médisants. Ce n'est pas tout : on dit encore...

— Mon Dieu! madame, faites-moi grâce du reste; ces mensonges abominables, que sème la malignité, n'ébranlent pas ma confiance et n'affaiblissent pas mon amour...

— Pas possible! Vous avez bien raison; chacun porte sa croix ici-bas; c'est un précepte de l'Evangile. Mais il est des imputations si graves qu'on doit les combattre lorsqu'on le peut, et je vous assure que j'ai poussé un ferme démenti à vos accusateurs. On disait même que ma bonne cousine avait chassé sa petite bonne Mariette, jolie fille, ma foi!

— C'est moi seul qui l'ai renvoyée, qui l'ai abandonnée! Elle était déjà perdue!

— Pas possible? Oh! cela ne m'étonne pas, une si jolie fille à Paris! On m'a donné à entendre qu'elle vous aimait beaucoup plus qu'un protecteur; mais peu m'importe. On dit que ma chère cousine s'est vengée de sa femme de chambre qui avait trouvé une lettre très claire de M. Jenneval.....?

— Abominations! tissus d'infamie! Est-il des gens assez vils pour se plaire à pareilles atrocités! Ils ne savent pas ce que souffre une âme honnête offensée dans ce qu'elle a de plus cher, de plus respectable? Jamais je n'ajouterai foi à des propos qu'il n'est pas besoin de qualifier.

— Ne vous tourmentez pas, mon cousin; j'ai pris votre défense avec tant de chaleur, que mon adversaire s'est retranché derrière la lettre qu'il offre de montrer; la copie, s'entend, l'original vous ayant été remis... Pas possible! Je n'en crois pas un mot, je vous jure; si le fait est vrai, ce serait le cas de divorcer ou jamais.

— La lettre? ils ont la lettre, dites-vous? C'est impossible! c'est faux! Je défie à ces calomniateurs de produire une lettre de Jenneval! Ce sont des femmes sans doute qui distillent tout ce venin; que leur ai-je fait pour ameuter ces lâches attaques?... Si du moins il y avait un homme!

— Pardon, mon cousin, nous sommes bien loin du motif de ma visite; j'ai compté sur votre amitié pour prêter à mon mari quatre ou cinq cents francs.

XVI.

UN BAL.

Elle aimait trop le bal, et le bal l'a tuée!

VICTOR HUGO (*Les Orientales*).

La fin d'un bal diffère beaucoup du commencement. D'abord ce sont des femmes qui arrivent fraîches et parées avec un soin minutieux: leur coiffure, où les pierreries, les fleurs et les rubans serpentent dans les cheveux transparents, sort étincelante des mains de l'artiste; leur toilette symétrisée, sans qu'une seule épingle ait désobéi aux conseils du miroir, ressemble à une armée avant la bataille; leurs yeux même ont encore le regard composé devant la psyché, et leur joues sont aussi jeunes que le fard peut les faire; alors les lustres et les bougies brisent leur vive clarté dans les glaces et les cristaux; tous les visages souriants et dispos rayonnent du plaisir qu'on se promet; l'orchestre qui prélude observe scrupuleusement les tons et les demi-tons de la musique, la contredanse française conserve quelque chose de la gravité pédante du défunt menuet; il existe une sorte d'examen tacite entre danseurs et danseuses; chacun médite pour s'acclimater dans une partie du salon, aux

quadrilles, aux tables de jeu, aux conversations; la galerie est immobile et attentive.

Mais plus tard, quand l'aiguille des pendules a recommencé le tour des cadrans, l'aspect du bal n'est plus le même: il y a de l'ennui, de la fatigue sur les figures; on remarque des paupières qui se ferment, des bouches qui bâillent; à la lumière pâlissante des bougies presque consumées, les plus jolies femmes paraissent livides, hagardes; leurs cheveux débouclés pendent sur leurs tempes ruisselantes de sueur; les robes de gaze et de moire et de crêpe et de simple mousselines sont froissées, tachées, arrachées; les fins souliers de satin, poudreux, élargis; les gants humides, déchirés: tandis que l'or rit à la vue des joueurs, sur les tapis verts de l'écarté, le punch circule avec les intimités, les sympathies de rencontre; les musiciens font vibrer avec plus de verve les cordes échauffées de leurs instruments; les danses plus lascives, plus pétulentes, les valses, les gavottes, les rondes déguisent la lassitude par le mouvement et la gaîté. Cependant les rangs s'éclaircissent, les banquettes se dégarnissent! les épaules nues se crouvrent; on reprend haleine, on va partir à regret aux premières lueurs du matin qui pénètrent à travers les rideaux; le son argentin accompagne les sons vifs et confus de l'orchestre harassé.

Le bal de madame d'Orvilliers en était là. On réclama de toutes parts le carillon de Dunkerque pour la clôture; madame Revel, qui, malgré les précautions exigées par son état de nourrice, avait dansé plusieurs fois dans la nuit, se reposait enveloppée de son châle, prête à se retirer; Félix restait debout dans l'embrasure d'une fenêtre: il ne dansait pas.

Verzac était le grand-maître des cérémonies dans ce bal. Verzac, qui se faisait appeler M. de Verzac, après avoir usé les noms qui traînent partout, Saint-Aubin, Saint-Elme et dix autres saints plus ou moins romanesques, était le sigisbée ordinaire de madame d'Orvilliers, petite grosse femme à laquelle il ne restait pour beauté qu'un embonpoint exubérant, et pour esprit qu'une loquacité creuse; du reste, ayant bonne table ouverte et bon acceuil aux jeunes gens novices, elle concentrait tous les rayons de sa société habituelle: selon qu'elle recevait des avocats, des médecins, des littérateurs ou des hommes d'État, elle devenait tour à tour jurisconsulte, patricienne, auteur ou politique; cette transformation s'étendait au dehors, et elle empruntait les manières, les modes et surtout les ridicules des femmes qu'elle fréquentait; elle n'avait rien à elle, excepté Verzac, que personne n'aurait voulu lui disputer.

Ce Verzac avait joué tous les rôles et gâté tous les métiers, sans jamais réussir qu'à ruiner les autres et à se donner des ennemis: il se vengeait de ses mauvais succès sur le prochain, qu'il ne traitait pas fort chrétiennement; il n'avait qu'à frapper la terre pour en voir sortir des haines tout armées; le cœur chez lui s'était tourné en fiel, il ne savait que mordre; ses ouvrages, écrits en style amphigourique, participaient du caractère de madame d'Orvilliers, et n'étaient qu'une mosaïque mal composée de pièces et de lambeaux, un habit d'arlequin décousu, une suite d'échantillons volés, avec tous les défauts de l'école littéraire de l'Empire. Quant à son individu, il ressemblait à Silène, à quelque buveur de tableau flamand; courte taille et ventre rebondi sur des jambes de basset, yeux ronds et saillants, au regard faux. Ce déplaisant personnage, dont les allures rustiques, la mise négligée et la voix coassante, étaient au moins déplacées dans une maison de bonne compagnie, avait souvent fait fuir les plus beaux ornements du salon de madame d'Orvilliers.

Cette fois, il avait introduit dans le bal une collection d'originaux recrutés dans les estaminets, pour avoir un entourage digne de lui; ces personnages aux bottes crottées et aux mains nues formaient dans un coin un bruyant tribunal de critique et de satire locales; ils parlaient haut, riaient aux éclats, débitaient mille sottises et assiégeaient au passage les plateaux de sirops, de fruits confits, de glaces et de gâteaux, avec des plaisanteries indécentes. Ces gens-là s'intitulaient gens de lettres; ils avaient produit en effet, qui un couplet, qui un roman, qui des articles de journaux, qui un opéra-comique. Leur Mécène renchérissait encore sur leurs personnalités dégoûtantes, qui laissaient autour d'eux une prudente solitude; à plusieurs reprises déjà, leurs cris et leurs rires avaient dominé l'orchestre et interrompu la mesure de la danse; madame d'Orvilliers était indulgente aux hôtes de M. de Verzac, le président n'avait pas même droit de police chez sa femme.

— Messieurs, dit M. Revel en s'approchant du groupe qui redoublait d'insolence, vous pourriez, s'il vous plaît, causer plus bas; ces dames se plaignent de n'entendre pas la musique.

Cette observation, prononcée d'un ton et avec un visage sévères, fut suivie du silence qu'on sollicitait au nom des dames. Cependant, revenus de leur surprise après s'être consultés du regard, les orateurs se demandèrent quel était ce personnage qui, de sa propre autorité, avait osé leur fermer la bouche. Ils comptaient parmi eux un batteur de fer de profession, célèbre coureur de duels et de déjeûners. Verzac n'eût pas été plus scandalisé de l'audacieux avis, s'il avait été le véritable maître de la maison; un rouge vineux colora les pommettes de ses joues et un feu sombre jaillit de ses orbites : il se contint toutefois, au moment de revendiquer son privilége d'ami tout-puissant par une scandaleuse discussion; mais, faisant signe d'attendre à ces acolytes, il se glissa en boitant auprès de madame d'Orvilliers, qui le sentit s'asseoir lourdement à côté d'elle; les complaisants assidus qu'attire en cercle toute ordinatrice de fête quittèrent la place au favori en titre, lequel s'étendit sur les coussins comme un pacha dans son sérail.

— Eh bien! mon ami, lui dit madame d'Orvilliers en minaudant, est-ce que vous ne nous lirez rien aujourd'hui? Votre dernier chef-d'œuvre de style est d'un genre unique...

— Dites-moi donc, interrompit-il se penchant familièrement à son oreille, ce que c'est que cet original qui se tient droit comme une statue sous les draperies des rideaux?

— Vous ne connaissez pas le mari de madame Revel? C'est vrai; il arrive des eaux; depuis un mois nous n'avions pas vu sa charmante femme. Verzac, j'ai annoncé que vous feriez une lecture; je vous en prie, mon ami : cette nouvelle imitiée de quelqu'un...

—Non; permettez-moi de vous offrir, au lieu de ma lecture, une épigramme en action; vous verrez l'excellente moquerie! Voilà un mari tué, assassiné à bout portant avec des armes courtoises.

— Que machinez-vous là? Encore une nouvelle malice; vous êtes un démon d'esprit, mon cher Verzac. Mon Dieu! que vous ont fait ces pauvres maris!

— Demandez plutôt ce que je leur ai fait; il n'y a pas une femme vertueuse pour moi. Madame Revel venait ici avec un docteur, un ami de l'époux, M. Jenneval : je ne le vois pas, cet honnête homme; est-il destitué?

— Verzac, si quelqu'un vous écoutait!... Allons! soyez sage, et pas de folies. M. Jenneval est en voyage, en Amérique, aux États-Unis; peut-être ailleurs.

—En voyage! il a son congé. Oh! l'éloquente figure de prédestiné! je veux lui adresser mon compliment de condoléance.

Madame d'Orvilliers, bien que ne soupçonnant pas son projet, essaya de le retenir auprès d'elle, en l'engageant à lire un de ses écrits, qu'il eût au besoin trouvé dans sa poche, tant il était enclin à quêter des éloges à tout venant; mais, plein d'une conception de méchanceté, il voulut l'éprouver à l'œuvre. Il rejoignit ses camarades, et les avertit de prêter les yeux et les oreilles au spectacle curieux dont il allait les régaler. Ensuite il rôda autour de M. Revel et jeta quelques paroles vagues pour entamer la conversation; cet expédient ayant échoué, et M. Revel ne bougeant pas, il se posa devant lui, et le narguant d'un sourire sardonique, s'exempta des précautions d'une exorde.

— Monsieur est sans doute présenté pour la première fois dans cette maison? dit-il en ricanant; monsieur ne connaît personne ici? je veux vous servir de cicéronne et vous raconter la chronique secrète...

— C'est inutile, monsieur, repartit Félix avec indifférence; je vous remercie de votre offre obligeante, mais je me suis fait une loi de ne point m'occuper des autres plus qu'ils ne doivent s'occuper de moi.

— J'admire votre résolution, monsieur; mais, dans le monde, la plus agréable manière de passer le temps, c'est de médire un peu. Je commencerai par cette jolie dame qui danse avec le neveu de M. d'Orvilliers, à gauche. Tenez! elle balance... Très jolie ma foi!

— Comment, cette dame blonde aux yeux bleus; avec une parure de diamants, une robe verte...

—Verte, c'est cela. L'histoire est très plaisante, sinon pour le mari, qui, par bonheur, dit-on, a toutes les qualités pacifiques de son état. Le digne mari est sans préjugés...

— Expliquez-vous, monsieur; je n'entends pas à demi-mot. Cette histoire que vous dites très plaisante m'intéresse; je veux la savoir en particulier.

— Elle n'est pas longue, et, puisque vous le désirez, je puis vous satisfaire en peu de mots. Cette dame a profité de l'absence de son jaloux pour mener à bien un roman amoureux...

— C'est une atroce calomnie, monsieur! on devrait couper les oreilles qui écoutent et les langues qui répètent de semblables propos tendant à noircir l'honneur d'une femme.

— Oh! monsieur, le fait est avéré, manifeste en plein soleil. Madame Revel (c'est le nom de la dame) n'avait pas d'autre guide que son galant, un médecin chauve, M. Jenneval, si je ne me trompe; on le dit ami du mari, mais plus encore de la femme. Je vous jure qu'à son retour, le mari remerciera son ami, son cher ami. N'est-ce pas un acte qui manque aux *Jeux de l'Amour et du Hasard,* délicieux, admirable? Quoi de plus bouffon, de plus divertissant, de plus pittoresque qu'un mari!

— Vous en avez menti, monsieur! Avez-vous souvent reçu des soufflets? Non, pas autant que vous en avez mérité, j'en suis sûr.

— Vous changez le ton de l'entretien, monsieur, et je me retire, quitte à le reprendre en autre temps et lieu. J'ignorais que vous fussiez le champion des dames.

— Ne me poussez pas à bout, monsieur, car je me repentirais d'une moins équivoque expression de mon mépris. Je suis M. Revel, si vous feignez d'en douter encore, et je compte vous revoir.

— J'y compte bien aussi, monsieur, pour faire plus ample connaissance; vous me trouverez tous les samedis régulièrement chez madame d'Orvilliers: enchanté de savoir qui vous êtes.

M. Revel leva la main pour infliger le châtiment du lâche à cette grimace insolente et railleuse; mais il n'en vint pas à cette extrémité où le poussait l'indignation. Pâle, grinçant des dents et le corps tremblant, il regarda fixement Adeline, lui jeta son châle et l'entraîna vers la porte. Puis, par un dernier emportement, il retourna droit à Verzac qui rougissait de honte et bégayait de stupeur; il le saisit rudement par le bras, l'atterra d'un coup d'œil et lui cracha au visage.

— C'est pour vous empêcher de l'oublier, dit-il d'une voix éclatante; vous êtes, vous, un infâme!

Verzac ne répondit que par un geste de menace et de rage; ses amis firent mine de s'élancer ensemble contre l'agresseur, qui, croyant son défi assez intelligible, regarda ses adversaires indécis, secoua le bras de Verzac, et sortit emmenant sa femme qui défaillait. Une sourde rumeur s'éleva de tous côtés après sa retraite, et madame d'Orvilliers, effrayée de ce désordre soudain dont son amant était le sujet, accourut la première, ébranlant les parquets sous son poids; l'orchestre s'était tu, les danseurs avaient environné le groupe d'où s'échappaient encore des voix irritées et même des jurons de vengeance.

— Verzac, mon ami, dit-elle tout essoufflée, qu'y a-t-il donc? Pourquoi cette querelle? O grand Dieu! quelle esclandre! qu'est-ce? M. Revel!

— Rien, ma chère amie, reprit-il en s'essuyant le front avec son mouchoir; en politique je m'échauffe facilement. M. Revel et moi, nous discutions amicalement sur les désastres de la campagne de Russie. Messieurs, vous avez lu le 29e bulletin du 3 décembre, daté de Malodeczno? C'est bien horrible!

XVII.

UNE SCÈNE.

> Que les hommes sont injustes! ils ne méritent pas en vérité d'être heureux.
>
> SÉGUR (*Galerie morale*).

Madame Revel, dont la vue s'obscurcissait, dont les jambes flageollaient, dont l'esprit s'égarait, se précipita tout en pleurs dans les bras de son mari, lorsqu'ils furent seuls dans la voiture qui les emportait à travers les rues désertes où les chevaux glissaient sur le pavé couvert de verglas; Félix la repoussa si brutalement, que sa tête alla rebondir contre les parois heureusement rembourrées. Elle ne renouvela pas d'abord ses instances de tendresse tacites, et pleura; un moment après, elle tenta de nouvelles caresses qui furent mal accueillies. Alors elle exhala des plaintes entrecoupées, elle baisa les mains moites et glacées qui cherchaient à l'éloigner, elle supplia, elle demanda la cause de cette querelle qu'elle avait vue finir, elle interrogea sans se décourager du silence qui lui répondait; elle redoubla ses sanglots, ses prières, ses efforts: le tout en vain. Lui gardait une contenance muette et immobile; on aurait pensé qu'il dormait, si, par intervalles, un soupir exhalé mélancoliquement n'eût prouvé que la douleur veillait au fond de son âme: il avait comme des transports de fureur; il se tordait et battait la portière avec son front; tout à coup il se calmait, il devenait marbre, et ses pleurs se séchaient sur ses joues. Enfin la voiture s'arrêta; ils descendirent et rentrèrent dans leur logis, tout autres qu'ils en étaient sortis la veille au soir, elle joyeuse des

triomphes promis à sa toilette, lui pensif ou seulement distrait. Adeline, pour la première fois, fut sourde aux lamentations de son fils qui appelait le sein maternel.

M. Revel ne se dirigea pas vers sa chambre à coucher, mais il renvoya la domestique à moitié endormie qui les importunait de ses soins, et il se retira dans son atelier pour fuir la présence de sa femme qui l'accompagnait pas à pas, les mains jointes et les yeux fondant en eau. Il s'assit en gémissant; elle s'assit le plus près possible sans qu'il daignât l'y inviter ni l'en empêcher. Elle pleurait amèrement et ses larmes ruisselaient sur son sein palpitant; elle promenait ses doigts crispés dans les tresses pendantes de sa belle chevelure; elle foulait aux pieds les fleurs de gaze qui garnissaient sa robe de bal, chiffonnée et flétrie. Elle faisait pitié dans cet état de désespoir, où sa beauté éplorée n'était que plus touchante, lorsqu'elle soulevait de longs regards humides pour réclamer au moins qu'on lui expliquât en reproches la cause de cette colère si imprévue et si obstinée.

— Félix! mon ami! mon cher ami! criait-elle en espérant toujours une réponse, que t'ai-je fait? Ton silence me tue! apprends-moi quelle faute j'ai commise? Regrettes-tu de m'avoir menée à ce bal? ai-je dansé avec quelqu'un qui te déplaît? Et cette querelle? Oh! je t'en conjure, rassure-moi sur les suites de cette querelle : car tu t'es querellé avec M. Verzac, un bien méchant homme, une langue envenimée! Mon Félix! m'as-tu ôté ton estime, ton amour? Suis-je devenue la plus malheureuse des femmes après avoir été la plus heureuse?

M. Revel, dont la pensée avait embrassé corps à corps un unique objet, aperçut dans le plus obscur fouillis de l'atelier, parmi de vieilles toiles et de neuves, un portrait ébauché de Jenneval, que sa femme avait commencé sous ses yeux sans vouloir jamais y travailler depuis. Il crut qu'un fantôme moqueur se dressait devant sa douleur; il crut entendre un ricanement cruel : en effet, le rayon terne et blafard du soleil matinal animait cette figure à laquelle le pinceau n'avait pas encore donné la vie. Il s'élança contre ce cadre innocent, brisa le châssis, déchira la toile, piétina sur les lambeaux, et, non satisfait de cette vengeance en effigie, parcourut en tous sens l'atelier d'une démarche désordonnée : Adeline avait compris.

— Madame, dit-il enfin, s'arrêtant les bras croisés vis-à-vis d'elle, dès à présent tout est rompu entre nous : il faut nous séparer pour toujours.

— Nous séparer! reprit madame Revel avec un grand cri; nous séparer, Félix! Eh! pourquoi nous séparer?

— Pourquoi, madame? Et c'est vous qui osez demander pourquoi! Êtes-vous déjà descendue à ce degré d'effronterie qui fait qu'on ne rougit plus? J'ai trop attendu.

— Félix..... monsieur, ne me regardez pas ainsi; je ne suis pas coupable, je ne le fus jamais! O mon ami! on vous a trompé, vous vous abusez vous-même...

— Je m'abuse! Personne ne m'a trompé, si ce n'est vous; oui, vous qui avez indignement abusé de ma confiance, qui avez trahi les deux plus sacrés sentiments : l'amour et l'amitié!

— O mon Dieu! c'est moi qu'on accuse, moi que l'on condamne! Je veux être une misérable indigne de pardon, indigne de vivre, si j'ai manqué à aucun de mes devoirs envers vous!

— Vos serments ne m'en imposent pas.... Je donnerais ma vie pour te croire, pour douter! mais il ne s'agit pas d'un soupçon vague, de simples apparences : des preuves, madame, des preuves, écrites, incontestables, un faisceau de preuves, voilà ce qui me force à éclater. Je vous le répète, il faut nous séparer à l'instant même.

— N'est-ce pas un rêve épouvantable, une illusion à en mourir? Monsieur! par humanité... Félix! par la tendresse que tu me portais et que j'ai encore, que j'aurai toujours...

— Vous voulez que je déclare ma honte et votre déshonneur; vous me forcez d'en venir aux preuves, de prononcer le nom du déloyal ami qui s'est enfui avec mon bonheur...

— Jenneval?

— Vous avouerez tout, madame, à présent que tout est découvert. Jenneval! Je ne puis m'accoutumer à cette idée! Jenneval que j'aimais en frère, pour qui j'aurais versé tout mon sang!... C'est le sien aujourd'hui que je voudrais répandre en expiation!

— Vous, Félix, attenter à ses jours! C'est un langage inouï dans votre bouche. Jenneval, en s'exilant volontairement, par un si noble sacrifice, a-t-il mérité vos injures?

— Quoi, malheureuse! tu le défends en ma présence! Me faudra-t-il écouter la justification et peut-être le panégyrique de l'adultère?

— Qu'avez-vous dit, monsieur? O Félix, vous ne le pensez pas. J'ai à cœur de vous convain-

cre ; mais ce serait me dégrader que de combattre cette atrocité. Je vous atteste que, dans mes larmes qui ne sont pas taries, dans mes angoisses que je sais mal dissimuler, il n'y a pas un remords.

— Je suis prêt à reconnaître ton innocence ; mais ose nier les relations criminelles qui existaient entre vous deux pendant mon absence ; fais taire par un démenti la voix publique, qui m'entretient de ces scandaleuses amours; appelle en faux témoignage l'opinion unanime du monde ; explique la nature d'un bruit odieux qui circule dans les salons et jusque dans les antichambres. Je désire que ta réputation sorte pure et intacte de cette épreuve ; d'avance je me récuse, je me prosterne à tes genoux.....

— Non, monsieur ; mon plus fort appui devait être en vous, et je n'invoquerai pas une enquête d'infamie : ma conscience me juge, et Dieu lit dans mon cœur.

— J'y sais lire, moi qui ne suis pas Dieu, et je regrette de n'y avoir pas lu aussi clairement quatre années plus tôt. Les faits sont avérés; Mariette, votre domestique, m'avait averti la première : j'avais rejeté bien loin ses avis...

— Monsieur, monsieur, voilà donc à qui vous ajoutez foi ! C'est elle qui, pour adieu, a troublé mon ménage et m'a frappée du coup le plus sensible comme le moins attendu ?

— Votre parente même, madame Bourbier, n'a pu me cacher l'éclat de votre conduite.

— Elle me paie là de mes services. Oh ! le monde ! le monde est un repaire de bêtes féroces. Imprudente ! je me suis exposée à leurs morsures, à leur venin !

— Enfin, madame, sans rappeler ici toutes les fois où j'ai dû souffrir à des rapports venus du plus bas lieu, et cette nuit, au bal, ce que j'ai souffert à me voir insulter en face dans ce qu'un homme a de plus précieux, je n'en veux d'autre témoignage que cette lettre dont l'écriture ne vous est pas étrangère.

A ces mots enveloppés d'un sarcasme sanglant, il choisit dans son portefeuille un papier qu'il présenta ouvert à madame Revel. Elle hésita d'abord à le prendre ; puis elle s'en empara, le parcourut du regard, blême et la bouche béante. Elle resta indécise, roulant le papier entre ses doigts par un mouvement machinal, puis elle éparpilla à terre la lettre divisée en mille morceaux.

— Que faites-vous donc, madame ? reprit Félix d'un air morne ; vous anéantissez mes pièces de conviction? C'est-à-dire que vous n'avez rien à objecter en réponse.

— Ne tirez aucune prévention défavorable de ce que je viens de faire ; la perfidie de cette Mariette m'avait mise hors de moi, et je n'ai pas été maîtresse... Je vous jure, Félix, n'avoir jamais reçu pareille lettre de Jenneval... Il me pardonnera, dans cette alternative cruelle, de disposer d'un secret qui n'est pas le mien.

— Ah ! vous en convenez donc enfin?... Pendant quatre ans qu'a duré mon erreur, j'étais votre dupe, votre jouet? Dites, madame; apprenez-moi combien peu je perds en vous perdant ; aide-moi à haïr ce que j'ai trop aimé ?... Je suis calme maintenant.

— Ce que je dirai, Félix, vous fera respecter ceux que vous outragez. J'ai vainement essayé de vous le cacher : Jenneval, il est vrai, conçut pour moi un sentiment plus tendre que l'amitié, et déguisa d'abord sous ce nom un amour que je n'avais pas encouragé...

— Madame, il est trop tard pour feindre, pour atténuer vos torts; je vous demande un aveu sans réticence, et vous fais grâce du repentir qui ne changerait rien à ma résolution irrévocable. Dites tout.

— Félix, comme vous êtes injuste !... Je soupçonnai en tremblant cet amour qui alors s'ignorait sans doute lui-même : Mariette, cette misérable qui me calomnie, tenta sans succès de m'entraîner à une tolérance plus que légère : elle agissait dans un intérêt que je n'ai pas bien pu démêler, mais la soustraction de nos lettres m'a éclairée...

— Vous voyez pourtant que cette étourdie ne faisait pas de papillottes avec toutes les lettres.

— Je ne m'étendrai pas là-dessus, si vous le permettez. Aussitôt que je fus instruite des dangers qui pouvaient résulter pour l'un et l'autre d'un commerce trop fréquent, j'évitai de me trouver seule avec lui. C'est à cette époque qu'il me déclara sa fatale passion ; non pas avec cette ardeur pressante, ces transports fougueux que j'eusse ramenés au respect; mais avec une tristesse sincère, une résignation généreuse qui m'arrachèrent des larmes...

— Assez, madame, je ne vous connaissais pas ce merveilleux talent pour improviser des romans fort curieux, mais fort peu vraisemblables, malheureusement.

— Après cette déclaration, qui ne m'a laissé que des souvenirs honorables pour son carac-

tère, il partit pour assurer votre repos et le mien.

— Ce dénoûment me plairait s'il n'était pas si tardif. Dès ce moment, vous êtes libre de le rejoindre, madame; il vous a probablement donné rendez-vous en Amérique?

— Je ne comprends pas que vous ayez le courage de me poursuivre par ces dures railleries ; il fut un temps où vous montriez de l'âme !... C'est là toute la vérité.

— Eh bien ! madame, je ne vous en demande point davantage. Voyez, j'ai pris une décision, si pénible qu'elle soit, nous allons nous séparer.

— Où voulez-vous que j'aille ? Je suis sans famille, sans amis; je n'ai que vous sur la terre : Félix, voulez-vous m'abandonner, voulez-vous que je meure?

— A Dieu ne plaise ! vivez, Adeline, soyez heureuse, s'il est possible de l'être avec le remords. Pour moi, mon existence est à jamais incomplète, désenchantée, solitaire. Je vous laisse la moitié de ma fortune; faites votre part dans nos meubles; et que l'un de nous s'éloigne de l'autre pour éviter une rencontre gênante à tous deux. Je partirai demain si vous restez, je resterai si vous partez.

— Félix, ne me rendrez-vous pas votre amour, votre confiance, quand vous aurez la certitude que j'en suis toujours digne? Jenneval ne me récusera pas...

— Qu'il se garde d'affronter mon ressentiment! je prendrai sa vie ou il prendra la mienne. Ma détermination a été lentement mûrie; c'est une séparation de bonne volonté que j'exige à l'amiable. Vous me devez quelques remercîments, car je suis en droit de solliciter le divorce pour cause d'adultère.

— Oh! monsieur, vous ne voudriez pas marquer au front votre fils, en déshonorant sa mère! Non, vous aurez pitié d'une faible femme que la loi soumet à vos caprices.

— Mes caprices n'iront pas jusqu'à me diffamer moi-même. J'aurais puisé dans ma philosophie d'honnête homme assez de force pour vous pardonner une faute dont je serais seul arbitre : mais ce monde où vous m'avez poussé par frivole vanité de femme, ce monde ne pardonne pas ; il a des regards qui fouillent les cœurs, des langues qui les enveniment : je ne rougis pas devant le monde, je me retire. Vous avez affiché sans pudeur vos infidélités; les échos du monde en ont blessé mes oreilles : je ne veux pas qu'on dise de moi que j'étais complice de mon déshonneur, puisqu'on nomme cela un déshonneur pour qui n'y peut rien.

— Félix, mon cher Félix, quel garant, quelle preuve de mon innocence vous faut-il, lorsque mes serments ne vous suffisent plus? Ne soyez pas inexorable; souvenez-vous de quatre années de bonheur que vous me devez, que je vous dois !

— Ce sont ces quatre années qui m'affermissent dans mon dessein. Le présent est bien loin du passé ! Je vous le dis une dernière fois, madame : Je vous épargne les ennuis d'une séparation judiciaire. Vous seule êtes cause que des liens civils survivront à cette séparation. Dans une heure, j'entends que vous soyez décidée.

— Une heure! monsieur; vous m'accordez le temps de dire adieu à mon fils.

Les vagissements de l'enfant qui s'agitait dans son berceau avec le désespoir de la faim parvinrent jusqu'à la mère, qui s'étonna d'avoir pu l'oublier; elle tourna un regard suppliant vers son mari, qui se remit aussitôt de son émotion, et lui fit signe de se hâter, avec une froideur sévère qui contenait toute une destinée; elle éclata en sanglots déchirants, leva les mains au ciel, son impuissant refuge, et s'éloigna en chancelant.

— Pauvre enfant! murmurait-elle en l'inondant de pleurs et l'effrayant de baisers frénétiques; cher petit Jules tu n'a plus de mère!

XVIII.

UNE SÉPARATION.

> Je jette sur moi-même un regard d'indifférence ; mais toutes mes pensées ne se détachent de moi que pour se concentrer sur mon malheureux enfant.
>
> J.-L. LACROIX-NIRÉ (*Ladouski et Floriska*).

Félix, resté seul, pencha son front brûlant dans ses mains glacées, et fit de vains efforts pour reconstruire en espoir son avenir qu'il venait de détruire de fond en comble. Au delà de cette séparation qui ouvrait un abîme dans son existence, il ne voyait que ténèbres, désolation, solitude : il s'arrêtait au milieu de sa résolution, comme sur le point de reculer en arrière; mais la réflexion obstinée l'excitait à marcher en avant ; il oublia son bonheur mystérieux de quatre années pour ne se souvenir que d'un affront éclatant, ouvrage fugitif d'un jour. Sa cuirasse de

philosophie tombait pièce à pièce, et le rendait vulnérable de tous côtés. Mais il n'eut pas une fois en idée de traîner sur la sellette d'un tribunal l'honneur d'une femme et d'un fils. Il persévérait à regarder le mariage comme un contrat réciproque et mutuel, que la volonté a formé et que la volonté peut abolir. Peu lui importait, d'ailleurs, que son mariage snbstitât de droit sur les registres de la municipalité, s'il était de fait rayé de son cœur. Il crut satisfaire à la fois les exigences de sa position et ses scrupules d'honnête homme sans compromettre trop les problèmes de sa philosophie. Cependant des larmes mouillaient le papier qu'il chargeait de chiffres insensibles.

— Madame, dit-il tout haut en s'avançant vers la chambre où l'enfant s'était endormi au sein de sa mère, venez; mes dispositions sont faites, et vous n'avez plus qu'à signer.

—Monsieur Revel reprit-elle en se montrant les paupières rouges et enflées, l'heure que vous m'avez accordée dure encore, et ce cher petit a eu peine à se calmer; je n'ai pas de lait à lui donner.

— Eh bien! il est d'âge à être sevré, madame. Mais jetez un coup d'œil, s'il vous plaît, sur nos conditions préliminaires, que je souhaite terminer à l'amiable comme le reste.

— Ah! Félix, vous vous êtes trompé! je ne veux rien, je n'ai besoin de rien; vous m'avez prise sans dot, et je ne recevrai pas d'indemnité pour un divorce.

— Que parlez-vous de divorce, madame? C'est une séparation que je demande, et les gens de loi n'ont que faire dans ces intérêts particuliers. Je serais un vil égoïste si je prétendais vous enlever les avantages que je vous ai faits : la moitié de ce que je possède vous appartient.

— J'ai partagé avec vous votre fortune, augmentée et doublée sous mes yeux, peut-être par mes conseils et par l'émulation qui nous porte à embellir la vie des personnes aimées. C'était pour moi d'abord, pour votre fils ensuite, que votre travail nous créait tant de ressources; je n'ai plus aucun droit à y participer désormais.

— Ces combats de générosité ne sont pas ici à leur place, et je vous prie de ne contrarier ni mes désirs ni mes volontés; ce sera de votre part une réparation, la seule dont je vous sache gré. Voici l'état de mes biens: six mille livres de rentes environ en divers placements, chez M. Laffitte, banquier, et sur la Banque de France. Je vous en laisse quatre mille en viager, reversibles sur la tête de notre enfant.

— O mon Dieu! monsieur, c'est trop, c'est beaucoup trop; si votre générosité vous parle en ma faveur, faites-moi seulement une pension alimentaire fort modique...

— En vérité, madame, vous vous plaisez à me navrer, à m'outrager. Acceptez, je vous prie, les conditions que je vous offre. Les deux mille francs de rentes que je me réserve suffisent à l'entretien de mon fils; pour moi, je trouverai dans mon activité les moyens de vivre honorablement. Cet appartement et tout le mobilier, je vous les abandonne!...

— Non, Félix, je ne séjournerai pas davantage dans cette maison où j'ai passé de si heureux jours, où mon bonheur a cessé; j'irai au lieu qu'il vous plaira de m'indiquer.

— Je suis prêt en outre à vous faire toutes les concessions que vous pouvez désirer; mais j'entends ne pas me dessaisir de mon fils.

— Ah! monsieur, gardez tout, mais ne m'ôtez pas mon enfant.

— Je ne vous le disputerais pas, si vous étiez mère d'une fille; à mon tour, je dois revendiquer les privilèges de mon sexe : le fils est le bien du père; les lois elles-mêmes me confieraient son éducation, son avenir. Jules ne me quittera jamais, madame; il est, il sera mon unique consolation.

— Ne serait-il pas aussi la mienne! Hé! que feriez-vous, monsieur, si je refusais de vous céder cet enfant, cette victime innocente de votre erreur? Oseriez-vous l'arracher de mes bras?

— Vous me contraindriez donc à recourir aux arrêts, au scandale de la justice? mais la tendresse que vous avez pour lui m'est une garantie de votre résignation à ne pas lui envier son avantage. Les exemples que je mettrai à sa portée, et l'horreur du monde que je lui inspirerai, le préviendront sur les malheurs que je n'ai pas évités; il sera moins trompé, j'espère.

— Epargnez-moi, monsieur; je suis loin de mériter les reproches amers dont vous me poursuivez. Je vais m'exprimer franchement après mûr examen: je m'oppose à cette séparation.

— Vous vous opposez!... Vous avez donc la fantaisie d'essayer des tribunaux? Morbleu! je saurai bien vous y contraindre, et un jour vous vous repentirez de votre défi!

— Ce n'est pas un défi, mon ami, c'est l'envie de vous délier tout à fait, de vous délivrer pour toujours de moi, de mon caractère d'épouse,

de mes devoirs d'épouse. J'aurai la force d'accomplir ce sacrifice.

— Ainsi, madame, vous n'êtes pas épouvantée d'un divorce! Vous ignorez sans doute ce que c'est qu'un divorce: vous allez fournir de nouvelles armes à la méchanceté du monde, ameuter contre vous les cabales de la pruderie. Songez-y, Adeline: dans les suites d'un divorce, le blâme, la raillerie, la honte ne rejaillissent que sur la pauvre femme... Je m'oppose, moi, à ce qui vous semble sacrifice; entendez-vous, madame? je me contente d'une séparation, à moins qu'une si fâcheuse épreuve du mariage ne vous en ait pas dégoûtée pour toujours.

— Pas de séparation, Félix; le divorce. Si vous ne le demandez pas, je le demanderai pour vous; c'est la dernière reconnaissance que je puisse vous témoigner..... O mon fils!

— Vous nommez cela de la reconnaissance? je n'y comprends rien. Un divorce, une séparation éternelle, bruyante, irrévocable! Ce n'est point à vous à la réclamer!

— Au contraire, en vous épousant, en ajoutant à notre union du cœur celle des lois sociales, je n'ai pas tendu un piége à votre vie entière. Oh! non: je me flattais que votre volonté du jour serait votre volonté du lendemain; je n'ai prétendu vous attacher à moi, à mon existence, que par les liens du bonheur, aussi fragiles que la beauté et l'amour. L'illusion a déchiré son voile; j'ai découvert la triste réalité: vous ne m'aimez plus, Félix! et pourtant je vous aime encore, je vous aime comme je vous aimais. Vous avez cherché un prétexte pour vous séparer violemment de moi, pour revoler à vos plaisirs de jeune homme: ce prétexte était inutile, il suffisait de me déclarer vos intentions; j'eusse gémi sans doute, mais j'aurais obéi sans murmurer.

— Ce prétexte, madame, c'est votre conduite qui me l'a offert sans que j'y songeasse. Plût au ciel qu'il me fût permis d'ignorer ou même de feindre! en vous soupçonnant j'ai perdu ma tranquillité, en vous accusant j'ai perdu mon amour, en vous condamnant je perds tout espoir de bonheur.

— Je ne prolongerai pas cette récrimination cruelle pour tous deux. Il s'agit de remettre les choses à leur place: c'est moi qu'on accuse; je n'ai même pas le pouvoir de me défendre. Il n'est qu'un moyen, Félix, de vous rendre le repos, peut-être le bonheur; il faut un divorce; je le veux, ou plutôt j'y consens.

— Adeline, oserez-vous m'imputer des sévices et mauvais traitements? Oserai-je vous intenter une action en adultère? Croyez-moi: séparons-nous sans plus de formalités qu'il n'en fallut pour nous réunir. Le divorce, tel qu'on l'a fait, est un combat où l'attaque et la défense sont méprisables; ne nous soumettons pas au mépris.

— N'est-il point d'autres causes de divorce moins ignobles et moins diffamatoires? Vous êtes jeune, mon ami; vous trouverez un meilleur choix à faire, vous vous remarierez...

— Et vous, madame? Quant à moi, je consacrerai à mon fils le peu de temps que je passerai sur cette terre d'exil et de solitude..... Il est encore le consentement mutuel.

— Oui, c'est bien; le consentement mutuel! ainsi nomme-t-on ce genre de divorce; cela supplée à tout; l'un veut et l'autre consent. Je vous ai dit que je consentais!....

— N'est-ce pas vous-même qui voulez? Mais un divorce par consentement mutuel est interminable de délais et de formules: attendre un an d'épreuve et plus! je préfère encore une prompte séparation.

— En effet, un an, c'est un siècle pour vous! un an sans divorce prononcé! Mon ami, si vous alliez éclairer votre opinion, reconnaître votre erreur, me rendre mon mari et mon fils!...

— Madame, si vous aviez voulu!... D'ailleurs, nous ne sommes pas en mesure pour divorcer de cette manière: sottise et contradiction! vous n'êtes pas âgée de vingt-un ans, notre mariage n'est point célébré depuis deux ans révolus... Ces barbouilleurs de lois n'ont pas économisé la vie de l'homme. Deux ans de mariage! Enfer! pourquoi pas dix?

— Sur nos quatre années de bonheur, il n'en est pas deux qui comptent dans la balance des juges? Prenez patience jusqu'au 30 janvier de l'an prochain. Mon ami, le 30 janvier; que de joie cette date me rappelle! Pendant les sept semaines qui nous conduiront à cette époque, j'attendrai la vingt-unième année de mon âge et la seconde de notre mariage. Alors vous serez satisfait, mon ami... Je vous donne ce nom qui doit survivre à la rupture de notre alliance; on peut rester amis sans être époux. Vous ne répondez pas?

— J'envisage autrement notre situation présente, madame; je ne conserve point mon amitié à qui n'a plus mon estime: le moins pénible sentiment que j'admette entre nous, c'est l'in-

différence, une indifférence complète; de ce jour nous sommes étrangers l'un à l'autre. Mais, pour obéir à la loi et aux convenances du monde, je vous prie de choisir un domicile avoué par moi, où vous garderez encore mon fils dans l'intervalle de son sevrage; je vous le redemanderai au moment de l'action du divorce, pour le confier en des mains sûres...

— Que dites-vous, monsieur? L'injustice vous aveugle-t-elle à ce point? Ne suis-je pas sa mère? Je devrais protester contre votre conduite à mon égard, à l'égard d'une mère!

— Ma conduite, madame, peut être sévère, mais elle est toute dans l'intérêt de mon fils: ce dépôt sacré est désormais en dehors de vos attributions; une mère n'est plus qu'une marâtre, de l'instant qu'elle a détruit le prestige de la paternité conjugale. Vous convient-il de vous retirer chez ma parente, madame Bourbier?

— Quel nouveau supplice me préparez-vous, monsieur? Ne suis-je pas assez résignée? voulez-vous que mes douleurs aient une espionne pour les mesurer, une ennemie pour les envenimer? Cette femme et ses funestes avis m'ont fait déjà trop de mal; je ne lui en souhaite point; mais, pour me venger, il suffit qu'elle ne divorce jamais, elle! j'irai m'enfermer à l'Abbaye-aux-Bois, si vous permettez.

— Pourquoi dans un couvent? Il est vrai que la règle n'en est point austère; mais vous n'avez point de religion, il me semble?...

— Je n'en avais pas: la douleur en est une, les larmes sont des prières; quand on ne voit plus rien de solide et de bon où s'appuyer ici-bas, on tourne ses regards en haut. Votre détermination, Félix, mon ami, est-elle sans regrets, sans remords? Notre adieu, cet adieu qui attendrit votre cœur, doit-il être sans retour? Je vous jure encore, à mains jointes, à la face du ciel, qu'on m'a faussement accusée, que je suis digne de votre estime, que je n'ai pas une faute, un crime à me reprocher, un crime abominable....! Vous me croyez? N'est-ce pas que tu me crois, mon ami? Et tu veux me quitter, tu consens à ne plus me voir!

— Madame, je vous reverrai devant le juge du tribunal civil, aux quatre déclarations consécutives; et après les épreuves, les lenteurs, les tortures de la loi, nous nous verrons une dernière fois pour entendre prononcer le divorce devant l'officier civil.

Le courage d'Adeline était à bout; elle exhala un profond soupir et s'évanouit.

— Oh! oh! la cousine a la migraine? dit M. Bourbier qui entra en fredonnant l'air des Dettes, le gilet et la cravate en désordre; ce sont plutôt des vapeurs: ces pauvres petites femmes ont tant de nerfs, surtout lorsqu'on veut bien les écouter. Vous, très cher Félix, je vous cite partout comme le modèle des maris!

XIX.

UN MODÈLE.

Les almées à travers leur voile...
LÉON GOZLAN (*L'Ennui du Sultan*).

La séparation fut lente et douloureuse; des larmes coulèrent sur les joues d'Adeline, sur le cœur de Félix; il y eut presque un prélude de rapprochement et de réconciliation quand le père embrassa son fils, quand la mère suppliait qu'on lui laissât au moins ce pauvre enfant qui joignait ses petites mains comme s'il voulût s'associer à la prière. M. Revel fut inflexible, et l'arrivée fortuite de madame Bourbier contribua beaucoup à l'effermir dans une résolution que faisait chanceler une involontaire pitié. Enfin sa femme sortit de la demeure conjugale, emportant son fils entre ses bras, son fils étonné, troublé et comme pressentant son malheur; elle se retira dans un logement de l'Abbaye-aux-Bois pour se mettre, en quelque sorte, sous les auspices des saintes femmes qui ont cherché la paix de l'âme dans l'exercice de la religion contemplative; mais elle aimait encore trop sur la terre pour aimer dans le ciel.

Félix, resté seul possesseur de l'appartement qu'il avait habité à deux, le trouva bien vaste, bien désert et bien attristé; cet appartement orné, embelli avec tant de soins et d'affection, où naguère il se plaisait à vivre, à s'isoler dans l'étude et l'amitié, il n'y respirait pas à l'aise maintenant, il n'y dormait pas d'un sommeil paisible: il était toujours empressé de le fuir; sa bibliothèque, son atelier n'avaient plus pour lui de charmes qui l'y retinssent; il ne touchait point à sa palette ni à ses pinceaux, à ses livres ni à sa plume; seulement, lorsqu'il passait devant le portrait de sa femme rayonnante de sourire et de joie, il s'arrêtait en soupirant. Il regardait souvent le lit solitaire, le fauteuil vide, la psyché voilée; il sentait partout la présence invisible d'un fantôme qui le poursuivait, qui l'oppressait. Plus de libres soirées d'artistes dont

sa femme était l'âme, plus de gais déjeûners de garçons où retentissait le champagne; il souffrait même de ne plus entendre, la nuit, le jour, à toute heure, les cris et les pamoisons de l'enfant se mêler au bercement, aux douces paroles, aux baisers de la mère. Il eût voulu se soustraire à l'appareil de souvenirs tendres et fortunés qui l'entouraient au milieu de sa situation présente, et sous le coup des plus poignantes angoisses : il cherchait quelques distractions hors de lui-même, remèdes toujours insuffisants aux maux vivaces du cœur : c'étaient des spectacles, des voyages, des visites, tout ensemble, variété de plaisirs qu'il traversait avec une pensée de désespoir, uniformité d'ennui et de regrets. Il ne pouvait oublier, il essaya de s'étourdir; mais loin des tumultes du monde auquel il avait dit adieu, il écoutait sans cesse la voix solennelle de l'âme, les reproches inexorables de la conscience, les vagues inspirations du doute; il était semblable à un malade qui se tourne sur sa couche de tortures, dans l'espérance de rencontrer un léger soulagement, mais qui à chaque mouvement ressent une douleur plus cuisante et plus générale.

Un jour, la veille de sa première déclaration en justice pour demander le divorce, il avait besoin de se rafraîchir la tête et de faire trève un moment à cette fixe préoccupation qui l'entortillait d'un réseau d'épines; il s'échappa de son domicile où tout l'entretenait dans son humeur mélancolique; il courut au hasard, il erra rêveusement à travers les rues où sifflait la bise d'hiver, où tourbillonnait la neige à flocons, où les passants se dérobaient aux atteintes du froid, sous les triples collets du carrick et les fourrures zibelines du vitchoura. Enfin sa promenade vagabonde l'ayant conduit dans le quartier d'un jeune peintre d'histoire qu'il connaissait, il frappa machinalement à la porte cochère, entra et monta l'escalier en silence, sans faire attention à la tête fantastique du portier, qui saillit au vasistas de sa loge fumeuse. Il avait pénétré dans l'atelier avant que le cerbère eût pu lui faire sommation de décliner le nom de M. Palmier.

Ce peintre, classique dans son art comme David, dont il était l'élève et l'imitateur, obtenait de brillants succès au salon, à une époque où le style académique dominait les arts ainsi que les lettres; il dépensait le talent qu'il avait ou qu'il pouvait avoir à des sujets grecs et romains aussi raides que des modèles à ressort, aussi déclamatoires que des tragédies. Le détestable goût de la république s'amplifiait encore sous l'empire, où l'on n'avait pas de Jeu-de-Paume pour animer ces statues colorées; le beau *nu* était le prénix de la peinture régentée par David, qui avait poussé l'amour de son système jusqu'à faire presque une académie de Marat mort, vert et sanglant. Tous les peintres à la suite faisaient du David, comme autrefois les écrivains du Saint-Évremond, du Montesquieu, du Voltaire et du Barthélemy. Il n'est par de brevets d'invention intellectuelle, sans doute à cause de la rareté du véritable nouveau.

L'atelier où M. Revel s'introduisit brusquement était une immense cage vitrée d'un côté, tapissée de modèles en plâtres, de poupées, de mannequins et de grandes toiles charbonnées ou ébauchées. Les tableaux de ce temps-là se jugeaient à la toise; la peinture ne travaillait que pour les palais et les musées; l'empereur voulait du gigantesque, comme si les petits hommes fussent seuls réduits à la miniature. M. Palmier peignait une toile de trente pieds carrés, déjà couverte d'outremer en manière de ciel; c'était une continence de Scipion d'après Salluste et Rollin; c'était peut-être une flatterie allégorique à la gloire de Napoléon. Au reste, l'artiste avait doublé le mérite de la continence; car Scipion, environné de son état-major, sous sa tente, donnait audience à la belle prisonnière que les soldats amenaient presque nue, sans autre vêtement qu'une tunique tombante, et le visage enveloppé d'un voile qu'elle retenait à deux mains par un dernier effort de pudeur Scipion, ses officiers et ses esclaves étaient encore tous dans leur naïve nudité, que le pinceau décent devait ensuite draper et armer, pour la plus scrupuleuse exactitude du dessin anatomique; mais la princesse avait déjà son costume de chair qui produisait une si subite impression sur la vertu du héros romain; son voile était bien imaginé pour l'empêcher de rougir et de baisser les yeux, tandis qu'on l'exposait ainsi faite aux avides regards de l'assemblée. Elle montrait ce qu'on cache et cachait ce qu'on montre; le peintre achevait à peine ce magnifique corps de femme qu'il eût placé plus convenablement dans le paradis de Mahomet; le modèle était là dans toute la majesté de sa pose auprès du poêle de fonte rougie et stridente.

C'était une belle femme ou plutôt un beau modèle qui ajoutait plus de prix à la modération du vainqueur de Carthage. Sa posture renversée

était voluptueuse, elle détournait mollement la tête par dessus l'épaule et n'opposait aucune gaze aux hardiesses de la pensée. Cependant, à l'entrée brusque de Félix, elle tressaillit sous son voile qui n'était autre que son châle, et fit un mouvement comme pour une pudique retraite. Mais le peintre la pria de ne pas changer sa pose en lui disant, pour la rassurer, que le nouveau-venu était du métier. Elle se rassura en effet, et l'émotion qu'elle éprouvait n'eut d'autre signe extérieur que les fréquents soulèvements de son sein. M. Revel, en homme *du métier*, ne prit pas garde au modèle qui continuait dans son immobilité à mettre en péril la continence de Scipion. Il examina le tableau d'un air indifférent, sans songer que l'artiste attendait un éloge exprès, sinon un encouragement verbal ou tacite. Il s'assit auprès du chevalet, et tourna le dos à la syrène, qui lui rendait bien la pareille. Il jouait distraitement avec une brosse, qu'il trempait dans les couleurs et promenait au bord de la toile. Il croqua un portrait : c'était celui de sa femme.

Félix, lui dit M. Palmier, que penses-tu de mon tableau?

— Mon ami, je n'ai plus l'amour de l'art ; je n'ai plus d'amour à rien... Tout m'ennuie, m'attriste, me déplaît. Cette malheureuse affaire qui traîne en longueur, qui n'est pas commencée !... Ne te marie pas!

— Bah! que je trouve une dot de cent mille francs, et j'épouse les yeux fermés : est-ce que le mariage n'a pas aussi son bandeau?

— Sais-tu que ce divorce va durer un an et plus? Il faut une cinquantaine d'actes notariés, signés, légalisés ; il faut quatre ou cinq comparutions au tribunal civil. Oh! il en coûte moins pour épouser !

— La première déclaration devant le président est fixée au 1er février, dans deux jours. Je suis obligé de revoir cinq fois ma femme dans l'espace de douze mois : j'ai cessé de l'aimer, Oh! tout à fait ; pourtant ces quatre assauts m'effraient d'avance. Je voudrais que mon divorce fût prononcé ; je ferais un voyage en Italie, en Grèce.

— Je comprends; tu divorces pour être libre et courir le monde : cela se nomme incompatibilité d'humeurs, consentement mutuel. Mais regarde donc un peu! Il me semble que ma princesse a trop de rapports avec la Vénus de Médicis? Que ferais-tu de cette main en éventail.

—Oui, c'est par consentement mutuel, sans raisons graves, sans aucune raison, pour reprendre chacun sa liberté. Ne va pas croire qu'il y ait le moindre motif déterminé : caprice de part et d'autre. Combien d'excellents pères de famille ont de plus grands griefs ! Ma femme avait toutes les qualités dont son sexe est susceptible ; je ne l'ai jamais rendue malheureuse...

— Tous les divorces, mon cher, sont dans le même goût ; j'entends ceux du monde. Eh bien ! après le tien, tu redeviendras artiste, insouciant, gai, bon vivant, garçon en un mot. Est-ce que tu ne peins plus?

— Pas seulement des fleurs; mais je vais m'y remettre : je ferai un portrait de souvenir... j'achèverai quelques petits tableaux du genre...

— Qu'est-ce que signifie le genre? Je ne connais de genre que le noble, le sublime, celui de David. Vous autres, vous choisissez des sujets bas et mesquins, une nature pygmée, un mauvais genre enfin. Fi donc! mon ami ; pour devenir bon peintre, fais de l'académie, encore de l'académie, toujours de l'académie. Veux-tu un magnifique modèle de femme?

— Je ne travaille pas d'après modèle ; quelquefois ma femme posait pour la figure, pour les mains ou les pieds : cela me suffisait pour des toiles de chevalet.

— Bah! entreprends-moi un tableau de moyenne dimension, quatre pieds de haut sur cinq de large. De l'héroïque, morbleu ! un Ajax, un Achille, un Epaminondas, un Brutus, une Lucrèce. Hein? qu'en dis-tu? une Lucrèce, c'est notre cheval de bataille. Tiens! voilà une Lucrèce toute faite!

A ces mots, qui furent accompagnés d'un éclat de rire étouffé, M. Palmier, dans une exaltation d'artiste, s'élança vers le modèle, qui n'avait pas bougé, enleva le châle dont la tête était embéguinée, et montra une charmante brune à la moue malicieuse, au regard équivoque. M. Revel, à cette apparition, recula d'abord avec son siége, et porta la main à ses yeux pour éloigner cette étrange vision ; puis il s'enhardit à l'envisager, et la rougeur qui lui monta au front fut alors partagée : c'était bien un modèle parfait et introuvable...

— Monsieur, dit-elle en s'enfuyant dans la chambre où ses vêtements étaient restés, à votre service; Mariette, modèle ordinaire de MM. David et Girodet; rue Traversière, n° 20, au troisième, la porte à gauche. On entre par l'allée ; il n'y a pas de portier.

XX.

UNE COMPARUTION.

J'ai vu l'auguste magistrat,
Rendant un noble orgueil à la vertu flétrie.

FÉLIX DAVIN (*Poésies*).

C'est le jour fixé par les deux parties, qui doivent, aux termes de la loi, se présenter ensemble et en personne avec deux notaires. Félix, accompagné du sien, arrive le premier au cabinet du président d'Orvilliers avant l'ouverture des audiences; il est vêtu de noir comme pour un enterrement; il a le regard baissé et la démarche méditative; il ne répond pas aux interrogatoires du notaire; il écoute le bruissement des pas dans les corridors et le retentissement des portes; il attend. — Viendra-t-elle? Si elle ne venait pas? Pourtant elle est avertie, elle a promis, elle se laisse faire. Il se promène dans le vestibule, il s'arrête; il est inquiet, agité, impatient. M. d'Orvilliers le reconnaît au passage, et l'invite à entrer dans son cabinet avec une amabilité qui ne sent pas l'austérité de sa robe. Félix accepte machinalement, et tandis que le notaire dépose et range ses paperasses au coin du feu, largement allumé aux frais de l'État, M. d'Orvilliers s'assied aussi, las de porter son ventre, causant affectueusement avec le demandeur, prisant le tabac dans une boîte d'or, ajustant sa cravate blanche, mordant sa lèvre supérieure, caressant la bague chevalière de sa main gauche.

— Je ne le croyais pas, en vérité, lui dit-il en souriant; vous actionnez madame Revel en divorce? On m'avait parlé de cette affaire; on en parle beaucoup dans le monde : d'honneur! je n'y crois pas encore.

— Vous êtes incrédule à bon marché, reprit Félix avec un sourire amer; un divorce n'est pas chose rare ni extraordinaire, surtout pour vous, monsieur le président, qui vivez au milieu de cet élément.

— Bon! je ne veux pas dire par là qu'on ne divorce plus aujoud'hui, au contraire, c'est une mode, une rage, une épidémie, on dirait les moutons de Panurge. Mais lorqu'on est heureux...

— Dites lorsqu'on a l'air de l'être, lorsqu'on l'a été... Savez-vous ce que c'est que le bonheur? une fumée qui s'envole, une eau qui s'écoule. Le mien est tari, évaporé; il ne m'a laissé qu'un vide éternel.

— Vous le prenez sur le ton élégiaque, mon cher ami; je pourrais employer à vous répondre la même poésie creuse : je préfère vous tenir le langage de la raison et de l'expérience. Je n'ai pas besoin de me renfermer dans le texte de la loi pour vous montrer les tristes effets d'un divorce pour cause déterminée ou par consentement.

— Maintenant, monsieur, je puis à mon tour vous entretenir des déplorables suites du mariage; entre deux maux, j'opte pour le moindre : je divorce par nécessité, en désespoir d'un meilleur sort.

—Enfantillage ou verbiage que cela. J'ai droit de vous offrir l'autorité de ma conviction. Le divorce n'est pas un remède, mais un déplacement du mal. Écoutez ici l'homme et non le président. On divorce toujours pour tel ou tel motif qu'on n'avoue pas; eh bien (je raisonne dans l'hypothèse la plus commune et la plus défavorable)! votre femme vous a fait une infidélité...

— Monsieur, je n'ai jamais mêlé cette plainte à mes griefs; ma femme est à l'abri de tout soupçon, même de toute épigramme; je dois lui rendre pleine justice.

— Mon Dieu! comme vous prenez feu pour une supposition qui, fût-elle vraie, n'a rien d'offensant pour vous; les plus honnêtes gens sont dans ce cas, et se soucient peu du péché originel du mariage. Mais je reviens à mon hypothèse. Quel dommage irréparable reprochez-vous à votre femme? Si vous le savez, faites comme si vous l'ignoriez; et, si vous l'ignorez, ne faites rien; vivez en paix.

— Ne me vantez pas ce que je méprise, ce que je ne comprends pas; une femme légère n'aime pas, une femme infidèle n'aime plus, car j'estime assez les femmes pour douter que leur âme puisse contenir à la fois en bonne intelligence deux sentiments ennemis. D'ailleurs, monsieur, ce n'est pas ce dont il s'agit.

— Je vous demande pardon. Une jolie femme a un moment d'erreur, deux ou trois, si vous voulez; elle paie son tribut à la nature. L'homme se permet des erreurs semblables en plus grand nombre; il est conséquent avec lui-même, il ne s'envole pas, il voltige. Pour me servir d'une comparaison de votre art, le mariage est le canevas; l'amour y brode, y peint ses fantaisies; le mariage devrait être indissoluble dans l'intérêt des bonnes mœurs. Voilà le langage que je tiens à mes nymphes, à mes déesses; j'ai avo-

cassé souvent là-dessus dans les coulisses du Vaudeville.

— J'apprécie, monsieur, la reconnaissance que vous doivent les mœurs dont vous êtes le champion; mais je ne me permets point d'erreurs, et ma femme...

— Ah! jeune homme, vous êtes un Spartiate de la révolution; je suis votre ancien, et je ne compte plus avec les années. Eh bien! moi, j'ai une maîtresse, quelquefois deux ensemble, parole d'honneur!

— Vous, monsieur le président, vous ne divorcez pas.

— Fi donc! Dieu m'en préserve! on ne fait point de folies à mon âge et dans ma robe. A propos de maîtresse, vous connaissiez une de mes dernières, votre ancienne femme de chambre, la petite Mariette?

— Mariette, monsieur! C'est vous qui avez perdu cet enfant, cette malheureuse? Je l'avais sous ma garde, je l'aimais comme un père!

— Eh! eh! il y a bien des versions sur cette paternité, je respecte votre secret; mais pour relever un mot qui m'a blessé par son inexactitude, je vous jure que la coquine était toute perdue.

— Qu'en avez-vous fait, monsieur le président? Je refuse de croire qu'un homme de votre dignité ait abusé d'une pauvre fille sans défiance et incapable de résister à vos séductions.

— Vraiment! ce sont là de nos innocentes; elle était sortie de votre maison, et déjà sur le pavé de Paris, quand Hyacinthe Bourbier...

— M. Bourbier est, je le sais, ce que l'on appelle un bon vivant; je m'aperçois qu'on pourrait lui appliquer d'autres noms moins honorables.

— J'ai mis beaucoup d'humanité dans mes relations avec cette péronnelle, qui est fort agaçante, je l'avoue; je n'épargnais point l'argent, et j'aurais fini par lui faire un sort, si un barbouilleur imberbe ne me l'avait enlevée; il l'a depuis promenée dans les ateliers; elle est modèle à dix francs la séance, m'a-t-on dit: elle sera bientôt autre chose. Revenons au divorce.

— Cette fille a jeté le trouble dans mon ménage; elle est trop punie... Comme ma femme est longue à venir! l'heure va sonner; ma déclaration serait-elle remise, monsieur le président?

— Mon audience n'est pas commencée; souvenez-vous que, par galanterie, vous devez être le premier au rendez-vous. Je vous répète encore une fois, sans espérer vous convaincre, que le divorce est toujours un tort, souvent une sottise; il disperse les familles, interrompt les relations, divise, diminue les fortunes, aigrit le caractère, amuse les spectateurs et fait rire à nos dépens. Il vaut mieux tout supporter; femme je préfèrerais être battue; homme, je préfère être.... Voici l'audience: vous entendrez à présent l'organe de la loi.

L'huissier introduisit une dame suivie d'un notaire. Cette dame, vêtue avec simplicité, de couleurs sombres, avait le visage enseveli sous une capote profonde; elle s'émut et fondit en larmes à l'aspect de M. Revel qui s'imposait une froideur et un calme que démentait par intervalles sa physionomie changeante. Elle tomba presque défaillante sur un siége près du bureau; le président, dont la tenue, l'air et la voix s'étaient tout à coup pénétrés d'une majestueuse gravité, la pria doucement de lever son voile pour constater l'indentité; les deux notaires conversaient tout bas et préparaient le procès-verbal. M. d'Orvilliers, dans une attitude attentive, donna la parole au mari pour déclarer sa volonté.

— Je déclare, dit celui-ci avec fermeté, que, malheureux dans mon intérieur, mécontent de mon choix, après une épreuve de quatre années...

— Monsieur, interrompit le président, l'énumération des motifs qui vous ont déterminé à requérir le divorce est inutile pour le consentement mutuel; il suffit de déclarer que vous voulez une séparation légale après mûr examen et sans aucune espèce de contrainte: énoncez votre volonté purement et simplement.

M. Revel ne sentit pas d'abord la justesse de cette observation, et déclara sa volonté avec plus de force qu'il n'eût fait dans une autre circonstance. Quant à sa femme, qui couvrait de son mouchoir ses joues pâles et amaigries, ses yeux rouges et gonflés, elle balbutia d'une manière inintelligible sa déclaration, que le président, et le notaire, qui verbalisait, s'entendirent pour expliquer. C'est une discrétion polie qui fait glisser sur des détails pénibles qui brisent un cœur de femme.

— Voyez la résolution extrême que vous prenez devant la loi, dit le président avec la loquèle de ses fonctions; pesez encore longtemps les causes qui vous décident et celles qui peuvent vous empêcher; la destinée de votre vie est intéressée dans le parti où vous allez vous arrêter. Si, en effet, votre repos dépend

d'une séparation devenue nécessaire par l'impossibilité démontrée d'une plus longue union, la loi permettra le divorce, mais toujours à regret, comme une douloureuse exception; si des motifs indécis ou frivoles ont seuls amené cette division passagère comme eux, la loi vous supplie, par ma bouche, de ne pas attenter aux liens sacrés du mariage, ce principe de la société. Une année entière va éprouver la validité de votre consentement mutuel, qui peut être arraché par la force, la colère ou le ressentiment. Quant au caprice, madame si belle et si accomplie a de quoi lui commander. Songez bien qu'un divorce est irrévocable, que vous avez un enfant, que le temps efface les aspérités du caractère, et qu'il faut avoir usé tout espoir de bonheur pour se jeter dans une voie désespérée. Mais je pense que la réflexion vous éclairera; vous fûtes heureux pendant deux ans...

— Quatre ans, monsieur! s'écria Adeline intercédant du regard la contenance glaciale et impatiente de son mari.

— Madame, ce n'est pas moi qui parle, mais la loi. Vous avez échangé une affection qui n'est pas morte au fond de vos cœurs; ne donnez pas ce scandale au monde, ce chagrin à vos amis, cette tache à votre fils, ce remords à votre vieillesse; abjurez tous les deux vos haines, vos querelles, vos amours-propres; le mariage est une terre qui ne souffre pas de transplantations. Cependant, si vous persistez dans votre volonté mutuelle, ayez soin de renouveler cette déclaration dans la même forme durant la première quinzaine des quatrième, septième et dixième mois de l'année qui va courir.

— Le président aura retenu des lambeaux de sermons, dit un notaire jovial bas à l'oreille de son confrère.

Après ces représentations, débitées d'une voix presque pathétique et entrecoupées des sanglots redoublés d'Adeline, M. d'Orvilliers, suivant l'article 282 du Code Napoléon, lut tout haut les dispositions du chapitre sur les Effets du divorce, bien que la moitié de ce chapitre ne fût pas applicable au cas présent.

— Art. 295. Les époux qui divorceront, pour quelque cause que ce soit, ne pourront plus se réunir.

— Jamais? demanda madame Revel avec une indéfinissable impression de terreur. Et si l'on se repent d'avoir divorcé, si l'on reconnaît trop tard une déplorable erreur?

— Il est trop tard alors, madame; la loi est expresse à cet égard. Les époux divorcés ne peuvent pas même se remarier ensemble, pour éviter le scandale d'un second divorce.

— La loi est juste dans sa prévoyance, dit Félix qui redoutait sa propre faiblesse; continuez la lecture, monsieur: madame se trouve suffisamment éclairée sur les conséquences de sa démarche.

— Art. 297. Dans le cas de divorce par consentement, aucun des deux époux ne pourra contracter un nouveau mariage que trois ans après la prononciation du divorce.

— Un nouveau mariage! murmura madame Revel en sanglotant, le front dans ses mains; ce n'est pas moi qui... Et vous, Félix, oseriez-vous garder une arrière-pensée? Croyez-vous encore au bonheur? O mon Dieu!

Sa voix s'éteignit dans les larmes; et elle écouta, en poussant de sourds gémissements, les autres articles qui concernent le divorce pour cause déterminée, excepté le dernier, relatif à la moitié des biens de la communauté, assurée de plein droit aux enfants; elle jeta un coup d'œil furtif à son mari, et répéta mélancoliquement le nom de Jules. M. Revel restait immobile et silencieux; mais sa respiration gênée annonçait l'état de son cœur, qu'il avait besoin de contraindre. Un notaire écrivait la minute du procès-verbal; l'autre puisait à tous moments dans la tabatière de M. d'Orvilliers, dessinait des grotesques à la plume, remuait de l'or dans son gousset, et bâillait à la dérobée en songeant à son wisky neuf, à son cheval arabe, à sa danseuse d'Opéra.

Ce notaire, homme de plaisir et de mauvaise compagnie, énuméra les actes dont le dépôt fut effectué entre les mains de son confrère, plus âgé que lui: inventaire et estimation des biens-meubles et immeubles; convention mutuelle constatant que l'enfant serait confié au mari; que la femme résiderait à l'Abbaye-aux-Bois pendant le temps des épreuves, et qu'elle jouirait d'un revenu de quatre mille livres de rente; actes de leur naissance et de leur mariage, acte de naissance de leur fils, actes de décès de leurs pères, mères, aïeuls et aïeules; le tout timbré, enregistré, signé et collationné pour la bagatelle de quelques milliers de francs. Le divorce était une branche de commerce très lucrative: on mourait à meilleur marché.

— Monsieur et madame, dit le président s'éventant avec son bonnet carré, si vous persévérez dans votre consentement mutuel, revenez

ensemble dans la première quinzaine du quatrième mois qui suivra, en observant les mêmes formalités; vous, madame, retirez-vous dans les vingt-quatre heures au domicile convenu, où vous devez résider jusqu'au divorce.

— Je pars pour un voyage en Suisse, madame, ajouta Félix affectant une réserve froidement polie, et ne reviendrai qu'à l'époque de ma seconde déclaration; ainsi, je vous prie de n'y pas manquer, lorsque MM. les notaires auront pris jour. Je compte sur votre bonne volonté; adieu, madame.

— Félix! Félix! s'écria-t-elle en les suivant avec un trouble visible. Quoi! vous me quittez! Pas un mot, pas un regard de consolation! Je ne vous reverrai qu'au tribunal! Mon ami, permettez-moi du moins de voir, d'embrasser mon fils? Qu'est-il devenu depuis qu'on me l'a enlevé hier? Combien je suis malheureuse! Combien peu je mérite de l'être!

— Madame, reprit M. Revel en se faisant violence, je veux élever mon fils moi-même, sous mes yeux; je veux qu'il grandisse sans avoir connu sa mère! Je ne veux pas qu'il accuse son père! N'ayez aucune inquiétude pour les soins qu'on lui prodiguera; j'ai reporté sur lui tout l'amour que j'avais pour vous.

— J'abdique un instant mon fauteuil de président, dit M. d'Orvilliers reconduisant madame Revel avec des attentions de délicate galanterie, pour plaider auprès de vous, madame, les intérêts de ma société et les miens. J'espère que vous continuerez d'embellir mon salon de votre présence; vous ne ferez pas divorce avec ma maison, je m'y oppose de toute la puissance de mon admiration et de mon attachement: je scelle avec vous un pacte d'alliance inaltérable par ce baiser respectueux.

— Des bals! des fêtes! répondit-elle lorsque M. d'Orvilliers lui baisa la main. A moi, monsieur? Je pleure jour et nuit, j'ai renoncé au monde, et j'habite désormais un couvent.

XXI.

UN FIACRE.

Il peut m'être interdit de me présenter dans la maison que vous habitez, mais non de m'intéresser à l'être que vous chérissez le plus au monde.

H. DE LATOUCHE (*Fragoletta*).

M. Revel, qui cherchait à se fuir lui-même, à remplir le vide immense de son cœur, à balancer ses regrets et à oublier, était parti pour la Suisse malgré l'inopportunité de la saison. Il n'entretint de relations avec Paris que par la correspondance relative à ses affaires et à son fils qu'il avait confié aux soins d'une famille honnête de Chaillot. Il passa trois mois dans un village perdu sur les flancs de Saint-Gothart; il n'allait à la ville voisine qu'une fois la semaine, pour prendre ses lettres à la poste et envoyer les réponses. Confiné chez ces paysans sauvages, mais hospitaliers, il se rappela souvent avec des soupirs l'heureux séjour qu'il avait fait au milieu des Landes; peut-être ce séjour, où il s'attacha la fille de la vieille Marguerite était-il l'origine de son malheur. Ses distractions en ce pays désert avaient pourtant quelque charme: sous la toiture chancelante du châlet, il entendait les bruits de la nature désolée qui s'harmoniaient avec les nuages sombres de son esprit; la nuit, il s'éveillait saisi d'une religieuse terreur aux voix solennelles de la tempête alpine, quand le vent variait en brusques intonations, quand les vieux sapins éclataient, quand l'avalanche grondait comme un tonnerre souterrain. Mais il n'avait pas un cœur aimé à sentir battre contre le sien; il ne se délectait pas aux murmures de la pluie qui fouette, de la neige qui toubillonne: il pensait encore à elle. Le jour, quand il esquissait d'une main grelotante les aiguilles de glace, les roches noires, les torrents écumeux et ces aspects magnifiques d'horreur, il eût voulu épancher quelque part son enthousiasme d'artiste, rencontrer un écho à ses inspirations et réchauffer deux âmes au même foyer; mais pas un être vivant que des chamois sautant de précipice en précipice, des chasseurs non moins agiles que des chamois; partout l'hiver terrible ou menaçant, couronné de frimas, roi éternel des montagnes, qui, retranchés à leurs cimes ardues, descend et s'arrête plusieurs mois dans les vallées.

Félix rapporta donc en France et à Paris son idée fixe, ce poison dévorant, ce vautour caché qu'il nourrissait intérieurement; il revint malade d'esprit et de corps; maigre, les yeux creux et cernés de noir, la poitrine rentrée, le teint plombé. Il était méconnaissable lorsqu'il se présenta devant le président du tribunal civil pour faire sa seconde déclaration. Sa femme, qui remarqua les ravages que quelques mois de souffrance morale avaient imprimés dans toute sa personne, était aussi bien délabrée; l'âge creuse moins de rides que la douleur. Mais la toilette, dont la magie escorte les femmes jus-

qu'au tombeau, déguisait les traces des larmes, la perte de l'embonpoint et les réparables atteintes d'une vieillesse anticipée ; elle était même belle de sa pâleur et de ses yeux bleu-pâle. Cependant les exhortations de M. d'Orvilliers furent infructueuses, et M. Revel, endurci dans ses projets, n'eut pas une lutte à subir après l'émotion de la première vue ; il s'étonna seulement qu'elle ne s'informât pas des nouvelles de son fils dont elle était séparée depuis tant de jours : cette particularité ajouta involontairement à sa réserve d'apparat, à sa froideur de mise ; il se persuada que la mère avait déjà disparu en elle.

— Oh ! voilà bien les femmes ! pensait-il le cœur gros et saignant ; elles n'ont de mémoire que pour la vengeance ; c'est une cire molle dont le temps efface l'empreinte et change la forme. Je conçois qu'elle ait vite accepté la condition d'un divorce, subordonné le passé au présent, ôté de sa vie quatre années heureuses, transformé l'amour en haine ; mais son enfant, pauvre victime de notre désunion, que lui reproche-t-elle ? Il serait à cette heure souffrant, mort, qu'elle ne s'en tourmenterait pas, qu'elle ignorerait cela, qu'elle rirait en foulant aux pieds une petite tombe. Il y a de la perversité dans ce cœur, je ne le croyais point ; une femme respecte plus son sexe, son caractère maternel ; elle s'est créé sans doute d'autres affectations, peut-être d'autres devoirs ; mais rien ne remplace le titre de mère. Cher Jules, tu vivras pour moi seul, tu n'aimeras que moi seul, je t'ai sauvé une marâtre ! Adeline ! à quelle dégradation morale l'a conduite une faute ! Misérable Jenneval !

Il roulait des larmes dans ses yeux attendris, au souvenir de son Jules qu'il avait revu épanoui et grandissant, débarrassé de ses langes, parlant dans un sourire. La bonne femme qui s'était chargée de l'élever ne le distinguait pas entre ses propres enfants, ou plutôt elle lui prodiguait une tendresse plus minutieuse ; son mari, laborieux artisan, s'était attaché spécialement à ce marmot qui ne leur appartenait point par la naissance mais par l'adoption la plus sympathique. Le véritable père était ainsi fort tranquille sur le sort de son fils en pleine santé sous les auspices vigilants de cette seconde mère. Toutefois, lors de sa visite inattendue, il avait remarqué une sorte d'embarras dans cette famille ; l'enfant était absent, lui dit-on, pour une promenade dans les Champs-Élysées, quoique la pluie n'eût pas cessé de tomber depuis le matin ; la fille aînée le ramena enfin dans ses bras, et répéta en rougissant une excuse que lui soufflaient ses parents plus rouges qu'elle. Félix, qui étouffait de baisers la jolie créature à peine mouillée, malgré cette pluie continue, se fût payé de plus mauvaises raisons ; il remercia ces braves gens et les quitta tout reconnaissants de sa générosité, tout émerveillés de ses promesses.

Mélanie Bourbier s'empressa de venir aussitôt qu'elle apprit par le président l'arrivée secrète de M. Revel, qui avait l'intention de repartir immédiatement ; elle se faufila chez lui au point du jour comme une solliciteuse d'antichambre ministériel. Elle avait le teint plus jaune qu'à l'ordinaire, les yeux plus vifs, les lèvres plus serrées et la parole plus caressante. Elle déploya d'abord de grands artifices de perfidie, des grimaces d'amitié ; elle distilla le fiel à l'eau de rose, poignarda dix réputations, calomnia la vertu, épargna le vice et colora de religion ses noirceurs contre le prochain.

— Je vous sais gré, ma cousine, lui dit sèchement M. Revel qui écoutait avec dégoût de basses méchancetés débitées d'un air charitable ; je vous sais gré de vouloir bien me mettre au courant de la physionomie du monde, que je retrouve tel que je l'ai laissé, avec ses défauts irrémédiables. Le monde n'est pas bon, ma chère, et vos efforts n'aboutiront pas à le rendre meilleur ; résignez-vous à être apôtre sans disciples, et ne nous damnez pas sur la terre, s'il vous plaît. Un des avantages de l'infortune, c'est qu'elle nous fait prendre en pitié les infortunés et même les coupables.

— Pas possible, mon cousin ; j'ai de l'aversion pour les impies et les pécheurs, j'appelle sur eux les châtiments d'en haut. Si vous connaissiez, par exemple, les intrigues galantes de madame d'Orvilliers ; toutes les escroqueries de M. Cedil, fournisseur des vivres à l'armée d'Espagne ; toutes les infamies de M. Verzac, qui se dit homme de lettres ; tous les ridicules de madame Roussel, qui veut jouer l'innocente après deux divorces et une séparation de corps ; tous les tours de M. Bon, qui s'intitule avoué, et reste procureur ; toutes les inepties de la comtesse de Vilain....

— Courage, madame ! Araminthe du Misanthrope ne piquerait pas, ne mordrait pas, ne déchirerait pas mieux ses amis : je présume que vous en avez ; pour moi, je n'en ai plus. Certes, vous excellez dans le portrait ; il ne vous reste

qu'à faire le mien : mais je vous prie d'avoir égard à ma modestie, et de le réserver pour les menus-plaisirs de quelque salon.

— Oh! mon cousin, vous jugez mal vous ou moi; je me reprocherais toute ma vie un propos qui vous fût désagréable. D'ailleurs vous n'avez rien à craindre de ce côté : on vous estime, on vous apprécie, on vous aime, dès qu'on a le bonheur de vous connaître; il faudrait inventer pour médire.... A propos, vous ne me demandez point de nouvelles de notre recluse de l'Abbaye-aux-Bois?

— Que m'importe? sa conduite est maintenant tout à fait à l'abri de mon autorité; bientôt il n'existera entre nous que le souvenir d'une funeste alliance... Je suis injuste : il y aura toujours des charmes dans les réminiscences de quatre années qui ne sont plus qu'un rêve plus doux au milieu de l'amertume de la réalité. Je ne lui souhaite pas de mal; à Dieu ne plaise!

— Pas possible! l'aimeriez-vous encore? Comme vous êtes dupe d'avoir réclamé le divorce par consentement mutuel au lieu d'un beau procès en adultère! Je l'avais toujours prévu : cette femme-là n'avait pas même le respect humain de la religion! Mais il est encore temps de revenir là-dessus; je vous en offre tous les moyens. Vous conservez tous vos droits jusqu'au divorce prononcé...

— Eh bien! de quels droits parlez-vous? J'ai celui de renfermer en moi mes chagrins et mes plaintes, j'ai le droit de cacher la honte qui rejaillirait sur mon fils et sur moi...

— Pas possible, Félix! Le monde ne vous tient guère compte de votre héroïsme; le monde le rabaisse au niveau de la complaisance. Vous avez pourtant une autre occasion d'obtenir un bon divorce pour cause déterminée? Cela fait bien lorsqu'on veut se remarier honorablement; ensuite on vous approuvera de vous être vengé...

— Vengé? Eh! de qui voulez-vous que je me venge? de celle que je répudie pour ma femme? N'est-elle pas déjà assez malheureuse et assez punie?

— Vous êtes de l'âge d'or, en vérité! Elle vous semble malheureuse et punie avec quatre mille livres de rente et sa liberté? Elle en use dès à présent; que sera-ce donc après?

— Êtes-vous accourue ici pour me navrer davantage? Elle a un revenu de quatre mille francs, d'accord; elle est libre, je m'en félicite; mais que dites-vous? que voulez-vous dire?

— Oh! rien, presque rien, si vous le défendez contre l'évidence. Je dis que M. Jenneval n'est plus là, et que la règle de l'Abbaye-aux-Bois n'empêche pas d'avoir un amant.

— Un amant! c'est faux, c'est une atrocité. Adeline a d'autres torts à se reprocher sans qu'on lui en impute de faux, d'invraisemblables, d'impossibles! Non, madame; on vous a trompée; on vous a mal informée... En tout cas, je n'y puis rien faire, et ne veux pas le savoir.

— Pas possible, mon cousin! On doit tenir à ces choses-là, du moins par amour-propre; et quand tout le monde a les yeux sur nous (car moi aussi je suis de la famille!) quand Adeline s'affiche tous les jours en public...

— Où et comment s'affiche-t-elle? J'ai juré de ne m'occuper jamais d'elle, de ses actions, mais elle perd toute retenue, si elle expose mon nom au reflet de son déshonneur!... Parlez, dites : je verrai le parti qu'il faut choisir, je jugerai ce qu'il faut croire...

— Je vous livre un mystère à percer, un rival à découvrir. Apprenez seulement que tous les matins à neuf heures, Adeline, en robe de chambre et en papillottes, sort de l'Abbaye-aux-Bois, se rend en fiacre aux Champs-Élysées, allée des Veuves; et je vous donne à penser ce qui se passe dans ce fiacre qu'elle fait attendre là : un homme vient l'y rejoindre.

— Répondriez-vous sur votre tête de la vérité des faits que vous avancez? Si j'étais sûr!... Non, Mélanie, non, on ne peut ajouter foi à des ouï-dire, à des contes en l'air.... dans un fiacre?

— Un fiacre vert. C'est le même qui va la prendre et la ramène à chaque rendez-vous. On rapporte des détails à faire dresser les cheveux, mais je me défie des médisants. Cependant...

— Aux Champs-Élysées? à neuf heures du matin?

— Oui, neuf heures et quart; elle est très exacte : à l'entrée de l'allée des Veuves, par la route de l'Étoile. Le cocher est dans la confidence : il quitte ses chevaux, il s'éloigne de manière à ne rien voir ni entendre, les stores sont fermés. Cela mérite confirmation. Avertissez un commissaire de police qui constate le flagrant délit, ou bien apostez des témoins...

— Peu m'importe; allez-y vous-même, madame, si vous êtes curieuse de connaître jusqu'où va l'audace, l'impudeur d'une femme!..... Pour moi, je pars aujourd'hui, à l'instant. Adieu donc, madame Bourbier, adieu. Demandez de ma part

à votre mari ce qu'il a fait de la pauvre Mariette?

Cette dernière phrase ferma la bouche à cette entremetteuse de calomnies; puis la colère succédant à l'étonnement, ses yeux s'enflammèrent, ses lèvres se resserrèrent, son visage blafard se carmina. Mais elle se trouva sur le palier où M. Revel l'avait conduite pour être seul, pour n'avoir pas une espionne à ses côtés, pour pleurer à son aise. Elle descendit en grommelant des injures, en méditant de nouvelles noirceurs, en s'irritant contre autrui de ses propres misères, en souhaitant le malheur de tous pour se consoler du sien.

Félix, après avoir versé des pleurs de rage qui ne le soulageaient pas, après avoir combattu entre deux parties extrêmes, aperçut ses pistolets et son épée pendus en trophée au chevet de son lit. Il les décrocha spontanément, essuya la poussière qui les enduisait, examina la lame et les batteries, visita la poudrière et les balles. Il chargea les pistolets, replaça l'épée, écrivit quelques lignes, et sortit avec ses armes.

Il se dirigea d'un pas vite vers les Champs-Élysées, encore déserts à cette heure matinale. Il regardait autour de lui avec inquiétude, comme s'il craignait d'être suivi. Il se glissa derrière les arbres à la faveur de l'ombre clair-semée du feuillage printanier. Il signalait de loin toutes les voitures qui allaient et venaient sur le chemin de Versailles; il s'approchait avec un battement de cœur de toutes les femmes qu'il avisait, sans remarquer d'abord leur mise et leur tournure; il s'arrêtait par moments pour reprendre haleine et pousser une reconnaissance visuelle jusqu'à l'arc de triomple, ceint d'une forêt d'échafaudages, il écoutait le roulement confus des roues dans la ville, mais il n'entendait pas le gazouillement des oiseaux qui s'ébattaient au-dessus de sa tête. Il arriva en tremblant d'arriver : il vit le fiacre vert qui stationnait sur la lisière de l'allée des Veuves.

Voilà bien le fiacre qu'il cherche, qu'il eût désiré ne pas rencontrer; ce fiacre est fermé mystérieusement, et semble osciller par un balancement intérieur; le cocher fume sa pipe et se promène à distance. M. Revel ne voudrait pas croire au témoignage de ses yeux; il s'est appuyé contre un orme pour réunir ses forces et ses idées, pour résister à la véhémente indignation qui le transporte; il est retombé dans une poignante incertitude, il se mord les mains, il se meurtrit la figure. Enfin un bruit étrange lui fait lever la tête : deux voix et des soupirs se confondent dans ce fiacre qui tressaille sur ses ressorts élastiques et dont le rideau de soie voltige écarté par le vent. Il n'hésite plus; il porte la main à ses pistolets, il s'avance à pas déterminés, il s'apprête à ouvrir la portière...; mais au regard qu'il plonge par l'ouverture du rideau, il reste debout et contemplatif; il sourit; il recule avec précaution en arrière, le pied suspendu, la respiration soufflante. Une indicible béatitude dilate les nerfs contractés de sa physionomie.

— Eh bien! murmure une voix aigre qui l'éveille d'un songe enivrant et l'attriste de réalité; eh bien! avez vous vu?

— C'est vous, madame! reprend-il d'un accent de reproche en se retournant avec une moue sévère du côté de madame Bourbier qui jouissait en espoir de sa malignité; vous ici! Qu'y venez-vous faire? recueillir de nouveaux traits envenimés contre mon repos et mon honneur? Mais le plus grand châtiment du méchant est d'échouer dans ses perfidies.

— Je vous pardonne, mon cousin; le malheur rend les hommes injustes : moi, au contraire, je vais à l'église pour prier Dieu pour la Madeleine pécheresse...

M. Revel ne lui permit pas d'achever, et, sans répondre autrement que par un geste de mépris, il lui saisit le bras et l'entraîna proche de la voiture, dans laquelle il lui montra du doigt une femme ayant l'apparence d'une nourrice et Adeline en larmes qui berçait son enfant assoupi sur son sein.

— Pas possible! dit Mélanie Bourbier.

XXII.

UN SOUPER.

> Enivrons-nous à qui mieux mieux
> De jeunes filles, de vins vieux.
>
> (*Chanson.*)

Félix, de retour d'une excursion en Hollande, où son dégoût de la vie s'est accru sous ce ciel terne, au milieu de cette nature stagnante et de cette société ennuyée, s'est hâté de faire sa troisième déclaration en divorce. Sa femme lui a parlé de son fils que chaque jour embellit et développe, qui bégaie les mots primitifs du vocabulaire maternel; puis elle s'est troublée, elle a rougi, elle s'est tue. Les représentations morales de M. d'Orvilliers n'ont pas mieux porté fruit

dans cette conférence, aussi morne, aussi raide que les précédentes; les époux se sont séparés comme étrangers l'un à l'autre. Adeline est rentrée en son couvent, plus calme, plus résignée : la religion la détache d'un monde mensonger où son âme languit dans le veuvage.

Félix, qui veux s'étourdir à tout prix, qui n'espère point retrouver le bonheur, mais qui se façonne à l'indifférence du cœur, essaie des enivrements factices du plaisir. Il a exploré tous les systèmes de philosophie, il vit en dehors de tous; il s'est rejeté dans la mer des passions après avoir fait naufrage au port. Il est rentré dans la société avec ses haines et ses défiances; mais il se concentre de préférence dans la société artiste pour s'éloigner autant que possible des tyrannies du préjugé : là du moins on rencontre quelques traces de liberté individuelle, quelques éclairs de spontanéité, quelques lueurs de franchise, quelque ombre de bien-être sensuel; là du moins la folie rieuse ne craint pas d'ouvrir la bouche et les oreilles; l'esprit et le corps n'ont pas honte l'un de l'autre, et s'accordent toujours à jouir de compagnie; c'est une association de bonne vie, joyeuse et désordonnée. Félix cependant fuit les femmes.

Un soir, des peintres, des artistes, des garçons (c'est tout dire), se réunirent chez M. Palmier, qui les avait conviés à un gala de réjouissance pour célébrer l'armistice conclu après la victoire de Lutzen, et la paix prochaine qu'on attend du congrès des puissances. On veut des prétextes au plaisir comme des causes à la douleur; on en invente, on en crée; aujourd'hui le patriotisme s'est matérialisé en banquets, et la charité procède par représentations à bénéfice. Les invitations étaient pour dix heures. L'assemblée, nombreuse et choisie, arriva sans se faire attendre selon les usages de l'aristocratie du bon ton et de l'étiquette cérémonieuse. Lorsqu'on va dîner en ville, il faut faire croire qu'on n'a pas faim par politesse. Les convives du souper, au contraire, apportaient tous un rude appétit, une soif insatiable, une cordialité expansive, une gaîté intarissable. C'étaient la plupart des génies en déshabillé; on remarquait, ou plutôt on ne remarquait pas entre eux des académiciens de tournure peu académique, matière à pairs de France; des musiciens de composition et d'exécution qui avaient fait des opéras-comiques, des sculpteurs qui avaient multiplié l'empereur en bronze et en marbre; des architectes qui avaient élevé des arcs de triomphe; des peintres qui avaient décoloré les batailles de Bonaparte; des poètes de circonstances qui avaient conquis l'étoile des braves au feu roulant du Vaudeville; des acteurs qui avaient obtenu les suffrages du plus grand acteur de l'Europe. Mais en famille, tous ces genres de talents avaient déposé leur morgue, leur pédantisme avec leurs chapeaux et leurs cannes, tous étaient camarades pour se divertir, et ne rivalisaient qu'à boire et à rire : les hommes rassemblés redeviennent plus fous, plus enfants que les enfants. M. Bourbier était là comme un sanhédrin de la bonne chère et de la joyeuseté; Félix seul, malgré son envie, son besoin de distraction, ne parvenait pas à se mettre au diapason moral de ses voisins.

La table était dressée dans l'atelier autour duquel les personnages immobiles de plâtre, de bourre, de charbon et de couleurs semblaient former la galerie; du reste, pas un de ces importuns valets de livrée et de parade qui vous regardent manger, qui vous jugent parler, échos inévitables et confidents indiscrets de vos libres entretiens. La salle à manger devrait être plus inviolable et plus muette souvent que la chambre à coucher. Ici on se sert soi-même de ses propres mains, on est servi à charge de revanche. La table porte à la fois le chaud et le froid, les entrées et le dessert; macédoine agréable à l'œil comme au goût, alliance piquante ou les extrêmes se touchent sans se mêler, sans se nuire : les viandes marchent de front avec les fruits; le sucre et le sel sont apprivoisés ensemble. On passe d'un plat à l'autre sans transition de nappe ni de services; on ne change guère d'assiettes, mais souvent de vins. La cave est à côté, rangée en files de bouteilles, entassée en paniers; on n'a qu'à étendre la main pour voyager de Madère à Constance et de Champagne en Hongrie. Chacun est occupé, affairé pour son compte, chacun est à son tour échanson, écuyer tranchant, chacun prête son esprit et sa gaîté à la conversation générale qui coule, s'anime, éclate, s'élance, étincelle avec l'aï mousseux ou le jaune sauterne. On entend les bouchons qui sautent, le vin qui pétille, les verres qui tintent, les fourchettes qui se croisent, les mâchoires qui bruissent, le rire qui circule; l'atmosphère commence à s'envelopper de nuages bachiques et de vapeurs gastronomiques; on hume à longs traits l'ivresse du moment, l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain.

Alors, tel qu'un brasier auquel on livre de nouveaux aliments et qui se réveille plus flambant, le souper presque languissant se ravive au puissant galvanisme des bouteilles vides et des bouteilles à vider. On dirait que le problème du mouvement perpétuel est résolu, tant il y a d'activité dans ces yeux qui roulent, dans ces dents qui broient, dans ces langues qui élaborent à la fois les morceaux et les paroles, dans ces gosiers qui avalent, dans ces estomacs qui digèrent, dans ces mains qui ne se lassent pas d'aller de l'assiette à la bouche. La faim est apaisée, mais on aiguise encore l'appétit; depuis une heure on mange seulement pour manger: l'animalité a disparu; c'est une parcelle de cette divinité homérique toujours attablée dans l'Olympe païen arrosée de nectar et d'embroisie. Arrière la gravité cérémonieuse, la sagesse symétrisée, la froide observance des lois mondaines! Il n'est point de pudeur à ménager, ni de gaze à jeter sur les idées en nature : il n'est point de précautions oratoires à prendre ni de visages à composer. Le caractère se fait extérieur et saillant; l'homme est tel que le désirait Mercure : la fenêtre du cœur s'ouvre toute grande; on voit jusqu'au fond. Ce serait là le bonheur véritable s'il durait plus longtemps, s'il ne s'épuisait pas à pleine coupe. Voici que le plaisir devient turbulent, égaré, insensé, irrésistible; on crie, on chante, on pérore, on s'embrasse; on est bien près de se quereller; on casse le goulot des flacons pour les déboucher; on brise les verres pour s'épargner la peine de les remplir. Dieu sait combien on propose, on accepte, on échange, on choque, on brouille de santés!

On boit toujours à la ronde; aucun buveur n'est hors de combat. Félix lui-même, si sobre d'habitude, si faible de tempérament, ne se souvient plus de ses antécédents, et porte un défi à sa maladie de foie qui l'avertit sourdement d'user de modération. Les peines morales ont un retentissement physique plus ou moins éloigné; cette vie d'excès journaliers, ce renversement de l'hygiène, cet abandon de toute règle économique, rallient les germes épars du mal, et préparent une guerre foudroyante à la santé. Félix perd de nouveau le sommeil, l'embonpoint, le teint et la force; mais, dans son cynisme d'indifférence, il se refuse les soins, le régime que nécessite son état imminent. Il tombera malade, il périra : que lui importe? ce qu'il quitterait en mourant ne vaut pas ce qu'il regrette; il n'a pas peur du néant; et s'il continue à vivre, à laisser courir un bail qu'il peut rompre, ce n'est pas lâcheté, ce n'est pas courage; c'est qu'il tient à quelque chose encore, c'est qu'il ne s'avoue pas une espérance dernière, vague et tenace. Cependant il s'est donné corps et âme à l'orgie; il a signé un pacte à force de rasades : une bouteille bue en attire trois autres et davantage; le ruisseau devient fleuve et torrent. Mais sa raison n'a pas l'air de chanceler à ces assauts redoublés; son buste est aussi droit, sa tête aussi ferme, ses regards aussi mélancoliques, son visage aussi reposé. Autour de lui tombent un à un les vaincus de l'intempérance, avec des ronflements en faux-bourdon et des hoquets en quinte. M. Bourbier avait accaparé un silence interrompu par toutes les onomatopées de la table, pour entonner la digestion sur l'air des *Folies d'Espagne;* sa basse-taille fut étouffée dans un chœur dissonnant, hurlant, glapissant: les damnés font un charivari moins diabolique : Dieu eût réclamé par un coup de tonnerre, si Dieu avait aimé la musique.

— Mes amis! s'écria M. Palmier en les aspergeant de vin d'Arbois, je vous exorcise avec cette eau bénite, car je ne sais quel démon vous possède. Bon! allez-vous dormir maintenant, sans attendre le café et les dames et le punch? J'espère que vous tiendrez mieux que vous ne promettez en apparence?

—Vous aurez des femmes? demanda tout bas M. Revel qui cherchait des yeux son chapeau pour s'esquiver. C'est un piége, un guet-apens que vous préméditez; je n'en suis pas : adieu; vous prendrez votre café sans moi, messieurs!

— Oh! notre cousin, reprit M. Bourbier le retenant par son habit; vous nous abandonnez au plus beau moment. Vous êtes donc bien timide, qu'un jupon vous met en fuite? Nous sommes tous garçons ici. Vous ne partirez pas. Non, Félix; le vin est tiré, il faut le boire. Holà! vous autres, aidez-moi donc à garder le prisonnier. *Plus on est de fous plus on rit!*

— Tu resteras, Félix? oui, tu resteras jusqu'à demain, répétèrent toutes les voix qui n'étaient pas attachées au palais aride. Faites-le rasseoir! faites-le boire! Résigne-toi, mon vertueux Félix.

Félix, pressé, pincé, poussé, n'eut pas la volonté assez solide pour heurter de front la contrainte despotique de ses amis qui lui présentèrent son verre plein et ajoutèrent de larges libations à celles du repas, avec un redoublement de railleries, de chants et d'éclats de rire : Félix se laissait aller au courant; ses yeux et son cerveau

s'embrouillaient par degrés. L'imagination avinée a d'étranges cauchemars, qui s'éloignent ordinairement des mœurs accoutumées de la personne : Félix, entraîné dans une ronde infernale d'illusions, avait les yeux fixes et béants, l'oreille dressée et inattentive, la peau brûlante et sèche ; il tendait machinalement son verre et répandait la moitié du contenu sur ses habits ; une sorte de frénésie couvait dans sa tête lourde et branlante.

— Messieurs, dit Bourbier en game chromatique quand les dames arriveront, je demande que mon cousin Félix ait les honneurs de la Lionne. Je vous conterai pourquoi. Dites-donc? ne fera-t-on pas quelques parties d'impériale? *Veillons au salut de l'empire!* Des cartes! un jeu d'enfer! Vingt louis à perdre, entendez-vous? c'est une retraite de chef de bureau. Une petite chanson sur le jeu. *Chacun joue ici-bas; de chacun on se joue!...*

— M. Bourbier, je parie pour vous, dirent plusieurs voix accompagnées d'un timbre argentin : nous faisons le jeu. Palmier, allume le punch ; M. Félix, vous jouerez tout à l'heure.

— Holà ! hé ! s'écrièrent les joueurs jetant leurs cartes pour courir à la porte, les voici! Comme vous venez tard, vous autres! Et la Lionne? A vos santés, mesdemoiselles! Place au plaisir qui nous visite en jupon ! Çà, les enfants, il faut boire avec nous le coup de l'étrier. Êtes-vous bien gentilles ou bien friponnes aujourd'hui? Nous vous ferons les honneurs d'un ancien, Félix Revel ; le connaissez-vous?

— Félix Revel ! reprit avec joie une ravissante brune, qui s'esquiva à la faveur des premières accolades.

— Notre ami Félix ne l'échappera pas, s'exclama Palmier, qui remarquait la retraite de cette fille.

Félix, à demi couché sur la table, à demi sommeillant, à demi mort-ivre, distingue à peine les sons et les objets ; il n'oppose aucune résistance physique ni morale ; il se laisse entraîner, porter par des bras défaillants.

— Eh bien ! trouvez-vous là dedans un sujet de vaudeville ou d'opéra-comique? dit M. Bourbier achevant sa narration et ramassant l'or à deux mains : c'est la *Servante maîtresse*, avec des variantes. La coquine a prouvé le proverbe : Ce que femme veut, Dieu le veut. La revanche, messieurs.

— Admirable ! la fin de l'aventure est digne du commencement! continuèrent les auditeurs de M. Bourbier, moins intrigués du jeu que des résultats du tête-à-tête. Quoi! la Lionne Mariette fait divorcer les époux! Comment! Félix est prude à ce point-là? Le beau Narcisse, cette fois, ne causera pas la mort d'Écho. Un pari à tenir : le maître reprendra-t-il la fille à son service particulier? — Non. Si. — Félix a la manie d'épouser : s'il allait nous enlever notre modèle? David lui intenterait un procès, Girodet le provoquerait en duel. . . . .

. . . .

Lorsqu'on rentra dans la chambre, Félix n'y était plus, et Mariette pleurait.

XXIII.

UNE PAGE D'HISTOIRE.

> Eh ! que pouvions-nous faire?
> Exposer, sans secours, à la clarté des cieux,
> A vingt mille ennemis acharnés, furieux,
> Et notre désespoir, et notre petit nombre.
>
> G. OZANNEAUX.

C'en est fait : le 10 mars 1814, le divorce a été prononcé. Il n'y a plus même de recours en appel; la loi a permis, l'officier civil a interprété la loi. Tous les liens que la société a formés sont rompus entre Adeline et Félix ; la loi même, qui a hérité de l'Eglise le pouvoir de lier et de délier, s'est déclarée impuissante à renouer la chaîne conjugale : le divorce est au complet. Adeline a vingt fois senti faillir son courage ; vingt fois elle fut sur le point de renier son consentement, de défendre ses droits et ceux de son fils; vingt fois elle s'est repentie de sa faiblesse condescendante : mais lorsqu'elle a songé au repos, au bonheur de son mari qu'il s'agit d'assurer par une séparation nécessaire, elle ne balance plus : elle s'est immolée, sans se plaindre à d'autres qu'à Dieu. — Ah ! monsieur, un instant, une minute encore ! a-t-elle dit seulement au maire qui commençait la formule du divorce ; puis elle a rassemblé ses forces d'amie et d'épouse pour n'expirer pas à ce coup suspendu depuis une année. Elle a écouté dans un morne accablement la sentence inévitable ; elle a dissimulé ses larmes, qui retombaient en dedans plus amères. On vient de lui ravir le nom de Revel qu'elle était fière de porter; on vient de la condamner à un veuvage éternel. Elle se contraint encore. Mais sa douleur, une fois renfermée dans l'enceinte de l'Abbaye-aux-Bois, est terri-

ble, implacable, prodigue en sanglots et en lamentations. Elle accuse le ciel et la terre; elle se maudit tout haut; elle veut faire pénitence de ses fautes : elle se juge si coupable! —Mes sœurs, une robe noire, un voile blanc, un rosaire! faites-moi religieuse! J'ai bien pu prononcer moi-même mon divorce, je pourrai prononcer mes vœux! On lui promit, sans la consoler, de l'admettre dans l'ordre après un bref noviciat. C'étaient quatre mille livres de rente viagère qu'on daignait acquérir à la communauté avec sœur Adeline.

M. Revel, après avoir désiré si ardemment le divorce, s'étonna de regretter quelque chose en l'obtenant; il entendit presque tristement l'arrêt du président qui, en audience publique, rendait compte de l'examen des pièces vérifiées par le procureur impérial, et renvoyait les parties devant l'officier civil pour faire prononcer le divorce dans le délai de vingt jours. Pendant ces vingt jours, après lesquels l'arrêt ne serait plus valable, ce qu'on a dans le cœur de modération, d'indulgence et de sentiments généreux, fermente et s'épanche quelquefois. Ce délai est au divorce ce que le sursis est à la peine de mort; on espère plus ou moins. Félix hésita; il eût hésité longtemps sans le fatal terme qu'il ne lui était pas donné de reculer d'une heure. Quatre années d'union intime et irréprochable parlaient haut en faveur d'un rapprochement; chaque souvenir d'amour et d'amitié reparaissait comme un témoin à décharge : mais, par échos intermittens, résonnait le nom de Jenneval à ses oreilles; ce nom, autrefois si cher et maintenant si détesté, précipitait le cours de son sang, crispait les viscères de son cœur et imprimait une commotion douloureuse à tous ses organes. Il eût suffi peut-être de mettre en présence le père et la mère auprès du berceau de leur enfant, qui reconnaissait déjà l'un et l'autre, pour amener une réconciliation, un oubli du passé, un nouveau bail pour l'avenir; mais, éloigné d'elle, il persévéra dans sa résolution irréparable par honte de se rétracter, par envie d'éprouver une position moins pénible, par crainte de ne retrouver plus le même bonheur : car la défiance doit survivre à des préliminaires de divorce, et l'amitié ne se rejoint jamais assez solidement que la soudure ne puisse de nouveau se briser au moindre choc. D'ailleurs, Adeline a cessé de supplier; elle paraît décidée, et son consentement n'est plus arraché d'assaut; quant à ses pleurs rares et muets, ce sont les tributs de son sexe, les témoignages du dépit et de l'amour-propre. Telles étaient les idées, aussi graves pour lui que légères aux yeux des indifférents, qui le préoccupaient, qui le tourmentaient misérablement en face des révolutions politiques dont la France allait être le théâtre : l'intérêt personnel a sa place marquée dans l'âme la plus noblement désintéressée; souvent la plus mesquine combinaison individuelle tient en échec la plus vaste entreprise générale. Enfin, un divorce vient d'être enregistré dans une mairie après un an de lenteurs judiciaires; huit cent mille étrangers envahissent la France : dans quelques jours de victoires et de funérailles, Paris sera livré, Napoléon détrôné, un roi élu.

Depuis la scène bizarre où l'erreur d'une orgie avait fait Félix infidèle malgré lui, le chagrin qu'il ressentit d'un scandale publié à l'envi par le coupable Bourbier acheva de détruire sa santé ébranlée de tant de secousses successives; sa maladie de foie reparut plus violente et plus tenace, avec elle reparurent ses accès de mélancolie et de désespoir; alors il se renferma tout entier dans son for intérieur, sans autre compagnie que sa pensée, sans autre consolation que ses livres, ses pinceaux et ses instruments de musique. Il se préserva du contact de ce monde corrupteur; il écarta les importunités des visiteurs, des oisifs et des égoïstes; il vécut ou végéta dans un complet isolement jusqu'au prononcé de son divorce : il sortait seulement de sa retraite monotone pour se présenter au tribunal; et, lorsque pâle, maigre, hagard et inculte, il passait dans les rues comme un spectre qui se hâte de rentrer au tombeau, ses amis n'osaient pas l'aborder et le suivaient de loin avec des larmes aux yeux. On croyait à sa mort lente, à sa désorganisation graduelle; les médecins avouaient l'insuffisance de leur art; son aspect livide et cadavéreux épouvanta même les recruteurs qui cherchaient des hommes par corvées, et n'étaient pas difficiles sur la qualité de la chair à canon. Cependant Félix eût voulu s'enrôler sous les drapeaux comme citoyen et non plus comme soldat. Son patriotisme se soulevait contre l'invasion européenne; ce n'était plus l'insatiabilité d'un conquérant qu'il fallait assouvir, mais le sol du pays qu'il fallait défendre pied à pied sans être avare de son sang. Lui, philosophe sceptique et positif, haïssait la guerre, ce jeu scélérat et inhumain des rois absolus; il rêvait l'amélioration sociale de la paix universelle, il prenait le parti des peuples contre les tyran-

nies héréditaires. Il n'était pas ébloui à l'éclat du despotisme impérial; mais la France, cette belle et glorieuse France, trahie, assassinée, était la proie des barbares et des esclaves. Ah! s'il avait pu supporter les fatigues d'une campagne, s'il pouvait soutenir le poids d'un fusil! d'ailleurs il ne s'appartenait pas encore entièrement; son instance en divorce devait lui permettre la libre disposition de sa personne. Et sans cesse au milieu des événements fantasmagoriques d'une lutte de géants, au fracas des multitudes armées du Nord qui s'abattent sur nos provinces déchirées, il est dominé, poursuivi, vaincu par un sentiment individuel, un reste d'amour, un reste de jalousie qui s'agitent et se rejoignent comme les tronçons d'un serpent. Puis après le divorce, une consternation muette, une insensibilité subite, une paralysie de l'esprit et du cœur; il ne tient plus désormais à la vie que par son fils qui lui sourit toujours, l'appelle et lui tend les bras. C'est un éclair rapide dans une nuit épaisse et continuelle.

Pendant ce temps-là, l'ennemi coalisé va s'emparer de l'âme de l'empire, Paris, dont la trahison lui fera bon marché. Napoléon est tombé à ce point d'adversité et de fatalité, que ses victoires mêmes ne servent plus qu'à hâter sa défaite. La décadence de sa fortune a commencé à cette prodigieuse bataille de la Moscowa où quatre-vingts mille hommes morts firent à nos aigles un douloureux triomphe; depuis l'incendie de la capitale de Russie, depuis l'effroyable passage de la Bérésina, ni les efforts sublimes du grand capitaine, ni l'héroïsme glorieux de ses armées ne purent arrêter le torrent des désastres qui débordait de toutes parts, avec les perfidies, les ingratitudes, les défections accrues par eux. La guerre fut maintenue avec avantage au cœur de l'Allemagne; des prodiges de stratégie, de valeur et de témérité résistèrent une année à des masses compactes dont le seul poids emportait toutes les digues du génie militaire; des millions d'hommes furent décimés avant que la ligue des rois s'aventurât à franchir le Rhin, cette barrière naturelle de la France. Les Prussiens avaient déjà engraissé de leur sang les fertiles vignobles de Champagne; mais la république n'était plus là pour crier à ses enfants de mourir pour elle, la république pauvre et fière, qui frappait la terre pour en faire sortir d'intrépides défenseurs. Napoléon, aigri par les revers du dehors, avait pesé au dedans sur les libertés publiques, le peu de libertés qui avaient trouvé grâce devant son froncement de sourcil: les familles étaient dans le deuil; la jeune génération anéantie, l'enthousiasme découragé; partout des conscrits et des blessés qui partent et reviennent; la haine de l'étranger enfante encore des soldats. Dans les villages, l'ennemi pille, viole, égorge; dans les villes, l'ennemi lève des contributions forcées; au nord, Cosaques, Russes, Suédois, Danois, Prussiens, Autrichiens, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Allemands; au midi, Anglais, Espagnols, Portugais, Sardes, Siciliens, Napolitains: le vainqueur de l'Europe seul contre tous. Un ennemi plus terrible, une hydre aux cent têtes le menace, l'accable: la trahison.

Champ-Aubert, Montmirail, Vaux-Champs; Nangis, Montereau, ces brillants faits d'armes, ces derniers soupirs de la gloire française, où la force numérique a dû céder à la force morale qu'inspire la présence de l'empereur, ont vainement repoussé quatre armées dans l'espace de neuf jours; l'empereur semble rajeunir d'activité et de courage; il passe les nuits sur ses cartes, il passe les jours en marches, en contremarches, en combats, tandis que la conférence de Châtillon traîne en longueur la conclusion d'un traité fédéral entre les puissances. Après les mémorables journées de Craone, de Reims et d'Arcis, l'empereur, dans son expédition de Saint-Dizier, commence un plan audacieux qui pouvait envelopper les alliés dans une ruine totale; mais ses généraux, qu'il a gorgés de richesses et d'honneurs, le secondent mollement ou le vendent; c'est un sauve-qui-peut parmi les princes de fondation impériale. Mortier et Marmont, battus à La Fère, se sont repliés sous Paris comme pour attirer à la trace les meutes innombrables de la Sainte-Alliance; Paris où la régence de l'impératrice n'a rien prévu, n'a rien préparé, où la faction des Bourbons s'agite sourdement, où la Bourse seule a peur, où les spectacles, les plaisirs, les modes suivent leur cours ordinaire, Paris ignore ou semble ignorer que deux cent mille hommes sont à ses portes; le *Moniteur*, ce journal courtisan-valet, à la solde du pouvoir qui paie, tour à tour républicain, terroriste, impérialiste et bourbonien, était passé à l'ennemi avec armes et bagages; il imprimait, au lieu des bulletins de l'armée nationale, d'immenses articles de littérature classique: la régence, complice imprudente de la fortune, allait lâchement évacuer Paris; le *Moniteur*, dans son numéro du 30 mars, publiait

un voyage en vers et en prose dans l'Italie, extrait du *Mercure étranger!*

Ce fut une nuit de terreur et d'angoisses que celle du 29 au 30 mars, quand Paris, qui depuis une semaine n'avait pour nouvelles que des bruits vagues et de faux rapports, s'éveilla en sursaut aux sons de la générale et du tocsin. On apprit alors que tout était perdu : les deux armées alliées, sous les ordres de Blücher et Schwartzemberg, s'approchent; l'avant-garde de la dernière a commencé l'attaque dans les bois de Romainville. Il est cinq heures du matin: le tambour bat dans toutes les rues; on frappe de porte en porte pour réunir la garde nationale à peine organisée, à peine équipée; on écoute avec anxiété les détonations correspondantes de l'artillerie et de la mousqueterie. Le peuple, toujours intrépide, toujours dévoué à mourir, court aux barrières, demande des armes qu'on lui refuse, des munitions qu'on ne délivre qu'en petite quantité; ce peuple bouillonnant se répand avec des cris de rage sur les places et dans les marchés; les femmes se montrent aux fenêtres et sur le seuil des portes, promènent leur curiosité effrayée de quartier en quartier, sèment de nouvelles inquiétudes, grossissent les dangers et se lamentent. Dans l'intérieur des maisons, on cache l'or, l'argenterie, les objets précieux; la route d'Orléans et toutes les routes du sud sont couvertes de fuyards de tous rangs, de tous âges, hommes, femmes et enfants qu'autorise la fuite des membres du gouvernement. Le duc de Feltre, ministre de la guerre, paralyse tout de son incapacité volontaire; pourtant la capitale eût soutenu un siége de quelques jours, et la France était sauvée! C'est en vain que les hauteurs de Montmartre sont défendues par des tranchées et des redoutes imprenables, que les barrières sont hérissées de canon et de chevaux de frise, que les rues sont dépavées dans l'alternative d'un bombardement; c'est en vain que les divisions éclaircies de Marmont et Mortier soutiennent la première irruption de deux armées, pendant que la garde nationale, les élèves d'Alfort et de l'école Polytechnique et quelques milliers de recrues se rallient hors des murs.

Félix Revel, qu'une fièvre ardente consumait depuis plusieurs jours, était légèrement assoupi lorsque les rumeurs de la ville interrompirent son sommeil agité; il se dresse sur son séant, il distingue le bourdon de Notre-Dame, l'appel lugubre des tambours, le roulement lointain du canon, le cris *Aux armes!* le piétinement des chevaux, le passage retentissant des caissons. Le faubourg Saint-Germain lui paraît encore tranquille, mais la fusillade est engagée sur la rive opposée; l'écho rapproche les distances, et le vent apporte le fracas de la bataille. Ce sont les alliés! Félix a repris à cette conviction son énergie physique; il frémit de colère, il pleure d'indignation. Il n'a pas choisi entre deux partis contraires : il s'est habillé à la hâte, il a chargé ses poches de poudre et de balles, il jette sur l'épaule son fusil de chasse et sort. Son regard a rencontré le portrait d'Adeline.

Dieu de Dieu! s'écrie Jacqueline qui pérorait chez la portière; v'là monsieur qui va se faire tuer! Ce pauvre cher homme est si faible qu'il faudrait une chiquenaude pour le renverser. Il veut donc être mis en chair à pâté par les Cosaques? J'ai connu, ma fine, une Auvergnate qui fut vivandière en Russie, et qui se souciait des Cosaques comme de ça... Parlez-y donc, la mère!

— Ah! monsieur, dit la mère Côme en ôtant ses besicles; c'est-il vrai que vous allez à la boucherie? Ils sont cent contre un, avec des barbes de sapeur, des lances dont on ne voit pas la fin, quoi! ce n'est pas prudent du tout quand on est malade! N'est-ce pas, Jacqueline, qu'ils font déjà les cent coups dans la rue des Martyrs? Les demoiselles de l'herboriste d'à côté sont montées au grenier, et leur père est à la cave.

Félix, haletant d'exaltation, a remis la clef de son appartement dans la main de la portière qui discute les chances d'un siége avec les commères ses voisines, et, sans daigner répondre aux interpellations de condoléance qu'on lui adresse, il suit la foule furieuse et désarmée qui se pousse vers le lieu du péril. Le jour blafard qui luit à l'horizon éclaire sur les murs la trame officielle en proclamations mercenaires. On déchire ces affiches à la baïonnette, on s'anime mutuellement, on jure de ne jamais se rendre. Felix se sent arrêté par la basque de son habit; il se retourne, il reconnaît M. Bourbier et le président d'Orvilliers, tous deux réunis par un même objet, spectateurs plutôt qu'acteurs, et neutres de visage autant que d'action; il se laisse entraîner par eux dans une rue déserte.

— Mes amis, dit-il avec feu, les alliés sont à Pantin : il faut faire une horrible résistance; il est impossible que l'empereur ne vienne pas secourir Paris. Venons ensemble; vous n'êtes pas armés?

— Si fait, reprit effrontément M. Bourbier, montrant une cocarde blanche; voilà notre salut : les augustes victimes de 89 vont rentrer en possession de la couronne de Louis XVI, fils de saint Louis et de Henri IV.

— Vous ne parlez pas sérieusement, M. Bourbier, répliqua Félix, reculant de surprise; je ne sais de quelles victimes vous parlez? Il en est d'immortelles qui meurent à présent pour vous défendre. Venez, messieurs.

— Ce serait avec plaisir, dit le président avec une grimace; mais je craindrais d'être hors d'état de paraître ce soir au Vaudeville, où l'on joue *le Mari en vacances, Elle et lui*...

—Moi, je vais tenter fortune à la hausse, ajouta M. Bourbier en fredonnant l'air de *Charmante Gabrielle;* voulez-vous être de moitié, Félix? avancez les fonds, et vous verrez demain la bascule après la chute de l'usurpateur. La duchesse d'Angoulême a conquis Bordeaux, et demain on criera : *Vivent les Bourbons.*

Félix, stupéfait de ces discours hardis qui dénotaient une conspiration légitimiste, repoussa les mains qu'on lui tendait en signe de pacte, et, les quittant avec mépris, continua de courir jusqu'aux barrières.

Quelques instants après qu'il fut parti de son domicile sans annoncer où il allait, un homme et une femme en habits de voyage vinrent le demander. Il faisait assez grand jour pour que la portière pût examiner les nouveaux-venus à loisir, avant de donner une réponse subordonnée à cet examen inquisitorial : la femme, émue et sanglotante, tenait son mouchoir sur sa figure; l'homme, impatient et refrogné, portait un ceinturon avec une épée, et frappait contre terre la crosse sonnante de son fusil de munition.

— Seigneur Jésus! s'écria la mère Côme en l'envisageant à plusieurs reprise; est-ce bien vous, monsieur? vous à Paris en ce vilain moment? Oui, c'est bien M. Jenneval, médecin-chirurgien, qui demeurait l'an passé au numéro 7 bis, dans la maison du lampiste.

— C'est moi, la mère : j'arrive exprès, dit Jenneval bondissant à chaque canonnade. Félix? M. Revel?...

— Il y est allé, monsieur, comme les autres, comme le boucher, le boulanger; mais lui, ce n'est pas pour voir, c'est pour se battre. Ce bon Monsieur, s'il était péri, j'en aurais t'i du chagrin.

— Bon, sacredié! ces enragés de Prussiens la danseront belle et paieront les violons. Il fait chaud à Saint-Chaumont! tant mieux. Tenez, la mère Côme, conduisez madame dans le logement de M. Revel. Je reviendrai bientôt, mon amie, je te promets de revenir : mais sois raisonnable et ne te désole pas. Adieu; c'est assez de caresses. Sacredié! tous les boulets ne font pas de mal; si par malheur... Adieu! adieu.

Jenneval se débarrasse de l'étreinte désespérée qu'on opposait à son devoir, et, impitoyable aux prières, aux pleurs, aux gémissements, abandonne sa compagne aux soins intéressés de la mère Côme, qui la fatigue de questions oiseuses et indiscrètes, sans obtenir d'autre réponse que des signes éclatants d'affliction. Le costume, l'accent de cette inconnue sont étrangers. Jacqueline en fait une prisonnière de guerre, au moyen d'une réminiscence analogue. L'infortunée est noyée dans les larmes, pendant que l'aréopage de la loge discute et conjecture au ronflement du canon russe-prussien.

— Félix! M. Revel! dit à demi-voix Adeline, qui se présente nu-tête, en simple jupon, en pantoufles, la respiration sifflante, les yeux égarés; madame, mon mari! permettez-moi de le voir! O mon Dieu!

— Comment! c'est vous, ma bonne dame, répond flegmatiquement la portière. Seigneur Jésus! c'est-il horrible ce qui se passe! V'là longtemps que je ne vous ai vue, une année, quoi! depuis votre affaire... C'est tout de même dommage que ça finisse par là..... Ecoutez donc, madame Revel? Non, madame, il n'y est pas. Voyez si elle entendra? Tant pis, elle en sera quitte pour redescendre.

— Ouais, dit Jacqueline d'un air sentencieux; ils sont divorcés pourtant : m'est avis que la particulière a peur des Cosaques. Eh bien! mesdames, j'ai connu une Champenoise qui disait qu'on a tort de se faire ainsi des monstres de rien! Les Prussiens, qu'elle disait, sont des gaillards qui n'y vont pas de main-morte.

Adeline monta les trois étages avec impétuosité sans entendre la mère Côme qui la rappelait d'en bas à grands cris. Elle s'appuya toute essoufflée contre le panneau et empoigna la sonnette; mais en même temps elle remarqua que la porte était entr'ouverte, et un remords l'empêcha d'entrer. Elle réfléchit à la réception probable qu'elle courait chercher; elle se repentit presque de sa démarche spontanée, elle eut honte d'avoir oublié sa position respective : mais, au moment où elle se retirait plus lentement et plus silencieusement, elle crut distinguer des plaintes étouffées qui

s'exhalaient de l'intérieur de l'appartement. L'idée que Félix se plaignait ainsi, qu'il fût malade ou seulement affligé, l'emporta sur toute autre considération; elle s'élance en rejetant la porte qui se ferma avec éclat, et pénètre dans le salon où glisse une lueur indécise à travers les volets et les rideaux. Quelqu'un vole à sa rencontre; un double cri d'étonnement part à la fois; elle voit devant elle une femme jeune et belle qui lui ressemble, qui la considère avec stupeur, qui se tait. A cette apparition imprévue, qu'elle frémit d'expliquer, elle éprouve un saisissement, une torture, un désespoir qu'elle a peine à contenir; la jalousie brille dans son regard, dans sa rougeur, dans son silence; elle salue, elle va quitter la place à sa rivale, elle balbutie une excuse; mais la douleur est plus forte, rompt tout obstacle de pudeur, se répand en abondantes larmes, en soupirs suffoquants; elle s'assied, elle tombe sur un fauteuil; l'étrangère s'est assise et sanglotte à ses côtés.

— Mademoiselle, lui dit Adeline, touchée de ce qu'elle attribue à la compassion, je suis bien à plaindre! Où est-il? ne me le cachez point; que je le voie pour m'assurer s'il existe! Ne le laissez point s'éloigner, on le tuerait!

— Hélas! madame, reprend l'inconnue qui lui serre les mains et l'embrasse; j'ai pressé, j'ai supplié, j'ai invoqué sa tendresse; rien n'a fait: comme s'il ne m'aimait plus, il est parti!

— Parti! ô mon Dieu! que ne me suis-je trouvée là, sur son passage! il m'aurait foulée aux pieds, il m'aurait meurtrie en se débattant, mais je l'eusse retenu: ou bien je l'aurais suivi! Oui, madame, moi, je me serais précipitée à sa suite, parmi la mêlée la plus meurtrière; couverte de sang, je ne l'aurais pas quitté, moi, ou bien il m'eût achevée! vous ne l'aimez donc pas, vous!

— Oh! je l'aime, je l'ai préféré à tout, à ma patrie même, qu'il m'a fait abandonner; il est si bon, si noble d'âme! Mais vous, madame, il voit avec quel dévoûment vous pratiquez l'amitié, il s'émeut toujours à votre nom!

— Eh quoi! madame, c'est de vous que j'obtiens ce précieux aveu: il m'aime encore, vous en êtes sûre? malgré notre séparation, il m'aimerait, il m'estimerait, il me pardonnerait!

— En doutez-vous? il m'a si souvent parlé de vous, de votre beauté, de vos vertus, que je vous ai reconnue d'abord; il prétend que je vous ressemble un peu; c'est peut-être l'origine de notre mariage.

— Votre mariage! c'est impossible... Vous n'êtes donc pas?... Ah! madame, que je suis heureuse!... Je croyais... Mais vous, je n'ose demander qui vous êtes?

— Madame Jenneval.

—Jenneval! N'abusez pas de ma crédulité: Jenneval est marié! Vous êtes étrangère, Anglaise... Et lui, est-il revenu des États-Unis? il a revu M. Revel? Quoi? tous deux? ô mon Dieu! mon Dieu!

— Jenneval vous avait annoncé notre union? Il a voulu retourner en France lorsque les nouvelles d'Angleterre lui eurent appris le projet des puissances contre son pays; tous mes efforts n'ont pas réussi à le dissuader d'un voyage si difficile pendant la guerre continentale; il a fallu traverser la flotte anglaise, et débarquer en cachette... Enfin nous sommes arrivés par miracle ce matin, et aussitôt il m'a remise à une vieille femme qui m'a conduite dans cette chambre... Mais vous êtes bien Adeline, madame Revel?

— Je suis... Adeline. O mon Dieu! nos époux sont-ils vivants à cette heure! Les reverrons-nous jamais! Ce bruit me rendra folle; depuis cinq heures on se bat! Ah! madame Jenneval, pleurons, prions ensemble!

Et ces deux femmes, amies à la première vue, confondaient leurs espérances, leurs embrassements, leurs larmes et leurs prières. Le canon grondait toujours.

XXIV.

UN DUEL.

> Vous n'êtes pas généreux, monsieur; vous savez que le temps, le lieu et ma position ne me permettent pas de répondre à votre injure.
>
> EUGÈNE SUE (*Atar-Gull*).

La bataille durait avec acharnement depuis le point du jour; il était midi, et les alliés trouvaient une résistance héroïque dans cette poignée de braves qui n'espérait plus de renforts; le prince de Schwartzemberg, qui avait présagé des malheurs à la capitale par l'incendie de son bal néfaste lors du mariage de l'impératrice, revenait lui-même réaliser ce présage dont l'empereur fut vivement attristé; ce général autrichien dirigea son plan d'attaque sur Pantin et Romainville, où son avant-garde eut trop d'occupation pour suffire à prendre et garder ces

LE FEUILLETONISTE



Félix n'était pas blessé; Jenneval semblait l'être gravement.

importantes positions : les réserves eurent ordre de marcher, et la perte de dix mille hommes modéra un peu l'ardeur que leur inspirait le panorama de Paris déployé à leurs pieds, étincelant au soleil de mars, avec ses dômes, ses tours, ses palais et ses myriades de maisons, de toits, de cheminées et de fenêtres ; Paris, la capitale du monde. Il y avait là de quoi venger à la fois Rome, Madrid, Berlin, Vienne et Moscou. Ah ! sans la trahison, sans l'impéritie, sans la fatalité, le colosse européen serait tombé sous les murs de Paris, ou bien une paix glorieuse eût été signée par la victoire qui nous eût donné des rois pour otages !

Cependant vingt-huit mille hommes faisaient tête à cent mille ; les généraux Mortier et Marmont pouvaient tenir encore jusqu'au lendemain, et ils n'ignoraient pas que Napoléon accourait de l'autre coté de la Seine ; les soldats combattaient comme des lions et ne s'étonnaient pas du nombre renaissant de leurs adversaires. *Ah! s'ils sont trop!* s'criait un grenadier expirant, et ce beau désespoir doublait les chances du combat ; la garde nationale rivalisait de zèle et d'audace avec ces vieux guerriers, débris cicatrisés de tant de campagnes inouïes, de tant de faits d'armes merveilleux. La garde nationale mourait pour ses foyers, ses femmes et ses enfants. L'école Polytechnique, où l'empereur recrutai ses généraux parmi des enfants imberbes ; cette école féconde qui seule n'a jamais dégénéré, servait les batteries de la butte Chaumont et foudroyait les Autrichiens dans la plaine ; ces artilleurs de quinze ans avaient tout le sang-froid de maturité militaire ; ils n'abandonnèrent pas une de leurs pièces. Outre ces troupes rangées et disciplinées, chaque angle de muraille, chaque embrasure, chaque tranchée, chaque arbre, protégeait un tirailleur au coup d'œil sûr, au fusil inévitable. L'ennemi ne comptait pas ses morts. Mais les munitions manquent ; on distribue des cartouches pleines de son ou de charbon pilé ; les traitres ont les clefs des portes : Rends-toi, Paris !

Pendant qu'à l'intérieur Talleyrand et ses complices trafiquaient de l'honneur national, hors des murs, on veillait aux intérêts des alliés ; il leur importait, pour la réussite de leur coup de main, que Paris tombât en leur pouvoir avant la nuit ; autrement, Napoléon les aurait mis entre deux feux par une apparition formidable qui leur eût coupé la retraite. Le prince de Schwartzemberg trouvait plus d'obstacles qu'on ne lui en avait promis, et Blücher n'arrivait pas avec la seconde armée combinée ; les volontaires parisiens envoyaient de minute en minute réclamer des munitions qu'on ne leur accordait point, quoique les arsenaux regorgeassent approvisionnés pour un siége de six semaines, des chefs militaires entamèrent des pourparlers pendant lesquels l'ennemi nous enleva par ruse nos plus imprenables positions, des courriers officieux allaient à chaque instant colporter dans la ville des nouvelles mensongères où les forces ennemies et nos désastres étaient exagérés, de manière à faire croître la terreur d'une lutte inégale, le frère et lieutenant de l'empereur y fut trompé de même que la partie paisible de la population, et pour arrêter l'effusion inutile du sang, pour sauver la capitale des horreurs d'un assaut qu'on lui représentait comme insoutenable, il laissa Raguse maître de traiter, s'il le jugeait nécessaire ; le traité était signé d'avance ! Ce ne fut pas sans peine qu'on força nos défenseurs à lâcher prise, à se retirer, à perdre le terrein et les avantages, ces braves pleuraient, plusieurs se suicidèrent pour ne pas survivre à l'humiliation française ; l'école Polytechnique emporta ses morts et ses canons, la garde nationale se débanda en criant à la trahison : Pantin, Romainville, La Villette étaient livrés, Montmartre abandonné avec ses fortifications, nos troupes, mornes et désolées, avaient dû se replier sur les barrières Clichy et Saint-Denis, on attendait M. Blücher !

Le champ de bataille couvert de cadavres et de blessés que les maraudeurs avaient dépouillés offrait le témoignage de notre acceuil aux étrangers, ceux-ci se hâtaient de couvrir de terre une victoire payée si cher en hommes, comme elle l'était aussi en argent et en promesses ; mais dans Paris il y avait déjà des mouchoirs blancs aux croisées, des marchands qui calculaient une bonne vente, des fonctionnaires qui intriguaient, des femmes à leur miroir : les femmes surtout ont la légèreté de l'égoïsme, la constance de la coquetterie et le besoin du plaisir. Combien de femmes, oubliant leur patrie opprimée, leurs frères immolés et même leurs enfants ont prostitué leur amour aux oppresseurs, aux meurtriers ! Quelques-unes, sans pudeur, osèrent afficher une joie criminelle au milieu de Paris consterné, et se promenèrent en toilette de fête sur les boulevards extérieurs pour s'enivrer de la musique triomphale des alliés ! Les hau-

teurs de Montmartre se couronnaient de bivouacs allumés et de pièces de siége, tournés contre les faubourgs; la campagne fourmillait de bataillons qui se succédaient incessamment; les Cosaques, montés sur leurs chevaux nains, venaient s'abattre au milieu de nos avant-postes; des coups de feu isolés partaient de toute la ligne, on dansait au fifre sur la butte, on formait des rondes! Aux armes! M. Blücher est exact au rendez-vous, vive l'empereur! répète la vieille garde, et l'affaire recommence à Clichy, malgré les généraux, les conférences, l'armistice et la capitulation pendante. Assez, nos braves, réservez un peu de votre sang pour Waterloo.

Devant la barrière des Amandiers, autour d'un feu qui s'éteint et que personne n'a songé à ranimer, des gardes nationaux, des volontaires, des vétérans, des étudiants sont assis, couchés, debout, sombres, silencieux, écoutant siffler les boulets et les balles. Une conversation brève, entrecoupée, âcre, circule dans les groupes; on entend des plaintes de blessés, des qui-vive de sentinelles, des crosses de fusils tombant à terre, et, par dessus tout, le bruit continuel de la bataille.

— On se bat encore, dit l'un avec des yeux humides; c'est à Clichy et à la barrière du Trône; si l'empereur était averti à temps!... si seulement les Parisiens faisaient une levée en masse, on ne prendrait jamais Paris?

— Mes amis, cria M. Bourbier qui accourait d'un air empressé, le maréchal de Raguse a reçu la réponse la plus favorable des généreux alliés; on capitule, tout est fini, on chante dans les rues : vive Henri IV! on crie : à bas l'empereur!

— Qu'est-ce que c'est que ce chouan-là! ripostèrent plusieurs voix; un espion! un traître! il faut le fusiller; va-t'en sans demander ta paie! Voulez-vous que je le descende? Non, ne tire pas ta poudre aux moineaux; c'est un agent de Raguse, voyez, il s'enfuit comme un Cosaque, il recevra en route quelque dragée. Mais resterons-nous-là en plan, lorsque les autres se battent comme des diables?

— C'est vrai, reprirent les moins abattus en chargeant leurs fusils de leurs dernières cartouches; à Clichy! il ne sera pas dit qu'on s'est battu sans nous; ces satanés Prussiens sont bien heureux d'être trente contre un.

— Ne quittons pas notre poste, répliquèrent les plus sages; on assure que l'ennemi file tout doucement derrière les murs du cimetière; il s'est emparé de La Villette à l'heure qu'il est; on peut tenir encore à cette barrière, d'ailleurs, les caissons ont été vidés ce matin, et nous n'avons pas deux coups à tirer chacun. Oh! quand l'empereur saura que l'école Polytechnique a bourré les pièces avec des cailloux au lieu de mitraille!

— Tenez, dit l'un en déchirant une cartouche, faut-il après cela s'étonner que la moitié des coups ne porte pas! c'est de la cendre! Crécoquin? voyez plutôt la poudre du gouvernement? L'empereur reviendra demain ou ce soir; les traîtres la danseront; ce n'est pas du son ni du charbon, ni du plâtre qu'on leur mettra dans la tête! Dire que des Français nous ont amené les Russes, les Prussiens et les Anglais!

— Sacredié! murmura un nouveau-venu en soupirant, sous la république on n'avait pas de pain, ni d'habits, ni de souliers, mais on avait de la bonne poudre et des balles à discrétion! sacredié!

A cette boutade républicaine, prononcée d'un accent lugubre, un jeune homme qui, appuyé sur son fusil, baissait la tête en silence, pousse un cri de joie et de rage; il franchit d'un bond la colonne de fumée qui le séparait de l'interlocuteur : Félix et Jenneval étaient en présence; celui-ci répondit de même à ce cri qu'il interprétait par l'émotion d'une rencontre inespérée, et se jeta avec effusion dans les bras de son ami muet, immobile, qui repoussait ses embrassements et lui serrait violemment le poignet, non pas en signe d'amitié. Jenneval, cependant, était si troublé, si enivré de revoir Félix, qu'il attribua cette froideur, cette rudesse à l'impression des circonstances présentes.

— Félix! mon ami! disait-il en l'environnant de caresses, pleurant et riant à la fois : c'est bien moi; tu me reconnais; tu ne m'avais pas oublié? Je suis revenu exprès pour cette funeste journée, je t'ai cherché dans les rangs de nos patriotes; je craignais que tu fusses blessé, mort... je t'aurais vengé! ô mon Félix! embrasse-moi donc; comme tu as l'air malade, défait! on t'aura mal soigné; et Adeline? ton fils? ta femme?

— Ma femme! repartit M. Revel lui secouant le bras d'une façon plus significative; tu veux savoir des nouvelles de ma femme? viens, oh! viens; tu me dois au moins une explication!

Jenneval, étonné de ces paroles sèches, étranges, et plus encore du regard enflammé qui les

accompagnait, se laissa pourtant conduire vers le cimetière du Père Lachaise, sans difficulté ni soupçon; il crut d'abord que son ami ne s'épanchait pas en liberté à la merci de tant de témoins, et cherchait un endroit écarté pour leurs réciproques confidences, leurs transports mutuels et leurs intimes révélations. Ils entrèrent ensemble dans l'enceinte du champ de repos qui semblait devoir être respecté par les vivants; le concierge avait laissé aux morts le soin de se garder eux-mêmes.

— Où, diantre! vont-ils de ce côté? disaient les Parisiens entre eux avec cette frivolité de caractère qu'on retrouve même au milieu de nos plus sanglantes catastrophes; on croirait qu'ils vont se faire enterrer de compagnie. Un moment, camarades! on n'ouvrira qu'une fosse pour tous. Conçoit-on cet amour des trépassés? Ils auront peut-être la précaution de commander nos épitaphes. Les habitants du Père Lachaise sont moins à plaindre que nous : ils ne verront pas les Cosaques à Paris ! Mille dieux ! ces péquins-là se rendent au quartier des Autrichiens; nous voilà bien tombés, si ce sont des espions ou des transfuges!

— Crécoquin ! s'écria un vieux grognard dont le front était enveloppé d'un linge sanglant; faut avoir du nanan dans la gueule de son fusil pour accuser ces bons enfants devant moi, Jean Pierre, qui les défendrai jusqu'au congé définitif. Le jeune m'a donné de quoi détacher six perroquets de Russie, le plus vieux a pansé cette éclaboussure d'obus mieux qu'un médecin de régiment.

— Certainement! reprit-on avec des éloges unanimes; ça doit être deux bons bougres qui n'ont pas leurs mains dans leurs poches, et qui chassent la grosse bête à l'affût; ils avaient la mine d'être bien aises de se rencontrer sous les armes; néanmoins, le petit paraissait de méchante humeur. Mille tonnerres! s'ils nous attirent un gros de sacripans sur les bras, nous n'avons qu'à nous tenir. Bah ! ils brûleront seulement quelques amorces pour s'échauffer!

Le cimetière, qui s'étendait autour de la maison de plaisance du Père Lachaise, confesseur jésuite de Louis XIV, et n'avait pas encore l'étendue envahissante que lui ont donnée vingt-huit années d'existence, présentait un contraste pacifique et fortuné avec les bruyants malheurs de la guerre; le fracas du canon et de la fusillade ne pouvait rien contre le sommeil des tombes. Là, on ne redoutait ni le pillage, ni le viol, ni la douloureuse agonie d'une ville prise. Dans cette réunion confuse de noms, d'âges, de rangs et de sexes, peu d'inscriptions annonçaient qu'un jeune homme avait expiré dans son lit; Napoléon s'était approprié toute la génération pour l'éparpiller sur ses champs de bataille. Cependant le printemps a commencé dans le cimetière, la verdure est précoce, les fleurs sont plus balsamiques; chaque mausolée, circonscrit dans ses limites métriques, porte une croix de bois ou une pierre taillée qui, dans le cours des révolutions humaines, sera plus durable que les trophées de bronze et les arcs-de-triomphe. Partout la vie mêlée avec la mort, des roses, des papillons, des oiseaux. Le cimetière, pour la première fois depuis son ouverture, n'a pas reçu ce jour-là un seul nouveau cercueil; ce jour-là, pourtant, on lui fait bien des morts.

Jenneval n'adresse pas la parole à Félix, qui évitait de le regarder en face, et se contente de lui parler un langage tacite par des serrements de main pleins d'éloquence amicale: l'autre, tout à une idée fixe qui gronde en râle dans sa poitrine, marche le premier à travers les compartiments des tombes alignées, foule des tertres fraîchement remués, se déchire le visage aux branches des églantiers, accroche ses vêtements aux haies d'aubépine; alors il se retourne avec colère, comme si un être invisible essayait de le retenir. Jenneval s'étonne de cette promenade vagabonde, qu'il ne comprend pas, et tressaille au roulement ferré des équipages, au résonnement alternatif des pas, aux commandements des chefs, qu'il écoute; Félix, qui n'entend rien et ne lui permet point de s'arrêter, s'arrête enfin lui-même au bas d'une éminence sablonneuse sur laquelle Jacques Delille repose aujourd'hui dans son lourd monument : une fosse aux dimensions légales était là, qui restait ouverte plus longtemps que de coutume, la terre jaune; rabattue des deux côtés, était prête à retomber sur une bière.

— C'est ici! dit Félix armant son fusil et mesurant une distance. Jenneval, tu as tardé plus d'une année : si j'avais pu te rejoindre auparavant, nos comptes seraient réglés. L'un de nous a sa place marquée dans ce trou, peut-être tous les deux ensemble.

— Sacredié! Félix, reprit Jenneval, la plaisanterie est hors de saison, et je te sais mauvais gré d'altérer ainsi le plaisir que j'éprouve à te revoir après une absence si pénible pour l'un et l'autre. Sortons de ce cimetière, mon ami; on y

respire mal quand on s'aime. Il est possible que nous soyons frappés tous deux en combattant, mais ne songeons qu'au bonheur d'être encore une fois réunis...

— Oui, je profite de ce bonheur, interrompit Félix en reculant de quelques pas. Jenneval, épargne-moi ces nouvelles faussetés : ceci est un duel à mort, un duel de vengeance; entends-tu?

— Un duel! Félix, es-tu donc en démence? Avec moi un duel! C'est un horrible jeu! Revenons soutenir un duel contre les ennemis de notre patrie. Embrasse-moi; que je meure content, si je meurs, sacredié!

— Jenneval, était-ce un jeu quand tu trompais ma trop confiante amitié, quand tu abusais d'un dépôt que tu devais me remettre intact, quand tu séduisais lâchement l'épouse de ton ami?

— Sacredié! qu'as-tu osé dire? Tu ne le penses pas, tu ne l'as jamais pensé? Moi un infâme, un lâche! Qu'un autre me jette à la face cette mortelle insulte, un autre que toi, Félix. Je lui donnerai un démenti, un soufflet; il choisira les armes, et alors ce sera un duel à mort... Mais non, cher Félix; tu as été mon ami d'enfance, tu me connais incapable d'un crime! Sacredié! nomme-moi le calomniateur, nomme!

— Moi; et, si ce n'est pas assez pour te convaincre, misérable : l'opinion du monde. Ah! les preuves ne m'ont pas manqué, elles se multipliaient pour m'ôter jusqu'à la consolation du doute! Mais des preuves, c'est à moi qu'il les faut; je les ai; défends-toi. Ton fusil est chargé : en joue à dix pas; je vais ordonner le feu.

— Insensé! que veux-tu faire? Je te jure, par l'honneur d'un soldat, d'un républicain, que j'ai été odieusement calomnié : ta femme, je l'ai toujours estimée, respectée; j'en appelle à son témoignage...

— Son témoignage, comme le tien, je le récuse. Elle, je la hais autant que son complice. Je me suis vengé d'elle, je me venge de toi; elle n'est plus ma femme, je te tuerai!

— Sacredié! Félix, un divorce! Adeline indignement traitée malgré son innocence, malgré son amour, malgré tous ses droits à la tendresse d'un mari! Qu'as-tu fait, malheureux! Et ton fils?

— Mon fils ne rougira pas de la honte de sa mère. Le divorce est prononcé; ainsi, dans trois ans tu peux épouser ta maîtresse. Mais il faut me tuer d'abord; commence donc par là.

— Non, tu me tueras toi-même. Appuie le canon du fusil sur ma poitrine : tu seras certain de ne pas manquer ton coup. Crois-moi, Félix : si j'avais été dominé par une passion coupable, plutôt que d'y céder, plutôt que de la déclarer, je me fusse exilé au bout du monde... Sacredié! les faits sont là... Pauvre Adeline! si belle, si bonne, si douce! C'est moi qui suis cause de tout!

— Jenneval, Jenneval! cesse; ma vue s'obscurcit, ma main s'égare : prends garde, je puis lâcher la détente!..... Oh! tu ne veux pas que je t'assassine; consens à me disputer ta vie! par pitié, du moins, sauve-moi d'un meurtre. Pas de larmes, mais du sang; le mien, n'importe!

Jenneval, découragé par cette persévérance dont il n'espérait plus triompher par la raison ni la prière, navré d'apprendre l'infortune qu'il avait laissée pour adieu dans le ménage de ses amis, bourrelé de remords, de soucis, d'inquiétudes, Jenneval se pencha contre un socle de tombeau et pleura, sans accorder plus d'égard aux menaçantes interpellations de M. Revel, qui tordait son fusil dans ses mains frémissantes. Le ressort, pressé par mégarde, fit partir le coup dont la balle rebondit en ricochet sur les pierres sépulcrales. A cette détonnation, Jenneval ne bougea pas, semblable à une statue de tombeau; mais des houras sauvages retentirent au fond du cimetière, tandis que les cris : Aux armes! se répondaient le long des murailles de Paris.

— Félix, de grâce! s'écria Jenneval s'élançant vers son ami qui restait frappé de son imprudence; nous sommes entourés; on nous fera prisonniers, on nous massacrera. Viens! je t'en supplie : ils approchent... Si tu veux un duel, tu l'auras, mais ailleurs... Aujourd'hui nous appartenons à la patrie, et notre sang est à elle seule. Sacredié! tu nous feras tuer ici!

— Pardon, Jenneval! disait M. Revel, en proie à un effrayant désordre; je ne voulais pas tirer; c'est ta faute, si j'ai agi en assassin : mais à ton tour! Je recommencerai après toi; je ne sortirai d'ici que cette fosse remplie. Pas de retard, pas une minute! Ah! si nous avions des épées?... Je te forcerai bien de défendre tes jours : je t'appellerai lâche, je te souffléterai, je te cracherai au visage!

— Sacredié! Félix, je suis encore ton ami : je t'excuse, je te pardonne... Mais sortons de ce mauvais pas; tout à l'heure il ne sera plus temps! Sacredié! pour ta femme, pour la mienne, viens!

Il joignait l'action aux paroles; il emportait

Félix entre ses bras robustes, Félix qui l'injuriait, qui le mordait, qui le meurtrissait avec son fusil. Tout à coup des têtes fauves et barbues, des figures hideuses et camardes apparurent au-dessus des tombes parmi les arbustes; des éclats de rire pareils à des hurlements d'animaux féroces furent le signal d'une explosion partie de tous les points. Jenneval tomba sans mouvement, et Félix, entraîné dans cette chute, se souleva à l'abri d'une haute et vaniteuse épitaphe qui honorait un défunt : *Bon époux, bon père, bon ami*, en lettres dorées ; il n'était pas blessé ; Jenneval semblait l'être grièvement. Autour d'eux la fusillade continuait, et les rires aussi. Félix considéra un moment son ami gisant à ses pieds, reprit des forces à la vue de trois blessures qu'il eût souhaité avoir faites lui-même, et, à son tour, enleva le corps inanimé sur son épaule débile : mais il se sentit plein d'une énergie surnaturelle ; il franchit, avec son fardeau, les étroits sentiers, les tombes, les grillages, rampant, se traînant, se relevant, retombant, tandis qu'une grêle meurtrière pleuvait contre lui, sifflait à ses oreilles et brisait le marbre en éclats. Il se montrait et disparaissait de loin en loin au milieu de la surface blanche et verte du cimetière, où chaque inégalité de terrein, chaque obstacle de bois, de pierre ou de fer, lui était favorable, arrêtait, détournait le vol du plomb et des flèches. On eût dit la mort plus indulgente dans son séjour : elle ne frappait que des tombes closes. Cependant les rires des Cosaques alternaient avec les balles et les traits; Félix fuyait toujours sans abandonner Jenneval qui ne l'avait pas abandonné.

Il parvint à gagner la barrière des Amandiers, harassé de fatigue, blême de désespoir, ensanglanté du sang de Jenneval. Il déposa ce corps, qu'on eût pris pour un cadavre, sur une civière des ambulances, attendit l'arrêt du chirurgien qui tâtait le pouls indécis du moribond, et supplia les assistants de prodiguer les soins les plus actifs à son ami: tout bas il se promettait d'accomplir sa vengeance de sa propre main.

— Monsieur, dit-il au chirurgien qui hochait la tête; deux cents louis si vous me le sauvez ! ma reconnaissance éternelle ! En tous cas, j'ai son testament à exécuter ; car ce n'est pas moi qui l'ai blessé de la sorte, monsieur. Notre duel est remis. Mais, en attendant, il me reste vingt cartouches... Adieu, Jenneval !... Vingt Russes est-ce assez ?

XXV.

UNE RENCONTRE.

La justice du ciel est bien lente à venir, mais elle arrive enfin.

G. DE PIXERÉCOURT (*La Femme à deux maris*).

Les hostilités, interrompues et reprises, avaient continué toute la journée du 30 mars sans que les alliés, forts de leur nombre, eussent remporté un avantage décisif. Ils n'avaient pas fait un seul prisonnier, pas enlevé un seul canon ; leur perte était quintuple de la nôtre : mais les réserves, les munitions, l'artillerie de siége, leur arrivaient incessamment. Nos gardes nationaux, réduits à leur baïonnette, se tenaient dans les lignes l'arme au bras; les volontaires se glissaient jusqu'à l'entrée des bivouacs russes pour entretenir au moins quelques escarmouches. A Clichy, la garde, coutumière du fait, mourait et ne se rendait pas. Vers cinq heures du soir, on décida une suspension d'armes, durant laquelle des officiers, choisis d'avance, se réunirent pour rédiger une capitulation. Elle fut signée à deux heures du matin, pendant que Napoléon, averti par les courriers de son fidèle Lavallette, était accouru en poste à cinq lieues de Paris, pour voir sur la rive opposée de la Seine les lueurs rougeâtres des feux ennemis. Demain, 31 mars, les alliés entreront dans la capitale ; bien, Raguse !

Cette nuit fut plus affreuse que la dernière; ceux même qui ont perdu des parents et des amis chers font trève à leurs douleurs privées pour participer à la grande douleur nationale. Seulement, les agents du comte d'Artois recrutent des soutiens parmi ces hommes politiques marqués au fer chaud de l'opinion, inamovibles sectateurs du pouvoir mobile, arlequinés de couleurs, plâtrés de dévoûment, race de diplomates. On fabrique déjà des cocardes blanches, des drapeaux blancs, toute cette fausse monnaie de la publicité. Les alliés entreront au jour ! On loue des fenêtres pour les applaudir. En effet, dès le matin commence l'interminable procession des régiments et des escadrons, des états-majors et des convois, aux salves de l'artillerie, aux fanfares du triomphe, aux acclamations des riches Parisiens. Le peuple est sombre et muet ; s'il cherche le passage des étrangers, c'est pour leur lancer des regards de superbe

défi. L'empereur Alexandre est assailli de solliciteurs et de placets, auxquels il répond par un sourire protecteur ; à Saint-Pétersbourg, il répondrait par le knout et l'exil en Sibérie. Nos boulevards, nos jardins publics, nos places et nos rues, disparaissent sous d'ignobles baraques, où de plus ignobles habitants épouvantent notre civilisation de leur repoussante barbarie; les chevaux dépouillent les arbres de leur écorce; les hommes, après eux, coupent les arbres ; des femmes vont danser avec cette soldatesque ivre, hurlante, infecte : encore des bals de victimes ! Le sénat conservateur, le corps législatif, les cours judiciaires, préparent leur soumission ; le baron Pasquier est préfet de police, le comte de Sacken commandant de la place. Les uniformes de toutes nations sont étalés aux caprices des belles dames, que les poitrines convexes, les plumes de coq et le jargon tudesque font pâmer d'aise : l'année sera bonne pour la population. Plus tard, on dévalisera nos musées, on mutilera nos monuments; Napoléon est précipité du haut de sa colonne : Attila et les Huns sont à Paris; sainte Geniève ne renouvelle plus ses miracles. L'œuvre de la trahison n'est point encore consommé : l'empereur règne à Fontainebleau, dans le sein de sa vieille garde. MM. les maréchaux de France, Alexandre Ier va donner audience aux Tuileries!

Félix Revel n'était pas retourné chez lui après la capitulation. Selon son vœu, il avait employé les vingt cartouches qui lui restaient : il gémit de n'en posséder pas davantage ; car, dans ce fourré d'hommes, chaque coup portait. Mais les émotions violentes brisent le corps plus aisément que la fatigue physique : l'exaltation qui le soutenait depuis douze heures ne lui prêtait qu'une force factice ; il la sentit faiblir par degrés. Il essaya d'atteindre une barrière. Il se dirigea du côté de l'ambulance, où l'appelait le sort de Jenneval à connaître; mais la fièvre ébranlait ses tempes et poussait le sang au cœur. Il chancela, cessa de voir et d'entendre, crut mourir et s'évanouit. Un plâtrier le transporta dans une carrière où s'étaient réfugiés une foule d'ouvriers de Montmartre, avec leurs familles et leurs outils; Félix fut soigné par ces braves gens, dont l'humanité augmentait en raison de leur pauvreté : on le coucha sur un matelas, on lui fit avaler du vin ; les femmes, surtout, s'empressaient autour de lui, qu'elles jugeaient honorablement à ses cheveux brûlés, à ses mains, à sa figure, à son fusil noir de poudre. Il reprit bientôt ses sens, mais non la faculté de se lever, de marcher, de parvenir à l'endroit où il avait laissé Jenneval agonisant : d'ailleurs, l'ennemi cernait l'entrée des carrières. Un délire furieux s'empara de son esprit; il s'accusait tout haut d'assassinat, il demandait grâce à Jenneval, il jurait de sacrifier Adeline à ses vengeances, il voulait se suicider en expiation. Cette crise, que les profondes galeries envoyaient aux échos souterrains de la montagne, ne s'apaisa que le lendemain; et comme la lumière ne pénétrait pas dans ce ténébreux repaire, Félix s'imagina que la nuit durait encore. Il insistait pour sortir de la carrière, et dès qu'on put le faire sans danger, son sauveur le ramena frissonnant et chancelant jusqu'à la barrière des Amandiers; Félix ne permit pas à ce guide de l'accompagner plus loin, et lui donna sa bourse avec une délicate générosité, qui força un premier refus. Il visita les ambulances, interrogea les infirmiers, les chirurgiens, les blessés; mais personne ne se souvint de celui qu'il réclamait, personne ne reconnut le signalement qu'il traçait : Jenneval était absent. « Voyez à l'Hôtel-Dieu, lui dit-on, cherchez dans les morts ! » Félix s'en allait la douleur dans l'âme, s'appuyant sur son fusil en guise de béquille, s'arrêtant à chaque pas, se détournant chaque fois qu'il apercevait un uniforme. Rêvant à ses malheurs personnels, aigri par l'insolente victoire des traîtres, il était poursuivi par le fantôme de Jenneval couvert de sang; il ne remarquait pas les regards curieux qu'attiraient sur lui sa démarche souffrante, son visage bouleversé, ses habits déchirés et sanglants, sa carabine !

En traversant le Palais-Royal, il fut enveloppé par un rassemblement tumultueux aux abords du célèbre n° 113, entrepôt toujours fréquenté de jeu, de prostitution et d'infamie. Des cris de mort circulaient dans ce gros d'indifférents badauds, qui ont, comme la renommée mythologique, cent yeux, cent oreilles et cent bouches; d'autres cris aigus sortaient de l'allée du vice. La plus grande partie de l'auditoire n'était pas initiée dans le mystère de la rumeur croissante. Au fond de l'antre on distinguait un groupe de femmes en toilette de bal, coiffures de plumes, robes de velours, diamants faux. Le bruit courut qu'un Cosaque avait tué une fille publique, et les récits varièrent à l'infini, suivant le bon plaisir du narrateur. La version la plus vraisemblable était qu'un Cosaque, voulant prendre de vive force ce qui

s'achète à l'amiable, avait trouvé une résistance inattendue de bec et ongles; qu'il avait alors tiré le sabre et frappé la princesse rebelle. L'indignation parisienne éclata contre le brutal de l'Ukraine, qui ne savait pas à quel prix on aime au Palais-Royal; on ne parlait de rien moins que de le couper en quartiers, avec des cannes sans doute, puisque pas un des assistants n'était armé. Le Cosaque, adossé à la rampe de l'escalier, gardait la défensive, et présentait sa lame rouge aux criailleries des femmes. Le commissaire de police, qui ne se souciait pas de déplaire à M. le baron Pasquier, avait refusé net de déployer son écharpe tricolore contre un sujet de sa majesté l'empereur de toutes les Russies.

Un officier russe de la taille la plus exiguë, corsé comme une guêpe, empanaché comme un cheval de parade, vint à passer, effilant ses moustaches et sonnant des éperons. Il s'informa de la cause du tumulte, et promit de faire justice. A son aspect froid et sévère, le Cosaque, énorme colosse aux proportions gigantesques, à la physionomie kalmouke, à la barbe raide de suif, trembla de tous ses membres, ainsi qu'un enfant surpris en flagrant délit par un pédagogue, rengaîna son sabre, minauda un sourire hébété, et rapetissa son farouche individu au niveau du juge qui l'interrogeait dans leur langue, et, par une autorité toute morale, lui arrachait l'aveu de son crime. L'officier avisa dans un coin la victime qui perdait son sang à flots et défaillait dans les bras de ses compagnes. Ce tableau ne changea rien à la dignité de son air ni à la nature du châtiment. Il ordonna tranquillement au Cosaque de se mettre à genoux, ce que fit le géant sans se permettre aucune observation verbale, aucun signe de désobéissance, si ce n'est un regard suppliant et les mains jointes. L'officier lui commanda de saluer les demoiselles et la mourante: il salua en tournant les yeux de manière à n'en montrer que le blanc. L'officier lui demanda si ses pistolets étaient chargés: il baissa la tête affirmativement. L'officier en choisit un, l'arma, le posa contre le front du malheureux, qui se résignait: feu! La cervelle rejaillit sur le mur, la lourde masse tomba en avant. L'officier russe, après cette exécution à la mode de son pays, prit pour de l'admiration l'horreur stupide des spectateurs, releva sa moustache, cligna de l'œil aux habitantes du lieu, et, fier du murmure équivoque dont la foule l'accueillait, il continua sa promenade sous les galeries de pierre en flâneur consommé, étudiant les boutiques éblouissantes dans leurs moindres détails, s'intrigant de tout, touchant à tout, riant à tout.

Félix Revel, indigné de ce double assassinat, attendit qu'un médecin se présentât dans cet antre ensanglanté; mais de cette cohue qui se pressait aux environs il ne sortait pas de secours. Il avait quelques notions anatomiques, inhérentes à l'art du peintre: c'est pourquoi, bravant la réprobation universelle qui semblait interdire le seuil de cette allée, il franchit le cercle épais des curieux, et s'approcha du Cosaque étendu la face contre les dalles du pavé: la balle avait fait sauter le crâne et dispersé la cervelle en débris. Il s'avança ensuite vers l'infortunée qui avait le ventre ouvert et les intestins pendants; elle râlait faiblement et paraissait avoir fermé les paupières pour toujours..... Félix restait immobile à la considérer; des larmes égouttaient le long de ses joues; il n'osait faire un mouvement, de peur de l'éveiller; il retenait son souffle, il méditait une retraite évasive: c'était elle! Mariette devina la présence fortuite qu'elle avait tant de fois souhaitée en vain; elle entr'ouvrit ses yeux, que la mort obscurcissait déjà, poussa un soupir de joie, allongea son bras raidi, et d'une voix presque inintelligible, annonça qu'elle voulait parler à M. Revel, qu'elle désignait du geste. Les filles respectèrent ses dernières volontés, et lui facilitèrent un tête-à-tête que Félix accorda par compassion. Aussitôt qu'elle se vit seule avec son ancien maître, ses prunelles rebrillèrent, ses dents se desserrèrent, sa voix se raffermit: mais la vie s'était toute réfugiée dans le cœur.

— Mariette, lui dit-il en se penchant vers elle, il eût mieux valu te laisser périr dans la cabane incendiée de ta mère! tu ne serais pas morte déshonorée! Je te pardonne néanmoins tes erreurs, si tu en as le repentir... Pauvre enfant! il n'y a que la religion qui puisse te consoler à présent!

— Oh! monsieur, reprit-elle lentement, je me suis fait plus de reproches que vous ne pourrez faire; la honte m'a retenue de réparer mes torts; il n'est plus temps aujourd'hui: j'ai su que votre divorce était prononcé...

— Mon divorce! Ne suis-je point assez puni par toi de mes bienfaits? Me réserves-tu quelque nouveau coup dont il faille mourir? Que t'importe ou non ce divorce, à toi, misérable fille publique?

— Grâce pour un instant! vous me maudirez après, quand je ne serai plus là pour vous entendre; car de votre bouche une injure m'est bien rude. Oui, monsieur, je suis une malheureuse indigne de pitié! et depuis cette nuit d'orgie où mon amour profita de votre ivresse aveugle, où je m'appropriai par ruse un bonheur que je rêvais sans cesse, je m'abhorre davantage, je vous aime davantage! O Félix! monsieur!

— Adieu, Mariette! Je vous ai pardonné, j'ai rétracté la malédiction que j'appelais sur vous. Recommandez-vous à Dieu, si vous croyez à une autre vie, si vous croyez à Dieu. Comment! pas un médecin!

— C'est vous qui êtes le médecin, Félix! Je me sens bien à vous revoir, à vous entendre! Vous ne m'aimez pas; que serait-ce donc si vous saviez mes complots, mes artifices, mes calomnies? Oui, la jalousie a tout fait : j'étais jalouse de Madame; elle vous aimait comme moi, et vous l'aimiez! Malgré ce divorce, malgré les fautes que vous lui imputez, vous l'aimez encore? Ne dites pas que vous l'aimez!

— Quel sens faut-il découvrir dans tes paroles? Toi jalouse! jalouse de ma femme! Ah! ne te joue pas de ma crédulité, de mon désespoir! Oui, je l'aimais!... je l'aime encore, malgré tout, malgré toi!

— Moi, je l'avoue, j'ai tenté de vous brouiller, de la chasser pour prendre sa place auprès de toi; j'aspirais à devenir aussi ta femme. Avoir fait tout cela pour rien, pour mourir ici!

— Parle, je t'écoute avec transport, avec reconnaissance; est-il vrai? bien vrai? Ne m'abuse pas? Ce mensonge serait plus coupable, plus cruel que l'autre; dis-moi qu'Adeline est innocente?

— Je te le jure! C'est moi qui dérobais ses lettres et les tiennes, c'est moi qui favorisais l'amour de M. Jenneval pour y faire succomber Madame; c'est moi qui répandis tous les bruits qui noircirent la réputation de ma rivale et achevèrent de rompre votre union; c'est moi qui trompais ta bonne foi par l'entremise de Bourbier, mon amant, et de sa méchante femme; c'est moi seule qui vous ai séparés enfin, par attachement pour toi, jalousie contre elle et plaisir pour moi. Oh! je t'ai aimé de passion!... Si j'avais été seulement ta maîtresse! Je l'ai été une fois, une heure! je suis ta maîtresse!

— Répète encore, répète que mon Adeline, que Jenneval méritent tout mon amour, toute mon amitié, toute ma confiance! A ce prix, j'oublierai les piéges affreux que tu me tendais! Mariette, avais-tu le courage de m'accabler ainsi! Que t'avais-je donc fait? Et ma femme, accusée si injustement, condamnée! Combien elle a dû souffrir! Que de larmes que ne rachèterait pas tout mon sang! Et Jenneval! qu'est-il résulté de ma fureur? O ciel! je l'aurais donc tué! Si Jenneval n'a point survécu à ses blessures, tu es cause de sa mort, tu seras cause de la mienne! Si jeune et si scélérate! Ne me cèle rien, poursuis tes aveux; restitue-moi ce que m'a enlevé ta haine, ta perfidie : le bonheur. Tu l'enviais, ce bonheur conjugal que jai possédé quatre ans; je le possèderais encore sans toi, sans ma funeste bienfaisance! Réponds, je t'en conjure, réponds; je puis te procurer une existence honnête, du travail, les moyens d'expier le passé : mais il faut déclarer la vérité, attester devant tous que tu calomniais Adeline et Jenneval!

Félix Revel, dont les yeux saillaient de leur orbite, dont la voix vibrait en accents sonores, oubliait que le public ameuté saisissait des lambeaux de paroles pour les commenter, les amplifier et les appliquer à la pantomime de la scène; il s'aperçut enfin qu'il tenait une main glacée et qu'il parlait à un cadavre. On l'obsédait confusément d'une inquisition de regards et de questions que l'ombre lui permit d'éviter; il eut plus de peine à se défendre des importunités locales qu'on lui adressait en oraison funèbre de la défunte. Le garçon des jeux descendit allumer le fanal qui montre dans la nuit 113, écrit en lettres de feu comme la sentence de Balthazar; le commissaire de police vint présider à l'enlèvement des morts. Félix alors s'enfuit par la rue de Valois, inquiet d'avoir été reconnu et d'être suivi; on le nommait tout haut l'amant de la Lionne! Ce nom l'avait fait frémir de dégoût et de remords; cependant une joie indicible pénétrait doucement par tous ses pores, rafraîchissait son sang, dilatait son cœur, tirait des pleurs paisibles de ses yeux brûlés, remplissait sa pensée d'amour et d'amitié : Adeline! Jenneval!

Il erra dans les rues noires qui font un dédale des alentours du Vaudeville; il retourna vingt fois sur ses pas sans savoir où il allait, sans se rappeler d'où il venait; déjà calme et radieux, il effaçait une longue année de sa mémoire; il rattachait son bonheur passé à son bonheur présent; il jouissait d'avance de pouvoir embrasser

sa femme et son ami. Deux hommes passèrent à côté de lui en causant avec gaîté.

— Demain, les théâtres s'exécutent, disait l'un en ruminant une ritournelle; nous jouerons *Télémaque* à l'Opéra, *la Revanche* et *Gaston et Bayard* aux Français, *la bataille d'Ivry* à l'Opéra-Comique, et ainsi du reste; les excellents comédiens sont royalistes de fondation, nos amis crieront : Vivent les Bourbons! Rien ne dispose mieux les spectateurs que les allusions; j'ai déjà composé un nouveau chant français...

— A propos, reprit l'autre en changeant de conversation à cause du voisinage de M. Revel qu'il ne reconnut pas; qu'y a-t-il au Palais-Royal? Les galeries sont encombrées de monde; on parle d'un Cosaque et d'une fille tués?

— Oh! le temps est bon pour ces dames, sauf les inconvéniens du métier. Vous ne soupçonnez pas laquelle ce malotru de Cosaque a embrochée comme une perdrix ?... notre Mariette, la Lionne!

—C'est une perte ; la chère enfant devait arborer la cocarde blanche. Voilà un Cosaque assez peu galant. Je m'en lave les mains ; nous ne jugeons pas ces messieurs.

— Il est tout jugé : un lieutenant russe lui a brûlé la cervelle. Vive la justice expéditive! Mariette pourtant n'en reviendra pas, c'est dommage. Entonnons, en *De profundis*, l'orémus de la *Vestale :*

> Eh ! vite, qu'on l'enterre !
> Dit d'une voix de tonnerre
> Le révérend du monastère.

Celle-là, du moins, n'aurait pas laissé éteindre le feu sacré ! Soyez donc vestale ! Vivent Momus, Comus, Vénus, Bacchus et les Bourbons!

XXVI.

UNE RÉCONCILIATION.

> Deux cœurs faits pour s'aimer ne peuvent pas se haïr longtemps.
>
> ALPHONSE BUCHÈRE (*Pensées*).

Jenneval n'avait aucune blessure mortelle ; sa chute et la contusion qu'il s'était donnée contre une pierre lui firent perdre connaissance ; quand il revint à lui, Félix l'avait quitté. Il redemanda son ami, il voulut le rejoindre parmi de nouveaux périls : mais le chirurgien, que la promesse de deux cents louis n'avait pas trouvé sourd, exagéra les précautions à prendre, et offrit tout bas à son malade de le reconduire chez lui pour le traiter plus spécialement. Jenneval, qu'une balle dans la cuisse empêchait de se mouvoir, consentit bien à regret à s'éloigner du champ de bataille où son ami combattait encore. Le désir de rassurer sa jeune femme, qu'il avait abandonnée dans la douleur, se joignit aux pressantes sollicitations du docteur, qui ne croyait pas soigner un confrère. Cet officieux intéressé pensa les plaies de Jenneval qui en appréciait mieux lui-même le caractère peu grave, et l'accompagna en fiacre jusqu'à la demeure de M. Revel. La route fut longue à cause des détours qu'exigeait le dépavement des principales rues, fatigante à cause des allures empressées du chirurgien, qui avait à cœur ses deux cents louis, au point de les consigner dans l'entretien. En arrivant, le cocher taxa la course à dix francs. — Voilà le patriotisme de tant de gens! pensa le républicain. Sa femme le revit avec un enthousiasme expansif: Adeline le revit seul avec une désolation concentrée. On le coucha dans le lit de Félix, qu'on attendait toujours plus impatiemment de minute en minute. Cette première journée avait été noyée dans les pleurs, éternisée dans les angoisses; mais la nuit, mais le jour suivant qui reparut sans Félix, furent plus lents à s'écouler, plus remplis de tortures, de lamentations et de désespoir: Adeline accusait Jenneval d'avoir perdu Félix en ne l'arrachant pas aux dangers qu'ils avaient affrontés ensemble, elle s'accusait elle-même de n'avoir pas devancé le départ de son mari : c'est un titre qu'elle lui conservait par habitude, par consolation. Elle se livrait alors à un égarement terrible, auquel succédait un anéantissement moral et physique. Elle écoutait des heures entières, bondissant au plus léger bruit; elle entrait dans une fureur exprimée à grands cris, lorsque la musique militaire des alliés sonnait des airs de victoire. Elle envoyait incessamment à la recherche de ce cher absent, qu'on ne retrouvait point au nombre des morts ni des blessés. Elle préférait souvent une irremédiable certitude; elle s'y préparait par de plus abondantes larmes, par des éclats plus déchirants. Jenneval et son épouse lui tenaient compagnie de deuil et d'anxiété ; Jenneval songe à ce duel inachevé et tremble!

Le lendemain, à la nuit close, Jenneval, dont les blessures s'irritaient à ces émotions répercu-

tées, s'agitait sur sa couche de souffrances; à son chevet, sa femme pleure en lui baisant les mains, le chirurgien a réclamé le repos le plus absolu avec instance, avec menace : Adeline silencieuse mord le mouchoir dont elle bâillonne ses sanglots. Une obscurité douteuse déguise les formes et les couleurs : il semble que l'affliction est plus à l'aise l'orsqu'on l'entend sans la voir, lorsqu'elle peut correspondre en échos sans attirer les yeux indiscrets. Dans l'obscurité on n'a que faire de mesurer les larmes, d'apprêter les soupirs et de conserver quelque modération extérieure de désespoir; d'ailleurs on ne s'aperçoit pas que le jour s'en va, que la nuit est venue, Adeline refusait de croire à la nuit, la nuit qui semble éteindre avec le jour toute lueur d'espérance.

— Sacredié! s'écrie Jenneval qui, plus d'une fois a tenté de se lever; j'irai moi-même à la piste pour le chercher, pour le trouver, pour le ramener. Gageons que je le ramène? Il est homme à préférer une retraite honorable à une honteuse capitulation; il s'est retiré avec la régence à Blois, ou bien il a joint l'empereur à Fontainebleau. Je l'eusse accompagné sans ces maudites égratignures. Sacredié!

— Ah! si j'étais sûre qu'il eût pris ce parti, répliqua Adeline en gémissant, je le suivrais à la trace plus loin encore! Mais il peut revenir à chaque instant, et, pour peu que je m'éloigne, j'éloigne aussi la joie de le savoir de retour. Pensez-vous, Jenneval, qu'il revienne jamais?

— Plus tôt que moi de l'Amérique, sacredié! Je ne repars point sans le voir; et cette fois, ma bonne Adeline, ne comptez plus sur moi avant la république. J'aime la patrie, mais j'aime mieux la liberté!...

— Mon ami, murmura Mme Jenneval, calme-toi un peu, je t'en conjure; n'irrite pas ainsi tes blessures qui se cicatriseront mal avec un pareil régime d'émotions. Allons, monsieur, je vous ordonne le silence.

Le marteau de la porte cochère a retenti deux fois : Adeline se précipite à la porte; un pas pressé monte l'escalier; Adeline jette un grand cri : elle est dans les bras de Félix! leurs étreintes se répondent, leurs baisers s'entre-choquent, leurs larmes se mêlent dans un silence d'extase et de surprise réciproque. Adeline se souvient de leur séparation, de leur divorce comme d'un songe; mais la réalité s'infiltre parmi cette félicité fugitive, refroidit ses transports et la menace d'un amer réveil. Cependant, Félix, anéanti de bonheur, étouffé de sensations indicibles, jouit en silence, oublie; les expressions manquent à ce qu'il éprouve. Il entraîne sa femme dans la chambre où Jenneval est sauté hors du lit pour l'embrasser plus tôt. Félix passe de l'un à l'autre dans ses caresses, enveloppé lui-même des leurs, non moins actives, non moins tendres. Enfin, Jenneval se rappelle son état indu que les ténèbres voilent encore, et sa femme le contraint de se recoucher, tandis que son ami lui tend la main dans le vide, et reporte son enivrement sur un seul objet, son Adeline qui lui pardonne, qui l'aimait ingrat, qui l'aimera désormais repentant, digne d'elle. Combien ils ont échangé de sentiments avant de proférer une parole. Les faits sont si éloquents!

— C'est bien toi, Adeline! dit Félix qui recouvre sa voix parmi les sanglots : grâce, Adeline! C'est bien toi, Jenneval; grâce, mon ami! Je vous accusais, je vous condamnais!... J'ai tant souffert! je n'y pouvais survivre. Oh! je vivrai pour vous, mes amis, pour expier mon injustice, pour redoubler d'amitié et d'amour. La misérable! avait-elle assez mortellement torturé nos cœurs!

— Félix, as-tu toute ta raison! reprend Adeline heureuse de pouvoir douter. O mon Dieu! est-ce que j'existe? Ce divorce, l'ai-je rêvé? mais non! Et pourtant ces baisers sont à moi; il a parlé d'amour. Encore, Félix!

— Oui, mon amie! ceci c'est le vrai; tout le reste est faux, mensonger, illusoire. N'ajoute pas foi à notre infortune d'hier; tu es ma femme, je suis ton époux; les hommes n'ont pas le pouvoir de nous désunir. En dépit d'eux et de nous-mêmes, un lien invincible résiste aux efforts de la volonté et de la loi. Entends-tu? J'ai honte de mes soupçons, j'ai horreur de ma tyrannie; j'ai besoin de ton indulgence, de ta bonté, de ta tendresse!... Ma pauvre Adeline, comme je t'ai faite malheureuse! Mais, à présent, je te chérirai avec tant de dévoûment et d'abandon que Mariette elle-même, si elle revivait, respecterait ma confiance en vous, mes véritables, mes seuls amis...

— Que parles-tu de Mariette? interrompit Adeline avec un mouvement d'inquiétude; a-t-elle encore inventé de nouvelles calomnies? Elle nous a fait tant de mal que la Providence lui doit un châtiment!

— Elle l'a subi, elle est morte dans l'avilissement le plus abject. Mais tout autre sentiment disparait devant la pitié qu'elle inspire; ses der-

niers soupirs furent une confession de ses crimes, une réparation bien tardive, hélas! de ses perfidies. Elle avait combiné cent machinations infernales, cent piéges ténébreux pour nous plonger ensemble dans cet abîme de maux, elle a tout avoué, elle a tout démenti. Elle m'a rendu Adeline, Jenneval, qu'elle m'avait enlevés : ne maudissons pas sa mémoire.... O ma femme! tu ne te cacheras plus pour serrer notre fils contre ton sein.

— Tu le savais? Cher enfant! c'est lui qui t'a conservé ton Adeline... O mon Dieu! on meurt de joie comme de chagrin... Et Jenneval, qui est de retour avec sa femme, si belle et si bonne.

— Tu es marié, Jenneval? toi aussi! Où donc est-elle, que je lui offre une part de mon amitié? On sent à cet embrassement que nous étions amis sans nous connaître, madame; vous avez un bon mari que j'ai formé à notre exemple; il fallait qu'il allât en Amérique pour découvrir la seconde moitié de lui-même; je vous expliquerai là-dessus mon système de sympathie.

— Jenneval me l'enseigne, répondit affectueusement la jeune étrangère qui avait reçu une éducation à la française, mon cher M. Félix, regardez-moi comme une de vos prosélytes les plus fidèles.

—Sacredié! dit Jenneval se fâchant d'être prisonnier dans ses draps; tu es prophète, Félix : la saison d'aimer n'était point passée pour moi. Nous déchirerons quelques pages de l'album d'Adeline? moi dont tu raillais la froideur, dont tu gourmandais le célibat... eh bien! mon ami, que t'en semble? Sacredié! je t'imiterai jusqu'au bout, je donnerai un frère à ton Jules comme j'ai donné une sœur à ton Adeline! excuse-moi de ne t'avoir pas invité à mes noces; les Anglais ont sans doute intercepté ma lettre de faire-part.

— Mes amis, le meilleur moyen de n'avoir jamais de lettres interceptées, dit Félix faisant asseoir doucement sur ses genoux l'heureuse Adeline, c'est de ne pas se quitter d'un jour, d'un instant. Ainsi, tu n'as plus à chercher une femme par delà l'Océan; tu restes, Jenneval; tes blessures, ah! je les guérirai! Elles ne sont pas graves, dis-moi? Le bonheur m'ôtait la mémoire : je pouvais être ton assassin! ton bourreau!

— Sacredié! tu prends la chose au tragique, interrompit Jenneval, qui, averti par un double cri de surprise, détourna une imprudente révélation : sans doute que les balles russes grêlaient fort à l'endroit où tu me conduisis; mais tout n'est pas rose à la guerre : et tu m'as sauvé à gros risques en me portant évanoui jusqu'à nos avant-postes; j'ai conté à ces dames notre expédition, qui ne se renouvellera pas, sacredié! Les alliés ont tué ma république pour vingt ans; mais le phénix renaîtra de ses cendres.

— Je te prie, mon Félix, de ne pas contrarier les projets de Jenneval, dit Adeline d'un ton mélancolique et ferme pourtant; la famille de son épouse est à New-York; des relations d'affaires le rappellent dans ce pays, où, comme ici, on estime, on aime son caractère noble, ses qualités d'honnête homme; malgré tout le plaisir que nous aurions à le garder près de nous, il ne faut pas nuire à ses intérêts personnels et gêner le plan de sa nouvelle vie. Ce sera une perte que son éloignement, une perte pour chacun et pour tous; mais un jour, dans beaucoup d'années, nous nous rapprocherons pour marier nos enfants. Jenneval, vous promettez votre fille future à notre Jules? N'est-ce pas, mon ami, que vous êtes déterminé à partir?

— Je partirai, puisqu'il est des obstacles que je ne puis, que je ne veux pas vaincre, répliqua-t-il en baissant la voix; vous me faites souvenir, Adeline, que je suis... républicain!

Il y eut un intervalle de silence que M. Revel mit à profit pour réitérer ses témoignages de tendresse en longs embrassements. Jenneval soupirait; tout à coup la porte de l'appartement, laissée ouverte, se referma, et une voix aigre devança l'apparition d'une lumière inutile et même importune; Mme Bourbier, qui la tenait, recula de trois pas en arrière et poussa une exclamation admirative, lorsqu'elle ne douta plus d'une réconciliation confirmée par ses yeux.

—Pas possible! répéta-t-elle tristement à la vue des époux amoureusement enlacés : je ne m'étonne plus si vous étiez dans l'obscurité! il est des choses qu'on veut se cacher à soi-même. La moralité, cousin?

— Je suis content, madame, du hasard qui vous amène, dit Félix, qu'un regard d'Adeline empêcha d'éclater; vous fûtes témoin de la brouille, soyez-le du raccommodement. Des méchants, que je méprise et que je plains, osèrent noircir la plus candide, la plus pure réputation de femme!..... j'ai eu le malheur d'écouter des conseils empoisonnés, de croire d'invraisemblables calomnies, je me reprocherai toute ma vie cette tâche condescendance. J'ai sacrifié mon bonheur à la chimère d'un faux honneur; j'ai obéi à de sots préjugés; j'ai abandonné indigne-

ment celle que je n'ai pas cessé d'aimer avec rage, avec douleur : aujourd'hui, je reconnais mon erreur, je la déplore. Apprenez mon repentir, et obligez-moi de le dire tout haut à qui bon vous semblera; je me glorifierai de vos médisances.

— Pas possible, mon cousin! J'en reviens toujours là: comment! on vous avait abusé! en êtes-vous bien sûr? Je le veux bien; mais, en tous cas, il est trop tard. Ma cousine trouvera des consolations dans la vie pieuse qu'elle a adoptée; vous, Félix, on aura vingt partis pour un à vous offrir;... car, après un divorce, il n'y a plus de remède, et vous ne voudriez pas finir comme vous avez commencé. Vous ne braverez pas le monde...

— Je le braverai, madame. Le monde m'avait ravi mon repos; le monde me faisait mourir jeune, solitaire, désenchanté : c'est un ennemi que je ne peux vaincre, mais que je dois fuir. A vous le monde, madame ; à moi ce qu'il m'envie, ce qu'il ne comprend pas, une sainte union de deux êtres sympathiques. La loi nous permit de nous séparer et nous défend de nous réunir? Que m'importent les nons-sens de la loi? Votre mariage, votre divorce ne sont pas le bonheur.

XXVII.

UNE FIN.

Aujourd'hui vous avez, sous un toit écarté,
Laissant là pour toujours et le monde et la fête,
Près d'un époux chéri sur qui votre œil s'arrête,
Le foyer domestique et la félicité.

SAINTE-BEUVE (*Sonnet à madame L...*)

Félix et Adeline vivent heureux et retirés à Paris. Jenneval serait heureux à New-York, s'il pouvait perdre le souvenir.

Verzac fait encore du style, des dettes et des impertinences; le président d'Orvilliers va tous les matins au Palais et tous les soirs au Vaudeville; du reste, rien n'est changé dans son ménage. Bourbier, après avoir été censeur sous la restauration, boit, mange, joue, perd, gagne et chante comme devant. Mme Bourbier, ruinée, délaissée, maltraitée, après s'être longtemps résignée à son sort par dévotion et respect humain, venait enfin de former une demande en divorce, lorsque la loi qui l'autorisait disparut du Code civil par ordonnance royale et morale du 8 mai 1816.

P.-L. JACOB (Bibliophile).

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

CLASSEMENT DES GRAVURES.





